This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

B 3 972 480

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

RECUEIL PÉRIODIQUE

DES LETTRES DES ÉVÊQUES ET DES MISSIONNAIRES DES MISSIONS DES DEUX MONDES, ET DE TOUS LES DOCUMENTS RELATIFS AUX MISSIONS ET A L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Collection faisant suite aux Lettres Edifiantes.

JANVIER 1837. — N° L.

A LYON,
CHEZ L'ÉDITEUR DES ANNALES,
RUE DE LA PRÉFECTURE, N° 5.

A PARIS ET DANS LES AUTRES VILLES,
CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

1837.

Avec approbation des Supérieurs.

Digitized by Google

AVIS.

Nous croyons devoir renouveler à nos correspondants l'invitation de faire parvenir le plus tôt possible, aux Trésoriers de Paris et de Lyon, les recettes de l'année 1836. Toutes les sommes qui n'auront pas été reçues avant le 1er mars, époque fixée pour la clôture des registres, seront renvoyées à l'année suivante. Pour prévenir les réclamations, nous prierons nos lecteurs de remarquer que les comptes-rendus ne contiennent que les sommes encaissées le 1er mars au plus tard.

Prix de ce Cahier, ... 75 c.

LYON, IMPRIMERIE DE M. P. RUSAND.

Digitized by Google

MISSION DE CORÉE.

En annonçant dernièrement à nos lecteurs la mort de Mgr. de Capse, nous ignorions que la Providence nous eût conservé un legs précieux de ce saint prélat : c'est le *journal* de son voyage à travers toute la Chine, et jusqu'aux frontières de la Corée. Le vif intérêt qui s'est attaché à cette courageuse entreprise, les détails curieux et les traits édifiants que renferme le mémoire dont il est question, tous ces motifs nous ont engagés à le porter à la connaissance des Associés de la Propagation de la Foi.

La Religion, et, nous osons le dire aussi, les sciences, ont fait une grande perte par la mort prématurée de Mgr. de Capse; mais la mission de Corée ne restera pas pour cela abandonnée : nous savons déjà que de nouvelles mesures sont prises, de nouveaux Apôtres sont prêts à s'élancer dans la périlleuse carrière qui leur est ouverte. Soutenons-les par nos prières : nous le devons à la mémoire d'un Evêque auquel notre Œuvre a été si chère pendant sa vie ; à une nation dont les néophytes reçoivent le baptême de sang; à des chrétiens dont l'héroïque constance, depuis tant d'années et à travers tant de privations et d'épreuves, mérite bien aussi que nous nous intéressions en leur faveur.

Digitized by Google

Relation du voyage de Mgr. Bruguière, évêque de Capse.

A MM. les Directeurs du séminaire des Missions étrangères, à Paris.

« Messieurs,

« J'étais encore en France et fort jeune lorsque j'entendis parler de la mission de Corée. L'état d'abandon où étaient ces pauvres néophytes m'inspirait un grand désir d'aller vers eux; mais, sentant mon insuffisance, et ne voyant d'ailleurs aucun moyen d'exécuter un projet semblable, je me contentais de former des vœux pour le salut de ces infortunés. J'ai conservé ce désir pendant bien des années dans mon cœur, le regardant plutôt comme une velléité sans objet, que comme la marque d'une vocation véritable. J'en étais là lorsque nous reçumes à Siam, en 1829, votre lettre commune de 1828, par laquelle vous nous appreniez que la sacrée Congrégation de la Propagande nous avait offert cette mission : nous n'entendîmes pas bien le sens de cette lettre. Dès-lors, je sentis mes désirs s'accroître; je crus apercevoir l'occasion favorable, sans être séparé de mes confrères, d'aller porter secours à des malheureux qui imploraient depuis trente ans l'assistance de l'univers chrétien. J'en fis l'ouverture à mon Evêque Mgr. de Sozopolis; il reçut cette proposition avec joie, me promit de m'aider de tout son pouvoir; et il m'a tenu parole. « L'Eglise est une, me dit-il, nous constituons tous la communion des Saints : l'Eglise n'est pas moins unie dans les objets spirituels que dans les objets temporels. Il faut savoir sacrifier l'intérêt particulier d'une mission qui perd peu, et peut-être même rien, à l'intérêt général. »

Digitized by Google

« Je ne me fis point illusion sur les difficultés innombrables que j'allais rencontrer, il me semble que je les prévis toutes; mais mon sentiment était qu'il fallait se roidir contre les obstacles. La réussite, dit-on, est moralement impossible, il n'y a aucune route connue. — Eh bien, il faut en faire une. — Personne ne vous accompagnera. — C'est ce que nous verrons. Dieu aurait-il donc formé, par miracle, des chrétiens dans ces régions lointaines, pour les abandonner et les laisser périr le jour même qui les a vus naître? ce n'est pas là l'ordre de la Providence. Que l'on expose un seul Missionnaire : s'il réussit, il aura bientôt des confrères qui marcheront sur ses traces; s'il périt à l'attaque, il gagnera beaucoup, et les Missionnaires ne perdront rien. Attendre que les Coréens indiquent les moyens à employer et tracent la *route qu'il faut tenir, c'est exiger l'impossible. Un peuple* pauvre, qui ne *connaît que son pays, dont il* ne sort jamais, à l'exception de ceux qui viennent à Péking en qualité d'ambassadeurs; un peuple qui a une horreur naturelle de la mer, et qui ne peut voyager qu'entre les étroites limites de sa contrée, n'est guère propre à fournir des instructions pareilles. Si l'on ne va point au-devant des Coréens, les Coréens ne viendront point au-devant de nous. Telles étaient mes réflexions; c'est ce qui m'a déterminé à presser mon départ de Macao. Aujourd'hui, je vois plus que jamais qu'elles étaient justes. J'écrivis à Rome, Mgr. en fit autant de son côté; je priai M. Umpières (1) et M. Lamiot (2) de me procurer des renseignements sur cette mission, et de me donner leur avis pour faire réussir l'entreprise.

---

(1) Procureur des missions de la Propagande.

(2) Ancien Missionnaire lazariste à Péking, mort à Macao.

Digitized by Google

point osé penser qu'il se décidât à me suivre. Cependant, quand je partis de Syncapour, il voulut absolument m'accompagner. Etonné d'une pareille résolution : « Savez-vous où je vais, lui dis-je ? — Oui, je le sais — Il paraît bien cependant que non : car je ne vais point en Chine, je suis envoyé dans une contrée plus éloignée et bien plus dangereuse encore. Si vous vous obstinez à venir, il est très-probable que dans peu de temps on vous mettra à mort ; faites là-dessus vos réflexions. — Je suis instruit de tout, me répondit-il, vous allez en Corée ; et je suis disposé, avec la grâce de Dieu, à m'exposer aux périls qu'offre cette mission. Après tout, donner sa vie pour Dieu, est une destinée plutôt à désirer qu'à craindre. » Charmé d'une telle réponse, je voulus cependant l'éprouver ; je fis examiner sa vocation par différentes personnes, soit à Syncapour, soit à Macao ; il ne changea jamais de langage : dès-lors je lui permis de me suivre. Ce jeune homme m'a été très-utile ; il est d'une activité et d'une résolution peu ordinaires parmi ses compatriotes. A pied ou sur une mauvaise monture, il a déjà fait plus de chemin, pour m'être utile, qu'il n'y en a de Péking à Paris ; et cependant il est d'une santé très-frêle. Quand mes affaires furent terminées à Syncapour, je pris congé des chrétiens ; je les exhortai à conserver la paix et la concorde avec tout le monde ; je laissai à M. Clémenceau le soin de leur construire une église dont, peu de temps après, j'appris l'érection ; et je partis.

« Le 12 septembre, nous fîmes voile pour Manille ; mais à peine étions-nous en mer, que le vaisseau qui devait me porter gratuitement à Macao, arriva. Il m'en coûta donc près de mille francs, pour m'être un peu trop pressé.

« Notre capitaine était un homme simple et religieux ; il était toujours en prières, pour obtenir du bon Dieu

Digitized by Google

qu'il lui conservât son vaisseau ; il avait une peur terrible des typhons (1). Comme j'avais éprouvé, quelques années auparavant, une affreuse tempête dans ces parages, il me consultait avec une confiance qui m'étonnait. « Que pensez-vous de ce temps-ci, me disait-il ? Quels sont les signes avant-coureurs des typhons ? Quelle manœuvre fait-on quand on en est menacé ? » Je lui disais ce dont je pouvais me souvenir. Toutes les fois que nous avions du gros temps, il était fidèle aux instructions que je lui avais données : il n'avait jamais voyagé sur les mers de Chine. Le bon Dieu nous accorda une navigation heureuse. Le typhon nous avait devancés à Manille, où il avait fait du dégât; nous en fûmes quittes pour la peur.

« Nous arrivâmes dans la baie de Manille un lundi 1er octobre ; mais quand nous fûmes à terre, nous nous trouvâmes encore au dimanche 30 septembre. Les Espagnols *ont découvert les Philippines en faisant voile d'orient en occident, par l'Amérique et l'océan* Pacifique. Aujourd'hui, l'on va dans ces îles en naviguant d'occident en orient, en doublant le cap de Bonne-Espérance et par la mer des Indes : c'est l'unique cause de ce phénomène singulier.

« Quand on eut jeté l'ancre, je ne savais comment faire pour descendre à terre et retirer mes effets ; je n'avais point d'argent pour payer le transport. Une heureuse circonstance me tira d'embarras. Le capitaine espagnol qui vint reconnaître le navire, ayant su que j'étais ecclésiastique, me pria de lui faire l'honneur d'accepter sa chaloupe ; je n'eus garde de refuser. Il me traita avec distinction, et me donna la première place. Pendant le trajet, qui ne fut pas long, on m'examina de la tête

(1) *Voyez Annales*, N° XLVIII, pages 70 et 71.

Digitized by Google

aux pieds. On trouva que j'étais habillé trop simplement. On me fit quelques questions, dont voici les principales : « Etes-vous religieux ? — Non, je suis prêtre séculier. — Où allez-vous ? — En mission. — Combien vous donne votre gouvernement ? — Rien du tout. — Quelles rentes avez-vous donc ? — Aucune, nous n'avons que ce que nous donnent volontairement nos pieux et charitables compatriotes. — Que venez-vous faire à Manille ? — Rien, mon dessein est d'aller aussitôt à Macao. — Mais n'était-il pas plus simple d'aller directement de Syncapour à Macao ? — Sans doute, si j'avais eu de l'argent pour payer mon passage. — Mais n'en avez-vous pas eu pour venir ici ? — J'en ai eu, parce que l'on m'en a prêté ? — Pourquoi ne vous en a-t-on pas prêté pour aller en droiture à Macao ? — Parce qu'il aurait fallu une plus forte somme, et que je n'aurais pu la trouver. J'espère rencontrer à Manille quelque généreux Espagnol, qui me rendra le même service pour continuer ma route jusqu'à Macao. » On me fit entendre que je ne serais pas trompé dans mon attente. Cependant on était un peu étonné de voir un ecclésiastique s'exposer à de si longues courses, sans avoir des rentes fixes et assurées. Lorsque nous eûmes débarqué, un officier me donna sa voiture pour me conduire à l'archevêché, et retourna à pied chez lui : en aurait-on fait autant en France? Mgr. Ségui (1) me reçut comme il reçoit tous les Missionnaires français ; il a été lui-même missionnaire.

---

(1) Mgr. Joseph Ségui, archevêque de Manille, est un religieux espagnol de l'ordre des Augustins déchaussés de la province de Manille. Il exerça pendant plusieurs années les fonctions de missionnaire dans la province de Canton, en Chine, dépendante du diocèse de Macao. En 1829. Sa Sainteté le nomma Evêque *in partibus* de Hiérocesarée et Coadjuteur de l'Archevêque de Manille. Il n'était pas encore sacré lorsque l'archevêché étant devenu va-

Digitized by Google

« Manille, capitale de l'île de Luçon, la plus grande et la plus fertile des îles Philippines, est une ville assez régulière ; elle n'est pas bien grande. Les maisons sont peu élevées, et construites de manière à résister aux tremblements de terre, qui sont très-fréquents dans ces îles. Manille m'a paru présenter un aspect sombre, silencieux et mélancolique. Les églises sont d'une richesse prodigieuse ; quand elles sont ornées, les jours de fêtes solennelles, on ne voit dans le sanctuaire qu'or et argent. Le maître-autel, ses pilastres, les statues, les lampes, les candélabres, les siéges même, tout est d'argent ; les ornements et les vases sacrés sont aussi fort riches. C'est l'Amérique qui a fourni le précieux métal dont ces temples sont décorés. Si les Espagnols ont possédé les trésors du Nouveau-Monde, ils ont su en faire un noble et religieux usage ; Dieu n'a point été oublié, il a eu la meilleure part (1).

---

cant, il se trouva Archevêque en titre. C'est un prélat d'un mérite distingué, recommandable par ses vertus et sa science. Il témoigne en toute occasion une bienveillance particulière pour l'œuvre des Missions étrangères, et reçoit dans son propre palais les Missionnaires qui passent par Manille pour se rendre à leur destination.

(1) Tout respire à Manille grandeur et magnificence, disent les voyageurs modernes : le mouvement continuel des embarcations, et la quantité innombrable de bâtiments de commerce mouillés dans la rade, annoncent la ville la plus importante de ces parages : un superbe pont en pierre, jeté sur la rivière qui coule au milieu de la cité, en réunit les deux parties, dont l'une est la ville de guerre et l'autre la ville marchande. Les maisons, dans l'intérieur, sont bâties en pierres de taille et toutes entourées, au premier étage, d'une galerie fermée avec des châssis en écaille de nacre, construits de manière à ce qu'en les ouvrant on puisse les glisser sur les côtés. Cette galerie est fermée extérieurement par des

Digitized by Google

« Manille renferme quatre couvents de Religieux européens ; ils exercent le saint ministère à Manille et dans l'intérieur de l'île. Le clergé séculier est tout composé de Prêtres indigènes, ainsi que le chapitre métropolitain, qui est le seul des Philippines. Il y a une université, où l'on enseigne la théologie, le droit canon et le droit civil. Toutes les communautés religieuses sont fort régulières, et jouissent d'une grande considération. Les Dominicains, que j'ai été à même de voir plusieurs fois, m'ont singulièrement édifié. Ils sont fort austères, ils font maigre toute l'année, jeûnent fréquemment, se lèvent à minuit, récitent deux ou trois offices, font plusieurs méditations, etc. On voit reluire sur leurs personnes quelque chose de saint, qui force à les respecter et à les aimer, avant même de les connaître. Ils sont, en général, bons théologiens. Ils sont pauvres, depuis que les révolutionaires d'Amérique leur ont enlevé leurs revenus ; toute leur richesse est dans leur église.

« L'île de Luçon est divisée en quatre diocèses ; Manille est la métropole ; les autres siéges sont ses suffragants. Il y a trois millions de catholiques indiens dans l'île de Luçon ; le seul diocèse de Manille en contient un million. Il n'y a de païens que quelques peuplades sauvages et féroces retirées dans les montagnes : on travaille à leur conversion, mais ce n'est qu'avec beaucoup de

---

jalousies : c'est un lieu de promenade agréable quand le mauvais temps empêche de sortir. Les rues sont droites et fort larges ; le soir elles sont couvertes d'une multitude d'équipages, qui se rendent en dehors de la ville de guerre, lieu ordinaire des promenades : on sort rarement à pied. La cathédrale, le palais du capitaine-général et deux des principaux couvents, sont les édifices les plus remarquables. La population de cette grande cité est évaluée à 130 mille âmes, en y comprenant ses faubourgs, qui sont très-vastes ; car la ville proprement dite a peu d'étendue.

Digitized by Google

peine et de patience que l'on obtient quelques faibles succès. On fonde successivement des missions nouvelles, soit dans l'île de Luçon, soit dans les îles voisines : elles prospèrent ; mais ici, comme ailleurs, on se plaint de la pénurie des ouvriers évangéliques ; il n'en vient plus d'Europe un aussi grand nombre qu'autrefois. Le clergé indigène, quoique nombreux, n'est pas suffisant. Je tiens tous ces détails de Mgr. l'Archevêque.

« Les Manillois sont fort attachés au catholicisme, ils ont cette réputation dans l'Inde ; ceux de la capitale et des environs se ressentent un peu trop des scandales que leur donnent les Européens. L'influence de la Religion a conservé jusqu'ici cette colonie à l'Espagne. Ces insulaires sont heureux, ils sont traités avec beaucoup de bonté et de douceur : quelques-uns ne sentent point leur bonheur. Il me semble que l'amour de la nouveauté a pénétré jusque dans ces parages. Il en est qui soupirent après un nouveau mode de gouvernement : ce sont des aveugles, qui ne voient pas que leur malheur commencera du jour où ils ne seront plus soumis aux Espagnols.

« Je passai peu de jours à Manille. Le 12 octobre au soir, je montai à bord d'un navire américain qui faisait voile pour Canton. Mgr. l'Archevêque me donna l'argent nécessaire pour payer mon passage ; je ne l'acceptai qu'à titre de prêt : il lui fut exactement remboursé à Macao. Je lui demandai le secours de ses prières. « Dans quelque temps, me répondit-il, je pourrai aider les Missionnaires autrement que par des prières. » Il me dit pour dernier adieu : « Vous ne réussirez pas dans votre entreprise. » Je ne crus pas alors qu'il fût prophète ; car, pour moi, j'ai toujours pensé qu'il fallait espérer même contre toute espérance.

« Le 13 au matin, nous sortîmes de la baie de Manille ; et le 17, malgré le courant et les vents contraires,

Digitized by Google

nous fûmes en vue de Macao. Le 18, je descendis à terre: j'allai directement chez M. Umpières.

« Le 21, je reçus mes bulles. On aurait dit qu'elles étaient tombées du ciel : qui les avait envoyées? qui les avait apportées? je n'en sais rien. J'écrivis à Mgr. de Sozopolis que je n'étais plus son coadjuteur, et qu'il était libre à Sa Grandeur d'en choisir un autre.

« Le 11 novembre, M. Langlois m'annonça que l'Œuvre pour la Propagation de la Foi m'avait alloué cinq mille six cents francs : je fus très-sensible à une action si généreuse. Il est vrai que ce secours vint fort à propos : M. Umpières et moi en avions grand besoin. Que le Dieu de bonté, qui juge digne de ses récompenses un verre d'eau donné en son nom, daigne combler de bénédictions ces pieux fidèles qui n'oublient point, devant le Seigneur, un pauvre Missionnaire transporté à l'autre extrémité du monde. Dociles à l'invitation du divin Maître, ils obtiennent, par leurs prières, que le Père de famille envoie des ouvriers à sa moisson. Les ouvriers évangéliques plantent et arrosent; mais Dieu, favorablement disposé par les humbles supplications de tant d'âmes saintes, donne l'accroissement à nos travaux. La reconnaissance, et en quelque sorte la justice, commandent la réciprocité; je me fais un devoir de prier pour ces Associés, soit pendant leur vie, soit après leur mort, quand j'offre le saint Sacrifice. A Siam, nous célébrions pour eux une Messe toutes les semaines : si le Ciel, favorable à nos vœux et à leurs prières, m'ouvre enfin les portes de la Corée, nous espérons, mes confrères et moi, faire quelque chose de plus.

« Le 18, la barque du Fokien, qui devait nous porter à Fougan, arriva. Mgr. du Fokien, qui réside dans ce district, avait expressément recommandé au capitaine de me réserver une place, dans le cas que je fusse arrivé à Macao. Cette barque devait venir quelques mois plus tôt. Le

Digitized by Google

bon Dieu permit qu'elle fût attaquée par des pirates, à la hauteur de Canton; elle fut obligée de gagner le large, et, à la faveur d'un bon vent, elle revint au Fokien. Elle ne put reprendre la mer que trois mois après; sans ce contretemps, j'aurais manqué une occasion si favorable. La Providence, qui dirige tout pour notre bien, permit peut-être exprès pour moi un accident qui me fut très-favorable, et qui ne fit tort à personne, pas même au capitaine de cette barque.

« Le 20, je fus prié par M. le Vicaire capitulaire de donner la Confirmation et les Ordres à quelques élèves du sanctuaire; je fis encore une autre ordination quelques jours après.

« Le 23, j'envoyai Joseph à Peking porter des lettres à Mgr. de Nanking, qui réside dans cette ville; au Prêtre *chinois* (le Père Pacifique), qui devait me précéder en Corée, et aux députés coréens eux-mêmes, qui vont à Péking tous les ans, à la 12e lune, saluer l'empereur au nom de leur roi. Il y a toujours quelques chrétiens parmi eux. Je disais à ces derniers en substance : « Le Ciel a exaucé vos prières, il vous envoie des Missionnaires et un Evêque! C'est moi qui ai obtenu cette faveur. Je pars incessamment pour aller vivre et mourir au milieu de vous; ne soyez pas effrayés par les difficultés que présente l'introduction d'un Européen dans votre royaume. Recommandez cette grande affaire à Dieu, priez ses Anges et ses Saints; mettez-vous surtout sous la puissante protection de la Mère de Dieu : le Seigneur, qui a commencé son œuvre, la terminera heureusement. » Je m'efforçai, tant que je pus, de ranimer leur zèle; j'ai toujours été persuadé que le plus grand obstacle qui s'opposerait au succès de mon voyage serait la timidité des Coréens. Je redoutais aussi que l'entrée du Père Pacifique ne fût pour moi un nouvel obstacle : il y avait lieu en effet de craindre que les Coréens,

Digitized by Google

satisfaits d'avoir un Prêtre chinois, ne montrassent plus une aussi grande ardeur à introduire des Européens.

« Je recommandai à Joseph d'user d'une grande diligence pour pouvoir rencontrer les députés coréens. Il devait les encourager, convenir avec eux du lieu où je me rendrais, et des signes pour nous reconnaître mutuellement sans causer de soupçon. Il remplit sa commission aussi bien qu'il lui fut possible. Il partit en assez triste équipage, avec peu d'argent, au commencement d'un hiver rigoureux; il était même malade. Son premier coup d'essai, en fait de voyages, fut de douze cents lieues; car, dès qu'il fut arrivé à Péking, il dut accompagner le Père Pacifique en Tartarie; de là il vint me joindre à Nanking. Depuis ce moment jusqu'à ce jour, il a été toujours en course. A quelques journées de Péking, il n'eut plus d'argent; il fut obligé de vendre une de ses couvertures, qui lui était plus nécessaire que jamais (les Chinois en voyage portent toujours leur lit; on n'en trouve point dans les auberges). A trente lieues de son terme, il se trouva encore sans ressource. Il était fort embarrassé de sa personne; il promenait son inquiétude dans une petite ville, lorsqu'il fut accosté par un Chinois, qui lui demanda pour quelle cause il était si mélancolique : « Je suis triste, dit-il, parce qu'il faut que je me rende incessamment à Péking, et je n'ai plus d'argent pour continuer ma route. — N'ayez pas de chagrin, lui dit cet inconnu, moi aussi je veux aller à Péking, je cherche un compagnon; nous ferons voyage ensemble, et je fournirai aux frais de la route. » Quand ils furent arrivés à Péking, cet homme entendit parler pour la première fois de la Religion chrétienne; il voulut se faire instruire, et dès-lors il manifesta le désir de l'embrasser. Le bon Dieu lui rendit ainsi au centuple le prix de sa bonne action.

« Le 17 décembre, à dix heures du soir, nous montâ-

Digitized by Google

mes sur une barque de Macao, pour aller joindre celle du Fokien, qui devait nous attendre à quelque distance de la rade: nous concertâmes fort mal nos mesures, on eût dit que nous n'avions d'autre dessein que de nous faire prendre. Nous fûmes deux jours à explorer et à louvoyer de côté et d'autre, sans pouvoir rencontrer notre barque; nous étions déjà en route pour revenir à Macao, lorsqu'elle parut. Quelques matelots profitèrent de cette circonstance pour nous voler. On se plaignit, on fit des recherches, mais tout cela inutilement. Les matelots se plaignirent à leur tour. Ils exigèrent réparation d'honneur; ils voulaient qu'on leur donnât un billet en bonne forme, certifiant qu'ils étaient d'honnêtes gens et que l'on était content d'eux. Il fallut absolument en passer par là, de crainte qu'il ne nous arrivât pis encore par la suite. La difficulté était de les satisfaire, sans cependant blesser la vérité. Il *fut convenu* que l'un de nous, qui n'avait point été volé, témoignerait en son privé nom qu'il n'avait point à se plaindre de la probité de l'équipage; l'affaire fut ainsi terminée.

« Le 19 ou le 20, nous montâmes à bord de notre frêle esquif. Nous étions six Missionnaires : deux Français, M. Maubant, du diocèse de Bayeux, destiné pour le Su-Tchuen; M. Laribe, du diocèse de Cahors, Lazariste français, envoyé au Kiang-Si; deux Lazaristes portugais, du diocèse d'Evora, qui allaient au Kiang-Nan; un Franciscain italien, du diocèse de Naples, missionnaire de la Propagande, pour le Chang-Si; et moi qui allais je ne sais où, car je n'étais guère sûr de mon fait. Il y avait un autre Ecclésiastique chinois de la province de Canton; il prit sa route par terre jusqu'à Fougan.

« Notre barque était fort incommode; mais l'équipage nous traita avec beaucoup d'égards et d'honnêteté : le capitaine, le subrécargue, le pilote et quelques matelots étaient chrétiens; les autres païens.

Digitized by Google

« Notre voyage fut long, ennuyeux, pénible et quelquefois dangereux. La distance de Macao à Fougan, résidence de l'Evêque du Fokien, n'est pas de deux cents lieues : On crut que l'on pourrait faire ce voyage en quatre semaines; assurément ce n'était pas beaucoup promettre. Un navire européen aurait fait ce trajet en trois jours : pour nous, nous en employâmes soixante et quinze. Nos fournisseurs, trompés par la promesse du capitaine, ne nous donnèrent des vivres que pour un mois. Nos gens aussi quelquefois nous volaient nos petites provisions; nous fûmes bientôt réduits à un jeûne très-rigoureux : de telle sorte qu'un d'entre nous devint si faible, qu'au sortir de la barque il ne pouvait plus marcher; il tomba trois ou quatre fois, sans pouvoir ni parler, ni respirer; mais, quand on eut de quoi manger, les forces revinrent.

« Nous restâmes à l'ancre du 19 au 26 : cela nous arriva fréquemment. Le capitaine disait que le vent était contraire; on aurait voulu du vent du sud, et nous entrions dans la mousson du nord-est, qui dure plusieurs mois. Les Chinois ne peuvent ou ne savent naviguer par un vent contraire; la mauvaise construction de leurs barques, la crainte qu'ils ont de s'égarer, ne leur permettent jamais de gagner le large; ils ne perdent pas la terre de vue : c'est ce qui rend leur navigation longue et dangereuse. Ils ont, il est vrai, la boussole, mais ils n'en font pas grand usage; je doute même qu'ils connaissent les différentes déclinaisons de l'aiguille aimantée, connaissance si nécessaire pour les voyages de long cours. Il me paraissait que nos pilotes ne savaient point distinguer les différents rumbs du vent. Cependant on doit avouer, à l'honneur de la Chine, que la boussole y était connue bien des siècles avant qu'elle ne l'ait été en Europe (1).

(1) Ce n'est guère que vers la fin du 13e siècle qu'on com-

Digitized by Google

« Le 24, le capitaine et le subrécargue vinrent me prier de leur dire la Messe, la nuit de Noël. Après avoir pris conseil de tous nos confrères, je consentis à leur désir. Quoique nous eussions pris toutes les précautions que les circonstances exigent en pareil cas, il arriva un léger accident, qui me dégoûta pour jamais de l'envie de célébrer sur un navire. Quand j'eus dit la Messe je me rappelai qu'il était défendu, par un décret de la sacrée Congrégation, de célébrer sur la mer de Chine : la réflexion vint trop tard.

« Le 25, jour de Noël, la barque du mandarin du poste vint nous visiter. Elle enleva deux caisses d'opium dans la jonque qui était à côté de nous, et passa outre. Le bon Dieu nous préserva d'un danger imminent ; on aurait trouvé chez nous autre chose que de l'opium.

« Le 26, on se mit en route ; mais après quatre heures de navigation on jeta l'ancre, parce qu'il faisait trop froid ; nous n'étions cependant qu'au 22e degré de latitude. C'est pour de pareilles raisons que nous fûmes deux mois et demi en route. Le vent, la pluie, la marée, la crainte des pirates, tout interrompit notre navigation. Tous les soirs nous allions passer la nuit dans une anse, sous le canon d'un fort, si toutefois on peut donner un pareil nom à une vieille masure qui n'avait pour toute défense qu'un pauvre mandarin et ses domestiques. Au bas de la forteresse il y avait ordinairement une barque armée en guerre, pour protéger, dit-on, les jonques marchandes, des pirateries des forbans qui infestent ordinairement ces mers, dans la 11e et la 12e lune.

---

mença à voir la boussole en Europe. Les uns attribuent l'honneur de cette invention à *Flavio-Goya*, napolitain ; les autres à *Paul*, vénitien, qui, en ayant appris la construction en Chine, l'apporta en Italie.

Digitized by Google

1833.

« Le 24 janvier, un petit mandarin fut épris de la beauté de notre barque; il lui prit envie de la mettre en réquisition pour transporter des troupes à Formose. Les Chinois étaient alors en guerre avec les insulaires, qui s'étaient révoltés et avaient égorgé le gouverneur. Heureusement notre mandarin n'avait point encore reçu l'ordre formel du vice-roi de la province. Nos gens lui donnèrent plusieurs raisons bonnes ou mauvaises; il eut l'air de s'en contenter. Que serions-nous devenus s'il eût persisté? Nous priâmes pour avoir un bon vent. Le bon Dieu nous l'accorda; nous nous échappâmes à la faveur de la nuit.

« Le 25, nous arrivâmes à un poste où deux sommes (1) chinoises avaient été volées la nuit précédente. Les soldats du poste eurent la bonté de nous prévenir et de nous exhorter à faire bonne garde; mais ils ne promirent pas de nous secourir, ils se contentèrent de faire payer l'ancrage, et se retirèrent.

« Le 28, plusieurs barques de pirates, bien armées, nous attaquèrent. Ils commencèrent par enlever deux petites jonques qui s'étaient trop avancées. Comme les gens de l'équipage ne firent point de résistance, ces forbans se contentèrent de leur enlever leurs habits, et les laissèrent dans un état de nudité complète, mais sans leur faire aucun mal. Ces pauvres malheureux, transis de froid, vinrent le lendemain implorer la charité de notre équipage; pour nous, il nous fut défendu de contribuer à la bonne œuvre, crainte de trouver des ingrats qui nous au-

(1) On sait que c'est le nom que l'on donne à certaines barques, en Chine et au Tong-King.

Digitized by Google

raient vendus au mandarin pour prix de notre assistance. Après ce coup de main, les pirates s'adressèrent à nous. Notre capitaine donna le signal de détresse, il héla toutes les barques voisines; elles se réunirent au nombre de six, et marchèrent de front. Le capitaine et le subrécargue vouèrent plusieurs Messes : nos gens, quoique transis de peur, faisaient bonne contenance. Toutes nos barques réunies donnaient à peine un contingent de cent quarante hommes sans armes : je ne sais si ce nombre est exact; c'est le rapport du subrécargue. Les pirates étaient au nombre de plus de trois cents, bien armés : car en Chine il est défendu d'avoir des armes à bord des navires, sous peine d'être déclaré voleur et puni comme tel; les pirates seuls se dispensent de cette loi.

« Le bon Dieu eut pitié de nous; ces forbans se retirèrent sans avoir jamais osé en venir à l'abordage. Nous récitâmes le *Te Deum*, mais à voix basse, crainte d'être entendus des matelots des barques voisines. A la nuit tombante, nous entrâmes dans une rade où se trouvaient réunies plusieurs centaines de barques. Les soldats vinrent, selon l'usage, faire la visite et payer l'ancrage; on s'empressa de leur donner ce qui était dû et de leur raconter, fort au long, notre aventure. Ils parurent sensibles au rapport des dangers que nous avions couruns. Cependant la nuit survint, ils se retirèrent sans avoir fait la visite : c'était précisément ce que nous voulions. Peu de temps après, les pirates reparurent à l'entrée de la rade; mais ils n'osèrent rien entreprendre. Nous les revîmes encore pour la troisième fois, lorsque nous étions en route; mais nous étions accompagnés alors d'environ cinquante barques qui marchaient de conserve : ils n'étaient pas les plus forts, ils prirent sagement le parti de se retirer. Depuis ce temps-là, ils ne nous molestèrent plus. Nous étions dans la 12e lune chinoise : à cette épo-

Digitized by Google

que, les vols sont fréquents et la justice peu sévère; les mandarins, par crainte, par faiblesse, et peut-être par une espèce de superstition, ferment les yeux sur ces excès.

« Cependant le mauvais temps continuait; nous faisions des vœux pour voir enfin le terme d'un si ennuyeux voyage, pendant que Mgr. du Fokien priait de son côté pour que nous n'arrivassions pas si tôt. Il craignait que notre barque ne fût arrêtée au port de Fougan et envoyée à Formose, par ordre du vice-roi. Enfin nous entrâmes au port, le 1er de mars, lorsqu'on annonça officiellement que les troubles de Formose étaient apaisés.

« Rien n'égale la charité que Mgr. du Fokien a montrée pour nous et pour moi en particulier. Nous nous sommes trouvés chez lui jusqu'à quatorze, en y comprenant les courriers; quelques-uns y ont passé plusieurs mois. Il a pourvu généreusement à tous nos besoins, il s'est donné des soins pour nous faire continuer sûrement notre voyage. Du reste, ce n'est pas envers nous seulement qu'il s'est montré si généreux, il a rendu les mêmes services aux Missionnaires qui nous ont précédés et à ceux qui nous ont suivis; il les invite même à passer par son vicariat. Une conduite si noble et si digne d'un Evêque catholique, lui a mérité les éloges et les remercîments de la Propagande. Il est cependant peu riche; mais, malgré ses faibles ressources, il donne beaucoup aux pauvres. Quelquefois nous lui manifestions la peine que nous éprouvions en voyant les dépenses qu'il faisait, soit pour nous, soit pour les autres; il nous répondait seulement : *Deus providebit :* Le Seigneur y pourvoira.

« Le 9 mars, M. Maubant vint m'annoncer qu'il renonçait au Su-Tchuen pour aller en Corée. « Il y a long-temps, me dit-il, que j'ai cette vocation; mais j'ai voulu, avant de la déclarer, l'examiner sérieusement. » Surpris de cette

Digitized by Google

démarche, mais ne voulant rien prendre sur moi, je convins avec lui que nous irions ensemble consulter Mgr. du Fokien. Ce prélat ayant entendu les raisons pour et contre, pensa que non-seulement il était bon, mais même nécessaire, en quelque manière, que M. Maubant allât en Corée. Nous écrivîmes à l'instant à Mgr. du Su-Tchuen; nous confiâmes nos lettres à un courrier qui allait partir pour cette province; et, le même jour, M. Maubant s'achemina pour Hing-Hoa. Quinze mois après je reçus une lettre de Mgr. de Sinite, vicaire apostolique du Su-Tchuen. Ce prélat me disait: « La Corée a encore plus besoin de Missionnaires que nous. Nous aurions bien désiré que M. Maubant fût venu exercer son zèle dans notre mission; cependant nous ne voyons pas avec peine qu'il vous suive. Quant à Joseph Taen, je vous l'accorde bien volontiers. »

« Le district du Fougan, où réside Mgr. du Fokien, est un pays hérissé de collines et de montagnes de médiocre hauteur; quelques-unes sont couvertes de petits pins et d'arbres à thé. C'est principalement le Fokien qui produit ce précieux arbuste (1). En général, toutes les monta-

---

(1) Puisque l'occasion se présente de parler de cette plante, dont nous faisons un si grand usage, quelques-uns de nos lecteurs ne seront peut-être pas fâchés de trouver ici quelques notions sur sa nature et les préparations qu'on lui fait subir.

Le thé, cultivé au Japon et à la Chine, est un arbuste rameux et toujours vert. Il s'élèverait à une assez grande hauteur si l'on n'avait soin, après quelques années de plantation, de le couper par le pied pour le rajeunir: de cette sorte on se procure des feuilles plus délicates et en plus grand nombre. Les plus petites sont en effet les plus estimées, aussi est-ce pour ce motif qu'on les recueille en trois fois: à la fin de l'hiver, au printemps et vers le milieu de l'été. La troisième récolte donne le thé le plus grossier, parce qu'à cette époque les feuilles sont parvenues à leur dernière

Digitized by Google

gnes de la Chine et d'une bonne partie de la Tartarie sont nues et presque stériles. Ce n'est qu'à force de patience et de travail que les habitants parviennent, en certains endroits, à les rendre productives; elles sont d'un aspect si triste, qu'elles inspirent la mélancolie. Quelle différence des montagnes de la partie méridionale de l'Asie, de la côte de Malaise et des îles de la Sonde! Celles-là, du pied jusqu'au sommet, sont couvertes d'arbres de haute futaie, et tout y annonce une végétation vigoureuse qui flatte agréablement la vue et épanouit le cœur; celles-ci

---

croissance. La préparation des feuilles de thé consiste à les exposer sur des plateaux de fer brûlant, dont la chaleur seule les fait replier et rouler en les desséchant. Cependant des ouvriers ne cessent de les remuer jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus tenir la main sur le plateau; alors on verse ces feuilles sur des nattes, où elles sont de nouveau roulées entre les mains d'une manière uniforme. Cette opération est répétée plusieurs fois avant de mettre le thé en magasin. Quelquefois on se contente de plonger dans l'eau bouillante les feuilles qui ont été cueillies fort jeunes: c'est sans doute ce qui a donné lieu à cette opinion assez répandue, quoique d'ailleurs sans fondement, que le thé qui nous vient de Chine a déjà servi en infusion aux habitants de ce pays.

L'usage du thé remonte, en Chine, à une haute antiquité; mais il n'est connu des peuples occidentaux que depuis le milieu du 17e siècle; à cette époque il fut apporté par des négociants hollandais, qui le reçurent des Chinois en échange de quelque autre marchandise. On a souvent tenté de transporter la culture de cet arbrisseau en Europe: il devrait, ce semble, y réussir, puisqu'on le trouve en plein champ dans les environs de Péking, où l'hiver est bien plus rigoureux qu'à Paris. La grande difficulté consiste à conserver un assez grand nombre de graines de thé assez fraîches, pour pouvoir les planter à leur arrivée. Cependant quelques essais ont réussi.

La fin de la récolte du thé donne lieu à des fêtes publiques en Chine. Malgré la consommation immense qui en est faite en ce vaste empire, on estime que l'exportation annuelle s'élève à plus de 20 millions de livres pesant.

Digitized by Google

ne présentent que des rochers rembrunis par le temps, ou une terre sèche et jaunâtre qui ne produit, de loin en loin, que quelques maigres arbustes dont la faible végétation semble se plaindre de la dureté du sol qui les a produits. Dans le Fokien, on commence à trouver du blé, et peut-être aussi dans le nord de la province de Canton; mais les habitants ne savent pas en faire du pain; le riz est leur nourriture ordinaire. Cette province produit peu de fruits, encore sont-ils de mauvaise qualité. J'en excepte toutefois le li-tchi (1), qui est très-estimé en Chine. C'est dans les environs de Hing-Hoa que se trouvent les meilleurs; il n'y en a point dans le nord de la Chine : l'empereur en fait apporter jusqu'à Péking. Voici le moyen que l'on prend pour les conserver frais jusqu'à la ville capitale : lorsque l'arbre est en sève, on lie à une de ses branches une jointée de fumier, dans lequel le rameau pousse des racines; on le coupe ensuite, et on le plante dans une caisse remplie de terre; il se couvre de fleurs et de fruits. Quand le li-tchi est près de mûrir, on l'envoie en poste à Péking; on mesure si bien la distance et le temps, que l'arbre chargé de ses fruits arrive au palais de l'empereur au moment même où ces fruits sont parvenus à une parfaite maturité.

---

(1) On distingue plusieurs espèces de li-tchi, dont le fruit est plus ou moins savoureux : le plus estimé, celui dont on parle sans doute ici, est un arbre qui croît jusqu'à 15 à 18 pieds de hauteur. Ses baies, d'un beau rouge ponceau, d'une forme presque sphérique, contiennent sous une peau coriace une pulpe très-délicate, dont le goût peut être comparé à celui d'un excellent raisin muscat. Les Chinois, pour conserver ces fruits, les font sécher au four comme des pruneaux, et ainsi préparés, ils deviennent un objet de commerce. L'arbre du li-tchi a été introduit à l'Ile-de-France et aux Antilles : il a prospéré partout.

Digitized by Google

« J'ai vu, dans le Fokien, un de ces arbres singuliers qui produisent la cire (1). Quelqu'un a dit que les feuilles de cet arbre étaient rouges; il paraît que cela n'est pas exact : celles que j'ai vues ne prennent cette couleur qu'en automne; peut-être en est-il autrement dans d'autres provinces. On m'a assuré que dans certains endroits de la Chine on trouve de petits insectes qui déposent de la cire sur un arbre d'une espèce particulière; quant à moi, je n'ai rien vu de semblable (2).

---

(1) L'arbre de cire a le port du myrte, sa hauteur est celle de nos petits cerisiers; les baies de cet arbuste aquatique sont de la grosseur d'un grain de coriandre, et d'un gris cendré; elles contiennent des noyaux recouverts d'une espèce de résine, qui a quelques rapports avec la cire. On retire de ces baies, en les faisant bouillir dans de l'eau, une sorte de cire verte qui surnage, et dont on peut faire des bougies. Une livre de grains produit deux onces de cire. On parvient ensuite à blanchir un peu ce résidu, qni a une odeur douce et aromatique; cependant, quelque soin que l'on puisse prendre, sa blancheur n'égale jamais celle de notre cire ordinaire. Ce sont sans doute des fruits de cet arbrisseau que les sauvages des îles Gambier, au rapport de nos Missionnaires, appellent *rama*, et qu'ils brûlent pour s'éclairer, après les avoir enfilés à un petit bâton (Annales, n° XLVIII). L'arbre de cire est assez commun à la Louisiane et dans les Carolines. On l'a transporté en Angleterre et en France, dans les jardins botaniques; mais on ignorait jusqu'ici qu'il existât aussi en Chine.

(2) Cet arbre, qu'on nomme en Chine pe-la-cho, y est très-rare; sur ses feuilles s'attachent, dit-on, de petits vers, qui y laissent des rayons de cire bien plus petits que ceux des abeilles; cette cire est très-dure, très-luisante, mais écailleuse, et coûte beaucoup plus cher que la cire des abeilles.

Suivant une lettre du Père *d'Incarville*, qui était Missionnaire en Chine, on retire la cire blanche des vers mêmes. « On trouve, « dit-il, dans une province de cet empire, de petits vers qui se « nourrissent sur un arbre : on les ramasse, on les fait bouillir « dans l'eau, et ils rendent une espèce de graisse qui, étant figée, « est la cire blanche de la Chine. »

Digitized by Google

« Le Fokien et la partie maritime des provinces voisines m'ont paru bien désagréables en hiver et dans le printemps ; depuis le mois de décembre jusqu'à la fin de mai, je n'ai pas joui de quinze jours absolument beaux : ce n'est presque toujours qu'un froid humide, chargé de brouillards; il tombe souvent de la pluie. En général, il fait plus froid en Chine qu'en Europe, par le même degré de latitude. Fougan n'est qu'au 27e ou au 28e degré; il y gèle cependant, et il y neige jusqu'au bord de la mer. Dans le Che-Kiang et dans le Kiang-Nan (33 degrés), les canaux de communication se glacent, la navigation est quelquefois interrompue un mois entier. A Péking (39 degrés 56 minutes), il gèle pendant près de cinq mois sans interruption.

« Les Foquinois sont, dit-on, fiers, intrépides, commerçants, pêcheurs et marins; ils sont répandus dans toutes les îles et sur toutes les côtes de l'Asie où les Chinois ont pu pénétrer. Près de la mer, ils n'ont guère d'autre nourriture que le poisson et le riz rouge. On prétend que les pêcheurs de cette province usent d'un singulier expédient pour se procurer des coquillages gros et gras : ils tracent des sillons sur le rivage, probablement dans les basses marées, et y sèment (si toutefois l'expression est admissible) tous les petits poissons à coquilles qu'ils ont pu ramasser. La marée montante donne assez d'eau à ces animaux pour ne pas mourir. Quelques mois après, les pêcheurs reviennent, et retrouvent dans le sable ces poissons assez gros pour être mangés. Je ne garantis pas la certitude du fait; je ne suis point témoin oculaire, ni celui qui me l'a rapporté non plus.

« Dans la partie nord-est de cette province, il y a un bon nombre de chrétiens; en quelques endroits, on professe même publiquement le Christianisme. Quand nous fûmes arrivés, nous voulions rester enfermés dans l'enceinte de

Digitized by Google

notre domicile; mais Monseigneur nous dit que cela n'était pas nécessaire. Nous sortions donc plusieurs ensemble; tous ceux que nous rencontrions nous saluaient, les païens comme les chrétiens; il est bien à croire cependant qu'ils nous reconnaissaient pour Européens. Les personnes du sexe sont très-pieuses, toutes sont fort attachées à notre sainte Religion et aux Missionnaires. Il y a quelque temps qu'un de ces chrétiens commit une faute grave, et ses propres parents en conçurent un tel chagrin qu'ils résolurent de le tuer; heureusement ils allèrent prendre conseil de Mgr. l'Evêque, qui les en détourna, comme vous le pensez bien.

« Le nombre des vierges qui se consacrent à Dieu est considérable. Il y a parmi elles de vraies religieuses du tiers-ordre de St-Dominique. Quand elles ont atteint l'âge de trente ou quarante ans, on leur donne le voile; mais elles ne portent l'habit religieux que le jour de leur profession et celui de leur sépulture. Le reste de leur vie elles ont pour costume une robe bleue ou noire, d'une étoffe ordinaire, assez semblable à celle des Prêtres missionnaires; elles n'ont aucun ornement de tête, c'est par là qu'on les distingue des personnes de leur sexe qui n'ont pas renoncé au monde. Leur règle est austère : elles doivent se lever à minuit, elles font de fréquentes prières et jeûnent plusieurs fois la semaine. Ces religieuses ne sont point cloîtrées, elles restent dans le sein de leurs familles; elles ont cependant des prieures et des sous-prieures. Elles vivent du travail de leurs mains. Quelquefois leurs parents leur assignent une dot; en cela, ils font violence aux lois chinoises, qui ne permettent pas de doter les filles. Les parents peuvent bien les vendre comme de vils animaux (la législation condamne ces horreurs, mais le gouvernement les tolère), ils peuvent même les faire mourir; mais ils ne peuvent point les doter. Les garçons seuls hé-

Digitized by Google

ritent. S'il n'y a que des filles, le bien passe de plein droit au plus proche parent en ligne masculine, à moins que le père de famille n'ait adopté un enfant mâle, n'importe à quel degré de parenté il soit. Un préjugé barbare fait considérer le sexe comme une espèce dégénérée, inférieure à l'homme. C'est surtout dans la classe supérieure de la société que l'on aperçoit mieux cet état de servitude et d'humiliation. Il n'y a que la Religion chrétienne qui, en Chine comme dans le reste de l'Asie, adoucisse le sort des femmes, et leur donne une plus grande liberté. On peut dire que le Christianisme leur a rendu, en quelque sorte, l'état civil. La différence entre les chrétiennes et les païennes est si sensible, que les Chinois appellent la Religion chrétienne la Religion des femmes.

« Il y a quelque temps, un infidèle foquinois voulut *forcer une de ses filles*, qui était chrétienne, à épouser un *gentil. Cette généreuse vierge, ne voyant aucun autre* moyen d'éviter *cette union abhorrée*, s'enfuit de la maison paternelle. Pour donner le change à son père, elle laissa quelques-uns de ses vêtements au bord d'un fleuve, et se réfugia auprès d'une religieuse dominicaine. On crut qu'elle s'était noyée. Quelques années après, le père de cette fille tomba dangereusement malade; celle-ci, l'ayant appris, courut aussitôt auprès de lui, pour tâcher de le convertir. Cet homme, qui croyait sa fille morte depuis long-temps, fut agréablement surpris de la revoir: elle lui raconta son histoire, et travailla si efficacement à sa conversion, qu'il demanda et reçut enfin le baptême. Après cet acte de piété filiale, cette sainte fille se réfugia dans son asile, auprès de sa bienfaitrice.

« Il est arrivé dans cette province un autre fait, qui prouve bien que la grâce d'élection est un pur effet de la miséricorde divine. Un infidèle marié, avec dispense, à une femme chrétienne, avait promis que tous les enfants qui

Digitized by Google

naltraient de ce mariage seraient élevés dans la Religion chrétienne, comme il est formellement prescrit par les décrets de la Propagande. Cet homme eut une nombreuse famille; il permit que tous ses enfants fussent baptisés, à l'exception d'un seul, qu'il voulut absolument élever dans le paganisme : la raison qu'il en donnait était, qu'il fallait bien que quelqu'un prît soin de son âme après sa mort. « En effet, qui m'offrira des sacrifices, disait-il, qui me donnera à manger, qui m'habillera, quand je ne serai plus de ce monde? Cependant cet homme tomba malade de la maladie dont il mourut. Il ne paraît pas que ses enfants aient beaucoup travaillé à sa conversion; probablement ils désespéraient d'y réussir. Le seul de ses fils qui était païen tenta de le convertir, et il en vint à bout : « Mon père, lui dit-il, je suis docteur lettré, j'ai beaucoup lu; je connais bien des religions, et la nôtre surtout; j'ai reconnu qu'il n'y a de vrai que la Religion chrétienne. Je vous conseille donc de l'embrasser, si vous voulez être heureux après votre mort. Mon conseil n'est pas intéressé, puisque je professe la même religion que vous. » Le mourant fut persuadé par ce discours, il reçut le baptême et mourut chrétien. Le fils, au contraire, qui avait travaillé à sa conversion, resta dans l'infidélité : *Unus assumetur, et alter relinquetur* (1).

« La mission du Fokien est confiée aux révérends Pères dominicains de Manille. Le Vicaire apostolique, le Père Vicaire provincial, tous les Missionnaires et les Prêtres chinois, élèves du séminaire du Fokien, sont Dominicains.

« Le 3 avril j'allai voir le séminaire, d'après l'invitation du révérend Père Vicaire, qui en est le Supérieur. Il est placé dans un site charmant, sur le penchant d'une col-

(1) « L'un sera pris, et l'autre laissé. » (*Luc.* XVII, 34.)

Digitized by Google

line, en face d'une agréable vallée; au bas coule la rivière de Fougan, qui forme le port où nous débarquâmes. Il y a une chapelle intérieure, où l'on conserve le Saint-Sacrement; un peu plus au-dessous, on a construit une église assez vaste. C'est là que se rendent les fidèles pour assister à l'Office divin: c'est la merveille de la mission du Fokien; les chrétiens l'appellent la petite Rome. Nous célébrâmes les offices de la Semaine-Sainte avec autant de solennité qu'il nous fut possible. Il nous fallait une petite statue de la Ste. Vierge pour orner l'autel; elle était dans une chapelle distante de deux lieues. Quatre docteurs, en grand uniforme, allèrent la prendre en procession, accompagnés d'une foule de chrétiens qui portaient des cierges. Ils traversèrent un village dont les habitants sont presque tous païens et grands ennemis des chrétiens. Pour cette fois, ils n'osèrent rien dire; ils n'auraient pas été les plus forts. Il y a telle ville, en France, où une semblable cérémonie aurait peut-être donné lieu à bien des sacriléges. Le jour de Pâques, les fidèles voulurent une Messe solennelle; il fallut consentir à leurs désirs. La difficulté était de trouver des chantres qui sussent lire et qui connussent le chant: il s'en présenta deux qui se souvenaient d'avoir chanté autrefois une Messe *de Beata*. Il fut donc décidé que je dirais la Messe de Pâques, pendant que le chœur chanterait la Messe de la Sainte Vierge. Le lendemain, on commença une neuvaine en l'honneur de saint Vincent-Ferrier. Il y eut sermon tous les jours (le Prédicateur était un élève du séminaire), et de plus musique à grand orchestre; on aurait bien voulu que j'y assistasse: heureusement je fus incommodé, ce qui me procura un honnête prétexte pour m'en dispenser. Le moindre défaut de la musique chinoise est une fatigante monotonie. Les Chinois ont des instruments grossiers, et quelques-uns donnent un son si rauque, si bruyant, qu'ils pourraient, au besoin, figurer dans un véritable charivari.

Digitized by Google

« Plusieurs chrétiens nous prièrent de les honorer de notre présence. Le révérend Père Vicaire voulut bien les satisfaire. Ils paraissaient étonnés de la grandeur des nez européens et de la couleur de mes yeux; ils croyaient que j'étais aveugle. En effet, je crois que l'on pourrait parcourir toute la Chine et une bonne partie de l'Asie, sans qu'il fût possible de trouver un homme qui eût les yeux bleus. Le Père dominicain avait la barbe blonde; les Chinois étaient persuadés qu'il avait au moins soixante ans. « Il a, disaient-ils, la barbe entièrement blanche. » Vers la fin de nos visites, nous fûmes conduits chez un chrétien que l'on disait riche, et qui paraissait jouir d'une certaine considération. La dame voulut nous voir; elle fit d'abord appeler son beau-père, et exigea de lui qu'il ferait évacuer la salle, à la réserve des ecclésiastiques. Quand elle fut à la porte, elle s'aperçut qu'il y avait parmi nous un Prêtre chinois, son propre parent; elle envoya encore un message à son beau-père, pour le prier de le congédier. Après ce coup d'état, elle daigna nous honorer de sa présence: elle parut en grand costume; elle portait une espèce de dalmatique, et par-dessus encore une pièce d'étoffe qui ressemblait à un pallium; elle était soutenue par deux dames d'honneur, de crainte de quelque chute; elle n'avait cependant que quatre pas à faire, et le pavé était fort uni. Elle vint droit à moi, me salua et se retira à l'instant même. Par hasard, un petit chien européen qui était au séminaire nous avait suivis; elle voulut le voir sans être vue: on eut la complaisance de faire passer et repasser le chien devant la porte du cabinet. Elle aurait bien voulu avoir le joli épagneul, mais le propriétaire ne fut pas d'avis de le lui donner; c'est par là que fut terminée cette singulière visite. Je fus un peu scandalisé d'une pareille scène. Cette dame était cependant humble et fort pieuse; mais en dame de

Digitized by Google

qualité, elle voulut user de tous les priviléges que lui donnait sa condition : or ces grands priviléges consistent à n'être vue de personne, et à ne savoir pas marcher.

« Le 12, on nous annonça qu'il fallait se préparer au départ pour le Kiang-Nan. Quand je voulus faire mes malles et compter mon argent, je me trouvai avoir juste deux cent soixante francs d'argent monnayé ; tout le reste ne passait pas. Avec cette modique somme, il me fallait entreprendre un voyage de sept à huit cents lieues. Je renvoyai mon courrier à Macao, pour changer les pièces qui n'avaient pas cours et m'en apporter de nouvelles. Depuis ce temps-là, je n'ai revu ni courrier ni argent (1).

« Le 23, nous allâmes à bord de la barque qui devait nous conduire à Nanking, et nous levâmes l'ancre le 27. Notre navigation fut plus agréable que la précédente; cependant nous eûmes souvent des brouillards si épais, qu'on ne distinguait rien à deux ou trois encâblures de

(1) Je dois faire ici une observation nécessaire. Dans le nord de la Chine on ne reçoit point les piastres; dans certains endroits on ne les prend point au poids, même à vingt pour cent de perte. La forme, les figures, les fleurs, etc., de cette monnaie étonnent les Tartares et les Chinois du nord; ils craignent qu'il n'y ait quelque supercherie cachée sous de si belles apparences ; de là il arrive souvent qu'au lieu de cent piastres que l'on est censé avoir reçues, on n'en reçoit réellement que quatre-vingts, et quelquefois moins encore. Il est un moyen fort simple d'éviter cet inconvénient, c'est de changer les piastres en petits lingots d'argent de forme ronde ou hémisphérique, avec un petit bouton au milieu. Les Chinois les appellent ventricule de brebis : les meilleurs au change sont ceux qui valent de cinq à sept piastres : ils ont cours dans toute la Chine, au lieu que les lingots de forme différente, ou qui sont marqués au coin de certaines provinces, ne passent pas partout, et l'on perd au change. Cette permutation de monnaies se fait facilement et sans perte à Canton.

Digitized by Google

distance. Les barques qui marchaient de conserve se hélaient à l'aide d'un bambou, pour qu'on ne s'écartât pas trop, et qu'on ne tombât point au pouvoir des pirates. On était quelquefois obligé de jeter l'ancre, crainte d'aller se briser contre des rochers que l'on n'aurait point aperçus à temps dans l'obscurité. Depuis le mois de février jusqu'au mois de mai inclusivement, ces mers sont souvent couvertes d'une brume épaisse; mais, lorsqu'elle se dissipe, l'air devient très-pur, et l'on distingue fort bien les objets à une grande distance : c'est l'observation de la Peyrouse. Il me semble que j'ai observé quelque chose de semblable.

« Le 6 mai, un peu avant le lever du soleil, nous fûmes jetés sur un banc de sable. Heureusement le vent était faible, et les pirates n'étaient pas là pour s'apercevoir de notre embarras. Nous parvînmes enfin à sortir de ce mauvais pas; on sonda, on ne découvrit aucune voie d'eau.

« Le 10 et le 11, nous fûmes vus et probablement reconnus comme Européens par trois individus qui vinrent à bord. L'un deux, pour nous voir plus à son aise, ouvrit la porte de la cabane dans laquelle un de mes confrères s'était caché. Celui-ci fut un peu offensé de cette curiosité intempestive; mais notre subrécargue, homme intrépide, nous assura qu'il n'y avait rien à craindre. Comme nous continuâmes notre route, ils n'eurent point le temps d'exécuter leur mauvais dessein, s'il est vrai toutefois qu'ils en aient eu de mauvais.

« Le 12, nous arrivâmes au port d'Hiapou, dans la partie septentrionale de la province de Che-Kiang; c'est en cet endroit que l'on trouve des sommes chinoises qui vont au Japon. Il paraît que ces barques partent en juin; elles profitent de la mousson de sud-est pour aller, elles reviennent en Chine au changement de mousson. Peu

Digitized by Google

après nous descendîmes à terre; nous louâmes un bateau qui nous transporta à Chang-Nan-Fou, une des villes les plus méridionales du Kiang-Nan. Le patron de notre barque nous reconnut; notre étrange figure, notre silence affecté, le soin que nous prenions de nous cacher, lui firent naître des soupçons. Quand nous fûmes près de la ville, il ne voulut plus ramer : « Vous avez introduit dans ma barque, disait-il au docteur Foquinois qui nous accompagnait, des Anglais marchands d'opium; votre imprudence me fera prendre. » Le docteur soutenait le contraire, mais le patron persistait à croire que nous étions des contrebandiers européens. On lui fit glisser dans la main quelques centaines de sapèques (1), moyennant quoi nous ne fûmes plus ni anglais, ni marchands d'opium. Nous descendîmes, en plein jour, dans la maison d'un pharmacien chrétien; nous étions trois : un jeune Missionnaire portugais, un jeune Prêtre chinois qui avaient été ordonnés au Fokien, et moi. Comme mes yeux sont d'une couleur inconnue dans ces pays, je les couvris d'un bandeau de gaze noire, qui me masquait en partie les sourcils et le nez : les voyageurs s'en servent pour préserver leurs yeux de la poussière. Les yeux bleus, les grands nez, les cheveux blonds, les visages ovales, le teint fortement coloré, sont suspects en Chine. Un Missionnaire qui aurait la tête grosse et ronde, le visage aplati, des sourcils peu fourrés et peu saillants, de petits yeux noirs, durs et plats, pourrait voyager sûrement, surtout s'il parle passablement la langue mandarine. Cependant, comme la forme physique et les traits du visage ne donnent point la vocation, il vaut mieux consulter l'Esprit-Saint et avoir égard aux qualités morales

(1) Monnaie chinoise de la valeur d'un demi-centime environ.

Digitized by Google

du Missionnaire, que de s'en tenir à un pareil signalement. Il faut s'abandonner à la Providence, sans toutefois négliger les règles de la prudence. Le bon Dieu sait aussi, quand il le veut, jeter un bandeau sur les yeux des infidèles, afin qu'ayant des yeux, ils ne voient pas. Il peut même arriver que l'on soit reconnu, sans qu'il en résulte des suites fâcheuses, surtout si l'on a de l'argent pour fermer la bouche au délateur.

« A minuit, nous rentrâmes dans le canal; et le 15, à cinq heures du matin, nous arrivâmes à une ferme où il y avait une chapelle. Les chrétiens nous prièrent de rester pour célébrer la Messe le jour de l'Ascension, qui était le lendemain. Mes deux confrères voulurent continuer leur route; je restai pour satisfaire aux vœux des chrétiens. Un catéchiste chinois observa que j'étais habillé trop simplement; je l'étais mieux cependant qu'à Siam. « Excellence, me dit-il (on donne ce titre aux Evêques portugais), vous ne pouvez pas célébrer la Messe avec une telle robe, les chrétiens en seraient scandalisés. — Que faire? je n'en ai pas d'autre. — Il faut en acheter. — Je n'ai pas d'argent. — On vous fera crédit. — Et quand pourrai-je restituer? — Plus tard. — Je crois que je ne le pourrai jamais; je réserve le peu d'argent qui me reste encore, pour des besoins plus pressants. J'aime mieux être mal habillé que de mourir de faim. » On n'agréa pas mes excuses; le catéchiste du lieu me prêta ses habits de cérémonie. Le Célébrant, ceux qui servent à l'autel, et tous les hommes qui assistent à l'Office divin, sont toujours couverts, même pendant l'élévation et la communion; les personnes du sexe, jamais: c'est-à-dire, que dans ces parages on fait tout le contraire de ce que saint Paul prescrit. Au Chang-Si, les femmes sont voilées lorsqu'elles vont à confesse, ou lorsqu'elles reçoivent la

Digitized by Google

communion. Il me paraît que dans le commencement on a eu trop d'égard pour les coutumes chinoises. On est parvenu à détruire de plus grands préjugés ; on aurait pu et l'on peut encore détruire celui-ci. Au Chang-Si, je célébrais découvert, ceux qui servaient à l'autel étaient aussi découverts ; personne n'y faisait attention.

« Avant de partir, les chrétiens voulurent me donner un repas de cérémonie. On plaça sur la table deux flambeaux surmontés de deux chandelles de suif de couleur rouge (on eut la précaution de ne pas les allumer, c'était midi) ; on décora la table et les fauteuils d'une étoffe de soie rouge et damassée, on mit le couvert à l'européenne. Dans les repas de parade, quelques mandarins se servent de cuillères et de fourchettes : hors de ces cas, ils mangent avec de petits bâtons. La première *place est, comme* chez nous, au milieu ; on observe seulement que *les veines du bois soient en face du premier* convive. Toutes les *fois que l'on* apportait un plat, on l'élevait, et l'on faisait la génuflexion devant moi ; je ne sais si c'était un privilége spécial ou une coutume générale en Chine. On commence par servir les fruits, ensuite la viande accompagnée de quelques mauvaises herbes : tout cela se mange sans pain et sans riz ; mais on boit du vin. A la fin du repas, on sert le riz. Après qu'on a desservi, on fume et l'on boit le thé ; quelque temps après, on apporte des fruits ou des confitures ; mais il faut être bien opulent pour avoir une table si splendidement servie. Les Chinois déjeûnent ordinairement à neuf heures, et dînent à cinq ou six heures ; à midi, ils mangent des fruits et des douceurs, quand ils en ont : c'est là le régime des gens riches. Quant aux pauvres, ils mangent aussi deux fois le jour ; mais leurs repas, comme on le pense bien, sont mal réglés, et l'on peut dire d'eux qu'ils dînent fort tard et fort mal. J'omets bien d'autres

Digitized by Google

particularités qui n'ont point échappé à la perspicacite des Jésuites : leurs relations sont complètes. Je n'oserais pas néanmoins assurer que les mêmes usages soient rigoureusement observés partout. Les Chinois, il est vrai, sont graves, uniformes et constants, cérémonieux et esclaves de l'étiquette ; ils n'ont pas l'imagination ardente et mobile des Français. Il y a cependant de légères nuances qui distinguent les temps et les lieux : un Chinois d'aujourd'hui, par exemple, n'est pas habillé comme l'étaient ses ancêtres il y a trois siècles. De même, les Foquinois sont plus simples dans leurs vêtements et plus ronds dans leurs manières que les Nankinois ; ceux-ci ont plus d'urbanité et déploient un plus grand luxe, peut-être parce qu'ils sont plus riches. L'écriture et le génie de la langue sont les mêmes dans tout l'empire ; mais la prononciation et le ton diffèrent sensiblement selon les provinces. Le Tchy-Ly et le Chang-Si sont deux provinces limitrophes ; cependant les habitants ne s'entendent pas toujours, quoiqu'ils parlent la même langue. Le dialecte du Fokien, et même celui de Canton, sont ceux qui diffèrent le plus de tous les autres : personne n'entend les Foquinois, à moins d'avoir vécu avec eux.

« La partie est du Kiang-Nan, que les Européens appellent Nanking, est riche : elle abonde en riz, en légumes et en fruits. Cette province renferme de vastes plaines, qui sont coupées, dans tous les sens, par une infinité de canaux. Ces canaux sont toujours chargés de petits bateaux. Comme les chemins sont mauvais, et souvent fangeux, on voyage de préférence par eau. C'est le Kiang et le fleuve Jaune qui les alimentent. Les chrétiens sont nombreux dans le Kiang-Nan ; ils sont pieux, mais timides ; la majeure partie est dans la campagne. Les pêcheurs sont fervents chrétiens, ceux qui travaillent la terre le sont moins ; les riches et ceux qui habitent les villes sont les plus

Digitized by Google

siècles. On m'a dit qu'en général tous cependant, tant les hommes que les personnes du sexe, satisfont au devoir pascal. Les chapelles sont belles, quelquefois élégamment décorées : on y rencontre d'assez bonnes peintures ; mais les peintres chinois, qui ne trouvent rien de mieux que les coutumes de l'empire du milieu, représentent saint Michel en uniforme de mandarin militaire, sainte Agnès et sainte Catherine en costume de dame chinoise : ils ne peignent cependant que d'après des gravures européennes. Auprès de ces chapelles, il y a souvent une communauté de vierges sous la direction d'une supérieure ; mais elles ne font point de vœux : il y en a d'autres qui conservent la virginité dans le sein de leurs familles. Je dois observer, à l'honneur des Chinois, qu'ils font aussi grand cas, dans certaines occasions, de la continence parfaite que du mariage. En Chine, on fiance *souvent les enfants dans un âge peu avancé, et quelquefois dès leur naissance. La volonté des futurs époux est* rarement consultée. Ces fiançailles sont difficiles à rompre, surtout à la réquisition des personnes du sexe. L'autorité civile force, bon gré malgré, les jeunes filles à contracter mariage avec ceux auxquels leurs parents les ont promises. Comme il s'écoule bien des années depuis le premier engagement jusqu'au mariage, il arrive parfois que le garçon meurt. Si la jeune fiancée déclare alors qu'elle s'en tient au premier engagement, et qu'elle n'en contractera pas d'autre, elle a droit, en faisant cette déclaration devant l'autorité compétente, à percevoir une certaine somme d'argent, qui est fixée par les lois. La jeune vierge peut employer cet argent à son usage, ou à faire élever un monument qui soit un témoignage perpétuel de sa résolution : c'est une espèce de mariage avec l'ombre du défunt. Dans le Kiang-Nan, on trouve fréquemment de ces monuments le long des grands canaux,

Digitized by Google

des chemins publics, et quelquefois devant la porte des maisons. On choisit toujours les lieux les plus apparents, ou les plus fréquentés. Ces monuments ont la forme d'une porte cochère : ils consistent en deux grandes pierres placées verticalement à une certaine distance l'une de l'autre, sur lesquelles on en renverse horizontalement une troisième; on grave sur celle-ci le nom de la personne en l'honneur de laquelle le monument a été élevé. Toutes ces pierres sont plus ou moins sculptées, mais celle qui est placée en travers est surchargée d'ornements.

« Dans le Fokien, le Kiang-Nan, le Chang-Si, et probablement dans toutes les provinces de la Chine, on a grand soin de faire administrer les malades. Pendant mon séjour à Nanking, j'en ai vu que l'on apportait dans de petits bateaux d'une distance de trente et même de quarante lieues, pour qu'ils reçussent le saint Viatique et l'Extrême-Onction : aussi plus d'une fois l'onction sainte fait des miracles. Quelle différence entre la foi vive de ces bons néophytes et la cruelle compassion de certains Français pour leurs parents malades ! leur foi chancelante les fait reculer avec horreur à la seule idée de recevoir dans leurs maisons leur Sauveur et leur Dieu. C'est le plus sûr moyen qu'ait trouvé le démon pour faire périr dans le crime ces vieux pécheurs qui s'étaient promis de se reconnaître à la mort, ou plutôt c'est le dernier trait de la justice divine contre ces téméraires présomptueux.

« C'était le temps des maladies périodiques qui affligent cette province. Il meurt plus de femmes que d'hommes; sur sept à huit administrations que j'ai faites, il n'y avait qu'un homme : cela vient probablement du genre de travail auquel les femmes de la campagne sont occupées pendant cette saison. Les hommes sèment et plantent le riz; c'est aux personnes du sexe à le cultiver et à le sarcler. Les exhalaisons des rizières toujours submergées

Digitized by Google

d'eau croupissante, l'ardeur d'un soleil brûlant, la délicatesse de leur sexe, tout contribue à rendre la mortalité plus grande parmi les femmes que parmi les hommes.

« Le 1er juin, je reçus la visite d'un Prêtre; il venait pour me prier, au nom d'une dame chinoise, de ressusciter la fille de celle-ci, morte depuis deux mois, ou du moins de prier pour le repos de son âme. Je répondis que je promettais bien de prier pour la défunte, mais que je ne pouvais point promettre de la ressusciter. Dieu seul fait les miracles; les hommes, quelque saints qu'ils soient, ne sont que ses instruments.

« Le 26, Joseph arriva du Kiang-Nan; il avait vu à Péking le seul Coréen chrétien qui se trouvât à la suite de l'ambassadeur; il lui remit ma lettre, qui apprenait aux Coréens qu'ils avaient des Missionnaires, un Evêque, et que j'étais déjà en route pour aller à eux. Ce chrétien fut frappé d'une nouvelle si peu attendue, il dit quelques mots qui montraient sa satisfaction particulière; mais, dans le fond, il témoigna moins de contentement que de surprise. Il ajouta, en terminant la conférence, que, pour lui, il favoriserait mon entrée; mais qu'étant seul, il ne pouvait rien promettre avant d'avoir pris conseil de ses compatriotes. Il partit quelque temps après.

« Mgr. de Nanking voulut que Joseph accompagnât le Père Pacifique en Tartarie. « Tu connaîtras, lui dit-il, le chemin; tu prendras des arrangements avec les chrétiens du Leao-Tong, afin que l'Evêque de Capse puisse loger chez eux en sûreté jusqu'à son entrée en Corée. Ensuite tu iras le prendre au Fokien; et tu le conduiras, par le même chemin, jusqu'au lieu destiné. »

« Le Père Pacifique et Joseph s'acheminèrent donc, après Pâques, vers la Tartarie. Quand ils furent arrivés à la grande muraille, ils n'osèrent point passer par la

Digitized by Google

porte ; ce pas est, en effet, difficile à franchir : ils escaladèrent le mur par une des brèches que le temps a faites. Celles qui sont le plus près de la porte sont gardées par des patrouilles, qui font la ronde à certaines heures du jour : ils furent assez heureux pour ne pas rencontrer la garde. Mais ce n'était pas tout que d'entrer soi-même, il fallait encore faire entrer les malles ; elles contenaient plusieurs objets de religion, qui auraient pu grandement compromettre les porteurs. Ils engagèrent trois femmes chrétiennes à monter sur un chariot avec les effets, et à tenter le périlleux passage : ils étaient convenus d'avance du lieu où ils devaient se rencontrer. La tentative réussit heureusement. Arrivés en Tartarie, le Père Pacifique devait commencer la mission dans le Leao-Tong, et Joseph me chercher un asile parmi les chrétiens. Les premiers auxquels il s'adressa parurent désirer de me recevoir; ils dirent quelques paroles flatteuses à ce jeune homme : celui-ci prit ces compliments pour des témoignages sincères de dévouement. Sur cela, il vint en toute hâte à Nanking. Chemin faisant, il rencontra un Chinois qui allait à Macao. Il pensa qu'il devait profiter d'une si belle occasion, pour mettre M. Umpières au courant de nos affaires. Il dit tout ce qu'il crut vrai ; ce sont ses lettres qui induisirent bien des personnes en erreur. Ce n'est pas sa faute, il a été trompé le premier.

« Quand il arriva à Nanking, il était porteur de quelques lettres de l'Evêque de cette ville. Ce prélat donnait ordre à ses Missionnaires de me fournir toutes les choses dont j'aurais besoin, et de me procurer des courriers pour passer en Tartarie. On jugea nécessaire que j'en eusse trois ; j'en avais déjà deux. Joseph s'adressa à un homme d'une quarantaine d'années, qui savait parler latin ; il le harangua avec tant d'éloquence, et d'une manière si pathétique, qu'il eut le malheur de le persuader. Ce troi-

Digitized by Google

sième courrier s'appelait Jean ; le chef et le principal guide était un vieillard appelé Paulo.

« J'avais peu d'argent, et le peu que j'avais ne passait pas dans la province de Nanking ; je perdais vingt pour cent au change. Dans le Kiang-Nan, il n'y a guère que les piastres frappées au coin de Charles IV qui aient cours, encore faut-il qu'elles soient bien gravées. Les particuliers ne veulent point recevoir celles qui sont au coin de Ferdinand : « C'est, disent-ils, la figure d'une femme. Il a les cheveux courts, et partant nous n'en voulons pas. » Pour ne pas faire une si grande perte, je donnai une partie de ces piastres à un marchand chinois. Il s'obligea à nous rendre la même valeur en lingots, quand nous serions parvenus à Péking. Cet argent nous a été fidèlement rendu.

« Quand il fallut partir, on délibéra si l'on irait en Tartarie par mer ou par terre. J'aurais désiré voyager par mer ; mais un Prêtre chinois, qui se mêlait de cette affaire, me dit qu'il n'avait aucune confiance aux matelots et au capitaine qui devaient me prendre à leur bord. Joseph, par une affection mal entendue, m'en détournait aussi : « Nous ferons naufrage, disait-il ; et quand l'Evêque sera noyé, c'en sera fait de la Corée. » Il fut donc résolu que nous irions par terre.

« Nous nous mîmes en marche le 20 juillet : c'était précisément au commencement des grandes chaleurs. Elles sont insupportables dans le Kiang-Nan pendant les mois de juillet et d'août ; il n'y a que les pauvres qui voyagent dans cette saison, on court risque quelquefois d'être asphixié ; je doute qu'il fasse jamais plus chaud entre les tropiques. Dans les appartements où le soleil n'entre jamais, le bois des tables et des chaises est aussi chaud que si on l'avait approché du feu. Heureusement ces chaleurs ne durent pas ; après trois, quatre ou cinq jours,

Digitized by Google

les orages surviennent ; les vents ou d'autres causes en diminuent l'intensité , mais elles reprennent bientôt après avec la même violence. Ces variations durent jusqu'en septembre exclusivement. Dans ces jours de crise, il m'a paru qu'il faisait aussi chaud à minuit qu'à midi à l'ombre : ce n'est que vers les deux ou trois heures après minuit que l'on commence à respirer. Les chrétiens, qui craignaient pour ma vie , me détournaient de me mettre en route par un temps si chaud. Je ne pus consentir à leur désir : plus tard , je n'aurais pas eu mon principal guide ; il devait aller à Macao , dans la huitième lune. Joseph réfutait ces objections à sa manière : « Quand on a passé plusieurs années sous le soleil de la ligne , et quand on est disposé à souffrir le martyre , on peut bien braver les chaleurs de la Chine. »

« Nous partîmes donc le 20 juillet. Mes trois guides étaient tous d'une timidité et d'une incapacité à peine concevables ; j'ai bien souffert pendant tout le temps que j'ai été sous leur tutelle. J'ai cru plusieurs fois que j'expirerais en route de fatigue et de misère ; le bon Dieu ne l'a pas permis. Nous voyageâmes quelques jours en barque , sur les petits canaux qui aboutissent au Kiang (1).

« Le 26 , nous rencontrâmes une douane. Les préposés dormaient , et ceux qu'ils avaient constitués à leur place ne nous dirent rien , ni nous non plus. Je regardai ce petit événement comme un bon augure pour le reste de mon voyage.

« Le 27 , nous étions dans le canal Impérial : j'y avais déjà navigué , dans le Che-Kiang. Il paraît que ce canal commence dans le Fokien ; il est tracé dans de

(1) Voir ce qui est dit plus loin sur ce fleuve.

Digitized by Google

vastes plaines, traverse les provinces de Che-Kiang, Kiang-Nan, Chang-Tong, Tchy-Ly, et se termine à la mer Jaune, à une légère distance de Péking; il s'éloigne peu de la mer, et par cela même il n'est pas aussi utile qu'il pourrait l'être. Il me semble qu'il a près de quatre-cents lieues en longueur; peut-être en a-t-il davantage, en y comprenant ses sinuosités : il m'a paru que sa moyenne largeur était deux fois et demie plus grande que celle du canal du Languedoc. J'ignore quelle en est la profondeur; il est alimenté par le Kiang, le fleuve Jaune, et les autres rivières qu'il rencontre dans son cours. On peut distinguer ce canal en deux parties, qui sont l'ancien et le nouveau canal. L'ancien canal commence au Fokien, et finit à Nanking; le nouveau s'étend depuis le fleuve Jaune jusqu'à la mer, près de Péking. Je ne sais qui a fait construire l'ancien canal (1); le nouveau a été creusé par les ordres de l'empereur Ku-Hu, de la dynastie Minh. C'est le premier empereur de Chine qui ait transporté le siége de son empire à Péking : il a voulu s'approcher de la grande muraille, pour être à même de réprimer plus facilement les irruptions des Tartares mand-choux. Jusqu'à son règne, Nanking avait été la capitale de l'empire. Ce n'est point l'utilité publique qui a fait creuser ces canaux, mais seulement celle du gouvernement; c'est-à-dire qu'on a voulu faciliter le transport, d'abord à Nanking, ensuite à Péking, du riz que certaines provinces fournissent à titre de tribut. Ce canal n'est pas, à mon avis, aussi magnifique que l'ont prétendu certains

(1) Ce canal fut creusé sous le règne de Chi-Tsong, premier empereur de la vingtième dynastie dite Yuen, qui est la dynastie des Tartares occidentaux, lesquels s'emparèrent de la Chine vers l'an 1280. Cet empereur mourut en 1295.

Digitized by Google

faisait la description de Ninive ou de l'ancienne Babylone ; mais les orientaux sont sujets aux hyperboles. Pour trouver la vérité dans leurs rapports, il faut réunir la somme des faits et des circonstances, diviser par dix, et prendre le quotient.

« Le 31, nous descendîmes à terre. Paulo, mon premier courrier, voulait s'en retourner; il avait observé que je montais trop souvent sur le pont de notre barque. « Les rameurs des barques voisines et les gens de la campagne auront pu le voir, disait-il, et le reconnaître pour un Européen ; ce qui nous suscitera de mauvaises affaires. Pour moi, je ne suis point d'humeur à m'exposer à un danger évident, par l'imprudence des autres. » Joseph lui fit un petit discours, il lui promit que je serais plus réservé à l'avenir ; enfin, il fit si bien que le vieillard resta. Quand cette bourrasque fut apaisée, on délibéra sur la manière de voyager : tout le monde convenait qu'il fallait économiser; la traite était longue et nous avions bien peu d'argent. Joseph pensait qu'il fallait aller à pied et en train de mendiant. Je réclamai contre ce projet : « Il m'est impossible, leur dis-je, de faire cinq cents lieues à pied par un temps si chaud, surtout si nous devons faire dix à douze lieues par jour, selon notre premier plan. » Jean déclara qu'il avait des vertiges, que de plus il était menacé d'apoplexie : par conséquent il lui fallait une monture. La conclusion fut, que nous ferions notre route comme nous pourrions. Paulo, comme premier courrier, se chargea d'organiser la caravane. On m'apprit cependant à boire, à manger, à tousser, à me moucher, à marcher, à m'asseoir, etc., à la chinoise ; car les Chinois ne font rien comme nous. Peu après Paulo nous amena deux brouettes, l'une pour porter nos effets, l'autre pour traîner un ou deux voyageurs. Je montai sur ma brouette avec un courrier ; les deux autres, assis sur

Digitized by Google

deux ânes, faisaient l'office d'écuyers. Comme on craignait toujours que je ne fusse reconnu, on m'habilla en pauvre chinois, on me donna seulement un pantalon et une chemise sales, un vieux chapeau de paille à grands bords; on me couvrit les yeux d'un large bandeau noir: on aurait pu me prendre pour un masque. Un costume si bizarre, au lieu d'écarter les curieux, attirait davantage leur attention; les enfants et d'autres aussi venaient s'agenouiller devant moi pour contempler cette si étrange figure.

« Nous commençâmes donc notre voyage en ce triste équipage; heureux si nous avions pu le conserver longtemps! Mais le bonheur de ce monde est de courte durée, et bientôt il fallut renoncer à tout ce train. Les pluies, les mauvais chemins, les bourbiers que nous rencontrions à chaque pas, nous forcèrent à mettre pied à terre. Au lieu d'être portés par nos brouettes, ce fut nous qui dûmes alors les porter: restait, il est vrai, la poste aux ânes; mais notre guide, par une trop grande économie, ne voulait pas en louer; et quand, harassé de fatigue, il en cherchait, souvent il n'en trouvait pas. Je demandai que l'on me procurât une monture, à quelque prix que ce fût; on me loua un âne pour une demi-journée, ce fut la première et la dernière fois. J'eus le malheur de donner une fois mon avis, il fut mal reçu; l'on me condamna au plus rigoureux silence. Quelqu'un me fit observer que c'était faire injure au chef de la caravane: c'est à lui de tout prévoir et de tout régler dans sa sagesse. Une réflexion intempestive pouvait l'offenser, et lui faire rebrousser chemin.

« Il fallut donc marcher comme les autres. Les patins chinois et leurs bottes en guise de bas me blessèrent bientôt les pieds: j'enlevai cette singulière chaussure, et j'allai nu-pieds. Mes courriers virent cela avec peine: « *Pou*

Digitized by Google

haou kan, me disaient-ils; cela n'est pas beau à voir. » Il est rare, en effet, de rencontrer un Chinois sans souliers; un mendiant peut mourir de faim, mais il ne peut point mourir déchaussé. Mon vieux guide tenait si fortement à sa chaussure, qu'il passait les rivières avec ses souliers.

« J'étais parti de Nanking mal guéri de la fièvre; dès le premier jour de marche, je me trouvai plus mal. La fatigue, la chaleur, la privation de nourriture et de boisson, les vexations de tout genre que j'eus à essuyer, me causèrent de violentes douleurs d'entrailles, accompagnées d'une maladie qui avait tous les symptômes de la dyssenterie. La fièvre, qui se déclara aussitôt, me réduisit dans un tel état de faiblesse, que j'étais obligé de me coucher ou de m'asseoir à chaque moment. J'aurais eu besoin de quelque repos, mais il ne fut pas possible de m'en procurer. Séjourner dans une auberge, c'était, disait-on, dangereux; faire venir un médecin, c'était s'exposer encore davantage. On aurait pu aller chez les chrétiens, mais personne ne les connaissait; prendre des informations auprès des gentils, c'était commettre une grande imprudence. Tout cela était vrai. Il n'y avait d'autre moyen que de se rendre au plus tôt dans le Tchy-Ly, se remettant pour tout le reste entre les mains de la divine Providence. Une nourriture abondante et saine aurait pu nous rendre nos forces, mais nous ne trouvions que de la pâte cuite à la vapeur de l'eau. Quelquefois encore le boulanger avait farci ses petits pains de feuilles d'une espèce de porreau fétide, qui les rendait immangeables pour moi. Mes gens, au contraire, étaient fort friands de ces pains. Quelquefois on nous donnait une écuellée de pâte coupée en petits morceaux et nageant dans de l'eau bouillante; pour la rendre plus agréable au goût, on y jetait à poignées de l'ail, du poivre d'Espagne, de la courge crue, etc.; puis on assaisonnait cet étrange ragoût d'une huile si rance, que le gosier

Digitized by Google

en était écorché pendant vingt-quatre heures. Quoique je sentisse le besoin de manger, je n'ai pu m'accoutumer à cette bouillie. Après trois ou quatre bouchées, j'étais obligé de m'arrêter, quelques efforts que je fisse pour continuer. L'ail et les autres herbes chaudes m'incendiaient l'estomac et me causaient une soif ardente, que je ne pouvais point satisfaire. Il fallut donc y renoncer; je me contentai de ces petits pains; je prenais garde seulement qu'ils ne fussent point assaisonnés au porreau. J'aurais mangé des fruits et des melons, que l'on nous donnait pour un demi-sou la pièce; mais la maladie dont j'étais menacé ne me le permettait pas. Le soir était le moment le plus favorable pour manger et pour me reposer, mais c'était alors que la fièvre était plus forte. Mes gens m'apportaient ma portion sur le lit où j'étais couché. J'avais beau leur dire : « Dans ce moment il m'est impossible de manger, mettez quelque chose dans un coin de mon lit; lorsque la fièvre sera sur son déclin, je mangerai : — Ce n'est pas l'usage en Chine de manger pendant la nuit, me répondait-on. » Sur cela, ils se retiraient avec l'écuellée. Il n'y avait que le thé chaud et pris en quantité qui me fît du bien, mais on n'en trouvait pas toujours dans ces misérables hôtelleries. Je faisais signe à quelqu'un de mes courriers de venir auprès de moi (il m'était défendu de parler); quand il venait (car il ne venait pas toujours), je le priais de me donner du thé : « Il n'y en a pas. — Eh bien, donnez-moi de l'eau. — L'eau fraîche est contraire à votre maladie; quelque grande que soit votre soif, vous devez vous abstenir de boire de l'eau fraîche. — Donnez-moi donc de l'eau chaude. — En Chine on ne demande jamais d'eau chaude, à moins qu'on n'ait du thé. — Dites au maître d'hôtel que c'est pour un malade. — L'urbanité chinoise ne permet pas de fatiguer l'hôte de tant de demandes importunes. » Le résultat de ce

Digitized by Google

dialogue était que je devais me passer de boire. Quelquefois je cachais, à leur insu, une tasse de thé pour boire pendant la nuit; la fatigue et la fièvre m'altéraient singulièrement; quand ils s'en apercevaient, ils me l'enlevaient impitoyablement, et pourquoi? parce que ce n'est pas l'usage en Chine de boire pendant la nuit. Cette singularité, aperçue dans l'obscurité par des gens qui couchaient ailleurs, aurait pu me faire reconnaître pour Européen. Pourrait-on croire que la peur troublât ainsi le jugement? C'était cependant la peur qui les faisait agir de la sorte. On craignait, disait-on, que je ne fusse reconnu et pris, et dès-lors la mission de Corée serait restée abandonnée. Leur intention était bonne sans doute, et je dois leur en savoir gré; mais ils auraient pu, ce me semble, user de moyens moins durs pour parvenir à leur but. Ils étaient d'une timidité qui est à peine concevable. Quand nous entrions dans une auberge, je devais me coucher le visage tourné vers la muraille. Si je m'asseyais en face d'une table, ceux qui étaient assis à l'autre table pouvaient m'apercevoir, disait-on; si je me tournais en diagonale, c'était inouï en Chine; si je me tournais vers le mur, c'était une singularité qui aurait pu faire naître des soupçons; si j'étais placé du côté de la porte, les passants auraient pu connaître que j'étais Européen; enfin, à leur avis, il n'y avait d'autre position favorable que d'être couché. Une fois ils me refusèrent du thé, parce que je ne portais pas mes lunettes; or il était onze heures de la nuit. Mais en voilà assez sur cet article, et je reviens à notre voyage.

« Depuis le Tche-Kiang jusqu'aux frontières du Chang-Si, c'est-à-dire l'espace d'environ trois cents lieues, nous marchâmes toujours dans des plaines vastes et fertiles : on trouve rarement quelques collines isolées. Pendant cinquante lieues, nous ne rencontrâmes pas même une butte; c'était partout un plan uniforme qui s'étendait à perte de

Digitized by Google

vue : seulement cette monotonie était interrompue de loin en loin par des monceaux de terre de six à dix pieds d'élévation ; c'étaient des tombeaux. A l'horizon, quelques bosquets de saules étaient pour nous un indice certain de quelque ville ou village : ce sont comme des jalons qui servent à guider le voyageur, quelquefois aussi à l'égarer. On se tromperait cependant, si l'on jugeait du reste de la Chine par le tableau que je viens de tracer. On trouve ailleurs, et même dans les provinces dont il est question, bien des collines et des montagnes; mais je parle seulement de la route que nous avons tous parcourue. Dans ces belles plaines, nous ne vîmes que des villes et des villages mal bâtis; partout des huttes de terre n'ayant que le rez-de-chaussée ; des toits et des murailles couvertes d'herbe : de telle sorte, qu'on aurait pris ces misérables habitations pour de simples tertres, si l'on n'avait aperçu les portes et les fenêtres. Les rues n'ont point de pavé, même dans les villes ; seulement, dans les endroits considérables, on trouve quelques maisons bâties en briques.

« Notre voyage concourait avec le temps de la seconde moisson. Les Chinois ne laissent jamais les terres en jachère, souvent ils les ensemencent deux fois dans un an ; ils ne donnent du reste qu'une seule façon à leurs champs; ils ne sèment point le froment à la volée, mais sillon par sillon, de la même manière que l'on plante des herbes potagères dans les jardins. Ils ont plusieurs espèces de millet, qui leur servent en quelque sorte de pain. L'une d'entre elles ressemble à celui dont on fait les balais en France : ils mangent le grain ou en font du vin ; les feuilles nourrissent les bestiaux ; la tige leur sert de bois de chauffage, et quelquefois pour leurs constructions. On trouve partout de grands champs semés de haricots, de courges, de melons, de pastèques (1). Dans le nord de la Chine, on

(1) On sait que la courge pastèque est une espèce de melon d'eau.

Digitized by Google

a presque toutes les plantes céréales et tous les fruits que l'on trouve en France. Ceux qui sont particuliers à la Chine sont tous inférieurs aux nôtres ; ils ont de plus un goût sauvage qui décèle le peu de soin que prennent les Chinois d'améliorer les espèces. En Europe, chaque famille d'arbres fruitiers a un nombre considérable d'espèces ; en Chine, elles sont fort peu nombreuses. Ils ont quelques fruits que nous n'avons pas, mais nous en avons un bon nombre aussi qu'ils n'auront jamais. On trouve quelques ceps de vigne en forme de treilles ou de berceaux, et quelques qualités de raisins qui sont passablement bonnes, quoique en général le raisin ne parvienne jamais à une parfaite maturité. Les Missionnaires européens sont les premiers qui aient tenté d'apprendre aux Chinois à faire le vin ; mais ils n'ont pas complètement réussi. Dans le Tchy-Ly, on le fait fermenter avec du sucre ; au Chang-Si, médiocrement cuire ; l'on m'a dit que, dans le Su-Tchuen, on le mêle avec le vin d'Europe. L'arbre fruitier le plus commun dans les provinces du nord, est le jujubier ; on le trouve sur tous les chemins. On dit que la Chine est le pays des vers à soie : cela peut-être ; cependant j'ai rencontré un bien petit nombre de mûriers. Le cotonnier est la plante que l'on cultive de préférence : il diffère de celui qui se trouve dans la partie méridionale de l'Asie ; celui-ci est un arbuste qui ressemble assez au lilas par la forme de ses branches ou de ses feuilles. Celui que j'ai vu en Chine est une plante herbacée qui se sème et ne s'élève guère qu'à la hauteur de trois ou quatre pieds ; ses feuilles sont d'un vert pâle, et découpées comme celles de la vigne ; la fleur est blanche ou jaune. Dans le nord, on le sème à la fin du printemps, et on le cueille à la fin de l'été ou au commencement de l'automne. Cette plante prospèrerait dans les provinces méridionales de la France. Dans la province de Nanking, on trouve une espèce de

Digitized by Google

cotonnier jaune qui sert à fabriquer les étoffes connues sous le nom de *nankin* (1).

« D'après tout ce que j'ai été à même de voir ou d'apprendre de témoins dignes de foi, il paraît que généralement les montagnes sont stériles ou bien peu fertiles en Chine ; les plaines sont très-productives, beaucoup plus que celles de France, lorsqu'il pleut suffisamment. La sécheresse est le plus grand fléau de l'empire, et le retour de ce fleau est fréquent ; alors la misère est grande, et plusieurs millions de Chinois meurent de faim. Il n'est pas rare du reste de voir, dans la même année, une partie de la Chine affligée de la sécheresse, tandis que l'autre partie est dévastée par les inondations, surtout celle qui avoisine le Kiang et le fleuve Jaune. En somme, toutes les productions de ces pays en céréales, en légumes et en fruits, sont d'une qualité bien inférieure à celles de France. Ils n'ont véritablement de bon que le riz, les oranges, le li-tchi, les pêches, les melons et les pastèques.

« L'agriculture est réputée le premier des arts mécaniques ; un laboureur lettré a droit à toutes les places de l'état. Le commerce n'est guère estimé, mais on honore les riches commerçants : on fait peu de cas de l'état militaire ; un mandarin militaire est toujours au-dessous d'un mandarin lettré. L'état de barbier rend infâme jusqu'à la

(1) On ne connaît rien jusqu'à ce jour sur les procédés que suivent les Chinois pour cultiver les cotonniers, ni sur la préparation qu'ils donnent au produit de cet arbre : ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils mettent beaucoup de choix dans l'emploi qu'ils font des diverses espèces, comme on en peut juger par les étoffes qui viennent de ce pays. Nous sommes à peu près dans la même ignorance relativement aux autres parties de l'Asie méridionale et des Grandes-Indes, dans lesquelles le cotonnier est cultivé partout.

Digitized by Google

seconde génération. Voilà quelques-uns des traits que j'ai cru observer dans mon voyage ; je reviens maintenant aux détails.

« Le 2 août, je fus reconnu par un Foquinois ; il dit à qui voulut l'entendre, que j'étais un *ta si iang jen* (Européen ou vieux homme de la mer occidentale) ; il disputa long-temps avec son compagnon de voyage. « Cela n'est pas possible, disait celui-ci, tu es un téméraire ; un Européen aurait-il osé s'avancer jusqu'ici ? — Je ne suis point un téméraire, reprenait l'autre, je dis la vérité ; c'est un Européen, je l'ai reconnu à ses yeux bleus, je suis prêt à parier avec qui que ce soit. » Heureusement il fut obligé de partir par un chemin bien différent du nôtre ; cela mit fin à une dispute qui aurait pu devenir tout autrement sérieuse. Cette petite aventure rendit mes courriers plus intraitables, et ma situation plus pénible.

« Le 4, nous rencontrâmes une douane placée au milieu d'un lac ; nous la passâmes sans difficulté et sans danger. Notre premier guide commença à trembler de nouveau ; il dit aux deux autres : « Vous pouvez seuls accompagner l'Evêque ; pour moi, je ne suis plus de la partie. » Une si triste annonce les affligea. Joseph fut encore obligé de se mettre en frais, pour l'exhorter à la patience et pour ranimer son courage ; enfin il fit si bien, qu'il le persuada ; pour la troisième fois, il consentit à m'accompagner.

« Le 5, nous voyageâmes sur la route impériale et centrale de Péking. Rien n'est plus pitoyable que ce chemin : sur les montagnes, c'est une échelle ou un escalier ; dans les plaines, pendant les pluies, ce n'est qu'une couche de boue de quelques pieds de profondeur ; quelquefois on rencontre des bourbiers sans fond, dans lesquels le char s'enfonce jusqu'à l'essieu, et les chevaux

Digitized by Google

jusqu'aux oreilles ; il n'est pavé ni entretenu nulle part ; on n'y fait des réparations que lorsqu'il est entièrement impraticable. Les voyageurs marchent de préférence dans les champs voisins, soit pour abréger (car le chemin fait de très-nombreuses sinuosités), soit pour n'être pas obligés de battre continuellement la boue ou la poussière, selon que le temps est sec ou humide. Ces routes royales n'ont de remarquable que leur largeur. On y trouve quelques ponts en pierre.

« Le 6, je fus reconnu pour la troisième ou quatrième fois. Mes gens s'étaient arrêtés dans une échoppe placée sur la grande route, pour prendre le thé. Un mandarin survint ; ses porteurs voulurent boire avec nous ; ils placèrent la chaise et le mandarin qui était dedans précisément devant moi, pour que son Excellence pût contempler tout à son aise un si étrange personnage. Pendant que tout le monde était à se rafraîchir, il passa un groupe de Chinois qui allaient, disait-on, à l'audience du mandarin de la province. Un d'eux s'écria : « Voilà un Européen ! » A ces mots terribles, mes gens consternés donnent le signal de détresse et prennent la fuite. Je les suivis, ignorant quelle était la cause de cette terreur subite. Cet accident nous valut un surcroît de marche et de fatigue, pour mettre entre nous et nos accusateurs un espace considérable ; nous avions cependant marché pendant quarante heures sans interruption. Le bon Dieu ne permit pas que les païens qui étaient à notre suite s'aperçussent de rien ; du moins ils n'eurent point l'air de s'en apercevoir. Cette dernière reconnaissance mit le comble à mes maux. Mes conducteurs ne savaient plus que faire de moi ; et toutes les mesures qu'ils prenaient pour diminuer le danger n'étaient, dans le fond, qu'un surcroît de vexations.

« Le 10, nous nous égarâmes ; il y eut un malen-

Digitized by Google

tendu dès le commencement de la journée ; les uns prirent une route, les autres une autre ; je me trouvai seul au milieu de la campagne, fort embarrassé de ma personne. Heureusement je fus joint par un de mes courriers, qui n'était guère plus à son aise ; il craignait, à chaque moment, d'être attaqué d'apoplexie. Il mourait de faim, et moi de soif : il y avait près de vingt-quatre heures que nous n'avions ni bu ni mangé. Nous nous amusions à sucer les tiges d'une espèce de millet que les Chinois appellent kiang-liang. A quatre heures du soir, nous rencontrâmes un laboureur qui nous donna de l'eau et un bouillon à l'ail. « Allons, courage ! dis-je à mon compagnon ; si nous avons faim, du moins nous n'avons plus soif. » Nous avions pris nos arrangements pour trouver à souper : il avait sur lui un petit manteau, nous convînmes que nous le vendrions pour avoir de quoi manger ; nous abandonnâmes le soin du lendemain à la Providence, mais nous ne fûmes pas réduits à une telle extrémité. Les habitants d'un hameau voisin nous donnèrent des nouvelles de nos confrères. Nous étions harassés de fatigue ; nous louâmes sans argent un tombereau, auquel on attela un cheval et un bœuf. On nous traîna ainsi jusqu'à l'endroit où nous supposions que se trouvaient nos compagnons : nous promîmes au conducteur de le payer au terme de notre course. Nous entrâmes ainsi dans une petite ville, où nous rencontrâmes nos gens. Personne ne fut étonné de notre équipage : il n'est pas rare en Chine de voir un cheval, un âne, un bœuf et une mule attelés tous ensemble à un même char. Nous déjeûnâmes à la hâte (le soleil allait se coucher) ; je croyais que nous allions nous reposer, mais mon premier guide ne fut pas de cet avis : il fallut se remettre en marche. Après une heure de chemin, nous nous égarâmes encore ; enfin nous nous trouvâmes tous réunis, à

Digitized by Google

onze heures du soir, dans la même auberge ; alors on m'apporta à manger ; je demandai à boire : « A cette heure, me dit-on, il n'y a point de thé. — Eh bien, je ne mange pas. » Je savais par expérience qu'un potage pareil à celui qu'on me servait ne faisait qu'irriter ma soif sans me nourrir, et je me couchai sans souper : ce n'était point la première fois, et ce ne fut pas la dernière. Cette journée me fatigua beaucoup, mon mal ne fit qu'empirer depuis.

« Le 13, nous traversâmes le fleuve Jaune. Ce fleuve prend sa source dans la Tartarie, entre en Chine par le Kiang-Sien, pénètre dans le Chang-Si, passe au nord du Hou-Pé, puis dans le Ho-Nan, traverse le Chang-Tong et une partie du Kiang-Nan, et va se décharger dans la mer de Chine, au nord du Kiang ; ses eaux sont toujours de la couleur du cuivre jaune, ce qui lui a fait donner, à juste titre, le nom de fleuve Jaune ; son cours est très-rapide, quoiqu'il coule au milieu de vastes plaines, ce qui m'a fait croire que le sol de la Chine s'élevait de l'est à l'ouest. En effet le Thibet, qui se trouve à l'ouest et au sud-ouest de la Chine, est très-élevé au-dessus du niveau de la mer ; on y trouve des pics plus hauts que le Chimboraço des Andes ou Cordilières (1). Dans l'endroit où nous passâmes ce fleuve, il avait à peine quinze cents mètres de large ; quoique ce fût dans le temps des pluies, ses eaux étaient de niveau avec ses bords ; dans les grandes crues, il couvre un espace considérable et désole tous les riverains. On lui oppose des digues en quelques endroits ; mais souvent il renverse ou franchit ces digues, submerge les villages qu'il rencontre et leurs habitants, et cause de

(1) Entre autres les groupes de l'Hymâlaya, dont les sommets offrent les plus hauts pics connus de tout le globe, et qui s'élèvent à 4400 toises au-dessus du niveau de la mer.

Digitized by Google

grands ravages. La barque ou espèce de bac dans laquelle nous traversâmes était tellement pleine de monde, que personne ne pouvait s'asseoir, et qu'on avait bien de la peine à se tenir debout. Je me trouvai placé devant un Chinois qui voulait absolument savoir qui j'étais, mais je ne voulus pas le lui dire; il s'accroupissait comme il pouvait pour me regarder tout à son aise, il était comme en extase devant moi : par bonheur, le timonier qui gouvernait la barque sauta sur mes épaules et sur celles de mes voisins; ce brusque mouvement, qui dura autant que le trajet, fit cesser cette espèce d'enchantement. Quand nous fûmes près de terre, nous trouvâmes le rivage couvert de barques; il n'y avait de libre qu'un petit espace, il fallait gouverner bien juste pour aborder heureusement. Le courant, qui était très-fort, nous portait contre l'éperon d'une somme chinoise qui était à l'ancre. Nous courions risque d'être brisés et de périr; à force cependant de se héler, de crier : « Gouverne à droite, vire à gauche, » nous ne fîmes que frôler notre ennemie; et puis, d'un seul saut, nous nous trouvâmes à terre, dans la province du Chang-Tong.

« Le 17, après avoir marché toute la matinée dans l'eau et dans la boue, comme de coutume, nous rencontrâmes une rivière qui n'était pas guéable; il fallut s'embarquer. Mes gens dînèrent, et moi je dus jeûner, parce qu'il n'y avait rien de sain dans le bazar : c'est du moins l'excuse qu'ils me donnèrent lorsque je leur demandai à manger. Quand nous fûmes dans la rivière, j'éprouvai un redoublement de fièvre beaucoup plus considérable qu'à l'ordinaire; j'étais dévoré d'une soif ardente; mes lèvres étaient tellement collées l'une à l'autre, que j'étais obligé de porter ma main à la bouche pour les desserrer. Je demandai à boire, personne ne put ou ne voulut me rendre ce service; nous étions cependant au milieu d'un

Digitized by Google

fleuve. Je m'aperçus, en coulant ma main par-dessous la planche sur laquelle j'étais couché, que l'eau filtrait dans la cale; je fus ravi d'avoir fait une telle découverte. Je trempai souvent mes doigts dans cette eau, et j'en humectai ma langue et mes lèvres. Je pensai alors au mauvais riche, et je trouvai que ma situation était bien préférable à la sienne. Je n'étais point couché sur un brasier, et j'avais plusieurs gouttes d'eau pour me rafraîchir, au lieu que ce léger soulagement lui sera éternellement refusé. Quand il fallut débarquer, on fut obligé de me porter à bras sur le rivage : je haletais comme un asthmatique à l'agonie. Je fus attaqué d'une si grande suffocation que je crus, pendant vingt minutes, que j'allais expirer: je me roulais dans la poussière, comme un homme en proie à des convulsions. Un spectacle si singulier et un costume si bizarre attirèrent autour de moi une multitude de Chinois : mes courriers épouvantés me firent déménager au plus vite. J'étais à l'ombre d'une cabane ; ils m'envoyèrent respirer, en bel air, dans un champ exposé à toutes les ardeurs du soleil. Pour compléter la scène, un d'eux plaça sur mon visage un chapeau chinois, qui fermait si hermétiquement toutes les avenues à l'air extérieur, que peu s'en fallut que je ne perdisse entièrement le peu de respiration qui me restait encore. Enfin le bon Dieu voulut que l'on trouvât du thé; j'en bus quelques tasses presque bouillantes. Cette boisson me rendit la respiration, mais elle ne me rendit pas les forces : « Allons, me dis-je à moi-même, je ne mourrai point aujourd'hui. » Cependant il fallait partir ; le poste était dangereux. Comme le chemin était sec et uni, je fus dispensé de marcher; on me jeta sur la brouette. Je pus ainsi jouir de quelque repos jusqu'au gîte. Pendant le trajet, j'étais à rêver sur les moyens que je devais employer pour continuer notre route : le jour suivant, je me voyais dans

Digitized by Google

i impossibilité de faire un pas. Mais j'aurais dû me rappeler l'instruction que Notre-Seigneur avait faite à ses disciples : « Ne vous mettez pas en peine du lendemain, à chaque jour suffit son mal. » En effet, il plut tant et si long-temps qu'il fallut séjourner. Cet accès de fièvre fut suivi d'une abondante sueur ; quoique je n'eusse pris, dans l'espace de quarante-huit heures, qu'une once de nourriture, il me parut que cette forte transpiration avait un peu rétabli mes forces. Mes courriers, toujours transis de peur, me condamnèrent à passer ces trente-six heures de relâche, couché sur une planche, le visage tourné contre la muraille. Cette position n'était pas commode : je crus qu'en prenant quelques précautions, je pourrais me tourner de l'autre côté ; je me trompai ; ce léger mouvement consterna mes guides, il me procura une forte réprimande. L'un d'eux me dit : « Je parlerai moi-même aux Coréens, je t'empêcherai bien d'entrer ; j'écrirai même à Rome, pour que l'on rappelle un homme dont l'imprudence est capable de causer la perte de toutes les missions de la Chine, etc. » Mais enfin pourquoi un si grand vacarme ? parce qu'après être resté couché sur le côté droit pendant plusieurs heures, j'avais eu la témérité de me tourner un moment sur le côté gauche. Je ne répondis rien à une correction si charitable ; je me contentais, quand je voulais changer de position, de virer de bord de la tête aux pieds : en faisant ainsi, j'avais toujours le mur en face. Ces singulières évolutions les scandalisèrent un peu, mais elles ne leur causèrent point de crainte ; ils se contentèrent de dire que cela sentait l'originalité. Un jour j'entendis que l'un d'entre eux disait à l'autre en ma présence : « Il faut le contredire en tout, et faire le contraire de tout ce qu'il désire, afin de dompter son caractère et de le rendre digne d'entrer en Corée. » Il paraît qu'ils n'en ont point fait assez, puisque

Digitized by Google

je suis encore en route. Cet homme était persuadé que tous les Français avaient une tête de fer (c'était son expression) et un caractère indomptable, et moi j'étais victime de ce singulier préjugé.

« Le 19, il fallut me remettre en route à jeun et tout trempé de sueur. Les chemins étaient inondés. Après une heure de marche, pendant que j'étais à sonder avec mon bâton l'endroit où il y avait moins d'eau, je me jetai dans un ravin. Je restai enseveli dans ce gouffre, jusqu'à ce qu'au moyen des plantes que je trouvais sous la main, je me hissai à bord : dès-lors je fus trempé tout autrement que de ma sueur. Je descendis dans un autre fossé moins profond, pour laver ma courte veste ; car je n'avais rien pour changer. Dans un quart-d'heure le soleil sécha tout. Je m'attendais à un redoublement terrible de fièvre; mais le contraire arriva, l'accès fut moindre que les autres jours. En France, cela eût suffi pour me donner la mort ; ici je me trouvai mieux.

« Le 23, tout le monde tomba malade ; il fallut encore faire séjour.

« Le 24, Joseph m'apporta une grappe de raisin aussi acide que du verjus, et un pot de vin chinois qui ne valait certainement pas de l'eau : je pense qu'il voulut me faire célébrer splendidement la fête de mon saint Patron. Depuis mon départ de France, je n'avais jamais eu une grappe de raisin en mon pouvoir ; je la mangeai avec un morceau de pâte mal cuite. Ce repas de mandarin me valut une forte indisposition.

« Ce jour on renvoya une partie de nos gens, et bientôt après on congédia le reste. Ils auraient bien voulu me saluer avant de se retirer ; mais Joseph leur fit entendre que j'étais couché, comme à mon ordinaire, et incapable de recevoir leurs compliments. Il ne paraît pas que ces hommes simples et rustiques se soient jamais

Digitized by Google

doutés de rien : ils croyaient que j'étais sourd, presque aveugle et même un peu fou. On leur laissait croire ce qu'ils voulaient, pourvu qu'il ne leur prît point envie de croire que j'étais Européen. Ils disaient quelquefois à mon élève : « Quel homme est celui-là ? il n'entend rien, il ne parle jamais, il ne sait point marcher, il s'assied partout, comme quelqu'un qui n'est plus dans son sens. Vraiment vous avez là un grand embarras. — Vous avez bien raison, répondait l'autre ; il a voulu venir avec nous visiter nos amis communs ; il faut bien, bon gré, mal gré, que nous ayons soin de lui ; si nous avions pu prévoir combien il nous est à charge, nous n'aurions point consenti à le prendre. » Les uns et les autres disaient vrai, mais dans un autre sens que ces bonnes gens l'entendaient.

« Le 26, j'éprouvai une fatigue et une faiblesse extrême; il fallait cependant marcher ; nous n'avions plus ni âne ni brouette, tout avait été congédié. Mon guide me conduisit dans un cabaret pour prendre le thé : à peine fus-je assis que je m'endormis. Mon guide épouvanté me fit sortir au plus vite, pour aller me reposer en rase campagne ; il craignait, disait-il, qu'une telle incongruité, inouïe en Chine, ne fît naître des soupçons aux autres commensaux.

« Peu après, nous nous remîmes en marche. Je considérais de temps en temps, à mon ordinaire, la hauteur du soleil et la longueur de mon ombre, pour voir s'il serait bientôt nuit ; c'etait le seul moment où je pouvais jouir de quelque repos. J'en étais là, lorsque nous entrâmes dans un village. Je suivais à pas lents mon vieux guide : tout-à-coup je me sens saisi par deux hommes qui m'entraînent dans une maison. Je fus un peu surpris d'une si brusque attaque ; cependant je n'eus pas peur, je ne sais pas pourquoi, peut-être n'en eus-je pas le temps. En effet, je m'aperçus, lorsque je les eus un peu considérés, que ce n'étaient point des archers : tout en me faisant violence,

Digitized by Google

ils avaient l'air de s'excuser, ils me disaient en leur langage : « Ne craignez rien, entrez chez nous. » Bon, me dis-je à moi-même ; ce sont des chrétiens, nous voilà arrivés ! Ce qui m'étonnait un peu, c'est qu'ils m'eussent si facilement distingué de la foule. Mais Joseph, qui m'avait précédé, leur avait donné mon signalement. J'avais, en effet, des traits si distinctifs, qu'il était facile de me reconnaître.

« La première chose que je demandai en arrivant chez mes hôtes, ce fut un lit ; mais à peine fus-je couché, que la fièvre me reprit. Je devins si faible, que je ne pus, pendant trois semaines, ni marcher ni rester assis ; j'étais obligé de passer les journées entières sur mon lit. Enfin, après un mois de repos, je n'eus plus de fièvre, et les forces me revinrent ; mais un singulier accident, survenu la nuit qui précéda mon arrivée, me procura une autre maladie.

« Le courrier qui m'accompagnait voulut me louer une couverture, malheureusement il en trouva une. Dès que je mis cette courte-pointe sur mon corps, je fus couvert, de la tête aux pieds, d'une vermine fort commune en Chine ; car il n'est aucun habitant du grand empire du milieu, qui n'en soit abondamment pourvu. J'avais su m'en préserver jusqu'alors, à compter du moment que j'étais sorti de la barque du Fokien ; mais enfin j'en fus bientôt délivré. Cette légère incommodité fut aussitôt suivie d'une autre ; j'éprouvai une terrible démangeaison qui dura six mois, j'étais écorché de la tête aux pieds ; je crus que j'avais la gale. Je consultai plusieurs médecins chinois. Après m'avoir tâté le pouls à droite et à gauche et pendant long-temps, ils convinrent que ce n'était pas la gale. Les uns disaient que j'avais eu froid, les autres que j'avais bu trop d'eau ; cependant peu s'en était fallu que je ne fusse mort de chaleur et de soif. Un d'eux attribua la cause de mon mal au

Digitized by Google

chagrin. Il peut se faire que celui-là ait bien jugé. Quoi qu'il en soit, tous me traitèrent comme un galeux, ils ordonnèrent une onction ; il fallut se soumettre. A peine cette onction eut-elle été faite, que ma tête enfla singulièrement ; je ne pus ni boire, ni manger, ni ouvrir la bouche ; le sang coulait de toutes mes gencives ; enfin, après six mois de remèdes et de patience, je fus entièrement guéri.

« Dès le jour de notre arrivée, nous prîmes des mesures pour nous remettre en marche. Comme j'étais malade, mes courriers disposèrent de tout sans me consulter, et un peu différemment que je ne l'aurais désiré. On acheta deux mules, un cheval et un chariot ; le tout coûta environ quatre cents francs. Quand il fallut payer, on n'eut pas assez d'argent ; on emprunta à un païen, à gros intérêt. L'affaire fut entamée et conclue en deux jours, sans que j'en susse rien; ils crurent qu'il n'était pas nécessaire de me consulter. Il ne manquait plus qu'un conducteur ; le Missionnaire chinois dans le district duquel nous séjournions, se chargea de nous en procurer un. Il envoya prendre, à cinq journées de là, un homme qu'il disait être le conducteur le plus capable qu'il connût dans tout le voisinage. Cet homme, consterné à une telle proposition, refusa net : « Je ne veux point, dit-il, exposer ma personne, l'Evêque et tous les chrétiens à une mort certaine. » Ce message jeta la terreur dans tout le village. L'excessive timidité de mes guides avait commencé à inspirer des craintes aux chrétiens, la réponse du charretier y mit le comble.

« Le 1er septembre, nos courriers et les notables du village vinrent me trouver pour me faire part du résultat de leurs délibérations. L'un d'eux portait la parole : « Excellence, me dit-il, vous ne pouvez plus avancer ; les dangers sont grands et certains, personne ne se hasardera à vous accompagner ; il faut que votre Excellence revienne

Digitized by Google

sur ses pas, ou bien il faut qu'elle aille ou au Chang-Si, ou au Hou-Qouang, ou à Macao. Les chrétiens de ce bourg ne veulent plus vous garder. Voilà notre sentiment, quel est le vôtre ? » Puis il ajouta : « Si votre Excellence tente de passer en Tartarie, elle sera certainement prise, mise à mort, et avec elle les Evêques du Fokien et de Nanking, tous les chrétiens de ces missions, et tous les mandarins des provinces par lesquelles nous avons passé ; de là la persécution s'étendra dans le Chang-Si, dans le Su-Tchuen, etc. » Tout le monde applaudit à l'orateur ; on était persuadé que le massacre allait devenir général, par l'imprudence d'un seul homme. Joseph seul était d'un avis contraire : « On peut, disait-il, passer en Tartarie en suivant la route que j'ai déjà tenue moi-même. » Son avis fut très-mal reçu : « Tu es un téméraire, lui disait-on ; tu introduis des Européens dans le sein de l'empire et jusqu'aux portes de Péking, au risque de causer une persécution générale et de faire massacrer tous les chrétiens ; si tu persistes à donner de pareils conseils, nous allons nous retirer ; que pense votre Excellence ? » Je jugeai qu'il n'était pas prudent de les contredire. Je leur répondis seulement : « Je vous dirai ce que je pense, quand j'aurai parlé à mon élève. » Aussitôt on leva la séance. « Eh bien! dis-je à Joseph quand les autres furent partis, que pensez-vous de notre situation ? que faut-il faire ? — Je pense qu'il faut avancer. — Je pense de même. La Providence nous a conduits jusqu'ici, elle nous a fait éviter tous les dangers ; c'est une garantie pour l'avenir, pourvu que nous prenions toutes les précautions que la prudence peut exiger. Je serais digne de blâme, et le Souverain Pontife aurait lieu de se plaindre de moi, si, pour une terreur panique, je rétrogradais ; je suis résolu à mettre tout en usage pour parvenir au terme de ma carrière. Je ne reviendrai sur mes pas que lorsqu'il ne sera plus physiquement possible

Digitized by Google

d'avancer, ou lorsqu'il n'y aura plus personne qui veuille m'accompagner. » On communiqua ma réponse au conseil; elle ne fut point agréée, tout le monde persista dans le premier sentiment. « Puisqu'il n'y a point d'autre moyen, il faut aller à Péking chercher un guide; en attendant, je resterai caché dans la maison de quelque chrétien. » Cet avis fut adopté.

« Le 3, à minuit, tout le monde disparut; les uns allèrent à Péking, les autres revinrent à Nanking, et moi je restai enfermé nuit et jour dans une chambre. Je ne voyais que deux personnes qui m'apportaient à manger.

« Le 22, les envoyés arrivèrent de Péking; ils m'apportèrent un peu d'argent de la part de Mgr. de Nanking; cet argent servit à payer mes dettes, et fournit aux frais des voyages que je fus encore obligé de faire. Joseph était tombé malade de fatigue, et resté à Péking pour rétablir sa santé.

« Le 29, la petite caravane se mit en marche; elle était composée de quatre individus, savoir : un guide qui ne savait pas le chemin, un bouvier qui remplissait les fonctions de cocher, un interprète qui n'avait que la peur en partage, et un Missionnaire sourd-muet qui ne savait trop où on le conduisait. Mon compagnon était un peu inquiet sur les suites de notre voyage. Je lui dis pour le rassurer : « J'en augure bien. C'est aujourd'hui la fête de saint Michel et de tous les bons Anges; si les hommes refusent de nous accompagner, nous aurons les saints Anges, ce qui vaut encore mieux. »

« Le 1er octobre, nous rencontrâmes notre guide; il consentit à nous accompagner, malgré les prières et les larmes de sa femme et de ses enfants, qui s'efforçaient de le retenir; ils craignaient, disaient-ils, de ne plus le revoir; il n'y avait que la plus jeune de ses filles qui l'exhortât à avoir bon courage. Du reste, il n'avait pas

Digitized by Google

besoin qu'on l'aiguillonnât, il avait déjà fait ses preuves ; l'année précédente, il avait accompagné un Missionnaire italien du Hou-Qouang au Chang-Si. Cet homme m'a paru bien propre à remplir cette fonction : plût à Dieu que mes premiers guides eussent eu sa fermeté et son expérience !

« Le 6, il fallut franchir ou plutôt passer une douane placée dans une gorge formée par deux montagnes, à l'entrée de la province du Chang-Si. Jean était intimidé ; il me fit habiller de soie, plaça sur mon nez une paire de lunettes du poids d'environ six onces, et dont les verres avaient un pouce et demi de diamètre ; il me fit exécuter une espèce d'exercice, m'apprit à m'asseoir comme un mandarin, à porter mon corps et placer mes mains comme un homme d'importance, etc. J'avais l'air d'un mannequin que l'on remue à volonté. Pendant une heure et demie que dura le trajet de l'auberge à la douane, il eut toujours les yeux sur moi, pour voir si j'observais bien la consigne ; il frissonnait lorsqu'il s'apercevait que je m'en écartais. Enfin nous arrivâmes au fatal passage. Mon guide, monté à cheval et habillé en grand uniforme, faisait l'office de premier courrier. Les préposés, placés sur un rang devant la porte de leur bureau, attendaient le noble mandarin qui allait passer ; quand j'arrivai, ils me considérèrent attentivement avec des figures allongées. Après un moment de silence, ils nous firent signe de passer, sans en venir à l'examen. Nous continuâmes notre route, sans regarder en arrière : je fus un peu étonné qu'on eût pris tant de mesures pour passer une douane qui n'avait pas l'air d'être bien difficile. Jean voua trois Messes, il me pria de les acquitter.

« Le 8, je fus témoin d'une scène singulière, et qui ne peut arriver qu'en Chine. Nous rencontrâmes quelques forçats enchaînés, que l'on menait en exil. Dès qu'ils

Digitized by Google

nous aperçurent, les archers qui les conduisaient s'assirent sur un tertre ; un seul tenait le bout de la chaîne. Aussitôt il s'élève un différent entre ces malfaiteurs et mes gens : « Nous voulons de l'argent, disaient les forçats. — Vous n'en aurez pas, répondaient mes guides. — Eh bien ! nous allons nous faire écraser sous les roues du chariot (en effet ils se couchèrent dans le chemin, en travers de la jante). — Retirez-vous. — Nous ne voulons pas ; nous aurons de l'argent, ou nous mourrons ici. » Des paroles on en vint aux coups. Mes gens les traînèrent par la chaîne loin du chariot sous lequel ils étaient couchés ; ceux-ci blessaient mon monde. Mon guide fit un dernier effort, et resta maître du champ de bataille. Par malheur, ces galériens amenaient avec eux des femmes ; elles prirent leur place, et recommencèrent le combat. Dans ce pays-ci, mettre la main sur une femme, même pour une juste défense, est une affaire d'état ; il fallut en venir aux prières et aux compliments. Mon interprète, qui était fort poli, les harangua ; mais rien ne put les ébranler. Elles déclarèrent qu'elles n'abandonneraient le poste qu'après avoir reçu de l'argent (elles s'étaient placées sous les pieds des chevaux) ; il fallut donc en venir à une transaction. Nous leur donnâmes six francs, moyennant quoi nous eûmes le passage libre. Nous aurions pu, il est vrai, avoir recours au mandarin ; mais c'eût été à moi, comme principal personnage de la caravane, de poursuivre la plainte : c'était tomber dans un nouveau danger. Les soldats eurent l'air d'être étrangers à ce singulier combat ; au lieu de s'opposer à l'audace de ces malfaiteurs, dont ils étaient responsables, ils restèrent tranquilles spectateurs : ils devaient avoir leur part du gâteau. En certains districts de la Chine, on vole publiquement, mais on ne tue point. Il est rare qu'on réprime efficacement ce brigandage. A trente lieues

Digitized by Google

sud de Péking, il y a depuis quelques années une société de voleurs ; ils exercent leurs brigandages publiquement et en plein jour. Les magistrats, qui devraient veiller à la sûreté publique, favorisent ce désordre ; ils sont du complot, et partagent avec les malfaiteurs le fruit de leurs rapines. L'empereur désire que ses sujets soient heureux, qu'ils vivent en paix sous la protection des lois; il veut que la justice soit rendue également, et sans acception de personne, à tout le monde ; il fait punir sévèrement les mandarins qui ne remplissent pas leur devoir ; mais il n'est pas toujours obéi. Le cri du peuple parvient difficilement jusqu'au trône ; le mode du gouvernement, le faste superbe des despotes orientaux ne permet jamais à un simple particulier, je ne dis pas de parler au prince, mais même de le voir.

« Nous terminâmes notre course sans aucun fâcheux accident. Ce voyage, comparé au premier, me parut une promenade de plaisir; dans ces montagnes nous avions de quoi manger, tandis que nous mourions de faim dans la plaine; et de plus, je n'étais pas obligé de marcher : cependant tout n'était pas beau. J'étais fort à l'étroit dans mon chariot; un gros Chinois s'asseyait, par charité, sur la moitié de mon corps, afin que la vue d'aucun indiscret voyageur ne pût parvenir jusqu'à moi. A l'approche de chaque ville et de chaque village, et il y en a prodigieusement en Chine, ils étaient deux. Cette précaution ne faisait qu'irriter la curiosité des passants; ils voulaient absolument savoir qui était au fond du chariot, et ils en venaient à bout plus d'une fois.

« Quand nous eûmes atteint la grande route occidentale, le mauvais chemin commença. Pendant cinquante lieues nous fûmes obligés souvent de marcher sur le roc nu, ou dans des ravins; quelquefois il fallait grimper sur des collines escarpées, et puis nous devions descendre dans

Digitized by Google

de profondes vallées, marchant toujours sur le rocher sec. La descente était si rapide, qu'à vingt pas de moi je ne distinguais plus le chemin ; il me semblait qu'il se recourbait sous mes pieds. Nos mules étaient renversées par terre à chaque instant ; il y avait toujours trois ou quatre hommes qui tenaient fortement le chariot, crainte d'accident. Quand la mule de devant voyait ces rochers qu'il fallait gravir, elle commençait à frissonner, à souffler ; puis, reculant tout-à-coup, elle entraînait le timonier et le chariot, au risque de les briser contre le rocher, ou de les précipiter au fond du ravin. Ce malheur n'arriva pas, nous ne versâmes que deux fois ; il y eut trois blessés, l'un d'eux s'est ressenti assez long-temps de ses blessures. Dans ces occasions périlleuses, tout le monde descendait ; il n'y avait que moi qui devais courir le hasard ; ils pensaient qu'il y avait moins de danger pour moi d'être froissé dans une voiture que d'être vu des passants.

« Le 10, j'arrivai au lieu où Mgr. du Chang-Si a sa résidence. Mon guide nous devança, pour prévenir ce prélat de mon arrivée. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour son procureur ou maître d'hôtel. « Hélas ! s'écriait-il, qu'avons-nous fait à Mgr. de Nanking pour nous envoyer un Evêque qui peut-être causera notre perte ? » Monseigneur le Vicaire apostolique tâchait de dissiper ses craintes. Comme je n'arrivai que deux heures après ce cri d'alarme, le major-dome eut le temps de reprendre ses esprits ; ainsi je ne me ressentis point de sa mauvaise humeur ; il me vit même avec plaisir, et il disait, quelque temps après, aux autres domestiques : « Vraiment, c'est un bienfait signalé de la Providence, que la présence de cet Evêque n'ait point encore compromis la sûreté de la mission. »

« Le Vicaire apostolique du Chang-Si est italien, ainsi que tous les autres Missionnaires européens qui sont dans son vicariat. Je n'ai qu'à me louer de la manière affable avec

Digitized by Google

laquelle ce digne prélat me reçut ; il a eu pour moi des attentions particulières, il m'a donné des preuves non équivoques de sa bienveillance, soit pendant le long séjour que j'ai fait dans sa province, soit même après mon départ.

« Nous commençâmes cependant à prendre des mesures pour tenter un passage en Tartarie par le nord de la province du Chang-Si. Je n'attendais plus que Joseph pour reprendre notre route vers le Leao-Tong.

« Le 11 novembre, Joseph arriva; il était allé me chercher jusqu'aux frontières du Chang-Tong. Ne m'ayant point trouvé, il revint à Péking, et de là il repartit pour me joindre au Chang-Si ; il m'assura que les chrétiens du Leao-Tong n'avaient point refusé absolument de me recevoir, mais avaient dit ou écrit : « Depuis peu il a paru plusieurs navires anglais sur les côtes de la Tartarie, quelques marchands et quelques matelots sont descendus à terre, et l'empereur a fait punir de mort des mandarins qui ne s'étaient point opposés à leur descente. Nous craignons, ajoutaient-ils, de nous compromettre, si l'Evêque de Corée est obligé de faire un long séjour au milieu de nous ; cependant, si les Coréens consentent à le recevoir chez eux, nous ne refusons pas de lui offrir un asile pour quelque temps. »

« Le 18, je renvoyai Joseph à Péking avec les instructions les plus étendues et des lettres pour les Coréens. Il me semblait que j'avais pris toutes les mesures nécessaires pour entrer dans le courant de l'année suivante ; mais il est écrit que l'homme propose, et le Seigneur dispose ses voies. Les Coréens ne parurent point cette année, et Joseph s'en revint sans avoir rien fait ; comme sa commission appartient à l'année prochaine, je n'en parlerai qu'à son retour. En attendant, je dirai quelque chose de la mission du Chang-Si.

Digitized by Google

« Les Chang-Sinois sont simples et pacifiques. Le commerce intérieur et le trafic est fort de leur goût; ils sont répandus dans toutes les provinces de l'empire, mais ils n'en dépassent point les limites ; ils n'aiment point la mer ; ils sont, par rapport à la Chine, ce que sont les Arméniens au reste du monde.

« Mgr. le Vicaire apostolique, qui réside dans cette province, a sous sa juridiction le Chang-Si, le Kan-Sien, qui n'est qu'un démembrement de la Tartarie, et le Hou-Qouang. On dit que cette mission et celle du Su-Tchuen sont les meilleures de la Chine : cependant la mission du Su-Tchuen est plus fournie de Missionnaires, soit européens, soit chinois ; peut-être même a-t-elle un plus grand nombre de chrétiens. S'il faut juger du reste des chrétiens du Chang-Si par ceux qui sont dans le district de Mgr. le Vicaire apostolique, ils sont fort pieux; il y en a un bon nombre d'exilés pour la Foi dans la Tartarie occidentale, à près de mille lieues de leur patrie.

« Peu de temps avant mon arrivée dans cette province, l'un d'entre eux donna un exemple rare de constance. Les Tartares occidentaux s'étant révoltés, l'empereur envoya des troupes pour les faire rentrer dans le devoir. Ce confesseur de la Foi se trouva enfermé avec quelques marchands chinois entre les deux armées; ils craignirent, de quelque côté qu'ils se réfugiassent, d'être mis à mort, par les uns comme ennemis, et par les autres comme transfuges. Ils prirent le parti de se réfugier dans la Tartarie russe; il y avait encore vingt journées de chemin pour atteindre les frontières. Ils éprouvèrent tout ce que l'on peut souffrir dans les déserts que l'on est obligé de traverser ; ils n'avaient quelquefois, pour toute nourriture, que des racines et des objets encore plus vils. Le gouverneur russe les reçut avec bonté, les traita comme la charité chrétienne l'exige en pareille circonstance, puis il les fit con-

Digitized by Google

duire jusqu'à Péking. Ils furent traduits, par ordre du gouvernement, devant le mandarin de leur province. Celui-ci renvoya les marchands chez eux, sans autre examen. S'adressant ensuite au chrétien : « Pour quelle cause, dit-il, êtes-vous en Tartarie? — Pour la Foi ; j'ai été exilé dans cette province pour n'avoir pas voulu renoncer au Christianisme. — Renonce maintenant à la Religion, et tu retourneras libre dans le sein de ta famille. — Que j'apostasie aujourd'hui, s'écria le généreux confesseur, après tant d'années de souffrances! à Dieu ne plaise! — Eh bien! retourne en exil. — J'y retourne. » Il fut aussitôt enchaîné et ramené dans le lieu de son exil, à mille lieues loin de sa patrie. Plusieurs de ces confesseurs ont été amnistiés l'année dernière ; ils prirent les armes contre les rebelles, en faveur du gouvernement qui les persécutait. Le chef de l'armée s'est intéressé pour leur faire obtenir la liberté ; parmi eux se trouvaient un Prêtre et un prince tartare. Ce prince est petit-fils de l'empereur Kang-Hi, qui a si bien mérité de la Religion par la puissante protection dont il environnait les Missionnaires et les néophytes. Cet illustre confesseur a passé dix-huit ans en exil. La fidélité qu'il a montrée, dans la dernière guerre, à un parent qui n'avait pas de grands titres à sa reconnaissance, lui a obtenu son rappel. Il paraît qu'il doit plutôt cette faveur à la générosité du mandarin militaire qu'à l'indulgence de l'empereur ; car il n'ose point revenir à Péking, crainte d'être encore recherché. Sa constance à professer la Foi chrétienne lui a fait perdre son rang, sa dignité et les insignes de prince du sang. Il est aujourd'hui dans la maison du Vicaire apostolique du Chang-Si : il a demandé à ce prélat, comme une grâce, d'être reçu au nombre de ses domestiques, afin, lui dit-il, de pouvoir entendre la Messe tous les jours, et pratiquer en paix ses exercices de religion le reste de sa vie. Mgr. le Vicaire apostolique le garde à titre de caté-

Digitized by Google

chiste. Quand je contemple ce saint vieillard, toujours utilement occupé et toujours en prières, son port majestueux, son ton noble et modeste, sa barbe blanche qui tombe jusque sur sa poitrine, il me semble voir un vénérable anachorète ; mais quand je considère en lui un illustre confesseur qui a préféré l'humiliation de la croix à l'honneur d'approcher de si près du trône impérial, le petit-fils d'un des plus grands empereurs du monde debout modestement devant moi, n'osant jamais s'asseoir, quelque instance que j'aie pu faire, ambitionnant l'honneur de servir Jésus-Christ dans la personne de son indigne ministre, j'éprouve une espèce de frissonnement, et je voudrais être à sa place.

« Il y a quelques années, il arriva dans cette mission un fait mémorable qui prouve que Dieu enverrait plutôt un Ange pour instruire un fidèle qui suit dans toutes ses actions les lumières de sa conscience, que de le laisser dans son infidélité, comme l'enseignent saint Thomas et les autres théologiens avec lui. Il existait, dans le siècle dernier, un Chinois qui faisait exactement tout ce que lui dictait la droite raison, quoiqu'il n'eût jamais entendu parler du Christianisme. Il était surtout fort sévère sur l'article de la justice, vertu peu connue en Chine parmi les païens : on en rapporte certains traits qui prouvent qu'il portait son exactitude plus loin que ne l'auraient exigé les casuistes les plus rigoureux. Il ne paraît pas que cet homme ait pratiqué aucun acte d'idolâtrie (on trouve beaucoup de Chinois qui ne font aucun cas des idoles). Cet honnête homme mourut enfin, ou tout au moins on le crut mort. Lorsqu'on procédait à ses funérailles, il donna des signes de vie, et voici ce qu'il dit : « J'ai été véritablement mort; mon âme a comparu devant le grand Juge, il m'a parlé ainsi : « Tu as toujours suivi les lumières de ta conscience, je ne veux

Digitized by Google

point te condamner; mais tu n'es point chrétien, je ne peux te récompenser; retourne au monde, je te rends la vie, embrasse le Christianisme. » Tel fut son rapport, et aussitôt il fit prendre des informations, afin de trouver des chrétiens. Après quelques recherches, on rencontra un catéchiste qui l'instruisit et le baptisa. De néophyte il devint Missionnaire; il prêcha l'Evangile pendant les quarante jours qu'il vécut encore, et il convertit plusieurs païens. Ce terme expiré, il mourut sans retour, et alla recevoir la récompense due à sa foi et à ses mérites (1). Je tiens ce fait de la bouche même du vénérable Evêque du Chang-Si; je l'ai écrit, en quelque sorte, sous sa dictée. Ce prélat en envoie actuellement la relation à la sacrée Congrégation de la Propagande. Il est donc vrai que Dieu ne punit personne sans qu'il l'ait mérité; il est encore vrai, quoi qu'en disent les incrédules, que hors du Christianisme il n'y a point de salut. Ici, comme partout ailleurs, la justice est d'accord avec la miséricorde.

1834.

« Cette année ne s'ouvrit pas sous des auspices plus favorables, j'eus un pressentiment qu'elle ne serait pas plus heureuse que les autres; cependant je m'occupai de mon affaire comme si j'étais sûr de réussir.

« Le 10 mars, Joseph revint de Péking sans avoir rien fait. Les Coréens chrétiens ne parurent pas; j'en connus la cause l'année d'après. Celui qui allait à Péking avec les lettres de ses compatriotes, rencontra le Père Pacifique aux frontières; on crut que l'on ne pourrait pas l'intro-

(1) Nous n'avons point cru devoir supprimer ce fait, bien que nous ayons pensé que plusieurs de nos lecteurs peut-être refuseront d'y ajouter une foi entière. L'Histoire ecclésiastique nous présente plusieurs exemples de ce genre, et des traits tout aussi frappants de la miséricorde de Dieu à l'égard de personnes rappelées miraculeusement à la vie.

Digitized by Google

duire sans son secours. En conséquence, celui-ci obtint, sous différents prétextes, la permission de revenir sur ses pas.

« Le 24 avril, je reçus une lettre de M. Maubant : il m'annonçait qu'il était arrivé à Péking le 1er du même mois; il me disait de lui mander où il devait aller et ce qu'il devait faire. Je me trouvais dans le cas de lui adresser la même question. Il était parti du Fokien vers la mi-décembre : après avoir fait naufrage une fois, il arriva à la capitale, monté sur un âne. Les préposés à l'octroi se contentèrent de lui enlever toutes ses sapèques, et le laissèrent passer; ils étaient bien loin de croire que ce fût un Européen. Il était en effet si défiguré et si couvert de poussière que Mgr. de Nanking le prit pour un Chinois, quoiqu'on lui eût annoncé l'arrivée d'un Européen; il ne commença à le croire tel, que lorsqu'il se fut convaincu par lui-même que le voyageur ne savait pas parler chinois. Sa présence jeta la consternation dans le palais épiscopal; on ne pouvait croire qu'un Européen eût pu entrer à Péking sans les passe-port impériaux et sans l'escorte de Sa Majesté, on trouvait encore plus de difficulté à le garder. Mgr. de Nanking voulait l'expédier de suite pour la Tartarie occidentale; il lui accorda cependant un délai jusqu'à l'arrivée du courrier du Chang-Si. Mgr. l'Evêque lui-même est prisonnier dans son palais, il est sous la surveillance du gouvernement; on ne lui a accordé la permission de rester à Péking que sous prétexte de maladie. Son église, la seule qui existe des cinq qu'il y avait autrefois, est toujours fermée. On y célèbre la Messe, mais presque aucun chrétien n'y assiste; on célèbre pour eux dans des oratoires particuliers. Le mandarin, ou plutôt le prince, à qui l'empereur a donné le droit d'acheter l'église, le palais épiscopal et ses dépendances, a promis qu'il ne la ferait point détruire. Ce sera un monument qui conservera en Chine le souvenir des

Digitized by Google

Européens. Après la mort de Mgr. de Nanking, il n'y aura plus de Missionnaire européen à Péking; il paraît même, d'après les mesures qu'a prises le gouvernement, qu'ils ne seront jamais rappelés. Néanmoins ce prélat pense différemment. Voici encore un trait de reconnaissance de ces despotes orientaux pour les bienfaits que leur ont rendus les Jésuites et ceux qui leur ont succédé : tout ce que la capitale et le palais impérial renferment de beau et d'utile est l'ouvrage des Européens; pour prix de leurs services, ces princes ont commencé par vexer les Missionnaires, les humilier, les punir par l'exil et l'emprisonnement; enfin le dernier empereur a porté une loi qui menace de mort tout Européen qui entrera sur les terres de l'empire pour prêcher la Religion chrétienne. Cette loi existe encore dans toute sa rigueur, et elle n'a été que trop souvent mise à exécution. L'empereur de *Chine*, accoutumé aux adulations des grands mandarins qui sont autour de sa personne, ne regarde les Européens que comme des barbares qui sont trop honorés d'être ses serviteurs. L'archimandrite russe qui réside à Péking, sous le titre d'ambassadeur, si je ne me trompe, ou d'agent consulaire, ne jouit d'aucune considération; il n'est jamais admis à l'audience de l'empereur; lorsqu'il arrive, ou qu'il retourne en Russie, on l'annonce au prince, et l'on passe aussitôt à l'ordre du jour, sans jamais lui permettre de prendre congé de Sa Majesté. A mon avis, la Religion a plus gagné que perdu à l'éloignement des Européens de la capitale : les Missionnaires qui sont dans les provinces seront moins recherchés; les grands mandarins n'ayant plus devant leurs yeux cet objet de haine et d'envie causée par la supériorité du talent et du mérite, penseront moins à molester les chrétiens; et les Missionnaires n'emploieront pas un temps précieux à cultiver des arts et des sciences étrangers à leur vocation,

Digitized by Google

pour complaire à un prince qui ne leur sait point gré de leurs services, et sans que la Religion en retire aucun avantage. En effet Péking, qui contient, dit-on, plusieurs millions d'habitants, et qui depuis deux siècles a eu un si grand nombre de Ministres évangéliques, compte à peine, dans sa vaste enceinte, trois mille chrétiens; encore ne sont-ce pas les meilleurs de la Chine. J'ai hâte de revenir à mon sujet.

« Deux chrétiens s'étaient offerts pour me conduire jusqu'aux frontières de la Corée; mais la route qu'ils connaissaient était trop périlleuse pour moi, et celle que je voulais prendre leur était inconnue. Tout ce que la renommée en publiait n'était pas propre d'ailleurs à leur inspirer le désir de l'explorer : tantôt c'étaient des montagnes qu'il fallait gravir, au risque de mourir de froid; tantôt c'étaient des déserts, repaires de voleurs et de bêtes féroces, qu'il fallait traverser. Ce sinistre rapport était exagéré sans doute; il y avait cependant beaucoup de vrai. Après tout, comme je ne voyais aucun autre moyen d'avancer, je me décidai, à quelque prix que ce fût, à faire explorer cette route. Quelques voyageurs allaient à moitié chemin de notre destination; je résolus d'envoyer au moins deux hommes avec eux : mais où trouver des gens qui voulussent s'aventurer ainsi? Il n'y eut que Joseph qui se présentât, m'assurant qu'il courrait volontiers les risques de ce voyage pour une si belle cause. Il partit donc seul, n'ayant d'autre guide et d'autre secours que la Providence pour un trajet de neuf cents lieues. J'aurais désiré louer ou acheter une maison; mais ce jeune homme partant seul, sa mission se borna à me tracer une route jusqu'aux frontières de la Corée.

« Le 31 mai, je reçus une lettre de Macao, qui m'enjoignait de donner cent piastres à M. Maubant, cent à M. Chastan, et quatre-vingt-cinq au P. Pacifique. J'étais

Digitized by Google

de plus autorisé à en garder deux cents pour moi. Je n'avais qu'une légère somme à ma disposition, encore me l'avait-on prêtée. Le même courrier annonçait officiellement à Mgr. du Chang-Si et à ses Missionnaires, qu'il n'y avait point de viatique pour eux cette année : les dépenses que l'on avait été obligé de faire pour la Corée et pour l'expédition d'un jeune Missionnaire italien, avaient épuisé les finances. Ce fut donc pour la troisième fois qu'ils ne reçurent point de viatique, et c'était toujours la Corée qui causait ce déficit. Ces nouvelles n'étaient pas de nature à me faire plaisir; mais Mgr. le Vicaire apostolique ne faisait qu'en rire, il était bien éloigné de faire paraître de l'humeur contre moi (1).

« Le 29 août, je reçus deux lettres de la part des Coréens; elles étaient ouvertes : ce n'était point leur faute ; c'est le porteur qui prit sur lui de les ouvrir et d'en distribuer des copies partout où il passa. La première de ces lettres portait en substance : « Nous espérons que le bon Dieu, favorablement disposé par les prières de la Sainte Vierge et des Saints, vous ouvrira les portes de la Corée. » Mais ils n'indiquaient aucun moyen pour réaliser leurs espérances. Dans la seconde, après un préambule qui exprimait

---

(1) Ainsi se montre en toute rencontre cette insuffisance de ressources, à laquelle l'œuvre de la Propagation de la Foi est destinée à suppléer. Sans doute ce n'est point l'argent et l'or qui procurent le succès des missions ; mais la grâce de Dieu, la prière et le zèle : cependant il est vrai de dire que Dieu veut aussi que les moyens temporels servent à la réussite des entreprises les plus saintes; car ce serait tenter la Providence que de compter toujours sur des miracles : or quel meilleur usage pouvons-nous faire des biens de ce monde que de les employer à aider à sauver des âmes ? C'est le conseil même de N. S. : *Facite vobis amicos de mammonâ iniquitatis; ut, cùm defeceritis, recipiant vos in æterna tabernacula* (Luc. XVI, 9).

Digitized by Google

avec toute l'emphase orientale leur admiration, leur joie, leur reconnaissance, ils me disaient avec toutes les précautions oratoires et toute la politesse tartare, qu'il était très-difficile, c'est-à-dire impossible de me recevoir, à moins que le roi ne voulût me permettre d'entrer publiquement. Ainsi, à leur avis, il fallait que le Souverain Pontife armât un navire à ses frais, qu'il envoyât un ambassadeur avec de riches présents au roi de Corée, pour obtenir de ce prince l'exercice public de la Religion chrétienne. Si la première ambassade ne réussissait pas, le Pape devait en envoyer une autre avec de nouveaux présents, et successivement jusqu'à une parfaite réussite. Du reste, ils étaient disposés à suivre mes avis et ceux du Père Pacifique. Je regardai cette clause comme non avenue, comme une précaution et un détour adroit pour éviter le blâme d'un refus absolu. Quand on a vécu quelque temps avec les Orientaux, on sait apprécier de pareilles formules: l'urbanité asiatique ne permet jamais à un inférieur de donner une réponse négative à un supérieur ; c'est à celui-ci à découvrir une négation dans une proposition affirmative. Mais enfin les Coréens ont changé de sentiment; l'apparition d'un navire anglais sur leurs côtes, et la terreur que ce navire a inspirée au gouvernement, les ont fait renoncer au projet d'ambassade.

« Le courrier qui m'apporta mes lettres m'apprit encore qu'aucun chrétien du Leao-Tong ne voulait me recevoir : « Le père Pacifique, dit-il, est entré ; neuf ou onze Coréens ont été emprisonnés pour la Foi, parmi eux se trouvaient trois femmes ; tous ont généreusement confessé leur Religion. « Nous vous prions, disaient-ils aux juges, de ne point user d'indulgence à notre égard, nous désirons de mourir pour obtenir la palme du martyre. » Les femmes ont été mises en liberté, les hommes ont été condamnés à mort ; mais le jeune roi, persuadé que la Reli-

Digitized by Google

gion chrétienne ne nuit point à la sûreté des états, leur a accordé la grâce. Ils étaient encore en prison, quand le Coréens sont venus recevoir le Père Pacifique. A cette époque, il n'y avait que vingt-quatre d'entre eux qui sussent qu'ils avaient un Missionnaire; probablement il y en avait encore moins qui eussent appris qu'ils avaient un Evêque. Il y a quarante mille chrétiens en Corée. »

« Tel fut le rapport du courrier qui avait conduit le Père Pacifique sur les frontières : il avait parlé aux Coréens eux-mêmes. Cependant le nombre de chrétiens désigné me paraît fort exagéré. Les Coréens qui sont venus cette année ont dit qu'il y en a plusieurs dizaines de mille, ou, pour le moins, plus de vingt mille. Mais, quand je leur ai fait demander si les catéchistes connaissaient à peu près le nombre des chrétiens qui étaient dans leurs districts, ils ont répondu négativement. Ainsi il n'y a rien de certain sur ce point. Le jeune prince qui paraissait favorablement disposé pour le Christianisme, est mort; on en a nommé un second, qui est mort aussi. L'empereur de Chine vient d'en faire inaugurer un troisième; on dit que c'est un enfant : cela n'est pas de bon augure pour la mission. Sous un roi mineur, il faut nommer des tuteurs, établir une régence; mais une malheureuse expérience a prouvé que le temps des régences est une époque désastreuse pour les néophytes.

« Par ce même courrier, j'appris les aventures de M. Chastan : voici un épisode de son voyage. Trompé par la lettre de Joseph dont j'ai parlé naguère, et par les fausses espérances qu'elle contenait, tout le monde se mit en mouvement. M. Umpières prépara une maison pour servir de séminaire aux jeunes Coréens que l'on attendait à Macao; ils allaient arriver incessamment. Il fallait un Directeur; M. Umpières jeta sur les yeux sur M. Chastan; mais celui-ci pria avec tant d'instance qu'on l'exposât au

Digitized by Google

danger, qu'il obtint enfin son congé, non sans beaucoup de peine. La barque du Fokien qui fait la fonction de paquebot de Macao au Fokien, et du Fokien à Nanking, était sur le point de faire voile pour Fougan ; on profita d'une si belle occasion. M. Chastan s'embarqua en septembre 1833, et arriva à Fougan en novembre. M. Maubant y était encore ; il lui apprit cette heureuse nouvelle, que tout le monde regardait comme certaine. A l'instant même on prit des mesures pour partir, et dans peu de jours M. Maubant et M. Chastan furent en route pour la Corée. Ce faux rapport vint fort à propos pour débarrasser Mgr. du Fokien de deux Missionnaires européens, dans un temps où l'un de ses confrères venait d'être arrêté; et il y avait lieu de craindre que cette arrestation ne causât une persécution générale dans cette province.

« Quand M. Chastan fut parvenu au Kiang-Nan, il s'aperçut qu'on l'avait induit en erreur. Alors il forma un autre plan de campagne ; il s'embarqua, lui quatrième, sur la mer Jaune, et alla jusqu'aux frontières de la Corée, construire ou acheter une maison. Il se persuada qu'il pourrait bien rencontrer le Père Pacifique, et entrer avec lui. Quand il eut pris terre en Tartarie, deux de ses courriers, transis de peur à la vue d'une contrée inconnue et presque déserte, s'enfuirent ; et ils remontèrent dans leur barque, pour revenir à Nanking. Ils voulaient même entraîner M. Chastan avec eux ; mais celui-ci tint ferme, il les paya et les congédia ; il s'en alla ensuite à la découverte avec un seul Fokinois, qui lui resta fidèle. Après un mois de temps employé à des courses hasardeuses et à des recherches inutiles, il arriva sur les frontières de la Corée ; il en contempla les montagnes à loisir ; comme Moïse, il salua de loin cette terre promise; et comme le législateur du peuple de Dieu, il ne put point y entrer, il ne trouva personne qui voulût l'introduire : il fut

Digitized by Google

donc obligé de rétrograder sans avoir rencontré le Père Pacifique, et sans avoir préparé un logement à ceux qui devaient marcher sur ses traces. Il vint débarquer près de Péking ; par-là, il évita une douane que les Chinois eux-mêmes franchissent difficilement. Deux interprètes latins, dont l'un est du Su-Tchuen et ancien élève de Pinang, et l'autre du Fokien, furent instruits de sa triste situation ; ils prirent sur eux de l'introduire dans Péking, au péril de leur vie ; ils le tinrent caché chez eux, et fournirent généreusement à tous ses besoins. Ne pouvant faire mieux, je les remerciai par lettre. Mgr l'Evêque de Nanking lui offrit alors ou de retourner à Macao, ou d'aller dans le Chang-Tong exercer le saint ministère sous la juridiction de M. Castro, son vicaire-général ; il accepta ce dernier parti.

« Il *se mit* en route vers la fin d'août pour sa nouvelle mission ; il y fut reçu en triomphe et au son des fanfares, on chanta des Messes en musique et à grand orchestre, il y eut grand concert pendant son dîner, etc. Cette brillante réception se fit à un quart de lieue du village où je fus retenu prisonnier pendant trente-six jours.

« M. Chastan est encore dans le Chang-Tong ; il est fort content de se trouver là, en attendant le moment où il sera appelé pour aller en Corée. Il croit pouvoir faire le trajet du Chang-Tong en Corée en vingt-quatre heures, si le vent est favorable.

« Dans son trajet du Fokien au Kiang-Nan, il avait relâché au port de Hiapou, à l'extrémité nord de la province du Tche-Kiang. Il vit là une jonque chinoise, qui faisait voile pour le Japon. Il crut qu'un Prêtre chinois, et même un Missionnaire européen, qui saurait bien la langue, pourrait monter à bord de quelqu'une de ces jonques, sous prétexte de commerce, et de là s'introduire dans le Japon, pour planter une seconde fois l'étendard de la Croix sur une terre

Digitized by Google

arrosée du sang d'un million de martyrs. « Il n'y a point de doute, me disait-il, qu'on ne puisse sans peine allumer dans les cœurs des neveux le flambeau de la Foi, qui a jeté un si brillant éclat parmi leurs ancêtres. » Je consultai Mgr. du Chang-Si et un de ses Missionnaires : ils furent d'avis qu'il fît une tentative, s'il voyait quelque possibilité de réussir. Je lui répondis donc : « Je suis bien loin de retenir votre zèle; peut-être la divine Providence ne vous a-t-elle conduit dans cette province que pour ouvrir une nouvelle mission. L'entrée de la Corée est bien difficile, pour ne rien dire de plus ; si le Japon présente moins de difficulté, allez-y, je vous laisse libre de vos actions; faites ce que le bon Dieu vous inspirera. » Quelques mois après il m'écrivit de nouveau ; il me disait qu'il était très-content de la mission qui lui échéait. « Rien ne m'arrêtera, ajoutait-il, j'exécuterai vos ordres; je prends des mesures pour me procurer une place sur quelqu'une des jonques qui vont au Japon. Je pense partir en juin (1835). » Il n'avait pas bien saisi le sens de ma lettre ; je fus donc obligé de lui écrire une seconde fois, à peu près en ces termes : « Je ne vous ai point donné des ordres, je ne vous ai fait qu'une invitation ; je n'ai qu'une juridiction indirecte sur le Japon : votre mission n'est pas évidemment divine; je pense que l'entrée de la Corée, présentant cette année-ci moins de difficulté, il est plus sûr et plus prudent d'entrer d'abord en Corée, pour passer de là au Japon. Cependant je ne gêne point votre zèle : si vous avez trouvé une occasion favorable de pénétrer dans ces îles infortunées, profitez-en. » Si ce que j'ai lu ou entendu est vrai, car je ne sais d'où me viennent ces renseignements, il est presque impossible à un Missionnaire, de quelque nation qu'il soit, de pénétrer au Japon. Lorsque le gouvernement japonais proscrivit sans retour le Christianisme, et fit faire un massacre général de tous

Digitized by Google

ceux qui professaient la Religion sainte, il parut un édit qui défendait, sous peine de mort, aux Japonnis de sortir de leur patrie, sous quelque prétexte que ce fût, et aux Européens de ne plus jamais paraître sur les terres de l'empire, même sous le titre d'ambassadeur. On fit mettre à mort les derniers envoyés du roi de Portugal; on permit seulement aux Hollandais, aux conditions les plus humiliantes pour leur nation et les plus honteuses pour la Religion, de prendre terre dans une petite île qui se trouve à l'entrée du port de Nangasaki, le seul qui leur soit ouvert. L'horrible sacrilége auquel on les obligea, et auquel la soif de l'or les fit soumettre (1), a fait croire à ce peuple que les Hollandais n'étaient pas chrétiens. On défendit aussi aux Chinois de former des établissements dans ces îles; on leur permit seulement d'aborder dans certains ports pour faire le commerce, à condition qu'ils n'amèneraient aucun chrétien avec eux. Il paraît que ces faits sont authentiques. Ces lois funestes sont encore rigoureusement observées. En 1820 ou 1822, l'empereur de Russie envoya une ambassade au Japon; après bien des difficultés pour permettre aux ambassadeurs de descendre à terre, après deux ou trois mois de délai, on leur envoya un message avec cette réponse : « Nous ne voulons ni de votre amitié, ni de votre alliance. Nous ne pouvons accepter vos présents, parce que nous serions obligés de vous en faire d'autres; nous sommes résolus de n'avoir jamais rien de commun avec un prince chrétien. »

« On ignore si l'on oblige les Chinois à des actes superstitieux, pour s'assurer qu'il n'y a point de chrétiens parmi eux; et, supposé la vérité de ce fait, on ignore si l'on exige ces actes superstitieux lorsqu'on va reconnaître le

(1) On leur fait fouler la croix sous les pieds.

Digitized by Google

navire, ou lorsque l'équipage descend à terre. Il faudrait prendre des informations exactes sur cela avant d'envoyer un Missionnaire sur une barque chinoise, autrement ce serait l'exposer à une mort certaine et inutile pour la mission. La Corée ne présente point, ce me semble, cet inconvénient. Il y a des Japonais établis à la partie sud-est de cette presqu'île; on pourrait en convertir quelques-uns, et, par leur moyen, s'ouvrir secrétement une voie pour entrer au Japon. Mais enfin, y a-t-il encore des chrétiens dans ces îles? et s'il y en a, où se trouvent-ils? qui est-ce qui conduira le Missionnaire jusqu'à eux? Ce sont autant de questions auxquelles il est bien difficile de répondre. Ce que l'on rapporte de Mgr. de Chaumont dans les nouvelles Lettres édifiantes, porte à croire qu'il y en a. Pendant que ce respectable Missionnaire était dans le Fokien, on trouva dans la maison d'un Japonais un *Agnus Dei :* le gouvernement donna ordre que la maison fût renversée jusqu'aux fondements. Je ne sais si l'on fit mourir ceux qui l'habitaient. Mgr. de Chaumont était résolu d'envoyer un catéchiste chinois dans cet endroit-là, lorsqu'il fut appelé à Paris pour être directeur du séminaire des Missions. Son rappel fit évanouir ce projet. Dans le siècle dernier, il a paru dans la Cochinchine et ailleurs des hommes qui se disaient Missionnaires du Japon; ils exigeaient le plus profond secret : je crois qu'un d'eux s'adressa à Mgr. d'Adran pour lui demander quelques ornements sacrés. Il est donc possible qu'il y ait encore des chrétiens au Japon. Quoi qu'il en soit, voici un fait certain et récent, qui prouve qu'il y en a quelques-uns maintenant, et que l'on pourrait en faire d'autres.

« Il y a environ quatre ans, un navire japonais fit naufrage sur les côtes de Luçon (Manille) : une partie de l'équipage se sauva à terre. Les naufragés étaient, si je ne me trompe, au nombre de vingt : on les traita avec toute

Digitized by Google

l'humanité et toute la charité que la Religion chrétienne inspire envers les malheureux. On remarqua qu'ils avaient sur eux des objets de piété (des médailles), auxquels ils rendaient, dit-on, un culte superstitieux. On leur demanda quelles étaient ces figures? qu'est-ce qu'elles représentaient? Ils ne donnèrent aucune raison satisfaisante; tout ce que l'on put savoir d'eux, c'est qu'ils tenaient ces objets de dévotion de leurs ancêtres. Du reste, on se convainquit qu'ils n'avaient aucune connaissance de la Religion chrétienne : on les instruisit. Tous, à l'exception de trois, demandèrent le baptême. Ils assurèrent que le peuple se souvenait encore de la Religion des Européens (le Christianisme); on éprouvait un sensible déplaisir qu'elle fût proscrite, et l'on désirait qu'elle fût prêchée de nouveau : l'empereur et les magistrats s'y opposaient. On leur fournit le moyen de retourner chez eux. A-t-on pris d'eux d'autres renseignements? je l'ignore. Ce fait m'a été rapporté par M. le Procureur de la Propagande, à Macao; et il m'a été confirmé en Tartarie par un Prêtre chinois, qui se trouvait à Manille en même temps que ces Japonais. Il les a vus, je crois même qu'il leur a parlé par écrit ou par interprète. Tout récemment, un autre navire japonais fit naufrage sur la côte de Macao : on voulut les instruire de la Religion chrétienne; mais on s'y prit si mal, que ces infortunés sont retournés chez eux plongés dans l'erreur comme auparavant : on n'a pas su profiter d'un événement que la divine Providence paraissait avoir ménagé pour un meilleur succès. Je me suis un peu écarté de mon sujet; mais j'ai cru que cette courte relation pourrait faire plaisir aux Missionnaires qui se sentiront animés du désir de reconquérir à la Religion des îles qui paraissaient destinées à réparer, en partie, les pertes immenses que l'Eglise a faites par les dernières hérésies. Cependant il ne faut point désespérer :

Digitized by Google

la prière fervente est toute-puissante auprès d'un Dieu miséricordieux, qui veut que tous les hommes soient sauvés; les humbles et ferventes supplications des Associés pour la Propagation de la Foi obtiendront ce prodige. L'exécution d'un pareil projet est sans doute impossible à la faiblesse humaine, mais tout est possible à Dieu.

« Le 8 septembre, Joseph, que l'on croyait mort, arriva; il avait été cent vingt jours en route, il avait rempli sa commission aussi bien qu'il lui avait été possible; voici son rapport : « Il y a un chemin pour aller de la Tartarie orientale en Corée ; on peut passer la grande muraille, soit par les portes, quoiqu'elles soient toujours gardées, soit par les brèches que les injures du temps y ont faites. J'ai trouvé dans la Tartarie occidentale des lieux où vous pouvez être en sûreté; les chrétiens consentent à vous recevoir (ces districts appartiennent à MM. les Lazaristes français); mais dans la Tartarie orientale (Leao-Tong) , je doute qu'aucun chrétien veuille agir de même. Dans la Tartarie occidentale, on trouve de grands déserts; ce sont des lieux presque inhabités et dangereux pour les voyageurs ; ils courent risque d'être dépouillés par des bandes de voleurs qui infestent ces contrées. Deux petites caravanes qui nous précédaient ont été volées ; le bon Dieu nous a préservés de ce malheur, ces maraudeurs ne nous ont point aperçus. On peut aller facilement jusqu'aux frontières de la Corée sans être reconnu, on peut même entrer furtivement dans ce royaume ; j'ai parlé à des Chinois qui l'avaient fait. J'ai été jusqu'à la porte chinoise qui est à l'extrême frontière de la Tartarie ; on peut tromper la vigilance des gardes. Entre cette porte et le premier poste coréen, il y a un désert d'environ douze lieues; il est traversé par un grand fleuve, qui est gelé deux mois de l'année. Il est défendu à qui que ce soit de former des établissements dans ce désert. Les Chinois

Digitized by Google

et les Coréens peuvent pêcher dans le fleuve : c'est un moyen de plus pour s'introduire. Il y a trois foires qui se tiennent régulièrement tous les ans : la première, à la troisième lune; la seconde, à la neuvième lune; et la troisième, à la onzième lune. Ces foires se tiennent en deçà de la porte chinoise ; les deux nations peuvent s'y rendre, et trafiquer librement pendant quelques jours. Il y a encore quelques autres foires, mais le nombre et l'époque n'en sont pas fixés ; elles ne s'ouvrent que sur la demande du roi de Corée, agréée par le gouvernement chinois. »

« Ce jeune homme ayant passé par Péking à son retour, à l'entrée de la ville on lui vola le peu de hardes qu'il apportait.

« Le 17, je renvoyai Joseph à Péking. Le courrier qui avait accompagné le Père Pacifique jusqu'aux frontières, m'assura que les Coréens viendraient très-probablement à la neuvième lune, et non point à la onzième. Cette nouvelle et d'autres raisons m'engagèrent à hâter mon départ pour Sivang en Tartarie : là, j'étais plus près de Péking, et plus à même de traiter avec les Coréens.

« Le 22, je me séparai de Mgr. du Chang-Si et du révérend Père Alphonse, dont j'avais reçu des preuves signalées de charité et de bienveillance. Ce prélat voulait emprunter une somme considérable pour me la donner ; je n'eus garde d'accepter une offre si généreuse, crainte d'augmenter encore l'état de gêne où il se trouvait. Je lui dis seulement : « Quand je serai dans la nécessité, j'aurai recours à votre Grandeur. » Cette occasion s'est bientôt présentée, et le Prélat a tenu sa promesse.

« Autant mes précédents voyages avaient été pénibles et fatigants, autant celui-ci fut agréable et facile. Je rencontrai sur ma route quelques chrétiens; ces bonnes gens firent un effort de charité, ils me donnèrent plus que je ne dépensai dans le trajet.

Digitized by Google

« Le 7 octobre, nous arrivâmes à la grande muraille, tant vantée par ceux qui ne la connaissent pas, et décrite avec tant d'emphase par ceux qui ne l'ont jamais vue. Ce mur et les autres merveilles de Chine ne doivent être vus qu'en peinture, pour que leur réputation reste intacte. La grande muraille n'a de remarquable que sa longueur, qui est de plus de cinq cents lieues; elle forme plusieurs sinuosités ; sa direction principale est de l'est à l'ouest ; au nord du Chang-Si, elle tourne un peu à l'ouest-sud-ouest. Ce rempart, recouvert autrefois de briques qui sont tombées, forme la limite de trois à quatre provinces, dont chacune ferait en Europe un royaume considérable. Dans les plaines et dans les défilés, il a la forme d'un boulevard à créneaux, de cinq à six toises d'élévation ; sur les montagnes je doute qu'il ait dix pieds de haut. Là ce n'est qu'un tertre, flanqué, à des distances très-rapprochées, de quelques petites buttes qui ressemblent à des redoutes; mais il n'y a personne pour les garder. De loin en loin, on trouve des portes pour la facilité des voyageurs et pour la perception des octrois. Près de la mer sont établis deux postes assez difficiles à franchir. M. Maubant a passé cette muraille par une autre porte, et Joseph à deux portes différentes. Leur rapport est conforme au mien. Ce mur est la séparation physique de la Chine et de la Tartarie : les aversins des montagnes qui sont au sud, appartiennent à la Chine; ceux du nord, à la Tartarie. Je passai par la porte appelée Chan-Tchakon ; c'est par-là que passent les Russes, lorsqu'ils vont à Péking : personne ne fit attention à moi. Les employés me tournèrent le dos, pour m'enhardir peut-être et ceux qui viendront après moi. Si la surveillance devenait rigoureuse, on pourrait franchir la muraille par les montagnes, ou par les brèches que le temps y a faites.

« C'est l'empereur Ché-Houang, de la dynastie Tching

Digitized by Google

ou Tsing, qui fit construire cette grande muraille, pour défendre ses états des irruptions des Tartares : toutes les provinces fournirent un certain nombre d'ouvriers et de manœuvres. Il fallait que cet empereur eût une fort mauvaise idée de ses ennemis, pour croire qu'ils seraient contenus par un tel rempart, lequel ne pouvant être défendu sur tous les points, vu sa longueur immense, devenait par-là même inutile. Les Tartares, en effet, ont franchi ce faible boulevard toutes les fois qu'ils l'ont voulu, et enfin ils se sont rendus maîtres de la Chine. Cette conquête a reculé bien au-delà de cette barrière les limites de ce vaste empire.

« C'est le même empereur qui fit brûler tous les livres, et mettre à mort tous les savants. On dit qu'ils furent enterrés tout vivants jusqu'au cou ; et que, par ses ordres, on fit passer la charrue par-dessus leurs têtes. Il voulait que l'ère de toutes les connaissances littéraires et historiques datât de son règne. On croit qu'il y avait autant de politique que de cruauté dans ces mesures extraordinaires : il regardait les gens de lettres comme des hommes pernicieux à l'état, et dangereux pour sa personne. C'est de cette époque que date l'origine de cette chronologie fabuleuse qui fait remonter la fondation de l'empire chinois à une si haute antiquité : les monuments historiques étant détruits, on eut recours, après la mort de cet empereur, à des traditions populaires et incertaines ; l'amour du merveilleux et l'orgueil national les firent adopter comme des faits certains. Les savants chinois font peu de cas de cette chronologie. Quand on soumet les faits historiques qu'ils regardent comme indubitables, quoiqu'ils ne le soient pas toujours, aux règles d'une sage critique, on voit que la fondation de leur empire remonte à peine à quatre mille ans, c'est-à-dire longtemps après le déluge, si l'on adopte la chronologie des

Digitized by Google

Septante ; et peu de temps après que Noé fut descendu dans les plaines de Sennaar, si l'on s'en tient à la chronologie du texte hébreu et de la Vulgate, ce qui n'est pas absolument impossible. C'est cependant à ces traditions fabuleuses, incapables de soutenir l'examen d'un homme raisonnable, qu'ont eu recours d'impies blasphémateurs qui ambitionnent le titre de savants, pour donner, s'il était possible, un démenti à l'Esprit-Saint (1).

« Le 8 octobre, j'arrivai à Sivang en Tartarie, où je trouvai M. Maubant, que je n'avais pas vu depuis mon départ du Fokien.

« Sivang est un village assez considérable et presque tout chrétien. Les néophytes de Sivang sont pieux, ils aiment les Prêtres, ils paraissent nous voir avec plaisir. Ils avaient une église, qui fut construite à l'époque où l'empereur défunt envoyait les chrétiens en exil, et les Missionnaires au supplice. Cette église s'est trouvée bientôt trop petite ; ils en construisent actuellement une autre beaucoup plus grande, elle sera terminée sous peu. Quoiqu'ils soient très-pauvres, ils font, avec leurs propres fonds et les aumônes de leurs confrères, ce que bien de riches paroisses ne feraient point ailleurs avec des offrandes volontaires. La nouvelle église a été commencée dans le même temps que les Pe-lien-kiao ont égorgé un mandarin dans la province du Chang-Si : cette révolte a produit, par contre-coup, une persécution contre les chrétiens dans l'arrondissement de Sivang. Cette malheureuse affaire n'est pas encore terminée ; on espère néanmoins que la paix se rétablira bientôt. J'en parlerai en son temps. Sivang me paraît être un lieu sûr pour un Missionnaire, si l'on peut dire toutefois qu'il y ait en Chine et en Tartarie un lieu de sûreté pour un ministre de l'Evangile.

(1) Voir la note sur la chronologie chinoise, à la fin de la Relation.

Digitized by Google

« M. Sué (1) a formé dans le même endroit un séminaire préparatoire, qui alimente celui que M. Torrette a formé à Macao. Parmi ses élèves il y en a un dont la vocation à la Foi et à l'état ecclésiastique est extraordinaire. Il est né de parents païens, dans la province du Chang-Si : il fut placé, à titre de commis, dans la maison d'un marchand chrétien. Ce jeune homme s'aperçut bientôt que son maître professait une autre religion que la sienne; il se fit instruire, et voulut recevoir le Baptême contre le gré de ses parents. Pour se débarrasser, une fois pour toutes, de leurs vexations, il résolut de s'éloigner d'eux. On lui proposa d'aller chez l'Evêque du Chang-Si ; mais il jugea sagement qu'il serait encore trop près de sa famille, et par cela même en butte à des sollicitations dangereuses : il prit donc la résolution de s'expatrier. Il avait entendu parler d'un séminaire fondé en Tartarie ; mais il y avait près de deux cents lieues de distance, et il ne savait pas le chemin. Après quelques légères instructions, il se mit en marche. Ce jeune homme, qui n'était jamais sorti de chez lui, s'égara bientôt : la divine Providence lui fit rencontrer un homme qui allait à une légère distance de Sivang ; il le prit pour guide, et parvint ainsi heureusement jusqu'au séminaire de M. Sué, où il est encore aujourd'hui.

« La partie de la Tartarie où je me trouve est un pays pauvre et très-froid. Sivang n'est guère qu'au 41e degré 39 minutes de latitude, c'est-à-dire plus au midi qu'aucune ville de France ; et cependant il y fait aussi froid qu'en Pologne. Les gelées blanches, quoique peu sensibles dans un climat si sec, commencent à la fin d'août, ou à peu près. L'année dernière, il y gela forte-

(1) Lazariste chinois.

Digitized by Google

ment le 8 septembre. Dans les vallées qui sont peu échauffées par les rayons du soleil, il y a de la glace toute l'année; cependant cette contrée n'est qu'à soixante lieues de la mer. Les montagnes les plus élevées n'ont guère plus de deux cents à deux cent cinquante toises d'élévation. On monte peu de Péking à Sivang, si l'on suit la vallée. En hiver ici, et surtout dans les environs, le thermomètre de Réaumur descend jusqu'à trente degrés, et quelquefois plus bas : alors toutes les liqueurs gèlent, excepté l'esprit-de-vin. Je disais la Messe dans une petite chapelle remplie de monde ; il y avait quelquefois deux brasiers à côté de l'autel, on conservait le vin dans un vase d'eau chaude ; malgré ces précautions, j'avais bien de la peine à empêcher que les saintes espèces ne gelassent. Dans ces occasions, on ne peut toucher aucun métal ; si peu que l'on ait les mains moites, l'objet se colle aussitôt fortement aux doigts, et on ne l'enlève qu'en arrachant quelquefois l'épiderme. Lorsque l'on sort, et que l'on reste quelque temps en plein air, les vapeurs qui s'exhalent par la respiration se congèlent sur la barbe et sur la moustache, et forment des glaçons de l'épaisseur du doigt. Quand on voyage, on est obligé de se couvrir le nez et les oreilles avec une espèce de capuchon fourré qui descend sur les épaules ; sans cette précaution, on serait exposé à les perdre. Cela n'empêche pas que les poils des moustaches, se collant avec ceux de la barbe, la bouche ne reste, pour ainsi dire, fermée à clef ; alors on respire plus par le nez que par la bouche. Tout ce que je rapporte ici est fondé sur ma propre expérience, et sur celle des autres aussi. Transporté tout d'un coup des chaleurs de la ligne dans un climat si froid, j'aurais dû, ce semble, m'en ressentir ; je n'ai éprouvé cependant aucun effet sensible de l'influence d'une telle température. Comme on est toujours couvert de la tête

Digitized by Google

aux pieds, que le ciel est constamment beau et le soleil brillant, on s'aperçoit peu de l'intensité du froid. Néanmoins M. Maubant et Joseph se sont un peu ressentis de la dureté du climat, ils ont été malades pendant tout le temps que le thermomètre de Réaumur s'est soutenu de vingt à trente degrés au-dessous de zéro.

« Voici la graduation croissante ou décroissante du froid, selon les différents mois de l'année :

Huit septembre, de 3 à 4° au-dessous de zéro, thermomètre de Réaumur.

Octobre, du vingt au vingt-deux . .	9° 1/2
Fin de novembre	14° 1/2
Trente-un décembre	23° 1/5
Sept janvier, près de	26°
Aux environs de Sivang, dans une exposition favorable	30°
et quelquefois au-dessous.	
Mi-février	20°
Du dix-huit au vingt mars, presque .	17°
Quinze avril	13°
Huit mai	10°
Sept juin	3/4.

« Je pense que, le vingt du même mois, le thermomètre pouvait être au moins à zéro. Je ne pus pas l'observer, je n'avais pas de thermomètre.

« Tout le mois de juillet a été frais et pluvieux.

« A la fin du mois d'août, il m'a paru que le thermomètre était à zéro.

« Les 25, 26, 27 septembre, fortes gelées.

« Depuis la fin de l'été jusqu'à la mi-février, le ciel est ordinairement beau, et l'air très-pur ; dans les grands froids, l'atmosphère est aussi azurée dans l'endroit opposé au soleil qu'au zénith. On ne voit point, comme en France même dans les plus beaux jours, ces légers

Digitized by Google

nuages ou ces vapeurs blanchâtres qui ceignent l'horizon d'une espèce de gaze plus ou moins épaisse ; le soleil est chaud dans les lieux abrités, et dans une position favorable il dégèle un peu ; mais l'air est toujours glacial. Voici le rapport de différence d'une position à l'autre.

« Au lever du soleil, le thermomètre marquant 23° au-dessous de zéro ; midi, à l'ombre, 11° 1/2.

« Au soleil, midi trois quarts, 27° au-dessus de zéro ; différence de l'exposition de l'ombre au soleil 15° 1/2. — De sept heures du matin à midi, à l'ombre, différence 11° 1/2. — Différence du soleil à l'ombre, et de sept heures du matin à une heure après midi, 50 degrés.

« Autre observation. A sept heures du matin, 26° au-dessous de zéro. — Midi, à l'ombre, 17° 1/2 ; au soleil, 19° 1/2 au-dessus de zéro. — Différence du matin à midi, à l'ombre, 8° 1/2 ; — Du matin à midi, au soleil, 45° 1/2.

« De la fin de novembre jusqu'au premier avril, on passe sur la glace la petite rivière qui coule devant Sivang. La terre est gelée bien avant dans le mois de mai. Il est bon d'observer que l'hiver dernier a été fort doux, comparé aux hivers précédents ; tout le monde en convient. Quelle aurait été l'intensité du froid, si l'hiver eût été rude ! Les habitants de la Tartarie ne craignent point le froid ; tant que la température n'est qu'à 16 ou 18 degrés, ils disent qu'il ne fait pas froid, mais frais seulement. Comme les chapelles où nous célébrions les divins Offices étaient trop petites, une partie des fidèles était obligée d'entendre la Messe dans une cour ; il y avait de quoi frissonner quand on voyait des hommes et des femmes à genoux, par un froid terrible, sur un tas de neige ou de glace, pendant une heure et demie ou deux heures. Les mendiants qui ne trouvent aucun abri pour passer la nuit, se blottissent dans la neige. L'expérience

Digitized by Google

semble démontrer, en effet, que dans les contrées septentrionales le thermomètre descend moins sous la neige qu'à la surface (1).

« Les animaux semblent participer de ce tempérament. Les bêtes de somme et les autres animaux domestiques n'ont ni étable, ni écurie, ni abri; quelque froid qu'il fasse, ils sont toujours logés à la belle étoile; ils ne s'en ressentent pas, on dirait même qu'ils ont plus de vigueur. Au contraire, les chaleurs de l'été, qui ne sont pas assurément excessives, débilitent leurs forces. La nature semble avoir prévu cet inconvénient, elle les a pourvus d'une double fourrure; tous ces animaux sont couverts d'un poil long, épais et crépu.

« Il neige rarement, et fort peu chaque fois. Dans le printemps, l'air n'est pas si pur qu'en hiver; l'atmosphère est souvent surchargée de légers brouillards dont la réfraction est désagréable à la vue; ils brisent et réfléchissent, en tout sens, les rayons du soleil; le ciel ressemble à du verre dépoli. Il s'élève quelquefois des vents du nord-ouest très-forts, ils entraînent des tourbillons de poussière qui produisent l'effet d'un nuage épais. L'été est la saison de l'année où il pleut davantage. En plein air, à l'ombre, le thermomètre monte jusqu'à 30 et 32° de Réaumur; dans les chambres, il monte rarement à 26 et 27°. A l'ombre, la différence du grand froid et des grandes chaleurs est de soixante degrés de Réaumur.

« Les montagnes de cette partie de la Tartarie sont aussi tristes que celles de Chine. Dans les vallons, les gorges

(1) C'est ainsi que l'on voit des plantes résister, sous l'abri de la neige, aux rigoureux et longs hivers de la Sibérie, lesquelles ne peuvent rester en pleine terre, dans nos contrées, pendant la même saison.

Digitized by Google

et les ravins, il y a quelques arbustes, et même quelques arbres fruitiers sauvages, dont les habitants ne savent pas profiter : ils n'ont, pour se chauffer, que ces arbustes et quelques herbes sèches. Il y a des mines de charbon ; mais le gouvernement ne permet pas de les exploiter.

« Les terres qui sont en culture produisent un peu de froment, de l'avoine, du sarrasin, du millet et quelques légumes. Toutes ces céréales sont fort maigres, et souvent le froid ou la sécheresse les fait périr en partie avant la moisson. Le chanvre est la plante qui vient le mieux ; il s'élève jusqu'à la hauteur de sept à huit pieds, et peut-être davantage. Depuis quelques années, on cultive en Tartarie les pommes de terre ; elles prospèrent et produisent beaucoup. On sait que cette plante précieuse, originaire de l'Amérique septentrionale, a été apportée par un capitaine anglais dans la Grande-Bretagne. Cette utile racine passa bientôt en France, et se répandit ensuite dans toute l'Europe ; tout récemment elle a été portée de la Russie en Tartarie et dans le nord de la Chine. C'est le supplément du pain et du riz.

« La contrée de la Tartarie où se trouve Sivang, n'a commencé à être cultivée que depuis quatre-vingt-dix ans. Le froid, quelque grand qu'il soit encore, l'est beaucoup moins qu'autrefois : on sème aujourd'hui des grains qu'on ne pouvait pas semer il y a trente ans. On sait qu'à mesure que les défrichements augmentent, le froid diminue proportionnellement ; les terres cultivées conservent la chaleur, et absorbent mieux les rayons du soleil que les terres en friche. Les Grecs ont fait cette observation par rapport à la Thrace, et les Romains à l'égard des Gaules ; ce qu'ils rapportent de la température de ces régions, conviendrait à peine aujourd'hui au Danemark ou à la Suède.

Digitized by Google

« Cette courte notice sur la partie de la Tartarie où j'ai déjà fait un assez long séjour, m'engage à parler du reste de cette antique nation, connue des anciens sous le nom de Scythes. Les Chinois ne distinguent que trois espèces de Scythes, Tartares ou Tatares, savoir : les Mantchoux, les Mankoux, et les Tartares occidentaux mahométans, qu'ils appellent Houitze, ou bien Heuei-Houei. Les Mantchoux et les Mankoux sont au-delà de la grande muraille, les premiers au nord-est, les seconds au nord-ouest ; ils professent tous le lamisme (1). Les Mantchoux habitent le Leao-Tong ; les Chinois appellent cette province Quang-Tong. Depuis le règne de la présente dynastie, les Tartares qui composent cette tribu, ou plutôt tous les Tartares diffèrent peu des Chinois, quant au physique ; ils ont seulement les yeux plus saillants, leur teint est d'un rouge basané ; ils ont un idiôme particulier et monosyllabique. Ils ont la consonne R, que n'ont pas les Chinois ; ils écrivent du haut en bas et de droite à gauche comme ceux-ci, mais ils ont des caractères particuliers. Cette tribu et celle des Mankoux ont-elles toujours possédé le pays qu'elles occupent maintenant ? je ne saurais l'assurer. J'ai vu, ce me semble, quelque part, que ces peuples étaient originaires d'une autre partie de l'Asie. Dans la suite des temps ils se divisèrent ; les Mantchoux n'eurent qu'un chef, et ils s'adonnèrent à la culture des terres ; les Mankoux eurent plusieurs chefs ou kans ; ils ont encore le même mode de gouvernement, sous la suzeraineté de l'empereur de la Chine. Les Mantchoux sont plus civilisés et plus polis que leurs voisins ; ils ont été pendant long-temps la terreur de la Chine. C'est pour mieux s'opposer à leurs incursions, que l'empereur Ku-Ilu, de la dynastie Minh, transporta

(1) Voir ce qui est dit plus loin sur le lamisme.

Digitized by Google

le siége de l'empire de Nanking à Péking. Ils règnent aujourd'hui en Chine sous le nom de la dynastie Thaoux; depuis cent quatre-vingt-dix ans, elle compte six empereurs : Tchoung-Tché, Kang-Hi, loung-Tcheng, Kia-Long, Kia-Tcheng, Tao-Quouang. Peu d'années avant cette époque, un perfide eunuque, trompant la confiance de son maître, fit révolter l'armée contre son prince ; il réduisit l'infortuné empereur à une telle extrémité, qu'il se donna la mort après avoir tué sa fille de sa propre main. Le traître fut bientôt puni de sa perfidie. Il se forma alors plusieurs partis qui ravagèrent ce vaste empire ; un nouveau tyran prit le titre d'empereur ; il fut bientôt renversé du trône qu'il avait usurpé. Un général, fidèle aux princes de la famille Minh, appela les Mantchoux pour l'aider à soumettre les rebelles : les Tartares accoururent; ils eurent bientôt dissipé tous les partis qui désolaient les provinces. On dit que quatre-vingt mille Tartares mirent en déroute un million de Chinois. Ceux-ci, outre l'avantage du nombre, avaient encore celui de la position : ils étaient postés sur les montagnes du district de Fougan, et occupaient toutes les avenues. Quand le calme fut un peu rétabli, on crut que les Tartares se retireraient dans leur pays; on se trompa : ils imitèrent les Anglo-Saxons que les anciens Bretons avaient appelés à leur secours contre les Pictes; ils conservèrent la Chine, qu'ils avaient conquise en quelque sorte ; le prince mantchou fut proclamé empereur. Cette dynastie règne avec gloire; ses princes n'ont en vue que le bonheur de leurs sujets. Plût à Dieu qu'ils portassent le même intérêt à la Religion sainte, sans laquelle il n'y a point de vraie gloire dans ce monde, ni de bonheur dans l'éternité! Tchoung-Tché et Kang-Hi furent très-favorables au Christianisme; mais loung-Tcheng, fils de Kang-Hi, en devint le premier persécuteur. Depuis ce temps-là, la Religion est toujours en butte à la fureur de

Digitized by Google

ses ennemis ; heureusement les mandarins font rarement tout le mal qu'ils pourraient faire. D'après la teneur des lois, on dit que l'empereur Kang-Hi avait désigné pour son successeur un de ses enfants qui avait reçu le baptême. Tous les Missionnaires se réjouissaient dans l'espoir de voir la Religion chrétienne assise sur le trône du plus grand empire du monde ; mais le prince Ioung-Tcheng sut par supercherie tromper l'attente générale, et, au grand étonnement des Jésuites, au lieu d'un prince chrétien, ils trouvèrent un prince persécuteur. On dit que Ioung-Tcheng fit ajouter un trait de plus au caractère qui désignait le nom du futur empereur : ce fut un officier du palais qui lui rendit ce service ; et, par cette supercherie, il fut substitué au prince légitime.

« Les Mankoux sont nomades et pasteurs ; ils vivent sous des tentes comme les anciens patriarches, errant dans leurs déserts avec de nombreux troupeaux ; ils n'ont pour nourriture que quelques grains et la chair de leurs bestiaux, ils boivent du lait de brebis et de jument ; d'après Rubréquis (1), ils font fermenter le lait de jument, et en composent une liqueur spiritueuse dont ils sont fort friands. En s'avançant toujours vers l'ouest-nord-ouest, on trouve des troupeaux de bêtes de somme sauvages qui errent dans les déserts de la Tartarie, tels que les chameaux, les ânes, les chevaux, les bœufs, les mulets, etc. Les Tartares domptent quelques-uns de ces animaux, ils se nourrissent indistinctement de la chair de tous ; en hiver, ils mangent de préférence de la chair de cheval ; ils disent qu'elle est chaude et qu'elle donne de la force pour résister au froid. L'année dernière, on nous en apporta un

(1) Fameux cordelier, qui fut envoyé par le roi St. Louis vers Sartach, prince tartare, en 1252.

Digitized by Google

morceau en ragoût ; un d'entre nous en mangea, il ne la trouva pas excellente. Les bêtes de somme dont on se sert ordinairement en Tartarie et dans le nord de la Chine, sont les chameaux, ou plutôt les dromadaires ; ces déserts glacés en contiennent une grande quantité. J'avais cru jusqu'ici que ces animaux ne se trouvaient que dans les pays chauds, me voilà détrompé. Bien loin de craindre le froid, on ne les fait voyager qu'en hiver ; cette saison leur est plus favorable que l'été (1).

« Ces deux castes de Tartares professent le lamisme. Les Mankoux sont fort malpropres ; ils sont dans l'usage d'essuyer leurs doigts dégouttants de graisse à leurs habits, afin que personne n'ignore qu'ils mangent de la viande. Lorsqu'un Tartare mankou veut honorer son hôte ou un convive, il prend un gros os qu'il ronge d'abord, puis il le donne à celui-ci, qui le ronge à son tour ; à la fin du repas, le Tartare essuye ses doigts à la robe de son hôte, en commençant du col jusqu'à l'extrémité inférieure ; la politesse exige que le convive lui rende la pareille.

« Les lamas ne sont guère plus propres qu'eux ; ils voyagent ordinairement en caravane, montés sur des chameaux : nous en avons trouvé un assez bon nombre en chemin. Leur costume consiste en une robe rouge et un bonnet à poil de forme tartare. Les chefs de pagode ont un manteau jaune et une espèce de mitre placée de manière qu'un des angles répond au front, et l'autre au derrière de la tête. Les lamas vivent en communauté dans leurs pagodes, comme des religieux ; ils gardent le célibat. Il existe entre eux une espèce de hiérarchie ; chaque communauté a un chef ; mais ces dignitaires, quelque

(1) On assure que les Mogols conduisent ces animaux jusque vers le lac Baï-Kal, vers le 53e degré.

Digitized by Google

grands qu'ils soient, ainsi que leurs subordonnés, sont sous la juridiction du grand-lama. Celui-ci réside dans le Thibet : l'empereur Kia-Long le fit venir à Péking, mais il est probable que lui ou son successeur revint au Thibet. Ces lamas honorent les montagnes d'un certain culte ; c'est là qu'ils construisent leurs pagodes : c'est peut-être la raison pour laquelle leur patriarche a fixé son siége dans le Thibet, qui est la région la plus élevée de l'Asie. Ils admettent pour article fondamental l'immortalité de l'âme et la métempsycose ; dans leur système de religion, les bons sont récompensés, et les méchants sont punis après leur mort : c'est-à-dire qu'ils admettent l'existence du ciel et de l'enfer. Ils reconnaissent un grand esprit immortel et immuable ; il réside, si je ne me trompe, dans le corps du grand-lama, qui est comme le temple qu'habite la Divinité. De ce principe ils déduisent cette conséquence, savoir : que le grand-lama ne meurt jamais ; quand il a un corps usé par l'âge ou accablé d'infirmités, il en prend un autre plus vigoureux et plus jeune, à peu près comme on change d'habit quand le premier est usé ou déchiré; le grand esprit passe à l'instant dans le corps d'un jeune lama; il paraît qu'il ne sort jamais de la pagode. Comme la communauté est nombreuse, il n'est pas facile, à la seule inspection, de reconnaître celui d'entre eux qui est devenu le grand-lama : lui-même n'en sait rien. Voici, dit-on, l'expédient dont ils se servent. Ils agitent successivement plusieurs sonnettes, parmi lesquelles se trouve celle qui avait appartenu au défunt ; celui qui, au son, sait la distinguer de toutes les autres, est proclamé grand-lama ; on fait son apothéose : car le grand et les petits lamas sont des dieux vivants, c'est le titre qu'ils se donnent eux-mêmes ; leurs statues sont simplement des dieux. Voilà tout ce que je peux vous dire sur ce singulier mode d'élection, et sur le lamisme. Du reste, il y a quelques

Digitized by Google

traits de ressemblance entre le lamisme et le fétichisme de toutes les sectes de bonzes de la Haute-Asie et de l'Inde. Le petit nombre de chrétiens qui se trouvent dans ces contrées ne date que du dix-septième et du dix-huitième siècle : il serait difficile de prouver qu'il y en eût eu dans des temps plus reculés. J'oubliais de dire qu'il y a des communautés de femmes lamas ; elles gardent le célibat, et vivent sous la direction et juridiction des lamas.

« Les Houitze ou Tartares mahométans sont à l'ouest de la Chine ; ils occupent cet espace immense qui s'étend d'un côté jusqu'à la mer du nord, borné au midi par le Thibet, la Perse, l'Arménie, la Géorgie, la Mingrélie, le Turkhestan, le Don ou le Tanaïs des anciens; peut-être même que les habitants du royaume de Cosan, et les Cosaques de l'Ukraine sont d'origine tartare. Tous ces Tartares ne sont pas mahométans sans exception ; il y a parmi eux des lamas et des chrétiens dans les provinces qui sont sous l'obéissance des Européens. La partie de la Tartarie qui est comprise entre les possessions russes d'un côté, et le Thibet et l'Indostan de l'autre, appartient à la Chine ; le reste appartient à la Porte et à la Russie. J'ignore s'il existe encore une Tartarie indépendante (1) ; il est probable que ces Tartares et les Tartares Mankoux n'ont eu primitivement qu'une même origine : c'est peut-être pour cela qu'ils sont appelés Mogols dans l'Inde et en Europe.

« La destinée et la renommée de ces peuples ont suivi

(1) Toute cette partie de la Tartarie, comprise entre les possessions russes et le royaume de Kaboul, le lac Palkati et la mer Caspienne, est habitée par des tribus indépendantes, sous le gouvernement de différents kans, parmi lesquels on distingue ceux de Boukara, de Kiva et de Skoland. C'est dans le kanat de Boukara que se trouve Samarcande, patrie de Tamerlan, et qui conserve encore le tombeau de jaspe de ce fameux conquérant.

Digitized by Google

bien des variations. A la fin du douzième siècle et au commencement du treizième, Gengis-Kan (1), ayant réuni sous sa puissance toutes ces différentes tribus, étendit au loin ses conquêtes; il entra en Chine, connue alors sous le nom de Kathaï. A cette époque, ce vaste empire était divisé en trois royaumes, le royaume de Péking, celui de Nanking, et un troisième dont le siége était je ne sais où, peut-être dans le Su-Tchuen. Gengis-Kan ne put point soumettre d'emblée tout le Kathaï; il paraît que les Chinois lui opposèrent une vigoureuse résistance. Ce ne fut qu'un de ses successeurs, connu en Europe sous le nom de Koublaï (2), qui s'empara de toute la Chine. Il combattait encore contre le roi de Nanking lorsque Marc-Paul (3),

---

(1) Gengis-Kan, l'un des plus fameux conquérants qui aient paru dans le monde, naquit en 1154; il remporta pendant vingt-deux ans les victoires les plus signalées sur les Mogols et sur les Tartares, dont il subjugua toutes les tribus. Fondateur d'un des plus grands empires du monde, dont les limites s'étendaient de la Chine à la Vistule, et de l'île de Sumatra à celle de Saghalien, il mourut enfin en 1226, à l'âge de 72 ans. Sa puissance ne passa pas à ses successeurs; après sa mort ils se divisèrent ses états.

(2) Koublaï-Kan, fondateur de la dynastie chinoise des Mongous ou des Yuen, régna avec gloire sous le nom de Chi-Tsou, après avoir défait le dernier des empereurs de la dynastie des Soug, lesquels s'étaient déjà depuis long-temps retirés au-delà du fleuve Kiang. Il fut reconnu pour souverain de toute la Chine vers l'an 1280.

(3) Marc-Paul (Marco Polo), vénitien, voyageur célèbre dans le treizième siècle, par la singularité de ses aventures et la vaste étendue des pays qu'il parcourut : il fut le premier Européen qui parvint à la cour des empereurs chinois. Il fut traité avec distinction par Koublaï, auprès duquel il resta long-temps. Il revint enfin en Europe, où la relation de ses voyages eut une grande influence sur les progrès de la navigation et du commerce. C'est à

Digitized by Google

vénitien, voyageait dans l'Inde et dans le Kathaï. Cette dynastie, appelée Yuen par les Chinois, régna glorieusement en Chine pendant quatre-vingt-huit ans : les annales chinoises en font un grand éloge. Mais le dernier empereur de cette race n'ayant ni les vertus, ni les talents de ses prédécesseurs, les Chinois le renversèrent du trône et lui en substituèrent un autre. Les Tartares passèrent dans l'Inde et portèrent leurs armes jusqu'en Europe, ravagèrent la Pologne, rendirent tributaire la Russie, et firent trembler tout l'Occident. Quand ils voulaient marcher contre une nation, ils agitaient leur grand étendard de ce côté-là, n'importe à quelle distance ils fussent : c'était pour eux une juste déclaration de guerre.

« Pendant long-temps, ils se montrèrent ennemis des mahométans ; plusieurs fois le grand-kan proposa et fit des alliances avec les princes chrétiens, pour réunir leurs armes contre l'ennemi commun. Il y eut une coalition projetée entre saint Louis et le grand-kan pour attaquer les Sarrasins en même temps à l'orient et à l'occident : le saint Roi envoya successivement en Tartarie deux ambassades. On avait répandu le bruit en Europe que le kan était chrétien ; ce qui fut trouvé faux. Rubréquis, frère mineur, était chef de la seconde ambassade ; il rencontra quelques nestoriens à la cour de ce prince. En 1274, le grand-kan envoya une célèbre ambassade au second concile de Lyon. Le prince tartare donnait au Souverain Pontife, dans la lettre qu'il lui adressait, les titres les plus grands et les plus magnifiques ; mais, s'il se montrait généreux pour le

---

dater de cette époque que l'on commença à voir sur les cartes géographiques la Tartarie, la Chine et le Japon, pays inconnus en grande partie des anciens, et l'extrémité de l'Afrique, que les navigateurs s'efforcèrent dès-lors de doubler.

Digitized by Google

Vicaire de Jésus-Christ, il l'était encore bien davantage pour lui-même : il prenait les titres les plus pompeux et les plus fastueux. Toutes ces ambassades mutuelles se réduisirent à la conversion de quelques députés tartares. Les princes latins ne surent point tirer parti d'une si puissante alliance pour humilier l'islamisme; la Religion seule en profita. Le saint pape Grégoire X envoya Corvin, frère prêcheur, pour annoncer l'Evangile dans les vastes contrées de la Tartarie : ce Missionnaire fit des conversions nombreuses; il envoya en Occident une relation de ses travaux; il demandait du secours, parce que, disait-il, son zèle ne pouvait point suffire au soin des néophytes et à l'instruction des infidèles. On ignore s'il eut des coopérateurs, les monuments historiques du temps n'en parlent pas.

« Vers la fin du treizième siècle, le mahométisme, pour lequel ces peuples avaient montré jusqu'alors tant d'éloignement, commença à s'introduire parmi eux. Halou-Houla-Hou, un de leurs kans particuliers, était mahométan; il n'était pas pour cela plus favorable à ses co-religionnaires. Au commencement du quatorzième siècle, ce vaillant Tartare entra dans le Diarbeck et dans la Syrie; il vainquit le Vieux de la Montagne et le fit mourir : il eut la gloire d'avoir délivré l'univers de l'assassin des rois. Le calife de Bagdad, croyant son autorité blessée, lui écrivit une lettre orgueilleuse, dans laquelle il lui demandait de quel droit il avait osé porter ses armes dans ces contrées, sans avoir pris ses ordres. A ne consulter que l'usage établi, la plainte était juste. Tant que les califes conservèrent la force et la valeur, eux seuls faisaient la paix ou la guerre; mais, quand l'amour du plaisir et leur incapacité les eurent rendus méprisables, le commandement des armées passa à leurs lieutenants; seulement, pour que la guerre fût déclarée juste, les généraux et même les princes obtenaient l'agrément du calife et étaient censés être ses

Digitized by Google

lieutenants. Le fier Tartare crut pouvoir se dispenser de la règle commune, il ne vit dans la lettre du vicaire du Prophète qu'un outrage personnel : il court aussitôt à Bagdad, prend la ville et le calife, le fait coudre dans un sac de feutre, le fait lier à la queue de son cheval, et le traîne dans les rues de Bagdad jusqu'à ce que l'infortuné calife eût expiré. Il s'appelait Mostazet ou Moustazet : avec lui périt le califat ; ceux d'Espagne et de Babylone, d'Egypte ou du Caire n'existaient déjà plus. Ainsi, depuis cinq cents ans, l'islamisme n'a plus de représentant du Prophète, et les prétendus vrais croyants sont acéphales. Les Tartares mahométans ne sont ni de la secte d'Omar, ni de celle d'Ali ; ils sont d'une secte plus particulière, plus simple et moins superstitieuse que celle d'Omar.

« C'est de cette époque que date la décadence de cet empire éphémère, composé de plusieurs nations différentes de mœurs et de langages. Différents kans formèrent des principautés indépendantes : la Chine secoua leur joug ; les Européens les repoussèrent loin de leurs frontières ; la Russie recouvra son indépendance sous le règne d'Ivan (III peut-être) (1). Ce prince conquit le royaume de Casan, et réunit la Sibérie à ses états. Ses successeurs étendirent leurs conquêtes au loin dans la Tartarie ; enfin ils se sont rendus maîtres du Kamtschotka, et ils l'ont civilisé ; de là ils ont passé en Amérique, où leurs possessions s'étendent déjà jusqu'aux sources du Mississipi. L'empereur de Russie n'est plus obligé d'offrir pour hommage, un genou à terre, un pot de lait au député du kan, et de lécher les gouttes que le Tartare laissait tomber, en buvant, sur la crinière de son cheval. D'un autre côté, la Chine s'empara de la meil-

(1) Ce fut en effet sous le règne d'Ivan III que la Russie secoua le joug des Tartares, ensuite de plusieurs victoires remportées sur Akmet-Kan, leur prince, vers l'an 1475.

Digitized by Google

leure partie de la Tartarie, et recula les bornes de son empire non loin de la Perse et de la mer Caspienne. Tamerlan, tartare lui-même, après avoir vaincu et fait prisonnier Bajazet 1er, empereur des Turcs, dans les plaines de l'ancienne Mésopotamie (1), tourna, dit-on, ses armes vers l'Indostan, dont il s'empara. Alors fut anéantie pour jamais la puissance de la famille de Gengis-Kan, qui avait régné dans la majeure partie de l'Asie, et menacé l'Europe d'une entière invasion. Les successeurs de Timur n'ont pas eu un meilleur sort : au commencement du dix-septième siècle, Tamas-Kouli-Kan (2) entra dans l'Inde, et s'empara de Delhi, dont il fit égorger plus de cent mille habitants en quelques heures; il retint prisonnier Méhémet-Schah, empereur des Mogols, et ne lui rendit la liberté et ses états qu'en lui imposant les plus dures conditions; puis il retourna en Perse, chargé de richesses immenses. Les Anglais enfin, depuis peu d'années, se sont emparés du

---

(1) Cet événement eut lieu en 1402. — Tamerlan ou Timur mourut en 1415, à l'âge de 71 ans. Ses enfants se partagèrent ses conquêtes.

(2) Nadir-Koul, si célèbre au commencement du 18e siècle sous le nom de Tamas-Kouli-Kan, fut d'abord soldat, puis chef de brigands; enfin, à cause de sa valeur, élevé à un poste important par le Schah de Perse, Tamas, lequel changea le nom de cet aventurier en celui de Tamas-Kouli-Kan. Mais bientôt, oubliant la reconnaissance, Nadir-Koul détrôna son bienfaiteur, et vers l'an 1730 il s'empara du pouvoir suprême. Le reste de sa vie fut une suite continuelle de combats et de victoires : il tourna d'abord ses armes contre les Turcs, qu'il défit en plusieurs batailles, et ensuite contre les Mogols, dont il renversa l'empire. Tamas-Kouli-Kan était mahométan; mais, dans le fait, il méprisait tous les cultes : il s'était vanté de donner au monde une religion meilleure que celle de J. C. et de Mahomet. La Providence l'arrêta au milieu de ses projets de réformes religieuses : il périt en 1747, de la main d'un de ses propres neveux.

Digitized by Google

reste des états du Mogol et de ses trésors ; ils ont réduit ce prince à une simple pension. Il n'y a plus aujourd'hui de Tartarie indépendante, que cette partie de l'Asie qui se trouve resserrée entre la Perse, les possessions chinoises et celles de la Russie ; si toutefois cette dernière puissance ne s'en est pas entièrement emparée (1). *Sic transit gloria mundi* (2).

« Les Huns ou les Avarez, qui, dans des temps plus reculés, firent tant de mal à l'empire romain, étaient aussi tartares ; ils habitaient à l'est du *Palus-Méotide* (mer d'Azof ou de Zabaches). Sous le règne de Valentinien III, Attila, roi des Huns, après avoir soumis tous ses voisins, les força à le suivre et à marcher contre Rome ; il était appelé par une princesse vindicative, qui voulait satisfaire sa haine par la ruine de sa patrie. Ce prince, surnommé le fléau de Dieu, ravagea la Germanie, la Belgique et une partie des Gaules ; il renversa de fond en comble Trèves, Auxerre, Arras, Besançon et bien d'autres villes. Dans ces temps malheureux, la Religion seule préserva l'empire romain d'une entière ruine ; tandis que le prince et les peuples consternés restaient dans l'inaction, plongés dans une espèce de stupeur, les Évêques seuls veillaient au salut de l'état. Sainte Geneviève sauva Paris par ses prières ; mais cette héroïne de la Religion fut mal récompensée du soin qu'elle prenait de ses compatriotes ; peu s'en fallut qu'ils ne la jetassent dans

(1) Il existe bien encore, ainsi que nous l'avons observé plus haut, une certaine étendue de terres habitées par des tribus tartares indépendantes : il faut cependant distraire du pays, marqué ordinairement sur les cartes sous le nom de Tartarie indépendante, celui occupé par les Kirgis de la petite horde, lesquels sont vassaux de la Russie.

(2) « Ainsi passe la gloire du monde. »

Digitized by Google

la Seine. Saint Loup, par sa vertu et par son éloquence, préserva Troyes de la fureur d'Attila. Saint Amand, voyant Orléans menacé d'un siége qu'il n'était pas en état de soutenir, courut à Arles pour implorer le secours d'Aétius, Hun lui-même, et général des armées romaines : il le pria instamment de venir arracher ses malheureux diocésains à une perte certaine; il revint aussitôt à Orléans, et engagea les habitants à prier avec ferveur et à se défendre vaillamment. Cependant Aétius rappela à Arles ses légions, qu'il réunit aux troupes auxiliaires des Francs et des Goths, et marcha vers Orléans. Attila était sur le point d'emporter la ville d'assaut, lorsque saint Amand, qui était sur les remparts, aperçut des tourbillons de poussière; il exhorta les Orléanais à redoubler d'ardeur, et leur annonça l'arrivée de leur libérateur. Attila leva promptement le siége, et se retira vers le Rhin. Aétius l'atteignit dans les plaines de la Champagne, près de Châlons-sur-Marne, lui livra bataille, lui tua plus de cent mille hommes, et le força à repasser le Rhin. Le combat fut si opiniâtre de part et d'autre, qu'Aétius ne sut qu'il était vainqueur que par la prompte retraite de son ennemi. Celui-ci usa d'un stratagème, et se sauva à la faveur de la nuit; mais tel est l'ascendant que donnent la vertu et la Religion, même sur les âmes les plus féroces, Attila voulut que saint Loup l'accompagnât jusqu'au-delà du Rhin. Le fier Tartare ne crut pouvoir échapper aux armes victorieuses du général romain, qu'en ayant un tel guide et un tel protecteur. Attila reparut encore l'année suivante avec une armée formidable : semblable à un fleuve qui a rompu ses digues, il porta la désolation et la mort dans le nord de l'Italie; il marcha droit à Rome; en passant, il prit Aquilée et la saccagea. L'épée de l'empire romain, le brave Aétius n'était plus; un faible et crédule empereur l'avait tué de sa propre main, trompé

Digitized by Google

par une fausse accusation. C'en était fait de Rome, si elle n'eût eu un pape tel que saint Léon. D'un seul mot le Pontife arrêta Attila dans sa course, et lui fit repasser le Danube. Le barbare méditait une troisième expédition, lorsque la justice divine, dont il avait été l'instrument, satisfaite des maux qu'avait éprouvés le monde chrétien, arracha à ce fier Tartare la verge dont elle l'avait armé, en lui enlevant la vie. Il mourut d'une hémorragie la nuit de ses noces.

« Le portrait que saint Loup fait d'Attila convient aux Tartares que j'ai sous les yeux.

« Un visage plat, un nez épaté, des yeux petits et pétillants, une barbe légère et hérissée, un teint basané, les cheveux noirs et rudes, une taille carrée : à la petitesse près, c'est parfaitement le portrait d'un Mantchou ou d'un Mankou. On chercherait aujourd'hui en vain la puissance et même le nom de ces peuples, on ne les trouve que dans l'histoire : « semblables à ces tourbillons rapi-« des, ils ont passé en faisant du bruit. Mais votre règne, « Seigneur, est éternel et immuable : *Transierunt cum « sonitu, tu autem in æternum permanes* (1). »

« Cette partie de la Tartarie appelée Heize ou Hueisse par les Chinois, n'est autre, en effet, que la Mongolie des Européens. Ses habitants, pour la plupart, ont été idolâtres jusqu'au quatorzième siècle; dès-lors le mahométisme fit des progrès rapides dans ces contrées. Il est certain qu'il y a eu des chrétiens. Il est probable que le Preste-Jean ou Prête-Jean, si fameux dans l'histoire ec-

(1) Après cet exposé rapide mais fidèle de tous les événements célèbres auquels les Tartares ont pris part à différentes époques, il est bon de se rappeler que Mgr. de Capse n'avait, lorsqu'il l'a tracé, d'autre livre que son bréviaire, et qu'il a puisé tous ces détails dans les ressources seules de sa mémoire. La même remarque s'applique à ce qui suit encore.

Digitized by Google

clésiastique du moyen âge, régnait dans le centre de la Tartarie. Il était prêtre et roi ; il paraît qu'il était nestorien. On raconte bien des histoires sur le compte de ce prince et de son royaume, je doute qu'elles soient bien authentiques. Je crois avoir lu qu'il n'y avait qu'un seul Evêque dans ses vastes états. Ce prélat faisait successivement la visite de toutes les provinces de l'empire : il ordonnait prêtres tous les enfants mâles qui étaient nés depuis la dernière visite. Ainsi, depuis le prince jusqu'au dernier sujet, tous les hommes étaient initiés au sacerdoce. Si le royaume du Preste-Jean était pauvre en Evêques, il était au moins abondamment pourvu de Prêtres. Je laisse aux savants critiques le soin d'examiner la vérité d'un fait si singulier; je ne suis pas assez instruit pour en faire la discussion. Quoi qu'il en soit, ces Prêtres n'étaient tenus *ni au célibat, ni à l'observation des autres lois* que l'Eglise a imposées aux *Ministres des autels*. Les Portugais, il est vrai, ont placé le *Preste-Jean* dans l'Abyssinie. Il est certain qu'ils sont dans l'erreur; les auteurs du moyen âge donnent clairement à entendre que le Preste-Jean était dans le centre de l'Asie : l'Abyssinie est placée bien avant dans l'Afrique. Le premier était nestorien; et les princes abyssins, eutychéens. Le prince tartare était prêtre (1); le pape Alexandre III lui donna le titre de très-saint Prêtre, *Sanctissimus Sacerdos*, dans la lettre que ce Pontife lui écrivit (l'an 1177) pour lui donner les éclaircissements que celui-ci avait demandés sur certains points de

(1) C'est en 1145 que l'histoire ecclésiastique parle pour la première fois du Prête-Jean : on disait à cette époque qu'il avait remporté des victoires considérables sur les Persans, et qu'il voulait venir au secours de la Terre-Sainte, en faveur de laquelle s'armaient alors les Croisades. 32 ans plus tard le pape Alexandre III lui écrivait la lettre dont il est question, et dont le texte nous a été conservé.

Digitized by Google

religion ; au contraire, aucun prince abyssin n'a été prêtre, du moins personne ne saurait le prouver. Enfin, à l'époque où l'on a commencé à parler du Preste-Jean, les Européens voyageaient de préférence en Asie ; pour l'Afrique, ils n'en connaissaient que la partie septentrionale : aujourd'hui il est très-difficile à un Européen d'aller par terre en Abyssinie. Au commencement du seizième siècle, peu de temps après qu'ils eurent doublé le cap de Bonne-Espérance, la surprise que leur causa la découverte d'un prince et d'un royaume chrétiens, leur rappela le souvenir du Preste-Jean qui n'était plus connu que dans l'histoire ; ils le confondirent avec le prince abyssin, sans se donner la peine de prouver l'identité de ces deux personnages. Depuis les conquêtes de Gengis-Kan et de ses successeurs, on n'a plus entendu parler du Preste-Jean ; il est probable que les Tartares s'emparèrent des états de ce prince, et qu'ils en dispersèrent les chrétiens, ou les mirent à mort. Les ambassadeurs de saint Louis ne trouvèrent aucun vestige de christianisme dans ces vastes régions ; ils virent seulement quelques nestoriens à la cour du grand-kan des Tartares ; ils rencontrèrent, sur leur route, des villes ruinées et des plaines jonchées de cadavres et d'ossements : cela pouvait être les débris et les reliques, en quelque sorte, des états et des sujets du Preste-Jean ; mais ce n'est pas une preuve démonstrative.

« Il est certain que les Nestoriens, poursuivis par les empereurs grecs et chassés hors des limites de l'empire, trouvèrent un asile en Perse. Les successeurs de Sapor crurent se venger des Romains en recevant, dans leurs états, des hérétiques que ceux-ci repoussaient loin de leurs provinces. De là, les Nestoriens entrèrent dans l'Inde et les autres royaumes voisins de la Perse ; en s'avançant toujours vers l'orient, ils pénétrèrent en Chine, dans le

Digitized by Google

sixième ou le septième siècle : quelques monuments, découverts en Chine dans ces derniers temps, prouvent qu'il y avait à cette époque des chrétiens nestoriens.

« Dans le treizième siècle, Corvin, missionnaire dominicain, prêcha l'Evangile en Tartarie : il eut de grands succès ; mais, son zèle n'ayant point été soutenu, ces missions s'éteignirent après la mort de ce saint Missionnaire. Peu après, ces peuples embrassèrent l'islamisme ; dès-lors tout espoir de les soumettre au joug de l'Evangile fut à peu près perdu : on sait que la conversion d'un juif ou d'un mahométan est un prodige. Il n'y a aujourd'hui en Tartarie d'autres chrétiens que ceux qui ont été exilés pour la Foi : les Tartares idolâtres convertis à la Foi sont bons chrétiens.

« D'après la relation d'un chrétien qui a passé dix-huit ans dans le Yli, et le peu que je sais de mon propre fonds, la Tartarie en général, la Mongolie, les terres des Mankoux et des Mantchoux comprennent des régions immenses ; c'est un pays pauvre et très-froid ; il est coupé, en certaines contrées, par des montagnes fort hautes ; dans d'autres, on trouve de grandes plaines de sable, et de vastes déserts remplis de bêtes de somme et d'animaux féroces ; il y a même des tigres ; en un mot, la Tartarie est stérile, à quelques contrées près, et mal peuplée. Il y a, parmi ces Tartares, plusieurs tribus qui errent dans les déserts à la suite de leurs troupeaux, à la manière des Scythes. Je ne m'étendrai pas davantage sur la description d'un pays si peu connu des Européens, crainte de dire des choses hasardées ou peu certaines. Je reviens à la relation de mon voyage, il en est temps.

« Le treize novembre, Joseph arriva de Péking sans avoir rien fait : c'était la quatrième ambassade coréenne qui était envoyée ; depuis le départ du Père Pacifique, aucun chrétien de cette nation n'avait paru.

Digitized by Google

1835.

« Le 9 janvier, je fus encore obligé d'envoyer Joseph à Péking pour traiter avec les Coréens : bien qu'il fût malade de fatigue et de froid, le thermomètre se soutenant de vingt à trente degrés au-dessous de zéro, il n'hésita pas à se mettre en route. Je lui donnai des lettres de créance pour traiter en mon nom ; je l'établissais mon plénipotentiaire. « Je vous envoie, disais-je aux Coréens, maître Joseph Ouang, ne pouvant pas aller moi-même vers vous ; traitez avec lui comme vous traiteriez avec moi en personne. Vous le connaissez, il mérite votre confiance ; il est probable qu'il sera un jour votre Missionnaire : répondez clairement *oui* ou *non* à toutes les questions qu'il vous fera, déclarez franchement si vous voulez recevoir votre Evêque, ou non. Je regarderai toute réponse équivoque ou conditionnelle, ou toute demande de temps pour délibérer encore, comme une réponse évasive et négative, et à l'instant même j'écrirai au Souverain Pontife que vous ne voulez pas recevoir l'Evêque que Sa Sainteté vous envoie, et que vous avez demandé vous-mêmes. Lisez et relisez attentivement la longue lettre que je vous ai écrite ; et donnez votre réponse de suite, avec clarté et simplicité, sans circonlocutions et sans compliments. »

« Je donnai à Joseph une série de questions auxquelles les Coréens devaient répondre par écrit, pour éviter l'équivoque ou la méprise. Les Coréens prononcent mal le chinois, mais ils l'écrivent pour le moins aussi bien que les Chinois eux-mêmes.

« Je défendis à Joseph de parler d'autre Missionnaire que de leur Evêque. Cette précaution fut inutile : on leur avait déjà appris, dans le Leao-Tong, qu'il y avait à

Digitized by Google

Péking un autre Prêtre européen qui voulait aller chez eux ; qu'il s'appelait Jacques : c'était M. Chastan. Cette nouvelle leur fit plaisir.

« Le 19, Joseph eut sa première conférence avec les Coréens. Dès l'entrevue, il leur présenta ses lettres de créance ; puis il ajouta : « Me reconnaissez-vous pour le légitime représentant de Mgr. de Capse, votre Evêque ? — Oui. — Suis-je nanti de pouvoirs suffisants pour traiter définitivement avec vous ? — Oui. — Voulez-vous recevoir votre Evêque, Mgr. de Capse ? — Oui. » On en était là, lorsqu'un importun entre brusquement dans la salle des conférences, et, interrompant les interlocuteurs : « L'Evêque de Capse, s'écrie-t-il, ne peut point entrer en Corée, il est Européen. — Qui es-tu, pour te mêler de cette affaire ? reprit Joseph d'un ton sevère et fronçant les sourcils ; retire-toi, tu n'as rien à faire ici. » Cela dit, on reprit les conférences. « Combien y a-t-il de chrétiens en Corée ? — Il y en a plusieurs milliers, mais nous n'en connaissons pas exactement le nombre. — Sont-ils réunis ou dispersés ? — Les uns sont dispersés, les autres sont réunis. Il y a un bon nombre de villages entièrement chrétiens. — Avez-vous, parmi vos compatriotes, des personnes consacrées à Dieu ? — Parmi les personnes du sexe, il y a beaucoup de vierges qui ont fait vœu de continence ; parmi les hommes, il y en a moins. — Pourrait-on trouver quelques jeunes gens propres à l'état ecclésiastique ? — On en trouvera, mais le nombre n'en sera pas considérable. — Avez-vous des oratoires ? — Non, les chrétiens prient en famille ; il y a des catéchistes pour instruire les fidèles et les catéchumènes, et quelques vierges qui tiennent des écoles pour l'instruction des jeunes personnes de leur sexe. — Avez-vous les corps de ceux de vos frères qui sont morts pour la Foi ? — Nous en avons quelques-uns. — Quelle est aujour-

Digitized by Google

d'hui la disposition du gouvernement à l'égard des chrétiens? — Le gouvernement paraît mieux disposé maintenant qu'il ne l'était autrefois. — Le Père Pacifique parle-t-il bien coréen? — Non, il n'entend les confessions que par écrit. — Combien y a-t-il de personnes qui sont instruites de l'arrivée du Vicaire apostolique et du Père Pacifique? — Il y a deux cents personnes qui savent que le Père Pacifique est entré, c'est-à-dire, les personnes qui se sont confessées. Six chrétiens seulement, qui sont les chefs de la chrétienté, savent qu'ils ont un Evêque; sur ces six, quatre opinent fortement pour son introduction, et deux paraissent être d'un avis contraire.»

« Le parti qui est pour l'Evêque se compose d'un homme de lettres, d'un soldat, d'un pauvre paysan et d'une religieuse (il paraît que cette vierge a de l'influence). Charles, c'est-à-dire le soldat, pense que le Père Pacifique quittera bientôt la Corée. Il suit de cet exposé, que, sur trente ou quarante mille chrétiens, six seulement savent que j'existe; et sur ces six, quatre sont pour moi: ainsi toutes mes espérances reposent sur les bonnes dispositions de trois ou quatre individus. Le même Charles dit à Joseph que l'on me préparerait un domicile dans la partie sud-est de la Corée, non loin du Japon.

« Le 26 janvier, Joseph revint de Péking; il me fit part du résultat de ses conférences avec les Coréens; il m'apporta plusieurs lettres, et entr'autres la suivante:

« Nous pécheurs, Sébastien et les autres, nous écrivons cette lettre:

« Le grand Maître, l'Evêque de Capse, par la faveur du Seigneur suprême et de la sainte Eglise, s'est chargé de prendre soin et de paître les brebis de la Corée; il vient (pour cela) dans cette obscure mission pour l'honorer et lui accorder une faveur au-dessus de son mérite.

Digitized by Google

Sommes-nous dignes d'un tel bienfait ? Outre cela, voltigeant comme un étendard agité par les vents, et courant comme un char ; appuyé sur un bâton, excédé de fatigue, il travaille avec activité depuis des mois et des années, mû seulement par un amour abondant, et par un sentiment d'une compassion miséricordieuse envers nous pécheurs. Mais nos ressources sont minces et modiques ; et, parce que les circonstances et les malheurs du temps ne nous permettent point d'aller le recevoir au lieu convenu, nous sommes brûlés de tristesse, nous sommes comme agités (comme troublés) : c'est pourquoi nous ne savons ce que nous faisons. Mais heureusement notre propre Prêtre est venu chez nous, il a été reçu peu honorablement (c'est une phrase orientale), il a répandu ses bienfaits et sa faveur, et aussitôt toutes les âmes ont repris une nouvelle vie ; il a été pour nous comme (un flambeau) qui répand la lumière au milieu d'une nuit éternelle, et comme celui qui apporte de la nourriture à des malheureux affamés. Nous pécheurs, semblables à des infortunés qui poussent des gémissements, nous avons obtenu ce spécial bienfait : comment pourrons-nous même partiellement reconnaître un seul bienfait des dix mille (c'est-à-dire innombrables bienfaits) que nous avons reçus. Le temps nous ayant empêchés de venir l'année précédente, prosternés à terre, nous sommes en grande sollicitude, desirant savoir si le grand Maître s'est toujours bien porté, s'il jouit de toutes les félicités, et si toutes les personnes qui sont à son service le servent avec joie et en bonne santé.

« Nous pécheurs, nous avons obtenu une miséricordieuse compassion. Notre propre Prêtre est nourri en paix, il est conservé avec soin dans la mission. Connaissant le bienfait de bénédiction que nous avons reçu, nous en rendons des actions de grâces infinies.

Digitized by Google

« Quant à l'entrée du grand Maître en Corée, le Prêtre (le Père Pacifique) a déjà exposé l'état des choses dans la lettre qu'il envoie. Nous, pécheurs, nous sommes véritablement incapables de décider s'il est expédient qu'il entre ou non ; mais, outre notre avis, fruit d'un génie borné, nous sommes obligés de faire connaître à Son Excellence une ou deux circonstances, pour la mettre à même de voir s'il lui est expédient d'entrer ou de rétrograder.

« Le grand Maître ayant un visage et une couleur tout-à-fait différents de ceux des Coréens, ne pourra point entrer furtivement (secrètement). Sa forme et son langage le trahiront facilement au milieu de la foule, dans la supposition même qu'il pût entrer et prêcher la Religion. Enfin il sera exposé au danger (il sera reconnu). Voilà ce qui nous met dans de grandes angoisses.

« Nous n'osons pas vous forcer à venir à nous, ni chercher des prétextes pour nous dispenser de vous recevoir, dans la crainte de nous priver du plus grand bienfait de l'Eglise. Nous ne savons quelles actions de grâces rendre au grand Maître (l'Evêque de Capse) pour sa grande charité, son zèle, ses chagrins, ses peines ou ses travaux. Outre cela, nous le prions de voir et d'imaginer un moyen quelconque pour éclairer notre cécité. Alors nous serons au comble du bonheur, et nous ne pourrons jamais vous en rendre d'assez grandes actions de grâces. Cependant nous prions Dieu de combler le grand Maître de toute espèce de félicités. »

« Cette lettre est pour le moins aussi mauvaise que celle de l'année dernière, elle manifeste clairement le désir de me voir revenir dans le lieu d'où je suis parti ; ils me font entendre qu'en prenant cette détermination, je les tirerai d'un grand embarras.

« Joseph donna, à son tour, aux Coréens une très-

Digitized by Google

longue lettre que j'avais écrite dans les premiers jours de janvier. J'avais développé, dans cette lettre, tous les motifs qui devaient les engager à me recevoir; je faisais valoir toutes les raisons tirées de la gloire de Dieu, de leurs propres intérêts et de ma propre position; je leur disais, en terminant : « Quelle que soit votre détermination, je suis résolu de terminer la mission qui m'a été confiée par le Vicaire de Jésus-Christ. Je me rendrai aux frontières de la Corée dans le courant de la onzième lune; je frapperai à votre porte et je verrai par moi-même si, parmi tant de milliers de chrétiens, il s'en trouvera au moins un qui ait assez de courage pour introduire l'Evêque qu'ils ont eux-mêmes demandé, et que le Ciel leur a envoyé dans sa miséricorde. »

« Des Coréens lurent cette lettre avec beaucoup d'attention : je ne saurais dire au juste quelle impression elle fit sur leur esprit; ils dirent seulement qu'elle était forte. Ce qui les frappa le plus, ce fut un décret du Souverain Pontife qui menace d'excommunication encourue par le seul fait quiconque empêchera, d'une manière active, par parole ou par conseil, ou par tout autre moyen injuste, un Vicaire apostolique d'entrer dans sa mission. Ils parurent épouvantés quand on leur cita ce décret : cela prouve qu'ils ont la foi. La constance inébranlable qu'ils ont montrée jusqu'à ce jour à professer notre sainte Religion, en est d'ailleurs une preuve sans réplique.

« Cependant, pour remplir mes intentions et la promesse qu'ils avaient donnée de répondre d'une manière claire et précise sur mon admission, ils m'envoyèrent la lettre suivante :

« Les pécheurs Augustin et autres, saluant avec crainte pour la seconde fois, écrivent cette lettre au trône de l'Evêque :

« Nous pécheurs, entièrement dignes, à cause de nos

Digitized by Google

péchés et de notre méchanceté, d'être frappés d'excommunication, depuis trente ans nous n'avons eu aucun Missionnaire; nous attendions avec plaisir l'arrivée d'un Prêtre, de même qu'un enfant soupire après sa mère. Voilà que tout-à-coup, contre notre attente, nous avons obtenu un grand bienfait du suprême Seigneur. L'année dernière un Pasteur est venu jusqu'à nous, et a dépassé les frontières sans danger. Cette année-ci, nous avons encore obtenu un nouveau bienfait : Monseigneur s'est solennellement et courageusement engagé de venir en Corée pour sauver ses brebis, et ne point rendre inutile le prix du sang de Jésus-Christ répandu pour nous. Nous rendons de grandes actions de grâces à Dieu pour un si grand bienfait, à la Sainte Vierge et à tous les Saints et Saintes. Nous remercions encore l'Empereur de la Religion (le Souverain Pontife) et l'Evêque (de Capse). Nous rendons aussi des actions de grâces à maître Ouang (Joseph), qui ne craint ni les dangers de la mort ni les travaux de la vie, voulant, uniquement pour nous, épuiser toutes ses forces, courir et travailler. Nous ne pouvons concevoir comment de si grands pécheurs tels que nous sommes avons obtenu de si grands bienfaits; émus et attendris, nous versons des torrents de larmes.

« Une des raisons pour lesquelles nous ne sommes point venus l'année dernière recevoir l'Evêque, est celle-ci : nous étions dans la persuasion que Monseigneur, différant beaucoup des Chinois par la forme et le visage, ferait certainement naître des soupçons à ceux qui ne le connaîtraient pas, et pourrait être cause indirectement de quelque fâcheux événement en Corée. C'est ce qui nous a engagés à inviter Monseigneur à venir en Corée sur un grand navire, et à aller aborder près de la ville capitale, disant publiquement : « Je suis de telle nation, né en tel endroit; je suis venu ici pour publier la Religion sainte, je désire prêcher dans

Digitized by Google

votre royaume, etc. » Et comme une telle déclaration aurait certainement pris beaucoup de temps (en conférences réciproques), alors nous aurions vu l'état des choses, et nous aurions pris une dernière détermination. En adoptant ce plan, ç'aurait été bien autrement que d'entrer clandestinement et à la dérobée. Voilà le motif qui nous a fait écrire cette lettre. Ce n'est point parce que nous ne voulons point recevoir Mgr., ou parce que nous voulons le rejeter (à Dieu ne plaise !) : nous craignons la peine de la réjection (d'excommunication). Mais aujourd'hui, frappés de terreur comme d'un coup de foudre à la lecture de l'avis ou de l'ordre que Mgr. nous a envoyé, nous avons la confiance qu'il daignera examiner l'état des choses. (Ils ont mal pris le sens de ma lettre, peut-être leur a-t-elle été mal expliquée.) Or, nous obéissons aux ordres que Mgr. nous a envoyés par maître Ouang. L'année prochaine, à la onzième lune, nous enverrons des chrétiens à Pieu-Men pour recevoir Mgr. absolument de la même manière que nous reçûmes, l'année dernière, le Père Pacifique. Mgr. et maître Ouang se rendront (au lieu convenu) quelque temps avant le jour fixé ; ils prendront logement dans une boutique. Les signes de reconnaissance seront les deux lettres ou caractères : *Ouan*, *Sing* (c'est-à-dire, dix mille félicités, ou bien, avoir une entière confiance). Ils tiendront à leurs mains les mouchoirs (dont on est convenu), et cela ira très-bien. Nous recevrons d'abord Mgr., et ensuite, l'année prochaine, maître Ouang ; ce qui sera aussi bien. Nous vous rappelons l'état de notre pays : tous les chrétiens sont pauvres, ils n'ont pas de quoi vivre ; comment pourront-ils se procurer l'argent que nous pensons être nécessaire (pour recevoir, loger et nourrir Mgr.) ? Nous dépenserons pour cela au moins la somme de cinq cents taëls (environ 3,500 francs). Si Mgr. désire que tout soit bien et beau, en ce cas-là,

Digitized by Google

il faudra mille ou même deux mille taëls (14,000 francs). Plus il y aura d'argent, mieux on arrangera tout. Mais pourrons-nous employer une si grande somme? Il faut préparer tout selon nos forces et selon les circonstances du temps; cela se fera peu à peu. Nous espérons que Mgr. aura égard à l'état misérable de notre pays, et qu'il ne se plaindra point : nous l'espérons, et nous l'espérons.

« Il y a, outre ce que nous venons de dire, bien d'autres choses que nous avions confiées à maître Ouang pour être rapportées verbalement à Mgr. : c'est pour cela que nous ne les mettons pas par écrit. Qu'il donne promptement réponse.

« Nous souhaitons que Mgr. soit mille et dix mille fois content, joyeux et tranquille; qu'il ne fasse pas d'instances (qu'il ne se presse pas); ce que nous espérons.

« Toutes les années, on peut entrer à la 14e lune, depuis le 6e ou 7e jour jusqu'au 10e, 11e, 12e et 13e jour. La seconde fois on peut entrer à la onzième lune, depuis le 16e ou 17e jour jusqu'au 20e, 23e ou 24e. A cette dernière époque, on apporte à l'empereur les présents d'usage à l'occasion de la nouvelle année. Nous viendrons probablement dans ce temps-là. Quand vous serez parvenus à la porte chinoise, vous attendrez pendant quelques jours. Mais pourrez-vous attendre sans danger? Nous espérons seulement que nous traiterons bien cette affaire. Il faut prendre les précautions nécessaires, afin de ne point causer de soupçons. »

« D'après la teneur de cette lettre et les colloques qu'ils ont eus avec d'autres personnes, on a des preuves certaines que les Coréens désirent m'introduire chez eux, ainsi que les autres Missionnaires européens. Ils seraient au comble de la joie, s'ils pouvaient avoir et conserver un Evêque

Digitized by Google

sans danger ; mais ils craignent tous de ne pas pouvoir surmonter les difficultés qui s'opposent à mon entrée, ils veulent me voir avant de s'aventurer. Ils n'ont donné qu'une promesse conditionnelle (peut-être). Ce *forsitan* de mauvais augure diminue de beaucoup mes espérances.

« Le 29 janvier, Joseph repartit pour Péking; nous nous quittâmes, j'allais presque dire pour ne plus nous revoir. Peu s'en est fallu qu'il ne soit devenu victime de son zèle.

« Pendant son absence je reçus des lettres de Macao, qui m'annonçaient les tristes événements arrivés au Tong-King et en Cochinchine, et la mort du vénérable Evêque de Sozopolis, Mgr. Florens. Cette nouvelle aigrit encore la douleur que j'éprouvai quand je dus me séparer de ce respectable Prélat, que je regardais comme mon père. Le souvenir de ses vertus et des bontés qu'il a eues pour moi me rendra sa mémoire toujours chère. Je pense souvent à ce saint Evêque, et toujours avec attendrissement.

« Les chagrins que me causèrent tant de tristes événements arrivés coup sur coup, et l'inquiétude que me donnait une entreprise que je regardais presque comme désespérée, furent un peu adoucis par la nouvelle du glorieux martyre du vénérable M. Gagelin, et par la réception du rescrit de la Propagande, qui, daignant satisfaire vos vœux et les miens, confiait la mission de Corée aux soins de notre Société.

« Le 7 février, l'affaire fut entièrement terminée. Joseph remit entre les mains des Coréens la somme convenue, avec quelques effets ; et les Coréens lui donnèrent un habillement complet, dont je devais me revêtir aux frontières. Le révérend Père Sué, lazariste chinois, me prêta la somme dont j'ai parlé ; elle a été restituée à M. Torrette, à Macao.

« Pendant que j'étais au Chang-Si, un catéchiste qui a été long-temps au service de Mgr. le Vicaire apostolique de

Digitized by Google

cette province, me promit, quand je le voudrais, d'aller louer une maison sur les frontières de la Corée. Quand je fus assuré de la bonne volonté des Coréens, je crus devoir accepter cette offre : sans ce moyen, il me paraissait trop dangereux de passer quelque temps aux frontières, logé chez des païens.

« Le 30 mars, j'envoyai donc un courrier au Chang-Si pour avertir ce catéchiste et l'amener avec lui.

« Pendant la nuit du 2 au 3 avril, quelques séditieux d'un district du Chang-Si, peu éloigné du domicile de Mgr. le Vicaire apostolique, égorgèrent le mandarin du chef-lieu, sa famille, ses domestiques, sa garde, et après ce massacre ils mirent le feu à la maison; deux individus seulement purent se sauver pendant l'obscurité. Bien des personnes sont persuadées que les meurtriers sont de malheureux Chinois poussés à bout par les exactions exorbitantes de leur mandarin. Les confrères de celui-ci, dont la conduite n'était pas meilleure, craignirent d'être recherchés; ils firent courir le bruit que c'était une conspiration tramée par les Pe-lien-kiao. Le premier mandarin militaire du district fit aussitôt cerner la ville, plaça des corps-de-garde dans toutes les avenues, se saisit de tous les gens suspects, et, comme c'est l'ordinaire, fit arrêter tous les chrétiens qu'il put trouver. On sait qu'il n'y a parmi eux aucun Pe-lien-kiao, que leur religion les oblige à rester fidèles à leurs princes et aux magistrats; mais n'importe, le Christianisme est une religion prohibée par le gouvernement, il faut la persécuter : il n'arrive point de funeste événement dont les chrétiens n'aient à souffrir. Parmi les chrétiens que ce chef militaire fit arrêter il se trouva un Prêtre chinois; ce malheureux accident mit le Chang-Si et les districts voisins en rumeur: le gouverneur-général publia un édit foudroyant contre les Pe-lien-kiao et contre toutes les sectes prohibées,

Digitized by Google

parmi lesquelles il comprenait la Religion chrétienne, qu'il nommait expressément. Par une contradiction inexplicable, il défendait d'inquiéter les bonzes, de quelque secte qu'ils fussent, quoiqu'on en eût arrêté quelques-uns, comme convaincus d'être Pe-lien-kiao. Tout semblait présager une persécution générale dans le Chang-Si. A Ta-Juen-Fou, métropole de la province, on avait commencé à procéder contre les chrétiens : un certain nombre avait été conduit en prison. Mgr. du Chang-Si et ses Prêtres prenaient des mesures pour détourner l'orage qui grondait sur leurs têtes; il était à craindre que mon courrier et ceux qui venaient de Macao ne fussent arrêtés avec les effets et les lettres qu'on envoyait d'Europe. Un pareil malheur aurait compromis toutes les missions du nord de la Chine et de la Tartarie. Mgr. du Chang-Si m'écrivit et me manifesta ses craintes; mais le bon Dieu permit que l'orage se dissipât au moment même qu'il commençait à éclater. L'édit de persécution contre les chrétiens fut révoqué le second ou le troisième jour après sa publication ; le Missionnaire chinois et les autres chrétiens arrêtés en différents endroits furent relâchés ; mon courrier et ceux de Mgr. arrivèrent heureusement au Chang-Si.

« Cependant, si l'orage qui s'était formé dans cette province l'épargna, il vint nous atteindre en Tartarie. Le gouvernement du Chang-Si avait fait instruire le vice-roi du Tchy-Ly du malheureux événement dont j'ai parlé, et du soupçon qui pesait sur les Pe-lien-kiao. Celui-ci montra un zèle aussi ardent, pour le moins, que son collègue : il parut bientôt un décret qui ordonnait aux mandarins inférieurs d'informer contre les Pe-lien-kiao et les chrétiens. Le mandarin de notre arrondissement méprisa cet ordre, et déclara à ses officiers qu'il n'entamerait aucune procédure contre les chrétiens : « Je connais, dit-il, par l'expérience de mes prédécesseurs, qu'il

Digitized by Google

est dangereux d'inquiéter les chrétiens; de pareils procès ont toujours nui à ceux qui les ont suscités. » Un autre mandarin, duquel nous dépendons en premier ressort, a montré encore plus de fermeté; il a résisté jusqu'à ce jour aux ordres réitérés plusieurs fois de procéder contre les chrétiens; il a même fait prévenir ceux de Sivang de donner la bastonnade à tous les satellites qui viendraient les inquiéter, parce qu'ils seraient venus sans ordre. Cependant, à n'en juger que d'après les apparences, dans une persécution, Sivang devrait être le plus exposé: les mandarins et tous les païens du voisinage savent que c'est comme la métropole de tous les chrétiens du district; plusieurs mandarins n'ignorent pas qu'il y a une église, et qu'actuellement même on en construit une autre plus vaste et plus belle; ils connaissent les principaux habitants du bourg; on ne doute point qu'il n'y ait des Missionnaires. Mais Dieu n'a pas permis qu'aucun malheur nous arrivât. L'affaire des Pe-lien-kiao n'aurait pas eu des suites fâcheuses, sans un autre accident qui faillit causer un embrasement général.

« Le 17 juin, à sept heures du soir, message extraordinaire, dont voici le rapport: « Le vice-roi de la province, prévenu qu'il y a des Missionnaires européens cachés à Sivang, a donné ordre au mandarin de l'arrondissement de les faire prendre à l'instant. Prenez la fuite à l'heure même, et cachez-vous où vous pourrez; peut-être que le mandarin et les satellites sont en chemin pour vous saisir. La nouvelle est certaine; les officiers du mandarin, instruits de cet ordre, ont averti le chef des chrétiens du district de se tenir sur ses gardes et de prendre des mesures de sûreté. » Cette nouvelle, qui paraissait officielle, jeta l'alarme partout. On serra au plus vite dans de profondes cavernes tous les objets de religion, et ceux qui pouvaient directement ou indirectement faire soup-

Digitized by Google

connaître ou réveiller l'idée d'un Européen. Nous travaillâmes jusqu'à une heure après minuit. Cela fait, on nous relégua, à petit bruit, dans une caverne. En attendant le cours des événements, on plaça des sentinelles à certaines distances, pour être prévenus à temps de l'arrivée de l'ennemi : alors nous aurions gravi la montagne. Les deux chefs du bourg nous donnèrent de grandes marques de dévouement. J'admirai leur charité ; ils oubliaient leur propre danger pour ne s'occuper que du nôtre : cependant ils étaient bien plus exposés que nous.

« Le 18 et le 19, nouveau message. « Ce ne sont point les Européens qui sont l'objet des poursuites du vice-roi ; on ignore même s'il y en a un seul dans toute la province : c'est un mandarin militaire qui est la cause de ce malheureux événement. Cet officier, promu à un grade supérieur, est allé remercier le vice-roi ; celui-ci lui a demandé s'il y avait des rebelles pe-lien-kiao dans son district : « Non, Excellence, dit-il, il n'y a point de Pe-lien-kiao, mais il y a beaucoup de chrétiens. » Ce méchant homme, ennemi secret des chrétiens, s'est plu par des rapports calomnieux à les rendre suspects et odieux au mandarin ; il a obtenu un ordre adressé au gouvernement de Sueng-Ho-Fou, pour informer contre eux et contre le Missionnaire du lieu désigné. Le prêtre, averti à temps, s'était sauvé à la faveur de la nuit. Pour comble de malheur, l'officier militaire accusateur et ennemi personnel des chrétiens a été chargé de faire les recherches : il a arrêté tout ce qu'il en a pu trouver, hommes et femmes, et les a fait traîner à Sueng-Ho-Fou. Il a même dépassé les limites de sa juridiction, il s'est permis de faire des arrestations dans un district étranger. S'il eût été question d'une affaire purement criminelle, il eût été sévèrement puni ; mais en Chine, comme ailleurs, lorsqu'il s'agit d'une incrimination contre la Religion chrétienne, tout est

Digitized by Google

permis ; on peut impunément violer tous les droits de la justice, et faire violence aux lois. Cependant le mandarin lettré, à qui il appartient de porter la sentence, indigné de la conduite irrégulière de l'officier militaire, a fait délivrer toutes les femmes et un bon nombre d'hommes ; il n'a retenu prisonniers que dix à douze chefs de familles.

« Cette injuste inquisition a réveillé la cupidité de quelques autres mandarins lettrés et militaires. Il y a eu plusieurs chrétiens persécutés en certains districts ; quelques-uns se sont rachetés à prix d'argent ; d'autres ont été cruellement tourmentés, et condamnés à de fortes amendes. Nous apprîmes, il y a peu de jours, qu'un saint vieillard connu de tous les Missionnaires a été frappé d'une manière inhumaine. Ce vénérable confesseur, craignant de succomber aux tourments, a offert environ quatre mille francs au mandarin pour n'être pas tourmenté davantage. Ce ministre de l'enfer lui a répondu : « Non, tu apostasieras, et de plus tu me donneras cette somme. » Le saint confesseur a tenu ferme. Plusieurs ont pris la fuite, aimant mieux perdre leurs biens que de s'exposer à perdre la foi. Quelques-uns se sont réfugiés chez nous. Le mandarin duquel nous dépendons immédiatement a encore refusé de faire des informations contre les chrétiens : Dieu veuille le confirmer dans sa bonne résolution!

« Le 23, le catéchiste de Sivang, mû par un motif de compassion excessive, nous fit sortir de notre caverne, et nous ramena à notre premier domicile. Nous étions passablement bien dans cette habitation souterraine. Ces cavernes ne ressemblent pas à celles que la nature a creusées dans les montagnes : ce sont des habitations préparées de main d'homme dans le flanc d'une colline ; on y trouve toutes les petites commodités qui sont dans les pauvres cabanes bâties en plein air ; il y a des familles

Digitized by Google

entières qui passent leur vie dans ces obscures retraites. Cependant l'air y est humide et malsain ; comme il n'y a qu'une seule ouverture qui est souvent fermée, il circule difficilement. Le 26, une nouvelle alerte nous obligea de fuir une seconde fois ; nous allâmes chercher un asile dans une vieille baraque, sur une montagne.

« Le 3 juillet, un nouveau motif de compassion nous fit rappeler à Sivang : peu s'en fallut que nous ne fussions obligés de fuir pour la troisième fois.

« Le 7, un nouveau message nous fit prendre de nouvelles mesures de sûreté. Depuis ce temps jusqu'à ce jour, nous sommes entre la crainte et l'espérance. Le vice-roi est fort mal disposé ; il a répondu à la consultation du mandarin de l'arrondissement qu'il fallait continuer les recherches, ce qui signifie qu'il faut en venir à une persécution générale. Celui-ci a jusqu'à présent éludé cet ordre. Puisque les Pe-lien-kiao nous causent, sans s'en douter, tant de tracasseries, vous serez probablement bien aises de les connaître. Les Pe-lien-kiao, ou sectateurs de la religion de la fleur du nymphæa, sont de vrais francs-maçons chinois; ils sont répandus dans toutes les provinces de l'empire; le nombre est de plusieurs millions : c'est une espèce de gouvernement qui travaille secrètement à renverser le gouvernement établi ; ils ont un chef et des officiers inférieurs qui se distinguent par différents grades. Tous sont liés par un serment qui les oblige au secret le plus inviolable; ils se font un devoir de nier qu'ils soient de la secte, quand ils sont poursuivis comme Pe-lien-kiao. Ils se livrent à des superstitions secrètes, mais à l'extérieur ils ne diffèrent en rien du reste des Chinois ; ils ont seulement des signes particuliers pour se connaître entr'eux, font des collections pécuniaires, et forment un trésor pour les besoins de l'ordre. Lorsqu'ils sont découverts

Digitized by Google

sous un nom, ils en prennent un autre. Aujourd'hui ils se disent sectateurs de la religion du suprême Ciel, mais le vulgaire ne les connaît que sous leur premier nom de Pe-lien-kiao. Leur but principal est de renverser le gouvernement, pour lui en substituer un autre composé seulement de Pe-lien-kiao. Plusieurs fois ils ont tenté de réaliser leurs principaux desseins, mais ils ont toujours échoué. Sous le règne du dernier empereur (Kia-Tching), il y a environ vingt-cinq ans, ils furent sur le point d'exécuter leur projet (1). Un jour plus tard, et la Chine avait un empereur pe-lien-kiao : on se pressa un peu trop. Parmi les conjurés se trouvaient des Chinois de toutes les classes; des princes du sang, des eunuques du palais, des magnats, etc.: on se saisit du chef. L'empereur voulut l'interroger lui-même : « Combien as-tu de sectateurs, lui demanda-t-il? — J'ai pour moi le tiers de l'empire. — As-tu parmi tes partisans des sectateurs de la religion du Ciel (c'est-à-dire des chrétiens)? — Je n'en ai aucun qui professe cette religion. » Malgré ce glorieux témoignage et cette déclaration authentique, l'ingrat empereur porta vers le même temps une loi qui condamnait à mort tous les Missionnaires, et les simples fidèles à l'exil perpétuel. Il est certain que cette secte est funeste à la Religion chrétienne. Il

(1) Mgr. l'Evêque de Capse se trompe sur l'époque où la secte des Pe-lien-kiao fut sur le point de détrôner la dynastie régnante : ce fut environ dix ans plus tôt. Ils exercèrent leurs ravages dans différentes provinces, depuis 1794 jusqu'en 1802. C'est en cette année-là qu'un de leurs principaux chefs fut pris. Voyez ce qui est dit, à ce sujet, dans les nouvelles *Lettres édifiantes* tome III, p. 379 et suiv., et tome IV, p. 3 et 4.

Ce ne fut que plus de deux ans après la défaite des Pe-lien-kiao, c'est-à-dire en 1805, que l'empereur Kia-Tching commença à molester les Missionnaires et les chrétiens, surtout à Péking; mais ce ne fut qu'en 1814 qu'il condamna à mort les Missionnaires.

Digitized by Google

n'y a point de révolte de Pe-lien-kiao, qui par contre-coup ne nuise aux chrétiens. On dit que cette secte fameuse en Chine a commencé avec cette dynastie; mais il paraît qu'elle est beaucoup plus ancienne.

« Vers la fin de juin, j'envoyai un courrier pour aller chercher Joseph, dont je commençais à être fort en peine. Sur la route, cet homme rencontra un Prêtre chinois qui lui fit rebrousser chemin pour nous annoncer la prochaine arrivée de M. Mouly, lazariste français. En effet, ce Missionnaire parvint à Sivang le 12 de juillet. Il passa sans danger dans tous les lieux où la persécution était le plus violente: le bon Dieu le protégea d'une manière particulière. Chemin faisant, il alla loger chez un chrétien qui avait été visité, ainsi que bien d'autres, par le mandarin du district; peu après son départ, le mandarin revint et fit conduire en prison tous les chrétiens qu'il trouva dans cette maison et ailleurs. Un peu plus tôt, un peu plus tard, M. Mouly était certainement arrêté. Un si grand malheur aurait donné à la persécution une terrible intensité.

« Le 6 juillet, j'envoie, pour la seconde fois, le même courrier sur les traces de Joseph. Le journal impérial avait, dit-on, annoncé que trente barques, du nombre de celles qui apportent le riz à l'empereur, avaient été brûlées. Trois cents personnes avaient péri dans l'incendie; on crut bientôt que Joseph était de ce nombre. Je ne pus me persuader qu'un tel malheur lui fût arrivé; je ne pouvais point concevoir d'abord comment trente barques qui naviguent à une distance plus ou moins grande les unes des autres, auraient péri par un même incendie : cependant l'annonce officielle d'un événement qui n'était contredit par personne, me causait les plus vives appréhensions.

« Enfin, le 8 septembre, il arriva à Sivang dans l'état le plus pitoyable; il était couvert de plaies et de tumeurs.

Digitized by Google

Le froid qu'il avait supporté en Tartarie et sur la route de Péking, ajouté à l'humidité et aux vapeurs malsaines de sa barque, l'avaient mis dans ce triste état; il est encore dans une impossibilité complète, je ne dis pas de marcher, mais même de voyager à cheval ou dans un chariot. Cependant son courage est toujours au-dessus de ses forces; il voit bien que, dans la circonstance actuelle, sa présence m'est très-nécessaire.

« Le funeste événement dont j'ai parlé plus haut s'est trouvé vrai, du moins en partie. Plusieurs barques du nombre de celles qui portent le riz à l'empereur, ont été brûlées dans le fleuve Yang; un grand nombre de matelots et de voyageurs ont péri dans l'incendie ou dans l'eau, en s'efforçant de gagner le rivage. Ces barques étaient à l'ancre, et à côté les unes des autres. On attribue cet accident à la malveillance. L'équipage de plus de cent autres barques s'est révolté contre ses chefs, ils les ont égorgés ainsi que bien d'autres personnes; les uns sont morts dans cette rixe, les autres ont pris la fuite: ceux qui sont restés sont entre les mains de la justice; enfin quelques autres barques ont été brisées par le courant, en remontant une cataracte ou chute d'eau. Les Chinois ne connaissent point l'usage des écluses; ils ignorent les ressources de la science hydraulique, qui produit des prodiges en Europe: aussi la navigation en Chine, soit sur les côtes, soit dans l'intérieur, est-elle toujours pénible, longue et souvent même dangereuse. Les barques du Kiang-Si qui naviguent sur le canal impérial, sont un an pour aller au port de Péking et revenir dans leur province; cependant la distance est à peine de trois cents lieues. Joseph s'est trouvé dans la bagarre, il a été témoin de tous ces funestes accidents; mais le bon Dieu l'en a préservé comme par miracle, il en a été quitte pour son infirmité.

Digitized by Google

« La persécution contre les chrétiens de ce district commence à se ralentir, mais elle n'a point entièrement cessé. Neuf de ces généreux confesseurs ont été condamnés à l'exil perpétuel en Tartarie. Pendant qu'on les conduisait de leur canton au chef-lieu de l'arrondissement, les archers se sont arrêtés dans une auberge pour se rafraîchir. Un Prêtre chinois qui attendait l'occasion favorable, a profité de la circonstance pour les confesser; trois ont reçu la communion. Le Missionnaire aurait bien voulu les communier tous; mais les satellites ont voulu continuer leur marche, et il n'était pas prudent de se trouver avec les prisonniers à leur arrivée.

« Il paraît que les premiers qui furent arrêtés au mois de juin, au nombre de douze, seront condamnés à un exil de dix ans. On ignore quelle sera la destinée de ceux qui ont été cruellement fustigés dans une petite villo voisine. Le mandarin qui les a fait tourmenter a été appelé par le vice-roi de la province; on ne sait pourquoi.

« Les habitants de Sivang, et les Missionnaires aussi, n'ont pas l'air de craindre. Quoique nous soyons presque au centre des endroits où la persécution est allumée, les chrétiens de ce pays-ci n'ont point interrompu la construction de leur église : elle est enfin achevée; elle est belle pour un bourg si misérable; peut-être l'est-elle trop. Un tel édifice, que l'on peut appeler à juste titre la merveille de cette partie de la Tartarie, pourrait bien attirer l'attention de quelque mandarin peu favorable au Christianisme, et causer sa ruine et celle des chrétiens. Après Péking, Macao et le Fokien, je ne connais que Sivang qui ait un édifice public consacré au culte divin. Depuis quelques jours, nous nous trouvons huit Missionnaires réunis à Sivang, savoir : un Evêque européen, deux Missionnaires aussi européens, cinq Prêtres chinois, non compris bon nombre de Catéchistes

Digitized by Google

et quelques élèves du sanctuaire. En voilà plus qu'il n'en faut pour tenir un synode en forme.

« Joseph va mieux, mais il n'est pas entièrement guéri ; son courage ne l'a point abandonné.

« Nous partons mercredi prochain 7 du mois d'octobre. Nous avons acheté un petit chariot qui ressemble assez à une brouette ; il nous coûte sept francs, y compris l'attelage. On nous donne deux chevaux pour la somme de cent quarante francs, et un troisième pour rien : nous formons une petite caravane. Nos gens s'arment de toutes pièces, nous devons marcher pendant deux cents et quelques lieues à travers les montagnes et des déserts remplis de voleurs et de bêtes féroces ; d'un jour à l'autre on nous annonce quelque nouvelle spoliation. Ordinairement ces voleurs ne tuent point, à moins qu'on ne fasse résistance ; ils se contentent de dévaliser les voyageurs, quelquefois ils leur enlèvent jusqu'à leurs habits. Or, dans la circonstance actuelle, une telle spoliation équivaut à un cruel assassinat ; car, quoique nous soyons encore dans le mois de septembre, il gèle néanmoins bien fort. Le pays que nous allons traverser est encore plus froid que Sivang. Après un mois de marche, nous entrons dans le Leao-Tong ; dans cette province, la température est un peu plus douce, mais les habitants ne nous sont guère favorables. Je prévois d'avance qu'aucun chrétien ne voudra nous donner un asile, même en passant. Ils ont une peur terrible des Européens ; si nous ne pouvons pas vaincre leur opiniâtreté, il faudra, bon gré mal gré, prendre logement chez les païens. Au commencement de la onzième lune, nous irons à l'extrême frontière, où se tiennent les foires ; alors nous serons nécessairement seuls parmi des milliers d'infidèles, et entourés de la gendarmerie chinoise qui se trouve là tout exprès pour faire rançonner les commerçants et

Digitized by Google

examiner les étrangers. Si nous pouvons, nous construirons une petite baraque; nous aurons l'air de faire le commerce, et nous attendrons avec résignation l'arrivée des Coréens. Quand ils seront venus, supposé encore qu'ils viennent, nous entrerons si le bon Dieu le veut. Notre situation est bien critique; pour comble d'embarras, mes compagnons de voyage sont sans courage et sans capacité; heureux encore d'avoir pu trouver trois hommes qui aient voulu courir les chances d'un pareil voyage. Du reste, je m'inquiète peu des suites de cette périlleuse entreprise, j'ai remis ma destinée entre les mains de Dieu, je me jette entre les bras de la divine Providence, et cours, tête baissée à travers les dangers, jusqu'à ce que je sois arrivé au terme de ma course.

« Bonne nouvelle ! il me vient de l'argent du Chang-Si avec un excellent guide, qui consent à m'accompagner jusqu'aux portes de la Corée. Le Chang-Si a un nouvel Evêque; Mgr. le Vicaire apostolique de cette province vient de sacrer pour son Coadjuteur le révérend Alphonse, religieux franciscain, né à Naples; c'est un excellent sujet, j'ai l'avantage de le connaître; il a toutes les qualités nécessaires à un grand Evêque.

« Pour surcroît de bonheur, les chefs des courriers que j'avais envoyés au Leac Tong arrivent (1er octobre). On m'a loué une maison assez spacieuse à une petite demi-lieue de l'endroit où se tiennent les foires entre les Chinois et les Coréens; le prix du loyer est de cent cinq francs pour l'espace d'une année.

« Je termine ici cette longue relation, dont vous recevrez la suite par le prochain courrier. »

« Sivang, Tartarie occidentale, le 5 octobre 1835.

« † Barthélemi, *évêque de Capse, et vicaire apostolique de la Corée.* »

Digitized by Google

Le courrier par lequel Mgr. de Capse devait transmettre de nouveaux détails n'a plus apporté de dépêches de ce saint Prélat; à la place de celles attendues, M. le Supérieur du séminaire des Missions étrangères a reçu la lettre suivante :

« Révérend Monsieur,

« C'est avec la plus vive douleur que je vous annonce la mort de Mgr. Barthélemi Bruguière. Parti du seminaire de MM. les Lazaristes français en Tartarie, le 7 octobre 1835, pour se rendre en Corée, il arriva le 19 du même mois à une maison de chrétiens, sur la route, pour se reposer et y attendre la permission de Mgr. l'Evêque de Nanking, afin de se rendre au Leao-Tong. Le 20, après dîner, il tomba soudainement malade. Un Prêtre chinois, qui l'accompagnait, lui donna l'Extrême-Onction, et une heure après il mourut. Deux messages furent aussitôt expédiés; un pour le Chang-Si, lequel nous apporta la fatale nouvelle; l'autre pour Sivang, afin de l'apprendre à MM. les Lazaristes et à M. Maubant. Nous ne savons pas encore ce que fera ce dernier, nous nous attendons qu'il se dirigera vers la Corée.

« Mgr. Bruguière avait prédit sa mort; dans une de ses lettres il nous écrivait : « Je mourrai dans une terre étrangère, en Tartarie. Que la volonté de Dieu s'accomplisse ! »

« Il avait assez souffert pour J. C. : il méritait de recevoir sa récompense. Nous avons la ferme espérance qu'il intercède maintenant dans ciel auprès de Dieu pour la mission dont il était chargé.

« † Alphonse de Donata, *évêque de Carade.* »

Digitized by Google

Note sur la chronologie chinoise, écrite par Mgr. l'Evêque de Capse, à l'appui de sa Relation.

Les Chinois ont des histoires et des annales. Tout le monde en Chine a le pouvoir de composer des histoires, mais toutes ne sont pas véridiques, ni reconnues pour telles par le gouvernement et par les Chinois instruits. Ce ne sont souvent que des fables, propres seulement à induire en erreur le vulgaire ignorant et crédule, et à amuser les gens oisifs. C'est dans ces histoires fabuleuses que l'on trouve cette chronologie qui donne au monde une si prodigieuse antiquité.

Les Annales chinoises sont les seuls monuments historiques reconnus par le gouvernement et par les savants critiques. Tous les faits rapportés dans les Annales sont regardés comme authentiques et d'une certitude irréfragable. Depuis plus de quatre mille ans, c'est-à-dire depuis la fondation de l'empire chinois, il existe une société de savants, instituée par les premiers empereurs: cette société est chargée de rédiger l'histoire de la nation; le nombre de ses membres est fixé, et ils ont chacun un nom particulier, qui ne change jamais; il passe à leurs successeurs: c'est ce qu'on appelle le tribunal des Annales. Il est placé dans la capitale, où réside le chef de la nation. Pour éviter les dangers de l'adulation et de la crainte, les ouvrages rédigés par les membres de ce tribunal sont déposés dans des coffres de fer que personne n'a le droit d'ouvrir, pas même l'empereur. Ces Annales ne sont livrées à l'impression et connues du public qu'après le changement de la dynastie, dont elles contiennent l'histoire. On dit que celles de la précédente dynastie, c'est-à-dire des Tartares Mantchoux, est encore à paraître, quoiqu'il y ait déjà quatre coffres remplis de mémoires.

D'abord ces Annales étaient éparses comme les rapsodies d'Homère, ce qui ouvrit peut-être un moyen facile à la falsification et à l'interpolation. Le docteur Kin-Gin-Chan, qui vivait dans le quatorzième siècle de l'ère vulgaire, réunit toutes ces Annales en un même corps d'histoire. Il rejeta toute l'histoire des temps fabuleux, qui appartiennent au règne de Fo-Hi. Son ouvrage commence à la première année du règne d'Yao, que les Chinois regardent comme leur second empereur, c'est-à-dire vers l'an 2353 avant Jésus-Christ Selon l'opinion commune, Jésus-Christ est

Digitized by Google

venu au monde l'an 4004 de la création : or, si l'on soustrait 2353 du nombre 4004, on aura pour différence 1651 ; cette époque, à six années près, coïncide avec le déluge. Cette légère erreur chronologique aura pu se glisser facilement dans une histoire qui comprend une si longue durée. Cet Yao pourrait bien être un des petits-fils de Noé. Ainsi le plus ancien empire du monde ne peut faire remonter ses connaissances historiques que jusqu'au déluge, en s'en tenant même à la chronologie du texte hébreu; mais si l'on adopte la chronologie des Septante, admise par toute l'Eglise grecque, et suivie par l'Eglise latine, toutes les difficultés s'évanouissent. On a plus de temps qu'il n'en faut pour placer après le déluge le règne fabuleux et incertain de Fo-Hi.

Le docteur Nan-Hien, qui florissait dans le seizième siècle de notre ère, ajouta aux Annales authentiques, rédigées par Kin-Gin-Chan, l'histoire fabuleuse de Fo-Hi, que l'on dit être le premier empereur chinois. Plusieurs critiques croient que c'est Noé. Par cette addition Nan-Hien recule l'origine de l'empire chinois jusqu'à l'an 2951 avant Jésus-Christ. Si l'on s'en tient à la chronologie des Septante, on ne trouve dans l'histoire de la Chine rien qui soit contraire à l'Ecriture-Sainte. Le règne de Fo-Hi est postérieur au déluge de plusieurs années; mais une pareille époque semble contredire la chronologie hébraïque: cependant cette contradiction pourrait bien n'être qu'apparente. Il est très-probable que Fo-Hi est Noé, selon le sentiment de plusieurs savants. Un déluge arrivé vers cette époque, suivant les traditions populaires des anciens Chinois, semble donner une grande probabilité à cette opinion; il est bien possible encore que les Chinois, en prenant Noé, sous le nom de Fo-Hi, pour leur premier empereur, aient fait commencer son règne à l'année même de sa naissance, et que, réunissant cette époque qui précède le déluge avec celle qui l'a suivi, ils en aient fait une seule qui forme la durée du règne de ce prétendu empereur : en effet, si l'on retranche 2951 du nombre 4004, on a pour différence 1053. Or, cette date, à compter depuis la création du monde, répond, à quelque chose près, à l'époque à laquelle le texte hébreu place la naissance de Noé.

De ces principes découlent naturellement ces conséquences : 1° les Annales chinoises, qui sont l'histoire authentique de la nation, ne sont point opposées à la chronologie du texte hébreu, encore moins à celle du texte grec; 2° l'histoire fabuleuse du règne de Fo-Hi ne contredit point le texte grec, et peut-être même

Digitized by Google

s'accorde-t-elle avec le texte hébreu; 3° la chronologie chinoise, qui fait remonter l'origine du monde à une si haute antiquité, est rejetée de tous les savants critiques chinois; elle ne se trouve consignée que dans des ouvrages fabuleux, rejetés par tous les gens sensés.

Nous étions loin de nous attendre, en terminant ce cahier, à avoir une nouvelle et bien douloureuse perte à annoncer: c'est celle de Mgr. Auvergne, archevêque d'Icone, délégat du St-Siége dans le Levant, et qui, dernièrement encore, venait d'être nommé Visiteur apostolique du diocèse de Babylone. Lui et M. l'abbé Guinoir, son grand-vicaire, étaient partis d'Alep le 19 août, avec leur suite, pour se rendre à Bagdad par la Mésopotamie. Arrivés à Diarbekir le 2 septembre, ils se trouvèrent indisposés le 10, et firent appeler les médecins européens des régiments turcs qui sont en garnison à Diarbekir. Ceux-ci leur administrèrent des remèdes qui n'eurent point un heureux effet. Le 12, Mgr. l'Archevêque d'Icone a passé à une meilleure vie; et le 14, M. l'abbé Guinoir l'a suivi dans le tombeau.

Le clergé de Diarbekir, une partie de celui des autres villes de la Mésopotamie qui était venu à la rencontre du Prélat, et toutes les populations catholiques de ces contrées sont inconsolables. Les corps des défunts ont été inhumés dans l'église des Chaldéens de Diarbekir, où ils reposent chacun dans un tombeau neuf; et l'autorité turque a fait apposer les scellés sur tous les objets qui leur avaient appartenu. En apprenant cette affligeante nouvelle, M. le consul de France à Alep s'est empressé d'envoyer à Diarbekir le chancelier de son consulat : celui-ci a dû recueillir tout ce qu'avait pu laisser le Prélat ou son Grand-Vicaire, et faire une enquête sur un événement si triste et en même temps si inattendu. Tous ces détails sont extraits d'une lettre que nous écrit un négociant français d'Alep, sous la date du 26 octobre 1836.

La mort de Mgr. Auvergne laisse un bien grand vide à remplir. Il était le seul Evêque latin dans un espace d'une prodigieuse étendue : toute la Syrie, l'île de Chy-

Digitized by Google

pre, l'Arabie, l'Egypte, formaient sous sa juridiction un immense vicariat apostolique, dont les limites étaient d'un côté les cataractes du Nil, et de l'autre l'Euphrate. Il était le représentant du St-Siége au milieu de tous les Evêques et Patriarches catholiques des divers rits qui se trouvent dans ces pays. La nouvelle mission qui lui était confiée, et qu'il allait remplir, ajoutait aux contrées dont nous venons de parler, la Mésopotamie, la Syrie, la Chaldée, une partie même de la Perse.

L'influence qu'exerçait ce Prélat était très-grande : à son entrée dans une ville ou dans un village, les populations en masse, catholiques, hérétiques, Grecs et Turcs, s'empressaient sur son passage : au Caire, les honneurs militaires lui avaient été rendus ; Méhémet-Ali avait honoré en sa personne le représentant du Souverain Pontife, et Ibrahim avait solennellement accordé, à sa prière (chose inouïe jusqu'alors), la grâce d'un chrétien renégat repenti.

Quant à son zèle, il était véritablement infatigable : depuis environ quatre ans qu'il était dans le Levant, il n'avait presque cessé d'être en chemin pour visiter quelque partie de sa vaste délégation apostolique ; il arrivait à peine de la Haute-Egypte, et déjà il s'acheminait vers Bagdad. Il est probable qu'il s'était détourné un peu de sa route pour visiter le Patriarche catholique chaldéen de Babylone, qui réside à Diarbekir. Un peu plus d'un mois avant sa mort, le 7 août 1836, le Prélat nous écrivait d'Antioche, en accusant réception des fonds qui lui furent envoyés pour la dernière répartition : « J'ai fait faire un *triduum* de prières, pendant lequel j'ai offert le saint Sacrifice pour l'Œuvre, et pour tous ceux qui y participent... » Telle a été sa dernière lettre.

Mgr. Jean-Baptiste Auvergne était français, né dans le diocèse de Nîmes ; il avait été choisi pour délégat apostolique par Sa Sainteté le pape Grégoire XVI lui-même, et sacré à Rome en 1833 ; à peine était-il âgé de 45 ans lorsqu'il est mort.

Digitized by Google

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

RECUEIL PÉRIODIQUE

DES LETTRES DES ÉVÊQUES ET DES MISSIONNAIRES DES MISSIONS DES DEUX MONDES, ET DE TOUS LES DOCUMENTS RELATIFS AUX MISSIONS ET A L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Collection faisant suite aux Lettres Edifiantes.

MARS 1837. — N° LI.

A LYON,
CHEZ L'ÉDITEUR DES ANNALES,
RUE DE LA PRÉFECTURE, N° 5.

A PARIS ET DANS LES AUTRES VILLES,
CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

1837.

Avec approbation des Supérieurs.

Digitized by Google

AVIS.

MM. les Collecteurs de dizaines sont instamment priés de faire circuler régulièrement les Annales parmi tous les Souscripteurs dont ils ont la charité de recueillir les aumônes : un assez grand nombre se plaint d'être privé de cette lecture édifiante, si propre à nourrir le zèle en faveur de l'Œuvre, et à entretenir l'esprit de foi parmi nous.

Cet Ouvrage se vend au profit de l'Œuvre.

Prix de ce Cahier. . . . . 75c.

LYON, IMPRIMERIE DE PÉLAGAUD ET LESNE,

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

Nous continuons la publication des cartes géographiques des pays où se trouvent les missions secourues par l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Celle qui est à la tête de ce cahier comprend les Etats-Unis, le Canada et quelques autres régions adjacentes. Malgré les étroites limites du cadre auquel nous nous sommes astreints, nous y avons fait entrer à peu près tous les endroits où il y a des catholiques et des chapelles, et tous ceux qui pour un motif quelconque ont marqué dans l'histoire des missions. Ce travail a été revu avec soin, pour les Etats-Unis, par Mgr. Bruté, et pour le Canada et le Nord par Mgr. Provencher ; nous avons lieu de le croire aussi exact que possible. La division indiquée par des tracés de points est celle des diocèses actuels, les évêchés se reconnaîtront à la croix et au caractère romain. Le nom des peuplades sauvages encore existantes se trouve sur les lieux qu'elles habitaient lors de la publication des précédents N^os^ des Annales.

Nous dirons peu de choses sur deux des grandes divisions de cette carte : la statistique de l'Eglise des Etats-Unis est assez connue aujourd'hui, et nous l'avons déjà offerte à nos lecteurs (1). Nous rappellerons seulement que depuis l'époque où nous leur en présentâmes le tableau, deux nouveaux siéges épiscopaux ont été érigés : ce sont

(1) Annales, N° XXIV, pages 714 et suivantes.

Digitized by Google

ceux du Détroit et de Vincennes. Ainsi le nombre des diocèses dans toute l'étendue du territoire de l'Union, est de quatorze, y compris celui de Baltimore qui a le titre d'archevêché. Ce nombre s'accroîtra très-probablement encore; un peu plus tard[1], et lorsque nous aurons recueilli tous les renseignements que les divers Prélats de ces contrées veulent bien successivement nous transmettre, nous nous réservons de rédiger une nouvelle statistique de l'état actuel de l'Eglise dans cette partie si intéressante du Nouveau-Monde.

Tous les pays placés à gauche ou à l'ouest des Etats-Unis, sont, jusqu'à l'océan Pacifique, habités par des peuplades de sauvages. Les Jésuites s'occupent en ce moment de missions parmi ces tribus, errantes pour la plupart et sans villages ni demeures fixes. Le temps viendra sans doute où des Evêques ou Vicaires apostoliques seront nommés pour ces pays reculés; en attendant, tous ceux qui se trouvent placés dans le vaste territoire qui s'étend du Missouri jusqu'aux montagnes Rocheuses, sont soumis à la juridiction de Mgr. l'Evêque de St-Louis. La résolution prise par le congrès américain de transporter au-delà du Mississipi tous les restes des anciennes nations indiennes, augmentera quelque peu le nombre des habitants de ces immenses et presque désertes contrées.

La troisième division, qui comprend le Canada et les pays adjacents, demande quelques explications plus détaillées: nous allons en parler à part.

Digitized by Google

MISSIONS DU CANADA.

Il n'est pas hors de propos sans doute, en offrant le tableau d'une mission dont nous avons à peine dit quelques mots, de le faire précéder d'une notice sur l'ensemble de celles qui se trouvent dans les possessions anglaises de l'Amérique septentrionale et dont celle-ci dépend. Le Canada forme la portion la plus notable de ces missions : on sait que c'était autrefois une colonie française, qui a porté même pendant quelque temps le nom de Nouvelle-France. Il fut découvert en 1534; mais ce n'est qu'à l'année 1608 que peut se rapporter le premier établissement fait à Québec, ville capitale de tout ce pays. Quelques années après, des Religieux récollets, puis des Jésuites vinrent y prêcher la Foi. Bientôt elle se propagea au loin : les Jésuites la portèrent aux peuplades les plus reculées, bien souvent aux dépens de leur propre vie, car dans un assez bref délai quatre de leurs Missionnaires furent massacrés par les Iroquois. En 1659, arriva au Canada le premier Evêque envoyé dans cette contrée par le St-Siége; il avait le titre de Vicaire apostolique. Quatre ans plus tard, un séminaire fut établi à Québec, qui devint le siége d'un évêché en 1670. Dès-lors la Religion ne cessa de faire des progrès jusqu'en 1763, époque où un traité de paix vint garantir à l'Angleterre la libre possession d'une colonie qu'elle avait conquise.

Digitized by Google

Un tel changement ne devait pas être favorable au catholicisme ; le gouvernement anglais ne permettait, sous aucun prétexte, à des Prêtres français de s'établir dans ces contrées. Cependant les religieux, qui avaient tant contribué au bien opéré jusqu'alors, s'éteignaient successivement ; les vides devenaient nombreux, et ce ne fut qu'à la fin de la révolution française que le gouvernement de la colonie se relâcha un peu de ses mesures rigoureuses. Alors une trentaine de Prêtres français arrivèrent successivement, et rendirent de signalés services à l'Eglise. Depuis ce moment, la position des catholiques s'améliora. Aujourd'hui le clergé canadien est traité avec égard par les autorités anglaises ; l'exercice du culte est public, les processions se font librement, et les sacrements sont portés aux malades avec toute la solennité désirable. En 1831, le nombre des catholiques, dans le bas Canada seulement, était de 403,472, sur une population totale d'un peu plus de 500,000 âmes (1); celui des anglicans était de 34,000 environ, le reste partagé entre différentes sectes.

On compte dans toute l'étendue des possessions anglaises de l'Amérique du nord, quatre évêchés, Québec, Montréal, Kings-Ton et Charlotte-Town; trois vicariats apostoliques, ceux d'Halifax, de Terre-Neuve, et de St-Boniface de la Rivière-Rouge : ces trois vicariats sont administrés par des Evêques *in partibus*, vicaires-généraux de l'Evêque de Québec, dont ils relèvent.

L'évêché de Québec, érigé en 1670, ainsi que nous l'avons dit, compte déjà une succession de quatorze Evêques. Celui qui occupe aujourd'hui ce siége est Mgr.

---

(1) On a remarqué que cette population augmentait d'un tiers environ tous les dix ans.

Digitized by Google

Joseph Signay, depuis le 19 février 1833; il a un Coadjuteur. Les exigences du gouvernement, qui entretient un Evêque anglican à Québec, ne permettent point au Prélat catholique de prendre le titre d'Archevêque, bien qu'il en exerce la juridiction. Son diocèse proprement dit se compose du district de Québec et de celui des Trois-Rivières, c'est-à-dire d'une grande partie du bas Canada, du côté de la mer.

L'évêché de Montréal a eté jusqu'à présent une dependance de celui de Québec, mais gouverné séparément: les Anglais ayant cessé de mettre obstacle à l'érection d'un évêché dans cette ville, le St-Siége y a récemment nommé Mgr. J. Lartigues, qui en était précédemment administrateur. Cet Evêque a également un Coadjuteur; la partie du bas Canada, vers l'ouest ou l'intérieur des terres, forme la circonscription de son diocèse.

Le diocèse de Québec a maintenant deux séminaires, deux hôpitaux desservis par des religieux; le nombre des Prêtres est d'environ 150. Le diocèse de Montréal possède également un grand et un petit séminaire, deux colléges, deux hôpitaux et près de 140 Prêtres. Québec et Montréal sont aujourd'hui des villes assez importantes; la population de la première est au moins de 30,000 âmes; celle de la dernière doit dépasser 40,000; elles possèdent l'une et l'autre de vastes églises, et en nombre suffisant. On compte dans tout le bas Canada vingt-deux couvents de femmes.

L'évêché de Kings-Ton (1) comprend tout le haut Canada, son érection ne date que de 1819. Quelques années auparavant, l'Evêque actuel, Mgr. Mac-Donnald, n'avait trouvé.

---

(1) C'est celui auquel un secours a été attribué lors de la dernière répartition. Voir le N° XLI des Annales, page 419.

Digitized by Google

à son arrivée dans le haut Canada, que deux Prêtres; il en a maintenant trente en presque-totalité irlandais ou écossais, et un Coadjuteur depuis 1832. Ce diocèse est un véritable pays de missions; à part quelques villes habitées par des Anglais nouvellement arrivés, il n'est occupé en grande partie que par des sauvages.

La population totale, sans comprendre les tribus errantes, est évaluée à 170,000 âmes, sur lesquelles 70,000 environ sont catholiques. Sur ce nombre on compte 40,000 blancs, et 30,000 sauvages convertis. On ne trouve dans ce vaste diocèse que trois églises en pierre, dont une dans chacune des villes principales, savoir: Toronto, Glingaris et Kings-Ton; et environ soixante chapelles, en bois ou troncs d'arbres, couvertes d'écorces, dont chacune peut contenir à peine trente personnes. C'est dans le haut Canada que les Jésuites possédaient autrefois de si florissantes missions. En 1819, elles n'étaient plus qu'au nombre de dix à douze, et la plus nombreuse ne comptait pas 300 âmes. Ce nombre a beaucoup augmenté aujourd'hui, puisqu'il est de quarante-neuf.

La province du golfe St-Laurent forme le diocèse de Charlotte-Town; ce siége est actuellement vacant par la mort de Mgr. Mac-Eachen, qui en était titulaire (1). Le clergé ne se compose que de quatorze Prêtres, répartis dans les diverses paroisses de l'île du Prince-Edouard, de l'île de St-Jean, et du Nouveau-Brunswick. St-Andrew, petite ville de ce district, à peu de distance du territoire des Etats-Unis, possède une assez belle chapelle catholique. Nous manquons, du reste, de renseignements

(1) Cet évêché a été secouru par l'OEuvre dans les années 1830 et 1832. Voir les Annales, N° XXVIII, page 423; et N° XXXII, page 127.

Digitized by Google

certains sur le nombre des catholiques du diocèse de Charlotte-Town.

L'île de Terre-Neuve a pour Vicaire apostolique, depuis 1829, Mgr. Fleming, évêque de Carparie, *in partibus*. La population de cette île est éparse le long des côtes ; si l'on excepte St-Jean, sa capitale, qui compte 12,000 habitants, et trois ou quatre autres petites villes, il n'y a point d'agglomération tant soit peu considérable : il y a cependant, à notre connaissance, sept églises dans l'île de Terre-Neuve, et depuis peu un couvent de religieuses de la Présentation a été établi à St-Jean ; elles élèvent de huit à neuf cents enfants. Le nombre exact des Prêtres et des catholiques est encore ignoré de nous ; tout ce que nous savons, c'est que les courses apostoliques de l'Evêque et de ses Missionnaires doivent être bien pénibles et même périlleuses dans un pays totalement denué de routes, et couvert de neiges pendant les deux tiers de l'année.

Le vicariat apostolique de la Nouvelle-Ecosse comprend, en outre du district de ce nom, l'île du cap Breton. Avant 1833, ces pays se trouvaient placés sous la juridiction de Mgr. l'Evêque de Québec (1). Le Vicaire apostolique actuel est Mgr. Fraser, évêque de Tanen, *in partibus*. 50,000 catholiques, seize Prêtres répartis dans des paroisses fort éloignées les unes des autres, point de collége ni de séminaire, un hiver presque éternel placent ce vicariat apostolique à peu près dans la même position que celui

(1) D'après l'almanach du Canada pour 1835, l'île du cap Breton dépendrait de l'évêché de Charlotte-Town : mais une statistique qui nous fut précédemment envoyée par ordre de Mgr. l'Evêque d'Halifax, portait cette île comme placée sous sa juridiction. Il nous a paru plus convenable de suivre les indications du Prélat, qu'un almanach qui s'occupe plus des divisions administratives que des circonscriptions d'évêchés.

Digitized by Google

de Terre-Neuve. Mgr. de Tanen, faute d'un nombre de Prêtres suffisant, est obligé de desservir lui-même trois ou quatre paroisses.

Enfin tout cet espace qui s'étend à l'ouest des grands Lacs, jusques au pôle, forme un dernier vicariat apostolique placé sous la juridiction de Mgr. Provencher, évêque de Juliopolis, *in partibus*. Le chef-lieu de cette mission est St-Boniface de la Rivière-Rouge : c'est là, du moins, qu'est fixée la résidence de l'Evêque, et que se trouve la seule église en pierre qui existe dans ces contrées ; elle n'est point encore terminée. Deux autres chapelles sont également en construction. La population de St-Boniface, de St-François-Xavier et de deux ou trois autres résidences assez rapprochées, n'est en tout que de 5 à 6,000 habitants; plus de la moitié sont catholiques. Quant au nombre des sauvages, il est inconnu ; mais, d'après le témoignage de Mgr. de Juliopolis, il est très-grand. Cet Evêque n'a avec lui que trois Prêtres canadiens, sachant la langue qui est parlée à la Rivière-Rouge ; deux autres Prêtres canadiens doivent partir au mois d'avril prochain pour la Rivière-Colombie, nouvel établissement qui prend chaque jour de l'importance. Tout le district de Colombie, dont la possession est revendiquée par les Etats-Unis, et tous les pays qui s'étendent jusqu'aux confins de l'Amérique russe ont, depuis peu, été placés sous la juridiction de Mgr. de Juliopolis. Ce Prélat, pendant son séjour en Europe, a bien voulu nous transmettre la relation suivante sur l'état général de la mission confiée à ses soins.

Mémoire sur l'établissement de la mission de la Rivière-Rouge, et ses progrès depuis 1818.

« La colonie de ce nom ne date que de 1812 ; elle doit son existence à un seigneur écossais, lord Selkirk. En

Digitized by Google

1811, ce seigneur acheta de la compagnie de la baie d'Hudson, à Londres, un très-vaste terrein, dans les environs du lac Winipic, dans lequel se jette la Rivière-Rouge. L'année suivante 1812, il envoya d'Ecosse les premiers colons. Dès son origine, cette colonie prit querelle avec la société du nord-ouest, qui faisait la traite de la pelleterie par Montréal; ces dissensions amenèrent, en juin 1814, un combat, dans lequel dix-neuf personnes furent tuées: le gouverneur de la compagnie, M. Semple, fut du nombre des morts. A la suite de ce combat, la colonie fut dispersée; plusieurs familles furent transportées au haut Canada par la compagnie du nord-ouest; le reste se sauva au fond du lac Winipic, et revint à la Rivière-Rouge la même année. Lord Selkirk, informé de l'état des choses, passa à Montréal, en 1815, avec sa famille. Un procès effrayant par les dépenses qu'il entraîna fut intenté à la compagnie du nord-ouest; il fit retentir les tribunaux du bas et du haut Canada, pendant plusieurs années, sans décision définitive; il fut ensuite renvoyé à l'échiquier en Angleterre, où il est resté sans jugement. Les deux compagnies de la baie d'Hudson et du Nord-Ouest se réunirent en 1821, sous le nom de compagnie de la baie d'Hudson; alors le parlement britannique lui donna une charte, qui lui accorde le commerce exclusif dans tout le territoire dont les eaux se jettent dans les baies d'Hudson et James: cette réunion mit la paix dans le pays. Lord Selkirk ne resta pas inactif à Montréal: outre son procès qu'il poursuivait avec vigueur, il fit le voyage de la Rivière-Rouge. Il partit en 1826, et se rendit au fort William, sur le lac Supérieur, où il passa l'hiver: ce fort était le point de réunion de tout le commerce de la compagnie du Nord-Ouest. En 1827, il se rendit à la Rivière-Rouge avec des commissaires appointés par le gouvernement, pour prendre des informations sur les lieux; il ne lui fut pas difficile

Digitized by Google

de voir que les hommes qui avaient fait tant de mal à sa colonie, manquaient totalement de principes: en conséquence, il fit signer par quelques colons catholiques une requête à l'Evêque de Québec, pour demander des Prêtres, et quitta le pays vers l'automne, se rendit sur le Mississipi, et de là à Montréal, en traversant les Etats-Unis.

« Au commencement de janvier 1828, il fit faire la demande de Missionnaires, pour sa colonie, par le gouverneur du Canada. L'Evêque de Québec, Mgr. J.-O. Plessis, ne laissa pas échapper une si belle occasion de faire briller le flambeau de la Foi dans ces parties reculées de son immense diocèse. Je fus mis à la tête de cette mission naissante, et fus accompagné d'un Prêtre et d'un jeune Ecclésiastique comme catéchiste. Nous quittâmes Montréal le 19 mai, et arrivâmes à la Rivière-Rouge le 16 juillet 1818. Nous trouvâmes la colonie dans une grande pauvreté : tout le monde vivait des produits de la pêche ou de la viande de buffle, séchée au soleil ou au feu ; encore fallait-il la faire venir de très-loin. Quoique nous fussions à la table du gouverneur, nous n'étions pas mieux que les autres, et nous n'y voyions jamais de pain. Bientôt il fallut penser à se loger pour l'hiver, et tout manquait dans le pays : point d'outils, point de charpentier. Je fus obligé d'exercer tous les métiers ; je vins enfin à bout d'élever une maison, qui devait me servir de chapelle et de logement ; je la couvris avec les roseaux d'un marais voisin, et en mis un coin à l'abri de la neige ; car il y faisait presque aussi froid dedans que dehors.

« Au milieu de nos privations, nos regards se portaient sur la moisson future, qui avait la plus belle apparence, quoique peu abondante : mais, le 3 du mois d'août, il tomba une pluie de sauterelles qui couvrirent toute la terre et dévorèrent toutes les moissons ; de plus, elles déposèrent

Digitized by Google

des œufs qui, au printemps de 1819, produisirent autant de petites sauterelles, grosses comme des puces, qui couvrirent de nouveau la campagne, et rongèrent tout ce qu'il y avait alors de végétation, jusqu'à l'écorce des arbres. A la fin de juillet, étant alors à leur grosseur, et ayant leurs ailes, elles s'élevèrent dans les airs comme un nuage épais, et disparurent. Il n'y eut cette année-là aucune récolte. L'année suivante, 1820, chacun sema avec confiance; et les grains avaient la plus belle apparence, lorsque le 26 juillet il tomba une aussi grande quantité de sauterelles qu'en 1818. Elles firent les mêmes dégâts, déposèrent leurs œufs dans la terre; et la récolte de 1821 fut aussi la proie de ces insectes, dont nous ne fûmes délivrés qu'au mois d'août. Ainsi s'écoulèrent quatre ans, pendant lesquels on ne put récolter ni grains ni légumes. Les sauterelles ne parurent plus; mais à leur place, des souris, en nombre infini, vinrent ravager nos petits champs. A la suite de tous ces malheurs, il n'y avait plus de semence dans le pays : il fallut en envoyer chercher, avec des frais immenses, à la Prairie du Chien sur le Mississipi; pour comble d'infortune, ce grain arriva trop tard pour être semé cette année-là. Pendant les années 1824 et 1825 il n'y eut point de fléaux dévastateurs, et les récoltes furent assez abondantes; mais l'hiver de 1825 à 1826 fut un des plus rudes que j'aie vus dans ce pays. Il commença par une neige abondante, qui tomba au quinze d'octobre; le froid se soutint constamment à un degré très-élevé. Au printemps, cette quantité de neige, fondant tout-à-coup, produisit une inondation épouvantable; l'eau s'éleva environ à trente pieds au-dessus de son niveau ordinaire. Pendant l'été, tout le pays, dans l'espace de deux ou trois lieues, fut submergé de chaque côté de la rivière; toutes les maisons des habitants furent emportées par la glace ou par la rapidité des flots. L'eau baissa aussi lentement qu'elle avait

Digitized by Google

monté. Ce ne fut qu'au 10 juin que les terres élevées furent découvertes ; alors il n'était plus temps de semer. Pendant toutes ces années de détresse la population entière ne vécut que des produits de la pêche, et de la viande de buffle. Le froid de l'hiver nous donnait le moyen de la manger fraîche ; en été, on la faisait sécher au soleil ou au feu ; le sel qui se faisait dans le pays en était le seul assaisonnement. Cette inondation, dont je viens de parler, fut la dernière de nos plaies; mais ses suites se firent sentir pendant plusieurs années encore. Une partie des colons quitta le pays, et gagna le Canada ou les Etats-Unis ; les autres se retirèrent dans les lieux de pêche et de chasse, pour vivre avec leurs familles. Peu à peu ils se construisirent des maisons, et se réunirent encore une fois sur les bords de la Rivière-Rouge. Heureusement personne n'avait péri dans l'inondation, et peu à peu le pays se remit de tous ces malheurs. Le sol, qui est fertile, produit le blé, l'orge, l'avoine, les pois et tous les légumes. Malheureusement les femmes, qui sont toutes métisses ou sauvages, ne savent fabriquer ni toiles ni étoffes, pour habiller leurs familles ; il faut avoir recours aux magasins de la compagnie de la baie d'Hudson, pour cet objet dispendieux.

« A mon arrivée à la Rivière-Rouge, je trouvai la colonie partagée en deux. Une partie était sur la rivière, au-dessous de St-Boniface : c'était là véritablement le lieu de l'établissement. J'y fixai ma demeure, et travaillai d'abord à instruire les femmes et les enfants des chrétiens du pays. Il fallait leur apprendre les prières et le catéchisme; personne autre que nous ne pouvait le faire, parce que aucun de ces colons ne savait lire. Ce poste, qui était le moins populeux alors, est devenu le plus peuplé par la suite. M. Dumoulin, mon compagnon, fut chargé d'instruire l'autre portion de la colonie, qui était à une vingtaine de lieues de St-Boniface, dans un lieu nommé

Digitized by Google

Pembina. Il fit entrer dans le sein de l'Eglise un bon nombre d'infidèles qui l'aimaient comme leur père, bâtit une chapelle, une maison et une école : mais cet ouvrage reste inachevé, parce que, par de nouveaux traités entre les Etats-Unis et la Grande-Bretagne, le poste de Pembina fut cédé aux premiers. Tous les frais qui y avaient été faits furent donc perdus, et M. Dumoulin obligé de quitter cette résidence : ceci se passa en 1823. Cependant la population s'obstina à rester à Pembina ; et ce ne fut qu'en 1824 qu'une partie alla se fixer à cinq lieues de St-Boniface, sur la rivière Assiniboine, qui se jette dans la Rivière-Rouge devant l'église de St-Boniface : ce nouveau poste porte le nom de Prairie du Cheval-Blanc, et a pour patron S. François-Xavier, qui avait été le patron de Pembina. D'abord un Prêtre de St-Boniface visita ce poste de temps en temps ; en 1827, on y bâtit une petite chapelle, qui bientôt devint trop petite ; en sorte qu'en 1832 on en a élevé une autre de 80 pieds sur 34 : on y dit la Messe depuis Noel 1833, quoiqu'elle n'ait ni toiture ni plancher. Un Prêtre, M. Charles Poiré, y a été placé résident dans l'automne de 1834 : il sait la langue du pays, assez pour confesser et expliquer la doctrine chrétienne.

« A cinq lieues plus haut, sur la même rivière, est une mission sauvage commencée en 1833. Mr G.-A. Belcourt, arrivé dans le pays en 1831, en est chargé ; il entend et parle facilement la langue des Sauteurs (on prononce Sauteux) ou Odjibwa. Environ deux cents de cette nation étaient décidés à se faire chrétiens : plusieurs d'entr'eux fréquentent les instructions ; un petit nombre seulement a été admis au Baptême, parce que le Missionnaire tâche de s'assurer auparavant de la sincérité de leur conversion, afin que les premiers admis au nombre des chrétiens puissent servir de modèles aux autres par leur régularité. Il a fallu fixer un lieu de réunion pour l'instruction de ces sauvages er-

Digitized by Google

rants et nomades. Déjà ils ont renoncé à plusieurs de leurs préjugés contre la Religion chrétienne ; ils laissent baptiser leurs enfants en bas âge assez facilement, ce qu'ils ne voulaient pas faire il y a quelques années. Les femmes embrasseraient la Foi sans difficulté ; mais ni elles, ni les jeunes gens ne feront jamais un pas en avant sans la décision des vieillards, et plusieurs de ceux-ci sont retenus parce qu'ils savent bien qu'il ne leur serait pas permis de conserver plusieurs femmes, et qu'ils ont établi chez eux la polygamie. Cependant nous ne sommes pas sans espérance que la Foi entrera peu à peu dans ces cœurs endurcis ; déjà une vingtaine de jeunes personnes ont été jugées assez sages et assez instruites pour recevoir le Baptême, un plus grand nombre est ébranlé. M. Belcourt a composé pour ces sauvages des cantiques qu'ils chantent très-bien, car ils aiment fort le chant; il a fait aussi en leur langue une traduction du Catéchisme et des principales prières chrétiennes. M. Belcourt travaille en ce moment à un dictionnaire et à une grammaire : ce sera un grand service rendu à ceux qui viendront un jour après lui.

« Je pourrais établir bien d'autres missions dans l'immense dictrict dont je suis chargé, mais il faudrait être en état d'assurer aux Missionnaires quelques moyens de se vêtir et même de se nourrir : car les sauvages croiront faire assez en les écoutant, et ils ne les écouteront même pas toujours au premier abord. C'est donc bien aussi dans tous ces pays du nord que la moisson est vraiment abondante, mais pénible à recueillir, et qu'il y a bien peu d'ouvriers, tout cela faute de pouvoir donner à ces ouvriers le denier si justement mérité. Seul avec un Prêtre jusqu'en 1831, et sans aucune ressource, il ne m'a pas été possible de tenter de planter la Foi au loin. Maintenant j'ai trois Prêtres, dont deux sont chargés des deux postes que je

Digitized by Google

tiens de décrire ; le troisième, M. J.-B. Thibault, a été ordonné dans le pays dans lequel il arriva en 1833; il parle aussi passablement la langue sauvage, il est chargé en ce moment de la desserte de St-Boniface. Ces trois Prêtres sont canadiens : les Anglais ne veulent pas en admettre qui soient d'une autre nation.

« Le chef-lieu de mes missions, qui est aussi celui de ma résidence, est situé sur la rive droite de la Rivière-Rouge, vis-à-vis l'embouchure de la rivière Assiniboine ; cette rivière, qui vient du couchant, se jette dans la Rivière-Rouge, devant l'église de St-Boniface. La Rivière-Rouge vient du midi, elle reçoit dans son cours une multitude de petites rivières, sortant toutes des immenses prairies qui la bordent des deux côtés, et va se jeter dans le lac Winipic.

« La maison que je bâtis en 1818, et qui ne fut achevée que long-temps après, me servit d'abord de logement, de chapelle et d'école. En 1820, une chapelle de 80 pieds sur 34 fut bâtie en bois ; elle ne fut mise à l'abri de la pluie et de la neige qu'en 1825 : cette chapelle subsiste encore, elle me sert de cathédrale. En 1820, je descendis à Québec pour rendre compte de ma mission; l'Evêque de Québec, Mgr. J.-O. Plessis, arrivait alors de Rome, où il était allé en 1819 pour les affaires de son diocèse, et surtout pour en obtenir la division. Il partagea en cinq diocèses, avec l'approbation du St-Siége, ce qui restait du diocèse de Québec, dont la Nouvelle-Ecosse avait été séparée quelques années auparavant; Halifax, qui en est la capitale, ayant été érigée en vicariat apostolique. Ces cinq diocèses furent Charlotte-Town, dans le Nouveau-Brunswick; Québec, Montréal, Kings-Ton dans le haut Canada, et le territoire de la baie d'Hudson, qu'on appelle communément le district du Nord-Ouest. Je fus préconisé comme premier Evêque de ce district, le 1er février 1820.

Digitized by Google

Comme le printemps de 1821 fut celui de la réunion des deux compagnies du nord-ouest et de la baie d'Hudson, afin d'avoir le temps de connaître quelle tournure prendraient les choses à la Rivière-Rouge, ma consécration fut différée jusqu'au 12 mai 1822. Je partis pour ma mission le 1er juin de la même année, et arrivai le 7 août à ma destination. Pendant mon séjour en Canada, j'avais été placé curé dans le district des Trois-Rivières; j'avais mis de côté, autant que j'avais pu, les revenus de cette cure, afin d'avoir à mon retour quelque moyen de faire du bien; mais, par je ne sais quel malentendu, mon passage, qui avait d'abord été accordé gratis sur les canots de la compagnie (1), me fut refusé au moment du départ; je fus obligé d'en faire les frais, de sorte que je dépensai tout ce que j'avais, et me trouvai absolument sans ressource à mon arrivée. Depuis ce temps, la compagnie a toujours accordé gratis mes passages et ceux de mes Missionnaires.

« En 1829, je bâtis une maison de pierre pour mon logement; cette maison avait 45 pieds sur 35 : elle fut la première bâtisse en pierre dans le pays; elle est malheureusement peu solide. En 1830, je descendis en Canada pour deux fins : la première était d'y trouver un Prêtre, qui se consacrât uniquement à l'étude de la langue sauvage et ensuite à leur instruction; ce que je trouvai dans la personne de M. Belcourt, qui est maintenant à la tête d'un établissement uniquement pour les sauvages, comme je l'ai dit plus haut : la seconde était de faire une souscription parmi le clergé et le peuple du bas Canada, pour m'aider à bâtir une église en pierre. Je trouvai de la générosité dans le clergé, quoique ce fût pour la troisième fois que semblable souscription se faisait pour le soutien

(1) Ce trajet se fait dans des canots d'écorce.

Digitized by Google

de cette mission. Cette même année 1830, le conseil de la compagnie de la baie d'Hudson m'alloua cent livres sterling (1) pour m'aider à bâtir cette église, et cela de son propre mouvement. Je passai l'hiver à Québec, et le 26 avril 1831 je quittai Montréal pour retourner à la Rivière-Rouge, où j'arrivai le 17 juin. J'avais compté sur l'unique maçon qu'il y eût dans le pays, assez habile pour conduire la construction de mon église; à mon arrivée, je le trouvai engagé à la compagnie, qui avait commencé à bâtir une maison en pierre. Il fallut retarder d'un an, et faire venir des maçons de Montréal; de sorte que je ne pus jeter les fondations de mon église qu'au mois de juin 1832. Elle a 100 pieds de longueur sur 43 de largeur en dedans; elle est sur un terrein de 25 ares, donné par lord Selkirk; cette église, à laquelle j'ai fait travailler tous les ans, selon mes moyens, n'est pas encore finie; ses murs se finiront peut-être dans le cours de cet été, 1836. Ma souscription du Canada, à laquelle se joignirent les dons de l'Association de la Foi, qui commença à m'allouer une part dans ses distributions annuelles, en 1830, ne fut pas employée uniquement à la construction de cette église; il me fallut avec cet argent pourvoir aux besoins de trois Prêtres, et de deux filles parlant français et sauvage, qui, depuis huit ou neuf ans, montrent à lire aux petites filles, et apprennent le catéchisme à toutes les personnes de leur sexe; deux maîtres d'école furent aussi payés sur cet argent; enfin il fallut faire venir d'Europe les livres nécessaires pour ces écoles. De plus, les chapelles, maisons, etc., construites aux deux autres missions mentionnées plus haut, absorbèrent aussi une partie des secours qui m'avaient été donnés. Me voyant au bout de

(1) 2500 francs.

Digitized by Google

mes finances à la fin de 1834, je formai le dessein de passer en Europe pour exposer en personne les besoins de mes missions, et la perspective du bien à faire dans ces contrées du nord. Quelque temps après que j'eus formé le projet de ce voyage, je reçus une requête de la part d'un certain nombre de Canadiens et autres anciens serviteurs de la compagnie: ces chrétiens, dont les femmes et les enfants sont infidèles, me demandaient des Prêtres pour les instruire; ils sont établis dans les environs de la rivière Colombie, qui descend des montagnes de Roches et se jette dans l'océan Pacifique. Le gouverneur de la compagnie, auquel je montrai cette requête, m'accorda aussitôt des passages gratis pour transporter des Prêtres à cette grande distance, mais à condition qu'ils seraient canadiens. Tant de choses, qui s'arrangeaient pour ainsi dire d'elles-mêmes, m'encouragèrent à entreprendre le voyage d'Europe, pour lequel je ne sentais aucun attrait. Je quittai la Rivière-Rouge le 17 août 1835, et arrivai à Montréal le 12 octobre. Je vis de suite l'Evêque de Québec au sujet de cette mission projetée sur l'océan Pacifique. Comme ce territoire, du moins en grande partie semble renfermé dans son diocèse, le Prélat se décida à y envoyer deux Prêtres qui doivent partir au mois d'avril de la présente année. C'est pour mettre ces Missionnaires plus à l'aise, pour s'étendre dans ce pays qui n'est habité que par des sauvages, que l'Evêque de Québec a demandé au St-Siége de joindre à mon district et de mettre sous ma juridiction tous les territoires au-delà des montagnes de Roches, où aucune ligne reconnue ne démarque ou sépare le territoire des Etats-Unis de celui de la Grande-Bretagne, et aussi sur les immenses terres sauvages qui avoisinent mon district, où le 49e degré est la ligne des Etats-Unis. Cette ligne reconnue ne va que jusqu'aux montagnes de Roches. Jamais cette immense étendue de pays, le long

Digitized by Google

de l'océan Pacifique, depuis le Mexique jusqu'au nord, n'a été visitée par des Missionnaires catholiques. Il y a malheureusement un ministre méthodiste, rendu dans le pays depuis trois ans; de sorte qu'il est pressant d'y faire passer des Prêtres avec d'amples pouvoirs, afin qu'ils ne soient pas gênés dans l'exercice de leur ministère, dans un pays où il faudra au moins trois ans pour avoir des réponses de Rome. Des personnes dignes de foi, que j'ai vues, donnent une grande idée de ce pays, où tous les grains et même les fruits des pays chauds réussissent très-bien. Probablement que par la suite il sera nécessaire d'y placer un Evêque; il faut attendre les rapports qu'en feront les Missionnaires. Avec l'aide de Dieu, je me propose de visiter ce pays dans trois ou quatre ans. Les Missionnaires qui doivent partir au mois d'avril prochain, donneront leurs soins d'abord aux chrétiens du pays, dont les femmes et les enfants sont infidèles, et s'appliqueront en même temps à l'étude des langues nécessaires. Le gouverneur de la compagnie m'a promis qu'il donnerait des ordres pour que ces Prêtres ne fussent pas exposés à manquer du nécessaire.

« La Rivière-Rouge qui donne assez communément son nom à cette contrée, qu'on appelle aussi Assiniboïa, est un pays de plaines; il n'y a des bois que sur les bords des rivières; de sorte que l'on peut aller à cheval et même en voiture au Mississipi, au Missouri, et même, m'a-t-on dit, jusqu'à l'océan Pacifique. On rencontre dans ces immenses plaines différentes nations sauvages, qui vivent de la chasse des bêtes sauvages qui les habitent, et surtout des buffles, qu'on y trouve en bandes considérables. Tous les ans, deux fois par été, quatre ou cinq cents charrettes, appartenant aux colons, vont se charger de la viande de ces animaux; ils la coupent par tranches, et la font sécher au feu et au soleil. Il faut la viande de

Digitized by Google

dix vaches pour faire la charge d'une charrette : cette viande sert de nourriture aux habitants du pays ; la plus grande partie est achetée par la compagnie de la baie d'Hudson, comme provision et munition pour ses engagés dans les endroits plus au nord qui manquent de cette ressource.

« Le climat de ce pays est sain ; le froid s'élève en hiver à 35 degrés de Réaumur ; la gelée commence à se faire sentir dès le commencement de septembre. La neige couvre la terre vers le 15 novembre ; deux fois je l'ai vue tomber le 15 octobre : elle est toujours fondue au 10 avril ; mais la gelée, les vents froids, etc., se font sentir le reste de ce mois et la plus grande partie du mois de mai ; le temps des grandes chaleurs est du 15 juin au 15 août ; les longs froids du printemps seront toujours un obstacle insurmontable pour la vigne, le pommier, le poirier, etc. Les grands lacs de ces contrées sont très-poissonneux. Aussitôt que la glace des rivières qui se jettent dans ces lacs est partie, les poissons les remontent en foule ; et alors ceux qui sont sur les bords de ces rivières font facilement, soit avec des filets, soit avec des hameçons, des captures très-abondantes. Aux approches de l'hiver, le poisson descend les rivières et retourne dans les lacs.

« Avant de terminer ce petit mémoire, j'ajouterai encore ici, et sans ordre, quelques détails qui m'ont échappé lors de sa rédaction.

« La mission de la Rivière-Rouge prit son premier élan au moyen d'une souscription qui se fit en Canada, à la recommandation de l'Evêque de Québec, en 1818. Les frais de transport, et ceux qu'il fallut faire pour les fournitures de deux chapelles, etc., absorbèrent tout le produit de cette souscription, de sorte qu'il n'y avait plus rien du tout lorsque j'arrivai à Montréal en octobre 1820. J'empruntai donc quelques piastres pour m'acheter une sou-

Digitized by Google

tane, des souliers et un chapeau. En attendant ces trois articles, je fus obligé de rester au logis, tant étaient en mauvais état ceux qu'ils devaient remplacer.

« Jusqu'en 1822 la compagnie avançait, à crédit, aux colons tout ce dont ils avaient besoin, sous la responsabilité de lord Selkirk, c'est-à-dire que le compte des avances faites aux colons était présenté à lord Selkirk en Angleterre, lequel le payait à la compagnie, et lui-même attendait que les colons eussent le moyen de lui rembourser ses avances en produits du pays ou autrement.

« En 1822, la compagnie mit en circulation des billets de papier-monnaie, et cessa d'avancer à crédit aux colons, qui depuis cette époque ont payé comptant ce qu'ils ont pris au magasin.

« Me trouvant dans la nécessité de payer comptant, et n'ayant d'argent ni dans le pays ni ailleurs, je me vis forcé de me passer de tout. Cependant le gouverneur de la compagnie ayant remarqué que je ne prenais rien, me fit dire de ne pas laisser écouler tout ce que contenait le magasin sans prendre ce qui m'était nécessaire. Je lui fis répondre que je n'avais aucun moyen de payer; alors il eut la politesse de me faire dire de prendre ce qu'il me fallait, et que je paierais quand je pourrais. Je pris donc en petite quantité des articles qui pouvaient être considérés plutôt comme propres à cacher ma pauvreté, qu'à suppléer aux besoins de ma maison.

« En 1823, M. Dumoulin, mon premier compagnon, retourna en Canada, où il fut chargé du soin d'une cure: il adressa au clergé, à son retour, une notice sur ma mission; il fit voir qu'elle donnait plus d'espérance de réussite qu'on ne paraissait alors le croire, et demanda en même temps des secours pour l'aider à se soutenir: il réussit à en obtenir. Ce fut la seconde souscription faite

Digitized by Google

publiquement en Canada ; la troisième fut celle que je fis en 1831.

« En 1825, le gouverneur de la compagnie (Georges Simpson) qui avait passé l'hiver précédent à la Rivière-Rouge, se trouva plus en état de connaître mes besoins, et il tâcha d'y suppléer. Il me fit allouer 50 livres sterling annuelles par le conseil de la compagnie, qui se tient ordinairement à la factorerie d'York, sur la baie d'Hudson ; en outre une certaine quantité de thé, sucre, café, etc., qui m'a été continuée depuis.

« Au mois de juin 1835 le conseil de la compagnie, tenu à la Rivière-Rouge, porta à 100 livres sterling annuelles la somme de 50 que je recevais depuis 1825. Il donna aussi 100 livres sterling une fois payées, pour aider à finir mon église ; ce qui faisait 200 livres sterling, votées pour cette bâtisse, en y comprenant 100 livres votées en 1829. Ces dons généreux furent faits par la compagnie, de son propre mouvement et sans aucune demande de ma part. Il est bon de remarquer que tous les membres de cette compagnie sont protestants, à l'exception de quatre ou cinq, qui sont catholiques.

« Dans les commencements de l'établissement de la colonie, lord Selkirk y avait fait passer, par la baie d'Hudson, des animaux domestiques. Ces animaux auraient pu être déjà passablement nombreux, lorsque j'y arrivai en 1818 ; mais ils avaient tous été détruits dans les troubles qu'éprouva la colonie en 1814, de sorte qu'il n'y en avait plus du tout à cette époque. Dans l'automne de 1818, on y amena de la baie d'Hudson une couple de cochons. Cet animal multiplie vite ; en été il trouvait facilement sa vie, mais en hiver il fallait le nourrir, et il n'y avait ni grains ni légumes pendant plusieurs années ; de sorte que, pour en conserver l'espèce, nous étions obligés de les nourrir de la même viande dont nous nous nourrissions nous-mêmes.

Digitized by Google

« Les poules furent apportées du saut Ste-Marie, qui est la décharge du lac Supérieur dans le lac Huron ; et aussi de la Prairie du Chien sur le Mississipi. En 1822, il n'y en avait plus qu'une couple dans tout le pays; c'est de cette couple unique que sont sorties toutes les poules, qui sont maintenant abondantes. Les dindes et les oies furent apportées plus tard, par la baie d'Hudson ; il y en a encore très-peu.

« Les vaches furent amenées du Missouri, en 1825, au nombre de quatre ou cinq cents. Ceux qui avaient de l'argent en achetèrent alors ; les autres s'en procurèrent par la suite. Elles sont maintenant très-multipliées.

« Les moutons furent amenés du Kentucky, en 1833, au moyen d'une souscription faite à cette fin dans le pays. Malheureusement, de plus de douze cents moutons qui partirent du Kentucky, il n'en arriva qu'environ deux cent soixante à la Rivière-Rouge; le reste mourut en route. La compagnie, voyant que ces moutons revenaient à un trop haut prix, et qu'il était difficile de les partager entre tant de souscripteurs dont plusieurs n'avaient pas mis une somme suffisante pour en avoir un, remit l'argent aux souscripteurs et garda tous les moutons, qu'elle laisse multiplier.

« J'ai, depuis deux ans, six enfants sortis de mes écoles, qui étudient le latin. Ils parlent la langue française et deux langues sauvages; trois sont à la charge de la mission.

« Voilà, Messieurs, le récit sincère de ma position, de mes besoins, et de mes projets pour étendre le royaume de Dieu ; je vous l'ai présenté avec simplicité, je me ferai toujours un devoir de remplir les vues de l'Association dans l'emploi des fonds qu'elle voudra bien mettre entre mes mains.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« † J.-N., *évêque de Juliopolis.* »

Digitized by Google

MISSIONS DU TONG-KING.

Il y a long-temps que nous n'avons rien dit des suites de la persécution qui désole l'Eglise tong-kinoise. Le naufrage de MM. Simonin et Vial était le seul incident remarquable qui y eût quelque rapport, et que depuis près de deux ans nous ayons pu insérer dans les Annales; toutefois ce triste événement ne se rattachait que d'une manière indirecte à l'histoire de cette mission. Mgr. Havard, vicaire apostolique de la partie occidentale de ce royaume, a bien voulu nous adresser la relation des faits qui ont suivi la première année de persécution. Cette relation est déjà un peu ancienne de date; mais on conçoit que les communications ne sont pas faciles dans des contrées soumises à de si terribles épreuves, puis il nous a semblé que la lettre suivante était d'un intérêt tel que nous ne devions pas priver nos lecteurs de sa connaissance.

Lettre de Mgr. Havard, évêque de Castorie, au Rédacteur des Annales.

« Monsieur,

« Je vous ai dit dans mes précédentes que le roi Minh-Mênh avait, par son édit du 6 janvier 1833, proscrit la

Digitized by Google

Religion catholique dans toute l'étendue de ses états; je ne reviendrai point sur les détails de cette affreuse persécution : le sang des martyrs a rougi la terre annamite, et tous les signes du culte chrétien en ont disparu. Cependant ce n'était point assez encore pour le but que Minh-Mênh se proposait : il sait bien que la Religion ne consiste pas entièrement dans des pratiques extérieures; et il a juré de l'étouffer, s'il lui est possible, dans le cœur même de tous ses sujets. Réfléchissant donc sur les moyens d'atteindre plus sûrement ce terme affreux de ses désirs, voici ce que, dans sa politique astucieuse, le nouveau Julien vient d'imaginer. Il s'est rappelé que le Décalogue des chrétiens était la principale règle de leur conduite, que les païens eux-mêmes le citaient souvent avec éloge, et que quatre fois par année nos fidèles se réunissaient en grand nombre pour célébrer ensemble leurs saints Mystères. Le roi a trop de portée dans l'esprit pour croire qu'il lui soit possible d'anéantir un culte sans rien substituer à sa place : en prince philosophe il a donc résolu d'opposer, en quelque sorte, culte à culte, fêtes à fêtes, et décalogue à décalogue. Aussi il a fait feuilleter une foule d'ouvrages de morale, ceux de Confucius entr'autres, dont on a noté par ses ordres les plus beaux endroits, ainsi que tous ceux qui pouvaient avoir quelque analogie avec la doctrine des chrétiens ; ensuite on a cousu tout cela du mieux qu'il a été possible, et voilà un corps de doctrine complet; enfin on l'a divisé en dix articles. Une préface pompeuse a rappelé aux Annamites que, désireux de marcher sur les traces de ses augustes prédécesseurs, le roi, dans sa paternelle sollicitude, a composé ces dix préceptes. Leur exacte observance, y est-il dit, ne peut manquer d'obtenir du Ciel une paix heureuse pour tous les habitants de ce royaume, et les plus abondantes moissons.

« Un autre décret règle le cérémonial de la réception de

Digitized by Google

cette importante piece. Partout on doit se préparer à la recevoir avec un religieux recueillement; il faut aller processionnellement à sa rencontre, la porter avec respect sur ses épaules; elle sera renfermée dans une sorte de châsse, comme les reliques des Saints; de temps à autre un certain nombre de salutations et de prostrations est réglé. Quatre fois l'année, c'est-à-dire au commencement de chaque saison, il est ordonné de se réunir pour en entendre la lecture et l'interprétation, que doit en faire un lettré : hommes, femmes et enfants, grands et petits, personne enfin n'est exempt de prendre part à cette grande cérémonie.

« Le temps désigné pour la première lecture étant donc arrivé, le roi envoya un paquet d'imprimés de ce décalogue à tous les gouverneurs de province; ceux-ci les envoyèrent à leurs inférieurs, et ainsi jusqu'aux chefs des plus petits villages. En présence des mandarins, tout se passa avec le cérémonial prescrit; mais, en l'absence de ceux-ci, le peuple manqua grandement de respect à ce fameux décalogue. Dans plusieurs endroits, les chefs des villages s'étant rendus chez le mandarin pour le recevoir, furent obligés d'attendre quelque temps à la porte; en sorte qu'ils se mirent à boire pour calmer leur ennui, et la plupart rapportèrent dans leurs poches ce qu'ils devaient porter en cérémonie sur leurs épaules. La prédication n'eut pas un succès meilleur; les païens mêmes n'en furent pas contents; ils ne se gênèrent guère pour dire que le roi se moquait entièrement d'eux, qu'il voulait les amuser avec des colifichets comme des enfants, que chacun savait bien d'avance tout ce que renfermait son bel imprimé, etc.: tant il est vrai que tous ces catéchismes de préceptes naturels n'ont jamais satisfait le cœur de l'homme, et qu'ils y laissent un vide immense que rien ne saurait remplir que la véritable Religion. Ce décalogue de Minh-Mênh res-

Digitized by Google

semble beaucoup au culte de la Raison, de nos patriotes français: au reste, voici un petit précis de cette pièce, que le roi regarde comme un chef-d'œuvre.

« 1er Commandement. *Garder exactement les rapports sociaux* (1). C'est comme qui dirait les *droits de l'homme*. Mais au Tong-King on les entend autrement qu'en France: les rapports sociaux sont ceux du roi aux sujets; les droits du roi sont tout, ceux des sujets absolument rien; viennent ensuite ceux du père au fils, du mari à la femme, des frères entre eux, puis des amis ou hôtes. Ces cinq espèces de rapports jouent un grand rôle dans tous les livres de morale chinoise, dont on se sert uniquement ici. On dit là-dessus beaucoup de paroles qui dans le fond signifient bien peu de chose, mais tout cela est extrêmement classique; et tout écolier qui ne les saurait pas par cœur. serait nécessairement taxé d'ignorance (2).

« 2me Commandement. *Porter en toute chose une grande*

---

(1) Dans le Décalogue chrétien, le premier précepte a Dieu pour objet : dans celui-ci et dans tous les systèmes de nos modernes philosophes, alors qu'il s'agit de devoirs, l'homme occupe le premier rang. C'est ainsi que de nos jours la *philanthropie* (amour de l'homme) est substituée à la charité qui rapporte tout à Dieu. Il y a accord parfait sur ce point entre Minh-Mênh, législateur des peuples idolâtres du Tong-King, et ceux qui nous disent que le Christianisme s'en va, parce qu'ils voudraient le détruire : c'est toujours le même renversement de principes, comme aussi le même langage.... « Je placerai mon trône au-dessus de l'aquilon, et je serai semblable au Très-Haut.... »

(2) Il est bien fâcheux que Mgr. Havard, ou quelque Missionnaire, ne nous ait point transmis une version exacte et complète d'une pièce aussi importante : nous en avons reçu, il est vrai, un exemplaire; mais les caractères, en partie chinois, en partie tong-kinois, ont déronté jusqu'ici les personnes qui, en France, en avaient entrepris la traduction.

Digitized by Google

pureté d'intention. Cette droiture est fort recommandée comme étant la règle de nos actions, qui seront toutes bonnes si notre cœur est droit, simple et juste; mauvaises, si l'on s'écarte de cette droiture. C'est là, sans doute, un très-bon précepte, mais en même temps une réminiscence de la loi chrétienne; Minh-Mênh ne s'en est peut-être pas douté.

« 3me Commandement. *Remplir avec diligence les devoirs de notre état et condition.* Il faut être content de sa condition, ne pas se plaindre de l'état où il a plu au Ciel de nous faire naître, en remplir les devoirs avec soin et avec joie, travailler avec ardeur et contentement. Cela regarde tout le monde : laboureurs, artisans, marchands, soldats, tous doivent être satisfaits; alors le bonheur des sujets de Sa Majesté sera parfait. Ceci est vraiment admirable : il est fâcheux cependant que le législateur ne se donne pas la peine d'indiquer les moyens de l'obtenir ; car il est bien de dire aux hommes : «Soyez contents ;» mais il est plus utile de leur apprendre comment on parvient à le devenir.

« 4me Commandement. *Sobriété dans le boire et dans le manger.* Ce commandement prescrit d'user modérément des biens que le Ciel nous a donnés, de ne pas imiter ceux qui dans certains jours de débauche consument tout leur avoir, et meurent ensuite de faim pendant tout le reste de l'année. Il est dit que l'intempérance, ainsi que la passion du jeu, engendre la pauvreté, les vols et les brigandages : c'était prendre les Annamites par leur faible et les frapper à l'endroit sensible, aussi ont-ils su très-mauvais gré au roi de cet article. On ne pouvait manquer de comparer l'état de misère dans lequel gémissent un grand nombre de ses sujets, à l'abondance qui règne dans la cour voluptueuse de Minh-Mênh : aussi disait-on qu'il est facile de prêcher la sobriété à des misérables, quand on ne se refuse rien à soi-même.

Digitized by Google

« 5me Commandement. *Garder les usages et les rits.* Les développements de ce précépte ne répondant pas au titre, et n'étant que de longues et vagues dissertations qui n'ont point de rapport au texte, je ne m'y arrêterai pas.

« 6me Commandement. *Les pères et mères doivent élever leurs enfants avec soin, et les frères aînés rendre le même service à leurs cadets.* Le roi regarde l'éducation domestique comme la base de l'édifice social, et certes c'est avec raison : aussi cet article a-t-il été reçu sans contradiction aucune, et même avec applaudissement.

« 7me Commandement. *Eviter les mauvaises doctrines, et n'étudier que les bonnes.* Le législateur désire que tous les hommes se livrent à l'étude, et ne laissent même passer aucun jour sans lire, apprendre ou étudier ; mais qu'ils se gardent bien d'avaler le poison avec les aliments qui sont destinés à les nourrir. C'est en cet endroit que Minh-Mênh se livre sans mesure à toute sa haine pour le nom chrétien : il dit que de toutes les fausses doctrines celles du christianisme sont les plus opposées à la raison et les plus dangereuses pour les bonnes mœurs, que ses partisans vivent confondus pêle-mêle hommes et femmes comme des brutes, que plusieurs ont déjà payé de leur tête la folie qui les avait engagés dans les superstitions de ce culte, que les peuples doivent donc bien se garder de les imiter ; mais que tous doivent suivre en tout point les usages anciens et les rits accoutumés dans le royaume, soit dans les mariages et les enterrements, soit dans le culte des ancêtres et celui des génies tutélaires, c'est-à-dire qu'il veut obliger tous les chrétiens à prendre part aux cérémonies idolâtriques. Ce décret révèle, de la part du prince, de bien funestes intentions. On pouvait espérer que le premier édit s'effacerait à la longue de la mémoire des Annamites, la légèreté habituelle de la nation le donnait un peu à penser ; mais, cette pièce devant

Digitized by Google

être publiée quatre fois par an, comment espérer que les idolâtres oublieront qu'ils ont le droit de persécuter les chrétiens, de les forcer aux superstitions, de leur extorquer de l'argent? C'est là sans doute l'accomplissement de cette parole que le roi avait donnée à ses mandarins d'inventer contre nous des ruses auxquelles n'avait pensé encore aucun de ses prédécesseurs, et de détruire ainsi tôt ou tard et pour toujours la Religion chrétienne dans ses états. Il n'a que trop réussi jusqu'ici dans cet infernal projet : car, aussitôt après la publication de cette pièce, les païens, dont la fureur s'était un peu calmée, ont redoublé de zèle à nous poursuivre; et depuis ce temps, dans plusieurs paroisses, les malades meurent sans sacrements, parce que personne ne veut recevoir de Prêtre, de crainte de s'exposer à être arrêté. Cependant, au milieu de tant de misères, il est une chose qui nous rassure; c'est que si Dieu est pour nous, nous n'avons rien à craindre des hommes : *Si Deus pro nobis, quis contra nos?* Forts de cette pensée, nous abandonnons l'avenir aux soins de sa miséricordieuse providence.

« 8me Commandement. *Gardez la chasteté et la pudeur.* Minh-Mênh recommande cette vertu à ses peuples, sans doute pour imiter notre décalogue; il promet des récompenses aux personnes qui se distingueront dans la pratique de cette vertu, il punira le vice qui y est contraire. Mais il faudrait une autre sanction que celle du roi pour faire goûter aux Annamites une vertu dont ils ne connaissent guère que le nom, et dont on ne trouve la pratique que chez les chrétiens. Entouré qu'il est d'un sérail nombreux, il a mauvaise grâce d'ailleurs à prêcher la chasteté à ses peuples, qui trouveront plus facile sans doute d'imiter sa conduite que de garder ses préceptes.

« 9me Commandement. *Observer exactement les lois du royaume.* Entr'autres recommandations que fait cet arti-

Digitized by Google

cle, on insiste sur l'exactitude dans le paiement du tribut. Ceci a fait murmurer les auditeurs : car rien dans ce pays n'irrite plus les esprits que d'entendre parler d'impôts, comme rien ne flatte tant que leur remise. Je crois que, si j'avais assez d'argent pour payer pendant huit années les contributions des sujets païens de Minh-Mênh, en dépit de ses édits et de ses préceptes, tous se convertiraient au Christianisme, ou du moins en observeraient les pratiques extérieurement.

« 10me Commandement. *La pratique des bonnes œuvres.* Ce précepte est sans doute emprunté de la morale chrétienne, car on ne trouve rien d'exprès sur ce sujet dans les livres des philosophes chinois. Il est dit, entr'autres choses, dans ce chapitre : « Soyez persévérant dans la pratique des bonnes œuvres. » C'est, en d'autres termes, la maxime de l'Evangile : *Oportet semper orare, et nunquam deficere.* « Faites, ajoute-t-on encore, aujourd'hui une bonne œuvre, demain une autre ; ne vous relâchez jamais, et vous aurez une abondance de bonnes œuvres inépuisable. » C'est comme qui dirait : *Habebis thesaurum non deficientem.* Ainsi le roi lui-même, par ses larcins, rend témoignage à l'excellence de notre morale et à sa nécessité, même pour les peuples païens.

« Tel est en substance le fameux décalogue de Minh-Mênh, dans lequel on remarquera qu'il n'est question ni du vol, ni du mensonge, ni de l'homicide, etc. Peut-être que le prince législateur et philosophe désespère de rien obtenir de ses sujets sur les deux premiers points; peut-être attend-il la fin de la guerre pour parler du dernier ; peut-être aussi n'y a-t-il point songé. Du reste, en beaucoup d'endroits, on néglige déjà fort la lecture des dix préceptes et la prédication qui doit la suivre ; dans d'autres lieux, presque personne n'assiste au sermon. « Nous avons bien autre chose à faire, disent les païens, que d'aller apprendre

Digitized by Google

qu'il faut payer le tribut pour nourrir le sérail de notre bien-aimé roi et seigneur : » car le roi n'est plus à la diète, le temps de la pénitence qu'il s'était imposé est fini (1).

« Il faut maintenant, Monsieur, que je vous parle de la visite des différentes chrétientés que j'ai parcourues l'année dernière. Quelque fussent les embarras et les dangers dans lesquels se trouvait la mission du Tong-King, je crus devoir comme un bon pasteur exposer ma vie pour mes brebis, les consoler, et leur porter les secours religieux. Je partis donc le 10 novembre 1834, et me rendis pendant la nuit au chef-lieu de la paroisse la plus prochaine : elle s'appelle Iên-Loc. Mais tout-à-coup, dès le second jour, des bruits sinistres se répandirent : « Un Européen est à Iên-Loc, le mandarin le sait, demain le village sera cerné. » Force me fut donc de partir au plus vite, au grand regret de tous les fidèles, qui fondaient en larmes, et qui tous voulaient m'accompagner jusqu'à une rivière sur laquelle je devais m'embarquer. Peu après, nous passâmes près d'une douane dont les employés ne nous aperçurent pas. Je visitai dans ces parages deux chrétientés situées au milieu des païens, et parvins enfin dans une contrée toute montagneuse et assez déserte. Ce pays est remarquable par des cavernes très-vastes et fort singulières. Les unes, semblables à de grandes routes, traversent les montagnes de part en part ; une barque y passerait à la voile, tant le dôme en est élevé. Les autres se prolongent sous ces chaînes de montagnes, dans la direction de leur étendue. Nous entrâmes dans l'une d'elles par une ouverture si étroite, qu'il fallut nous coucher à plat ventre et ramper pendant cinq minutes à différentes reprises ; bientôt nous parvînmes, à la lueur des flambeaux de bambou, dans une

(1) Voir le N° XXXIX des Annales.

Digitized by Google

vaste salle plus longue que large, et de 20 à 30 pieds de hauteur. A la voûte, qui paraissait de tuf, étaient attachés des espèces de chapiteaux formés par des stalactites; au-dessous de ces chapiteaux s'élevaient des bases formées aussi par des gouttes d'eau qui descendent de ces chapiteaux ; les bases et les chapiteaux tendaient en certains endroits à se réunir ; en quelques lieux, ils l'étaient déjà; alors ils formaient tout autant de colonnes solides qui semblaient soutenir la voûte. Dans d'autres endroits, l'ouvrage était plus ou moins avancé, selon l'âge des stalactites. Nous en avons détaché quelques fragments ; ils étaient d'une blancheur éblouissante, et cédaient sous l'effort du doigt. Je demandai à mes conducteurs par quel hasard ces grottes étaient creusées naturellement, sans que l'homme y eût jamais mis la main ; mais ces bonnes gens, qui ne sont pas naturalistes, au lieu de répondre à ma question, me racontèrent comment, du temps de la dernière persécution (en 1798), feu Mgr. de Gortyne était entré dans cette caverne, et d'une voix sonore y avait entonné le *Te Deum*. Ils se proposaient maintenant d'y bâtir une église où je pourrais, disaient-ils, officier pontificalement, en dépit de Minh-Mênh et de ses satellites. Je visitai plusieurs autres endroits de cette caverne, où je trouvai encore deux ou trois réservoirs d'eau dans lesquels nageaient de petits poissons. J'ai vu, dans mes courses rapides, un grand nombre de cavernes de cette sorte ; toutes étaient dans le même genre que la première.

« J'ai dit *dans mes courses rapides*, c'est qu'il n'était pas sûr de faire un long séjour nulle part. Les mandarins militaires des environs étaient sur leurs gardes, il fallait se hâter pour échapper à leurs recherches. Après donc avoir administré trois paroisses, toujours en me dirigeant vers le nord, je me retrouvai à l'orient des montagnes, où sont plusieurs chrétientés sauvages appelées Muong. La plupart

Digitized by Google

n'avaient jamais vu d'Evêque ; car l'insalubrité de l'air et celle de l'eau y sont telles, que les Européens n'osent jamais y entrer. J'envoyai d'abord un de mes gens s'informer de l'état des lieux ; il revint bientôt et me rapporta que tout y était en paix, et que les chrétiens me désiraient ardemment. Nous partîmes donc à trois heures et demie du matin, pour tromper la vigilance des sentinelles qui gardent ordinairement les défilés ; et un peu avant la pointe du jour, nous nous trouvâmes à l'un de ces défilés. Je le franchis à la tête de mon escorte; mais il nous fallut marcher nu-pieds sur des cailloux pointus et des pierres aiguës, pendant environ deux heures. Au bout de ce temps, nous rencontrâmes un peloton de sauvages qui nous attendaient; nous étions alors au milieu des gorges de ces montagnes escarpées à perte de vue, entrecoupées par des vallées verdoyantes et couvertes d'une herbe épaisse qui croît à la hauteur de 4 à 5 pieds. Cette terre est déserte, la dernière guerre a moissonné tous ses habitants. Le premier hameau que nous rencontrâmes porte le nom de Dong-Baû; il est flanqué de très-hautes montagnes, semblables à de grosses tours qui entoureraient une citadelle ; il est habité par des chrétiens. Nous y parvînmes avant l'heure à laquelle on nous attendait, en sorte que nous trouvâmes ces pauvres gens dans un embarras vraiment critique. De toutes parts on s'annonçait la bonne nouvelle, on courait chercher son plus bel habit, on se hâtait de se mettre en ordre pour venir processionnellement à ma rencontre ; mais déjà j'avais grimpé l'échelle qui conduit à l'église, car dans ce pays toutes les maisons sont bâties sur pilotis. On agit ainsi dans la crainte du tigre, qui, lorsqu'il est pressé par la faim, vient dévorer le bétail placé au-dessous de l'habitation, et laisse les hommes en repos. Alors il s'agit de venir me saluer. « Mais c'est un Evêque, et pour la plupart nous n'en avons jamais vu,

Digitized by Google

comment s'y prendre pour saluer un Evêque ? » Le Père annamite qui a soin de cette chrétienté avait dit qu'il fallait baiser mon anneau ; or c'était là un grand embarras : les uns le baisaient avec la joue, d'autres avec le sommet de la tête, quelques-uns le voulaient arracher de mon doigt, d'autres enfin se tenaient immobiles, debout, sans oser faire aucun mouvement ; en sorte que tous, quoique fort contents, étaient en même temps fort embarrassés. Toutes les fois que je descendais de mon échelle, tout le monde accourait aussitôt, grands et petits, hommes et femmes ; ils se mettaient à genoux au milieu même de la boue, pour avoir la consolation de baiser mon anneau épiscopal. J'administrai et confirmai deux ou trois chrétientés dans cet endroit, puis me dirigeai vers le nord où je savais en trouver quelques autres. A peine avais-je marché quelque temps, que je fus joint par un homme armé d'un sabre à poignée d'argent. Le pantalon relevé jusqu'au-dessus du genou, le turban incliné sur l'oreille droite, une démarche ferme, des jambes bien musclées, toute sa tournure enfin annonçait un guerrier. A sa suite se groupaient sept à huit hommes portant des fusils et la giberne sur le dos, ils venaient pour me faire honneur et pour m'escorter. Avec une telle suite, je me serais presque persuadé que je n'étais plus sous la juridiction de Minh-Mênh. Dans le vrai, nous avions peu à craindre de ses satellites dans ces pays de montagnes ; et, chose étrange, les rebelles et les brigands au milieu desquels nous passions nous respectaient également. Bientôt nous vîmes venir à nous d'autres hommes armés aussi de fusils et de lances, et plus de vingt tambours du pays dont le son répercuté par les échos ne cessa pas, pendant plus d'une heure, de me déchirer les oreilles ; mais il fallait faire semblant de trouver ce son fort agréable. Arrivé à Dà-Chôm, village sur pilotis comme tous les autres, je trouvai le Père annamite, curé

Digitized by Google

de cette paroisse, qui venait à ma rencontre ; il me témoigna son étonnement sur mon voyage dans des lieux si malsains. « Vous le serez bien plus encore, lui répliquai-je, quand vous apprendrez que j'ai dessein d'aller dans le Lac-Thô : » c'est un territoire contenant plus de 1500 habitants en grande partie chrétiens, fort rapprochés les uns des autres, et où jamais Evêque n'était entré depuis la prédication de la Religion au Tong-King, tant l'air et l'eau y sont insalubres. Effectivement deux jours s'étaient à peine écoulés, que je me dirigeai vers Lac-Thô : j'y parvins, mais non sans peine, et après une nouvelle journée de marche au milieu des rochers et des précipices. Cependant quelle ne fut pas ma consolation à la vue d'une longue haie de chrétiens habillés de blanc, à genoux et les mains jointes pour recevoir ma bénédiction ! J'étais alors à l'extrémité du Tong-King, du côté de l'occident. A l'horison s'élevait une haute chaîne de montagnes dont la cime se perdait dans les nues : c'est tout auprès de ces montagnes que commence le Laos. Aux trois autres côtés apparaissaient d'autres montagnes entourant un assez long bassin ou vallée, dans laquelle se trouvent mille à quinze cents chrétiens. Presque tous sont sous la juridiction d'un petit seigneur qui paie tribut au roi Minh-Ménh.

« Ce seigneur, tout païen qu'il est, ayant appris que le grand Maître de la Religion était arrivé, permit aux chrétiens de me recevoir avec toute la pompe qu'ils jugeraient convenable. Aussi firent-ils tout ce qu'ils purent pour me fêter de leur mieux : tambours, fifres, décharges de mousqueterie, rien ne fut oublié. Je parcourus l'un après l'autre tous les villages ; sur ma route il s'en trouva un d'idolâtres, mais ils n'eurent garde de troubler nos marches triomphales. Toute la maison du seigneur païen s'empressa d'assister aux fêtes que l'on me faisait ; le seigneur lui-même vint me saluer à son retour d'une chasse où il était allé avec

Digitized by Google

quelques chrétiens, et il m'exprima le regret de n'avoir rien tué qui fût digne de m'être offert. Il portait si loin le respect pour ma personne, qu'il n'aurait osé s'asseoir à côté de moi sur la même natte. Je lui fis cadeau d'un petit couteau d'Europe, qui lui fit grand plaisir; et j'acceptai l'invitation d'aller voir son petit château, que je trouvai environné d'une forte palissade de bambous. Il nous régala de thé et de bétel, et nous nous séparâmes bons amis, avec promesse de sa part de ne point inquiéter les chrétiens sur l'article des superstitions. Ce seigneur exerce sur ce petit peuple des droits qui ne ressemblent pas mal, en quelques points, aux anciens priviléges féodaux. Les habitants de ce pays doivent à leur seigneur de subvenir à tous les frais que peuvent entraîner la naissance, le mariage, la mort; de cultiver les champs qui servent à sa nourriture; de l'aider de leur argent s'il se trouve dans la gêne, ce qui n'arrive que bien rarement. C'est là tout leur tribut : le seigneur s'arrange ensuite avec les mandarins du roi, auxquels il doit donner de l'ivoire, et quelques autres objets qui peuvent se trouver dans ces montagnes.

« Les sauvages de ce lieu parlent un idiôme particulier; la plupart cependant connaissent la langue du Tong-King, qu'ils ont apprise par leurs relations de commerce avec les peuples de ce royaume : c'est aussi celle qu'ils parlèrent avec nous. Ils n'ont point d'écriture particulière; ceux qui étudient apprennent les lettres chinoises, mais le nombre en est fort petit. Un peu plus loin, les sauvages ont des caractères alphabétiques écrits de gauche à droite à l'européenne. Ces peuples n'ont point de code de lois : mariages, successions, tout se règle par la coutume; les enfants font comme leurs pères, et les descendants comme leurs aïeux. Ils paraissent misérables, vivent mal, et sont enclins à l'ivrognerie; ils n'ont cependant d'autre boisson que celle qu'ils font avec du riz, encore n'est-il pas distillé

Digitized by Google

comme au Tong-King, mais tout simplement fermenté au moyen d'un levain. Quelque dégoutante que paraisse cette boisson, qu'ils mêlent encore avec de l'eau, elle ne laisse pas de les enivrer complètement.

« Je dis adieu à cette chrétienté, et repris la route que j'avais suivie en venant; mais il tombait une pluie si abondante, les chemins étaient devenus si glissants et les ruisseaux si gonflés, qu'obligés tantôt de marcher au milieu de l'eau et de la boue, tantôt de nous traîner sur les pieds et sur les mains, et bien souvent à plat ventre, crainte de nous rompre la tête en descendant les précipices, nous eûmes bientôt l'air de véritables spectres. Quant à nos gens, avec leurs sabres et leurs fusils, ils ne ressemblaient pas mal à des soldats en déroute qui cherchent leur salut dans la fuite.

« Revenus à Dà-Chôm, d'où nous étions partis quelques jours auparavant, je voulais me diriger vers la paroisse de Son-Mieng, où m'attendait M. Retord; mais les mandarins étaient aux aguets. Nous n'avions d'autre moyen de sortie que de suivre le courant du fleuve, et ils étaient postés sur un radeau au milieu même de ce fleuve. Nous nous mettons donc entre les mains de la Providence, et nous nous embarquons sur le soir; mais alors plus de promenades militaires; adieu fusils, tambours, hallebardes; il faut se faire petit, et passer, s'il est possible, en silence. Arrivés non loin du poste militaire, qui s'ébranlait déjà pour venir à notre rencontre, on me jette sur le rivage; nous parcourons au pas de course une petite langue de terre, et je m'élance dans une barque qui m'attendait de l'autre côté. Nous nous trouvâmes ainsi derrière nos ennemis, alors qu'ils nous croyaient encore devant eux. Ils nous cherchèrent bien cependant, mais tous leurs efforts furent inutiles : c'est ainsi que la Providence fait tout arriver à point pour ceux qu'elle a pris sous sa protection. Je trouvai, à mon arrivée

Digitized by Google

en lieu sûr, un homme envoyé par M. Retord pour me féliciter de mon heureux voyage et me demander une entrevue; une foule de chrétiens se pressaient aussi sur mes pas, joyeux de me voir échappé au danger.

« Après avoir visité trois ou quatre chrétientés, je m'approchai de celle où se trouvait M. Retord. On me dit en route que ce cher confrère ne buvait, ne mangeait ni ne dormait depuis trois jours, tant il lui tardait de me rencontrer. Une singulière circonstance signala notre entrevue, c'est que cet ardent Lyonnais était devenu muet. « Eh! comment, cher confrère, êtes-vous donc fâché de me voir? pourquoi ne répondez-vous rien? » Et lui de demeurer silencieux; cependant son embarras perçait de toutes parts. « Parlez donc; pourquoi gardez-vous le silence? » Enfin, au bout de quelques instants, il prononce ces quatre mots assez mal articulés : « J'ai oublié le français. »

« Effectivement, depuis deux ans il ne le parlait plus : au reste, il ne tarda pas à s'y remettre; et notre conversation se serait prolongée bien avant dans la nuit, s'il n'avait fallu aller se mettre au confessionnal pour satisfaire l'impatience des fidèles, empressés de se préparer à recevoir le sacrement de Confirmation. Je l'administrai le lendemain à plus de cent personnes. Je passai un peu plus d'une semaine auprès de M. Retord, après quoi il fallut enfin se séparer, ce qui nous causa autant de chagrin que notre entrevue nous avait procuré de satisfaction.

« La même scène, à peu près, se renouvela à la rencontre de M. Rouge, qui se trouvait à quelques journées de là; mais, avant d'arriver au domicile de ce dernier, j'avais couru un très-grand danger dont je fus préservé par l'effet de cette toute bonne Providence qui veille sur nous, comme une bonne mère sur le fruit chéri de ses entrailles.

« Je partis à huit heures du matin de Ke-Suy, près de Ke-Dam, pour me rendre auprès de M. Rouge; et le soir,

Digitized by Google

sur les quatre heures, arrive un mandarin militaire avec des soldats pour cerner le village et mettre la main sur moi. Heureusement j'avais pris les devants. J'avais été dénoncé par des gens qui en voulaient aux propriétaires de la maison où je logeais, et qui étaient bien aises de les compromettre. Nous ne cessions d'admirer, M. Rouge et moi, la manière dont notre bon Maître pourvoit à la conservation de ceux qui s'abandonnent entre ses mains. Enfin, après de longs compliments de condoléance et de regrets réciproques, je quittai M. Rouge; et ayant passé en barque près du gouverneur de la province, je revins trouver mes chers écoliers, qui m'attendaient depuis longtemps. Quelques jours après mon retour, j'appris que plusieurs endroits qui jouissaient d'une paix profonde lorsque j'y avais passé, étaient de nouveau inquiétés pour fait de religion : nouveau motif de remercier la Providence qui m'avait conduit, comme par la main, dans les diverses courses que j'avais entreprises.

« Il faut que je vous dise maintenant, Monsieur, quelque chose de notre position particulière, et de la situation intérieure, si je puis parler ainsi, de cette mission. Nous sommes persécutés, il est vrai; mais nous nous rions de la persécution et des dangers qui l'accompagnent. L'idée de la mort, avec laquelle nous sommes familiarisés désormais, ne nous effraie plus. La paix, l'union, la concorde règnent dans l'intérieur du vicariat; tous les Missionnaires n'ont qu'un cœur et qu'une âme, tous sont à leur poste, et ne se plaignent que d'une chose : c'est que l'ouvrage manque au zèle qui les enflamme. Les Prêtres indigènes nous secondent de tout leur pouvoir; plusieurs font preuve d'un grand courage et d'un entier dévouement, ce qui console grandement de la pusillanimité de quelques-uns, en petit nombre, qui montrent moins d'énergie. Un Prêtre annamite m'écrivait naguère : « L'état déplorable de la

Digitized by Google

« Religion me touche vivement le cœur; la situation de tant « de brebis dispersées par la terreur m'arrache des larmes « des yeux; je sens que mon courage s'exalte à la vue de « nos presbytères détruits, de nos temples renversés : je « me remets de nouveau entre vos mains, prêt à redes- « cendre dans l'arène et à combattre sous les yeux de mon « Supérieur et de mon Evêque; je suis prêt à tout pour le « bien de l'Eglise, et le salut des âmes rachetées par « le sang de J. C. Envoyez-moi au plus fort du combat, « dans l'endroit le plus périlleux : je ne tiens pas compte « de ma vie, s'il faut mourir pour une aussi belle cause. »

« Les bons sujets ne me manquent point, ils se multiplient au contraire de plus en plus, par le soin qu'on a pris pour faire un choix mieux entendu qu'auparavant. L'état présent des choses promet donc beaucoup pour l'avenir, si l'on peut le continuer. Des Diacres sont tout prêts à recevoir la prêtrise; d'autres prendront leur place aussitôt après la promotion des premiers, pour faire face à tous les besoins, et remplir les vides causés par la persécution de Minh-Mênh. Les étudiants montrent une grande ardeur. Mais tout ce bel édifice est peu de chose, s'il n'est soutenu par une main divine. Je recommande donc, d'une manière spéciale, aux prières des fidèles de l'Europe, cette mission, l'une des plus désolées, et qui grandement aussi a besoin de leurs secours. »

« † Jn.-M., *évêque de Castorie.* »

P. S. « Avant de clore ma lettre, deux mots sur la politique de ce pays : sa situation est vraiment difficile à décrire. Ce n'est ni la paix ni la guerre, mais un état qui tient de l'un et de l'autre; la paix est au centre, et la rebellion aux deux extrémités : impossible, du reste,

Digitized by Google

de connaître au juste les événements ; sans les morts et les blessés qu'on rapporte, on douterait qu'il y eût des combats, tant sont contradictoires les bruits qui circulent en Cochinchine. « Koi (1), disent les uns, se tient renfermé dans les murs de Giâ-Dinh. — Non, disent les autres, il a quitté ses remparts, et conquis déjà trois provinces ; soutenu par les Siamois, et fier du secours que lui promettent les Anglais, il gagne du terrein et tient la capitale en échec. » Alors vous verriez ces derniers raconter leur nouvelle avec une joie qui éclate, malgré eux, sur leurs visages. En général, le peuple ne désire rien tant qu'un changement de gouvernement. Deux personnes se rencontrent-elles, la première chose est de se présenter du bétel ; la seconde, de se demander comment vont les affaires de l'état. Si l'on apprend que les rebelles sont vainqueurs, de suite c'est une grande allégresse ; des nouvelles contraires produisent des effets opposés. D'un autre côté, le roi, pour calmer l'agitation des esprits et comprimer cet élan pour les nouveautés, envoie de temps en temps à son peuple quelques proclamations en beau style, dans lesquelles il assure que les rebelles sont réduits à l'impuissance, qu'il faut se reposer sur lui, qu'il veille au salut de l'état. Il compare Koi et Chân-Vân (ce dernier est le chef des rebelles du nord) à de grands poissons pris dans des filets, d'où il leur est impossible de s'échapper, et que le pêcheur réserve pour régaler ses amis aux jours de fête : mais personne ne se laisse tromper par ces beaux mots ; on a été si souvent abusé par de telles pièces, lesquelles ne ressemblent pas mal aux anciens bulletins de la grande armée impériale, que personne n'y croit plus : ainsi l'on ne sait vraiment rien. Tout ce que je puis assurer

(1) Fameux chef de rebelles.

Digitized by Google

à l'égard des guerroyeurs du nord, dont nous sommes plus rapprochés, c'est que, refoulés de toutes parts par les armées du roi, ils ont pris le parti de faire une guerre d'embuscades qui est très-nuisible aux troupes régulières, et qui leur a fait jusqu'ici beaucoup de mal.

« Le jour de l'Annonciation de la Ste. Vierge nous avons reçu la très-agréable nouvelle de l'arrivée de deux Missionnaires, dont l'un est pour le Tong-King, l'autre pour la Cochinchine : ce sont MM. Vialle et Simonin. Dieu, qui les destine à de grandes souffrances, leur a fait faire en route un bien précieux apprentissage. Je n'entre dans aucun détail au sujet de leurs aventures, parce que vous les connaissez sans doute. Quant à nous, depuis trois ans nous n'avions presque rien reçu de France : nous comptions, comme les autres missions, participer cette fois aux effets de la libéralité de cette Association généreuse dont les bienfaits se répandent jusqu'aux extrémités du monde; mais Dieu, dont les jugements sont impénétrables, en a disposé autrement : viatique des deux années précédentes, qu'on nous envoyait à la fois ; indemnités pour les pertes passées, vin pour dire la Messe, huile et autres objets nécessaires au culte ; tout, ou presque tout, est devenu la proie des brigands, dans le temps précisément où ces secours nous étaient plus nécessaires que jamais. Mais gardons-nous bien de murmurer : que ces épreuves sont avantageuses à ceux qui savent les envisager avec les yeux de la foi ! Dieu, qui fait tout pour ses élus et pour ceux qu'il aime, a jugé sans doute ces pertes nécessaires pour détacher nos cœurs des biens périssables de cette terre d'exil : *Omnia propter electos.— Quos amat castigat* (1).

« 1er avril 1835. »

---

(1) « Tout pour les élus. — Ceux qu'il aime, il les châtie. »

Digitized by Google

Extrait d'une lettre de M. Masson, missionnaire apostolique au Tong-King, à M. Langlois, en date du 18 mai 1835.

« Monsieur,

« L'année dernière je vous écrivis au long, au sujet de la persécution violente qui avait éclaté dans ce pays; actuellement, grâces à Dieu, les choses se sont améliorées, au moins en plusieurs endroits. Les mandarins ne s'occupent guère de nous; et quoiqu'ils sachent que les chrétiens récitent leurs prières à haute voix, vont à la Messe comme ci-devant, et, qu'ils connaissent l'endroit où est notre collége, ainsi que le lieu de mon domicile ordinaire, rien de tout cela ne paraît leur faire ombrage. En général, malgré les édits sévères du roi contre nous, ils n'aiment pas beaucoup à se mêler de nos affaires. Ainsi nous sommes assez libres dans les villages composés de chrétiens; avec un peu de prudence, nous pouvons facilement les administrer, et recevoir ceux qui viennent nous visiter pour affaires ou autres choses. Mais il n'en est pas de même dans les villages mixtes, composés de chrétiens et de païens: nous ne pouvons, sans nous exposer aux plus grands dangers, mettre les pieds dans ces derniers; ce qui force les chrétiens à apporter les malades quelquefois de fort loin au lieu de notre domicile, pour leur administrer les sacrements. Dans ces lieux-là, les païens usent de toutes sortes de vexations pour extorquer de l'argent des chrétiens, ou pour les forcer à contribuer au culte des idoles; et, en pareilles circonstances, c'est à moi que les fidèles ont recours pour les aider à se tirer d'affaire: la plupart d'entr'eux sont actuellement

Digitized by Google

réduits à un tel état de misère, qu'ils ne peuvent absolument rien donner. Cependant souvent les sommes exigées par nos oppresseurs sont si énormes, qu'il nous est absolument impossible de satisfaire leur cupidité; alors il n'y a d'autre parti à prendre pour les chrétiens exposés à de pareilles vexations, que d'abandonner tout-à-fait le lieu de leur domicile, et d'aller s'établir au loin. Plusieurs ont eu le courage de prendre ce parti violent, au prix des plus grands sacrifices, aimant mieux tout perdre que d'être exposés à perdre leur foi: néanmoins un plus grand nombre encore, privés depuis long-temps de secours religieux, de la présence de leurs Pasteurs et de leurs instructions, n'ayant personne pour les encourager et les soutenir, ont eu le malheur de se montrer faibles; et il est même à craindre que plusieurs n'oublient peu à peu leur Religion, à moins que les édits de persécution ne soient révoqués. Dans les deux provinces de Nghé-An et de Ha-Tinh confiées à mes soins, je n'ai pas administré les sacrements à plus de la moitié des chrétiens; les autres, s'étant laissé vaincre par l'appréhension des tourments, ont actuellement besoin d'épreuve. Au milieu des vexations continuelles qu'on exerce contre eux, les chrétiens n'ont pas la ressource qu'ils avaient auparavant de pouvoir s'adresser aux magistrats, afin d'obtenir justice; les juges n'oseraient pas se déclarer en leur faveur, et ils perdraient certainement leur cause. Cependant nous avons eu quelques cas où les chrétientés qu'on voulait forcer au culte des idoles ont, moyennant quelque argent, gagné leur procès; une entr'autres des plus considérables, celle de Dong-Kiên, a tenu une conduite admirable dans ces circonstances. Les païens mirent tout en œuvre pour forcer les chrétiens à des pratiques superstitieuses; mais tous, sans exception, s'y refusèrent avec courage. Les païens alors s'adressèrent au mandarin, qui arriva tout

Digitized by Google

courroucé au village, fit mettre à la cangue trente des principaux chrétiens, et les jeta ensuite en prison, où on les écrasa de coups pour les forcer à apostasier; mais ils tinrent ferme, et la constance d'aucun ne se démentit. On vint m'avertir de ce qui se passait, me priant de venir au secours de ces pauvres confesseurs de la Foi : je donnai deux barres d'argent, environ 150 fr., moyenant quoi le mandarin se radoucit; et, après avoir fait publiquement l'éloge de leur courage, il les renvoya absous. Depuis ce temps, ils n'ont plus été molestés. J'ai connu bien d'autres exemples de constance de la part d'un grand nombre de chrétiens qu'on voulait forcer à contribuer au culte idolâtrique ; mais rien ne surpasse la fermeté de deux pieuses femmes qui me sont connues : seules, elles ont résisté aux païens de tout un village, qui, bien que honteux de se voir vaincus par deux femmes, non-seulement les ont laissées tranquilles, mais encore n'ont plus rien osé dire aux chrétiens des environs.

« D'après ce que je viens de vous rapporter, vous devez juger qu'il nous est extrêmement difficile de passer d'une chrétienté à l'autre; les Prêtres indigènes même ne voyagent pas sans danger. Il n'y a pas long-temps que quatre d'entr'eux furent arrêtés lorsqu'ils allaient à la visite des malades; moyennant de l'argent, ils se tireront d'affaire. Ainsi, quoique notre situation se soit un peu améliorée, il y a encore loin de là à un état de paix. Cependant, dans certaines provinces, les choses vont beaucoup mieux. M. Borie, dans le Bô-Chinh, chante des Grand'Messes et fait des processions solennelles sans trouver d'opposition.

« Aux maux de la persécution il faut ajouter maintenant ceux d'une cruelle famine, telle que je n'en ai pas vu de semblable depuis que je suis dans le pays. Presque tout le monde est réduit à l'aumône, et personne n'a les moyens

Digitized by Google

de la faire. Je suis accablé de demandes; mais mes ressources sont épuisées, et j'ai la douleur de ne pouvoir soulager la misère publique. Ainsi jamais les secours de l'Œuvre de la Propagation de la Foi ne nous auraient été plus utiles que dans les circonstances présentes; mais voilà que, par suite du naufrage de MM. Simonin et Vialle, tout ce qui nous était envoyé a péri, et depuis deux ans nous sommes privés de tout secours. Mais Dieu l'a voulu ainsi, et notre devoir est de nous soumettre avec résignation à cette nouvelle épreuve.

« Les troubles et les révoltes se multiplient; on n'entend parler que d'insurrections causées par la tyrannie du roi, par les vexations inouïes qu'il exerce et qui rendent son joug insupportable.

« N'ayant donc que des maux à attendre de la part des hommes, toute notre espérance est en Dieu, et nous ne cessons de nous écrier en l'invoquant: *Da pacem, Domine....; quia non est alius qui pugnet pro nobis, nisi tu, Deus noster* (2).

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« Masson, *missionnaire apostolique.*

Extrait d'une lettre de M. Rouge, missionnaire apostolique au Tong-King, à M. Langlois, en date du 24 juin 1835.

« Monsieur,

« Dans ma dernière lettre d'avril 1834, je vous donnais quelques détails sur les progrès et les suites de la persé-

(1) « Donnez-nous la paix, Seigneur..., car il n'est personne qui « combatte pour nous, si ce n'est vous qui êtes notre Dieu. »

Digitized by Google

cution à laquelle nous avons été exposés. Bien que ralentie, cette persécution est loin encore d'être terminée. Minh-Ménh a cessé, il est vrai, de faire couler le sang sur les échafauds; mais la faim, les prisons, l'exil, les chaînes, les ceps, la cangue, etc., tous les genres de supplices inventés pour éprouver les disciples de la Croix, ont fait périr plus de monde que n'aurait pu le faire le glaive. Un grand nombre de généreux confesseurs, emprisonnés ou exilés, sont morts dans le courant de l'année dernière, entr'autres le vénérable Père Odorico, et deux des servants de notre saint martyr Gagelin : ils étaient bien dignes, par leur foi et par leurs vertus, de partager le sort de leur vénérable maître. — Depuis quelque temps nous sommes exposés à toutes sortes de vicissitudes : tantôt la paix, tantôt la guerre; aujourd'hui beau, demain variable, après-demain tempête. Il n'y a de constant que l'avarice et l'insatiable cupidité des mandarins, qui ne cessent de nous vexer pour nous extorquer de l'argent : cependant, depuis un an environ, nous jouissons d'un peu plus de tranquillité. Notre bon Maître, qui ne souffre pas que ceux qui espèrent en lui soient tentés au-dessus de leurs forces, a permis que l'édit de persécution soit tombé en désuétude, et que, d'un autre côté, les révoltes et les guerres civiles qui ont suivi de près cette persécution aient fait ouvrir les yeux à bien des gens. Beaucoup ont vu, dans les soulèvements qui ont eu lieu simultanément dans un grand nombre de provinces, une punition du Ciel contre le tyran persécuteur; aujourd'hui l'opinion publique est que son nom ne peut tarder d'aller ajouter un nouvel anneau à la chaîne des rois détrônés. Néanmoins, quoique nous n'ayons guère pour ennemis déclarés que la plupart des mandarins et autres agents subalternes du gouvernement, auxquels il faut joindre aussi quelques chrétiens apostats, les plus dangereux de tous, nous sommes obligés, afin de ne

Digitized by Google

pas donner ombrage, d'user de la plus grande circonspection dans l'exercice du saint ministère. Il y a encore beaucoup d'endroits assez mal disposés, et où même les Prêtres indigènes n'osent se présenter, crainte de graves accidents; mais, dans la plupart, on va et l'on vient de jour comme de nuit, sans courir de grands dangers.

« Dans les premiers temps de la persécution, de tous les Missionnaires du Tong-King, c'est peut-être moi qui ai eu la meilleure part aux tribulations. Presque toujours caché dans des souterrains ou d'autres réduits ténébreux où je trouvais la nuit au milieu du jour, errant de côté et d'autre, obligé quelquefois de changer de demeure cinq à six fois en vingt-quatre heures, sans savoir où trouver un asile où je pusse être en sûreté: telle a été ma vie durant plusieurs mois. Dieu a heureusement abrégé ces jours de ténébreuse mémoire, sans quoi je n'aurais pas tardé à succomber. A présent je puis respirer le grand air, exercer mes saintes fonctions, annoncer la parole de Dieu, prêcher l'Evangile même aux païens, et donner un libre accès auprès de moi à quiconque désire me voir. Pendant les six derniers mois, j'ai entendu environ deux mille confessions, baptisé solennellement dix-huit adultes, et fait baptiser à l'article de la mort au moins deux cent cinquante enfants nés de parents infidèles. L'année dernière j'avais entrepris de convertir une petite peuplade d'environ cinquante païens, faisant partie d'un grand village dont la majorité des habitants est chrétienne. Mes efforts n'avaient pas été infructueux ; déjà trente-quatre avaient reçu le Baptême, et les autres se disposaient à suivre leur exemple ; mais le démon vint opposer ses efforts aux miens, et me forcer de quitter temporairement mon entreprise. L'auteur de cette alerte était un apostat concubinaire et chef de brigands, à qui dans un temps où sa conduite était moins scandaleuse j'avais rendu de nom-

Digitized by Google

breux services. Le malheureux m'en témoigna sa reconnaissance en allant me dénoncer aux mandarins : nouveau Judas, il leur promit de me livrer entre leurs mains, espérant par cet acte de trahison se les rendre favorables dans l'exercice de ses brigandages. On lui donna des satellites pour me saisir, et m'amener garrotté au prétoire ; mais, averti à temps de ses perfides démarches, je ne lui donnai pas le loisir de les exécuter, et je pris aussitôt la fuite. Le traître ne tarda pas à recevoir la juste récompense de sa trahison ; les mandarins, croyant qu'il les avait joués, quand ils le virent revenir sans la proie qu'il avait promise, le firent emprisonner, une lourde cangue au cou et les ceps aux pieds. Dans peu je me rendrai auprès de mes chers catéchumènes, et je tâcherai de finir l'ouvrage que j'y avais si heureusement commencé. Je prendrai occasion des tribulations à travers lesquelles il a plu à Dieu de me faire passer, et des dangers dont sa miséricorde a bien voulu me délivrer, pour les engager à lui en rendre grâces et à se joindre à moi pour l'en glorifier.

« Notre vénérable Vicaire apostolique, après être resté caché pendant long-temps, a enfin pu aussi se mettre en campagne. Dans les mois de décembre, janvier et février derniers, il a parcouru diverses provinces, et donné la Confirmation à plusieurs milliers de chrétiens, sans avoir été exposé à aucun grave accident. Comme je pense qu'il vous instruira lui-même de ses travaux, je ne vous parlerai que d'une aventure qui lui est survenue dans le district où je me trouve, et dont le Prélat ne vous fera peut-être pas mention. Se trouvant dans deux grandes chrétientés où j'avais passé environ six mois l'année dernière, il y rencontra un vieux apostat qui durant cette persécution s'est rendu fameux par ses vexations contre les chrétiens. Mgr., touché de compassion pour ce misérable, et espérant toujours ramener cette brebis égarée, alla

Digitized by Google

le visiter dans sa maison. L'hypocrite le reçut avec des démonstrations d'une grande joie et d'une humilité extraordinaire: Sa Grandeur, à la vue de sa misère, lui donna quelques ligatures ; mais le traître, après avoir reçu les secours que la main bienfaisante de son Pasteur lui donnait, alla presque aussitôt le dénoncer au gouverneur de la province. Heureusement le Prélat fut instruit à temps, et il put s'évader pour chercher un asile auprès de moi : j'étais alors à une distance de six à sept lieues. Le mandarin et les satellites envoyés pour prendre Mgr. n'ayant trouvé personne, accusèrent le dénonciateur de les avoir trompés. Il fut donc saisi, mis en prison, la cangue au cou; et au bout de trois mois de détention, il ne fut congédié qu'après avoir reçu cent coups de bâton : telle fut la récompense de sa trahison. — Nous avons été exposés à bien d'autres avanies de la part des apostats ; cependant nous avons la consolation de voir que Dieu se fait encore des élus parmi ceux mêmes dont l'état paraissait le plus désespéré. Tous les jours il en vient quelques-uns, avec des signes d'un vrai repentir, se soumettre avec la plus édifiante humilité aux longues et sévères épreuves auxquelles nous les soumettons, pour nous assurer de la sincérité de leur conversion, avant de les admettre à la participation aux sacrements. Cette fatale persécution a produit des maux incalculables, et il nous faudra bien des années de paix pour les réparer.

« Ceux de nos confrères qui sont mieux à portée que moi de correspondre avec notre cher et intrépide confesseur de la Foi M. Jaccard, vous donneront sans doute des nouvelles plus détaillées sur son compte. J'ai appris que sa santé s'affaiblissait de jour en jour dans sa prison. Condamné, comme vous le savez, à y périr de faim, le tyran qui le persécute avait envoyé plusieurs fois des messagers pour savoir s'il était mort. Le mandarin chargé

Digitized by Google

de le surveiller, et qui, touché de sa douceur et de sa résignation, le favorise un peu, avait constamment répondu qu'il ne savait pas comment cela se faisait, mais que, quoique privé de nourriture, il vivait toujours. Le roi s'est contenté de cette réponse, et a mieux aimé croire que les Missionnaires avaient le secret de vivre sans rien manger, que de soupçonner ses mandarins de le tromper.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« Rouge, *miss. apost.* »

Extrait d'une lettre du même à M. Voisin, directeur du séminaire des Missions étrangères, à Paris.

Tong-King, 14 Juillet 1835.

« Monsieur et bien cher Confrère,

« Il n'y a que quelques semaines que j'ai écrit à M. Langlois une assez longue lettre, où je donne quelques nouvelles de notre mission. Je ne répèterai donc pas les détails qu'elle contenait; j'y ajouterai seulement le récit d'une affaire fort critique, qui vient d'avoir lieu dans le district où je me trouve. L'apostat dont j'ai parlé dans ma précédente n'a point été corrigé par le châtiment qu'il avait subi, ce châtiment n'a fait au contraire qu'exciter sa rage infernale; et il vient d'en tirer une bien cruelle vengeance. Dans le même village où il avait conduit le mandarin pour prendre Mgr. de Castorie, se trouvaient un Prêtre et un Diacre avec sept à huit personnes de la maison de Dieu, qui se tenaient cachés là pour le service des chrétiens. Cet apostat, l'ayant su, alla aussitôt les dénoncer, et

Digitized by Google

accusa en même temps plusieurs autres chrétiens. Le mandarin, accompagné d'environ 150 soldats, arriva au domicile indiqué, vers le milieu de la nuit, au moment même où l'on célébrait la sainte Messe. Ainsi non-seulement le Prêtre, le Diacre, tous les gens de la maison de Dieu, et plusieurs autres chrétiens qui entendaient la sainte Messe, furent pris, mis à la cangue et conduits en prison; mais encore tous les vases sacrés et ornements furent saisis, et la maison du Prêtre entièrement pillée et saccagée. De suite on s'empara encore de toutes les personnes dénoncées, qui furent aussi conduites en prison la cangue sur les épaules. L'affaire était donc des plus sérieuses; et si le mandarin eût fait son rapport au roi, il est probable que les 30 personnes détenues auraient remporté la palme du martyre. Mais faire des martyrs, c'est enrichir le ciel, œuvre qui n'a pas beaucoup de prix aux yeux de nos mandarins; lorsqu'il s'agit de grossir leur bourse, ils savent mieux leur métier. Aussi celui-ci, après avoir saisi nos 30 chrétiens, les a forcés par toutes sortes de tortures à lui donner de l'argent; et quand sa cupidité a été pleinement satisfaite, il les a remis en liberté les uns à la suite des autres: il en reste maintenant fort peu en prison. Une personne que j'avais envoyée, il y a huit jours, pour visiter nos prisonniers, me rapporta à son retour que les dépenses faites en cette occasion s'élevaient déjà à 15 barres d'argent; et qu'on n'avait racheté encore que le Prêtre, 4 hommes, 7 femmes et les vases sacrés. Avant que tout cela finisse, il est probable que 20 autres barres d'argent ne suffiront pas: or c'est une somme énorme, eu égard à la misère de ce pays. Ces pauvres gens, sortis de prison, sont presque tous tombés dangereusement malades; et en ce moment, il en est quelques-uns qui ont déjà reçu la récompense des tourments qu'ils ont endurés pour la Foi.

Digitized by Google

« Nos bons chrétiens, témoins des malheurs que viennent d'éprouver leurs infortunés frères, en ont conçu une frayeur inexprimable : dans le district où je me trouve, je ne sais plus où me cacher, chacun craint pour soi. D'ailleurs les autres mandarins, voyant l'heureuse réussite de leur collègue et les richesses qu'il a acquises en aussi peu de temps, sont actuellement tous tentés de l'imiter. L'apostat dont j'ai parlé cherche aussi, de son côté, à gagner de l'argent ; il vient d'imposer un tribut à plusieurs familles chrétiennes, avec menace de les livrer au mandarin s'ils ne lui paient pas ce qu'il exige. Mais où prendre de quoi le payer, dans ces temps de guerre et de famine ? La moisson du cinquième mois a manqué dans plusieurs provinces, et les cris des indigents se font entendre de toutes parts....

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« Rouge, *mission. apost.* »

Nous terminerons ce que nous avons reçu de nouvelles sur le Tong-King, par le relevé numérique des sacrements qui y ont été administrés pendant l'année 1834 ; il a été dressé par Mgr. le Vicaire apostolique de cette mission. Il convient d'observer que le nombre des chrétiens est d'environ 150 mille pour le Tong-King occidental seulement, sur une population d'environ huit millions d'âmes. Enfants de chrétiens baptisés, 7046 ; enfants d'infidèles baptisés, 1576 ; adultes baptisés, 249 ; confessions, 136,233 ; communions, 67,000 ; viatiques, 1071 ; extrêmes-onctions, 2370 ; mariages bénits, 528 ; chrétiens

Digitized by Google

confirmés, 1855. En 1833, le nombre d'adultes baptisés, c'est-à-dire le chiffre des conversions n'était que de 190; mais avant la persécution il était toujours d'environ 500, et quelquefois au-dessus; celui des enfants infidèles baptisés en danger de mort était également plus considérable; il est à regretter que les communions pascales ne soient point distinguées des communions réitérées.

L'extrait suivant d'une lettre de Mgr. l'Archevêque de Manille fait connaître les mêmes résultats numériques obtenus dans le Tong-King oriental.

« .... Je viens de recevoir des lettres du Tong-King oriental. Mgr. Delgado, vicaire apostolique de la mission espagnole, m'écrit, en date du 7 novembre 1835, que la persécution s'est un peu calmée, et qu'avec des précautions les Prêtres peuvent exercer leurs fonctions. La liste des sacrements administrés est : baptêmes d'adultes païens, 217; baptêmes d'enfants, 6671; confessions, 132,902; communions, 122,612; extrêmes-onctions, 1847; mariages, 1060. Ayez la bonté, pour l'édification des fidèles, de communiquer ces petits détails aux souscripteurs des Annales de la Propagation de la Foi.

« † Fr. José, *arch. de Manille.* »

Digitized by Google

MISSION DE LA COCHINCHINE.

Nous sommes entièrement privés de nouvelles de cette mission, depuis celles qui ont été insérées au N° XL des Annales. Dans le temps, nous fîmes part à nos lecteurs de la mort du R. P. Odorico, arrivée le 25 mai 1834. A cette époque, le vénérable Confesseur avait succombé à ses souffrances, et remporté la couronne d'un long et douloureux martyre. Bien que depuis plus de deux ans il soit au ciel, nous avons pensé qu'on ne serait point fâché de retrouver ici encore son souvenir. Une lettre de M. Jaccard à M. de la Motte, reçue depuis la publication du dernier Cahier relatif à la mission de la Cochinchine, contient les détails suivants.

« Le R. P. Odorico, né dans les états de Lucques, en 1788, renonça au monde dès l'âge de 18 à 19 ans, et entra dans l'ordre de S. François de l'étroite Observance. Il fit son noviciat aux environs de Rome, et étudia ensuite la théologie dans le couvent d'*Ara-Cœli*. Lorsque Buonaparte s'empara de Rome, la plupart des religieux ayant été dispersés, le R. P. Odorico retourna dans sa patrie, où il demeura jusqu'en 1814. Comme il avait eu, dès sa jeunesse, du goût pour les missions, il s'y livra à son retour à Rome; et ayant obtenu la permission de ses Supérieurs, il s'embarqua pour Lisbonne en 1817, passa ensuite au Brésil, à Manille et à Macao: ce ne fut qu'en 1821 qu'il arriva en Cochinchine. Le roi ayant déjà formé, en 1827, le

Digitized by Google

projet de s'emparer de tous les Missionnaires, le R. P. Odorico fut obligé de se présenter; il partagea la captivité de Mgr. d'Isauropolis et de M. Gagelin jusqu'en 1828, qu'ils obtinrent tous, par la faveur du grand mandarin Ong-Tâ-Quâm, la faculté de le suivre en Basse-Cochinchine. Pendant cet intervalle, le R. P. Odorico avait fait, en qualité d'interprète, un voyage à Syncapour, sur un navire du roi. Lors de l'édit de persécution du 26 janvier 1833, croyant qu'il était plus expédient pour la Religion de se rendre que de se sauver, et ce dernier moyen lui paraissant très-difficile, il prit encore le parti de se présenter aux mandarins : c'est ce qu'il exécuta au commencement de février. Il demeura prisonnier en Basse-Cochinchine jusqu'à son départ pour Hué, où il vint me joindre au mois de juillet. On sait quels étaient sa ferveur, son désir du martyre, son zèle pour la propagation de la Foi; je ne dirai que deux mots de son caractère, c'est qu'il était très-vif et très-sensible. Cependant sa patience, qui a été mise à bien des épreuves pendant les dix mois que j'ai passés avec lui, ne s'est jamais démentie.... »

A la suite de cette lettre, M. Jaccard faisait la description de la prison dans laquelle il était détenu.

« Le Dôn d'Aï-Lao est situé dans une petite plaine tout entourée de montagnes. Le fleuve passe à une portée de fusil de l'enclos, il peut avoir à peu près 150 pieds de large; ses eaux, limpides et saines pendant la saison sèche, coulent lentement sur un lit sablonneux; mais elles deviennent troubles et jaunes pendant la saison des pluies, et dès-lors elles sont malsaines. On donne pour principale raison de cette insalubrité, que les sauvages ayant coutume de brûler, tous les ans, quelque partie de leurs forêts pour y semer du blé et du maïs, ce sont les cendres de ces arbres, dont plusieurs sont vénéneux, qui gâtent entièrement les eaux: les feuilles pourries, entraînées par les

Digitized by Google

orrents qui se précipitent des montagnes, doivent aussi y contribuer beaucoup. Elles commencent déjà en ce moment à être mauvaises (au mois de juillet), et ce n'est que sur la fin d'octobre qu'elles redeviennent saines. Le Dôn d'Aï-Lao peut avoir une portée de fusil en carré; il est environné d'un fossé planté de piquets, et d'une palissade de bambous taillés en pointes par le bout et fortement liés ensemble. La plus grande partie de l'enceinte est plantée de jaquiers, de manguiers, d'aréquiers (1); j'ai partout admiré la force de la végétation. C'est la même chose à Aï-Lao : tous les fruits, et le peu d'herbage que l'on y plante, sont de très-bonne qualité; il y a des jaquiers qui ont au moins quatre pieds et demi de circonférence; le riz que l'on y mange est excellent. Les buffles et les cochons n'y sont pas gras; la viande n'en est pas aussi bonne que dans la plaine. Il peut y avoir aux environs du Dôn une vingtaine de maisons de Cochinchinois; je ne suis entré que dans une seule; elle n'offrait rien de remarquable. Plusieurs soldats de Câm-Lo ont leur habitation dans le Dôn, au milieu duquel est un autre enclos, qui renferme la maison principale, et deux autres pour les soldats sur les côtés de la principale; par derrière celle-ci, il y a un autre petit enclos qui environne notre prison. Cette prison n'a rien qui la distingue des habitations ordinaires, si ce n'est une forte cloison de pièces de bois jointes ensemble, qui renforcent par dehors une faible muraille de terre. C'est là que nous étions renfermés au nombre de plus de 50 individus jusqu'à la deuxième lune, époque à laquelle la moitié des prisonniers a été envoyée contre les Laociens. Nous étions 28 avant la mort du

(1) Voir ce qui est dit sur ces différents arbres dans les trois précédents Nos des Annales.

Digitized by Google

R. P. Odorico, je suis maintenant le vingt-septième. J'ai dans ce réduit, qui a environ 20 pas de long sur une largeur de 11 à 12, un coin pour ma part, qui, bien mesuré, peut avoir 8 pieds en carré. Heureusement pour mes hardes, la muraille des deux côtés, et une palissade des deux autres, font que je suis chez moi. Une porte qui se ferme avec une espèce de claie, et que l'on lie quelquefois pendant la nuit, me met à l'abri des voleurs. Je n'ai perdu qu'une ligature depuis que j'habite cet appartement. Avec un lit, la cuisine, l'eau, le bois, enfin, toutes mes provisions, et une colonne au milieu, vous sentez qu'on en ferait difficilement une salle de bal. Les autres prisonniers couchent pêle-mêle sur deux rangs. Lorsqu'ils se comportent bien, on ne les met pas ordinairement aux ceps; mais quand ils font du bruit, et quelquefois lorsque les gardes veulent faire les hommes d'importance, on les y tient depuis 7 à 8 heures du soir jusqu'au jour. A voir ces malheureux la chaîne au col et aux pieds, nus pour la plupart, remplis de gale et de vermine, n'ayant pas souvent du riz à satiété, ou décharnés par la fièvre, ressemblants à des spectres, on ne peut, dans les commencements, se défendre d'un mouvement de pitié. Mais quand on les a connus, cette pitié diminue un peu. Voici un trait qui m'est arrivé dans le temps du vent du nord-est, qui est très-froid. Un de ces malheureux, malade, tout nu, n'ayant pas de riz à manger, me demanda un habit; je ne pus le lui refuser: vous croyez sans doute qu'il va bien le conserver. Le vent se radoucit pendant quelques jours: mon homme reçoit l'argent que le roi donne aux prisonniers pour se procurer du riz; rien de plus pressé que d'aller jouer; il perd son argent, et joue ensuite l'habit dont je lui avais fait cadeau. Cependant le vent recommença à souffler plus fort que jamais, mais il ne revint pas me demander un autre habit; il fit,

Digitized by Google

du reste, fort sagement. Il n'est pas nécessaire de vous dire quels propos ils tiennent habituellement, quelles chansons obscènes ils chantent, et quelles malédictions ils vomissent les uns contre les autres pour la moindre chose. La plupart des soldats, qui se relèvent presque tous les mois pour faire la garde, ne valent guère mieux qu'eux. Les compagnies de la cohorte Diùh-Mancô, qu'on appelle les cinq Dôi-Dupi, ne sont composées que des prisonniers qui ont passé leurs trois ans à la chaîne à Aî-Lao. Ils ont tous des lettres gravées sur les deux joues : c'est vraiment là le signe de la bête. Voilà, je crois, à peu près tout ce que j'ai à vous dire sur Aî-Lao. »

Une dernière lettre de M. Jaccard à M. Voisin, directeur du séminaire des Missions étrangères à Paris, porte la date du 16 mai 1835; nous la transcrirons en entier.

« Je viens de recevoir votre lettre du 29 juillet 1833. Je vous ai écrit l'année dernière à peu près dans ce temps-ci; depuis j'ai presque toujours été malade, et le suis encore. La fièvre et l'hydropisie qui m'ont tenu pendant plusieurs mois, sont assez bien passées; mais un squirrhe énorme, qui occupe tout le flanc et la partie gauche du ventre, me fait beaucoup souffrir, et surtout m'empêche de pouvoir me livrer à un travail soutenu. Je viens de faire un certain nombre de lettres; celle-ci est au moins la trentième; je n'en puis plus de fatigue, ainsi je serai bref avec vous. Du reste, je n'ai pas la moindre nouvelle à vous marquer; ici je ne fais rien, je n'entends rien; que pourrais-je vous dire? la seule chose que j'aie faite depuis la mort du R. P. Odorico, c'est d'avoir reçu la confession d'un fameux chef de brigands tonquinois, qui est prisonnier avec moi.

« Vous trouvez que mon écriture a changé, vous pensez que je dois avoir changé aussi. Je suis bien de votre avis; mais c'est l'intérieur qui n'a point changé

Digitized by Google

assez : j'ai bientôt 36 ans, j'ai déjà bien souffert, je devrais être un homme fait, et ne suis encore qu'un enfant. Priez donc pour moi, et croyez-moi toujours tout à vous en N. S.

« F. Jaccard. »

Rien autre sur le saint Confesseur ; nous savons seulement que lorsqu'on annonça à sa mère, il y a plus d'une année, qu'elle perdrait sans doute bientôt son fils, cette femme vraiment chrétienne s'écria : « Oh ! quelle bien heureuse nouvelle ! quel bonheur pour notre famille, de compter parmi ses membres un martyr ! » réponse digne en effet de la mère d'un généreux martyr. Et voilà les exemples que Dieu nous donne dans ces jours d'une froide et si générale indifférence !....

Digitized by Google

MISSION DE CORÉE.

On a vu dans la Relation de Mgr. l'Evêque de Capse, insérée au N° L des Annales, qu'un Prêtre chinois, appelé Pacifique Ly, avait réussi à pénétrer en Corée. Ce Prêtre est un élève du collége chinois de Naples, où il fut ordonné et renvoyé dans son pays en 1830. Lorsque la mission de Corée fut décidée, il fut placé sous les ordres de Mgr. Bruguière, qui lui fit prendre les devants pour lui préparer les voies. Le rapport que l'on va lire est adressé à M. Umpières, procureur de la Propagande à Macao. Il laisse sans doute beaucoup à désirer; mais on connaît si peu de choses sur le pays dont il parle, que les moindres détails deviennent par cela seul intéressants. L'original est écrit en latin; nous nous sommes efforcés, en le traduisant, de lui conserver, autant que possible, le ton de simplicité qui le caractérise.

Après avoir rapporté d'abord les difficultés de tout genre qu'il lui fallut surmonter, les dangers auxquels il fut exposé de Péking jusqu'à la dernière douane chinoise, et de celle-ci à la limite de la Corée, à travers des pays déserts, infestés de tigres, de loups, etc., les moyens auxquels il eut recours pour éluder la vigilance sévère des gardes des frontières, le P. Pacifique continue ainsi :

.... « Enfin nous entrâmes dans la première ville

Digitized by Google

coréenne ; mais il faut dire auparavant que nous étions dans une grande inquiétude, car nous ne savions où aller loger. La Providence nous tira d'embarras ; elle nous conduisit à une hôtellerie où il n'y avait point, dans ce moment, de voyageurs. Un de mes guides, que j'avais envoyé devant moi, vint bientôt m'y rejoindre avec un petit nombre de chrétiens. Le lendemain, quoiqu'il fût tombé pendant la nuit beaucoup de neige, nous préparâmes trois chevaux, et je me mis en route en la compagnie de six chrétiens, pour me rendre à la capitale. J'y parvins enfin, après un trajet de treize jours : j'y fus caché dans une maison fort petite et dans laquelle, depuis ce moment, j'ai été bien long-temps malade ; et ainsi, quoique j'eusse un très-grand désir de travailler, je n'en avais pas la force. Actuellement je vais un peu mieux, je m'occupe le jour et la nuit à instruire les chrétiens; cependant, jusqu'à cette heure, il n'y en a guère plus de cent qui aient participé aux sacrements. Il est vrai que je suis difficile à les y admettre, parce que je veux auparavant les bien éprouver.

« J'ai appris que le Père Tchou (1) fut livré dans le temps aux mandarins par des chrétiens apostats, et que sa mort fut le signal d'une persécution violente dans laquelle plus de quatre cents chrétiens furent mis à mort, cinq ou six cents autres furent envoyés en exil. Depuis ce moment il y a toujours, de temps en temps, un certain nombre de traîtres dont il faut beaucoup se défier. Dans les diverses persécutions qui ont suivi la première, plusieurs centaines de chrétiens ont été pris ; ceux qui ont confessé leur Foi avec courage sont encore détenus en prison, j'ignore s'ils seront mis à mort ; ceux qui ont apostasié n'en ont pas moins été exilés.

---

(1) Le P. Tchou fut le premier Missionnaire envoyé en Corée, il y a environ 50 ans ; il y fut martyrisé.

Digitized by Google

« Lorsque l'on considère l'état présent de notre sainte Religion en Corée, on peut conjecturer que, si elle a de nouvelles persécutions à supporter, elles ne seront pas probablement aussi violentes ; car le nombre des fidèles augmente de jour en jour, la barbarie des supplices n'est plus tout-à-fait la même, et les mandarins et leurs satellites commencent à concevoir une bonne opinion des chrétiens : c'est ce dont tout le monde est d'accord.

« Dans ce moment le nombre des chrétiens est, dit-on, de plus de vingt mille ; mais je ne sais encore si ce chiffre est bien réel. L'hiver prochain j'enverrai de coté et d'autre, afin de prendre à ce sujet des informations exactes, et lorsque je saurai quelque chose de plus certain, j'aurai soin de vous en informer.

« La maison dans laquelle j'habite appartient à deux familles, mais qui sont si unies ensemble qu'elles n'en forment en quelque sorte qu'une seule. L'une de ces familles se compose du mari et de la femme ; l'autre compte deux personnes de plus. Quelques vierges et plusieurs veuves passent pour les servantes de cette famille ; car c'est ainsi que se compose, en Corée, le domestique des maisons riches. Ces vierges et ces veuves s'emploient, pendant le jour, à porter des lettres aux chrétiens ; la nuit, elles les instruisent pour se disposer à recevoir les sacrements.

« Pour ce qui regarde les fonctions de mon ministère, je suis assisté de trois ou quatre catéchistes ; mais je suis obligé de me mêler quelque peu des affaires domestiques ; car, la maison où je me trouve étant un rendez-vous pour les chrétiens de l'extérieur, il est rare qu'un jour se passe sans qu'il y ait une vingtaine de personnes à nourrir. Aussi, quoique les fidèles en général se montrent assez généreux, nous vivons si pauvrement, que c'est à peine si j'ai à ma suffisance du riz liquide avec des herbes.

Digitized by Google

« Je ne donne à personne le droit de se mêler de ce qui regarde la Religion, mais je traite moi-même tout ce qui y a rapport, et ne confère le sacrement (1) qu'à ceux dont les bonnes dispositions sont attestées par leurs parents. Quant aux autres, non-seulement ils ne me voient point, mais on leur laisse même ignorer que je suis venu en Orient. C'est ainsi que j'agis depuis dix mois que je suis arrivé.

« La langue coréenne est très-difficile pour les étrangers, parce qu'elle est différente pour chacun, selon le rang qu'il occupe dans la société. Il y a d'abord trois grandes divisions principales, mais chaque ordre se subdivise encore, et chacun a sa manière de s'exprimer; de telle sorte que, d'après son langage, on puisse connaître à quel rang il appartient. Les Coréens des deux premiers ordres ont beaucoup de faste; ils ne travaillent pas, et ne se livrent ni au commerce ni à l'agriculture; autrement ils seraient censés déchoir de leur dignité. Vêtus d'une manière somptueuse, ils passent leurs jours à rester oisivement assis dans leur maison, ou ils consument le temps en repas qu'ils donnent à leurs amis, ou à des conversations inutiles. Les hommes de ces deux classes sont, en général, d'un mauvais naturel; ils vivent de leurs revenus, ou de l'intérêt de l'argent qu'ils prêtent aux pauvres à usure, et souvent encore les tourmentent-ils de toutes manières pour leur extorquer de l'argent. Voilà la véritable cause de la grande pauvreté du pays. Les hommes d'une classe inférieure cultivent la terre et font le commerce. Les femmes s'emploient comme les hommes au négoce : ceux-ci vont dans les rues, portant avec eux des mar-

(1) Nous croyons qu'il est ici question du sacrement de Baptême aux adultes.

Digitized by Google

chandises qu'ils crient ; les femmes ne portent que de petits objets, mais elles entrent dans les maisons pour les vendre : ces sortes de visites me gênent beaucoup.

« Quant aux vêtements, les hommes les portent blancs ; ceux qui sont en dignité, verts avec des manches larges comme celles des bonzes chinois. L'habit des femmes est court et étroit; elles ont de plus une sorte de surtout appelé *ting-ke* qui tombe de la poitrine jusqu'aux talons. On ne se sert en Corée que de sandales à semelles de bois. Les hommes comme les femmes entretiennent leur chevelure : les premiers portent de grands chapeaux faits avec des crins de cheval ; les dernières ont autour de la tête une sorte de cercle fabriqué avec des cheveux postiches, et de médiocre grandeur. Du reste, point d'autre ornement sur toute leur personne, ni or ni argent, pas même des fleurs. Les femmes mariées ou non portent des habillements bleus, rouges et verts. Les veuves des deux premières classes en portent de blancs toute leur vie ; elles ne peuvent pas se remarier. C'est une règle rigoureuse de la politesse coréenne, que les hommes et les femmes ne doivent point se faire de visite, à moins qu'ils ne soient liés par des liens étroits de parenté ou d'amitié. Les femmes des deux premiers ordres ne sortent jamais que de nuit, celles d'une classe inférieure sortent à toutes les heures indistinctement. Les personnes de l'un et de l'autre sexe connaissent les caractères chinois comme ceux de leur propre pays, ce qui facilite merveilleusement l'extension de notre sainte Religion dans ces contrées. Tous ceux qui veulent subir les examens nécessaires pour obtenir quelque grade dans les sciences ou quelque dignité, doivent connaître aussi les caractères chinois. Les maisons sont fort petites, beaucoup sont couvertes en paille, un bien petit nombre en tuiles. Quoiqu'elles aient des murs, elles sont construites de manière qu'on peut voir et entendre tout ce

Digitized by Google

qui se passe au-dehors. Elles sont en outre si basses, qu'en élevant la main on peut en toucher le toit; si étroites que, lorsque je suis couché, ma tête touche le mur oriental, mes pieds celui de l'occident, et que selon que je me tourne à droite ou à gauche je puis, en étendant la main, atteindre alternativement les deux autres murs. Ces maisons n'ont point de fenêtres, l'air y circule difficilement, en sorte que la chaleur y est intolérable en été, et le froid très-rigoureux en hiver : quant à la porte, elle est tellement abaissée qu'il faut se courber en deux pour entrer. On ne trouve ici ni tables, ni chaises, ni lits; on mange par terre, on s'asseoit par terre, on dort par terre. De plus, toutes les habitations sont remplies d'insectes qui vous dévorent et ne vous laissent pas un instant de repos. La nourriture ordinaire des habitants est le riz et l'orge; ils ne boivent l'eau que chaude; ils ne connaissent ni le thé ni le sucre. On ne mange jamais de viande de brebis, parce qu'il est défendu d'élever cette sorte d'animal. La viande dont on mange principalement est celle du chien, ensuite du porc, puis de la poule, et enfin du bœuf; mais, depuis que je suis ici, je n'ai goûté qu'une seule fois de celle du porc. Je n'ai pas vu non plus qu'on fît usage d'huile ou de graisse; seulement on se frotte le corps avec une huile chargée d'aromates.

« Le sol de la Corée est, en général, montagneux; il y a beaucoup de forêts, les animaux féroces y abondent; ces années dernières, ils ont dévoré beaucoup de personnes, parmi lesquelles quelques chrétiens. Le pays est coupé par beaucoup de rivières; les champs sont couverts de sable; tous les instruments d'agriculture sont d'une forme bizarre. Sur dix familles, neuf sont pauvres. Il n'y a pas très-long-temps qu'une disette affreuse enleva près de la moitié de la population. Les chrétiens ont, en outre, à supporter les épreuves les plus terribles; dans les temps de

Digitized by Google

persécution, plusieurs ont été obligés de fuir sur les montagnes et dans des lieux déserts, où ils n'avaient que de l'herbe pour se nourrir. Ceux qui ne prenaient pas la fuite, ne pouvant continuer leur négoce, à cause de la crainte toujours présente d'être impliqués dans quelque superstition, étaient obligés de mendier. Cependant, à quelque point de misère qu'ils se trouvassent réduits, jamais ils ne se laissèrent aller au murmure ni au découragement, mais ils aiment Dieu et observent ses commandements avec bien plus de fidélité que les Chinois.

« Pour moi, depuis que je suis ici, je passe ma vie au milieu des alarmes et des privations de tout genre; c'est à peine si je puis me procurer une nourriture suffisante. Mais, quand j'aurais des mets salubres et en abondance, pourrais-je les manger à la vue de tant de misère? Une seule chose me console, c'est que je suis venu ici par la volonté de Dieu.

« L'an 1825, l'empereur du Japon écrivit au roi de Corée, pour l'avertir que six de ses sujets qui adoraient Jésus avaient fui dans une petite barque : « S'ils sont venus dans votre royaume, ajoutait-il, je vous prie de les faire chercher et de me les envoyer. » D'après ce fait, nous pouvons croire qu'il existe encore des chrétiens au Japon (1). La Corée et le Japon sont à peu de distance l'un de l'autre; tous les trois ans, ces deux pays s'envoient réciproquement des présents; trois cents Japonais et autant de Coréens veillent sur les côtes des deux états, pour empêcher toute rixe entre les sujets de l'un et de l'autre. »

En Corée, 1er novembre 1834.

---

(1) Voir, à l'appui, de cette assertion les faits cités dans la Relation de Mgr. de Capse. (*Annales*, N° L, *pag.* 280 *et suiv.*)

Digitized by Google

MISSION DE SIAM.

Une seule lettre nous est parvenue, depuis un an, sur l'état de la mission de Siam; elle est de M. E. Albrand, datée de Bang-Kok, le 24 novembre 1835, et adressée à M. Dubois, supérieur du séminaire des Missions étrangères à Paris : nous en extrayons quelques détails qui sont d'une haute importance, et bien consolants en même temps.

« .... Quoique la conversion des Siamois présente de grandes difficultés, on ne peut dire cependant que nous soyons sans espérances pour l'avenir : ces espérances sont fondées sur celle d'une meilleure forme de gouvernement, qui n'est peut-être pas éloignée. Le roi régnant est déjà très-âgé; son fils aîné, qui aurait pu lui succéder, est mort; et les autres sont encore en bas âge. Ce roi, qui est monté sur le trône au détriment de ses deux frères aînés, est d'ailleurs fort peu aimé de ses sujets qu'il accable d'impôts, de telle sorte qu'on s'attend à une révolution à sa mort, et peut-être même avant. L'aîné de ses frères, à qui le trône appartenait de droit, de dépit d'avoir été supplanté, s'est fait talapoin (1), afin d'être dispensé de donner des marques de respect à l'usurpateur : car c'est un privilége dont jouissent ici tous les talapoins, de n'être pas obligés de saluer le roi les premiers. Ce prince, du reste, est aimé du peuple, ami des chrétiens, et déjà même chrétien dans le fond du cœur. Par-dessus tout, il dé-

(1) Prêtre des idoles du pays.

Digitized by Google

teste les talapoins, dont il connaît à fond la fourberie.

« Pour vous faire mieux apprécier ses dispositions, je vous citerai les traits suivants. MM. Pallegoix et Clémenceau (1), ainsi que deux Prêtres du pays, ont avec lui des relations assez fréquentes. Un jour on vint lui dénoncer en leur présence la conspiration d'une bande de talapoins qui avaient pris une part active à une révolte dans le Laos. « Je ne fais aucun cas des talapoins siamois, s'écria-t-il, je ne me mêle plus de leurs affaires; » montrant ensuite nos confrères: «Voilà les véritables talapoins, dit-il, ce sont les seuls que j'estime; » et il continua avec eux la conversation sur des matières religieuses. Il a avoué plusieurs fois que la Religion chrétienne, qu'il connaît passablement, et qu'il vénère, est la seule véritable; et souvent on l'a entendu s'écrier: « Comment se fait-il qu'une religion si sainte ne sanctifie pas tous ceux qui la professent? » Pour mieux s'instruire des choses de Dieu, il a commencé à étudier le latin; il a pris pour maître un chrétien siamois qui a été long-temps au collége; il fait déjà quelques petites phrases. Il est, du reste, certainement le plus érudit des Siamois; il est fort studieux, il possède une connaissance parfaite de la langue *Pahly*, qui est la langue savante de ces contrées, et peut-être une des plus anciennes du monde : c'est celle dans laquelle sont écrits tous les ouvrages anciens du pays, la seule qui soit en usage dans le culte religieux.

« Ayant fait réparer dernièrement sa salle d'audience, il a écrit de sa propre main au-dessus de la porte, en langue siamoise, mais en caractères européens, deux lignes dont le sens est : « Ces misérables talapoins, ces « corps tortueux, ces imposteurs ne cessent de séduire

(1) Missionnaires européens de la mission de Siam.

Digitized by Google

« le peuple, ils le perdent ; on devrait leur arracher leur « habillement jaune. Qu'on se garde donc bien de les écou- « ter, et de suivre surtout leurs doctrines. » Il dit publiquement que la religion siamoise ne saurait conduire au bonheur : il n'ose pas cependant ajouter que ce n'est qu'au moyen de la Religion chrétienne qu'on y parvient.

« Un jour s'entretenant familièrement avec M. Pallegoix, il lui demanda : « Si je me faisais chrétien, pourrais-je devenir prêtre ou évêque ? » La réponse ayant été affirmative, il se tourna vers des talapoins présents, et leur dit : « Vous voyez combien est généreuse cette Religion qui ne fait acception de personne, et qui ne distribue ses dignités qu'au mérite et à la vertu. » Une autre fois, parlant à un petit mandarin chrétien, il lui fit cette question : « Est-ce que si j'étais en danger de mort, un Prêtre voudrait venir m'administrer le Baptême ? — Il n'y a pas le moindre doute, reprit le chrétien, à moins qu'on ne l'empêchât de vous approcher. — Dans ce cas, répondit le prince, j'espère mourir chrétien. »

« Son frère cadet n'est pas moins favorablement disposé ; il a dans sa chambre un crucifix, une statue de la Sainte Vierge et plusieurs images des Saints qu'il invoque. Il s'est déclaré le protecteur des chrétiens, il a de plus obtenu du roi que tout ce qui peut les concerner fût de son ressort. Ces jours derniers il se fit apporter le catalogue de tous les chrétiens qui sont à Bang-Kok, et s'étant aperçu que le nom de l'un d'entr'eux qu'il avait connu ne s'y trouvait pas, il demanda ce qu'il était devenu. Lorsqu'on lui eut dit qu'il avait apostasié il parut très-mécontent, s'informa où il s'était retiré, et ordonna qu'on le lui amenât : « Je saurai prendre des mesures, ajouta-t-il, pour empêcher que ce lâche n'ait des imitateurs à l'avenir. » Dans ce pays, lorsque quelqu'un a contracté des dettes qui s'élèvent à quarante tikaux (environ trente francs),

Digitized by Google

s'il n'y a pas de quoi les payer, ses créanciers ont droit de le saisir et de le garder comme esclave jusqu'à ce qu'il se soit libéré : un grand nombre de chrétiens ont été réduits à l'esclavage pour ce motif. On dit que le prince vient d'obtenir du roi de payer leurs dettes des deniers publics, et de leur rendre ainsi la liberté.

« Si un changement de règne faisait monter l'un ou l'autre de ces deux princes sur le trône, on a donc lieu de penser que notre sainte Religion en retirerait un grand avantage : car un nombre considérable de Siamois seraient dès à présent très-disposés à se faire chrétiens, s'ils n'étaient retenus par les intérêts humains. »

Au moment de mettre sous presse ce Cahier, on nous communique une lettre d'une date peu reculée, adressée par Mgr. Taberd, vicaire apostolique de Cochinchine, à M. l'abbé Lyonnet, chanoine de l'église primatiale de Lyon. Cette lettre est écrite de Pinang, le 30 mars 1836. Le Prélat y exprime la douleur qu'il éprouve d'être toujours séparé de son troupeau, et ne se console un peu de cet éloignement que par l'espérance de reparaître bientôt au milieu de lui ; il ajoute ensuite : « Je n'ai point de nouvelles de fraîche date de ma mission ; seulement j'ai appris que le roi de Cochinchine avait lancé un nouvel édit secret pour prendre les Missionnaires européens. Il paraît que S. M. ne se lasse pas de nous persécuter : quand finira cet acharnement contre les chrétiens? impossible de le prévoir, Dieu seul connaît le terme de nos malheurs. Priez-le, je vous en conjure, pour le pasteur et pour le troupeau ; je recommande l'un et l'autre aux prières des âmes ferventes.... »

Ainsi cette persécution, que nous croyions prête à s'éteindre, menace de s'enflammer tout de nouveau ;

Digitized by Google

prions donc pour qu'il plaise au Seigneur de donner enfin la paix à cette Eglise, et nous souvenant que tout est promis à la persévérance dans la prière, nous ferons une sainte violence au Ciel.

Dans le N° XLIX des Annales, nous avions annoncé le départ prochain de Mgr. l'Evêque de Maronée, vicaire apostolique de l'Océanie occidentale, de quatre Missionnaires de sa congrégation, et de quelques Frères qui l'accompagnaient. Nous étions loin de prévoir alors le long séjour que ce Prélat serait forcé de faire au Hâvre, à cause des vents contraires qui l'y ont retenu pendant près de deux mois. Sur le point de mettre enfin le pied sur le navire qui le dérobe à sa patrie et aux nombreux amis qu'il y laisse, Mgr. Pompallier a voulu leur dire un dernier adieu; il nous a adressé la lettre suivante, qu'on lira sans doute avec intérêt.

Aux Membres du C nseil de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, à Lyon.

« Messieurs,

« Vous pensez peut-être que je suis bien loin sur l'Océan avec ceux de ma suite; mais, hélas! Dieu veut que nous soyons encore au Hâvre, à attendre que des vents favorables reçoivent les ordres de sa puissance pour nous laisser mettre à la voile. Prévoyant qu'une fois partis de France, nous ne pourrons, d'un an peut-être, vous donner de nos nouvelles, je profite aujourd'hui de nos derniers délais d'embarquement pour vous exprimer encore notre reconnaissance et nos adieux en quittant notre patrie, et vous dire où en est la mission qui, dès le principe, a excité d'une manière particulière votre attention et votre bienveillance.

« Depuis plus de deux mois les vents ont été contraires à

Digitized by Google

la navigation, et surtout au départ des navires par le Hâvre. Le nôtre, qui est loué et payé, s'appelle *la Delphine*. C'est un excellent voilier, dit-on, qui a déjà fait plusieurs fois le voyage de Valparaiso. Le capitaine a une réputation d'habileté et d'expérience; il y a plus de trente années qu'il parcourt les mers avec succès. Nous sommes 12 Missionnaires ou catéchistes à bord de la Delphine, 4 de la congrégation de Picpus pour l'Océanie orientale, et 8 de la société de Marie pour la partie occidentale, qui est encore presque tout entière couverte des ténèbres de l'idolâtrie. Que nous sommes heureux d'avoir été choisis par le Seigneur pour y faire connaître les premiers le Soleil de justice, qui est J. C., et annoncer sa sainte parole! Quand nous sera-t-il donné d'amener à ce bon Pasteur de nombreuses ouailles qui ne l'ont pas encore connu? Ah! que les desseins de Dieu sont impénétrables aux hommes! Pourquoi sommes-nous retenus en France aussi long-temps? Gémissons, adorons et prions..... Dieu veut tout cela, que son saint nom soit béni!

« Depuis que nous habitons près du Hâvre, nous avons exercé le saint ministère, à la demande des Pasteurs de cette ville et des paroisses environnantes, et nous avons eu la consolation de voir bien des âmes, touchées de la grâce, rentrer dans la voie du salut, ou se préparer à sanctifier les grandes fêtes qui approchent. Nos petits travaux nous ont aidés à prendre patience dans nos délais de voyage. Cependant combien souvent nous avons examiné si le temps devenait favorable à notre départ! mais les nuages s'enfuyaient dans un sens contraire, les girouettes des édifices étaient constamment mal tournées, les marins étaient tristes, et il y avait encore des âmes assez bonnes pour prier Dieu que nous ne partissions pas de si tôt : elles n'ont pas mal été exaucées, à ce qu'il paraît.

« Enfin approche le moment de notre embarquement :

Digitized by Google

le vent devient bon ; le capitaine de la Delphine me fait dire que demain, à dix heures du matin, il faut être à bord. Quelle heureuse nouvelle ! elle nous comble de joie ; je me hâte de vous l'apprendre. Je prolonge ma veillée pour vous dire aussi ce que la divine Providence a fait en notre faveur. Jusqu'ici, à le bien prendre, il n'y a pas jusques à nos délais qui ne nous aient été avantageux sous plus d'un rapport, tout en mortifiant nos désirs de traverser les vastes mers qui nous séparent des lieux où le Seigneur daigne nous envoyer. Ces délais nous ont permis de vaquer à la prière et à l'étude, de recueillir plusieurs connaissances fort utiles à la mission, et de mettre plus de maturité et de perfection à tous nos préparatifs.

« Nous sommes logés ici chez une veuve nommée Dodard, dame fort âgée, fort riche et fort chrétienne, qui a voulu nous recevoir tous dans sa maison, avec Mgr. Blanc et plusieurs de sa nombreuse suite : toutes sortes de soins nous ont été prodigués. Mais, hélas ! cette signalée bienfaitrice des Missionnaires, Dieu va l'enlever de ce monde ; elle est atteinte d'une maladie qu'aggrave un poids de plus de 80 ans. Ses mains sont pleines de bonnes œuvres devant le Seigneur, sa couronne est prête. J'ai eu moi-même la consolation de lui donner hier les derniers sacrements; elle les a reçus avec beaucoup de présence d'esprit et de piété ; j'étais accompagné de tous ses hôtes missionnaires, qui en ont été les témoins édifiés. Quel événement ! nous allons tous nous embarquer pour des terres étrangères, et cette pieuse dame va au ciel. Elle emporte bien avec elle nos désirs, nos regrets et notre reconnaissance ; pour elle, ses vœux sont accomplis : elle avait tant désiré, depuis longtemps, mourir quand elle aurait beaucoup de Missionnaires dans sa maison. Peut-être cependant serons-nous embarqués qu'elle n'aura pas quitté ce monde ; car son agonie

Digitized by Google

ne paraît pas douloureuse, mais elle peut se prolonger quelques jours. Quoi qu'il en soit, son souvenir sera précieux aux Missionnaires en partance au Hâvre. Depuis bien des années elle s'était faite leur hospitalière, et elle édifiait tous les environs par sa piété et par ses vertus (1). »

Mgr. Pompallier entre ensuite dans quelques détails sur les frais qu'ont occasionés les préparatifs et les achats de toute espèce d'objets, instruments, vêtements, etc., destinés pour la mission qui lui est confiée; il dit quelques mots sur les dépenses qu'il prévoit encore, et auxquelles, sans les secours continuels de l'Œuvre, il lui serait impossible de faire face; puis il ajoute :

« Quant à nous, les privations et la mort sont un gain ; mais l'inutilité des premiers efforts du St-Siége en nos personnes, et des fonds considérables que la Propagation de la Foi vient de consacrer, en 1836, à la mission, et par-dessus tout le salut manqué ou retardé pour les âmes de l'Océanie occidentale ; voilà ce qui nous affligerait sensiblement. Ah ! plus on examine cette mission si lointaine, plus on y trouve de difficultés insurmontables à la prudence humaine abandonnée à elle seule. Mais nous sommes pleins de confiance : rien n'est impossible à Jésus-Christ ; c'est lui qui nous envoie par son auguste Vicaire, N. S. Père le Pape, qui nous a bénis. En outre, il y a des promesses du divin Maître : il faut

(1) Cette bienfaitrice des missions est décédée le 1er janvier 1837. Sa mort a été semblable à sa vie; elle s'est endormie du sommeil des justes. « J'espère, disait-elle à sa dernière heure, qu'après avoir reçu ici-bas tous ceux qui étaient envoyés en son nom, le bon Dieu me recevra, à son tour, dans ses tabernacles éternels. »

Digitized by Google

que la Foi soit portée jusqu'aux contrées les plus reculées. Trop heureux sont ceux qui, dociles à l'autorité de son Eglise, sont employés à coopérer d'une manière éloignée ou immédiate à l'accomplissement de ses mémorables et consolantes promesses!

« Nous nous félicitons ici, nous, comme de pauvres instruments entre les mains de Dieu. Nous vous félicitons vous, Messieurs, avec reconnaissance, avec respect et avec affection. Nous félicitons aussi, en cette manière, les Associés à la Propagation de la Foi. Priez bien le bon Pasteur pour nous. nous ne saurions vous oublier sur les terres que nous devons arroser de nos sueurs, et heureusement peut-être de notre sang. Priez aussi l'auguste Vierge Marie, dont vous habitez la cité favorite : cette divine Mère connaît bien ses enfants, nous lui appartenons d'une manière spéciale. Que la grâce et la paix de son adorable Fils soient toujours à vous, que sa protection maternelle vous environne. Sans adieu; au ciel, c'est notre véritable patrie!...

« † François Pompallier, *évêque de Maronée, vic. apost. de l'Océanie occidentale.* »

Nos lecteurs, en grande partie du moins, savent le reste. Mgr. Pompallier a mis à la voile avec ses Missionnaires, et ceux de la congrégation de Picpus, le 24 décembre au matin. A la même heure est parti aussi le vaisseau qui portait Mgr. Blanc, et quatorze Prêtres et Religieuses destinés pour le diocèse de la Nouvelle-Orléans; enfin un troisième bâtiment sur lequel étaient montés quelques autres Missionnaires, se rendant dans l'une de nos colonies. Dans la nuit du 24 au 25, une tempête affreuse se déchaîna dans la Manche, et submergea une grande partie des navires qui avaient attendu une heure plus tardive pour leur départ. Plus de douze bâtiments ont péri corps et biens dans ce désastre, quelques-uns en vue de la côte, et sans qu'il ait été possible de leur tendre le moindre secours. Mais les vaisseaux qui portaient les Missionnaires,

Digitized by Google

partis quelques heures plus tôt, avaient pu prendre le large : l'un d'eux, celui de Mgr. Blanc, avait abordé à Cherbourg; celui de Mgr. Pompallier s'était refugié en Angleterre. Le troisième, qui se trouvait aussi en haute mer, a sans doute pu continuer sa route ; rien n'annonce, du moins, qu'il lui soit arrivé aucun malheur. Ainsi la main de Dieu s'est montrée, en cette circonstance encore, d'une manière bien évidente. Mais après tout, depuis quinze années que l'Œuvre de la Propagation de la Foi existe, nous n'avons point vu que les Missionnaires périssent jamais sur les flots : ils sont réservés par la Providence pour de plus glorieux combats ; car c'est pour eux surtout qu'ont été dites ces paroles : *Spectaculum facti sumus mundo, et Angelis et hominibus :* « Nous sommes devenus un spec-« tacle au monde, aux Anges et aux hommes. »

La mort ne se lasse point de frapper dans les rangs des Evêques placés à la tête des missions : on vient de recevoir, au séminaire des Missions étrangères, la triste nouvelle de la mort de Mgr. Héber, évêque d'Halicarnasse, supérieur de la mission française aux Indes orientales : ce Prélat est décédé à Pondichéry, le 5 octobre 1836, à l'âge de 73 ans, dont 22 d'épiscopat, et 47 passés dans les missions. Sa maladie a été longue et douloureuse, mais il l'a supportée avec un courage et une résignation dignes de sa foi et de sa vie toute sainte. Mgr. Bonnand, évêque de Drusipare, qui était son coadjuteur, se trouve maintenant à la tête de la mission des Malabares.

Après des pertes si douloureuses et aussi multipliées, ce sera une consolation sans doute d'apprendre le départ de nouveaux Missionnaires. Cinq, envoyés par le séminaire des Missions étrangères, ont dû s'embarquer au Hâvre dans les premiers jours de mars : ce sont MM. J.-L. Freycenon, du diocèse du Puy; J.-F. Vernhette, du diocèse de Rodez; N.-F. Libois, du diocèse de Séez; J.-B. Raufaing, de celui de St-Diez ; et J.-J.-S. Claudet, de celui de Besançon. Tous se rendent à Macao, où leur destination ultérieure sera déterminée par les besoins. MM. de la congrégation de St-Lazare ont fait également partir deux Missionnaires pour la Chine, où le Saint-Siége vient de leur confier de nouvelles et vastes missions : ce sont MM. Peschaud et Sempau, l'un et l'autre attachés à la maison principale de la Congrégation, à Paris. Trois jeunes aspirants, MM. Burke, Ring et Collins, ont dû s'embarquer également au Hâvre, pour les missions d'Amérique.

Digitized by Google

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

RECUEIL PÉRIODIQUE

DES LETTRES DES ÉVÊQUES ET DES MISSIONNAIRES DES MISSIONS DES DEUX MONDES, ET DE TOUS LES DOCUMENTS RELATIFS AUX MISSIONS ET A L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Collection faisant suite aux Lettres Edifiantes.

MAI 1837. — N° LII.

A LYON,
CHEZ L'ÉDITEUR DES ANNALES,
RUE DE LA PRÉFECTURE, N° 5.

A PARIS ET DANS LES AUTRES VILLES,
CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

1837.

Avec approbation des Supérieurs.

Digitized by Google

Cet Ouvrage se vend au profit de l'Œuvre.

Prix de ce Cahier. . . . . 75 c.

LYON,
IMPRIMERIE DE PÉLAGAUD, LESNE ET CROZET,
SUCCESSEURS DE RUSAND.

Digitized by Google

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

Avant de présenter le Compte-rendu annuel de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, nous nous empressons de faire connaître les développements nouveaux qu'elle est sur le point de recevoir. On apprendra avec un vif intérêt sans doute qu'elle commence enfin à pénétrer en Italie; que déjà à Florence, à Modène, à Lucques, dans toute la Toscane, elle compte des Associés dont le nombre s'accroît de jour en jour. A Rome elle fait des progrès rapides; bientôt elle va s'étendre dans tous les Etats pontificaux. Toutefois l'unité de l'Œuvre ne sera point altérée, et le centre restera toujours en France, avec l'approbation de Sa Sainteté, dont le désir est qu'une œuvre destinée à concourir à la propagation de la Foi chrétienne soit une pour toute l'Europe, et générale pour toutes les missions du monde.

Des efforts sont également tentés pour introduire l'Œuvre en Angleterre, dans le Piémont, dans le royaume de Naples et dans le Levant.

Digitized by Google

Telles sont les espérances que présente l'avenir ; les succès obtenus pendant l'année 1836 ne sont pas moins consolants.

Le Conseil de Paris a reçu de la France et des Colonies	337,713 f.	29 c.	392,101 f. 36 c.
De la Belgique. .	53,602	42	
De l'Angleterre et de ses Colonies. . .	785	65	
Le Conseil de Lyon a reçu de la France et des Colonies	312,172	14	337,766 55
De la Savoie. . .	6,305	25	
De la Suisse. . .	13,575	75	
De l'Allemagne. .	4,277	01	
Du Piémont . . .	847	40	
Du Levant. . . .	589	00	
Total des recettes (1) . .			729,867 f. 91 c.
Il restait en caisse une réserve de . .			252 44
Total général . .			730,120 f. 35 c.

(1) Dans le total de ces recettes se trouvent divers dons particuliers parmi lesquels nous citerons les suivants, pour lesquels une mention spéciale a été demandée, savoir : du diocèse du Mans, 8,455 f. 50 c.; de Rennes, 9,600 f. dont 600 f. pour l'Océanie orientale; de Rouen, 400 f.; de Quimper, 2,000 f. donnés à l'Œuvre par Mgr. l'Evêque de ce diocèse ; de Nîmes, 1,600 f.; d'Avignon, 2,500 f.; de Viviers, 1,500 f.; de Liége, 900 f. destinés à la mission de New-York; de Malines, 1,115 f. 57 c.; de Tournay, 1,700 f.: en outre, une personne charitable de ce diocèse et qui désire garder l'anonyme, a constitué à l'Œuvre une rente perpétuelle de 1,000 f., en plaçant 20,000 f. à 5 p. °/. sur les fonds belges.

Digitized by Google

La répartition des aumônes entre les diverses missions a été arrêtée dans l'ordre suivant :

Au séminaire des Missions étrangères, situé rue de Bac, à Paris		
Une somme de . . . . 184,080 f. pour les missions ci-après, savoir :		
Pour celle de Corée.	10,918 f.	80 c.
Pour celle du Fo-Kien en Chine. . .	1,819	80
Pour celles du Su-Tchuen, du Yu-Nan et du Koui-Tcheou, dans l'empire de Chine	22,937	60
Pour celle du Tong-King occidental	29,616	80
Pour celles de Cochinchine, du Camboge et du Laos.	31,436	60
Pour celles de Siam et du royaume de Quéda	21,837	60
Pour celle des Malabares	18,198	
Pour le séminaire de Pulo-Pinang. .	7,279	20
Pour les dépenses extraordinaires de la Procure de Macao.	20,017	80
Pour frais de voyages des Missionnaires envoyés dans les missions susdites	20,017	80
Aux Lazaristes, une somme de. . . . . 88,120 f. Savoir :		
Pour la mission de Constantinople	11,215	30
	195,295 f.	30 c.

Nous nous faisons un devoir de recommander aux prières de tous les Associés les Bienfaiteurs de l'Œuvre, dont plusieurs sont morts dans le courant de 1836.

Digitized by Google

Report	195,295 f.	30 c.
Pour la mission de Smyrne	1,401	90
Pour celle de Naxie	1,401	90
Pour celle de Santorin.	1,401	90
Pour celle de Salonique	4,205	70
Pour celle d'Alep	2,803	80
Pour celle de Damas	4,205	70
Pour celle d'Antoura	5,607	60
Pour celle de Tripoli, Sgorta et Eden	2,803	80
Pour celle de Macao, le noviciat de Chinois et l'administration centrale des missions.	14,519	20
Pour le petit séminaire de Mongolie en Tartarie	10,514	40
Pour la mission de Péking.	3,504	80
Pour celle du Kiang-Si	3,504	80
Pour celle du Tché-Kiang	700	90
Pour celle du Ho-Nan	1,401	90
Pour celle du Hou-Pé.	700	90
Pour celle de Kiang-Nan	700	90
Pour les anciennes missions portugaises en Chine, actuellement confiées aux Lazaristes français.	17,524	60
Pour les missions de la Compagnie de Jésus, une somme de . . 40,440 f.		
Savoir :		
Pour celle du Maryland	16,038	
Pour celle du Missouri	7,128	
Pour celle du Kentucky	6,582	
Pour celle du Mont-Liban et Chaldée	3,564	
Pour celle du Maduré aux Indes orientales.	7,128	
	312,640 f.	

Digitized by Google

Report	312,640 f.
Au séminaire de la Congrégation des SS. Cœurs de Jésus et Marie, situé rue de Picpus, à Paris, pour les missions de l'Océanie orientale. . . .	41,140
A Mgr. Pompallier, vicaire apostolique de l'Océanie occidentale. . . .	33,700
A Mgr. Cao, évêque de Zama, vicaire apostolique d'Ava et Pégu	6,740
A Mgr. Pessoni, évêque d'Esbona, vicaire apostolique du Thibet et de l'Indostan	6,740
Pour la mission de Cochin, Indes orientales.	5,055
Pour la mission de Brousse	1,685
Pour la mission d'Ancyre en Arménie.	3,370
A Mgr. Naccar, évêque syrien de Nabeck	6,740
Pour la mission du Mont-Carmel. .	500
A Mgr. Bonamie, archevêque de Smyrne.	10,110
A Mgr. Hillereau, vicaire apostolique patriarcal de Constantinople	8,425
Pour la mission de Bulgarie	3,370
A Mgr. Justiniani, évêque de Scio.	1,685
A Mgr. Blancis, évêque de Syra, vicaire apostolique de la Grèce continentale	6,740
A Mgr. Fleming, évêque de Carparie, vicaire apostolique de Terre-Neuve et du Labrador.	10,110
	458,750 f.

Digitized by Google

Report	458,750 f.
A Mgr. Fraser, évêque de Tanen, vicaire apostolique de la Nouvelle-Ecosse	3,395
A Mgr. Provencher, évêque de Juliopolis, pour la mission de la baie d'Hudson	13,480
A Mgr. Mac-Donnald, évêque de Kingston, pour les missions des Sauvages du Haut-Canada.	6,740
A Mgr. Eccleston, archevêque de Baltimore.	3,370
A Mgr. Flaget, évêque de Bardstown	26,960
A Mgr. Purcell, évêque de Cincinnati	23,620
A Mgr. Rezé, évêque du Détroit. .	13,480
A Mgr. Bruté, évêque de Vincennes	30,330
A Mgr. Rosati, évêque de St-Louis .	28,260
A Mgr. Portier, évêque de Mobile (1)	60
A Mgr. Blanc, évêque de la Nouvelle-Orléans.	23,590
A Mgr. England, évêque de Charleston	6,740
A Mgr. Dubois, évêque de New-York.	14,380
A Mgr. Kenrick, administrateur du diocèse de Philadelphie	6,740
A Mgr. Fenwick, évêque de Boston	13,480
Pour les missions de la Guyane . .	6,740
Les frais d'impression et autres dé-	
	680,115 f.

(1) Don spécial pour Mobile.

Digitized by Google

Report	680,115 f.	
penses d'administration se sont élévés à la somme de (1).	49,596	78
Nous avons réservé en caisse une somme de	408	57
TOTAL. . . .	730,120 f.	35 c.

Voici dans quelle proportion chaque diocèse a contribué aux sommes versées dans les caisses des deux Conseils.

CONSEIL DE PARIS.

Le diocèse de PARIS . . .	38,868 f.	25 c.
Le diocèse de Chartres . .	2,592	80
Le diocèse de Meaux . . .	1,324	40
Le diocèse d'Orléans . . .	4,047	
Le diocèse de Blois	2,300	
Le diocèse de Versailles. .	5,572	60
Le diocèse d'Arras	9,299	55
Le diocèse de Cambrai . .	5,744	50
Le diocèse de ROUEN. . .	11,795	10
Le diocèse d'Evreux . . .	5,428	
Le diocèse de Bayeux. . .	12,604	65
Le diocèse de Séez	3,799	40
	103,376 f.	25 c.

(1) Les Associés de l'Œuvre remarqueront avec intérêt que l'augmentation des frais de cette année, sur ceux de l'année précédente, n'est que de 5,609 fr., proportion qui, comparée à l'accroissement des recettes, nous dispense sans doute de tout détail. Il est facile de voir que l'économie la plus sévère a été apportée partout. Les Annales ont été tirées de 28 à 29 mille exemplaires, le Coup-d'œil à plus de 30 mille, sans parler des autres impressions, des éditions allemandes, etc.

Digitized by Google

Report	103,376 f.	25 c.
Le diocèse de Coutances .	8,678	42
Le diocèse de SENS. . . .	2,715	
Le diocèse de Troyes . . .	2,425	
Le diocèse de Nevers . . .	1,860	
Le diocèse de Moulins. . .	3,080	
Le diocèse de REIMS. . .	4,869	45
Le diocèse de Soissons. . .	5,100	
Le diocèse de Châlons-sur-Marne.	4,000	
Le diocèse de Beauvais . .	2,967	30
Le diocèse d'Amiens. . . .	4,631	41
Le diocèse de TOURS . .	5,888	
Le diocèse du Mans. . . .	21,461	81
Le diocèse d'Angers . . .	36,100	50
Le diocèse de Rennes . . .	35,435	50
Le diocèse de Nantes . . .	35,000	
Le diocèse de Quimper . .	6,600	
Le diocèse de Vannes. . .	14,110	
Le diocèse de St-Brieux. .	3,300	
Le diocèse de BORDEAUX	10,842	75
Le diocèse d'Agen.	3,142	25
Le diocèse d'Angoulême. .	841	
Le diocèse de Poitiers. . .	7,802	60
Le diocèse de La Rochelle	4,915	
Le diocèse de Luçon. . . .	6,553	75
Le diocèse de Périgueux (1)	1,166	95
Ile Bourbon.	850	35
	337,713 f.	29 c.

(1) L'Œuvre s'organise très-activement dans ce diocèse, où elle avait été peu connue jusqu'à ce jour ; elle s'établit dans toutes les paroisses avec les plus belles espérances de succès.

Digitized by Google

Report	337,713 f.	29 c.

BELGIQUE.

Le diocèse de MALINES .	11,881	90
Le diocèse de Tournay . .	11,627	01
Le diocèse de Liége	26,150	25
Le diocèse de Namur . . .	3,433	35
Le diocèse de Gand. . . .	5	20
Le diocèse de Bruges . . .	504	71

ANGLETERRE.

De l'Angleterre	175	
De l'Ile Maurice	610	65
Total des sommes reçues par le Conseil de Paris	392,101 f.	36 c.

CONSEIL DE LYON.

Le diocèse de LYON . . .	64,426 f.	65 c.
Le diocèse d'Autun	6,838	15
Le diocèse de Langres. . .	8,740	
Le diocèse de Dijon. . . .	4,700	
Le diocèse de St-Claude. .	6,681	90
Le diocèse de Grenoble . .	10,238	15
Le diocèse de BOURGES.	3,436	65
Le diocèse de Clermont. .	8,794	40
Le diocèse de Limoges. . .	3,392	75
Le diocèse du Puy	4,460	
Le diocèse de St-Flour . .	11,275	24
Le diocèse de Tulle	1,661	
Le dioc. d'ALBY { Alby 2,482 / Castres 3,942 88	6,424	85
Le diocèse de Cahors . . .	6,200	
Le diocèse de Rodez. . . .	6,000	
Le diocèse de Mende . . .	9,141	20
Le diocèse de Perpignan .	1,196	70
Le diocèse d'AUCH. . . .	5,271	50
	168,879 f.	14 c.

Digitized by Google

Report	168,879 f.	14 c.
Le diocèse d'Aire	2,600	
Le diocèse de Bayonne . .	5,756	55
Le diocèse de Tarbes (1). .	285	
Le diocèse de TOULOUSE	10,967	85
Le diocèse de Montauban .	1,050	
Le diocèse de Carcassonne	4,254	
Le diocèse de Pamiers. . .	1,080	
Le diocèse d'AIX	5,647	30
Le diocèse de Marseille . .	10,909	41
Le diocèse de Fréjus. . . .	6,554	65
Le diocèse de Digne. . . .	1,539	65
Le diocèse de Gap.	1,057	50
Le diocèse d'Ajaccio . . .	104	
Le diocèse de BESANÇON	17,775	
Le diocèse de Metz.	4,832	50
Le diocèse de Strasbourg .	5,781	.
Le diocèse de Nancy . . .	4,800	
Le diocèse de Verdun. . .	3,391	
Le diocèse de Belley. . . .	4,785	15
Le diocèse de St-Dié . . .	8,499	10
Le diocèse d'AVIGNON. .	10,972	87
Le diocèse de Valence. . .	2,594	
Le diocèse de Montpellier (2)	13,238	12
Le diocèse de Nîmes. . . .	4,150	
Le diocèse de Viviers . . .	10,642	35
ALGER.	26	
	312,172 f.	14 c.

(1) L'Œuvre commence à pénétrer dans le diocèse de Tarbes, où le zèle du vénérable Prélat qui le gouverne est un gage assuré d'espérance.

(2) Sur lesquels 2,269 de la ville même de Montpellier.

Digitized by Google

Report	312,172 f.	14 c.

PIÉMONT.

Le diocèse de Turin. . . .	663	40
Le diocèse de Mondovi. . .	52	
Le diocèse de Savone. . . .	52	
Le diocèse de Nice.	80	

SAVOIE.

Le diocèse de Chambéry. . .	3,405	25
Le diocèse d'Annecy. . . .	2,900	

SUISSE.

Le diocèse de Coire et St-Gall.	8,110	
Le diocèse de Lausanne . .	2,677	20
Le diocèse de Sion.	1,995	35
Le diocèse de Bâle.	793	20

ALLEMAGNE.

De l'Allemagne.	2,259	15
Du diocèse de Breslaw (1).	2,017	86

LEVANT.

De Smyrne.	480	
De Santorin	109	
TOTAL des sommes perçues par le Conseil de Lyon.	337,766 f.	55 c.
TOTAL général des sommes versées dans les caisses de l'Œuvre de la Propagation de la Foi	729,867 f.	91 c.

(1) Savoir 356 fr. d'un lecteur des Annales, du nord de l'Allemagne; et 1,661 fr. 86 c. du diocèse de Breslaw, par les mains de M. le chanoine Ritter.

Digitized by Google

Nous continuons à extraire des Mandements de Nosseigneurs les Evêques ce qui est relatif à l'Œuvre de la Propagation de la Foi : plus de douze Prélats ont joint, cette année, leurs recommandations pressantes à celles qu'avaient faites précédemment en sa faveur un si grand nombre de leurs collègues dans l'épiscopat. Nous désirerions pouvoir reproduire dans leur entier tous ces témoignages de protection et d'intérêt ; mais puisque les limites étroites qui nous circonscrivent s'y opposent, nous citerons du moins quelques phrases de chacun d'eux.

Mgr. l'Evêque de Carcassonne presse les fidèles de son diocèse de concourir à l'Œuvre ; il s'exprime en ces termes :

« En vous agrégeant à l'Œuvre de la Propagation de la Foi, N. T. C. F., vous contribuerez à répandre la lumière de l'Evangile sur des régions ensevelies jusqu'à ce jour dans les ténèbres ; à étendre jusqu'aux extrémités du monde le règne de notre divin Sauveur ; à faire connaître, louer, bénir son saint nom par des hommes qui ne le connaissent pas encore, et qui lui devront, avec la paix du cœur sur la terre, le bienfait inappréciable de l'éternelle félicité. — Des relations édifiantes et curieuses vous instruiront de temps en temps des progrès de la Foi dans des contrées barbares ou sauvages qu'arrose de ses sueurs et même de son sang un petit nombre de héros de la Religion, parmi lesquels vous reconnaîtrez des noms chers à ce diocèse ; vous applaudirez aux triomphes de ces ouvriers évangéliques, et vous prendrez une part d'autant plus vive à leurs succès, que vous aurez cherché à les favoriser par votre association à l'Œuvre de la Propagation de la Foi. »

Mgr. l'Evêque de Limoges rappelle ce que S. Paul, dans les premiers temps du Christianisme, écrivait aux fidèles de Corinthe : « *Quant aux aumônes, comme je*

Digitized by Google

J'ai déjà réglé pour les églises de Galatie, que chacun de vous, le premier jour de la semaine, mette à part ce qu'il pourra donner, afin qu'à mon arrivée je fasse parvenir vos dons à Jérusalem. Nous rappelons ces paroles du grand Apôtre, ajoute le Prélat, principalement en faveur d'une Œuvre à laquelle elle semble avoir servi de règle et de base; Œuvre vraiment apostolique, si simple dans ses moyens, si facile dans son exécution, si efficace dans ses résultats, qu'il est permis de penser qu'elle a été suggérée d'en haut autant pour maintenir la Foi parmi nous, que pour la répandre dans les contrées lointaines. Il est vrai de dire de l'oblation pour la Propagation de la Foi, comme l'Apôtre, de celle qu'il sollicitait des Corinthiens, qu'elle ne supplée pas seulement aux besoins des saints, mais qu'elle est riche et abondante envers Dieu, par le grand nombre d'actions de grâces qu'elle lui fait rendre par toute la terre. »

Mgr. l'Evêque de Fréjus n'est pas moins pressant dans l'invitation qu'il adresse aux fidèles confiés à ses soins.

« Continuez, nos Frères bien-aimés, nous ne saurions trop vous y exhorter, continuez à coopérer à cette Œuvre excellente. Vous dites tous les jours au Seigneur, dans la belle oraison que son divin Fils nous a enseignée : Que votre nom soit sanctifié, *Sanctificetur nomen tuum.* Par-là, ne témoignez-vous pas le désir que ce nom soit connu, honoré, glorifié dans toute la terre? Et qu'est-ce que contribuer à l'Œuvre de la Propagation de la Foi, si ce n'est concourir à ce que, se propageant toujours davantage, elle porte partout cette précieuse connaissance, et qu'elle gagne à Jésus-Christ des âmes que le démon tient sous son empire? Qu'ils sont dignes de notre admiration, ces hommes vraiment évangéliques qui, sacrifiant leur repos, leurs biens, leur santé, et prêts à sacrifier leur vie même, si la gloire du martyre leur est ré-

Digitized by Google

servée, traversent les mers, et vont répandre cette divine lumière de la Foi dans les régions les plus lointaines!

« Quel avantage pour nous de nous associer en quelque sorte à leurs travaux! Si nous désirons (et qui de nous pourrait ne pas le désirer ardemment?) si nous désirons conserver la Foi et la voir se conserver et s'accroître dans le pays que nous habitons, pouvons-nous prendre un moyen plus propre à l'obtenir? Ah! Seigneur, vous êtes si bon et si sensible au peu que nous faisons pour vous! Vous ne nous enlèverez pas ce précieux trésor, si nous contribuons à le faire partager à tant d'infortunés qui ne le connaissent même pas. »

S. E. le Cardinal Archevêque d'Auch unit également sa voix à celle des autres Prélats de l'Eglise de France.

« Parmi les œuvres de charité, il en est une, N. T. C. F., que nous voulons spécialement désigner à votre piété, c'est l'Œuvre de la Propagation de la Foi, dont l'objet consiste à aider de nos prières et de nos aumônes les hommes zélés et courageux qui se dévouent pour aller établir le règne de J. C. parmi les infidèles. Pouvons-nous rien faire de plus beau aux yeux de la Foi, de plus cher au cœur de Dieu, et de plus méritoire pour nous-mêmes? Nous eussions depuis long-temps excité votre zèle à ce sujet, si nous n'eussions eu la consolation d'apprendre que, dans un grand nombre de paroisses, cette Œuvre si précieuse était également chère au Pasteur et aux fidèles. Puissent celles où elle n'est pas encore connue, ne pas rester étrangères aux grâces abondantes qu'elle ne peut manquer d'attirer sur ceux qui la pratiquent! »

Mgr. l'Archevêque de Paris s'exprime à peu près de la même manière; il recommande à l'attention, aux soins, à la générosité du clergé et des fidèles de son diocèse, cette Œuvre si éminemment catholique. « Quelle gloire et quel bonheur pour un chrétien, dit le Prélat en termi-

Digitized by Google

nant, de contribuer, par quelques faibles sacrifices, à propager le royaume de Jésus-Christ ! »

Mgr. l'Archevêque-Administrateur de Lyon rappelle à ses diocésains que l'Œuvre de la Propagation de la Foi a pris naissance parmi eux, et il les presse de redoubler de zèle pour son extension :

« Si vous devez remercier Dieu, N. T. C. F., pour le précieux bienfait de la Foi, vous devez aussi étendre son royaume autant qu'il sera en vous. La propagation de la Foi doit être l'objet de vos désirs, de votre zèle et de vos efforts. Pour remplir un ministère si noble, si glorieux, ne croyez pas qu'il vous soit nécessaire de faire de grands sacrifices, de traverser les mers, de vous transporter aux extrémités de la terre, d'aller vivre au milieu des nations infidèles; non, N. T. C. F., sans quitter votre patrie, sans sortir du sein de votre famille, sans vous déranger de vos occupations journalières, vous pouvez devenir Apôtres de J. C. et Ministres de l'Evangile. Pour cela il suffit de vous agréger à l'Œuvre de la Propagation de la Foi, Œuvre admirable qui a pris naissance dans notre diocèse, qui s'y maintient et y prospère. En vous associant à une Œuvre si agréable à Dieu, si utile à l'Eglise, vous vous associez aux travaux et aux mérites de ces zélés et courageux Missionnaires qui vont porter la lumière de l'Evangile aux nations infidèles, quittent tout, affrontent les plus grands dangers et s'exposent à toutes sortes de privations. »

Le Prélat invite ensuite ses chers coopérateurs dans le ministère à ne rien négliger pour établir dans leurs paroisses une Œuvre si sainte et si salutaire, et à lui donner tout le développement dont elle est susceptible. Dans celles où elle existe déjà, il les exhorte à faire tous leurs efforts pour l'affermir, la propager et l'agrandir de plus en plus.

Digitized by Google

Mgr. l'Evêque de Bayonne recommande pour la seconde fois notre Œuvre au clergé et aux fidèles de son diocèse ; on ne lira pas sans émotion les pressantes considérations qu'il fait valoir : « Nous vous conjurons de nouveau, au nom de J. C., de ne point oublier les besoins spirituels de ceux de nos frères qui gémissent encore dans les ténèbres de l'infidélité. Au milieu de la défection presque générale, l'âme chrétienne éprouve un sentiment de consolation à la vue des biens immenses qui sont dus à l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Ah ! N. T. C. F., si les ravages de l'impiété dans notre France autrefois si chrétienne remplissent le cœur de tout catholique de la plus amère douleur, il s'ouvre encore à l'espérance, en pensant que c'est du milieu de nous que sont sortis ces nombreux serviteurs de J. C. qui ne craignent ni les privations, ni les fatigues, ni les périls, ni la mort même pour arracher à l'enfer un si grand nombre de victimes. Il nous est donné d'entrer en participation des travaux de ces hommes apostoliques, en leur fournissant les moyens d'élever des temples en l'honneur de J. C., et d'amener aux pieds de sa croix ces peuples infortunés qui voient enfin luire pour eux le jour de leur délivrance.

« Réunissons nos prières et nos aumônes pour assurer la prospérité d'une Œuvre si grande et si méritoire ; c'est peut-être le seul moyen qui nous reste d'obtenir pour nous-mêmes la conservation d'un don qui est offert à des nations bien moins coupables que nous. Nous ne croyons pouvoir trop exhorter nos très-chers coopérateurs à instruire leurs paroissiens sur le précieux avantage de cette admirable Association : il n'en est pas qui soit plus digne d'être proposée à leur zèle et à leur piété. »

Mgr. l'Evêque de Montauban a publié un Mandement spécial en faveur de l'Œuvre ; nous regrettons de ne pouvoir le citer en entier : il est rempli de raisonnements so-

Digitized by Google

lides, et renferme les plus puissants motifs qui peuvent porter les fidèles à concourir à la grande Œuvre qui nous occupe. Le Prélat s'attache d'abord à faire remarquer quel est le prix des âmes des infidèles : « Le prix d'une âme, s'écrie-t-il, c'est le sang de J. C. même. Eh quoi ! N. T. C. F., vous seriez insensibles à leur perte, et vous tiendriez plus à votre or qu'à leur salut ! vous ne consentiriez pas à un léger sacrifice pour les arracher au démon ! il vous serait égal que le ciel leur fût ouvert, ou que l'enfer dilatât ses entrailles ! et si votre avarice les laissait périr, Dieu ne vous demanderait-il pas compte du sang de J. C., que votre dureté aurait rendu inutile?..» Mgr. de Montauban passe ensuite à la considération de toutes les institutions utiles fondées par les Missionnaires, partout où ils ont pénétré; du Baptême procuré à tant de milliers d'enfants; des lumières de la civilisation que répand le Christianisme; des intérêts de la France que l'amour des nouveaux Apôtres pour leur patrie a toujours si heureusement secondés; de ces établissements où la jeunesse des deux sexes trouve une éducation religieuse et éclairée; du dévouement admirable de ces Prêtres, de ces Filles angéliques de la Charité, qui, dans des temps de désolation et de mort, ont forcé l'admiration et les hommages des dissidents même dans la Foi : tels sont les résultats des légères aumônes recueillies au nom de J. C.

«.... C'est, en quelque sorte, l'étincelle de la charité, qui allume un incendie capable d'embraser toute la terre; mais d'un feu vivifiant, qui la purifie, la régénère, la rend digne des regards du Père commun de tous les hommes.

« Et remarquez, N. T. C. F., que cette aumône ne saurait demeurer stérile à votre égard. Nous nous adressons à ceux qui apprécient leurs devoirs d'après les règles de la Foi. Il ne s'agit pas seulement du mérite de l'au-

Digitized by Google

mône, *qui nous délivre du péché, qui en couvre même la multitude*, nous avons encore intérêt à ce que le nombre des enfants de l'Eglise croisse tous les jours. Ces âmes, que les missions gagnent à Dieu, n'ignorent pas à qui elles sont redevables: on les accoutume à prier pour leurs bienfaiteurs; et la prière de ces âmes si pures doit être puissante sur le cœur de Dieu. D'ailleurs, tout le bien qui se fait dans l'Eglise catholique est un trésor qui appartient à chacun de ses membres; plus cette communion de biens spirituels s'étend, plus elle nous enrichit. Ajoutons, N. T. C. F., que si vos aumônes font des apôtres, vous recevrez la récompense des apôtres; si elles font des *justes*, vous recevrez la récompense des *justes*; bien plus, elles font souvent des martyrs, vous recevrez donc la récompense des martyrs. L'engagement de Jésus-Christ est formel à cet égard. »

Nous sommes forcés d'omettre toutes les autres considérations que fait valoir le Prélat. Il termine par cette touchante allocution :

« Nous vivons, N. T. C. F., dans une sorte d'abondance des secours spirituels; le Prêtre est toujours à nos côtés; il veille sur notre naissance, il nous suit dans tous les pas de la vie, il nous ouvre les portes de l'éternité; la Religion nous prodigue ses consolations, ses richesses, ses espérances : quelle affreuse et coupable insensibilité, si nous pouvions oublier ceux qui sont dans la disette de ces biens! Semblables au mauvais riche, imiterions-nous sa dureté envers le pauvre qui ne sollicite que les miettes d'un somptueux festin? Il en sera autrement, N. T. C. F.; nous n'aurons pas plaidé en vain auprès de vous la cause de tant de pauvres dans la Foi, qui est celle de la Religion, qui est aussi la vôtre. Pleins de dévouement et de zèle pour cette croisade spirituelle que nous vous annonçons aujourd'hui, vous la favoriserez de vos largesses, vous

Digitized by Google

l'aiderez de vos prières; et dans tous les cœurs retentira encore ce cri, qui précipita jadis vos pères vers l'Orient, ce cri de, *Dieu le veut*, cette fois plus charitable et plus chrétien. »

Le Mandement que Mgr. l'Evêque du Puy a publié cette année pour le Carême, est tout entier également sur l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Mgr. de Bonald commence par le portrait de la charité chrétienne qu'il dessine rapidement, puis il ajoute :

«.... A ces traits, N. T. C. F., ne reconnaissez-vous pas l'*Œuvre de la Propagation de la Foi*, cette Œuvre de zèle et d'amour; cette Œuvre dont le plan a été tracé sur le Calvaire avec le sang de Jésus-Christ; cette Œuvre dont le Disciple bien-aimé a puisé la pensée dans le cœur de son divin Maître, qu'il a transmise, par la bouche de l'Ange de Smyrne (1), à l'Ange de Lyon (2), qui lui-même l'a déposée, comme un germe précieux, dans cette Eglise célèbre, *la Rome des Gaules*, la Cité des Martyrs, pour que dans la suite des siècles elle fût fécondée par le zèle de ses successeurs? Œuvre apostolique chargée de la sollicitude d'une multitude d'Eglises, fondée *pour faire briller une grande lumière aux yeux des nations qui marchaient dans les ténèbres* (3), instituée *pour faire connaître aux îles lointaines la loi de Dieu qu'elles attendaient avec impatience* (4). Œuvre de véritable progrès, destinée à faire passer les peuples de l'abrutissement à la civilisation, de la férocité à la mansuétude, de la rapacité et de la dissolution à la justice et à la tempérance.

---

(1) S. Polycarpe, disciple de S. Jean.
(2) S. Irénée, disciple de S. Polycarpe.
(3) Is. IX, 2.
(4) Is. XLII, 4.

Digitized by Google

Œuvre de sanctification : elle va dresser les admirables pavillons d'Israel sur les ruines des temples élevés à des divinités infâmes ou cruelles, pour y faire descendre, au milieu de néophytes fervents et ravis, la Miséricorde et la sainte Humanité de leur Sauveur et de leur Dieu. Œuvre d'espérance : puissant secret que le Seigneur semble nous avoir confié pour faire tomber la foudre de ses mains, au jour de sa plus grande colère ; gage de protection et de salut dans un temps où les hommes les moins timides sèchent de crainte en sentant les fondements de l'édifice social profondément ébranlés sous leurs pieds, et tremblent dans l'attente de catastrophes que présagent assez l'oubli de Dieu, la violation de sa loi et le mépris des bonnes mœurs... Telle est l'Œuvre que les Evêques, successeurs des Apôtres, doivent surtout recommander à la charité des fidèles, qu'ils doivent accréditer par leurs exhortations, encourager par leur libéralité, étendre par tous leurs efforts....

« *L'Œuvre de la Propagation de la Foi* est autant au-dessus des autres œuvres de bienfaisance, que l'esprit est au-dessus de la matière, que les biens de l'éternité sont préférables aux biens du temps. Ce n'est pas un acte de bienfaisance seulement que vous pratiquez à l'égard de ces peuples égarés, c'est un *Apostolat* que vous exercez au milieu d'eux. L'obole que vous consacrez à l'Œuvre catholique dont nous vous entretenons, n'est pas seulement le prix du morceau de pain qui servira à soutenir la vie laborieuse d'un ouvrier évangélique, c'est la parole *qui convertira les âmes* ; c'est la doctrine qui éclairera l'ignorant ; c'est la voix qui ébranlera le désert, qui déracinera les habitudes les plus invétérées, qui brisera les cœurs les plus endurcis. Quand vous l'offrez cette obole, ce n'est pas une aumône vulgaire que vous répandez dans le sein des pauvres, c'est vous alors,

Digitized by Google

N. T. C. F., qui prêchez avec le Missionnaire, qui baptisez avec lui..... »

Un peu plus loin, Mgr. l'Evêque du Puy rappelle ces paroles de la Sagesse divine :

« *Si me persecuti sunt, et vos persequentur :* « S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront (1). » Aussi entendez-vous, ajoute-t-il, des voix ennemies décrier l'*Œuvre de la Propagation de la Foi*, en lui prêtant un but politique. N'a-t-on pas été jusqu'à voir dans ses Centuries des légions prêtes à s'ébranler; dans ses modestes offrandes, les trésors pour subvenir aux frais de formidables expéditions, et le noir dessein de faire rétrograder toutes les nations vers la barbarie, couvert du projet apparent de rendre les peuples à la dignité d'hommes créés à l'image de Dieu? Mais le cœur d'un disciple de Jésus calomnié *ne doit ni se troubler, ni craindre* (2). L'emploi des dons offerts par la charité pour répandre le *feu que le Sauveur est venu apporter au monde* (3), est facile à vérifier. Tous les ans, il est mis sous les yeux du monde entier; la part faite à chaque mission est clairement désignée; le nom de ces missions et de leurs chefs n'est un secret pour personne. Interrogez, dirons-nous à nos ennemis, les Confesseurs qui sont dans les chaînes, et demandez-leur si leurs frères de France se sont souvenus de leur captivité. Interrogez les enfants orphelins et les malades de l'Amérique septentrionale, et informez-vous auprès d'eux s'il est vrai que les Filles de saint Vincent de Paul soient venues prendre soin de leur jeunesse ou remuer leur couche de douleur. Interrogez toutes ces

(1) Joan. xv, 20.
(2) Ibid. xiv, 27.
(3) Luc. xii, 49.

Digitized by Google

Eglises naissantes, et demandez-leur si l'Eglise de France est leur Providence depuis plusieurs années, si elle a doté les unes de florissantes communautés, les autres de temples superbes. Demandez aux magistrats des Etats-Unis d'où descendaient ces anges consolateurs que l'on trouvait plus assidus auprès du lit des malades de toutes les communions, à mesure que la contagion répandait davantage le deuil et l'épouvante. Demandez-leur d'où venaient ces hommes qui montraient tant de mépris pour le danger et un si grand attrait pour la mort; et vous pourrez vous convaincre que les dons recueillis *pour la Propagation de la Foi* sont parvenus à leur destination, puisqu'ils ont opéré toutes ces merveilles... »

Le Prélat s'adresse ensuite à son clergé :

« C'est à vous, Ministres de l'Evangile, ambassadeurs de Jésus-Christ, qu'il est donné de comprendre toute l'excellence de l'*Œuvre de la Propagation de la Foi;* vous devez en être les plus fermes soutiens et les plus ardents apologistes. N'êtes-vous pas envoyés, comme le Rédempteur, pour arracher les âmes infidèles *à la puissance des ténèbres et les transporter dans le royaume du Fils bien-aimé de Dieu* (1)? Le jour de votre ordination n'avez-vous pas été aussi *faits pêcheurs d'hommes* (2), et ne devez-vous pas aller les chercher jusqu'au fond des gouffres de l'iniquité, où ils se cachent? Si la grâce de l'imposition des mains ne s'est pas affaiblie en vous, pourriez-vous jeter un regard sur ces contrées couvertes d'*une moisson blanchissante, où il y a si peu d'ouvriers et une récolte si abondante à faire* (3), sans ressentir l'esprit

(1) Coloss. I, 13.
(2) Marc. I, 17.
(3) Joan. IV, 35. — Matth. IX, 37.

Digitized by Google

sacerdotal s'agiter dans votre cœur? Des millions de mains qui se lèvent de toutes les parties du monde pour implorer notre secours, nous demandent la lumière de la Foi, la paix de la conscience ; et nous, les propagateurs-nés de cette Foi et les dispensateurs de cette paix, nous serions sourds à des supplications qui ont fait descendre le Fils de Dieu sur la terre ! Il n'en sera pas ainsi, Pasteurs des âmes; vous recommanderez à la charité et au zèle catholique de vos ouailles les besoins spirituels de troupeaux qui errent çà et là, sans conducteurs, et que décime tous les jours la dent meurtrière des loups ravissants. Si ce zèle pouvait s'attiédir, vous le réchaufferiez par vos fréquentes exhortations, et si cette charité pouvait se lasser, vous la ranimeriez par vos exemples. »

Après s'être adressé à son clergé et aux fidèles de toutes les classes, le Prélat ne veut point oublier les pauvres ; l'Œuvre de la Propagation de la Foi est leur œuvre aussi, car c'est celle de tous les chrétiens; tous sont appelés à y concourir, chacun selon la mesure de ses forces et les moyens que la Providence lui a départis.

« Pauvres de Jésus-Christ, N. T. C. F., continue Mgr. de Bonald, ne croyez pas que votre indigence vous prive de l'honneur de concourir à l'Œuvre excellente de la *Propagation de la Foi*. Vous ne pouvez donner une pièce de monnaie, priez : et votre prière favorablement écoutée décidera les vocations, enverra des ouvriers évangéliques, préparera les voies à la Vérité, et lui soumettra les cœurs. Priez ! des familles païennes attendent vos prières pour donner le spectacle consolant d'une société chrétienne, telle qu'on l'admirait au temps des Apôtres, et les rois de l'Orient viendront déposer aux pieds de Jésus-Christ l'offrande d'un esprit docile et d'un cœur vaincu par la grâce. Priez et jeûnez ! et le souverain Pasteur de l'Eglise verra de nouvelles brebis accourir

Digitized by Google

sous sa houlette pacifique; et s'il ne lui est pas donné d'être l'unique Pasteur d'un seul bercail, il verra au moins reculer les bornes de son empire de mansuétude, et ses bénédictions paternelles tomberont sur un plus grand nombre d'enfants. »

Nosseigneurs les Evêques de St-Diez, de Langres, de Verdun, de Meaux, de Montpellier, de Grenoble ont aussi recommandé l'Œuvre dans leurs Mandements, Circulaires, ou *Ordo* de leurs diocèses. Mgr. l'Evêque de Grenoble regarde, avec ses collègues dans l'épiscopat, l'Œuvre de la Propagation de la Foi comme la plus importante de toutes celles que l'on puisse établir dans son diocèse. Il exhorte donc et conjure dans le Seigneur tous les membres de son clergé de faire leurs efforts pour organiser ou étendre cette belle Association dans les paroisses, communautés, pensions, etc., qui dépendent d'eux, et de la confier aux personnes pieuses et zélées dont ils ont la direction. Il recommande la lecture des Annales, et, ainsi que beaucoup d'autres Evêques, autorise la célébration solennelle des fêtes de l'Association.

A l'extérieur, les Evêques de Liège, d'Annecy, d'Aoste et de Lucques ont parlé cette année en faveur de l'Œuvre. Nous citerons quelques fragments de leurs Mandements ou Circulaires.

Mgr. l'Evêque d'Aoste en Piémont approuve, dans les termes suivants, l'établissement de l'Œuvre dans son diocèse : « Nulle œuvre n'est plus conforme à l'esprit du Christianisme que celle dont le but spécial est de faire connaître, aimer et bénir le saint nom de Dieu par des peuples qui n'en ont jamais entendu parler, de les éclairer du flambeau de l'Evangile, et d'ouvrir la voie du salut à des âmes pour qui a coulé le sang du Rédempteur. — L'Œuvre de la Propagation de la Foi approuvée, recommandée de la manière la plus pressante par tous les

Digitized by Google

Evêques de France et par un grand nombre d'Evêques des autres pays, enrichie des faveurs et des bénédictions des Souverains Pontifes, d'indulgences et d'encouragements de leur part, est devenue une œuvre catholique : considérant d'ailleurs les avantages spirituels que cette Œuvre procure à ses Associés, nous désirons sincèrement la voir s'établir et prospérer dans notre diocèse. »

Au centre de l'Italie, Mgr. l'Archevêque de Lucques a bien voulu publier une Lettre pastorale pour le même objet. Après avoir rappelé le but de l'Œuvre et son origine, le Prélat ajoute : « Nous nous empressons de la faire connaître aux fidèles confiés à nos soins, et nous les exhortons vivement et dans le Seigneur à être les premiers dans le centre de l'Italie à donner l'exemple en s'y agrégeant. » Mgr. l'Archevêque de Lucques entre ensuite dans les considérations qui peuvent engager à prendre un vif intérêt à cette Œuvre sainte ; il fait valoir surtout celle de la reconnaissance des peuples auxquels est porté le flambeau de la Foi, et des Missionnaires que nous aidons de nos secours. « Figurez-vous, dit-il, un de ces apôtres que l'amour de Dieu et le zèle des âmes entraînent dans les contrées éloignées de nous : croyez-vous que lorsqu'à l'aide de vos aumônes il aura rassemblé autour de lui un certain nombre de ces sauvages habitants qu'il sera parvenu à convertir, il ne leur fasse pas connaître qu'après Dieu ils seront redevables de leur salut aux fidèles charitables de France, de Suisse, de Savoie, d'Allemagne et de Lucques, dont les aumônes l'ont aidé à travailler à leur conversion? « Ainsi donc, leur dira-t-il, soyez pleins de reconnaissance, levez les mains au Ciel, afin d'attirer sur vos bienfaiteurs les plus abondantes bénédictions. » Le Prélat rappelle le souvenir du vénérable Père Odorico, qui était né à Lucques, et demande si l'on peut douter de l'efficacité des prières que les martyrs adressent à Dieu pour nous à leur dernière heure. Il voit ensuite

Digitized by Google

dans les Annales comme un puissant contre-poison à opposer à tant de livres irréligieux ou obscènes qui circulent aujourd'hui en Europe, et il termine en s'adressant à tout son clergé, lui recommandant d'instruire ses ouailles sur l'excellence de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, de leur expliquer la manière de s'y agréger, de la recommander en toutes rencontres, de l'autel, de la chaire, au tribunal sacré de la Pénitence, et dans les écoles.

Enfin Mgr. d'Annecy en Savoie s'exprime ainsi dans son Mandement de Carême : « Il est aujourd'hui, N. T. C. F., un genre d'aumône dont les résultats sont incalculables, et qui associera des peuples entiers à nos plus chers intérêts : c'est incontestablement l'aumône la plus sainte et en même temps la plus facile que nous puissions proposer à la piété des fidèles. Elle traversera les mers, il est vrai ; mais, avant d'arriver à sa destination, elle passera par le Ciel, et s'imprègnera de toute-puissance en saluant, en adorant sur son passage le trône des miséricordes qui s'ouvrira, qui s'inclinera, pour ainsi dire, pour combler de bénédictions et ceux qui l'auront offerte, et ceux pour qui elle est destinée. Cette aumône, c'est celle de la Propagation de la Foi. Notre diocèse s'honore d'avoir fourni quelques-uns de ces courageux et infatigables Missionnaires qui vont fonder des églises nouvelles aux extrémités du monde, et accomplir par leur zèle les prophéties qui annoncent que la terre entière doit être éclairée des divines lumières de l'Evangile.

« Cette aumône si vivement désirée par les ouvriers évangéliques, si solennellement approuvée, si généreusement bénie par le Chef de l'Eglise, cette aumône consiste à mettre chaque semaine un sou, un seul sou à part, pour être envoyé dans ces régions lointaines, y servir à bâtir des temples au vrai Dieu, et amener des populations sans nombre au bercail de J. C.

Digitized by Google

« Oh ! N. T. C. F., quelle Œuvre ! quelle grande Œuvre ! Pourriez-vous en imaginer une à qui il soit donné de produire d'aussi admirables effets, ah ! disons-le, d'aussi étonnants et d'aussi consolants prodiges? Ces nouveaux chrétiens, engendrés par vos aumônes, élèveront vers le Ciel des mains pures et des vœux brûlants, pour que le Seigneur inonde notre patrie de ses grâces, et comble leurs bienfaiteurs de ses plus abondantes miséricordes... »

Et maintenant, qu'on nous permette de le demander, n'y a-t-il pas quelque chose de grand, de majestueux, d'imposant même, dans ce concert de tous les Evêques, qui, des différentes contrées de l'Europe, exaltent à l'envi l'Œuvre sainte de la Propagation de la Foi, dans cet admirable accord qui les porte à la recommander à leurs peuples, à les presser avec tant d'instance de s'y agréger? Que si, après tant de témoignages favorables, tant de marques de protection et d'intérêt, nous écoutons encore la voix grave et solennelle du St-Siége, conjurant instamment et dans le Seigneur tous les fidèles de la soutenir de leurs efforts, de l'étendre, de la dilater partout, pourra-t-on s'empêcher de dire que c'est là une Œuvre véritablement catholique, et qu'il n'y a point d'institution pieuse dans l'Eglise qui soit plus hautement approuvée?

Aussi de toutes les parties de l'Europe les fidèles s'empressent-ils d'y concourir. Ce n'est plus aujourd'hui un peuple seul ; avec nous c'est la Belgique et la Savoie, la Suisse et plusieurs contrées de l'Allemagne, c'est le Septentrion et le Midi, l'Italie et Rome, Rome même qui veut apporter à la grande Œuvre le tribut de ses prières et de ses aumônes, et le poids entraînant de son exemple. L'Œuvre de la Propagation de la Foi est donc comme une nouvelle croisade de tous les peuples de notre hémisphère : croisade cette fois toute spirituelle, pour aider à une

Digitized by Google

conquête qui est toute spirituelle aussi, mais à la conquête du monde pour lequel le Sauveur est mort!..... A la tête de cette pieuse croisade, et par une touchante disposition de la divine miséricorde, se trouve placée la France, afin, comme l'a dit un Prélat vénérable, que cette France, qui avait tant contristé l'Eglise, fût la première aussi à la consoler par la vivacité de sa foi (1).

Un grand mouvement aujourd'hui semble s'opérer dans l'univers : de toutes parts des missions s'élèvent, d'autres s'étendent et grandissent de jour en jour. L'Evangile est porté jusqu'aux extrémités du globe; les îles nombreuses, selon l'expression du Psalmiste, se réjouissent en entendant la parole sainte : les sauvages mêmes de l'Océanie après des siècles s'éveillent, brisent leurs idoles, reconnaissent le Sauveur des hommes et tombent au pied de sa croix. On dirait que les temps se pressent, que les moments approchent où l'Evangile aura été annoncé partout, où tout ce qui est sous le soleil aura vu briller le flambeau divin; et au milieu de cette admirable préparation de la Providence, c'est l'aumône et la prière du pauvre, c'est l'Œuvre qui a crû sous nos yeux, qui a grandi comme le grain de sénevé; c'est elle qui a été choisie, il est consolant de le dire, pour être un des instruments destinés à l'accomplissement de ces grands desseins de miséricorde. Ne cessons donc point de concourir à ces desseins, aidons de nos suffrages, de nos prières, de nos secours, les Confesseurs, les Missionnaires et les Martyrs, tous ces hommes apostoliques enfin qui, dans toutes les parties du monde, travaillent, au prix de leurs sueurs et de leur sang, à jeter

(1) Mgr. l'Archevêque de Lucques, dans la Pastorale déjà citée.

Digitized by Google

partout les fondements de cet édifice qui s'élèvera majestueux jusqu'aux demeures éternelles!

Que si après cela il nous reste encore quelques craintes; si, à la vue des progrès de l'impiété toujours croissante, notre cœur se trouble, songeons que le moyen le plus sûr pour affermir le règne de Dieu parmi nous, c'est de contribuer puissamment à l'étendre aussi chez les autres : car il n'est pas possible, selon l'expression d'un Evêque, d'un illustre Martyr, et aujourd'hui d'un Saint (1), il n'est pas possible qu'un peuple vienne à perdre jamais la foi, tant qu'il montrera autant de zèle pour la porter jusqu'aux extrémités du monde!

MISSION DU SU-TCHUEN.

L'ÉTAT de la Religion en Chine est toujours à peu près le même depuis les dernières nouvelles que nous en avons publiées. Il est hors de doute que si l'Evangile pouvait être prêché librement dans ce vaste empire, les Chinois se convertiraient en grand nombre : ils estiment, ils vénèrent même, pour la plupart, la Religion du Maître du ciel; mais les édits de proscription toujours subsistants, la crainte de la mort, la menace des tourments ou de l'exil, sont des obstacles qui s'opposent avec trop de force jusqu'ici aux progrès rapides que pourrait faire le Chris-

(1) Mgr. de Capse.

Digitized by Google

tianisme. On ne peut pas dire cependant qu'il y ait une persécution générale : en plusieurs lieux, les mandarins se soucient même fort peu de se mêler des affaires des chrétiens, et surtout de celles des Missionnaires ; ils savent bien qu'en poussant les choses à bout il en résulterait de graves inconvénients pour eux; le moindre serait la perte de leurs emplois pour avoir manqué de vigilance, en laissant un Européen s'introduire dans leurs provinces. Si la connaissance d'un tel fait parvenait aux oreilles de l'empereur, une punition sévère serait infligée non-seulement aux magistrats des lieux où le Missionnaire aurait été découvert, mais encore à ceux des provinces par lesquelles il aurait passé ; tous seraient déclarés coupables d'une inexcusable négligence dans l'accomplissement de leurs devoirs. Malgré cela, les dénonciations des apostats, les vexations des satellites et des agents subalternes toujours prêts à chercher querelle aux chrétiens pour leur extorquer de l'argent, quelquefois aussi la haine de certains gouverneurs de provinces, ne laissent pas d'occasioner de temps à autre des persécutions locales. Tel est le résumé général des lettres écrites par les Missionnaires; tous sollicitent avec instance les Associés de la Propagation de la Foi d'unir leurs prières aux leurs, afin d'obtenir du Dieu des miséricordes qu'il fasse luire des jours de salut pour les 300 millions d'habitants qui peuplent l'immense empire de la Chine, pour qu'il lui plaise d'y susciter enfin des princes moins ennemis de son nom; et alors, disent-ils, on verra s'opérer bientôt une des révolutions les plus heureuses et les plus consolantes dont l'univers catholique ait encore été le témoin (1).

---

(1) Les Lettres que l'on va lire sont un peu anciennes de date ; mais, outre que l'abondance des documents nous a forcé à en re-

Digitized by Google

Lettre de Mgr. l'Evêque de Sinite, vicaire apostolique du Su-Tchuen, à MM. les Directeurs du séminaire des Missions étrangères, à Paris.

Su-Tchuen, le 16 septembre 1835.

« Messieurs et très-chers Confrères,

« La violente persécution qui avait été suscitée contre les chrétiens de la province de Koui-Tcheou, est enfin parvenue à son terme; plusieurs de ces chrétiens ont courageusement confessé la Foi et avec une persévérance vraiment admirable, en présence des mandarins et d'un grand nombre d'idolâtres. Parmi ces confesseurs, vingt-quatre ont été condamnés à l'exil et déportés en Tartarie; deux ont eu le bonheur de subir le martyre: l'un a été étranglé comme prédicateur de la Religion, parce que dans le prétoire, en face même du gouverneur et des autres mandarins, il avait hautement exhorté les chrétiens à ne point renier la Foi (1); l'autre a expiré dans la prison, après avoir enduré avec patience de longs et douloureux tourments (2).

---

culer la publication, il est bon de se rappeler aussi que la province du Su-Tchuen est située à l'une des extrémités de la Chine, et que ce n'est pas sans de longs délais et sans beaucoup de difficultés que les dépêches des Missionnaires peuvent parvenir à Macao, d'où elles sont envoyées en Europe.

(1) Voir le N° XLI des Annales, p. 84.

(2) Nous trouvons dans une Lettre d'un autre Missionnaire, écrite à peu près à la même époque, un trait que nous ne pou-

Digitized by Google

« Les chrétiens partis pour la Tartarie sont au nombre de plus de trente, parce que quelques-uns ont obtenu la permission de mener avec eux leurs femmes et leurs enfants. Les autres, à qui cette faveur a été refusée, ont dû se séparer de leurs familles et les laisser dans leur pays, où plusieurs d'entr'elles, pauvres et privées de tout soutien, vivent dans une grande misère. Depuis le départ des confesseurs pour la Tartarie, les chrétiens de la province jouissent de la tranquillité. Les enfants et les femmes qui n'ont pu obtenir de partager l'exil de leurs pères et de leurs époux, de retour dans leur pays, n'ont pas craint de réciter leurs prières à haute voix, même dans la ville capitale de la province, et ils persévèrent ainsi dans leurs pieux exercices sans être molestés par les satellites, non plus que par les autres païens; aussi ont-ils pu recevoir, cette année, la visite et les consolations d'un Prêtre sans aucun inconvénient. Tous les ans, quelques infidèles se convertissent et reçoivent le saint Baptême; mais ce n'est qu'avec les plus grandes difficultés qu'on a pu visiter les chrétiens qui se trouvent à l'extrémité de la province, parce que le pays est infesté par des bandes de voleurs. Un de nos Prêtres ayant eu le malheur de tomber entre les mains

---

vous passer sous silence : « Un enfant de douze ans, dit ce Missionnaire, arrêté pendant cette persécution, a montré en confessant la Foi un courage vraiment digne des Martyrs des premiers siècles. Le juge le pressant avec menace de se soumettre à ce qu'il exigeait de lui : « C'est Dieu qui vous a créé, lui dit ce jeune néophyte; votre dignité et votre pouvoir, c'est de lui que vous tenez tout; si donc il est votre Maître, pourquoi vous obéir plutôt qu'à lui? — Mais si tu n'abjures ta Religion, reprend le juge, je vais te faire mourir. — Qu'importe, répond l'enfant; ne vaut-il pas mieux souffrir que de renoncer le Seigneur?... » Et le juge désespérant de le vaincre le laissa au nombre des confesseurs, qui furent bientôt condamnés à un exil perpétuel.

Digitized by Google

de ces brigands, ils l'ont accablé de coups et ne l'ont relâché, avec ses compagnons de voyage, qu'après leur avoir enlevé tout leur argent.

« Ce qui vient de se passer dans le Yu-Nan nous porte à croire que la persécution y est aussi éteinte : deux chrétiens étant morts en prison par suite de mauvais traitements, leurs parents ont réclamé leurs corps au gouverneur de la ville, pour les ensevelir; mais celui-ci, qui avait fait enterrer les cadavres sans l'inspection préalable ordonnée par la loi, a rejeté la demande de ces chrétiens en les traitant avec dureté : ils ont eu aussi à subir, de la part des satellites, des avanies et des vexations. Afin d'obtenir justice de ces indignes traitements, ils ont accusé et le gouverneur et les satellites devant le vice-roi de la province : celui-ci a reçu leur plainte avec bienveillance; il a examiné leur affaire, et comme il est resté démontré que les deux chrétiens dont il est question et beaucoup d'autres étaient morts de faim dans la prison, et par suite des vexations que les satellites leur avaient fait subir; que leurs cadavres avaient été enterrés sans aucune inspection, et que les soldats et les mandarins eux-mêmes avaient extorqué aux chrétiens des sommes considérables, le vice-roi a fait infliger de fortes punitions à ces mandarins, et a ordonné que les soldats fussent arrêtés et très-sévèrement punis. C'est pourquoi les satellites et ceux des païens qui de concert avaient vexé les chrétiens et leur avaient extorqué de l'argent, redoutant leurs graves et trop justes accusations, ont cherché tous les moyens de se mettre en paix avec eux.

« Dans le Su-Tchuen, les chrétiens ont eu aussi cette année, comme par le passé, des persécutions à subir dans différentes localités; mais elles ont été de courte durée, et ont cessé dès qu'on a pu satisfaire l'avarice des satellites qui ne cherchaient qu'à extorquer de l'argent. M. Ma-

Digitized by Google

rette a été arrêté et remis aussitôt en liberté, moyennant une somme de trente taëls (1) que les chrétiens ont donnée aux satellites pour sa rançon, et pour se délivrer eux-mêmes des vexations violentes qu'ils n'auraient pu éviter si un Missionnaire européen avait eu à comparaître dans le prétoire.

« Quatre chrétiens, accusés d'avoir engagé une famille païenne à embrasser la Religion, ont été conduits devant le gouverneur de la ville de Lo-Tche. Ils ont d'abord montré beaucoup de constance au milieu des longues et cruelles tortures qu'ils ont souffertes; mais, hélas! vers la fin du combat, et sur le point d'obtenir la couronne, ils ont cédé à la violence des tourments, aux instances réitérées de renier la Foi, et ont eu le malheur d'apostasier. A peine cependant étaient-ils délivrés et revenus dans le sein de leurs familles, qu'ils ont amèrement déploré leur chute, protestant énergiquement devant les païens et les chrétiens qu'ils étaient encore disciples de J. C. On a remarqué surtout le repentir du plus âgé d'entr'eux, qui a souffert les plus violents tourments, auxquels il ne paraît pas devoir long-temps survivre : un grand nombre de païens dont quelques-uns étaient ses ennemis, s'étant rendus dans sa maison pour le féliciter de son apostasie, et y placer les tablettes superstitieuses, il a confessé à haute voix, et en versant un torrent de larmes, que la Religion chrétienne est la seule véritable, qu'il éprouvait la plus vive douleur de l'avoir abandonnée un instant, qu'il était encore et qu'il voulait mourir chrétien. Tous les membres de sa famille, mêlant leurs larmes et leurs protestations aux siennes, ont déclaré hautement qu'ils ne quitteraient point la Religion chrétienne, qu'ils voulaient mourir en pro-

(1) Environ 270 francs.

Digitized by Google

fessant la Foi, et qu'ils ne recevraient jamais les tablettes superstitieuses. Ces païens se sont retirés frappés d'étonnement en voyant une telle persévérance, après les pertes et les tourments que ces chrétiens avaient eu à souffrir.

« Les deux colléges du Su-Tchuen et du Yu-Nan sont toujours sur pied; mais la crainte des persécutions que nous éprouvons si souvent, nous empêche d'y recevoir un trop grand nombre d'élèves: ces deux colléges n'en comptent que dix-huit.

« Deux nouveaux Missionnaires européens nous sont heureusement arrivés cette année; M. Bertrand par la voie de Canton, et M. Favard par le Fo-Kien. Le premier a appris la langue chinoise avec tant de facilité, qu'il pourra bientôt être envoyé à la visite des chrétiens.

« Les deux courriers envoyés dans le Tong-King pour introduire M. Cornay en Chine, ont été attaqués d'une maladie mortelle dans la capitale de ce royaume, et y ont succombé; c'est pourquoi ce Missionnaire n'a pu encore parvenir à sa destination.

« Les Prêtres indigènes sont au nombre de 28; mais cinq d'entr'eux ne peuvent plus faire la visite des chrétiens, à cause de leur âge et de leurs infirmités. Les chrétiens condamnés à la cangue l'année dernière sont morts pour la plupart; toutefois il en reste encore six, qui continuent à porter cet instrument de supplice avec une résignation qui édifie les chrétiens et tous les infidèles eux-mêmes.

« J'ai eu soin cette année qu'on fît le catalogue général des chrétiens, des catéchumènes et des enfants qui ont reçu le Baptême, comme nous le faisons tous les cinq ans. En voici le chiffre exact : confessions annuelles, 36,797; confessions répétées, 4,980; catéchumènes nouveaux, 314; adultes baptisés, 288; enfants de fidèles baptisés, 1,704; confirmés, 1,862; mariages bénits, 261; extrêmes-onctions, 600; adultes morts, 1,396; enfants de

Digitized by Google

fidèles morts, 1,130; chrétiens non visités, 557; enfants d'infidèles baptisés en danger de mort, 7,587; sur ce nombre 5,269 sont morts. Ecoles de garçons, 48; de filles, 76; catéchumènes, 644; enfants de fidèles vivants, 8,881. Le nombre des fidèles, y compris les catéchumènes, est de 49,921 environ (1).

« Vous pouvez voir, d'après ce catalogue, que le nombre des chrétiens n'a point augmenté ces dernières années; mais n'en soyez pas surpris : cela tient aux guerres, aux maladies épidémiques qui ont détruit des districts entiers; cela tient aussi à l'extrême misère qui a obligé beaucoup de chrétiens à émigrer dans des pays lointains d'où il nous a été impossible d'avoir de leurs nouvelles.

« Je suis, etc.

« † J. Louis, *évêque de Sinite, vicaire apostolique du Su-Tchuen.* »

Extrait d'une Lettre de M. Verrolles, missionnaire apostolique, datée de Tchong-Kin-Fou en Chine, 9 septembre 1835, *à M. Dubois.*

« .... Vous me demandez des nouvelles détaillées de notre mission; je n'ai rien de bien important à vous apprendre; je vous dirai cependant ce qui se passe dans ce coin de terre qui m'a été donné à défricher.

« Depuis six à sept ans, dans une des longues chaînes de montagnes qui sillonnent mon district, notre sainte

(1) On compte dans le vicariat apostolique du Su-Tchuen 607 chrétientés.

Digitized by Google

Religion fait des progrès, lents à la vérité et peu sensibles, mais soutenus : et vous ne devineriez pas où le bon Dieu va chercher ses élus ? c'est sous terre, dans ces antres profonds et ténébreux où se creuse la houille, qu'il se plaît à faire briller la lumière de la vérité et à se choisir des adorateurs ; en sorte que l'oracle du Sauveur : *Evangelizare pauperibus misit me*, trouve son accomplissement dans tous les pays du monde. Cette année j'ai baptisé cinquante adultes, et j'en ai admis cinquante-deux autres au catéchuménat, la plupart appartenant à cette classe de mineurs. L'an dernier j'en baptisai soixante-six; quoique notre ministère n'ait pas des succès brillants, à cause des difficultés et des contradictions sans nombre dont il est accompagné, il ne laisse pas de produire des fruits de salut. Il est certain d'abord que sans les secours et les exemples des Missionnaires européens, les chrétientés déjà formées par leurs travaux et leurs souffrances ne sauraient long-temps se soutenir. Puis il est un très-grand bien auquel il donne lieu, bien inestimable pour toute personne qui conserve une étincelle de foi, et qui connaît le prix des âmes ; c'est le baptême de milliers d'enfants d'infidèles, en danger de mort. Cette année, dans mon seul district, six cent dix de ces jeunes fleurs ont été arrosées de l'eau baptismale, et je sais que déjà plus de quatre cents ont été transplantées dans le séjour de la bienheureuse immortalité. Voici comment nous nous y prenons pour procurer la grâce du Baptême aux enfants mourants des idolâtres : dans les endroits les plus populeux de la mission, nous établissons des personnes destinées à exercer cette bonne œuvre ; ces personnes auxquelles on a bien appris la forme du Baptême sont ordinairement des femmes d'un certain âge, qui ont quelque expérience dans le traitement des maladies des enfants, et qui, à ce titre, ont un accès facile partout.

Digitized by Google

J'en ai huit dans mon district employées à cet office. Munies de quelques pillules inoffensives et d'une bouteille d'eau bénite, dont elles vantent la vertu : elles s'introduisent dans les maisons où elles savent qu'il y a des enfants malades ; elles commencent par tâter le pouls à l'enfant, non pas au poignet comme nous faisons, mais à l'index, et connaissent bientôt, à certains symptômes, s'il est en danger imminent de mort. Dans ce cas, elles en avertissent les parents, et leur disent qu'avant d'administrer d'autres remèdes il est nécessaire, pour les rendre plus efficaces, de leur laver le front avec l'eau purifiante qui est contenue dans leur bouteille. Les parents, ne se doutant pas de la pieuse ruse, y consentent facilement ; et c'est par ces innocentes fraudes qu'on vient à bout de procurer, chaque année dans notre mission, le Baptême à sept à huit mille enfants. Oh ! cher Confrère, quelle belle conquête ! quelle gloire pour notre divin Maître ! de quel œil de complaisance ne voit-il pas ces créatures innocentes, purifiées par les eaux régénératrices, accroître par milliers, d'année en année, le nombre de ses adorateurs dans le ciel ! Les personnes employées par nous à cette bonne œuvre reçoivent un modique salaire tiré d'un fonds que nous mettons à part, uniquement pour cette fin, sur les aumônes que nous recevons de la Propagation de la Foi. Si nous avions des ressources plus abondantes, nous pourrions tripler le nombre des baptêmes d'enfants d'infidèles moribonds. Quel sujet de joie ne doit-ce pas être pour les âmes pieuses en Europe, qui contribuent à cette excellente Œuvre, de penser qu'au moins une partie du sou par semaine qu'elles donnent contribuera à envoyer au ciel quelqu'une de ces innocentes créatures !

« .... Nous venons de découvrir, par le plus heureux hasard, qu'il existait au milieu des montagnes du Koui-

Digitized by Google

Tcheou, une centaine de familles chrétiennes, qui s'y étaient réfugiées anciennement dans des temps de persécution, et dont on n'avait jamais entendu parler ; elles ont conservé la foi et les principales pratiques religieuses. Le lieu de leur résidence est à quinze jours environ de marche de celle de nos chrétientés la plus rapprochée d'eux. On vient d'envoyer des personnes de confiance auprès de ces chrétiens abandonnés. A leur retour, et d'après leur récit, on prendra des mesures pour aller à leur secours.

« Je vous ai parlé plus haut de ceux de mes chrétiens occupés à exploiter les mines de houille ; voici comment ils procèdent à leurs travaux. L'issue à travers laquelle on pénètre dans la mine a souvent plus d'une lieue de long, dans une position presque horizontale ; elle est ordinairement assez étroite. J'ai vu plusieurs de ces antres, dont l'orifice n'avait guère qu'un pied et demi ou deux pieds carrés ; on dirait une véritable tanière de renard, et l'on ne penserait jamais qu'un homme osât s'introduire dans de pareils trous. Les mineurs s'engagent dans ces souterrains ténébreux, avançant à tâtons et attelés comme des bêtes de somme ; ils tirent chaque fois de 80 à 100 livres de charbon, dont ils remplissent une espèce de coffre oblong garni en fer ; on ne peut le plus souvent le traîner sur des roues, à cause de l'inégalité du terrein ; on le fait avancer à force de bras, car les Chinois sont très-ignorants en mécanique. Pour éviter les contusions dans ces chemins raboteux, et s'éclairer au milieu de cette profonde obscurité, le mineur se garantit l'avant-bras au moyen d'un sabot qu'il y adapte, et ceint un falot autour de son front ; pour son pénible travail, il reçoit un modique salaire d'environ dix sous par jour. Pauvres gens ! si, éclairés de la lumière de la Foi, ils savaient au moins rendre leurs rudes travaux utiles et fructueux pour l'éternité !

Digitized by Google

« On trouve dans mon district l'arbre à vernis de la Chine (1) ; il est de moyenne grosseur. Pour en tirer la liqueur dont est composé le vernis, on fait une ou plusieurs incisions au tronc, et le jus coule dans un vase adapté pour le recevoir; lorsque ce vernis sort de l'arbre, il est d'un blanc jaunâtre ; mais dès qu'il est reposé à l'air, sa surface prend d'abord une couleur roussâtre, et peu après il devient noir. Beaucoup de personnes ne peuvent en soutenir l'odeur ni même la vue, aussi long-temps qu'il est dans un état liquide; si elles s'en approchaient, peu de temps après la tête enflerait et la peau se couvrirait de pustules et d'ulcères (2) : cet effet n'est pas cependant général, il dépend du tempérament ; je m'en suis souvent approché, et je l'ai plusieurs fois touché sans éprouver aucun accident.

« On trouve dans la province où je suis la plupart des

---

(1) Cet arbre croît dans la Chine, la Cochinchine, le royaume de Siam et les Moluques : sa hauteur est médiocre, ses rameaux s'élèvent verticalement ; on prétend que ses fruits desséchés peuvent être mangés sans danger, sans cette précaution ils empoisonneraient. Le principal usage qu'on fasse de cet arbre est d'en tirer le vernis, ce qui a lieu de la manière dont parle M. Verrolles dans sa Lettre. Ce vernis est employé pur, ou mêlé à diverses substances coloriées; il est appliqué ensuite sur différents meubles et objets de luxe, auxquels il donne un poli et un éclat tout particulier. Cette résine est employée encore comme médicament en certaines maladies, après toutefois qu'on l'a fait bouillir pour lui enlever un principe volatil qui est d'une âcreté extrême.

(2) Peu d'ouvriers, parmi ceux qui travaillent à extraire le vernis, sont exempts d'être attaqués une fois de la maladie des clous de vernis, ou pustules sur la peau ; mais elle n'est que douloureuse, et n'est point mortelle : il est ordonné du reste, par une loi fort sage, à ces ouvriers de se servir d'un masque, d'avoir des gants, des bottines et un plastron de peau devant l'estomac.

Digitized by Google

fruits d'Europe, tels que pommes, poires, pêches, prunes, abricots, et aussi un grand nombre des légumes cultivés dans nos jardins; mais il s'en faut de beaucoup que les uns et les autres aient le goût des nôtres; la plupart des plantes potagères en Chine sont fades et sans saveur, et les fruits en général (à l'exception de l'orange, qui est délicieuse) ont un goût insipide, et sont à peine mangeables: j'attribue, en grande partie, cette dégénération de la nature végétale aux pluies fréquentes et excessives qui tombent dans le pays.

« ... En général, les sciences naturelles et physiques, l'industrie, les arts et métiers, sont encore dans l'enfance et dans l'état où ils étaient il y a deux mille ans. Les Chinois n'ont rien perfectionné; la science de leurs lettrés ne consiste guère qu'à apprendre leurs innombrables caractères; ceux qui en savent le plus sont réputés les plus érudits; leur vie est presqu'uniquement occupée à cette dégoûtante et inutile étude. En Europe, un jeune homme studieux acquerra en trois ou quatre ans plus de connaissances sur l'histoire, la physique, les mathématiques, l'astronomie, la religion, la morale, qu'un Chinois, tout occupé de l'étude de ses caractères, ne pourra en apprendre, quelqu'intelligent qu'il soit, en quinze et vingt années, et même durant toute sa vie.

« Voilà ce que j'ai à vous écrire pour le présent; une autre année je pourrai entrer dans de plus amples détails.

« Je suis, etc.

« E. Verrolles, *missionnaire apostolique.* »

Une Lettre de Mgr. de Maxula, coadjuteur de Mgr. le Vicaire apostolique du Su-Tchuen, écrite à la même date que la précédente, contient quelques détails assez curieux qui doivent trouver ici leur place.

Digitized by Google

« On distingue en Chine, dit le Prélat, deux espèces de bonzes, les mitigés et les réformés; ceux-ci s'appellent observantins, comme (sans comparaison), chez les franciscains, on distingue les conventuels et les observantins. Les bonzes observantins (*Cheoù-Kiay*) ont une règle plus sévère que les autres, et s'obligent à observer dix préceptes. On sera peut-être bien aise, en Europe, de connaître cette espèce de décalogue. Le démon qui l'a dicté, pour faire illusion à ces pauvres idolâtres, y a mis quelques bons préceptes à côté de futilités; mais ce singe infernal qui veut être adoré à la place de Dieu, et par des cérémonies qui ont quelque rapport aux cérémonies chrétiennes, n'y a pas mis la principale obligation de l'homme envers son Créateur, et envers ceux qui le représentent sur la terre. Voici, du reste, quels sont ces dix préceptes. Le 1er prescrit de ne point boire de vin; le 2me, de ne point manger de viande; le 3me, de ne point commettre de fornication; le 4me, de ne point mentir; le 5me, de ne point tuer d'animaux; le 6me, de ne pas dormir dans un lit élevé, large et long; le 7me, de s'abstenir du vol; le 8me, de ne point porter d'habits de soie, ou ornés de fleurs; le 9me, de ne point chanter ni danser; et le 10me enfin, de ne point recevoir d'or, ni désirer de posséder de l'argent. Je tiens cette pièce d'un très-fervent chrétien, qui a été lui-même un de ces bonzes observantins. A l'âge de seize ou dix-sept ans, ayant entendu dire aux bonzes qu'il y avait un enfer où les tourments sont affreux, et dans lequel les bonzes ne vont point, il quitta le monde et se fit bonze, pour ne point descendre dans cet enfer. Comme il a un caractère vif, il voulut bientôt parvenir à la perfection de son état, et, dans l'espoir de jouir d'une plus grande gloire dans le paradis des bonzes, il se fit observantin. Les bonzes observantins sont beaucoup moins nombreux que les bonzes relâchés. C'est par une cérémonie cruelle qu'ils sont admis

Digitized by Google

à ce haut rang : pendant deux ou trois jours ils ne prennent aucune nourriture, ni aucun sommeil ; ils sont sans cesse en prière dans la pagode. Cet état de faiblesse et d'épuisement diminue la sensation du feu. Le troisième jour, on leur brûle cruellement la tête en plusieurs endroits ; et c'est au milieu de ces douleurs qu'ils font leur espèce de profession. Cet ex-bonze, qui m'a raconté tout ceci, devint par la suite procureur de sa pagode ; et comme les fonctions de cette charge l'obligeaient d'aller souvent à une petite ville appelée Lâ-Ky, où nous avons des chrétiens, il fit connaissance avec eux, et les pria de lui expliquer la doctrine chrétienne et de lui prêter des livres. Cette âme droite, qui cherchait sincèrement la vérité, ne fut pas long-temps à la reconnaître. La grâce opéra dans son cœur ; il y fut docile, il renonça à l'idolâtrie, et embrassa avec ardeur le Christianisme. Alors il quitta en secret la pagode, et se retira dans une ville éloignée, où on lui avait dit qu'il y avait beaucoup de chrétiens. Je me trouvai, à cette époque, en visite assez près de cette ville : l'ayant su, il vint avec empressement me demander le catéchuménat. Déjà il avait appris beaucoup de prières et une grande partie du Catéchisme ; il vivait dans une grande ferveur. Je lui fis donner des instructions plus particulières durant quelques jours, puis je l'admis au catéchuménat avec les autres nouveaux chrétiens. Quatre mois après je le baptisai, lui donnai la Confirmation, et l'admis à la sainte table. Depuis ce temps il est toujours très-fervent, et gagne bien sa vie en faisant un honnête négoce....

« † J. L., *évêque de Maxula*, *coadjuteur*. »

C'est une chose bien touchante sans doute que cet échange mutuel de prières, d'aumônes et de mérites,

Digitized by Google

que l'Œuvre de la Propagation de la Foi établit entre les fidèles de toute la terre : sous ce rapport, la petite Lettre suivante sera lue avec intérêt : nous la transcrivons sans altérer en rien sa naïve simplicité. L'original, écrit en chinois, a été traduit aussi exactement que possible par l'un des Missionnaires qui se trouvent actuellement au Su-Tchuen.

« Les chrétiens de Chine aux Associés de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

« Nous serviteurs des trois provinces du Yu-Nan, du Su-Tchuen et du Koui-Tcheou, humblement prosternés, saluons vous chrétiens de l'Association de la Propagation de la Foi, qui, d'âme et de corps, êtes bien mieux portants que nous, et qui êtes beaucoup plus avancés que nous dans les vertus et la grâce de Dieu. Depuis bien des siècles nous étions tous sous la puissance du diable ; n'ayant personne pour nous instruire, nous devions tous être brûlés éternellement par le feu de l'enfer, quand, par le secours de vos prières et de vos bonnes œuvres, vous qui êtes nos frères et comme nos pères dans la Foi, Dieu se rendant propice, déjà dès le temps de notre empereur Kang-Hy, beaucoup de Pères spirituels de votre royaume sont venus dans nos provinces prêcher la Religion du Seigneur du ciel, qui est la seule véritable; d'où il est arrivé que beaucoup de nous autres sont sortis des ténèbres de l'ignorance et de l'erreur, et se sont convertis à la vraie Foi. Cependant nous sommes encore bien peu de chrétiens, si l'on nous compare à la grande multitude des païens, qui sont plus de mille pour nous un seul chrétien. Certainement que nos péchés et notre peu de zèle sont un grand obstacle aux grâces divines et à la conversion des idolâtres. Nous comptons beaucoup sur vos bonnes prières et œuvres de charité, que nous vous prions prosternés de vouloir bien toujours nous continuer, afin que le

Digitized by Google

Seigneur du ciel, touché de votre très-grande charité, détruise toutes les superstitions de nos provinces, et ramène tout l'empire à la vraie Foi.

« Nous savons que c'est par le secours de vos prières et de vos bonnes œuvres que plusieurs Pères spirituels viennent chaque année de plusieurs milliers de lieues, ne craignant ni les travaux, ni les dangers très-grands des mers, ni la mort même, pour nous administrer les sacrements et sauver nos âmes. Mais, pour tant et de si grands dons, quel bienfait pourrions-nous vous rendre, nos très-chers Frères? Nous n'avons rien de pareil à vous. Nous prions donc humblement le Seigneur du ciel, père des miséricordes, d'être lui-même votre récompense.

« Maintenant nous tous chrétiens des trois provinces du Yu-Nan, du Su-Tchuen et du Koui-Tcheou, humblement prosternés, saluons très-respectueusement le souverain Pontife, tous les Evêques, tous les Prêtres, et tous les chrétiens qui sont dans la Société de charité et de bonnes œuvres pour la propagation de la Foi parmi nous.

« Année du Seigneur 1835.

« (De Tao-Quang, empereur, la quinzième année, le 18 de la 6me lune.)

« Nous soussignés Etienne Ho-Ta-Ye, François-Louis Ta-Ye, Benoît Houang-Tche-Min, Paul Tchen-Tien-Tchou, Jean Ho-Ten-Yuen, Jean Ho-Ten-Ku, pour tous les autres catéchistes. »

Nous terminerons tout ce que nous avons à faire connaître sur les missions de la Chine par une pièce extraite des journaux de Canton, et insérée dans un journal anglais. Il paraît que ce décret a été provoqué par les manœuvres d'un émissaire de la société biblique : cet émissaire, embarqué sur un bâtiment anglais qui était entré dans

Digitized by Google

la rivière de Canton, jetait de là, à droite et à gauche sur le rivage, des bibles protestantes dont plusieurs furent saisies. Le gouvernement chinois s'est alarmé de cette distribution imprudente, et il est à craindre que les Missionnaires catholiques n'éprouvent quelque persécution, par suite de ce zèle inconsidéré de l'émissaire protestant. Voici la traduction du décret :

« Le trésorier Goo, le juge supérieur Vam, tous deux de la province de Canton, de l'ordre de l'empereur, nous faisons savoir au public en général, qu'à différentes époques des Européens ont pénétré dans l'intérieur de l'empire pour y prêcher le Christianisme, imprimer secrètement certains livres, provoquer des réunions, et tromper un grand nombre de personnes. Plusieurs Chinois se sont faits chrétiens, et ont ensuite eux-mêmes prêché cette religion.

« Dès qu'on en eut acquis la certitude, les principaux d'entre eux furent immédiatement exécutés; leurs sectateurs reçurent ensuite leur sentence de mort dans leur prison, et ceux qui ne voulurent pas se rétracter ont été bannis dans la ville habitée par les mahométans, et condamnés à l'esclavage (1). C'est ainsi que, dans la cinquantième année du règne de Kien-Lung, trois Européens, du nom de Lo-Matam, Gai-Kien-San et Pobin-Luon, se sont introduits dans l'intérieur de l'empire pour y prêcher leur culte, et que, dans la vingtième année du règne de Kea-Kin, les deux Européens Lam-Yo-Vam et Nico-Lam y ont pénétré dans le même but; mais ils ont été arrêtés à différentes époques, condamnés à mort, ou chassés du pays.

---

(1) Exilés dans la Tartarie, dont une partie est remplie de mahométans.

Digitized by Google

« Par les poursuites constamment dirigées contre les chrétiens, leur religion a été heureusement extirpée dans notre empire. Mais durant le printemps de l'année dernière, plusieurs bâtiments anglais ont parcouru mystérieusement les côtes de la Chine, et ont distribué des livres européens; et comme ces livres prescrivent d'honorer le chef de cette religion, nommé Jésus, il paraît que c'est le même culte qui a été persécuté en différents temps et banni de l'empire avec la plus rigoureuse sévérité.

« Déjà un commissaire a reçu l'ordre de se rendre à Macao, habité principalement par les Européens, où il a fait arrêter un certain Kin-a-Fly, occupé à graver des livres. Ce commissaire a saisi plusieurs livres européens, qui ont été apportés devant le tribunal de cette ville. Toute personne en possession de pareils livres doit les remettre, dans le délai de six mois, aux autorités des divers districts, sous peine d'être arrêtée et punie très-sévèrement. Répandre la religion chrétienne des Européens, c'est tromper le peuple. Cette religion est contraire aux principes de la morale, et dégrade le cœur humain : c'est pourquoi elle a été prohibée de tout temps par les lois et suivant les leçons de l'expérience qui nous ont été transmises par nos ancêtres; le passé doit servir de règle pour l'avenir.

« Vous tous qui jouissez du calme et de la paix, vous devez faire connaître la vérité et détruire l'erreur; il est également de votre devoir d'éviter toute nouvelle secte, et de suivre la religion des rois nos ancêtres; de cette manière, la paix et la vertu fleuriront dans notre empire, et nous désirons ne trouver en vous que des sujets loyaux et fidèles dans cette époque heureuse de notre règne.

« 16e année, 24e jour, 4e lune.

« Signé Taon-Kwang. »

Digitized by Google

MISSION

DE TERRE-NEUVE ET DU LABRADOR.

En traçant naguère le tableau de l'état de la Religion dans les possessions anglaises de l'Amérique septentrionale (1), nous n'avons dit que quelques mots rapides sur la mission de Terre-Neuve et du Labrador : nous nous félicitons aujourd'hui de pouvoir offrir quelques détails plus précis sur cette importante mission. Le Vicaire apostolique de ces contrées, Mgr. Fleming, récemment arrivé en Europe, a bien voulu, à son passage à Lyon, nous laisser une relation fort intéressante que nous nous empressons de communiquer à nos lecteurs.

L'île de Terre-Neuve est, comme on le sait, située sur la côte orientale de l'Amérique du Nord, à l'entrée du golfe de Saint-Laurent. Elle est séparée du Labrador ou Nouvelle-Bretagne par le détroit de Belle-Ile, et du Canada par la baie de Saint-Laurent. Sa plus grande longueur est de 117 lieues environ, sa largeur de 66 (2). Sa population, qui s'accroît d'année en année, était estimée en 1830 à 60, 000 habitants. Un ciel toujours brumeux, un sol aride, des orages presque continuels, un froid rigoureux et long, tel est l'aspect que présente cette île, dont l'intérieur est à peu près désert (3).

(1) Annales, N° LI, p. 345.

(2) La mission de Terre-Neuve et du Labrador n'avait point eu part jusqu'ici aux secours de l'OEuvre; elle se trouve comprise dans la répartition de cette année. *Voir p.* 423.

(3) En face de l'île de Terre-Neuve se trouve le grand banc du

Digitized by Google

Le Labrador ou Nouvelle-Bretagne est placé sous une température qui est plus sévère encore : l'eau-de-vie y gèle ; la glace a, sur les rivières, jusqu'à huit pieds d'épaisseur ; le froid pendant neuf mois de l'année est tel qu'il ne peut, au rapport des voyageurs, être comparé qu'à celui qu'on éprouve sous le cercle polaire. Le sol de ce pays est généralement stérile ; il n'offre que des campagnes désertes, des rocs escarpés qui s'élèvent jusque dans les nues, des ravins profonds, des vallées arides où le soleil ne pénètre point, et que rendent inhabitables des amas de neige qui semblent ne fondre jamais. De loin en loin on aperçoit à peine de misérables arbrisseaux, ou quelques brins de riz sauvage. Cette triste contrée est habitée par les Eskimaux, peuples qui passent tout l'hiver dans des demeures souterraines, à la lueur d'une lampe. Les rivages glacés du Labrador s'étendent au nord du fleuve Saint-Laurent, dans un prolongement de 80 lieues environ, et figurent une sorte de presqu'île dont la pointe septentrionale regarde le détroit d'Hudson.

Enfin l'île d'Anticosti ou de l'Assomption; située dans le golfe même de Saint-Laurent et à l'embouchure du grand fleuve de ce nom, forme le complément de l'immense vicariat apostolique placé sous la juridiction de Mgr. Fleming. Ce Prélat est irlandais ; il a bien voulu nous promettre de plus amples détails à l'avenir sur l'état d'une mission déjà florissante, et qui n'a été jusqu'à ce jour qu'imparfaitement connue.

---

même nom, si renommé par la pêche de la morue; il a environ 150 lieues de long sur 80 de largeur : la pêche, qui commence vers le mois de mai, et ne finit qu'à la fin de septembre, est très-productive. En 1813, le revenu en poisson et huile exportés de Terre-Neuve, s'éleva à 25 millions de francs.

Digitized by Google

Lettre de Mgr. Fleming, vicaire apostolique de Terre-Neuve et du Labrador, à la Société catholique pour la Propagation de la Foi (1).

Lyon, le 25 février 1837.

« Amis chrétiens,

« Il existe au milieu des glaces de l'Atlantique, le long du triste rivage du Labrador, une île que l'hiver sillonne de ses orages et couvre de ses frimas pendant huit mois de l'année, et où l'été brille à peine deux mois sur l'horizon. Cette île est celle de Terre-Neuve.

« L'intérieur du pays est occupé par de vastes forêts, de grands lacs, des marécages, qui ne permettent pas d'aller par terre d'un port à l'autre. La population, refoulée par ces obstacles, s'est disséminée le long d'une côte profondément découpée, et qui n'a pas moins de trois cents milles d'étendue.

« Les habitants de Terre-Neuve, presque tous pauvres, n'ont guère d'autre ressource que la pêche. Ils y travaillent sans relâche, malgré les glaces que l'hiver amoncelle et malgré les ardeurs de l'été, pour enrichir quelques marchands dont ils ne reçoivent bien souvent d'autre salaire que des injures contre le catholicisme et ses ministres.

« La majeure partie de la population se compose d'Irlandais nés dans le sein de la véritable Eglise, et chez lesquels on retrouve ce zèle religieux qui a toujours distingué la catholique Irlande. Mais leur misère ne m'a pas permis de les faire jouir, autant que je le désirais,

(1) L'original de cette Lettre est en anglais.

Digitized by Google

des avantages spirituels auxquels notre sainte Religion appelle ceux qui lui sont fidèles.

« Amis chrétiens, enfants d'un Dieu de charité, me soupçonnerez-vous d'agir par un motif d'intérêt personnel, si je trace ici une peinture simple et fidèle de cette intéressante mission?

« Elle compte déjà cinquante-deux ans d'existence; et cependant, depuis l'époque où le docteur O'Donnel, premier évêque, vint prendre possession de son siége, le nombre des Missionnaires était resté stationnaire. On n'avait construit, dans cet intervalle, que quatre églises; aucune école n'avait été fondée pour l'éducation de la classe pauvre. Le saint Sacrifice ne se célébrait guère que dans la ville capitale et dans quelques endroits des environs, et jamais les habitants des autres parties de l'île n'avaient le bonheur d'y assister. Le sacrement de Mariage était tombé en désuétude, et le peuple croupissait dans une si grande ignorance, qu'on a vu des vieillards se vanter d'appartenir à l'Eglise, quoiqu'ils n'eussent pas encore été régénérés dans les eaux saintes du Baptême.

« Avant l'établissement de la mission, les catholiques n'ayant aucun local pour l'exercice de leur culte, plusieurs d'entre eux se laissèrent entraîner dans les temples protestants, et l'habitude d'aller prier avec les sectaires prévalut tellement, qu'elle a résisté à tout le zèle et à toute la piété de mes prédécesseurs. Ils eurent sans doute à lutter contre bien des vices, dans un pays où le lien conjugal avait perdu sa sainteté, où c'était le plus souvent un pêcheur de la lie du peuple qui accomplissait une sorte de cérémonie du Mariage, et, à son défaut, une vieille femme qui, se croyant sans doute moins autorisée, avertissait les époux que sa bénédiction perdrait son efficacité au moment où le Curé viendrait à passer. L'immoralité devait être grande là où les semences de licence étaient

Digitized by Google

impunément répandues, où rien ne s'opposait à ce que l'ivraie n'envahît tout le champ du Père de famille, où la population ne se fixant nulle part, et se renouvelant sans cesse, n'était pas même retenue par la contrainte qu'impose, à défaut de la Religion, le mécanisme moral de la société. Cette immoralité devait surtout se montrer dans la classe si improprement appelée, *the better classe* (1). Il fallait aussi pourvoir à ce relâchement dans la discipline, qui paraît presque licite partout où l'établissement de la Religion est récent, et qui rend fort difficile la position des premiers envoyés apostoliques.

« Amis chrétiens, je viens de vous donner un aperçu rapide de l'état de la mission de Terre-Neuve sous mes prédécesseurs. J'arrive au moment où l'on me chargea, moi le plus faible des hommes, de combattre cet esprit de séduction qui entraînait les enfants de la grâce dans le bercail du mercenaire, où l'on me confia le soin d'arrêter un torrent qui menaçait de renverser sur ce point du globe tout l'édifice religieux. Comment, avec la bénédiction d'en-haut, cette tâche a-t-elle été remplie ; comment la mission de Terre-Neuve est-elle devenue la plus prospère de toutes celles qui, ayant commencé à la même époque, embrassent la même étendue de pays, c'est ce que je vais vous dire en peu de mots.

« Ce fut dans l'année 1829, qu'au très-grand détriment de mon repos, je fus promu au vicariat de Terre-Neuve. Déjà instruit des besoins du pays par un séjour de huit années en qualité de Coadjuteur, je n'hésitai pas un moment à mettre la main à tout ce qu'il y avait à faire. Je renonçai de prime-abord à mes propres convenances, à toute satisfaction personnelle, pour pouvoir procurer à mon pauvre

(1) La meilleure classe, la classe distinguée.

Digitized by Google

peuple une plus grande somme de biens spirituels. Je subdivisai le district dont le revenu avait servi jusque-là à défrayer l'Evêque, et j'en confiai une partie à un Prêtre résident, qui se trouva ainsi à la tête d'une paroisse séparée; et quoiqu'il ne me restât plus qu'un débris de ce territoire qui, dans son entier, n'avait suffi qu'à l'entretien d'un seul Ecclésiastique, j'ai trouvé le moyen d'entretenir auprès de moi, ces quatre dernières années, trois Prêtres pour instruire mon peuple. Mais je ne m'en suis pas tenu là; je n'avais, au commencement de mon épiscopat, que quatre Prêtres, parmi lesquels il s'en trouvait un qui ne pouvait remplir aucune fonction; j'en ai procuré depuis dix-huit autres à la mission; ce qui, dans le court espace de sept années et demie, en a porté le nombre à vingt-un.

« Je sentais vivement combien la Religion et les bonnes mœurs étaient intéressées à ce que mon pauvre peuple reçût enfin quelque éducation. Lorsque je n'étais encore qu'un humble Curé, j'avais souvent gémi de ce que l'instruction ne lui était offerte que par les sociétés de prosélytes protestants. J'appelais de tous mes vœux le moment où je pourrais soustraire les enfants au danger de l'apostasie; et ce que j'avais tout particulièrement à cœur, c'était de retirer des écoles bibliques les jeunes filles que l'on y tient pêle-mêle avec les enfants de l'autre sexe, sans s'inquiéter des dangers auxquels les expose une semblable confusion.

« J'avais déjà divisé mon district, ce qui avait beaucoup diminué mon revenu : ce n'était pas sans peine que je faisais vivre trois Prêtres avec le produit de la part qui me restait; j'avais traversé deux fois l'Atlantique pour amener un Prêtre à ma mission, et ces voyages m'avaient occasioné bien des dépenses et fait courir bien des dangers. Cependant je me décidai à me mettre en mer une

Digitized by Google

troisième fois, et j'amenai d'Irlande des religieuses de la Présentation, pour élever les filles pauvres de Terre-Neuve. J'ai payé 70 livres anglaises (1) la maison qu'elles occupent. Je les ai entièrement défrayées jusqu'à ce jour, et tout cela a été fait sans que j'aie rien reçu de quelque société ou de quelque individu que ce soit, à l'exception d'un petit nombre de livres d'école et de livres d'heures qui m'ont été envoyés par des personnes charitables de Dublin.

« Amis chrétiens, ces entreprises si coûteuses ne m'ont pas empêché d'élever à la Majesté suprême des temples qui ne sont pas tout-à-fait indignes d'elle. Trois belles églises viennent d'être terminées dans les trois ports les plus populeux de mon district, et les plus éloignés de la ville capitale; et sur les huit districts dont se compose aujourd'hui mon diocèse, il n'en est aucun qui n'ait deux églises en construction, et qui ne doive avoir par la suite quatre églises.

« Vous êtes curieux, je m'imagine, d'apprendre comment j'ai pu faire face à tant de dépenses, et probablement vous ne serez pas peu surpris lorsque je vous aurai répondu que je n'en sais rien. Je sais seulement qu'avec l'aide de Dieu j'ai amené des Missionnaires, bâti des églises et fondé pour l'éducation des filles une école qui procurera les plus grands avantages au pays.

« Le succès a couronné mes efforts et je me trouve amplement dédommagé des privations que je me suis imposées, lorsque je considère que Dieu a daigné se servir de moi, son indigne serviteur, pour répandre les lumières de la vraie Foi dans une contrée si intéressante et si longtemps négligée. J'avais autrefois pour mes voyages deux

(1) 1,750 francs.

Digitized by Google

bons chevaux, j'ai été obligé de m'en défaire; j'avais des domestiques et une table convenablement servie, il a fallu retrancher tout cela. Mais n'importe, je suis prêt à vendre mon lit et à me contenter, comme ces quatre dernières années, de la nourriture la plus grossière, si cela est nécessaire pour la gloire de Dieu et les progrès de sa sainte Religion.

« C'est au moyen de ces sacrifices que j'ai pu consacrer des autels au Dieu vivant dans les parties les plus éloignées de mon immense vicariat, que j'ai eu le bonheur de voir la Croix s'élever au milieu des solitudes, les sauvages courber la tête sous le joug de la civilisation, et faire retentir leurs forêts d'actions de grâces, parce que le Fils de Dieu a daigné faire luire sur eux sa lumière.

« Cependant il y a encore quelques cantons dans l'île de Terre-Neuve, et au Labrador une côte de plusieurs centaines de milles d'étendue, où les enfants parviennent à l'âge viril, où souvent les vieillards descendent dans la tombe sans avoir eu la consolation de voir une seule fois un Prêtre.

« O mes amis! ces hommes ont la même foi que vous, votre cœur se briserait si vous étiez témoins de leurs angoisses. Leur déplorable situation ne doit-elle pas déterminer ceux d'entre vous que le Père de famille a établis ses économes, à payer les frais de passage des Missionnaires qui iraient défricher cette partie de la vigne du Seigneur?

« Bienveillants enfants de la Religion, lorsque j'ai augmenté le nombre des églises, j'ai dû me proposer d'augmenter aussi le nombre des Missionnaires, et c'est pour cette Œuvre par excellence que je compte sur tout votre intérêt; car vous ne voudriez pas qu'une seule de ces âmes, pour lesquelles a coulé le sang d'un Dieu, se perdît faute d'une légère aumône qui aurait permis de la faire participer aux biens de la grâce.

Digitized by Google

« Pour moi, j'ai épuisé toutes mes ressources; mais je suis déterminé à poursuivre la carrière où je suis entré, dans l'espérance que Dieu inspirera à quelques-uns des riches de la terre de venir en aide à mon pauvre peuple, et de racheter leurs âmes par cet acte de charité qui, j'en suis sûr, aura pour seconde récompense d'assurer leur fortune à leurs enfants.

« Je suis parvenu, non sans beaucoup de sollicitude, à élever des temples au vrai Dieu dans les districts de mon vicariat; mais tandis que je les enrichissais d'édifices religieux, je me voyais obligé de négliger un point essentiel. L'église de St-Louis suffit à peine pour contenir, les jours de dimanche, la moitié de la Congrégation, quoique le saint Sacrifice y soit offert trois ou quatre fois ces jours-là; et au fort de l'hiver des centaines de fidèles qui veulent participer à la célébration des divins Mystères, restent dans le cimetière, la tête découverte et agenouillés dans la neige ou sur un sol de glace. Cette église, dont le vaisseau est si peu spacieux, est un bâtiment tout en bois qui date de quarante ans. Le terrein qu'elle occupe n'appartient pas à la Congrégation : on nous l'afferme au prix énorme de 80 livres (1), et le bail expire dans deux ans.

« Cet état de choses m'a décidé à adresser au roi d'Angleterre une pétition dans laquelle je sollicitais la concession d'un terrein, pour bâtir une église moins indigne de la majesté du vrai Dieu et aussi plus en rapport avec l'importance de la mission. Ma pétition n'a pas été accueillie dès l'abord; mais au lieu de me laisser décourager par un refus, je suis revenu à la charge, et cette fois j'ai été plus heureux : on m'a promis de me donner ce terrein, dont j'entrerai en possession à mon retour de Rome.

---

(1) 2,000 francs.

Digitized by Google

« Amis chrétiens, on aime à arrêter ses regards sur les nombreuses églises qui décorent votre cité. Ces splendides monuments de la piété de vos pères, construits en matériaux durables, semblent braver les injures du temps. Mais tandis que vous faites retentir leurs voûtes majestueuses de vos chants pieux, n'oubliez pas les pauvres chrétiens qui à l'extrémité de l'Atlantique prient sans abri, sous la voûte du ciel : ce sont vos frères en J. C., et ils réclament votre assistance. Leur Evêque s'est présenté à vous dans l'humble attitude d'un suppliant ; si les travaux, les souffrances, les privations, les sacrifices, les périls par mer et par terre, sont des titres pour ne pas solliciter en vain votre charité, il ne doit pas craindre que vous rejetiez ses demandes, il doit au contraire compter sur votre bienveillance.

« En résumé :

« Nécessité d'entretenir huit Prêtres de plus dans les parties reculées de mon diocèse, où des centaines de pauvres chrétiens n'ont pu jusqu'ici recevoir l'instruction et ne participent point aux sacrements.

« Nécessité de bâtir des églises sur la côte que ces chrétiens habitent. Nécessité d'achever vingt églises dont la misère de mon peuple m'a forcé de suspendre la construction, et de procurer à la mission les ornements sacerdotaux et autres objets dont elle est presque entièrement dépourvue, si l'on en excepte deux ornements pour chaque district. Jusqu'ici chaque Prêtre a été obligé de porter sur son dos, d'un endroit à l'autre, le calice, les ornements, la pierre d'autel.

« Besoin de secours pour le couvent de la Présentation, lequel se compose de six Sœurs de chœur et d'une Sœur converse, qui donnent chaque jour l'instruction religieuse à 1,200 enfants.

« Besoin de secours pour les écoles que je m'efforce de

Digitized by Google

maintenir dans les différents ports de l'île, et qui sont indispensables pour l'éducation des enfants pauvres des deux sexes.

« Enfin nécessité d'avoir quelques fonds à ma disposition lors de mon retour, pour commencer la construction d'une église à St-Louis, d'un couvent, d'une maison pour l'école et d'une maison d'habitation pour mon clergé.

« Tel est l'exposé de mes principaux besoins. Mais ce que je désire le plus, c'est de pouvoir me procurer de quoi fournir à l'entretien de cinq Missionnaires.

« On ne me soupçonnera pas, je pense, de solliciter dans mon propre intérêt. Tout ce que je possédais et tout ce qui m'a été si généreusement donné à Terre-Neuve pour mon entretien, je l'ai dépensé pour mon pauvre peuple. Je lui ai sacrifié aussi ma santé, et je ne puis plus espérer de vivre assez pour voir s'accomplir tous les vœux que que j'ai formés. Mais ce que je demande à Dieu par d'ardentes prières, par tous les élans de mon âme, c'est qu'il me permette d'achever ce que j'ai commencé pour sa gloire; et, le dirai-je? j'ai la ferme confiance que je l'obtiendrai de sa miséricorde.

« Les dons de la Société pour la Propagation de la Foi seront reçus avec une vive reconnaissance. Puisse le Dieu tout-puissant et tout bon, dont je plaide la cause en plaidant la cause de ses enfants, inspirer à ceux qui en ont les moyens, la bonne pensée de coopérer à une Œuvre qui les rendra dignes de la récompense réservée dans le ciel à ceux qui sur la terre auront aimé les pauvres!

« Amis chrétiens,

« Votre dévoué serviteur et frère en J. C.,

« † Michel-Antoine Fleming, *évêque de Carpatie, vicaire apostolique de Terre-Neuve et du Labrador.* »

Digitized by Google

MISSION DE COCHINCHINE.

*Lettre de M. Retord, missionnaire apostolique, à Mlle. L.*** A.***, à Lyon.*

« Loués soient les saints noms de Jésus et de Marie!

« Ma chère Sœur en J. C.

« A d'autres j'ai fait le narré succinct de nos misères, avec vous je changerai de style, d'autant plus qu'il n'est pas expédient d'être toujours triste, et encore moins d'attrister les autres; je vous dirai donc mes plaisirs, bien différents de ceux que recherche le monde, que je n'échangerais pas avec les siens : puissiez-vous, en lisant la description que je vais vous en faire, sentir votre cœur brûlant d'amour pour celui qui me les donne, et de zèle pour la Religion qui me les fait goûter!

« Ma chère Sœur, vous êtes sans doute étonnée que je me propose de vous parler de mes plaisirs : « Eh! de quels plaisirs pouvez-vous jouir, me direz-vous, si loin de votre patrie, sur un sol aussi insalubre; dans un royaume païen, peuplé de voleurs et de malheureux, et gouverné de plus par un cruel tyran; parmi des hommes dont les mœurs et les coutumes sont si différentes des vôtres, dans un temps de persécution sanglante, sous le soleil brûlant de la zône torride? encore une fois, quels peuvent être vos plaisirs? » Or, écoutez, chère Sœur, je vais vous les dire; j'en ai de différents genres, et les voici : plaisirs dans

Digitized by Google

mes courses apostoliques ; plaisirs dans mes visites à nos chrétiens, et dans celles qu'ils me font quelquefois; plaisirs dans les miséricordes que Dieu manifeste pour la conversion des pécheurs ; plaisirs dans la protection sensible que la Providence accorde à notre sainte Religion ; plaisirs dans l'exercice de mon ministère ; que de plaisirs ! Reprenons-les maintenant en détail.

«1° *Plaisirs dans mes courses apostoliques.*—Qu'elles sont belles ! Tantôt, semblable à un gros mandarin, je les fais mollement couché dans un filet recouvert d'une belle natte, et porté par deux Annamites. C'est ainsi que nous, hommes d'un autre monde, sommes obligés d'en user ici, lorsque, pour des raisons pressantes, nous allons quelque part pendant le jour : dans ce filet et sous cette natte l'œil du méchant ne peut nous voir ; telle est la ruse dont nous sommes obligés de nous servir, afin de tromper nos ennemis. Tantôt, heureux héritier de la barque de Pierre, je voyage sur les eaux des fleuves, qui sont très-beaux ici et en très-grand nombre, grâce à des inondations qui pendant plus de quatre mois couvrent entièrement le pays. Ce mode de transport devient fort commode ; et les païens, qui me voient voguer dans ma pauvre petite nacelle, croient que je vais comme eux à la pêche des poissons, quand je vais à celle des hommes. Le plus souvent c'est à pied que je fais mes courses. Figurez-vous un individu dont la taille est de cinq à six pouces plus haute que celle de tous ceux qui l'environnent ; une longue barbe cache presque son visage, un large turban enveloppe sa tête, et un chapeau de paille de neuf pieds au moins de circonférence la couvre en entier ; ses larges habits, d'une forme toute singulière, sont relevés jusqu'aux genoux ; ses pieds sont nus, et sa main est armée d'un gros et noueux bâton : le voilà qui s'avance précédé d'une douzaine d'hommes armés de longues perches de bambous ; car c'est ainsi qu'il faut en user

Digitized by Google

pour ne pas s'exposer à tomber entre les mains des brigands qui pullulent sur cette malheureuse terre annamite. Je marche au milieu des ténèbres d'une nuit profonde, dans des chemins tortueux et étroits, bien souvent dans la boue ou dans l'eau jusqu'à la ceinture, et malgré la pluie et les vents. « Où allez-vous dans cet équipage?» me direz-vous. Où je vais? oh! quelquefois chercher la brebis errante pour l'arracher au loup infernal, d'autres fois je fuis pour m'arracher moi-même à la fureur des persécuteurs; mais peu importe, je me trouve heureux : dans le silence de mes pensées, je réfléchis que notre vie n'est aussi qu'un pélerinage, ce monde entier un lieu d'exil; et que J. C., notre maître et notre modèle, a comme moi parcouru les bourgs et les bourgades, tantôt pour prêcher aux pauvres, tantôt pour fuir les méchants Les Prophètes qui l'ont précédé, les Apôtres et tant d'autres Saints qui l'ont suivi, n'ont-ils pas traîné aussi leur existence sur le sommet des montagnes, dans la profondeur des vallées, dans l'obscurité des souterrains, couverts de peaux de chèvres et de brebis, eux dont le monde n'était pas digne? Or ne suis-je pas heureux, ma chère Sœur, de former un nouvel anneau de cette grande chaîne de Prophètes, d'Apôtres et de Missionnaires; de cette chaîne qui embrasse tous les lieux, et s'allonge le long de tous les siècles? Je suis là, il est vrai, comme un roseau fragile au milieu des cèdres majestueux du Liban; mais enfin j'y suis, ma place est marquée et mon nom écrit au milieu de tous ces prédicateurs de la bonne et grande nouvelle. Voilà ce qui me fait trouver un très-grand plaisir dans mes courses apostoliques, quelque aventureuses qu'elles soient.

« 2° *Plaisirs dans mes visites aux chrétiens et dans celles qu'ils me font* — Non, vous ne sauriez croire, ma chère Sœur, combien on éprouve de joie lorsque, sur une terre païenne, si loin du lieu de sa naissance on ren-

Digitized by Google

contre des chrétiens qui nous sont unis par les liens d'une même foi, le sentiment d'une même espérance, et le feu d'une même charité. Qu'elle est belle cette Religion qui, de tant de peuples divers de langages, de coutumes et de mœurs, n'en fait cependant qu'un seul peuple, qu'un seul troupeau sous la houlette d'un même pasteur! Qu'elle est belle cette vigne du Seigneur, qui a étendu ses plants jusqu'à la mer, et depuis les rives du fleuve jusqu'aux extrémités du monde! *Extendit palmites suos usque ad mare et à flumine.* Quand je vais dans une chrétienté faire la mission, un de mes grands plaisirs est d'entendre les fidèles chanter à haute voix, dans leurs maisons particulières, ou réunis ensemble dans une maison commune, les prières du matin et du soir : je le dis à notre honte, ils font leurs prières plus longues et plus exactement que nous. Bref, à peine le Missionnaire est-il arrivé chez eux, les voilà qui viennent le saluer et lui offrir des présents : les hommes lui apporteront une tête de cochon ou de buffle, du bétel, des poissons ; les femmes et les filles, différentes espèces de pains de riz, des œufs, des fruits, etc. ; les enfants aussi se cotisent, et viennent par bandes présenter quelque chose au grand Père. Je m'imagine que ces présents sont à peu près du genre de ceux que les bergers offrirent à l'Enfant Jésus, et dans ce cas, comment ne pas s'en trouver honoré? Arrivés devant le Missionnaire qui est assis, à la mode des tailleurs, sur une estrade un peu élevée, les hommes le saluent en s'agenouillant, le front incliné jusqu'à terre ; les femmes s'asseient sur une natte, joignent les mains, et se baissent aussi profondément. Le salut fait, on cause un instant : je leur raconte des histoires sur la France ; je leur dis combien est grand dans ce pays le nombre d'Evêques et de Prêtres, comme les églises sont hautes, ont de grosses colonnes et de pesantes voûtes en

Digitized by Google

pierre; je leur parle de la multitude d'autels qui se trouvent dans ces églises, de leurs grosses cloches, du chant majestueux des offices, etc.; je n'oublie pas les pieux fidèles qui font l'aumône aux missions, qui leur envoient des chapelets, des croix et des médailles, et je rappelle aussi combien nous sommes obligés de prier Dieu pour eux. Ces braves gens sont enchantés de mes histoires; ils se disent entre eux : « Il paraît qu'on est bien heureux dans ce pays, puisque la Religion s'y exerce si solennellement. » Hélas! ils ne se doutent point que je ne lève devant leurs yeux qu'un coin du voile, celui qui cache le beau côté; mais pour cette partie qui dérobe à leurs regards les œuvres de crime et de mort de vos savants impies, je la laisse abaissée devant eux, comme elle devrait l'être pour toutes les générations.

« Outre la circonstance du temps où le Prêtre va faire la mission dans une chrétienté, il est encore ici deux époques, savoir, les trois premiers jours de l'année, et le cinquième jour du cinquième mois, où les fidèles se font un devoir de venir présenter à leurs Pasteurs leurs hommages et quelques présents. Voilà ce qui contribue à nourrir le Prêtre et aussi les gens de sa maison; car, dans chaque paroisse de deux, de quatre ou de six mille âmes, les Prêtres ont toujours avec eux de vingt à quarante jeunes gens qui leur aident à exercer leur ministère, et dont les uns sont par la suite élevés à la dignité de catéchistes, les autres envoyés au collége, après toutefois que leur Curé leur a appris à lire passablement le latin. Mais en voilà bien assez sur cet article, je poursuis.

« 3° *Plaisirs dans les miséricordes que Dieu manifeste pour la conversion des pécheurs.* — Nous ne sommes venus ici, en effet, que pour la conversion des pécheurs; quel plaisir n'est-ce donc pas pour nous d'en pouvoir convertir quelques-uns! plaisir plus grand

Digitized by Google

je lui conférai le saint Baptême. Or ce brave homme s'était fait maître d'école, pour se procurer de quoi vivre. Parmi ses écoliers, il y avait deux petits païens de 13 à 15 ans : ces deux enfants ont appris les prières avec leur maître, puis ils ont catéchisé leurs père et mère qui se sont convertis volontiers, et tous ont eu le bonheur d'être baptisés. Aux environs de Pâques dernier, lorsque je faisais la mission dans un village dont les deux tiers sont chrétiens, mon catéchiste étant sorti pour se promener autour du village, rencontra deux pauvres hommes qui le saluèrent très-poliment; pensant que c'étaient des chrétiens, il leur demanda s'ils s'étaient déjà confessés. Ils lui répondirent : « Nous voudrions bien aller parler au grand Père ; mais n'étant pas chrétiens, nous n'osons pas. — Hé bien ! il faut vous faire chrétiens ; vous avez une bonne occasion maintenant. — C'est aussi ce que nous désirons, répondirent-ils, mais nous ne savons comment nous y prendre. — Oh ! cela n'est pas difficile; venez, venez parler au grand Père, et il vous dira ce qu'il vous faut faire. — Mais nous sommes très-pauvres, et nous n'avons rien à lui offrir; et d'ailleurs, étant si mal habillés, comment nous présenter devant lui ? — Peu importe, le grand Père ne fait pas attention à tout cela, il aime autant les pauvres que les riches; car, dans notre sainte Religion, on ne méprise personne. » Alors ces deux hommes vinrent me parler : je leur fis mon petit sermon, les félicitant de ce que le Maître du ciel avait daigné toucher leur cœur; je les encourageai à persévérer, et leur permis de venir à l'assemblée, pour apprendre les prières et écouter l'explication du Catéchisme. Mes deux hommes s'en retournèrent fort satisfaits, parlèrent de tout cela à leurs femmes, qui, avec leurs enfants, résolurent aussi de se convertir. Ainsi, je compte dans ces deux familles huit adultes qui pourront être baptisés lorsque le Prêtre passera

Digitized by Google

une autre fois. Voilà combien les miséricordes de Dieu sont admirables.

« 4° *Plaisirs dans la protection sensible que le Seigneur accorde à notre sainte Religion.* — Il est vrai, le Seigneur quelquefois frappe ses enfants de calamités passagères; mais c'est un bon père, il ne châtie que pour corriger; et s'il permet que les méchants persécutent quelques jours son Eglise, il saura bien, dans le temps marqué par sa sagesse, arrêter leur fureur effrénée, et punir leur audace criminelle. C'est ainsi qu'il en agit autrefois contre les empereurs romains qui croyaient pouvoir, avec leur colossale puissance, étouffer l'Eglise dans son berceau : il suscita contre eux d'innombrables légions de barbares, et leur trône orgueilleux fut brisé. C'est ainsi qu'il agit encore envers ces hommes qui entreprirent un jour, dans notre France, de démolir les autels, et d'en noyer les débris dans un torrent de sang : eux-mêmes furent emportés par ce terrible torrent. Cette conduite de la Providence envers les persécuteurs de l'Eglise est remarquable, et nous en voyons encore un exemple dans les troubles, les guerres, les misères de tout genre qui affligent le royaume annamite. Avant l'édit de persécution, tout était en paix; mais à peine fut-il lancé, que de toutes parts des hordes de rebelles apparurent sur les montagnes, prêtes à déchirer l'empire. Qui pourrait dire combien de soldats, combien de mandarins sont tombés, depuis un an, sous les coups de leur fer meurtrier? Et voilà qu'après bien des combats donnés peut-être sur plus de vingt points du royaume, contre plus de vingt partis différents, le feu de la guerre civile est encore bien loin de s'éteindre. Je ne veux pas entrer dans de longs détails sur les affaires politiques de ce pays, je veux seulement vous montrer au doigt les lieux où gronde le tonnerre des vengeances célestes, et ceux où tombe la foudre ex-

Digitized by Google

terminatrice. Vous voyez que ces lieux sont les trônes et les royaumes qui rejettent insolemment le bonheur et les bienfaits qu'un Dieu nous a achetés au prix de son sang : *Et nunc, reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram :* « Et maintenant, ô rois ! comprenez ; instruisez-vous, juges de la terre (*Psal.* II, 10). » Cette vérité a été si bien prouvée par les exemples des siècles précédents, qu'ici les païens mêmes n'en doutent pas : ils croient sincèrement que le roi, persécutant la Religion de Jésus, ne saurait conserver long-temps son royaume (1). Il paraît même que le tyran a tremblé : car il a beaucoup ralenti l'ardeur du feu de sa colère contre nous, il a feint de croire que les chrétiens de ses états ont définitivement abandonné la Religion; et l'on raconte qu'il a porté un nouvel édit, par lequel il défend d'accuser dorénavant qui que ce soit comme chrétien (2). Le motif qu'il donne de cette dé-

---

(1) On dit que les mandarins de la ville royale (Phûn-Xuan) se sont rassemblés, il y a quelques mois, pour examiner d'où pouvaient venir les troubles et les guerres qui agitent le royaume : ayant considéré qu'avant la persécution il n'y avait ni guerre ni indice de guerre, que ce n'étaient pas les chrétiens qui se révoltaient, mais les païens et les sauvages des montagnes, ils ont conclu que le Ciel était irrité de ce que le roi persécutait la Religion de Jésus, et ils ont pensé que pour faire cesser toutes ces calamités il n'y avait point d'autre moyen que de laisser libre cette Religion, comme elle l'était du temps du roi Gia-Long, père du roi actuel. Après avoir ainsi délibéré, ils sont allés au palais faire part de leur pensée au roi, qui n'a rien répondu : est-ce par mépris ou par honte de revenir sur ses pas, ou parce qu'il veut réfléchir plus mûrement avant de se décider? c'est ce qu'on ne peut savoir. (*Note de Mgr. de Castorie.*)

(2) M. Retord se trompe; l'édit défend seulement 1° aux mandarins, de sévir contre les chrétiens, comme chrétiens, pourvu toutefois qu'ils n'observent plus la Religion ; 2° aux païens, de

Digitized by Google

fense est, que tous ayant apostasié, on ne pourrait porter contre eux une accusation semblable que par une calomnie affreuse, qui mériterait d'être sévèrement punie. Quand il eut fait étrangler M. Gagelin, il avait encore sous sa main M. Jaccard et le R. P. Odorico; cependant, il n'osa les frapper de mort, il se contenta de les envoyer en exil sur les montagnes qui séparent la Cochinchine du Laos. Il est vrai que l'ordre de les laisser périr de faim était bien l'équivalent d'une sentence capitale; mais Dieu, qui tient dans sa main le cœur des rois, a encore un peu amolli celui de Minh-Mênh, et il s'est décidé à leur faire donner du riz et rendre leurs livres (1).

« Voilà, ma chère Sœur, bien des preuves de la protection divine envers l'Eglise; je veux cependant vous raconter encore une ou deux autres anecdotes qui prouvent la même vérité. A Ké-Ngà, petite chrétienté appartenant à mon district, les païens, qui dans le village forment la majorité, avaient grandement inquiété les chrétiens pour leur faire prendre part aux superstitions : ils leur avaient enlevé une partie du bois de leur église, et extorqué beaucoup d'argent; mais voilà qu'un de leurs notables, celui précisément qui s'était montré le plus acharné, a été frappé de mort subite. Eux aussitôt de consulter le démon pour savoir pourquoi cet homme était mort d'une manière si extraordinaire; mais, par une permission divine, l'oracle a répondu que c'était parce qu'il avait persécuté les chrétiens et qu'il s'était emparé du bois de leur église; que si l'on voulait éviter de plus grands mal-

---

vexer qui que ce soit sous prétexte de religion, par exemple, pour avoir été jadis chrétien; mais l'édit de persécution n'est pas rapporté. (*Note de Mgr. de Castorie.*)

(1) Le R. P. Odorico est mort depuis.

Digitized by Google

heurs, il fallait réparer le tort fait aux chrétiens, et les prier d'aller chercher le Prêtre, pour faire la mission comme auparavant. Les païens ont obéi, et le Prêtre annamite a pu aller visiter ces pauvres chrétiens (1). Dans une autre chrétienté de mon district (Bât-Doat), un riche païen avait forcé les chrétiens de lui vendre leur église, dont il avait fait un hangar; or ce païen est tombé dangereusement malade, et le sorcier qu'il a consulté lui a répondu que sa maladie venait de ce qu'il possédait l'église des chrétiens. Ce païen, craignant de mourir, a bien vite rendu cette église, sans même oser redemander l'argent qu'il avait donné pour l'acheter. Dans un autre endroit peu éloigné de mon district (Ké-Roua), les païens s'étaient mis à abattre une église, quand tout-à-coup une partie de l'édifice tomba sur eux, leur tua deux hommes et en blessa grièvement deux autres. J'apprends à l'instant même le fait suivant, rapporté par un clerc nommé Quiùh, qui est à la suite de M. Borie, au Bô-Hinh. Un païen du Bô-Hinh s'était emparé de la paille et de quelques pièces de bois provenant d'une église de chrétiens, il s'en était servi pour raccommoder sa propre maison; mais il n'a pas joui long-temps du fruit de son

---

(1) Mgr. de Castorie me disait, dans une Lettre, qu'il fallait écrire ce fait aux Associés de la Propagation de la Foi; c'est le motif pour lequel je vous le communique aujourd'hui. (*Note de M. Retord.*)

Les lecteurs des Annales ont dû remarquer que des faits semblables arrivent assez fréquemment en Chine, au Tong-King et dans tous les pays idolâtres où la Religion chrétienne est persécutée. Ces faits nous sont, du reste, comme nous l'ont écrit à diverses reprises plusieurs Missionnaires, si bien attestés, qu'il est impossible de les révoquer en doute; sur les lieux mêmes cela ne vient en idée à personne.

Digitized by Google

vol sacrilége. Un jour qu'il était allé se baigner dans une citerne, un tigre vint, emporta ce malheureux dans une forêt; et, quelques jours après, on trouva son cadavre, que l'animal féroce n'avait dévoré qu'en partie. Je pourrais vous dire encore ce qui vient de m'arriver à moi-même : deux païens, par un esprit de vengeance contre le maire d'un village tout chrétien où je faisais la mission, découvrirent mon existence au mandarin de l'arrondissement; leur intention était que ce maire fût trouvé en faute, et puni comme recevant des Européens dans son village : mais l'adjoint du mandarin nous a fait donner avis de cette dénonciation, et j'ai eu le temps de fuir dans un autre arrondissement où je suis inconnu aux officiers du roi. C'est ainsi que le Seigneur est bon; il châtie, il corrige, il punit, il protège aussi et il guérit, il fait tout pour sa plus grande gloire et pour le salut de ses enfants : n'ai-je donc pas raison de trouver un grand plaisir dans la considération de cette marche sage et juste de la Providence, et de cette protection sensible qu'il accorde à son Eglise?

« 5° *Plaisirs dans l'exercice de mon ministère.* — Le plaisir que nous trouvons dans l'exercice de notre ministère est un plaisir certainement mêlé de beaucoup de peines, et néanmoins nous sommes extrêmement contents lorsque quelques moments de tranquillité nous permettent de vaquer à ce ministère. Mais je vous entends me demander : « Comment faites-vous la mission dans ce pays? » Ma chère Sœur en J. C., nous la faisons bien simplement, sans pompe, sans appareil, sans chant, sans cérémonie. Nous logeons dans une cabane, notre église est aussi une cabane appartenant à des chrétiens. Deux heures avant le jour on donne le signal du réveil, et les fidèles viennent réciter la prière et le chapelet dans la cabane convenue, après quoi le Prêtre s'habille. Avant de com-

Digitized by Google

mencer la Messe, il fait aux fidèles une courte instruction; pendant la Messe le catéchiste récite à haute voix les actes avant la communion, pour ceux qui s'y préparent; et après la Messe il récite les prières après la communion, pour ceux qui ont eu le bonheur de la recevoir. Ensuite chacun d'eux s'en retourne à son ouvrage; le catéchiste va chercher et exhorter dans leur maison les paresseux et les endurcis; le Prêtre confesse, catéchise les petits enfants, reçoit les visites des chrétiens, juge leurs différents, empêche les procès, éteint les haines et les dissensions qui peuvent régner entre eux: ainsi se passe le jour. Si, après toutes ces occupations, il a quelques moments de reste, il les emploie à la lecture, à écrire à ses amis, ou bien à dormir, afin de regagner le sommeil perdu à cause des confessions de la nuit précédente.

« Sur le soir, les chrétiens viennent à confesse, et le Prêtre est souvent obligé de rester une partie de la nuit et même la nuit entière au tribunal de la Pénitence: ce confessionnal n'est ordinairement autre chose que la fenêtre de sa cabane, à laquelle on adapte un treillis de bambous. Le pénitent s'agenouille en dehors, et le Prêtre est en dedans assis simplement sur une natte; les autres pénitents se préparent de côté et d'autre, où ils peuvent. A la nuit les fidèles se rassemblent de nouveau, mais en trois lieux différents, savoir: les grandes personnes dans la maison où le Prêtre dit la Messe; là le premier catéchiste leur adresse une petite instruction sur les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, fait redire alternativement aux hommes et aux femmes quelques chapitres du Catéchisme, leur fait une lecture spirituelle; puis on récite ou plutôt on chante la prière et le chapelet. Les enfants qui se préparent à la première communion se rassemblent dans une autre maison, auprès du second catéchiste: celui-ci leur fait réciter le Catéchisme, le leur explique un peu, les aide à s'examiner pour leur con-

Digitized by Google

fession générale, et, après la récitation de la prière et du chapelet, il les renvoie chez eux. Enfin les petits enfants de l'un et de l'autre sexe, depuis 7 jusqu'à 11 et 12 ans, se rassemblent dans une autre maison, auprès du troisième disciple du Prêtre : ce jeune homme leur apprend leur prière, les instruit sur la manière de se confesser, et leur explique un peu les premiers principes de la Religion. Ces exercices durent près de deux heures, et pendant ce temps le Prêtre est, comme je l'ai dit, au tribunal de la Pénitence. Le dimanche, ce sont encore les mêmes exercices; point de différence, si ce n'est qu'un plus grand nombre de fidèles y assistent. Dès le soir du samedi ils arrivent en foule des chrétientés environnantes, mais quelquefois très-éloignées de celle où le Prêtre fait la mission. En hiver ils parcourent des chemins affreux, dans la boue et dans l'eau jusqu'au-dessus des genoux. Depuis le commencement de juillet jusqu'à la fin de novembre, particulièrement dans mon district, les champs sont, comme je l'ai déjà dit, entièrement couverts d'eau, les villages ressemblent à de petits îlots, et l'on va à la Messe en barque. Voilà donc, ma chère Sœur, comme je fais la mission dans ce temps de persécution où nous sommes; je ne sais pas encore comment on la fait en temps de paix. Lorsque tous les fidèles se sont approchés des sacrements, le Prêtre passe dans une autre chrétienté, de la manière et dans l'équipage que je vous ai décrit plus haut : c'est du moins ainsi que j'en use. Mais si tous les habitants du lieu sont chrétiens, il arrive souvent que les fidèles prient le Missionnaire de faire la bénédiction de leur village avant de partir. J'ai déjà fait deux bénédictions de ce genre. La première fois j'étais monté sur une barque, en surplis et en bonnet carré; je fis le tour du village, et le bénis solennellement aux quatre points cardinaux. L'aurore commençait à paraître; une vingtaine de barques

Digitized by Google

escortaient la mienne ; tout était tranquille dans la nature, excepté le zéphyr qui s'agitait dans les airs, et y répandait une agréable fraîcheur. La seconde fois je fis cette bénédiction pendant la nuit : tout le village, chantant à demi-voix les litanies des Saints et celles de la Ste. Vierge, marchait à ma suite, à la lueur d'un grand nombre de torches enflammées. Alors je bénis les maisons, l'eau du puits, et les buffles attachés près du chemin. En temps de paix, le Missionnaire a de plus le plaisir de chanter quelques Messes solennelles ; mais je n'ai pu me procurer encore ce plaisir qu'une seule fois, il y a environ deux mois; c'était une Messe de morts, que je célébrai bien avant l'apparition de l'aurore. Deux de mes gens faisaient acolytes ; trois autres, revêtus de chapes, chantaient au pupitre; seize cierges brûlaient sur le catafalque : les fidèles des environs étaient venus en foule, dès la veille, pour y assister. Si vous saviez comme je fis retentir ma voix, quel bonheur c'était pour moi de pouvoir chanter sans contrainte les louanges du Seigneur ! Croiriez-vous qu'une de mes plus grandes privations est de ne pouvoir plus chanter ces divines louanges? Oh ! quand je me rappelle les chants et les cérémonies de Lyon (1), comme je pousse de profonds soupirs ! il n'y a que la pensée du ciel, où j'espère chanter et entendre chanter tout à mon aise, qui me console de cette privation : oh ! oui, vive le ciel !... Mais pardonnez cette digression, j'ai hâte de revenir.

« Un riche païen des environs, qui me connaissait de réputation, se trouvant alors dans le village où je célébrais cette Messe, demanda la permission d'y assister ; il en fut

(1) M. Retord est lyonnais.

Digitized by Google

émerveillé. Quelques jours auparavant, le frère aîné de ce païen était venu me rendre visite, me priant d'aller me cacher chez lui, s'il arrivait quelque circonstance désagréable : nouvelle preuve que la Providence veille sur nous, puisqu'elle nous prépare dans le secret, jusque même dans les camps de l'ennemi, des retraites contre les jours mauvais, retraites que les méchants ne sauraient même soupçonner. Oh ! que le Seigneur est donc bon ! que sa Providence est admirable ! Que les enfants de la terre s'attachent à ce monceau de boue, qu'ils se disputent à l'envi quelques grains de sable ; pour moi, je ne veux que vous, ô mon Dieu ! et je me tiens bien content de la part que vous m'avez assignée. Prêcher l'Evangile aux pauvres, courir de cabane en cabane sur les pas de Jésus ; oh ! que ce ministère est beau ! A d'autres le pénible état de faire retentir la parole sainte à l'oreille des grands, de la prêcher sous la voûte résonnante des basiliques riches et superbes, entourés d'un auditoire illustre et nombreux ; mais à nous la gloire de catéchiser le pauvre et l'ignorant sous sa case de paille. Que d'autres parcourent solennellement les provinces, précédés par la renommée qui proclame leur arrivée par avance ; pour nous, notre honneur est de passer inaperçus sur les empires où le démon règne tyranniquement, de ruiner sourdement son pouvoir en lui débauchant ses sujets.

« Mais, ma chère Sœur, je vous entends me dire : « Comment pouvez-vous être content et heureux, si loin de votre patrie, pauvre et dénué de tout, seul et abandonné à vous-même ? » Si loin de ma patrie ! Hé ! vous ne savez donc pas que pour le philosophe, le monde entier est la patrie ; mais pour le chrétien, la patrie véritable est le ciel : là se trouve le rendez-vous commun, le rendez-vous éternel, où j'espère rencontrer mes amis de France et d'ailleurs ; oh ! alors que de plaisir ! Ce qui m'inquiète, c'est

Digitized by Google

pour en être possédée, pour être son bien, sa joie et son aliment incompréhensible; en un mot, ce bonheur du juste sur la terre, je ne vous en parle pas, vous le connaissez mieux que moi, ma chère Sœur : tiède et languissant dans la vertu, comme je le suis, comment pourrais-je en sentir toutes les douceurs? C'est pourquoi tous mes plaisirs, dont je viens de vous parler, sont entremêlés de bien des croix, de bien des peines : ne les regardez que comme un peu de miel que Dieu met sur les bords du calice qu'il nous fait boire, comme à son Fils. Au surplus, le parfait bonheur n'est pas un fruit de la terre, il faut l'aller cueillir dans les contrées du monde éternel. Du fond de cette vallée de larmes, élevons donc nos regards vers les collines de la terre des vivants; attendons avec patience que la nuit d'ici-bas s'écoule; quand le soleil de la gloire du Seigneur se lèvera sur nous, alors, mais seulement alors, nous serons pleinement rassasiés : *Satiabor cùm apparuerit gloria tua.*

« Tout à vous dans les Cœurs de Jésus et de Marie.

« RETORD, *missionnaire apost.* »

On se rappellera sans doute la Lettre écrite par les deux Conseils, au nom de tous les Associés de l'Œuvre, aux Evêques, aux Prêtres et aux Fidèles persécutés dans les missions du Tong-King et de la Cochinchine (1) : cette Lettre, partie de France au mois d'avril 1835, est parvenue à sa destination : elle a provoqué, de la part de ceux auxquels elle était adressée, des réponses qui viennent de nous être transmises; nous nous faisons un devoir de ne pas différer de les publier.

---

(1) Annales, N° XL, p. 578.

Digitized by Google

Lettre des Missionnaires du Tong-King occidental aux Membres des deux Conseils de l'Association pour la Propagation de la Foi, et à tous les Souscripteurs pour cette bonne Œuvre.

« Messieurs et chers Frères en J. C.,

« Nous ne saurions dire les sentiments qu'ont éprouvés nos âmes à la réception de votre admirable épître. Il nous semblait entendre les paroles des chrétiens de la primitive Eglise portant à leurs frères affligés des consolations affectueuses, et les soulageant dans leurs besoins par leur sainte prodigalité. Ah! oui, dans cette lettre sont peints en traits de feu l'esprit de foi et de religion dont vos âmes sont pénétrées. Rien, dans nos tribulations et nos peines de tout genre, ne nous a consolés comme des encouragements si sincères d'une affection si touchante. Pourrait-on encore, avec de tels encouragements, balancer un moment à employer jusqu'à son dernier souffle de vie, pour faire triompher la cause que nous soutenons? Non, aidés de vos prières et de vos secours de tout genre, nous n'aurons garde de manquer à ce que nous devons à l'Eglise et à son vénérable Chef qui nous a confié le soin d'une portion si considérable du troupeau de J. C.; nous dirons avec l'Apôtre des nations : *Impendam et superimpendar... Nihil horum vereor, nec facio animam meam pretiosiorem quàm me, dummodò consummem cursum meum* (1)...

(1) « Je donnerais très-volontiers tout ce que j'ai, et je me donnerais encore moi-même pour le salut de vos âmes... Je ne crains rien de toutes ces choses, et ma vie ne m'est pas plus précieuse que moi-même et que mon salut; il me suffit que j'achève ma course. »

Digitized by Google

Car la vie dont nous jouissons est un dépôt et nous sommes prêts à le rendre à celui qui nous l'a confié, quand il lui plaira de nous le redemander; que notre dernier soupir soit un hommage à la Religion que nous prêchons et un témoignage de la Foi que nous professons, et nous estimerons le plus beau moment de notre vie celui qui en terminera le cours !

« Nous avons été pénétrés de reconnaissance à la vue des secours extraordinaires qui ont été alloués à la mission du Tong-King : ces secours seront employés, suivant l'intention des donateurs, à soulager les pauvres et malheureux membres de J. C. battus, persécutés pour la Foi, et pour délivrer différentes chrétientés des superstitions. Déjà on a écrit au Curé de l'ancienne ville royale du Tong-King, pour tâcher de délivrer Baòng-Sô, chrétienté de plus de 400 âmes, engagée depuis peu dans les superstitions.

« Votre admirable Lettre a été communiquée à tous les Missionnaires, qui en tireront copie, et en feront part aux chrétiens des différentes paroisses après l'avoir traduite; cela ne peut manquer de produire un effet admirable.

« On engagera aussi les membres du clergé indigène et les chrétiens de l'Eglise annamite à répondre par lettres à des prévenances aussi charitables, et sans doute que tout le monde le fera avec empressement.

« Nous avons l'honneur de saluer les Membres des deux Conseils et tous les Souscripteurs, dans le saint baiser dont S. Paul saluait les fervents chrétiens de son temps, et nous sommes en union de foi et de charité,

« Messieurs et très-honorés Frères en J. C.,

« Vos très-obéissants serviteurs,

« † J^b-M. Havard, *évêque de Castorie, vicaire apostolique;*

« Et presque tous les autres Missionnaires. »

Digitized by Google

Réponse faite par un Prêtre tong-kinois nommé André Linh (1), *au nom de tous les Fidèles du Tong-King, à la Lettre que MM. les Membres des Conseils centraux établis à Paris et à Lyon pour la direction de l'Œuvre de la Propagation de la Foi ont envoyée à nosseigneurs les Evêques, aux Missionnaires, Prêtres et Fidèles annamites persécutés pour la Foi de J. C.; en date de février* 1836 (2).

« Les catholiques annamites, aux catholiques de tous les rangs des villes de Paris et de Lyon, et à tous leurs Frères français, salut respectueux, vénération, estime et amour dans le corps mystique de J. C. N. S.

« Nous venons de recevoir, très-chers Frères, la lettre de consolation que vous nous avez écrite. Oh! quelle faveur admirable et insigne, que le Seigneur nous ait choisis pour ne faire qu'un peuple d'amis avec vous! Qui l'aurait pensé, que les mers d'Orient et d'Occident puissent s'unir d'une manière si touchante? Grâces vous soient rendues, ô nos chers Frères! habitants d'une terre ferme et paisible, vous n'oubliez pas ceux qu'agite la fureur des flots et des vents, comme un vaisseau battu par une tempête, qui déjà a fait périr plusieurs personnes. Que nous nous trouvons heureux d'être appelés par la bonté divine à vivre avec vous dans le sein de la sainte Eglise, d'être en communion de mérites avec vous par la grâce du Baptême, d'être

(1) Lisez Ligne, c'est-à-dire Spirituel.

(2) L'original de cette Lettre, conservé dans les archives des Conseils, est écrit 1° en caractères annamites, 2° en langue annamite et en caractères européens, 3° en français. La traduction en cette langue a été faite, dans le pays même, par un des Missionnaires qui s'y trouvent actuellement.

Digitized by Google

éclairés par les rayons lumineux d'une même foi que vous! Chrétiens du midi ou du nord, du couchant comme du levant, nous nous écoulons tous comme une eau paisible vers une même mer qui est Dieu; nous étanchons tous notre soif aux mêmes sources d'eau vive, qui sont les sacrements que le Seigneur Jésus nous a légués en mourant; et nous nous nourrissons tous du même pain spirituel dans la sainte Eucharistie. Nous vous félicitons, chers Frères, d'être sur une terre sainte, terre où le roi et les mandarins sont chrétiens et observent tous d'un commun accord la sainte discipline de l'Eglise; nous vous félicitons de pouvoir vous nourrir à satiété de la manne céleste que le Seigneur donne à ses amis dans les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Vous marchez à l'envi dans les sentiers de la vertu, et vous êtes remplis de joie comme ceux qui environnent le trône de l'Agneau dont S. Jean eut une vision dans l'île de Patmos. Un grand nombre d'entre vous savent prier Dieu comme il faut, savent faire des considérations élevées sur les mystères les plus sublimes. Vous êtes pleins de lumières, unis à Dieu et comme plongés dans une mer de grâces, et vous pouvez facilement pratiquer sans obstacle notre sainte Religion. Mais nous, ô Dieu! que notre sort est différent! placés au milieu de cruels lions et de loups sauvages qui harcellent et dévastent le champ de la Religion, plusieurs d'entre nous sont déjà tombés. Hélas! nous sommes plongés dans une mer d'amertume, comme jadis le peuple hébreu captif sur la terre de Babylone. Nos églises sont renversées, ainsi que les maisons de nos Prêtres; plusieurs couvents de religieuses ont aussi subi le même sort; nos Evêques et nos Missionnaires vivent fugitifs dans le trouble et l'agitation; les Prêtres indigènes ou meurent, ou fuient se cacher en différents lieux. Spectacle déchirant! le père abandonne ses enfants, les disciples quittent leur maître! plusieurs des élèves de la maison de

Digitized by Google

Dieu sont rentrés dans le monde. Que dire des fidèles? il en est qui ont renié la Religion, d'autres qui l'ont totalement abandonnée; un grand nombre deviennent tièdes et languissants de plus en plus chaque jour; plusieurs meurent sans sacrements. Oh! malheur au troupeau de brebis annamites! il est des endroits où elles se dispersent et se font les esclaves des païens, qui les forcent de contribuer à leurs superstitions sacriléges. Telles sont leurs misères et bien d'autres encore, dont la somme est augmentée chaque jour; et cependant, quoique nous soyons dans un état si déplorable, vous voulez bien daigner vous souvenir de nous, ô chers Frères! et de plus nous aimer. L'espace qui nous sépare est immense, mais vos cœurs qui chérissent nos âmes savent facilement le franchir pour s'unir à nous. Oh! qui aurait cru que Jonathas, vivant dans un palais royal, au milieu des plaisirs et des honneurs, voulût bien lier amitié avec David fugitif et malheureux? Qui aurait cru que vous, qui vivez dans la joie et les voluptés célestes, près de Dieu et pleins de ses grâces, pensassiez à nous, néophytes lointains et malheureux, faibles dans la foi et l'espérance? Vous n'épargnez aucun sacrifice pour nous: les Missionnaires qui viennent nous visiter s'exposent pour nous sur mer à tous les périls des tempêtes, et quand ils sont descendus sur nos plages, leur cœur est déchiré de chagrin à la vue des misères qui accablent les brebis du Seigneur. Qui pourrait dire combien est pesante la croix des Ministres de l'Evangile dans les circonstances actuelles, et combien nous craignons que les pasteurs étant ainsi frappés, les brebis ne se dispersent, selon la parole des Livres saints, sans pouvoir les réunir de nouveau? Combien nous craignons que la Religion ne nous soit enlevée, comme au Japon! Nous sommes comme des navigateurs dont le navire est brisé; nous espérons en vous, ô nos Frères! aidez-nous à nous arracher au naufrage. Il est vrai, quel-

Digitized by Google

ques-uns d'entre nous ont souffert et sont morts pour la Religion; c'est là notre joie, mais elle ne saurait effacer la douleur que nous cause le malheur de ceux qui perdent leurs âmes. Nous vous rendons grâces, très-chers Frères, pour les aumônes que vous faites à notre pauvre royaume, et surtout pour les paroles de consolation, tendres et affectueuses, que vous nous adressez; elles sont pour nous d'un prix infini, et nous causent une grande joie dans nos misères. Oh! quand nous vous voyons remplis comme d'une mer d'amour dont les flots se répandent au loin jusque sur nous, nous ne pouvons retenir nos larmes, et nous ne savons comment vous témoigner notre reconnaissance autrement que par nos pleurs : recevez-les donc comme un effet de votre amour et une preuve du nôtre. L'or et l'argent sont des biens périssables, mais les consolations que vous nous adressez ne s'effaceront jamais de nos cœurs. Oh! combien nous les trouvons touchantes! il nous semble en les lisant être transportés près de vous, ô nos heureux Frères! près de vous dont nous baisons les pieds en les arrosant de nos larmes. Ah! que ne nous est-il donné de pouvoir aller jusque chez vous pour rendre grâces à votre charité! pour vous voir au moins une fois! Oh! oui, si nous pouvions rencontrer nos bons Frères d'Europe une seule fois dans la vie, nous quitterions le monde sans regret! car si les paroles que vous nous envoyez de si loin ont tant de pouvoir sur nos cœurs pour les attendrir et faire couler nos larmes, que ne ferait pas votre présence? et que pourrions-nous encore désirer en ce monde, après vous avoir vus? Mais où êtes-vous, nos très-chers Frères? et quelle route conduit jusqu'à vos aimables demeures? Hélas! nous ne pouvons le savoir. Eh bien! si nous ne pouvons pas vous voir, donnez-nous au moins la satisfaction d'entendre souvent vos paroles affectueuses, douces et encourageantes. Quoique venues de

Digitized by Google

l'extrémité du monde, elles ne perdent rien de leur force, en traversant l'espace immense jeté entre vous et nous. Oh! avec quelle impatience nous attendrons dorénavant de vous quelques nouvelles paroles de consolation! Il est vrai, nous ne saurons jamais vous rendre grâces autant que vous le méritez; mais le grand Maître du ciel le saura faire pour nous malheureux exilés; il vous donnera de jour en jour de nouvelles vertus, et vous fera reposer, ainsi que nous l'en prions, dans le sein amoureux de Jésus, comme autrefois S. Jean. De cet asile, source de toute grâce, vous étendrez vos mains pour essuyer les larmes de vos petits Frères qui pleurent en secret sur la terre annamite; qui pleurent en secret, disons-nous, à la vue de la Religion qui périt de jour en jour parmi nous. Profonde affliction! douleur amère! le roi nous force de fouler aux pieds la croix adorable de Jésus. Plus barbare que les Juifs qui, voyant Jésus harassé de fatigue, lui donnèrent Simon pour lui aider à porter son fardeau, il est pour nous sans pitié; nous voyant abattus sous le poids de nos misères, il nous foule de ses pieds tyranniques, et veut que nous foulions des nôtres le seul objet qui fait notre consolation. O nos Frères! entendez-vous nos gémissements? voyez-vous couler nos larmes? Ah! il le faut bien, puisque vous avez pour nous de si grands sentiments de compassion. Continuez donc de prier le Maître du ciel qu'il nous fasse la grâce d'être fermes et patients dans le malheur, afin que nous puissions un jour nous trouver avec vous dans le ciel.

« Salut à nos bien-aimés Frères de la grande ville de Paris, qui font l'aumône à la Maison qui envoie des Apôtres répandre la lumière sur nos terres païennes et ténébreuses, comme des étoiles qui dissipent les ténèbres de la nuit. C'est parce qu'ils s'exposent à tout danger pour venir nous instruire, que nous connaissons le Maître du

Digitized by Google

ciel. Les uns souffrent les horreurs des prisons ou les ennuis de l'exil, les autres trouvent la mort sur les montagnes ou dans les flots de la mer, perdent pour nous leurs peines, leurs biens et leur vie; bienfaits inappréciables, que nous recevons d'eux par votre secours!

« Salut aussi aux charitables Frères de l'illustre ville de Lyon, qui nous aiment grandement : Lyon, patrie du grand P. Ventô (M. Journoud), déjà parmi les morts depuis plus de quatre ans, et des deux grands PP. Doan (M. Charrier) et Liéou (M. Retord), qui jouissent encore d'une bonne santé (ainsi que tous leurs confrères). Grâces soient rendues à leurs parents qui les ont élevés avec peine et, lorsqu'ils fondaient sur eux de belles espérances, les ont vus avec douleur partir pour venir nous consoler! Priez donc le Maître du ciel de leur donner la paix, afin qu'ils puissent nous instruire et être auprès de nous à la place de tous nos Frères de Lyon. Hélas! de trois grands Pères qui nous arrivèrent le même jour (il n'y a pas encore quatre ans), le seul P. Liéou nous reste! Chers Frères, nous espérons que de nouveaux Missionnaires sortis de Lyon viendront prendre la place de ceux qui quittent ce monde. Oh! oui, désormais dans nos misères tant spirituelles que temporelles, nous nous jetterons à genoux la face tournée vers cette France, d'où nous espèrerons toujours des secours, des prières et des consolations, pour nous aider à porter avec courage les croix que le Seigneur nous envoie dans ce temps de cruelle persécution. Ainsi autrefois le prophète Daniel, captif dans le palais du roi de Babylone, tournait la face vers Jérusalem et priait le Seigneur d'avoir pitié de lui. La lettre de consolation que vous nous avez envoyée a déjà bien diminué la tristesse de nos cœurs; Dieu aussi a fait la grâce que la plus grande partie de ceux qui étaient tombés par faiblesse se sont relevés de leur chute. Priez donc.

Digitized by Google

chers Frères, pour que nous supportions de bon cœur la faim, la soif, la persécution et les cent mille misères que les hommes pourront nous susciter; que nous puissions bientôt sortir de la prison de ce monde, pour être un jour avec vous dans le ciel. Comme les enfants d'un même Père, les serviteurs d'un même Seigneur, les disciples d'un même Maître, unis par une même foi et un même amour, nous louerons à l'envi le grand Père commun, et nous nous réjouirons ensemble éternellement.

« Adieu à tous nos Frères et Sœurs du grand et illustre Occident. Le nom de N. S. J. C. nous est témoin que nos cœurs se rappelleront toujours vos bontés, et seront toujours touchés de votre tendresse.

« Le second mois de l'année européenne (février), l'an mil huit cent trente-six depuis la naissance du Fils du Maître du ciel. »

NOUVELLES DIVERSES DES MISSIONS.

On apprendra avec intérêt l'entrée de M. Maubant en Corée, et le départ de M. Chastan de la province de Chine où il était momentanément réfugié, pour aller joindre son confrère. C'est encore l'infatigable Joseph, le fidèle compagnon de feu Mgr. de Capse, qui a accompagné M. Maubant et l'a déposé sain et sauf dans sa nouvelle mission : on espère qu'il pourra rendre le même service à M. Chastan.

Une Lettre de M. L. de Bessi, missionnaire de la Propagande, en date du 7 janvier 1835, et dont nous n'avons eu connaissance que depuis quelque temps, annonce la triste nouvelle de l'incendie de la belle église et du couvent de St-Joseph, à Macao. Ces édifices, les plus remarquables de cette ville, appartenaient anciennement à la Compagnie de Jésus : le couvent avait servi de séminaire pour

Digitized by Google

les missions du Japon, dans le temps où celles-ci florissaient. Après la destruction de la Compagnie, il avait été transformé en casernes; et c'est, à ce qu'il paraît, à la négligence des soldats portugais qu'est dû l'incendie qui en peu d'heures l'a réduit en un monceau de cendres. La maladresse avec laquelle les secours furent dirigés, ne permit pas de conserver l'église, qu'un peu plus d'activité aurait pu sauver; on ne voit plus aujourd'hui debout que les murs, les colonnes à demi-calcinées, et quatre statues de S. Ignace, de S. François Xavier, de S. François de Borgia, et de S. Louis de Gonzague, que les flammes paraissent avoir respectées.

Depuis le départ des Jésuites de Macao, l'église de St-Paul était constamment fermée, sauf le dimanche, où la Messe y était célébrée pour la garnison : cette église était enrichie de nombreuses reliques des Martyrs du Japon, et d'une partie notable de celles de S. François Xavier; ces dernières seules ont été sauvées.

De tous les établissements de la Compagnie de Jésus, il ne reste plus aujourd'hui à Macao qu'une seule maison dédiée à S. Joseph, et occupée par les Lazaristes.

Nous avions été induits en erreur lorsque nous avons annoncé, dans le N° LI des Annales, que les navires sur lesquels étaient embarqués les deux Evêques partis du Hâvre le 24 décembre passé, avaient abordé l'un en Angleterre et l'autre à Cherbourg. Tous deux ont eu une navigation heureuse ; la tempête horrible soulevée dans la Manche s'est changée, pour les bâtiments partis d'avance, en un vent très-favorable. Une Lettre de M. l'abbé Rousselon, qui accompagne Mgr. l'Evêque de la Nouvelle-Orléans, adressée à sa famille à Lyon, et datée du 30 janvier 1837, porte les détails suivants :

Digitized by Google

« Après 32 jours de traversée, nous sommes arrivés à la Guadeloupe le 26 de ce mois, tous en bonne santé. Le voyage a été des plus heureux, et à part quelques heures de calme, il était impossible de faire un trajet plus agréable. Tous les jours nous avons pu dire la sainte Messe; le soir nous chantions des litanies, des cantiques et des psaumes. Nous sommes tous maintenant chez le Curé de Pointe-à-Pitre. Les habitants de cette colonie sont très-hospitaliers. Nos huit dames religieuses sont logées à l'hôpital, où elles n'ont aussi qu'à se louer du gracieux empressement avec lequel elles ont été accueillies. Hier dimanche, Mgr. a officié pontificalement, et a ensuite prêché. La tenue des nègres et négresses à l'église nous a paru très-édifiante.... »

On a reçu également des nouvelles de Mgr. Pompallier : le Prélat et tous les Misssionnaires qui l'accompagnent étaient arrivés sains et saufs à Santa-Cruz, dans l'île de Ténériffe, le 16 janvier 1837. Un accident arrivé au gouvernail du navire, et dont on s'était aperçu un peu tard, avait engagé le capitaine à s'arrêter quelques jours dans ce mouillage. En attendant, le Prélat et tous ceux qui étaient avec lui étaient descendus à terre, où l'Evêque et le clergé de l'île les avaient fort bien accueillis. Un logement avait été offert au Vicaire apostolique de l'Océanie, dans le palais épiscopal (1); mais il avait cru devoir le refuser, pour ne point se séparer de ceux de sa suite : ceux-ci préludaient aux travaux de la vie apostolique, en couchant sur des planches, dans une salle commune, chez un ouvrier de la ville. L'Evêque de Santa-Cruz a forcé du moins Mgr. Pompallier à accepter un anneau de prix, un don pour sa mission, et il a de

(1) La résidence de l'Evêque, comme on le verra plus tard, est dans une ville à deux lieues de *Santa-Cruz*.

Digitized by Google

plus témoigné l'intention d'établir dans son diocèse l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Presque tous les Missionnaires qui se rendent aux Indes orientales passent devant l'île de Ténériffe ; mais fort peu ont l'occasion d'y débarquer, quoique ce point soit fort rapproché de l'Europe. Nous croyons donc faire plaisir à nos lecteurs en insérant ici la petite description suivante, écrite par l'un des Missionnaires qui se trouvent avec Mgr. de Maronée.

« Les îles Canaries sont au nombre de sept, Ténériffe, l'Ile-de-Fer, Gomera, Palma, la Grande-Canarie qui donne son nom à tout l'archipel, Lancerote et Fortaventure. Ténériffe, située à l'ouest de la Grande-Canarie, a environ 18 lieues de long sur 8 de largeur ; sa population est estimée à cent mille âmes. Languna, la capitale de l'île, Santa-Cruz et une ou deux autres petites villes renferment de huit à dix mille habitants chacune. Placées près de la zône torride, les Canaries jouissent des avantages de ce climat. A côté de nos productions d'Europe se trouvent tous les fruits des Tropiques, l'oranger, le limonier, le bananier, le palmier, la canne à sucre, le figuier d'Inde qui nourrit la cochenille (1) élevée dans ces îles, etc.

« Dans l'île de Ténériffe se trouve le fameux pic, point le plus élevé de l'Afrique (2). Il sert de reconnaissance aux marins, qui l'aperçoivent de 50 à 60 lieues, quand il n'est pas perdu dans les nues. Il est dans le milieu de l'île, à dix à douze lieues dans les terres ; de temps en temps il vomit des laves et des métaux fondus.

---

(1) On sait que la cochenille est un petit insecte desséché, dont on se sert pour la teinture de l'écarlate et du cramoisi.

(2) Son élévation au-dessus du niveau de la mer est de 190 toises.

Digitized by Google

« L'intérieur de l'île que nous n'avons pu visiter est, dit-on, enchanteur; nous n'en voyons ici que le mauvais côté, aride, brûlé par le soleil, avec un horizon borné par les mornes qui bordent la côte de toutes parts.

« Ténériffe, colonie des Espagnols, n'a, comme le reste des Canaries, suivi que de loin les mouvements qui agitent la mère-patrie ; cependant les couvents sont fermés, les moines sécularisés ou expatriés. Santa-Cruz, lieu de relâche pour les navires, est au fond d'une rade, à l'abri des vents de nord et d'ouest, mais qui n'est pas cependant sans péril. Trois ou quatre forts et une assez faible garnison défendent la ville, bâtie en amphithéâtre devant la rade; ses rues sont régulières, propres, bien percées, avec des trottoirs; les maisons, toutes ou à peu près toutes construites sur le même modèle, offrent dans leur distribution une vaste salle de réception entre deux chambres de moindre grandeur ; au-devant se trouve une galerie intérieure et couverte, qui fait le tour de la cour. La végétation est si active, que l'herbe se fait jour entre le pavé; vous marchez sur la pelouse à côté des dalles des trottoirs. Il n'y a ici d'autre hiver que la saison des pluies. Nous sommes au mois de janvier, et nous avons la température du mois de juin en France. Le chameau, le cheval et l'âne sont les animaux domestiques que l'on trouve dans cet archipel; ils servent aux transports. Quant aux voitures, elles sont, à ce qu'il paraît, bien rares; nous n'en avons vu qu'une seule. Le peuple est bon, docile et doux; jamais on n'entend parler ni de vol, ni de meurtre : mais c'est là le beau côté, et avec cela que de vices! la paresse, entr'autres, est poussée au dernier degré, et la misère sa fidèle compagne ne lui manque point; c'est pitié de se voir entouré, poursuivi à tout moment par une foule d'hommes, de femmes, d'enfants demi-nus, habitués dès l'enfance à tendre la main. Santa-Cruz surtout offre le spectacle dégoûtant

Digitized by Google

de cette misère et de cette paresse ; c'est le refuge de cette population vagabonde qui veut vivre sans travailler. Heureusement les habitants de cette île sont sobres, et ces mendiants, comme les sauvages de la mer du Sud, vivent de petits poissons qu'ils font griller sur des charbons ; ils n'ont pas d'autre nourriture. Quand vient le soir, alors que l'insulaire, nonchalamment couché sur la dalle, pince sa guitare qu'il accompagne d'un chant monotone comme l'instrument qu'il fait vibrer sous ses doigts, les rochers contre lesquels la mer se brise se couvrent d'une foule de ces misérables qui n'ont d'autre couche que la pierre, et d'autre pavillon que le ciel.

« On ne rencontre dans les rues que des femmes du peuple : elles ont sur la tête un voile qu'elles laissent tomber sur les épaules, pour le ramener ensuite pardevant ; sous ce voile est un chapeau d'homme ; mais ces voiles, comme tout le reste des habillements, ne sont souvent que des lambeaux. Les dames ne sortent que pour aller à l'église ; elles sont coiffées en cheveux, voilées, toujours sans chapeau, et un éventail à la main : le sexe en général est peu modeste. Les hommes, pour la plupart, portent habituellement le manteau. Les églises sont belles et riches: la plus remarquable est, dit-on, à la Grande-Canarie, île à douze lieues de Ténériffe. Languna, ville à deux lieues de Santa-Cruz, est la résidence de l'Evêque, le premier de ce siége de nouvelle création. D'origine française par sa mère, l'Evêque cultive les lettres ; il parle assez bien notre langue, et connaît la littérature de notre pays. Une bonté, une affabilité toute cordiale, le distinguent. Homme de talents, il s'est entouré d'Ecclésiastiques savants. Le recteur des Facultés de théologie et de droit est digne de la place qu'il occupe. Les Prêtres sont plus vénérés ici qu'en France ; mais nos cérémonies sont plus touchantes, mais nos fidèles sont plus recueillis, mais

Digitized by Google

nos églises sont plus fréquentées. Depuis Lyon jusqu'à Ténériffe, nous n'avons rien encore retrouvé qui puisse se comparer à la ville des Martyrs (1).

« Bret, *missionnaire apostolique.* »

Il nous reste maintenant une tâche bien douloureuse à remplir, en faisant connaître aux Associés de l'Œuvre les dernières nouvelles qu'on a reçues des missions persécutées. Le sang des chrétiens continue à couler sur cette malheureuse terre annamite : une nouvelle victime a été sacrifiée à la fureur de Min-Mênh : M. Marchand, l'un des Missionnaires européens, a souffert un glorieux mais horrible martyre. En attendant de plus amples détails, voici les principales circonstances de ce déplorable événement.

Lors de la dernière insurrection, M. Marchand se trouvait malheureusement dans le district occupé par les insurgés, qui, harcelés et poursuivis par les troupes royales, furent obligés de se réfugier dans le fort de Sai-Gon. Dans leur retraite, ils enlevèrent de force le Missionnaire, et l'obligèrent de les suivre dans la forteresse, d'où il ne put plus s'échapper sans s'exposer à tomber entre les mains des troupes du roi, qui avaient investi et bloqué la place de tous côtés. Le fort, après un long siége, fut pris, et M. Marchand fait prisonnier. Le roi, ravi d'une si précieuse capture, qui lui fournissait l'occasion d'assouvir sa haine contre la Religion chrétienne, en faisant mettre à mort un de ses ministres, et voulant cependant donner une apparence de justice à l'horrible genre de mort qu'il méditait contre lui, le condamna, sous la double charge de chef des rebelles et de prédicateur de la Religion perverse de *Jésus*, à être pendu, après avoir eu toutes

---

(1) Sous ce nom, M. Bret veut désigner Lyon, cité la plus célèbre, après Rome, par le nombre de ses Martyrs.

Digitized by Google

les parties charnues du corps disséquées et coupées en morceaux. La sentence fut ponctuellement exécutée. Le prétendu coupable ayant été conduit à la place de l'exécution au milieu d'un concours prodigieux de peuple, les bourreaux le lièrent, et lui arrachèrent les chairs successivement et par morceaux avec des tenailles de fer rougies au feu, commençant par le gras des jambes, les cuisses, et jusqu'aux mamelles et aux deux joues. Le saint Martyr supporta avec une patience et un courage héroïques ces horribles tortures, dont il faudrait chercher l'exemple dans les Actes des Martyrs de la primitive Eglise. Ce fut au milieu de ces tourments, et avant qu'ils fussent finis, que son âme s'envola au ciel et entra dans la joie de son Seigneur. Son corps inanimé fut ensuite attaché à une potence, d'où, après quelque temps, ayant été descendu, sa tête fut séparée du tronc. Ce dernier fut transporté à deux ou trois lieues de distance dans la mer, et jeté dans l'abîme. Sa tête décharnée, ayant été fixée au bout d'une perche, fut promenée dans toutes les parties des deux royaumes, pour être exposée aux insultes et aux railleries de la populace. On avait ordre surtout de la porter dans tous les villages où l'on soupçonnait qu'il y avait des chrétiens cachés, afin de leur inspirer la terreur. Après avoir été ainsi exposée dans les deux royaumes, elle fut broyée dans un mortier et jetée à la mer.

M. Marchand était du diocèse de Besançon. Voilà donc deux martyrs que ce diocèse fournit dans bien peu de temps à l'Eglise de Jésus-Christ! *Sit memoria illorum in benedictione, et ossa eorum pullulent de loco suo.*

La Congrégation de Picpus vient de faire une perte bien grande dans la personne de M. l'abbé Coudrin, son fondateur; nous espérons pouvoir, dans un N° prochain, consacrer quelques lignes à la mémoire de ce vénérable Ecclésiastique.

Digitized by Google

Digitized by Google

Dessiné par de Rudder. Gravé par J. M. Fontaine.

MARTYRE DE Mr FRANÇOIS-ISIDORE

GAGELIN,

A HUÉ EN COCHINCHINE,

le 1er Octobre, 1833.

Digitized by Google

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

RECUEIL PÉRIODIQUE

DES LETTRES DES ÉVÊQUES ET DES MISSIONNAIRES DES MISSIONS DES DEUX MONDES, ET DE TOUS LES DOCUMENTS RELATIFS AUX MISSIONS ET A L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Collection faisant suite aux Lettres Edifiantes.

JUILLET 1837. — N° LIII.

A LYON,
CHEZ L'ÉDITEUR DES ANNALES,
RUE DU PÉRAT, N° 6.

A PARIS ET DANS LES AUTRES VILLES,
CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

1837.

Avec approbation des Supérieurs.

Digitized by Google

AVIS.

Des circonstances entièrement indépendantes de notre volonté nous ayant forcé de différer jusqu'à ce jour la publication de la gravure représentant le martyre de M. Gagelin, nous la joignons au présent Cahier. Les personnes qui conservent la collection des Annales, pourront facilement transporter cette gravure au XXXIXe ou au XLe N°, dans lequel elle se trouvera convenablement placée.

Cet Ouvrage se vend au profit de l'Œuvre.

Prix de ce Cahier. . . . . 75 c.

LYON,
IMPRIMERIE DE PÉLAGAUD, LESNE ET CROZET,
SUCCESSEURS DE RUSAND.
1837.

Digitized by Google

SITUATION COMPARÉE

DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

DANS LES DIFFÉRENTS DIOCÈSES QUI Y ONT CONCOURU PENDANT L'ANNÉE 1836.

L'accueil fait, les deux années précédentes, à la publication des tableaux comparatifs de la situation de l'Œuvre dans les différents diocèses, nous engage à ne plus réserver aujourd'hui cette publication aux seuls correspondants des Conseils. Il n'est pas sans importance, en effet, de porter à la connaissance de toutes les personnes qui y concourent l'état réel de l'Œuvre dans chaque diocèse, de donner la mesure des progrès déjà obtenus, d'indiquer le rapport du nombre des souscripteurs à celui des populations, et de mettre ainsi en évidence aux yeux de tous, combien le premier est faible encore, combien il est éloigné des limites que, sans aucune présomption, on doit espérer d'atteindre, de ce que demanderaient de nous enfin les besoins immenses des missions.

Les aumônes recueillies en 1836 se sont élevées à 729,867 fr. 91 cent. Dans cette somme sont compris 81,158 fr. 80 cent. provenant de l'étranger et des colonies. Celles de la France ont donc été de 648,709 fr. 08 c. L'accroissement sur l'année 1835 est de 168,192 fr. 86 c.

Digitized by Google

et de 157,850 fr. 20 cent. sur les recettes des diocèses de France.

Voici dans quel ordre se classent les différents diocèses qui ont contribué à l'Œuvre en 1836, en comparant le nombre de leurs souscripteurs à leur population. Nous avons omis quelques diocèses du Piémont où l'Œuvre ne fait que commencer, ainsi que quelques autres points pour lesquels les éléments de comparaison nous manquent encore.

Nota. Les diocèses marqués d'un astérisque sont ceux qui correspondent avec le Conseil de Lyon.

Le diocèse d'Angers a compté en 1836 un souscripteur sur habitants.		33
Nantes,	un sur	34
* Mende,	»	39
* Marseille,	»	42
* Lyon,	»	46
Rennes,	»	55
* St-Flour,	»	59
Paris,	»	62
* Montpellier,	»	68
Liége,	»	72
* Avignon,	»	73
* Langres,	»	79
Vannes,	»	79
* Aix,	»	83
* Sion (Suisse),	»	93
* Viviers,	»	96
* Toulouse,	»	101
Bayeux,	»	102
* Cahors,	»	119
* Fréjus,	»	125
Tours,	»	131
Luçon,	»	131
Bordeaux,	»	133
* St-Claude,	un sur	133
* Alby,	»	135
* Chambéry,	»	137
* Porentruy (Suisse),		137
* Grenoble,	»	139
Châlons-S.-M.,	»	140
* St-Dié,	»	150
* Rodez,	»	155
Rouen,	»	158
Le Mans,	»	161
Tournay,	»	161
* Carcassonne,	»	165
* Clermont,	»	169
* Le Puy,	»	170
Coutances,	»	177
Arras,	»	183
* Belley,	»	188
* Auch,	»	190
Poitiers,	»	192
* Besançon,	»	195
Orléans,	»	196
Evreux,	»	203
* Dijon,	»	208
Versailles,	»	209
Malines,	»	218
Reims,	»	219

Digitized by Google

* Metz,	un sur	224	Beauvais,	un sur	348
* Nancy,	»	225	* Nîmes,	»	364
* Autun,	»	229	Nevers,	»	395
* Bayonne,	»	234	Namur,	»	396
La Rochelle,	»	235	* Limoges,	»	422
* Verdun,	»	241	* Strasbourg,	»	433
* Annecy,	»	251	Cambray,	»	448
Moulins,	»	251	* Tulle,	»	462
Soissons,	»	261	St-Brieux,	»	471
* Digne,	»	263	* Bourges,	»	535
Troyes,	»	264	* Montauban,	»	601
Blois,	»	266	* Pamiers,	»	609
Aire,	»	281	Meaux,	»	636
Agen,	»	287	Sens,	»	720
Quimper,	»	296	Périgueux,	»	1017
* Valence,	»	300	Angoulême,	»	1122
Séez,	»	302	* Suisse (dans son ensemble),	»	1645
Amiens,	»	305	* Tarbes,	»	2137
Chartres,	»	316	Bruges,	»	3114
* Gap,	»	317	* Ajaccio,	»	4885
* Perpignan,	»	341			

La Propagation de la Foi a dû compter en 1836, d'après le tableau qu'on vient de voir, 232,617 souscripteurs, 72,398 de plus qu'en 1835, ou 43,826, à ne considérer que la France seulement.

Il ne sera pas sans intérêt d'examiner maintenant le mouvement de l'Œuvre dans les différents diocèses, pendant le cours de l'année écoulée. Le tableau suivant le rendra sensible, en mettant sous les yeux du lecteur le nombre d'Associés dont s'est accru ou a diminué, par 100,000 habitants, chacun des diocèses, en 1836.

Digitized by Google

DIOCÈSES EN PROGRÈS.

Le diocèse d'Angers a gagné souscripteurs par 100,000 habit.;	1276	Bayeux,	119
		* Gap,	117
		* Dijon,	117
		Tours,	113
Liége,	818	Poitiers,	111
* Mende,	730	Orléans,	108
Nantes,	665	* Tulle,	107
* Toulouse,	626	Agen,	96
* Montpellier,	471	* Aire,	92
* Rodez,	441	* Cahors,	91
Luçon,	435	* Digne,	89
* Aix,	413	St-Brieux,	87
* Marseille,	396	Rennes,	84
* Carcassonne,	393	Namur,	73
Annecy,	344	* Montauban,	72
* St-Claude,	287	Périgueux,	69
Vannes,	277	Troyes,	66
* Viviers,	270	Arras,	62
La Suisse,	261	Moulins,	61
Versailles,	239	Beauvais,	59
* Fréjus,	235	* St-Flour,	59
* Grenoble,	228	Limoges,	58
Rouen,	222	Séez,	57
* Metz,	187	La Rochelle,	56
* St-Dié,	183	* Nancy,	53
Evreux,	171	Rouen,	50
Châlons-S.-M.,	170	Coutances,	39
* Alby,	168	Cambray,	35
Soissons,	165	* Autun,	35
Reims,	164	Le Mans,	35
* Le Puy,	152	Meaux,	34
* Valence,	139	Sens,	33
Bordeaux,	132	Chartres,	33
Chambéry,	121	Blois,	32

Digitized by Google

Paris,	30	* Ajaccio,	16
* Belley,	28	* Perpignan,	10
* Nîmes,	27	Angoulême,	3
* Verdun,	27	Bruges,	1
* Strasbourg,	17	Amiens,	1

DIOCÈSES EN DÉCROISSANCE.

Le diocèse d'Auch a perdu souscripteurs par 100,000 habitants;	283
Pamiers,	42
Clermont,	37

Neuf diocèses ne figurent point dans les deux derniers tableaux : ce sont ceux de Quimper et de Bourges, demeurés stationnaires ; et ceux de Lyon, Besançon, Langres, Bayonne, Avignon, Tournay et Malines, où l'Œuvre a été réellement en progrès pendant l'année 1836, et où néanmoins elle paraîtrait en décroissance si nous ne les eussions laissés en dehors. Le motif de cette décroissance apparente se trouve dans le retranchement que nous avons cru devoir opérer des dons qui ont été faits à l'Œuvre pendant l'année 1836, avant de procéder aux calculs qui ont amené les classements précédents. Ce retranchement n'avait point été fait pour la statistique de 1835 ; il a donc dû reculer, dans le tableau du mouvement réel, en 1836, les diocèses dans la recette desquels se trouvaient ces dons,

Digitized by Google

et d'une manière d'autant plus notable que le chiffre de ces mêmes dons a été plus élevé ; cela, jusqu'à faire paraître en décroissance des diocèses dans lesquels le nombre des Associés s'est cependant véritablement accru. Un semblable inconvénient ne se rencontrera plus à l'avenir ; mais il fallait commencer à asseoir nos statistiques sur une base qui fût celle du nombre vrai des souscripteurs, et c'est ce que nous venons de déterminer.

Nous avons donc bien fait connaître l'actuelle et véritable situation de l'Œuvre ainsi que son mouvement en 1836. Pour ne rien omettre toutefois des éléments qui peuvent constituer cette statistique, il serait juste d'avoir égard encore au plus ou moins de ressources de chacun des diocèses qui ont contribué cette année à la Propagation de la Foi. Mais l'on sentira dans quels détails ces considérations nous entraîneraient, et à combien d'erreurs nous serions involontairement exposés. Tout ce que nous pouvons dire d'une manière générale, c'est que parmi les diocèses qui occupent les premiers rangs, il en est, comme Mende et St-Flour, dont l'importance sous le rapport des richesses est fort petite, et où la dispersion des populations est telle qu'elle rend nécessairement les relations rares et difficiles. Ces diocèses devraient occuper un rang bien moins avantageux, sans doute, si le zèle, si la piété et l'esprit de foi qui distinguent leurs habitants n'étaient avant tout les mobiles principaux d'une œuvre qui est elle-même toute de foi et de charité. Ainsi, dans le diocèse d'Angers, où elle a pris une extension si remarquable, les recettes sont composées en presque totalité des aumônes de ces hommes qui vivent péniblement de leur travail quotidien et à la sueur de leur front. Là, on a vu de pauvres ouvriers s'imposer des privations volontaires, afin de pouvoir

Digitized by Google

contribuer, eux aussi, à l'Œuvre du sou par semaine. Faut-il s'étonner, après cela, si de telles aumônes et les prières de tels chrétiens sont toutes-puissantes auprès de Dieu, soit pour attirer des grâces de conversion sur les infidèles, soit pour conserver la foi parmi nous? Jadis, pour fonder son Eglise, ce furent douze pêcheurs que choisit le Sauveur du monde; aujourd'hui c'est l'aumône du pauvre encore, c'est le denier et la prière de la veuve qui contribuent à étendre le règne de J. C. jusqu'aux extrémités de l'univers. Ainsi donc, de nos jours comme de ceux du grand Apôtre, c'est toujours par des vues tout opposées à celles de la sagesse humaine que les œuvres de Dieu se manifestent, c'est toujours avec des moyens bien faibles qu'il opère les plus grands prodiges : *Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia.*

Digitized by Google

MISSIONS

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

On sait quels furent les services que la Compagnie de Jésus rendit autrefois aux missions : il n'était presque aucune contrée de la terre où ses religieux n'eussent pénétré, et où ils n'eussent porté aussi, avec le flambeau de la Foi, leurs laborieuses et savantes investigations. Toutes les contrées du Levant, l'Archipel, Constantinople, la Syrie, la Perse même, avaient été témoins de leur zèle; l'Egypte les avait vus, en même temps qu'ils travaillaient au salut des âmes, fouiller les ruines de ses cités antiques, interroger leurs débris et les tombeaux de ses rois. Plus au centre de l'Afrique, ils avaient pénétré jusqu'en Ethiopie. Aux Indes, le souvenir d'un François-Xavier et de ses nombreux successeurs est tout vivant encore; et les noms de Goa, de Travancor, de Ceylan, de Malaca, ne peuvent plus se prononcer en quelque sorte sans rappeler en même temps la mémoire des travaux de ces saints Apôtres, dont ils furent autrefois les théâtres. En Chine, ils s'étaient concilié la faveur des empereurs, et tandis que, par des travaux qui étonnaient les lettrés, ils établissaient la supériorité du génie européen chez un peuple qui croyait tout savoir, ils trouvaient le temps encore de veiller au

Digitized by Google

développement de la Religion, objet principal de leurs soins, et d'envoyer aux académies d'Europe ces savants mémoires qui ont rendu justement célèbres les noms des Parennin, des Gaubile et des Prémare. C'est par eux que la littérature de la Chine, ses livres de philosophie et d'histoire, que les mœurs et les coutumes de ses habitants, que les productions mêmes de son sol nous sont aujourd'hui connus comme ceux d'une contrée d'Europe. Mieux qu'aucun autre géographe, ils nous ont transmis l'exacte description du céleste empire; et les cartes les plus précises dont puissent se servir les navigateurs qui parcourent la mer de Chine, sont aujourd'hui encore celles qui furent dressées par leurs soins. Enfin ils ont pénétré jusqu'au Japon; et l'on sait quels prodiges ils opérèrent dans ces îles, où des flots de sang et des persécutions inouïes n'ont pu éteindre entièrement un reste d'attachement à notre Religion sainte, un feu dont il ne reste plus que quelques étincelles, mais qui se rallumerait bien vite si les circonstances devenaient plus favorables.

Dans un hémisphère opposé, leurs missions s'étaient étendues depuis les rives glacées des Esquimaux jusqu'aux peuplades les plus reculées de l'Amérique du sud: leurs travaux dans le Canada en assurèrent jadis la possession à la France, en même temps qu'à la Religion catholique; enfin ils jetèrent partout les premières semences de la Foi, qui fructifièrent ensuite sur différents points de l'Amérique septentrionale.

Dans l'autre partie du Nouveau-Monde, ils contribuèrent puissamment à inspirer aux descendants des Européens qui l'habitent cet attachement sincère au catholicisme, attachement qui a survécu à toutes les révolutions qui ont désolé ces riches contrées depuis leur séparation de l'Espagne, leur métropole. Les nom-

Digitized by Google

breux établissements qu'ils fondèrent, et qu'on retrouve encore à chaque pas, témoignent de leur zèle pour consolider la foi dans le cœur des populations civilisées de ces pays, tandis que leurs célèbres réductions parmi les sauvages du Paraguay feront à jamais l'admiration des hommes de bien et peut-être aussi des législateurs et des politiques.

Après la ruine de la célèbre Société dont il est question, une partie de ses missions fut donnée aux Lazaristes et aux Religieux des ordres de St-Dominique et de St-François; d'autres furent peu à peu abandonnées. Depuis quelques années, le St-Siége, dans sa sollicitude pour le bien de l'Eglise entière, a confié de nouveau à la Compagnie de Jésus le soin de quelques-unes des anciennes missions qu'elle dirigeait dans les deux hémisphères, et la Providence a permis aussi que le gouvernement britannique réclamât son concours pour plusieurs de ses colonies, sentant bien qu'à la Religion catholique seule il appartient d'imprimer fortement dans les consciences la subordination au pouvoir, le respect pour les propriétés et les personnes, tous les autres principes enfin sur lesquels repose l'ordre social. Les missions dirigées aujourd'hui par les Jésuites sont établies dans les pays dont les noms suivent : dans le Levant, la Chaldée et le Liban; dans l'Archipel, Tine et Syra; dans l'Amérique septentrionale, le Maryland, le Kentucky et le Missouri, Philadelphie et la Nouvelle-Orléans; aux Indes, Calcutta et le Maduré; la Jamaïque, dans les Antilles; Buénos-Ayres, dans l'Amérique du sud. Les missions du Maduré et de la Jamaïque ne sont point établies encore, mais elles ne tarderont point sans doute à l'être. Nous avons déjà publié plusieurs Lettres sur les travaux des Missionnaires jésuites qui se trouvent parmi les sauvages au-delà du Mississipi; nous avons fait connaître aussi leur

Digitized by Google

premier établissement dans la capitale des possessions anglaises aux Indes orientales. Les îles de l'Archipel du Levant, Calcutta et Buénos-Ayres sont le sujet des relations que l'on va lire.

NOTICE SUR LES MISSIONS DE TINE ET DE SYRA.

« Tine et Syra sont comptées parmi les îles les plus importantes de la mer Egée; ce sont d'ailleurs les plus intéressantes par le nombre des catholiques qu'elles renferment. Il y en a près de 6000 à Tine, et 4000 à Syra. Santorin n'en possède que 600, Chio et Naxie chacune 300; à peine en rencontre-t-on quelques-uns dans les îles d'Andros, de Paros et autres environnantes. Les Russes, pendant le peu de temps qu'ils ont été maîtres de ces parages, ont fait à la Religion un tort irréparable ; la moitié des catholiques s'est laissé entraîner dans le schisme. Les vexations des Turcs, les persécutions continuelles et plus d'une fois sanglantes des schismatiques, n'ont pas peu contribué à favoriser cette défection.

« La fidélité de Tine et de Syra à conserver la Foi de leurs pères au milieu de tant de périls et d'exemples de séduction, ne s'explique que par une faveur spéciale de la Providence, dont elles sont redevables sans doute à la protection de Marie ; protection qui, depuis plusieurs siècles, s'est manifestée sur elles d'une manière véritablement merveilleuse. Au temps où les Turcs faisaient de continuelles incursions sur les domaines des Vénitiens, dépouillant, massacrant, enlevant une foule de malheureux

Digitized by Google

habitants de toutes les îles de l'Archipel, ceux de Tine et de Syra durent plusieurs fois leur salut à des miracles de bonté de la part de cette puissante patronne. Les pirates s'approchaient-ils de leurs côtes, une terreur panique ou des vents violents les en écartaient tout-à-coup. Y étaient-ils quelquefois descendus, les serviteurs de Marie échappaient à leurs yeux, soit au moyen d'un nuage épais qui se répandait à propos sur l'île, soit au milieu des joncs et des roseaux, faible retraite qui devenait néanmoins suffisante pour les dérober à la fureur de leurs ennemis. De nombreuses chapelles, élevées sur les différents points des deux îles, perpétuent la mémoire de ces bienfaits; et la reconnaissance des habitants y honore la Vierge protectrice sous le nom de la *Vierge aux roseaux*.

« L'ancienne Compagnie de Jésus entretenait six Missionnaires à Tine, et deux à Syra : ces Missionnaires se portaient, au besoin, dans les îles environnantes. Outre leurs classes et leurs autres fonctions accoutumées, ils faisaient de fréquentes excursions dans les campagnes, instruisant séparément les laboureurs et les bergers à mesure qu'ils les rencontraient, et entendant souvent leurs confessions, appuyés contre un arbre ou contre la borne d'un champ. Les Pères donnaient encore leurs soins à des Congrégations de filles, qui sont connues dans ces îles sous le nom de Vierges de Ste-Ursule. Les unes sont cloîtrées et reçoivent des pensionnaires, les autres vivent chez leurs parents, d'autres enfin sont réunies en certain nombre dans une maison commune, d'où elles ne sortent que pour les offices de l'Eglise, ou pour vaquer dans les familles à mille exercices de zèle et de charité.

« A l'époque de la suppression de la Compagnie, le roi de France, qui avait le patronage de tous les catholiques sujets du grand Turc, envoya des Pères de la Congrégation de Saint-Lazare à Naxie, Smyrne, etc. Ceux d'entre eux qui

s'établirent à Tine et à Syra ne purent jamais s'y maintenir, faute de ressources. Les Missionnaires de la Compagnie, dont quelques-uns étaient originaires de ces îles, et qui tous y avaient de longues habitudes, reprirent donc alors leurs travaux. En 1805, deux nouveaux Religieux, les Pères Venturi et Motté, vinrent pour s'adjoindre à eux ou plutôt pour les remplacer; car, consumés de travaux et pleins de jours, ils ne tardèrent pas, les uns après les autres, à aller recevoir dans le ciel la récompense d'une vie employée tout entière à procurer la gloire de Dieu.

« En 1823, les Pères Venturi et Motté avaient succombé : un seul Jésuite sicilien se trouvait employé dans les missions de l'Archipel ; encore, dans l'espace de sept années qu'il y resta, fut-il appelé plusieurs fois pour prêcher le Carême aux catholiques de Constantinople.

« Cependant l'église de Syra et la maison des Missionnaires, qui y était jointe, menaçaient ruine ; de telle sorte qu'en 1825 le Vicaire apostolique se vit dans la triste nécessité d'interdire désormais d'y faire le service divin. Le zèle des habitants de Syra ne se démentit point dans cette circonstance : ils entreprirent d'édifier une autre église, et ils y mirent tant d'ardeur, qu'un an n'était point écoulé encore, que déjà tout l'édifice était achevé. Il est dédié à la Sainte Vierge, sous le titre de Notre-Dame du Mont-Carmel. Outre le maître-autel, on compte dans cette église quatre autels latéraux. La dépense totale, déduction faite des ouvrages gratuits, s'éleva à 24,000 piastres turques (plus de 63,000 francs).

« On s'étonnera peut-être qu'au milieu des horreurs de la guerre la plus désastreuse, les habitants de Syra aient pu subvenir à une entreprise aussi dispendieuse ; et c'est bien ici le lieu de faire remarquer encore les effets de la protection de la Sainte Vierge sur les îles catholiques de l'Archipel.

Digitized by Google

« Tine et Syra s'étant déclarées neutres au milieu du conflit général, leur ruine fut résolue. Tine était assez bien défendue par les tempêtes continuelles qui règnent autour d'elle; mais Syra offre un port aussi sûr que célèbre, et dont l'abord est du plus facile accès.

« Les efforts des Grecs conjurés se tournèrent donc d'abord contre elle; la haine du catholicisme enflammait encore leur ressentiment. Les habitants de Syra se voient attaqués à l'improviste par une troupe nombreuse de schismatiques, auxquels sont réunis des soldats de toutes les parties de l'Europe. Ils savent combien de terres et de mers ont déjà été ensanglantées par les exploits de leurs adversaires; mais ils ne s'en résolvent pas moins à s'opposer à leurs projet de descente. Au nombre de 600 seulement, occupés hier encore à la culture de leurs terres, ils reçoivent l'ennemi avec tant de résolution que bientôt il ose à peine se montrer hors de ses vaisseaux. L'attaque se continue pendant huit jours, et Syra n'a encore perdu que deux de ses défenseurs. Mais les munitions s'épuisent, elles vont manquer entièrement; c'en est fait d'elle, malgré son héroïque résistance, lorsqu'un navire français se montre tout-à-coup à l'horizon: sur les signaux qui lui sont faits, il s'approche, et prenant Syra sous la protection de la France, il force ses ennemis à prendre la fuite. Ceux-ci, plus d'une fois, reviennent pour essayer de nouvelles attaques; mais à peine leurs corsaires étaient-ils en vue, que les femmes et les enfants se précipitaient en foule dans l'église du Mont-Carmel, y réclamaient l'assistance de Marie, et toujours quelques bâtiments français ou anglais arrivaient assez à temps pour s'opposer à la descente. Une protection si éclatante engagea un grand nombre de Grecs à se refugier à Syra. L'île y gagna pour les richesses; mais le grand nombre de réfugiés schismatiques la mit bientôt dans un

Digitized by Google

nouveau danger. Enhardis par leur multitude (1), les schismatiques conçurent la pensée d'opprimer les catholiques; ils ne purent cependant venir à bout d'exécuter leur mauvais dessein. Bien plus, comme ils s'occupaient à se bâtir une ville sur la côte de l'île, l'Evêque, plein d'une sainte intrépidité, se rendit auprès d'eux; et en leur présence, et sur le terrein qu'ils occupaient, il jeta les fondements d'une nouvelle chapelle en l'honneur de la Mère de Dieu, comme pour lui assurer de plus en plus la possession et le patronage de l'île entière.

« La reconnaissance des habitants de Syra se manifestait cependant par plusieurs entreprises pieuses, exécutées coup sur coup. L'église de St-Sébastien, qui domine le port, était trop petite; ils la restaurèrent et l'agrandirent. Plusieurs des innombrables chapelles qui couvrent l'île étaient endommagées par le temps; elles sont toutes maintenant réparées. Enfin l'église de St-Georges menaçait ruine, il s'agissait de la rebâtir à neuf; cette entreprise fut encore exécutée, et l'on vit des dames distinguées par leur rang porter de leurs propres mains les pierres et le sable nécessaires à la construction de l'édifice.

« Les habitants de Tine, quoique moins exposés que ceux de Syra, ne s'en reconnaissent pas moins redevables à la protection de la Ste. Vierge. Avertis qu'une nuit avait été marquée pour leur destruction générale, et n'ayant aucun moyen de salut, ils ont recours à leur puissante patronne; et voilà qu'une maladie se déclare chez leurs ennemis, enlève un grand nombre de leurs soldats, et préserve l'île d'une invasion.

---

(1) On compte aujourd'hui à Syra de douze à treize mille Grecs schismatiques.

Digitized by Google

« Plus les temps devenaient mauvais, plus les Evêques des deux îles faisaient d'instances pour obtenir de nouveaux ouvriers. En 1830, cinq Religieux, trois Prêtres et deux Frères leur furent envoyés de Rome. Des trois Prêtres, l'un était espagnol; l'autre, belge; le dernier, polonais : l'un des Frères était allemand, et le second, italien. Le nombre des ouvriers évangéliques s'étant donc accru, ils purent élargir un peu le cercle de leurs travaux.

« En 1832, l'un des Pères fut appelé à Chio par Mgr. Giustiniani, qui en est évêque; ce Père employa deux mois à parcourir jusqu'aux moindres hameaux de ce diocèse. L'île de Chio, si célèbre autrefois par le nombre et la piété de ses habitants, a été réduite dans la dernière guerre à l'état le plus déplorable. Toutes les villes y ont été incendiées; tous les habitants catholiques, réduits à s'enfuir : trois cents seulement, revenus de cette dispersion, se sont vus pendant long-temps obligés d'habiter sur les ruines de leurs anciennes demeures. Ces malheurs, du reste, loin de tourner au profit de leur piété, semblaient au contraire l'avoir presque éteinte. Le séjour dans les îles voisines avait été fatal à la foi et aux mœurs des catholiques; mais, grâces à la sollicitude de leur Evêque et aux travaux du Missionnaire, ils parurent cette année revenir de bon cœur à leurs habitudes religieuses.

« La même année vit s'ouvrir à Syra, sous la direction des PP. Jésuites, une école pour les enfants et un cours de théologie morale pour les jeunes clercs. Un petit pensionnat avait été aussi établi à Tine; l'insalubrité de la maison, et sa situation peu favorable pour l'exercice du saint ministère, ont obligé les Pères à l'abandonner au bout d'un an et demi.

« En 1834, les efforts des Missionnaires se dirigèrent spécialement sur l'île de Naxie. Cette île était depuis

Digitized by Google

long-temps le théâtre de dissensions acharnées, et cette année l'exaspération des partis semblait être parvenue à son comble. Les habitants, partagés en trois factions, ne pouvaient se voir même à l'église; plus d'une fois elles avaient été sur le point d'en venir aux armes jusque dans le lieu saint. L'Archevêque avait donc appelé à son secours deux Pères; et pendant tout le Carême leurs exhortations publiques, aussi bien que leurs entretiens particuliers, étaient restées sans effet. Enfin, le jour du Vendredi-Saint, l'un des Pères convoque dans sa maison les principaux habitants de tous les partis: chacun s'y rend, sans s'attendre à y trouver ceux du parti contraire; mais à peine se voient-ils en présence, que tout leur respect pour le Missionnaire suffit à peine pour contenir leur fureur. Ce fut bien pis quand ils entendirent le mot paix sortir de sa bouche : tous se lèvent alors spontanément et veulent sortir en toute hâte, mais ils trouvent les portes de la maison fermées; force leur est donc d'entendre les paroles du Missionnaire. Celui-ci prie, conjure, menace, invoque la sainteté du jour, fait parler le sang du Dieu dont il tient à la main l'image, enfin il triomphe : ses auditeurs s'avouent vaincus, et déposent au pied de la croix leurs trop longues inimitiés.

« Nous terminerons cet aperçu par un trait édifiant, choisi entre plusieurs autres, et qui prouve bien que la solidité des vertus et l'élévation de la foi se rencontrent dans les catholiques de l'Archipel comme dans ceux des autres contrées.

« Un pauvre homme avait perdu trois bœufs, et avec eux la plus grande partie de son petit patrimoine; aucune plainte cependant n'était sortie de sa bouche. Deux mois après, pendant qu'il travaillait à rebâtir l'église de St-Georges, son fils unique est écrasé par l'aile d'un moulin à vent. Le père, averti, accourt; il voit son fils étendu mort,

Digitized by Google

et pendant que tous ses voisins fondent en larmes, que son épouse l'accuse et se livre à toute la violence de sa douleur, lui, calme, lève les yeux et les mains au ciel, et proteste que ses péchés méritent encore de bien plus rigoureux châtiments. Ensuite, sans se départir un seul instant de cette résignation héroïque, il veille auprès du cadavre de son fils, veut lui-même porter son cercueil, et répond à ceux qui cherchent à l'en détourner : « Laissez, laissez-moi rendre de mes propres mains à son Créateur le fils qu'il avait bien voulu me donner sur la terre, et qu'il rappelle maintenant à lui. »

« Ces missions du Levant peuvent donc rapporter aussi au centuple ; mais leurs besoins sont grands, et nous les recommandons instamment aux prières de toutes les âmes charitables qui désirent voir le saint nom de Dieu connu et glorifié par toute la terre. »

MISSION DU BENGALE.

« On a vu, dans le N° XL des Annales, que les Jésuites avaient été appelés au Bengale par le gouvernement anglais, et que, d'accord avec le St-Siége, la mission de Calcutta leur avait été confiée. Les Pères qui se trouvent dans cette mission depuis 1834, sont anglais, irlandais et français. Ils sont sous la conduite d'un Vicaire apostolique qui n'est point évêque, mais dont la juridiction s'étend sur toute la préfecture politique de Calcutta; c'est-à-dire, d'un côté jusqu'aux limites du royaume de Pégu et Ava, et de l'autre jusqu'au vicariat apostolique confié aux soins de Mgr. Pezzoni, résidant à

Digitized by Google

Agra (1). Le Vicaire apostolique de Calcutta, le R. P. St-Leger, est français; il prend le titre de Vicaire apostolique du Bengale. Le R. P. Moré, dont on va lire les Lettres, est également français. Nous avons déjà inséré, dans le N° XLI des Annales, une relation écrite par ce Religieux.

Lettre du P. Moré, missionnaire de la Compagnie de Jésus, à un Père de la même Compagnie.

Calcutta, collége de St-François-Xavier, 22 avril 1836.

« Mon révérend Père,

« P. C.

« Je satisfais au désir que vous m'avez exprimé d'avoir quelques détails sur notre mission.

« Nos travaux, jusqu'à présent, n'ont pas été fort étendus. Vu notre petit nombre, nous nous sommes bornés aux chrétiens de la ville : à vrai dire, ils suffisent pour nous occuper; seuls ils pourraient même occuper un nombre trois fois plus grand de Missionnaires (2). Nous les catéchisons en anglais, en portugais et en bengali. Les confessions se font dans beaucoup de langues, à cause de l'affluence d'étrangers qui se rendent à Calcutta; j'en ai déjà entendu en sept langues différentes. Ce ministère est ici très-difficile; le défaut d'instruction, les vices qui sont le résultat inévitable d'un commerce journalier avec

(1) La juridiction de Mgr. Pezzoni s'étend depuis le Gange jusqu'au Thibet. Voir le N° XLII des Annales, pag. 161.

(2) Le nombre des catholiques de Calcutta est actuellement de 8000.

Digitized by Google

les idolâtres, le rendent fort pénible : néanmoins le Prêtre catholique exerce une autorité pleine et entière au saint tribunal. Obligé souvent de montrer de l'indignation, surtout à l'égard de certains pécheurs scandaleux, il est toujours écouté avec un grand respect; il semble que les menaces les plus terribles, les expressions les plus dures, soient précisément ce qui les touche et les amène à se convertir.

« Pour opérer un bien solide, le moyen le plus sûr nous a paru être l'éducation des enfants; c'est donc à eux surtout que nous donnons nos soins. Il n'y avait eu jusqu'ici, dans cette ville, que des institutions protestantes qui étaient pour les catholiques une source d'erreur et de libertinage. Nous avons d'abord établi, pour les pauvres, une école qui renferme aujourd'hui plus de 200 enfants; et récemment nous avons ouvert, pour la haute classe, un collége dit de St-François-Xavier, qui compte déjà 56 écoliers, dont 10 pensionnaires; ces derniers sont tous catholiques: nous n'admettons point de dissidents dans notre intérieur; les externes sont de toutes les religions.

« Ces commencements sont faibles, comme vous le voyez; néanmoins nous espérons tout de la divine Providence et de la charité de nos frères d'Europe. Déjà plus d'une circonstance heureuse est venue animer notre confiance : nous avons commencé sans avoir un denier, et à peine notre projet a-t-il été connu qu'un bon Arménien nous a donné une maison pour le nouvel établissement; une dame portugaise en a soutenu, pendant six mois, toute la dépense; une princesse musulmane, qui vient d'embrasser la Foi catholique, nous a fait présent d'une somme considérable, à la charge d'élever trois écoliers pour le sanctuaire. Déjà le service divin se fait dans notre église avec un recueillement et une piété remarquables. Nous sommes loin toutefois de pouvoir donner aux

Digitized by Google

cérémonies saintes tout l'éclat qui leur convient, et qui est si nécessaire pour frapper l'imagination des Indous: notre embarras est grand pour les livres, quels qu'ils soient; ils coûtent excessivement cher: les classiques sont si rares, que nous sommes résolus de faire réimprimer à Calcutta ceux mêmes dont nous recevrons d'Europe des exemplaires. Vous voyez que nous avons encore de grands besoins. Mais ce que nous désirérions vivement surtout, ce serait de recevoir un renfort d'ouvriers évangéliques.

« Je vous dirai maintenant quelques mots sur les idolâtres de Calcutta.

« Récemment j'ai été témoin oculaire d'une fête religieuse qu'ils célébraient en l'honneur de leur déesse Kalli : c'est une des plus solennelles de l'année, elle se nomme la fête de la Pénitence. Or, voici de quelles pénitences vraiment étranges je fus le spectateur. Le premier jour de la fête, la multitude des curieux était immense, elle couvrait en quelque sorte le nombre des pénitents; mais le second et le troisième jour, je vis en beaucoup d'endroits, principalement aux coins des rues et dans les carrefours, des hommes qui avaient le milieu de la langue transpercé verticalement d'une longue barre de fer; ils l'agitaient en cadence au son des instruments, et ils dansaient eux-mêmes en cet état. D'autres s'étaient fait une large ouverture aux reins et aux épaules, et dans chacun des trous passait un serpent énorme dont les replis enveloppaient leur corps.

« Mais voici une opération de ces pénitents, qui est bien autrement douloureuse. Figurez-vous une espèce de carrousel dont les barres horizontales seraient placées à 30 pieds environ de hauteur. A l'extrémité de chaque barre se trouve une poulie sur laquelle s'enroule une corde assez grosse, d'où pendent quatre crochets en fer. On fait descendre ces crochets jusqu'à terre ; alors les pénitents

Digitized by Google

s'avancent, ils se couchent par terre à plat ventre; et deux hommes, les saisissant par le dos, y enfoncent les quatre crochets. On tire aussitôt la corde, et ces malheureux se trouvent suspendus dans l'air, où ils s'agitent et restent en cet état pendant un quart-d'heure ou une demi-heure, selon leur dévotion; alors ils marmottent quelques paroles et ils poussent des cris plaintifs, qui sont censés des actes de contrition et des louanges à la déesse Kalli (1).

« Plusieurs, il est vrai, ne se font saisir que par deux crochets, et ils attachent les deux autres à une forte ceinture qu'ils ont autour des reins; mais il s'en trouve toujours de plus intrépides qui ne veulent point de ces délicatesses.

« Je fus extrêmement surpris, je vous l'avoue, mon R. P., de voir cette énergie dans les timides habitants de l'Inde, eux qui, dans une simple dispute, se montrent les plus lâches des hommes, et qui s'enfuient par troupes à la vue d'un Européen irrité qui leur montre sa canne. Je fis donc à ce sujet quelques recherches, je questionnai des Indous que leur caractère et leur position sociale rendaient dignes de foi, et voici ce qu'ils m'ont appris. D'abord, ces malheureux sont tous de la lie du peuple; en second lieu, le repentir de leurs crimes n'entre pour rien dans les tourments qu'ils s'infligent; mais de riches Indiens leur donnent de l'argent pour les déterminer à s'offrir ainsi en spectacle, et à contribuer à la célébrité de la fête. Or vous saurez qu'il n'est rien, absolument rien qu'un Indien ne fasse pour avoir de l'argent. Ceux dont je vous ai parlé précédemment, qui s'embrochent la langue, qui

(1) Voir, dans le N° XLI des Annales, p. 125, une autre description des mêmes cruautés.

Digitized by Google

se percent les reins et les épaules, qui s'entrelacent de serpents, n'ont d'autre but que d'obtenir quelques aumônes, et ils se croient fort heureux et amplement dédommagés, s'ils parviennent à ce but. C'est sans doute le cas de s'écrier avec le Poète romain :

> Quid non mortalia pectora cogis,
> Auri sacra fames !

« Mais en même temps pourrait-on ne pas être attendri jusqu'au fond de l'âme en voyant le malheur de ces pauvres idolâtres, dont le démon fait dès à présent une si cruelle boucherie ?

« Je terminerai en vous exposant une entreprise fort importante à laquelle nous mettrons incessamment la main. Les catholiques de Calcutta se sont réunis pour faire imprimer une feuille périodique qui traitera des matières religieuses, c'est-à-dire de tout ce qui peut intéresser la gloire et la prospérité de la Religion. Ce journal se répandra dans toutes les Indes ; et, en donnant le détail de ce que fait le catholicisme pour l'honneur du vrai Dieu et pour le bonheur de l'humanité, il relèvera infiniment, aux yeux des Indous, la dignité de notre sainte Foi ; il les rapprochera du royaume des cieux et paralysera, je l'espère, les efforts fanatiques des sectes protestantes.

« Je recommande cette entreprise, comme tous nos autres travaux, à vos prières, et je suis, etc.

« H. Moré, S. J. »

MISSION DE BUÉNOS-AYRES.

A l'époque où les Pères Jésuites furent chassés d'Espagne par un décret, en 1835 ; le président de la république Argentine s'empressa de faire connaître au R. P.

Digitized by Google

Provincial de la Compagnie en Espagne, que son gouvernement accueillerait avec empressement tous les Jésuites qui se rendraient à Buénos-Ayres, et que même il se chargerait de tous les frais du voyage. D'après ces invitations, cinq Pères et un Frère coadjuteur partirent de Cadix l'année suivante; la Lettre qu'on va lire fera connaître comment ils ont été reçus.

Extrait d'une Lettre du R. P. Césaire Gonzalès, de la Compagnie de Jésus, à un Père de la même Compagnie.

Buénos-Ayres, 19 août 1836.

« Mon révérend Père,

« La paix de N. S.

« Il est temps que, selon ma promesse, je vous rende compte du succès de notre voyage : quant à la traversée, comme elle a été fort heureuse, elle n'offre rien qui puisse vous intéresser. Partis de Cadix le 28 mai, sur le brigantin l'*Aigle*, nous aperçûmes, le 14 juin, les îles du Cap-Vert; le 8 juillet, nous passâmes la ligne à 10 heures du soir; et le 7 août, à la nuit tombante, nous étions en vue de Buénos-Ayres. Nous ne pûmes donc jouir que le lendemain du spectacle magnifique de cette grande ville, entourée à perte de vue d'une campagne délicieuse, et de son port immense couvert d'une forêt de vaisseaux. Vous dire combien il nous tardait de débarquer, serait une chose inutile; mais, contrariés tantôt par le vent, tantôt par la marée, il nous fallut attendre le jour suivant. Cependant la Providence se servait de ce délai pour nous préparer les voies: car notre pilote, étant allé à terre le jour même, répandit

Digitized by Google

tellement le bruit de notre arrivée, que bientôt Mgr. l'Evêque et le président de la république en furent instruits.

« Le 9, dès 8 heures 1/2 du matin, notre capitaine partit dans sa chaloupe pour aller demander l'entrée du port; nous étions tous sur le pont en habits séculiers (car notre intention était d'aborder incognito), attendant son retour avec impatience, quand tout-à-coup nous le vîmes revenir vers le vaisseau, accompagné d'une autre barque qu'il avait rencontrée en chemin. Un pilote côtier, que nous avions à bord, nous avertit que cette nouvelle chaloupe était celle du gouvernement. Un instant après, le capitaine de cette chaloupe nous cria du ton le plus amical : « Que les Pères se préparent, j'ai ordre du gouvernement de les emmener avec moi. » A cette nouvelle aussi heureuse qu'inespérée, nous reprîmes l'habit de la Compagnie, et laissant dans le vaisseau notre Frère coadjuteur, nous descendîmes du brigantin, pleins de joie et comme en triomphe. Ce jour-là, fleuve tranquille, vent et marée, tout était à souhait; aussi nous approchions rapidement de la ville : un carrosse du gouvernement, attelé de chevaux blancs, s'était avancé dans l'eau au-devant de nous, et le capitaine du port nous pria d'y entrer avec lui. Cette manière de débarquer ne doit pas vous surprendre, car l'eau est si basse sur les bords du fleuve de la Plata, que les plus légères embarcations ne pouvant arriver jusqu'à terre, on est obligé de pousser dans la rivière des voitures qui vous portent ensuite sur le rivage. A quelque distance, trois Ecclésiastiques, envoyés sans doute par Mgr. l'Evêque, nous invitèrent à monter dans un autre carrosse, qui nous conduisit assez long-temps le long du fleuve, mais toujours dans l'eau. Nous étions confus de tant d'honneur : le môle était couvert d'une foule immense. Aussitôt qu'on nous vit mettre pied à terre, ce furent des acclamations répétées;

Digitized by Google

mais nous étions bien moins sensibles à ces démonstrations qu'au bonheur d'être les premiers Jésuites à qui il fût donné, après 69 ans, de fouler cette terre arrosée des sueurs et du sang de tant de dignes enfants de notre Compagnie. A peine débarqués, nous nous dirigéâmes, accompagnés du clergé et d'un peuple nombreux, vers l'église de notre ancien collége. On toucha l'orgue à notre arrivée, et, après une courte adoration devant le maître-autel, le *Te Deum* fut entonné par le Curé de la paroisse, et poursuivi par un chœur de musiciens. Les douces émotions dont nous fûmes pénétrés durant cette cérémonie, seraient difficiles à peindre. Lorsqu'elle fut finie, nous fûmes présentés à Mgr. l'Evêque, qui réside par intérim dans notre collége, et qui nous reçut avec les témoignages d'une sincère affection. Nous nous rendîmes ensuite chez le président, pour offrir nos services à la république.

« Les vues que le gouvernement a sur la Compagnie sont très-étendues : il désire non-seulement que nous ouvrions des écoles et que nous élevions des colléges pour les habitants et les jeunes ecclésiastiques de la capitale; mais il veut encore nous confier le soin des nouvelles agglomérations de population qui se forment et l'instruction des Indiens confédérés, qui, bien que civilisés, ne sont pas encore chrétiens. Si vous ajoutez à tout cela le désir que manifeste Mgr. l'Evêque de Buénos-Ayres, de nous faire parcourir les missions des campagnes dans lesquelles il doit aller au printemps prochain administrer le sacrement de Confirmation et consacrer quelques églises, il sera facile de comprendre combien nous aurons à travailler, et combien difficilement nous pourrons répondre à tout ce qu'on attend de nous. Il sera donc bien nécessaire que de nouveaux ouvriers viennent nous aider au plus tôt à recueillir l'abondante moisson qui nous est offerte.

Digitized by Google

« On s'occupe maintenant à fournir notre demeure, laquelle n'est autre que notre ancien collége, de toutes les choses nécessaires, de lui assigner des revenus, et d'établir la Compagnie sur le meilleur pied possible; car je ne doute pas que les provinces ne s'empressent bientôt de nous demander, à l'imitation de la capitale.

« L'ancien clergé de ces pays est très-savant; il sera donc fort à propos que ceux qui nous seront envoyés par la suite ne soient pas moins instruits que vertueux.

« Donc tout est plein ici des souvenirs de l'ancienne Compagnie de Jésus : de là l'estime qu'on nous témoigne partout, et l'espérance où l'on est que nos travaux seront utiles.

« Je suis, dans l'union de vos saints Sacrifices, etc.

« C. Gonzalès, S. J. »

Extrait de la Gazette de Buénos-Ayres, du 13 *août* 1836.

« C'est avec une vive satisfaction que nous apprenons à nos lecteurs le débarquement de six Religieux de la Compagnie de Jésus. Ils ont reçu, à leur entrée dans cette ville, des marques d'une véritable affection. La présence de ces dignes enfants de St. Ignace de Loyola, de ces membres d'une Compagnie si célèbre dans la chrétienté et dans le monde littéraire, a réveillé parmi nous de grandes et anciennes sympathies. L'arrivée de ces nouveaux ouvriers, en augmentant le nombre des ministres du culte, leur permettra de donner plus d'étendue et de suite à leurs travaux évangéliques, non moins importants aux yeux de ces peuples toujours nourris dans l'attachement à l'Eglise catholique, apostolique et romaine, qu'à

Digitized by Google

ceux d'un gouvernement jaloux de se montrer son enfant soumis et son généreux protecteur. Nous avons lieu de croire que la science profonde et le zèle éclairé de ces Religieux rendront leur séjour utile et leur ministère précieux à notre patrie.

« On se propose, dit-on, de former sur notre frontière méridionale, sous la direction de ces Pères, une réduction nouvelle, où seraient réunis et formés aux vertus chrétiennes environ huit mille indigènes, pris parmi les sauvages amis de notre gouvernement. »

La même du 26 août 1836.

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR.

« DES Religieux de la Compagnie de Jésus, au nombre de six, étant arrivés d'Europe, le gouvernement a jugé convenable de les accueillir avec distinction ; et cette mesure a été généralement applaudie par les habitants, tous catholiques, de cette ville. Lesdits Religieux ont ensuite manifesté le désir de se rendre utiles dans ce pays par l'exercice des fonctions de leur institut, qui paraîtront devoir contribuer le plus à la prospérité publique.

« A ces causes : le gouvernement, considérant que c'est une occasion favorable pour rétablir dans cette province la susdite Compagnie, si honorée parmi nous pour des services immenses qu'elle a rendus, en d'autres temps, à la Religion et à l'Etat, dans les différents districts dont se compose aujourd'hui la république Argentine (de la Plata) ; dans la vue de faciliter le succès de cette importante entreprise, en vertu du pouvoir souverain dont il est investi, a décrété et ordonné ce qui suit :

« ART. Ier. Les susdits six Religieux de la Compagnie de

Jésus seront logés, durant leur séjour en cette ville, dans le collége qui appartint autrefois à la Compagnie du même nom ; on leur remettra les clefs de tous les bâtiments qui portent aujourd'hui le nom de collége, afin qu'ils puissent y vivre en communauté selon leur règle, y recevoir les autres membres de la Compagnie qui viendraient d'Europe pour observer leur institut dans cette province, et y établir les cours d'étude que le gouvernement jugera à propos de leur confier. Dans ce dernier cas, on agrandira, s'il est nécessaire, le local qui leur est assigné, en y joignant, selon le besoin, les autres parties du même édifice.

« Art. II. Et sera la présente ordonnance communiquée à Mgr. l'Evêque de ce diocèse et à tous les autres qu'elle concernerait, publiée et insérée dans le bulletin officiel.

« Signé : *Le président*, Rosas.

« Et plus bas :

« *Le premier officier du ministère de l'intérieur*,

« Augustin Garrigos. »

La même du 31 août 1836.

« Le décret du gouvernement, en date du 26 août courant, lequel a pour but de donner le collége de cette ville aux six Religieux de la Compagnie de Jésus arrivés d'Europe, et de rétablir parmi nous cet Ordre célèbre, a été reçu par toute la population avec un général applaudissement. C'est, en effet, une louable résolution et digne d'un gouvernement qui a pris sur lui la tâche salutaire de réparer les pertes occasionées à la Religion par tant d'événements de si douloureuse mémoire. Mais, outre que

Digitized by Google

ce but est louable en lui-même, on doit encore, dans cette sage résolution, féliciter le pouvoir d'avoir choisi, pour l'exécuter, des ouvriers évangéliques si zélés pour exercer dans cette province les fonctions de leur institut, et d'avoir saisi une occasion aussi favorable pour rétablir un Ordre si fécond en hommes éminemment utiles à la Religion de l'état; un Ordre dont les grands services ont laissé dans la mémoire des peuples de la république Argentine de précieux souvenirs, qui se raniment aujourd'hui en présence de ces fervents propagateurs de l'Evangile, de l'éducation solide et chrétienne, et de toutes les connaissances utiles dont ils ont enrichi les sciences et les arts.... »

Buénos-Ayres, où les Pères de la Compagnie de Jésus viennent d'être si solennellement rappelés, est une des plus grandes villes et des plus commerçantes de l'Amérique méridionale: elle est située près de l'embouchure de l'Uragay, et sur la rive droite de la Plata, l'un des plus grands fleuves du monde, dont la largeur, dans cet endroit, est d'environ sept lieues. Des rues régulières et pavées, avec des trottoirs; de belles maisons, quoique presque toutes à un seul étage; quelques vastes bâtiments, de nombreuses églises avec leurs dômes et leurs clochers, rendent agréable l'aspect de cette ville, dont le climat justifie le nom que son fondateur Mendoza lui a imposé. L'intérieur des églises est richement décoré; on en compte quinze. La cathédrale est d'une architecture élégante. De nombreux couvents et trois hôpitaux complètent les établissements religieux de cette cité. Malgré les sanglantes révolutions dont elle a été le théâtre depuis 1800, elle pos-

Digitized by Google

sède encore une population d'environ 65,000 âmes, parmi lesquelles 4000 Français et autant d'Anglais.

Anciennement capitale de la vice-royauté de ce nom, Buénos-Ayres l'a été, depuis 1810, non-seulement de l'état de Buénos-Ayres, mais, par intervalle, de tous les pays qui ont formé, en se séparant de l'Espagne, la confédération de Rio de la Plata et la république Argentine. Ces états ont été, un moment, au nombre de quatorze; ce nombre a diminué aujourd'hui à la suite de l'anarchie et des guerres civiles qui ont désolé ces belles contrées.

Buénos-Ayres était jadis aussi un point important pour les missions : c'est de là que partirent les Jésuites espagnols qui insensiblement s'avancèrent dans l'intérieur des terres possédées par des Indiens barbares, dont ils convertirent de nombreuses peuplades; de là qu'ils pénétrèrent enfin jusque dans le Paraguay, où ils fondèrent, au commencement du XVIIe siècle, par leur admirable industrie et leur constante patience, ces réductions fameuses, dont ils avaient su rendre les habitants si heureux en leur inspirant l'amour de la vertu et le goût du travail. Ces réductions tombèrent en 1767, époque où le roi d'Espagne expulsa les Jésuites de ses états d'Amérique. C'est donc, comme l'observe le R. P. Gonzalès, au bout de 69 ans qu'ils sont rappelés sur une terre où ils avaient laissé tant de traces de leur passage.

Digitized by Google

MISSION DU LIBAN.

Peu de temps avant d'entreprendre le voyage de Babylone, qu'il ne devait point terminer, le saint Prélat dont toutes les Eglises du Levant déplorent encore aujourd'hui la perte, nous avait adressé deux relations que nous communiquerons successivement à nos lecteurs.

Accablé sous le poids de sollicitudes nombreuses, presque sans cesse en course pour parcourir les différentes parties de son immense délégation apostolique, Mgr. Auvergne ne pouvait prendre sans doute, au milieu de ses voyages, que des notes bien rapides qui faisaient le sujet de sa correspondance avec ses amis d'Europe. Il se réservait de leur donner plus de développement ensuite, au moyen de ses souvenirs, dans quelque instant de repos: c'est ce qui explique la date toujours un peu ancienne des faits contenus dans ces relations, au moment où elles nous parvenaient. Nous avons la confiance, du reste, qu'elles seront lues avec intérêt; la Terre-Sainte, Jérusalem, le Saint-Sépulcre sont des objets dont on ne se lasse point d'entendre parler.

Entre la relation que l'on va lire et celle qui est insérée au N° XLVI des Annales, il se trouve une lacune qu'il nous est impossible aujourd'hui de remplir. Il paraît que Mgr. Auvergne nous avait adressé une lettre dans laquelle il décrivait les monuments religieux de la Galilée : cette relation ne nous était point parvenue ; le Prélat, auquel nous en avions demandé une copie, était sur le point

Digitized by Google

de nous l'adresser, lorsque la mort est venue arrêter sa plume. Nous ne sommes pas sans espérance néanmoins de pouvoir nous procurer encore quelques notes, que le vénérable Délégat apostolique aurait pu laisser, sur les lieux, pleins de souvenirs, qu'il avait parcourus, depuis les ruines de Thèbes jusqu'à Diarbekir où il est mort. Si cet espoir se réalise, nous aurons soin de réserver une place dans les Annales à ces fragments. Nous les recueillerons avec le respect qui est dû à la mémoire d'un Prélat qui déjà, en si peu de temps, avait rendu de si importants services à l'Eglise.

Lettre de Mgr. Auvergne, archevêque d'Icone, délégat apostolique, au Rédacteur des Annales, à Lyon.

« Monsieur,

« Le pélerinage du mont Thabor et de Tibériade dont je vous ai entretenu étant terminé, il ne nous restait plus rien de bien intéressant à voir, soit à Nazareth, soit dans les alentours de ce bourg; aussi, après avoir témoigné aux Pères de Terre-Sainte toute la gratitude que nous avaient inspirée leurs bontés, nous nous mîmes en devoir de quitter la Galilée et de continuer, en traversant la Samarie, jusqu'à Jérusalem, notre précieuse visite des saints lieux. On pourra observer néanmoins qu'en passant sous les murs mêmes de la Cité sainte, à l'exemple de Néhémie, nous ne crûmes pas devoir y entrer : il nous parut plus conforme à la nature des faits évangéliques de vénérer d'abord à Bethléem le sanctuaire où naquit le Sauveur des hommes; et ensuite, après avoir parcouru à Jérusalem la voie douloureuse, de monter avec lui sur le Calvaire, où les Juifs déicides l'attachèrent à la croix.

« Ce fut le 10 décembre 1834 que nous partîmes de

Digitized by Google

Nazareth. Nos regrets, en quittant ce lieu de bénédiction, furent en rapport avec les divines consolations de la foi que nous y avions goûtées. Après avoir traversé de nouveau les montagnes qui séparent cette ville de la plaine d'Esdrelon, nous saluâmes pour la seconde fois, quoique de loin, et la montagne du Précipice, et les ruines de Naïm et de Cana, et ce mont sacré du Thabor dont on aperçoit encore, à une assez grande distance, le majestueux sommet. Nous avions visité tous ces lieux. Enfin nous arrivâmes à un petit village assez généralement connu sous le nom de Jemmi ou Gimin, situé sur les confins de la Samarie et de la Galilée. On croit que c'est à Gimin qu'accoururent les dix lépreux guéris par le Sauveur, et dont il est parlé dans le XVIIe chapitre de St. Luc.

« La nuit arrivait; obligés de nous arrêter en ce lieu, nous fûmes quelque temps embarrassés de savoir où trouver un logement. Nous entrions dans un pays entièrement peuplé de Turcs, et c'était un Délégat apostolique, en costume latin et la croix sur la poitrine, qui allait leur demander l'hospitalité. Cependant notre janissaire nous devance de quelques pas; cet homme, assez industrieux, interroge, cherche, et finit enfin par nous trouver une assez vaste chambre : c'était le lieu des assemblées du cheick et des principaux du village. Bien qu'ils y fussent réunis alors, accroupis sur une natte, selon leur usage, et tout occupés à fumer leurs pipes, la nouvelle de l'arrivée d'un voyageur français suffit pour leur faire évacuer aussitôt l'appartement et le mettre à notre disposition tout entier. Ils firent plus encore, ils nous procurèrent dans le village, pour nous et pour nos chevaux, toutes les provisions nécessaires, tant est grande l'hospitalité des Turcs. Le lendemain, à peine le chant du coq s'était fait entendre, que nous étions tous sur pied et disposés à nous remettre en route. Il nous fut impossible de dire la sainte

Digitized by Google

Messe avant de partir ; ce fut la première fois peut-être, depuis le départ de notre résidence, que nous avions été privés de ce bonheur. Nous cédâmes à la force des circonstances et, montés à cheval, nous prîmes la route de Naplouse. Quatre heures avant d'arriver à cette ville, nous aperçûmes, sur une hauteur, de vastes ruines : c'étaient les ruines de l'ancienne Samarie ou Sébaste. Tournant aussitôt bride, nous gravîmes cette hauteur, où nous trouvâmes encore debout de beaux restes d'une église, sous laquelle la tradition veut que repose le corps du saint Précurseur à côté de celui de St. Zacharie, son père, et entre ceux des deux prophètes Abdias et Elisée. Il était tout naturel que nous désirassions visiter ces vénérables ruines, nous qui avions le bonheur d'avoir le saint Précurseur pour patron; ce ne fut pas sans peine, néanmoins, que nous parvînmes à obtenir cette faveur. Sans compter qu'on ne l'accorde pas à tout le monde, pour entrer dans la partie du temple qui existe encore et qui est convertie en mosquée, il y a plusieurs conditions à remplir, entr'autres celle de quitter sa chaussure. Si c'eût été pour visiter le tombeau même qu'il eût fallu s'astreindre à cette mesure, la loi eût été en cela parfaitement d'accord avec nos sentiments ; mais être obligés d'en agir de la sorte pour traverser une mosquée qui se trouvait attenante au tombeau, c'est à quoi nous ne pouvions point consentir. On insista beaucoup et assez long-temps ; enfin, soit à raison d'une certaine fermeté que mon Grand-Vicaire déploya en cette circonstance, soit à cause des promesses pécuniaires qu'il lui fit, le santon devint moins scrupuleux, et nous laissa entrer avec nos chaussures. A la lueur d'une simple bougie, on nous fit descendre dans un souterrain, puis dans une chambre obscure dont tout le pavé est en marbre; on nous fit remarquer une petite fenêtre qui donnait précisément, disait-on, sur le

Digitized by Google

tombeau de St. Jean-Baptiste : c'est tout ce que nous pûmes en découvrir. Selon quelques auteurs, St. Jean fut, par ordre d'Hérode Antipatre, jeté en prison et décollé dans un château appelé Macheronte, situé le long du Jourdain, près de la mer Morte, dans la tribu de Ruben; mais ce fut à Sébaste en Samarie, ville capitale des états de ce roi impie, que fut porté par ses disciples le corps du saint Précurseur. La tête, retenue par la trop fameuse Hérodiade, aurait été ensevelie dans son palais, dans la crainte, dit un auteur estimable, que la tête de St. Jean ne se réunît de nouveau à son corps, et qu'une seconde fois il ne vînt lui reprocher publiquement son adultère. On sait que ce précieux chef est conservé à Rome, dans le couvent de St-Sylvestre *in capite*.

«Il est marqué dans l'Ecriture que sous Roboam, fils de Salomon, dix tribus se retirèrent de son obéissance. Amri, devenu roi de ces dix tribus, acheta de Somer, dans la tribu d'Ephraïm, un mont de Samarie sur lequel il bâtit une ville qui devint la capitale de ces dix tribus et qu'il appela Samarie, du nom de Somer à qui les hauteurs de Samarie avaient appartenu. Salmanazar, roi des Assyriens, prit Samarie et emmena en captivité les Israélites, à la place desquels il envoya, à Samarie même, des peuples idolâtres; mais bientôt il fut obligé de leur envoyer des Prêtres du vrai Dieu pour faire cesser les fléaux auxquels ils étaient en proie en punition de leurs crimes. De là cette confusion totale des dogmes et des maximes de la vraie Foi et de l'idolâtrie, qui caractérisent les Samaritains de cette époque. Plus tard, Alexandre-le-Grand s'étant soumis Samarie, Sanaballath obtint de ce prince la permission de bâtir un temple sur le mont Garizim, à l'instar du temple de Jérusalem. Son but était de retenir les Samaritains dans une parfaite soumission, en les séparant entièrement des Juifs. Hircan, fils de Simon Macha-

Digitized by Google

bée, prit Samarie et la ruina. Hérode-le-Grand la rétablit et la nomma Sébaste, en l'honneur d'Auguste. Les Samaritains devinrent, plus tard, les ennemis des chrétiens; ils se révoltèrent même plusieurs fois contre les empereurs romains, qui finirent par les disperser; ils disparurent totalement comme nation au temps de St. Grégoire-le-Grand. Néanmoins il est toujours resté et il reste encore des espèces de Samaritains, qui vont quelquefois officier et sacrifier sur le mont Garizim. Il est à observer que les Samaritains, chassés de Samarie par Alexandre, se retirèrent à Sichem, aujourd'hui Naplouse : c'est, sans doute, ce qui a fait donner quelquefois à cette ville le nom de Nouvelle-Samarie.

« De Sébaste à Naplouse, ce ne sont que montagnes et rochers escarpés. Arrivés sur le sommet d'une de ces montagnes les plus voisines de Naplouse, nous vîmes cette cité se développer dans un assez vaste bassin. Ses édifices qui s'élancent au travers de nombreux bosquets ornés de fleurs, des arbres touffus et toujours verts qui l'environnent, des ruisseaux multipliés dont les eaux limpides et singulièrement pures renouvellent sans cesse la fraîcheur du feuillage, tout cela nous sembla devoir faire de Naplouse un séjour vraiment enchanteur. Nous ne tardâmes pas d'arriver à ses portes. Quelle ne fut pas notre surprise d'y retrouver encore, comme au temps de Notre-Seigneur, un certain nombre de lépreux réclamant quelques faibles secours d'un ton de voix qui excitait vraiment la pitié! que nous eussions voulu alors, en adoucissant par quelques aumônes leur sort temporel, leur être d'une bien autre utilité pour les intérêts de leurs âmes! Ne devant point nous arrêter dans la ville, nous parcourûmes dans toute sa longueur une de ses rues principales; il nous fallut près de demi-heure pour faire le trajet d'une porte à l'autre. En général, cette partie de la ville nous

Digitized by Google

parut assez bien; le bazar, qui en fait le principal ornement, est un des plus beaux de l'Orient. Naplouse toutefois se ressentait encore des désastres de la guerre dont elle avait été récemment un des principaux théâtres; elle était alors presque déserte, eu égard à la population qu'elle renfermait auparavant et qui, il y a dix ans, se portait à plus de douze mille âmes. Cette antique cité, de la tribu d'Ephraïm, était connue jadis sous le nom de Sichem ou Sichar. C'est à Sichem que se retira Abraham lorsqu'il quitta son pays pour obeir à la volonté de Dieu. Les enfants de Jacob ruinèrent cette ville : plus tard elle fut rétablie, puis ruinée une seconde fois par Abiméleck. Jéroboam, roi d'Israel, la rebâtit et en fit momentanément sa capitale. On lit dans l'Ecriture-Sainte que Jacob avait donné les possessions qu'il avait achetées à Sichem, à son fils Joseph, qui y fut ensuite enseveli. On montre encore, à un quart-d'heure de la ville, un tombeau sous lequel, dit-on, reposent ses cendres. Garamond, patriarche de Jérusalem, tint, dans le XIIe siècle, un concile à Naplouse. On conserve dans cette cité un très-ancien manuscrit samaritain du Pentateuque; il ne nous fut pas donné de le voir.

« Tout auprès de Naplouse et vers le couchant, est le mont Garizim. Ce fut là que Josué, selon l'ordre de Moïse, fit publier par les Prêtres la loi du Décalogue en présence de l'Arche, et qu'Abiméleck prononça son bel apologue rapporté dans le Livre des Juges. On a vu que, du temps d'Alexandre, un temple avait été élevé sur cette montagne : Hircan le détruisit; on le releva plus tard, et c'est à ce temple que la Samaritaine faisait allusion en parlant à Notre-Seigneur. L'empereur Zénon en fit une église; mais les anciens Samaritains s'étant révoltés, les empereurs finirent par les ruiner, eux, leur temple et leur ville.

Digitized by Google

« Sous le mont Garizim et non loin de Naplouse, est le puits de Jacob, autrement dit de la Samaritaine. L'orifice en est obstrué par de grosses pierres; la profondeur n'en est pas considérable, s'il faut en juger par le bruit que laisse entendre une pierre jetée; mais on prétend que le sol qu'elle frappe n'est qu'une espèce de palier à côté duquel est le véritable puits. Or il était près de midi ; fatigués du chemin, nous nous assîmes auprès de ce puits, et nous lûmes avec une religieuse attention la touchante histoire de la Samaritaine, telle que la rapporte St. Jean. Nous nous sentîmes alors pressés de bénir mille fois le bon Pasteur qui recherche avec tant de miséricorde la brebis qui s'est égarée.

« Nous avancions : déjà nous avions franchi les dernières montagnes de la Samarie ; nous étions encore dans la tribu d'Ephraïm, lorsque s'offrirent à nous les ruines d'une ancienne église. Nous nous en approchâmes ; nous reconnûmes, aux restes assez imposants de cet édifice, la généreuse piété de la mère du grand Constantin. Ces ruines sont presque au milieu d'un village qu'on appelle aujourd'hui Elbir, et qui est connu dans l'Ecriture-Sainte sous le nom de Machmàs. Jonathas y résida pendant quelque temps. On croit même que c'est dans ce lieu que la Ste. Vierge s'aperçut que son fils Jésus n'était plus dans sa compagnie, lorsqu'elle retournait de Jérusalem à Nazareth après la solennité de Pâques. L'église était bâtie à l'endroit même où la tradition rapporte que s'est passé ce fait évangélique. Nous entrâmes ensuite dans la tribu de Juda. Nous arrivions sur le sommet d'une montagne, lorsque tout-à-coup une voix s'écrie : Jerusalem ! et soudain nous apparaît une vaste cité qu'entouraient de toutes parts de hautes murailles. Sur ces murs s'élevait une tour : c'était la tour de David. Dans la cité, on découvrait un long et vaste monument environné de parvis : c'était la place

Digitized by Google

du temple de Salomon. A côté, s'élançait un vaste dôme : c'était le dôme du Saint-Sépulcre. Au sud, le mont Sion ; à l'orient, la montagne des Oliviers ; entre cette montagne et la ville, une vallée assez étroite, la vallée de Josaphat ; dans le fond, un torrent desséché, c'était le torrent de Cédron. L'impression qu'on éprouve à la vue de Jérusalem est si vive, que le sentiment de recueillement dont nous fûmes saisis nous accompagna jusqu'aux portes de cette ville de prodiges. Nous n'y entrâmes pas cependant ; nous étions désireux de visiter d'abord le sanctuaire de Bethléem, qui n'est qu'à trois petites lieues au midi de la Cité sainte. Après avoir salué de loin le Saint-Sépulcre nous longeâmes donc les murs de Jérusalem, et nous entrâmes bientôt dans la plaine qui devait nous conduire à Bethléem.

« Après une demi-heure environ de marche, on nous fit remarquer une sorte de puits à trois orifices, appelé la citerne des trois Rois : la tradition veut que ce soit le lieu où l'étoile reparut aux Mages allant à Bethléem. Une demi-heure après, on trouve une église grecque schismatique ; en face et sur le chemin qui conduit à Bethléem, on montre, sous un olivier, le lieu ou était Elie lorsqu'un esprit céleste lui ordonna de la part de Dieu de se rendre au mont Horeb ; un peu au-delà est la tour de Jacob, où l'on croit que reposa ce patriarche allant en Mésopotamie. On entre ensuite dans le champ de Rama : c'est là que l'on voit le tombeau de Rachel ; ce tombeau a la forme d'un édifice carré surmonté d'un petit dôme. Les Turcs, qui honorent les familles des patriarches, se rendent fréquemment dans ce lieu pour y prier ; il devient aussi, à certaines époques de l'année, un lieu de dévotion pour les juifs. Rama est dans la montagne à droite. Il nous semblait entendre encore de ce lieu de désolation la voix de Rachel : *Vox in Rama audita est, ploratus et ululatus multus ;*

Digitized by Google

Rachel plorans filios suos, et noluit consolari, quia non sunt (1). Un peu avant d'arriver à Bethléem, nous allâmes visiter un vieux monument que nous avions aperçu sur notre gauche, et que l'on nomme citerne de David. C'est celle, sans doute dont ce prince religieux avait désiré de l'eau avec tant d'ardeur, et dont il n'osa boire cependant, parce qu'elle lui avait été apportée par ses braves au péril de leur vie. Enfin nous parvînmes à Bethléem.

« L'heureux jour que celui où nous entrâmes dans ce lieu de bénédiction ! Nous arrivions ; et sans délai, précédés des vénérables Pères de Terre-Sainte, nous descendîmes dans l'auguste Grotte, autrefois la vile étable où voulut naître le Sauveur du monde. On descend par un escalier de forme longue dans cette grotte, qui est éclairée par de nombreuses lampes. En avançant à pas lents, nous arrivâmes au pied de l'autel, au-dessous duquel nous lûmes, remplis d'admiration et d'amour, ces ineffables paroles : *Hic Christus de Virgine Mariâ natus est.* « Ici le Christ est né de la Vierge Marie. » C'est là, en effet, que Marie a mis au monde et enveloppé de pauvres langes son divin Fils. Sur cet autel, les Grecs et les Arméniens schismatiques disent seuls la Messe. Nous saluâmes avec beaucoup de respect ce lieu sacré ; et bientôt à notre droite, du côté de l'épître, s'offrit à nos regards une petite chapelle dans laquelle on descend par deux degrés ; elle est formée par une voûte assez peu élevée et enfoncée dans le rocher. Un bloc de marbre blanc, exhaussé d'un pied au-dessus du sol et creusé en forme de berceau, indique le lieu où se trouvait autrefois la crèche

(1) « Une voix a été entendue à Rama, accompagnée de pleurs et de gémissements : c'était la voix de Rachel pleurant ses enfants, et elle ne voulait point se consoler, parce qu'ils ne sont plus. »

Digitized by Google

dans laquelle Marie reposa l'Enfant Jésus. A deux pas, vis-à-vis de la crèche, est un autel qui occupe la place où les Mages trouvèrent, en entrant, l'Enfant avec sa mère et l'adorèrent en silence. C'est sur cet autel, élevé en l'honneur des Mages, que les Prêtres catholiques seuls célèbrent les saints Mystères. Quant à la crèche, elle n'est plus à Bethléem; c'est à Rome qu'elle a été transportée, comme on le sait, il y a déjà plusieurs siècles.

« En sortant de la grotte de la naissance du Sauveur, nous descendîmes dans la chapelle souterraine où la tradition place la sépulture des saints Innocents. Par un privilége particulier, que nous dûmes à l'extrême bonté des Pères de Terre-Sainte, il nous fut permis d'entrer par une porte assez étroite dans l'endroit même où reposent les cendres de ces jeunes enfants, victimes de la cruauté d'Hérode. La grotte des Innocents nous conduisit à la grotte de St. Jérôme : on y voit le sépulcre de ce grand Docteur de l'Eglise; son corps repose à Rome, dans la chapelle dite *del Præsepe*. A côté de la grotte de St. Jérôme est le tombeau de Ste. Paule et de Ste. Eustochium, sa fille, et celui de St. Eusèbe de Crémone, abbé de Bethléem. Dans l'oratoire de St. Jérôme, on remarque encore avec intérêt, comme du temps où M. de Châteaubriand le visita, le tableau où le saint Docteur conserve l'air de tête qu'il a pris sous le pinceau de Carrache ou du Dominiquin. Dans celui de Ste. Paule et de Ste. Eustochium, le tableau de ces deux héritières de Scipion, où elles sont représentées mortes et couchées dans le même cercueil, est aussi d'une grande beauté. Nous nous rappelions alors les réflexions que fit le célèbre auteur du Génie du Christianisme au sujet de la ressemblance parfaite de ces deux Saintes : « On distingue seu-« lement, dit-il, la fille de la mère à sa jeunesse et à son « voile blanc; l'une a marché plus long-temps et l'autre

Digitized by Google

« plus vite dans le chemin de la vie, et elles sont arrivées « au port au même instant. »

« Le lendemain 13 décembre, après la sainte Messe que nous eûmes le bonheur de célébrer dans la sainte Grotte, ce qu'il nous fut permis de renouveler chaque jour pendant tout le temps que nous passâmes à Bethléem, nous commençâmes notre visite par la basilique de Ste-Hélène. Ce monument est si beau et si plein d'intérêt dans tous ses détails, que nous ne pouvons nous empêcher d'en donner ici une idée. Il est certain d'abord que cette église est d'une haute antiquité, et, quoique souvent détruite et souvent réparée, elle conserve les marques de son origine grecque : sa forme est celle d'une croix. La longue nef, où se trouve le pied de la croix, est ornée de quarante-huit colonnes d'ordre corinthien placées sur quatre lignes. Ces colonnes ont plus de six pieds de diamètre vers le bas et dix-huit de hauteur, en y comprenant la base et le chapiteau. Comme la nef n'a point de voûte, ces colonnes ne portent qu'une frise de bois qui remplace l'architrave et tient lieu de l'entablement entier ; la voûte est remplacée par une charpente qu'on dit être de bois de cèdre. Les murs sont percés de grandes fenêtres ; ils étaient ornés autrefois de tableaux en mosaïques, et de passages de l'Evangile écrits en caractères grecs et latins ; on en voit encore des traces. Les Grecs et les Arméniens schismatiques sont en possession de la nef du milieu, y compris les trois autres branches de la croix : celles-ci sont séparées par un mur, de sorte que l'église n'a plus d'unité. Quand vous avez passé ce mur, vous vous trouvez en face du sanctuaire ou du chœur, qui occupe le haut de la croix : on y voit un autel dédié aux Mages. Sur le pavé, au bas de cet autel, on remarque une étoile de marbre : la tradition veut que cette étoile corresponde au point du ciel où s'arrêta l'étoile miraculeuse qui conduisit les trois Rois à

Digitized by Google

Bethléem. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'endroit où naquit le Sauveur du monde se trouve perpendiculairement au-dessous de cette étoile, dans l'église souterraine de la crèche. Les deux extrémités de la traverse de la croix sont nues et sans autel. Deux escaliers tournants, composés chacun de quinze degrés, s'ouvrent aux deux côtés du chœur et conduisent à l'église souterraine. Combien de fois, pendant notre séjour à Bethléem, nous descendîmes ces degrés ! Tout notre bonheur était d'aller chaque jour nous enfermer dans la Grotte sainte; et là, passant tour à tour du lieu où naquit le Sauveur du monde à celui où les Mages l'adorèrent, nous restions prosternés sur ces lieux augustes; nous baisions avec respect le marbre dont ils sont recouverts; nous nous efforcions de faire naître dans notre cœur les beaux sentiments dont était embrasé le cœur de St. Jérôme, qui voulut vivre et mourir auprès de la crèche. En sortant de la Grotte, nous nous rendîmes, par un escalier assez obscur, dans l'église de Ste-Catherine où les Pères de Terre-Sainte font tous leurs offices. Cette église est assez grande et bien ornée : elle est annexée au monastère, qui est lui-même très-vaste, mais qui depuis peu avait grandement souffert des terribles effets d'un tremblement de terre; on était occupé alors à en réparer les ruines. En général, ce monastère a l'air d'une véritable forteresse; la porte d'entrée est basse, et ses murs si épais qu'ils soutiendraient aisément un siége contre les Turcs. Il y a au-dessous du couvent une immense salle, qui servait autrefois d'église souterraine, sous le vocable de St-Nicolas. Dans le couvent des Arméniens schismatiques, attenant au couvent latin, on voit encore une église basse, désormais sans usage : un rang de colonnes placées au milieu, coupe l'église en deux nefs; on l'appelle communément Ecole de St. Jérôme, parce que l'on croit que c'était là que ce savant interprète de l'Ecriture étudiait et enseignait.

Digitized by Google

« A deux cents pas de Bethléem, est une caverne assez renommée qu'on appelle grotte du Lait : selon la tradition du pays, la Sainte Vierge allaitant en ce lieu l'Enfant Jésus, la terre se trouva une fois humectée de quelques gouttes du lait virginal de Marie. Son entrée est fort basse, et l'on y descend par six marches; sa voûte est soutenue de trois colonnes qui empêchent qu'elle ne tombe en ruine, parce que non-seulement les chrétiens, mais les Turcs mêmes en tirent beaucoup de terre, laquelle a, dit-on, une vertu contre les fièvres et certaines propriétés favorables aux nourrices et à leurs enfants. Au milieu de la grotte, il y a un autel où les Pères de Terre-Sainte célèbrent quelquefois la Messe. Après avoir prié quelques instants dans cette grotte, les Religieux de Bethléem, qui nous avaient accompagnés dans cette visite, et qui avaient été suivis à leur tour d'un grand nombre de fidèles, entonnèrent en arabe les litanies de la Sainte Vierge. Un peu au-delà de cette grotte, on en trouve une autre appelée la grotte des Pasteurs : les Arabes l'appellent encore le village des Pasteurs. On prétend qu'Abraham faisait paître ses troupeaux dans ce lieu, et que les bergers de Judée furent avertis, dans le même endroit, de la naissance du Sauveur. La piété des fidèles a transformé cette grotte en une chapelle, dont se sont emparés les Arméniens schismatiques ; ils peuvent seuls y célébrer.

« Une demi-lieue plus loin, et après avoir gravi à cheval une montagne assez élevée, on nous fit remarquer à droite une plaine assez étendue : au milieu de cette plaine on montrait quelques ruines. Ce sont là, nous dit-on, les ruines de l'ancienne Engaddé, si célèbre dans la sainte Ecriture par la quantité et la qualité des vignes qui y croissaient. On assure que c'est dans une de ces cavernes que David se contenta de couper le bord de la robe de Saül, son ennemi, qui le cherchait pour le mettre à

Digitized by Google

mort. De cette hauteur s'offrit à nous un point de vue magnifique : à la suite de quelques ondulations de montagnes, nous découvrions la cime de deux hautes tours qui s'élèvent dans une vallée profonde ; on nous dit que c'était le couvent de St. Sabas. A gauche de ce couvent, et tout-à-fait à l'extrémité de l'horizon, s'étendait une grande nappe d'eau : c'était la mer Morte. Toujours en tournant vers la gauche, se dessinaient, entourées de gothiques remparts, les maisons d'une grande cité : c'était Jérusalem. Nous jouîmes quelques instants de cet imposant spectacle, et à la hâte nous revînmes sur nos pas, pour pouvoir avant la nuit être rendus au couvent. Sur notre route, nous remarquâmes encore les ruines d'un ancien monastère : c'était celui de Ste-Paule, devenu autrefois si célèbre par les soins qu'y recevaient, sans distinction, de la part de cette Sainte, tous les pieux pélerins qui visitaient les saints lieux.

« Rentrés au couvent, nous nous reposâmes des fatigues du jour, et nous formâmes pour le lendemain de nouveaux projets de course. Il s'agissait d'aller visiter successivement les magnifiques réservoirs de Salomon et la ville d'Hébron, de revenir ensuite par l'ancienne Thécué. Le lendemain donc, après la sainte Messe, nous montâmes à cheval, et, accompagnés de plusieurs Pères de Terre-Sainte, nous nous rendîmes directement aux bassins célèbres attribués au plus sage des rois. Arrivés sur les lieux, notre attention se porta d'abord sur une fontaine assez petite, mais à laquelle se rattachaient de bien religieux souvenirs : c'était cette fontaine si connue dans la sainte Ecriture sous le nom de Fontaine scellée, *Fons signatus*, que Salomon fit construire pour porter, par un immense canal, l'eau nécessaire aux ministres et aux officiers du temple. On croit qu'elle est ainsi appelée, parce que le roi faisait tant d'estime de cette source qu'il en faisait ca-

Digitized by Google

cheter la porte avec son anneau royal, afin que personne n'y entrât sans permission. Cette fontaine coule encore, son eau est excellente et toujours fraîche. Près de là sont d'immenses réservoirs au nombre de trois, destinés sans doute à recevoir l'eau qui coulait de cette fontaine. On les considère aussi comme étant l'ouvrage du roi Salomon. Ils sont en forme de carrés longs, de grandeur inégale; le plus petit a plus de trois cents pas de circonférence. Ils sont placés à l'extrémité d'une vallée qui, s'élargissant peu à peu, forme une plaine très-fertile. C'est là qu'était le Jardin fermé, *Hortus conclusus*, dont Salomon fait l'éloge dans son Cantique des Cantiques; nous le traversâmes, et nous nous rendîmes ensuite dans la fameuse vallée de Mambré, vallée fertile et agréable dans la Palestine; elle est en même temps célèbre dans l'Ecriture-Sainte. On n'ignore point que ce fut dans cette vallée qu'Abraham, habitant sous ses tentes, reçut les trois anges qui lui prédirent la naissance de son fils Isaac : ce fut là qu'il les servit à table sous un arbre, que St. Jérôme appelle un térébinthe; d'où cette vallée a été ainsi nommée la vallée du Térébinthe. Ce même saint Docteur assure qu'on voyait encore cet arbre de son temps, sous l'empire de Constantin-le-Jeune. Quoiqu'il ait disparu depuis longtemps, il a repoussé des rejetons de sa souche que l'on montre encore. Quelques ruines éparses çà et là indiquent la place d'une église qui avait été bâtie en cet endroit par ordre de Constantin.

« De là à Hébron on compte près d'une heure de trajet. Hébron est en Palestine, dans la tribu de Juda : on la regarde, avec raison, comme l'une des plus anciennes villes du monde; on dit qu'elle fut bâtie peu après le déluge. Pendant un certain temps, elle fut la capitale des Philistins. Josué la prit et la cèda à Caleb dont le fils, Hébron, donna son nom à la ville. David y fut élu roi, et y

Digitized by Google

régna sept ans. Hébron fut, pendant quelque temps, le siége d'un évêché ; aujourd'hui ce n'est plus qu'un bourg assez considérable, il est vrai, et qui porte le nom de la même cité. On nous dit que dans la mosquée de ce bourg on conservait encore, avec une grande vénération, les tombeaux d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; mais il nous fut impossible de les voir; le gouverneur lui-même n'osait répondre des suites que pourrait avoir sa condescendance, s'il nous donnait la permission d'entrer dans cette mosquée. Il fallait donc nous contenter d'aller visiter, comme il nous y engagea, le haut de la mosquée, d'où l'on nous fit apercevoir le sanctuaire que le Père des croyants et ses deux fils occupent depuis près de quatre mille ans. La journée du lendemain fut affreuse, une pluie battante nous accompagna d'Hébron jusqu'à Bethléem. Ce ne fut qu'avec la plus grande peine que, traversant les ruines de l'ancienne Thécué, patrie des prophètes Habacuc et Amos, nous pûmes remarquer l'emplacement et quelques restes d'un ancien baptistaire. C'est, sans doute, de cette même ville de Thécué que fut envoyée au roi David la femme dont il est parlé dans le second Livre des Rois, pour obtenir de lui la grâce d'Absalon, son fils.

« Il était déjà nuit quand nous arrivâmes à Bethléem. La fête de la Nativité du Sauveur approchait : quelle joie pour nous de nous retrouver dans cette bourgade célèbre ! Nous eûmes le bonheur d'officier pontificalement la nuit de Noel : alors, traversant solennellement la basilique de Sainte-Hélène, et portant entre nos mains l'image du divin Enfant, nous allâmes, après la Messe solennelle de minuit, la reposer avec respect sur le lieu même où était né l'Enfant Jésus, et bientôt après sur le lieu même où il avait été couché dans la crèche : c'est là que nous eûmes la consolation de célébrer nos trois Messes.

Digitized by Google

« Le jour du départ étant ensuite arrivé, nous descendîmes de nouveau dans la Grotte sainte ; et après avoir baisé pour la dernière fois chacun des lieux vénérés, nous nous remîmes en marche, nous dirigeant vers le bourg de Jean *in montanu*. Avant d'y arriver, nous visitâmes la fontaine de St. Philippe, source d'eau vive, auprès de laquelle on trouve quelques restes d'une ancienne église : c'est là, dit-on, que St. Philippe baptisa l'eunuque de la reine d'Ethiopie. Après avoir franchi en grande hâte, à l'exemple de Marie, les montagnes de la Judée, nous arrivâmes sur une hauteur qui dominait le bourg à peu de distance duquel est le lieu à jamais célèbre de la visite de Marie à Elizabeth et de la naissance du saint Précurseur. La nouvelle de notre arrivée fut pour les Religieux, comme pour les fidèles, le sujet d'une grande joie. Ces derniers venaient tout récemment d'être victimes d'une mesure aussi sévère qu'insolite : plusieurs de leurs parents avaient été pris, quoique chrétiens, pour être enrôlés dans les armées égyptiennes. Ils pensaient, et avec raison, qu'en notre qualité de représentants du St-Siége, nous pourrions leur être de quelque utilité en cette circonstance : Dieu sait tout ce que nous avons fait plus tard, et non sans succès, auprès de l'autorité supérieure, dans l'intérêt de leur cause.

« Un monument indiquait autrefois la place qu'avait occupée la pauvre mais vénérable demeure où le Précurseur fut sanctifié dans le sein de sa mère, et tressaillit en présence du Dieu qui la visitait. Nous n'y trouvâmes plus que les restes d'un monastère et d'un temple en ruine ; mais il faudrait être là comme nous le fûmes, sur ces ruines, à la place même où était Marie il y a dix-huit siècles, pour sentir ce que nous dûmes éprouver en répétant les paroles de ce beau cantique qui a retenti à travers les âges : *Magnificat anima mea Dominum*.....

Digitized by Google

« A quelque distance de ce lieu saint et dans le bourg même, est une belle église élevée en l'honneur du saint Précurseur. Dans une chapelle latérale, du côté de l'Evangile, est la crypte où St. Jean-Baptiste naquit. C'est là que nous dîmes la sainte Messe, et que nous pûmes ensuite coller nos lèvres respectueuses sur le lieu où reposa la crèche du saint Enfant. Après la Messe, on nous conduisit dans un grand vallon à trois quarts-d'heure du bourg : on nous dit que c'était le désert que s'était choisi St. Jean pour y faire pénitence ; on nous montra même un antre dans lequel il se rendait pour prier. Nous priâmes nous aussi dans cet antre, après y avoir lu à haute voix le passage de l'Evangile qui présente St. Jean faisant pénitence dans le désert.

« Non loin du bourg de St-Jean, et assez près de Jérusalem, sont un vaste couvent et une belle église isolée. Sous le maître-autel, est un trou profond qu'environnent diverses lampes : c'était la place, selon la tradition, qu'occupait l'arbre dont on se servit pour former la croix de Notre-Seigneur. Cette église est à la disposition des Grecs schismatiques.

« Le plan que nous nous sommes proposé, de décrire, avant de parler de Jérusalem, tous les lieux célèbres que nous avons visités dans ses environs, nous force à dire ici quelques mots d'un voyage que nous ne fîmes qu'un peu plus tard : c'est celui de la mer Morte et du couvent de St-Sabas, qui se trouve sur une des routes qui y conduisent. Un officier militaire à la tête de quelques soldats, plusieurs Pères de Terre-Sainte et les gens ordinaires de notre suite formaient notre petite caravane. Nous franchissions depuis long-temps des vallées et des montagnes, lorsque tout-à-coup nous découvrîmes la cime des deux hautes tours de St-Sabas. Les Religieux, informés de notre arrivée prochaine, s'étaient préparés, bien que

Digitized by Google

grecs schismatiques, à nous rendre des honneurs distingués. Nous les trouvâmes tous réunis en-dehors du couvent, tenant chacun un cierge à la main et nous donnant de grands témoignages de respect. Les bâtiments du monastère sont immenses; ils s'élèvent, par des escaliers perpendiculaires et des passages creusés dans le roc, sur le flanc de la ravine du torrent de Cédron; ils parviennent ainsi jusqu'à la croupe de la montagne, où ils se terminent par deux tours carrées. Nous montâmes jusqu'au haut d'une de ces tours; et c'est de là que nous pûmes découvrir les sommets stériles des montagnes de la Judée, tandis qu'au-dessous de nous notre œil plongeait dans le ravin desséché du torrent de Cédron, où l'on voit encore des grottes qu'habitèrent jadis les premiers anachorètes. Nous remarquâmes encore, comme l'avait fait M. de Châteaubriand, ce palmier qui croît dans un mur sur une des terrasses du couvent. Il faut être environné d'une stérilité aussi affreuse pour sentir tout le prix de cette touffe de verdure. On nous conduisit ensuite dans une espèce de chapelle où l'on nous fit remarquer, dans un enfoncement, trois ou quatre mille têtes de morts que l'on nous dit être celles des Religieux massacrés par les infidèles. Rendus dans le divan du Supérieur, on nous servit à souper. La nuit fut peu tranquille; nous fûmes plusieurs fois dérangés par le bruit d'un marteau qui, frappant sur une lame de fer, rend un son aigu lequel retentit dans tout le couvent : c'est la cloche des Frères, et elle indique les heures de leurs exercices. Le lendemain, il était à peine jour que nous traversions les montagnes qui environnent le couvent de St-Sabas, pour nous rendre sur les bords de la mer Morte. Nous cheminâmes ainsi pendant près de trois heures, lorsque enfin nous parvînmes au dernier rang des monts qui bornent, à l'occident, la vallée du Jourdain et les eaux de la mer Morte. Il était midi; nous descen-

Digitized by Google

dîmes de la croupe de la montagne pour aller prendre, aux bords mêmes de la mer, notre petite réfection; mais ce n'était pas sans quelque crainte. On nous avait dit que le lieu n'était pas sûr. Déjà nous avions rencontré quelques Arabes armés errant çà et là; tout-à-coup nous aperçûmes, dans le lointain, un certain nombre de cavaliers. A cette vue, notre petite troupe se resserre, nos soldats se mettent en mesure; et, notre repas fini, nous marchons en avant avec précaution. Mais la bande inconnue s'enfonça et disparut dans l'horizon. Nous cheminions entre des dunes de sable et les fissures qui s'étaient formées dans une vase cuite aux rayons du soleil; une croûte de sel recouvrait l'arène, et présentait comme un champ de neige d'où s'élevaient quelques arbustes rachitiques. Nous arrivâmes enfin au lac appelé mer Morte ou mer Salée dans l'Ecriture, Asphaltite par les Grecs et les Latins, Almotanah et Bahar-Loth par les Arabes, Ula-Degnisi par les Turcs. Aucun bruit, aucune fraîcheur ne nous avaient annoncé l'approche des eaux; un silence profond régnait dans ces lieux; le flot était sans mouvement et absolument mort sur la rive. La première chose que nous fîmes en mettant pied à terre fut de porter l'eau à la bouche, pour en connaître le goût; mais il fut impossible de l'y garder un seul instant. Elle est d'une amertume affreuse, et la salure en est beaucoup plus forte que celle de la mer; nous en remplîmes néanmoins une bouteille, que nous conservâmes avec soin. Entre autres naturalistes, M. de Lavoisier, en 1778, analysa une bouteille de cette eau; il résulta de cette opération qu'elle contenait, par quintal, quarante-quatre livres six onces de sel; savoir: six livres quatre onces de sel marin ordinaire, et trente-huit livres deux onces de sel marin à base terreuse. Quelques auteurs s'accordent à dire que les abîmes de cette mer, si célèbre dans l'Ecriture, ne recèlent aucun être vivant:

Digitized by Google

nous fûmes donc fort surpris de trouver sur ses bords quelques poissons déjà morts et couverts de sel, que nous recueillîmes avec empressement. D'où venaient ces poissons, si ce n'est de la mer Morte? à moins de supposer, ce qui serait cependant assez vraisemblable, qu'après les avoir reçus du Jourdain, elle les vomit sur ses bords. On avait prétendu qu'aucun oiseau n'approchait de ce lac empesté, et que la nature de ses eaux ne permettait à aucun corps étranger d'y surnager. Le fait est que nous avons vu à loisir un vol considérable d'outardes qui s'efforçaient de traverser le lac dans sa largeur; nous avons vu aussi et considéré long-temps des corps qui surnageaient, et qui nous ont paru être des morceaux de bois arrachés à la rive par les derniers flots et entraînés ensuite assez avant dans la mer. Daniel, abbé de St-Sabas, qui avait fait le tour de cette mer, dit: « qu'à son extrémité occidentale « elle est comme séparée en deux, et qu'il y a un chemin « par où on la traverse n'ayant de l'eau que jusqu'à mi- « jambes, au moins en été; que là la terre s'élève et borne « un autre petit lac, de figure ronde un peu ovale, en- « touré de plaines et de montagnes de sel, et que les cam- « pagnes des environs sont peuplées d'Arabes sans « nombre. » Ce fut sur les bords de cette mer que cinq villes, parmi lesquelles Sodome et Gomorrhe, périrent par le feu du ciel. La manière dont s'opéra sans doute ce prodige se comprend facilement sur les lieux mêmes : on sent en effet combien aisément le feu du ciel, la foudre peut-être, partie à l'instant que Dieu l'ordonna, alluma les abîmes de soufre sur lesquels étaient bâties les villes coupables, qui devinrent en un moment la proie des flammes; d'autant mieux, ajoute un célèbre géographe, que Sodome et Gomorrhe étaient probablement bâties en pierres bitumineuses et faciles à s'enflammer au feu du ciel. Plusieurs voyageurs assurent avoir vu, sur les bords du lac, les débris

Digitized by Google

de ces villes fameuses. Strabon donne soixante stades de tour aux ruines de Sodome ; Tacite parle de ces débris ; Josèphe dit qu'on apercevait, sur le bord du lac, les ombres des cités détruites. Le lac s'élevant ou se retirant selon les saisons, il ne serait pas impossible que l'on entrevît quelquefois des ruines que nous ne pûmes alors apercevoir.

« Après avoir erré assez long-temps sur les bords de cette mer célèbre, nous aurions vivement désiré pouvoir considérer le Jourdain à l'endroit même où il se jette dans ce lac; mais il nous fut impossible de satisfaire ce désir, parce que le fleuve, à une lieue de son embouchure, fait un détour sur la gauche et se rapproche de la montagne d'Arabie. Il fallut donc nous contenter de marcher vers la courbure du fleuve la plus rapprochée de nous. Nous avancions vers un petit bois d'arbres de tamarins, lorsque au fond d'une ravine nous aperçûmes un fleuve jaune, dont nous avions peine à distinguer la couleur de celle du sable de ses rivages. Ce fleuve était profondément encaissé, et roulait avec lenteur une onde épaissie: c'était le Jourdain. Un peu plus haut que l'endroit où nous nous trouvions, nous aperçûmes sur le cours du fleuve un bocage d'une grande étendue ; nous voulûmes le visiter : car on disait que c'était à peu près l'endroit où les Israélites passèrent le fleuve en face de Jéricho, celui où la manne cessa de tomber, où les Hébreux goûtèrent les premiers fruits de la Terre promise, où Naaman fut guéri de la lèpre, et où J. C. enfin reçut le baptême de la main de St. Jean-Baptiste. Nous marchâmes pendant quelque temps pour y parvenir. Notre premier soin, en y arrivant, fut de nous mettre à genoux avec tous nos gens. Nous lûmes quelques passages de l'Evangile, relatifs au lieu ; nous puisâmes ensuite de l'eau du fleuve, que nous trouvâmes excellente. Les cavaliers turcs qui nous accom-

Digitized by Google

pagnaient firent eux-mêmes des ablutions; car le Jourdain est un fleuve sacré pour les Turcs et les Arabes, qui conservent plusieurs traditions hébraïques et chrétiennes. A une certaine époque de l'année, ils s'y rendent en grande affluence pour prier sur ses bords. Après avoir satisfait notre pieuse curiosité, nous saluâmes pour la dernière fois le Jourdain. Nous prîmes encore une bouteille de son eau et quelques roseaux de son rivage, et nous commençâmes à nous éloigner pour gagner l'ancienne Jéricho.

« Il était nuit close, et nous avions encore près de deux lieues à faire pour y parvenir; pour comble d'infortune, nos gens avaient perdu la route, et les cavaliers qui nous accompagnaient ne se reconnaissaient plus. Il fallut donc aller à tâtons, et attendre pour point de mire la première lumière qui s'offrirait dans l'horizon au milieu de si profondes ténèbres. Il en apparaît une enfin dans le lointain, nous la suivons; mais où nous conduit-elle? au milieu de quelques familles de Bédouins, vivant sous des tentes et peu disposés, comme on peut le croire, à donner l'hospitalité à des voyageurs égarés. Nous nous aperçûmes à temps de la méprise; et avant même que les Bédouins eussent pu entendre le bruit de nos chevaux, nous rebroussâmes chemin. Enfin, après bien des circuits, nous parvînmes au pied d'une haute tour que nous prîmes d'abord pour une des tours de Jéricho. On crie, on interroge, personne ne répond; on interroge encore, et du haut de cette tour se fait entendre la voix d'un berger qui, apprenant de nous notre mésaventure, nous indique enfin le chemin qui devait nous conduire à Jéricho. Nous y étions déjà que nous cherchions encore ces beaux, ces magnifiques murs dont il est parlé dans l'Ecriture, et qui rendaient si célèbre cette ancienne cité. Il n'en existe pas une seule ruine. Jéricho n'est plus aujourd'hui qu'un

Digitized by Google

simple hameau, dont les maisons basses et étroites sont toutes recouvertes de chaume.

« L'ancienne Jéricho fut la première ville que prirent et occupèrent les Israélites venant d'Egypte, après avoir passé le Jourdain. Hérode-le-Grand en avait fait un vrai lieu de plaisance : hippodrome, amphithéâtre, rien n'y manquait. Elle fut saccagée durant les guerres de Vespasien et de Titus.

« La plaine de Jéricho, fertile par elle-même, le serait bien davantage si elle était cultivée. On y voit encore de ces fleurs ressemblant assez à la fleur de sureau, qu'on appelle roses de Jéricho, et dont l'éclat et l'abondance avaient provoqué cet éloge de l'écrivain sacré : *Quasi plantatio rosæ in Jericho*. On remarque aussi la prune dite de Zaccon, dont l'huile est si salutaire ; et les petites pommes à couleur d'or, renfermant un suc d'une odeur fétide, et n'offrant, au bout de quelques jours, que des graines sèches renfermées dans une écorce également desséchée : c'est probablement la fameuse pomme de Sodome.

« A trois quarts-d'heure au-dessus de Jéricho, on nous fit remarquer une source dont les eaux, autrefois amères, furent adoucies par un miracle d'Elisée. Cette source est située presque au pied de la montagne où J. C. pria et jeûna pendant quarante jours ; elle se divise en deux bras. On voit sur ses bords quelques champs de douras, des groupes d'acacias, l'arbre qui donne le baume de Judée, et des arbustes qui ressemblent au lilas pour la feuille, mais dont on ne voit pas la fleur. Un vieil acacia protège la source ; un autre arbre se penche un peu plus bas sur le ruisseau qui sort de cette source, comme pour servir de pont au voyageur.

« Nous ne restâmes que quelques instants près de la source d'Elisée, et nous nous acheminâmes vers le mont

Digitized by Google

de la Quarantaine. Ce mont est au-dessus de Jéricho, presque en face du mont Abarim, d'où Moïse, avant de mourir, aperçut la Terre de promission. Ne pouvant atteindre le sommet du mont de la Quarantaine, nous nous contentâmes, à mi-côte, de lire le passage de l'Evangile qui a rapport à ce fait mémorable, et nous prîmes dès ce moment la route de Jérusalem. En rentrant dans les montagnes de la Judée, nous vîmes les restes d'un aqueduc romain. Le chemin que nous suivions était large, et quelquefois pavé : c'est peut-être une ancienne voie romaine. De là nous aperçûmes, sur le haut d'une montagne, un château gothique qui protégeait et fermait le chemin. Après cette montagne, nous descendîmes dans une vallée noire et profonde qu'on appelle Adommin, ou le lieu du Sang : on nous dit qu'il y avait près de là une cité de la tribu de Juda, et que ce fut dans cet endroit solitaire que le Samaritain secourut le voyageur blessé. Nous passâmes à Bathurim, où David, fuyant Salomon, faillit être lapidé par Séméï. Un peu plus loin était une fontaine : on croit que c'était là que Notre-Seigneur avait coutume de se reposer avec ses Apôtres en revenant de Jéricho. Nous gravîmes encore une montagne, et nous nous trouvâmes en face de Béthanie. On sait que Béthanie était le bourg de prédilection de Notre-Seigneur, à cause de la famille de Lazare. Arrivés à Béthanie, nous demandâmes à voir le sépulcre de cet ami du Sauveur. Quelques degrés conduisent dans une grotte où l'on trouve, en entrant, une petite chapelle. La tradition porte que c'est le lieu où le Sauveur dit aux sœurs de Lazare mort : *Ubi posuistis eum?* « Où l'avez-vous mis? » En avançant un peu dans la grotte, et par une ouverture assez étroite, nous vîmes l'endroit même où l'on déposa le cadavre. Cet endroit, où nous descendîmes, a vraiment la forme d'un sépulcre ; mais il nous parut un peu trop large pour la longueur. A quelque distance de là

Digitized by Google

on trouve Bethphagé, d'où le Seigneur partit pour se rendre en triomphe, peu de jours avant sa mort, dans la Cité sainte. Nous franchîmes enfin la montagne des Oliviers, nous traversâmes le torrent de Cédron dans la vallée de Josaphat, et nous arrivâmes à Jérusalem.....

« Je désire bien, Monsieur, que vous ne trouviez pas cette lettre trop longue; j'en ai retranché cependant bien des détails qui n'auraient peut-être pas été sans intérêt. Mais en parlant des saints lieux on voudrait tout dire, et ce n'est pourtant pas possible. Je regrette de n'avoir pu vous envoyer cette relation que de Nazareth, où je me trouve pour la seconde fois : il n'est pas facile d'écrire dans le cours d'un voyage tel que celui que je fais. J'aime à croire, toutefois, que vous ne serez pas fâché de recevoir une lettre datée de Nazareth.

« Je suis, etc.

« † J. B., *archevêque d'Ioone.* »

Digitized by Google

MISSION DE COCHINCHINE.

Relation du martyre de M. Marchand, extraite des Lettres de MM. de la Motte et Marette, missionnaires apostoliques en Cochinchine, en date des 29 janvier et 21 février 1836.

« M. Marchand était né au village de Passavant, près de Vesoul, dans le diocèse de Besançon. Il partit de France en 1829, et fut destiné pour la Basse-Cochinchine. Lorsque la persécution éclata, seul des Missionnaires européens qui se trouvaient alors dans cette partie de la mission, il refusa de céder momentanément à l'orage; et, dans l'espérance sans doute que le calme reviendrait bientôt, il se cacha comme il put chez quelques chrétiens généreux : plus d'une fois aussi les antres et les forêts lui servirent de retraite. Cependant la guerre civile s'alluma dans cette province, assez éloignée de la cour. Deux officiers mécontents, Nghiêm et Khôi, en firent soulever les habitants et s'emparèrent de plusieurs places, entre autres de Gia-Dinh, ancienne ville royale (1); mais bientôt la mésintelligence s'étant

(1) Nous trouvons dans une Lettre d'un Missionnaire les détails de cet événement : « Au mois de juillet 1833, dit-il, il y eut une grande révolution en Cochinchine. Khôi, ancien chef de brigands,

Digitized by Google

mise entre eux, Nghiêm rentra sous l'obéissance du roi avec une partie considérable des troupes qui s'étaient soulevées en sa faveur. Khôi se trouvant donc seul et hors d'état de résister dans la plaine, prit le parti de se retirer à Gia-Dinh, dont il fortifia la citadelle, et il parvint à s'y maintenir, jusqu'en septembre 1833, contre toutes les troupes qui vinrent l'y assiéger. Pendant ce temps, les Siamois profitèrent de ces troubles pour faire une excursion sur le territoire annamite. Leurs succès toutefois se bornèrent à prendre un assez grand nombre de Cochinchinois, qu'ils emmenèrent captifs, parmi

---

qui avait été poursuivi au Tong-King, il y a quatorze ou quinze ans, par le grand mandarin Taquâm (le même qui mourut à Dông-Nai au mois d'août 1832), avait alors mis bas les armes. Après sa soumission, le grand mandarin lui trouvant des talents militaires, le prit en affection, et lui donna à Dông-Nai un grade équivalant à celui de lieutenant-colonel parmi nous. Lorsque Taquâm qui, bien que païen, se montra constamment le protecteur des Missionnaires français, fut mort, Khôi sa créature se trouva compromis dans le procès que le roi fit à ce vieux guerrier, jusque dans sa tombe. Saisi d'indignation à la vue d'une telle conduite de la part du prince, et animé du désir de venger son bienfaiteur, Khôi se ligua avec Nghiêm, colonel, qui se trouvait aussi à Dông-Nai. Tous deux de concert soulevèrent le peuple, puis s'étant mis à la tête des insurgés, ils massacrèrent pendant la nuit les mandarins de Gia-Dinh, ancienne ville royale, mirent les prisonniers en liberté, désarmèrent la troupe et s'emparèrent de la ville. Nghiêm ne voulant pas dépendre de Khôi son subalterne, demanda à celui-ci la direction des affaires depuis Gia-Dinh jusqu'à Siam, laissant à Khôi toute la partie qui s'étend de Gia-Dinh à Hué; mais à peine eut-il obtenu ce qu'il désirait, une partie de l'armée et presque toute la marine, qu'il ne tarda pas à se déclarer contre son compagnon de révolte, et à rentrer sous l'obéissance du roi. Khôi se voyant abandonné de Nghiêm, se renferma dans la ville de Gia-Dinh avec une partie de ses rebelles, et s'y mit en état de soutenir un siége, avec deux mille hommes environ qui lui restèrent attachés.

Digitized by Google

lesquels étaient M. Régéreau, quelques Prêtres avec leurs élèves, et quinze cents chrétiens environ. Quant à M. Marchand, il était tombé entre les mains des insurgés. Ceux-ci, dans l'espérance sans doute d'augmenter leur parti en attirant à eux des chrétiens, lui permirent de faire ouvertement tous les exercices du culte, permission dont il profita sans doute : au reste, le détail de son histoire pendant ce temps nous est absolument inconnu. Toute communication, même par lettre, fut impossible durant ces deux ans et demi. Cependant Khôi était mort de maladie pendant le siége ; ses partisans ne laissèrent pas de continuer à se défendre avec fureur. Enfin, en septembre 1835, le roi fit donner un dernier assaut à la citadelle de Gia-Dinh. Cette tentative lui réussit, la citadelle fut enlevée ; on y trouva environ douze cents hommes, qui tous, à l'exception de six dont nous parlerons bientôt, furent passés au fil de l'épée. La joie de Minh-Mênh fut grande en apprenant cette nouvelle ; il avait perdu beaucoup de troupes dans les différents assauts donnés à la place, mais la victoire présente lui faisait tout oublier. Il y eut alors remise d'impôt, amnistie pour tous les autres délits ; tout le monde dut se réjouir. Les qualités d'Européen et de Missionnaire devaient naturellement faire distinguer M. Marchand, après la prise de Gia-Dinh, de la foule de ceux qui y avaient été saisis. Il fut mis à part avec quatre des principaux chefs des rebelles, et un jeune enfant de Khôi, âgé seulement de sept ans : enfermé comme eux dans une cage de bois, il fut porté à Hué, où il parvint le 15 octobre suivant. Le crâne de Khôi, arraché à son cadavre, et celui d'un autre de ses principaux complices qui était également mort, faisaient partie du convoi.

« Arrivés à la capitale, M. Marchand fut interrogé le premier. On commença par apporter tous les instru-

Digitized by Google

ments du supplice : fouet, rotin, pinces, tenailles furent étalés devant lui, afin de l'épouvanter. On lui adressa ensuite les questions suivantes : « Etes-vous Phû-Koai-Uhon (c'est le nom que le roi avait donné à Mgr. d'Isauropolis en 1827)? — Non, je ne le suis pas. — Où est-il donc? — Je l'ignore. — Le connaissez-vous? — Je le connais, mais depuis long-temps je ne l'ai pas vu. — Combien y a-t-il d'années que vous êtes dans ce royaume? — Il y a cinq ans. — Avez-vous aidé Khôi à faire la guerre, et vous êtes-vous déclaré avec lui contre le roi? — Khôi m'a fait prendre et conduire de force à Gia-Dinh; il me tenait strictement gardé dans un endroit d'où il ne me permettait pas de sortir : c'est là que je suis toujours demeuré, occupé à prier Dieu et à célébrer la sainte Messe; je ne connais rien à l'art de faire la guerre. — Avez-vous envoyé des lettres à Siam et aux chrétiens des environs de Dông-Nai, pour les engager à venir au secours des rebelles? — Khôi m'a ordonné de le faire; mais je m'y suis refusé en disant que ma Religion me le défendait, que j'aimerais mieux souffrir la mort que de consentir à de tels ordres. Cependant Khôi m'apporta ces lettres, afin que je les signasse; je les pris et les brûlai en sa présence : Khôi en fut courroucé; dès ce moment il me tint plus resserré que jamais. »

« Le lendemain, les quatre chefs des rebelles subirent aussi leur interrogatoire; tous cherchèrent à s'excuser et à rejeter la faute sur autrui. L'un d'eux surtout, riche marchand établi depuis long-temps à Dông-Nai, dit que la guerre avait pour but principal de faire proclamer roi le prince Anghoà, neveu de Minh-Mênh, et fils de ce prince annamite qui fut jadis conduit en France par feu Mgr. l'Evêque d'Adran : que l'auteur de la révolte était le prince Kiênan, frère utérin du

Digitized by Google

roi; il chargea aussi Nghiêm et M. Marchand, dont il était mécontent sans doute depuis qu'il avait refusé de favoriser la cause de la rebellion. Cette déposition ne fut pas oubliée: car Nghiêm fut condamné à mort, et peu de temps après exécuté, quoique d'une manière moins cruelle. On ignore ce qui arrivera aux deux princes, mais leur vie est bien exposée.

« Quant à M. Marchand, dans la nuit du 17 au 18 on l'interrogea de nouveau, on rappela toutes les charges que les chefs des rebelles avaient avancées contre lui, et on lui demanda si c'était vrai. Comme il persista à le nier, on se mit à le tourmenter, et on lui brûla ou lui enleva, dans cette nuit, la chair des deux cuisses avec des pinces de fer rougies au feu. M. Marchand répondait toujours que ce dont on l'accusait était faux; et pendant qu'on le tourmentait d'une manière si horrible, il tenait les yeux élevés au ciel, poussait quelques soupirs, ou quelquefois aussi des cris que lui arrachait la douleur.

« Le 19, nouvel interrogatoire, mais on ne le tourmenta pas; on ignore les questions qu'on lui adressa. On le ramena ensuite dans sa cage. Cette cage, haute de deux pieds et demi, en avait trois de long et deux de large; de sorte qu'un homme de stature ordinaire ne pouvait ni s'y tenir les jambes allongées, ni y être assis autrement que la tête penchée sur la poitrine. Les cages des autres prisonniers étaient placées en file, à la distance de 7 ou 8 pieds les unes des autres. La prison qui les contenait, large et ouverte, était gardée par des sentinelles. Le roi fournissait aux détenus une nourriture valant environ vingt sous; mais il est bien à croire que les gardiens ne manquaient pas d'en retenir pour eux une bonne partie. Cependant il était permis aux personnes charitables d'approcher des cages,

Digitized by Google

et de tendre aux prisonniers quelques légers secours.

« Il s'écoula ainsi près d'un mois et demi. Le roi attendait, pour prononcer la sentence définitive, que le gros de l'armée et les mandarins militaires surtout fussent revenus de Dông-Nai. Enfin, le 30 novembre (jour de St-André, apôtre) fut fixé pour l'exécution. Ce jour-là, après le lever du soleil, on tira sept coups de canon. De suite tous les mandarins se rassemblent et vont prendre M. Marchand, les trois chefs des rebelles et le jeune fils de Khôi; ils les tirent de leurs cages, leur font déboutonner leur veste et remonter le pantalon jusqu'au haut des cuisses. On les conduit en cet état à l'endroit appelé Ngo-Mon, qui est situé non loin du palais. Là, les mandarins les saisissent fortement par la poitrine (c'est la manière de prendre les criminels); puis ils les font avancer un peu, afin que le roi les voie, et les forcent à se prosterner le visage contre terre pour saluer sa Majesté. Cette cérémonie se répéta jusqu'à cinq fois. Le roi, les ayant regardés, prit en main un pavillon qu'il laissa tomber : c'était un signal qui voulait dire : « Allez exécuter mes ordres. » Les mandarins, ayant ramassé le pavillon, conduisirent M. Marchand avec les rebelles à la maison du grand conseil. Là, on acheva de les dépouiller de leurs vêtements; on ne leur laissa qu'une ceinture et un morceau de toile attaché au col, sur lequel était écrit leur nom. Ils furent ensuite liés isolément avec des bandelettes sur des brancards à dossier; et comme le froid commençait à être vif, bien qu'il n'approche point, en ces pays, de celui qu'on éprouve en Europe, on jeta sur eux une couverture. Chaque brancard était porté par quatre hommes; c'est ainsi qu'ils s'acheminèrent au lieu du supplice. »

Ici commence une scène d'horreur; M. Morette, qui

l'a écrite, en tient tous les affreux détails de l'un de ses catéchistes, qui en fut témoin oculaire.

« La haine que Min-Mênh porte à la Religion chrétienne avait besoin de quelque chose de plus, contre M. Marchand, que des supplices destinés en commun aux rebelles auxquels il l'avait associé. La Providence le souffrit sans doute afin de bien faire voir que ce n'était pas le crime de révolte qui était poursuivi en lui, mais le Prêtre d'une Religion sainte, abhorrée par un prince impie. Les fers rouges et les traces cruelles qu'ils laissèrent feront donc reconnaître autre chose, dans celui qui en subit les atteintes, qu'un chef de séditieux, autre chose même qu'un innocent malheureusement compromis par les circonstances; aux yeux éclairés de la foi, elles signaleront un martyr.

« En allant au lieu du supplice, on passe devant la *maison de la Question :* on s'y arrête. Les brancards sont déposés en dehors du seuil; celui de M. Marchand est en face de la porte, le visage tourné vers l'intérieur. A peine le Missionnaire a-t-il aperçu le foyer où se rougissent, à l'aide du soufflet, les fers qui plusieurs fois déjà ont brûlé ses chairs non encore cicatrisées, qu'un mouvement involontaire d'horreur le fait tressaillir; il s'agite; ses mouvements font glisser un peu le drap qui le recouvre, et laissent à découvert la peau blanche de ses épaules, dont la vue excite la risée de la populace. Alors des bourreaux lui prennent fortement les jambes, et les étendent. Au signal du mandarin criminel assis dans l'intérieur de l'appartement, cinq autres bourreaux saisissent cinq grosses pinces rougies au feu, longues d'un pied et demi chacune, et serrent les chairs des cuisses et des jambes à cinq endroits différents. A l'instant, un cri aussi aigu que la douleur s'échappe de la bouche du patient : « O Cha... ôi !... »

Digitized by Google

littéralement : « Oh ! Père !.. oh...! » comme qui dirait chez nous : « Mon Dieu ! » et l'on voit s'élever une fumée fétide qui s'exhale des endroits brûlés. Pendant long-temps les fers sont maintenus sur ces chairs qui se consument de plus en plus ; ils s'éteignent enfin, ils refroidissent, la fumée cesse ; alors seulement les bourreaux s'écartent et courent remettre dans le feu ces tenailles affreuses, afin de les faire rougir de nouveau pour la seconde question. De crainte que ces bourreaux ne se laissent surprendre par un mouvement de pitié, des soldats armés de verges sont postés derrière chacun d'eux, prêts à fra pper celui qui montrerait le moindre sentimeut d'humanité. Quant à la populace qui a été attirée par la nouveauté du spectacle, la plus grande partie mêle ses cris aux accents de la douleur, tandis que d'autres insultent encore le patient et l'appellent Père de la Religion de Jésus. Incontinent après la question, le mandarin criminel adresse l'interrogation suivante : « Pourquoi dans la Religion chrétienne arrache-t-on les yeux aux moribonds ? » Le Missionnaire recueille ses forces pour lui répondre : « Cela n'est pas, je ne connais rien de semblable. » Il faut se rappeler que l'édit de persécution avait réchauffé cette vieille calomnie des païens, à l'occasion des onctions faites sur les yeux des malades auxquels on administre le sacrement de l'Extrême-Onction. Suit une seconde question avec les mêmes circonstances de barbarie ; et quand les fers sont de nouveau éteints, la seconde interrogation est celle-ci : « Pourquoi les époux se présentent-ils devant le Prêtre, près de l'autel ? — Les époux, répond le patient, viennent faire reconnaître leur alliance par le Prêtre, en présence des chrétiens assemblés, et attirer sur eux les bénédictions célestes. » On passe a la troisième question, qui complète quinze nouvelles cicatrices profondes, ajoutées à celles des précédents interrogatoires. La troisième de-

Digitized by Google

mande porte : « Quel pain enchanteur donne-t-on à ceux qui se sont confessés, de sorte qu'ils tiennent si fort à la Religion ? » Le Missionnaire : « Ce n'est point du pain qu'on leur donne, c'est le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ incarné, devenu la nourriture de l'âme.... » Je cite le sens des réponses; le catéchiste, perdu dans la foule des spectateurs, ne peut se rappeler les termes précis employés par le Missionnaire. Il ne paraît pas, du reste, qu'il se soit fort étendu en discussion ; outre que c'eût été inutile, son affaissement ne le lui aurait point permis. Je ne puis me persuader que le roi eût l'intention réelle de connaître, par ces interrogations mêlées aux tourments, les mystères de notre Foi : il est instruit de tout, puisque nos livres de religion sont entre ses mains. Son dessein était bien plutôt, sans doute, d'humilier le nom chrétien en exposant un Prêtre aux railleries de son peuple, et de faire des supplices infligés au Missionnaire un épouvantail pour tous les chrétiens. Je ne pense pas non plus qu'il soit besoin de justifier M. Marchand des cris involontaires qui lui échappaient toutes les fois que le feu touchait son corps affaibli ; la résignation a beau être dans l'intérieur, la nature a ses droits. Hélas ! si nous devions passer à un tel creuset, qu'il serait à craindre que notre vertu ne nous abandonnât entièrement !

« Après la question, on donna à manger aux criminels qui étaient restés en dehors de cette maison de supplices. Le mandarin dit aux serviteurs : « Demandez à monsieur l'Européen ce qu'il veut manger. » Non-seulement M. Marchand refusa le choix des mets, mais même il répondit : « Je ne mangerai plus rien; » et tandis que les criminels prenaient leur dernier repas, lui, abattu par la douleur et tout occupé de la mort, demeurait recueilli sous les yeux de la multitude. Ce qui est digne de remarque cependant, ce sont ces mots : « Monsieur l'Européen, »

Digitized by Google

arrachés peut-être par un sentiment de respect dû à l'infortune d'un innocent. Pour le choix des mots qu'on lui donna, je crois que c'est l'usage général d'en agir ainsi envers tous ceux qu'on conduit au dernier supplice.

« Le mandarin, après avoir rempli sa tâche, livra les cinq condamnés au mandarin exécuteur. Tous furent alors dépouillés du drap qui couvrait leur nudité, et reçurent dans la bouche un frein, ou pour contenir leur langue, ou pour comprimer les cris de la douleur. Environ cent hommes de troupes escortaient les victimes, toujours assises et attachées sur les brancards, qui étaient portés dans l'ordre marqué. Une partie de la foule suivit, mais la majeure partie rentra dans la ville. Le lieu de l'exécution avait été fixé près de la chrétienté Tho-Duc (Teu-Douque), à une lieue environ de marche. Rien de remarquable ne se passa dans ce voyage, du moins le témoin n'a rien pu en dire, car les soldats ne permettaient de les suivre que d'assez loin.

« Enfin ce lugubre convoi arrive au lieu destiné pour le supplice. Cinq potences, en forme de croix, y étaient plantées sur une même ligne. Les brancards s'avancent près de ces gibets, et le premier coupable est déposé près de la première potence, à gauche; la seconde victime, M. Marchand, est placée près de la deuxième; ainsi de suite, en allant à droite, jusqu'à l'enfant infortuné du général Khôi, lequel occupe la cinquième potence. Les caisses contenant les crânes des deux chefs d'insurrection qui étaient morts sont aussi placées à leur rang, comme pour témoigner que ceux auxquels ils appartenaient méritaient les mêmes tourments. La foule qui attendait déjà dans ce lieu, renforcée de la colonne qui arrive de la capitale, entoure la place de l'exécution à une distance de trente pas, où des soldats la contiennent. Aussitôt les bourreaux délient les patients

Digitized by Google

attachés au dossier des brancards, leur ôtent le morceau d'étoffe ou écriteau où est inscrit leur nom; et sans leur donner le temps de faire le moindre mouvement, ils les prennent par les bras, les approchent des poteaux, les y lient debout par le milieu du corps, et attachent leurs bras étendus au croisillon de la potence; les pieds seuls restent libres. Deux bourreaux, armés de coutelas, se placent aux deux côtés de chacune des victimes. Alors un roulement de tambour se fait entendre.... Il cesse.... Les deux bourreaux saisissent les mamelles des patients, les coupent d'un seul coup, et jettent à terre ces lambeaux d'un demi-pied de long.... Le catéchiste, les yeux fixés sur le Missionnaire, ne lui voit faire aucun mouvement. Les bourreaux le saisissent par derrière, deux énormes morceaux de chairs sont encore coupés.... Le patient s'agite, sa vue se porte vers le ciel. On descend aux jambes, deux lambeaux des gras de jambe tombent sous le fer.... Alors la nature épuisée succombe, la tête s'incline, l'âme du Confesseur s'envole au ciel....! Frappe, bourreau, le cadavre est insensible, le Martyr a déjà reçu sa couronne....! La gauche du bourreau saisit les cheveux, redresse la tête, et sa droite la décolle d'un seul coup. Elle est incontinent jetée dans un vase rempli de chaux. Ce n'est point assez: le tronc mutilé est détaché de la potence; il est étendu à terre sur le ventre, et fendu en quatre comme une bûche de bois, en long d'abord, ensuite en travers...!

« Les autres suppliciés ne cessèrent de vivre qu'après avoir été décapités; mais le Missionnaire avait été si fort affaibli par les précédentes tortures, que son corps, autrefois si replet, n'était plus qu'un squelette, que la mort eût enlevé dans peu, quand bien même le glaive l'aurait épargné. Aussi, quand le sang des quatre autres victimes ruisselait avec abondance, à peine apercevait-on quelques gouttes du sien. Il est à remarquer aussi que ses deux

Digitized by Google

bourreaux s'acquittèrent avec tant de sang-froid de leur tâche, qu'ils ne durent point être stimulés par les sergents armés de fouets, comme ceux de quelques autres des suppliciés.

« Quel sort est réservé maintenant à ces lambeaux de chair humaine, qui gisent à terre tout sanglants? Celui qui avait fait déterrer le cadavre de M. Gagelin, crainte qu'il ne ressuscitât, va y pourvoir. On ramasse ces lambeaux dans des corbeilles pêle-mêle, on les descend dans une barque; escortés d'un peloton de soldats, ils sont conduits au port de mer le plus proche, distant d'environ deux lieues; là on les remet au mandarin du port, avec ordre d'aller les jeter en haute mer. Pour les têtes, il paraît qu'on n'en conserve qu'une avec celle de M. Marchand, et les crânes des deux chefs d'insurrection morts avant la prise de Gia-Dinh. Le roi ordonne que ces têtes seront exposées dans tout le royaume. En effet, enfermées dans des caisses, elles arrivèrent à l'ancienne capitale du Tong-King le 2 janvier 1836. Là on ouvrit la caisse contenant la tête de M. Marchand, pour que le peuple la considérât à loisir, tandis que les autres restèrent renfermées. J'entends dire que cette face livide n'était reconnaissable pour européenne, qu'à l'indice des cheveux courts et de la barbe fournie. Depuis le 15 jusqu'au 30 janvier, ces têtes circulèrent dans les trois provinces de l'Ouest que j'habite; elles ne furent point sorties de leurs caisses. Un écriteau voisin indiquait le contenu de chacune. Tous les chefs-lieux de province ont été ainsi successivement honorés de la tête de M. Marchand pendant trois jours. Je pense que l'anéantissement de ces têtes sera marqué par quelque singularité cruelle (1); mais qu'importe? celui qui

(1) On a vu, dans le précédent N° des Annales, que la tête de M. Marchand avait été broyée dans un mortier et jetée à la mer.

Digitized by Google

nous a créés de rien, saura bien ressusciter un jour les restes épars de ses serviteurs; alors le persécuteur humilié enviera la gloire de sa victime.

« M. Marchand, injustement associé à des rebelles, mourant au milieu de tourments dont le récit seul épouvante, et mêlant en quelque sorte son sang à celui des séditieux, rappelle le Sauveur lui-même, qui expira entre deux malfaiteurs. Le disciple aussi a été confondu avec des méchants, il lui fallait ce dernier trait de ressemblance avec son divin modèle : *Et cum iniquis reputatus est.* »

Aux extraits de Mandements en faveur de l'Œuvre, que contenait le N° LII des Annales, nous pouvons en ajouter deux autres qui sont venus un peu tard à notre connaissance. Mgr. l'Evêque de Langres s'exprime en ces termes :

« L'Œuvre de la Propagation de la Foi, dont les résultats se développent et s'étendent avec une miraculeuse prospérité, qui sera la gloire chrétienne de notre siècle, et qui fait faire de si heureuses conquêtes à notre sainte Religion, est depuis long-temps florissante dans notre diocèse; et en cela, comme en tout ce qui touche au service de Dieu, il tient proportionnellement un des premiers rangs en France : nous sommes en droit d'espérer qu'il se conservera toujours ; et puisque chaque année les offrandes grossissent partout, nous comptons aussi sur une augmentation progressive, et nous nous en rapportons pour cela au zèle de nos chers coopérateurs.

Mgr. l'Archevêque de Tours parle en ces termes: « Faites des vœux ardents pour que la parole du salut porte des fruits abondants parmi nous et parmi les nations infidèles auxquelles elle est annoncée. Nous savons, N.T.C.F. le zèle qui vous anime pour la Propagation de la Foi; et nous vous

Digitized by Google

rappelons d'autant plus volontiers cette bonne Œuvre, que c'est une occasion pour nous de donner à votre zèle et à vos pieuses libéralités les éloges et les encouragements qu'ils méritent. Espérons que cette sainte Association portera parmi nous des fruits de plus en plus abondants de justice et de sanctification, et que celui qui est riche en miséricorde *multipliera ce que vous aurez semé, et augmentera les fruits de votre justice* (II. Cor. xi, 10).»

Mgr. l'Evêque d'Aire a adressé aux membres de son clergé une Circulaire spéciale pour le même objet.

« J'ai d'autant plus à cœur, dit le Prélat, de voir prospérer dans le diocèse l'Œuvre de la Propagation de la Foi, que je la regarde comme devant attirer les plus abondantes bénédictions sur toutes les autres œuvres que j'ai entreprises ou que je pourrais entreprendre avec votre concours. Dieu pourrait-il laisser sans récompense les prières que nous lui offrons dans une intention si éminemment charitable, et ne pas agréer nos sacrifices pour nous associer au zèle et aux mérites de ces fervents Missionnaires qui, en présence de tant de périls, travaillent avec une constance si admirable à la conversion des infidèles?

« Appliquez-vous, mes très-chers Coopérateurs, à répandre dans vos paroisses les relations si intéressantes des travaux de ces hommes apostoliques, et vous verrez bientôt s'accroître le nombre de ceux qui ambitionnent de faire partie de la précieuse Association pour la Propagation de la Foi. Je ne pense pas qu'il y ait dans le diocèse une paroisse, pour si petite qu'elle soit, où il ne fût possible de former une première dizaine d'Associés. Quels succès ne pourrait-on pas obtenir dans les paroisses plus considérables!

« C'est avec la plus grande confiance, mes très-chers Coopérateurs, que je fais ce nouvel appel à votre zèle. »

Nosseigneurs les Evêques de Bayeux et d'Orléans ont également recommandé l'Œuvre, quoique d'une manière moins

Digitized by Google

explicite. Les noms de ces Prélats sont donc à ajouter à ceux dont nous avons fait mention au N° LII des Annales; ce qui porte à vingt-trois le nombre des Evêques qui ont parlé en faveur de l'Œuvre cette année.

Le vif et juste intérêt qu'a excité le sort de M. Jaccard nous engage à ne pas différer la publication d'une Lettre récemment reçue de ce vénérable confesseur. Elle est adressée à M. Voisin, directeur du séminaire des Missions étrangères à Paris, et datée de Cam-Lô, le 9 mai 1836.

« Je vous ai écrit le 16 mai dernier de ma solitude d'Ai-Lao; depuis cette époque, j'ai été rappelé dans la plaine de Haute-Cochinchine, pour être de nouveau occupé au service de sa Majesté qui, malgré le besoin qu'elle a de mon ministère, n'a pas honte de me tenir toujours prisonnier, confondu avec des brigands. Je me consolerais facilement de ce traitement indigne, si j'étais le seul à souffrir de ses mauvaises dispositions à notre égard; mais, hélas! je suis presque le mieux traité. Vous apprendrez la manière horrible dont on s'est défait de M. Marchand, et les ordres qui ont été donnés pour faire rechercher les Européens et les Prêtres du pays. Toutes les tortures que l'on a employées pour ébranler le courage de M. Marchand n'avaient pu lui arracher aucun aveu déshonorant pour la Religion; cela n'a pas empêché que, dans sa dernière ordonnance, le roi le calomniât effrontément, disant qu'il a avoué 1° que nous nous servions pour ensorceler les chrétiens d'un pain confectionné avec des ingrédients enchantés (renouvelant à l'égard de l'Eucharistie les accusations des païens contre les fidèles des premiers siècles); 2° que l'on employait les yeux des morts mêlés avec de l'encens pour servir de remède; 3° que, dans la célébration religieuse du mariage, il se passait des choses abominables (1). Autant d'horreurs dont M. Marchand n'a jamais

---

(1) On a vu que c'étaient les trois questions qui furent adressées à M. Marchand au milieu des tortures.

Digitized by Google

parlé, si ce n'est pour les démentir. Je devais bien connaître déjà la malice de Minh-Mênh, mais ce dernier trait prouve une corruption d'âme vraiment diabolique. Avec de tels sentiments contre la Religion, jugez de quoi serait capable ce monstre, si le bon Dieu ne tenait sa puissance enchaînée !

« Désirez-vous savoir à quoi il m'occupe? toujours à traduire. Depuis le mois de septembre jusqu'à la fin de janvier, j'ai expliqué les cartes géographiques des cinq parties du monde. Il a demandé tous les détails possibles sur l'étendue, la population, les forces, les mœurs, la religion de tous les états. C'est une tâche difficile et fort délicate. Toutefois il aura pu voir que les peuples les plus barbares sont idolâtres comme lui, et que l'Inde même, d'où lui viennent ses dieux, n'est pas le pays des philosophes. Les conquêtes des Européens dans le Nouveau-Monde ne sont pas ce qui peut lui inspirer le plus de confiance pour eux; cependant j'ai tâché de faire envisager les choses sous le point de vue le moins odieux.

« Vous sentez bien que Minh-Mênh ne me laisse pas dire la sainte Messe; il a été un temps où l'on ne me permettait pas même d'avoir des livres : j'étais dispensé alors de réciter mon bréviaire. Voici environ trois mois qu'ayant fait saisir quelques livres dans ma maison près de la ville royale, il m'en envoya une partie. Ainsi me voilà assez libre pour ce qui est de la lecture ; mais s'il savait que j'ai un bréviaire, il me le ferait sûrement ôter. S'il savait surtout que je vous écris, et qu'en Europe on connaît une partie de ses hauts faits, je serais bien sûr de n'avoir plus long-temps à vivre.

« Priez beaucoup pour moi, cher Confrère, surtout au saint autel, et croyez-moi, etc.

« F. Jaccard. »

Voici une preuve nouvelle de la protection spéciale de la Providence à l'égard de l'Œuvre des missions et de tous ceux qui s'y consacrent.

On a reçu des Lettres de Mgr. Provencher, évêque de Ju-

Digitized by Google

liopolis, datées de Montréal en Canada, le 7 avril dernier. Le Prélat se disposait à retourner à la Rivière-Rouge aussitôt que la saison le permettrait. Son voyage de l'Angleterre au Canada avait été prompt et heureux; mais il n'en fut pas de même de celui des trois bâtiments qui le suivirent, et sur l'un desquels avaient été embarqués tous les objets nécessaires à sa mission, vases sacrés, ornements d'église, livres de religion, etc., qu'il s'était procurés en Europe, et pour l'achat desquels il avait épuisé toutes ses ressources. Sur ce même navire se trouvait un pieux jeune homme du nom de Morin, destiné par ce Prélat à diriger une école parmi les jeunes sauvages de son district. Les trois navires dont il s'agit, appartenant tous à la Compagnie de la baie d'Hudson, s'étant trop avancés dans la baie, se trouvèrent pris dans les glaces. L'un d'eux fut englouti et périt corps et biens; un second, après avoir jeté à la mer toute sa cargaison, put enfin rebrousser chemin et arriver en Angleterre dans l'état le plus triste; le troisième enfin, celui qui portait les effets de l'Evêque et le jeune Morin, parvint à se dégager après des efforts extraordinaires, et arriva sain et sauf à la Rivière-Rouge, lieu de sa destination, sans avoir éprouvé aucune perte ni avarie considérables.

Le jeune Morin attribue sa conservation et celle du navire à la protection de la Ste. Vierge qu'il ne cessa d'invoquer pendant le danger, et à la médaille miraculeuse qu'il porte suspendue à son cou.

Errata.

Nous nous empressons de rectifier une erreur commise dans le N° LII des Annales, p. 420. Ce n'est pas dans le diocèse de Tournay, mais dans celui de Liége, qu'une personne charitable a constitué à l'Œuvre une rente annuelle de 1000 fr.

FIN.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE NEUVIÈME VOLUME.

Nota. Le chiffre romain indique le cahier, et le chiffre arabe la page.

ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Compte-rendu de la quinzième année (1836), LII, 421.
Statistique de l'Œuvre en 1836, LIII, 515.
Mandement de Mgr. l'Evêque de Carcassonne, LII, 430.
Mandement de Mgr. l'Evêque de Limoges, LII, 431.
Id. id. de Fréjus, LII, 431.
Id. id. d'Auch, LII, 432.
Id. id. de Paris, LII, 432.
Id. id. de Lyon, LII, 433.
Id. id. de Bayonne, LII, 434.
Id. id. de Montauban, LII, 434.
Id. id. du Puy, LII, 437.
Id. id. d'Annecy, LII, 442.
Id. id. d'Aoste, LII, 442.
Id. id. de Lucques, LII, 442.
Id. id. de Langres, LIII, 585.
Id. id. de Tours, LIII, 585.
Circulaire de Mgr. l'Evêque d'Aire, LIII, 586.

Mission de l'Océanie, XLVIII, 1.
Lettres de M. Caret, mis. ap., XLVIII, 14, 29, 33, 42.
Lettres de M. Honoré Laval, m. a., XLIX, 139, 151, 168.

Digitized by Google

Lettre de Mgr. de Nilopolis, vicaire apost., XLIX, 182.
Lettre de M. Chrysostôme Liauou, XLIX, 185.
Lettre de Frère Melchior, XLIX, 187.
Lettre de Frère Colomban Murphy, XLIX, 188.
Lettre du Père André Caro, XLIX, 192.
Lettre de Mgr. Pompallier, vicaire apostolique de l'Océanie occidentale, LI, 411.
Lettre de M. Bret, missionnaire apostolique LII, 508,

Mission de Corée, L, 195.
Relation du voyage de Mgr. Bruguière, L, 196.
Note sur la chronologie chinoise, par le même, L, 333.
Extrait d'un rapport de M. Pacifique Ly, missionnaire apostolique chinois, LI, 400.

Missions de la Chine, LII, 447.
Lettre de Mgr. de Sinite, vicaire apostolique du Su-Tchuen, LII, 449.
Lettre de M. Verolles, miss. apost., LII, 454.
Lettre de Mgr. de Maxula, coadjuteur, LII, 460.
Lettre des Catéchistes chinois aux Associés de l'Œuvre, LII, 462.
Décalogue des bonzes observantins, LII, 460.
Décret de l'empereur de la Chine contre la Religion chrétienne, LII, 464.

Mission des Lazaristes en Chine, XLVIII, 57
Lettre de M. Rameaux, Lazariste, XLVIII, 58.
Lettre de M. Laribe, XLVIII, 63.
Lettres de M. Terrette, XLVIII, 66, 81.
Lettre de M. Mouly, XLVIII, 68.

Missions du Tong-King, LI, 362.
Lettre de Mgr. Havard, évêque de Castorie, LI, 362.
Décalogue de Minh-Ménh, LI, 363.
Lettre de M. Masson, missionnaire apostolique, LI, 382.
Lettres de M. Rouge, miss. apost., LI, 385, 390.
Lettre des Missionnaires du Tong-King occidental aux Conseils de l'Œuvre, LII, 497.

Digitized by Google

Lettre d'un Prêtre tong-kinois aux Associés, LII, 499.

Mission de la Cochinchine, LII, 477.
Lettre de M. Retord, missionnaire apostolique, LII, 477.
Lettre de M. Jaccard, missionnaire apostolique, LI, 394.
Relation du martyre de M. Marchand, extraite des Lettres de MM. de la Motte et Marette, LIII, 573.
Lettre de M. Jaccard, miss. apost., LIII, 587.

Mission de Siam, LI, 407.

Mission des Malabares, XLIX, 115.
Lettre de Mgr. d'Halicarnasse, XLIX, 117.
Lettres de M. Pacreau, miss. apost., XLIX, 123, 128.
Lettre de M. Charbonneaux, miss. apost., XLIX, 133.
Mort de Mgr. d'Halicarnasse, LI, 416.

Missions de la Compagnie de Jésus, LIII, 522.
Missions de Tine et de Syra, LIII, 525.
Mission de Calcutta, LIII, 533.
Mission de Buénos-Ayres, LIII, 537.

Mission du Liban, LIII, 546.
Mort de Mgr. Auvergne, archevêque d'Icone, LI, 335.

Mission du Missouri, XLVIII, 88.
Relation d'un voyage chez les tribus indiennes, par le R. P. Van-Quickemborne, XLVIII, 88.

Missions du Canada, LI, 341.
Etablissement de la mission de la Rivière-Rouge, LI, 346.
Mission de Terre-Neuve et du Labrador, LII, 466.
Lettre de Mgr. Fleming, vicaire apostolique, LII, 468.

Départ de Missionnaires, LI, 415, 416.

FIN DE LA TABLE DU TOME IX.

Digitized by Google

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

Digitized by Google

Cet Ouvrage se vend au profit de l'Œuvre.

Prix de ce Cahier. . . . . 75 c.

LYON,
IMPRIMERIE DE PÉLAGAUD, LESNE ET CROZET,
SUCCESSEURS DE RUSAND.
1837.

Digitized by Google

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

RECUEIL PÉRIODIQUE

DES LETTRES DES ÉVÊQUES ET DES MISSIONNAIRES DES MISSIONS DES DEUX MONDES, ET DE TOUS LES DOCUMENTS RELATIFS AUX MISSIONS ET A L'OEUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Collection faisant suite aux Lettres Edifiantes.

TOME DIXIÈME.

SEPTEMBRE 1837. — N° LIV.

A LYON,
CHEZ L'ÉDITEUR DES ANNALES,
RUE DU PÉRAT, N° 6.

A PARIS ET DANS LES AUTRES VILLES,
CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

1837.

Avec approbation des Supérieurs.

Digitized by Google

AVIS.

Les Souscripteurs de l'Œuvre remarqueront qu'à dater du présent Cahier, les Annales sont imprimées sur un papier plus fin que celui dont on s'est servi jusqu'ici, et aussi d'une qualité supérieure. Les réclamations qui nous sont parvenues à cet égard nous ont engagés à céder aux vœux des Associés, malgré le petit surcroît de dépenses qui pourra en être le résultat. Nous croyons devoir prévenir aussi que, si, par suite de cette mesure, les Numéros paraissent plus minces, ils n'en contiennent pas moins le même nombre de pages que par le passé.

Digitized by Google

MISSION DU LIBAN.

Lettre de Mgr. Auvergne, archevêque d'Icone, etc., au Rédacteur des Annales, à Lyon.

« Monsieur,

« Si les Associés de la Propagation de la Foi ont lu avec intérêt les précédentes relations que je vous ai adressées, je ne doute pas qu'ils n'aient celle-ci pour agréable : il s'agit des lieux sanctifiés non plus seulement par la présence, mais par le sang précieux du Rédempteur des hommes.

« Nous approchions de Jérusalem, et nous étions encore à une demi-heure de cette ville, lorsque nous nous vîmes entourés tout-à-coup par les nobles et courageux gardiens du Saint-Sépulcre, les Pères de l'ordre de St-François (1). Un officier turc, seul et à cheval, s'était joint à eux; mais le gouverneur, à qui l'on donne le titre hono-

(1) Dès l'an 1257, 69 ans après que les Latins eurent perdu Jérusalem, conquise sur eux par Saladin, les RR. PP. Franciscains vinrent en Palestine pour garder le Saint-Sépulcre et les autres sanctuaires vénérés. Mais ce n'est qu'en 1342 qu'il leur fut permis d'avoir un établissement permanent à Jérusalem, tel qu'ils l'ont encore aujourd'hui.

Digitized by Google

nifique de pacha, Soliman-Bey nous attendait lui-même à la porte de la ville avec un piquet de cavalerie et un poste assez nombreux d'hommes à pied. Ceux-ci, placés au-dedans de la porte, nous rendirent les honneurs militaires. C'est donc ainsi que nous fîmes notre entrée dans Jérusalem, précédés par le gouverneur de la ville, suivis par les cavaliers, et toute cette escorte nous accompagna jusqu'à la porte du couvent des Pères de Terre-Sainte : là elle nous laissa, admirant dans le fond de notre âme les hommages que la Providence faisait rendre dans notre personne au chef suprême de son Eglise, et par des infidèles eux-mêmes. Le lendemain, nous nous hâtâmes de commencer la visite des saints Lieux.

« La montagne de Sion, à laquelle nous nous rendîmes d'abord, est célèbre dans la sainte Ecriture. Tour-à-tour l'objet des bénédictions et des lamentations des prophètes, le nom de Sion se mêlait souvent à leurs prédictions, et aux accents de la harpe inspirée de David, avec un charme qui n'était point sans mystère. Des monuments nombreux couvraient autrefois cette montagne ; ceux dont il reste aujourd'hui des traces ne sont plus qu'au nombre de trois : le Cénacle, la maison de Caïphe et le tombeau de David.

« Jadis la pieuse Hélène avait fait renfermer le Cénacle dans une église magnifique : ruinée par les Sarrasins, elle fut réédifiée un peu plus tard ; on en remarque encore la coupole et quelques murs restés debout après sa première dévastation. Cette église fut confiée aux Pères de Terre-Sainte, qui avaient un couvent à côté; mais en 1561 les Musulmans s'en emparèrent, et convertirent l'église en une mosquée, et le couvent en un hôpital turc. Un escalier d'une vingtaine de degrés conduit au Cénacle: c'est une grande salle voûtée et soutenue par deux colonnes. Que de souvenirs semblent se presser dans cette

Digitized by Google

enceinte : l'institution de l'Eucharistie, la venue de l'Esprit sanctificateur, l'élection de St. Matthias, les premières prédications des Apôtres, le premier concile de Jérusalem, la mémoire du Roi-Prophète dont les cendres reposent sous ce lieu sacré ! Vivement pénétrés de toutes ces pensées, nous nous agenouillâmes, méditant toutes ces merveilles et priant dans toute l'effusion de notre âme. Mais ce n'était point assez; nous demandâmes et obtînmes la permission de célébrer, dans ce lieu auguste, les redoutables Mystères. Là, non loin du tombeau de celui qui, trente siècles auparavant, s'était écrié : *Calicem salutaris accipiam :* « Je recevrai le calice du salut; » et dans le sanctuaire où J. C. pour la première fois avait consacré ce véritable calice du salut, nous eûmes le bonheur de faire couler le sang de l'Agneau réparateur. Depuis le concile de Trente, c'est-à-dire depuis plus de trois siècles, le même privilége n'avait été concédé à aucun pontife.

« La maison de Caïphe est aujourd'hui une église assez belle, desservie par les Arméniens schismatiques. La table de l'autel que l'on fait voir est, dit-on, formée d'une portion considérable de la pierre qui servit à couvrir le tombeau de J. C. Du côté de l'épître, dans le sanctuaire on montre un petit oratoire que l'on dit être une prison dans laquelle ce divin Sauveur fut jeté la nuit même où il fut pris. Hors de l'église, près de la porte, à droite, on fait aussi remarquer une portion de la colonne sur laquelle, d'après la tradition, le coq aurait chanté pour avertir Pierre de son prochain reniement. Non loin de là, au milieu des ruines d'un vestibule qui a dû être considérable, est un arbre appelé arbre des Pommes d'or; on croit qu'il se trouve à la place où était Pierre lorsque, se chauffant près d'un foyer, il renia son bon Maître. Les Pères de Terre-Sainte étaient autrefois en possession de

Digitized by Google

ce sanctuaire, ils ont encore conservé le droit d'y célébrer la Messe une fois par an. Nous eûmes aussi le bonheur d'y offrir le saint Sacrifice.

« Près de l'église du Cénacle, dont nous avons parlé, se trouve aussi l'emplacement du palais que David fit bâtir, et où il conserva pendant trois mois l'Arche d'alliance. On y vénère son tombeau; mais défense expresse est faite aux chrétiens d'entrer dans la salle qui le renferme. Ce ne fut que par un privilége particulier qu'il nous fut donné de voir, d'une des salles supérieures, le haut du cénotaphe du Roi-Prophète.

« En descendant de la montagne de Sion, du côté de l'orient, nous traversâmes un torrent desséché. C'était ce torrent que David, plein de tristesse, avait franchi, fuyant devant Absalon; c'est celui aussi que le nouveau David, l'âme triste jusqu'à la mort, avait traversé pour aller à Gethsémani : c'était le torrent de Cédron. On a marqué la place où une tradition veut que le Sauveur soit tombé alors que les soldats l'emmenaient garrotté. Au-delà de ce torrent, nous trouvâmes bientôt le jardin de Gethsémani. Ce jardin, de soixante pas en carré, est dépourvu de clôture; il renferme encore, debout dans son enceinte, huit antiques oliviers qui annoncent une extrême vétusté. « Leurs troncs, chenus et bossés, dit un vieil auteur, surpassent en grosseur tous les autres arbres de la Palestine. Ces huit arbres étant les seuls que les Turcs aient exemptés de la taxe imposée sur les autres plantes aux environs de Jérusalem, depuis que cette ville est tombée dans leurs mains, on en a conclu, et avec raison, qu'ils sont d'une très-haute antiquité, que peut-être même ils existaient du temps de Notre-Seigneur. Les souverains Pontifes ont défendu d'en arracher du bois vert; on recueille avec soin les branches sèches ou tombées à terre, dont on fabrique des chapelets. L'huile et les noyaux des olives se distribuent

Digitized by Google

aussi comme objets de piété. On montre à Gethsémani le lieu où les trois Apôtres, accablés de tristesse et de sommeil, furent réveillés trois fois par le Sauveur, et aussi la place où Judas donna à son Maître le perfide baiser. Quant au village de Gethsémani, il n'en existe plus rien : c'était jadis un petit bourg dont le nom, Pressoir des Olives, indiquait la production et l'industrie de ces lieux; il est placé entre Jérusalem et le mont des Oliviers. Il paraît qu'il avait été donné aux prêtres et aux lévites pour faire paître les animaux qui devaient être offerts dans le temple. De là on les conduisait par la porte des Troupeaux, ou de St-Etienne, à la Piscine probatique. Ce n'était que lorsqu'ils avaient été purifiés dans cette piscine, qu'ils étaient reconnus propres au sacrifice.

« Tout auprès du Jardin des Douleurs est un souterrain obscur : c'est la grotte où le Sauveur répandit une sueur de sang. On y entrait autrefois de plain-pied; aujourd'hui on y descend par sept à huit degrés grossièrement façonnés. Dans le fond et au-dessus de l'autel, où il nous a été donné de célébrer plusieurs fois les saints Mystères, sont écrites ces étonnantes paroles : *Hic factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram* (1). Nous nous mîmes à genoux sur cette terre où s'était prosterné le Sauveur, priant avec tant d'amertume. Qui ne se sentirait vivement porté au regret de ses fautes, lorsqu'on se trouve sur le lieu même où elles apparurent à la pensée du Sauveur des hommes et lui causèrent de si cruels tourments ?

« Sortant de Gethsémani et passant sur un pont d'une seule arche, jeté sur la ravine du torrent de Cédron, nous

(1) « Ici il fut couvert d'une sueur de sang, qui découla jusqu'à terre. »

Digitized by Google

nous rendîmes à la maison d'Anne. Cette maison, située près la porte de David, au pied de la montagne de Sion et en dedans des murs de Jérusalem, a été convertie en une église placée sous le vocable des saints Anges. On y vénère surtout le lieu qui retentit du sacrilége soufflet au bruit duquel les ennemis de Jésus poussèrent des ris insolents. Les Arméniens schismatiques sont seuls en possession de cette église.

« De là, ayant déjà visité sur le mont Sion la maison de Caïphe, nous accompagnâmes par la pensée le Sauveur jusqu'au palais de Pilate. Ce palais est aujourd'hui tout en ruines. A l'entrée du Prétoire, ouverte sur la grande rue qui traverse Jérusalem de l'est à l'ouest, est un escalier composé de onze marches : ces marches sont d'un côté engagées dans le mur du palais, et de l'autre reposent sur un mur d'appui en forme de rampe. On croit que cet escalier remplace celui qui était là anciennement, et qui avait vingt-huit marches : celui-ci a été transporté à Rome, où il est vénéré sous le nom de *Scalasancta*. Trois fois Notre-Seigneur monta et descendit par cette échelle sainte, d'abord étant conduit de Caïphe à Pilate ; et il en descendit, étant traîné du palais de Pilate à celui d'Hérode ; il la monta une seconde fois quand il fut renvoyé d'Hérode à Pilate, et il en descendit quand de chez Pilate il fut conduit au lieu de la flagellation ; il la monta de nouveau, après la flagellation, pour venir recevoir la couronne d'épines, et il en descendit enfin pour prendre la croix et la porter au Calvaire. Lorsqu'on est parvenu au haut de cet escalier, on entre dans une cour assez vaste, et sur la droite commencent deux grandes et longues voûtes : ce fut sous l'une d'elles, sans doute, que les soldats jetèrent sur les épaules ensanglantées de Jésus une espèce de manteau de pourpre, qu'ils placèrent dans ses mains un roseau fragile en l'accablant des railleries les plus piquantes et des ou-

Digitized by Google

trages les plus amers ; là qu'il fut condamné à mort par le même juge qui venait de rendre à son innocence le plus éclatant témoignage. Ces voûtes nous conduisirent à la galerie appelée par les Romains *Xystus*, et qui aujourd'hui n'a plus d'autre nom que celui de l'Arc de l'*Ecce Homo*. Au milieu de cet Arc est une fenêtre : c'est de là qu'en présentant le Sauveur aux regards des Juifs, Pilate s'écria : *Ecce Homo :* « Voilà l'homme. »

« A quelque pas de l'Arc de l'*Ecce Homo*, on aperçoit une coupole chancelante ; rien n'en défend plus l'approche, et le lieu qu'elle couvre est lui-même rempli de profanes immondices : c'est le lieu vénérable de la Flagellation. Etant entrés dans ce lieu abandonné, nous nous y prosternâmes, comme dans le plus beau temple du monde ; et, tâchant d'exciter dans notre âme une vive foi, nous demandâmes l'amour des souffrances à Jésus flagellé. Ce sanctuaire appartenait autrefois aux Pères de Terre-Sainte ; il leur a été, depuis un certain temps, arraché comme tant d'autres. C'est pour cela même que, pendant notre séjour à Jérusalem, des démarches, auxquelles nous avons cru devoir ne pas rester étrangers, ont été faites auprès du gouvernement égyptien à l'effet de reconquérir au plus tôt cette ancienne possession. Tout porte à croire que ces démarches n'auront pas été inutiles, et que, rentré sous le domaine des pieux gardiens du Saint-Sépulcre, ce sanctuaire profané recouvrera bientôt l'honneur dont il est depuis trop long-temps privé. Ce n'est que là que commence, à proprement parler, la Voie douloureuse, c'est-à-dire le chemin que parcourut le Sauveur du monde en portant sa croix.

« Nous quittâmes le lieu de la Flagellation : avançant dans la grande rue vers l'occident, puis tournant sur la droite, nous marchâmes vers le nord par une petite ruelle. C'est au fond de ce sentier qu'on nous fit remarquer le fameux

Digitized by Google

palais d'Hérode, aujourd'hui tout en ruines. Ce fut dans une des salles de ce palais, et à l'extrémité opposée de la porte principale, que l'on revêtit le Sauveur d'une robe blanche, en signe de mépris.

« Retournant ensuite sur nos pas, nous reprîmes la grande rue, près de l'angle de laquelle on montre, à gauche, une colonne qui indique la place où, selon la tradition, le Sauveur succomba pour la première fois sous le poids de l'instrument de son supplice. Un peu plus loin, dans une ruelle, on aperçoit les ruines d'une église consacrée autrefois à Notre-Dame des Douleurs. Ce fut en cet endroit que Marie, chassée d'abord par les gardes, rencontra son divin Fils : ainsi le rapporte la tradition. « Dix-huit siècles écoulés, des persécutions sans fin, des révolutions éternelles, des ruines toujours croisssantes n'ont pu, dit à ce sujet M. de Châteaubriand, effacer ou cacher la trace d'une mère qui vient pleurer sur son fils. » Presque en face de cette ruelle, et à main droite, nous vîmes le lieu où se tenait le pauvre Lazare, et un peu plus loin, de l'autre côté de la rue, la maison du mauvais Riche. St. Chrysostôme, St. Ambroise, St. Cyrille, ont cru que l'histoire de Lazare et du mauvais Riche n'était pas une simple parabole, mais un fait réel et connu. Les Juifs appellent le mauvais Riche Nabal. Avant d'arriver à la maison du mauvais Riche, on tourne à droite, et l'on suit la direction du couchant; à l'entrée de cette rue, est une place à laquelle trois rues aboutissent : c'est celle où les Juifs, apercevant Simon de Cyrène, qui arrivait des campagnes voisines par la porte de Damas, le contraignirent d'aider Jésus à porter sa croix. A cent dix pas de là, on reconnaît à trois marches, surmontées d'une porte assez basse, l'emplacement de la maison de Véronique, et le lieu où cette pieuse femme essuya, en passant, la face adorable du Sauveur. On croit que le mouchoir dont elle se servit pour ce pieux minis-

Digitized by Google

tère était son propre voile, et qu'étant plié en trois, la figure de J. C. s'imprima sur chacun de ses plis. L'un de ces plis est conservé à Rome. Le nom de cette pieuse femme était Bérénice ; plus tard il fut changé en celui de Vera-Icon, vraie image. Après avoir fait une centaine de pas, on arrive à la porte Judiciaire, où Notre-Seigneur tomba une seconde fois : c'était la porte par où sortaient les criminels qu'on exécutait sur le Golgotha.

« Le Golgotha, aujourd'hui renfermé dans la nouvelle cité, était hors de l'ancienne Jérusalem. Les Turcs ont muré la porte dont nous venons de parler, à partir du bas jusqu'à la moitié de sa hauteur. Les pèlerins passent à gauche, par une autre porte attenante et plus petite. On continue à marcher, par un chemin difficile et pierreux, jusqu'à une pointe qui divisait la route en deux branches : là, on reprend à gauche le chemin du couchant. C'est à l'entrée de cette rue, aboutissant au Calvaire, que le Christ, suivi d'un peuple immense, se tourna vers les pieuses femmes qui s'affligeaient de sa mort ; et que, versant des larmes, il leur dit : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur « moi, mais pleurez plutôt sur vous et sur vos enfants. » Cette place est marquée par un tronçon de colonne de marbre, enfoncé dans le mur. Poursuivant la route, on parvient à un lieu où J. C. tomba pour la troisième fois ; de là au Calvaire il n'y a que peu de distance.

« Nous allions donc entrer dans l'antique et célèbre basilique du Saint-Sépulcre, temple auguste, dont le seul aspect imprime, je ne sais quels sentiments ineffables de crainte, de respect et d'amour. Arrivés à la porte principale, nous y trouvâmes réunis les Pères de Terre-Sainte, spécialement chargés de la garde du glorieux Sépulcre. Leur premier soin fut de nous conduire au Calvaire. Un riche escalier, placé à droite de la porte du temple, nous introduisit dans une

Digitized by Google

chapelle construite sur le rocher même où fut crucifié le Fils de Dieu. Au fond, est un autel élevé à la place où des bourreaux déïcides l'attachèrent à la croix. Près de là un autre autel indique celle où, suspendu entre deux larrons, l'Auteur de la vie voulut ressentir les atteintes de la mort. Là, tout frappe l'esprit, tout parle au cœur ; les pierres mêmes crient, et leur voix retentit au fond de l'âme. Dans le silence du recueillement, on croit entendre encore ces insultes, ces blasphèmes, ces cris de rage dont le Sauveur couronné d'épines devint l'innocent objet; le cœur est déchiré par le retentissement de ces marteaux affreux qui clouèrent à la croix les mains qui avaient créé le monde : c'est ici que le sang de l'Agneau de Dieu a coulé, il a détrempé cette terre; ici la divine Victime a été élevée dans les airs ; c'est ici que Jésus a expiré !.... Remplis de ces pensées, nous nous prosternâmes, et nos lèvres ne trouvèrent plus d'autre prière à adresser au Fils de Dieu crucifié, si ce n'est qu'il daignât, comme le grand Apôtre, nous attacher avec lui à sa croix. Au bas du Calvaire est la pierre de l'Onction, ainsi appelée parce qu'elle occupe la place où fut embaumé le corps du Sauveur. Huit lampes brûlent continuellement au-dessus de cette pierre; trois grands candélabres sont placés à chacune des extrémités. Nous fîmes également là notre prière, nous baisâmes le marbre qui recouvre cette pierre vénérable; et, marchant par la pensée à la suite de Joseph d'Arimathie et du pieux Nicodème, lorsqu'ils portaient au tombeau le corps sacré, nous arrivâmes devant le Saint-Sépulcre. Comment redire tous les sentiments qui agitent l'âme à la vue d'un sépulcre plein de vie, contre lequel la mort vint un jour se briser? Sur les parois de ce tombeau sacré, qu'on pourrait bien appeler aussi le Sépulcre de la mort, il semble que soient inscrites en caractères ineffaçables ces étonnantes

Digitized by Google

paroles : *Absorpta est mors in victoriâ* (1). Confondus d'admiration, nous franchîmes, en inclinant doucement la tête, le seuil de la première porte, et nous entrâmes dans la chapelle de l'Ange. Sur les restes précieux de cette pierre où l'envoyé céleste s'était assis, nous priâmes quelques instants, et nous pénétrâmes enfin dans le plus auguste des sanctuaires. Quel lieu ! quel moment ! C'était là le Saint-Sépulcre. Le marbre sur lequel nous étions debout recouvrait donc le roc même où il avait été creusé. Nous tombâmes à genoux; et, demeurant ainsi prosternés, nous donnâmes cours à toutes les pensées qui vinrent se presser dans notre esprit. Que de souvenirs ! la mort, le péché, le prince des démons enchaînés l'un à l'autre et fixés ensemble au fond de cette tombe ; le suaire jeté un moment sur la face adorable du Sauveur, et bientôt après délaissé dans ce sépulcre d'où le divin Conquérant s'était élancé ; l'Ange du Seigneur revêtu d'habits éclatants, assis à la droite de ce tombeau pour annoncer l'étonnante nouvelle du triomphe de Jésus; Pierre descendant avec un saint transport au fond de cette tombe miraculeuse, regardant avec étonnement, et s'arrêtant plein d'admiration ! Consolés, réjouis par ces souvenirs, nous nous levâmes; et sur ce même sépulcre qu'Isaïe, six cents ans auparavant, avait vu tout rayonnant de gloire, sur ce sépulcre devenu un instant le théâtre de la plus éclatante de toutes les victoires, sur ce sépulcre enfin, désormais la joie et l'espérance de l'univers, nous renouvelâmes l'immolation de la Victime triomphante, le sacrifice de l'Agneau vainqueur. Heureux moment! tu vivras à jamais dans notre mémoire, à jamais tu éveilleras

(1) « La mort fut anéantie par la victoire. »

Digitized by Google

dans notre cœur les souvenirs les plus consolants (1).

« Ce ne fut point assez pour nous, pendant notre séjour à Jérusalem, d'aller une fois le jour seulement visiter l'Eglise du Saint-Sépulcre et y célébrer les saints Mystères ; nous voulûmes encore nous y renfermer avec les bons Religieux de Terre-Sainte, afin d'y satisfaire plus particulièrement notre dévotion, et de connaître plus à fond tout ce qui intéresse cette belle basilique. Nous nous y trouvions, entre autres circonstances, le jour de la fête de l'Epiphanie. Tout l'office se fait, ce jour-là, dans le Saint-Sépulcre. Mon Grand-Vicaire fut prié d'y chanter la Messe, à la fin de laquelle nous donnâmes solennellement, de dessus le tombeau même du Sauveur, la bénédiction pontificale.

---

(1) Tous les pélerins qui ont visité le Saint-Sépulcre paraissent avoir éprouvé cette impression des souvenirs de gloire qui l'entourent, et qui en font en quelque sorte disparaître toute la tristesse : nous citerons quelques fragments des voyages modernes aux Lieux saints. « A l'entrée, dit le R. P. de Géramb, est la chapelle de l'Ange, et la pierre sur laquelle était assis l'envoyé céleste lorsque les saintes femmes vinrent embaumer le corps de Jésus, et qu'il leur dit : *Surrexit, non est hic* : « Il est ressuscité, il n'est « plus ici. » Ne semble-t-il pas que, par la disposition même du lieu, par les pensées de joie et de vie qu'il réveille, la bonté de Dieu ait voulu tempérer les impressions trop douloureuses qu'eût produites la vue subite du tombeau de Jésus? et n'y a-t-il pas là en quelque sorte une voix d'ange qui dit aux chrétiens, comme aux saintes femmes : « Consolez-vous, il est ressuscité : » *surrexit?* (*Pélerinage à Jérusalem*, par le R. P. de Géramb.)

«.... Tout ce que je puis assurer, dit M. de Châteaubriand, c'est qu'à la vue de ce sépulcre triomphant, je ne sentis plus ma faiblesse ; et quand mon guide s'écria avec saint Paul : *Ubi est, mors, victoria tua? ubi est, mors, stimulus tuus?* « O mort, où « est ta victoire? ô mort, où est ton aiguillon? » je prêtai l'oreille, comme si la mort allait répondre qu'elle était vaincue et enchaînée dans ce monument. »

Digitized by Google

L'église du Saint-Sépulcre présente dans son ensemble une forme presque ovale. La porte principale est au nord, au milieu de l'un des murs latéraux. En face de la grande porte on aperçoit la pierre de l'Onction, placée entre des candélabres. Plus loin et au centre de la basilique, s'élèvent, en rond et à une assez grande hauteur, des arcs qui supportent une vaste coupole (1); au

---

(1) « L'église du Saint-Sépulcre, dont il est question ici, a été édifiée sur les ruines de celle qui fut presqu'entièrement consumée par le feu le 12 octobre 1808, sans qu'on ait pu savoir si cet incendie a été l'effet d'un accident ou de la malice. La rapidité du feu fut telle que, dans l'espace de quelques heures, les galeries, les colonnes, les autels, furent anéantis.... L'église du Saint-Sépulcre a été rebâtie; mais comme la pauvreté des Religieux catholiques est extrême, et qu'ils n'ont reçu pour cette destination aucun secours proportionné à la grandeur de l'entreprise, ils ont été forcés d'en laisser l'honneur aux Grecs et aux Arméniens qui, étant fort riches, ont pu l'exécuter à leurs frais. L'impossibilité où se sont trouvés les Latins d'avoir la principale part à la reconstruction de l'église, leur a causé le préjudice le plus capable d'affliger un cœur catholique. Seuls possesseurs autrefois de la plus grande partie des Lieux saints, ils se sont vus obligés de partager avec des étrangers ce trésor inestimable dont ils avaient été si long-temps seuls maîtres, et que seuls ils avaient défendu contre les Turcs, au prix de leur sang et de leur vie. Les Grecs et les Arméniens assurent que les frais, en comptant les présents qu'ils ont dû faire pour obtenir les firmans nécessaires, surpassent quatorze millions de piastres turques, environ cinq millions de francs.» (*Pélerinage à Jérusalem*, par le R. P. de Géramb).

M. de Châteaubriand, qui le dernier a vu et décrit la basilique bâtie par sainte Hélène, en parle ainsi : « Cette église figure une croix. La chapelle même du Saint-Sépulcre forme la grande nef de l'édifice : elle est circulaire comme le Panthéon de Rome, et ne reçoit le jour que par un dôme au-dessous duquel se trouve le Saint-Sépulcre. Treize colonnes de marbre ornent le pourtour de cette rotonde : elles soutiennent, en décrivant dix-sept arcs, une galerie supérieure, également composée de seize colonnes et de

Digitized by Google

milieu de la coupole, est le monument où est renfermé le Saint-Sépulcre. Ce monument ressemble à un petit temple dont l'extrémité postérieure est ronde; il est surmonté aussi d'une coupole immédiatement placée au-dessous de la grande dont il vient d'être question. La porte d'entrée, d'environ quatre pieds de hauteur, regarde l'orient; elle introduit dans la chapelle de l'Ange. Celle du Saint-Sépulchre, qui suit immédiatement, a environ six pieds carrés.

---

dix-sept arcades plus petites que les colonnes et les arcades qui les portent. Des niches correspondantes aux arcades s'élèvent au-dessus de la frise de la dernière galerie, et le dôme prend sa naissance sur l'arc de ces niches. Celles-ci étaient autrefois décorées de mosaïques représentant les douze Apôtres, sainte Hélène, l'empereur Constantin, et trois autres personnes inconnues. Le chœur de l'église du Saint-Sépulcre est à l'orient de la nef du tombeau; il est double comme dans les anciennes basiliques, c'est-à-dire qu'il a d'abord une éminence avec des stalles pour les prêtres, ensuite un sanctuaire reculé et élevé de deux degrés au-dessus du premier.... L'architecture de l'église est évidemment du siècle de Constantin. L'ordre corinthien domine partout. Les piliers sont lourds et maigres, et presque toujours sans proportion avec leur hauteur.... Le petit monument de marbre qui couvre le Saint-Sépulcre a la forme d'un catafalque : orné d'arceaux demi-gothiques, engagés dans les côtés pleins de ce catafalque, il s'élève élégamment sous le dôme qui l'éclaire.... L'intérieur du catafalque offre un tombeau de marbre blanc fort simple, appuyé d'un côté au mur du monument et servant d'autel aux Religieux catholiques : c'est le tombeau de Jésus-Christ. »

La nouvelle chapelle du Saint-Sépulcre ne paraît guère le céder en magnificence à l'ancienne : « C'est une rotonde magnifique, dit le R. P. de Géramb : huit gros piliers l'entourent, et soutiennent une galerie et un dôme majestueux. Au milieu et sous le dôme d'où part la lumière qui éclaire l'intérieur, s'élève un édifice et un mausolée de marbre jaune et blanc, en forme de catafalque. C'est sous ce monument qu'est le sépulcre de Jésus-Christ. »

On lit dans une relation de l'incendie de l'église du Saint-Sépulcre, écrite par un témoin occulaire digne de foi, et répétée

Digitized by Google

A droite, et adossée au mur, se trouve une pierre de marbre servant d'autel, et couvrant la place où le tombeau avait été creusé dans le roc. Ces chapelles, surtout la seconde, renferment un grand nombre de lampes qui brûlent sans cesse. En face et à dix pas de la porte d'entrée, est le chœur des Grecs schismatiques ; il est vaste et arrondi en forme de demi-cercle. Derrière et tout autour de ce chœur, sont distribuées six chapelles. La première, à gauche, et selon l'ordre suivi dans la procession qui se fait chaque jour, est la chapelle que l'on appelle Prison de Notre-Seigneur, où il fut jeté pendant qu'on faisait les derniers apprêts du supplice. La seconde chapelle est dédiée à St. Longin, celui, selon la tradition, qui perça le côté de Jésus-Christ, à qui il rendit ensuite le plus éclatant témoignage. Le lieu de sa chapelle paraît avoir été celui de sa pénitence. La troisième chapelle est appelée Chapelle de la Division : elle a cinq pas de long et trois de large ; elle est au même lieu où Notre-Seigneur fut dépouillé par les soldats avant que d'être attaché à la croix ; là, ses vêtements furent joués et partagés : c'est pour cela qu'on l'appelle Chapelle de la Division.

« En sortant de cette chapelle on rencontre, à main gauche, un grand escalier qui perce la muraille de l'é-

---

par le R. P. de Géramb, que bien qu'au centre de l'incendie, et dans l'endroit où le feu était le plus actif, la chapelle du Saint-Sépulcre, ensevelie dans les flammes, n'éprouva cependant aucun dommage dans son intérieur ; que la chapelle de l'Ange, placée à l'entrée, n'eut de brûlé que la moitié des velours qui lui servaient d'ornements ; et qu'enfin à la chapelle du Calvaire on sauva également intacte la statue de la Ste. Vierge des Douleurs, présent d'un roi de Portugal. La pierre de l'Onction, que l'on croyait calcinée, n'éprouva non plus aucun dommage. Il en fut de même de la sacristie, et du petit monastère des vénérables Pères de Terre-Sainte.

Digitized by Google

glise. Cet escalier a vingt-huit marches; il conduit à une espèce de souterrain creusé dans le roc. Un peu plus avant dans ce souterrain, est une chapelle vulgairement appelée Chapelle de Ste-Hélène, parce que cette pieuse princesse était là en prières pendant qu'elle faisait chercher la sainte croix. Descendant encore à droite un second escalier de douze marches, on voit un autre autel en l'honneur de la croix qui fut trouvée en cet endroit même avec les autres instruments de la Passion.

« La cinquième chapelle est appelée Chapelle de l'Impropère : elle a quatre pas de long, et deux et demi de large. Au fond de cette chapelle est un autel; et sous cet autel une colonne de marbre gris, marquetée de taches noires, haute de deux pieds environ, et du diamètre d'un pied : c'est la colonne de l'Impropère. Elle est ainsi appelée parce que, dans le Prétoire, on y fit asseoir Notre-Seigneur pour le couronner d'épines. Cette chapelle est adossée au Calvaire, lequel forme la sixième chapelle. On y monte par un double escalier de marbre, placé tout auprès et à droite de la grande porte. Au milieu de la chapelle établie sur le Calvaire et toute couverte de marbre, est un grand arc qui coupe la chapelle dans sa longueur. Au fond sont deux autels : celui de droite est élevé sur le lieu même où Notre-Seigneur fut attaché à la croix; l'autre indique celui où fut fixée cette même croix. Cette dernière place est plus particulièrement indiquée, au-dessous de l'autel, par un trou profond qui laisse apercevoir le roc du Calvaire, dans lequel il est pratiqué (1). Les tombeaux de Godefroi-de-Bouillon et de

---

(1) Mgr. Auvergne a oublié de parler de la fente du rocher du Calvaire, lequel se déchira au moment de la mort de Notre-Seigneur. Cette fente est encore visible aujourd'hui. (Voir ce qui est dit à ce sujet dans les Annales, N° XXVIII, p. 515.)

Digitized by Google

Baudouin, son frère, détruits depuis quelques années (1), étaient au-dessus de cette chapelle. La partie basse de l'église est occupée par des habitations réservées au clergé de chaque rit.

« Vue de ce point la basilique offre dans son intérieur, quoique d'une manière imparfaite, la forme d'une croix latine dont les deux points extrêmes dans sa longueur

---

(1) « Je saluai, dit M. de Châteaubriand, les cendres de ces rois chevaliers qui méritèrent de reposer près du grand Sépulcre qu'ils avaient délivré. Ces cendres sont des cendres françaises, et les seules qui soient ensevelies à l'ombre du tombeau de J. C. Quel titre d'honneur pour ma patrie ! »

Les monuments de Godefroi et de Baudouin étaient des cercueils de pierre, portés sur quatre petits piliers. Sur ces cercueils on lisait les inscriptions suivantes, écrites en lettres gothiques :

HIC JACET INCLYTUS DUX GODEFRIDUS DE
BULION, QUI TOTAM ISTAM TERRAM AC-
QUISIVIT CULTUI CHRISTIANO; CUJUS ANIMA
REGNET CUM CHRISTO. AMEN.

REX BALDUINUS, JUDAS ALTER MACHABÆUS,
QUEM FORMIDABANT, CUI DONA, TRIBUTA FEREBANT
CEDAR ET EGYPTUS, DAN ET HOMICIDA DAMASCUS,
PRO DOLOR! IN MODICO CLAUDITUR HOC TUMULO.

Les Grecs qui ont rebâti l'église non-seulement n'ont pas pris soin de ces monuments respectés par les flammes, mais ils ont fait couvrir de plâtre leurs inscriptions, en sorte qu'il n'en reste plus aucun vestige.

« Indigné de cet outrage, dit M. de Forbin dans la relation de son Voyage à Jérusalem, je courus chez le Patriarche grec, pour lui demander compte de ces monuments respectables. Le Patriarche, ses archimandrites et ses diacres, se confondirent en politesses : ils sont tous d'une finesse ignorante. Mais je comptai peu sur le succès de ma réclamation, dès que je me fus assuré qu'aucun d'eux n'avait entendu parler des croisades.... Que dire à de pareilles gens ? »

Digitized by Google

seraient marqués par la chapelle de la Division et des galeries habitées, et les deux croisées par le Calvaire et la Prison de Notre-Seigneur.

« Enfin presque en face de la grande porte d'entrée, au-delà de la rotonde, on rencontre un autel indiquant le lieu où Notre-Seigneur apparut à Magdeleine, et un peu plus loin une chapelle qui marque celui où le Sauveur se fit voir à sa divine Mère : c'est dans cette chapelle que l'on conserve le Saint-Sacrement; c'est là que les Pères de Terre-Sainte chantent chaque jour l'office canonial. A la droite du maître-autel, du côté de l'épître, est un second autel au-dessus duquel, dans un enfoncement pratiqué dans le mur, se conserve avec beaucoup de respect un fragment de la colonne à laquelle fut attaché Notre-Seigneur pendant la flagellation. L'autre fragment est à Rome, dans l'église de Sainte-Praxède. L'orgue des Latins est placé en dehors et à l'entrée de cette chapelle. Les offices des divers rits se succèdent presque continuellement, et la nuit et le jour, dans cette immense église. Les Prêtres catholiques seuls ont le droit de célébrer les saints Mystères dans le Saint-Sépulcre. Les Grecs schismatiques font leurs offices dans le grand chœur, en face de l'entrée du monument et sur le Calvaire, à l'autel où fut élevée la croix de Notre-Seigneur. Les Cophtes schismatiques ont une chapelle adossée à l'extrémité postérieure du Saint-Sépulcre. Les Arméniens schismatiques ont seuls la jouissance de l'autel de sainte Hélène dans la chapelle souterraine : néanmoins le clergé de chaque rit a le droit d'aller encenser tous les saints lieux renfermés dans la basilique (1). Il est un certain nombre

(1) « Les Prêtres chrétiens des différentes sectes, dit M. de Châteaubriand, habitent les différentes parties de l'édifice: du haut des arcades, du fond des chapelles et des souterrains, ils font entendre leurs cantiques à toutes les heures du jour et de la

Digitized by Google

de fêtes où cette basilique reste ouverte, sans permission particulière, pendant les offices des divers rits ; à cela près, elle est toujours fermée. Les clefs sont entre les mains des agents du gouvernement : ceux-ci ne l'ouvrent que sur la demande des pèlerins, et avec la double permission des autorités civile et ecclésiastique. Telle est en abrégé la description de l'église du Saint-Sépulcre. Toutefois, avant de terminer, il faut que je vous dise un mot du feu miraculeux des Grecs schismatiques. Le Samedi-Saint, un de leurs évêques, étant presque entièrement dépouillé, est porté avec enthousiasme sur les bras de ses sectaires. On le jette dans la petite chapelle de l'Ange : la porte se ferme aussitôt, afin que personne, bien entendu, ne puisse voir comment se fait le miracle. Des trous latéraux se trouvent placés à l'entrée de cette chapelle : c'est par l'un de ces trous que le thaumaturge, ou plutôt le comédien, glisse bientôt un flambeau qu'il vient d'allumer sans effort dans la solitude où on l'a jeté. A peine le flambeau a-t-il paru, que l'on crie de toutes parts au miracle; chacun s'empresse d'allumer son cierge au flambeau miraculeux, ou à quelqu'un de ceux qui y ont été allumés. On agite ces cierges; on se les passe mutuellement sous le visage et autour du corps, pour constater la céleste origine de cette flamme qui ne cause aucun dommage. Bientôt des milliers de cierges jettent autant de fumée que de lumière; la fumée s'épaissit, l'air se décompose; on se trouve mal, on crie, on veut sortir du temple, et les efforts que l'on fait pour cela rendent bientôt l'is-

---

nuit.... Chose extraordinaire! ajoute le R. P. de Géramb, non-seulement les Catholiques, mais les Grecs et les Arméniens schismatiques, les Abyssins et les Coptes, en un mot tous les peuples qui portent le nom de Chrétiens, ont des représentants auprès du Saint-Sépulcre; une seule voix n'y murmure pas le nom de J. C. — c'est celle du Protestant!.... »

Digitized by Google

sue impraticable; on tombe, on meurt; les plus courageux montent sur les cadavres, et arrivent presque expirants sur la grande place qui précède la basilique. Si, chaque année, ces désordres ne sont pas aussi considérables, il est des années où ils sont portés au plus haut degré. En 1834, il mourut dans la basilique plus de cent personnes. Le celèbre Ibrahim, que la curiosité y avait attiré, faillit y perir; il ne dut son salut qu'au courage irrité de quelques-uns de ses braves qui, le portant sur leurs bras et foulant aux pieds les morts et les mourants, le jetèrent sur la place respirant à peine. Ibrahim a souvent plaisanté depuis, en rappelant cette aventure. Reprochant un jour cette supercherie à un évêque grec, il en reçut la réponse que font presque tous les Grecs, savoir : que le respect pour l'usage, et la crainte de la populace (il aurait pu ajouter, certains avantages pécuniaires), leur imposent un silence que trahit fort souvent d'ailleurs le mépris qu'ils font eux-mêmes de ce ridicule miracle. Les catholiques gémissent de ces scandales, et cherchent à les réparer par les ferventes prières qu'ils redoublent alors dans cet auguste sanctuaire que les schismatiques viennent de profaner. Nous passâmes une huitaine de jours dans l'église du Saint-Sépulcre, avec les bons Religieux de Terre-Sainte. De retour au couvent de Saint-Sauveur, nous reprîmes la visite des divers lieux qui nous restaient à voir dans Jérusalem et aux environs.

« Nous commençâmes par la citadelle ou tour de David, dont nous ne pûmes voir que le dehors, parce qu'elle était occupée alors par les troupes du pacha. Il paraît que cette citadelle, appelée par les chrétiens Château ou Tour des Pisans, a été bâtie sur les ruines de l'ancien château de David. On n'y voit rien de remarquable : c'est une forteresse gothique avec des cours intérieures, des fossés, des chemins couverts, etc. Du château de David, on

Digitized by Google

aperçoit sous les murs et en dehors de la ville, à l'ouest, la piscine de Bethsabée, fossé profond et large, mais desséché. Un peu au-delà de la tour de David, est le lieu qu'on appelle *locus Mariarum*, celui où le Sauveur, après sa résurrection, apparut aux saintes femmes et leur dit : *Avete*. Un peu plus loin, est la petite église de l'apôtre saint Thomas, bâtie sur le lieu qu'il avait habité. Presque immédiatement après, est l'église et le monastère de Saint-Jacques-le-Mineur. C'est, après l'église du Saint-Sépulcre et la basilique de Bethléem, bâtie par Ste. Hélène, l'une des plus belles et des mieux ornées. La tradition porte que c'est dans cet endroit que saint Jacques-le-Majeur, frère de saint Jean, consomma, le premier des Apôtres, son glorieux martyre. A droite, est une petite chapelle avec un autel. Sous cet autel, on remarque une place recouverte d'un marbre rouge : c'est là, nous dit-on, que ce saint Apôtre eut la tête tranchée. Son corps fut transporté de Jérusalem à Compostelle en Espagne.

« En sortant de l'église de Saint-Jacques, on nous conduisit dans la maison de Marie, mère de Jean Marc, où saint Pierre se retira lorsqu'il eut été délivré par les Anges : c'est une église desservie par les Syriens. Non loin de là, on montre aussi l'église de Saint-Jean l'Evangéliste, qu'on appelle vulgairement maison de saint Jean. Bâtie en forme de croix, elle présente un assez bel aspect. On dit que c'est là le lieu de la naissance du Disciple bien-aimé.

« Enfin, près du Calvaire, on nous fit entrer dans la prison de saint Pierre, vieilles murailles où l'on montre encore quelques crampons de fer : c'est là que cet Apôtre fut jeté par ordre d'Hérode Agrippa, et qu'il en fut miraculeusement délivré par les Anges. On conçoit tout ce que doit inspirer de vénération un lieu qui a été honoré et de la présence des Anges, et des chaînes du grand Apôtre. La *porta ferrea* n'existe plus, on en indique seulement la

Digitized by Google

place. Laissant à gauche l'église du Calvaire, nous parcourûmes de nouveau la voie douloureuse.

« Arrivés devant le temple de Salomon ou plutôt la mosquée du temple, nous eussions vivement désiré pouvoir y entrer; mais on sait que peine de mort est portée contre tout chrétien qui oserait souiller cette mosquée par sa présence. Il fallut donc nous contenter d'arriver jusque dans l'immense parvis qui environne le temple : de ce point nous le considérâmes attentivement. On se rappelle que le temple, bâti par Salomon, fut détruit par Nabuchodonosor. Zorobabel le rétablit après la captivité de Babylone; et ce second temple, qu'Hérode l'Ascalonite avait presque renouvelé et où le Sauveur avait fait tant de prodiges, fut brûlé par Titus. Julien l'Apostat voulut le réédifier, mais des flammes sortant de terre dévorèrent les ouvriers (1). Au septième siècle, le calife Omar fit bâtir la mosquée qui existe aujourd'hui sur l'emplacement même du temple de Salomon. Les rois chrétiens de Jérusalem transformèrent cette mosquée en église. Saladin, au douzième siècle, lui rendit sa destination première, qu'elle n'a plus perdue. Cette mosquée est bâtie au milieu d'une immense place, sur laquelle se trouve un vaste parvis qui peut avoir cinq cents pas de longueur sur quatre cent soixante de largeur. Les mu-

(1) Un auteur païen, Ammien-Marcellin, nous a transmis les détails de ce remarquable événement. Voici ses paroles : « Pendant qu'Alypius, aidé du gouverneur de la province, donnait ses soins à cet ouvrage, de terribles globes de feu sortirent des fondements, et dévorèrent les matériaux et les ouvriers employés à la reconstruction. La même chose étant arrivée plusieurs fois, les flammes rendirent le lieu tout-à-fait inaccessible, et l'entreprise fut abandonnée. » Ainsi la Providence fit servir l'impiété même de celui qui avait voulu faire mentir l'oracle de J. C., à en confirmer la vérité : « Il ne restera pas ici pierre sur pierre. »

Digitized by Google

railles de la ville ferment cette place à l'orient et au midi : elle est bornée, à l'occident, par des maisons turques; au nord, par les ruines du Prétoire et du palais d'Hérode. Douze portiques, placés à des distances inégales, donnent entrée sur le parvis. Chaque portique est composé de trois ou quatre arceaux placés sur deux rangs; ce qui donne à l'ensemble l'aspect d'un double aqueduc. Au milieu de ce parvis on en trouve un plus petit, élevé de six à sept pieds, comme une terrasse sans balustre, au-dessus du précédent; on y monte de quatre côtés par un escalier de marbre. Au centre de ce parvis supérieur, s'élève la fameuse mosquée de la Roche, ainsi appelée parce qu'au milieu de la mosquée apparaît une roche de dessus laquelle les mahométans disent que Mahomet s'éleva pour aller au ciel. On croit que ce fut sur cette roche que David aperçut l'Ange exterminateur. Le temple est octogone. Une lanterne, également à huit faces et percée d'une fenêtre sur chaque face, couronne le monument. Cette lanterne est recouverte d'un dôme. L'édifice a deux cent cinquante pas de circuit. Les murs sont revêtus extérieurement de petits carreaux de brique peinte de diverses couleurs. Les vitres sont chargées d'arabesques, et de versets du Coran écrits en lettres d'or. Les huit fenêtres de la lanterne sont ornées de vitraux ronds et coloriés. Il paraît que l'intérieur du temple est pavé en marbre, et parsemé de colonnes. Je me suis arrêté à ces détails, parce que ce temple et son parvis offrent l'un des plus remarquables monuments modernes de Jérusalem, sans parler des souvenirs qui s'y rattachent. Un peu au-delà de ce temple, est un autre monument qu'on appelle le Temple de la Présentation. Quelques-uns l'attribuent à sainte Hélène; Quaresmius pense qu'il a été bâti sous l'empereur Justinien Ier, par les soins de saint Sabbas, abbé. Il est également au pouvoir des Turcs.

Digitized by Google

« Poursuivant notre course, nous nous arrêtâmes un instant à la maison de Simon le Pharisien. Il paraît que c'est là que Magdeleine confessa ses fautes. L'église qu'on éleva sur les ruines de cette maison, est totalement détruite : on montre seulement encore une pierre de deux pieds en carré, où se trouve un vestige que l'on dit être celui de l'un des pieds du Sauveur. Presque au bout de la ville, et tout-à-fait à son orient, on remarque les ruines d'un ancien monastère : c'est le monastère de Ste. Anne, mère de la Sainte Vierge. La grotte appelée de la Conception immaculée est précisément sous l'église d'un monastère qu'occupaient autrefois des Religieuses; plus tard, on en fit une mosquée : ce n'est plus aujourd'hui qu'un point de réunion pour les caravanes des environs. Il serait à désirer qu'on pût parvenir à restaurer un édifice auquel se rattachent de si précieux souvenirs.

« A quelques pas de ce monastère, et tout auprès de la porte de St-Etienne, on montre encore la Piscine probatique : elle n'offre plus que l'aspect d'un grand réservoir desséché. Du côté du temple, on aperçoit des arcs soutenant probablement un aqueduc qui portait l'eau dans le temple. Ce fut au bord de cette piscine que J. C. dit au paralytique : « Levez-vous, et emportez votre lit. » Nous lûmes là le passage de l'Evangile qui fait mention de cette guérison miraculeuse.

« Sortant ensuite de la ville par la porte de St-Etienne, nous allâmes faire notre prière au lieu où fut martyrisé le premier Diacre et le premier Martyr. Ce lieu est marqué par une roche, sur laquelle il paraît qu'il expira. Un peu plus loin, et au pied de la montagne des Oliviers, au-delà du torrent de Cédron, presque attenant à Gethsémani, est le sépulcre de la Sainte Vierge : c'est une église souterraine, où l'on descend par cinquante degrés assez beaux. Vers le milieu de l'escalier, à droite en entrant, est un autel que

Digitized by Google

l'on désigne comme le sépulcre de saint Joachim et de sainte Anne. Vis-à-vis, à gauche, est un autre autel appelé le Sépulcre de saint Joseph. Au bas de l'église, dont la forme est très-irrégulière, on entre à droite dans un petit oratoire où est le tombeau de la Sainte Vierge. Quoiqu'elle ne soit pas morte à Jérusalem, elle fut, selon l'opinion de plusieurs Pères, ensevelie à Gethsémani par les Apôtres. Euthymius raconte l'histoire de ces merveilleuses funérailles. Saint Thomas ayant fait ouvrir le cercueil, on n'y trouva plus qu'une robe virginale, simple et pauvre vêtement de cette Reine de gloire que les Anges avaient enlevée au ciel. L'église du sépulcre de la Sainte Vierge, autrefois en possession des Latins seuls, appartient aujourd'hui à toutes les sectes, à l'exception des Latins.

« Sortant du sépulcre de la Sainte Vierge, et après avoir visité de nouveau le lieu de l'agonie de Notre-Seigneur, nous entrâmes dans la vallée de Josaphat. Cette vallée, appelée encore dans l'Ecriture Vallée de Savé, Vallée du Roi, Vallée de Melchisedech, est longue et étroite. Son aspect est désolé. Ce ne sont, de côté et d'autre, que des rochers arides, qui par eux-mêmes sont très-propres à inspirer la tristesse (1). Au commencement de cette vallée, à gauche,

---

(1) « L'aspect de la vallée de Josaphat, dit le R. P. de Géramb, est extrêmement triste : les murailles gothiques de Jérusalem, qui la couronnent du côté du couchant, y répandent une ombre, une espèce d'obscurité bien propre à retenir l'âme dans les réflexions sérieuses. Elle paraît avoir été de tout temps un lieu de sépulture : l'œil ne peut s'y arrêter que sur des trophées de la mort ; on y trouve des tombeaux de la plus haute antiquité, on en trouve d'un jour. C'est vers cette vallée que les Juifs dispersés dans l'univers tournent leurs regards, dans l'espoir d'y être un jour ensevelis. Leurs pierres sépulcrales y sont innombrables : elles couvrent tout-à-fait le mont du Scandale, s'étendent le long du torrent de Cédron, et remontent derrière

Digitized by Google

est une petite colline qu'on appelle Mont du Scandale, parce qu'au sommet de cette montagne Salomon fit bâtir un temple à la déesse des Sidoniens, comme pour faire affront au puissant Dieu d'Israel, dont le temple auguste était en face. Là, est le lieu où Judas se pendit de désespoir. Au revers opposé de cette colline, à son orient, on montre celui où Jésus maudit le figuier stérile. Près de là est l'endroit où se cachèrent les Apôtres, et que pour cette raison on nomme encore *latibulo Apostolorum*. Cet endroit sert aujourd'hui à la sépulture des moines grecs et d'autres personnes de cette nation, de l'un et de l'autre sexe. Sur le penchant de la montagne du Scandale, se trouvent les tombeaux de Zacharie, de Josaphat et d'Absalon. Le tombeau d'Absalon est une masse carrée, for-

---

les tombeaux d'Absalon, de Zacharie et de Josaphat, jusqu'au chemin de Béthanie. Le village de Siloé en est tellement entouré, qu'il paraît faire partie de ce vaste cercueil des Israélites.

« La vallée de Josaphat est une vallée de mystère. Son nom, qui signifie *Jugement de Dieu*, éveille dans l'âme je ne sais quelles pensées douces et terribles, mélange ineffable d'espérance et d'effroi. Suivant le prophète Joel, les hommes y comparaîtront un jour devant le Juge suprême : « J'assemblerai toutes les na« tions, je les amènerai dans la vallée de Josaphat, et j'entrerai en « jugement avec elles.... »

« Il est raisonnable, dit le P. Nau, que l'honneur de J. C. soit réparé publiquement dans le lieu où il lui a été ravi par tant d'opprobres et d'ignominies, et qu'il juge justement les hommes où ils l'ont jugé si injustement. »

M. de Châteaubriand achève ainsi le tableau de cette vallée de désolation. « A la tristesse de Jérusalem, dont il ne s'élève aucune fumée, dont il ne sort aucun bruit ; à la solitude des montagnes, où l'on n'aperçoit aucun être vivant ; au désordre de toutes ces tombes fracassées, brisées, demi-ouvertes, on dirait que la trompette du jugement s'est déjà fait entendre, et que les morts vont se lever dans la vallée de Josaphat.... »

Digitized by Google

mée d'une seule roche, laquelle a été taillée dans la montagne, dont elle n'est séparée que de quinze pieds. L'ornement de ce sépulcre consiste en vingt-quatre colonnes d'ordre dorique sans cannelure, six sur chaque front du monument. Au-dessus du socle, est une pyramide triangulaire qui paraît être d'un autre morceau que le corps du monument.

« Le sépulcre de Zacharie a avec celui-ci beaucoup de ressemblance : il est taillé dans le roc de la même manière, et se termine en une pointe un peu recourbée. Ce Zacharie est le prophète, fils de Barachie, qui fut tué par les Juifs entre le vestibule et l'autel.

« Le sépulcre de Josaphat est une grotte, sans autre décoration qu'une porte d'un assez bon goût. Près de ces tombeaux, est l'antre où saint Jacques-le-Mineur se cacha au temps de la Passion du Sauveur. S'il faut en croire la tradition, c'est là que J. C. lui-même lui aurait apparu après sa résurrection. En suivant toujours la vallée, on arrive enfin à la fontaine et à la piscine de Siloé. La fontaine sort d'un rocher, elle coule en silence ; et ses eaux vont se réunir dans la piscine, réservoir long et profond auquel elles communiquent une sorte de flux et de reflux assez régulier. On sait tout ce que cette fontaine a de célèbre dans les divines Ecritures. Les Lévites répandaient l'eau de Siloé sur l'autel, à la fête des Tabernacles, en disant : *Hauritis aquam in gaudio de fontibus Salvatoris* (1). C'est là que, sur la parole du Rédempteur, se rendit l'aveugle-né dont la miraculeuse guérison irrita si hautement la haine des Scribes et des Pharisiens jaloux. On croit que cette fontaine sortit tout-

(1) « Vous puiserez de l'eau avec joie dans les fontaines de votre Sauveur. »

Digitized by Google

à-coup de la terre pour apaiser la soif d'Isaïe, lorsque le prophète était emmené au lieu de son supplice. A quelque distance, on montre le chêne sous lequel ce prophète fut scié en deux, avec une scie de bois, par l'ordre de Manassès. Là encore est le puits de Néhémie, ou du Feu, ainsi appelé parce qu'on croit que c'est celui où les prêtres, d'après l'ordre de Jérémie, cachèrent le feu lorsque les Juifs devaient être tout prochainement conduits captifs à Babylone. Un peu plus loin, est une autre fontaine que les uns appellent Fontaine du Dragon, comme il est rapporté dans le second livre d'Esdras; et les autres Fontaine de Rachel, comme on le voit dans le livre de Josué. Cette fontaine est belle, grande et spacieuse; elle paraît se remplir des eaux sortant du temple au moyen de canaux souterrains. Voilà pourquoi sans doute, dans la bénédiction de l'eau, l'Eglise fait allusion à cette fontaine quand elle dit : *Vidi aquam egredientem de templo à latere dextro* (1). Du reste, la tradition porte que la Sainte Vierge se rendait à cette fontain pour y puiser l'eau nécessaire à la sainte Famille, lorsqu'elle venait à Jérusalem, comme au temps de la Présentation.

« De la vallée de Josaphat, en passant sous la partie méridionale du mont Sion, on se rend à Haceldama ou le Champ du Sang: c'est celui qui fut acheté avec les trente deniers de Juda. Au milieu de ce champ est un vaste enclos dont les murs, extrêmement élevés, enferment un long cimetière. Dans sa partie supérieure, on voit de grandes ouvertures par où l'on était dans l'usage de jeter les cadavres. Il paraît que dans le principe ce champ était destiné à ensevelir non-seulement les pélerins, mais encore tous ceux qui n'avaient pas de sépulture.

---

(1) « J'ai vu l'eau sortir du côté droit du temple. »

Digitized by Google

Quelques auteurs pensent que c'est dans ce champ que Judas fut enseveli. Du champ d'Haceldama nous retournâmes, par la porte de Bethléem, au couvent de St-Sauveur.

« Que pouvions-nous désirer encore, si ce n'est de gravir la montagne sainte, et là d'être témoin en esprit des derniers moments que le Sauveur passa sur la terre, de recueillir les dernières bénédictions qu'il laissa à son Eglise en montant au ciel ? Ce désir, nous le satisfîmes avec bonheur; et après avoir parcouru encore, ce même jour, la Voie douloureuse, nous arrivâmes au pied de la montagne des Oliviers. Nous renouvelâmes là notre prière dans le jardin de Gethsémani, et suivant un chemin tortueux, semé de cailloux, nous arrivâmes près d'une roche, d'où l'on prétend que J. C. regarda la ville coupable, en pleurant sur la désolation prochaine de Sion. De cette roche nous montâmes à des grottes qui sont à la droite du chemin : on les appelle les Tombeaux des Prophètes. Elles n'ont rien de remarquable, et l'on ne sait trop de quels prophètes elles peuvent garder les cendres. Un peu au-dessus de ces grottes est une espèce de citerne qui nous parut être, dans le principe, soutenue par douze arcades, aujourd'hui presque toutes ruinées : c'est là que la tradition place les Apôtres composant le Symbole de notre croyance. On monte encore un peu plus haut, et l'on rencontre les ruines ou plutôt l'emplacement désert d'une chapelle, où l'on croit que J. C. a enseigné l'Oraison dominicale. A trente pas de là, en tirant un peu vers le nord, est un olivier, près duquel le souverain Arbitre prédit le jugement universel.

« Enfin, on fait une cinquantaine de pas sur la montagne, et l'on arrive à une petite église de forme octogone, élevée à l'endroit où J. C. monta au ciel après sa résurrection. Près de la porte d'entrée, à droite, est une

Digitized by Google

pierre sur laquelle reste l'empreinte de l'un des pieds de Notre-Seigneur : c'est celle du pied gauche, lequel paraît être tourné vers le nord, en sorte qu'en montant au ciel le Sauveur aurait eu Jérusalem à gauche et Rome en face. Les catholiques seuls célébrent la Messe dans la chapelle; les schismatiques la disent en dehors, sur le parvis. Deux fois pendant notre séjour à Jérusalem, nous avons eu le bonheur de célébrer les saints Mystères dans ce lieu encore plein de la gloire de la divine Ascension. Ah! Dieu sait si, en élevant nos mains à l'heureux moment de la bénédiction pontificale, nous appelâmes de riches et abondantes bénédictions sur tous les fidèles confiés à notre sollicitude, et sur tous ceux encore qui, pour habiter des contrées éloignées, n'en conservent pas moins un droit imprescriptible à notre reconnaissance. Que ne nous fut-il donné de partager le bonheur de ce serviteur fidèle, lequel, dans la visite des saints Lieux, avait demandé et obtenu la grâce de suivre partout le divin Sauveur, et qui, l'ayant suivi en effet jusqu'au mont de l'Ascension, par la plus heureuse mort le suivit encore jusqu'au plus haut des cieux! A une petite distance de l'église du mont des Oliviers, on nous montra un lieu appelé *Kiri Galilai*: c'est le lieu où les deux Anges vêtus de blanc, dont parle l'Ecriture, se présentèrent aux Apôtres et leur dirent : « Hommes de Galilée, que faites-vous en regardant ainsi au ciel....» Descendant ensuite de la montagne, nous marchâmes par des chemins escarpés jusqu'à l'angle septentrional de la ville. De là, courant à l'ouest et longeant le mur qui fait face au nord, nous arrivâmes à la grotte où Jérémie composa ses Lamentations. C'est un antre vaste et profond, creusé dans le roc.

« Près de là sont les sépulcres des rois : ils sont éloignés de la ville environ d'un mille. On dirait d'abord une simple excavation d'une carrière abandonnée. Pour

Digitized by Google

y arriver aujourd'hui, il faut se glisser en rampant le long d'un conduit qui aboutit à une chambre carrée, dans laquelle se trouvent trois portes : ces portes sont celles de sept sépulcres d'inégale grandeur. Des trous de six pieds de long sur trois pieds de large sont pratiqués dans les murailles. Les cercueils, dont on voit encore quelques fragments, étaient de pierres et ornés d'arabesques. Ces ornements se retrouvent encore sur quelques portes en ruines, et sur quelques pans de murs extérieurs. Après avoir observé religieusement ces palais de la mort, nous rentrâmes à Jérusalem par la porte de Damas.

« C'est peut-être ici le lieu de faire connaître les différentes portes de Jérusalem. Elles sont au nombre de sept, dont quatre ouvertes et trois murées. 1° La porte de Bethléem à l'ouest ; elle est aussi appelée porte des Pélerins, et quelquefois encore, quoique improprement, porte de Damas. 2° La porte de David au midi, sur le mont de Sion ; sa position lui fait aussi donner le nom de porte de Sion. 3° La porte de St-Etienne ou de la Sainte Vierge, parce qu'elle conduit au lieu du martyre de saint Etienne ou au sépulcre de la Sainte Vierge : elle est à l'orient, en face du mont des Oliviers. Les anciens Juifs l'appelaient porte des Troupeaux, que l'on conduisait par-là à la Piscine probatique et au temple. 4° La porte de Damas ou de la Colonne, au nord. C'est par ces quatre portes que l'on entre aujourd'hui à Jérusalem. Entre la porte de David et la porte de Marie, se trouvent, au sud-est, la porte Sterquiline ou des Ordures, par où les Juifs amenèrent J. C. chez Anne ; et la porte Dorée, à l'est, par où J. C. entra à Jérusalem le jour des Rameaux. Une prédiction annonce aux Turcs que les Chrétiens prendront un jour la ville par cette porte. La première de ces deux portes est boisée et murée ; la seconde est murée entièrement : elle donne sur le parvis du temple. Enfin,

Digitized by Google

entre la porte de la Vierge et la porte de Damas, est la troisième porte murée, au septentrion, appelée également porte de l'Aurore, porte du Cerceau, porte d'Ephraïm ou d'Hérode. Les trois portes murées sont beaucoup plus petites que les quatre grandes portes ouvertes. Outre ces sept portes on montre encore, dans l'intérieur de la ville et non loin du Saint-Sépulcre, le lieu où se trouvait la *porta ferrea*, qui s'ouvrit devant saint Pierre miraculeusement arraché à la prison ; et la porte Judiciaire dans la Voie douloureuse, celle par où Notre-Seigneur passa en allant au Calvaire.

« Les principales rues qui traversent Jérusalem presque dans toute son étendue sont : la rue de la porte de la Colonne ou de Damas ; elle traverse la ville du nord au midi : la rue du grand Bazar ; elle court du couchant au levant : et enfin la Voie douloureuse, qui commence à la porte de la Vierge, passe au prétoire de Pilate, et se prolonge au-delà du Calvaire.

« Les murs qui environnent Jérusalem sont en assez bon état ; ils ont à peu près une lieue d'étendue.

« On donne à Jérusalem une population d'environ 25,000 âmes ; et néanmoins ses rues désertes, ses maisons qui ont l'air d'être abandonnées, rappellent d'une manière frappante la solitude et la désolation que les prophètes lui avaient si souvent prédites. La population catholique latine de Jérusalem n'est guère que de neuf cents âmes : le soin en est confié aux Révérends Pères de Terre-Sainte, qui exercent les fonctions paroissiales dans l'église renfermée dans leur couvent de St-Sauveur. Les autres églises ou chapelles desservies par eux sont celles du Saint-Sépulcre, de Gethsémani et du mont des Oliviers : toutes les autres églises sont au pouvoir des hérétiques et des schismatiques de tous les rits. Il y a encore à Jérusalem des catholiques de divers rits, mais en petit

Digitized by Google

nombre. N'ayant pas de Curé respectif, ils sont tous sous la juridiction des Pères de Terre-Sainte. Le nombre des pélerins catholiques latins qui arrivent à Jérusalem n'est pas très-grand ; celui des pélerins catholiques des divers rits orientaux est plus considérable, par la raison toute simple que leur pays est moins éloigné. Les pélerins schismatiques venus de l'Anatolie, de la Mésopotamie et autres lieux où ils surabondent, en forment le plus grand nombre. Cette affluence d'étrangers augmente la population de la ville pendant le Carême, surtout aux fêtes de Pâques, et donne un surcroît de sollicitude aux Pères de Terre-Sainte, qui accordent aux catholiques et surtout aux latins la plus touchante hospitalité.

« Malgré toutes les révolutions qui ont bouleversé la Palestine, et qui auraient dû la rendre tout-à-fait inculte, elle est encore assez fertile en certains endroits : elle le serait bien davantage, si des mesures publiques concouraient à ce résultat. En temps de paix, Jérusalem et ses environs jouissent avec assez d'abondance des productions en bestiaux, fruits et vins. Les fruits que l'on y mange sont surtout les dattes et les figues de sycomore ; les récoltes spéciales sont celles du dourah, du maïs, du sésame et du coton (1).

« Jérusalem a subi dix-sept principales révolutions,

---

(1) *Dourah* est le nom arabe et égyptien de la plante céréale la plus cultivée en Egypte, et dont on fait trois récoltes par année. On donne aussi quelquefois, dans ce pays, le nom de *dourah* au maïs.

Le *sésame*, connu aussi sous le nom de *jugeoline*, est une plante originaire des Indes, qu'on cultive dans plusieurs contrées de l'Orient. On retire de ses semences une huile que les Arabes appellent *sirith*. Cette plante et son huile ont été de tout temps en grande réputation dans l'Orient. Les Babyloniens ne se servaient,

Digitized by Google

qui ont successivement changé la face de cette ville. Elle fut fondée, l'an du monde 2023, par le grand-prêtre Melchisedech. Il la nomma Salem, c'est-à-dire la Paix : elle n'occupait alors que les deux montagnes de Moria et d'Acra.

« Cinquante ans après sa fondation, elle fut conquise par les Jébuséens, qui bâtirent une forteresse sur le mont Sion : elle reçut alors le nom de Jérusalem, vision de Paix.

« Josué prit Jérusalem sans chasser entièrement les Jébuséens, qui se retirèrent dans la forteresse d'où David les expulsa. Ce prince agrandit la ville. Salomon, qui lui succéda, y ajouta de nouveaux ornements et bâtit le premier temple.

« Cinq ans après la mort de Salomon, Sesar, roi d'Egypte, attaqua Roboam, prit et pilla Jérusalem.

« Un demi-siècle après, Joas, roi d'Israel, la saccagea de nouveau.

« Plus tard, Nabuchodonosor renversa Jérusalem de fond en comble, brûla le temple, et transporta les Juifs à Babylone.

« Zorobabel, Esdras et Néhémie, soixante-dix ans après, rétablirent le temple et la ville, qu'Alexandre le Grand visita l'an du monde 3583. Mais Antiochus Epiphane la saccagea de nouveau, et plaça dans le temple l'idole de Jupiter Olympien.

« Les Machabées arrachèrent Jérusalem aux rois de

---

au rapport d'Hérodote, que de l'huile qu'ils exprimaient du sésame, mais avec plus de soin sans doute que les habitants de la Syrie ne le font aujourd'hui. Les Egyptiens donnent le nom de *tahine* au marc de l'huile de sésame, auquel ils ajoutent du miel et du jus de citron. Ce ragoût est fort en vogue parmi eux, quoiqu'il ne mérite guère de l'être.

Digitized by Google

l'Asie; mais Aristobule et Hircan se disputant plus tard la couronne, Pompée se rendit maître de Jérusalem et du temple, au nom des Romains.

« Les Juifs s'étant révoltés, Titus assiégea et prit Jérusalem; il brûla le temple, et fit périr quatorze cent mille Juifs, sans compter les prisonniers, les femmes et les enfants.

« Le reste de la nation juive s'étant soulevé de nouveau; Adrien achéva de détruire ce que Titus avait laissé debout dans l'ancienne Jérusalem. Il bâtit la nouvelle ville, et renferma le mont Calvaire dans l'enceinte des murailles.

« Constantin arracha Jérusalem à l'idolatrie, renversa les idoles élevées sur le sépulcre du Sauveur, et consacra les saints Lieux par des édifices qu'on y voit encore.

« L'an 613 de Jésus-Christ, Chosroès, roi des Perses, prit et ravagea Jérusalem, et enleva la vraie croix, qu'Héraclius y rapporta quatorze ans après.

« Neuf ans s'étaient à peine écoulés, que le calife Omar, troisième successeur de Mahomet, assiégea et prit l'infortunée Jérusalem, qui resta sous la domination turque jusqu'aux croisades, l'an 1099.

« Jérusalem devint très-florissante sous les rois chrétiens qui la possédèrent pendant près d'un siècle.

« Saladin s'en empara, après un siége assez court, en 1188.

« Les Karismiens y entrèrent plus tard, et en massacrèrent tous les habitants.

« Les Mamelouks succédèrent aux Karismiens.

« Sélim mit enfin un terme à toutes ces révolutions. L'an 1716 il devint maître de Jérusalem, qui est restée depuis sous la puissance des Turcs.

« Ne serait-ce pas ici le cas de s'écrier à la vue de cette dix-septième ombre de la Jérusalem primitive : « Jé-

Digitized by Google

rusalem, Jérusalem, pourquoi as-tu donc tué tes prophètes, et lapidé ceux que la divine miséricorde t'avait envoyés? Tu étais la cité de Dieu, et tu es devenue une ville d'anathème!....» Ce sont là du moins les graves souvenirs qui se présentèrent souvent à notre esprit au milieu de la cité de David, et comme les dernières paroles que nous lui adressâmes en nous éloignant.

« Puisse ce récit de notre visite aux saints Lieux intéresser la piété des fervents Associés de la Propagation de la Foi, et les dédommager un peu des privations que la distance leur impose, de ne visiter jamais eux-mêmes ces Lieux sacrés!

« Agréez, etc.

« J. B., *archevêque d'Icone.* »

Digitized by Google

MISSION DE SIAM.

Quoique la Lettre suivante soit un peu ancienne de date, les détails qu'elle contient nous engagent à ne pas en omettre la publication.

*Lettre de M. Candalh, missionnaire apostolique dans la mission de Siam, à M.****

Padang, dans l'île de Sumatra, le 6 février 1835.

« L'occasion qui nous avait été offerte, en septembre, de passer dans l'île de Nias, ayant manqué, nous avons dû différer notre projet jusqu'à nouvel ordre ; en attendant, nous sommes allés visiter les catholiques qui se trouvent répandus dans la grande île de Sumatra. Ces catholiques sont tous militaires au service de la Hollande, auxquels une partie de l'île appartient. Les postes les plus nombreux sont à quatre ou cinq journées de distance de la côte. Notre arrivée au camp fut un sujet de joie pour tous les soldats catholiques, et surtout pour plusieurs d'entre eux qui avaient des enfants à baptiser.

« L'île de Sumatra est une des plus grandes du globe ; l'intérieur, si l'on en excepte les portions occupées par les Hollandais, est encore à peu près inconnu. Le pays est divisé en une foule de petits royaumes, qui tirent leurs différents noms du nombre de villages qu'ils ren-

Digitized by Google

ferment. Le sol, quoique montagneux, est fertile; il produit trois récoltes de riz par année, beaucoup de café, de poivre, de cannelle, d'encens, de noix muscades, etc. On y trouve aussi des mines d'or; mais les Malais sont si paresseux, qu'ils ne se donnent pas la peine de les exploiter : ils ne travaillent que lorsqu'ils sont pressés par la faim, et ils sont extrêmement sobres; un peu de riz avec des piments est ordinairement leur nourriture.

« Leur religion est celle de Mahomet, à laquelle ils ont ajouté grand nombre de pratiques idolâtriques : ils y sont excessivement attachés; et qui entreprendrait la conversion de l'un d'entre eux, serait à peu près certain d'être assassiné par les autres. Ils commencent leur carême le 1er jour de janvier, et le finissent le 30 du même mois. Le 31me est un jour de réjouissance, dans lequel le grand-prêtre lit le Coran; mais lorsqu'il a achevé sa lecture, il doit vite pourvoir à sa sûreté; car ces peuples s'imaginent que s'ils peuvent le tuer alors, ils auront une récolte très-abondante. Fort heureusement pour celui de Padang, il se trouvait un régiment à la cérémonie de cette année; malgré cela, ce ne fut pas sans peine que les soldats parvinrent à l'empêcher d'être mis en pièces. Cependant ce jour est le seul que les prêtres malais aient à redouter : à peine est-il passé qu'ils reprennent sur ces peuples barbares tout leur ascendant ordinaire, et cet ascendant est immense.

« Depuis douze ans, les Hollandais font de grands efforts pour assujettir à leur empire les habitants de l'intérieur de l'île; mais ceux-ci leur résistent opiniâtrément, et l'on se fait de part et d'autre une guerre à mort : aussi la haine des Malais contre les Européens est-elle poussée au dernier terme, et il suffirait de s'éloigner un peu de Padang, du côté où il n'y a point de troupes, pour être certain d'être tué.

Digitized by Google

« Sur la côte occidentale de Sumatra, à peu près en face de l'île de Nias, se trouvent les Battaks ou Battas : ce terme, en langue du pays, signifie sale ou misérable. Cette nation est indépendante et anthropophage. Tous les ans, dans leurs grandes fêtes, ils mangent un certain nombre d'hommes ou de femmes, par principe religieux. Lorsqu'ils n'ont point de prisonniers, ils choisissent parmi eux ceux qui ont commis quelque faute, ou bien ceux qui ont des dettes et qui sont hors d'état de les payer. Dernièrement un capitaine me racontait qu'en traversant une partie de ce pays avec sa troupe, il aperçut une jeune fille attachée à un arbre et fondant en larmes. Il s'approche d'elle, et lui demande quel est le sujet de sa douleur : « Je suis condamnée, lui répond-elle, à être mangée aujourd'hui pour une petite dette que je ne puis acquitter. » Le capitaine, touché de compassion, compta la somme qu'elle devait, et la rendit ainsi à la vie. Il menaça bien ensuite les chefs du village de leur faire la guerre s'ils continuaient à manger des hommes, mais il n'y a pas lieu de croire que sa menace ait eu un grand effet. Au mois de juin dernier, nous apprîmes à Batavia que deux missionnaires protestants d'Amérique venaient de partir pour l'île de Nias ; et en arrivant à Padang, on nous annonça qu'ils avaient été mangés par les Battas, avec un de leurs domestiques. Voici comment on dit que les sauvages traitent les victimes qu'ils sont décidés à manger. On les attache à un arbre, les bras étendus ; alors le roi s'approche le premier, coupe d'abord les narines et les oreilles du patient, puis la chair qui se trouve dans le creux des mains et sous la plante des pieds : ce sont là, à leur goût, les morceaux les plus délicats. Après cette opération, il est permis à chacun de s'approcher et de couper un morceau de la victime, qui est ainsi dévorée vivante,

Digitized by Google

jusqu'à ce qu'on vienne à toucher les organes essentiels à la vie (1).

« Quant à l'île de Nias, qui se trouve à peu de distance de celle de Sumatra, elle est tout aussi inhospitalière, avec cette différence que les Nias ne mangent pas leurs ennemis ; ils se contentent de leur couper la

---

(1) Quelque épouvantables que soient ces faits, ils sont attestés par tous les voyageurs qui ont visité ces parages, et quelques-uns même en ont été témoins oculaires. Il paraît que c'est par respect pour leurs lois et les institutions de leurs ancêtres que les Battas sont anthropophages; car on ne les voit point, quel que soit leur goût pour la chair humaine, en manger hors des cas prévus par leur code sanguinaire. Sont condamnés à être *mangés vivants* : tous ceux qui ont commis quelque crime, ou qui ont été faits prisonniers de guerre. La sentence prononcée, les chefs boivent chacun un coup, formalité qui est équivalente à celle de signer chez nous un jugement. On laisse ensuite passer deux ou trois jours, pour donner au peuple le temps de se rassembler. Le jour fixé, le prisonnier est amené, et dévoré de la manière affreuse qui vient d'être décrite. La chair de la victime est mangée tantôt crue, tantôt grillée ; jamais ailleurs que sur le lieu du supplice, où l'on a soin de tenir prêts, pour l'assaisonner, des citrons, du sel et du poivre : on y ajoute souvent du riz. Jamais on ne boit de liqueurs fortes pendant cet affreux repas ; mais quelques individus apportent des bambous creux, qu'ils remplissent de sang et qu'ils boivent. Quoique les supplices soient publics, les hommes seuls y assistent, la chair humaine étant défendue aux femmes, qui s'en procurent cependant de temps à autre à la dérobée. La tête de la victime appartient au chef de l'assemblée : après l'avoir coupée, il l'emporte chez lui comme un trophée, et la suspend devant sa maison. Ainsi donc ces crimes épouvantables se commettent de sang-froid ; excepté pourtant lorsqu'il s'agit de prisonniers de guerre, car on les déterre quelquefois pour les dévorer quand on n'a pu les manger vivants. Voilà dans quel degré d'abrutissement et de barbarie tombent les peuples qui n'ont pas été éclairés du flambeau de la Foi, et quelquefois aussi ceux qui après l'avoir reçu le rejettent.

Digitized by Google

tête, ou de les empoisonner, ou bien encore de les vendre comme esclaves; mais le plus ordinairement ils font mourir les étrangers.

« Ces insulaires n'ont presque aucune religion; tout leur culte consiste à offrir des sacrifices au diable, qu'ils paraissent craindre beaucoup. Ils font ordinairement ces sacrifices quand ils sont malades, ou à la mort de leurs parents, afin que le diable ne fasse pas de mal au défunt. Chaque famille Nias a dans sa maison de petites statues en bois, très-grossièrement travaillées, représentant les parents défunts, ou faites du moins en leur honneur. Devant cette petite troupe rangée en ligne, est placée une statue plus grande, qu'ils appellent le grand Diable. Leurs sacrifices, ou ceux du moins que j'ai vu faire dans une maison de Nias, consistent à tuer deux poules, dont ils ont soin de conserver le sang; ils les font cuire ensuite avec du riz : alors le prêtre, qu'on appelle *Eré*, fait sortir tout le monde, et reste seul près des idoles, auxquelles il est censé donner à manger. Après être demeuré ainsi quelque temps tout seul, ce prêtre fait rentrer les assistants pour leur dire que la grande idole et les autres ont mangé des mets; tout le monde est alors dans la joie, et l'on se partage ce qui reste. Avant de se retirer, le prêtre a bien soin de se faire payer; sans cela, le sacrifice ne serait point agréable au diable. Pendant la cérémonie, et avant de tuer les poules, le prêtre Nias que je vis arrachait les plumes à ces pauvres animaux, et les plaçait sur des feuilles de cocotier, dont les niches des idoles étaient ornées. Il en plaça même une dans la main de la plus grande idole, en récitant des prières que personne ne comprenait; je ne sais s'il se comprenait lui-même : tant il y a que lui seul est censé savoir des prières; le peuple n'en apprend aucune.

Digitized by Google

J'ai voulu entrer en discussion avec ce prêtre, en présence de la famille ; je l'ai même engagé à donner à manger à ses idoles devant moi, mais il l'a constamment refusé : je m'y attendais. Alors je parlai de l'inutilité de pareilles cérémonies, du crime dont ils se rendent coupables en adorant les démons, puisqu'ils reconnaissent un Dieu bon, créateur unique de toutes choses : je leur représentai l'injustice d'adorer d'autres êtres que lui. L'assistant du prêtre me disait : « Cela est vrai, c'est juste — Pourquoi donc, lui répliquai-je, agissez-vous comme vous le faites ? — C'est, me répondit-il, que telle est la coutume chez nous. » Pour le prêtre, il ne disait mot ; il lui tardait d'avoir son argent et de s'en aller. Quelle pitié de voir ce pauvre peuple entre les mains de semblables fourbes !

« L'île de Nias a vingt lieues, au plus, de long, et autant de large ; elle est environnée d'autres îles plus petites. Son intérieur est tout-à-fait inconnu ; on y aperçoit beaucoup de montagnes, de rivières et de forêts. La population, selon toutes les apparences, est très-nombreuse. D'après le rapport des Nias qui sont ici, le pays est divisé en différents villages ; chaque village a son chef, indépendant des chefs des autres villages. Ces chefs se font la guerre sous le moindre prétexte, et cela dans le but de se procurer des esclaves. Les rois ne sont élus que pour un an. Chaque année, le nouvel élu est obligé de donner une fête à son peuple : elle consiste à faire tuer cinq à six cents cochons, animaux qui sont en grande abondance dans l'île, et après avoir mangé de cette viande, et du riz dont ils ne goûtent que dans les jours de fête (car les autres jours ils se contentent d'une grosse pomme de terre et de quelques herbes), ils se mettent tous à danser ; les hommes, d'un côté, se tenant par le petit doigt, et les femmes de

Digitized by Google

l'autre, dans la même attitude. Jamais les hommes et les femmes ne sont mêlés ensemble : un homme qui toucherait la main d'une femme autre qu'une de ses parentes, serait mis à mort sur-le-champ. Il est même expressément défendu aux hommes de parler aux femmes, à moins qu'elles ne soient de leur famille. La justice est très-sévère à Nias. Le coupable est traduit devant le roi, qui fait assembler tout le peuple dans un lieu destiné pour ces assemblées ; il expose le délit dont le coupable est accusé, et, du consentement du peuple, il prononce la sentence, qui est exécutée le même jour. Le patient est attaché à un arbre ; et le bourreau, qui est placé en face, lui fait sauter la tête d'un coup de sabre.

« L'argent monnayé n'a point de cours chez les Nias ; ils préfèrent l'or, le cuivre et le fer en barres. Les hommes et les femmes se couvrent de bracelets d'or ou de cuivre ; mais ils n'ont, du reste, presque aucun vêtement. A l'opposé des autres Malais, ils craignent beaucoup la mer. Voilà tout ce que j'ai pu apprendre sur ce peuple.

« Le 22 novembre dernier, une forte fièvre me conduisit aux portes de la mort. Dès le second jour je perdis toute connaissance, et je n'avais auprès de moi qu'un Nias qui était lui-même malade. Telle est la vie d'un Missionnaire : abandonné, souvent même rebuté des hommes, il doit apprendre à ne mettre sa confiance qu'en Dieu. Après tout, il ne perd rien à agir de la sorte ; car celui en qui il se confie est bien grand, et il ne délaisse jamais ceux qui placent en lui toute leur espérance.

« CANDALE, *miss. apost.* »

Digitized by Google

MISSIONS

DES LAZARISTES EN CHINE.

Lettre de M. Torrette, supérieur des missions des Lazaristes en Chine, à M. le Supérieur général de la Congrégation de St-Lazare.

Macao, le 28 mai 1835.

« Monsieur le Supérieur,

« En 1833, je vous avais adressé la relation du voyage de notre cher confrère M. Rameaux, depuis Macao jusque chez nos chrétiens du Hou-Pé. L'incendie qui brûla, à une petite distance du détroit de la Sonde, le vaisseau qui portait mes lettres, vous a privé du plaisir que je me flattais de vous procurer par la lecture des détails de ce voyage. Le 24 juillet 1834, je vous en envoyai une copie qui ne vous est pas encore parvenue. Je vais donc, pour la troisième fois, vous raconter les aventures de notre Confrère lors de son entrée dans le céleste Empire.

« La grande province du Hou-Quang, au centre de la Chine, est aujourd'hui divisée en deux parties, dont l'une septentrionale, que l'on appelle le Hou-Pé, et l'autre méridionale, nommée le Hou-Nan. Il ne faut pas confondre cette dernière province avec le Ho-Nan, qui est au nord du Hou-Pé, et où nous avons aussi une mission. C'était

Digitized by Google

dans cette dernière province, c'est-à-dire le Hou-Pé, que se rendait M. Rameaux : il avait donc la moitié de la Chine à traverser pour arriver au milieu de ses ouailles.

« Les premiers jours de son voyage se passèrent assez heureusement; mais à peine fut-il entré dans la partie méridionale du Hou-Quang, qu'un de ses porteurs le reconnut pour européen. Il faut observer ici que les deux provinces sont séparées par une chaîne de montagnes qu'il faut nécessairement traverser à pied ou en chaise ; et que, pour être moins exposé à la vue des passants, M. Rameaux se faisait porter avec son courrier. Déjà fort importun le long de la route, le porteur dont il est question était à peine arrivé à la première hôtellerie, qu'il n'eut rien de plus pressé que de faire part de sa découverte. La nouvelle s'en répandit bientôt dans tout le village, et en un instant la maison fut remplie de curieux qui faisaient leurs observations sur le pauvre Missionnaire : l'un faisait remarquer son nez, l'autre se portait la main sur les yeux, un troisième demandait qu'on lui montrât l'Européen. Nos voyageurs s'efforçaient de faire bonne contenance de leur mieux, sans manifester aucune crainte ; mais à la fin du repas, qui ne dut pas être long, M. Rameaux prit les devants avec son premier courrier, laissant au second le soin de payer leur hôte, et d'apporter les effets et les palanquins. Ils auraient bien désiré changer leur porteur dangereux, mais c'eût été trop s'exposer : ils savaient qu'en arrivant à la ville il trouverait main-forte ; il les y aurait suivis et même devancés ; le rusé courrier Paul aima mieux dissimuler, se proposant de lui donner le change un peu plus tard.

« Etant donc parvenu à Y-Tchang-Hien, ville du troisième ordre, chacun joua son rôle à sa manière : le porteur en publiant, dans l'auberge où l'on s'arrêta, les mêmes bruits que dans la précédente ; le courrier, on don-

Digitized by Google

nant des preuves de son adresse. Celui-ci, en arrivant, fit monter M. Rameaux dans un appartement où il devait être seul avec le second courrier, prit des habits propres, quelques toiles de coton qu'il s'était procurées, et descendit en toute hâte : « J'ai à parler au mandarin, dit-il au porteur, et des présents à lui faire; viens me les apporter. » Notre homme, bien surpris de ce début, chercha à s'excuser, car il craignait que ses propos ne lui attirassent quelque mauvaise affaire. Cependant il fallut obéir. Arrivé chez le mandarin, Paul se fait annoncer : il est reçu avec un empressement et une affabilité extraordinaires. Il fait ses présents, reçoit en retour des lettres de recommandation pour la ville voisine, et renvoie ensuite son porteur, qui ne se fit pas dire deux fois de partir, se gardant bien de prononcer de nouveau le nom d'Européen, et désavouant même ce qu'il avait avancé jusque là.

« Je dois vous dire maintenant comment Paul a pu mériter un accueil aussi favorable du mandarin. Dans une semblable expédition qu'il avait faite au Su-Tchuen quelques mois auparavant, en introduisant M. Marette du séminaire des Missions étrangères, il rencontra sur la route un des premiers employés de ce même mandarin, et voyagea pendant deux jours avec lui. Celui-ci, manquant de monnaie, s'adressa à un autre des courriers de M. Marette, le priant de lui prêter quelques pièces qu'il devait lui rendre à son arrivée. Le courrier lui en donna 200, qui font environ un franc; mais, craignant de n'en être pas remboursé en arrivant à la ville, il les lui redemanda dans la soirée. L'homme du prétoire lui répondit : « Comment voulez-vous que je vous les rende dans ce moment? vous savez que j'en ai déjà dépensé une partie, et que le reste peut à peine me suffire pour achever mon voyage. Soyez sans inquiétude, je vous satisferai aussitôt que nous serons arrivés. » Paul, témoin de ce

petit débat, et jugeant l'occasion favorable pour se faire un ami auprès du mandarin, fit glisser, à la manière chinoise, sous la manche de l'écrivain 600 sapèques, environ 3 francs, soit pour achever sa route, soit pour rembourser les 200 qu'il avait empruntées. Arrivé à la ville, l'écrivain voulut rendre à Paul toute la somme qu'il lui avait prêtée ; mais notre rusé conducteur ne voulut rien recevoir : il prévoyait bien ce qui arriva. L'écrivain s'empressa d'aller raconter à son maître son aventure, et la manière obligeante dont il avait été traité par un habitant de Canton, avec lequel il avait voyagé. Le mandarin voulut voir Paul, et lui donna des marques de sa bienveillance : « Quelle différence, lui disait-il, entre les habitants de Canton et ceux du Su-Tchuen ! Les premiers sont polis, tandis que les autres sont rustiques et grossiers. » Il lui donna ensuite des lettres de recommandation pour la ville voisine, et lui fit promettre de venir le voir à son retour du Su-Tchuen ; ce que Paul ne manqua pas de faire. Le mandarin le chargea de faire plusieurs emplettes à Canton, et de les lui apporter à la première occasion. Or c'était ce même mandarin qui reçut si bien Paul ; et les toiles de coton, et plusieurs autres objets qu'il alla lui offrir, étaient les commissions dont il l'avait pour lors chargé. Voilà une de ces mille circonstances heureuses, ménagées par la Providence pour favoriser l'entrée des Missionnaires dans la Chine.

« M. Rameaux, étant arrivé à la maison où les avait adressés le mandarin de Y-Tchang-Hien, fut agréablement surpris de voir l'empressement que l'on mit à chercher une barque pour lui et ses conducteurs. Le maître de la maison, ayant pris ses renseignements, dit à Paul : « D'après la recommandation qui m'a été adressée, j'ai fait tout mon possible pour vous être utile. Je vous fais donc observer que si vous voulez voyager sur une petite barque, vous

Digitized by Google

serez exposé à être pillé ; car, à cause de la disette, on rencontre sur toutes les routes une multitude de voleurs. D'un autre côté, je sais que vous ne pouvez pas louer une grande barque, qui vous coûterait au moins 80 piastres. Voici donc un arrangement que je vous propose. Deux mandarins qui sont ici vont partir demain pour le Hou-Pé, où vous vous rendrez : ils ont arrêté une grande barque, et ils consentent à vous céder une chambre, si vous voulez l'accepter. » La proposition était avantageuse pour de vrais Chinois ; mais elle était bien périlleuse pour la contrebande d'un Missionnaire. Cependant, danger pour danger, Paul, après avoir examiné attentivement la physionomie des deux mandarins, qui lui parut douce, accepta l'offre. Il alla aussitôt se présenter à eux pour leur offrir ses hommages, qu'ils accueillirent très-bien. Dès le lendemain on partit sur de petites barques pour aller joindre la grande, qui était à une journée de distance. M. Rameaux fit ce petit trajet séparément avec ses deux courriers : en passant devant une douane, ils furent si sévèrement visités et examinés, que M. Rameaux se crut un instant perdu. « Quel homme as-tu là, dit-on à Paul ? Quelle singulière figure ! sans doute il fume l'opium ? — Je vous assure que non, dit Paul, et vous pouvez vous en convaincre par la visite de nos effets. Ce que vous croyez remarquer d'extraordinaire en lui, il faut l'attribuer peut-être à sa surdité absolue. » Les douaniers s'avancent pour lui parler, ils crient de toutes leurs forces sans obtenir aucune réponse : « Tu es donc bien sourd, lui disent-ils ? — Je vous ai déjà dit, repartit Paul, qu'il n'entend rien ; à quoi bon vous épuiser inutilement ? » Alors on commence la visite, on le fouille scrupuleusement, on passe la main dans tous ses habits, on ouvre son coffre ; mais toutes les recherches sont inutiles ; ne trouvant rien qui puisse le compromettre, les douaniers le laissent aller.

Digitized by Google

« Nous voici maintenant dans la compagnie de nos deux mandarins. Nouveaux dangers pour le pauvre Missionnaire, nouvelles ruses de la part de Paul. Au moment du départ, arrive un malade qui demande en grâce une place dans la barque. Les mandarins, qui avaient réellement un bon cœur, le reçurent après quelques difficultés : ce malheureux mourut au bout de trois jours. La barque alors fut obligée de s'arrêter pendant huit jours, selon l'usage en pareille circonstance. Pendant tout ce temps, elle ne désemplit pas d'allants et de venants ; ce qui rendait la position de M. Rameaux bien critique, et d'autant plus périlleuse que dès le premier jour il avait été reconnu par le domestique du défunt, qui était de Canton. Il n'en avait pas fait un mystère ; la nouvelle en passa bientôt de bouche en bouche, et parvint jusqu'aux oreilles des deux mandarins voyageurs. Le plus jeune s'approcha de Paul en le touchant du bout du nez, et lui dit : « Hé ! dis-moi, ton maître !... Qu'est-ce que ce maître ? — Je ne sais, lui répondit Paul, ce que vous voulez me dire, ni quel est le but de vos questions. » L'autre mandarin, s'apercevant de l'embarras de Paul et connaissant le bruit qui courait, mit fin à la conversation en appelant son compagnon et lui reprochant son indiscrétion : « A quoi bon, lui dit-il, questionner ces gens ? ils vont au Hou-Pé comme nous ; ne vous inquiétez pas de ce qu'ils vont y faire. » Paul avait le cœur bien serré : son sac, si fécond en ruses, était épuisé ; il ne savait vraiment comment se tirer de ce mauvais pas. Le Cantonais excitait les matelots à se saisir du Missionnaire, les assurant qu'ils en obtiendraient bien une rançon de mille taels, environ 7000 francs. Ils l'eussent certainement fait s'ils n'eussent été intimidés par la présence des deux mandarins, qui, dans cette circonstance, et par une disposition bien visible de la Providence, au lieu d'être les accusateurs naturels et les juges du pauvre M. Ra-

Digitized by Google

meaux, devinrent ses protecteurs et ses sauveurs. La barque continuait à être pleine de curieux, et aucun ne retournait à terre sans s'être procuré la satisfaction de voir l'Européen : probablement même c'était le désir de le voir qui attirait tant de curieux pendant les huit jours qu'ils séjournèrent en cet endroit. Paul, voyant le danger devenir de jour en jour plus pressant, voulait descendre à terre et continuer la route à pied ; mais il désirait auparavant le faire agréer aux deux mandarins, et les remercier de leurs bontés. « Vous ne pouvez prudemment, lui répondirent ceux-ci, voyager par terre. Vous voyez qu'il y a un pied de neige sur les chemins ; et vous savez combien vous avez à craindre la rencontre des voleurs, qui sont partout en si grand nombre. Au surplus, ajouta l'un d'eux, nous connaissons toute votre affaire ; mais soyez tranquille, il ne vous arrivera rien de fâcheux, nous sommes là pour vous protéger. » Il n'en fallut pas davantage pour rassurer nos voyageurs dans leur fâcheuse position. Cependant Paul crut prudent, le jour de l'enlèvement du corps, où la foule était plus nombreuse qu'à l'ordinaire, de faire descendre M. Rameaux dans la cale, où il demeura toute la journée couché. Sur le soir, le plus âgé des deux mandarins dit à Paul : « Où est donc ton maître? je ne l'ai pas vu de toute la journée. — Je l'ai fait descendre dans la cale, lui répondit Paul. — Comment ! dans la cale ! reprit le mandarin ; tu veux donc aussi le faire mourir? Fais-le monter de suite, je le veux ; je t'ai déjà dit d'être tranquille ; je te le répète encore, vous n'avez rien à craindre. » Il les invita ensuite à dîner avec eux ; ce qui arriva quatre autres fois avant ou après cette circonstance. Cet honneur était pour eux une preuve non équivoque de bienveillance, et un frein à la méchanceté des satellites. Paul reprit alors courage ; mais il crut prudent de faire glisser quelques

Digitized by Google

piastres sous la manche du domestique du défunt, pour l'empêcher de faire de nouvelles indiscrétions et de nouvelles menaces, qui auraient pu avoir des suites fâcheuses. La précaution eut tout l'effet qu'il en attendait : le domestique se tut, et il ne fut plus question de rien. La barque arriva enfin à sa destination. M. Rameaux, après avoir appris de Paul la manière de prendre congé de leurs protecteurs, se présenta devant eux, et fit son salut avec tant de grâce qu'ils firent compliment à Paul de la bonne éducation et des manières distinguées de son maître. Du reste, M. Rameaux m'écrivait que, sous le rapport de la politesse, il n'avait rien vu de mieux en Europe que ces deux mandarins. Lorsqu'il mangeait avec eux il gardait le silence, parce qu'il n'était pas encore fort habile dans la langue chinoise. Une fois seulement il remercia l'un d'eux, qui lui avait offert d'un plat. Ils s'en amusèrent beaucoup, mais fort honnêtement. « Ton maître, dirent-ils un jour à Paul, a déjà mangé plusieurs fois avec nous ; aujourd'hui seulement il a dit : *to-sié lao-yé*, « bien obligé, « monsieur. » Pourquoi donc ne parle-t-il pas quelquefois ? nous serions bien aises de causer un peu avec lui. — Mon maître, repartit Paul, garde ordinairement le silence ; il n'est pas grand parleur de son naturel. » Mais Paul avait beau dire, ils savaient bien à quoi s'en tenir. Comme ils étaient des environs de Péking, ils avaient certainement entendu parler de notre sainte Religion et des occupations des Européens dans l'intérieur de l'empire : aussi ils se plaisaient quelquefois à le contrarier et à l'embarrasser par leurs questions. Dieu veuille les récompenser, dès cette vie, de la bonne œuvre qu'ils firent en faveur de notre cher confrère ! Qu'il leur donne surtout la connaissance de nos saints Mystères, et la force d'embrasser la Foi et d'observer ses préceptes ! Ils ont bien droit à notre reconnaissance : car, sans leur protection,

Digitized by Google

M. Rameaux était perdu, et la Chine serait privée d'un Missionnaire plein de zèle, qui fait et qui fera, longues années, je l'espère, un bien infini pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« TORRETTE, *miss. apost.* »

Lettre de M. Laribe, missionnaire apostolique en Chine, à M. Etienne, procureur-général de la Congrégation de St-Lazare, à Paris.

« LORSQUE je parvins dans la province où je me trouve actuellement, un de nos confrères chinois m'attendait, et me reçut dans une petite ville dans laquelle nous n'avons pas trente chrétiens : nous y demeurâmes ensemble quinze jours dans une très-vaste maison, où étaient à la vérité quatre familles chrétiennes, mais en même temps six familles de païens ; et la porte de cette maison était commune à tous. Les autres maisons voisines de celle-là avaient sans exception, pour habitants, des familles païennes ; malgré cela, matin et soir les chrétiens chantaient à haute voix leurs prières, et nous y célébrions le saint Sacrifice en plein jour. Les chrétiens de quelques autres localités, ayant appris mon arrivée, vinrent aussitôt me rendre visite ; et comme nous nous trouvions dans la Semaine-Sainte, ils passaient une grande partie des jours à chanter le Rosaire et d'autres prières. Le Vendredi-Saint et le jour de Pâques, il y eut prédication avec assez d'appareil. Ce lieu n'est cependant éloigné d'une ville du premier ordre, que d'un quart de lieue. Etonné d'un pareil début, j'interrogeai non-seulement notre confrère, mais les chrétiens eux-mêmes, pour savoir

Digitized by Google

si nous ne commettions pas une imprudence en agissant si ostensiblement. Ils me répondirent que non-seulement le peuple, mais les autorités elles-mêmes savaient fort bien qu'ils étaient serviteurs du Maître du ciel; et qu'il n'y avait rien à craindre, pourvu que l'on ignorât que je fusse Européen. « Deux ans auparavant, me dirent-ils, le mandarin nous a demandé expressément si nous avions pour chef un Européen; sur notre réponse négative, il nous a laissés en repos. »

« Je me transportai ensuite dans un lieu qui n'est éloigné de la même ville que d'une lieue et demie, et où, sur cinq cents âmes, nous ne comptons pas cent chrétiens. J'y passai près de deux mois dans une petite maisonnette destinée pour le Missionnaire en temps de visite, et dont le toit est couronné d'une croix en pierre qui a au moins deux pieds de haut. Je ne pus, en l'apercevant, m'empêcher d'en témoigner ma surprise; les chrétiens me dirent alors, en souriant, qu'ils allaient m'en faire voir une bien plus grande, et ils me conduisirent à leur cimetière, dans lequel je vis effectivement une autre croix d'une seule pierre, haute de plus de six pieds, et sur laquelle on a gravé, en caractère chinois de la dimension de deux pouces, le nom sacré de Jésus et tout le mystère de l'Incarnation. J'avoue cependant que nulle part ailleurs je n'ai rien trouvé encore de semblable.

« Je visitai également, à cette époque, pour me rendre aux instances des chrétiens, plusieurs autres lieux du même district; et je trouvai partout qu'on y pratiquait les cérémonies extérieures de notre sainte Religion avec la même sécurité. Enfin jusque dans la ville du premier ordre, dont j'ai déjà parlé, et dans laquelle nous comptons seulement cinquante chrétiens, on se conduit à peu près de même que dans les lieux les moins périlleux. On m'assura, dans cette ville, que parmi les domestiques du mandarin il y en avait deux qui étaient chrétiens. Je bé-

Digitized by Google

nissais Dieu de tout ce que je voyais, et pouvais à peine croire à mes propres yeux.

« Trois mois après je descendis à la ville capitale de la province, et me rendis à notre église ou résidence, que je trouvai bâtie hors de la ville, dans un lieu où il n'y a pas un seul chrétien. D'un côté est la grande route, et de l'autre des maisons de païens. Ceux-ci voient les chrétiens de l'intérieur de la ville entrer dans cette église et en sortir ; ils les entendent chanter leurs prières et les catéchistes prêcher : il en est de même des innombrables voyageurs qui passent journellement par cette route. Nos chrétiens, s'étant bientôt aperçus que le lieu était loin de me plaire, ne négligèrent rien pour m'inspirer de la confiance. « Pour ce qui est des païens qui avoisinent l'église, me disaient-ils, ils ne pensent même pas à nous inquiéter. — Mais les passants, leur répliquai-je? — Ces voyageurs, ajoutèrent-ils, disent seulement entre eux quelquefois, mais sans aucune conséquence : « Ah ! voilà des adorateurs du « Maître du ciel. » Ils me racontèrent ensuite que huit ans auparavant une persécution avait éclaté en cet endroit, comme pour me montrer qu'il ne pouvait plus y en avoir. Voici quelle fut l'occasion de cette persécution. Un très-riche païen faisait, tout près de cet endroit, les funérailles d'un de ses parents avec beaucoup de pompe, c'est-à-dire qu'il avait fait accompagner le convoi d'un assez grand nombre de mets, selon l'usage. Comme il se trouvait assez loin de sa maison, et qu'il n'avait rien apporté pour déposer ces objets du sacrifice, il vint emprunter deux tables, qu'une femme chrétienne des environs n'osa lui refuser, parce qu'elle était seule. Un de nos chrétiens arriva sur ces entrefaites : cette femme s'empressa de lui raconter ce qu'elle avait fait. Celui-ci entra aussitôt dans une sainte colère; et, sans examiner quelles pouvaient être les conséquences de sa démarche, il court au lieu de

Digitized by Google

la sépulture, jette par terre tout ce dont on avait chargé les tables, et les emporte. Les païens regardèrent cette conduite comme une grande injure qui leur était faite, injure d'autant plus impardonnable qu'il s'agissait d'un mort. De là grande rumeur, et ensuite dénonciation à l'autorité. Le mandarin, après avoir fait arrêter le chrétien en question, se transporta lui-même dans l'église, et en enleva toutes les plaques adossées aux colonnes, plaques sur lesquelles étaient gravés les mystères de notre sainte Religion. On crut alors tout perdu, et l'on demeura dans de très-grandes perplexités pendant plusieurs jours, après lesquels le mandarin fit rapporter les plaques enlevées, en disant qu'il les avait examinées, et qu'elles ne contenaient rien de mauvais. Il remit en même temps en liberté le chrétien prisonnier, et tout fut fini. Nos chrétiens concluent de ce fait qu'il n'y aura plus de persécution dans cet endroit, par la raison que l'autorité sait ce qui s'y passe, et qu'elle ne l'improuve pas. J'ai baptisé, en ce lieu, un domestique d'un mandarin du cinquième ordre, ainsi que sa fille.

« Je remontai ensuite un autre fleuve pour me rendre dans une autre chrétienté. Parvenu à une ville du premier ordre, je fus conduit par mes courriers à la maison de parade d'un mandarin, à la garde de laquelle trois soldats chrétiens étaient préposés. Là j'aperçus le portrait, en grand, de St. Vincent de Paul, placé dans le plus vaste et le plus beau de tous les appartements. Ce portrait était venu de France, et avait été donné par M. Torrette à l'un de ces soldats qui était allé à Macao. « Le mandarin l'a-t-il vu? m'écriai-je aussitôt. — Il l'a vu, me répondit-on; et en le voyant, il a dit en souriant: Voilà un bonze parfaite-« ment représenté. » Je vous avoue, cher Confrère, que j'eus de la peine à revenir de ma surprise. Jugez vous-même, d'après cela, si nous n'avons pas lieu d'espérer que la Religion jouira toujours ici d'une certaine tranquillité qui favorisera ses progrès.

Digitized by Google

« J'ai visité depuis un grand nombre d'autres chrétientés de ces trois districts ; et, quoique dans quelques-unes il faille user de certaines précautions, je n'ai pas moins trouvé partout de grands sujets d'étonnement pour un Européen. Dans les lieux où il n'y a pas eu encore de persécution, ces bons chrétiens me disent que par cette raison même il n'y en aura jamais ; et dans ceux où il y en a déjà eu, ils en concluent qu'il ne peut plus y en avoir, puisque le mandarin, les connaissant pour chrétiens, les laisse néanmoins tranquilles.

« C'en était assez pour changer toutes les idées que je m'étais formées de ces pays en arrivant. Peu à peu ma confiance augmenta, et bientôt me fit regarder comme possible la réunion de tous nos confrères ; réunion qui me paraissait bien désirable, afin de nous concerter sur les moyens à prendre pour le plus grand bien de notre mission. Cette réunion s'opéra en effet au lieu de ma résidence. Je leur parlai à tous alors de tout ce que j'avais entendu et vu dans les trois districts par lesquels j'avais passé, et leur demandai s'il en était de même dans les sept autres villes du premier ordre dont nous prenons soin. Ils me répondirent que tout s'y passait de même. « Il n'y a pas de lieu si retiré, ajoutèrent-ils, où il n'y ait au moins une ou deux familles chrétiennes ; les mandarins grands et petits en sont certainement instruits, et cependant on ne les tourmente point. Bien plus, au premier jour de l'année, les païens ont coutume de placer des objets superstitieux au-dehors et dans l'intérieur de leurs maisons, sur les deux battants de leurs principales portes et au-dessus des fenêtres : or les chrétiens, dans la même circonstance, placent dans les mêmes endroits des maximes de notre sainte Religion, avec le monogramme du Sauveur, et un autre formé du saint nom de Marie ; de sorte que personne ne peut ignorer quelle est leur croyance. Dans les endroits où les

Digitized by Google

chrétiens sont enterrés, les lettres J. H. S. (1) se trouvent également presque à toutes les tombes sur une large pierre érigée aux pieds du défunt; et sur cette pierre, à côté de son nom chinois, est aussi gravé son nom de baptême. »

« J'ai dit plusieurs fois que les chrétiens chantaient leurs prières : c'est une circonstance que vous ignorez sans doute, et qu'il est intéressant de vous faire connaître. Les Chinois ne savent ce que c'est que de réciter des prières comme on le fait en Europe, ils les chantent. Ils chantent même le *Confiteor* au tribunal de la Pénitence, ainsi que l'acte de contrition, dont ils entremêlent les paroles de soupirs et de sanglots. J'ai trouvé des endroits où, après la prière du soir, ils chantent le Catéchisme. L'un fait les questions en chantant, et les autres répondent de même. Du reste, ce chant est assez insipide; mais tel est l'usage: on chante en se lamentant à la mort d'un parent ou d'un ami; les Chinois chantent jusque dans l'expression de leur colère, ils s'injurient et se maudissent aussi en chantant.

« Par tous les détails que je viens de vous donner, cher Confrère, vous pouvez juger que nous ne sommes pas tout-à-fait dans la position où se trouvaient les Apôtres aux premiers temps de l'Eglise, alors que le glaive était partout levé sur la tête des chrétiens. Il est bien vrai qu'il existe des lois contre la Religion, lois qui ont prévu, dans les détails les plus minutieux, tous les cas qui pourraient se présenter; il est encore vrai que nous sommes à la merci des mandarins, qui ont en mains tous les moyens de sévir contre nous et les fidèles; mais il n'est pas moins vrai aussi que, lorsqu'il s'agit des chrétiens,

(1) *Jesus, hominum Salvator* : « Jésus, Sauveur des hommes. »

Digitized by Google

ces mêmes mandarins n'osent mettre la main à l'œuvre, de crainte de travailler contre eux-mêmes et de perdre leurs places, ce qui leur est arrivé dans presque toutes les persécutions. Je sais qu'ici la prise d'un Européen ne serait pas une petite affaire : si l'empereur venait à en être instruit, il faudrait s'informer par quelle province il est entré en Chine, et quelles étaient les petites et les grandes autorités qui l'administraient à l'époque où il s'y est introduit. Les lois les déclareraient toutes coupables, et par conséquent dignes de punition. On s'informerait dans quelles provinces il a séjourné ou même passé ; et malheur à tous les mandarins de ces provinces, parce qu'ils seraient entrés, sans le savoir, dans le complot de cet Européen ! « lequel ne s'est introduit en Chine, serait-il dit, que pour y faire des prosélytes, afin de s'emparer de l'empire. »

« Ne croyez pas cependant que nous soyons entièrement exempts d'inquiétude : nous sommes toujours des agneaux envoyés au milieu des loups. Si nous ne sommes pas absolument exposés au martyre, nous n'en sommes pas moins pour cela dans la nécessité de prendre des précautions. La moindre difficulté qui s'élève entre les chrétiens et les païens, et quelquefois entre les chrétiens eux-mêmes, suffit pour nous susciter quelque mauvaise affaire ; le seul espoir de tirer quelque argent de nous est pour un Chinois un motif plus que suffisant pour exciter contre nous quelque vexation. Ainsi, que ceux qui voudront venir partager nos travaux, ne se laissent point arrêter par la crainte de ne pas trouver en Chine la palme du martyre : ils la trouveront dans la pratique de toutes les vertus qui, auprès de Dieu, la font mériter. Ils auront de quoi exercer leur zèle et pratiquer cette constante abnégation de soi-même, qui n'est en soi qu'un long et douloureux martyre. Je les assure, du reste, qu'ils pourront opérer de grands biens ;

Digitized by Google

avec le secours toutefois des prières de tous les fervents catholiques d'Europe, auxquels nous nous recommandons très-instamment.

« Ces prières nous sont nécessaires sous bien des rapports. Si je ne vous ai pas écrit l'année dernière, c'est que les tribulations au milieu desquelles je me trouvais m'en ont empêché. J'étais alors au sein d'une chrétienté qui jouissait autrefois d'une grande aisance : elle possédait une assez vaste plaine, dont elle tirait d'abondantes récoltes, surtout en blé, riz, coton et oranges. Aujourd'hui, elle se trouve dans la plus grande misère. Peut-être l'abus des grâces de la part d'un certain nombre de chrétiens, ou les païens qui s'y trouvent encore en grand nombre, ont par leur superstition poussé à bout la patience de leur Créateur méconnu. Soit, du reste, que la cause des calamités vînt des païens ou des chrétiens, ou plutôt des uns et des autres ; ce qui arriva d'abord, fut que le froid extraordinaire de l'hiver de 1829 fit périr plus des trois quarts de leurs orangers, et puis une inondation extraordinaire qui eut lieu l'été suivant leur enleva toute la récolte. En 1830, 1831 et 1832, même malheur, provenant toujours du débordement de deux fortes rivières, au confluent desquelles ce pays, d'ailleurs si beau à voir, se trouve situé. En 1833, on compta jusqu'à neuf inondations. Dans cette circonstance je dus, comme beaucoup d'autres, passer une quinzaine de jours dans un galetas, où l'on monte par une trappe à l'aide d'une échelle, et où l'on est bien plus mal que dans nos greniers d'Europe : c'est là notre premier, deuxième et dernier étage. Les maisons dans ce pays, quoique très-vastes, n'ont qu'un rez-de-chaussée. L'année 1834, l'inondation fut encore bien plus effroyable ; de mémoire d'homme, on n'en avait pas vu de semblable dans ces contrées : couvertes d'eau dans toute leur étendue, elles offraient la perspective d'une petite mer. La première

Digitized by Google

nuit de l'inondation, l'eau monta de quatre à cinq pieds dans notre église; et la seconde, jusqu'à neuf à dix. Les murs de notre petit jardin furent renversés : en un mot, il n'y eut que notre église et une maison d'un chrétien qui résistèrent; toutes les autres furent ou entièrement détruites ou grandement endommagées, de sorte qu'aujourd'hui tous les nombreux villages de cette vaste et riche plaine ont disparu; il n'en reste que des débris.

« Il était naturel de penser que de semblables malheurs pendant cinq années consécutives, devaient en attirer bien d'autres. Des chaleurs insupportables, qui se firent sentir aussitôt que les eaux se furent retirées, occasionèrent en effet une peste qui était due sans doute aux exhalaisons d'une terre long-temps demeurée sous les eaux. Deux chrétientés en furent particulièrement atteintes. Cependant, au milieu de ces désastres, le bon Dieu me procurait bien des consolations; et si mon cœur était plongé dans la douleur en voyant nos pauvres chrétiens en proie à de si terribles fléaux, des larmes bien abondantes coulaient souvent de mes yeux en voyant combien la grâce opérait de merveilles, et combien d'âmes à l'occasion de ces calamités rentraient dans la voie du salut. C'était un grand adoucissement à ma douleur. Une circonstance surtout me consola beaucoup; et voici comment :

« En baptisant quatre adultes qui s'étaient convertis, et qui moururent de la peste peu après leur baptême, j'avais cru, pour de bonnes raisons, devoir différer à l'égard d'un catéchumène l'administration du sacrement. Bientôt on vient m'annoncer en toute hâte qu'il avait été atteint de la contagion, et qu'il se trouvait à l'extrémité : aussitôt je me mets en route, faisant toute la diligence possible pour pouvoir lui administrer le Baptême avant qu'il eût expiré. La distance était d'environ deux lieues : il me semble que je volais, tant je craignais que le malade ne

Digitized by Google

mourût avant mon arrivée. Vous pensez avec quelle ardeur je dirigeais vers Dieu mes prières en sa faveur pendant toute la route. Je le trouvai encore en vie, je pus même m'assurer de ses dispositions et lui administrer le Baptême; mais la cérémonie était à peine terminée, pendant que je me réjouissais avec nos chrétiens d'avoir eu le bonheur d'arriver à temps, qu'on vint m'avertir qu'il avait rendu le dernier soupir. Je me retirai en bénissant Dieu d'une grâce si insigne qu'il avait faite au défunt, et d'une si grande consolation qu'il m'avait accordée à moi-même.

« Ce n'est pas là encore tout ce que nos pauvres chrétiens devaient supporter de malheurs. Voici le troisième *Væ*, la famine qui se fait horriblement sentir depuis quelque temps. Je ne vous en exposerai pas toutes les horreurs; je vous dirai seulement que dans cet endroit la population païenne a diminué de moitié, soit par la mort, soit par l'émigration, soit par la vente des femmes et des enfants. Quant aux chrétiens, ils ne sont guère moins malheureux. Comment égaler et secourir tant d'infortunes? Dans des circonstances où chacun a à craindre de manquer du nécessaire, comment compter sur le bienfait de l'aumône? J'ai fait tout ce que j'ai pu jusqu'à présent, j'ai partagé avec eux le peu que j'avais, j'ai eu la consolation de pouvoir leur distribuer des secours abondants que M. Torrette m'a envoyés de Macao; mais qu'ils sont loin de suffire! Dieu veuille avoir pitié de ce pauvre peuple! Que le glaive de l'Ange exterminateur rentre dans le fourreau, que la miséricorde prenne la place de la justice, et que la bonté divine vienne adoucir l'amertume de tant de douleurs! C'est ma prière de tous les jours, de tous les instants. Veuillez vous unir à moi pour désarmer la colère de Dieu et obtenir grâce pour tant d'infortunés.

Digitized by Google

« Je termine ici ma lettre, déjà bien longue. Je vous recommande de nouveau nos intéressantes missions de Chine; je les recommande aux prières des pieux Associés de la Propagation de la Foi, à qui nous devons tant de reconnaissance, et que nous n'oublions point devant Dieu.

« Je suis, en l'amour de Notre-Seigneur et en l'union de vos saints Sacrifices, etc.

« LARIBE, *miss. apost.* »

LA Lettre suivante, écrite à peu près à la même date par les chrétiens de la province du Hou-Pé, et adressée par eux à M. Torrette, supérieur des Lazaristes à Macao, et à tous leurs amis d'Europe (tel est le titre de cette Lettre) contient aussi des détails sur les tristes événements dont il vient d'être question. On sera bien aise sans doute d'entendre comment s'expriment eux-mêmes ces hommes simples et pleins de foi, dont nous parlent si souvent les Missionnaires.

«.... DEPUIS 1831 jusqu'à ce jour, nous avons été tellement dénués de tout, et nous avons souffert une si horrible famine, que l'homme le plus éloquent ne saurait raconter les maux que nous avons éprouvés. Les hommes les plus durs, dont le cœur était de pierre et de fer, ont été émus de compassion et ont versé des larmes à la vue d'un si lamentable spectacle.

« Dans l'année 1831, à la cinquième lune, notre fleuve s'est enflé et s'est débordé avec tant de violence dans toute la campagne, qu'un nombre infini de maisons grandes et petites, arrachées de leurs fondements, ont été emportées au milieu des flots. Leurs débris ramassés n'ont pu servir qu'à faire cuire les aliments. Les cadavres de ceux

Digitized by Google

qui périrent dans cette inondation étaient en aussi grand nombre que les herbes qui s'élèvent au-dessus de la surface des eaux. Plusieurs, qui échappèrent à l'inondation, moururent au milieu des chemins, exténués, dévorés par la faim. Leurs corps, demeurés sans sépulture, sont devenus la proie des oiseaux et des chiens.

« Les jeunes gens allèrent habiter d'autres provinces. Les pères ont été séparés de leurs fils; les épouses, de leurs maris. Les mères, succombant à la fatigue et à la faim, abandonnaient sur les chemins, malgré leurs cris et leurs gémissements, les petits enfants qu'elles portaient et ceux qui les suivaient en tenant le bord de leur robe. Hélas! qui eût pu retenir ses larmes au spectacle déchirant de ces mères qui se séparaient de ces tendres enfants? La plupart des vieillards périrent dans les eaux qui submergèrent les vallées. Parmi ceux qui échappèrent, les uns étaient étendus sur les chemins, pleurant, gémissant; les autres, qui, n'ayant plus de forces, ne pouvaient fuir bien loin, gagnèrent des cavernes voisines, ou se bâtirent de petites cabanes avec de la paille, où ils se nourrissaient d'herbes et de choses immondes. Pour prendre leur sommeil, ils n'avaient d'autre oreiller que le bras passé sous la tête, et pour lit que la paille. D'autres enfin montèrent sur de petites barques pour prendre des poissons et des vers, afin de s'empêcher de mourir. Nus, ou couverts d'habits déchirés, ils étaient exposés aux vents et à la neige. Tous ces hommes, en butte à tant de malheurs, perdirent leurs forces et séchèrent comme le foin des champs : on ne voyait plus dans leurs corps que les os et les nerfs; leurs mains et leurs pieds étaient si faibles, qu'ils ne pouvaient se lever ni se tenir debout. Leur vie offrait l'image de la mort. Dans ces temps malheureux, ils ne pouvaient trouver auprès de personne de l'argent à emprunter, même à un gros intérêt; il n'y avait personne

Digitized by Google

qui se décidât à acheter leurs champs et à leur vendre des aliments. Les païens voulurent vendre leurs épouses, mais ils ne trouvèrent point d'acheteurs; aussi, n'ayant aucun moyen pour se conserver la vie, la plupart périrent misérablement.

« Dans ces calamités, combien moururent à l'insu de leurs parents! Dans les familles même les plus nombreuses, on ne pensait ni à son père ni à sa mère, le fléau exerçant ses ravages sur tout le monde : les vivants marchaient au milieu des morts nus et laissés sans sépulture. Si on les enterrait, ce qui arriva rarement, on en mettait un grand nombre dans la même fosse. Hélas! ces lugubres désastres n'étaient point le signe de la miséricorde de Dieu sur nous, mais bien celui de sa vengeance sur nos iniquités.

« Cette année, nous avons souffert un nouveau genre de malheurs; car, outre la sécheresse qui a été grande, d'innombrables sauterelles couvrirent la terre. Quand elles volaient dans l'air, semblables à des nuages épais, elles obscurcissaient le soleil et la lune. Ces insectes dévorèrent toutes les herbes des montagnes et des collines.

« En proie à tant de maux, pouvons-nous ne pas mettre notre confiance dans des hommes dont le cœur est ouvert aux infortunés? Nous espérons qu'ils tourneront des regards de pitié vers des pauvres qui gémissent sous le poids des tribulations. Que font les hommes dans les temps de sécheresse? ne regardent-ils pas l'arc-en-ciel qui annonce la pluie?

« Ce n'est point en vain que nous avons espéré; car déjà par l'entremise du Père Torrette, qui a demandé des secours en France, deux Pères, animés de la plus grande charité, ont volé auprès de nous. Ils ont apporté avec eux le feu sacré qui a fait fondre les glaces de nos cœurs; ils nous ont secourus dans toutes nos nécessités. Leurs

Digitized by Google

bienfaits ressemblent à ce miracle du Seigneur qui, avec cinq pains et deux petits poissons, nourrit cinq mille hommes dans le désert. Nous étions très-indignes de tant et de si grands effets de votre amour, lesquels peuvent être comparés à cette douce manne qui tomba du ciel, pendant quarante ans, pour la nourriture des Juifs dans le désert.

« Oh! combien est grande votre charité! que de fois nous la repassons dans notre esprit! mais nos forces sont au-dessous de nos sentiments. Nos ailes, comme les ailes de l'oiseau qui vient de naître, ne peuvent nous transporter au-delà de l'immensité des mers. Prosternés donc et tournés du côté de la mer, nous rendons à tous nos frères d'Europe des actions de grâces; nous les prions tous de pardonner à notre faiblesse, à notre ingratitude. Nous espérons qu'au jour du jugement les nombreux amis qu'ils se seront faits par le bon emploi de leurs biens, les recevront dans les tabernacles éternels, les couronneront et les placeront sur des trônes élevés.

« Vos très-humbles serviteurs,

« Laurent Ly, Philippe Lirou, Jean Kiang, Stanislas Yen, Pierre Liao-Tchu-Chen, Matthieu Yé-Youén-Sien, Paul Tcheu-Koang-Yen, Jacques Hu-Thouen-Youen,

« Au nom des chrétiens du Hou-Pé. »

Lettre de M. Baldus, missionnaire lazariste en Chine, à M. Etienne, procureur-général de la Congrégation de St-Lazare.

Hou-Pé, le 3 août 1835.

« Monsieur et très-cher Confrère,

« Durant les quatre mois que je passai à Macao, je n'eus qu'à rendre grâces à Dieu des consolations qu'il

Digitized by Google

me donnait sous tous les rapports. Il me fut bien précieux de me trouver dans la compagnie de quinze Missionnaires, français pour la plupart, qui attendaient le moment favorable pour se rendre à leur destination respective. Je les vis tous partir, pour ne plus les revoir. Enfin arriva inopinément mon jour, celui où je devais me dépouiller des manières et des habits français, pour adopter ceux de la Chine. M. Mouly, notre bon et vertueux confrère, était parti le matin, et moi je partis le soir; il allait par terre, et moi par mer; c'est-à-dire qu'il entra en Chine par la province de Quang-Tong, et que moi je la côtoyais sur une barque de chrétiens fokinois, afin de pénétrer dans l'intérieur par le pays de ces derniers. Je pus, pendant le cours de cette traversée, considérer à loisir les montagnes arides et escarpées de ces deux provinces : nous ne perdîmes jamais la terre de vue; et surtout chaque soir nos prudents navigateurs, selon la coutume du pays, avaient soin de jeter à l'eau leur ancre de bois. Cette traversée, qui dura deux mois, et que, sur un bon navire européen et avec un bon vent, nous eussions pu faire en quatre ou cinq jours, n'eut de remarquable que sa longueur. Le vent nous était contraire, et les Chinois ont la lenteur pour caractère. Nous étions presque sans cesse au milieu d'une multitude innombrable de barques, qui couvrent la surface de cette partie de la mer des Indes. Nous aperçûmes cependant au milieu d'elles, vers la province du Fo-Kien, distinctement et de très-près, deux navires européens, anglais probablement, stationnés non loin du rivage, et dont le principal commerce consiste en opium. Les Chinois, ceux surtout qui sont voisins de la mer, ont une fureur pour cette marchandise, qui cause des ravages épouvantables dans les familles où l'on en fait usage. L'abrutissement de la raison, le dépérissement des forces phy-

Digitized by Google

aiques, une mort prématurée pour le fumeur d'opium, la vente de tous ses biens, suivie de celle de sa femme et de ses enfants, une misère certaine et un enchaînement de crimes sont la suite ordinaire de cette funeste passion. C'est là le moindre souci des Européens, et particulièrement des Anglais, en qui la considération de l'humanité ne prévaut pas sur l'appât du gain. Les lois de la Chine sont impuissantes contre cette contrebande : « D'ailleurs, disent les Chinois, l'Empereur lui-même et les mandarins sont travaillés de cette passion de l'opium, et usent en secret de ce nouveau genre de tabac, qu'ils n'interdisent aux autres que quand ils n'ont pas d'argent à en attendre. » C'est vraiment une chose curieuse que de voir un Chinois, couché sur son lit depuis le matin jusqu'au soir, une lampe toujours allumée près de lui, muni de divers instruments de préparation, avaler à longs traits le poison des Anglais. J'ai eu l'occasion de voir, de mes propres yeux, ce spectacle aussi dégoûtant que ridicule.

« Non loin du rivage, vis-à-vis le milieu de la province du Fo-Kien, on rencontre une multitude d'îles charmantes par leur site et leur verdure ; nous nous hâtâmes cependant de passer outre, afin d'arriver au plus vite à l'endroit où réside le vieux Evêque du Fo-Kien. C'est dans ce lieu, appelé Ting-Tao, que j'ai trouvé chez ce vénérable doyen des Missionnaires de la Chine, à barbe longue et blanche, l'hospitalité la plus cordiale et la plus généreuse pendant près de trois semaines. Je l'ai vu entouré de la vénération et de l'amour de ses chrétiens, qui sont au nombre de cinquante à soixante mille, dispersés dans des chrétientés peu éloignées les unes des autres, parmi lesquelles il habite depuis près de quarante-cinq ans. La mission du Fo-Kien appartient aux Dominicains espagnols ; et elle est administrée en ce moment par cinq

Digitized by Google

Européens, y compris l'Evêque, et cinq ou six Prêtres chinois, aussi dominicains. Les Prêtres des missions étrangères de Paris ont aussi une petite chrétienté dans cette province; elle est dirigée par un Missionnaire français et un chinois. Les fidèles du Fo-Kien sont ceux, de tout ce vaste empire, qui jouissent d'une plus grande paix. Cette espèce de liberté, ils l'ont comme conquise sur la peur ou l'insouciance des mandarins, en se montrant courageux plus que ne le sont les Chinois des autres provinces. J'ai vu plusieurs de leurs églises, notamment celle de l'Evêque et celle du lieu où se trouve le séminaire, lequel est fort beau. Ces églises sont bien et assez grandes, les cérémonies s'y font aussi publiquement qu'en France.

«Enfin arriva le jour si désiré où, à proprement parler, j'allais entrer en Chine et m'exposer au danger. Il me restait encore bien du chemin à faire; j'avais trois provinces à traverser, chacune aussi grande que nos royaumes d'Europe : le Fo-Kien, le Kiang-Si et le Hou-Pé, à l'extrémité duquel je devais aller chercher le bon M. Rameaux. J'ai traversé le Fo-Kien et le Hou-Pé à pied, le Kiang-Si en bateau. Dans les parties du Fo-Kien voisines de la mer, durant un espace de 80 lieues, nous avons gravi des montagnes très-escarpées, où l'on trouve à peine du riz à manger. Après celles-ci, nous en avons trouvé d'autres couvertes d'arbres à the plantés avec beaucoup d'ordre et de symétrie, à peu près comme la vigne en France; et partout une multitude de personnes occupées à en ramasser et préparer les feuilles. C'est là que l'on trouve le meilleur thé de toute la Chine. Sur la route, dans toute cette province, on rencontre, à peu près à chaque demi-lieue, des hangars construits par une main bienfaisante pour la commodité des voyageurs. C'est là qu'en été surtout on se repose, qu'on se fait d'importunes questions sur le pays d'où l'on est, sur sa pro-

Digitized by Google

fession, et que selon la coutume on échange une pipe de tabac. Pour moi, j'étais parcimonieux de cérémonies, et surtout avare de paroles; j'avais bien soin de ne questionner personne sur ses affaires, trop heureux quand je pouvais éviter de subir moi-même des interrogations. Je m'en tirais cependant assez bien, surtout dans le Fo-Kien et le Kiang-Si. Comme, dans ces deux provinces, le langage est un patois que les Chinois des autres provinces ne comprennent pas, je répondais en langue mandarine (1);

---

(1) On ne doit point entendre par langue mandarine une langue spéciale que parlent les mandarins chinois, comme la langue latine est actuellement en Europe une langue particulière aux personnes instruites : il n'existe point en Chine de langue de ce genre; la langue des mandarins, des lettrés, etc., est la langue ordinaire, la langue commune en Chine, c'est-à-dire celle qui est parlée dans le plus grand nombre des provinces : commune par opposition aux dialectes particuliers, qui ne sont compris que dans un nombre très-limité de provinces. C'est ainsi que la langue du Fo-Kien n'est entendue en aucun autre endroit de l'empire; il en est de même de la langue de Canton, de celle de Tché-Kiang et de Chang-Tong.

La langue commune est appelée par les Chinois *kouan hoas*, *communia verba*, langue vulgaire, parce que le mot *kouan* signifie commune. Nous rappellerons, à cette occasion, que le mot de *mandarin* est une désignation appliquée aux magistrats chinois par les Portugais, de la langue desquels ce mot dérive. En Chine les magistrats sont appelés *Kouan*, parce qu'ils sont les officiers publics, comme en Europe les maires, adjoints, etc.; et c'est sans doute parce que le même mot signifie public et magistrat, qu'on a appelé en Europe la langue vulgaire, langue des magistrats, langue mandarine. — Nous conserverons néanmoins ces noms à l'avenir dans les relations et les lettres que nous publierons encore, puisque l'usage de les employer a prévalu; mais nous avons cru cette explication nécessaire. C'est improprement aussi que les Portugais ont appelé *Vice-Roi* celui qui gouverne en chef une province, en Chine; le magistrat qui a cette charge est désigné sous le nom de *Houng-Tou*, *generalis Gubernator*, Gouverneur général.

Digitized by Google

je disais gravement que je ne savais parler que le vrai mandarin, qu'ainsi il nous était impossible de lier conversation, et que du reste ils pouvaient s'entretenir avec mes courriers qui savaient leur idiôme. Ces espèces de hangars sont parfois de jolies galeries, et presque toujours la demeure d'une ou de plusieurs idoles. Ici c'est l'énorme et monstrueuse carcasse de *Fou;* là c'est la déesse impudique *Kouan-In;* ailleurs c'est un prophète que les dévots voyageurs consultent sur le succès de leurs affaires.

« Enfin, au bout de treize jours de marche, après avoir traversé grand nombre de villes considérables, à remparts de briques presque écroulés, j'arrivai à Kien-Tchang-Fou, une des villes principales du Kiang-Si, dans laquelle je fus retenu près de dix jours tant par une inondation considérable du fleuve qui la traverse, que par les instances réitérées de nos chrétiens de cet endroit et des environs, qui voulaient absolument me garder au milieu d'eux, ou du moins pendant quelques mois. Ils me le demandaient en se prosternant à mes pieds, et avec des démonstrations de respect et de vénération qui me touchèrent jusqu'aux larmes. Quelle foi vive dans ces pauvres chrétiens! Oh! qu'ils connaissent bien le prix des secours spirituels qui leur manquent si souvent, pendant que tant d'autres les ont en abondance sans en profiter! Il est impossible de comprendre ce qu'éprouve un Missionnaire dans une semblable circonstance, et quelle consolation il goûte en voyant de si beaux sentiments. Qu'il sait alors apprécier le don inestimable de sa vocation!

« Les eaux du fleuve s'étant un peu retirées, je pris deux nouveaux courriers et une barque, et je me remis en route. Deux jours après nous arrivâmes à Nan-Tchang-Fou, capitale de la province du Kiang-Si, et dans ce mo-

Digitized by Google

ment la résidence de M. Laribe : il s'y trouvait avec un confrère chinois. Je n'essaierai pas de vous dépeindre tout ce que mon cœur éprouva en embrassant ce cher et respectable confrère : je passai avec lui cinq jours; mais bientôt deux courriers du Hou-Pé, envoyés à ma découverte par M. Rameaux, vinrent me rejoindre et presser mon départ. Il fallut donc me hâter de rompre le doux repos dont je jouissais. Je descendis pendant quatre ou cinq jours un fleuve immense, où il me parut que je retrouvais la mer et ses gros marsouins qui venaient se jouer autour de notre barque. Ce fleuve est certainement un des plus considérables du monde; il descend dans la province appelée Kiang-Nan, à laquelle il donne son nom, c'est-à-dire fleuve du midi : c'est là qu'il se jette dans la mer. En le quittant, je remontai un de ses bras, qui est aussi d'une étendue prodigieuse, jusqu'à Ou-Tchang-Fou, capitale de la province du Hou-Quang, dont le Hou-Pé, où je me rendais, n'est qu'une partie. Cette ville, presque aussi peuplée que Paris, est très-considérable par son commerce et le nombre de ses navires, qui y sont plus nombreux que dans tous les ports de France pris ensemble. Sans compter une multitude innombrable de barques de commerce, dont les mâts réunis forment comme une vaste forêt, on y voit continuellement rangés avec symétrie 1500 ou 2000 navires uniquement chargés de sel. Ce fut dans cette ville que fut martyrisé notre vénérable confrère M. Clet. Elle a un aspect assez imposant. Il est une autre ville appelée Han-Keou, qui n'est séparée de la première que par un vaste fleuve, et qui est aussi très-considérable par son commerce, et peut-être plus habitée que la capitale de la France. C'est là que commence notre mission du Hou-Pé. Ainsi, nous ne sommes séparés de la chrétienté dirigée par les Missionnaires de la Propagande que par un fleuve, mais

Digitized by Google

ce fleuve est bien large. Après avoir séjourné deux jours dans cet endroit chez nos chrétiens qui me reçurent comme un Ange qui descend du ciel, je montai sur une très-jolie barque; et dans moins de trois jours j'arrivai à Mien-Hyang, patrie de M. Ly. J'y demeurai six à sept jours dans la maison d'un de ses parents, médecin. Ce fut là que, pour la première fois, je me hasardai à prêcher en chinois à un assez grand nombre de chrétiens réunis le dimanche pour entendre la sainte Messe. Après avoir attendu en vain une barque de chrétiens qui fut arrêtée par la violence du vent contraire, pressé par mon impatience et celle de M. Rameaux, dont je reçus encore une lettre, je recommençai mes courses à pied, laissant la plupart de mes effets pour une meilleure occasion. Au bout de cinq jours je me trouvai dans une autre chrétienté, appelée Gan-To-Fou, où je m'arrêtai très-peu de temps. Ce fut dans ce voyage que j'eus tout le loisir de contempler les tristes restes d'une inondation qui, il y a trois ans, avait couvert ce pays de ruines, porté la peste et la famine chez nos chrétiens, et causé la mort d'une multitude innombrable de païens. Lorsque l'on considère l'étendue de ces plaines, on ne pourrait jamais croire qu'il pût y avoir un débordement de fleuve assez considérable pour les envahir. Cependant comment en douter en voyant ces lieux, autrefois couverts de riches moissons de riz, de froment, de coton, etc., qui ne sont aujourd'hui qu'une plage de sable où l'on s'enfonce sans presque pouvoir se dégager. Je fus moi-même arrêté par une nouvelle inondation qui s'étendait à deux ou trois lieues; cependant, en changeant de route, je pus continuer mon voyage. Nous marchâmes encore pendant six jours, après lesquels nous nous trouvâmes au milieu d'une multitude de montagnes très-hautes et escarpées : ce n'était pas, comme on le voit

Digitized by Google

ordinairement, une chaîne qui sert de bornes à un pays; c'était un espace immense où les montagnes se trouvent plantées comme des quilles sur une plate-forme. C'était la nouvelle patrie que Dieu me destinait, et où il m'a fait arriver sans accident et en parfaite santé.

« Ma lettre, quoique bien longue, aurait pu renfermer encore plusieurs petits détails qui ne seraient pas sans intérêt. J'aurais pu, par exemple, raconter les cérémonies superstitieuses dont j'ai été témoin sur les fleuves et sur terre, et vous y auriez vu de quoi déplorer l'aveuglement de ce pauvre peuple. J'aurais pu vous parler des grandes pagodes, peuplées d'un grand nombre de bonzes, qui veillent à la garde de leurs monstrueuses idoles; de leurs processions tumultueuses, accompagnées d'une musique barbare, où l'on porte le feu sacré et une divinité tutélaire. J'aurais encore pu vous dire un mot des gémissements sans larmes que des inconsolables vont pousser auprès de la demeure des morts, à une heure fixe, où ils interrompent brusquement leur rire pour singer des pleurs qu'ils n'ont pas besoin d'essuyer. Le respect pour les morts, que l'on représente comme si extraordinaire en Chine, n'est vraiment en réalité qu'une grimace d'usage. Dans ce pays, tout est dans la coutume, et rien dans le sentiment. C'est un phénomène en Chine, non qu'un enfant illégitime voie le jour, mais qu'il vive seulement quelques heures; on s'en est bientôt débarrassé. Dans ce pays, où l'on prétend avoir tant de respect pour les morts, rien de plus commun que de rencontrer des cadavres étendus sur les chemins publics, sans qu'aucun des nombreux Chinois, qui y marchent pour ainsi dire dessus, se mette en peine de les enlever au moins comme immondices. Tel fils qui lorsque son père meurt dans la maison fait tant de cérémonies autour de son corps, le laisserait gisant dans

Digitized by Google

la rue, s'il l'y voyait sans être reconnu, bien content de s'épargner les frais des funérailles. J'ai moi-même rencontré sur ma route six ou sept de ces cadavres abandonnés.

« Je termine en réclamant le secours de vos prières pour le succès du ministère qui m'est confié, et suis, etc.

« BALDUS, *miss. apost.* »

NOUVELLES DIVERSES DES MISSIONS

UNE Lettre que M. Maubant écrivait avant d'entrer en Corée, et qui nous a été communiquée, contient, sur les derniers instants du saint Evêque de Capse, quelques détails que nous nous empressons de conserver dans les Annales : « Quoique les privations, les fatigues et les peines de tout genre essuyées par le Prélat, soit sous le climat brûlant de l'Inde, soit en parcourant le vaste empire de la Chine, fussent extrêmes, son amour pour la mortification était tel qu'il observait encore un jeûne rigoureux, et ne diminuait rien de ses prières. Chaque semaine il en récitait beaucoup, et une entre autres, tous les jours, pour le succès de sa laborieuse entreprise et pour les charitables fidèles de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, vivants et morts. Depuis quelque temps il était sujet à de violents maux de tête; le froid déjà si rigoureux de la Tartarie, à l'époque du mois d'octobre où l'on se trouvait, aggrava ses infirmités et le réduisit bientôt à un état tel qu'il ne put plus digérer aucune nourriture, pas même le lait, qu'il prenait avec moins de répugnance que toute autre chose. Son estomac épuisé rejetait, et sans altéra-

tion, tout ce qui lui était offert. C'était le 20 octobre; il venait de se laver les pieds et de se faire raser, on finissait de lui arranger les cheveux à la manière des Chinois, lorsque tout-à-coup il se sentit saisi d'une vive douleur, et serrant sa tête entre ses deux mains, il s'écria : « Assez, assez ! » et alla se jeter sur son lit. Il prononça encore quelques mots européens, sans doute les noms de Jésus et de Marie, puis il perdit l'usage de la parole. Le Prêtre chinois qui l'accompagnait se hâta de lui administrer l'Extrême-Onction, lui applique l'indulgence plénière, et récita auprès de son lit les prières des agonisants ; peu après, Mgr. de Capse rendit sa belle âme à son Créateur. Il y avait peu de temps que, dans un bourg de la Tartarie, il avait été reconnu pour Européen : la Providence l'avait délivré de ce nouveau danger, comme de tant d'autres qu'il avait courus... » M. Maubant finit en disant qu'il est disposé à profiter de la bonne disposition des Coréens et à se présenter à eux à la place de Mgr. de Capse, pour entrer dans leur pays. Une autre Lettre de M. Chastan, en date du 1er mai 1836, annonce l'entrée en Corée de M. Maubant, effectuée par les soins de l'infatigable conducteur de Mgr. de Capse, le fidèle Joseph. Ce dernier était revenu à Péking, où il se préparait à recevoir les Ordres sacrés et à conduire M. Chastan en Corée. En attendant l'arrivée de quelque Prêtre européen, il devait établir ensuite, dans le Léao-Tong, une maison de procure, intermédiaire entre Macao et la nouvelle mission.

On apprendra encore avec intérêt que M. Imbert, l'un des plus anciens Missionnaires du Su-Tchuen, a été nommé Vicaire apostolique de la Corée, en remplacement de feu Mgr. Bruguières ; les bulles qui lui confèrent cette importante et périlleuse dignité doivent être actuellement parvenues à leur destination. Enfin, une

Digitized by Google

Lettre que le Prêtre chinois Pacifique Ly adressait, le 3 novembre 1835, à Mgr. de Capse dont il ignorait la mort, porte le détail des sacrements administrés par lui pendant le cours d'une année dans la capitale des Coréens; le voici : adultes baptisés, 315; adultes baptisés sous condition, dans le doute s'ils l'ont été, 94; cérémonies du baptême suppléées à des adultes, 186 baptêmes d'enfants, 23; cérémonies suppléées à des enfants, 35; confirmations, 13; confessions annuelles, 158; communions annuelles, 147; extrêmes-onctions, 7; mariages, 6. Le P. Pacifique parle aussi de cinq maisons qu'il a disposées dans la ville, de manière à pouvoir y célébrer la sainte Messe, et de trois à l'extérieur.

DÉPART DE MISSIONNAIRES.

Les Missionnaires destinés pour le Maduré dans l'Inde, et dont le départ avait été retardé par diverses circonstances, se sont embarqués, le 5 juillet, à Bordeaux, pour Pondichéry. Ils sont au nombre de quatre : MM. Bertrand, Duranquet, Garnier, Alexandre Martin. Avec eux est parti un autre Prêtre, M. Boulogue, destiné pour la mission de Calcutta. Les Missionnaires du Maduré sont sous la juridiction de Mgr. l'Evêque de Drusipare, résidant à Pondichéry.

Trois autres Missionnaires sont partis dans une autre direction; ces derniers sont Lazaristes, et vont dans le Levant. M. Gros est destiné pour la mission de Smyrne, et MM. Basset et Amaye pour les missions de Syrie. Quatre Frères de la même Congrégation les accompagnent et sont envoyés, un à Smyrne, un autre à Santorin, et deux à Constantinople.

Enfin, on annonce comme très-prochain le départ de deux Missionnaires, l'un français et l'autre anglais, pour la nouvelle mission de la Jamaïque.

FIN DU LIVe CAHIER.

Digitized by Google

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

RECUEIL PÉRIODIQUE

DES LETTRES DES ÉVÊQUES ET DES MISSIONNAIRES DES MISSIONS DES DEUX MONDES, ET DE TOUS LES DOCUMENTS RELATIFS AUX MISSIONS ET A L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

COLLECTION FAISANT SUITE AUX LETTRES ÉDIFIANTES.

NOVEMBRE 1837. — N° LV.

DEUXIÈME ÉDITION.

A LYON,
CHEZ L'ÉDITEUR DES ANNALES,
RUE DU PÉRAT, N° 6.
1843.

Digitized by Google

Cet Ouvrage se vend au profit de l'Association.

Prix de ce Cahier. . . . . 75 c.

Digitized by Google

MISSIONS DE LA CHINE.

En publiant aujourd'hui une carte des Missions de la Chine, nous l'accompagnerons, selon notre usage, de quelques notes explicatives.

La Chine, indépendamment même des pays qui lui sont soumis comme tributaires, est un des plus riches, des plus peuplés et des plus vastes empires du monde. Bornée d'un côté par la mer, de l'autre par les différents pays de la Tartarie, du Thibet et de l'Inde au delà du Gange, elle se trouve ainsi circonscrite dans une forme presque circulaire. Les peuples qui habitent cette contrée immense ne lui donnent pas, dans leur langue, d'autre nom que celui de l'Empire, le Monde, le Royaume du milieu. Quelquefois cependant aussi ils la désignent sous celui de la dynastie qui règne au moment où ils parlent.

Le climat d'un pays qui s'étend depuis le tropique jusqu'au 56e degré, doit différer infiniment selon les provinces : celui de la Chine offre, en effet, beaucoup de variations. L'hiver est très-rigoureux à Péking ; au nord de la capitale, le froid est comparable à celui de la Sibérie ; la chaleur de Canton ressemble à celle de l'Indostan.

La population de cette vaste contrée a été l'objet de grands débats entre les Européens. Les Chinois tiennent pourtant, avec beaucoup de soin, des états statistiques et des relevés des dénombrements ; mais il y des classes nombreuses qui ne sont point comprises dans les recensements, et

Digitized by Google

c'est sur ces classes que portent les différences énormes qui s'observent entre les calculs des auteurs les plus dignes de foi.

La nation chinoise est paisible, laborieuse, patiente et, jusqu'à un certain point, polie; mais chez aucune autre peut-être ne se montre d'une manière plus tranchée, d'un côté, ce que peut le génie de l'homme pour la civilisation matérielle et l'organisation extérieure; de l'autre, ce qui manque et manquera toujours à un peuple qui ne connaît point la vraie Religion, ou qui, la connaissant, la dédaigne dans la pratique.

Considérée sous le premier rapport, la Chine offre à l'œil du spectateur de sages et durables institutions. Ces institutions, maintenues par la politique et la conduite uniforme des empereurs, ont traversé les siècles et se sont profondément empreintes dans les mœurs. L'ordre social, assis dès la plus haute antiquité sur des bases habilement calculées, semble y reposer d'une manière inébranlable. Là on ne connaît point ce despotisme militaire que le mahométisme a établi dans le reste de l'Asie. La piété filiale, la vénération pour le souverain, l'obéissance à ses délégués sont en honneur. Le mariage, devant les lois du moins, n'est pas, comme chez les Musulmans, un vain nom; bien que la polygamie soit permise ou tolérée, une seule femme a le titre et les droits d'épouse, les autres sont censées à son service.

Tel est le premier point de vue sous lequel on peut envisager la Chine; mais si l'on jette d'un autre côté ses regards, des vices affreux se présentent et viennent enlaidir encore le côté défectueux du premier tableau. L'orgueil des Chinois est poussé au dernier terme : un disciple de Confucius ne croit rien pouvoir apprendre d'aucun autre. L'amour de l'argent est effréné, le vol très-fréquent, la justice souvent vénale. L'amour filial est plus apparent que réel;

Digitized by Google

la coutume et une sorte de respect humain sont les seuls motifs des marques extérieures de vénération prodiguées aux morts, et le sentiment opposé se décèle en mille circonstances. Les mœurs, pour être ostensiblement et jusqu'à un certain point réglées, n'en sont pas pour cela plus pures : la corruption engendre des crimes abominables, l'infanticide est très-fréquent, et non-seulement il est inouï qu'un enfant illégitime conserve la vie ; mais très-souvent des mères dénaturées étouffent de leurs mains le fruit de leurs propres entrailles. L'usage d'exposer les enfants dans les rues et sur les chemins a prévalu à tel point, que le gouvernement est obligé de le tolérer, et que tous les moyens qu'il a employés pour arrêter un si affreux désordre ont été sans grand résultat. Nouvelle et triste preuve, entre tant d'autres, que les règlements et les lois humaines ne constituent pas une civilisation réelle ; qu'un peuple n'en est pas moins barbare pour avoir des institutions fort belles, quand ces institutions ne reposent pas sur la vérité qui est de Dieu, et qu'il a révélée aux hommes ! Que la Chine devienne chrétienne, tout ce qu'il y a dans ses lois de principes sages acquièrent une sanction nouvelle, et la plus forte de toutes ; les vertus naturelles à ses habitants deviennent plus solides, les règlements extérieurs plus efficaces, parce que le Christianisme arrête les désordres dans leur propre source, que sa charité est plus industrieuse que l'amour seul de l'humanité, qu'elle sait mieux aussi réparer les suites du vice, et en réprimer les progrès quand elle n'a pu le prévenir.

Trois religions sont admises en Chine : la première est celle des lettrés, dont Confucius est le fondateur ; elle a pour base une sorte de panthéisme philosophique, diversement interprété suivant les époques. D'après cette doctrine, toutes les idées de morale sont uniquement appuyées sur l'amour de l'ordre et d'une certaine conformité avec

Digitized by Google

les vues du *Ciel*, mot vaguement exprimé, qui a été regardé par les uns comme comprenant l'idée de Dieu, et a été pris par d'autres dans une acception toute matérielle. Cette religion, si on peut l'appeler ainsi, n'admet ni prêtres, ni images ; chaque magistrat est censé l'exercer dans le cercle de ses fonctions, et l'empereur lui-même en est le patriarche. Généralement tous les lettrés s'y attachent ; mais comme il est naturel à l'homme d'avoir un culte qui se produise au-dehors de quelque manière, les sectateurs de Confucius ne renoncent point pour cela aux pratiques des deux autres religions, surtout à celles de la seconde, qui est regardée comme la plus ancienne en Chine. Celle-ci n'est au fond qu'un véritable polythéisme : un culte idolâtrique est rendu au Ciel, aux génies de la terre et des astres, à ceux des montagnes et des fleuves, aux âmes des parents défunts ; des prêtres et des prêtresses, voués au célibat, pratiquent habituellement la magie, l'astrologie et mille autres superstitions ridicules.

La troisième religion est celle de Boudha, venue de l'Inde, et répandue en Chine deux siècles avant notre ère. Le nom de Boudha, que les Chinois transcrivirent *Fo-Tho*, a, par abréviation, formé le nom de *Fo*. Les prêtres boudhistes gardent aussi le célibat ; mais négligeant pour la plupart l'étude de la philosophie de leur secte, philosophie extrêmement embrouillée, ils enseignent une idolâtrie réelle qui se montre au-dehors par beaucoup de cérémonies dans leurs temples, et des figures allégoriques monstrueuses.

On trouve encore en Chine des mahométans, quelques juifs qui ont passé très-anciennement des provinces les plus orientales de la Perse, et des manichéens, sectaires des premiers siècles de l'Eglise, lesquels ont eu autrefois des établissements dans la Tartarie. Plus tard nous parlerons des catholiques.

Digitized by Google

On a pensé pendant long-temps que le pouvoir résidait tout entier, en Chine, entre les mains de l'empereur; on sait maintenant que certaines classes de magistrats ont droit de représentation. Le souverain est obligé d'ailleurs de choisir ses agents, d'après des règles fixes, dans le corps des lettrés. Ces derniers forment donc une aristocratie qui se recrute perpétuellement par les examens et les concours.

Toutes les affaires de l'état sont distribuées en six ministères ou conseils. Le territoire est partagé en 21 provinces, dont plusieurs offrent une étendue et une population égale à celle des royaumes les plus puissants de l'Europe. Le gouverneur-général, que nous nommons vice-roi, a ordinairement deux provinces sous son administration; il y a, en outre, dans chacune un intendant et divers autres magistrats secondaires. Les provinces sont partagées en départements (fou), ceux-ci en arrondissements (tcheou), et les derniers en districts (hian). Les villes n'ont d'autre nom que celui du département, de l'arrondissement ou du district dont elles sont le chef-lieu. Les rangs des habitants sont déterminés relativement à l'estime qu'on en fait; les professions se classent dans cet ordre, les lettrés, les laboureurs, les artisans et les marchands.

L'histoire de la Chine remonte, avec plus ou moins de certitude, jusqu'aux temps voisins du déluge (1). Fou-Hi passe pour avoir été le fondateur de l'empire; mais son règne, et celui de plusieurs de ses successeurs, est rempli de circonstances fabuleuses. Le commerce de la soie,

(1) Voir, sur la chronologie chinoise, la Note de Mgr. Bruguière, évêque de Capse, insérée dans les Annales, N° L, pag. 332 et suiv.

Digitized by Google

nommée *ser* par les Tartares voisins de la Chine, a porté dans l'Occident, dès la plus haute antiquité, la renommée d'un grand empire situé à l'extrémité de l'Orient : aussi les Chinois et leur pays ont-ils été connus des Romains et des Grecs sous le nom de Sères ou de Sériques. Le nom *Tsin*, donné à une dynastie qui commença à régner 256 ans avant J. C., a prévalu en Europe depuis que les Portugais ont abordé en Chine par les mers de l'Inde. Le nom de *Cathaï* ou *Kithaï*, célèbre dans le moyen-âge, est venu de celui des Kitans, qui occupaient les provinces septentrionales de l'Europe. Il s'est conservé chez les Russes, qui s'en servent encore aujourd'hui.

Les Indiens, les Persans, et même les Arabes, avaient commencé depuis longtemps à commercer avec les provinces méridionales de la Chine : les Romains y vinrent dans les premiers siècles de notre ère. Les Grecs de Bysance y pénétrèrent par le nord, un peu plus tard, à la suite des caravanes de la Perse et de la Boukharie. Au moyen-âge, des Religieux et des négociants d'Europe visitèrent la Chine, alors soumise aux Mongols : Marc Pol, Vénitien, la parcourut dans toute son étendue. On oublia la Chine pendant près de deux siècles, après lesquels les Portugais en firent de nouveau la découverte vers 1517. Saint François Xavier forma le projet d'y prêcher la Foi, en 1552 ; et le P. Matthieu Ricci, jésuite, exécuta ce même projet, en 1582, en entrant en Chine par la province du Quang-Tong. Il fut même mandé à Péking par l'empereur, à cause de ses connaissances en mathématiques ; et il mourut dans cette capitale, en 1610, à l'âge de quatre-vingt-huit ans.

Pendant la conquête de la Chine par les Tartares orientaux, en 1664, les Missionnaires, portugais pour la plupart, qui s'y étaient introduits, furent obligés de se disperser et de se cacher dans les provinces. La Religion

Digitized by Google

chrétienne fit peu de progrès dans ces temps de troubles; elle ne commença à fleurir que lorsqu'ils furent calmés. En 1685, six Jésuites français furent envoyés en Chine (1); ils arrivèrent à Péking le 21 mars 1688.

L'empereur Kang-Hi, prince éclairé, ami des arts et des sciences de l'Europe, régnait alors. Il fut toute sa vie favorable aux Missionnaires, les honora publiquement de sa protection, en occupa plusieurs dans son palais, et surtout dans le tribunal des mathématiques. Enfin, par un édit solennel, daté du mois de mars 1692, il leur accorda la permission de prêcher publiquement leur loi, qu'il avait étudiée et qu'il estimait. Le nombre des Missionnaires augmenta; il en vint de différents ordres religieux : celui des chrétiens croissait en proportion. Nous ne pouvons dire précisément à quel chiffre il parvint; mais il devait être fort élevé, à l'estimer par les progrès dont parlent les lettres des Missionnaires de cette époque. En 1703, le Père François Noel écrivait que vingt ans auparavant les Jésuites portugais, fondateurs de la Mission de la Chine, avaient déjà, dans la province seule de Nanking, plus de cent églises et de cent mille chrétiens. De 1694 à 1703, les Jésuites de Péking seulement baptisaient annuellement de six à sept cents adultes. Dans les provinces, le nombre était plus considérable encore; il n'était pas rare de voir un seul Missionnaire baptiser de mille à quinze cents personnes dans une année.

Le culte catholique étant ouvertement permis, de tous côtés s'élevèrent des églises en l'honneur du vrai Dieu; dans peu on en compta quatre dans la capitale. Elles

(1) C'étaient les Pères de Fontenay, Tachard, Gerbillon, Lecomte, de Videlou, et Bouvet, tous sujets distingués et capables de remplir, même en France, des emplois importants.

Digitized by Google

purent, sans contredit, être comptées parmi les plus beaux édifices de la Chine. On vit se former des congrégations d'hommes, des confréries pieuses; et plus de huit cents dames s'occupaient journellement, à Péking, des bonnes œuvres convenables à leur sexe.

Toutefois, cet état de prospérité dura peu : la jalousie des grands mandarins, éveillée par la supériorité trop évidente du génie européen, excita diverses persécutions dans les provinces. Elles furent tempérées encore néanmoins par les dispositions bien connues de l'empereur Kang-Hi; mais ce prince étant mort en 1722, Yong-Tching, son successeur, donna, en 1724, un édit qui expulsait tous les Européens de l'empire : il y eut alors plusieurs martyrs. Le fils de Yong-Tching, l'empereur Kien-Long, quoique d'un caractère assez doux, se prêta néanmoins aux persécutions suscitées contre les chrétiens : en 1736 il ordonna des recherches contre eux, et surtout contre les Prêtres qui étaient cachés parmi les fidèles. En 1784, nouvelle persécution. L'empereur Kia-King, qui monta sur le trône en 1795, enchérit sur les dispositions hostiles de ses prédécesseurs. En 1805, la position des Missionnaires résidants à Péking, dont le crédit avait toujours été, malgré tant de traverses, plus ou moins utile à la Religion, changea subitement d'une manière désespérée. Une persécution plus terrible que les précédentes éclata. La cause de cette persécution fut la prise d'une carte géographique que le R. P. Adéodat avait dressée, et qu'il envoyait à Rome pour faire fixer les limites de la mission italienne, dont il faisait partie, avec la mission portugaise. Cette malheureuse carte compromit toutes les missions; elle fut, aux yeux des Chinois, un moyen par lequel les Missionnaires donnaient connaissance de l'empire aux gouvernements européens, afin de leur en faciliter

Digitized by Google

l'invasion (1). La maison française de Péking fut rigoureusement visitée, et les chrétiens tourmentés de toutes manières : plusieurs subirent des supplices affreux; d'autres furent condamnés à l'exil. L'empereur fit faire la recherche des livres de religion, pour les détruire, et briser les planches d'imprimerie. Alors parut le sévère réglement concernant la police des églises de la capitale; en voici les principales dispositions : Chaque grand mandarin préposé à l'administration des églises nommera deux substituts pour les surveiller, et quatre inspecteurs pour les visiter fréquemment; on effacera les inscriptions qui sont sur les portes des églises, et que les empereurs eux-mêmes avaient fait mettre. Ces inscriptions portaient : « Maison du Seigneur du ciel. » Les Chinois ne pourront entrer chez les Européens; les Européens ne pourront aller qu'au tribunal des mathématiques, ils seront accompagnés d'un satellite. Les Européens feront traduire par les Russes les lettres qu'ils enverront en Europe et à Canton; on traduira de même celles qui leur seront adressées. Dès-lors l'empereur refusa de recevoir à sa cour aucun nouveau Missionnaire; apprenant même que les deux derniers (2), auxquels après de longs délais il avait donné permission de venir, étaient à quelques lieues de Péking, il leur envoya l'ordre de retourner et de sortir au plus tôt de l'empire.

En 1811, ensuite d'un libelle présenté à Kia-King contre les chrétiens, il fut décidé qu'il ne resterait plus à Péking que trois Missionnaires employés au tribunal des mathématiques, et un quatrième comme interprète. Les Missionnaires de la Propagande partirent donc, et leur église

---

(1) Voir les Annales, tom. Ier, N° IV, pag. 152 et suiv.

(2) C'étaient MM. Richenet et Dumazet, français.

Digitized by Google

fut ruinée. Peu après, deux autres églises furent saisies et détruites de même : sur les ruines de l'une d'elles, on éleva une salle de spectacle. Il ne reste plus maintenant que celle de Mgr. l'Evêque de Nanking, lazariste portugais ; et comme il est très-âgé, on attend sans doute sa fin pour s'en emparer : après lui, il n'y aura plus un seul Européen reconnu et toléré dans la capitale.

Tant que vécut l'empereur Kia-King, il ne cessa de tourmenter les chrétiens ; mais la plus cruelle des persécutions qu'il leur fit subir fut, sans doute, celle qu'il suscita en 1814. Plus ou moins violente, elle dura, sans interruption, jusqu'à sa mort. Cette persécution s'étendit dans toute la Chine ; elle fut terrible surtout dans la province du Su-Tchuen, où le clergé, tant européen qu'indigène, se trouva bientôt réduit au tiers de ce qu'il était auparavant. Il y eut à cette époque un grand nombre de martyrs, parmi lesquels le vénérable Evêque de Tabraca, Mgr. Dufresse, vicaire apostolique du Su-Tchuen, décapité pour la Foi le 14 septembre 1815. En 1818 et 1819, les mandarins continuèrent leurs perquisitions pour arrêter les Missionnaires, et leurs violences contre les fidèles pour les faire apostasier. Dans la province du Hou-Quang, M. Clet, Missionnaire lazariste, âgé de soixante-douze ans, fut condamné à être étranglé et mis à mort le 18 août 1819.

Enfin, ce cruel persécuteur des chrétiens, l'empereur Kia-King, mourut subitement en Tartarie, le 2 septembre 1820. Tao-Kouang, son fils, qui lui succéda, ne se montra guère plus favorablement disposé dans le commencement de son règne ; le sang coula encore : la persécution cependant fut moins vive peu après ; elle s'amortit, et, bien que les édits de proscription subsistent, leur application dépend aujourd'hui des dispositions des vice-rois et de celles des grands mandarins ; or, leur intérêt propre,

Digitized by Google

comme nous l'avons plusieurs fois fait connaître, les engage à ne point molester les chrétiens (1). On dirait même que l'empereur les tolère sciemment; on assure qu'il connaît leur Religion, et qu'il a pour elle de l'estime. Le peu de suite donné au décret lancé en 1836 (2), semble venir à l'appui de cette opinion. Ce décret paraît avoir été surtout dirigé contre les Anglais, dont l'empereur redouté l'influence. On a saisi depuis des livres catholiques, et l'on ne sache pas qu'il en soit rien résulté de fâcheux.

Telles sont les épreuves à travers lesquelles le Christianisme a passé en Chine. Tant de persécutions successives ont diminué beaucoup, en certains endroits, le nombre de ses fidèles; la mission de Péking et celle de Nanking ont le plus souffert sous ce rapport. Toutefois, bien loin de la détruire entièrement, les violences exercées contre elle n'ont fait que donner à la Religion de Jésus-Christ une force toute nouvelle; la vue des tourments, le sang même des martyrs a enfanté de nouveaux chrétiens, et l'Eglise de Chine a gagné en vigueur ce qu'elle peut avoir perdu en nombre. La Religion du Sauveur, connue aujourd'hui dans tout l'empire, n'attend qu'une favorable occasion pour se développer rapidement : voilà pourquoi les Missionnaires, dans toutes leurs lettres, pressent si vivement leurs frères d'Europe d'unir aussi leurs prières pour obtenir la conversion de l'empereur. Il ne faudrait qu'un Constantin, ne cessent-ils de le dire, et l'Eglise compterait bientôt dans son sein près de trois cent millions de nouveaux fidèles.

Toutes les missions de la Chine sont partagées en trois

---

(1) Annales, N° LII, p. 448.

(2) Voir Annales, N° LII, p. 464.

Digitized by Google

grands vicariats apostoliques et trois évêchés. Les premiers sont ceux du Chan-Si, du Fo-Kien et du Su-Tchuen. Les évêchés ont pour titre Péking, Nanking et Macao. Chaque vicariat apostolique a deux évêques : le chef de la mission et un coadjuteur. Le vicariat apostolique du Chan-Si comprend les quatre provinces du Chan-Si, du Sen-Si, du Kan-Siou et du Hou-Quang. Cette mission est desservie par des Franciscains italiens de la Propagande; leur séminaire est à Naples (1). Le nombre des Missionnaires européens qui se trouvent dans le Chan-Si, outre les deux Evêques, est de cinq; celui des Prêtres indigènes, dix-sept; des chrétiens, environ soixante mille, dont dix mille dans le Hou-Pé. Cette dernière province est nouvellement formée d'une division du Hou-Quang; les Lazaristes français en ont le soin. Les chrétiens du Chan-Si jouissent d'une sorte de tolérance par rapport à la Religion. Le vicariat apostolique du Fo-Kien est à la charge des Dominicains espagnols de Manille; le Vicaire apostolique et son Coadjuteur ont avec eux cinq Religieux et neuf Prêtres indigènes. La mission dont il est question est une des plus florissantes et des plus libres de la Chine : le culte, en certains endroits, y est public; elle compte trente mille fidèles, presque tous réunis dans une seule province. Le Kiang-Si et le Tché-Kiang renferment, en outre, le premier six mille, et le second près de trois mille chrétiens. Là se retrouvent encore les Missionnaires français de St-Lazare. Enfin, l'île de Formose forme le complément du vicariat apostolique du Fo-Kien. Le vicariat apostolique du Su-Tchuen comprend la vaste

(1) Ce séminaire a été fondé par Matthieu Ripa, en 1732, pour l'éducation de jeunes Chinois qu'on amène de leur patrie à Naples, et qui, après avoir reçu la prêtrise, sont renvoyés en Chine pour y travailler aux missions.

Digitized by Google

province de ce nom, et de plus, le Yu-Nan et le Kouei-Tcheou. Il est confié au séminaire français des Missions étrangères, de Paris. Il y a actuellement au Su-Tchuen deux Evêques, neuf Prêtres européens, trente indigènes, et cinquante-deux mille chrétiens.

L'évêché de Péking se compose des provinces du Pé-Tché-Ly et du Chang-Tong. Mgr. l'Evêque de Nanking, résidant à Péking, est administrateur de ce diocèse. Le nombre des chrétiens est d'environ quarante mille dans ces deux provinces; celui du clergé nous est inconnu. Les Lazaristes ont, dans la portion de cette chrétienté qu'ils desservent, un Missionnaire français et cinq Prêtres chinois.

L'évêché de Nanking est gouverné par un Vicaire-Général de l'Evêque qui réside, comme il vient d'être dit, dans la capitale. Les Lazaristes français prennent soin d'une partie des chrétiens qui se trouvent dans les provinces du Ho-Nan et du Kiang-Nan, lesquelles forment la circonscription de ce diocèse.

L'évêché de Macao se compose des provinces de Quang-Tong, de Quang-Si et de l'île de Hai-Nan. Il est administré par un chapitre, le siége étant depuis long-temps vacant. Les Prêtres indigènes ont seuls le soin de ces provinces, où les Européens ne sauraient se cacher, à l'exception toutefois de la ville de Macao, dans laquelle on compte quatre à cinq mille chrétiens sur une population de douze mille âmes. Le nombre des chrétiens dans toute l'étendue de l'évêché s'élève, dit-on, à quarante mille.

C'est à Macao que résident les Procureurs des diverses missions: c'est là que se trouve aussi le séminaire de Chinois de la congrégation de St-Lazare; lequel, établi primitivement à Péking, fut transféré par M. Lamiot dans la ville dont nous parlons, à l'époque de la persécution, en 1805. Un autre séminaire de Chinois, dirigé par la même Société, est établi dans un village de la Tartarie, au-delà de la grande muraille.

Digitized by Google

MISSIONS
DES LAZARISTES EN CHINE.

Lettre de M. Mouly, missionnaire apostolique, à M. le Supérieur général de la Congrégation de St-Lazare, à Paris.

Si-Ouen-Ise ou Sivang, en Tartarie, le 12 octobre 1835.

« Monsieur le Supérieur,

« C'est du lieu même de ma destination que j'ai l'honneur de vous écrire. La divine Providence, qui avait si bien veillé sur moi durant ma traversée de France à Macao, m'a favorisé de la même protection durant le long voyage que j'avais encore à faire pour arriver en Tartarie. Vous ne serez pas peu consolé en apprenant que, malgré les dangers innombrables et de tout genre auxquels je me regardais comme exposé sur terre et sur mer, je suis parvenu assez promptement et sans la moindre mauvaise aventure au lieu qui m'était destiné par l'obéissance. Aidez-moi, Monsieur le Supérieur, à en remercier l'auteur de tout bien.

« Ce fut auprès du bon et respectable M. Rameaux que je fis mes premiers essais dans le ministère apostolique de la Chine. Après avoir passé quelques jours avec lui, il se sépara de moi pour trois semaines seulement. Il me quitta le lundi de Pâques pour se rendre dans sa résidence

Digitized by Google

des montagnes du Hou-Pé, où sa présence était nécessaire. Je m'y rendis ensuite moi-même. La maison est bâtie sur le flanc d'une montagne, dans un site agréable, au centre de deux mille chrétiens disséminés dans un espace de deux lieues. Elle est construite de terre, couverte en chaume, et par conséquent de la plus grande simplicité. Telles sont d'ailleurs en général les maisons de ces montagnes, que l'on n'aperçoit guère que lorsqu'on y est arrivé. A une petite distance de la maison, les chrétiens me montrèrent l'emplacement où était autrefois une chapelle de la Sainte Vierge, qui fut détruite quelques années avant la prise et la mort de M. Clet. Cette chapelle était la merveille du pays; et elle inspirait une telle vénération, que le mandarin qui la fit abattre hésita long-temps à en entreprendre la destruction : il ne s'y résolut que forcé par les poursuites d'un concurrent jaloux qui l'avait accusé de ne pas faire son devoir, de favoriser les chrétiens en laissant subsister une chapelle élevée à la Religion proscrite. Tout près de cette chapelle était une école, qui fut aussi ruinée. M. Rameaux vient d'en faire construire une autre un peu au-dessous de l'emplacement de la première. Un catéchiste y instruit tous les jours les enfants les moins, pauvres dont les parents peuvent se passer; et le dimanche, tous s'y réunissent pour le catéchisme. Cette école sert en même temps de chapelle. On y a pratiqué aussi deux chambres pour entendre les confessions, et recevoir les personnes du sexe qui ont besoin de parler au Missionnaire. Là les chrétiens sont très-fervents, et peuvent seuls occuper constamment deux Missionnaires : il n'est pas nécessaire de les engager à se confesser, il serait plutôt besoin au contraire de modérer leur empressement. M. Rameaux, se voyant excédé de fatigue, voulut établir que le samedi seulement serait le jour consacré à entendre les confessions ; mais il fallut renoncer à cette mesure, qui était impraticable. Rien de

Digitized by Google

plus édifiant que cette chrétienté ; on dirait la communauté la plus fervente ; j'en étais dans l'admiration. Tous les jours, grand concours de fidèles à la sainte Messe ; je voyais des femmes même fort âgées, appuyées sur un bâton, venant de plus d'une demi-lieue pour satisfaire leur piété. Le nombre augmentait considérablement le dimanche, quoique la sainte Messe se célébrât en deux ou trois endroits un peu éloignés. N'apercevant que très-peu de maisons, je ne pouvais m'expliquer d'où pouvait sortir tant de monde, et je remerciais Dieu de tout mon cœur de me rendre témoin d'un spectacle aussi touchant dans une terre infidèle. Jamais je ne me serais attendu à trouver une chrétienté tout entière aussi édifiante en Chine : je ne me souviens pas d'avoir rien vu de semblable, même en France. L'état florissant de cette chrétienté est dû au zèle et au dévouement apostolique de M. Rameaux : avant lui, depuis la mort de M. Clet, c'est-à-dire depuis seize ans, aucun des Missionnaires chinois n'avait eu le courage de pénétrer dans ces montagnes, où l'on est beaucoup plus exposé que partout ailleurs. A peine l'arrivée d'un nouveau Missionnaire européen fut-elle connue, que les chrétiens d'un district de ces montagnes, éloigné d'une lieue de notre résidence, s'empressèrent de venir m'inviter à aller célébrer au milieu d'eux la fête de l'Ascension. Ce fut une consolation pour moi de me rendre à leurs désirs : je me hasardai même, pressé par les vives instances que l'on me faisait, à entendre quelques confessions. Je ne pouvais encore dire que quelques mots chinois ; mais j'avais étudié un examen de conscience, ce qui m'aidait beaucoup. M. Rameaux m'encouragea, m'assurant que cet essai me serait très-utile pour apprendre le chinois, et pour me rendre plus tôt capable d'exercer le saint ministère. Je pus en effet me convaincre, par expérience, qu'en confessant j'apprenais à parler ; de manière qu'après avoir entendu une cinquantaine de confessions, j'entendis très-facilement

Digitized by Google

les autres. Ce commencement de la vie de missionnaire était bien doux et bien consolant.

« Comme je me disposais à quitter M. Rameaux pour continuer ma route vers la Tartarie, arriva M. Ouang. Ce bon confrère nous annonça qu'une révolte avait éclaté dans le Ho-Nan, qu'un mandarin avait été tué, et qu'on avait envoyé des troupes du Hou-Pé pour châtier les révoltés et rétablir l'ordre. La circonstance était critique pour un voyageur, surtout pour un voyageur européen. J'avais plus à craindre des soldats que de tout autre : au lieu de protéger les voyageurs, pour l'ordinaire ils les vexent, et quelquefois même ils les volent. J'avais surtout à éviter leurs interrogations importunes, qu'il est difficile de décliner sans donner des soupçons. Nous nous rappelions que M. Aubain avait été pris en chemin dans une circonstance toute semblable. Ce respectable Missionnaire se rendait auprès du Vicaire apostolique du Chan-Si pour traiter des affaires de sa mission, lorsque, interrogé en chemin qui il était, et ne pouvant se tirer d'embarras sans mentir, il fut obligé de répondre qu'il était européen. Il fut incontinent conduit en prison. Le petit mandarin crut avoir fait une bonne capture; mais le mandarin supérieur, à qui il déféra le jugement, lui répondit qu'il s'était mis dans une mauvaise affaire, qu'il ne voulait pas s'en charger, et qu'il eût à s'en tirer seul comme il pourrait. Celui-ci n'osant renvoyer M. Aubain et ne pouvant poursuivre son jugement, prit le parti de le faire empoisonner dans la prison. Nous crûmes donc prudent de prendre nos précautions avant de nous mettre en route. Il fut décidé alors que je me rendrais au lieu de la sépulture des Missionnaires, à une lieue de Péking, lieu où M. Han était allé préparer ce qui était nécessaire pour y passer trois jours, après lesquels je devais partir au plus vite pour la Tartarie, avant que la persécution s'étendît et nous empêchât de nous cacher.

Digitized by Google

« Arrivé à la maison de notre sépulture, j'y fus donc reçu par M. Han. Vous serez bien aise, sans doute, que j'entre dans quelques détails sur ce lieu mémorable à tant d'égards, et sur lequel vous n'avez probablement encore reçu aucun renseignement. Je fus d'abord conduit à la chapelle: c'est un bâtiment assez vaste, situé derrière la maison, de laquelle il est entièrement séparé. Il s'y trouve trois autels parallèlement placés. Celui du milieu est dédié à Notre-Seigneur, sous le titre de Sauveur du monde; il est surmonté d'un beau tableau peint de main de maître, et entouré d'un beau cadre doré. L'autel de droite est dédié à la Sainte Vierge, sous le titre de l'immaculée Conception; celui de gauche est dédié à l'Ange gardien. On n'y voit aucun autre tableau que celui de Notre-Seigneur, dont je viens de parler : cependant toute la chapelle est peinte. Les peintures représentent de belles perspectives d'Europe, des vases de fleurs, des colonnades, etc.; elles sont d'une beauté remarquable. On entre dans la maison par une petite cour, au bout de laquelle se trouve un vestibule qui conduit dans une seconde cour, laquelle forme un carré long. Au milieu de cette cour, est un cadran solaire élevé sur un haut piédestal en pierre. A droite, on voit une grande pièce où sont renfermés une grande quantité de livres européens qui composaient autrefois la riche bibliothèque de l'église française de Péking. Les Pères Jésuites les firent jadis venir, à grands frais, pendant les jours de paix et de bonheur de l'Eglise de Chine. Hélas ! dans les temps malheureux où nous nous trouvons, nous ne pouvons les conserver ni en faire usage; ils nous sont, pour ainsi dire, à charge; et Dieu veuille qu'ils ne nous trahissent pas ! A gauche, se trouvent trois pièces que l'on peut habiter; et en face, est une salle qui servait autrefois de réfectoire. On voit encore placé au milieu un *pien*, c'est-à-dire une espèce d'écusson que l'empereur donne à ceux qu'il veut

Digitized by Google

honorer, et pour lequel les Chinois ont tant de respect qu'ils ne se permettraient jamais de s'asseoir au-dessous : c'est un grand tableau carré, surmonté d'ornements dorés, et enchâssé dans un beau cadre aussi doré. Le cachet de l'empereur, placé dans un autre petit cadre pareillement doré, occupe le milieu du tableau. Quelques caractères en lettres d'or insérés de chaque côté indiquent le nom de l'empereur qui a accordé ce titre d'honneur, celui de la personne qu'il a voulu honorer, et l'année où le *pien* a été accordé. Au-dessous sont placés deux titres d'honneur, accordés par trois grands mandarins dont on voit le cachet. Tous ces titres furent accordés au Père Perrenin par l'empereur Kan-Hi, qui avait une grande affection pour lui, tant à cause de son grand savoir que de la facilité avec laquelle il parlait le tartare, langue maternelle de l'empereur. Ce *pien* n'est pas l'original, mais la copie de celui qui se trouvait dans la maison de Péking, et que l'empereur fit retirer lors de l'expulsion des Missionnaires. Avant de démolir la maison, des mandarins allèrent, par son ordre, le chercher : ils l'enveloppèrent d'un grand voile de soie jaune, et le portèrent respectueusement dans un appartement du palais impérial, où il doit encore exister. Cette même salle autrefois était ornée d'un grand nombre de portraits de Pères Jésuites, mais ils disparurent au milieu des désastres de la persécution : deux seuls ont échappé et s'y trouvent encore, celui du Père Perrenin et celui du Père Bourgeois. Ils sont placés aux deux côtés d'une longue épitaphe, écrite par le révérend Père Amyot au nom de tous ses confrères, lorsqu'ils apprirent la dissolution de leur illustre Société en Europe. Quoique je ne sois pas naturellement très-sensible, mon cœur fut profondément ému et mes larmes coulèrent en abondance à la simple lecture de cette épitaphe. Elle est écrite sur un papier fort, collé sur bois. Malheureusement le temps et

Digitized by Google

l'humidité en ont fait disparaître près de trois lignes. Le portrait du Père Amyot était autrefois placé au-dessus de cette épitaphe. Voici tout ce qu'on peut lire :

In nomine Jesu :
Amen.
Inconcussa
Diù, tandem
Tot victa procellis, occu-
buit.
Sta, viator, et
lege ;

atque humanarum inconstantiam rerum paulisper tecum reputa. Hìc jacent Missionnarii galli, ex illâ, dum viverent, celeberrimâ Societate quæ ubique locorum genuinum veri Dei cultum docuit et promovit; quæ Jesum à quo nomen accepit, in omnibus, quantùm patitur humana imbecillitas, propiùs imitata, inter labores et ærumnas . . . . . .
. . . . . .
. . . (1) Nos Josephus Maria Amyot, cæterique ex eâdem Societate Missionnarii galli, dum Pekini Sinarum, sub auspiciis et tutelâ Tartaro-Sinici Monarchæ, obtentu scientiæ et artium, rem

(1) Voici les mots effacés, qui ont été trouvés dans les archives de MM. de St-Lazare, à Paris.

Virtutes excoluit, proximum juvit et, omnia omnibus facta ut omnes lucrifaceret, per duo et ampliùs secula quibus floruit, suos dedit Ecclesiæ martyres et confessores.

Digitized by Google

divinam adhuc promovemus ; dum in ipso
imperiali palatio, tot inter inanium
delubra deorum, præfulget adhuc Gallicana
nostra Ecclesia : heu, ad ultimum vitæ diem
tacitè suspirantes, hoc fraternæ pietatis
monumentum ferales inter luctus posuimus.
Abi, viator, congratulare mortuis,
condole vivis, ora pro omnibus, mirare et
tace.

Anno Christi MDCCLXXIV.
Mensis octobris die XIV.
Imperii Kien-Long XX.
Lunæ nonæ die X (1).

« Si ce n'est pas là le cantique du Prophète pleurant sur les malheurs du peuple de Dieu à Babylone, ces lignes le rappellent du mois; et les maux dont a été accablée la Religion en Chine depuis que les Jésuites n'y sont plus, ne justifient que trop ces lugubres gémissements.

---

(1) Au nom de Jésus : Amen. Inébranlable pendant long-temps, vaincue enfin après tant de tempêtes, elle est tombée. Arrête-toi, voyageur, et lis. Médite pendant quelques instants sur l'inconstance des choses humaines. Ici reposent les Missionnaires français de cette Société célèbre qui en tous lieux a enseigné et propagé le culte du vrai Dieu; qui, au milieu des travaux et des peines, imitant de plus près qu'il est possible, et autant que le permet la faiblesse humaine, Jésus dont elle porte le nom, (lignes effacées) *a pratiqué les vertus, aidé le prochain, et, s'étant faite toute à tous pour gagner toutes les âmes, pendant deux siècles et plus qu'elle a été florissante, a donné à l'Eglise ses martyrs et ses confesseurs.* Nous Joseph-Marie Amyot, et les autres Missionnaires français de la même Société, pendant que sous les auspices et la protection du Monarque Tartaro-Chinois, à l'aide des sciences et des arts que nous pratiquons, nous pouvons encore travailler

Digitized by Google

« Malgré l'état de délabrement de cette pauvre maison, on y aperçoit un je ne sais quoi d'européen qui fait plaisir, surtout quand depuis long-temps on n'a vu de toutes parts que de misérables chaumières; mais ce plaisir est détrempé d'amertume et de douleur quand on se rappelle tous les souvenirs qui s'y rattachent : on voudrait au moins que ce monument pût toujours subsister. Malheureusement, je crains fort que nous ne soyons privés de cette consolation. Nous sommes exposés à la voir vendre à vil prix et détruire impitoyablement par ordre de l'empereur, comme on a déjà fait de l'église et de la maison de Péking. Aucun Chinois ne peut posséder les biens qui ont appartenu aux Européens, sans une permission expresse de l'empereur; et personne n'ose demander cette permission. Jusqu'à présent nous l'avons conservée en la faisant passer sous le nom de Mgr. de Nanking, qui a toujours habité Péking ostensiblement; mais, à sa mort, je ne sais comment nous pourrons faire. Dieu, sans doute, y pourvoira; nous sommes, ainsi que tout ce que nous possédons, entre les mains de sa providence.

« Après vous avoir parlé des RR. Pères Jésuites qui nous ont précédés dans cette mission, il est bien juste que je vous parle aussi de nos confrères qui les ont remplacés, et qui ont été chargés de continuer le bien qu'ils avaient si heu-

---

pour la cause du Ciel dans la capitale de la Chine ; tandis que dans le palais même impérial, au milieu des autels des faux dieux, notre Eglise de France brille encore d'un certain éclat; gémissants en secret jusqu'au dernier de nos jours, nous avons placé ici au milieu de ces forêts sauvages ce monument de notre fraternelle amitié. Va, voyageur, continue ta course, félicite ceux qui sont morts, plains ceux qui survivent, prie pour tous, et, saisi d'étonnement, retire-toi dans le silence. L'an de Jésus-Christ 1774, le 14e jour du mois d'octobre, la 20me année de l'empire de Kien-Long, le 10e jour de la dixième lune.

Digitized by Google

reusement commencé. Il m'a été bien doux, en arrivant ici, de recueillir les souvenirs qu'ils y ont laissés, et de respirer la bonne odeur qui s'exhale encore des vertus dont ils n'ont cessé de donner les plus beaux exemples. Quoique Dieu les ait appelés à lui depuis un bon nombre d'années, leur mémoire est encore toute vivante et précieuse aux yeux de tous nos chrétiens qui les ont vus, et de ceux mêmes qui en ont seulement entendu parler. Ce sont eux qui m'ont mérité le bon accueil que je reçois et les témoignages de vénération et de respect dont je suis environné, malgré ma faiblesse et mon inexpérience. Chacun me raconte tout ce qu'il a vu, ce qu'il a entendu de leur conduite édifiante; on ne tarit pas en éloges, surtout sur notre vénérable confrère M. Raux. Les mandarins de la cour, me disent nos chrétiens, avaient une haute estime de sa science, de sa vertu, et surtout de la rare prudence qu'il manifesta dans les circonstances critiques au milieu desquelles il se trouva placé, mêlant toujours une grande douceur à une fermeté inébranlable, commandant le respect, l'affection, même aux personnes les plus prévenues contre lui. Il jouissait, en outre, d'une grande réputation comme astronome; sa belle taille le rendait très-recommandable aux Chinois : tout cela, réuni à toutes ses autres excellentes qualités, fit que l'on passa pour lui sur la règle ordinaire, et qu'il fut nommé astronome de l'empereur. Nos Prêtres chinois aussi ont conservé une bien vive reconnaissance des tendres soins que leur prodiguaient MM. Ghislain et Lamiot (1). L'office d'interprète de l'empereur, qu'occupait le dernier, ne l'empêchait pas de travailler assidûment à former les jeunes gens à toutes les

(1) Voir ce qui est dit plus loin au sujet de MM. Raux, Ghislain, Lamiot et Clet.

Digitized by Google

sciences ecclésiastiques. M. Ghislain, professeur de physique au palais de l'empereur, quoique très-savant, regardait les fonctions de cette place comme une occupation accessoire; l'essentiel pour lui était le soin de ses chers chrétiens et de ses séminaristes; c'était au milieu d'eux que se trouvaient son cœur et ses délices : aussi eut-il des élèves dignes de lui, qui surent profiter de ses leçons et de ses exemples, et qui nous donnent une idée de ce qu'était le maître. Deux d'entre eux, MM. Chen et Tong, furent exilés pour la Foi. Le premier, enveloppé dans la persécution dirigée contre M. Clet, fut emprisonné avec lui, partagea une partie de ses tourments, et, après son martyre, fut envoyé en exil, où il fut tué par les ennemis de notre sainte Religion au moment où il venait d'obtenir la permission de rentrer dans sa patrie. M. Tong vit encore, et travaille avec grand succès à la vigne du Seigneur. M. Tching, aujourd'hui dans le Kiang-Si, est cassé de vieillesse, et incapable, par ses infirmités, de rendre désormais aucun service; mais il a laissé une grande réputation de zèle et de courage dans la mission du Hou-Pé, que dirige maintenant M. Rameaux. On y recueille aujourd'hui le fruit des travaux de ce bon Missionnaire, et le bien qu'il y a opéré perpétuera sa mémoire dans cette contrée. M. Tchang a terminé sa carrière dans le Kiang-Nan, où son nom est encore en grande vénération parmi les pauvres pêcheurs, au salut desquels il s'était entièrement dévoué. Manquant souvent de secours pour sa propre subsistance, il allait de temps en temps faire mission dans des contrées plus opulentes, recueillait quelques aumônes, et retournait ensuite les partager avec ses chers chrétiens, qui ne cessent de bénir son nom et de raconter les effets de son zèle et les bienfaits de son industrieuse charité. M. Kao mourut en Tartarie, après avoir fourni une longue carrière apostolique : il expira subitement au

Digitized by Google

milieu d'un sermon qu'il prêchait sur la mort. Il ne nous reste donc plus que quatre Missionnaires chinois, élèves de nos anciens confrères, dont ils retracent les vertus : M. Song dans le Ho-Nan, et MM. Lin, Han et Sué que j'ai le bonheur d'avoir avec moi, pour partager la sollicitude de notre mission de Péking. Tous sont dignes des maîtres qui les ont formés. Durant tout le temps qu'ils ont été privés de Missionnaires européens, ils ont fait, auprès de nos chrétiens, tout ce que l'on pouvait attendre de Prêtres chinois; mais M. Sué, qui était le Supérieur, a été bien au-delà et a montré, par sa conduite, que l'esprit de Dieu peut faire de grandes choses dans un Chinois comme dans un Européen. A une vertu plus qu'ordinaire, il joint un grand talent d'administration. Lors des désastres de la mission de Péking et de l'expulsion des Missionnaires européens (1), ce fut lui qui conçut et réalisa la pensée de transférer notre séminaire en Tartarie, où il l'établit sur un très-bon pied; et tout en prenant une part active aux travaux des missions, et en dirigeant ses confrères, il donnait des soins assidus aux séminaristes et formait d'excellents élèves. Il connaît très-bien la langue latine, la parle facilement, et possède à fond les matières ecclésiastiques. « C'est un saint Prêtre, m'a dit plusieurs fois Mgr. de Capse, et je voudrais bien que tous les Prêtres chinois lui ressemblassent; ils feraient un bien immense. »

« Je ne voulus pas quitter notre sépulture française, sans avoir visité le lieu même où sont enterrés les illustres ouvriers évangéliques qui ont défriché et cultivé avant nous ce champ du Père de famille, et sans avoir prié sur leurs tombeaux; non pas tant pour les recommander à Dieu, que pour me recommander moi-même à leur intercession.

---

(1) Voir ce qui est dit plus loin à ce sujet.

Digitized by Google

C'est un terrain carré, planté d'arbres et fermé par un mur de 8 à 10 pieds d'élévation ; on y arrive par une longue allée couverte par un berceau de vigne. La porte se trouvant ouverte, dès l'entrée j'aperçus au loin dans l'allée le signe de notre rédemption ; cette vue me surprit agréablement, et me causa une joie qu'il me serait difficile de rendre : je la manifestai plusieurs fois à M. Han qui m'accompagnait. Je me crus alors transporté dans ma chère patrie ; car je ne me serais pas attendu qu'après tous les malheurs et tous les désastres qu'a éprouvés notre pauvre église de Péking, on eût pu conserver intact ce glorieux monument de notre sainte Religion. Cette croix est en pierre, semblable à celles que l'on rencontre souvent en France sur les routes. Placée sur un massif aussi en pierre, élevé au milieu d'une petite terrasse, elle domine toute l'enceinte et les lieux environnants, de sorte qu'on peut l'apercevoir de fort loin. Elle fut dressée en 1731 par les Pères Jésuites, et réparée aussi par eux en 1775. Il me serait bien impossible de vous retracer ce qui se passa en moi, et les pensées, les sentiments, les souvenirs qui occupaient mon esprit et mon cœur en me voyant dans ce lieu si capable d'exciter les plus douces et les plus touchantes émotions. Je ne pus retenir mes larmes, qui coulèrent en abondance ; je me prosternai et je répandis mon âme devant le Seigneur, avec une foi que je n'ai jamais eue si vive. Ce fut dans cette circonstance que je sentis fortement tout ce que demande de moi la vocation sainte à laquelle il a plu à Dieu de m'appeler, me voyant destiné à rétablir la succession de tant d'hommes apostoliques qui ont si abondamment répandu dans cette contrée la bonne odeur de Jésus-Christ, à continuer le ministère qu'ils ont si heureusement commencé, et à perpétuer les exemples de vertu qui ont marqué tous les jours qu'ils ont passés sur cette terre étrangère. Aussi, avec quelle ferveur

Digitized by Google

j'adressai des vœux et des prières à Dieu pour qu'il me remplît de son esprit et de tous les dons de sa grâce, dont j'avais besoin pour imiter ces vénérables prédécesseurs, devenir un saint missionnaire, un véritable apôtre, et remplir tous ses desseins sur moi.

« Après ma prière, je voulus voir à loisir tous les tombeaux. Il y en a en tout 46; 33 seulement ont des inscriptions en latin et en chinois. A la droite de la croix, il s'en trouve un plus grand et plus élevé que les autres: c'est celui du Père Jean-Damascène, augustin déchaussé, sacré Evêque de Péking en 1730, et mort en 1731. En avant de ce tombeau sont ceux de deux saints confesseurs des missions étrangères, MM. Devaut et Delpon. D'après l'avis de leur Vicaire apostolique, Mgr. de St-Martin, évêque de Carade, comme d'autres Jonas ils se livrèrent entre les mains de leurs persécuteurs, afin d'apaiser leur fureur et de procurer quelque relâche à leurs chrétiens du Su-Tchuen. Mais, hélas! cet acte héroïque de vertu produisit un effet tout contraire à celui qu'on en attendait; la persécution n'en devint que plus terrible. Abreuvés de toute sorte d'outrages, ces deux Missionnaires furent conduits dans les prisons de Péking, où, réduits à l'état le plus déplorable, ils moururent, en 1785, de langueur et de misère avec d'autres Missionnaires italiens du Chan-Si. M. Raux, dont les efforts généreux ne purent obtenir que trop tard pour eux la permission de visiter et de secourir les confesseurs de la Foi, et de faire repasser en Europe les Missionnaires arrêtés, eut au moins la consolation d'obtenir un décret de l'empereur qui l'autorisait à leur élever, dans la sépulture des Missionnaires français, un tombeau semblable à ceux des RR. Pères Jésuites. Vingt-deux tombeaux des RR. Pères Jésuites bordent les deux côtés de l'allée qui conduit de la porte à la croix. Le premier de droite et celui de gauche sont

Digitized by Google

ceux des Pères Bouvet et Gerbillon, les deux fondateurs de l'église française de Péking. Le premier présidait à la construction de l'église pendant que l'autre alla en France réclamer la générosité des âmes pieuses et de Louis-le-Grand, et faire une recrue d'ouvriers évangéliques. Celui-ci mourut en 1707, et l'autre en 1730. Les deux derniers tombeaux n'ont pas d'inscription. Immédiatement avant se trouvent ceux des Pères Bourgeois et Amyot. Ce dernier mourut en 1793, avant même l'arrivée de notre confrère M. Lamiot, qui avait été envoyé pour le remplacer. On voit un peu plus loin, à droite de l'allée du milieu, une rangée de neuf tombeaux; cinq ont des inscriptions qui indiquent cinq Jésuites chinois. A gauche de la croix, on aperçoit deux tombeaux sans inscription: ce sont ceux où reposent nos deux confrères MM. Raux et Ghislain. M. Raux mourut en 1801, et M. Ghislain en 1812. Près de leurs tombeaux, se trouve celui de notre confrère M. Ana, anglais d'origine. D'un côté, le long du mur, sont trois tombeaux de Chinois, et de l'autre côté sept dont cinq, qui portent une inscription, sont de Frères Jésuites européens. Trois de ces Frères et six Pères étaient très-considérés de l'empereur, qui fit graver sur la pierre d'inscription l'estime qu'il en faisait, et la somme qu'il avait accordée pour élever leurs tombeaux; ce qui est une marque insigne de distinction. Je vis plusieurs inscriptions renversées, des tombeaux un peu dégradés, et deux grandes brèches au mur de clôture du jardin. J'ai chargé M. Han de faire relever les inscriptions et le mur, et de réparer le tout de manière à conserver convenablement ce monument si glorieux pour la Religion. Tout me porte à croire que, si nous ne conservons pas la maison, du moins nous pourrons continuer à posséder ce lieu de sépulture. C'est l'essentiel, à mon avis, car c'est ce que nous avons de plus précieux en Chine.

Digitized by Google

« Je ne puis encore vous dire au juste quel est le nombre de nos chrétiens dans notre mission de Péking : ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y en a dans la ville et sur tous les points de la province ; ce qu'il y a de certain encore, c'est que le nombre en est doublé depuis la mort de M. Ghislain. Je vais m'occuper d'en faire le relevé aussi exact qu'il me sera possible, et je vous l'enverrai. De plus, environ 900 chrétiens, qui appartenaient aux Missionnaires italiens de la Propagande, furent mis sous notre conduite depuis l'expulsion de ces Missionnaires en 1811 ; ce qui augmente encore notre troupeau.

« La persécution de 1815 et les nombreuses vexations auxquelles sont sans cesse exposés, depuis plus de 30 ans, les Missionnaires de la ville de Péking, la destruction de notre église et des deux autres, la défense rigoureuse de se rendre dans les maisons des chrétiens et d'y exercer le saint ministère, tout cela forme de grands obstacles à la conservation et à la propagation de la Foi dans la capitale de l'empire. Il règne de la tiédeur parmi un bon nombre d'hommes, et, ce qui est bien plus malheureux encore, c'est qu'il y a quatre ou cinq mauvais chrétiens qui sont devenus nos ennemis les plus dangereux : ils épient les démarches des chrétiens et des Missionnaires, et saisissent toutes les occasions de les molester, afin d'en obtenir de l'argent ; ce qui rend les familles chrétiennes très-timides, et oblige les Missionnaires à user des plus grandes et des plus minutieuses précautions. Malgré cela, nous avons des âmes bien belles et dignes des premiers siècles de l'Eglise. Durant la persécution de 1805, seize personnes, parmi lesquelles se trouvaient trois femmes, trois Tartares de la famille impériale et un mandarin, furent envoyées en exil. Tous ont soutenu généreusement le poids de la persécution, et ont persévéré dans la Foi. Trois autres furent condamnés à porter la

Digitized by Google

cangue, et eurent la croix gravée avec un fer chaud à la plante des pieds, pour les forcer à marcher dessus. Deux sont morts, depuis long-temps, en vrais martyrs dans la prison. Le troisième vit encore : il porte la cangue depuis 30 ans. Il se nomme Pierre Tsay : son nom est précieux à conserver ; car plus tard, j'en ai la confiance, ce sera le nom d'un martyr. Cette seule parole, « Je renonce à ma Religion, » parole qu'on s'est efforcé mille fois et vainement de lui arracher, suffirait pour le délivrer de l'instrument de son supplice et le rendre à la liberté ; mais, par la grâce de Dieu, il a toujours été et il sera, nous l'espérons, inébranlable dans la Foi jusqu'à son dernier soupir. Il a été placé dans une prison appelée Tong-Hoa-Men, et située à une des portes de la ville de Péking, de manière à ce que tous les passants puissent l'apercevoir, et contempler en lui un exemple de la sévérité à laquelle doivent s'attendre ceux qui seraient disposés à embrasser la Foi de J. C. Ce vénérable athlète de la Religion demeure inaccessible aux promesses et aux menaces des persécuteurs : rien de plus édifiant que de voir le contentement qu'il éprouve dans sa cruelle position. Les âmes pieuses vont souvent le visiter pour s'édifier, l'encourager et lui procurer tous les soulagements qu'il peut recevoir. Ce supplice si long et si douloureux, et la facilité avec laquelle il pourrait s'en délivrer en apostasiant, le rendent plus grand mille fois devant Dieu que s'il portait sa tête sur l'échafaud. Quelle belle couronne le Seigneur lui réserve dans le ciel ! Ce confesseur de la Foi est un véritable trésor pour notre chrétienté : c'est un exemple qui parle fortement à la conscience de tous, qui fortifie les faibles, qui soutient les fervents, et qui fait comprendre combien on est heureux de souffrir pour le nom de J. C.

« Que les jugements de Dieu sont impénétrables ! l'un est choisi, et l'autre est laissé. Le plus méchant

Digitized by Google

et le chef de ces mauvais chrétiens dont je vous ai parlé tout-à-l'heure, celui qui nous a causé des maux infinis, et qui ne cherche que des occasions nouvelles de nous en faire encore, est cependant le petit-fils d'un de ceux qui furent exilés en 1805 et qui confessèrent si généreusement la Foi, et le fils de l'un de ceux qui furent mis à mort dans la prison, par conséquent le fils d'un martyr de Jésus-Christ. Le Seigneur l'a livré à son sens réprouvé, sans doute pour quelque cause secrète qu'il ne nous est pas donné de connaître. Après avoir honteusement apostasié, il vient de se faire bonze. Dieu veuille toucher son cœur, en considération des mérites de son père et de son aïeul, et lui accorder la grâce d'une sincère conversion!

« La mission portugaise de Péking ne m'est pas assez connue, pour que je vous en parle en détail ; mais je crois qu'elle ne tardera pas à avoir le sort de la mission française. Un mandarin est déjà désigné pour acheter l'église et la maison de Mgr. l'Evêque de Nanking aussitôt après sa mort, qui ne peut être éloignée, vu son âge avancé. Monseigneur espère que l'on conservera sa cathédrale, au moins comme un monument des Européens; mais il est très-probable qu'elle aura le même sort que la nôtre. Les mandarins, jaloux du mérite des Européens, et humiliés de leur être inférieurs, se garderont bien de laisser subsister un monument qui, perpétuant le souvenir des grands talents des Européens, les ferait peut-être un jour désirer et rappeler. Il n'y a donc plus d'espoir de nous voir rétablir publiquement à Péking, et je doute fort si nous devons le regretter, vu les entraves sans cesse renaissantes et de plus en plus vexatoires que l'on mettait à l'exercice du saint ministère, les peines, les embarras et les grandes sommes d'argent par lesquels il fallait acheter pour un instant une ombre

Digitized by Google

de protection pour soi et pour les Missionnaires des provinces. Les Jésuites n'ayant pu réussir à exécuter le grand dessein conçu par l'Apôtre des Indes, la conversion de l'empereur et des grands de l'empire, qui aurait facilité extraordinairement celle de tous les peuples de la Chine, et Dieu ne nous fournissant pas à nous-mêmes les moyens de le réaliser, nous devons y renoncer, et travailler le moins mal que nous pourrons à étendre la connaissance du nom de Jésus-Christ dans l'humilité, dans l'obscurité, au milieu des peines et des tribulations, exposés aux dangers de la persécution, de la prison, des tourments et de la mort même. Cette manière d'évangéliser, plus conforme d'ailleurs à celle de notre divin Sauveur et des Apôtres, attirera peut-être les bénédictions du Ciel sur le pauvre peuple chinois : Dieu daignera confondre la sagesse des savants orgueilleux et la force des puissants, par la *folie* de la croix, par la science des ignorants, par la puissance des faibles; et ce que nous appelons malheur et désastre, tournera alors à l'honneur et à la prospérité de la Religion dans ces contrées. Les moyens humains n'étant plus mis en usage, la puissance de la grâce n'en sera que plus efficace et plus manifeste.

« Le jour même que je sortis de notre sépulture française, j'allai loger dans une maison de chrétiens tartares mantchoux, de la famille même de l'empereur. N'allez pas croire pour cela que je fusse dans un palais, pas même dans une belle maison : non, ces chrétiens sont pauvres comme la plupart des autres de notre mission; mais ce qui rend la pauvreté de ceux-ci plus honorable, c'est qu'ils la doivent à leur fidélité à la Foi. Vous serez édifié de connaître les détails de la circonstance qui fit tomber cette famille dans l'état d'humiliation selon le monde dans lequel elle se trouve aujourd'hui. Un de leurs ancêtres occupait un poste considérable à la cour, et

Digitized by Google

jouissait d'une grande considération et de l'affection de l'empereur. Ses fils avaient tous des places importantes et honorables dans l'empire; mais, touchés de la grâce, tous successivement se convertirent, ainsi que leurs femmes et leurs enfants. Le père fut jugé responsable de la conversion de ses fils, et accusé devant l'empereur pour ne pas s'être opposé à ce qu'ils embrassassent la Religion des Européens, et pour ne pas les avoir traduits lui-même au tribunal de l'empereur comme rebelles et insubordonnés. Il avait des envieux à la cour; l'affaire devint très-grave, et il fut disgracié, quoiqu'il ne se fût pas converti lui-même. Il eut beau faire enchaîner ses fils, et les conduire en cet état au tribunal de l'empereur; toutes ses réclamations furent repoussées: il fut envoyé en exil avec sa nombreuse famille, laquelle avec les domestiques comptait 300 personnes, la plupart chrétiennes : tous furent dégradés; on leur ôta la ceinture de soie jaune, et on leur donna à peine de quoi subsister. Les enfants perdirent bientôt leur père, sans avoir pu le convertir. Après sa mort, ils furent dispersés dans différents endroits, où ils périrent presque tous de misère, mais tous persévérant avec courage dans la Foi, et manifestant une patience inaltérable au sein de toutes leurs infortunes et de leurs tribulations. Enfin quelqu'un s'intéressa en faveur de ces admirables confesseurs, et obtint de l'empereur qu'on les traitât avec moins de sévérité. Il ne reste plus de cette nombreuse famille que quatre frères sans fortune et sans considération; trois sont à Péking, et le quatrième habite dans les montagnes, à dix lieues de cette ville, où l'empereur lui a donné une certaine étendue de terrain qu'il fait valoir. Tous ses fils âgés de 20 ans reçoivent en outre, au nom de l'empereur, une somme de 16 fr. 50 c. par mois, et à peu près la même valeur en riz. Quoique cette famille

Digitized by Google

soit dans une position plus supportable maintenant qu'elle n'était il y a quelques années, la maison qu'elle habite est fort modeste et assez petite pour loger les quinze personnes qui la composent. Ce fut dans cette famille que je me rendis en quittant notre sépulture : j'y fus très-bien reçu et avec un certain air de dignité qui rappelait sa noble origine, et relevait les témoignages de respect et les égards dont j'étais l'objet. Vous comprenez quels sentiments j'éprouvai, et combien je fus attendri en me voyant au milieu de cette famille de confesseurs de la Foi, que la persécution qu'elle a soufferte et qu'elle souffre encore pour le nom de J. C. rend si vénérable aux yeux de la Religion. Je ne pouvais me lasser d'admirer la simplicité touchante de tous les membres de cette famille : un certain air de sérénité, de joie et de bonheur, qui se peint sur tous leurs traits, indique assez qu'ils possèdent la paix du Seigneur, et que cette maison est vraiment une maison de bénédiction. J'eus là, je vous assure, de quoi m'édifier et me convaincre que Dieu ne se laisse pas vaincre en générosité par ceux qui sacrifient pour lui les biens et les honneurs de ce monde. Ce que je voyais me rappelait ces ferventes et héroïques familles de la primitive Eglise, dont la Religion conserve précieusement et honore la mémoire. Dans la chambre où je fus reçu se trouve un autel simple, mais propre, qui en fait le plus bel ornement. Un tableau de la Sainte Vierge, tenant l'enfant Jésus entre ses bras, est placé au-dessus : c'est celui qui fut donné par les Pères Jésuites à leurs aïeux lors de leur conversion, pour être placé dans une chapelle qu'ils s'étaient faite dans le palais de l'empereur. Les femmes et les filles ont grand soin de conserver très-luisants les chandeliers et la croix de cuivre, et d'orner l'autel de fleurs artificielles ou naturelles. C'eût été un grand bonheur pour cette édifiante famille si j'eusse pu dire la sainte

Digitized by Google

Messe le lendemain avant de la quitter : « Nos ancêtres, me disaient ces bons fidèles, nous ont laissé tout ce qui est nécessaire au saint Sacrifice : ornements, linge, vases sacrés ; » mais, n'ayant pas de vin, il me fut impossible de me rendre à leurs désirs et de satisfaire leur piété. Du reste, ils pratiquent la Religion avec exactitude et sans appréhension aucune. La ceinture rouge, et le bouton de distinction qu'ils portent au haut de leur bonnet comme les mandarins, les mettent à l'abri de toute vexation. Les soldats ne peuvent mettre le pied chez eux sans une permission expresse de l'empereur : aussi usent-ils amplement de la liberté dont ils jouissent; ils se réunissent au son d'un timbre, au pied de l'autel de la Mère de Dieu, et ils chantent leurs prières avec un enthousiasme que je n'ai remarqué nulle part ailleurs.

« Quatre jours après, j'arrivai en Tartarie dans une famille chrétienne. J'appris avec plaisir que la persécution n'avait pas la gravité qu'on lui avait supposée, et qu'il n'était pas à craindre qu'elle s'étendît jusqu'au village au milieu duquel se trouve notre maison, et où notre confrère M. Sué était retourné avec nos deux respectables hôtes, Mgr. l'Evêque de Capse et M. Maubant. Voici ce qui donna lieu à cette persécution. Deux cents chrétiens situés au pied d'une montagne, à 15 lieues de Péking, étaient devenus très-timides et pusillanimes, par suite de tout ce qu'ils avaient eu à souffrir durant la persécution de 1805. Un apostat qui eut la lâcheté de renier la Foi à cette époque, était devenu leur ennemi le plus acharné et le plus dangereux : il leur suscitait sans cesse de mauvaises affaires, et les accusait auprès du mandarin de recéler chez eux des Missionnaires européens. Le mandarin leur faisait en conséquence plusieurs visites chaque année, pour constater la vérité des accusations, et toujours pour leur extorquer de l'argent. Pour éviter ces vexations, ces

Digitized by Google

faibles chrétiens s'étaient décidés à afficher à leurs portes, tout en continuant de vivre en chrétiens, l'image superstitieuse de l'esprit, que les païens appellent Men-Chen; ce qui est un signe d'apostasie. Par suite de cette faiblesse, ils finirent par se délivrer des vexations et jouir d'un peu de tranquillité. Un Missionnaire alla alors ranimer leur courage, et leur faire sentir quelles pouvaient être pour leur salut les suites de leur faiblesse. Il allait chaque année auprès d'eux, pour les entretenir dans leurs bonnes dispositions. Ce calme dura environ dix ans, au bout desquels la fureur des païens se ralluma de nouveau contre eux avec plus d'intensité que jamais. Un apostat, qui voulait à toute force les rendre semblables à lui, épiait toutes les occasions de leur nuire, afin de lasser leur constance et leur faire renier la Foi. Il prit si bien ses mesures, qu'il devint impossible au Missionnaire de leur rendre la visite accoutumée. La montagne au pied de laquelle ils habitaient forme un fer-à-cheval dans lequel ils étaient renfermés, et à l'entrée se trouvaient les païens comme en sentinelles. Si le missionnaire était assez heureux pour pénétrer sans être aperçu, il n'en était pas moins exposé. Au moindre indice de sa présence, l'apostat montait la nuit sur un lieu élevé pour examiner s'il n'y avait pas de la lumière dans quelque maison; ce qui lui indiquait une réunion de chrétiens, et par conséquent la présence du Missionnaire. Alors il se mettait en devoir de le faire prendre. Deux Missionnaires, qui s'y rendirent il y a quelques années, furent par ce moyen découverts de suite, et obligés de s'enfuir au plus tôt.

« Voyant donc qu'il était impossible de procurer aux chrétiens de ce lieu les secours de la Religion, on leur conseilla de vendre leurs maisons et leurs biens, et d'aller s'établir ailleurs. Comme ils étaient sincèrement attachés à la Foi, ils suivirent cet avis et changèrent de de-

Digitized by Google

meure. Sept familles se fixèrent sur une montagne, à dix lieues de Suen-Hou-Fou, et à vingt lieues de Péking. C'est là qu'ils viennent encore d'être victimes de la persécution. Un chrétien, chargé de lever les impôts au nom du mandarin, fut obligé de sévir contre un soldat qui se refusait à payer. Celui-ci paya pour recouvrer sa liberté; mais il conçut une haine implacable contre les chrétiens, et résolut de se venger en faisant prendre le Missionnaire qu'il supposait se trouver dans la contrée. Le catéchiste qui l'accompagnait ordinairement, y était heureusement allé seul cette fois, afin de recueillir les dons des fidèles pour la construction de l'église qu'on bâtit ici. Le soldat crut que le Missionnaire était arrivé, et il courut le dénoncer au mandarin militaire, comme président des réunions dans lesquelles on récitait des prières avec des casques et des armes. Le mandarin se rendit sur les lieux de grand matin avec 80 soldats, arrêta et fit garrotter 50 personnes, hommes et femmes, et donna avis de ce qui se passait au gouverneur-général, qui écrivit à un mandarin lettré de Suen-Hou-Fou d'examiner cette affaire et de se saisir des coupables. Celui-ci, homme naturellement doux et pacifique, ne se pressait pas d'exécuter cet ordre; mais une seconde lettre du gouverneur l'obligea d'agir. Il se transporta sur les lieux; et après avoir pris connaissance de l'état des choses, il fit sortir les captifs de prison et les renvoya chez eux, à l'exception de dix qu'il fit conduire à Suen-Hou-Fou, où on les plaça dans une auberge sous la surveillance des satellites, avec une petite chaîne au cou pour les reconnaître. A l'interrogatoire qu'on leur fit subir, le mandarin leur parla avec assez de douceur; il se contenta de leur demander par qui ils avaient été instruits dans leur Religion, et s'il y avait chez eux des Missionnaires. Ils répondirent qu'ils avaient reçu leur Religion de leurs parents, et qu'aucun Missionnaire ne se trouvait

Digitized by Google

chez eux. En effet, M. Kous, qui faisait mission, était alors à quelques lieues plus loin; il s'était enfui à Péking à la première nouvelle de la persécution. Le mandarin leur fit ensuite réciter leurs prières et les commandements de Dieu, dont il loua beaucoup la morale, et les fit remettre sous la garde des satellites, en attendant qu'il reçût de nouvelles instructions du gouverneur, pour décider de leur sort. Ces instructions arrivèrent : elles portaient qu'il fallait les faire comparaître de nouveau devant le premier mandarin de Suen-Hou-Fou, qui prononcerait en dernier ressort. Ils attendent encore ce jugement; on espère qu'il sera favorable, et que cette persécution n'aura pas d'autres suites. Plusieurs mandarins militaires se sont mis partout à faire des recherches; ils ont parcouru bon nombre de chrétientés, sans faire aucun mal. Ils paraissent bien persuadés qu'il ne se trouve dans la contrée aucun Missionnaire, et que le seul chef de la Religion qu'aient les chrétiens est notre premier catéchiste.

« Vous voyez, M. le Supérieur, que notre province de Péking n'est pas la plus tranquille de toute la Chine, et qu'elle offre bien des dangers aux Missionnaires. Mais nous sommes entre les mains de Dieu, il disposera de nous selon sa sainte volonté : nous savons qu'il ne tombera pas un seul cheveu de notre tête sans sa permission; cela suffit pour nous tenir dans la paix et la confiance. D'ailleurs, que peut-il arriver de plus heureux à un Missionnaire qui a tout quitté pour se consacrer au salut des âmes, que de consommer son sacrifice en donnant sa vie pour Jésus-Christ? Cependant, à moins d'une persécution bien violente, je crois que nous serons long-temps tranquilles dans le village que nous habitons. Il ne s'y trouve que 20 familles de païens, et il y en a 130 de chrétiens. Ceux-ci donc, étant en majorité, se nomment chaque année un maire chrétien, qui leur sert de protecteur. Du

Digitized by Google

reste, ces chrétiens sont excellents, très-attachés à la Religion et aux Missionnaires. Je les affectionne d'autant plus moi-même, qu'ils sont presque tous très-pauvres. Ils habitent dans des espèces de cavernes creusées dans le flanc de la montagne, presque comme des repaires de bêtes sauvages. Ceux qui sont un peu aisés ont des maisons assez habitables, quoique ce soient plutôt des chaumières que des maisons. Mais ils sont fervents, voilà l'essentiel; je suis bien sûr que, malgré leur misère, Notre-Seigneur se plaît au milieu d'eux, et qu'il trouve de bien belles habitations dans leurs cœurs. Leur chapelle se trouvant trop petite, ils ont entrepris, quelle que soit leur pauvreté, d'en bâtir une plus grande. Cette nouvelle église est vraiment trop belle pour le pays et les circonstances : elle coûte de six à sept mille francs; elle est en quelque sorte divisée en deux, c'est-à-dire qu'une aile de côté, à peu près semblable au chœur des Religieuses cloîtrées, est destinée pour les femmes. Nous admirons comment ils ont pu tenter cette entreprise, et faire avancer si vite la construction. Mais ils se sont donné bien du mouvement : ils ont été au loin chercher des ressources, en mettant à contribution la charité des autres fidèles. Malgré tout cela, ils n'ont pu encore parvenir à payer entièrement toute la dépense; ils s'attendent à ce que le reste soit à notre charge : il faudra bien qu'il en soit ainsi, ne fût-ce que pour seconder leur bonne volonté et récompenser les efforts de leur piété.

« C'est bien ici que l'on apprécie toute l'importance de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, et les immenses services qu'elle rend à la Religion. Oh ! qu'elles ont de mérite devant Dieu les âmes pieuses qui s'y associent ! que les légers sacrifices qu'elles s'imposent produisent de fruits pour la gloire de Dieu ! que d'âmes par leurs secours sont arrachées des mains du démon, et introduites

Digitized by Google

dans les tabernacles éternels ! Soyez, je vous en prie, l'interprète de ma bien vive reconnaissance, et de celle de nos chrétiens, auprès des membres de cette précieuse Association : dites-leur qu'il s'élève en leur faveur, vers le Ciel, bien des vœux et bien des prières dans ces régions lointaines.

« En attendant que la chapelle soit achevée, les hommes viennent entendre la Messe dans notre maison, et les femmes y assistent dans la maison du premier catéchiste, où M. Sué va la dire. Nous trouvons en eux une docilité vraiment édifiante ; nous faisons parfois jusqu'à dix lieues pour aller administrer les sacrements aux mourants. J'en fis moi-même un de ces jours près de neuf, et je revins le lendemain. Quand on a sous les yeux une foi si vive et si touchante, on goûte tant de consolations qu'on oublie et qu'on ne sent pas la fatigue. Je vais commencer le saint ministère par catéchiser les enfants, afin de m'accoutumer à parler le chinois en public. Dans un mois je me mettrai à confesser, et j'espère qu'au printemps je pourrai aller seul évangéliser et faire des courses apostoliques. Il y a une grande différence entre la manière de parler le chinois ici et celle du Hou-Pé ; je suis obligé de faire une nouvelle étude de la prononciation ; elle varie dans chaque province. Il y a aussi quelques différences dans les mots usités.

« J'oubliais de vous dire que j'ai retrouvé toutes les planches de livres chinois dont on faisait usage anciennement. Nous imprimerons donc nous-mêmes pour les chrétiens le Catéchisme, les prières, les Vies des Saints, des méditations, la Doctrine chrétienne, et deux ouvrages pour faire connaître notre sainte Religion aux païens. C'est un vrai trésor découvert, car il n'y a presque plus ici de livres chrétiens. Nous espérons désormais en fournir abondamment nos missions.

Digitized by Google

« Nous nous félicitons beaucoup d'avoir pu donner dans notre maison l'hospitalité à Mgr. le Vicaire apostolique de la Corée et à M. Maubant. Au titre de Missionnaire français et de membre d'une société de Prêtres zélés, qui a opéré et qui opère journellement des fruits immenses de salut dans ces régions lointaines, s'en joint un autre encore. Ce fut notre confrère, M. Raux, qui baptisa le premier chrétien de la Corée, lequel prêcha ensuite l'Evangile dans sa patrie et eut des succès vraiment prodigieux. Notre mission aurait continué de donner ses soins à cette chrétienté, qui dès son origine faisait concevoir de si belles espérances, si la disette d'ouvriers n'y eût mis obstacle. Nous les accompagnerons donc de nos vœux et de nos prières, et de tout notre cœur nous chercherons à attirer les bénédictions du Ciel sur leurs travaux. Cependant, selon l'expression de notre bienheureux Père saint Vincent, comme de petits glaneurs, nous continuerons à ramasser quelques épis dans le champ modeste qui nous a été donné en partage, et que d'autres grands ouvriers, à une époque à jamais désastreuse, furent forcés de nous abandonner.

« J'envoie à M. Torrette, à notre noviciat de Macao, deux séminaristes qui ont été ébauchés ici, et qui donnent de belles espérances. L'un, de Suen-Hou-Fou, est né de parents chrétiens ; l'autre, qui s'appelle Jean Tchen, est un néophyte du Chan-Si, baptisé ici par M. Sué il y a environ deux ans. La manière dont Dieu l'a amené à la connaissance de la Foi a quelque chose de bien extraordinaire : ce récit ne peut que vous intéresser vivement. Son père le plaça en apprentissage à l'âge de seize ans chez un marchand de drap, chrétien, qui trouvant dans ce jeune homme d'excellentes dispositions, l'instruisit de notre sainte Religion et lui apprit les prières. Tchen vivait avec son maître comme un chrétien, et montrait beaucoup d'at-

Digitized by Google

trait et d'empressement même à faire avec lui les exercices de piété. A mesure qu'il avançait dans la connaissance de la Foi, il éprouvait un désir toujours plus ardent de l'embrasser. Mais il connaissait l'opposition que son père, ardent païen, mettrait à sa conversion; il priait Dieu de tout son cœur de lui procurer les moyens d'obtenir l'objet de ses désirs. Il était dans ces dispositions, lorsque au bout d'un an d'apprentissage il retourna dans sa famille. On ne tarda pas à s'apercevoir qu'il récitait des prières à la façon des chrétiens, et l'on en donna avis à son père. Celui-ci, furieux de ce que son fils voulait se faire chrétien, ne négligea rien pour détruire toutes les bonnes impressions qu'il avait reçues chez son maître : voyant qu'il ne pouvait y parvenir, il le maltraita cruellement, et lui déclara qu'il était prêt à l'accuser lui-même devant le mandarin, et à le livrer entre ses mains s'il n'abandonnait et ses pratiques et son dessein; enfin il le plaça dans la boutique d'un marchand païen, dans la compagnie d'autres jeunes gens païens, en donnant de bonnes recommandations pour effacer en lui toute idée de la Religion chrétienne. Mais ce qui dans les vues du père devait empêcher sa conversion, ne fit que l'accélérer. Tchen, ayant appris de son ancien maître chrétien qu'il y avait beaucoup de chrétiens en Chine, et particulièrement dans un village de la Tartarie qu'il avait habité et qu'il lui avait nommé, fatigué de vivre avec des jeunes gens opposés de sentiments et de conduite avec lui, et ne pouvant plus résister à la force de ses désirs, s'échappe de la maison et s'enfuit du côté de la Tartarie dont on lui avait parlé. Il lui fallait faire 130 lieues par des chemins qu'il ne connaissait pas, et il n'avait pour tout argent que la modique somme de 20 sous. Deux habits, qu'il vendit, firent monter tout son avoir à 6 francs. La Providence est admirable dans ses vues de miséricorde sur ses élus, et dans les voies par lesquelles

Digitized by Google

elle les conduit à ses fins. A peine eut-il fait sept lieues, qu'il rencontra un homme qui allait tout près de la Tartarie, et qui voulut bien faire route avec lui. Après l'avoir quitté, il eut le bonheur de rencontrer en chemin un chrétien du village même que son ancien maître lui avait nommé, et qu'il cherchait. Le chrétien, ayant appris les circonstances qui l'avaient porté à venir dans ces contrées, l'emmena dans sa maison, et alla ensuite le présenter à M. Sué ; lequel, après l'avoir instruit, le baptisa et l'admit au nombre de ses séminaristes. Depuis ce moment ce jeune homme est dans une joie inexprimable, et ne cesse de remercier Dieu de la grâce précieuse qu'il lui a accordée. Il est d'une piété angélique, il ne manque pas de facilité pour apprendre. Quel sera un jour cet enfant sur lequel Dieu a veillé d'une manière si admirable? Tout ce que nous pouvons dire, c'est que dans ces contrées, où le démon exerce un si grand empire, ces traits d'une providence toute spéciale se reproduisent sans cesse sous des formes diverses. Dieu veut sans doute par là confirmer les fidèles dans la Foi, encourager les Missionnaires dans leur pénible et périlleux ministère, et montrer que sa grâce est toujours toute-puissante pour déjouer les efforts du prince des ténèbres, et pour vaincre tous les obstacles qu'il oppose au salut des âmes et au progrès de l'Evangile.

« Je recommande les Missionnaires et la mission à vos prières, et je suis, etc.

« Mouly, *miss. apost.* »

Lettre de M. Sué, lazariste chinois, à M. le Supérieur général de la Congrégation de St-Lazare.

« Il ne m'appartient pas, sans doute, de vous donner des détails sur notre mission : cependant j'espère que

Digitized by Google

vous voudrez bien accueillir quelques renseignements que les Missionnaires européens n'ont pu vous transmettre, parce qu'ils n'en avaient pas connaissance. Depuis l'époque où la Religion pénétra dans la Chine, au commencement du 17e siècle, jusqu'à l'année 1722, elle jouit d'une si grande liberté et d'une telle considération qu'on pouvait la regarder comme publiquement autorisée dans tout l'empire. Il y avait des églises et des Missionnaires dans toutes les provinces, particulièrement dans les villes capitales; la Foi faisait de nombreuses conquêtes, sans rencontrer, pour ainsi dire, aucun obstacle. Mais après la mort de l'empereur Kan-Hi, qui favorisait beaucoup les progrès de l'Evangile, les choses changèrent bien de face: son successeur se déclara aussitôt opposé à la Religion chrétienne; il s'empara de toutes les églises des provinces, pour en faire des écoles destinées à l'enseignement de la doctrine de Confucius; les Missionnaires furent dispersés et expulsés de l'empire. La ville impériale seule conserva quatre églises : les Missionnaires furent autorisés à demeurer à Péking; mais, par un décret de l'empereur, il leur fut interdit de s'éloigner de la ville de plus de quatre lieues. Cependant la Religion se pratiquait publiquement et sans trop de difficulté à Péking, surtout à l'époque où vivaient l'illustre Evêque de cette ville, Mgr. Govea, et M. Raux, notre premier Supérieur lazariste (1). A cette époque, l'office divin avait lieu ré-

(1) Ce fut en 1782, après l'extinction des Jésuites, que le St-Siége confia toutes les missions de la Chine, précédemment dirigées par ces Religieux, à la Congrégation de St-Lazare. MM. Raux et Ghislain, premiers missionnaires lazaristes destinés pour cette mission, quittèrent la France en 1784; ils étaient accompagnés d'un Frère horloger, nommé Paris. M. Raux, fort distingué par ses connaissances, fut nommé membre du tribunal des mathéma-

Digitized by Google

gulièrement ; les jours de fêtes solennelles, l'Evêque officiait pontificalement, et le jour de la Fête-Dieu il faisait la procession du Saint-Sacrement avec beaucoup de pompe et un grand appareil : tous les Prêtres européens et chinois des quatre églises, ainsi que les séminaristes, y assistaient ; des milliers de chrétiens suivaient

---

tiques, et élevé au grade de mandarin. Il mourut à Péking, le 16 novembre 1801, en odeur de sainteté. M. Ghislain lui succéda dans la charge de Supérieur de la mission de Péking. Il eut beaucoup à souffrir lors de la persécution de 1805 : il mourut le 12 août 1813. Le Frère Paris se fit une grande réputation de mécanicien habile : il ajouta à la sonnerie de l'horloge du palais impérial un carillon qui, à toutes les heures, fait entendre l'air de l'hymne de St. Vincent de Paul, carillon qui existe encore aujourd'hui. Ce Frère était mort avant la persécution de 1805. En 1788, deux autres Missionnaires lazaristes, MM. Aubain et Hanna, s'embarquèrent pour la Chine : déjà à cette époque il devenait très-difficile d'obtenir permission de l'empereur pour aller à Péking. M. Aubain, après avoir long-temps attendu cette permission, mais en vain, se détermina à entrer secrètement dans les missions de l'intérieur ; peu d'années après, découvert et arrêté, il mourut en prison le 1er août 1795. M. Hanna put enfin partir pour Péking, mais il vécut trop peu de temps pour se rendre utile. En 1790, trois autres Missionnaires s'embarquèrent encore pour la Chine, MM. Péné, Clet et Lamiot. Ce dernier obtint seul la permission d'aller à Péking. M. Péné s'introduisit dans le Hou-Pé, y travailla avec fruit, et y mourut le 29 juin 1795. M. Clet pénétra de même dans l'intérieur de l'empire, et déploya, pendant trente ans, un zèle infatigable dans les provinces du Kiang-Si et du Hou-Pé. Ce fut dans cette dernière mission qu'il fut arrêté et mis à mort, le 18 avril 1820. M. Lamiot, arrivé à Péking en 1794, devint interprète de l'empereur, et jouit d'une grande considération; mais, par suite de l'arrestation de M. Clet, le gouvernement chinois ayant découvert qu'ils étaient en correspondance, M. Lamiot fut traduit devant les tribunaux et banni de l'empire. Il se retira à Macao, y fonda le noviciat des Lazaristes chinois, et le dirigea jusqu'à sa mort, arrivée le 5 juin 1831.

Digitized by Google

la procession. Cette cérémonie faisait la plus grande impression sur les infidèles. Je crois bien d'ailleurs que nulle part elle ne se fait avec plus d'ordre, de majesté, ni d'une manière plus édifiante. Mais, ô douleur! en 1804, on arrête un courrier qui portait les dépêches des Missionnaires de Péking à Macao; on se persuade qu'il y avait dans ces dépêches des plans de conspiration pour attirer les armées européennes dans l'empire : de là grande rumeur; de là aussi persécution ouverte contre la Religion, et cette persécution n'a pas cessé depuis lors de faire de grands ravages dans notre mission. En 1820, par suite de l'arrestation et de la condamnation à mort de notre vénérable confrère M. Clet dans le Ho-Nan, M. Lamiot reçut ordre de l'empereur de quitter Péking et de retourner en Europe. Aucun Européen ne se trouvant donc là pour conserver notre église et notre maison, et aucun Chinois, d'après les lois, ne pouvant posséder les biens qui ont appartenu à des Européens, le gouvernement s'en empara. Alors nous fûmes obligés de nous réfugier en Tartarie, où nous nous sommes fait un petit établissement, dans lequel, d'après les instructions de M. Lamiot, nous nous sommes occupés jusqu'à présent à élever des jeunes gens qui nous paraissent avoir des dispositions pour l'état ecclésiastique : nous les renvoyons ensuite à notre noviciat de Macao.

« Voilà, monsieur le Supérieur, en abrégé les événements importants qui se sont passés en grande partie sous mes yeux dans cette contrée.

« Matthieu Sué, *missionnaire.* »

Digitized by Google

MISSIONS
DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

MISSION DU MISSOURI.

On a lu, dans le N° XLVIII des Annales, une longue et intéressante relation d'un premier voyage fait par le R. P. Van-Quickemborne chez les tribus indiennes situées à l'ouest du Missouri. A la fin de la relation, le même Père annonçait le projet de fonder un peu plus tard, au milieu d'elles, un établissement permanent. Ce fut pour réaliser ce plan qu'il partit de St-Louis, le 24 mai 1835, avec un autre Religieux et deux Frères de sa compagnie. Après un voyage de 400 milles, ils arrivèrent de nouveau chez les Kickapoos : là ils éprouvèrent quelques difficultés de la part des agents du gouvernement américain; difficultés qui les empêchèrent pendant quelque temps de commencer leurs travaux apostoliques. C'est cette circonstance qui motive les premières phrases de la Lettre que nous insérons ici.

Lettre du R. P. Van-Quickemborne à un autre Père de la même Société.

Village de Kickapoos, 4 octobre 1836.

« Mon révérend Père,

« La paix de Notre-Seigneur!

« Depuis le jour où l'on nous signifia l'ordre de suspendre nos travaux, jusqu'à la communication officielle de

Digitized by Google

la décision de cette affaire, une suite non interrompue d'embarras a éprouvé notre patience : Dieu en soit béni ! D'abord une maladie sérieuse m'a retenu au lit pendant cinq semaines environ ; ensuite des bruits de guerre nous ont inquiétés pendant plusieurs jours. On annonçait une irruption des Sioux septentrionaux ; on les disait déjà vainqueurs des Sacks et des Aiouais ; on prétendait même qu'ils avaient taillé en pièces les troupes américaines, sorties du fort Leavenworth pour s'opposer à leur furie. La consternation s'était répandue chez les Kickapoos ; les uns prenaient les armes pour se défendre, les plus craintifs se préparaient à fuir. Dans cette conjoncture, nous résolûmes d'envoyer un Père et un Frère dans les bourgades voisines, aussitôt que l'on saurait avec certitude l'approche de l'ennemi, afin de donner le Baptême à tous les enfants. Le P. Hoecken et le F. Mazzelle s'offrirent généreusement à courir ce danger. Mais nous en fûmes quittes pour la peur : non-seulement les Sioux ne parurent pas, mais on les chercha même sans pouvoir les trouver.

« Pendant l'interruption de notre ouvrage, pour ne pas demeurer oisifs, et en même temps pour nous préparer aux difficultés que nous aurons sans doute à vaincre, nous nous sommes munis, dans une retraite de quinze jours, des armes spirituelles dont nous pourrons avoir besoin. Il nous a fallu faire nos exercices dans la hutte où nous sommes toujours logés : les fortes chaleurs et la coutume de ce pays ne nous permettaient pas d'en fermer la porte ; aussi avons-nous reçu souvent les muettes visites des bons Kickapoos, qui n'avaient jamais rien vu ni même imaginé de semblable. C'était une chose curieuse de les voir entrer étonnés, s'asseoir silencieusement auprès de nous, observer attentivement des hommes qui faisaient leur méditation, puis enfin sortir sans avoir cessé de garder le plus profond silence.

Digitized by Google

« Mais aucune de ces visites privées ne ressemble, pour la solennité et l'appareil, à celle d'un corps diplomatique tout entier dont nous fûmes honorés à la même époque. Des députés de six nations voisines étaient venus faire alliance avec le cacique des Kickapoos; ils eurent envie de voir notre chapelle déjà célèbre dans tout le pays, et ils se présentèrent justement pendant que nous faisions oraison. D'abord, n'osant franchir le seuil de la porte, parce que nous en remplissions pour ainsi dire l'enceinte, ils considérèrent tout de dehors avec un vif intérêt et une extrême attention; puis ils se hasardèrent à entrer l'un après l'autre, sans faire le moindre bruit; ils eurent enfin la hardiesse de présenter la main à chacun de nous. Cette cérémonie exécutée, comme tout le reste, en silence et avec la plus singulière gravité, ils sortirent, donnant des marques d'un grand contentement.

« Nous apprîmes, à la fin de notre retraite, que les lettres du surintendant étaient arrivées; mais la permission de reprendre nos travaux devait nous être notifiée, d'une manière officielle, par le ministère de l'agent. Celui-ci, absent à cette époque, ne revint qu'après deux semaines; puis de faux calculs dans le transport des matériaux, enfin des pluies abondantes que nous ne devions pas attendre dans cette saison, occasionnèrent d'autres retards, de sorte que les ouvriers ne se sont remis parfaitement à l'ouvrage que vers le milieu du dernier mois. Ainsi l'école ne pourra pas s'ouvrir cette année, et les dépenses seront beaucoup plus fortes qu'elles ne l'auraient été sans le concours de tous ces contre-temps.

« La position de notre établissement est tout à fait favorable. Après avoir passé la rivière Konzas, qui se jette dans le Missouri sur la limite de l'état du même nom, on trouve bientôt une autre petite rivière nommée *Indépendance* sur la carte de Mitchell, et ici *Salt-Creek*.

Digitized by Google

C'est à son confluent qu'habitent les Kickapoos. Ce point peut être regardé comme centre par rapport aux nations indiennes; et près de ce village, le fort américain Leavenworth nous met en relation avec Washington, et par son moyen avec l'Europe.

« Au sud de la rivière de Salt-Creek, et à une distance de 30 à 35 milles seulement, nous avons pour voisins les Delawares et les Schawnées ou Schawanons, séparés les uns des autres par la rivière Konzas. Au-delà, à 80 milles de nous, résident les Whéas et les Piankashaws; 10 milles seulement plus loin, les Péorias et les Kaskaskias, maintenant réunis. Puis, toujours dans la même direction, viennent les Osages, disséminés dans un vaste territoire, et au-delà desquels nous ne pourrons guère, pour le moment, nous porter. Alors, si l'on remonte à l'ouest, décrivant une courbe dont notre village serait le centre, on arrive chez les Konzas, qui habitent, par rapport à nous, à l'extrémité d'un rayon de 150 milles, à l'occident. Enfin au nord, les Sacks et les Aiouais sont, à 30 milles, nos plus proches voisins. Les Sioux habitent derrière eux, mais à une distance éloignée; les Pottowatomies, seule nation qui soit encore indépendante sur la rive gauche du Missouri, se tiennent dans un grand nombre de bourgades, à 150 milles de nous.

« Outre cette multitude de nations voisines, nous pourrons, à l'aide des bateaux à vapeur qui remontent le Missouri, visiter une ou deux fois par an les habitants des montagnes appelées ici Rocky-Mountains (Montagnes Rocheuses). Je raconterai bientôt divers détails que j'ai appris à leur sujet.

« L'emplacement où nous bâtissons notre maison, et que nous avons choisi avec l'agrément du cacique et l'approbation de l'agent, n'est éloigné du grand fleuve que de 400 pas. Le site est agréable, et nous paraît salubre. La

Digitized by Google

terre est d'une grande fertilité, arrosée de nombreux ruisseaux, pleine de sources d'eau froide et limpide, et sous la même latitude, pour ainsi dire, que St-Louis ; néanmoins l'hiver se fait sentir bien plus tôt et avec bien plus de rigueur.

« Auprès de notre maison nous aurons un jardin et un petit champ ; le cacique y a très-volontiers consenti. Le blé d'Inde, appelé *Indian corn*, est la seule céréale que l'on cultive ici. La chair de porc salé est à peu près notre unique viande : car la venaison que l'on peut se procurer des Indiens est maintenant extrêmement rare ; mais la coutume permettant aux Missionnaires d'élever des animaux domestiques, notre champ suffira à leur nourriture. Outre le blé qu'il nous donnera, le jardin nous fournira de légumes, les vaches de lait et de beurre ; et ainsi, grâces à la bonne Providence, nous aurons le nécessaire et au-delà, dans un pays où l'on ne trouve presque rien à acheter.

« Le cacique devient de plus en plus notre ami ; il veut que j'écrive les traditions de sa nation, et j'ai déjà commencé cet ouvrage.

« Quand ces peuples ne vivaient que de chasse, ils étaient réunis en bourgades, et ils sortaient de leurs villages seulement pour faire la guerre ou pour chasser. Aujourd'hui, comme je le disais déjà le 24 septembre 1835 (1), leur humeur belliqueuse commence à s'adoucir, et la rareté du gibier, jointe aux insinuations des officiers du gouvernement américain, les engage à cultiver la terre. Ils commencent donc à se disséminer dans les campagnes, et à vivre à la manière de nos paysans d'Europe. Peu à peu les bourgs proprement dits disparaissent ; cependant, partout où les maisons se trouvent rapprochées en cer-

(1) Annales, N° XLVIII, pag. 83 et suiv.

Digitized by Google

tain nombre, on leur donne encore les anciens noms de bourgades. L'agriculture fera ainsi parmi eux des progrès, mais leur instruction religieuse deviendra plus difficile. On ne doit cependant rien changer à ce système, qui a ses avantages et qui est recommandé et favorisé par le gouvernement américain.

« Les Sacks, les Aionais, les Osages et les Kouzas tiennent encore à leur ancien genre de vie. Toutes les autres nations sortent de l'état sauvage : néanmoins leurs maisons mal construites en bois, quelquefois même formées de peaux dégoûtantes, et dépourvues intérieurement de toute espèce de meubles; de plus, la coutume qui règne encore parmi un grand nombre de se peindre le visage, de se raser la tête, et de se charger d'ornements qui ressentent la barbarie, indiquent combien ils sont peu avancés, et rendent moins étonnantes leur paresse et leur négligence pour les affaires domestiques. Souvent, à l'approche de l'hiver, la mauvaise construction de leurs cabanes, et leur imprévoyance de l'avenir, les oblige à retourner dans les forêts pour y vivre encore comme autrefois.

« Le gouvernement fait de constants efforts pour hâter leur civilisation : il donne à chaque peuplade un magistrat; c'est l'officier que nous avons déjà mentionné, et qu'on appelle *agent*. Quand il s'agit des seuls Indiens, ce magistrat ne peut rien sans le cacique; celui-ci, à son tour, ne peut s'immiscer en rien avec les blancs, sans l'intervention de l'agent. Le cacique décide les différents avec ceux de sa nation; les questions qui s'élèvent avec les nations voisines, exigent le concours de l'officier américain. L'agent dépend immédiatement du surintendant, qui relève du ministre de la guerre. On peut appeler au surintendant des abus de pouvoir de son subalterne; le ministre de la guerre et le président des Etats-Unis lui-même se mon-

Digitized by Google

trent prêts à écouter les plaintes dirigées contre les agents et les surintendants.

« De plus, pour ôter aux Indiens tout sujet de défiance, le gouvernement leur assure la possession du territoire qu'il leur a assigné, et leur laisse leurs délibérations en conseils généraux. Il défend aux étrangers de s'y établir sans la permission de l'agent ; encore cette permission ne peut-elle s'accorder que pour des motifs exprimés par la loi. Ces motifs sont : diriger l'instruction des écoles, donner des leçons d'agriculture, exercer quelque métier par l'ordre du président des Etats-Unis, faire un commerce qui n'exige pas l'association de plus de deux personnes.

« Tous les districts indiens sont soumis à la loi militaire. Chaque peuplade ne peut sortir de son territoire : il leur est défendu de chasser dans les limites de l'état du Missouri. Le territoire des Kickapoos contient 768,000 acres ; celui des Wéas et Piankashaws, 160,000 ; les Péorias et les Kaskaskias possèdent un terrein de 96,000 acres ; les Schawnees en ont un de 1,600,000 ; celui des Delawares est presque aussi étendu ; enfin, 5,000,000 d'acres sont partagés par les Pottowatomies, les Chippawas et les Ottawas. Mais la plus grande partie étant composée de ce qu'on appelle ici *prairie*, n'est presque d'aucune utilité.

« Les Indiens, généralement, sont passionnés pour la liqueur connue sous le nom de *wisky*. Les mariages suivent toujours l'ancienne coutume : le jeune homme, sans s'informer du consentement de celle qu'il recherche, la demande à ses parents ; ceux-ci l'accordent à qui bon leur semble, sans consulter l'inclination de leur fille : aussi les divorces sont-ils fréquents. Du reste, ceux qui se marient semblent toujours sous-entendre cette clause : « tant que la concorde règnera entre nous. »

« Sous le rapport religieux, l'état de ce peuple est, on

Digitized by Google

peut le dire, plus à déplorer que jamais. J'ai déjà parlé de l'extraordinaire diffusion des ministres protestants parmi eux; on en trouve partout, excepté chez les Sacks. Malgré l'inutilité de leurs efforts pour établir des écoles et pour attirer les Indiens à leurs sermons, ils recommencent sans cesse leurs tentatives. Je puis raconter aujourd'hui les moyens qu'ils emploient pour faire ce qu'ils appellent des conversions; cela ne serait vraiment que ridicule, s'il ne s'agissait pas d'âmes rachetées au prix du sang de Jésus-Christ. Voici comment les choses se passent ordinairement : le ministre, nanti d'une forte somme par les associés de sa secte, et percevant d'ailleurs les 500 dollars que le gouvernement paie annuellement aux maîtres d'école chez les Indiens, le ministre, dis-je, en donne 120 au cacique ou à quelque autre personnage important de la nation, pour lui servir d'interprète. Son premier soin ensuite est de chercher des auditeurs; cela s'appelle *émouvoir l'esprit*. Pour faciliter cette motion de l'esprit, il fait espérer aux pauvres Indiens quelque chose d'extraordinaire et d'intéressant, les réunit en aussi grand nombre qu'il lui est possible, et en leur présence fait des contorsions, chante, pleure et crie. Il est secondé par sa femme, qui, d'une nature plus impressionnable encore, répond à merveille à toutes ces jongleries. Alors, chose que l'on aurait peine à croire, et qui ne peut s'expliquer que par une sympathie naturelle aux hommes ignorants et grossiers, si l'esprit du mal n'en est pas la principale cause, alors les spectateurs ou du moins quelques-uns d'entre eux, se sentent pareillement excités à pleurer. Ainsi s'opère ce qu'ils appellent *la manifestation de la vertu de l'esprit*. Le ministre, assez heureux pour voir réussir son œuvre, engage à haute voix ceux qui veulent adorer Dieu avec lui à lever les mains, et à faire inscrire leurs noms. C'est en cela que consiste principale-

Digitized by Google

ment la *conversion*. Les nouveaux convertis sont exhortés à venir chaque dimanche à l'assemblée, à n'avoir qu'une seule femme, à s'abstenir des liqueurs fortes, du vol et du mensonge. Ceux qui pratiquent cette morale sont, disent-ils, des hommes éminemment religieux.

« On sait déjà que les ministres décrient la foi et les mœurs des catholiques ; on sait aussi que, malgré ces calomnies, les Indiens en général penchent pour notre sainte Religion, connue ici sous le nom de Religion des Français. Elle est encore fortement imprimée dans l'esprit d'un grand nombre, la tradition de ces premiers Prêtres, de ces Français, comme ils disent, venus à eux le rosaire et le crucifix à la main, pour instruire leurs ancêtres dans la Foi ; il vit encore le souvenir du bonheur si pur que ces Missionnaires firent goûter à leur nation, aussi longtemps qu'ils vécurent au milieu d'elle.

« L'année dernière, le voyage dont j'ai déjà envoyé la relation m'avait convaincu de l'ardeur de ces peuples pour demander encore des Missionnaires catholiques, après tant d'années de vaine attente. Mon séjour parmi eux me confirme de plus en plus dans cette persuasion ; cependant on ne peut se dissimuler que ces longs désirs ne fussent près de s'éteindre, si nous n'étions venus les réchauffer. L'influence délétère des méthodistes surtout se fait trop malheureusement sentir ici. Pour donner une connaissance plus exacte des dispositions actuelles de ces peuples, je passerai rapidement en revue les principaux d'entre eux, et je raconterai ce que j'ai pu connaître par moi-même à leur sujet.

« La nation des Miamis habitait entre l'Ohio et le lac Erié, quand nos Pères leur portèrent l'Evangile ; aujourd'hui elle est divisée en plusieurs tribus : les Piankashaws et les Wéas sont deux branches de ce grand arbre brisé. Depuis trois générations ils n'avaient point eu de

Digitized by Google

Missionnaires catholiques, et cependant quelques-uns d'entre eux, baptisés dans leur enfance, ont pu trouver depuis l'occasion favorable de se faire instruire de la vraie Foi. De ce nombre est le cacique, qui a même fait sa première communion. Ces deux tribus désirent unanimement un Prêtre catholique. Des protestants se sont offerts pour ouvrir une école chez les Piankashaws; le chef a refusé leurs offres. Un ministre calviniste était parvenu à établir une école chez les Wéas; il vient de la fermer, faute d'écoliers. Plusieurs de ces Indiens m'ont présenté leurs enfants pour les faire baptiser; leur ardeur même était si grande, qu'ils m'offraient leurs fils et leurs filles déjà en âge de raison. J'ai dû différer à un autre temps de leur accorder ce bienfait (1).

---

(1) Un autre Père de la même Compagnie avait déjà visité, en 1835, la nation des Miamis dont il est question, et fait les mêmes remarques sur la facilité d'amener ces sauvages à se convertir à la Foi catholique. Voici l'extrait d'une Lettre qu'il écrivait à cette époque.

« Ma mission dans le nord de l'Indiana touchait à sa fin. J'étais trop près de la nation dite des Miamis, pour ne pas éprouver le désir d'aller les voir. Cette visite ne devant pas être de pure curiosité, et pouvant avoir un but utile, je me déterminai à la faire. J'étais à cinq milles de l'habitation de leur chef, nommé Godfroy, né d'un père français de ce nom. Je m'adjoignis un Français du pays, ami du chef, et nous nous dirigeâmes vers les habitations des sauvages (c'est ainsi qu'on les appelait autrefois: ils commencent à en perdre le nom ainsi que les mœurs). Je fus reçu avec une politesse tout-à-fait indienne, c'est-à-dire sans cérémonie, mais non sans intérêt. C'était l'heure du dîner: on nous offrit à boire du wisky, mais pas à manger; ce n'est pas l'usage. Le chef parle le français et l'anglais assez grossièrement, mais il entend bien l'une et l'autre langue, et possède parfaitement six à sept idiômes indiens. Il a deux femmes, et une douzaine d'enfants de différents âges: depuis peu il a fait baptiser plusieurs des plus

Digitized by Google

« Dans le voisinage, habitent les Kaskaskias et les Péorias. Tous ceux d'un certain âge, et même quelques jeunes gens, ont été baptisés par des Prêtres catholiques; parmi eux je n'ai point vu de vieillards. Peu après notre

---

jeunes. Quoique infidèles, les Indiens de sa tribu, ainsi que lui-même, ont du respect pour le sacrement de Baptême, et en général pour la Religion catholique. Le trait que je vais rapporter en est une preuve.

« Il n'y avait pas un quart-d'heure que j'étais chez lui lorsque deux femmes indiennes se présentèrent, se tenant debout en silence à la porte : l'une d'elle portait dans ses bras un enfant à la mamelle. Après quelques moments il leur adressa la parole ; puis se tournant vers moi : « Cette femme, me dit-il, qui tient l'enfant a entendu dire que le Prêtre était chez moi, et elle est venue vous demander de baptiser son enfant. — Elle est donc catholique ? — Non. — Et pourquoi veut-elle que son enfant soit baptisé ? Quelle idée se forme-t-elle du Baptême ? » Il lui adressa ces questions, auxquelles elle répondit qu'elle croyait que c'était une bonne chose, agréable au Maître de la vie ; qu'elle avait eu sept enfants avant celui-ci, que tous étaient morts presque en venant au monde ; et qu'elle avait la confiance que, si celui-ci était baptisé, le Maître de la vie le lui conserverait. J'encourageai sa foi, et excusai le motif un peu humain qui dirigeait sa démarche, à raison de son ignorance. Je consentis à baptiser son enfant, à une condition que je priai le chef de lui proposer : c'était qu'elle promît au Maître de la vie et à moi, que s'il lui accordait ce qu'elle désirait et espérait comme un effet du Baptême donné à son enfant, elle-même se ferait instruire et baptiser à la première occasion favorable. Elle le promit, et je me rendis à ses désirs.

« Le lendemain, me trouvant dans le village voisin, un autre exemple vint confirmer celui de la veille. Une femme indienne se présenta accompagnée de sa nièce, âgée de 17 ans environ ; elle parlait français, et me dit : « Voici ma nièce, elle est baptisée. — Les parents sont donc catholiques, lui dis-je ? — Non, mais tous leurs enfants mouraient au berceau ; ils ont fait baptiser celle-ci dans l'espérance que cela la ferait vivre, et la voilà vivante et grande fille comme vous voyez. »

« J'en conclus qu'il ne serait pas difficile de déterminer un

Digitized by Google

arrivée, j'appris que la seconde de ces tribus tout entière, et quelques individus de la première, avaient abandonné leur Foi pour embrasser le protestantisme; mais je sus aussi leur détermination de ne prêter l'oreille au ministre que jusqu'à l'arrivée d'un Prêtre qu'ils attendaient. Je brûlais du désir d'aller les voir l'année dernière; d'ailleurs je le leur avais promis : j'ai pu enfin tenir ma promesse, et le 24 du mois dernier j'étais parmi eux. J'avais conduit avec moi, pour me servir d'interprète, le cacique des Wéas, qui, en sa qualité de catholique, servit à merveille en cette occasion la cause de notre sainte Religion.

« Le chef des Kaskaskias n'était point tombé dans l'hérésie; c'est à sa maison que l'on me conduisit dès mon entrée dans le village. Les habitants se présentèrent ensuite à moi, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants, pour me saluer et me donner la main en signe d'amitié. Ils manifestèrent une vive joie de voir enfin un Prêtre, après l'avoir si longtemps demandé; leur conscience cependant leur faisait de vifs reproches, et ils ne pouvaient dissimuler leur confusion. Est-il vrai, leur demandai-je, que vous vous êtes faits protestants? » A cette question, tous se turent : une femme seule, qui autrefois a reçu une instruction solide, et qui, fille d'un ancien

---

grand nombre de parents à faire baptiser leurs enfants, et à se faire baptiser eux-mêmes, s'ils avaient un Prêtre au milieu d'eux pour les instruire. Les interprètes ne manqueraient pas.

« Le chef m'exprima un grand désir d'avoir un collége sur les lieux, pour l'éducation de ses enfants et de ceux de sa nation; il me dit qu'il y concourrait de tous ses efforts, aussitôt que le gouvernement américain aurait ratifié les conditions d'un traité qui se négociait, et qu'il m'en donnerait avis. » (*Extrait d'une Lettre du Révérend Père Petit.*)

Digitized by Google

cacique, parle très-bien français, répondit, les larmes aux yeux : « Oui, nous devons l'avouer, plusieurs, parmi nous, ont eu cette faiblesse. Je sais, pour mon compte, que j'ai mal fait ; mais le ministre méthodiste nous pressait jusqu'à ne point nous laisser de repos ; tous, excepté moi, ne savaient, j'en suis sûre, ce qu'ils faisaient. Nous sommes demeurés si longtemps sans Pasteur, qu'ils pensaient bien faire sans doute de pratiquer enfin une religion quelconque, plutôt que de demeurer plus longtemps sans culte. Pour ce qui me regarde, j'ai la conscience d'avoir péché, et je promets de ne jamais plus retourner auprès des ministres. »

« Comment ne pas maudire l'esprit d'erreur qui sur toute la surface de la terre divise ainsi les enfants d'une même famille, qui pénètre jusque dans les cabanes d'hommes simples et sans défiance, pour les jeter dans des routes où ils ne voudraient pas eux-mêmes entrer, et déchire, avec la perte irréparable de millions d'âmes, la grande unité que Jésus-Christ était venu établir !

« Sur le soir, les principaux de la nation Péoria, et l'un des Kaskaskias apostats, se présentèrent à moi : ils venaient me mettre sous les yeux l'indécision d'un grand nombre de leurs compatriotes, qui, à ma seule vue, désiraient redevenir ce qu'avaient été leurs pères, et abandonner le prêche méthodiste ; mais ils craignaient d'être encore délaissés ; ils savaient que je devais rester seulement quelques jours parmi eux, et ils demandaient au moins de moi une promesse positive : « Voulez-vous, dirent-ils d'un ton pénétré, voulez-vous tout de bon nous voir demeurer catholiques ? venez vous établir parmi nous, ou du moins envoyez-nous un Prêtre pour nous instruire. »

« J'étais déchiré d'une scène si attendrissante ; je les assurai que je désirais, que je voulais du plus profond

Digitized by Google

de mon âme, les voir persévérer dans la Foi. Je leur promis de commencer par venir de temps en temps les visiter : ils me répondirent de nouveau que si je tenais ma promesse, ils étaient décidés à se joindre à moi pour toujours.

« Dans mon voyage j'ai baptisé 25 enfants ; on m'en présentait un bien plus grand nombre, mais j'ai refusé tous ceux qui, ayant atteint l'âge de raison, ne pouvaient recevoir le Baptême sans être préalablement instruits. Les Kaskaskias qui, à l'exception de deux, étaient tous demeurés catholiques, me pressaient aussi de revenir bientôt auprès d'eux : je ne pouvais que leur faire les mêmes réponses ; puis je leur fis comprendre l'importance d'exprimer devant les officiers du gouvernement, par l'entremise de leurs caciques, leur désir général d'avoir un Prêtre catholique pour les instruire ; et dans le cas qu'ils le fissent, je leur promis de m'intéresser pour leur obtenir un Pasteur stable ; enfin, pour les mettre à l'épreuve, je les prévins que je ne donnerais point d'argent à ceux qui assisteraient aux instructions, comme fait le ministre méthodiste.

« Les dispositions à recevoir notre sainte Foi, que j'ai observées chez les quatre nations dont j'ai parlé jusqu'ici, se remarquent encore chez la plupart des autres. Dernièrement 1600 Pottowatomies se sont établis en face de notre village, le fleuve seulement nous sépare. Deux de leurs chefs sont catholiques ; plusieurs mêmes d'entr'eux ont été baptisés. Le mois dernier 3000 autres Indiens ont quitté le pays de Chicago, dans l'état de l'Illinois, pour venir encore dans notre voisinage. Au printemps prochain, tous doivent se fixer dans le territoire qui leur a été assigné. Un singulier spectacle se présente ainsi chaque jour sous nos yeux : une foule de peuples, après de longues résistances et de plus longues

Digitized by Google

hésitations, consentent enfin à entrer dans les vues du gouvernement des Etats-Unis, et se laissent conduire où l'on croit bon de les placer; nous sommes au centre de toutes ces migrations, et j'ai l'espoir de voir nos soins parmi ces peuples porter des fruits abondants.

« Notre séjour chez les Kickapoos nous promet aussi une riche moisson; mais encore sans maison et sans connaissance de la langue, nous sommes obligés d'attendre. Le prophète dont j'ai parlé longuement dans une lettre antérieure, a vendu le fruit de son travail, c'est-à-dire tous ses disciples, au ministre méthodiste, pour une somme de 200 dollars; il est allé aussi, pour une pareille somme, chez les Kaskaskias et les Péorias : parmi les rêveries qu'il a débitées à ces pauvres gens, il leur a certifié qu'il a fait un voyage au ciel pour voir Dieu, qu'il en sait infailliblement la route et qu'il peut le démontrer évidemment, car il a vu de ses yeux la porte du ciel au terme du chemin. Dernièrement encore, un ministre l'a chargé de lui chercher des auditeurs, et lui a donné pour cela 200 dollars, deux paires de bœufs et deux chevaux; il fait quelques conversions du genre de celles dont j'ai parlé. Ce bon prophète, croyant apparemment pouvoir gagner de tous les côtés, est venu me trouver aussi pour m'offrir ses services et me promettre de faire embrasser la Religion catholique à tous ses adhérents, si je voulais l'assister : cette assistance, bien entendu, consisterait en une certaine somme d'argent; mais nous n'employons pas ce moyen pour nous procurer des auditeurs, aussi nous devons bien nous attendre à le voir empêcher ceux qui le suivent de venir à nous. Mais il faut bien espérer, après tout, que nous éprouverons des contradictions; c'est le seul moyen catholique de réussir. En dédommagement, Dieu nous réserve un bon nombre de cœurs droits qui attendent avec impatience l'ouverture de notre maison pour venir se faire instruire.

Digitized by Google

« On doit comprendre assez maintenant combien l'état actuel des sauvages diffère de ce qu'il était autrefois : les Missionnaires pouvaient alors fonder des réductions, y attirer les individus des nations voisines, et aider les caciques à établir une forme de gouvernement. Aujourd'hui les Indiens de ces contrées ont un territoire circonscrit, et chacune de leurs bourgades a déjà un ministre de l'erreur : l'unique but de nos excursions doit donc être d'établir des missions stables. Ces peuples ignorants et grossiers ne peuvent être suffisamment instruits dans un ou deux discours : il faut, pour y parvenir, une suite d'instructions quotidiennes continuées avec beaucoup de patience et de charité. La courte apparition d'un Prêtre ne fait qu'enflammer la bile des ministres, et les excite presque toujours à décrier avec une nouvelle fureur la Religion catholique et ceux qui la professent : à peine le Prêtre est-il parti, que leur premier soin est de chercher à détruire ce qu'il avait essayé de fonder ; mais une fois la résidence établie, on doit de toute nécessité faire des excursions à ses alentours pour aller au secours de ceux qui se trouvent isolés.

« Douze familles sont dernièrement descendues des montagnes appelées Rocheuses ; elles habitent maintenant au confluent du Konzas et du Missouri, à 40 milles environ de notre bourgade. Je les ai visitées deux fois ; elles étaient venues dans l'intention de ne plus s'en retourner, et de penser au salut de leurs âmes. Dans ma première visite, tous demandaient d'être mariés suivant le rit catholique. Parmi les hommes trois étaient canadiens : j'ai cru devoir toutefois leur différer le Baptême et le Mariage, à cause de leur inconstance et de leur peu d'instruction ; mais dans ma seconde visite, je les ai tous trouvés malades, et, désespérant de pouvoir vivre ici, ils parlaient de retourner dans leurs montagnes.

Digitized by Google

« Dans ce pays, m'ont-ils dit, la nation des Têtes-Plates, instruite par un docteur canadien, observe beaucoup de coutumes chrétiennes, comme la sanctification du dimanche, l'abstinence, les jeûnes prescrits par l'Eglise, et ils demandent un Prêtre catholique qui les instruise de la Religion. Avec eux vivent aussi un grand nombre d'Algonquins et d'Iroquois catholiques qui sont venus du Canada; ils se sont mariés dans ce pays, et maintenant ils voudraient faire bénir leurs mariages et baptiser leurs enfants. Au printemps, ils se réunissent dans une espèce de foire pour faire mutuellement leurs emplettes de toute l'année; ensuite ils se dispersent pour vivre en familles, de côté et d'autre.

« Chaque année, un bateau à vapeur, parti de St-Louis, pénètre jusqu'au sein de ces montagnes, et ne met que trois mois pour faire ce voyage et revenir. Nous regardons comme un devoir d'en profiter pour envoyer quelqu'un des nôtres, afin d'entretenir ces heureuses dispositions, jusqu'à ce qu'il nous soit donné de faire quelque chose de plus en leur faveur; je m'offre moi-même bien volontiers pour cette sainte expédition. Les ministres protestants n'ont pas encore de résidences stables dans ces contrées; nos excursions ne seront donc pas sujettes à la plus grande partie des inconvénients dont je viens de faire mention. Ces montagnes sont aussi l'asile de plusieurs peuples ennemis mortels des blancs, et qui mènent presque tous la vie nomade.

« Quant aux moyens à prendre pour établir solidement la Religion catholique dans ces pays, outre les armes spirituelles il nous faut en premier lieu bien connaître le langage des habitants; cet hiver, pendant que les Indiens seront à la chasse, nous nous mettrons tout de bon à l'étudier, pourvu toutefois que notre maison soit terminée à cette époque. La langue de nos sauvages

Digitized by Google

n'est pas aussi difficile que je me le figurais d'abord. J'ai un catéchisme écrit en algonquin, et l'algonquin est intelligible pour beaucoup de tribus; souvent toute la différence de langage qui existe entre une peuplade et une autre, consiste dans une seule lettre, ou plutôt encore dans une prononciation diverse. Ainsi, celui qui possède un de ces idiomes en sait par là même un grand nombre, et peut les parler, avec un peu d'attention. Le P. Hoecken fait déjà, presque sans étude, des progrès rapides en ce genre.

« Si la chose est possible, nous devrons aussi, à l'exemple de nos anciens Pères, faire venir chaque jour les néophytes à l'église. Dans chaque maison, outre un Père qui s'occupe de l'instruction religieuse des Indiens, il faudrait deux Frères, l'un pour diriger l'école des enfants, l'autre pour donner des leçons d'agriculture et d'arts mécaniques. De plus, nous aurons encore à nous occuper de l'éducation des filles, en attendant que nous puissions, comme au Canada, avoir des religieuses pour nous suppléer.

« Ainsi, avec le temps et la grâce de Dieu, le flambeau de la vérité brillera, nous l'espérons, aux yeux de tous ces pauvres Indiens. Pour nous, nous serons heureux si nous pouvons, dans le court espace de notre vie, concourir à la propagation de la Foi et à l'établissement de la vraie Eglise sur la terre. C'est l'œuvre de Notre-Seigneur et de ses Apôtres, et nous devons mille fois nous tenir pour honorés d'avoir été appelés à succéder à leurs travaux.

« Je suis, etc.

« VAN-QUICKEMBORNE, S. J. »

Digitized by Google

MISSIONS DES ÉTATS-UNIS.

Nous réunissons ici, dans un même article, quelques Lettres que nous avons reçues de divers diocèses des Etats-Unis. L'aspect que présente ce pays est si mobile, les événements s'y pressent de telle sorte, que nous avons pensé ne pas devoir différer la publication du peu qui nous a été transmis.

Lettre de Mgr. l'Evêque de Boston au Conseil de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Boston, 13 décembre 1836.

« Votre obligeante lettre du 30 avril, me donnant avis que la somme de 14, 700 francs a été allouée cette année à mon diocèse, m'est parvenue en son temps avec la susdite somme. Mille et mille remercîments à cette généreuse Association qui a rendu de si grands services à notre sainte Religion dans ce pays. Que le Seigneur ne cesse de combler de ses grâces ces âmes qui ne se fatiguent jamais de faire le bien, et qui n'ont d'autre but, dans leur charité, que la plus grande gloire de Dieu et le salut de leurs frères!

« C'est avec une vraie satisfaction que je puis vous annoncer l'avancement de l'œuvre de Dieu dans notre

Digitized by Google

diocèse. En dépit de l'opposition acharnée de ses ennemis, chaque année nous voyons grand accroissement parmi les fidèles, non-seulement à Boston où la première semence de la Foi a été jetée il y a à peine un demi-siècle, mais aussi dans les autres états de cette contrée : vous en jugerez en apprenant que dans quelques villes, comme à Providence, à Dangor, etc., on compte près de mille catholiques là où, il y a six ans, il s'en trouvait à peine une vingtaine.

« L'édifice de notre séminaire est achevé, mais il manque encore de professeurs : jusqu'ici le clergé de Boston a été trop peu nombreux pour songer à enlever quelques sujets aux fonctions pastorales, et les appliquer à l'étude et à l'enseignement. Je n'ai donc encore qu'un seul professeur; toutefois, avec l'aide de Dieu, j'espère en avoir davantage l'année prochaine.

« Je regrette d'être obligé de dire que, faute de moyens suffisants, je n'ai pu rebâtir encore le beau couvent des Ursulines, détruit par les protestants il y a deux ans et demi. Nos bonnes religieuses, au nombre de six, sont donc toujours contraintes de se prévaloir de la charitable hospitalité de leurs Sœurs de Québec ; toutefois leur absence, quoique vivement sentie, est compensée en partie par les soins que les Sœurs de la Charité donnent à l'instruction des jeunes personnes des classes pauvres. Tous les dimanches elles en réunissent un grand nombre dans une chapelle spéciale, où celles-ci reçoivent des instructions et assistent à l'office divin. Plus tard, les garçons s'y rassemblent à leur tour, présidés par des catéchistes laïques qui ont bien voulu se dévouer à cette bonne œuvre. Dans les autres endroits du diocèse, les enfants ne sont pas négligés non plus : partout l'on veille soigneusement à leur éducation religieuse.

« Nous avons enfin terminé à Boston même l'édification

Digitized by Google

de deux églises nouvelles, dont le grand besoin se faisait depuis très-long-temps sentir : elles sont assez belles, solidement bâties, et honorent le zèle des catholiques de cette ville. Nous nous sommes endettés jusqu'à un certain point pour les achever ; mais la confiance que nous avons en Dieu nous tirera peu à peu de cet embarras.

« Nos deux tribus d'Indiens commencent à bien aller, surtout celle de Passaquamoddy. Il n'y a pas long-temps qu'ayant visité l'école de ces derniers, j'ai eu le bonheur d'être témoin des progrès des enfants sous la tutelle de leur excellent Missionnaire, qu'ils continuent à chérir et à révérer comme leur père. Ces bons Indiens ont eu de vives appréhensions à l'époque où parut l'ordonnance du gouvernement de Washington, par laquelle toutes les tribus des états méridionaux étaient contraintes à émigrer dans des pays lointains. Bien que cette ordonnance ne les concerne pas, ils sont toujours dans la crainte que pareil sort ne leur soit réservé pour l'avenir; leurs traités avec les Américains ne les rassurent pas sur ce point.

« Depuis deux ou trois ans, les Allemands commencent à émigrer dans ce diocèse ; le nombre des catholiques est considérable parmi eux, et ils se montrent fidèlement attachés à la Religion. J'ai eu le bonheur de leur trouver un Prêtre pieux et zélé, qui leur célèbre la Messe régulièrement, et qui les prêche dans leur propre langue. Leurs enfants se réunissent aussi pour le catéchisme. Plusieurs de ces émigrants, qui étaient luthériens, se sont même présentés pour se faire instruire, dans l'intention d'embrasser la Foi catholique, et ils demandent le Baptême pour leurs enfants : je suis persuadé qu'avant peu il faudra bâtir une église pour ces Allemands, tant leur accroissement est rapide.

« Il y a trois ans et demi à peu près que j'ai acheté au gouvernement quatorze mille acres de terre vierge

Digitized by Google

dans l'intérieur de l'état du Maine. Le but de cet achat était d'y fixer, à des conditions avantageuses, une colonie de catholiques choisis parmi les classes pauvres, mais industrieuses, lesquelles, avec le temps, étendraient la Religion dans leurs alentours : jusqu'ici le projet a admirablement réussi. Plus de trente familles se trouvent établies sur ces riches terres; elles seront jointes l'année prochaine par un nombre égal. Déjà un Prêtre réside dans ce lieu, et une jolie petite église y a été élevée. J'espère que le succès de cette entreprise attirera aussi des catholiques aisés qui achèteront des terres aux environs, et grossiront le nombre des fidèles. De cette manière, la population catholique s'étendra sur la surface de ce beau pays; et comme les protestants de ces quartiers ne sont pas dominés par les préjugés qui sont si fortement enracinés dans les vieux états, j'ai de fortes raisons de croire que beaucoup de ces enfants égarés se réuniront à leur ancienne mère, et seront, par degrés, ramenés au bercail de Jésus-Christ.

« Enfin, c'est avec une vraie satisfaction que je puis annoncer le ralentissement de cette animosité acharnée qui avait éclaté contre nous et notre sainte Religion à l'époque de la destruction de notre couvent des Ursulines. En preuve de ce retour à des sentiments plus favorables, il me suffira de citer la restauration, aux frais publics, de ce beau monument que j'ai érigé il y a trois ans sur le tombeau du vénérable P. Rasles, martyrisé il y a plus d'un siècle, et que de fanatiques protestants avaient récemment abattu.

« Je suis, etc.

« † Benoît Fenwick, *évêque de Boston.* »

Digitized by Google

Lettre de Mgr. l'Evêque-Coadjuteur de Philadelphie au Rédacteur des Annales.

Philadelphie, 31 décembre 1836.

« Monsieur,

« Je m'empresse de vous transmettre les divers renseignements que vous m'avez demandés, tant sur l'état du diocèse de Philadelphie en général, que sur celui des catholiques et des différentes sectes protestantes qui s'y trouvent : je dois vous faire remarquer d'abord que, bien que la plupart des habitants de ces contrées professent un certain respect extérieur pour une religion quelconque, le nombre cependant est bien grand de ceux qui n'appartiennent à aucune, et qui même se moquent de toute croyance religieuse. On a pendant longtemps donné ici des discours à un auditoire considérable, contre la divinité et la doctrine de Jésus-Christ; et les choses ont été à ce point, qu'un ministre presbytérien s'est fait gloire d'avoir combattu en dispute publique, pour la cause du Christianisme, contre un infidèle qui l'attaquait dans les villes principales. Les unitariens, les universalistes et autres qui nient les dogmes fondamentaux, sont très-nombreux : entre les sectes qui se vantent d'être orthodoxes, plusieurs regardent toute croyance comme une opinion incertaine. Les quakers, qui dès le commencement de la colonie de la Pensylvanie, sous Guillaume Penn, ont toujours été fort puissants, sont divisés maintenant en deux sectes, dont l'une, celle des Kixites, rejette les vérités principales que les autres retiennent. Les épiscopaliens sont en bon nombre aussi, et appartiennent ordinairement aux hautes classes de la société. Ils viennent de

Digitized by Google

perdre leur premier évêque, Guillaume White, vieillard d'un caractère doux, mais peu distingué par ses connaissances. La division des hauts et des bas épiscopaliens est bien marquée : les premiers soutiennent l'institution divine de l'épiscopat, et non les autres. Les premiers parlent presque en catholiques ; ils viennent d'avouer que le dogme de la présence réelle a toujours été un dogme de la Foi chrétienne ; ils recommandent le jeûne et plusieurs autres observances catholiques : cependant leurs sentiments sont bien éloignés des nôtres ; ils n'affectent notre langage que pour ne pas paraître en opposition manifeste à l'antiquité. L'Evêque épiscopalien de Lexington, dans le Kentucky, publia, il y a un an, une dissertation sur les maux du schisme, dans laquelle il proclamait hautement la nécessité de retourner à l'unité de l'Eglise, et il avouait les grandes méprises des réformateurs du seizième siècle. J'ai saisi cette belle occasion pour l'exhorter avec empressement de donner l'exemple, en embrassant l'unité catholique ; mais il a gardé le silence. Les presbytériens ont une influence immense, à cause de leurs richesses et des efforts qu'ils font sans cesse pour avancer leur secte. Ils sont les ennemis les plus acharnés de l'Eglise catholique, et font tout pour nous faire regarder comme des ennemis de la liberté et du gouvernement : ils ne cessent de dire qu'il faudrait nous priver de tous les droits et priviléges des citoyens. Jean Breckenridge, l'un des prédicateurs de la secte, a soutenu une discussion publique avec le prêtre Hughes, curé de St-Jean-Evêque, dans cette ville, pour prouver que la Religion catholique était inconciliable avec la liberté des peuples ; mais il s'en est fallu beaucoup qu'il ait réussi. Ce n'a pas été cependant faute d'audace, ni à cause de son scrupuleux attachement à la vérité. On a répandu des livres infâmes contre les établissements religieux et les Prêtres ; on a inventé les calomnies les plus

Digitized by Google

noires; l'Association Léopoldine a servi de prétexte à une accusation contre tous les catholiques, qu'on disait être en liaison avec le gouvernement autrichien pour renverser la république. Malgré tous ces efforts, notre sainte Religion se maintient, s'avance même, et la violence de nos adversaires semble céder à notre patience. Les méthodistes, les baptistes, etc., ont aussi des adeptes dans le diocèse de Philadelphie, mais en moins grand nombre que les sectes dont nous venons de parler.

« Le nombre des catholiques s'est accru par quelques conversions, bien qu'elles ne soient pas très-fréquentes: 25 personnes ont embrassé la Foi l'année dernière, dans l'église cathédrale; 36 dans celle de St-Paul, à Silsbury; et plus de 50 autres, à ma connaissance, dans d'autres endroits. Je crois bien que le nombre des conversions, sur lesquelles aucun rapport ne m'a été transmis, peut être à peu près égal.

« Les défections proprement dites sont rares; mais il est bien grand le nombre des enfants qui ne professent pas la Foi catholique de leurs parents. L'esprit d'indépendance, qui est ici commun à tout le monde, fait qu'on se fie trop à son propre jugement, et qu'on regarde avec jalousie tout exercice d'autorité. Les enfants mêmes, en apprenant leur catéchisme, semblent n'avoir pas la docilité qui est le propre de leur âge. Les adultes écoutent la prédication, qu'ils aiment beaucoup, plutôt dans un esprit de critique qu'avec l'humilité de la foi. Les préjugés énormes contre le catholicisme, lesquels règnent partout, font que plusieurs rougissent de leur Religion, dans ces lieux où le nombre des fidèles est petit, et leur condition peu distinguée dans la société. Faute d'opportunité pour s'approcher des sacrements, on en perd l'usage et l'amour, et à peine conserve-t-on quelques souvenirs des exercices de piété. Dans l'automne dernier, j'ai visité une colonie

Digitized by Google

allemande dans le comté de Lycoming, où quelques familles catholiques ont demeuré plus de dix-huit ans sans jamais voir aucun Prêtre : jugez, Monsieur, si leurs enfants pouvaient savoir ce qu'est la Religion? J'ai saisi cette occasion pour aller à Jownda, et me suis informé de ce qu'était devenue la colonie française qui s'était établie à Frenchville ; je n'ai pu trouver parmi ces habitants aucun vestige de la Foi de leurs pères. La pauvreté des parents est aussi une des causes de la perte de leurs enfants ; car dans les endroits mêmes où résident des Prêtres, dans nos grandes villes ou ailleurs, les catholiques sont souvent obligés de mettre ces enfants en apprentissage chez les protestants, ou de les placer dans les établissements pour les pauvres, établissements dans lesquels les sectes protestantes ont une influence très-grande. C'est pourquoi j'ai cru que l'argent que l'Œuvre de la Propagation de la Foi a eu la charité de m'envoyer serait bien employé en le donnant presque entièrement à la maison de St-Joseph, pour ces orphelins catholiques ; j'essaie aussi d'en préparer une pour les orphelines.

« Au commencement de l'année, nos séminaristes, au nombre de douze, occuperont le petit bâtiment que je leur ai fait construire, et qui est bien petit ; mais j'attends des circonstances plus favorables pour en édifier un capable de contenir un nombre d'élèves en rapport avec les grands besoins du diocèse. Pour cela, comme pour l'entretien des séminaristes actuels, je me confie à la Providence.

« Relativement aux dépenses ordinaires du diocèse et de la mission, la générosité des fidèles est suffisante, excepté dans quelques lieux où leur nombre est très-petit et leurs moyens fort bornés : c'est le cas des colonies françaises et de quelques colonies allemandes. Mais l'entretien des églises, qui est cependant indispensable, souffre beaucoup de difficultés, parce que l'on ne parvient

Digitized by Google

guère à obtenir les fonds nécessaires qu'à des conditions qui peuvent devenir et deviennent effectivement, en certains cas, dangereuses. Il est bien rare qu'on obtienne un don gratuit : si l'on donne un terrein pour une église, c'est à condition que le titre de possession ne sera pas entre les mains de l'Evêque ; on cherche à le mettre entre celles de marguilliers choisis chaque année par les paroissiens, avec la sanction d'une charte. Si l'on contribue pour quelque chose à l'érection de cette église, on exige la réduction du prix des bancs lorsqu'on les vend, ce à quoi l'on se trouve contraint pour faire face aux dépenses. Dès le moment de cette vente, l'église n'est plus la maison des pauvres : chaque acheteur possède son banc, comme il possède sa maison ; il peut le revendre, le léguer, en disposer librement ; il en a la clef, et le tient vide quand il lui plaît. Les marguilliers en reçoivent une rente annuelle dont ils donnent une portion au Curé, à leur volonté, et font du reste ce qu'ils jugent convenable. Des cas sont arrivés, et toujours il y a danger qu'ils n'arrivent, dans lesquels les marguilliers ont refusé au Curé, nommé par l'Evêque, tout maintien, et ont employé l'argent pour soutenir quelque prêtre scandaleux, en opposition à l'autorité ecclésiastique, pour publier des pamphlets contre elle, ou intenter des procès civils à l'Evêque même !

« Le nombre de nos Missionnaires n'est pas augmenté ; il n'y a que deux Américains actuellement employés dans le diocèse : l'un d'eux est le Père jésuite nommé Barber, autrefois ministre épiscopalien ; deux autres sont dans le séminaire de Ste-Marie, près d'Emmitsburg, dans le Maryland.

« En faisant la visite annuelle du diocèse, l'automne passé, j'ai eu occasion de voir combien les fidèles sont exposés à perdre la piété et la foi même, faute de Missionnaires : plusieurs congrégations n'avaient pas eu de Prêtres rési-

Digitized by Google

dants depuis plusieurs années, et j'ai dû leur envoyer un jeune Prêtre irlandais que je venais d'ordonner.

« Voilà, Monsieur, les choses principales que j'ai cru propres à intéresser les Associés de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

« Je suis, etc.

« FRANÇOIS-PATRICE *évêque d'Avath, coadjuteur de Philadelphie.* »

Extrait d'une Lettre de Mgr. Bruté, évêque de Vincennes, à M. D. P., en date du 24 mai 1837.

« L'ÉMIGRATION se répand comme les eaux d'un fleuve qui cherchent de tout côté leur niveau. L'Indiana, portée au dernier *census* de 1830 pour 341,000 âmes, dépasse maintenant 700,000. Cette émigration est d'origine européenne, ou provient des états de l'est et du centre; mais la proportion catholique y est très-forte.

« Ici comme ailleurs le protestantisme, considéré comme religion, est usé, il va se fondre dans l'indifférentisme : on avoue partout son manque de fondement et d'obligations, tandis que l'on sent de plus en plus qu'il peut y avoir l'un et l'autre dans le sein du catholicisme : on semble mieux apercevoir que le Christianisme lui est identifié, et que tout le reste n'est qu'arbitraire. Les aveux de ce genre se répètent de tous côtés; l'effort même des ministres, conspirant contre lui sans pouvoir s'entendre à rien proposer de mieux, n'a fait que rendre sa supériorité plus sensible, et fatiguer ce qu'il y a de plus raisonnable, même en gros bon sens, parmi les protestants. Dans une controverse publique assez récente à Cincinnati, Mgr. Purcell a fait triompher la vérité d'une manière éclatante. Il avait été provoqué par

Digitized by Google

M. Campbell, homme de grande réputation, qui fait de vains efforts pour rallier toutes les sectes protestantes en une seule : cette secte nouvelle il ne voudrait plus l'appeler Protestantisme, mais Christianisme primitif, purement biblique, etc. Huit jours ont été employés à ces conférences, qui duraient cinq heures par jour : le Prélat y a eu constamment l'avantage, dans sept thèses que son adversaire avait lui-même choisies. On s'apercevait sensiblement que la faveur publique était pour l'Evêque catholique ; on eût dit que les protestants même désiraient son triomphe; et, contre leur ordinaire, les journaux politiques qui affectent de ne point se mêler d'affaires religieuses, ou ne le faisaient anciennement qu'avec un préjugé de mépris et d'aversion pour nous, se sont occupés de cette controverse, mais pour donner gain de cause au défenseur de notre Foi, et se moquer du présomptueux champion d'une cause qu'ils ne se chargent plus de soutenir.

« Enfin, l'excès de malice et d'effronterie avec lequel les ministres ont cherché à discréditer le clergé, en lui imputant des choses horribles et en inondant le pays de pamphlets remplis d'infamies, a fini par tourner encore à l'avantage de notre sainte Religion. Les protestants eux-mêmes ont été dégoûtés de tant de calomnies ridicules, et, dans une assemblée générale à New-York, ils en ont marqué leur indignation d'une manière assez significative.

« Oh! que le Ciel daigne donc donner à son Eglise le temps d'étendre et d'approfondir ses racines dans ces pays du nouveau continent! Pour ce qui nous concerne, prions, travaillons, aidons : les politiques sont à leurs œuvres politiques ou civiles; pour nous, toute notre existence est à l'œuvre de Jésus-Christ!

« Relativement à mon diocèse, les secours que l'Œuvre de la Propagation de la Foi m'a adressés sont loin de m'avoir été inutiles. Dans les premières années de création surtout,

Digitized by Google

acquisition de terrein, établissements divers, églises à construire : que de sources de dépenses! Quant aux Missionnaires, au lieu de ce total « 2 » porté sur l'almanach de 1835, et qui frappa le Saint Père lui-même, nous voici maintenant seize Prêtres, et nous serons dix-huit lorsque vous lirez ces lignes.

« Le concile de Baltimore, qui s'est ouvert le 16 avril, a proposé au St-Siége l'érection de trois nouveaux diocèses : Natchez dans la Louisiane, Nashville dans le Tonessée, et Dubucque dans le nord du Missouri ; eux aussi auront besoin de secours. Courage donc, ô sainte Association de la Propagation de la Foi ! Daigne le Seigneur vous protéger et vous bénir au milieu de tant de troubles, d'agitations et de misères! Ici la tempête commerciale et financière s'étend ; mais les vraies données du pays, son intérieur, son immense agriculture s'en sentent à peine. Au reste, hommes de foi, la figure de ce monde change sans cesse ; c'est du royaume de Jésus-Christ, sur la terre d'abord, et de là au ciel, que vous devez continuer à vous occuper.... Adieu ! puissent ces quelques lignes vous encourager et vous consoler!

« † Simon, *évêque de Vincennes.* »

NOUVELLES DIVERSES DES MISSIONS.

On a reçu des nouvelles assez récentes, mais succinctes, de la mission de Cochinchine et du vénérable confesseur M. Jaccard. Une lettre de Syncapour, écrite par M. Renier, missionnaire apostolique, à la date du 8 mars 1837, renferme le passage suivant.

« Je viens de recevoir un petit billet écrit par M. Jaccard, le 26 décembre 1836. Il est court; car, le porteur

Digitized by Google

étant un chrétien apostat, et de plus interprète de Min-Mênh, à bord d'un de ses vaisseaux, il convenait d'user d'une grande circonspection : aussi ce billet est-il en latin.

« Vous saurez, dit M. Jaccard, que nos chers confrères, « Lefebvre et Jeanne, sont heureusement parvenus à « leur destination. M. Candalh nous a donné de ses nou- « velles du Tong-King, et avec l'aide de Dieu il sera « bientôt, nous l'espérons, auprès de nous. Bien que le « roi nous porte toujours la même haine, les Mission- « naires jouissent cependant d'une sorte de calme, pour « le moment du moins, surtout en Cochinchine : dans « la partie méridionale du Tong-King, Mgr. de Cas- « torie et ses collaborateurs ont besoin encore d'user « des plus grandes précautions. Mgr. de Métellopolis « (coadjuteur de Cochinchine) est depuis un an et demi « dans la province de Tonrane, où il a ordonné sept « ou huit Prêtres. Nous sommes tous assez bien por- « tants, à l'exception de M. Vialle, dont la santé est un « peu faible : pour moi, je suis toujours en prison, mais « séparément des autres prisonniers, et je m'occupe à « enseigner le français à quelques élèves..... »

La Religion continue à faire de consolants progrès dans l'archipel de Gambier. Ces îles sont aujourd'hui presque entièrement chrétiennes : malheureusement l'intolérance des émissaires bibliques défend toujours l'approche des points principaux de l'Océanie. Deux Missionnaires envoyés par Mgr. de Nilopolis, ayant tenté assez récemment de pénétrer à O-Taïti, ils ont été, à l'instigation de ces ministres protestants, enlevés de force dans la maison même du consul américain qui leur avait donné asile, et jetés à fond de cale d'une petite goëlette, malgré toutes leurs réclamations et celles faites par ce consul. Nous

Digitized by Google

espérons, dans le prochain Numéro des Annales, publier les intéressantes relations qui nous ont été transmises sur ces différents événements.

Une mission nouvelle va s'établir dans la Chaldée : deux Missionnaires de la Compagnie de Jésus, aidés de quelques catéchistes maronites, doivent en jeter les premiers fondements. Les deux Religieux dont il est question étaient déjà arrivés à Orfa, l'ancienne Edesse, en Mésopotamie : le 2 mai de cette année, ils avaient commencé à procurer des soins spirituels à quelques familles catholiques de ces pays, privées depuis bien longtemps d'un pareil bienfait.

Nous nous empressons de faire droit à une réclamation qui nous a été adressée. C'est à tort que le diocèse de Clermont a été porté, sur la statistique de 1836, au nombre de ceux dans lesquels l'Œuvre est en croissance : cette erreur provient de l'oubli qu'on a fait de distraire, avant tout calcul, un don assez notable reçu pour l'Œuvre dans ce diocèse, en 1835, et qui n'a point été renouvelé en 1836.

Le siége de l'évêché de Babylone a cessé d'être vacant : M. l'abbé Laurent Trioche, qui, depuis la mort de Mgr. Coupperie, gouvernait ce diocèse en qualité de Vicaire apostolique, vient d'être promu à l'épiscopat. Au titre d'Evêque de Babylone, le St. Père a voulu ajouter encore ceux de Délégat apostolique et d'Administrateur de l'évêché d'Ispahan. Le Prélat dont il est question écrivait de Bagdad, à la date du 6 août 1837, qu'il serait sacré le 15, fête de l'Assomption de la très-sainte Vierge, par un Archevêque chaldéen, élève de la sacrée Congrégation de la Propagande. Le Patriarche catholique de la même nation, un Evêque syrien, deux Prêtres chaldéens, deux syriens, et deux arméniens, devaient assister à son sacre.

Digitized by Google

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

RECUEIL PÉRIODIQUE

DES LETTRES DES ÉVÊQUES ET DES MISSIONNAIRES DES MISSIONS DES DEUX MONDES, ET DE TOUS LES DOCUMENTS RELATIFS AUX MISSIONS ET A L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Collection faisant suite aux Lettres édifiantes.

JANVIER 1838. — N° LVI.

A LYON,
CHEZ L'ÉDITEUR DES ANNALES,
RUE DU PÉRAT, N° 6.

A PARIS ET DANS LES AUTRES VILLES.
CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.
1838.

Avec approbation des Supérieurs.

Digitized by Google

AVIS.

Nous croyons devoir renouveler à nos correspondants l'invitation de faire parvenir le plus tôt possible, aux Trésoriers de Paris et de Lyon, les recettes de l'année 1837. Toutes les sommes qui n'auront pas été reçues avant le 1er mars, époque fixée pour la clôture des registres, seront renvoyées à l'année suivante. Pour prévenir les réclamations, nous prierons nos lecteurs de remarquer que les comptes-rendus ne contiennent que les sommes encaissées le 1er mars au plus tard.

Cet Ouvrage se vend au profit de l'Œuvre.

Prix de ce Cahier. . . . . 15 c.

LYON,
IMPRIMERIE DE PÉLAGAUD, LESNE ET CROZET,
SUCCESSEURS DE RUSAND.
1838.

Digitized by Google

MISSIONS

DE L'OCÉANIE ORIENTALE.

Les dernières nouvelles de ces intéressantes missions qui aient été publiées, se trouvent dans le Numéro XLIX des Annales : elles annonçaient l'arrivée aux îles Gambier, de Mgr. le Vicaire apostolique et des Missionnaires qui l'accompagnaient ; déja, à cette époque, un certain nombre d'insulaires avaient reçu le Baptême, et l'accueil qu'ils firent à Mgr. de Nilopolis était d'un heureux augure. Les Lettres suivantes confirment ces premiers succès, et en annoncent de plus consolants encore.

Lettre de M. Honoré Laval, missionnaire de la Société de Picpus, à M. Jean de la Croix, prêtre de la même Société.

Mission de Notre-Dame-de-Paix, îles Gambier,
le 19 janvier 1836.

V. C. J. S.

« Monsieur et cher Frère,

« Mgr. de Nilopolis, dont nos dernières vous annonçaient l'arrivée, ayant achevé la visite générale des quatre

Digitized by Google

îles, commença à recueillir, dans celle d'Akéna, les prémices de sa mission. C'était le jour de Notre-Dame-Auxiliatrice : un nombre assez considérable de néophytes furent régénérés dans les eaux du Baptême, confirmés ensuite, et mariés pour la plupart. Ces cérémonies se firent avec le plus de solennité qu'il nous fut possible : il ne manquait que la vaste enceinte d'une cathédrale, et l'assistance majestueuse d'un nombreux clergé.

« M. Caret partit ensuite avec M. Maigret, pour disposer au Baptême les habitants d'Akamaru, et continuer l'examen des adultes. Pendant ce temps-là j'étais avec M. Cyprien à la grande île, où je tâchais de préparer les voies au Seigneur, et de rendre droits ses sentiers. Je ne suis point un saint Jean-Baptiste ; mais le Bon Dieu voulut bien travailler avec nous. Les instructions se faisaient dans un ancien temple d'idoles, conquis précédemment au vrai Dieu. A l'entrée se trouvait une grosse pierre servant comme de seuil, sur laquelle, pendant le règne de l'idolâtrie, il était interdit aux femmes de poser les pieds. Un reste de crainte les empêcha quelque temps de venir écouter la parole sainte ; enfin la grâce l'emporta : elles osèrent entrer dans le temple changé en église ; et le nombre de nos auditeurs augmenta tellement dans l'espace de huit jours, que la foule remplissait toute l'enceinte. C'est à partir de cette époque que s'est manifesté parmi nos insulaires cet élan unanime qui va toujours croissant.

« A l'île Akamaru les baptêmes furent plus nombreux qu'à l'île Akéna. Jamais je n'ai rien vu de plus touchant que le baptême des petits enfants : il eut lieu pendant que je célébrais la sainte Messe, et je ne saurais exprimer quelle douce consolation j'éprouvai en entendant ces petites langues innocentes réciter ensemble, et sans se tromper, le *Credo*, le *Pater*, et répondre à toutes les interro-

Digitized by Google

gations. Le soir, Monseigneur confirma tous ces nouveaux chrétiens. Nous fûmes obligés de faire la cérémonie dehors : notre église était trop petite pour que l'ordre convenable y pût être gardé. La nuit nous surprit, et nous rentrâmes, par un beau clair de lune, en chantant le *Te Deum* d'actions de grâces. La procession s'exécuta à merveille : tout le peuple était sur deux rangs, les hommes à droite, les femmes à gauche; la croix dirigeait la marche. Pour mieux conserver l'ordre de la procession, les uns et les autres s'étaient avisés de se tenir par la main ; et de plus, les hommes baissant leurs lances, s'en firent comme une sorte de cordeau qui servit à les diriger au milieu des bosquets qui servent d'habitation aux différentes peuplades. Mgr. le Vicaire apostolique se reposa des travaux de cette journée en mangeant au clair de la lune un morceau de tioho froid, assis, avec nous tous, sur une grosse poutre à l'entrée de notre case, qui est ouverte à tous les vents. Le repas et la prière achevés, nous allâmes chercher le sommeil sur nos lits de roseaux. La communion générale eut lieu le lendemain. Nous fîmes renouveler à nos chrétiens l'amende honorable qu'ils avaient déjà faite avant de recevoir le Baptême; M. Caret leur suggéra ensuite les actes analogues à cette grande et consolante action. Tous répétaient avec une grande ferveur les prières et les oraisons jaculatoires qui leur étaient inspirées ; et je puis dire que plusieurs de ces pauvres sauvages, en recevant leur Sauveur, ne montraient pas moins de modestie, de respect et de dévotion, que les personnes les plus pieuses de France.

« La cérémonie était à peine achevée, lorsqu'on vint nous avertir que des feux aperçus la veille avaient été allumés, pour annoncer la mort de la fille du grand-prêtre. C'était une enfant de cinq à six ans, que j'avais baptisée en danger de mort, dans le temple des idoles qui servait

Digitized by Google

de demeure au grand-prêtre et à sa famille, et qui depuis, à l'occasion du combat des Paumotes, fut conquis au vrai Dieu, et dédié au grand S. Michel (1).

« Au premier instant, cette mort nous causa de l'inquiétude. Ces peuples étaient encore fort superstitieux : tous les événements fâcheux, les maladies, la mort étaient attribués à la vengeance des dieux du pays. Depuis que nous prêchions l'Evangile, les idolâtres ne cessaient de répéter que leurs dieux allaient tuer ceux qui se faisaient chrétiens, sans épargner même ceux qui se bornaient à nous donner l'hospitalité. Il est vrai que le grand-prêtre était visiblement travaillé par la grâce : il nous aimait, il nous voulait, nous fournissait le logement et la nourriture ; mais il n'était pas encore entièrement à Jésus-Christ ; il n'avait pas encore rejeté les idoles : ajoutez que c'était un homme peureux à l'excès, cependant c'était l'homme qui nous soutenait, et son exemple faisait beaucoup pour l'établissement de la Religion.

« Monseigneur décida que nous nous transporterions tous à la grande île, et que nous ferions les obsèques de la jeune fille avec toute la solennité possible, afin d'honorer celui qui dans ces îles était le premier après le roi. Tout réussit selon nos désirs. Le grand-prêtre fut très-content d'apprendre que sa fille avait reçu le Baptême avant de mourir ; il fut flatté de la pompe funèbre avec laquelle nous l'enterrâmes, et trouva bon tout ce que nous voulûmes ; il alla jusqu'à consentir à ce que l'on ne transportât point les restes de son enfant au lieu profane qui servait de sépulture à sa famille : elle est enterrée dans le nouveau cimetière, tracé par Monseigneur dans la plus belle position de l'île : au milieu de l'enceinte, et

(1) Voir Annales, N° XLIX, pag. 161 et suiv.

Digitized by Google

près de la petite tombe, s'élève une croix de trente pieds de haut.

« C'est toujours par la vertu de la croix que Dieu se plaît à triompher de l'enfer : à peine celle-ci fut-elle plantée dans l'île Akéna, que la bénédiction du Ciel se répandit visiblement sur notre mission. Cette île a vu la première ses habitants régénérés dans les eaux du Baptême. Le mercredi de la Semaine-Sainte, nous plantâmes aussi la croix sur le tombeau d'un petit ange, dans l'île Akamaru, et les deux jours suivants les idoles y furent renversées, et avec elles leur empire. Tandis que l'Eglise célébrait les souffrances de Jésus-Christ à Jérusalem, il triomphait à Akamaru. La croix vient d'être aussi plantée à la grande île; l'enfer lui-même lui a rendu hommage, et les faux dieux ont été renversés dans ce lieu qui était le principal centre du culte idolâtrique. L'histoire en est intéressante ; mais cette fois je n'ai pas eu le plaisir d'être de l'expédition ; je laisse aux témoins oculaires à raconter ce qu'ils ont vu. J'étais alors à Akamaru ; Monseigneur m'y avait envoyé afin de fortifier les nouveaux chrétiens, de travailler à l'instruction et à la conversion de ceux qui ne l'étaient pas encore, et de recevoir à la première communion ceux que l'on avait différés jusque-là. Je trouvai nos chrétiens contents de leur bonheur, ceux qui n'avaient pas pu faire leur première communion pleins du désir d'y être admis, et les infidèles disposés à écouter mes instructions. J'eus le bonheur de voir approcher pour la première fois de la sainte table trente-sept personnes, le jour de la Fête-Dieu, et d'inscrire au nombre des catéchumènes tout ce qui restait d'infidèles dans l'île. La grâce toucha même un prêtre des idoles et son fils, qui jusque-là avaient été fort opiniâtres. Voici ce qui convertit le fils : il tomba malade dès le lendemain du jour où il avait défendu avec acharnement les intérêts du démon : M. Caret, qui le vi-

Digitized by Google

sita, lui fit observer que les circonstances de cette maladie si soudaine devaient la lui faire regarder comme un châtiment de Dieu; il fut frappé de la justesse de cette réflexion, et il m'a déclaré depuis que son désir de recevoir le Baptême date précisément de cette époque. Tant il est vrai que la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse!

« Durant mon séjour, je m'appliquai spécialement à former nos chrétiens à la prière; je leur appris à entrer à l'église, à y demeurer, à en sortir chrétiennement. J'insistai beaucoup sur l'obligation de ne plus aller nus; je leur dis qu'ils devaient actuellement couvrir leurs corps, qui venaient d'être sanctifiés et consacrés à Dieu par le Baptême: je vis avec satisfaction que mes paroles leur inspirèrent une grande ardeur pour se fabriquer de la *tappe*.

« J'ai fait placer à l'église des siéges pour les assistants: ce ne sont, il est vrai, que des poutres brutes; mais à toutes choses il faut un commencement. Nous débutons par une église construite avec des perches et des feuilles; peut-être aurons-nous dans la suite quelque chose de mieux. Au reste, nous pensons qu'il faut façonner et décorer les cœurs, avant de songer à construire de beaux édifices. D'ailleurs, si ces choses et beaucoup d'autres nous manquent, le Bon Dieu a soin de nous ménager des joies bien plus pures, bien plus dignes d'un Missionnaire: qu'il nous est doux de voir ces pauvres gens, naguère sauvages, anthropophages et idolâtres, venir aujourd'hui docilement dans le temple du vrai Dieu, prendre de l'eau bénite, faire le signe de la croix, et se rendre à leur place modestement; saluer l'image du crucifix, se mettre à genoux, prier Dieu, et entendre avec édification la sainte Messe! Ils savent parfaitement réciter les prières convenables aux différentes parties du saint Sacrifice: à l'Elévation ils se prosternent pour adorer Jésus-Christ en

Digitized by Google

l'Elévation, ils prononcent les actes de foi, d'espérance et de charité. La Messe se termine par quelqu'un des chants que nous avons composés dans leur langue. L'instruction se fait ordinairement après ; elle est pour nous une nouvelle source de consolations. Quel plaisir de voir ces fervents néophytes retenir, pour ainsi dire, mot à mot l'explication qu'ils entendent des vérités saintes ! Que nous aimons à les voir nous interrompre, pour nous dire qu'ils ont compris notre parole, ou bien pour nous demander de plus amples explications ! Sont-ils sortis de l'église, ils nous fournissent encore mille occasions de remercier, avec effusion de cœur, celui de qui descend tout don parfait. Le soir et le matin, nous les entendons réciter leurs prières en famille : durant la journée, tous les lieux habités retentissent du chant des cantiques qui ont remplacé les chants profanes ; on récite tout de nouveau ses prières, on les apprend à ceux qui ne les savent pas encore comme il faut, et l'on se communique réciproquement ce que l'on a recueilli de notre bouche. On ne mangerait pas un fruit, on n'étancherait pas sa soif, sans faire auparavant le signe de la croix. Pauvre peuple ! que n'es-tu cultivé par de nombreux Missionnaires !

« Si je parcours les peuplades pour visiter mes chrétiens, je suis assiégé de toutes parts : chacun veut retenir son nom de baptême ; et cent fois je suis obligé de feuilleter mon portefeuille, pour satisfaire les uns et les autres. Souvent je suis appelé pour décider des questions, lever des difficultés, éclaircir des points obscurs. L'un a entendu d'une manière, l'autre d'une autre : cela vient de ce que le maître ne s'est pas toujours expliqué comme il faut. La prononciation change fréquemment le sens des mots ; et nous ne sommes pas encore assez habiles pour nous exprimer avec toute la perfection qui conviendrait. Au reste, ils comprennent fort bien que l'enseignement doit être un et

Digitized by Google

invariable. « *Tavara*, me disent-ils (c'est ainsi qu'ils ont habillé mon nom), il n'y a qu'un Dieu, il ne doit y avoir aussi qu'une seule parole; dis-nous, toi, quelle est celle qu'il faut conserver? » Ils poussent quelquefois bien loin la simplicité de leurs scrupules. Une bonne mère de famille, qui se dit aussi notre mère parce qu'elle prend le soin, avec son mari, de nous procurer des vivres, vint un jour me demander si, actuellement qu'elle est baptisée, elle pouvait encore porter son enfant sur son dos : « Parce que, disait-elle, tu sais, Tavara, que Tépano (Stéphanus, prénom de Mgr. le Vicaire apostolique) m'a fait une onction entre les deux épaules ; et alors cette partie de mon corps est sacrée (*tapu*). » Vous ne sauriez croire combien ces sortes de naïvetés, dont on rira peut-être en Europe, causent de plaisir au Missionnaire : elles sont pour lui une preuve que la Religion n'est pas seulement à la surface, mais qu'elle a pénétré jusqu'au fond des cœurs.

« J'avais terminé mes travaux à Akamaru quand Monseigneur me fit appeler auprès de lui à l'île Akéna, pour faire dans celle-ci ce que je venais de faire dans l'autre. Sa Grandeur me raconta l'expédition qu'elle venait d'achever à Mangaréva, pendant que je donnais le lait aux nouveaux enfants de Dieu. Je vous ai déjà dit que les idoles y furent renversées quelques jours après la plantation de la croix. Le roi et ses amis particuliers ont seuls montré de l'opiniâtreté; quant au grand-prêtre, il a fait briser tout ce qu'il y avait d'idoles dans ses domaines : lui-même il frappait de toute sa force sur ce qu'il avait adoré autrefois. Le plus grand nombre montra une ardeur admirable : le peuple d'Akéna fut de la partie ; et si je n'avais pas donné un contre-ordre à Akamaru, pour des motifs de prudence, toute la population se serait transportée à Mangaréva sur ses pahi-pahi, pour aider aux idoles à faire le saut périlleux. Tous ceux qui se trouvèrent présents, catéchu-

Digitized by Google

mènes, chrétiens, Missionnaires, s'acquittèrent à merveille de leur devoir. Monseigneur lui-même tenait un énorme marteau avec lequel il mettait en pièces les offrandes consacrées aux idoles, que l'on apportait à ses pieds.

« Cependant je m'empressai de préparer à l'île Akéna les plus instruits de nos chrétiens, afin qu'ils pussent faire leur première communion le dimanche suivant. Ce jour-là quinze personnes reçurent leur Dieu, après avoir long-temps désiré cette grâce. Ils s'étaient approchés du tribunal de la Pénitence avec ordre, recueillement et discernement; ils se présentèrent à la table sainte avec la modestie la plus édifiante, et la plus vive foi; Monseigneur s'en aperçut lui-même. Au sortir de l'église, je rencontrai la femme d'un chef à qui nous avons donné le nom de Michel; aussitôt qu'elle m'aperçut, elle s'empressa de me dire qu'elle était bien contente : « Vous êtes contente, lui répondis-je, je le crois; le Fils de Dieu vient de prendre possession de votre cœur; il y est, il y réside réellement. Que votre bonheur est grand! — Oui, reprit-elle, je suis bien heureuse! » et son visage rougit avec modestie, et des larmes furent sur le point de s'échapper de ses yeux. Depuis le jour où cette excellente chrétienne a eu le bonheur de communier, vous diriez que c'est un ange. Durant une maladie qu'elle a éprouvée dernièrement, elle parlait du ciel d'une manière véritablement admirable.

« La première communion faite, Monseigneur voulut que je demeurasse encore dans cette île, pour préparer prochainement au Baptême ce qui restait d'infidèles; leur nombre était, je crois, de quarante-cinq ou quarante-six. Monseigneur prit avec lui M. Caret et nos deux autres confrères, et ils allèrent tous ensemble visiter l'île de Taravaï, dont le chef était venu demander des Missionnaires. Ce chef s'est toujours montré de très-bonne com-

Digitized by Google

position ; mais son peuple a été assez long-temps sourd à la grâce. Puisque je n'ai pas été de ce voyage, je laisse encore aux témoins oculaires à vous faire le récit de la chute des dieux dans cette dernière île.

« Je travaillais pendant ce temps auprès des idolâtres d'Akéna : j'étais chargé de gagner au Bon Dieu des cœurs qui ne voulaient point s'approcher de lui. Les plus endurcis étaient d'abord cet homme qui avait voulu, il y a cinq ou six mois, déterrer le petit chrétien, fils de notre chef (1), parce qu'il n'avait pas été enterré avec toute les cérémonies païennes ; puis un vieillard qui avait aidé d'abord à construire notre église de feuilles, et qui, après cette œuvre de charité, n'avait jamais voulu consentir à suivre nos exercices. Il y avait en outre plusieurs pères de famille et même quelques familles entières qui continuaient de vivre dans l'infidélité, manifestant la résolution de ne point renoncer à leurs dieux. J'étais instruit de ces dispositions fâcheuses ; cependant je ne balançai pas à renouveler, auprès de ces pauvres esclaves du démon, des instances mille fois inutiles. Enfin le Bon Dieu se laissa toucher, grâce sans doute aux prières qui se font pour nous en Europe ; j'eus le bonheur de réussir auprès de tous, à l'exception du vieillard dont j'ai parlé, et qui en fit trop peu pour mériter d'être inscrit au nombre des catéchumènes.

« Ce fut aussi durant mon séjour à l'île Akéna que les habitants augmentèrent la petite propriété dont ils nous avaient fait présent quelques mois auparavant, et qu'ils me choisirent pour faire entre eux le partage des terres : voici comment la chose se passa. Il y avait déjà

---

(1) Annales, N° XLVIII.

Digitized by Google

quelque temps qu'ils nous avaient donné, par un consentement unanime, quelques arbres à pain qui se trouvaient les plus voisins de notre case. Le 5 juillet nous entendîmes les insulaires parler avec beaucoup de chaleur, à peu de distance de notre habitation : c'était un conseil qu'ils tenaient; nous ignorions le motif de cette réunion, lorsqu'une députation se présenta à notre porte : « Tavara, me crièrent-ils de dehors, viens, le peuple t'attend sur ses pierres. » Je crus qu'il s'agissait d'accommoder quelque différend. J'avais pour écharpe une serviette à la main; car nous prenions en ce moment notre repas frugal. Dès que le chef m'aperçut : « Voilà, me dit-il, tout ce plant est à vous; c'est pour les Missionnaires; et mes gens vous apporteront encore d'autre nourriture. Viens, toi, maintenant partager la terre de mon peuple : ils ne sont pas d'accord entre eux; chacun veut marquer les limites à sa façon, de là les disputes sans fin : viens, toi, les fixer; et je veux qu'on s'en tienne à ce que tu décideras. » Le chef marchait le premier; je le suivais, un couteau à la main, afin de marquer sur l'écorce des arbres les bornes de chaque propriété. Chacun reçut ce qui lui fut assigné, sans faire aucune réclamation; et la paix régna dans la peuplade.

« Avant leur conversion, ces peuples étaient à chaque instant en querelle, et cela pour les moindres objets. J'ai vu une femme entrer dans une fureur véritable, parce qu'un de ses voisins avait coupé, par mégarde, un seul fruit à pain sur sa propriété. Ce mot *propriété* vous surprendra peut-être en parlant de nos sauvages; mais il n'y a pas ici un pouce de terrein qui ne soit le domaine de quelqu'un. Les montagnes incultes, les rochers dans la mer ont leurs maîtres. Les étrangers ont donc grand tort, lorsqu'ils abordent dans ces contrées, de s'approprier sans scrupule tout ce qui leur convient : ils cou-

Digitized by Google

pent et détruisent les arbres suivant leur caprice, parce qu'ils sont armés d'un fusil ; et ils n'ont pas pitié du sauvage qui souvent voit ses petites ressources disparaître, sans pouvoir faire entendre ses justes réclamations.

« Avant de procéder au Baptême et à la première communion du reste des habitants d'Akéna, je fus témoin d'un consolant spectacle à l'île d'Akamaru où j'étais allé dire la Messe un jour de dimanche. On m'avait appris à mon arrivée qu'une femme chrétienne, décédée depuis quelques jours, avait été portée au cimetière sans autre cérémonie, parce qu'aucun de nous ne se trouvait alors dans l'île. Je jugeai convenable de suppléer les cérémonies des funérailles : je fis préparer une croix, et avertis les fidèles de se préparer à se rendre processionnellement au cimetière à l'issue de la Messe. J'eus lieu d'être satisfait ; plus de trois cents personnes me suivirent, disposées sur deux rangs. Nous marchâmes avec lenteur, en chantant une des catéchèses composées dans la langue du pays. La cérémonie achevée, je fis à ce bon peuple une instruction sur la résurrection des morts, et je le congédiai. Je revins à Akéna, où vingt-cinq personnes furent admises au Baptême le jour de Notre-Dame-de-Paix (9 juillet), et dix-huit à la première communion.

« Après cela, Monseigneur nous distribua dans les quatre îles, en attendant l'époque d'un nouveau baptême pour les îles d'Akamaru et de Mangaréva, où plus de quatre cent cinquante catéchumènes demandaient tous les jours d'être régénérés dans les eaux salutaires. Je fus envoyé à Taravaï avec M. Maigret. Le peuple qui, comme je l'ai marqué plus haut, venait de renverser les idoles et de briser le corail qu'il leur offrait au temps de son idolâtrie, nous reçut avec enthousiasme ; le lendemain nous brûlâmes quatre dieux que l'on nous apporta pour être jetés au feu. La chose se fit avec un cérémonial fort

Digitized by Google

singulier, dans lequel nous ne fûmes pour rien. C'était un amusement que les insulaires voulaient se donner; mais cet amusement nous présenta une image frappante de la férocité avec laquelle ils mangeaient autrefois leurs ennemis. Pour insulter à leurs anciens dieux, ils imaginèrent de les manger en effigie. Comme ils ne sont point encore chrétiens, nous crûmes qu'il n'était pas prudent de contrarier trop tôt leurs usages lorsque la chose n'était pas criminelle en soi, et qu'il valait mieux les laisser faire. On creusa donc un four, on y alluma un grand feu : c'est sur ce brasier que devaient cuire les mets du festin. On fit des paquets de différentes sortes de nourritures; on les enveloppa dans des feuilles, à la manière du pays : chaque paquet représentait un dieu; il y avait autant de paquets que de dieux principaux. Ces paquets furent attachés à des perches, comme pour figurer des brancards : aussitôt la multitude se réunit, et le cortége se forme; tout le monde se présente pour porter les dieux au four; chacun veut prêter son épaule.

« On était prêt à se mettre en marche, quand un des sauvages se met à crier : « Quel morceau va-t-on cuire ? » Des cris tumultueux répondent : « C'est un tel dieu. » Alors le cortége s'avance et se dirige vers le brasier, en hurlant et en marchant avec une sorte de mesure. La dernière scène consista à répéter, la tête baissée et les mains placées derrière le dos, ces paroles : *Kai ku ke, matake! koru! koru!* Il est difficile de rendre toute l'énergie de ces expressions; en voici le sens : « Mangeons cet homme qui n'est pas des nôtres, et ces yeux qui nous sont étrangers ! » Les deux mots *koru! koru!* n'ont aucune signification particulière, ce sont des cris d'enthousiasme ou de fureur. Après cela, chacun des assistants vint à son tour adresser quelques mots au cortége, en gesticulant avec véhémence. Les gens du cortége répondaient d'un

Digitized by Google

ton de voix très-animé, en ajoutant chaque fois l'effrayant refrain des anthropophages : *Kai ku ke, matake! koru! koru!* (La lettre *u* se prononce toujours *ou.*) On répéta le même cérémonial autant de fois qu'il y avait de paquets à porter au brasier. La dernière fois nous distinguâmes des cris tout-à-fait extraordinaires : c'étaient quelques sauvages qui imitaient la voix de leurs prétendus prophètes ; car on leur enseignait que les dieux entraient dans le corps de certains hommes, et parlaient par leur bouche. Je me souviens d'avoir entendu précédemment ces mêmes cris, à l'entrée de la nuit, au moment où les insulaires se disposaient à célébrer un *tirau.* Lorsque tous les paquets eurent été mis au feu, on vint nous inviter à prier sur cette nourriture : nous y consentîmes, et chantâmes en outre quelques cantiques. Le jour suivant, aux premiers rayons du jour, on ouvrit le four, et il y eut grand festin.

« Dans cette même île de Taravaï, un jour de dimanche, nous vîmes nos sauvages arriver dès le matin, portant avec eux des vivres pour la journée : ils voulaient la passer tout entière avec nous. Au moment du repas, ils partagèrent entre eux leurs petites provisions, avec la plus grande cordialité. Nous fûmes témoins de ces nouvelles agapes avec un sensible plaisir ; et ce qui vous surprendra, c'est que nous n'avions jamais songé à leur recommander rien de pareil. Cela est venu d'eux-mêmes : ils en ont pris l'idée dans une instruction sur la communion des Saints. Ces sortes de repas sont maintenant parmi eux une coutume : ils les appellent Communion. N'y a-t-il pas là de quoi réjouir le cœur du pauvre Missionnaire, sous les yeux duquel ces fêtes innocentes se passent avec toute la simplicité de l'Eglise primitive ?

« Ce même jour, vers le soir, nous aperçûmes une barque qui se dirigeait vers notre île, éloignée des autres

Digitized by Google

de six lieues. Monseigneur envoyait chercher l'un de nous pour l'accompagner au Baptême d'Akamaru. M. Maigret ne voulait pas quitter ce cher troupeau, je ne voulais pas être moins généreux que lui ; nous allions tirer au sort, lorsqu'on nous remit un billet de Monseigneur qui désignait celui qui devait partir. Je partis donc promptement, car la nuit s'avançait, et nous avions des écueils à éviter. Toutes ces îles ont leurs côtes semées de rochers presque à fleur d'eau ; dans certains endroits, à peine y a-t-il quatre ou cinq pieds d'eau ; jugez du péril quand la mer est basse ! Chemin faisant, je m'occupais à lire les Annales de la Propagation de la Foi. Nous approchions de Mangaréva, lorsqu'un de mes rameurs interrompit ma lecture : « Prions, s'écria-t-il en m'adressant la parole, voici que nous apercevons la grande Croix. » Nous avons établi la coutume de saluer, en passant, le signe de notre rédemption ; et de ce lieu nous apercevions en effet la croix plantée dans l'île voisine, sur une colline qui domine le port. Mes rameurs étaient harassés de fatigue, et il faisait déjà nuit. Nous traversâmes cependant les écueils sans toucher : ce fut une faveur de la Providence. Je trouvai en arrivant que Mgr. le Vicaire apostolique se disposait à prendre le repos de la nuit sur des roseaux : tel est le lit ordinaire de Sa Grandeur.

« Le lendemain trente-sept personnes de l'île Akamaru reçurent le Baptême et la Confirmation, et nous bénîmes huit mariages. Presque tous ces néophytes étaient des vieillards de près de quatre-vingts ans : c'est un touchant spectacle pour le Missionnaire, que de voir couler l'eau sacrée sur des cheveux blancs. Monseigneur quitta cette île, bien satisfait de sa petite chrétienté de deux cent trente personnes. Je le suivis avec M. Caret, et tout le peuple nous accompagna jusqu'au rivage. Là le Prélat bénit son troupeau, et nous partîmes. Comme nos cœurs étaient

Digitized by Google

contents, et que la mer était belle ; les deux embarcations qui nous portaient se firent un défi de vitesse. L'une était plus pesante que l'autre ; mais l'adresse suppléa à ce désavantage, et nous abordâmes en même temps à Akéna. Notre séjour fut très-court à cette petite île : nous prîmes seulement le temps de faire nos dispositions pour nous rendre à Mangaréva, où plus de quatre cent cinquante catéchumènes attendaient le Baptême. Nous recherchâmes avec soin tout ce que nous pourrions donner pour couvrir ces corps, qui allaient bientôt devenir des membres de Jésus-Christ. Nous avions bien peu de chose : quelques pièces de toile envoyées de Valparaiso, et un peu de calicot acheté avec l'argent qui nous était resté après le voyage. Nous eûmes beau calculer, épargner, diminuer les parts afin d'en augmenter le nombre, hélas ! qu'il s'en fallait que nous fussions en état de suffire aux besoins de première nécessité ! Nous sacrifiâmes une partie de notre linge ; et encore il y eut un grand nombre de ces pauvres chrétiens qui demeurèrent nus, témoins du petit présent qu'on faisait aux autres. Oh ! comprenez-vous bien avec quelle douleur le cœur du pauvre Missionnaire se déchire à un tel spectacle ? Quoi ! après avoir posé le vêtement blanc sur le nouveau baptisé, en lui disant : *Accipe vestem candidam, etc....* ne pas pouvoir lui laisser cet emblème de l'innocence, parce que vous ne possédez pas assez d'aunes de toile pour en donner une à chacun de ceux que vous venez de faire enfants de Dieu ! Est-il une extrémité plus cruelle ?

« Monseigneur, en conférant le Baptême à Akamaru quelques jours auparavant, ne pouvait plus se contenir en prononçant ces paroles : *Accipe vestem candidam, etc....* A la vue de la nudité de ces néophytes qui se présentaient ainsi au Baptême, il se plaignait au Bon Dieu de son extrême pauvreté, qui l'obligeait à être témoin d'un

Digitized by Google

tel dénûment, sans pouvoir y porter remède. Il y eut même une circonstance encore plus touchante ; le dernier des petits enfants à qui Monseigneur conféra le Baptême faisait difficulté de se présenter, parce qu'il était nu. En vain nous lui faisions signe de venir, la honte le retenait toujours. Enfin les personnes qui se trouvaient près de lui, et qui craignaient de nous faire attendre, dépouillèrent un autre enfant déjà baptisé, pour mettre le premier en état de paraître. Aussitôt nous vîmes le pauvre petit, à qui l'on venait d'ôter son vêtement, s'enfuir tout couvert de honte, et il ne cessa de pleurer tant que dura la cérémonie du Baptême de l'autre.

« O vous qui lirez ces lettres ! soyez touchés d'une telle détresse, et par vos aumônes mettez-nous à même de la soulager.

« Nous étions encore à Akéna, occupés à nos préparatifs, quand on vint nous apprendre qu'une des tantes du roi venait de succomber à la maladie qui régnait alors dans ces îles : c'était une affection de poitrine, qui emporta plusieurs personnes. Nous nous rendîmes à Mangaréva, dans l'espoir que nous pourrions profiter de cette circonstance pour l'avancement de la Religion. La défunte avait reçu le Baptême avant de mourir. Quelques détails à son sujet ne vous paraîtront pas sans intérêt. Elle était mère de l'un de nos plus fervents catéchumènes, nommé Matuaïti, et cousin germain du roi. Elle persécuta cruellement son fils, parce qu'il persistait avec la plus grande fermeté à demander le Baptême. S'il arrivait qu'un chrétien mourût, elle s'en félicitait comme d'une victoire, disant que c'était une vengeance des dieux du pays. Son mari et ses autres enfants, aussi attachés qu'elle à l'idolâtrie, se déclaraient en toute rencontre avec une égale passion contre le jeune Matuaïti, lorsque la mort vint presque subitement frapper cette malheureuse mère. Elle

Digitized by Google

eut néanmoins le bonheur, avant le moment fatal, de donner des signes de repentir, qui engagèrent M. Cyprien à la baptiser. Elle expira quelques heures après. Le lendemain, son mari tomba malade avec ceux de ses enfants qui demeuraient attachés aux idoles. Il n'en fallait pas tant pour effrayer le roi; et si aujourd'hui il est dans de meilleures dispositions, c'est à ces coups sensibles, où Dieu a montré visiblement sa main, que nous en sommes redevables. Non content, à notre arrivée, de nous avoir refusé un asile, il n'avait cessé de nous traverser dans toutes les occasions, surtout quand il avait appris que les idoles avaient été renversées aux îles Akamaru et Akéna; il avait redoublé d'efforts pour s'opposer à l'Evangile. Mais rien ne peut tenir contre la volonté de Dieu; toute son influence ne ralentit point les progrès de la mission.

« Nous avions pour ami Matua, son oncle, et grand-prêtre de l'archipel : c'était un motif de plus pour Maputéo, son ennemi politique, de se déclarer contre nous. Mais, dans cette circonstance de la mort de sa tante, nous lui fîmes sentir que notre politique ne ressemblait nullement à la sienne; et que, malgré tout ce qu'il avait fait contre nous, nous ne cherchions que ses véritables intérêts.

« Nous procédâmes à l'inhumation avec toute la pompe que notre position nous permettait. Monseigneur prit le deuil; en un mot, rien ne fut épargné. Nous invitâmes le roi à se trouver avec son oncle à la cérémonie; il y consentit. A l'église, nous plaçâmes les deux rivaux à côté l'un de l'autre; et après la lecture de l'évangile, M. Caret leur adressa un discours analogue à la circonstance, où, sans chercher à flatter aux dépens de l'autre celui qui nous favorisait, il les exhorta à la concorde et à l'union, les avertit de leurs devoirs réciproques, et s'efforça de leur faire bien comprendre que, comme le roi se devait tout

Digitized by Google

entier à son peuple, le grand-prêtre se devait aussi tout entier à son roi. Nous eûmes la satisfaction de voir les deux rivaux s'embrasser après cette instruction. Depuis ce jour, le roi semble s'approcher du royaume de Dieu. Il nous a donné le grand temple pour en faire un hôpital; et dix-huit idoles, que l'on y adorait, en ont été enlevées et jetées au feu. Enfin sa femme a demandé à recevoir le Baptême, dans une maladie grave qu'elle a essuyée.

« Cependant nous avions commencé, M. Caret et moi, les examens pour la réception des adultes au saint Baptême. M. Maigret s'était rendu à Taravaï pour baptiser le chef de cette île, excellent catéchumène, dangereusement atteint de l'épidémie régnante. Dieu seul sait le travail que nous eûmes à supporter dans cette occurrence! Il fallait examiner plus de quatre cent cinquante catéchumènes, et visiter en même temps tous les malades, de peur que quelqu'un ne nous échappât : il fallait sans cesse courir d'une extrémité de l'île à l'autre, en gravissant les montagnes qui séparent les différentes peuplades, afin qu'aucun malade ne demeurât sans secours. Un jour j'en rencontrai deux dont l'état me causa de l'inquiétude. Il y avait encore espoir de les sauver, mais pour cela il fallait des soins qu'il était impossible de leur donner dans la peuplade où ils se trouvaient : je pris le parti de les conduire à notre hôpital, où ils seraient à même de recevoir les secours de M. Cyprien (1). J'en vins à bout, mais ce ne fut pas sans peine. Nous n'étions que deux pour cette pénible opération, et nous avions deux lieues à faire, en traversant une montagne

(1) M. Cyprien est un prêtre de la maison de Picpus, qui, dans le désir de rendre service aux pauvres sauvages, a suivi les cours de la Faculté de médecine, sous la direction de l'un des plus habiles praticiens de Paris.

Digitized by Google

assez rapide. Pour donner des forces à mon malade, je n'avais à lui offrir qu'un peu d'eau de fontaine, dont j'avais eu soin de me pourvoir. Je ne sais quelle bénédiction le Bon Dieu donna à cette singulière médecine; mais, avant d'être arrivé au haut de la montagne, mon homme marchait déjà tout seul. Néanmoins, en arrivant à l'hôpital, il avait grand besoin des soins de M. Cyprien, et moi de repos.

« En général, ces sortes de visites ne se faisaient pas sans revenir avec deux ou trois dieux sur les épaules; nous les déposions aux pieds du Vicaire apostolique, pour être brisés et mis au feu. En outre, elles nous donnaient lieu de reconnaître les favorables dispositions de ce peuple pour la Religion : partout nous étions reçus avec affection, et les idolâtres venaient volontiers écouter la parole de Dieu. Des peuplades entières me disaient : « Quand le roi viendra à votre maison de prière (*haro puro*), nous y viendrons tous aussi : nous le désirons beaucoup. » Ceux qui parlaient ainsi étaient établis dans les domaines du roi. Il est donc vrai, chez les sauvages comme chez les peuples civilisés, que l'exemple des grands exerce une influence immense sur le peuple. « J'ai des idoles chez moi, me disait-on : quand Maputéo vous dira de venir les chercher, je vous les donnerai volontiers. » Je répondais qu'ils faisaient fort bien d'aimer leur roi, mais que l'obéissance à Dieu était une obligation encore plus importante : « Tous les hommes, leur disais-je, et les rois mêmes de la terre, comparés à Dieu, ne sont rien : Dieu seul est grand. » Ils m'écoutaient sans rien contester, mais voilà tout. Un seul n'attendit pas le consentement du roi, quoiqu'il fût son *kio* (son vassal); il me donna de grand cœur son idole, pour être mise au feu. Cependant, parmi ces peuplades qui dépendent immédiatement de Maputéo, un assez grand nombre de personnes demandent et reçoivent

Digitized by Google

le Baptême en danger de mort. Il y a déjà beaucoup de ces chrétiens *in extremis*, qui reposent au pied de la grande croix dont j'ai parlé. A l'île Akamaru, nous n'avons qu'un cimetière, aussi bien qu'à l'île Akéna; mais à la grande île de Mangaréva nous en avons bénit dans plusieurs peuplades, pour obvier à la difficulté de transporter au loin les restes de nos néophytes.

« Enfin nous terminâmes l'examen des catéchumènes. Plus de deux cents furent admis au Baptême et à la Confirmation, et plus de cent cinquante reçurent pour la première fois la sainte Eucharistie. On bénit aussi un grand nombre de mariages. Matua, le grand-prêtre et la seconde personne après le roi, fut baptisé avec toute sa famille qui est très-nombreuse. Alors il fit couper cette antique chevelure, qui avait été si long-temps sacrée pour lui : il ne ressemble plus à un prêtre des idoles, il n'a plus ces regards féroces d'un anthropophage, il a le visage et le regard serein d'un enfant de Dieu. Il n'y a pas plus d'un an, ces peuples croyaient encore qu'après la mort ils allaient errer dans l'horreur des ténèbres, et ce noir avenir leur imprimait sur le front je ne sais quoi de sinistre : actuellement qu'il y en a un grand nombre de baptisés, on distingue aisément ceux qui espèrent le bonheur éternel; ils n'ont plus la physionomie des idolâtres : considérez-les avec attention, vous apercevrez sur leur visage qu'ils sont chrétiens.

« A l'épidémie dont j'ai parlé précédemment, il en succéda une autre qui emporta aussi beaucoup de monde. M. Cyprien sauva presque tous ceux qui consentirent à se confier à ses soins; mais ceux qui le refusèrent, par la crainte d'irriter leurs prétendus dieux s'ils avaient recours à un Missionnaire, moururent pour la plupart, et servirent de leçon aux moins fanatiques. On eut lieu, en cette occasion, de faire une remarque qui produisit un

Digitized by Google

grand fruit ; en effet, la chose était si frappante et si généralement avouée, que nous en faisons usage dans nos instructions pour démontrer que les chrétiens ne courent pas plus de risques que les autres ; et qu'au contraire, le Bon Dieu leur accorde des grâces en faveur de leur foi, tandis qu'il punit évidemment les idolâtres à cause de leur opiniâtreté dans l'erreur. On remarqua donc, que, durant tout le cours de la maladie, pas un chrétien n'en fut attaqué ; tous les cas eurent lieu chez les infidèles, et ils étaient si fréquents que la consternation se répandit parmi eux. Dans notre hôpital, dédié à Notre-Dame-de-Paix, nous avions plus de vingt malades, sans compter ceux qui étaient demeurés dans leurs cases. Cette espèce de fleau, qui dura plusieurs mois, fit ouvrir les yeux à un grand nombre d'idolâtres : plusieurs reçurent le Baptême dès qu'ils se sentirent attaqués, plusieurs autres le reçurent au moins avant de mourir.

« Lorsque la maladie eut disparu, il nous fut évident qu'elle avait été entre les mains de Dieu un instrument de miséricorde : l'ardeur pour se faire instruire augmenta ; les parents et les amis du roi se montrèrent aussi assidus que les autres. Le roi lui-même nous a donné la preuve qu'il avait éprouvé une terreur salutaire : il a déclaré qu'il voulait être chrétien ; et, en témoignage de sa résolution sincère, il vient de faire construire une église qui ne tardera pas à être bénite.

« Du moment que les vassaux du roi eurent connaissance de sa détermination, et qu'ils eurent été témoins de ses démarches, ils accoururent en foule de toutes parts, et témoignèrent la plus grande ardeur pour se faire instruire. Quoiqu'ils fussent obligés de venir de fort loin, ils remplissaient l'église depuis le matin jusqu'au soir ; ils avaient même le soin d'apporter leurs provisions, afin de pouvoir passer toute la journée autour de notre case, oc-

Digitized by Google

cupés uniquement à s'instruire de notre Foi, à prier et à chanter des cantiques. C'était un élan incompréhensible, et qui nous pénétrait d'admiration : plus de mille catéchumènes furent instruits ; on baptisa dans toutes les îles, aussi bien qu'à Mangaréva, autant de fois qu'il s'y trouva un certain nombre de personnes suffisamment disposées : il y eut des baptêmes de cent et même de deux cents néophytes. Or, pour baptiser, exhorter, confirmer et marier cette multitude, je vous laisse à penser si nous manquions de travail.

« Il y a, en outre, des difficultés très-grandes dans les mariages de nos chrétiens. Il paraît qu'avant la prédication de l'Evangile dans l'archipel Gambier, les naturels regardaient le mariage comme un contrat temporaire et révocable au gré de chacune des parties : ces alliances se contractaient ordinairement dès l'enfance ; mais elles n'en étaient pas plus durables. Dès que l'un des deux époux s'ennuyait, ou qu'il avait d'autres vues, il se retirait sans autre formalité, et contractait une seconde, une troisième, une dixième alliance. La partie délaissée n'avait pas le droit de se plaindre, et ne témoignait pour l'ordinaire aucune peine. Cependant cette insensibilité n'avait pas toujours lieu : le désespoir éclatait quelquefois d'une manière déplorable. Alors on avait recours au suicide ; car cette honteuse plaie était aussi dans les mœurs de nos sauvages. Les hommes se laissaient tomber du haut d'un cocotier ; c'était leur manière de se donner la mort : pour les femmes, elles se précipitaient du sommet des rochers qui forment la pointe des montagnes.

« Tous ceux qui savent ce que prescrit l'Eglise pour la validité des mariages comprendront quel est notre embarras quand il faut bénir l'union de deux personnes qui, l'une et l'autre, ont formé et rompu tant de fois une société qui doit être indissoluble. Nous interrogeâmes un

Digitized by Google

jour trois vieillards des plus intelligents, sur l'idée qu'ils avaient du mariage. Ils nous répondirent qu'ils n'avaient jamais eu le dessein de se lier pour toujours, et que tel était parmi eux le sentiment universel, de temps immémorial. Néanmoins ils distinguent fort bien les enfants légitimes des enfants naturels; et en présupposant leurs idées sur le mariage, ils sont d'accord avec nous sur ce point.

« Malgré ces difficultés, que de motifs d'admirer et de bénir la miséricorde divine! Ce peuple était mûr pour le Christianisme, et il semble qu'il en est de même de toute l'Océanie. Nos missions, il est vrai, sont un peu pénibles, à cause des continuels voyages qu'il faut faire d'île en île; mais nous croyons que le moment est venu, et que, s'il y avait un nombre suffisant de Prêtres, cette portion du globe serait bientôt chrétienne et catholique. C'est l'opinion de tous ceux qui se trouvent sur les lieux.

« Veuillez agréer, etc.

« Honoré Laval, *miss. apost.* »

Lettre du même à M. Ferdinand, prêtre de la Société de Picpus.

Le 16 janvier 1836.

V. C. J. S.

« Mon cher Ami,

« Il me semble que la Propagation de la Foi doit considérer avec quelque plaisir le fruit de ses aumônes, dans

Digitized by Google

tous les lieux où les Missionnaires vont porter le flambeau de la Foi. Les églises créées en Amérique, les martyrs de la Chine sont pour elle autant de riches couronnes. Mais si elle porte ses regards sur les îles nombreuses de la mer du Sud, peut-être n'y verra-t-elle pas de moindres sujets de consolation.

« Nous ne faisons encore que de commencer; et si, dès aujourd'hui, ces missions offrent une perspective si capable d'animer le zèle, que seront-elles quand elles auront été fécondées par les sueurs des Missionnaires durant un grand nombre d'années? Ce qui nous donne une grande espérance, c'est que rien ne leur manque de ce qui est l'apanage des œuvres de Dieu : je veux dire les fatigues, les dangers, les persécutions et les martyrs. Car les îles Sandwich ont déjà vu mourir des chrétiens pour le nom de Jésus-Christ, et la persécution y continue de la manière la plus odieuse, grâce à MM. les méthodistes. Je pourrais vous retracer ici ce qu'ils ont fait, ce qu'ils font encore à Sandwich et à Taïti; mais nous n'aurons bientôt que trop de sujets de les faire connaître.

« Ce que vous attendez de moi aujourd'hui, ce sont des nouvelles de la mission de Notre-Dame-de-Paix. D'autres lettres vous instruiront des faits généraux; je vais me contenter de vous rapporter quelques détails.

« Les habitants des îles Gambier, quoique complètement isolés de tout autre peuple, suivaient une religion prodigieusement compliquée. Ils avaient tant de dieux, de prières et de chants en l'honneur de ces dieux, avec une mythologie si longue, que leurs savants seuls en possédaient tout le système. Mais ce qui était profondément gravé dans tous les esprits, c'était la crainte de ces dieux, une crainte entièrement servile toutefois. De là une exactitude singulière à remplir tous les devoirs que leur fausse religion leur imposait : de là les offrandes immenses de

Digitized by Google

corail, d'étoffes et de vivres ; et les *tirau*, les *upau-upau* et les autres pratiques idolâtriques, auxquelles ils tenaient autant qu'à la vie ; parce que celui qui les négligeait, disaient-ils, devait s'attendre à tous les malheurs. Ils ajoutaient aussi la plus grande foi aux songes, et les regardaient comme des communications avec la Divinité.

« Vous savez que l'on nous prit d'abord pour des dieux étrangers : nous fûmes plus d'une fois pressés de questions sur ce sujet ; on en vint même jusqu'à chanter en notre honneur des refrains pareils à ceux que l'on adressait aux divinités du pays. Je tiens ce fait d'une chrétienne, qui me l'avoua après sa conversion. Ce ne fut qu'après s'être suffisamment familiarisés avec nous, qu'ils finirent par nous regarder comme des hommes.

« Du reste, il paraît que c'est à cette opinion de notre divinité que nous dûmes, sans le savoir, de n'avoir point été chassés des îles ; car les démons ne laissaient point de faire tous leurs efforts pour cela. Je ne sais, il est vrai, si les jongleries des prêtres des idoles n'y étaient pas pour quelque chose ; mais les dieux *Angainmoroka* et *Tanirt* disaient, par la bouche de leurs *Taïra* ou prêtres inspirés : « Me voici, c'est à moi qu'appartient la puissance ; cette terre est à moi. Que font ces étrangers à l'île Akéna ? Qu'ils s'en aillent, ou je détruis vos arbres à pain, je fais mourir le peuple, et viens chercher le roi lui-même ; ou je fais venir la mer sur ces îles, et je tue les Missionnaires. » Le peuple, épouvanté par les menaces de l'oracle, était donc tout disposé à nous renvoyer ; mais il redoutait notre puissance. Il n'y avait rien cependant dans notre petite taille pour intimider la férocité de ces géants, mais le Seigneur et sa divine providence veillaient à notre conservation. On eut donc beau continuer à menacer de la vengeance des dieux tous ceux qui se rendraient auprès de nous pour nous écouter ; et je

Digitized by Google

le dirai même, non sans quelque fondement, on eut beau tenter de se défaire de nous par le poison, la puissance du vrai Dieu fut peu à peu reconnue, notre Religion parut belle, et aujourd'hui nous avons onze cents chrétiens dans ces îles, le reste est catéchumène.

« Ces pauvres peuples avaient des dieux qu'il ne leur était pas permis de regarder : aussi étaient-ils cachés dans une case, au milieu des roseaux, sur le penchant des montagnes, ou aux extrémités des peuplades. Si quelques-uns de ces voyageurs qui parlent avec tant d'assurance des mœurs des peuples chez qui ils ne font que passer, et dont ils ne connaissent ni la langue ni les usages, eussent traversé ces îles, ils auraient affirmé, sans aucun doute, que les habitants étaient athées.

« Aujourd'hui que nous connaissons quelle était leur idolâtrie, nous admirons avec étonnement qu'ils y aient renoncé d'une manière si parfaite. Tous les chants profanes, les cris sauvages, les invocations, les prières en l'honneur des idoles sont tombés dans l'oubli. Si vous les entendez encore quelquefois, ce sont des enfants qui s'amusent à tourner en ridicule ces mêmes dieux qu'ils avaient crus jadis si puissants. A ces chants du paganisme, ont succédé les cantiques et les prières de notre Religion sainte. A tous les instants du jour on entend, dans le lointain, des voix qui chantent ou qui récitent ce que nous enseignons à l'église. Les enfants qui peuvent à peine articuler, récitent eux-mêmes quelques prières. *Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem.*

« Les cheveux étaient pour nos sauvages quelque chose de sacré. Aujourd'hui encore, si vous touchez la chevelure de certains vieillards dont la conversion n'est pas accomplie, ils s'enfuient sur-le-champ. Monseigneur lui-même a été témoin de l'effroi d'un vieux prêtre des idoles, sur la tête duquel M. Caret posa la main pour lui témoi-

Digitized by Google

gner de l'amitié. Ou cet homme était bien profondément imbu de sa superstition, ou il était possédé de l'esprit de ténèbres ; car sur-le-champ il éprouva une crise, qui nous frappa tous du plus grand étonnement. Il perdit l'usage de la parole ; ses yeux roulaient dans leur orbite d'une manière effroyable, et le cœur lui battait avec violence. Aujourd'hui la plupart ont coupé leurs cheveux, et les autres n'y attachent aucune importance.

« Sous l'empire du paganisme, chacun avait sa portion de nourriture : dès que l'on avait commencé d'en manger, elle devenait sacrée. Le mari ne pouvait plus toucher à celle de sa femme, ni la femme à celle de son mari. Les enfants ne mangeaient point avec leurs parents. Aujourd'hui, tout au contraire, on se fait un plaisir de faire part à son voisin de ses petites provisions.

« Il y a dans ces îles un arbre dont le bois est très-dur, et qu'ils appellent *koeriki*. Quiconque aurait osé couper cet arbre, devait infailliblement être tué par les dieux. Ainsi le père du roi actuel, s'étant rendu coupable de ce crime, avait été, disait-on, dévoré par un requin. Mais l'inviolabilité de l'arbre *koeriki* a cessé avec l'idolâtrie : on le coupe comme les autres, suivant le besoin. Les anguilles de ruisseau (car il n'y a point ici de rivière) étaient aussi des dieux : aujourd'hui on les mange.

« Une de leurs coutumes, qui prenait sa source dans leur culte idolâtrique, était de garder près de la maison, sous un petit toit, les os de leurs parents morts ; ils les conservaient même dans leurs cases, une fois qu'ils étaient desséchés. Nous avons dû remplacer cet usage par l'inhumation chrétienne. Actuellement les *Koe* (néophytes) viennent reposer autour de la croix du cimetière ; et les infidèles eux-mêmes sont inhumés en un lieu particulier. Que vous dirai-je ? la lumière de la Foi a dissipé en un instant les ténèbres de la superstition, et a fait entrer ces

Digitized by Google

peuples, avec une facilité que nous n'osions espérer, dans la voie de cette civilisation véritable qu'il n'appartient qu'au Christianisme d'opérer.

« On se figurerait difficilement quelle était la corruption de leurs mœurs. Aujourd'hui, grâces au Ciel, ils rougissent de leurs excès passés; et, suivant toutes les apparences, il est probable que le plus grand nombre n'a point encore terni la robe de son baptême : toute leur ambition est de porter la *tappe* blanche, qui est chez eux le symbole de l'innocence.

« Un grand changement s'est également opéré dans leur genre de vie ; et c'est sur cela en partie que sont fondées nos consolations et nos espérances, parce que, par ce moyen, nous remédions infailliblement à plus d'un désordre. Leur habitude était de se lever dès trois heures du matin : ils prenaient de la nourriture, et se promenaient au frais jusqu'à onze heures ; ils dormaient ensuite jusqu'à quatre, puis se levaient pour dîner. Après cela, ils passaient le temps jusqu'à minuit à courir çà et là, et à causer avec ceux qu'ils rencontraient ; pourvu toutefois que le clair de la lune succédât immédiatement au jour. Lorsque cela n'avait pas lieu, ils dormaient de nouveau, après avoir dîné, jusqu'au lever de la lune : c'était une vie purement animale. Aujourd'hui vous reconnaîtriez des chrétiens : ils se lèvent au point du jour, font leurs prières, et prennent leur *poipoi* (c'est le *tioho*, cuit d'abord, puis réduit en bouillie). Aussitôt après, ils assistent à la Messe et à l'instruction; ensuite vient le travail. Je dois dire qu'ils ne s'y livrent pas avec l'ardeur et l'assiduité des Européens, mais au moins ils ne sont pas oisifs. La femme, aidée de ses enfants, fabrique la *tappe*, le mari fait des plantations ou travaille son *tioho ;* ou bien encore ils se réunissent pour sarcler l'herbe qui croît au pied des arbres à pain.

Digitized by Google

« On ne voit plus de nudité parmi eux; tout le monde se couvre avec soin. Cependant il arrive encore que quelques-uns s'oublient quelquefois : l'habitude était devenue chez eux une seconde nature; mais, lorsque nous passons, nous les voyons courir à leurs vêtements, comme un soldat court à son arme quand il aperçoit un officier. Tout le monde travaille à la *tappe;* et l'on peut dire que depuis quinze mois ce peuple a fait de grands progrès sous le rapport de la pudeur et de la modestie. Qu'il est cruel, dans une si grande pénurie d'aliments, que nos pauvres néophytes soient forcés de se vêtir aux dépens de leur arbre à pain! Le cœur souffre beaucoup lorsqu'on les voit couper les branches de cet arbre précieux, dont l'écorce battue fait une sorte d'étoffe ou de papier qui n'est guère solide : cependant c'est pour eux une nécessité, et dès le matin, au lieu de courir çà et là comme autrefois, ils sont occupés à battre leur *tappe*. Ah! si un jour ils n'étaient plus obligés de détruire, pour couvrir leur nudité, ces arbres d'où dépend leur existence, comme ils béniraient leurs bienfaiteurs! Mais parce que nous ne pouvons pas compter sur quelques pièces de calicot blanc, qui seraient nécessaires chaque année, nous les stimulons au travail, et nous leur conseillons de cultiver le *puri*. Il est vrai que cela ne pourra jamais suffire; mais, au moins, les corps sanctifiés par le Baptême ne demeureront pas entièrement nus.

« Autrefois ces peuples plantaient davantage; ils avaient abondamment du *rakaü*, des *ignames*, du *taro*, des *bananes*, des *cocos*, du *ti* et des fruits à pain (1). A notre arrivée, nous n'avons trouvé que la racine de *ti*. le

(1) Voir ce qui est dit sur ces diverses productions, dans le N° XLVIII des Annales.

Digitized by Google

cocotier et l'arbre à pain ; quant au reste, ils en avaient à peine conservé l'espèce ; celle de la patate douce était entièrement perdue. Cette négligence générale, si on doit les en croire, viendrait de ce qu'ils ont essuyé autrefois une grande mortalité causée par la famine, à une époque où les fruits et le poisson manquèrent à la fois. Alors les moins robustes ne pouvant plus se procurer de nourriture, se virent mourir d'inanition. Depuis notre arrivée, il semble que Dieu ait béni les faibles ressources de nos insulaires : souvent ils nous font ce compliment, que présentement tout va bien, spécialement pour les nécessités de la vie.

« Outre la mortalité dont je viens de parler, des maladies communiquées par les étrangers sont encore venues les affliger. Ils en ont fait la remarque, et ils savent fort bien qu'elles se sont manifestées parmi eux lorsque *Hota* et *Mupe*, deux méthodistes, sont venus ici faire la pêche de la nacre, avec quatre embarcations et quarante plongeurs de l'île Rapa, où ces messieurs étaient allés distribuer des bibles, mais où ils n'ont pas semé des vertus.

« Nos conseils font renaître chez eux le goût du travail ; mais il nous faut donner l'exemple. D'abord, comme autrefois les sauvages du Paraguay, ils nous regardaient faire, les bras croisés : seulement ils témoignaient la plus grande surprise en nous voyant poursuivre notre travail, quoique la fatigue se fît sentir ; peu à peu ils ont commencé à mettre eux-mêmes la main à l'ouvrage. Nous construisons une petite maison de trente pieds de long : les insulaires nous aidaient à transporter des pierres que nos frères Gilbert et Flavien avaient extraites de la montagne, tout-à-coup notre chef chrétien m'adresse la parole : « Hâtons-nous, Laval, de porter ces pierres : tu nous as dit de faire des plantations ; nous

voulons nous en occuper. — Oui, ajouta la foule, demain nous voulons travailler nos terres. » Je répondis par quelques mots d'encouragement, qui ne furent pas perdus.

« Pour la culture des plantes étrangères, ils nous laissent volontiers le soin de faire toutes les expériences ; ils veulent avant tout voir les résultats : c'est pour cela que le Missionnaire doit en toutes choses marcher le premier. Monseigneur ne se ménage pas plus que nous. « Nous devons nous rappeler, nous dit-il souvent, qu'un Missionnaire, à l'exemple des Jésuites du Paraguay, doit mettre la main à tout, s'il veut faire du bien. » Il faut habiter parmi les sauvages, pour apprécier la sagesse de ces paroles. Ainsi, dans l'espoir d'être utiles à ce pauvre peuple, nous faisons les essais qu'il ne ferait jamais lui-même, et nous cultivons, dans un enclos voisin de notre case, le lin, la pomme de terre, les choux, les haricots, les pois, les oignons, les radis, les navets, etc., etc. Nous espérons que tous ces légumes prospèreront avec le temps.

« Nos insulaires comprennent fort bien qu'aucun motif intéressé ne nous a conduits au milieu d'eux, et que le but unique de tous nos efforts, est, premièrement le salut de leurs âmes, et puis le soulagement de leur extrême pauvreté : aussi ils n'ont pas tardé à s'attacher à nous : il faut même leur rendre la justice d'avouer qu'ils nous aimaient déjà, avant que nous fussions en état de leur rendre aucun service dans l'ordre temporel. Néanmoins cette affection pour nous ne s'est formée que peu à peu : dans les premiers temps, on ne pouvait nous supporter. « Je ne vous aimais pas, nous disait un chef que nous préparions au Baptême ; et si à telle époque je vous ai refusé un service, c'est que je ne pouvais vous souffrir. Beaucoup d'autres étaient comme moi ; mais je suis aujourd'hui tout à vous ; je tiens à la parole de Dieu, et je désire le Bap-

Digitized by Google

tême de Jésus-Christ ; et la vie éternelle dans le royaume de Jéhova (c'est le nom qu'il nous a fallu adopter pour désigner Dieu). » Nous sommes vus avec plaisir de ceux mêmes qui ne sont pas encore baptisés ; tous, sans exception, nous traitent de leur mieux, et font pour nous plus que pour eux-mêmes.

« Un jour j'étais assis sur une grosse pierre, au fond d'une large baie, occupé à instruire des personnes d'un âge un peu avancé. Quelques insulaires s'aperçurent qu'il y avait long-temps que j'étais là, et ils jugèrent que je devais avoir faim : ils ordonnèrent aussitôt à un enfant d'aller cueillir un coco. L'enfant était bien jeune, et les cocotiers sont fort élevés : imaginez-vous une tige parfaitement droite, au sommet de laquelle un gros bouquet de feuilles de quinze pieds de long se développe en parasol. Ces bons sauvages m'adressèrent la parole : « Prie, Missionnaire, me dirent-ils, prie, de peur que l'enfant ne tombe et ne se tue. » Quand le coco fut préparé, on me le présenta, en me disant : « En quelque part que tu sois, si tu as faim, dis : J'ai faim ; et nous te donnerons à manger. » Ces paroles étaient d'autant plus remarquables qu'elles venaient de la femme d'un chef qui avait refusé, quelque temps auparavant, de nous prêter une case pour passer la nuit.

« Enfin, mon cher ami, lorsque tous ensemble nous faisons la comparaison du passé avec le présent, nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître que Dieu a fait ici de grandes choses. Il m'est impossible de vous donner une idée du respect que l'on a pour nous, et des attentions dont nous sommes l'objet. Au moindre mot de notre bouche, vous voyez un empressement universel.

« Avons-nous besoin d'aller d'une île à l'autre ? des rameurs sont toujours prêts. Si nous leur faisons observer que le voyage leur causera une absence de quelques jours.

Digitized by Google

et que nous craignons de les gêner : « Non, non, répondent-ils, parle, toi, Missionnaire, et nous ferons. » Je ne sais quelles pensées cet empressement de nos insulaires fera naître chez quelques personnes; mais je voudrais que tous ceux qui accusent la Religion de tyrannie, fussent témoins de tout ce qui se passe ici ; ils comprendraient peut-être que le Christianisme ne fait pas des esclaves, et que cette déférence de nos néophytes est l'effet naturel de l'amour filial, par lequel ils répondent à l'amour vraiment paternel que nous ressentons pour eux.

« Le Bon Dieu sait encore nous ménager d'autres consolations au milieu des travaux du ministère apostolique : nous voyons avec plaisir que nos chrétiens ne montrent pas moins d'assiduité à fréquenter le tribunal sacré de la Pénitence, qu'à écouter nos instructions. Ils s'en approchent avec la plus grande naïveté, et la plus légère faute les y amène.

« Les Prêtres qui chaque dimanche vont célébrer le saint Sacrifice dans celles des quatre îles où nous ne faisons pas notre résidence, doivent s'attendre à demeurer long-temps au confessionnal; et même, durant un séjour de quinze jours, il ne s'en passera peut-être pas un sans entendre quelques confessions. Vous voyez que le 3e commandement de l'Eglise, contre lequel l'impiété a vomi tant de blasphèmes, est pour nos pauvres sauvages, comme il le sera toujours pour les vrais chrétiens, l'une des plus précieuses consolations de la vie.

« Nous avons souvent lieu de remarquer en eux des preuves d'une foi bien simple, il est vrai, mais en même temps bien vive. J'ai dit quelque part qu'ils avaient une grande confiance dans les prières des Missionnaires : ils prient aussi eux-mêmes pour les malades, ou les font prier : j'ai vu une mère se hâter de faire faire le signe de la croix à son enfant, qui venait de se fendre la lèvre en tombant.

Digitized by Google

Cette pratique de faire le signe de la croix quand on se fait quelque mal, est fréquente. Voici deux traits qui prouvent cette simplicité de foi dont je vous parlais.

« On abattait un arbre au lieu où notre maison s'élève; il était sur le point de tomber, quand j'avertis un néophyte de prendre garde à lui : « Je n'ai pas peur, me répondit-il; si l'arbre vient sur moi, je dirai comme saint Martin : Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. » Je lui fis observer qu'il ne fallait pas tenter Dieu. Sur mon avis, il se retira.

« Le même, avec quelques autres, voulait un jour s'en aller de la grande île, à Akéma, par une mer très-mauvaise, et cela, tout simplement à la nage. Remarquez que le détroit a deux lieues et demie de largeur, et qu'il est rempli de requins. J'eus assez de peine à lui faire abandonner son projet : « Je vais réciter, me disait-il, la prière du voyage que vous m'avez enseignée, et je pars. »

« Nous avons quelques chrétiens chez qui la puissance de la grâce s'est fait admirer d'une manière plus frappante. Matuaïti, cousin germain du roi et neveu du grand-prêtre, n'était encore que catéchumène, et déjà il se distinguait par sa ferveur; ce jeune homme était fort aimé du roi; il était toujours avec lui. Dès la première fois qu'il nous vit, il eut un grand désir de connaître la doctrine que nous annoncions (je tiens ces détails de lui-même): il fut témoin des paroles fermes que M. Caret adressa au roi, dans l'île Taravai (1). Dès-lors sa physionomie nous plaisait; il nous semblait reconnaître en lui une âme droite; mais il ne nous avait point encore ouvert son cœur. Il vint nous trouver pour que nous lui apprissions les prières. Lorsqu'il les eut : « Voyez donc, dit-il au roi,

(1) Annales, N° XLIX.

Digitized by Google

comme la doctrine que les Missionnaires enseignent est bonne ! — Non, répondit Maputéo, ce sont des menteurs, il ne faut pas les écouter. » Il lui tint plus d'une fois le même langage; mais le jeune homme, fidèle à la grâce qui l'éclairait intérieurement, rompit dès-lors entièrement avec le roi. Il fit bientôt de grands progrès; car il est doué d'une intelligence singulière et d'un grand courage.

« Jésus-Christ, qui est venu séparer le fils d'avec le père et la fille d'avec la mère, permit ensuite que toute sa famille se déclarât contre lui. Ses parents l'ont persécuté long-temps; ils l'ont même menacé de la mort: à tout cela, le jeune catéchumène n'a opposé que la douceur et la patience. « Vous êtes mon père, répondit-il à l'auteur de ses jours; en cette qualité, je vous aime; vous m'accablez d'injures et de menaces, parce que je veux demeurer attaché au grand Dieu, je vous aime encore; mais, quand vous me tueriez, je ne consentirai jamais à abandonner la parole de l'Evangile. » Sur ces entrefaites, son père, sa mère et ses frères tombèrent malades; ce digne fils leur prodigua ses soins, mais il ne put empêcher que son père et sa mère ne mourussent dans l'espace d'un mois, après avoir néanmoins reçu le Baptême.

« Michel Mapukaü est aussi une de ces âmes choisies, que Dieu avait destinées à seconder nos efforts aux îles Gambier. Il n'y avait pas quinze jours que nous étions à Akéna; personne encore ne songeait à nous accueillir, et même une femme, dans le voisinage de laquelle nous nous étions établis, s'amusait beaucoup à nous dire en face des injures que nous ne comprenions qu'à demi. Mapukaü seul avait la charité de nous procurer des vivres; il avait choisi pour cela le soir, non pour échapper aux yeux de la peuplade, dont il était le chef, mais, comme nous l'avons découvert depuis, afin que nous ne sussions pas de qui venait ce présent. Nous eûmes bientôt lieu de mettre

Digitized by Google

à l'épreuve sa délicatesse, vertu bien rare chez les peuples sauvages. Un jour qu'il vint, selon sa coutume, nous apporter de la nourriture, nous voulûmes lui faire accepter une hache : nous pensions que cet instrument, si précieux pour des peuples chez qui le fer est inconnu, serait reçu avec des transports de joie : nous ne connaissions point Mapukaü : il refusa de rien recevoir, avec une persévérance incroyable ; et ce ne fut qu'après les instances les plus vives que, craignant de nous causer de la peine, il consentit à emporter notre petit présent.

« Peu à peu nous nous liâmes avec lui d'une manière plus particulière ; si bien que, dès qu'on nous voyait diriger notre promenade vers l'intérieur de l'île, on se disait que nous allions voir Mapukaü. Jamais nous ne le visitions, qu'il ne trouvât le moyen de nous offrir quelque chose ; les prémices de sa récolte étaient toujours pour nous. Enfin, après nous avoir aimés lorsque nous ne le connaissions pas encore, il finit par être celui de nos insulaires sur lequel nous comptions le plus ; et il ne trompa pas notre attente.

« Nous étions bien éloignés de soupçonner le moins du monde son éloquence ; nous avions même pensé d'abord qu'il ferait simplement un bon chrétien, qui n'aurait, pour nous aider, que sa bonne volonté. Il fut en effet quelque temps sans pouvoir nous être utile ; Il éprouvait de la difficulté à retenir nos instructions ; mais il était toujours le premier à demander qu'on l'instruisît de nouveau. Enfin arriva l'époque de la chute des idoles dans son île ; depuis ce moment ce ne fut plus le même homme. Quelques partisans des faux dieux, soutenus des prêtres de l'île, s'opposaient au vœu universel : que je voudrais que vous eussiez vu alors le zèle de Mapukaü, encore catechumène ! quel feu dans ses discours ! quels gestes expressifs ! quelle éloquence même dans sa simplicité ! A peine rentré dans

Digitized by Google

notre case, il en sortait de nouveau pour haranguer, avec plus de force encore, les partisans des idoles. Sa fermeté ne se démentit pas un instant, et bientôt tout le monde se rendit aux efforts de son zèle.

« Tant de courage nous fit juger qu'il méritait bien le nom de Michel. Toute son île est aujourd'hui chrétienne. Ceux mêmes qui s'étaient opposés dans le principe à la prédication de l'Evangile, ont reçu le joug du Seigneur, et assurément Mapukaü y a contribué plus que nous. Il continue à montrer une délicatesse qui ne s'est pas démentie un instant : il est simple et grand tout à la fois, sans ostentation, sans prétention, et tout dévoué aux Missionnaires. Où cet homme rare a-t-il puisé une telle noblesse de sentiments ? C'est une énigme pour nous ; mais ce qui est plus clair que le jour, c'est qu'aucun autre insulaire n'aurait pu, suivant notre opinion, rendre à la Religion d'aussi grands services. Aussi Dieu lui a fait la grâce de parvenir, le premier de ces îles, à la connaissance de la vérité, malgré tous les obstacles que le démon lui suscita. Je vous ai raconté comment il sacrifia l'amitié du roi, et méprisa les menaces de mort qui lui furent faites : j'avais oublié d'ajouter qu'il fut, en outre, sur le point de perdre tous ses domaines. Il vint un jour nous faire part des mesures que les ennemis de la Religion prenaient à cet effet ; nous l'exhortâmes à ne rien craindre et à préférer Dieu à toutes choses : son parti fut pris à l'instant. Il nous accompagna depuis dans toutes nos courses, et nous fut bien d'un excellent catéchiste. Il expliquait aux autres ce qu'il avait appris ; et il le faisait avec tant de netteté et de précision, que nous pensions voir en lui un autre homme, tant il se montrait supérieur à ce qu'il nous avait paru d'abord.

« Voilà donc un petit peuple de plus qui a le bonheur de connaître Dieu. Assurément le changement qui s'est opéré est admirable, surtout si l'on considère le peu de

Digitized by Google

temps qu'il a fallu à la grâce pour accomplir son œuvre. Nous attribuons ce succès inespéré spécialement à la protection de Notre-Dame-de-Paix. Je veux vous rapporter à ce sujet une circonstance peu importante en elle-même, il est vrai, mais qui produisit sur nous tous une impression de joie bien sensible. Lorsque, rebutés par le roi de ces îles, nous nous attendions pour le moins à être expulsés avec violence, nous voulûmes cependant laisser dans ce pays quelques signes de notre passage. Nous traçâmes des croix sur les arbres, et surtout sur les colonnes d'un temple d'idoles; j'y cachai même une image de Notre-Dame-de-Paix, en la priant de prendre possession de ces îles, au nom de Jésus-Christ son divin Fils. Depuis que les temps furent devenus meilleurs, nous avions plusieurs fois cherché en vain cette image : enfin, le jour où l'on renversa les dieux de ce temple, je cherchai encore, et j'eus le bonheur de la retrouver parfaitement intacte. Vous ne sauriez croire combien nous fûmes heureux de cette rencontre : nous crûmes y voir l'assurance que l'aimable Patronne de cette mission avait exaucé nos prières : je portai sur-le-champ l'image à Monseigneur, qui a voulu qu'elle fût encadrée et placée à l'église. *Regina pacis, ora pro nobis !*

« Je finis par la note suivante, que je viens de rencontrer dans mes papiers : vous y trouverez une preuve de l'isolement dans lequel ce peuple a vécu jusqu'à une époque très-récente. Je ne fais que vous traduire le récit de nos sauvages.

« La première apparition des Européens sur leurs côtes les jeta dans un étrange étonnement, auquel succédèrent bientôt la crainte et la terreur. D'abord, lorsque l'éloignement les empêchait de distinguer ceux qui montaient le navire étranger, nos bons sauvages, dans leur simplicité, prenaient les embarcations qui s'en détachaient pour des noix de coco flottant sur la mer; mais

lorsque les chaloupes, en s'approchant, parurent pleines d'êtres inconnus, dont ils ne soupçonnaient pas même l'existence, alors la consternation fut excessive. Les vêtements dont ils virent les Européens couverts leur firent croire, quelque temps, que ces nouveaux hôtes étaient un peuple *tatoué* (1). Ceux que leurs habits enveloppaient plus complètement, passaient pour des *marapé* (hommes tatoués jusqu'au visage, et dont nos insulaires ont une grande frayeur). Enfin, ils se persuadèrent que c'étaient des dieux malfaisants qui venaient pour les perdre. Ils coururent donc se réfugier dans les roseaux et sur le haut des montagnes : là ils se tinrent long-temps cachés, sans oser paraître ; ils ne dormaient ni le jour ni la nuit, mais erraient sans cesse çà et là, tout tremblants de crainte. A chaque instant ils croyaient voir arriver les étrangers pour les faire tous mourir : cependant, quand ils virent que leur frayeur ne se réalisait point, ils passèrent tout-à-coup du plus profond abattement à l'audace la plus excessive ; tel est le caractère du sauvage. Ils ne songeaient à rien moins qu'à s'emparer du navire : en effet, après un premier vol qui demeura impuni, ils tentèrent de s'en rendre maîtres. Il paraît que les étrangers les reçurent de manière à leur ôter l'envie de recommencer, mais non le désir de venger leur défaite. Persuadés qu'ils auraient plus d'avantage dans un combat sur terre, ils attaquèrent l'équipage avant qu'il pût se rembarquer ; le capitaine fut d'abord désarmé, ainsi qu'un de ses matelots ; mais il paraît que le vaisseau mit promptement fin au combat, en tirant quelques coups de canon. Les naturels perdirent cinq hommes dans cette affaire ; les Européens en

(1) Peint, bariolé de diverses couleurs et figures.

Digitized by Google

perdirent deux, qui furent mangés sur-le-champ. On conserve encore dans l'île trois des boulets qui furent lancés par le vaisseau.

« Veuillez excuser le désordre de cette lettre. Le temps me manque absolumeut. Après huit mois d'attente, un vaisseau vient enfin d'arriver, mais il part dans trois jours. — Je suis, etc.

« Honoré Laval, *miss. apost.* »

Lettre de M. Maigret à M. Coudrin, supérieur-général.

Ile de Notre-Dame-de-Paix, 19 avril 1836.

« Mon bon Père,

« Je ne sais pas ce que le Bon Dieu nous réserve, mais jusqu'ici nous n'avons eu que des consolations. Toutes les îles de l'archipel Gambier sont chrétiennes, à quelques exceptions près. Le Bon Dieu y est connu, aimé et servi; les commandements y sont observés. Nos chrétiens ont jeûné pendant le Carême, et ont tous fait leurs pâques: toujours même avidité pour la parole de Dieu! Ils nous regardent comme les envoyés de Dieu, et comme leurs pères; ils nous aiment, et ils savent bien que nous les aimons. Mais dans les autres îles où Monseigneur ne tardera pas à nous envoyer, en sera-t-il de même? je l'ignore. Le Bon Dieu est puissant et miséricordieux, il dispose tout avec douceur; mais il y a eu des martyrs, et l'Océanie pourra bien un jour avoir les siens.

« Voici la copie d'une lettre que F. Colomban écrit à Mgr. de Nilopolis, de l'île de Taïti, où il avait été envoyé (1).

---

(1) C'est la lettre dont il est question dans le N° XLIX des Annales, pag. 188, et qui n'était point parvenue en Europe.

Digitized by Google

Taïti, 25 juin 1835.

« Monseigneur,

« Je suis débarqué à Taïti le 21 mai, après un voyage de cinq jours. A l'arrivée d'un enfant du Sacré-Cœur sur cette terre consacrée depuis si long-temps au démon, il n'est pas étonnant que cet ennemi de tout bien ait redoublé de fureur, et que les émissaires protestants aient cru que je venais renverser leur empire.

« Aussi à peine le navire était-il à l'ancre, que le chef de ces messieurs vint à bord. Il commença par nous dire qu'il était bien aise de nous voir ; mais quand il sut que j'étais là, il changea de visage et partit. Sur le soir il revint, et dit au capitaine que la reine refusait de me laisser prendre terre. La reine était alors cependant à deux lieues du port : j'attendis sa venue, et je lui demandai, dès que je pus la voir, pourquoi elle m'avait fait défendre de débarquer. Elle me répondit qu'elle n'avait point fait cette défense, mais que M. Pritchard (1) avait assuré aux chefs que j'étais le Pape, et que, si on me laissait entrer dans le pays, j'emporterais avec moi, en m'en allant, tout ce qu'ils possédaient. « Au reste, ajouta-t-elle, si vous voulez rester, il faut que vous en demandiez l'autorisation aux Missionnaires et aux chefs ; s'ils y consentent, je n'ai point d'objection à faire. »

« Au bout de huit jours, les chefs et les Missionnaires arrivèrent donc, et tinrent un grand conseil auquel je fus invité. Je refusai d'abord d'y assister ; mais les instances devinrent si vives, que force fut enfin de m'y rendre. Il

(1) Un chef des Missionnaires méthodistes.

Digitized by Google

me faudrait dix pages pour rapporter les choses pénibles que je dus entendre : néanmoins plusieurs des chefs parlèrent en faveur des Missionnaires catholiques, et en particulier un des premiers juges de l'île : on me demanda finalement si je pouvais montrer quelques papiers qui me recommandassent (probablement de la part du gouvernement anglais), ajoutant que dans ce cas j'aurais cause gagnée.

« Cependant les Missionnaires anglo-américains avaient envoyé un homme colporter partout un portrait de votre Grandeur, portrait que M. Pritchard avait emprunté au capitaine Swethin quelques jours auparavant, avec promesse de le rendre aussitôt que sa femme et ses enfants l'auraient vu. En le montrant, ces prétendus missionnaires criaient comme des frénétiques : « C'est là le Dieu des catholiques. » Lorsque je vis toutes ces manœuvres, je quittai l'assemblée en disant, avec un peu d'émotion, que le peuple était bon, mais que les Missionnaires étaient des méchants.

« Après mon départ, les chefs conférèrent entr'eux ; et le lendemain deux chefs et un juge vinrent à bord, pour me dire que je pouvais débarquer, et que les Missionnaires catholiques pouvaient venir. Les méthodistes déclament beaucoup contre notre sainte Religion ; mais le peuple commence à ouvrir les yeux.

« J'étais prêt à retourner à Valparaiso lorsqu'un brick français, qui devait toucher aux îles Sandwich, est entré dans le port. J'y ai pris mon passage pour quatre onces : il faudra que j'attende son départ un mois. J'aurai beaucoup de peines ; mais pourvu que j'accomplisse la volonté de Dieu, je suis content. Le capitaine Swethin est tel que je l'ai toujours jugé. Il y a six semaines que je suis sur son navire : aujourd'hui, quand je lui ai demandé combien j'aurais à payer, sa réponse a été qu'il ne voulait absolument rien

Digitized by Google

« Il n'y a pas de Missionnaires blancs aux îles Pomutes, ni à l'île de la Chaîne. J'aurais encore beaucoup de choses à vous dire ; mais le capitaine Swethin part, et je vous écris sur mes genoux. Je crains que vous ne puissiez pas lire ma lettre.

« Je suis, etc.

« F. Colomban Murphy. »

« Voilà, mon bon Père, une lettre dont nous avons cru devoir vous donner connaissance.

« La petite famille de Gambier pense souvent à vous, et nous disons souvent : Oh ! si le bon Père voyait ce que nous voyons, s'il entendait ce que nous entendons, comme il pleurerait de joie !

« Votre enfant tout dévoué,

« F. Désiré, *pr. apost.* »

Lettre de M. F. Caret, missionnaire apostolique, au Rédacteur des Annales.

Valparaiso, le 12 avril 1837

V. C. J. S.

« Monsieur,

Depuis que Mgr. Rouchouse, vicaire apostolique de l'Océanie orientale, était arrivé aux îles Gambier, avec MM. Maigret et Cyprien Liausu, le 9 mai 1835, sa Grandeur avait jugé à propos que nous travaillassions tous de concert à planter solidement la Foi dans ce petit archipel, avant de penser à entreprendre une nouvelle mission. Le Seigneur avait donné à nos faibles travaux un succès qui passait toutes nos attentes : la presque totalité

Digitized by Google

de la population était régénérée dans les eaux salutaires; le roi Maputéo, qui si long-temps avait résisté à la grâce, et, à l'instigation des prêtres des idoles, avait fait tant d'efforts pour empêcher l'établissement du Christianisme dans son royaume, avait changé de sentiments, et était devenu chrétien avec toute sa famille. Enfin, la mission de Notre-Dame-de-Paix était dans un état très-consolant. Tous les fidèles, au nombre d'environ 1,600, nous édifiaient par leur amour de la prière, la fréquentation des sacrements et la pureté de leurs mœurs. La paix et l'union régnaient parmi eux, tandis que ceux qui n'avaient pas encore été admis au Baptême soupiraient après le bonheur de le recevoir.

« Alors arriva M. Armand Chausson, sur un brick qui allait à Taïti. Ce renfort nous donna la facilité de songer enfin à étendre plus loin le royaume de Notre-Seigneur : après de mûres réflexions, nous pensâmes qu'il fallait aller directement à Taïti, centre de la Polynésie australe. Nous n'ignorions pas les difficultés que nous aurions à surmonter pour y entrer, et surtout pour nous y maintenir ; mais nous voulions obéir à notre conscience, qui nous fait un devoir de visiter toutes les terres que le Saint-Siége a confiées à nos soins. Nous ne devons pas craindre les obstacles quels qu'ils soient, ni même compter sur le succès ; le Ciel ne l'exige pas de nous, il veut seulement que nous fassions ce qui est en notre pouvoir.

« Ce fut sur M. Laval et moi que Monseigneur jeta les yeux pour cette entreprise sur Taïti. M. Williams Hamilton, récemment arrivé de cette île, et qui y retournait, nous proposa un passage sur sa petite goélette du port de 10 tonneaux seulement ; nous l'acceptâmes d'autant plus volontiers, que nous n'avions pas d'autre moyen de nous rendre où nous pensions que Dieu nous voulait. Le roi et son oncle Matua, ainsi tous nos néophytes, nous

Digitized by Google

arrosèrent de leurs larmes à notre départ; plusieurs voulaient nous suivre, et un jeune homme entr'autres nous dit : « Je m'en vais avec vous deux, parce que, si l'on vous tue à Taïti, je veux mourir avec vous. »

« Ce fut le 6 novembre 1836 que nous mîmes à la voile; notre voyage fut assez contrarié et assez long. Nous touchâmes à l'île de la Chaîne, où nous fûmes visités par un assez grand nombre d'habitants. La langue de cette île ayant quelque ressemblance avec celle de Mangaréva, nous ne fûmes pas tout-à-fait muets : nous chantâmes des cantiques en langue mangarévienne, à la sollicitation de ces insulaires. Cette île de la Chaîne, appelée *Anaa*, est toute couverte de cocotiers : les fruits de ces arbres sont, avec les porcs qui y sont très-multipliés, toute la nourriture des naturels. Les habitants de cette île sont les plus puissants de tout l'archipel Dangereux; ils font des voyages très-longs sur leurs pirogues, en observant les étoiles. Les bibles qu'ils ont reçues de MM. les méthodistes de Taïti ne les empêchent pas de massacrer les sauvages des petites îles, et de piller tout ce qu'ils y rencontrent, toutes les fois qu'ils en ont l'occasion. Je crois néanmoins qu'ils deviendraient bons s'ils avaient des Missionnaires qui fussent selon le cœur de Dieu. Plusieurs d'entre eux nous désirent; et j'espère bien que plus tard quelques-uns des nôtres tenteront d'y aller, quand notre nombre sera augmenté.

« Après être restés un jour et une nuit à terre, nous continuâmes notre route pour Taïti, où nous ne parvînmes que le 20 novembre, à cause du vent contraire : ce même vent nous força de mouiller à une des pointes de Tairapu, l'endroit le plus éloigné du port : la Providence, qui connaissait toutes les mesures prises pour nous empêcher de débarquer, nous avait conduits précisément là où nos ennemis veillaient avec moins de soin.

Digitized by Google

« Dès qu'on eut jeté l'ancre, nous descendîmes à terre sur la pirogue d'un Suédois qui demeure en ce lieu. Nous eûmes bien raison de faire diligence; car, à peine avions-nous débarqué, qu'un des chefs de l'endroit se rendit à bord de la goëlette pour ordonner qu'on eût à reprendre le large, sans mettre les passagers à terre: mais nous y étions déjà, et nous avions donné le salut de la paix à cette île, en partie idolâtre et en partie hérétique.

« C'était un autre brick, qui nous avait refusé le passage, qui avait fait prendre ces mesures contre nous : étant sorti de Gambier le même jour que notre petite barque, il était arrivé depuis plusieurs jours, avait averti M. Pritchard, le ministre méthodiste du port, que nous étions en route pour venir; et à cette nouvelle, celui-ci avait réuni tous ses confrères. La reine et tous les chefs avaient été convoqués à une assemblée générale : là MM. les méthodistes avaient fait conclure qu'on devait établir des gardes-côtes sur tous les points de l'île, avec ordre d'empêcher, à quelque prix que ce fût, la petite goëlette qui nous portait de venir jeter l'ancre.

« Ceux qui étaient allés à bord n'y ayant trouvé ni nous, ni le capitaine, se rendirent de suite auprès de ce dernier, là où il était, et lui enjoignirent de nous faire rentrer dans son navire. Il leur répondit qu'ils nous apportassent eux-mêmes leurs ordres. Ils vinrent effectivement, nous saluèrent à la manière indienne, et s'accroupirent sans rien nous dire, se contentant de nous regarder. Leur commission les embarrassait; ils causaient entre eux, et se disaient mutuellement : « Ces jeunes hommes paraissent bons, pourquoi cet ordre de les renvoyer? » Ils nous le firent cependant communiquer cet ordre, par un enfant de Gambier qui était venu avec nous. « Retournez tous les deux à bord, nous dit cet enfant, telle est la parole de

Digitized by Google

ces hommes. » Nous répondîmes : « Nous n'irons pas à bord ; nous sommes à terre, nous y resterons. Nous ne sommes point des malfaiteurs. Nous sommes venus ici pour rendre visite à votre reine, et nous voulons la voir. » Les chefs ne dirent plus rien, et nous laissèrent. Nous prîmes alors la résolution de ne plus remettre le pied dans le navire, parce qu'il était bien décidé que nous ne pourrions plus débarquer sur un autre point. Nous choisîmes la voie de terre, quelque difficile qu'on nous la dépeignît, pour nous rendre à Pepeete, où la reine réside ordinairement. Il s'agissait de 30 à 40 lieues à faire à pied, par des chemins si pénibles, que le capitaine de notre goëlette nous dit qu'il n'entreprendrait pas ce voyage pour 50 piastres. Nous croyions, nous, que notre devoir demandait que nous nous exposassions à ces fatigues, voilà pourquoi il fut décidé que nous partirions le lendemain de grand matin. Nous prîmes quelque repos pendant la nuit dans la cabane du Suédois, et nous nous mîmes en route de bonne heure avec trois compagnons, l'un de Gambier, et les deux autres de l'île de la Chaîne. C'était le jour de la Présentation de la Ste. Vierge au temple.

« Après avoir marché assez long-temps, nous nous arrêtâmes pour prendre quelque nourriture. Beaucoup de monde se réunit à la cabane où nous étions : on nous regardait avec d'autant plus d'étonnement, qu'on était tout surpris que nous fussions venus à terre malgré les ordres si précis qui avaient été donnés pour nous en empêcher. Quelques-uns cependant en riaient, en pensant à la confusion qu'en éprouveraient M. Pritchard et tous ses confrères. Dès-lors il y en avait qui prenaient notre parti, et qui disaient que nous n'étions pas si méchants qu'on avait voulu le faire croire. Après avoir payé ce que nous devions, nous continuâmes notre route, et nous arrivâmes, vers les 3 ou 4 heures du soir, au détroit qui sé-

Digitized by Google

pare Talti de Tairapu. Ce fut là que nous connûmes combien sont devenus avares les Taïtiens, autrefois si bons et hospitaliers. Nous eûmes toutes les peines du monde à obtenir un passage sur une pirogue, pour une piastre. On nous avait dit que nous rencontrerions, de l'autre côté de ce détroit, un Flamand qui se ferait un plaisir de nous loger pendant la nuit; nous marchâmes jusqu'au soir pour arriver où nous croyions qu'était sa demeure : là nous apprîmes qu'il n'était plus en cet endroit. Cependant la nuit approchait; nous pensions à coucher dehors, lorsqu'un homme nous appela. Cet Indien demanda à nos compagnons si nous étions les Missionnaires de Mangaréva; et, sur la réponse affirmative : « Il est nuit, nous dit-il, venez manger et coucher dans ma demeure. » Nous acceptâmes volontiers son offre, car nous étions bien fatigués : il nous introduisit dans sa cabane, étendit des nattes sous nos pieds, et nous apporta des tabourets pour nous asseoir; il nous offrit de l'eau de cocos pour nous rafraîchir, et fit rôtir un petit porc. Ce fut le premier Taïtien qui nous donna l'hospitalité; il s'appelait Maiota. Cependant toute la peuplade se réunit. Quand nous eûmes un peu réparé nos forces, on nous pria de chanter quelques cantiques de Mangaréva, ce que nous fîmes. Le lendemain, le nombre des curieux grossit; presque tous vinrent avec quelques livres de la Bible sous le bras. Ils nous parlèrent beaucoup de leurs *Oroméduas* (1), et nous dirent qu'ils leur vendaient la parole de Dieu et les sacrements, qu'ils étaient très-désireux d'argent et d'huile; puis ils ajoutèrent : « Faites-vous comme cela vous aussi ? » Nous leur demandâmes l'Evangile de S. Matthieu en taïtien, et nous leur mon-

(1) C'est ainsi qu'ils appellent les Missionnaires méthodistes

Digitized by Google

trâmes, pour toute réponse, ces paroles du Seigneur : *Gratis accepistis, gratis date :* « Vous avez reçu gratuitement, donnez de même ; » (Matth. x, 8). Ils en conclurent tout de suite que ce n'était pas bien de vendre la parole et les sacrements.

« Nous continuâmes notre route malgré la chaleur, et quelques lieues plus loin nous rencontrâmes un des grands chefs qui se nomme Paraita. Il nous recommanda beaucoup d'aller voir la reine, et nous dit en nous quittant : *Jaorana ja orua parahi i Taïti* : « Je vous salue vous deux, vous fixant à Taïti. » Il nous manifestait par-là le désir que nous restassions dans l'île.

« Après avoir marché ce jour jusqu'au soir, par des chemins très-pénibles, nous demandâmes l'hospitalité dans une maison indienne ; elle nous fut accordée : nous y fîmes le catéchisme à plusieurs enfants. Le lendemain nous fîmes diligence, afin de pouvoir arriver à Pepeete avant la nuit. Tout le long du chemin la foule se pressait sur notre passage ; car le bruit de notre arrivée nous devançait toujours. « Vous êtes les Missionnaires de Mangaréva, » nous demandait-on ? Nous répondions affirmativement, en ajoutant que nous étions Prêtres français. — « Est-ce que vous n'avez point de femme ? Est-ce que vous ne faites point le commerce ? — Nous n'avons point de femme, les vrais Missionnaires n'en ont point. Ils ne doivent penser qu'à aimer Dieu et faire le bonheur des hommes. Nous ne faisons point le commerce, parce que Jésus-Christ ni ses Apôtres ne l'ont point fait. » Ces pauvres Taïtiens, qui ont toujours la Bible à la main, sentaient très-bien que nous disions vrai, et ils nous ajoutaient : « Mais nos *Oroméduas* ont des femmes, et font le commerce tous les jours : ils ne sont pas bons ; ils nous vendent tout, livres, prières, sacrements.... Un petit S. Matthieu, 3 bambous d'huile ; un petit S. Marc, 4 bambous

Digitized by Google

d'huile (1). Nos montagnes sont couvertes de leurs vaches; ils sont très-riches, et ne nous aiment pas; ils nous chassent de leurs maisons quand nous y entrons. Ils ne vous aiment pas non plus vous autres, ils vous haïssent beaucoup; ils nous ont dit que vous étiez très-méchants, qu'il ne fallait pas vous laisser venir à terre. Comment avez-vous fait pour débarquer? — Nous sommes débarqués, dîmes-nous, à Tairapū, d'où nous sommes venus jusqu'ici par terre. — Mais vous parlez bien la langue de Taïti, où l'avez-vous donc apprise? — Nous ne parlons pas bien, mais dans quelque temps nous parlerons mieux. » Comme il y a beaucoup de rapport entre la langue de Mangaréva et celle de Taïti, nous pouvions effectivement balbutier un peu celle de cette dernière île.

« Cependant nous marchions toujours, écoutant tout ce qu'on nous disait, lorsque nous arrivâmes à la maison d'un jeune homme qui appartenait à la famille de la reine. Celui-ci nous reçut très-bien, et nous offrit quelques fruits à manger. Pendant que nous étions dans sa cabane, arriva une femme d'un certain âge, qui paraissait avoir pitié de nous. Elle nous dit : « Les Oroméduas d'ici savent que vous êtes à terre; ils sont furieux, surtout Piritati (c'est ainsi qu'ils appellent M. Pritchard); il est allé trouver la reine, il veut qu'elle vous chasse sans miséricorde. — Nous ne sommes point venus, répondîmes-nous, pour faire du mal, mais pour faire du bien, à la reine, aux chefs et à tout le peuple. Que Piritati et les autres Oroméduas nous haïssent; pour nous, nous ne les haïssons pas;

(1) Ces Bibles devraient être données gratuitement, d'après les conventions faites par les sociétés bibliques; mais les agents de ces sociétés d'erreur ne sont pas fort scrupuleux observateurs de ces conventions.

Digitized by Google

mais nous ne les craignons pas non plus, parce que nous sommes les envoyés de Dieu. — Vous n'avez pas peur, dit cette femme ainsi que le jeune homme et ses sœurs, c'est bien : ayez bon courage ; allez voir la reine, elle est bonne, tâchez qu'elle vous garde ici, dans cette terre. »

« Enfin nous arrivâmes à Pepeete ; toute la peuplade parut sur notre passage. Plusieurs personnes nous saluaient, les autres nous regardaient sans rien dire. Nous nous rendîmes directement à la maison du consul américain, pour lequel nous avions une lettre de recommandation de la part de Mgr. Rouchouse. M. le consul, qui est Belge et qui aime beaucoup les Français, nous reçut avec tous les égards que nous pouvions désirer. Il nous offrit sa maison et sa table, ce que nous acceptâmes avec gratitude.

« A peine étions-nous assis qu'un envoyé de M. Pritchard entra, et dit au consul : « Les deux hommes qui viennent d'arriver chez vous peuvent rester dans votre maison ; mais quant à leurs effets, ils ne peuvent les faire débarquer. » M. Moernhout répondit : « Ces messieurs veulent voir la reine, c'est tout ce que j'ai à vous dire. «

« Le lendemain, M. Pritchard mit tout en œuvre pour nous empêcher de parvenir jusque vers la reine. Quoiqu'elle fût à près de deux lieues, il fit jusqu'à trois voyages dans la matinée, pour la prévenir contre nous, par tous les moyens possibles. Malgré tout cela, sur la demande que nous fîmes d'une audience à Sa Majesté, elle nous fit dire que nous pouvions nous rendre auprès d'elle quand nous voudrions. Comme il était tard, M. le consul nous conseilla de ne pas y aller ce jour-là : nous ne restâmes pas, au surplus, sans visites : plusieurs chefs et beaucoup de monde affluèrent pour nous voir. On nous avait dépeints sous des couleurs si noires, qu'ils étaient tout surpris de ne point nous trouver tels qu'on nous avait annoncés. Ces bons In-

Digitized by Google

diens ne manquèrent pas de nous demander s'il était vrai que nous adorassions Marie, et aussi S. Pierre et S. Paul, à l'égal de Dieu; s'il était vrai que nous adorassions le Pape. Nous répondîmes sur tous ces chefs de manière à les convaincre qu'on les avait trompés, et que nous n'adorions qu'un seul Dieu. La femme du consul américain, qui est une bonne catholique espagnole, et qui sait bien la langue de Taïti, leur expliqua la doctrine catholique sur tous les points dont il s'agissait. Ces pauvres gens tombaient des nues en voyant qu'on leur avait tant menti. « Piritati est un grand imposteur, disaient-ils:» *Taatahaavare rahi Piritati.* A la suite de cette explication, tous ceux qui étaient présents nous dirent : « Vous n'avez pour ennemis ici que les Oroméduas; ceux-là ne vous aiment pas; mais nous Taïtiens, nous vous voyons avec plaisir, et nous sommes sûrs que la reine non-seulement ne vous dirait pas de partir, mais qu'elle vous arrêterait ici, si les Oroméduas anglais ne la poussaient pas à outrance contre vous. » Ce jour, Iloti, l'un des chefs, nous fit débarquer une malle à chacun, malgré les ordres contraires donnés par M. Pritchard

« Ce fut le vendredi 25 novembre que nous dirigeâmes nos pas vers Pepeete, pour faire notre première visite à la reine, avec M. Moernhout, qui eut la complaisance de nous accompagner. Arrivés là, nous fûmes introduits dans la maison de la reine. Sa Majesté était accroupie sur une natte, tandis que M. Pritchard était assis sur un tabouret. Une partie des chefs étaient présents, et la salle, ou plutôt la grange, était remplie de monde. Nous nous assîmes, nous aussi, sur des tabourets qu'on nous présenta. M. le consul avait demandé pour interprète le pilote taïtien, qui entend l'anglais; mais il ne servit de rien, car il n'osa parler. Quant à nous, nous comptions sur l'enfant de Gambier, mais cet enfant reçut ordre de se taire ; on dé-

Digitized by Google

virait que nous fussions muets. Nous ne le fûmes pas cependant, avec le secours de Dieu, et ce que nous dîmes fut compris et répété. Voici ce que nous balbutiâmes : « Reine, nous venons de Mangaréva, nous sommes les Prêtres du vrai Dieu, la France est notre pays. Nous ne sommes point malfaiteurs, nous n'avons point l'intention de nuire à Piritati, ni à aucun des Oromédnas qui sont ici; nous désirons faire votre bonheur à vous, reine, et celui des chefs et de tout le peuple. Nous savons que cette terre vous appartient, et que le pouvoir est à vous. Nous vous demandons l'hospitalité, et nous espérons que vous ne nous la refuserez pas. Si vous-même ou vos sujets alliez en France, le roi ne vous chasserait pas, il vous donnerait l'hospitalité. Si Piritati allait en France, on ne l'en chasserait pas. Dans les grands états, tels que la France, l'Angleterre et l'Amérique, tous les étrangers inoffensifs jouissent de toute liberté, les Prêtres comme les autres. » M. le consul appuya fortement nos paroles.

« Cependant un chef nous demanda s'il était vrai que nous adorassions Marie. « Qui vous a dit, lui demandai-je, que nous adorassions Marie? » Le pauvre homme fut fort embarrassé, il n'osait pas dire que c'était Piritati, parce qu'il était présent; il répondit seulement : « Nous l'avons appris dans les écoles. — Vous avez appris un grand mensonge, lui dis-je. »

« Cependant nous offrîmes à la reine un schall avec quatre onces. Elle les accepta, malgré tous les efforts de M. Pritchard pour l'en empêcher. Il paraît qu'elle s'ennuyait bien de ses observations, car elle dit tout bas devant M. Laval : *Aita maitai Piritati :* « Pritchard n'est pas bon. » Ce qui portait M. Pritchard à s'opposer à ce que nos présents fussent reçus, c'est qu'à ses yeux cette acceptation était une permission tacite de la part de la reine, pour que nous restassions à Taïti; ce qu'il ne pouvait souffrir.

Digitized by Google

« Nous nous retirâmes ensuite, n'ayant qu'à nous louer de l'accueil de Sa Majesté. Nous étions tous les deux dans notre demeure, lorsque entra un Indien qui nous remit les quatre onces, sans rien dire. Pendant qu'il sortait, Iloti arriva: nous lui demandâmes d'où venait cette monnaie? « C'est l'argent que vous avez donné à la reine ce matin, répondit-il. — Pourquoi le rapporte-t-on, est-ce que la reine l'a refusé? — Non; mais c'est Piritati qui lui a dit que vous vouliez acheter par-là le droit de rester ici, et il le lui a pris des mains pour vous le faire rapporter. »

« Nous contâmes cette aventure à M. Moernhout, et nous lui dîmes que nous allions de nouveau voir la reine, pour savoir ce qu'il en était. Nous partîmes de suite avec le chef Iloti, et un des juges appelé Tapati.

« A toutes les cabanes devant lesquelles nous passions, on voulait savoir pourquoi nous retournions chez la reine. Nos deux hommes ne manquaient pas de raconter toute l'histoire, et vous pouvez juger s'ils approuvaient la conduite de Piritati en cette occasion. « Piritati n'est pas bon: » ces mots étaient dans toutes les bouches. Quand nous arrivâmes auprès de la reine, il n'y avait que des Indiens avec elle. Aussi reçut-elle très-bien les quatre onces que nous lui remîmes de nouveau, quoique en faisant quelque difficulté cependant, par la crainte de Piritati. Nous crûmes que la cause de la Religion demandait que nous fissions ces offres d'argent, quelque pauvres que nous fussions. Nous nous retirâmes encore, sans rien savoir sur ce que l'on déciderait par rapport à nous. Arrivés à la maison des deux chefs, Iloti et Paofai, nous nous rafraîchîmes avec quelques cocos qu'on nous donna. Tapati nous accompagna de nouveau, pour nous faire passer sur son dos les ruisseaux assez profonds que l'on rencontre sur la route. Chemin faisant, au milieu d'un bois assez épais, cet homme s'arrêta, et, après avoir regardé

Digitized by Google

autour de lui, il nous dit : « Tareta et Tavara, écoutez-moi ; il n'y a ici que les missionnaires anglais, et surtout Piritati, qui vous veuillent du mal. La reine ni les chefs ne vous chasseraient jamais, mais vous écouteraient, et vous retiendraient dans cette terre, si ces mauvais étrangers n'étaient pas si furieux : ce sont eux seuls qui vous persécutent et qui poussent la reine contre vous. — Nous le savons bien, répondîmes-nous, mais nous n'avons pas peur, nous ne craignons que Dieu. — Ayez bon courage ; ne quittez pas cette terre-ci. » Cet homme nous accompagna jusqu'à notre demeure.

« Le lendemain samedi, dimanche pour Taïti, M. le consul laissa entrer dans sa maison toutes les personnes qui désiraient nous voir ; elle fut bientôt remplie. On remit sur le tapis toutes les accusations absurdes d'idolâtrie des catholiques ; accusations que nous réfutâmes encore. On nous dit que M. Pritchard avait fait dans le jour deux ou trois voyages chez la reine, et que le lendemain il y aurait une assemblée où il voulait que se déterminât notre départ, parce qu'il ne pouvait souffrir qu'il fût retardé. La pluie, qui tomba toute la journée le lendemain, fit que cette assemblée ne put avoir lieu que le soir : nous reçûmes l'ordre d'y comparaître, et nous nous y rendîmes avec le consul. La reine s'y trouvait placée auprès de la porte. Quand nous fûmes assis, une espèce de juge se leva, et nous parla ainsi, à M. Laval et à moi : « Tavara et Tareta, pourquoi êtes-vous venus dans cette terre ? Nous avons des Oroméduas, qui sont ici depuis longtemps, et qui nous ont instruits de la parole ; nous n'avons pas besoin de vous. Il y a une loi qui vous interdit l'entrée de cette terre, pourquoi y êtes-vous venus ? Retournez à Mangaréva. Vous avez fait des présents à la reine, qui vous en a fait de son côté ; ne soyez pas obstinés à rester. »

« Effectivement la reine nous avait fait des présents,

Digitized by Google

consistant en une petite provision de tappe, de nourriture et de coquillages; mais ce n'étaient pas des présents que nous étions allés chercher à Taïti. Nous y portions, nous, un présent bien plus précieux, qu'on n'y connaissait pas encore, et que nous voulions faire recevoir : c'était le présent de la Foi. Je reviens à ce qui concerne l'assemblée : quand l'orateur dont il est question eut fini de parler, M. Moernhout nous demanda si nous pouvions répondre quelques mots. Je me levai, et je balbutiai en taïtien ces paroles : « Quand nous partîmes de Mangaréva, nous ne pensions pas trouver ici une reine, des chefs, ni un peuple qui nous chassassent de leur île. Neus savions que ceux qui vous avaient apporté la parole de Dieu avaient calomnié notre doctrine, et nous avaient chargés de fausses accusations : nous sommes venus justifier la doctrine que nous annonçons. Nous ne savons pas assez votre langue pour vous manifester la vérité maintenant; attendez que nous la sachions : ne nous renvoyez pas, autrement vous ne saurez jamais distinguer la vérité du mensonge. Cette loi dont vous nous parlez est si nouvelle, que M. le consul américain, ici présent, et qui devrait la connaître, ne la connaît pas. »

« Alors M. Moernhout se leva, et dit : « Cette loi qui interdit l'entrée de cette terre aux étrangers, si ce n'est le bon plaisir de la reine, est nouvelle et inconnue de moi. » Et se tournant vers M. Pritchard, il lui adressa la parole en anglais, et lui dit : « Monsieur, cette loi est contre le droit des gens, je proteste contre elle; elle est injurieuse à l'Amérique, pour laquelle j'exerce ici les fonctions de consul. Il peut arriver tous les jours un navire américain, qui amène des passagers; et, sans le savoir, ces hommes ne pourront mettre pied à terre, et seront obligés de retourner dans leur pays aux frais du capitaine ou aux leurs. Une loi semblable devrait être connue des nations du moins, avant de devenir obligatoire. »

Digitized by Google

« L'assemblée fut dissoute sans qu'aucune décision fût prise ; les assistants, les jeunes gens surtout, nous félicitèrent beaucoup. Paofai vint à la maison du consul, et nous dit : « Prenez courage et ne partez pas. » L'orateur lui-même, qui avait paru si animé à l'assemblée, vint nous demander pardon en nous disant : « Ne vous fâchez pas contre moi, c'est Piritati qui m'a fait parler ainsi. »

« L'assemblée annoncée pour le lendemain n'eut point lieu, mais M. Pritchard alla au plus court ; il s'enferma seul avec la reine, et lui dicta une lettre de bannissement contre nous. Nous ne voulûmes point répondre par écrit, quoique nous eussions pu le faire à la rigueur ; nous allâmes nous-mêmes porter notre réponse. La reine nous reçut dans le corridor d'entrée. Nous lui dîmes : « Nous avons reçu votre lettre, nous l'avons lue : vous dites que cette terre a été visitée par des *Oroméduas*, qui y font leur résidence depuis long-temps. Ces *Oroméduas*, reine, ne sont pas les envoyés de Dieu ; mais nous, nous sommes envoyés de Dieu pour vous faire connaître la vraie parole, et nous vous le prouverons quand nous saurons la langue. Ils sont les premiers, dites-vous : Simon le Magicien aussi alla le premier à Rome, pour y enseigner ses erreurs ; saint Pierre n'y alla que le second, pour le confondre et annoncer la vérité. » La reine nous parla de retourner à Gambier, sur la goëlette qui nous avait apportés. Nous lui dîmes qu'elle était trop petite pour lutter contre les vents, qui sont presque toujours contraires. Sa Majesté n'était pas si pressée de nous voir partir que M. Pritchard ; les jours suivants, le bruit courait qu'elle ne pensait pas à nous renvoyer. Le lendemain, deux de ceux qu'on appelle *juges* nous apportèrent à manger ; ce qui ayant été connu de M. Pritchard, leur attira sa haine et les fit menacer de son terrible tribunal, tant le crime de la charité envers nous était grand à ses yeux. La haine de ce ministre

Digitized by Google

protestant contre nous était telle, qu'elle étonnait les Indiens. « Comment peut-on être si haineux, disait Iloti à M. Moernhout? vos haines à vous autres *papas* (c'est le nom qu'ils donnent aux blancs) sont longues et durent long-temps, et les nôtres durent peu. » Cet Iloti se déclara pour nous, et eut plusieurs altercations avec le ministre hérétique, à notre sujet; voilà pourquoi il parlait sciemment de sa haine. Pendant que M. Pritchard agissait ouvertement contre nous, ses confrères nous calomniaient Ils disaient au peuple que si nous restions, tous les Taïtiens seraient obligés de se sauver dans les montagnes, et que la France s'emparerait de leurs terres. Nous nous contentâmes de répondre à celui qui nous faisait ce rapport : « Allez voir si nous avons ainsi traité les Mangaréviens. » D'autres fois ils leur disaient au contraire qu'ils n'avaient rien à craindre de la France, qui n'était qu'une petite terre qui ne possédait que de petits navires.

« Ce fut ce jour, 2 décembre, que M. le consul reçut la seconde lettre de M. Pritchard. J'oubliais de vous mander que je pus célébrer le saint sacrifice de la Messe, en cachette, le jour de saint André, 30 novembre, et que les Européens catholiques de Taïti voulaient le lendemain dresser une pétition qu'ils présenteraient au premier navire de guerre qui viendrait, à l'effet d'obtenir que nous restassions pour leur procurer les secours de la Religion.

« Le 3 décembre, jour du sabbat des méthodistes, nous visitâmes les habitants de Pepeete, qui nous accueillirent très-bien ; quelques-uns disaient : « D'où vient donc que Piritati veut renvoyer ces hommes qui paraissent bons? il est jaloux. » Le lendemain 4 décembre, Paofai et One, deux des principaux chefs, vinrent nous voir et nous apportèrent quelques fruits. Ce jour, Paofai dîna avec nous chez M. Moernhout, et nous dit : « Je me suis fâché contre Piritati, et il est furieux contre moi, parce que je veux

Digitized by Google

que vous restiez ici et qu'on vous donne tout le temps de bien apprendre la langue. Alors les ministres anglais et vous, vous parlerez chacun de votre côté, et nous vous écouterons : si votre doctrine est bonne, nous vous garderons; sinon, nous vous prierons de sortir. » Ce chef est très-judicieux; s'il n'eût tenu qu'à lui, nous serions restés. Il vint nous voir de nouveau le lendemain avec une des tantes de la reine : « Restez, nous dit-il, à Taïti; les peuples d'ici et de Morea vous aiment dans le cœur; mais ils ne disent rien, par crainte : pour moi, je parle et je ne crains pas. » Non-seulement ce chef, mais un grand nombre d'autres venaient nous prier de ne pas partir.

« Le 7 décembre, arriva une autre scène qui dénote combien MM. les méthodistes détestent les Français, toujours dans la crainte d'être supplantés dans leur commerce. Le charpentier Vincent qui était venu, avec M. Armand, de France à Valparaiso, et de Valparaiso à Gambier, nous avait accompagnés à Taïti. Après avoir eu toutes les peines du monde à débarquer ses outils, il se disposait à travailler. Il croyait avoir tout droit d'exercer son industrie, parce qu'il avait payé à la reine les 30 piastres exigées par la loi, et qu'elle les avait acceptées. Mais M. Pritchard, qui affectait toujours de le regarder comme un Missionnaire déguisé, quoiqu'il sût bien qu'il était ouvrier, n'avait pas ratifié cette acceptation. Il lui fit remettre ses 30 piastres par un des chefs qui lui sont dévoués, et lui envoya dire qu'il ne pouvait rester à Taïti. Ce jeune homme était chez M. le consul lorsqu'on lui rapporta son argent : M. le consul observa que cet ouvrier avait tout droit de rester, puisqu'il avait accompli la loi; il fut impossible de faire entendre raison à l'envoyé de M. Pritchard.

« On nous avertit ce même jour que l'on se préparait à nous jeter de force à bord de la goëlette qui nous

Digitized by Google

avait apportés. Le capitaine de cette goëlette avait tellement été influencé par les ministres protestants, qu'il nous menaçait d'employer la violence pour nous mettre à bord, et nous porter à Gambier. Nous dressâmes un acte de protestation, dont l'original fut déposé dans les archives du consulat américain, et dont une copie fut envoyée à la reine : nous fûmes enlevés trop tôt pour avoir la possibilité d'en tirer une autre copie pour nous-mêmes.

« Nous déclarions que nous ne voulions pas aller à Gambier sur la goëlette *l'Elisa*, et nous rendions le gouvernement de Taïti, ainsi que le propriétaire et le capitaine de la goëlette, responsables envers la France de toute violence qu'on voudrait nous faire. Nous déclarions de plus que, si l'on nous forçait à quitter Taïti avant l'arrivée d'un navire de guerre, soit français, soit anglais, soit américain, nous ne voulions point aller ailleurs qu'à Valparaiso.

« Nous étions persuadés qu'une fois la goëlette partie, aucun navire ne voudrait nous prendre par force, et qu'ainsi nous resterions à Taïti, où nous savions que presque toute la population nous désirait, et que nous pourrions enfin la ramener à Dieu; nos ennemis ne l'ignoraient pas non plus, voilà pourquoi ils ne voulaient en aucune manière laisser partir la goëlette sans nous. Comme elle devait bientôt remettre à la voile, nous nous enfermâmes dans la maison que M. Moernhout avait bien voulu nous céder : nous espérions que les droits de l'hospitalité seraient respectés, en considération de la dignité consulaire; mais nous nous trompions.

« Le 11 décembre, cinq ou six hommes, que tout le peuple appelle les gendarmes de Piritati, se présentèrent à la porte de notre demeure avec des cordes pour nous garrotter; nous refusâmes d'ouvrir. Ils menacèrent de bri-

Digitized by Google

ser la porte, mais ils n'en firent rien ce jour-là : ils se retirèrent, et quelques minutes après on nous apporta une lettre de la reine qui était à plus de deux lieues de là. Les femmes de la plage disaient hautement que cette lettre n'était pas de la reine, mais de Piritati, quoiqu'elle fût signée *Pomare*. Cette lettre était dictée avec une espèce de fureur; elle est restée au consulat américain. M. Moernhout nous apprit ce soir que, pendant que les Taïtiens semblaient vouloir refuser de prêter leurs mains à la violence qu'on voulait nous faire, quelqu'un était venu les encourager, en leur disant : « Pourquoi balancer? on a bien chassé les Prêtres français des îles Sandwich, et il n'en a rien été. »

« Pendant la nuit, Tapati, cet homme dont j'ai parlé plus haut, vint frapper à notre croisée, et nous dit : « Tenez-vous bien enfermés, car on veut vous prendre de force : tous les Oroméduas d'ici sont conjurés contre vous deux. J'aurais envie de vous suivre à Mangaréva avec ma femme, pour voir le bon peuple de cette terre. »

« Le lendemain 12 décembre, nous célébrâmes la sainte Messe dans le plus grand secret. Un charpentier français, établi à Taïti depuis long-temps, et qui savait tout ce qui se passait, profita du moment où il n'y avait personne autour de notre maison, pour nous avertir que les gendarmes de M. Pritchard allaient descendre jusque vers nous par le toit. M. Moernhout vint nous visiter avec sa petite fille, âgée de quatre à cinq ans; elle portait un petit panier où était renfermé notre déjeûner : cette enfant se souviendra qu'elle a donné à manger à deux Prêtres persécutés pour la vérité. La visite de M. Moernhout fut courte, par prudence; lorsqu'il fut sorti, nous condamnâmes notre porte : nous savions que le moment approchait où l'on allait venir pour nous porter de force à bord de la goëlette

Digitized by Google

l'*Elisa*. Nous nous laissâmes cependant voir, en déjeûnant, par une troupe d'enfants qui s'étaient groupés vers notre croisée ; nous leur passâmes même quelques morceaux de pain qu'on nous avait donnés. Nous attendions avec patience ce qui allait arriver. Cependant nous vîmes du mouvement du côté de la mer, et nous aperçûmes un homme, en uniforme militaire, qui se dirigeait vers notre demeure : il était accompagné de cinq ou six autres, qui avaient une natte cordée autour des reins ; quelques curieux les suivaient. Nous connûmes alors que le moment était arrivé où nous devions nous préparer à tout événement. Nous fermâmes bien la porte et les croisées, et nous nous retirâmes dans l'appartement le plus secret de la maison, où nous nous mîmes à genoux pour réciter les sept Psaumes de la pénitence. Les soi-disant envoyés de la reine frappent à la porte avec violence, et nous somment d'ouvrir ; nous ne répondons rien, continuant de prier, et nous soumettant à tout ce que la Providence permettra. Cependant le toit est soulevé ; une ouverture s'y fait, et ceux qui ont ordre de nous enlever descendent dans notre demeure ; ils sont tout tremblants : ils nous appellent de nouveau, et nous ordonnent de sortir ; nous continuons de prier, sans rien répondre. Ils cherchent la clef de la porte, sans la trouver ; ils forcent la serrure ; mais il leur fallait encore escalader une cloison pour arriver jusqu'à nous : un d'entre eux le fit, et, étant descendu dans notre appartement, il ouvrit la porte, qui n'était fermée que par un loquet ; les autres entrèrent, et nous trouvèrent tous les deux à genoux. Ils nous disent de sortir ; nous ne répondons rien. Ils attendent quelques minutes pour reprendre haleine, et mettent la main sur nous. Nous ne voulions pas avoir à nous reprocher un seul pas pour sortir de Taïti, où nous croyions de notre devoir de demeurer. Piritati et ses confrères connaissaient notre détermination ; voilà pour-

Digitized by Google

quoi les ordres étaient précis de nous saisir et de nous porter sur la goëlette. On nous traîna tous les deux jusqu'à la porte; là, les mêmes hommes prirent chacun de nous par les pieds et par la tête et nous transportèrent jusqu'au rivage, où une pirogue nous attendait pour nous conduire à bord de la goëlette. Ils évitèrent de passer devant l'autre maison de M. Moernhout. Celui-ci vint à notre rencontre, et nous dit, les larmes aux yeux : « Je ne puis, Messieurs, vous soustraire à la violence qu'on vous fait, parce que je n'ai pas d'armée à ma disposition; mais on saura un jour que je suis consul des Etats-Unis. » Nous l'embrassâmes et lui témoignâmes notre reconnaissance, puis nous dîmes au peuple : « Voilà celui qui nous a constamment protégés contre les persécutions de ceux qui devraient vous prêcher la charité ; nous savons, du reste, que la violence qu'on nous fait ne vient pas de vous. » Quand on nous eut jetés sur la pirogue, nous saluâmes les habitants de Taïti, en leur disant: « Nous savons qu'un très-petit nombre d'entre vous nous ont rejetés, et que les autres nous désirent; nous reviendrons. »

« Cependant on ramait avec force, et nous fûmes bientôt arrivés à la goëlette, sur laquelle on nous embarqua. Le capitaine n'y était pas, mais il ne tarda pas à arriver. Nous protestâmes contre notre embarquement : « Vous n'ignorez pas, Monsieur, lui dîmes-nous, la teneur de la protestation que nous avons déposée au consulat américain; nous vous répétons qu'on nous fait violence en nous mettant à votre bord. Nous avons déclaré et nous déclarons de nouveau que nous voulons attendre ici un juge compétent, pour décider si Taïti nous est interdit; et nous en appelons à un navire de guerre, soit français, soit anglais, soit américain: au moins, si l'on nous force de partir, nous avons déclaré vouloir aller à Valparaiso. Mais, maintenant que nous sommes à votre bord, et que nous savons qu'on ne

Digitized by Google

nous permettra plus de mettre pied à terre, nous ne voulons point aller ailleurs qu'aux îles Gambier. » Cet homme nous répondit : « Je me moque des Français et des Américains; je suis Anglais, vous êtes à mon bord; mais je ne veux pas courir les mers à cause de vous. Je vous déposerai dans l'île qu'il me plaira, fût-ce sur un rocher sans habitants. N'allez pas croire non plus que je vous mette ailleurs qu'à la cale. » Nous fûmes mis, en effet, dans ce lieu étroit, où nous étions obligés de nous glisser entre le pont et le bois de chauffage pour prendre quelque repos, au risque d'être étouffés par le défaut d'air. Arrivés auprès d'une île Basse, à soixante milles environ de Taïti, nous dîmes au capitaine : « Si vous ne voulez pas nous conduire à Gambier, laissez-nous sur cette île. » Outre qu'elle renferme quelques habitants stables, elle est continuellement visitée par une foule de Taïtiens qui y vont passer plusieurs semaines, afin de s'y régaler du poisson qui y est abondant. En restant là nous étions à la porte de Taïti, et nous pouvions y apprendre la langue, car nous n'eussions pas manqué de visites ; mais le moment n'était pas venu. Le capitaine nous dit qu'il ferait demander si le chef Tati, qui y était alors, voudrait nous recevoir: il mit sa pirogue à la mer, et envoya à terre sa femme et sa belle-sœur, qui devaient séjourner dans cet endroit. L'Indien de l'île Rapa, qui les avait conduites l'une et l'autre, ne revint que le lendemain, et apporta une réponse qu'il dit être négative ; tandis que le chef Tati, que nous vîmes à notre second voyage à Taïti, nous assura l'avoir donnée affirmative. Alors nous dîmes de nouveau au capitaine que nous voulions aller directement à Gambier, ou rester à Taïti, pour attendre une occasion de nous rendre à Valparaiso. Comme Williams Hamilton s'imaginait qu'il serait mal reçu des habitants de Gambier s'ils venaient à apprendre les mauvais traitements qu'il

Digitized by Google

nous rendre de là à Valparaiso, pour nous y occuper des affaires de notre mission, et revenir promptement. Nous demandâmes passage à bord d'un brick américain *le Colombo*, capitaine Williams. Celui-ci refusa d'abord de nous prendre, craignant de s'attirer la colère des ministres protestants de Taïti, et de ne pouvoir faire ses provisions de bouche; il y consentit cependant, moyennant la somme de 64 piastres chacun, et à condition que nous déclarerions par écrit ne vouloir aller à Taïti que pour y prendre un passage pour Valparaiso, par le premier navire que nous rencontrerions. Nous fîmes cette déclaration.

« Ce fut le 13 janvier 1837 que nous mîmes de nouveau à la voile pour Taïti, presque à l'insu de nos néophytes. Nous aperçûmes successivement plusieurs îles de l'archipel Dangereux : nous vîmes les naturels de l'île Kuéru, qui sont en très-petit nombre, ainsi que ceux de l'île de la Harpe (*Hao*); nous pûmes les entendre, et nous faire entendre d'eux. Le roi, qui resta long-temps à notre bord avec une trentaine de ses sujets, nous dit : « S'il y avait de quoi vous nourrir, je désirerais que vous vinssiez, vous deux, dans ma terre. » Nous lui répondîmes que si nous allions dans sa terre, nous mangerions ce qu'ils mangent eux-mêmes, et que nous ne cherchions pas la nourriture, mais les hommes. Notre réponse le satisfit beaucoup; il répétait à ses insulaires : « Ils m'ont dit : Nous mangerons comme vous; nous ne cherchons pas la nourriture, mais les hommes. » Cet Indien nous fit beaucoup d'instances pour que nous restassions à l'île *Hao*. Nous ne pûmes lui donner que des espérances, en lui disant que nous ou d'autres, comme nous, y viendraient plus tard; mais que, pour le moment, nous ne pouvions rester, parce que nous étions envoyés ailleurs. De pareilles réponses sont pénibles pour un Missionnaire. Notre navire s'arrêta aussi à l'île de la Chaîne, pour y acheter des animaux; nous n'allâmes point

Digitized by Google

à terre, mais les naturels vinrent à bord en très-grand nombre : plusieurs se souvenaient de m'avoir vu la première fois ; entr'autres questions qu'ils nous firent, ils nous adressèrent celle-ci : « Pourquoi n'avez-vous pas de femmes, vous autres? — C'est, dîmes-nous, afin d'être entièrement dévoués au bonheur des peuples. Voilà pourquoi Jésus-Christ a voulu que ses Missionnaires gardassent la continence. » Cette raison fut comprise, et fit beaucoup d'impression.

« Deux jours après, c'est-à-dire le 26 janvier, nous mouillâmes dans le port de Taïti ; notre arrivée fit d'autant plus de bruit, qu'elle étonna tout le monde. « Comment ! ces Missionnaires chassés, il y a quelques jours, sont de retour ! » disait-on de toutes parts : aussi, la foule afflua à bord pour nous y voir. Parmi ceux qui vinrent, plusieurs nous disaient qu'on priait pour nous à terre, et que beaucoup de monde nous y désirait. Nous apprîmes qu'il était arrivé un navire de guerre anglais très-peu de temps après notre expulsion, et que M. Pritchard avait été reprimandé, par le commandant, de nous avoir chassés avec tant d'indignité ; que les deux chefs Paofai et Itoti avaient rejeté sur M. Pritchard, devant le commandant, toutes les vexations que nous avions eues à souffrir, et en avaient déchargé la reine ; mais que l'interprète n'avait pas fidèlement rendu leurs paroles. Nous apprîmes aussi, des Indiens, que, pendant les discussions, la reine disait tout bas sur son banc : « Non, ce n'est pas moi, c'est Piritati qui a chassé les Oroméduas français. » Tout cela n'empêcha pas qu'il nous fût défendu d'aller à terre, toujours par le même arbitraire de MM. les méthodistes.

« Notre capitaine, qui était américain, se rendit auprès du consul, et le prévint qu'il avait deux passagers à bord. M. le consul vint de suite nous voir : il n'y manqua pas un seul jour, pendant tout le temps que nous restâmes à l'ancre

Digitized by Google

dans le port. Il fut constamment notre ami, et ce fut lui qui nous tira de l'embarras si grand où nous étions placés par l'inexorable M. Pritchard. En effet, le capitaine et le consul eurent beau déclarer que nous ne venions point dans l'intention de rester à terre, mais seulement d'y attendre un navire qui ferait voile pour Valparaiso ; c'était un mensonge aux yeux du ministre méthodiste : de sorte qu'il fut inutile de songer à débarquer. « Mais, dit le capitaine, que ferai-je de mes passagers? je ne puis aller à Valparaiso ; ma destination est Boston, peut-être même passerai-je par Manille : voulez-vous que ces Messieurs me suivent? cela n'est pas possible. — Qu'ils fassent comme ils voudront, dit M. Pritchard, ils ne peuvent venir à terre ; la reine et tous les chefs s'y opposent : » et pour le prouver il lui remit une lettre signée effectivement par la reine et les chefs ; mais nous savons positivement que cette reine a signé sans connaître ce qu'elle faisait, et comme malgré elle. Elle l'a dit expressément à M. Ringman, lieutenant du navire *le Colombo*. Le lendemain de notre arrivée dans le port, trois des principaux chefs vinrent nous voir ; savoir : Tati, Paofai et Paraïta. Ce fut alors que Tati nous dit qu'au lieu de nous refuser à M. Laval et à moi de nous recevoir sur l'île Basse dont j'ai parlé, il avait fait répondre que nous pouvions débarquer. Paofai nous dit : « J'ai jeté sur Piritati tout le mal qu'on vous a fait quand le Manwar anglais est venu. Le peuple vous aime toujours et vous désire ; mais nous avons peur, comme je vous le dis à Tavara et à toi, qu'un navire français ne vienne vous amener, et nous serons hardis contre Piritati. »

« Cependant nous étions dans la position la plus critique; le bâtiment allait partir, et nous ne pouvions aller à terre. Que devenir? point d'autre vaisseau dans le port, à bord duquel nous pussions passer. Il ne nous fut pas même per-

Digitized by Google

mis de faire une visite au consul américain. Nous avions confiance dans le Bon Dieu, duquel seul nous attendions tout ce qu'il lui plairait de décider. Les Taïtiens qui venaient nous voir nous disaient que leurs Oroméduas répandaient toujours que nous étions des papistes, *taata pope*; c'est-à-dire de très-mauvaises gens, suivant les idées qu'on leur donnait des papistes. Nous leur expliquâmes ce que c'était que les papistes; nous leur dîmes que S. Pierre était le premier pape, et que tous les Apôtres étaient des papistes; et qu'on ne pouvait appartenir à Jésus-Christ sans être papiste. Toutes ces vérités catholiques étaient bien nouvelles pour eux. Un vieillard qui fait la prière à la place de Piritati quand il est absent, et qui parait avoir le cœur droit, vint nous trouver un jour, et nous dit : « Je suis papiste, moi aussi, *taata pope au;* je veux être des vôtres. » Nous lui dîmes : « Nous allons partir pour Valparaiso; pour vous, dites à Dieu : Mon Dieu, faites-moi connaître qui sont les vrais Missionnaires, et qui sont les faux. — Je sais, nous dit-il, que c'est vous qui êtes les vrais Missionnaires, Dieu me l'a fait connaître. Allez donc à Valparaiso, et hâtez-vous de revenir. » Il s'en alla en nous disant : « Je vous salue, vous qui êtes les yeux de Dieu : *Ia ora na ia orna, e mata no te atua.* »

« Le Seigneur, qui voulait que nous vinssions à Valparaiso où les affaires de notre mission exigeaient notre présence, fit que le capitaine, à la prière de M. Moernhout, eut pitié de nous, et consentit à se détourner de sa route pour nous conduire à Valparaiso, moyennant la somme de 300 piastres; somme, il est vrai, effrayante pour notre misère : nous acceptâmes néanmoins d'un grand cœur sa proposition, à condition que nous paierions à Valparaiso. D'un autre côté, le capitaine fit un acte de protestation par-devant son consul, dans lequel il rendait

Digitized by Google

le gouvernement de Taïti responsable de son voyage Valparaiso.

« Notre départ fut donc décidé, et nous appareillâmes le premier février. Notre navigation n'eut rien d'extraordinaire jusqu'au 21 février, que nous essuyâmes une tempête telle, que le capitaine nous dit n'avoir jamais vu son navire en si grand danger. Après un vent extrêmement fort, le navire se trouva subitement livré à toute la fureur des flots, sans aucun souffle de vent; on cherchait autant à se mettre en garde contre les vagues, que si elles eussent été des récifs. Ce fut le 22 mars de cette année que nous mouillâmes à Valparaiso, après 49 jours de navigation depuis Taïti. Nous nous occupons à expédier nos affaires le plus promptement possible pour retourner à Gambier, et de là, nous l'espérons, à Taïti, malgré toute la rage de l'hérésie. Nous avions dédié cette nouvelle mission à Notre-Dame-de-Foi : il ne sera pas dit que l'erreur triomphera contre la vérité; l'auguste Marie, que l'Eglise appelle la destructrice de toutes les hérésies, saura bien l'anéantir à Taïti, où, malgré la corruption des mœurs qui y est à son comble, il y a des âmes vraiment dignes du royaume de Dieu.

« J'espère, Monsieur, vous écrire dans peu de temps de Taïti; car nous y entrerons, si les fidèles Associés de la Propagation de la Foi obtiennent, par leurs prières, miséricorde pour ce pays et pour toute l'Océanie, où il y a tant d'îles qui ne connaissent point encore le Seigneur Jésus.

« Elevez donc les mains vers le Ciel, et priez, vous nos amis de France, tandis que nous, pauvres Missionnaires, nous combattrons contre l'ennemi de Dieu.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« F. François-d'Assise Caret,
vice-préfet apost. »

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES DES MISSIONS.

On a reçu des nouvelles de l'heureuse arrivée à Valparaiso de Mgr. Pompallier et des Missionnaires de Picpus, ainsi que de ceux de sa Congrégation qui l'accompagnaient : tous ont débarqué en bonne santé au Chili, à l'exception d'un seul, le P. Bret, qu'ils ont eu la douleur de perdre non loin de la ligne. (Le P. Bret est celui dont nous avons inséré une lettre dans le N° LII des Annales.) Les Missionnaires ont profité du temps qu'ils ont été obligés de passer sur le navire, pour étudier les langues des pays où ils se proposent de se rendre, se préparer à leurs travaux apostoliques par des exercices de piété, en même temps qu'ils ont préludé à ces travaux en donnant aux matelots des instructions que le Bon Dieu s'est plu à bénir; car, jusqu'à un seul, tous se sont successivement approchés des sacrements. — C'est le 28 juin 1837 que les Missionnaires ont pris terre, après un trajet de 6 mois et 4 jours depuis le départ du Havre. Mgr. de Maronée a été reçu par les deux Prêtres de la congrégation de Picpus qui tiennent la maison de procure de leur ordre à Valparaiso ; ils l'ont conduit à leur chapelle pour chanter le cantique d'actions de grâces, au milieu d'un grand concours de peuple. Le commandant de la station française dans ces parages, le gouverneur et les différentes autorités de Valparaiso sont ensuite venus rendre visite au Vicaire apostolique. Les Missionnaires, de leur côté, ont été plus édifiés du recueillement des fidèles du Chili dans les églises, qu'ils ne l'avaient été de ceux des Iles Canaries. Mgr. Pompallier, après avoir fait une visite, malgré la distance des lieux, à Mgr. l'Evêque de St-Yago, dont les vertus l'ont fort édifié, se disposait à partir prochaine-

Digitized by Google

ment pour les îles de sa juridiction. Le Prélat comptait se rendre d'abord à l'île de l'Ascension, située par le 6° 57' de latitude nord et le 155° de longitude orientale, et qui se trouve placée ainsi presque au centre des divers archipels de son vicariat apostolique. Un navire américain, *l'Europe*, devait le porter dans cette île. C'est le 20 juillet seulement que les Missionnaires ont appris à Valparaiso, par des lettres venues de France, le danger auquel ils avaient échappé le jour de leur départ du Havre; ils en ont béni le Ciel, et se sont animés d'une nouvelle ardeur pour continuer l'œuvre difficile que le Saint-Siége leur a confiée.

Lettre de Mgr. Pompallier, vicaire apostolique de l'Océanie occidentale, à M. Colin, supérieur de la Société de Marie, à Lyon.

Valparaiso, 17 juillet 1837.

« Nous voici arrivés à Valparaiso avec une meilleure santé que lorsque nous sommes partis du Havre, où déjà elle était bonne. Notre traversée a été longue, difficile et parfois un peu périlleuse, surtout depuis les îles Malouines jusqu'à l'île de Chiloé. Le Bon Dieu nous a passablement éprouvés; mais il s'est montré toujours un père bon, puissant et miséricordieux. Je ne vous donne pas beaucoup de détails; je viens seulement vous annoncer une nouvelle qui ne manquera pas de vous consoler, en mettant à l'épreuve votre sensibilité pour l'un de vos fils spirituels, que le Seigneur a sans doute récompensé dans le ciel pendant que nous étions au milieu des mers. Le cher P. Bret a succombé non loin de la ligne équinoxiale, après une maladie de dix-neuf jours environ. Toute sorte de soins lui ont été donnés; mais Dieu avait résolu de nous

Digitized by Google

l'enlever et de le couronner d'avance, hélas... ! mais que ses desseins soient adorés et que son saint nom soit béni. Espérons que ce cher collaborateur sera désormais un intercesseur bien dévoué auprès de Dieu et de Marie, en faveur de la mission à laquelle il s'était consacré. Consolez-vous, respectable Père, et que la paix de Jésus-Christ soit avec vous.

« La Nouvelle-Zélande, dans laquelle je croyais pouvoir immédiatement pénétrer, ne nous offre aucune occasion favorable ; point de vaisseau qui soit en partance en ce moment pour cette région, si ce n'est un seul navire américain, commandé par des protestants : mais ces Messieurs se sont empressés de dire qu'ils se garderaient bien de transporter, dans la grande île dont il est question, des Missionnaires catholiques. Je suis obligé, en conséquence, de profiter d'un bâtiment qui relâchera à Sandwich, en touchant aux îles Gambier et à Taïti. On m'assure que dans ce moment je pourrai faire une maison de procure à Sandwich, et que la rade principale est très-fréquentée.

« Que les voyages coûtent sur les mers, mon très-cher Père ! encore 12,000 francs pour aller de Valparaïso à l'île de l'Ascension, et nous voilà, une fois rendus dans nos îles, réduits à vivre comme les sauvages, sans aucune provision. Cependant nous n'appréhendons pas cela ; tout ce qui me désolerait, ce serait de ne pouvoir aller d'archipel en archipel quand le besoin des âmes le demandera, si nous sommes dépourvus de toutes ressources. On voyage bien d'une île à l'autre avec les pirogues des naturels ; mais s'il s'agit de faire cent lieues seulement en pleine mer, ce moyen n'est plus praticable. Enfin, nous ferons comme nous pourrons : Jésus-Christ a bien donné sa vie pour sauver les âmes ; un chrétien ne doit pas craindre d'exposer la sienne pour sauver celles de ses frères, quand il sent tout le prix qu'il a coûté lui-même à son Dieu. Al-

Digitized by Google

lons donc toujours en avant, la Providence ne nous manquera pas; les bons fidèles de France, les Associés de la Propagation de la Foi, comprennent comme les Missionnaires le langage de l'Evangile; ils savent épouser généreusement les intérêts de l'Eglise universelle.

« J'ai trouvé ici deux marins qui nous donnent des renseignements sur l'île de l'Ascension, où nous nous rendons; l'un d'eux a habité cette île plus de 15 mois; il possède assez bien la langue du pays, qui semble avoir quelques rapports avec celle du Japon. Il a eu la complaisance de nous faire un petit dictionnaire des mots les plus usités dans cette île, que les naturels appellent Bonibet. Là je serai presque au centre de ma juridiction, et nous pourrons étendre nos travaux par la suite, et dans la Papouasie, et dans l'archipel des Carolines, et au nord. — Je suis, etc.

« † François, *évêque de Maronée, vic. apost. de l'Océanie occid.* »

Extrait d'une Lettre de Mgr. Bruté, évêque de Vincennes (Etats-Unis), à Mgr. l'Archevêque-Administrateur à Lyon.

Datée de Washington, le 25 juillet 1837.

« ....Ce qu'on a vu à Genève pendant le jubilé de la réforme, est ici l'état général des esprits, surtout parmi les classes élevées et les ministres. Il n'y a plus de foi, ni d'articles de croyance; à peine peut-on dire que chacun croit ce qu'il veut, car chacun se forme à peine des opinions arrêtées sur les points autrefois considérés comme essentiels; on n'y tient plus que comme à une opinion variable, qu'on change et modifie d'un jour à l'autre.

« Il y a quelques années que cette question fut sérieusement agitée entre les ministres presbytériens de leur

Digitized by Google

principal séminaire de Prince-Town : « Doit-on ou ne doit-on pas avoir dans chaque secte des articles de croyance ? » La négative fut l'avis du plus grand nombre; en sorte que l'opinion que les sectes ne peuvent s'imposer des articles ou symboles de foi, même sur ce qu'on appelle points fondamentaux, fût-ce la divinité de Jésus-Christ, prévalut manifestement. Quelques ministres, il est vrai, s'efforcent encore, dans leurs différentes sectes, de retenir quelques règles des anciennes croyances, et s'appellent fastueusement orthodoxes ; mais en vain tâchent-ils de retenir les novateurs, ou les retranchent-ils de leur corps ; ceux-ci font schisme à leur tour, et deux sectes pour une s'établissent. Les presbytériens, les quakers, les baptistes, les méthodistes en sont là ; de plus, ces discussions donnent lieu aux révélations les plus honteuses par rapport à l'origine de ces différentes sectes : c'est ainsi que l'ancienne église méthodiste épiscopale a été couverte d'opprobre par la nouvelle, l'église méthodiste indépendante, laquelle a traité l'autre comme les presbytériens des temps passés avaient traité l'église épiscopale d'Angleterre !

« Cette nullité absolue de principes et de véritable constitution ecclésiastique; ce Christianisme sans foi, ni ombre d'autorité quelconque, a nécessairement établi parmi nos protestants des États-Unis une indifférence, un abandon de toute pratique chrétienne, non moins frappants. Plus de Baptême, plus de Cène; ce sont des choses aujourd'hui sans objet, sans obligation; on n'y pense plus dans la famille, et le ministre, s'il en parle, en parle inutilement.

« Sur une aussi vaste surface, occupée déjà par seize millions d'habitants, il y a sans doute beaucoup d'exceptions locales à ces remarques générales, mais elles demeurent exactes pour l'ensemble.

« On peut ajouter avec la même assurance, que le crédit

Digitized by Google

ces ministres diminue singulièrement dans le sein même de leurs sectes respectives, et qu'il diminue à proportion des efforts indiscrets qu'ils font pour le soutenir ou le renouveler : tous leurs moyens semblent usés et ne font plus d'effet. Leurs controverses avec les catholiques tournent constamment à leur désavantage, et manifestent de plus en plus qu'ils n'ont aucun principe assuré. L'annonce de missions au loin, ne fait guère plus d'impression, soit qu'ils prétendent les porter chez les païens, ou chez les nations catholiques, en France, par exemple, et en Italie. Or, tout cela arrive au protestantisme dans un pays où, planté si librement, loin de l'influence catholique, il avait la meilleure occasion d'établir son règne. Le voilà donc marchant, avec ses symboles et ministères de toute couleur, à une dissolution encore plus manifeste qu'en Allemagne, où des amis puissants le soutiennent et le rajustent comme ils peuvent, avec des unions et des rituels qui ne le mèneront pas loin. C'est donc bien la peine de s'occuper à introduire en France cette masse informe d'erreurs, lorsqu'il est devenu si évident, que tant de systèmes, tous également arbitraires, ne peuvent conduire qu'à la ruine de la Religion, au déisme, à l'indifférence ; et, au nom de la Bible et de l'Evangile, dont on abuse si indignement, amener l'abolition du Christianisme ! »

Le R. P. Van-Quickenborne, dont on a lu avec intérêt plusieurs lettres dans les Annales, est mort au Portage des Sioux, après vingt années de travaux : c'est une grande perte pour les missions que la Compagnie de Jésus avait entreprises parmi les sauvages. Ce Père était en Amérique depuis 1817.

On a reçu des nouvelles de M. Maubant, à la date du 26 octobre 1836; il allait partir pour le Leao-Tong, d'où il espérait pénétrer en Corée. M. Chastan, dont nous avons déjà annoncé l'entrée dans ce pays, avait donné de ses nouvelles ; mais ses lettres pour l'Europe étaient encore à Péking, attendant une occasion de départ.

Digitized by Google

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

RECUEIL PÉRIODIQUE

DES LETTRES DES ÉVÊQUES ET DES MISSIONNAIRES DES MISSIONS DES DEUX MONDES, ET DE TOUS LES DOCUMENTS RELATIFS AUX MISSIONS ET A L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Collection faisant suite aux Lettres édifiantes.

MARS 1838. — N° LVII.

A LYON,
CHEZ L'ÉDITEUR DES ANNALES,
RUE DU PÉRAT, N° 6.

A PARIS ET DANS LES AUTRES VILLES,
CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.
1838

Avec approbation des Supérieurs.

Digitized by Google

AVIS IMPORTANT.

On croit devoir rappeler aux Souscripteurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, que cette Œuvre a pour but essentiel de secourir toutes les Missions catholiques d'outre-mer, sans aucune acception que celle de la gravité de leurs besoins; que dès-lors tout appel à la charité des fidèles, et à plus forte raison, toute *Association en faveur d'une Mission spéciale* de ce genre, étant de nature à diminuer et même tarir les ressources de l'Œuvre catholique, n'aboutit, en dernier résultat, qu'à favoriser *une* Mission au détriment d'une foule d'autres qui n'ont d'autre organe que les Annales, et qui souvent sont bien autrement nécessiteuses.

Les Directeurs de l'Œuvre pensent donc remplir un devoir en présentant aux Associés ces réflexions, conformes d'ailleurs aux intentions bien connues de Sa Sainteté, et ils les engagent à refuser leur concours à toute entreprise qui serait de nature à compromettre l'avenir d'une Œuvre sur laquelle reposent aujourd'hui les espérances de tant de Missions.

Cet Ouvrage se vend au profit de l'Œuvre.

Prix de ce Cahier. . . . . 75 c.

LYON,

IMPRIMERIE DE PÉLAGAUD ET LESNE,

Imprimeurs-Libraires de N. S. P. le Pape.

1838.

Digitized by Google

MISSIONS DES ÉTATS-UNIS.

Lettre de Mgr. England, évêque de Charleston, au Conseil central de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, à Lyon.

« Messieurs,

« Dans la lettre que j'ai reçue de vous, datée de Lyon le 19 août 1836, vous m'adressiez quatre questions auxquelles vous demandiez une réponse, et vous les accompagniez d'observations dont je me plais à reconnaître la justesse (1).

« Il me paraît en effet bien clairement démontré qu'au lieu d'avoir à se réjouir de l'accroissement du nombre de ses fidèles aux Etats-Unis, la Religion n'a que trop de motifs de déplorer les pertes immenses qu'elle y a faites. Ce n'est pas que je nie cependant l'augmentation du chiffre même des catholiques : les villes qui s'élèvent par milliers, les nouvelles terres soumises à la culture, en offrent des preuves incontestables. On ne peut pas davantage mettre en doute l'accroissement du nombre des Evêques et des Prêtres, la construction des nouvelles églises, l'ouver-

(1) Les questions adressées à Mgr. England, dans la Lettre dont il est question, se trouvent reproduites dans le raisonnement que fait ce Prélat quelques lignes plus bas.

Digitized by Google

ture des nouveaux colléges, la fondation de maisons religieuses, et l'amélioration des écoles. Je n'entends pas dire, enfin, que le nombre des catholiques soit moindre qu'il n'était il y a 50 ans, ni même qu'il soit aussi faible qu'il l'était il y a 5 ans ; mais j'affirme que la perte de l'Eglise n'en est pas moins au-delà de tout ce qu'on peut imaginer.

« Les Etats-Unis avaient, il y a 50 ans, trois millions d'habitants ; maintenant ils en ont quinze. Sur ces quinze millions, les trois premiers doivent compter aujourd'hui pour sept, à cause de l'accroissement par générations : déduisant sept de quinze, reste huit millions d'émigrants, et d'habitants acquis par la cession de la Louisiane et des Florides. Or, comme la moitié de la population provenant d'émigration ou de cession est catholique, il en résulte que s'il n'y avait pas eu de perte, le nombre des catholiques atteindrait aujourd'hui quatre millions, sans compter les convertis et les descendants des catholiques établis aux Etats-Unis lors de la révolution américaine. Cependant c'est encore une question, de savoir si ce nombre s'élève de beaucoup au-delà d'un million. Je l'estimais au-dessous il y a quatre ans ; j'ai reconnu toutefois, après une investigation plus exacte, que j'étais resté en deçà du nombre réel : on peut le porter, maintenant, à un million deux cent mille.

« Ici se présente une observation qui ne vous a point échappé, c'est que ce calcul donne un résultat tout-à-fait semblable à celui de l'état que je vous ai donné, pour le diocèse même de Charleston, du nombre des descendants de catholiques qui s'y trouvent actuellement engagés dans les différentes sectes (1).

---

(1) Il est consolant de penser que cette disperdition de catho-

Digitized by Google

« Toutes les réflexions que j'ai faites sur ce sujet depuis bien des années, et vous pouvez penser que je l'ai examiné sérieusement, m'ont amené à particulariser en différents lieux, et pour différentes époques, les causes d'un mal si grand et si persistant. Mais, quelque nombreuses que soient ces causes, et dans quelques circonstances qu'elles aient surgi, je pense qu'on peut toutes les

---

liques s'arrête à mesure que les évêchés se multiplient, que le clergé devient plus nombreux, que les émigrants, en un mot, trouvent dans les vastes contrées qu'ils vont défricher, des autels, des secours religieux et des écoles pour leurs enfants. Dans le diocèse de Charleston, cette perte de descendants de catholiques a été, dans peu d'années, d'après les calculs de Mgr. England, d'environ 50 mille...! Aujourd'hui c'est à peine si, dans ce même diocèse, l'on compte de 20 à 30 défections par an; et ce nombre est plus que compensé par celui des conversions au catholicisme. Ceci explique la colère subite dont se sentirent transportés les ministres des diverses sectes à cet aspect nouveau : ils avaient été bienveillants quand les catholiques, peu nombreux, disparaissaient en quelque sorte dans la foule; lorsque les résultats de l'émigration étaient tous en faveur de la réforme; du moment où l'Eglise romaine se montrait en mesure de conserver ses enfants, l'avenir changeait pour elle: ils le sentirent, et changèrent, eux aussi, de langage et de conduite. Tel a toujours été l'esprit de la tolérance protestante. De là, ces calomnies atroces sans cesse répétées contre le clergé, ces libelles infâmes répandus avec profusion, ces appels même à la force brutale, lesquels ont occasioné l'incendie du couvent des Ursulines à Boston, et d'autres faits semblables.

Enfin, l'excès même de la malice et de l'effronterie paraît avoir ramené un peu de calme. Les lettres de Mgr. Bruté nous ont appris quel était maintenant, dans ces contrées, l'état général des esprits. (Voir Annales, N° LV, pag. 156; et N° LVI, pag. 208.)

Si le passé est affligeant pour l'Eglise naissante d'Amérique, l'avenir lui présente donc une plus consolante perspective; et les Associés de l'Œuvre trouveront, dans ce court exposé, de nouveaux motifs d'enflammer leur zèle et de continuer leurs secours.

Digitized by Google

ranger sous un titre général : l'absence d'un clerge suffisamment nombreux, et ayant les qualités nécessaires pour faire l'œuvre des missions aux Etats-Unis.

« Toutefois, pour bien faire comprendre et expliquer comment ont eu lieu ces pertes déplorables, il suffira de présenter un aperçu historique sur l'établissement du catholicisme dans les contrées qui forment les Etats-Unis. Cet aperçu sera fort rapide. Pour plus d'exactitude, je le diviserai en plusieurs époques, suivant les changements de gouvernement, et les autres circonstances qui ont affecté l'état de la Religion.

« Le territoire des Etats-Unis se compose de trois parties bien distinctes : en premier lieu, celle qui a été placée sous la domination protestante, depuis l'époque de la découverte ; en second lieu, celle qui, jusqu'au moment de la révolution américaine, a été possédée, du moins en grande partie, par les puissances catholiques ; et enfin le grand pays à l'ouest de l'état du Missouri et des lacs, pays qui est encore, presque dans son entier, le vaste domaine des Indiens, et qui n'est pas même bien connu de ses maîtres.

« La première partie renferme la Nouvelle-Angleterre, ou, selon les dénominations actuelles, les états de Boston, New-York, New-Jersey, la Pensylvanie, la Delaware, l'Ohio, le Kentucky, le Tennessée, le Maryland, la Virginie, les Carolines, la Géorgie et la plus grande partie de l'Alabama. Les Anglais et les Hollandais y ont formé presque tous les premiers établissements ; mais l'on peut dire que la Grande-Bretagne a été maîtresse du pays depuis sa colonisation : car la domination des Hollandais ne fit que passer, et leur mode d'administration, en ce qui touche le catholicisme, ne différa en rien de celui de l'Angleterre.

Digitized by Google

« La seconde division embrasse l'Indiana, les Illinois, le Missouri, les Arkansas, une partie du Michigan, la Louisiane, le Mississipi et une partie de l'Alabama. La possession de cet immense territoire a été, en même temps ou successivement, entre les mains de la France et de l'Espagne. Il n'entre point dans mon plan de parler des vastes solitudes qui s'étendent à l'ouest jusqu'à l'océan Pacifique, et qui forment la troisième division.

« Avant de considérer l'état des contrées de la seconde division, dans les différents périodes qui se sont écoulés depuis l'établissement de la domination catholique, je crois nécessaire d'exposer le système qui, d'après les renseignements qui m'ont été fournis, a été suivi et l'est encore, à bien des égards, par la France et par l'Espagne, dans leurs possessions d'outre-mer. Ici je n'affirme rien, et je serais heureux si l'on me prouvait que j'ai été mal informé. De tout temps, m'a-t-on dit, la politique de la France a été de ne point souffrir que ses colonies eussent des évêchés, mais d'obtenir du Saint-Siége que des Prêtres y fussent envoyés en qualité de Préfets apostoliques, avec un pouvoir quasi-épiscopal, pour surveiller les autres membres du clergé, et administrer le sacrement de Confirmation. Au demeurant, il est certain que les choses se passaient ainsi dans les colonies françaises; et lorsque j'ai voulu connaître les motifs de cette conduite de la France, on m'a répondu qu'elle agissait ainsi, pour ne pas embarrasser l'action du gouvernement colonial par la création d'aussi hauts dignitaires que les Evêques, envers lesquels on aurait été tenu à une grande déférence, et aussi pour ne pas exposer les Evêques à voir leur caractère compromis par un manque d'égards de la part des gouverneurs, s'il s'en était trouvé qui eussent oublié le respect dû à la Religion et à l'épiscopat. Il ne m'appartient pas d'apprécier ces motifs; mais j'ai le droit de

Digitized by Google

faire observer qu'en s'écartant d'une manière aussi formelle du mode de gouvernement établi par J. C., et suivi par les Apôtres, on s'exposait à voir périr la discipline au moins parmi le clergé séculier. Et quand il ne faudrait admettre que la moindre partie de ce que l'on raconte de l'état des colonies françaises avant l'année 1790, c'en serait assez pour être fondé à dire que cet état était déplorable.

« On me permettra de faire ressortir ici un contraste bien consolant entre la colonie du Canada, administrée par l'Evêque de Québec, et les pays placés sous la juridiction des Préfets apostoliques. Au Canada, la Religion était respectée, la Foi se conservait, la discipline était en vigueur, le clergé se perpétuait; et, à l'exemple du clergé, le peuple, fortement attaché aux anciennes institutions, s'est montré plein de ferveur, sous un gouvernement ennemi de ses croyances, et qui ne négligeait rien pour parvenir à les ruiner (1). Je dois cependant déclarer que le catholicisme fleurit aussi à la Guadeloupe, en dépit du mauvais système adopté par la France. Le séjour que j'ai fait dans cette colonie, en 1833, m'a mis à même de reconnaître que le Préfet apostolique et son clergé se distinguaient par beaucoup de régularité et de zèle, et que le gouverneur de l'île s'appliquait à faire respecter la Religion autant qu'il la respectait lui-même.

« Le système dont j'ai parlé doit amener la perte de la discipline; et à cela il faut ajouter que dans quelques colonies les Prêtres sont si éloignés de leur Supérieur, que rarement la surveillance de celui-ci peut s'étendre jusqu'à eux. Cependant la plupart des colons

(1) Le gouvernement anglais auquel le Canada fut cédé, par le traité de paix de 1763.

Digitized by Google

n'ont quitté leur patrie que parce qu'ils y étaient vus d'un mauvais œil, ou pour refaire leur fortune : ce n'est donc pas une population très-morale, et par conséquent ce serait déjà une tâche difficile, pour un Ecclésiastique placé sous les yeux de son Evêque, que d'opérer quelques réformes dans les mœurs des colons, ou plutôt de se conserver au milieu d'eux exempt de souillure.

« L'Espagne, qui n'était point aussi prodigue de témoignages de respect envers le caractère épiscopal, ne devait pas trouver les mêmes inconvénients à envoyer des Evêques dans ses colonies; mais ils y furent toujours en petit nombre, et quoique plusieurs d'entr'eux aient laissé une mémoire vénérée, on croit assez généralement qu'il y en a eu auxquels le gouvernement espagnol ne se serait pas soucié de voir porter la mitre en Europe, tout en ayant ses motifs pour ne pas les tenir éloignés des dignités ecclésiastiques. On dit encore que bien souvent dans les colonies espagnoles, comme dans les colonies française, le saint ministère fut exercé par des Prêtres dont la conduite n'aurait pas été tolérée en Europe.

« Ainsi on avait tout à la fois à regretter le défaut de direction pour le clergé, et le peu d'édification que donnaient ses membres. C'est à cela qu'il faut surtout attribuer l'état où se trouvaient les Eglises de la Louisiane et des Florides, lors de la réunion aux Etats-Unis. Il est à ma connaissance que les Florides ne possédaient alors qu'un seul Prêtre, qui, ne voulant pas accepter une autre domination, gagna l'île de Cuba, et de là l'Irlande sa patrie. La Louisiane n'était guère mieux pourvue; et à l'époque où la possession de ce pays fut transférée aux Etats-Unis, il ne contenait qu'une population ignorante, presque sans Prêtres, et qui par conséquent ne conformait nullement ses mœurs à la Religion qu'elle professait. Une grande partie de cette population se composait d'esclaves nègres. Je sais

Digitized by Google

bien que de tous les pays où l'esclavage existe, il n'y en a point qui ait établi, en faveur des esclaves, plus de garanties légales que l'Espagne, et qu'on ne saurait imaginer un meilleur système que celui qu'elle avait adopté pour prévenir en partie les conséquences inséparables de l'état d'esclavage aux colonies : cependant, à la Louisiane les esclaves ne donnèrent d'abord presque aucun signe de vie spirituelle, parce que, sous la domination espagnole comme sous la domination française, on avait négligé d'y établir les garanties légales, et les autres précautions en usage dans le reste des colonies espagnoles. Ces considérations aideront le lecteur à se faire une idée de ce qu'était la population catholique acquise aux Etats-Unis par les deux cessions de la Louisiane et des Florides. En outre, ces deux cessions furent à peine opérées, qu'on vit des gens de toutes les religions et de toutes les opinions, des prédicants de toutes les dénominations, se jeter sur les diverses parties du nouveau territoire, qu'ils considéraient comme un vaste champ resté sans culture, et qui promettait un ample dédommagement à leur industrie.

« Long-temps avant la révolution d'Amérique, lorsque la Grande-Bretagne possédait encore ses colonies le long de l'Atlantique, le Canada lui fut cédé par capitulation. A cette époque les Missionnaires avaient réuni des congrégations au bord du Wabash, de la rivière des Illinois, ainsi que dans les pays qui forment maintenant les états du Michigan, de l'Indiana et des Illinois. *L'homme rouge*, qui, à la voix des ministres de l'Evangile, avait abandonné les superstitions de ses pères, participait aux sacrements avec une foi vive, une humble confiance, et adorait en esprit et en vérité. Mais après le changement de domination, les Missionnaires n'eurent plus le champ libre, et l'on put voir les enfants des forêts, restés fidèles à leurs croyances, verser des larmes sur les rives du grand fleuve, et mêler

Digitized by Google

leurs cris de douleur au bruit des vents, comme pour attester la destruction de leurs autels, si pauvres et cependant si vénérés. La hache avait abattu les forêts; les bêtes sauvages s'étaient enfuies vers les contrées de l'ouest, la charrue ouvrait partout le sein de la terre, les cités s'élevaient en foule, la force de la vapeur triomphait de la résistance des courants, les ossements des premiers adorateurs étaient déjà réduits en poussière; et cependant le Kaskaskia et bien d'autres contrées étalaient encore les ruines de ces premiers établissements chrétiens où l'Ottawa, l'Illinois et le Pottowatomie venaient échanger leur wanapam, fumer ensemble leurs calumets, et enterrer leurs haches en signe de paix, tandis que leurs yeux se mouillaient de larmes au récit des souffrances du Fils de Dieu. L'Angleterre devint maîtresse de ces contrées : le sacrifice chrétien fut aboli; la révolution suivit de près, et l'aigle d'Amérique, qui s'élevait dans la vigueur de la jeunesse et dans la joie de la victoire, ne vit aucun vestige du culte catholique sur ces plages désolées.

« Je dois maintenant attirer vos regards vers les pays qui furent dès l'origine sous la domination protestante : ils diffèrent complètement les uns des autres sous le point de vue religieux. La Nouvelle-Angleterre reconnaissait l'autorité de la mère-patrie, et fut fondée par des Protestants anglais; mais ces Protestants n'appartenaient point à l'*Eglise établie* (1) : c'étaient des Puritains, qui prétendaient que la réforme (car c'est ainsi qu'on est convenu d'appeler la grande apostasie du seizième siècle) n'avait point atteint en Angleterre ses véritables limites. Ils se plaignaient de ce que l'*Eglise établie* conservait

(1) On sait que c'est le nom que se donne l'Eglise protestante d'Angleterre.

Digitized by Google

des doctrines *anti-scripturales ;* et trouvaient la plupart de ses usages, superstitieux, anti-chrétiens, idolâtriques. La persécution les avait chassés de leur pays natal. Après quelque séjour en Hollande, où ils espéraient trouver des opinions conformes aux leurs, ils étaient venus coloniser en Amérique un pays qui leur avait été cédé par le gouvernement anglais, et pour lequel ils avaient traité avec les Indiens. Les Puritains étaient donc des ennemis de l'Eglise d'Angleterre, et n'auraient certainement pas permis à ceux qui ne partageaient pas leurs sentiments, de rester sur leur territoire. Mais comme il s'élève nécessairement des discussions parmi ceux qui adoptent l'interprétation privée de l'Ecriture, qu'ils regardent comme le droit inaliénable de chaque individu, ils se persécutèrent bientôt les uns les autres, et se séparèrent pour fonder diverses colonies, tout en s'accordant dans la détermination commune d'exclure les catholiques. Nous en pouvons dire autant de leurs voisins les Hollandais, maîtres alors du pays qui forme aujourd'hui l'état de New-York et une partie du New-Jersey. Leurs errements furent fidèlement suivis par les Anglais, leurs successeurs.

« Sous le nom de Virginie, on désignait dans ce temps-là tout le territoire qui comprend non-seulement l'état de la Virginie, mais aussi les Carolines, et les solitudes, alors inconnues, vers l'ouest et vers le sud, jusqu'aux limites incertaines des Florides. Là les colons, fidèles sectateurs de l'*Eglise établie*, ne manquèrent pas d'introduire dans leur code toutes les lois atroces rendues en Angleterre contre les catholiques. Du reste, il y eut entre la Virginie et la Nouvelle-Angleterre une animosité habituelle, suite des antipathies religieuses.

« Sur ces entrefaites, des catholiques anglais, ayant un petit nombre d'Irlandais avec eux, abordèrent en Amérique sous la conduite de lord Baltimore, qui renonçait à

Digitized by Google

sa patrie pour rester fidèle à sa foi. Ils se fixèrent au Maryland, sur les terres duquel ils avaient obtenu un privilége, et proclamèrent une entière liberté religieuse pour tout homme qui professerait le Christianisme, à quelque secte qu'il appartînt. Après une courte lutte contre les Virginiens qui voulaient les expulser, ils purent vivre en paix, et bientôt leur colonie prospéra. Les Virginiens et les habitants de la Nouvelle-Angleterre vinrent plus d'une fois demander l'hospitalité à la colonie du Maryland, pour échapper aux suites funestes de la haine qui les divisait ; et non-seulement ils furent protégés dans leurs droits civils, mais même admis à la jouissance de tous les droits politiques.

« Plusieurs années après, un bon nombre de Quakers vinrent, avec Guillaume Penn, former une colonie entre le Maryland et le New-Jersey. Il ne leur parut point opportun d'établir des lois contre ceux qui n'admettaient pas leurs doctrines; et cependant il n'y eut long-temps, sur ce point, qu'un petit nombre de catholiques.

« La révolution qui éclata en Angleterre en 1641, et qui porta au pouvoir les Presbytériens et les Calvinistes, fit sentir son influence dans les colonies. L'établissement du Maryland ne comptait pas encore vingt-cinq ans de durée, et déjà les catholiques se voyaient privés de leurs droits civils, religieux et politiques, par une bande d'étrangers auxquels ils avaient donné asile, lorsqu'ils cherchaient à se soustraire à la cruauté de leurs co-religionnaires, et qui maintenant se liguaient pour persécuter leurs hôtes. Les lois qui furent rendues plus tard, sous Charles II, contre les catholiques, et qui leur enlevèrent le peu que leur avaient laissé la tyrannique Elisabeth, Jacques II, et les persécuteurs qui leur succédèrent ; ces lois, dis-je, devinrent exécutoires dans les colonies. Des additions y furent encore faites par la reine Anne ; mais elles ne pa-

Digitized by Google

rurent pas suffisantes aux nouveaux législateurs du Maryland, qui en introduisirent encore d'autres, pour que rien ne manquât à la malice des lois anglaises contre les catholiques.

« Il n'est pas hors de propos de faire remarquer le caractère de quelques-unes de ces lois, qui sans cela pourraient n'être pas bien appréciées, et auxquelles de malheureux préjugés n'ont que trop souvent servi d'excuse. On est tenté de croire, au premier abord, qu'elles ne concernent que les *servants* irlandais arrivant dans les colonies; mais pour en bien saisir l'esprit, et pour comprendre ce que c'était que ces *servants*, il faut se reporter à l'histoire d'Irlande. Cette digression jettera un grand jour sur un point qui intéresse les missions des Etats-Unis, et même celles de plusieurs autres pays.

« On n'ignore pas que lorsque Henri VIII, poussé par la soif de la vengeance, contraignit les parlements à légaliser ses innovations anti-religieuses, l'Irlande ne se montra pas docile à ses caprices. La plupart des anciennes familles anglaises qui s'étaient établies dans les parties de l'île déjà soumises à la domination britannique, restèrent fermement attachées à la foi antique, ainsi que les habitants des districts qui conservaient encore leur indépendance. Lorsqu'Elisabeth fut parvenue au trône, son intérêt et son orgueil lui firent une loi de maintenir la séparation d'avec le Saint-Siége; l'arrogance de son père revivait en elle, et les parlements étaient ses esclaves. Tranquille du côté de l'Angleterre, elle entreprit d'achever la conquête de l'Irlande, non-seulement en réduisant les districts qui ne reconnaissaient pas encore son empire, mais en forçant tous les habitants de l'île à embrasser la religion qu'elle avait fabriquée. Les descendants des anciens Irlandais, et ceux des premiers colons anglais, reçurent l'ordre d'abjurer la religion de leurs

Digitized by Google

pères, et d'y substituer celle de la reine. Plusieurs chefs irlandais refusèrent de plier sous le joug, et tout le corps de la nation montra la même fermeté. L'histoire du triomphe partiel qu'obtint Elisabeth paraît fabuleuse, à force de perfidies, de meurtres, d'horreurs de tout genre. La confiscation, la dégradation, l'exil, la prison, l'échafaud furent les moyens employés contre des hommes dont tout le tort était d'être fidèles à Dieu ; et cependant Elisabeth n'eut pas le temps d'accomplir tout ce que sa méchanceté lui avait inspiré. Jacques Ier, qui lui succéda, n'avait pas des talents aussi redoutables ; mais il ne laissa pas de suivre la route qu'elle avait ouverte, et d'être pour l'Irlande un funeste despote : des provinces entières furent désolées ; les Presbytériens écossais vinrent, par son ordre, occuper les terres d'où les catholiques avaient été chassés par tous les fléaux que peut accumuler la persécution. Charles Ier succéda à Jacques, et compléta la ruine de ce malheureux pays. L'Europe s'étonna de tant d'atrocités ; et les oppresseurs, ajoutant à tous leurs crimes la calomnie, alléguèrent que les Irlandais étaient une race stupide, ignorante et cruelle : accusation qui signifiait tout simplement que les Irlandais étaient catholiques, et ne voulaient pas apostasier. Il est vrai qu'ils étaient pauvres, mais ils ne l'étaient devenus que parce qu'ils avaient été dépouillés ; et si on les dénonçait comme un ramassis de brigands, c'est que les points inexpugnables du pays servaient encore d'asile à quelques-uns des anciens princes de la contrée, et à ceux qui leur étaient restés fidèles.

« L'Angleterre avait perdu sa hiérarchie : l'Irlande vit ses cathédrales et leurs propriétés passer dans les mains d'hommes imposés par la force, et protégés par des gens de guerre ; entre les mains d'hommes qui blasphémaient la Religion à laquelle les églises et les propriétés usur-

Digitized by Google

pées avaient été consacrées ; et bien que les siéges conservassent leur succession, ils ne furent plus occupés. Plusieurs Evêques avaient souffert le martyre ; d'autres avaient courageusement confessé leur foi. Alors la fidélité à Dieu était appelée trahison envers la couronne : *Cet homme n'est pas l'ami de César* (1); et depuis lors le clergé catholique irlandais s'est vu continuellement dénoncé par ses oppresseurs et par leurs dupes, comme excitant le peuple à la révolte.

« Cromwel s'empara du pouvoir ; avec lui régnèrent le fanatisme, l'hypocrisie et la rapine. Ses satellites se répandirent sur toute la surface de l'Irlande, en fouillèrent toutes les retraites, ruinèrent ceux qui avaient échappé à la première dévastation, et dépouillèrent même les familles qui, sous les Tudor et les Stuart, s'étaient enrichies aux dépens des catholiques. Jamais pays ne fut en proie à une horde plus vile et plus vorace que l'armée révolutionnaire anglaise : les soldats de Cromwel accaparèrent les deux tiers des terres de l'Irlande, et la population catholique ne leur sembla bonne qu'à fournir des scieurs de long et des porteurs d'eau. Cette époque est celle où les catholiques du Maryland furent aussi persécutés, et ils le furent par les ordres du gouvernement, qui mettait entre les mains d'ignobles aventuriers les richesses de l'Irlande.

« C'est un fait qui se retrouve dans l'histoire de toutes les révolutions, que les hommes auxquels elles ont servi de marchepied cherchent à persuader au monde l'indignité de ceux dont ils ont usurpé la place. Les révolutionnaires protestants avaient tout envahi en proclamant

---

(1) *S. Jean*, XIX, 12.

Digitized by Google

l'abolition de la noblesse et des titres, qu'ils disaient incompatibles avec la loi divine et les droits de l'homme : à la restauration de Charles II, ils changèrent de langage ; ils s'affublèrent de toutes les qualifications qu'ils purent accaparer, et avec le temps leurs enfants devinrent les membres les plus influents de la pairie d'Irlande.

« Les catholiques reçurent le coup de grâce lors de la fuite de Jacques II ; ils avaient capitulé à condition de jouir de la liberté religieuse, et la capitulation avait été signée au moment où les troupes de Guillaume étaient arrêtées devant les murs de Limerick, et où une flotte française barrait l'embouchure du Shannon ; ils avaient compté sur la parole royale, et ils se virent réduits à subir les outrages d'un parlement composé des parvenus dont il a été fait mention. Ne trouvant plus qu'une oppression tyrannique à la place de cette liberté qui leur avait été promise, ils désespérèrent de leur cause. La plupart, versant des larmes d'indignation, dirent adieu à leur patrie. Quelques-uns de ces exilés volontaires furent reçus avec hospitalité par les rois de France et d'Espagne, et par les états catholiques d'Allemagne ; et les familles qui, en Europe, portent les plus grands noms, ont dans leurs veines du sang de ces généreux confesseurs. D'autres traversèrent l'Atlantique pour se réunir aux Irlandais catholiques fixés dans le Maryland ; ils espéraient n'avoir pas à porter sur une terre étrangère le joug qui avait pesé sur leurs têtes dans leur malheureuse patrie. On vit des hommes dont les ancêtres avaient possédé pendant des siècles une immense fortune, chercher des moyens d'existence dans une laborieuse industrie ; on en vit qui, ne pouvant payer leur passage, s'engagèrent à travailler sur le sol américain pendant un temps convenu et à un prix au-dessous des gages ordinaires. Au temps dont je parle, on importait en Amérique des nègres d'Afrique, et il y avait une taxe pour

Digitized by Google

chaque tête de nègre. La législation du Maryland est la seule qui, au milieu d'une foule d'autres dispositions tyranniques, en ait inséré une pour dégrader les Irlandais confesseurs de la Foi : elle imposa pour l'introduction d'un *servant* irlandais la même taxe que pour l'importation d'un nègre. Du reste, ce genre de traitement n'avait rien de nouveau pour les malheureux exilés ; car les lois du pays qu'ils venaient de quitter accordaient la même récompense pour une tête de moine que pour une tête de loup. Mais le nègre quoique esclave pouvait pratiquer librement son culte, tandis que le *servant* retrouvait, sur le sol où il venait d'être taxé et dégradé, toutes les lois qui lui avaient fait déserter ses foyers.

« Ce n'est qu'en étudiant la série des faits que nous venons de rappeler, qu'on peut apprécier les difficultés qui ont retardé les progrès de la Religion catholique aux Etats-Unis; et malheureusement cette partie de l'histoire, si propre à donner la solution d'une multitude de points fort embarrassants, est peu étudiée et même dédaignée. Cependant on ne saurait nier qu'une génération ne se ressente de la position où s'est trouvée la génération qui l'a précédée, et il ne faut pas perdre de vue que la plus grande partie de la population catholique des Etats-Unis descend des hommes dont je viens d'esquisser les malheurs.

« Ceux qui connaissent l'histoire de l'Amérique s'accordent tous à dire que c'est une erreur de croire que le Maryland était une colonie catholique au moment de la révolution, et que les catholiques y avaient conservé l'autorité. Les descendants des compagnons de lord Baltimore, il faut bien l'avouer, sont aujourd'hui protestants, et la presque totalité de la population était déjà protestante au moment de la déclaration de l'indépendance. Le nombre des familles qui conservèrent

Digitized by Google

tout à la fois leurs croyances et une partie de leur fortune fut minime, et, parmi les *servants* restés fidèles à la Religion, il n'y en eut qu'un petit nombre qui purent recourir à ses ministres, et transmettre leur foi à leurs enfants. Le clergé était particulièrement l'objet de la persécution; les Prêtres étaient en petit nombre, et cherchaient à se dérober aux Protestants, qui leur donnaient la chasse comme à des animaux nuisibles.

« Il avait été réglé que les catholiques des colonies anglaises d'Amérique seraient, ainsi que ceux des autres colonies de la même nation, sous la juridiction du Vicaire apostolique de Londres. Ce principe, qui paraissait très-bon en théorie, se trouva désastreux dans la pratique : le Vicaire apostolique de Londres, entouré lui-même de graves difficultés et en butte à la persécution, n'était pas à même de connaître les besoins des colonies ni d'y porter remède.

« Ainsi périt une colonie qui avait été fondée sous les auspices de la Grande-Bretagne, et à laquelle la protection royale avait été promise. Et, remarquez-le bien, je n'ai fait qu'esquisser la conduite du parti qui accuse les catholiques de bigoterie; je n'ai présenté qu'un tableau en raccourci des moyens qui conduisirent à la fortune les pères de ceux qui font aujourd'hui un crime aux Irlandais et aux Américains catholiques de leur pauvreté. J'ajouterai cependant un trait à ce tableau; il fera connaître un des moyens employés par des hommes appartenant au corps de la noblesse, pour s'enrichir. Quelques catholiques d'Angleterre et d'Amérique, menacés de perdre leur fortune, avaient fait passer, par un transfert légal, leurs titres de propriété entre les mains de Protestants, leurs amis et leurs voisins, qui avaient consenti à administrer pour le compte d'autrui, sous l'engagement de rendre les propriétés

Digitized by Google

dès que la loi permettrait aux catholiques de posséder. Quelques Protestants respectèrent le dépôt sacré qu'ils avaient entre les mains, et sauvèrent ainsi la fortune des victimes de la loi (si toutefois ce n'est pas profaner le nom de loi, que de le donner à des dispositions iniques); mais pour d'autres la tentation fut trop forte, et tel persécuteur des catholiques se vante aujourd'hui de sa fortune, qui la doit à l'infâme trahison dont ses pères se sont rendus coupables.

« J'ai dit que, dans la Pensylvanie, la liberté religieuse n'était restreinte par aucune loi; aussi ce pays servit-il d'asile aux catholiques persécutés dans le Maryland. Mais c'est à peine s'ils y purent trouver un Prêtre, et à peine si les Quakers comprirent que le catholicisme devait avoir sa part de liberté. A la vérité les catholiques n'avaient point à craindre d'être pendus, bannis, pillés, taxés par les Quakers; mais il y avait sur le visage de leurs hôtes quelque chose de froid et de repoussant, qui faisait entendre assez ce qu'on n'osait pas dire. Je ne sache rien qui fasse mieux comprendre la conduite des Quakers à l'égard des réfugiés du Maryland, que l'histoire populaire que l'on raconte d'un Quaker qui voulait se débarrasser de son chien. Il le regarda fixement, et voyant venir du monde, il se mit à dire bien haut : « Je ne te pendrai pas, je ne te frapperai pas, je ne te bâtonnerai pas, mais je t'appellerai par ton nom; » et comme les gens qui étaient là écoutaient attentivement, il prononça solennellement ces deux mots: « Chien enragé. » Le malheureux animal fut aussitôt assailli par les assistants, et frappé à mort, tandis que le Quaker, qui avait prononcé l'arrêt, était là s'appitoyant et faisant un long discours sur la cruauté du peuple envers les animaux muets. Au reste, je ne prétends pas qu'il faille juger par ce trait tous les membres d'une so-

Digitized by Google

ciété dans laquelle j'ai rencontré des hommes pleins de bienveillance et des bienfaiteurs généreux; j'ai voulu seulement donner une idée de la position où se trouvèrent les catholiques réfugiés en Pensylvanie. Je rappellerai ici un fait entre mille que je pourrais alléguer en preuve. Il y a environ un siècle que quelques catholiques de Philadelphie voulurent élever une chapelle dans un quartier retiré de la ville : jamais jusqu'alors on n'avait songé dans la colonie à entraver l'exercice d'aucun culte; cependant les hommes qui étaient dans ce temps-là à la tête des affaires jugèrent indispensable de consulter, dans cette grave circonstance, le conseil privé d'Angleterre. « *Cette espèce de gens*, dirent ils, *trouve partout des contradicteurs* (1); et quoiqu'il n'existe point de loi contre eux, on demande s'il convient de leur laisser élever un édifice religieux. » La réponse fut dans le sens de la demande : « Il n'existe point de loi dans la colonie qui permette de s'opposer au projet des catholiques, mais le conseil privé désire que son exécution soit entravée autant que possible; » et les colons n'étaient certes pas disposés à encourir, sur ce point, le blâme de la métropole. Ce que je viens de dire suffit pour juger de la tolérance des Pensylvaniens. Partout ailleurs le catholicisme était exclu d'une manière formelle.

« Ce qui précède montre assez les obstacles que les émigrants catholiques rencontrèrent à leur entrée dans les colonies anglaises. Avant l'année 1771, les catholiques irlandais ne s'étaient guère établis qu'au Maryland et dans la Pensylvanie : quelques Allemands catholiques vinrent aussi habiter ce dernier pays; mais la disette de Prêtres y était si grande, que c'est à peine si l'on en

(1) *Act.* XXVIII, 22.

Digitized by Google

comptait deux ou trois. Ainsi privés de tout secours spirituel, séparés de leurs compagnons d'infortune, devenus étrangers à leurs familles, perdus pour ainsi dire au milieu des sectaires, habitués à voir la vraie Religion outragée et ceux qui la suivaient bafoués et maltraités, enfin n'entrevoyant point le moment où ils pourraient la pratiquer, la plupart cessèrent de faire profession de leur foi; ils se laissèrent entraîner dans les temples protestants; ils prirent des femmes dans les familles protestantes; et leurs enfants n'eurent que de fausses notions de la Religion qui avait été dans le principe celle de leur pères, ils ne surent que la haïr. C'est ainsi qu'aujourd'hui la plupart des descendants des catholiques qui émigrèrent dans la Nouvelle-Angleterre, sont des sectaires. Cependant on assure que la plus grande partie des troupes régulières fournies par la Pensylvanie pendant les guerres de la révolution, ou, comme on les appelle maintenant, les *Pensylvanie-lines*, se composait de catholiques irlandais; d'où il faudrait conclure que, quoique l'Eglise eût fait des pertes énormes par suite des diverses causes que j'ai énumérées, cependant elle présentait encore, à l'époque de la révolution, une masse imposante, composée en grande partie d'Irlandais dont un tiers peut-être étaient nés en Irlande. La révolution effaça peu à peu les lois de persécution; mais elle ne pouvait créer un clergé, ni détruire des préjugés qui avaient été si profondément enracinés, et si soigneusement entretenus par de continuelles calomnies; et même après la révolution, il se passa un bon nombre d'années avant que tous les états consentissent à effacer de leur constitution les lois qui excluaient les catholiques de tous les emplois, même de ceux qui n'étaient qu'honorifiques.

« Pour avoir une idée complète de l'état de la Religion avant la révolution, il faut porter ses regards sur

Digitized by Google

les conséquences de la cession du Canada. On peut considérer le Canada comme renfermant la portion du territoire appelée maintenant le bas Canada, et qui s'étend de Québec à Montréal. C'est là le pays que je nommerai le Canada, et je donnerai le nom de Territoire extérieur à la partie qui comprend le haut Canada et les pays à l'ouest des Etats-Unis, contenus dans la cession faite par la France à l'Angleterre. Sous la domination de la France, les intérêts religieux du Canada furent administrés avec zèle et prudence. Un évêché fut établi à Québec, des paroisses organisées et confiées à de pieux Ecclésiastiques, qui parlaient le même langage, qui avaient les mêmes habitudes, la même origine que le reste de la nation. On vit s'élever des séminaires pour l'éducation du clergé, des colléges pour les laïques, des couvents pour l'éducation des filles, des hôpitaux et des établissements de charité où le peuple retrouvait ses usages aussi bien que ses croyances. Le gouvernement anglais fut d'abord hostile au catholicisme, et donna aux gouverneurs qui se succédèrent des instructions particulières fort précises, pour saper les croyances catholiques et faire triompher l'*Eglise établie*. Mais quoique le clergé et les fidèles Canadiens aient eu alors beaucoup à souffrir, tout ce qui fut tenté pour détruire le catholicisme ou même arrêter son essor fut inutile. Le gouvernement se vit même forcé plus tard à respecter la Religion qu'il avait voulu ruiner; et certes ce n'était pas le moment d'en venir à une rupture avec les Canadiens, que celui où les colonies américaines exprimaient leurs griefs et présentaient hardiment leurs demandes. L'Angleterre eut donc le bon sens de mettre plus de modération dans son opposition à la Religion catholique. Elle recueillit les fruits de cette politique, et l'on peut même dire que l'intolérance et le fanatisme qui désolaient les autres co-

Digitized by Google

lonies, contribuèrent à lui maintenir la possession de l'important territoire qu'elle venait d'acquérir.

« Dans les diverses plaintes présentées par les treize colonies qui formèrent ensuite les Etats-Unis, il y en avait de très-graves et qui étaient manifestement justes, mais d'autres n'avaient évidemment aucun fondement; et parmi ces dernières nous devons noter celle-ci entre toutes les autres : « Que l'Angleterre avait nui aux colonies, en protégeant la Religion catholique et en tolérant son culte au Canada : ce qu'elle avait fait, était-il dit, pour parvenir plus sûrement à réduire toutes ses colonies à l'état de servitude. » Et cependant, après avoir exprimé ce singulier grief, le Congrès, qui voulait engager les Canadiens à faire cause commune avec lui contre la Grande-Bretagne, leur envoya une députation. Il n'est pas surprenant que cette députation n'ait pas été favorablement accueillie. Les Canadiens se tenaient pour avertis: ils n'avaient pas oublié le martyre du Père Sébastien Rasles (1), et d'autres traits de la même mansuétude, très-peu propres à leur inspirer de la confiance pour les colons de la Nouvelle-Angleterre. Cependant la démarche du Congrès montre qu'il s'opérait déjà un changement dans les sentiments des Anglo-Américains pour les catholiques.

« Des missions avaient été établies dans le territoire extérieur, chez les Indiens : la conduite des néophytes était édifiante. C'étaient principalement les Jésuites qui dirigeaient ces missions : ils recevaient, pour les soutenir,

---

(1) Le martyre du P. Sébastien Rasles est arrivé le 23 août 1724. Voir, dans les Lettres édifiantes, la relation qu'en a faite le P. de la Chaise. Cette relation se retrouve dans les Annales, N° XXVIII, page 449.

Digitized by Google

des sommes considérables en sus de celles qui leur étaient nécessaires pour le maintien de leurs propres établissements. Les Anglais chassèrent les Jésuites, s'emparèrent des bâtiments et des fonds qui leur appartenaient, et remirent, pour ainsi dire, ce vaste pays dans son état de nudité primitive. Aussi la partie du Canada qui fut cédée aux Etats-Unis était-elle totalement dépourvue d'établissements religieux, après avoir été cependant un pays de missions. Il n'a pas été possible depuis lors de retrouver les descendants de ces *hommes rouges* convertis par les premiers Missionnaires : les uns avaient passé sur le territoire anglais, où une politique toute nouvelle venait de prévaloir ; les autres s'étaient dirigés vers la mer Pacifique.

« Parmi les plus riches colons du côté du sud, on remarquait des familles de Huguenots que l'Angleterre avait accueillies lors de la révocation de l'édit de Nantes, et qui, par leur industrie et leur persévérance, avaient acquis une fortune considérable à laquelle chaque génération avait encore ajouté. On devait s'attendre à les voir conserver des préjugés contre la Religion, dont ils s'imaginaient que leurs pères avaient eu à souffrir ; mais il faut dire qu'ils ne manifestèrent jamais un esprit de persécution. A l'époque dont nous parlons, il y avait à peine un catholique dans leur voisinage, et bien des années après on y aurait inutilement cherché un Prêtre. Des Presbytériens écossais s'étaient aussi fixés dans les pays au sud, ainsi que les enfants de ces Ecossais qui avaient d'abord formé une colonie en Irlande ; et plusieurs Protestants allemands s'étaient joints à eux.

« Ceci nous amène au moment où le territoire cessa d'être sous la domination de l'Angleterre, et où cette puissance reconnut, par un traité, l'indépendance des Etats-Unis. Il va sans dire qu'avant cette époque le nombre des

Digitized by Google

catholiques dut être moins considérable qu'il ne l'aurait été s'il y avait eu un clergé suffisamment nombreux, et s'il n'y avait point eu de persécutions. Je ne saurais assigner quel était alors le nombre des catholiques; quant au nombre des Prêtres, je crois accorder beaucoup en le portant à vingt-six. L'irritation contre les catholiques commençant à s'affaiblir à l'époque de la révolution, c'eût été le moment sans doute de tenter une grande révolution religieuse; mais il aurait fallu un clergé instruit, zélé et beaucoup plus nombreux. A cette époque, on avait de légitimes préjugés contre l'Angleterre; et si ce pays avait pu s'occuper de besoins spirituels autres que les siens, c'est tout au plus si les Prêtres qu'il aurait envoyés aux Etats-Unis y eussent été reçus. Mais l'Angleterre était alors dans un état bien différent de celui où nous la voyons maintenant, quoiqu'aujourd'hui même son clergé soit loin de suffire à ses besoins. Le dernier Vicaire apostolique du district de Londres, répondant à des questions officielles, faisait remarquer qu'il était impossible d'assigner le moment où l'Angleterre pourrait fournir des Missionnaires à ses colonies; mais à l'époque dont je parle elle avait à subir, outre les maux actuels, une persécution douloureuse; elle ne possédait aucune maison d'éducation : en sorte que l'Amérique ne pouvait attendre de ce côté aucun secours.

« Quant à l'Irlande, la perte des colonies américaines avait bien fait naître une crainte salutaire dans l'esprit du gouvernement anglais, et pour rattacher cette île à la métropole, il avait jugé à propos de se relâcher de son système de persécution; mais, malgré cet heureux changement, l'Irlande n'avait point de séminaire sur son sol; et elle ne trouvait qu'une ressource insuffisante dans les fondations que les quatre nations catholiques de l'Europe, et particulièrement la France, avaient faites pour l'édu-

Digitized by Google

cation de son clergé. Les langues des nations catholiques, si différentes de la langue anglaise, étaient un obstacle très-grave qui ne permettait guères d'envoyer de France, d'Italie ou d'Espagne, des Missionnaires en Amérique. Une autre difficulté se rencontrait dans la pauvreté des catholiques américains, et dans l'absence totale de ressources autres que les propriétés qui avaient été consacrées dès l'origine aux missions et aux établissements des Jésuites : propriétés dont les Prêtres du Maryland avaient obtenu la possession légale, conférée plus tard aux Jésuites de Georges-Town, sous l'obligation de payer quelque chose pour l'entretien de l'Evêque de Baltimore. Ces propriétés servaient principalement à soutenir les missions du Maryland.

« Ainsi, quoiqu'il y eût déjà des catholiques en assez grand nombre dans les états de l'Union, il n'y avait des Prêtres que dans la Pensylvanie et le Maryland ; encore étaient-ils trop peu nombreux pour répondre à tous ceux qui s'adressaient à eux. Dans le Maryland, on en trouvait sur une douzaine de points ; mais dans la Pensylvanie, hors de la ville de Philadelphie, ils n'occupaient que deux ou trois stations ; et partout ailleurs les émigrants catholiques cherchaient en vain un Prêtre et un autel. J'ai déjà signalé les conséquences de ce triste état de choses : la plus regrettable de toutes, c'est l'apostasie de tant de milliers d'hommes issus des émigrants catholiques. Peut-être ne vint-il pas d'Irlande plus de six Prêtres, avec les mille et mille Irlandais qui abordèrent dans les huit ou dix années qui s'écoulèrent depuis la reconnaissance de l'indépendance, jusqu'au moment où le premier Evêque des Etats-Unis fut nommé. Et tandis que la population se répandait hors des villes, les Prêtres étaient obligés de s'y tenir renfermés. Il ne faut pas croire que les hommes qui étaient alors à la tête des nouveaux états fussent des

Digitized by Google

sauvages à demi civilisés ; c'étaient, au contraire, des hommes d'une intelligence supérieure. Plusieurs d'entr'eux avaient reçu l'éducation la plus soignée dans les écoles de l'Europe, et s'étaient perfectionnés par les voyages ; ils avaient servi leur pays aux jours de crise, soit dans les conseils, soit sur les champs de bataille; ils avaient beaucoup lu, et entretenaient des relations avec les personnes les plus marquantes de ce temps-là. De tels hommes devaient nécessairement exercer une grande influence sur la société qui les entourait : d'autres, formés à leur école, et doués aussi de grands talents, s'efforcèrent de les atteindre, et souvent y réussirent. Des écoles et des colléges s'élevèrent; des centres de gouvernement et des cours de justice furent établis ; des congrégations religieuses, approuvées ; de tous côtés on fit des efforts pour tout créer. Mais si l'observateur qui considère ce puissant mouvement, se réjouit de voir un évêché érigé, et le nouveau siége occupé par un homme digne de la Religion qu'il professait, du poste qui lui avait été confié ; il s'attriste de voir cet Evêque sans influence, parce que son clergé n'était point à sa hauteur, et qu'il lui était impossible d'en créer un. La plupart de ceux qui exerçaient alors le ministère manquaient de la capacité nécessaire pour détruire les fausses idées qui remplissaient les têtes américaines ; on ne pouvait point se procurer de livres qui expliquassent les doctrines catholiques ; la plupart des productions de la littérature anglaise, qui était devenue celle de l'Amérique, étaient remplies de passages tendant à détruire le catholicisme par de faux exposés, par des sophismes et par le ridicule. On n'avait ni presses, ni bibliothèques, pour arrêter le mal; le peuple était avide d'instruction, et il ne pouvait la puiser que dans des sources empoisonnées.

« Nous sommes arrivés à l'époque où l'incrédulité amena en France ses inévitables conséquences : la Reli-

Digitized by Google

gion y fut proscrite, son clergé massacré ou banni : de pieux laïques, qui avaient échappé à la mort, trouvèrent un refuge dans les pays étrangers; quelques-uns traversèrent l'Océan. Les Prêtres qui restèrent en France, qui furent protégés par les hommes du pouvoir, qui occupèrent les emplois, étaient les mauvais Prêtres. Les bons Prêtres, les Prêtres fidèles et instruits répandirent leur sang pour la cause de la Religion, ou s'expatrièrent. Le clergé français émigrant ne se contenta pas d'édifier les autres nations par sa résignation; dans plusieurs contrées il contribua à la conversion des Protestants, par son zèle et par les beaux exemples qu'il donna. L'Amérique fut assez heureuse pour servir d'asile à quelques-uns de ces hommes, qui furent pour elle d'un grand secours, dans un temps où son clergé était si faible. Ils étudièrent la langue, et réussirent dans cette étude, autant qu'on pouvait raisonnablement l'espérer. Il n'y a point de langue plus difficile à apprendre, pour les étrangers, que la langue anglaise, et cette difficulté se fait surtout sentir aux Français. Le petit nombre de ceux qui peuvent la parler passablement en public forme une exception, ordinairement très-rare, parmi les hommes de la même nation qui la possèdent suffisamment pour l'employer dans la conversation. L'Amérique a vu quelques-unes de ces exceptions : elle a remarqué deux ou trois orateurs qui remplirent dignement la chaire, et que des personnes de science et de goût pouvaient écouter avec grand plaisir. Nombre d'autres se familiarisèrent assez avec la langue du pays pour se faire comprendre; et tous prêchèrent au moins par l'exemple. Mais il faut bien avouer que si, à la science et à la piété qui les distinguaient, ils avaient joint une connaissance suffisante de l'anglais, les conversions eussent été bien plus nombreuses, surtout si leur premier genre de vie les avait préparés à se mêler avec le peuple et à diriger les

Digitized by Google

missions. Mais on aurait inutilement cherché des hommes de cette trempe, et, au milieu des circonstances où l'on se trouvait, c'était déjà une faveur du Ciel que l'arrivée des Prêtres français. Bientôt après, l'insurrection de St-Domingue força un grand nombre de colons à fuir avec les esclaves qu'ils purent emmener. Quelques Prêtres les accompagnèrent, et s'établirent principalement dans les états du sud. Ainsi les catholiques français eurent à leur portée tous les secours spirituels. Il en fut bien autrement des Irlandais, dont le nombre s'accroissait continuellement dans les ports de mer, quoiqu'ils les quittassent par milliers, pour aller exploiter des établissements dans l'intérieur du pays, ou défricher les forêts et les terres incultes.

« Les colléges que l'Irlande possédait sur le continent avaient été détruits par la révolution de France et par les guerres qui la suivirent; et lorsque le gouvernement anglais eut commencé à traiter moins rigoureusement ce pays, des années s'écoulèrent avant qu'il pût avoir des maisons d'éducation, et réunir les fonds nécessaires pour entretenir les professeurs et les élèves. Les Evêques et le peuple avaient mis la première main à l'œuvre: le gouvernement donna, comme à regret, une misérable somme, qui devint très-profitable entre les mains de ceux à qui elle fut remise. Mais l'Irlande avait aussi à relever ses églises, et elle dut croire que c'était pour elle un devoir plus impérieux que de secourir ceux de ses enfants qui l'avaient quittée pour se fixer dans des contrées éloignées.

« Enfin je dois faire remarquer que, pendant les vingt années qui suivirent l'érection du siége de Baltimore, c'est-à-dire pendant un période où la population catholique augmenta considérablement, et où la piété trouva plus d'aliment, l'Eglise fit cependant de grandes pertes, parce que le clergé n'était point encore assez nombreux, et ne pou-

Digitized by Google

vait pas songer, par toutes les raisons que j'ai expliquées, à réunir autour de lui les émigrants. Je signalerai aussi, comme une autre cause de deuil de nos Eglises, la position des orphelins, enfants de catholiques, au temps même où les Prêtres et les congrégations se multipliaient : les enfants étaient placés dans les écoles publiques, où ils perdaient inévitablement la foi. Je dirai encore que l'Evêque était obligé de borner presque exclusivement ses soins à la ville de Baltimore, et que son diocèse, presque aussi grand que la moitié de l'Europe, ne pouvait nullement participer aux avantages de la visite épiscopale. Enfin je rappellerai ces déplorables fondations qui donnèrent lieu aux usurpations des *Trustées*, et à une foule de schismes et de dissensions entre les Eglises (1).

« En 1810, le nombre des catholiques s'accrut considérablement dans les grandes villes situées sur le rivage de l'Atlantique, et dans la partie occidentale de la Virginie et de la Pensylvanie. Le Saint-Siége jugea convenable alors d'ériger Baltimore en métropole, et de lui donner pour suffragants quatre Evêques qui furent placés à New-York, Philadelphie, Boston, et Bardstown dans le Kentucky. Deux Prêtres français, qui avaient travaillé utilement dans les missions, et qui possédaient toutes les vertus de leur état, furent nommés pour remplir deux de ces siéges. Pour justifier les louanges que je leur donne, il me suffit de nommer Mgr. de Cheverus et Mgr. Flaget. Deux Prêtres irlandais furent promus aux autres siéges : l'un d'eux ne vint pas aux Etats-Unis ; l'autre fut accablé sous le poids d'embarras sans nombre, et ne survécut pas longtemps à sa nomination. Le docteur Conelly succéda au

(1) Voir, à ce sujet, la Lettre de Mgr. le Coadjuteur de Philadelphie, Annales, N° LV, pag. 155.

Digitized by Google

premier Evêque de New-York, Mgr. Concannon, qui mourut dans la traversée de Rome à New-York, et qui ne vit jamais le pays qu'il devait évangéliser : de sorte que le docteur Conelly fut réellement le premier Evêque qui prit possession du siége, et qui eut l'administration du diocèse. Tout le monde admirait ses vertus, son humilité, le zèle avec lequel il visitait les malades et entendait les pécheurs au tribunal de la Pénitence. Deux de ses Prêtres furent pleins d'activité, et obtinrent des succès : on doit beaucoup au dévouement et à la prudence de celui des deux qui gouverna le diocèse dans les temps difficiles qui s'écoulèrent depuis la mort du Prélat jusqu'à la nomination de son successeur. Le diocèse de Philadelphie fut en proie alors à une anarchie dont il ne fut pas facile d'arrêter les suites.

« La partie du sud avait besoin d'être organisée : le diocèse de la Nouvelle-Orléans fut confié au docteur Dubourg, homme d'une grande portée dans les vues, mais qui n'avait point de clergé, point de ressources, et qui eut à lutter contre de sérieuses difficultés. Il se retira à St-Louis et jeta les premiers fondements de ce diocèse, où s'étaient réunis un grand nombre de catholiques irlandais, allemands et canadiens. Les siéges de Charleston et de Richemond furent érigés cinq ans après la mort du docteur Carol, que l'on peut justement nommer le père de l'Eglise naissante des Etats-Unis. L'émigration s'accroissait avec une rapidité étonnante : Cincinnati et Saint-Louis devinrent des siéges épiscopaux. La Floride fut cédée aux Etats-Unis : les églises y étaient sans pasteurs, depuis bien des années ; les propriétés ecclésiastiques n'existaient plus, ou avaient passé en d'autres mains, avant que le siége de Mobile fût érigé ; et alors même on ne put y établir qu'un Evêque sans clergé. Il n'y a que fort peu de temps que le Détroit est devenu un évêché. Vin-

Digitized by Google

cennes voit chaque jour augmenter sa population, composée de catholiques anglais et allemands qui affluent dans la fertile contrée qui l'avoisine (1). Des chemins de fer ont été construits à côté des canaux qui existaient déjà ; les correspondances avec l'Europe et la facilité des communications se sont merveilleusement accrues. La population qui, il y a cinquante ans, n'était que de trois millions d'âmes, a plus que sextuplé. Les catholiques ont formé une multitude d'établissements, dont un tiers au plus peut être visité ; les conséquences de cet état de choses sont manifestes. Aussi la question n'est pas de savoir si le nombre des catholiques a augmenté, si des églises ont été bâties, si des établissements ont été fondés : la question est celle-ci : N'y a-t-il pas eu perte réelle, et une perte très-grande, par suite de l'absence d'un clergé assez nombreux, et du long temps qu'il a fallu mettre à faire ce qu'on a fait ? Il n'est que trop clair que cette question doit être résolue par l'affirmative.

---

(1) Le dernier Concile de Baltimore a demandé au Saint Père l'érection de trois siéges nouveaux : cette demande a été accueillie. Ces siéges sont situés l'un à Natchez dans l'état du Mississipi, l'autre à Nashville dans le Tenessée, et le troisième à Dubucque dans la partie nord de l'état du Missouri.

M. Thomas Heyden, curé de Pittsbourg, diocèse de Philadelphie, a été nommé à Natchez, et a accepté ; le P. Richard Miles, dominicain, missionnaire au Keutucky, a été nommé à Nashville, et a refusé ; M. Loras, missionnaire du diocèse de Lyon, et depuis plusieurs années grand-vicaire de Mobile, a été nommé à l'évêché de Dubucque, et a accepté.

L'Eglise catholique compte donc aujourd'hui, aux Etats-Unis, quatorze évêchés et un archevêché. Ces siéges, dans l'ordre de leur érection, sont ceux de Baltimore, Bardstown, Philadelphie, New-York, Boston, Nouvelle-Orléans, Charleston, St-Louis, Cincinnati, Mobile, le Détroit, Vincennes, et les trois ci-dessus nommés.

Digitized by Google

« Les principales causes de la perte subie sont, selon moi : 1° l'affluence d'un grand nombre de catholiques émigrants, dans un pays où rien n'avait été préparé pour les mettre à même de pratiquer leur Religion, et où, au contraire, la pratique de cette Religion rencontrait une foule d'obstacles qui devaient paraître insurmontables à des étrangers. 2° Le défaut d'établissements pour élever les enfants catholiques dans la Religion de leurs pères. 3° La déplorable situation d'un grand nombre d'enfants d'émigrants catholiques qui étaient morts de misère, ou qui, par suite d'infortunes ou de fautes, avaient laissé élever leurs malheureux enfants dans des institutions publiques, où l'enseignement qu'ils recevaient les détachait de la Religion de leurs parents. 4° L'absence d'un clergé assez nombreux pour répondre à tous les besoins ; assez familiarisé avec la langue du pays, pour parler en public ; connaissant suffisamment la nature du gouvernement, les lois, le génie de la nation, pour agir toujours avec connaissance de cause. 5° Le manque de confiance mutuelle entre les émigrants, et par suite le défaut de coopération pour fondre ensemble les différentes nations, les différentes sociétés religieuses qui, tout en ayant la même foi et le même zèle, étaient cependant trop séparées par leurs usages et leurs intérêts pour agir comme un seul corps. 6° La vigilance, l'activité, les ressources pécuniaires, les efforts bien concertés des diverses sociétés protestantes, qui, bien que divisées dans leurs croyances, sont toujours unies lorsqu'il s'agit de ruiner ou de tenir en échec le catholicisme.

« Il me reste maintenant à exprimer mon opinion sur ce qu'a fait l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Je considère son existence comme un immense bienfait pour les Eglises des Etats-Unis, et la continuation de ses efforts non-seulement comme utile, mais comme indispensa-

Digitized by Google

blement nécessaire : car les ennemis de notre Foi ont redoublé d'activité et d'énergie depuis qu'ils ont remarqué que nous sommes aidés par nos amis d'Europe. Si nous étions maintenant abandonnés, il nous serait beaucoup plus difficile qu'autrefois de leur résister ; et ce serait une question de savoir si votre générosité de quelques années n'aurait pas été plus nuisible qu'avantageuse. Mais nous n'avons rien à craindre de semblable : les principes qui vous dirigent, les motifs qui vous déterminent, me rassurent. Vous avez pour mobile l'amour de Dieu, l'amour de vos frères, le zèle de la Religion, tous les sentiments qu'inspire la charité. Les règles de prudence que vous avez adoptées vous interdisent de vous occuper de ce qui n'est pas de votre ressort, tandis que vous agissez fortement dans la sphère qui vous a été tracée. Vous amassez des trésors pour ceux qui sont dans l'indigence, et vous en confiez la distribution aux hommes qui, selon la discipline de l'Eglise, ont le droit et le pouvoir de soigner ses intérêts. Certes, vous n'êtes pas sans consolation : vous avez bâti des églises, fondé des séminaires, soutenu des missions, créé des couvents, établi des écoles, arraché des orphelins à la misère et au danger de la ruine éternelle. Les aveugles ont pu voir les ténèbres dans lesquelles ils étaient plongés ; les sourds ont pu entendre les paroles de la vérité : les jugements de Dieu les ont frappés de crainte ; les charmes de la vertu les ont attirés. Ceux qui ne marchaient que d'un pas chancelant, courent maintenant dans la voie des commandements. L'Evangile a été annoncé à des pauvres, jusqu'ici négligés et même abandonnés. Un terrein qui était resté stérile, a été, en grande partie, défriché ; les vertus y ont germé avec force ; les bonnes œuvres s'y sont profondément enracinées : il a réjoui les regards par la beauté de la moisson dont il s'est couvert ; il a porté des fruits dignes de la Rédemption.

Digitized by Google

Des milliers d'hommes, assis naguères dans les ténèbres et à l'ombre de la mort, lèvent maintenant les mains pour vous bénir, parce que vous les avez appelés à jouir de la lumière et de la chaleur que répand le véritable Orient. Vous avez déjà beaucoup fait pour remédier à l'état de misère et de désolation dans lequel gémissait l'hémisphère occidental : déjà un grand changement a été opéré, et vous avez fourni les premiers le moyen d'opérer ce changement. Courage donc ! que votre zèle s'enflamme de plus en plus, que votre activité croisse encore ; et soyez assurés que les ministres de la sainte Eglise, à qui vous confiez vos dons, découvriront et adopteront, avec l'aide de Dieu, le moyen de les employer de la manière la plus utile (1).

« † Jean, *évêque de Charleston.* »

(1) L'original de cette Lettre était en anglais.

Digitized by Google

MISSION DE CINCINNATI.

On a vu dans une Lettre de Mgr. Bruté, en date du 24 mai 1837, insérée dans le N° LV des Annales (1), que la vérité de notre sainte Religion avait triomphé à Cincinnati d'une manière éclatante. Un ministre protestant, homme de grande réputation, et qui fait de vains efforts pour rallier toutes les sectes protestantes en une seule, provoqua, au mois de janvier de l'année dernière, Mgr. Purcell, évêque de Cincinnati, à une conférence publique : cette conférence, dont la lettre susdite indiquait les résultats, a été recueillie et publiée sur les lieux mêmes avec une grande impartialité. Toutes les précautions ont été prises pour que la discussion fût fidèlement reproduite : deux écrivains exercés avaient été chargés de prendre note de tout ce qui avait été dit. On joignit leur travail, puis on communiqua à chaque orateur une copie de ce qui le concernait, avec la recommandation expresse de ne rien ajouter ou retrancher qui pût rendre leurs discours différents de ce qu'ils étaient au moment où ils avaient été prononcés : les discours ainsi revisés furent livrés à l'impression, et des épreuves du tout furent envoyées aux deux orateurs.

Nous pensons faire plaisir aux Associés de l'Œuvre en leur offrant une courte analyse de cet ouvrage, pour les

(1) Annales, N° LV, page 156 et suiv.

Digitized by Google

mettre à même d'apprécier ainsi, plus en détail, toute l'importance de ces débats.

La discussion fut ouverte le 13 janvier 1837, dans une des salles de l'Athénée. Toutes les conditions en avaient été réglées d'avance : les discours devaient être recueillis par des sténographes, et le produit de leur vente appliqué aux asiles des orphelins de Cincinnati. M. Campbell devait ouvrir la discussion, et Mgr. Purcell répondre : les débats devaient durer sept jours; chaque jour il devait y avoir deux séances de 2 à 3 heures chacune. Deux modérateurs étaient nommés de chaque côté pour maintenir l'ordre, et rappeler à la question, suivant l'occurrence, celui des orateurs qui s'en écarterait. Les quatre modérateurs réunis en choisissaient un cinquième pour décider en cas de partage. Tout signe d'approbation ou d'improbation était interdit à l'auditoire.

Après ces solennels préparatifs, la discussion commença.

M. Campbell avait formulé sept propositions qu'il devait prouver; en voici la substance : « L'Eglise catholique romaine, appelée quelquefois sainte et apostolique, n'a point et n'a jamais eu ces caractères ; c'est une véritable apostasie de la seule véritable Eglise de Jésus-Christ; elle n'est point uniforme dans la foi; c'est à tort qu'elle se dit infaillible; ses doctrines sont immorales dans leur tendance; enfin dans tout son système elle est opposée à l'esprit des institutions américaines, incompatible avec les éléments essentiels à la liberté, et la durée d'un gouvernement bien réglé. »

Quelque évidemment ridicules que fussent ces propositions, M. Campbell essaya de les soutenir : il avança donc que l'Eglise n'avait point eu de chef pendant les six premiers siècles, que l'Eglise romaine avait apostasié au onzième, que Dieu n'avait pu rendre l'homme infaillible, que les Protestants avaient une règle de foi bien plus

Digitized by Google

simple que les catholiques, puisque la Bible seule leur suffisait, tandis que les derniers étaient obligés de consulter 135 gros volumes *in-folio*, savoir : les Pères, les Conciles, les Décrétales, les Bulles, les Vies des Saints, etc. Il parla de l'*unité* des Protestants, et ne dédaigna pas de rappeler tout ce que les écrivains de leurs diverses sectes ont, à différentes époques, accumulé de paradoxes, de rêveries et d'injures ; puis, pour prouver l'immoralité prétendue de la Foi catholique, il cita de nombreux passages de la Théologie du bienheureux Liguori ; mais passages pris dans la traduction partiale et infidèle de Smith, qui attaque avec violence en Amérique la Religion qu'il a désertée. Il cita encore les *Monita secreta*, attribués aux Jésuites, et que tout le monde convient aujourd'hui avoir été fabriqués par leurs ennemis ; il parcourut une foule de points, sautant d'objections en objections, et terminant par l'énumération de tous les actes de violence qui ont pu être commis au nom de la Religion qui les réprouve, il n'épargna rien finalement pour rendre les catholiques suspects aux Américains.

Suivant la règle convenue, Mgr. Purcell répondit chaque fois aux arguments que le ministre protestant avait avancés dans la séance : ainsi il se trouvait contraint à une sorte d'improvisation continuelle, tandis que son adversaire pouvait à loisir disposer ses moyens d'agression. Plus d'une fois le Prélat se plaignit d'être ainsi lié, et de ne pouvoir sortir du cercle qu'il plaisait à M. Campbell de lui tracer ; de le voir attaquer à son aise presque toutes les croyances catholiques, sans qu'on sût quelle était la sienne propre. Mais la vérité triomphera toujours dans une discussion libre ; et quels que fussent les inconvénients signalés, elle se montra bientôt victorieuse dans la bouche de l'Evêque de Cincinnati.

Aux assertions de M. Campbell, au sujet de la pri-

Digitized by Google

mauté du Saint-Siége, Mgr. Purcell opposa d'abord les paroles de Jésus-Christ à saint Pierre : paroles si précises, qui indiquent si bien le pouvoir accordé par le Sauveur au prince de ses Apôtres. A la prétendue absence de chef suprême de l'Eglise pendant les six premiers siècles, il objecta de même les témoignages des Conciles et ceux aussi des premiers Pères, S. Irénée, S. Athanase, etc. « Si l'Eglise romaine a apostasié au onzième siècle, ajouta ensuite le Prélat, de quelle église s'est-elle donc séparée ? où était alors la véritable Eglise, puisqu'il n'en existait point d'autre à cette époque que l'Eglise catholique elle-même ? » A de tels arguments il n'y avait rien à répliquer, et M. Campbell se tut.

Venant ensuite aux 135 gros volumes que les catholiques, disait-on, étaient obligés de consulter, Mgr. Purcell répondit qu'ils avaient une règle de foi beaucoup plus simple, qu'elle se trouvait dans ce seul article du Symbole: *Je crois à l'Eglise catholique*. Cette règle répond en effet à tout : les catholiques la tiennent des Apôtres et de Jésus-Christ lui-même. « M. Campbell a dit, poursuivit le Prélat, que Dieu n'avait pu donner à l'homme une règle parfaite pour le préserver de l'erreur ; mais si Jésus-Christ, qui était infaillible comme Dieu, a pu rendre les douze Apôtres infaillibles (le ministre avait reconnu qu'ils l'étaient), pourquoi donc n'aurait-il pas pu perpétuer dans son Eglise ce privilége, tout aussi nécessaire aujourd'hui qu'au temps de son établissement ? »

La prétendue unité de foi protestante, basée sur l'interprétation de la Bible abandonnée à la raison individuelle, ne resta pas non plus sans réplique. « Quoi ! dit à ce sujet Mgr. de Cincinnati, on nous parle de l'unité des Protestants : nous savons bien ce que c'est que cette unité. A Dayton près d'ici, l'été dernier, un ministre épiscopalien, M. Allen, interdit à un ministre unitarien, M. Peabody,

Digitized by Google

de prêcher dans son église; et à Pottsville dans la Pensylvanie, un ministre unitarien étant mort, le ministre épiscopalien a refusé des prières pour ses funérailles. Voilà un échantillon de cette unité protestante ! Je ne puis mieux terminer ce discours, poursuivit Mgr. Purcell, que par une anecdote qui, je crois, est une réponse à bien des doutes et des reproches. Un Prêtre catholique et un protestant se promenaient ensemble; ils rencontrèrent un rabbin juif. « Nous voilà trois, dit le protestant, tous de différentes religions; qui de nous a raison ? — Je vais vous le dire, répondit le rabbin : c'est moi, si le Messie n'est pas venu; c'est le catholique, s'il est venu; quant à vous, qu'il soit venu ou non, vous êtes toujours dans l'erreur. »

Mgr. Purcell revenant un autre jour sur ce qui avait été dit au sujet de la Théologie de Liguori, mit sur le bureau les ouvrages du saint Evêque, et fit remarquer que dans la table des matières il ne se trouvait pas un seul mot de ce qu'en avait cité M. Campbell d'après Smith; puis il donna le volume à M. Biggs, professeur dans un séminaire presbytérien, et l'un des modérateurs, afin qu'il pût l'examiner et s'assurer de la vérité de ses assertions.

Enfin, aux actes de sévérité reprochés aux catholiques, l'Evêque de Cincinnati opposa la longue tyrannie exercée contre eux en Irlande. Les Annales de l'Europe au XVIe siècle auraient pu lui offrir bien d'autres exemples encore; mais tout ceci n'est qu'un accessoire de la discussion : elle fut close, de part et d'autre, par des assurances d'attachement au gouvernement du pays.

Telle est la substance de cette relation imprimée, que les deux orateurs certifient être substantiellement exacte : elle ne pouvait annoncer à qui était resté l'avantage de la discussion; mais la voix publique l'avait dit, sur les lieux, à l'époque même de ces débats. On s'apercevait sensiblement

Digitized by Google

alors que les auditeurs inclinaient du côté de l'Evêque; et les Protestants eux-mêmes semblaient désirer aussi son triomphe. Mgr. Bruté nous a appris que, contre leur ordinaire, les journaux qui affectent de ne point se mêler d'affaires religieuses, ou qui n'en parlaient auparavant qu'avec un certain préjugé de mépris pour les catholiques, s'étaient tous occupés de cette controverse, mais pour donner gain de cause au défenseur de notre Foi, et se moquer de son présomptueux agresseur. Nous avons eu entre les mains un assez grand nombre d'extraits de ces différents journaux; et nous avons été à même de nous convaincre, de nos propres yeux, de la vérité de ce qui nous a été rapporté.

On a donc lieu de penser que cette discussion n'aura point été inutile dans un pays où, à une opposition violente, semble succéder aujourd'hui un esprit moins défavorable au catholicisme. Admirons la conduite de la Providence, qui fait tourner à sa gloire les choses que les adversaires de sa Religion avaient méditées contre elle, et servir, quand il lui plaît, au triomphe de sa sainte cause la malice même de ceux qui s'efforcent vainement de la perdre.

Digitized by Google

MISSION DU TONG-KING.

Lorsque la Religion chrétienne s'établit jadis dans l'Europe, elle y trouva des obstacles de plus d'un genre; tous les moyens dont l'homme peut disposer furent mis d'abord en usage pour la combattre : les tyrans s'armèrent du glaive pour la détruire ; les philosophes entreprirent de l'avilir aux yeux des nations ; non content de répandre le sang des fidèles, on les diffama ; on les appela insensés , et l'on dit qu'ils rêvaient une félicité imaginaire. Leurs mystères religieux recélaient des crimes ; c'étaient des rebelles qu'il fallait punir , parce qu'ils résistaient aux lois de l'Etat. Car aux actes mêmes de la violence la plus éhontée il faut un prétexte ; et voilà pourquoi l'on s'étudiait à prouver que les chrétiens étaient dans une coupable erreur. De là toutes ces attaques de la science contre notre sainte Religion , et les immortelles apologies qu'elles motivèrent ; de là ces dialogues admirables , que des actes authentiques nous ont conservés , qui s'établissaient tout-à-coup entre un proconsul prêt à condamner , et le chrétien amené devant lui pour entendre l'arrêt de mort ; de là ces colloques animés qui changeaient pour quelques instants le tribunal du juge en une sorte de forum , où la vérité triomphait dans la bouche de ceux qui bientôt après allaient la sceller de leur sang.

Quelque chose de semblable se passe aujourd'hui dans ces pays lointains de l'Orient , où l'enfer lutte encore

Digitized by Google

avec toutes ses forces pour empêcher le règne de Dieu de s'établir. Nous avons vu le chef de l'empire annamite, tantôt, comme un tyran barbare, se plonger dans le sang des chrétiens; tantôt, persécuteur astucieux, à l'aide de quelques maximes empruntées à l'Evangile, s'efforcer, comme autrefois Julien, de réhabiliter le paganisme; tantôt enfin cherchant à arracher, par la violence des tourments, des aveux de prétendus crimes dont il importe à sa politique de charger ceux qu'il a résolu de perdre. A l'exemple de Min-Mênh, ses officiers aussi usent des mêmes ruses, se servent des mêmes moyens; comme lui ils veulent quelquefois avoir raison des chrétiens, à tout prix; ils essaient de prouver qu'ils ont tort, ils se prennent à controverser avec eux; et alors se renouvellent quelques-unes de ces scènes admirables, si fréquentes dans les annales de la primitive Eglise.

Vers la fin de l'année 1835, le mandarin lettré de Phû-Châu, au Tong-King, ayant appris d'un apostat que le diacre Jïen était instruit dans la Religion, et qu'il ne lui manquait plus qu'un degré pour parvenir à la dignité de maître (1), ordonna qu'on se saisît de lui; et l'ayant fait amener devant son tribunal, en présence de tous ses assesseurs, il lui parla de la sorte: « Tu passes, m'a-t-on dit, pour un docteur parmi les tiens; or comment, avec de l'esprit, peux-tu mépriser l'étude des lettres, et refuser de l'encens au grand Confucius? »

Le Diacre, après les révérences d'usage, et quelques précautions oratoires de politesse, répondit: « Non, mandarin, nous ne méprisons pas les lettres, mais ce n'est pas de Confucius que nous attendons notre science.

---

(1) Les Prêtres, au Tong-King, sont appelés *Maîtres de la Religion*

Digitized by Google

Combien d'hommes sont devenus savants sans connaître ce philosophe, ou sachant tout au plus son nom! Si notre encens ne fume pas sur ses autels, c'est que nous ne le prodiguons pas sans motifs : nous honorons la créature, mais nous n'adorons que Dieu. »

Le mandarin, qui trépignait sur son siége en entendant cette réponse, interrompt tout-à-coup le Diacre avec humeur : « Non-seulement vous n'honorez pas Confucius, mais vous n'honorez pas même vos parents : quel culte rendez-vous aux ancêtres? et comment une religion si contraire aux sentiments les plus naturels, peut-elle être la religion véritable? »

Le Diacre : « Point de religion, mandarin, où le culte des ancêtres soit mieux entendu que dans la nôtre. Nous n'honorons pas, il est vrai, nos pères, après leur mort, de la manière dont on le fait dans l'empire, c'est-à-dire par des sacrifices et des repas qui ne profitent qu'aux vivants et non plus à eux ; mais nous les honorons mieux pendant leur vie, leur prodiguant tous les soins que réclame leur état. Par le respect et l'obéissance, nous allégeons les infirmités de leur vieillesse ; et après leur mort nous leur faisons des obsèques convenables à leur rang et à leur fortune. Que si nous n'établissons pas des tablettes, c'est qu'il est absurde de croire qu'une âme toute spirituelle puisse venir se coller à un morceau d'ivoire ou de bois. Nous ne nous prosternons pas devant leur cadavre, parce que ce n'est plus qu'un vêtement dont ils se sont dépouillés... — Mais, riposta vivement le mandarin, on doit les honorer morts comme on les honorait vivants. — Ils devraient donc, répliqua le Diacre, remplir les mêmes fonctions que pendant leur vie : or, les disciples mêmes de Confucius font subir quelquefois aux restes de leurs ancêtres des traitements qu'ils n'eussent pas osé sans doute se permettre de leur vivant ;

Digitized by Google

est-il rare de voir un fils finir par transporter le corps de son père dans des lieux fort peu honorables, où il devient l'ignominieuse pâture des animaux carnassiers? Il y a donc tantôt excès, tantôt défaut, dans les honneurs que vous rendez aux ancêtres. »

Le mandarin qui, plein de confiance en ses lumières, avait voulu donner de la publicité à cette dispute, afin de faire briller ses talents devant un plus grand nombre de personnes, se trouva étrangement désappointé lorsqu'il s'aperçut de l'évidente supériorité de son adversaire. Confus à la vue de ses auditeurs, qui en grande partie déjà le tenaient pour vaincu, les yeux hagards et les traits altérés, il ne savait quelle contenance faire : deux fois il voulut parler, et deux fois sa langue embarrassée ne proféra que des sons inintelligibles. Forcément obligé de suspendre la dispute, il garda le silence pendant quelques instants, et après une ou deux bouchées de bétel, ayant repris ses esprits, il adressa un nouvel argument au Diacre.

« Quelque religion que l'on embrasse, dit-il, on doit viser à son bien-être ; le génie que l'on sert doit être bienfaisant et récompenser ses adorateurs ; c'est par l'état des serviteurs qu'on juge de la condition du maître : or, vous, sectateurs de Jésus, vous êtes les plus misérables et les plus insensés des hommes ; vous vous exposez à des persécutions et à des avanies de tout genre, pour courir après je ne sais quels fantômes. Quittez une folie si étrange ; reconnaissez la puissance des génies qui m'ont accordé 58 ans de vie, une fortune brillante, une place de mandarin distingué et des espérances flatteuses. »

Le mandarin parut si content de son argument, que tout son visage s'anima, ses traits s'épanouirent, il était rayonnant de joie.

Le Diacre, après de nouvelles politesses pour se faire

Digitized by Google

plus attentivement écouter, reprit la parole : « Mandarin, le Dieu que nous servons n'est point un Dieu ingrat ; la récompense qu'il promet à ses serviteurs n'est point une récompense frivole : c'est un bonheur qui ne doit pas durer quelques années seulement, mais toute une éternité. Ce bonheur, il est vrai, n'est pas ici-bas, parce que dans ce monde rien n'est stable : et certes, les temps où nous vivons en fournissent plus d'une preuve. Sur 140 mille hommes des armées du roi, moissonnés, nous dit-on, dans ces trois années de guerre, combien de mandarins ne sont pas parvenus à 58 ans ! combien sont morts à la fleur de l'âge ! combien d'autres dont la fortune a été renversée ! Avaient-ils manqué de respect aux génies ? Disons donc que ce n'est pas folie aux chrétiens de s'attacher bien peu à ce monde qui passe, pour aspirer à une récompense dans une vie qui n'est plus sujette aux changements. »

Le Diacre parlait ainsi fort librement ; le mandarin s'en trouva offensé : prenant donc un ton d'autorité, il voulut lui fermer la bouche par un argument qui était, à ses yeux, sans réplique.

« Que les Européens, dit-il, suivent la Religion de Jésus, à la bonne heure ; mais vous, Annamites, vous devez suivre celle de votre pays. Quitter la religion nationale pour en adopter une étrangère, c'est être mauvais citoyen ; je dis plus, c'est être rebelle et punissable, puisque c'est désobéir aux lois de l'Etat et à votre souverain, qui vous défend de suivre une autre religion que la sienne. »

« Notre Religion, répliqua le Diacre avec courage, n'est étrangère nulle part ; elle n'est pas circonscrite à un seul point de l'univers, elle s'étend partout ; elle est pour tous les peuples et tous les pays, parce qu'elle est de Dieu. Les rois les plus puissants du monde, les hommes

Digitized by Google

les plus savants la pratiquent. Vous nous blâmez de ne pas suivre la religion nationale ; mais quelle est cette religion ? Les lettrés ont la leur, la religion de Confucius ; mais elle n'est au fond qu'un pur cérémonial, elle ne traite que de la morale et des rits ; elle est muette sur ce qu'il nous importe le plus de connaître, ce que l'homme devient quand cette habitation terrestre se dissout. La religion nationale serait-elle celle des génies? mais chacun peut pour son génie prendre tel objet qui lui plaît ; c'est quelquefois un serpent, c'est un lézard ou une pierre : quel être raisonnable pourrait adopter un tel culte ? Nous sommes, dit-on, des rebelles, qui résistons aux ordres du roi. Mandarin, je n'avance rien ici qui ne soit connu de tout le monde : dans ces derniers temps de confusion et de trouble, où tant d'hommes ont oublié leurs devoirs, combien a-t-on trouvé de chrétiens parmi les rebelles ? y en a-t-il eu un seul parmi leurs chefs ? Une ordonnance prohibe notre Religion, cela est vrai ; mais le roi Gia-Long la permettait : voilà donc le fils en contradiction avec le père. Après tout, il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Mais le roi mieux informé, nous l'espérons, reprendra pour nous des sentiments de bonté, et il permettra de professer une Religion qui est faite pour procurer le bonheur des peuples. »

Tout le monde applaudit à cette conclusion, excepté le mandarin humilié : pour se venger, il ordonna à ses satellites de donner au Diacre 20 coups de rotin ; pour lui, il quitta assez précipitamment son tribunal, et alla, dans le secret de sa maison, cacher la honte de sa défaite.

La peine fut infligée à la rigueur; et le Diacre mérita qu'on dît de lui, par sa patience, ce que les Actes des Apôtres nous rapportent d'eux : « Ils sortaient de la présence de leurs juges, joyeux d'avoir été trouvés dignes de souffrir pour le nom de Jésus : » *Ibant gaudentes à*

Digitized by Google

conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati.

Tous ces détails sont extraits d'une Lettre de Mgr. de Castorie, vicaire apostolique de la mission du Tong-King. Il nous a paru piquant de rapprocher cette scène de celle du même genre qui s'est passée dans l'autre hémisphère, et que nous avons aussi racontée.

Extrait d'une Lettre de M. Borie, missionnaire apostolique au Tong-King, à MM. Aubestic, Villeneuve et Praviche, directeurs des séminaires de Tulle et de Limoges.

District du Bin-Ching, le 8 juin 1836

« Messieurs,

« Le Seigneur, qui dispose des événements de ce monde à son bon plaisir, n'a pas permis que la mission du Tong-King eût une crise aussi forte que celle de Cochinchine (1): des dénonciations ont eu lieu, des arrestations ont été faites, la Foi a été généreusement confessée devant les tribunaux; mais la consommation du sacrifice n'a pas été exigée. On a eu la consolation d'éviter le grand bruit, de pouvoir couper court à de plus grands malheurs, en faisant l'abandon de quelque argent dans les occasions

(1) On verra par la suite que cette crise s'est bien aggravée depuis que la présente Lettre a été écrite.

Digitized by Google

difficiles, sans cependant compromettre la conscience. Je vais continuer à donner, en peu de mots, un aperçu des principaux événements arrivés dans notre mission depuis une année.

« Le 19 juin 1835, un Prêtre nommé Dûng, son Diacre, des élèves de ce Père, et quelques autres chrétiens, en tout 32, furent arrêtés près de la capitale du Tong-King. On avait saisi le moment du saint sacrifice de la Messe, pour bloquer la maison où ils se trouvaient ; très-peu purent donc s'échapper. L'auteur et le meneur de cette affaire était un mauvais chrétien, ancien maire de Canton, qui voulait, à ce que l'on dit, se venger d'une injure qu'il avait reçue de la part du maire de ce lieu. Il est plus probable néanmoins que ce n'était-là qu'un prétexte, et que l'appât de l'argent l'aura porté à une pareille démarche ; car à peine eut-on fait les arrestations, qu'il fut question de rendre à la liberté, à prix d'argent, les personnes qui avaient été arrêtées. Le 6, Dûng, qui était resté inconnu dans la foule, fut délivré avec quelques personnes. Le Diacre et les autres chrétiens furent conduits chez le mandarin, qui leur fit donner des coups de rotin, et ensuite les interrogea sur notre sainte Religion ; mais le Diacre répondit avec tant de force, qu'il ferma la bouche à ses persécuteurs par la solidité de ses réponses. Cette affaire traîna pendant deux ou trois mois, après lesquels le mandarin, n'ayant pu obliger aucun des chrétiens à renier la Foi, se contenta de quelque argent et les renvoya. C'est ainsi que se termina cette affaire, qui, selon toutes les apparences, devait nous donner un assez bon nombre de martyrs ; mais les mandarins sont plus jaloux d'extorquer de l'argent, que de faire verser le sang du juste. Plus tard le dénonciateur a eu un procès, ensuite duquel on dit qu'il a été condamné à mort ou à l'exil.

« Vers la fin de septembre 1835, un catéchiste, nommé

Digitized by Google

Thuên, fut également arrêté : traîné devant les tribunaux, il confessa dignement la Foi qu'il avait prêchée pendant plus de quinze ans. Il était atteint de la fièvre quand il fut pris, il se trouva guéri comme par miracle dans le cachot. Après y être resté deux mois il fut congédié, s'estimant heureux d'avoir eu à souffrir pour l'amour de notre divin Sauveur.

« Un jeune enfant nommé Khâm, à peine âgé de 10 ans, allant à l'école, fut saisi par deux hommes qui voulurent l'obliger de dire si le Prêtre de la paroisse était chez ses parents. Les moyens de séduction ayant été inutiles, ils voulurent l'effrayer ; n'ayant pu en venir à bout, ils eurent la brutalité de le frapper, et lui donnèrent jusqu'à quinze coups de rotin : mais notre généreux enfant ne consentit jamais à dévoiler la retraite du Prêtre; il porta même la fermeté jusqu'à dire à ceux qui le tourmentaient : « Vous auriez la méchanceté de m'assommer de coups sur l'heure, que je ne consentirais jamais à dire où le Prêtre est caché. » Ces deux malheureux, honteux de se voir vaincus par un enfant, le laissèrent aller ; il courut aussitôt rapporter à ses parents ce qui lui était arrivé. Le Prêtre, nommé Dû, qui était effectivement caché chez eux, changea aussitôt de demeure, et l'affaire n'eut pas d'autres suites. Ces deux mêmes païens avaient déjà voulu plusieurs fois l'arrêter; depuis je n'ai pas ouï dire qu'ils l'aient tenté de nouveau. Le fait s'étant passé dans une paroisse de mon district, j'ai vu les parents du bon petit Khâm, et lui ai même donné une médaille.

« M. Jeantet, pro-vicaire de la mission, a été dénoncé et poursuivi à plusieurs reprises en 1835; une fois, entr'autres, il n'a échappé que par miracle. La maison où il habitait a été cernée ; mais comme on croyait le derrière de cette maison défendu par une haie de bambous im-

Digitized by Google

pénétrable, on ne fit pas de perquisitions de ce côté, et notre digne confrère fut assez heureux pour s'évader par cette haie même de bambous, dont la nécessité lui fit braver les fortes épines. Tous les Missionnaires de la province où se trouve la capitale du Tong-King ont été extrêmement gênés depuis quelques mois et le sont encore, surtout depuis la publication du nouvel édit de persécution du 2 février (1). Mgr. de Castorie, vicaire apostolique de la mission, est obligé de s'imposer aussi la plus stricte retraite. Pour mon compte, les 22 décembre 1835 et 10 mars 1836, je n'ai échappé que parce que j'étais indigne sans doute de porter une croix plus pesante, et qu'il a plu au Seigneur de se souvenir de son serviteur au jour de l'épreuve.

« Au milieu de tant de tribulations, quatre nouveaux confesseurs sont arrivés au Tong-King les premiers jours de janvier 1836: un R. P. Dominicain, pour la mission orientale du Tong-King; deux nouveaux Missionnaires, pour la mission de Cochinchine; et M. Gauthier, du diocèse de St-Claude, lequel va être associé à nos travaux.

« Au mois de mars 1836, le nouvel édit était à peine publié que des païens, ayant à leur tête le maire et chef de canton, se portèrent chez les religieuses d'un village près du collége de la province royale : ils arrêtèrent trois religieuses, les autres se sauvèrent à travers un réservoir voisin. On arrêta ensuite deux Pères de la maison de Dieu, qui se trouvaient dans ce village pour cause de maladie. Heureusement on put appeler au secours des détenus un homme puissant dans l'endroit, chez lequel se trouva fort à propos le neveu du mandarin de l'arrondissement :

---

(1) Voir ci-après, dans la Lettre de M. Retord, le précis de cet édit de persécution.

Digitized by Google

le chef du canton, effrayé de voir des gens du mandarin dont il n'avait pas pris les ordres, lâcha sa proie et se retira. Le lendemain le même chef de canton, dévoré de la soif de l'argent, bloqua la maison qu'habitaient M. Gauthier et quelques élèves; mais comme on s'en était défié, M. Gauthier et les élèves avaient veillé à leur sûreté. Je ne sais pas encore comment se sera terminée cette double alerte; mais elle a jeté l'effroi, et rend notre position extrêmement critique.

« Les séditions, tant au Tong-King qu'en Cochinchine, sont à peu près apaisées; mais maintenant ce sont des bandes de brigands qui portent la consternation en plusieurs endroits. Ces brigands sont venus quatre fois exercer leurs dévastations dans mon district : une fois ils ont brûlé le nombril à un avare usurier qui refusait de leur ouvrir son trésor ; il est mort des suites de ce supplice, quoiqu'il eût livré ses pièces d'argent, mais trop tard. La famine est grande dans les trois départements qui forment la province royale. C'est à l'extrémité du troisième de ces départements, que se trouve mon district. Le choléra a aussi fait son apparition, et je ne vois pas trop ce qui peut manquer encore à la série de nos misères.

« En voilà bien plus qu'il n'en faut pour vous exciter puissamment à prier pour l'Œuvre des missions, et à nous procurer quelques bons sujets pour cette Œuvre, si l'occasion s'en présente; mais il faudrait des Missionnaires chez lesquels l'amour de la Croix eût déjà pris racine jusqu'au fond de leurs entrailles. Priez le Seigneur de la planter lui-même dans le cœur de votre ami; et tâchez de lui obtenir une sainte mort, puisque son indignité s'oppose à ce qu'il soit appelé à de plus glorieux combats.

« Je suis . etc.

« Borie, *miss. apost.* »

Digitized by Google

Extrait d'une Lettre de M. Retord, missionnaire apostolique au Tong-King, à MM. les Directeurs du séminaire des Missions étrangères, à Paris.

Province de Ka-Koi, paroisse de Sou-Mienq, chrétienté de Tin-Che, 15 avril 1836.

« Messieurs et chers Confrères,

« L'année dernière la persécution se ralentissait un peu, et nous-mêmes, par intervalle, nous nous livrions assez tranquillement à l'exercice de nos fonctions; mais la colère de Min-Mênh n'était qu'endormie, et sur la fin de cette même année elle se réveilla plus terrible, ce semble, que jamais. Vous savez ce qu'il a fait subir de tortures à M. Marchand, comme il a ordonné qu'on lui brûlât la chair avec des tenailles rougies au feu, qu'on le découpât vivant par morceaux, comment enfin il a fait enfouir les restes de son corps dans la profondeur des mers, après en avoir tranché la tête pour la promener dans tous les marchés du royaume. Enfin il l'a fait piler, et jeter les cendres au vent. Or, cette épouvantable histoire répandit la terreur partout : quand cette tête sanglanté du martyr passa dans notre province, un frisson glacé saisit tous les cœurs; puis des espions, déguisés sous toutes les formes, parcoururent le pays dans tous les sens. Déjà les mandarins demandaient de nouveau aux chrétiens un billet d'apostasie, pour leur extorquer de l'argent; d'autres, à la tête de soldats nombreux, allaient faire le blocus de plusieurs villages : ainsi la terreur se répandait de proche en proche. Il est vrai que ce n'était pas nous que les mandarins recherchaient dans leurs blocus; leur but était de prendre,

Digitized by Google

jusqu'à la troisième génération, les parents des rebelles massacrés ou saisis dans la ville de Gia-Ding. Mais ce but et cette intention nous étaient alors inconnus. C'est pourquoi, lorsqu'on apprit que le mandarin de Phû marchait avec 300 hommes sur le village où je résidais, tous mes chrétiens furent dans des transes extrêmes. Cependant j'avais pris par avance mes précautions pour le moment du danger, et quelles étaient ces précautions ? écoutez... une tombe secrètement et profondément creusée sous terre. « Là, me disais-je à moi-même, là, sous terre, dans la demeure des morts, peut-être trouverai-je la paix que je cherche en vain parmi les vivants. » Donc, à l'approche du mandarin, je m'enfonçai subitement dans cette fosse, et disparus. Etendu dans la tombe, comme je fis une bonne méditation sur la mort et les vanités de la vie ! « Oh ! oui, me disais-je alors, cette vie n'est qu'une ombre légère, elle se flétrit avec ses rêves de bonheur, comme les feuilles de la vigne et du figuier. Aujourd'hui je suis étendu vivant dans le sépulcre, mais demain on m'y jettera et je serai mort. Il est donc bien vrai que cette vie n'est autre chose qu'un peu d'espace entre un berceau et une tombe, autre chose qu'un chemin fort court, dont des cyprès tracent les bords... Et toi, monde orgueilleux, qu'es-tu ? sinon un désert aride, où l'on jette sa tente en courant ; un vaste cimetière, où, de toutes parts, s'élèvent des cris de douleur aussi perçants que ceux de Rachel, où coulent des pleurs aussi amers que ceux d'Agar ou de la fille de Jephté... O mort ! toi seule es désirable : les insensés te regardent comme le voile qui couvre l'affreuse nuit du néant ; mais pour moi tu es le fanal de feu qui brille au bout de l'horizon du monde, pour m'introduire dans l'éternité.... O mort ! ils sont heureux les amis du Seigneur, qui s'endorment doucement dans tes bras : accompagnés de leurs bonnes œuvres,

Digitized by Google

comme de joyeux moissonneurs qui sont chargés des fruits de la moisson, ils se reposeront éternellement de leurs fatigues : *Beati mortui qui in Domino moriuntur* (1). »

« Telles étaient les réflexions que je faisais pendant mon séjour dans le sein de la terre ; mais après une demi-heure environ, je fus retiré de ce lieu lugubre : les craintes étaient dissipées, le mandarin et sa troupe étaient passés inoffensifs, et je sortis de mon tombeau plus vivant encore que jamais. Cependant, après cette alerte, un calme morne a régné pendant quelques jours : dans ma simplicité, je croyais que c'était la paix, et je recommençais à me mettre en campagne ; mais voilà que le 25 janvier 1836, le 6e jour de la nouvelle lune de l'année annamite, le roi, du fond de son sérail, a lancé un nouveau décret contre nous. Pour mieux dire, il a sanctionné une pétition de ses mandarins, contenant contre les Missionnaires européens les plus rigoureuses mesures. Après avoir rapporté toutes les calomnies imputées aux chrétiens, et dont on avait voulu, par la force des tourments, arracher l'aveu à M. Marchand, la pétition, transformée en décret, porte en substance : Que tous les ports seront interdits aux navires européens, à l'exception d'un seul ; que, dans ce port unique, une surveillance rigoureuse devra être exercée sur les étrangers qui viendraient trafiquer avec les Annamites ; que le nombre de ces étrangers qui descendront à terre, devra être limité par les mandarins ; qu'ils ne seront point perdus de vue dans leurs transactions commerciales, sans qu'il leur soit permis de se séparer, ou d'entrer dans aucune maison ; que leur trafic une fois fini, et leur nombre constaté le même qu'alors de leur descente à terre, ils seront reconduits à leur na-

(1) « Heureux sont ceux qui meurent dans le Seigneur. » *Apoc.* XIV, 13.

Digitized by Google

vire; que celui qui s'aviserait de se cacher, sera traité comme un malfaiteur, et puni de la peine capitale (1). Quant aux navires chinois, qui peuvent aborder partout, ils seront néanmoins visités à leur entrée dans un port annamite; que s'il s'y trouve un Européen soupçonné d'être prêtre, il sera saisi et mis à mort; que si l'Européen est évidemment un mercenaire, comme cela se rencontre quelquefois, il sera contraint de rester sur le vaisseau jusqu'à ce qu'il reprenne la mer. Les Prêtres européens saisis dans l'intérieur des terres, seront punis de mort; la même peine sera appliquée à ceux qui les cacheraient chez eux, et à ceux des officiers publics dans le territoire desquels un de ces Prêtres sera découvert, parce qu'ils seront censés n'avoir pas fait toutes les recherches nécessaires pour le saisir.

« Il va sans dire que cette pétition a été présentée au roi par les ordres du roi lui-même : c'est ici une jonglerie qui ne saurait tromper personne. Je ne sais cependant si ces mesures rigoureuses ont aggravé beaucoup notre position : elle n'eut été guère meilleure, sans doute, si l'on nous eût saisis auparavant; peut-être même plus d'un mandarin refusera-t-il de nous prendre, de crainte d'être puni pour nous avoir laissés pénétrer dans le territoire qu'il administre. Dans tous les cas, j'ai plusieurs retraites : ce sont des tombeaux qui m'attendent encore en divers endroits. Sans doute que mes confrères ont aussi les leurs, qu'ils ont pris toutes leurs précautions; du moins il est bien certain que, s'ils ne sont déjà ensevelis sous terre, ils sont tous dans des lieux obscurs et secrets, assez semblables à des tombeaux : c'est ce que m'appren-

(1) Cette peine capitale est la prison jusqu'à la mort, après laquelle les cadavres des détenus sont étranglés.

Digitized by Google

nent toutes leurs lettres. Les chrétiens, de leur côté, sont dans des angoisses cruelles ; il n'est sorte de vexations auxquelles ils ne soient sujets ; non-seulement ils ont tout à redouter des païens, mais souvent parmi eux, aussi, il se trouve bien des faux frères. De tous côtés ce ne sont donc que défiances, qu'appréhensions, que mort....

« Oh ! qu'il est triste le sort de l'Eglise annamite ! Assise sur les ruines de ses temples, comme autrefois le prophète Jérémie sur les ruines de l'infortunée Jérusalem, elle est faible, abattue, tremblante ; elle est chargée de chaînes, méprisée et haïe, en butte aux calomnies les plus affreuses. A ses côtés une foule de tigres furieux sont prêts à lui déchirer le sein, et déjà ils ont fait couler son sang ; mais ils n'en sont pas rassasiés. Sur sa tête, à chaque instant la foudre gronde ; sous ses pieds, l'enfer rugit ; devant elle, l'avenir est noir et la fait frissonner d'horreur. Voilà l'Eglise annamite aujourd'hui, telle que le roi Minh-Ménh l'a faite. Mais vous, mon Dieu, qui n'avez point laissé impuni autrefois le sang de vos Prophètes, ni les outrages faits à votre peuple, ni les blasphèmes lancés contre vous, vous tirerez vengeance du sang de vos Prêtres injustement répandu, et des persécutions suscitées contre votre Epouse : le feu de votre colère embrasera ce nouvel Assur ; vous lèverez contre lui votre bras terrible, pour le frapper, comme autrefois Madian et la pierre d'Horeb ; ou peut-être, et bien mieux encore, ô mon Dieu ! vous toucherez le cœur de celui qui vous persécute, car vous êtes le Dieu des miséricordes ; et alors nous dirons avec le Prophète : « Chantons des hymnes au Seigneur, peuples de la terre, parce qu'il a fait des choses magnifiques ; » *Cantemus Domino, quoniam magnificè fecit.*

« Donc je ne me décourage point ; que je vive ou que je meure, je suis à Dieu : il porte mon nom

Digitized by Google

écrit dans ses mains, il ne m'oubliera jamais. O espérance, que tu es douce dans l'exil! belle fleur, le fruit que tu produiras sera délicieux, puisque le parfum que tu répands est déjà si suave ici-bas. Il est vrai, les tribulations, les chaînes, la mort même peut-être me sont réservées; mais qu'importe, pourvu que je consomme ma course, et que je parcoure jusqu'à son terme la carrière que le Seigneur m'a destinée? Puisque notre divin Maître a été persécuté le premier, n'est-ce pas un honneur bien grand à ses disciples de l'être après lui? Le chemin du ciel est celui que Jésus a arrosé de ses sueurs et de son sang divin; et nous aussi nous devons, comme lui, l'arroser de nos larmes, et, s'il lui plaît, de notre sang. En attendant, dans ma profonde solitude, Jésus, Marie et les saints Anges me font habituellement compagnie; mes livres et ma plume charment mes loisirs; la prière et le saint Sacrifice sont pour moi une source d'ineffables consolations. Après tout, qui sait même s'il ne me sera pas donné de bientôt reprendre mes travaux apostoliques? car la persécution est comme la rage, elle n'est terrible que par moments.

« Quoi qu'il puisse du reste arriver, vivent les croix! mort aux plaisirs de ce monde! C'est là ma devise d'honneur, et le dernier mot de cette lettre.

« Retord, *miss. apost.* »

« Ma lettre était finie, mais voilà que la mort est venue me dicter un post-scriptum bien triste: M. Rouge n'est plus! il a été enlevé de ce monde à l'âge de 35 ans, après quelques jours seulement de maladie, à une journée de chemin de moi, et sans qu'il m'ait été donné de recevoir son dernier soupir! Hélas! de trois jeunes Mis-

Digitized by Google

sionnaires qui arrivâmes ensemble au Tong-King il y a à peine quatre ans, je suis le seul qui vive encore ! Combien de temps resterai-je ainsi debout entre les tombes de mes amis et de mes compagnons de voyage ? Dieu le sait: qu'il m'en arrive selon son bon plaisir; mais puis-je ne pas répandre quelques larmes, puis-je ne pas consacrer au moins quelques mots à la mémoire de mon ami ?

« François-Marie Rouge était né à Verchax, au diocèse d'Annecy en Savoie, le 24 avril 1801 ; il y fit ses premières études avec succès, se rendit ensuite au séminaire métropolitain de Chambéry où il resta deux ans, et fut fait diacre. Il vint au séminaire des Missions étrangères au commencement de l'année 1831 ; ce fut là qu'il fut promu à la prêtrise, et que nous fîmes connaissance. Bientôt après nous partîmes pour l'Orient, revêtus l'un et l'autre de ce beau titre de Missionnaire apostolique, plus noble mille fois, à nos yeux, que celui même des rois. Nous arrivâmes au Tong-King le 12 juillet 1832. A peine, du haut de la somme chinoise qui nous y transportait de Macao, eûmes-nous salué cette terre arrosée du sang des martyrs, qu'apercevant au loin et à l'extrémité de l'horizon les hautes montagnes qui séparent l'empire d'Annam du Laos, M. Rouge conçut le projet d'aller annoncer dans ces lieux sauvages la bonne nouvelle du salut. Sa résolution s'affermit encore lorsqu'arrivé auprès du Vicaire apostolique, il apprit que ces montagnes étaient peuplées d'hommes simples et bons (1), chez lesquels un Missionnaire pourrait avoir d'immenses succès. Il est vrai qu'il était difficile d'y parvenir à travers un pays rempli de brigands, et dans un temps de persécution ; il est

(1) Voir, dans le N° LI des Annales, le récit de la visite faite par Mgr. Havard aux habitants de ces montagnes.

Digitized by Google

vrai aussi que l'air de ces montagnes est insalubre, et les eaux si malsaines qu'un étranger est à peu près certain d'y trouver une mort bien prompte : mais qu'importe donc au Missionnaire, pourvu qu'il y fasse du bien, et qu'il gagne des cœurs à Dieu ? M. Rouge obtint ce qu'il demandait, et après avoir rendu à M. Suat, qui venait de mourir, les derniers devoirs, il partit pour se rendre aux montagnes. Toutefois il ne put pas aller bien loin, le feu de la persécution était trop vif ; il fut obligé de s'arrêter, de se cacher dans des souterrains, ou d'errer de village en village, pour éviter d'être pris par les païens.

« C'est ainsi que se passa le temps jusque vers la fin de l'année 1835. Le 8 novembre il arriva enfin dans les montagnes, et le 3 décembre au soir il n'était plus. Mais il eut le temps d'administrer bien des fidèles dans ces lieux sauvages, où existe déjà une chrétienté d'environ 500 âmes ; il eut le temps de faire même des conversions parmi les païens, dont beaucoup le vénéraient et le chérissaient déjà comme leur père. Sa maladie n'a duré que cinq à six jours, et elle a été l'occasion pour lui d'un redoublement de ferveur : la prière et de saintes lectures qu'il se faisait faire, en occupaient entièrement les instants. Son caractère ferme et résolu ne l'a jamais abandonné, et quand on venait le visiter il se relevait sur sa natte, parlant avec autant de gaîté que s'il eût été bien portant. Sa mort a été douce : il avait déjà cessé de vivre, que l'on pensait qu'il dormait encore ; c'était vraiment la mort du juste qui s'endort dans les bras du Seigneur ! Mais pour moi qu'elle est donc amère cette mort ! Ah ! donnez, donnez-moi du moins des lis et des fleurs pourprées, pour que je les répande à pleines mains sur la tombe de ce saint Prêtre, sur cette tombe ignorée, cachée avec soin dans un lieu solitaire, de crainte que le mandarin ne vienne exhu-

Digitized by Google

mer ses cendres et trouver, dans le tombeau d'un mort, une raison d'état pour persécuter les vivants !

« Voilà comme la vie des Missionnaires s'en va vite : ils passent comme le messager qui porte à pas rapides des nouvelles pressantes, comme la flèche qui fend l'air et tend à son but ; mais ce but c'est l'éternité ! M. Suat est mort il y a trois ans ; M. Mollin a péri sous les eaux d'un fleuve ; un Prêtre annamite a eu la tête tranchée ; M. Gagelin a été étranglé ; le P. Odorico est mort en exil ; M. Rouge a succombé sur les montagnes ; M. Jaccard meurt lentement dans un cachot ; M. Marchand!!!.... et voilà, je le répète, comme les Missionnaires passent vite!... Quels sont les hommes hardis qui viendront maintenant pour les remplacer; pour remplir, comme dans un jour de bataille, les vides de ceux qui tombent, et pour combattre avec ceux qui restent? Oh ! qu'il nous vienne donc de France des athlètes robustes, fervents et courageux : ils trouveront du travail ici, et un terrein immense à défricher ; ici, des travaux, des fatigues, des croix, des périls et aussi la mort ; mais qu'est-ce que tout cela quand il s'agit de gagner des âmes? Oh ! oui, qu'ils viennent : les fils de lumière seraient-ils moins braves que les enfants de ténèbres?... Voyez, voyez les amants de la fortune, qui, pour acquérir un peu d'or, sillonnent dans tous les sens la surface des mers ; craignent-ils la mort ? Voyez les candidats des sciences, qui, pour l'ambition d'un vain nom, se livrent à d'immenses travaux ; redoutent-ils la fatigue ? Prêtres de Jésus-Christ, que craignez-vous encore ? vous arracher aux embrassements de vos amis et de vos parents? Ah ! cette considération charnelle n'arrêta point jadis Maupertuis et Clairaut, quand ils résolurent d'aller sur les glaces du pôle mesurer un degré terrestre; ni La Condamine et Bouger, quand ils allèrent sous le ciel brûlant de la ligne constater l'élévation de l'équateur ;

Digitized by Google

ni Richer et Le Gentil, qui partirent, le premier pour Cayenne, afin d'étudier les constellations australes; et le second pour l'Inde, où il attendit neuf ans le passage de Vénus sur le soleil, sans pouvoir cependant jouir de la vue de ce phénomène qui lui fut dérobé par des nuages. Non, le Prêtre ne doit rien craindre de toutes les misères de la terre, de toutes les privations de la vie; lumière du monde, il faut qu'il l'éclaire à tout prix. Et quelles immenses plages de ce monde sont plongées encore dans les ténèbres! Qu'elle est grande l'Océanie avec toutes ses îles, la Chine et tous ses royaumes tributaires, le Thibet et ses hautes montagnes, l'Inde et ses trente-trois provinces, l'Afrique avec ses déserts, l'Amérique avec ses forêts! Qu'il est grand encore le monde païen, l'empire du prince de la nuit!.... On sent ses reins frémir en pensant à tant d'âmes qui tombent à chaque instant dans les enfers!... Prêtres de Jésus-Christ, les méchants nous ont dit en face que nous avions dégénéré de la vertu de ceux qui nous précédèrent; eh bien! prouvons à tout l'univers, par nos actions héroïques, qu'ils en ont bassement menti.

« Mais avec les ouvriers il faut que les secours s'accroissent, que les fidèles redoublent leurs prières, que leurs aumônes aussi se multiplient. Les catholiques auraient-ils moins d'ardeur pour étendre le royaume de Dieu, que les sectaires n'en ont pour propager l'erreur? Les sociétés bibliques amassent l'or; elles le donnent à pleines mains à des ministres qui s'en vont sur le bord des rivières fréquentées, là où il y a des vaisseaux qui abordent, où ils peuvent établir des comptoirs, avec de belles maisons pour eux, leurs femmes et leurs enfants. Nous, nous allons seuls, dans l'intérieur des terres les plus reculées; dans les royaumes où règne la paix, comme dans ceux où gronde le tonnerre des persécutions : mais eux ils travaillent pour la terre; nous, nous travaillons

Digitized by Google

pour le ciel. Nous nous exposons volontiers aux chaînes, aux prisons, à la mort et aux supplices ; et si nous demandons quelques secours, ce n'est pas pour augmenter les commodités de la vie, nous n'en voulons point, c'est pour nous transporter jusque sur le champ de bataille, c'est pour soutenir des âmes faibles qui périraient ; c'est pour les racheter de l'apostasie, pour subvenir à ces besoins indispensables, qui sont la malheureuse condition de tous les hommes. Qu'importe, après cela, que la mort éclaircisse nos rangs, que les Missionnaires meurent jeunes pour la plupart? Prêtres et fidèles, redoublons d'ardeur ; n'est-il pas bien consolant de sauver des âmes? n'est-il pas bien glorieux de contribuer à l'œuvre de Dieu même, et à l'accomplissement de son immortelle promesse? « Il faut que l'Evangile du salut soit prêché par toute la terre !!! »

Les nouvelles reçues du Tong-King depuis la précédente Lettre, sont bien affligeantes : non-seulement la persécution continue, mais le joug de fer qui pèse sur les malheureux chrétiens, s'appesantit de plus en plus. On a écrit de Macao, à la date de juillet 1837, aux Directeurs du séminaire des Missions étrangères à Paris, que deux Missionnaires, MM. Marette et Cornay, venaient encore d'être arrêtés au Tong-King. On conservait quelque espoir, il est vrai, de délivrer le premier moyennant une forte somme, avant que la nouvelle de son arrestation fût parvenue aux oreilles du roi; mais pour M. Cornay, Minh-Mênh était déjà instruit de son arrestation, et il avait donné l'ordre de le conduire à la ville royale, où

Digitized by Google

une mort certaine paraît l'attendre. On a tout lieu d'appréhender que les premières nouvelles que l'on recevra ne nous apprennent la consommation de son martyre.

Une autre circonstance bien triste vient aggraver encore une situation qui est déjà si déplorable. M. Legrégeois, procureur des missions étrangères à Macao, avait fait embarquer sur un navire chinois, au mois d'avril 1837, un assez grand nombre d'effets et quelque argent, destinés aux missions persécutées; livres, ornements, correspondance, vin pour la Messe, tout est devenu la proie des voleurs. C'est la seconde fois qu'un désastre pareil arrive; de telle sorte que l'on ne sait plus à qui se confier, ni quelle voie employer pour faire passer quelques secours aux chrétiens de l'empire annamite. Les moyens de communication avec les pays placés sous la domination de Minh-Mênh deviennent de plus en plus rares, difficiles, et les Missionnaires qui s'y trouvent ne peuvent envoyer des courriers jusqu'à Macao. Les voilà exposés à manquer totalement de vin pour la Messe, et à être privés, ainsi que les pauvres chrétiens persécutés, de la dernière consolation qui leur restait du moins dans leur affliction, à manquer du *pain des forts* et du *froment des élus*, alors qu'ils se trouvent dans un si grand besoin d'être fortifiés par cette nourriture céleste.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que nous sollicitons, avec plus d'instances que jamais, les prières des Associés de l'Œuvre en faveur de ces missions désolées; le court exposé que l'on vient de lire le dit assez. A moins d'avoir un cœur de bronze, qui ne se sentirait ému et tout disposé à supplier le Père céleste de faire reposer sa colère, et d'écouter enfin la voix de son infinie miséricorde?

On ne saurait croire jusqu'où va la cruauté de Minh-Mênh depuis quelque temps; elle s'exerce sur les membres mêmes de sa famille : naguère encore il a fait mettre à

Digitized by Google

mort son propre frère, sous prétexte d'avoir favorisé le parti des révoltés de Saigon (1); mais, dans le vrai, par le désir seul de se délivrer de la crainte où il était d'être détrôné un jour par ce prince.

Du reste, si, pour des motifs que nous adorons sans les comprendre, le Seigneur permet tous ces attentats, s'il continue à châtier ses fidèles et à éprouver ses serviteurs, sa justice commence aussi à se faire sentir à l'auteur de tant de crimes. Certes, elle ne le surprend pas à l'improviste, plus d'une fois on lui avait mis devant les yeux les exemples de ses prédécesseurs, qui, après s'être montrés ardents persécuteurs des chrétiens, avaient tous péri misérablement. Voilà que le tour de Min-Mênh est venu; la main de Dieu s'appesantit sur lui d'une manière visible: ses deux fils aînés viennent de mourir subitement; dix-huit barques, chargées des tributs du Tong-King, ont éte submergées avec tout leur équipage; le plus cruel ennemi que notre sainte Religion eût parmi les mandarins se trouvait sur l'une de ces barques, son cadavre a été retrouvé sur le rivage à demi-dévoré par les poissons; six autres barques de S. M. cochinchinoise ont sombré près du port, ou dans le port même de Touranne: en même temps une maison attenante à son palais devenait la proie des flammes. Aussi ce roi, qui se plaît à se faire nommer le Fils du Ciel, ne sait trop que penser de tous ces malheurs; la mort imprévue de ses deux fils aînés, surtout, l'a affecté jusqu'au point de troubler sa raison pendant trois à quatre jours....

Telle est la substance d'une Lettre écrite par M. Régé-

---

(1) Voir, à ce sujet, la Lettre de Mgr. Taberd, vicaire apostolique de Cochinchine, insérée dans les Annales, N° XL, p. 608 et suiv.

Digitized by Google

reau, pro-vicaire de la mission de Cochinchine, qui se trouve actuellement à Pulo-Pinang, et adressée à M. Borel, négociant à Batavia, le 6 juin 1837.

La même Lettre annonce que l'on était toujours sans nouvelles de Mgr. Cuénot; on savait toutefois qu'il se portait bien (1).

Voici le dernier relevé de l'administration des sacrements dans le vicariat apostolique du Tong-King, qui soit parvenu à notre connaissance : c'est celui de l'année 1835.

Enfants de chrétiens baptisés, 8,300. — Enfants de païens baptisés en danger de mort, 1,224. — Adultes baptisés, 321. — Confessions, 136,301. — Communions, 66,844. — Viatiques, 1,281. — Extrêmes-Onctions, 2,918. — Mariages bénits, 595. — Confirmations, 2,764. — Ainsi, malgré la continuation de la persécution, le nombre des chrétiens administrés et celui des conversions ont été à peu près les mêmes que la précédente année.

Copie d'une Lettre de M. Miche, missionnaire apostolique, à Mlles Duguiny, à Nantes.

Pulo-Pinang, 15 février 1837.

« Permettrez-vous à un pauvre exilé, qui se voit à 5,000 lieues de sa patrie, de faire trève un moment avec

---

(1) Mgr. Cuénot est coadjuteur du Vicaire apostolique de la Cochinchine.

Digitized by Google

la langue barbare qui l'occupe, pour se procurer le plaisir de s'entretenir un instant avec vous? L'occasion qui se présente est si belle, que je ne pourrais la négliger sans encourir de justes reproches, et surtout sans me rendre coupable d'ingratitude à votre égard.

« La lettre de M. Grandjean, datée du mois de novembre 1836, vous ayant annoncé notre prochain départ de Pulo-Pinang pour Macao, vous nous croyez, sans doute, arrivés au terme de notre course, peut-être même dans nos missions; il n'en est rien : nos prévisions sur la difficulté d'entrer à Macao, n'étaient que trop bien fondées.

« Lassés de rester dans l'inaction à Pulo-Pinang, nous nous étions embarqués le 22 novembre sur un grand navire portugais; nous partîmes à 4 heures du soir, et à 6 nous étions déjà échoués. Nos conducteurs, marins innocents, qui naviguaient à la bonne aventure, eurent l'adresse de nous jeter à la côte en sortant du port; fort heureusement pour nous, le navire s'enfonça dans la vase, sans éprouver aucun choc : s'il fût tombé sur des rochers, ou seulement sur du sable, le naufrage eût été inévitable. Nous restâmes ainsi cinq jours embourbés; on déchargea tous les canons dans des sampans, pour alléger le bâtiment; des chaloupes remplies de rameurs nous remorquèrent, et la brise enflant nos voiles, toutes ces forces réunies nous délivrèrent de ce mauvais pas. Le 5 décembre, nous débarquâmes à Syncapour.

« C'est là qu'un fâcheux contre-ordre vint suspendre notre voyage : on nous remit en cette ville des lettres récemment arrivées de Macao, qui nous enjoignaient de ne pas aller plus loin. Pour comble de disgrâce, notre commandant fut assez peu généreux pour profiter de nos revers, en exigeant le prix de la traversée comme

Digitized by Google

si nous l'eussions faite tout entière ; et il fallut subir ce trait de rigueur, en déboursant mille francs pour un voyage de dix jours. Outre la défense qui nous était faite de nous diriger vers la Chine, une lettre de notre Procureur annonçait à M. Grandjean qu'il resterait agrégé à la mission de Siam, parce qu'il lui était impossible de pénétrer au Tong-King, sans compromettre les Missionnaires qui y exercent leur ministère en secret. Ce fut là une nouvelle bien peu agréable pour ce cher confrère : il avait donné ses affections au poste qui lui avait été primitivement destiné, et il s'en voyait éloigné, pour entrer dans une autre mission où, à la vérité, il y a moins de danger et plus de liberté, mais aussi où les travaux des Prêtres les plus zélés et les plus laborieux sont souvent stériles. Dans ces contrées, on donne aux Siamois le nom d'*inconvertissables* ; expression qu'il ne faut pas, sans doute, prendre à la lettre, car ce serait faire injure à la grâce du Seigneur qui est toute-puissante ; toutefois, l'Evangile trouve bien des obstacles chez cette nation. Ces obstacles consistent dans l'autorité puissante qu'y ont les talapoins (ce sont les prêtres du pays), et surtout dans l'indolence et la lâcheté des Siamois : rien ne touche, rien ne remue ces cœurs insensibles. Le trait suivant peut les peindre au naturel. Un ancien Missionnaire ayant un jour prononcé devant ces hommes un discours éloquent et pathétique, qu'il s'attendait à voir couronné d'un succès merveilleux, voulut savoir quelle impression il avait produit ; en conséquence il interroge un de ses auditeurs, et lui demande ce qu'il avait remarqué de plus frappant dans sa harangue : « J'ai remarqué, répondit le stupide Siamois, que le prédicateur a le nez un peu trop long ; » c'est là tout ce qui avait fixé son attention. Un autre, interrogé

Digitized by Google

après celui-ci, avait admiré les boutons de sa soutane: jugez par-là du caractère de ce peuple.

« Six semaines après notre arrivée à Syncapour, M. le Pro-Vicaire de la Cochinchine, réfugié à Pinang depuis la persécution, ayant appris que je ne pouvais pénétrer dans ma mission, me rappela auprès de lui, pour apprendre la langue annamite. Je m'embarquai le 14 janvier, pour revenir sur mes pas. MM. Grandjean et Guillou, qui devaient partir six jours après, le premier pour Siam, et le second pour le Camboge, me reconduisirent jusqu'au navire, et nous nous quittâmes pour ne plus nous revoir dans ce monde.

« Le 16 janvier, nous arrivâmes devant Malaca, où l'on devait déposer la moitié des passagers. Nous luttâmes pendant 24 heures contre le vent, pour entrer dans la rade, et il ne nous fut pas possible d'en approcher plus près que de deux lieues; alors nous mouillâmes en pleine mer, à l'entrée de la nuit. Brûlant de voir cette ville devenue si célèbre par les prédications de saint François Xavier, je ne pus remettre mon débarquement au lendemain; une barque nous ayant accostés, j'y descendis à la hâte, et je me dirigeai vers le port avec six rameurs malais, dont je ne tardai pas à me défier. Les lumières des maisons de la ville, ainsi qu'un grand phare allumé au haut d'une tour, me paraissaient comme un point de mire vers lequel il fallait nous diriger, et je m'apercevais que mes conducteurs s'écartaient de ce but et me conduisaient à l'écart vers une forêt: de sinistres pensées s'élevèrent dans mon esprit, et je soupçonnai quelques mauvais desseins de la part de ces hommes d'une férocité sans exemple, et qui assassineraient un étranger s'ils étaient sûrs de trouver dix sous sur lui. Alors je me levai sur la barque, et leur dis de marcher vers le centre de la ville, ou de revirer de bord sur-le-

Digitized by Google

champ pour me reconduire au navire : « Père, me dit leur chef, n'ayez pas peur, nous irons où vous désirez; mais il faut faire ce circuit, pour éviter les rochers que le reflux a laissés à découvert entre nous et ces lumières. En effet, quand nous fûmes près du rivage, je vis qu'ils avaient raison; ils remontèrent vers le lieu que je leur avais indiqué. Lorsque je mis pied à terre, je me vis dans un autre embarras : je voulais me rendre chez deux Missionnaires portugais qui ont leur résidence à deux milles du port : comment parvenir à ce terme au milieu des ténèbres de la nuit, dans une ville dont j'ignorais la langue? mes Malais pouvaient me conduire, mais ce sont là de ces guides qui ne rassurent guère, surtout dans des routes obscures, percées à travers une forêt. La Providence vint à mon aide : un jeune chrétien, entendant le bruit des rames à cette heure indue, s'approcha de nous; je lui adressai la parole en français, mais j'attends encore sa réponse; je lui parlai malais, et il resta muet; enfin je balbutiai comme je pus quelques mots de mauvais portugais, et j'eus le bonheur d'être compris. Dès que ce bon jeune homme vit que j'étais prêtre, il prévint mon désir, et s'offrit gracieusement pour me conduire : inutile de vous dire qu'il fut pris au mot, sans cérémonie aucune; je payai mes Malais, et nous partîmes.

« Je ne puis vous dire, Mesdemoiselles, quelles pensées roulaient dans mon âme, quels sentiment agitaient mon cœur, en m'acheminant lentement sur les pas de mon guide, le long des rues sombres et silencieuses de Malaca, ville autrefois si florissante et presque toute chrétienne, et maintenant condamnée à n'être plus qu'une ombre d'elle-même. Je foulais cette même terre que l'Apôtre des Indes avait arrosée de ses sueurs; je me voyais dans cette cité qu'il avait parcourue tant de fois une clochette à la main, appelant à ses prédications le

Digitized by Google

peuple nombreux qui circulait dans son enceinte. A la place de l'habitation des enfants de la Foi, je ne voyais plus que de misérables cabanes de feuillages remplies de Chinois ; des bougies allumées devant le tableau qui représente et leurs dieux et leurs ancêtres, m'annonçaient que le culte du vrai Dieu avait disparu de ces lieux, pour faire place à celui du démon. A travers l'obscurité, et à la faveur de la pâle lueur que les lampes projetaient sur nos pas, mon guide me montrait près de nous, ici, le lieu où le Saint avait sa demeure ; là, les restes vénérables de la chapelle antique où ce digne Apôtre célébrait les saints Mystères, et nourrissait ce peuple de sa vivifiante parole. Ces ruines se voient encore tout près du temple et au milieu du cimetière des Protestants. Ils ont envahi ces débris, comme pour avoir un témoignage de plus des siècles passés qui élève ici la voix contre eux, et qui atteste que la vérité est chez nous seuls, et qu'elle y était au moment même où ils se séparaient de nous. Tout rempli de mes tristes réflexions, je me vis à la porte des Pères portugais, lorsque je croyais n'avoir fait encore que quelques pas. Ils me reçurent avec cordialité, me firent voir la ville le lendemain ; puis je les quittai pour me rendre à Pinang, où je suis arrivé le 25 janvier, en bonne et parfaite santé.

« Je me livre maintenant à l'étude de la langue annamite, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de m'ouvrir la porte de ma mission. C'est une étude qui ne présente que des épines, et nul attrait à quiconque connaît la beauté et la richesse des langues européennes. Il m'a fallu commencer, non pas, comme vous le pensez peut-être, par l'alphabet, mais par la gamme. Les Cochinchinois ont six tons dans leur langage, dont les uns ont tant d'affinité avec les autres, que ceux qui ont déjà l'intelligence des mots ne comprennent pas ceux qui parlent, et ne peuvent se

Digitized by Google

faire comprendre eux-mêmes qu'après un long exercice, et avec l'attention la plus minutieuse. Pour peu qu'on change le ton d'un mot, la phrase est inintelligible ou ridicule. Mgr. Bruguières, parlant un jour devant une assemblée de Siamois (leur langue a aussi ses tons différents), voulant leur dire de faire beaucoup de bonnes œuvres, que ce seraient autant de fleurons ajoutés à la couronne que Dieu leur réserve dans le ciel, manqua le vrai ton du mot *fleuron;* et ses auditeurs comprirent que s'ils faisaient le bien, Dieu leur donnerait des pates de canard dans l'autre vie. Voilà les bévues qui tombent nécessairement de la bouche de tout Missionnaire qui commence sa carrière; toutefois on sait ici nous pardonner ces fautes, qu'on regarde comme bien naturelles dans des étrangers.

« On m'assure que dans quatre ou cinq mois je pourrai confesser et catéchiser; je désire que la prophétie s'accomplisse, et je prie le Seigneur de m'aider de ses divines lumières : c'est pour sa gloire qu'après avoir instruit les autres, j'ai traversé les mers pour venir ici me constituer l'écolier de ceux mêmes que je devrai nourrir plus tard du pain de la parole de vie; vienne le moment, et j'en bénirai le Ciel.

« Quoique la persécution soit toujours dans son intensité, et que des édits plus sévères que les premiers aient été lancés, je crois néanmoins que des jours plus sereins pourront succéder bientôt aux ouragans furieux qui désolent la pauvre Cochinchine : Dieu s'est enfin levé, il a entendu les cris de détresse poussés par les enfants que son Fils a rachetés au prix de son sang, et déjà sa main s'est appesantie sur l'ennemi de son nom. »

Ici M. Miche rapporte ce que nous avons déjà vu des divers malheurs survenus coup sur coup au roi de Cochinchine, puis il ajoute :

Digitized by Google

« Il est bien difficile de ne pas voir du surnaturel dans tant de désastres tombant inopinément sur le même homme, au moment où il a encore les mains rouges et fumantes du sang de l'innocence. On dit que Minh-Mênh a été tellement atterré par ces revers, qu'on a cru pendant trois jours qu'il avait complètement perdu l'esprit. Comme Saul terrassé sur le chemin de Damas au moment où il ravageait l'Eglise, ce prince verra-t-il les écailles tomber de ses yeux? C'est le secret de Dieu. L'adversité est le chemin de la grâce et du bonheur, pour les âmes humbles qui ont le courage de confesser qu'elles ont fait fausse route; mais aussi elle aveugle, elle aigrit souvent davantage les orgueilleux qui ne se fient qu'à eux-mêmes, et qui attendent que leur ruine soit consommée et sans ressource, pour lever les yeux vers celui qui pouvait seul leur prêter une main secourable, et qui ne les frappait que pour les éveiller. Prions Dieu que cette tourmente tourne à sa gloire, et qu'il nous dirige nous-mêmes dans le chemin qui conduit à l'éternelle paix.

« Je suis, etc.

« Miche, *miss. apost.* »

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES DES MISSIONS.

Le vif intérêt qui s'attache aux missions de l'Océanie fera accueillir avec plaisir les détails suivants. M. François-d'Assise Caret, dont nous avons annoncé l'arrivée en Europe, s'est rendu à Rome pour les affaires de sa mission: il a été reçu avec empressement par les divers membres du Sacré-Collége, et par le Saint-Père avec une bonté toute particulière. M. Caret avait apporté avec lui une des idoles adorées autrefois à Gambier; Sa Sainteté en a agréé le don, et donné ordre de la placer dans le musée de la Propagande, à la suite de celles de l'ancien paganisme. Le Missionnaire ayant dit ensuite au Saint-Père que les habitants des îles Gambier étaient ses enfants nouveau nés: « Oh ! oui, a répondu le souverain Pontife avec émotion, je suis leur père, et je les bénis, ces chers fils, de toute l'affection de mon cœur. » Sa Sainteté savait déjà que le roi de ces îles, aujourd'hui chrétiennes, avait pris au baptême le nom de Grégoire: « Je veux, ajouta-t-elle, qu'on lui donne le portrait de saint Grégoire, et celui de Grégoire XVI aussi. » Elle commanda ensuite qu'on fît exécuter un costume à l'orientale pour le roi Maputéo, un autre pour la reine, et un troisième pour Matua, ce chef que nous avons vu si zélé pour la conversion de ses compatriotes. Parmi les autres cadeaux destinés à la mission, se trouve une statue de la Sainte Vierge, en bronze doré et d'un beau travail.

Le dimanche qui a suivi l'Epiphanie, il y eut au collége de la Propagande, suivant l'usage, un exercice aca-

Digitized by Google

démique dans lequel les élèves des diverses nations qui s'y trouvent récitèrent une composition relative à la fête, chacun dans la langue de son pays. On compta en cette occasion 43 idiômes divers; M. Caret fit entendre la langue des peuples qu'il a évangélisés. « J'ai récité par obéissance, écrivait à cette époque le Missionnaire, une petite composition que j'avais faite dans la langue de nos sauvages, après l'avoir fait précéder d'un petit préambule en français sur la mission de Gambier : Dieu a bien voulu rendre ce peu de paroles intéressantes pour tout l'auditoire. » M. Caret compte repartir incessamment pour l'Océanie, avec cinq ou six Prêtres de sa Congrégation; quatre autres l'ont précédé, et sont partis de Bordeaux vers la fin de décembre pour se rendre à Valparaiso, et de là dans les îles.

Le capitaine Vaillant, commandant de la *Bonite*, de retour de son voyage autour du monde, a fait, dit-on, au ministère français un rapport dans lequel il parle avec éloge du bien que font les Missionnaires, des services qu'ils rendent aux navigateurs, et de ceux qu'ils pourraient rendre aussi aux sciences et au commerce. Aux îles Sandwich, M. Vaillant a réclamé pour les Prêtres catholiques, si arbitrairement expulsés; à Macao, où il a résidé quelque temps, il a eu de fréquents rapports avec les deux maisons de Missionnaires français qui y résident : ceux-ci lui ont été utiles en tout ce qui a dépendu d'eux; et il a voulu leur laisser un témoignage de reconnaissance, en faisant présent d'une pendule à chacun de leurs éta-

Digitized by Google

blissements. A Pinang, il a visité le collége, et a été agréablement surpris d'entendre un des élèves chinois lui adresser un compliment en latin.

On apprendra avec intérêt que le vide laissé dans les missions du Levant, par la mort de feu Mgr. Auvergne, vient d'être rempli. Le Saint-Père a confié les importantes fonctions de Délégat à Mgr. Joseph-Ange de Fasio, évêque de Tipase, avec le titre de Vicaire apostolique d'Alep. Le Prélat avait été premièrement nommé Coadjuteur de la mission d'Agra; il se trouve actuellement en Egypte, d'où il ne tardera pas de se rendre à son nouveau poste.

Une Lettre de Mgr. Loras, datée de la Nouvelle-Orléans, le 29 décembre 1837, annonçait son départ très-prochain pour l'Europe; et au moment où paraîtra ce cahier, le nouvel Evêque de Dubucque sera sans doute arrivé en France. Dubucque est une jolie petite ville qui n'a que quatre ans d'existence, et qui compte déjà mille catholiques; elle est à 600 lieues de Mobile, où Mgr. Loras était Grand-Vicaire; elle est placée sur la rive droite du Mississipi et sur les bords mêmes de ce fleuve. Le territoire de Wiscoussin, qui forme le nouveau diocèse, est plus grand que la France entière; il y a une petite église et un Prêtre. Le Prélat porte ses regards avec confiance sur l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Digitized by Google

Le docteur Clancy, coadjuteur de Mgr. England, évêque de Charleston aux Etats-Unis, vient d'être nommé par Sa Sainteté Vicaire apostolique de la Guyane britannique, avec le titre d'Evêque d'Oriense. Tout est à créer dans cette vaste mission, qui comprend toutes les possessions anglaises dans cette partie de l'Amérique méridionale. Demerary, capitale de la colonie, possède une petite église : le nombre précis des catholiques qui y résident nous est encore inconnu.

Les missions catholiques de la Nouvelle-Hollande prennent de consolants développements : trois Missionnaires ont fait voile il y a peu de temps pour la Nouvelle-Galle du sud, et six autres doivent partir sous peu. Nous aurons occasion de parler dans la suite, d'une manière plus détaillée, de ces missions, qui jusqu'à présent ont été à peu près inconnues.

On a reçu la nouvelle de l'heureuse arrivée à Pondichéry, le 24 octobre dernier, des cinq Missionnaires Jésuites partis de Bordeaux le 7 juillet : quatre d'entre eux, ayant pour supérieur le R. P. Bertrand, sont destinés pour la mission du Maduré ; le cinquième, le P. Boulogne, attaché à celle de Calcutta, s'était déjà embarqué sur un navire se rendant au Bengale. Mgr. Bonnand, évêque de

Digitized by Google

Drusipare, supérieur de la mission de Pondichéry, a fait l'accueil le plus cordial à tous ces hommes apostoliques, qui se sont mis de suite à l'étude de la langue du pays. Ils se proposent de séjourner trois ou quatre mois à Pondichéry avant de se rendre au Maduré, qui en est éloigné d'environ 80 lieues. Le souvenir des anciens Jésuites n'est point éteint dans ces contrées; aussi l'arrivée des nouveaux Missionnaires a-t-elle été pour les chrétiens indigènes un véritable sujet de joie.

Une Lettre de Mgr. le Vicaire apostolique de l'Océanie orientale, insérée au N° LVI des Annales, annonçait la perte qu'il avait faite de l'un des Prêtres qui l'accompagnaient : le P. Bret était mort dans la traversée des Iles Canaries à Valparaiso. Pour réparer cette perte, et accroître le personnel peu nombreux encore de cette intéressante mission, la société des Prêtres Maristes, auxquels elle est confiée, compte faire partir bientôt de nouveaux Missionnaires, dont le nombre sera, à ce qu'il paraît, de quatre, et trois Frères. Au moyen de ce renfort, ils espèrent pouvoir établir une maison de procure sur les côtes de la Californie : cet établissement est indispensable pour entretenir des relations avec l'Europe.

Vers la fin du mois de janvier dernier, un Vicaire apostolique s'est embarqué à Portsmouth en Angleterre,

Digitized by Google

vec trois Ecclésiastiques, pour le cap de Bonne-Espérance Tant que cette colonie appartint aux Hollandais, ils ne permirent point à un Prêtre catholique de s'y établir ; depuis qu'elle est aux Anglais, il n'y a eu des Missionnaires que par intervalle. L'arrivée d'un Evêque et de trois Prêtres sera donc un grand motif de joie pour les fidèles de ce pays, privés si long-temps des consolations de la Religion et de tout exercice du culte.

FIN DU LVIIe CAHIER.

Digitized by Google

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

RECUEIL PÉRIODIQUE

DES LETTRES DES ÉVÊQUES ET DES MISSIONNAIRES DES MISSIONS DES DEUX MONDES, ET DE TOUS LES DOCUMENTS RELATIFS AUX MISSIONS ET A L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Collection faisant suite aux Lettres édifiantes.

MAI 1838. — N° LVIII.

A LYON,
CHEZ L'ÉDITEUR DES ANNALES,
RUE DU PÉRAT, N° 6.
A PARIS ET DANS LES AUTRES VILLES,
CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.
1838.

Avec approbation des Supérieurs.

Digitized by Google

Cet Ouvrage se vend au profit de l'Œuvre.

Prix de ce Cahier. . . . . 75 c.

LYON,
IMPRIMERIE DE PÉLAGAUD ET LESNE,
Imprimeurs-Libraires de N. S. P. le Pape.
1838.

Digitized by Google

COMPTE-RENDU

1837.

Les espérances que nous avions manifestées en présentant le compte rendu de 1836, n'ont point été trompées; le Ciel a béni nos efforts, et l'Œuvre de la Propagation de la Foi a reçu, cette année encore, de notables accroissements.

Le Conseil de Paris a reçu : de la France et des Colonies	393,632 f.	46 c.	
De la Belgique. .	61,458	34	457,762 f. 59 c.
De l'Angleterre. .	2,384	55	
De la Hollande . . .	227	24	
Du Portugal. . . .	60	»	
Le Conseil de Lyon a reçu, de la France et des Colonies	399,796	56	
De la Suisse. . .	17,858	65	
De la Savoie. . .	14,790	60	
Du Piémont . . .	12,356	97	469,541 77
De l'Italie. . . .	17,025	89	
De l'Allemagne. .	6,335	99	
De la Russie. . .	584	06	
Du Levant. . . .	793	05	
Total des recettes (1) . .			927,304 f. 36 c
Il restait en caisse une réserve de . .			408 57
Total général . .			927,712 f. 93 c.

(1) Dans le total de ces recettes se trouvent divers dons particuliers, parmi lesquels nous sommes priés de citer les suivants :

Digitized by Google

La répartition des aumônes entre les diverses missions a été arrêtée dans l'ordre suivant :

Au séminaire des Missions étrangères, situé rue du Bac, à Paris, une somme de . 165,341 f.

pour les missions ci-après, savoir :

Pour celle de Corée.	16,900 f.
Pour celle du Fo-Kien en Chine. . .	1,620
Pour celles du Su-Tchuen, du Yu-Nan et du Koui-Tcheou, dans l'empire de Chine	17,320
Pour celle du Tong-King occidental	34,211
Pour celles de Cochinchine, du Camboge et du Laos.	32,140
Pour celles de Siam et du royaume de Quéda	19,440
Pour celle des Malabares	20,250
	141,851 f.

---

du diocèse de Coutances, 2,280 fr., dont 1,000 fr. de Cherbourg ; de Chartres, 2,804 fr. ; de Cambray, 6,840 f. 81 c. ; d'Amiens, 500 f. pour Terre-Neuve ; du Mans, 6,000 f. ; de Rennes, 8,000 f., dont 500 fr. pour l'Océanie orientale ; de Malines, 3,090 fr. ; de Liége, 1,113 f. ; d'Avignon, 8,500 f. ; d'Aoste, 240 fr. 50 c. ; de St-Claude, 500 f. En outre, trois personnes pieuses des diocèses de Namur, Modène et Auch, ont placé chacune, sur les fonds publics de divers états, une somme de mille francs, dont elles versent annuellement la rente dans la caisse de l'OEuvre.

Plusieurs autres localités nous ont également adressé des dons, que les limites étroites de notre cadre ne nous permettent pas de désigner. On comprendra facilement qu'il est impossible d'insérer tous les détails dans un compte-rendu, qui doit être aussi court que possible, pour être clair,

Digitized by Google

Report	141,851 f.
Pour le séminaire de Pulo-Pinang. .	5,670
Pour les dépenses extraordinaires de la procure de Macao.	17,820
Aux Lazaristes, une somme de . . . . . 84,400 f. pour les missions ci-après, savoir :	
Constantinople, colléges et mission.	8,400
Pour la mission de Smyrne et collége	5,040
Pour celle de Naxie	1,680
Pour celle de Santorin.	840
Pour celle de Salonique	1,680
Pour celle d'Alep	4,200
Pour celle de Damas et école. . . .	3,360
Pour celle d'Antoura et colléges . .	6,720
Pour celle de Tripoli, Sgorta et Eden	1,680
Pour celle de Macao, le noviciat de Chinois et la procure des missions. . .	12,900
Pour le petit séminaire de Mongolie en Tartarie	8,500
Pour la mission de Nanking.	4,200
Pour celle du Kiang-Si	7,560
Pour celle du Hou-Quang. . . .	9,240
Frais pour voyage de deux Missionnaires	8,400
Pour les missions de la Compagnie de Jésus, une somme de . . 48,000 f. Savoir :	
Pour celle du Maryland	16,800
Pour celle du Missouri	12,000
Pour celles du Kentucky et de la Nouvelle-Orléans.	7,200
	285,741

Digitized by Google

Report	285,741 f.
Pour celle du Madurè.	4,800
Pour celle de Syra	2,400
Pour celle du Mont-Liban et Chaldée	4,800
A Mgr. Rouchouse, évêque de Nilopolis, vicaire apostolique de l'Océanie occidentale.	43,671
A Mgr. Pompallier, évêque de Maronée, vicaire apostolique de l'Océanie orientale	33,200
A Mgr. Cao, évêque de Zama, vicaire apostolique d'Ava et Pégu	3,000
A Mgr. Pessoni, évêque d'Esbona, vicaire apost. du Thibet et de l'Indostan	4,500
A Mgr. de Ste-Anne, évêque d'Amata, vicaire apostolique de Vérapolis (Indes orientales).	4,500
A Mgr. Abbucarim, évêque d'Alia, vicaire apost. des Cophtes d'Egypte.	3,000
Pour la mission de Tripoli de Barbarie	1,500
Pour la mission de Tunis	1,500
A Mgr. Talbas, archevêque syrien, catholique, de Mardin.	1,500
A Mgr. Bonamie, archevêque de Smyrne.	9,000
A Mgr. Hillereau, vicaire apostolique patriarcal de Constantinople	6,000
A Mgr. Blancis, évêque de Syra, vicaire apostolique de la Grèce. . .	6,000
A Mgr. Fleming, évêque de Carparie, vicaire apostolique de Terre-Neuve et du Labrador.	9,672 40
	424,784 f. 40 c.

Digitized by Google

Report	424,784 f.	40 c.
A Mgr. Fraser, évêque de Tanen, vicaire apostolique de la Nouvelle-Ecosse	9,000	
A Mgr. Provencher, évêque de Juliopolis, pour la mission de la baie d'Hudson	9,000	
A Mgr. Eccleston, archevêque de Baltimore.	3,000	
A Mgr. Flaget, évêque de Bardstown	21,856	30
A Mgr. Purcell, évêque de Cincinnati	18,000	
A Mgr. Rezé, évêque du Détroit. .	9,545	50
A Mgr. Bruté, évêque de Vincennes	27,000	
A Mgr. Rosati, évêque de St-Louis	18,000	
A Mgr. Portier, évêque de Mobile. .	2,180	
A Mgr. Blanc, évêque de la Nouvelle-Orléans.	15,000	
A Mgr. England, évêque de Charleston	6,000	
A Mgr. Dubois, évêque de New-York	15,000	
A Mgr. Kenrick, administrateur du diocèse de Philadelphie	6,000	
A Mgr. Fenwick, évêque de Boston	12,000	
A Mgr. Mac-Donnald, évêque d'Olympe, vicaire apostolique des Antilles anglaises.	10,500	
Pour les missions de la Guyane . .	6,000	
A Mgr. Polding, vicaire apostolique de l'Australasie	15,000	
Les frais d'impression et autres dépenses d'administration se sont élevés		
	627,866 f.	70 c.

Digitized by Google

Report	627,866 f. 70 c.
à la somme de (1).	72,745 37
Reste en caisse	227,100 86
TOTAL.	927,712 f. 93 c.

Les Souscripteurs de l'Œuvre auraient lieu de s'étonner du chiffre élevé de la somme désignée comme restant en caisse, si nous ne leur donnions à cet égard quelques explications.

Jusqu'ici l'état de la répartition des secours était dressé seulement à la fin de l'année, et l'on attendait la réception de toutes les aumônes avant d'en envoyer au-

(1) L'élévation des recettes justifie assez, sans doute, celle des frais de cette année. Nous devons cependant rappeler, pour l'édification des Associés, quelques-uns des principaux motifs de dépenses. Les Annales ont été tirées à 35 mille exemplaires en français; elles le sont maintenant à 37 mille. Les éditions dans les autres langues ont augmenté à proportion. L'édition italienne a été de 4,500 (elle n'existait point l'année précédente). L'édition allemande a été de 2,000; l'édition flamande, de 1,000: ce qui donne un total général de 44 à 45 mille exemplaires, répété six fois dans l'année, ou une masse de 1,500,000 feuilles d'impression. De plus, quatre Numéros anciens, qui étaient épuisés, ont été réimprimés. De nouvelles éditions du Coup-d'œil ont été faites en français, en italien et en allemand. Enfin, une carte géographique et une gravure ont été jointes aux Annales, dont le papier a été amélioré. Nous ne parlerons pas des impressions accessoires en diverses langues, ni des frais généraux d'administration: on concevra qu'au point où l'OEuvre est parvenue, les moindres objets de détail, tels qu'emballages, ports de lettres, etc., forment à la fin de l'année une somme fort importante. — Ce bref aperçu fera comprendre que le chiffre général des dépenses serait plus élevé encore, si les Directeurs de l'OEuvre, dont les fonctions sont gratuites, ne s'étudiaient à apporter, sur tous les points, toutes les économies et réductions possibles.

Digitized by Google

cune dans les différentes missions. Il résultait de cet état de choses, que les fonds séjournaient entre les mains des divers Collecteurs pendant une partie plus ou moins notable de l'année, ou assez long-temps dans les caisses des deux Trésoriers : c'est pour parer à cet inconvénient, et procurer en même temps aux missions l'avantage de jouir au plus tôt du bénéfice de la libéralité des Souscripteurs, que les Conseils ont pris la résolution de dresser dorénavant le tableau de la répartition, par avance, au commencement de chaque exercice, afin de pouvoir envoyer à chaque mission la portion de secours qui lui aura été allouée au fur et à mesure de la réception des aumônes.

Mais ce travail préparé ainsi d'avance, ne peut l'être, dans l'incertitude des succès de l'année, que d'une manière approximative, sur une base fort réduite, qu'il est prudent de laisser même au-dessous des espérances que l'on peut concevoir : de là l'élévation de l'encaisse, qui doit varier selon que l'excédant des recettes réelles sur le total de la répartition et des frais sera lui-même plus ou moins fort.

Il est juste de considérer cependant que cet encaisse, quel qu'il puisse être, n'est en quelque sorte que fictif, puisque au moment où la somme dont il se compose est réalisée, une nouvelle répartition faite pour l'année courante permet d'en employer les fonds, qui deviennent ainsi le premier à-compte délivré aux missions pour la répartition nouvelle.

Les caisses des Trésoriers de l'Œuvre se trouveront donc, dans le vrai, d'après le nouveau mode adopté, beaucoup plus vides, à toutes les époques de l'année, qu'elles ne l'étaient auparavant; et les pieuses aumônes des fidèles, destinées à soulager des besoins souvent fort pressants, parviendront à leur destination aussi promptement que possible, et beaucoup plus tôt que par le passé.

Digitized by Google

Voici dans quelle proportion chaque diocèse a contribué aux sommes versées dans les caisses des deux Conseils.

CONSEIL DE PARIS.

Le diocèse de PARIS . . .	44,496 f.	10 c.
Le diocèse de Chartres . .	4,922	30
Le diocèse de Meaux . . .	1,834	
Le diocèse d'Orléans . . .	4,424	75
Le diocèse de Blois	2,738	
Le diocèse de Versailles. .	5,572	85
Le diocèse d'Arras	11,031	30
Le diocèse de Cambrai . .	16,192	96
Le diocèse de ROUEN. . .	18,147	85
Le diocèse d'Evreux . . .	6,000	
Le diocèse de Bayeux. . .	15,566	50
Le diocèse de Séez	5,979	20
Le diocèse de Coutances .	10,201	22
Le diocèse de SENS. . . .	2,548	15
Le diocèse de Troyes . . .	3,015	
Le diocèse de Nevers . . .	3,160	50
Le diocèse de Moulins. . .	4,064	35
Le diocèse de REIMS. . .	6,364	69
Le diocèse de Soissons. . .	5,420	
Le diocèse de Châlons. . .	3,250	
Le diocèse de Beauvais . .	3,329	10
Le diocèse d'Amiens. . . .	5,087	75
Le diocèse de TOURS . .	6,804	
Le diocèse du Mans. . . .	19,617	54
Le diocèse d'Angers . . .	36,279	25
Le diocèse de Rennes . . .	36,588	20
Le diocèse de Nantes . . .	37,000	
Le diocèse de Quimper . .	5,381	90
	325,917 f.	46 c.

Digitized by Google

Report	325,017 f.	46 c.
Le diocèse de Vannes . . .	16,118	50
Le diocèse de St-Brieux . .	5,400	
Le diocèse de BORDEAUX	13,358	25
Le diocèse d'Agen	4,355	70
Le diocèse d'Angoulême . .	1,043	60
Le diocèse de Poitiers . . .	8,900	
Le diocèse de Périgueux . .	2,155	
Le diocèse de La Rochelle	5,667	
Le diocèse de Luçon	9,116	95
Ile Bourbon	2,500	

BELGIQUE.

Le diocèse de MALINES .	17,840	46
Le diocèse de Tournay . .	10,350	71
Le diocèse de Liége	23,316	14
Le diocèse de Namur . . .	3,895	71
Le diocèse de Gand	45	40
Le diocèse de Bruges . . .	6,009	92

ANGLETERRE.

De Londres et autres villes de ce royaume	2,384	55

PORTUGAL.

De Lisbonne	60	
HOLLANDE	227	24
Total des sommes reçues par le Conseil de Paris	457,762 f.	59 c.

CONSEIL DE LYON.

Le diocèse de LYON . . .	97,317 f.	10 c.
Le diocèse d'Autun	6,677	
	103,994 f.	10 c.

Digitized by Google

Report	103,994 f.	10 c.
Le diocèse de Langres. . .	8,938	
Le diocèse de Dijon	5,100	
Le diocèse de St-Claude. .	7,688	
Le diocèse de Grenoble. . .	13,984	
Le diocèse de BOURGES.	3,562	20
Le diocèse de Clermont. .	11,286	05
Le diocèse de Limoges. . .	3,606	90
Le diocèse du Puy	9,379	35
Le diocèse de St-Flour . .	12,400	
Le diocèse de Tulle	2,889	
Le dioc. d'ALBY { Alby 3,500 / Castres 5,972 50	9,472	30
Le diocèse de Cahors . . .	9,742	
Le diocèse de Rodez. . . .	9,753	47
Le diocèse de Mende . . .	10,029	03
Le diocèse de Perpignan .	1,480	
Le diocèse d'AUCH	4,587	20
Le diocèse d'Aire	4,939	10
Le diocèse de Bayonne . .	9,909	66
Le diocèse de Tarbes . . .	605	
Le diocèse de TOULOUSE	7,782	
Le diocèse de Montauban .	7,883	
Le diocèse de Carcassonne	5,000	
Le diocèse de Pamiers. . .	1,308	
Le diocèse d'AIX	6,016	
Le diocèse de Marseille . .	14,341	55
Le diocèse de Fréjus. . . .	7,622	
Le diocèse de Digne(1) . .	1,335	
Le diocèse de Gap.	1,000	
	295,632 f.	91 c.

(1) Dont 539 f. de la ville même de Digne.

Digitized by Google

Report	295,632 f.	91 c.
Le diocèse d'Ajaccio . . .	209	50
Le diocèse de BESANÇON	14,287	
Le diocèse de Metz.	5,632	85
Le diocèse de Strasbourg .	6,273	25
Le diocèse de Nancy . . .	7,000	
Le diocèse de Verdun. . .	4,312	
Le diocèse de Belley. . . .	6,597	
Le diocèse de St-Dié . . .	8,973	45
Le diocèse d'AVIGNON. .	14,079	70
Le diocèse de Valence. . .	3,965	40
Le diocèse de Montpellier (1)	15,599	
Le diocèse de Nîmes. . . .	3,820	
Le diocèse de Viviers . . .	13,389	50
ALGER.	25	

SUISSE.

Le diocèse de Bâle.	7,864	50
Le diocèse de Lausanne . .	2,854	60
Le diocèse de Coire. . . .	2,154	90
Le diocèse de St-Gall . . .	1,272	65
Le diocèse de Sion.	3,712	

SAVOIE.

Le diocèse de CHAMBÉRY —	3,590	60
Le diocèse d'Annecy. . . .	7,500	
Le diocèse d'Aoste.	3,200	
	431,945 f.	81 c.

(1) Sur cette somme, la ville de Montpellier figure pour 4,760 f. 17 c. L'année précédente, la recette de la même ville était de 4,383 f. 47 c.

Digitized by Google

Report	431,945 f.	81 c.
Le diocèse de St-Jean-de-Maurienne	500	

PIÉMONT.

Le diocèse de TURIN. . .	6,934	60
Le diocèse de Pignerol (1).	238	
Le diocèse de Coni.	904	60
Le diocèse d'Ivrée.	154	60
Le diocèse d'Albe.	150	
Le diocèse de VERCEIL.	536	30
Le diocèse de Novare. . .	100	
Le diocèse de Casal . . .	101	
Le diocèse de GÊNES. . .	2,485	37
Le diocèse de Sarzane . .	280	
Le diocèse de Savone. . . .	388	50
Le diocèse de Nice (de Monaco).	84	

ITALIE.

Le diocèse de LUCQUES	6,170	
Le diocèse de Modène . . .	3,025	
Le diocèse de Parme (2). .	500	60
	454,498 f.	38 c.

(1) Dans les diocèses de Pignerol, Coni, Ivrée, Albe et Casal, l'OEuvre n'a été connue que vers le dernier ou l'avant-dernier mois de 1837; elle se développe de plus en plus, dans ces diocèses comme dans presque tous ceux qui les avoisinent, partout avec l'approbation et l'appui bienveillant des Evêques. Nous espérons que presque tous les diocèses du Piémont pourront figurer sur le compte-rendu de l'année 1838.

(2) L'OEuvre n'a été connue à Parme et à Plaisance, ainsi que dans presque tous les diocèses de la Toscane, à l'exception de celui de Florence, que vers la fin de l'année 1837.

Digitized by Google

Report . .	454, 498 f.	38 c.
Le diocèse de Pluisance . .	377	46
Le diocèse de FLORENCE	4,176	99
Le diocèse de Colle	140	56
Le diocèse de Fiozele . . .	81	22
Le diocèse de Pistoie . . .	106	33
Le diocèse de San-Miniato.	612	64
Le diocèse de San-Sepolcro.	40	88
Le diocèse de PISE. . . .	643	30
Le diocèse de Livourne . . .	447	13
Le diocèse de SIENNE . .	174	52
Le diocèse de Chiusi. . . .	57	40
Le diocèse d'Arezzo. . . .	144	16
Le dioc. de Monte-Pulciano	87	36
Le diocèse de Pescia. . . .	115	47
Le diocèse de Volterre. . .	130	87

ALLEMAGNE.

De divers diocèses	6,335	99

RUSSIE.

De Moscou	584	06

LEVANT.

De Smyrne.	475	
De Santorin	108	05
De Syra	150	
D'Alexandrie	60	

TOTAL des sommes perçues par le Conseil de Lyon.	469,541 f. 77 c.

TOTAL général des sommes versées dans les caisses de l'Œuvre de la Propagation de la Foi . . . . . 927,304 f. 36 c.

Digitized by Google

Tous les diocèses semblent avoir rivalisé de zèle cette année, et il en est bien peu dont les recettes n'aient dépassé de beaucoup celles de l'exercice précédent. Nous avons hâte de faire connaître la cause de ces résultats : c'est à la protection signalée des Evêques que sont dus les progrès de l'Œuvre, c'est à leur empressement à la soutenir, à l'encourager, à la propager parmi les fidèles qui sont confiés à leurs soins. Plus de trente Prélats l'ont recommandée, cette année encore, dans leurs mandements de Carême ou circulaires : les fragments que nous allons citer, bien qu'abrégés et nécessairement restreints, feront comprendre combien leur sollicitude est vive, et avec quelle ardeur ils désirent le développement d'une Œuvre dont les merveilleux progrès contribuent à la gloire de Dieu d'une manière si efficace.

Mgr. l'Evêque de *Clermont*, sans vouloir interrompre le cours ordinaire des bonnes œuvres de ses diocésains, aime à leur proposer cependant une aumône particulière, parce qu'elle lui paraît une des plus excellentes et des plus méritoires ; c'est l'aumône en faveur de la Propagation de la Foi. « L'homme, dit le Prélat, ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Or, cette divine nourriture que vous recevez, vous, N. T. C. F., avec abondance au sein du Christianisme, manque à ceux de vos frères qui habitent des régions étrangères ; elle manque aussi à ces milliers d'infidèles pour qui n'a pas encore brillé l'admirable lumière de l'Evangile. Eh bien ! il est en votre pouvoir, il vous est facile de procurer à ces infortunés les ineffables consolations de la Religion, en soutenant par de légères aumônes l'Œuvre inestimable de la Propagation de la Foi. C'est là, sans doute, un objet digne de votre piété : puissiez-vous donc au moins y consacrer une partie de ce superflu que l'on emploie si souvent, dans le monde, à des

Digitized by Google

bagatelles ; et par-là vous amasserez pour le ciel d'immenses *trésors, auxquels ni la rouille ni les vers ne pourront jamais porter atteinte.* »

Mgr. l'Evêque de *Limoges* rappelle qu'à l'exemple de presque tous ses frères dans l'épiscopat, il a déjà recommandé, l'an dernier, l'Œuvre de la Propagation de la Foi : « Cette Œuvre, ajoute-t-il, qui a pris naissance dans notre patrie, et dont l'objet est de subvenir aux dépenses nécessaires pour la prédication de l'Evangile aux peuples qui ne le connaissent point encore, a fait peu de progrès jusqu'à ce jour dans ce diocèse; nous désirons vivement qu'elle y prenne l'accroissement que comporte son étendue et sa population, afin qu'il rivalise avec tant d'autres moins importants sous tous les rapports. Dans ce but, nous engageons MM. les Curés à la faire connaître, à la recommander même en chaire à leurs paroissiens, à travailler enfin de tout leur pouvoir à la propager. Nous exhortons aussi tous les fidèles à ne pas négliger un moyen si facile de participer aux travaux et à la récompense de ces hommes généreux qui quittent tout pour aller prêcher la bonne nouvelle du salut à tant de peuples, et de contribuer à répandre les immenses bienfaits du Christianisme sur tant de nations qui en sont encore privées. »

Mgr. l'Evêque de *Fréjus* renouvelle ses précédentes exhortations : « Nous nous félicitons, dit le Prélat à ses diocésains, de vous avoir parlé de cette Œuvre, ayant appris que le peu de paroles que nous avions dites avait occasionné un nouvel élan parmi vous. Nous en bénissons le Seigneur, et nous ne pouvons trop vous engager à ne pas laisser refroidir la charité qui vous anime. Ce qu'on vous demande est si peu de chose ! les personnes même les plus pauvres peuvent y contribuer, et concourir aussi à répandre la Foi parmi des peuples encore sauvages, et à l'entretenir là où, ayant déjà dissipé les ténèbres du paganisme par sa lu-

Digitized by Google

mière vivifiante, elle a mis fin à des horreurs que nous n'oserions pas vous retracer. »

Le Mandement de Mgr. de *Rennes* est presque entièrement relatif à l'Œuvre de la Propagation de la Foi : « Parmi les œuvres, dit le Prélat, qui peuvent donner une sainte confiance au chrétien, il en est une que nous avons vue commencer avec joie il y a plusieurs années, et dont les progrès constants sont une de nos plus douces consolations ; nous voulons parler de l'Œuvre pour la propagation de la Foi. Nous n'hésitons point à le dire hautement, N. T. C. F., dans ce zèle de tant de fidèles à prier pour les missions étrangères, dans ces pieuses largesses qui placent le diocèse de Rennes au nombre de ceux dont les aumônes sont les plus abondantes, nous voyons une grâce précieuse que le Seigneur nous accorde : puisse-t-elle s'étendre aux paroisses qui n'en jouissent pas encore, et s'accroître chaque jour davantage dans celles où elle existe déjà !

« Le vœu que nous formons ne saurait surprendre personne, pourvu que l'on considère combien cette Œuvre est éminemment chrétienne, et à quel point elle reproduit dans notre siècle l'esprit et les sentiments des fidèles de l'Eglise naissante. De quoi s'agit-il en effet, sinon du concours de nos prières et de nos aumônes pour étendre le règne de Jésus-Christ? Or c'est là l'objet de nos désirs, ce que nous demandons chaque jour dans l'Oraison dominicale. Ce triomphe de la vérité sur l'erreur, de la vertu sur le péché, est-il un chrétien digne de ce nom qui ne l'appelle du fond de ses entrailles ? Sentirait-on le prix de la Foi, si l'on ne désirait qu'elle multipliât ses conquêtes? Connaîtrait-on ce que vaut une âme, ce qu'elle a coûté à Jésus-Christ, à quel bonheur il la destine, si l'on pensait avec indifférence à tant d'infortunés qui vivent dans les ténèbres de l'erreur ? Aimerait-on Dieu, aurait-on quel-

Digitized by Google

que zèle pour sa gloire, si l'on ne souhaitait avec ardeur de voir s'accroître le nombre de ses enfants, de ceux qui le bénissent et qui le servent? Non, N. T. C. F., non; une foi stérile, un amour froid et insensible aux intérêts de Dieu et des hommes créés à son image, rachetés du sang de son Fils, ne sont ni une foi ni un amour sincères. Combien de peuples qui ne connaissent pas encore Jésus-Christ! de pays où il compte à peine un petit nombre de fidèles serviteurs, tandis que tout le reste le persécute et le blasphème! Quelles vastes contrées où la Foi fut autrefois florissante, et où elle est maintenant presque éteinte! combien d'âmes simples sont plongées dans le schisme, ou égarées par l'hérésie! Tel est le vaste champ ouvert aux travaux de l'Eglise catholique...» Le Prélat indique ensuite par quels moyens les simples fidèles peuvent s'associer à ces efforts de l'Eglise pour accroître le nombre des disciples de son divin Maître : la prière, afin d'assurer les succès des prédicateurs de l'Evangile, que Dieu seul peut rendre fructueux; l'aumône, pour le soutien de ces missions éloignées : et tel est le double but de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Mgr. de Rennes retrouve l'origine de l'aumône hebdomadaire dans ces paroles que S. Paul adressait aux Corinthiens : « Que chacun de vous mette à part, le premier jour de la semaine, ce qu'il lui plaira de donner, afin de soulager les nécessités des saints; » et l'on sait que ces aumônes étaient envoyées aux fidèles de Jérusalem. — Pour engager à prendre part à l'Œuvre de la Propagation de la Foi ceux qui ne l'ont pas encore fait, le Prélat trace un tableau rapide des besoins auxquels ces dons de la piété sont destinés à subvenir; il termine en rappelant les récompenses promises à ces charitables aumônes.

Mgr. l'Evêque de *Strasbourg* exhorte aussi ses diocésains à prendre à l'Œuvre une part active : « Etendez vos

Digitized by Google

regards, nous vous en supplions, N. T. C. F., sur l'immense partie du genre humain qui, comme nous, et mieux peut-être, adorerait notre Sauveur si elle avait le bonheur de le connaître, et qui l'aurait ce bonheur si vos infatigables Missionnaires avaient les moyens d'élever gratuitement pour le sanctuaire les naturels de chaque contrée dans leur propre patrie : c'est de nous et de nos compatriotes qu'ils attendent ces moyens. De quoi servirait de leur souhaiter de grands succès, sans leur fournir ce qui est indispensable pour les obtenir? Mais, en contribuant à propager la Foi dans ces vastes contrées, vous en sentirez mieux le prix pour vous-mêmes; en aidant au salut de vos frères idolâtres, vous travaillerez au vôtre: et pour tant de biens que demande-t-on de vous? une obole par semaine, et une courte prière! »

Mgr. l'Evêque de Strasbourg montre ensuite qu'enchaîner, par le refus d'une aussi mince contribution, le zèle, le dévouement des généreux Missionnaires, ce serait laisser périr des millions d'âmes qu'ils auraient pu sauver; ce serait arrêter la marche de l'Evangile et le triomphe de la Croix, ce serait s'opposer à l'ordre que l'Homme-Dieu avait seul le droit d'intimer à ses Disciples, l'ordre de lui conquérir l'univers, et de l'amener par la persuasion à plier sous sa loi. Le Prélat prie le divin Rédempteur de pénétrer l'esprit des fidèles de sa lumière, afin qu'ils puissent voir la grandeur du mal que causeraient leur indifférence et leur refus.

Mgr. l'Evêque de *Langres* se félicite de l'extension que l'Œuvre a prise dans son diocèse : « L'Œuvre de la Propagation de la Foi, dit-il, dont les résultats se développent et s'étendent avec une miraculeuse prospérité, qui sera la gloire chrétienne de notre siècle, et qui fait faire de si heureuses conquêtes à notre sainte Religion, est depuis long-temps florissante dans ce diocèse ; c'est une de

Digitized by Google

nos plus chères consolations, c'est aussi un des motifs les plus solides de nos espérances pour sa prospérité devant Dieu. Nous applaudissons avec attendrissement au zèle de nos Prêtres pour cette Association si catholique de prières et d'aumônes ; nous les conjurons de redoubler d'efforts, et de bien faire connaître aux peuples que les âmes dont ils assurent la sanctification, leur obtiendront au centuple le prix de quelques oboles qu'ils leur auront envoyées annuellement au-delà des mers. »

Mgr. l'Evêque de *Cahors* recommande l'Œuvre entre toutes les bonnes œuvres, parmi lesquelles elle occupe, dit-il, le premier rang. « Nous avons été honorés naguère, poursuit le Prélat, de la présence d'un saint Evêque qui depuis plus de quarante ans exerce le saint ministère dans l'Amérique septentrionale : vous avez été frappés de son air vénérable; ses paroles ont fait impression sur vous, mais sa modestie ne lui a pas permis de vous dire tout le bien qu'il a opéré. Il aurait pu vous raconter comment il était parvenu à bâtir plus de trente églises, à fonder plusieurs maisons d'éducation où la jeunesse des deux sexes reçoit une instruction religieuse et éclairée. Il aurait pu vous entretenir du zèle des Missionnaires ses coopérateurs, de la charité active des Sœurs de St-Vincent de Paul, qui là, comme parmi nous, se consacrent au service des pauvres et à l'instruction des enfants de leur sexe. Enfin, N. T. C. F., grâce aux secours que l'Eglise d'Amérique reçoit de l'Europe, on compte aujourd'hui quinze diocèses, là où Mgr. Flaget n'en trouva qu'un seul lorsqu'il arriva dans ces contrées.

« Dans les autres parties du monde, la Foi s'étend de plus en plus : à l'arrivée des Missionnaires, les peuples sauvages brûlent leurs idoles, font cesser les sacrifices humains, abjurent leurs abominables superstitions, couvrent leur nudité apprennent la pudeur, et bientôt pren-

Digitized by Google

dront rang parmi les nations civilisées. Ce faible aperçu peut vous donner une idée du bien immense que produira l'Œuvre de la Propagation de la Foi, lorsqu'elle sera devenue générale : et comment ne le deviendrait-elle pas, si l'on considère que la modique offrande d'*un sou* par semaine suffit pour en être membre? C'est ici véritablement le denier de la veuve, qui vous associe aux travaux des courageux Missionnaires, qui vous fait participer à tout le bien qu'ils font ; avec eux et par eux vous augmentez le nombre des adorateurs du vrai Dieu, qui béniront à jamais leurs bienfaiteurs de leur avoir ouvert la porte du salut. »

Mgr. l'Archevêque de *Paris*, après l'énumération des graves devoirs que la Foi chrétienne nous impose, ne croit pas qu'on puisse regarder comme trop difficile ce qu'il a l'intention de demander cette année pour elle. « Il s'agit, continue le Prélat, de devenir ses hérauts, ses prédicateurs, ses apôtres, en vous associant tous, s'il est possible, chacun selon vos facultés, à l'Œuvre éminemment catholique de la Propagation de la Foi.

« Quand vous lisez l'histoire de la Religion et des progrès de l'Evangile, vous ne pouvez assez admirer le zèle et la charité de ces hommes, de ces anges revêtus d'un corps terrestre, de ces Missionnaires qui se sont dévoués à porter le flambeau céleste de la Foi dans les contrées étrangères, dans les pays barbares, chez les nations sauvages. Vous avez peine à concevoir leur renoncement héroïque, les privations inouïes, les incroyables fatigues, les durs travaux, les supplices inimaginables et la mort cruelle que leur ont coûtés le salut de quelques âmes et le bonheur de faire pénétrer un rayon de foi parmi des peuplades couvertes des ténèbres épaisses de l'idolâtrie. Vous pensez peut-être qu'il faut remonter au berceau du Christianisme, pour trouver un pareil dévouement et de

Digitized by Google

telles vertus; vous vous tromperiez, N. T. C. F. : l'Eglise catholique est toujours féconde, elle enfante comme aux jours de sa jeunesse, ou plutôt elle ne vieillit point; car Jésus-Christ lui a dit une fois: « Je vis, et vous vivrez; » *Ego vivo, et vos vivetis.* Il y a donc encore, comme aux premiers temps, des missions apostoliques: l'auguste et vénérable Pontife qui succède à S. Pierre, avant d'être assis sur la chaire du prince des Apôtres, présidait, au nom du Saint-Siége, à l'envoi de ces hommes d'élite qui vont poursuivre dans les terres infidèles les conquêtes de la Foi. Dieu les bénit; leur parole, qui est la sienne, ne retourne pas sans fruit; mais elle opère l'effet pour lequel elle est envoyée. Les montagnes et les collines lointaines, suivant la belle figure du prophète Isaïe, retentissent de cantiques de louanges; tous les arbres font entendre leurs applaudissements; la croix s'élève au milieu des plantes les plus viles; la charité remplace les coutumes inhumaines, et le Seigneur éclate encore comme un signe éternel qui annonce la puissance et la beauté de la Foi : *Et erit Dominus nominatus in signum æternum.*

« Un nombre considérable de Prêtres, dont plusieurs ont été revêtus du caractère épiscopal, à la voix du Chef de l'Eglise universelle, vont répandre la divine semence du septentrion au midi, du couchant à l'aurore, sur la terre-ferme et dans les îles des divers océans. Les diocèses rivalisent à qui fournira le plus de dons et d'offrandes pour les frais nécessaires à cette sainte entreprise, à cette expédition sacrée. Chaque fidèle est invité à déposer, par semaine ou par mois, une légère aumône entre les mains des divers Collecteurs. De toutes ces modiques sommes réunies il se forme une source vivifiante, qui sans doute est loin de suffire à tous les besoins, mais dont il s'écoule, par des canaux sagement distribués, quelques faibles ruisseaux destinés à rafraîchir les ouvriers du Père de famille

Digitized by Google

courbés sous le poids du jour et de la chaleur. Ainsi se forme le trésor de l'Œuvre appelée *de la Propagation de la Foi.* »

Plusieurs autres Prélats ont également recommandé l'Œuvre dans leurs mandements de Carême, quoique d'une manière un peu moins explicite; ou dans leurs lettres pastorales, et des circulaires spéciales : nous allons en citer quelques traits.

Mgr. l'Archevêque d'*Avignon* appelle particulièrement l'intérêt de son clergé sur l'Œuvre de la Propagation de la Foi; il renouvelle à cet égard une recommandation qu'il a déjà faite : c'est que toutes les offrandes des fidèles soient en faveur de l'Œuvre générale qui embrasse toutes les missions catholiques, et à l'exclusion de toute œuvre particulière qui aurait uniquement pour objet un diocèse quelconque.

Mgr. l'Evêque de *Saint-Claude* ajoute qu'il recommande avec instance, et avec tout le zèle dont il est capable, à la pieuse libéralité du clergé et des fidèles, la grande et belle Œuvre de la Propagation de la Foi, Œuvre éminemment religieuse et sociale, dont les besoins comme les succès vont toujours croissant : la faible aumône qu'ils donneront deviendra une source abondante de grâces et de bénédictions, non-seulement pour eux, mais encore pour leurs familles, pour toute la France et pour le monde entier.

Mgr. l'Evêque de *Tulle* désire l'accroissement de l'Œuvre dans son diocèse : il rappelle que depuis qu'elle y est établie, chaque année, dans les avis transmis à son clergé, il l'a engagé à s'efforcer de l'étendre. Il invite ses chers coopérateurs à exposer aux fidèles l'excellence de cette Œuvre, qui procure la gloire de Dieu au milieu des peuples étrangers, qui est un gage du maintien

Digitized by Google

de la Religion dans notre patrie, et à laquelle enfin de signalées indulgences sont attachées.

Mgr. l'Evêque de *Tarbes* a déjà plusieurs fois invité les membres de son clergé à la répandre dans leurs paroisses: elle existe, mais non pas partout, et les résultats sont encore incomplets. Il la recommande de nouveau à toute l'ardeur de leur zèle. « En concourant ainsi, dit ce Prélat, à la conversion des infidèles, nous affermirons la Foi parmi nous, et nous allumerons de plus en plus dans nos cœurs le feu sacré de la charité. »

Mgr. l'Evêque de *Montpellier* croit devoir élever de nouveau la voix, et avec plus d'instance que jamais, en faveur de l'Œuvre. « La tendre sollicitude, ajoute-t-il, avec laquelle nous savons que le souverain Pontife s'occupe de cette Œuvre, le bien immense que les missions des deux mondes lui doivent déjà, nous sont des motifs puissants de souhaiter qu'elle reçoive dans notre diocèse tout le développement dont elle est susceptible : ce sera entrer dans notre pensée, que d'exhorter les fidèles à contribuer à une Œuvre aussi éminemment catholique. »

Mgr. l'Evêque de *Saint-Dié* recommande aux pieuses libéralités des fidèles l'Œuvre de la Propagation de la Foi, « cette Œuvre établie, dit-il, dans un grand nombre de nos paroisses, et que nous désirerions voir se répandre de plus en plus parmi nos diocésains. Nous exhortons ceux qui ne font pas encore partie de cette pieuse Association, à ne pas lui refuser plus long-temps un concours dont ils recueilleront eux-mêmes de précieux avantages dans l'ordre de la grâce. »

Mgr. l'Archevêque de *Bourges* a fait une lettre circulaire spéciale en faveur de l'Œuvre. « Quel est le chrétien, dit dans cette lettre le Prélat, qui, lorsque tant de saints Missionnaires abandonnent généreusement ce qu'ils ont de plus cher, traversent la vaste étendue des mers, et sa-

Digitized by Google

crifient à tous les moments leur vie pour apporter la lumière de l'Evangile à des peuples qui ne le connaissent point, ne s'estime heureux de favoriser par les dons de la charité l'exercice de leur ministère, et de participer ainsi à leurs mérites ? Fut-il une œuvre plus excellente, plus agréable à Dieu, plus utile au prochain ? Une aumône de cinq centimes par semaine ne peut déranger aucune fortune, celles mêmes qui sont les plus médiocres ; et cependant ces offrandes multipliées produisent des sommes considérables qui sont employées à procurer de nouveaux succès aux missions étrangères, et à fournir tout ce qui est nécessaire pour former des établissements dans ces chrétientés naissantes. Nous exhortons vivement tout notre clergé à répondre à l'appel que nous faisons aujourd'hui à sa charité ; nous le conjurons, en Notre-Seigneur Jésus-Christ, de faire tout ce qui est en son pouvoir pour exciter l'ardeur des fidèles et donner des accroissements à l'Œuvre de la Propagation de la Foi dans ce diocèse: nous serions heureux s'il était placé dans un rang honorable parmi ceux où cette Œuvre est florissante. »

C'est dans le même sens que parlent Nosseigneurs les Evêques de *Bayeux*, *Châlons*, *Evreux*, *Verdun* et *Meaux*, qui tous recommandent l'Œuvre, d'une manière spéciale, aux soins de leur clergé et à ceux de leurs diocésains.

A l'extérieur de la France, les Evêques n'ont pas montré un zèle moins vif, et leurs exhortations ne sont pas moins pressantes.

Mgr. l'Evêque de *Saint-Jean-de-Maurienne*, en Savoie, saisit la circonstance que lui offre la publication de son Mandement de Carême, pour recommander à la piété chrétienne une Œuvre de la plus haute importance, celle de la Propagation de la Foi. « Les ténèbres

Digitized by Google

de l'idolâtrie, dit Mgr. de Maurienne, couvrent encore malheureusement une grande partie de l'univers. Chaque année, des Missionnaires zélés, pleins de l'esprit de Dieu, traversent les abîmes de l'Océan, et vont, au péril de leur vie, annoncer l'Evangile et montrer le chemin du ciel aux nations infidèles. Par l'Œuvre de la Propagation de la Foi, nous nous associons à ces nouveaux Apôtres, nous les aidons de nos prières et de nos aumônes, et nous participons ainsi à toutes leurs bonnes œuvres et à tous leurs mérites. »

Le Prélat rappelle ensuite quelles sont les deux conditions très-simples, nécessaires pour faire partie de l'Œuvre, les indulgences dont l'a enrichie le Saint-Siége, le bien que peut opérer la lecture des Annales, les moyens de correspondance établis par lui dans son diocèse pour faciliter la transmission des cahiers et des aumônes; il ajoute enfin : « Cette pieuse Association, dont les pratiques sont si faciles pour tous les chrétiens, a pris, depuis quelques années, un développement vraiment extraordinaire. Les succès que Dieu lui a accordés prouvent combien elle lui est agréable : elle devient l'une des plus grandes et des plus saintes entreprises de notre siècle; les oblations qu'elle réunit servent à entretenir des Missionnaires, à former des établissements religieux, à bâtir des églises au milieu des nations infidèles les plus abandonnées et les plus éloignées de la voie du salut. Nous exhortons vivement les fidèles de notre diocèse à s'y agréger; par ce moyen, ils attireront sur eux et sur leurs familles les plus abondantes bénédictions.

Mgr. l'Evêque de *Pignerol*, dans le Piémont, s'exprime ainsi dans son Mandement de Carême :

« Parmi toutes les œuvres que nous recommandons spécialement à votre charité et à votre zèle pour les intérêts de notre sainte Religion, N. T. C. F., nous n'ou-

Digitized by Google

blierons pas cette institution tout à la fois si grande, si méritoire aux yeux de la foi, et si admirable dans ses résultats, l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Un grand nombre d'entre vous participent déjà au bien si constant qu'elle produit, et aux trésors de grâces spirituelles dont elle enrichit ses Associés; d'autres, avant d'y prendre part, nous ont demandé notre sentiment, et ont manifesté le désir de s'y adjoindre dès que nous leur aurions indiqué une personne chargée de recevoir leurs aumônes. Nous secondons leur pieux désir avec d'autant plus d'empressement, que nous avons toujours regardé une telle Œuvre comme une des plus admirables que l'esprit de foi ait produites dans ce siècle, et une des plus consolantes dans ses effets pour tous les chrétiens en qui il reste encore quelque zèle pour les progrès et la conservation de notre sainte Religion dans les régions étrangères. » Le Prélat indique ensuite les moyens qu'il a jugés convenables pour la transmission des aumônes.

Mgr. l'Evêque de *Saluces* recommande, de préférence à toute autre, et avec tout le zèle, dit-il, qui doit animer un Evêque, l'Œuvre de la Propagation de la Foi à la piété de ses diocésains. Le Prélat précise le but et les moyens de cette Œuvre, puis il ajoute : « Vous savez, ô nos Frères bien-aimés! que notre Sauveur, descendu du ciel sur la terre pour nous enseigner la charité par ses paroles et par ses exemples, nous assure qu'il regardera comme fait à lui-même tout ce que nous ferons pour nos frères; qu'un verre d'eau donné à un pauvre pour son amour ne restera pas sans récompense; et que les âmes des hommes sont faites à l'image de Dieu, et rachetées de son précieux sang. Quelle œuvre de charité plus belle, plus grande, plus chère à Dieu, plus méritoire pour vous enfin, pouvons-nous proposer à votre piété, que celle de la Propagation de la Foi? Il s'agit de

Digitized by Google

coopérer au salut de tant d'âmes qui attendent le moment de pouvoir ouvrir les yeux à la lumière de la vérité, de leur procurer un bien ineffable, infini, de leur fermer les portes de l'enfer, de leur ouvrir celles du ciel. Au moyen de la faible aumône d'un sou par semaine, destinée à soutenir d'infatigables ouvriers évangéliques au milieu de leurs apostoliques travaux, vous exercerez vous-mêmes une sorte d'apostolat au milieu des peuples qu'ils convertissent à la Foi chrétienne; et par le moyen de la communion des Saints vous aurez part au mérite de leurs efforts, de leurs peines, de leur zèle, des persécutions qu'ils souffrent, du martyre même dont souvent sont couronnées les victoires qu'ils remportent sur le démon. »

Mgr. de Saluces rappelle de quels trésors d'indulgences l'Œuvre de la Propagation de la Foi est enrichie; puis s'adressant à son clergé d'une manière plus spéciale, il engage ses chers coopérateurs à être les principaux promoteurs et les apologistes les plus fervents de l'Œuvre sainte.

« N'est-il pas vrai que, par l'imposition des mains, tous nous avons été destinés à devenir pêcheurs d'hommes, coopérateurs de Jésus-Christ dans la charge de sauver les âmes de nos frères? que nous avons été appelés à dilater son règne sur la terre, à répandre la lumière de l'Evangile, à dispenser aux peuples les mystères de Dieu? Et comment pourrions-nous voir nos confrères dans ce saint ministère, le front baigné des sueurs apostoliques, affronter pour la gloire du Seigneur et le salut des âmes tant de travaux et de fatigues, la mort même, sans sentir l'esprit sacerdotal se réveiller en nous, et brûler dans nos âmes une étincelle de la divine charité; sans être confondus de notre tiédeur, et nous efforcer au moins d'unir nos aumônes et nos prières, de recueillir aussi celles des fidèles, afin d'aider ces courageux

Digitized by Google

confrères ? Ils ne se recommandent à nous qu'afin de pouvoir continuer de gagner sans cesse de nouveaux disciples à la croix de Jésus, et perpétuer notre sainte Religion catholique dans les vastes contrées qu'ils parcourent. »

Le Prélat termine en exhortant tous les fidèles à demander à Dieu qu'il allume dans le cœur de ses Prêtres le zèle des Apôtres, afin qu'ils aillent partager la gloire de leurs frères qui travaillent à la vigne mystique du Seigneur dans les différentes parties du monde, et que l'Evangile de Jésus-Christ se dilate et fructifie par toute la terre.

Mgr. l'Archevêque de *Verceil*, dans une lettre circulaire, invite son clergé à prendre part à cette Œuvre sublime de la Propagation de la Foi, protégée et recommandée par les souverains Pontifes, et enrichie par eux de beaucoup de trésors spirituels. « Quand on songe, dit le Prélat, qu'avec de si faibles sacrifices, on porte un reflet immense de lumière et de vérité là où règnent les plus épaisses ténèbres de l'erreur, il est facile de juger combien l'Œuvre de la Propagation de la Foi est recommandable, et combien il est important de cultiver le zèle des Ecclésiastiques qui, au mépris de tous les périls, se dévouent généreusement aux missions. La piété éclairée du clergé, et son empressement pour tout ce qui touche au bien de notre sainte Religion, ne permettent pas de douter qu'il n'y prenne part avec le plus vif intérêt, comme je l'y exhorte, dit en terminant Mgr. l'Archevêque, avec toutes les instances possibles. »

Mgr. l'Evêque d'*Alba* annonce qu'il profite de l'occasion favorable dans laquelle il doit annoncer à son peuple la pénitence quadragésimale, pour recommander vivement l'Œuvre de la Propagation de la Foi, que les souverains Pontifes Pie VII, Léon XII, Pie VIII et Grégoire XVI ont enrichie de beaucoup d'indulgences.

Digitized by Google

Mgr. l'Evêque de *Suse* a adressé une lettre pastorale fort étendue au clergé de son diocèse, pour solliciter son concours en faveur de cette Œuvre si sainte, dit-il, par le but qu'elle se propose, si utile par la lecture de ses Annales, si propre à réveiller et à confirmer la foi des fidèles, si admirable par les résultats auxquels, depuis quinze années, elle concourt d'une manière si efficace, et qui est un indice certain que la protection du Ciel s'est reposée sur elle. « Le concours des Evêques pour la soutenir, les bénédictions du Saint-Siége et ses merveilleux succès démontrent suffisamment, ajoute le Prélat, qu'elle est l'œuvre de Dieu lui-même.» Mgr. de Suse engage donc à s'agréger à cette sainte entreprise, qui a pour but de contribuer à la conquête des âmes : entreprise à laquelle tant d'hommes apostoliques se dévouent de nos jours, aux dépens non-seulement de leurs talents, de leurs fatigues et de leurs sueurs, mais encore de leur liberté et de leur vie, qu'ils perdent au milieu des cruelles souffrances du martyre. « Maintenant, poursuit-il de nouveau, le Seigneur appelle à prendre part à cette glorieuse conquête tous ceux qu'animent de véritables sentiments de piété ; et il veut que pour acquérir cet honneur il ne leur en coûte ni des tourments ni la mort, mais seulement une très-courte prière et une légère offrande, non de leur sang, mais de quelques deniers.... Quel véritable sujet de joie pour tous ceux qui aiment Dieu et notre sainte Religion, de pouvoir, à si peu de frais, faire une œuvre de charité si éminente ! Et véritablement à peine cette Œuvre a-t-elle été connue en France, dans la Belgique, dans l'Allemagne, la Savoie et l'Italie, qu'une foule innombrable de pieux fidèles se sont portés aussitôt et avec des transports d'allégresse à y concourir. Dans notre Piémont, nous pourrions citer les diocèses de Turin, de Vercell, d'Aoste, de Coni, et plusieurs autres encore. Serions-

Digitized by Google

nous donc animés d'un moindre zèle, nous qui avons le bonheur de vivre dans un pays qui fut l'un des premiers éclairés du flambeau de la Foi, et où jamais l'hérésie ne put reposer son pied pestilentiel? resterons-nous insensibles à de si beaux exemples, nous qui voyons les partisans de l'erreur faire tant d'efforts pour entraîner les peuples à les imiter? ne nous animerons-nous point d'un zèle religieux, afin que toutes les nations viennent adorer notre divin Sauveur dans le sein de son Eglise catholique? Loin de nous de semblables pensées! les fidèles de ce diocèse se sont montrés dans tous les temps attachés du fond de l'âme à leur Foi, et ils la regardent comme le plus précieux de tous les trésors: nous espérons donc que tous rivaliseront d'un saint zèle pour s'associer à cette Œuvre, qui porte avec elle de si précieux avantages. »

Le Mandement de Mgr. l'Evêque de *Bielle* roule presque uniquement sur l'Œuvre de la Propagation de la Foi, la plus grande, la plus sublime en elle-même, dit-il, et aussi la plus bienfaisante et la plus étendue dans ses effets. « Eh! vraiment, ajoute le Prélat, quand les efforts du prosélytisme protestant deviennent tous les jours plus vifs pour étendre l'erreur et le schisme, ceux que doivent faire les catholiques doivent-ils être moindres, puisqu'il s'agit pour eux de soutenir les droits de la vérité, et de procurer de nouveaux triomphes à la Foi? Ne serait-ce pas nous montrer ou bien peu persuadés de la vérité de notre sainte Religion, ou bien peu soucieux des bienfaits immenses qu'elle apporte là où peut pénétrer sa lumière, que de ne point nous employer, et par nos prières et par tous les moyens qui dépendent de nous, à la propager au milieu de ceux qui sont encore assis à l'ombre de la mort, et qui vivent égarés au sein de l'hérésie, et cependant sont nos frères? Or le seul moyen efficace à cet effet, est d'opposer la vérité à l'erreur, afin que les aveu-

Digitized by Google

gles voient, que les sourds entendent, et que les morts ressuscitent à une vie toute nouvelle.

« C'est pour cet important objet que fut instituée en France, il y a plusieurs années, l'Œuvre de la Propagation de la Foi; et ce fut un trait marqué de la Providence céleste, qu'une pensée si avantageuse au bien de la Religion surgît là précisément où la Religion avait rencontré les plus acharnés de ses adversaires. Qui pourrait donc se refuser à prendre part à une Œuvre si belle et si sainte? Ah! l'obole qui est offerte pour la Propagation de la Foi n'est pas un simple acte de bienfaisance, ni une vulgaire aumône qui est versée dans le sein des pauvres! le sou qui se consacre à la belle Œuvre catholique n'est plus le prix seul d'un morceau de pain destiné à soutenir la vie laborieuse de l'ouvrier évangélique; il est la parole qui convertira les âmes, la doctrine qui illuminera l'ignorant, la voix qui ébranlera le désert, qui déracinera les habitudes les plus invétérées, qui touchera les cœurs les plus féroces. Celui qui le donne et qui le consacre de la sorte, sans se détourner de ses occupations ordinaires, sans s'éloigner des siens, celui-là cependant fait les fonctions d'apôtre; il prêche, il convertit, il sanctifie des populations entières, les offre au divin Rédempteur, en expiation de ses fautes, et acquiert et pour ce monde et pour l'autre un gage assuré de bénédictions....

« Le Piémont est éminemment catholique et pieux, et telle est aussi la portion choisie du troupeau que le Seigneur a confiée à nos soins: aussi espérons-nous que nous ne lui aurons pas recommandé en vain une Œuvre dont le but est si sublime, et qui en même temps est si méritoire.

« La véritable charité chrétienne passe les montagnes et les mers, elle vole partout où le besoin l'appelle. Les peuples idolâtres et infidèles vivent dans l'ignorance et sont plongés dans la barbarie; avec la lumière de l'Evan-

Digitized by Google

gile, ils recevront en même temps la civilisation et le salut. Ah ! le Ciel nous préserve d'être accusés, au jour du jugement redoutable, d'un triste égoïsme et d'une dure insensibilité envers nos frères.... »

Mgr. l'Evêque de Bielle rappelle ensuite que deux choses bien simples suffisent pour concourir à la grande Œuvre de la Propagation de la Foi, une courte prière et une légère aumône; et il indique les moyens qu'il a adoptés pour l'établissement de cette Œuvre dans son diocèse.

M. le Vicaire-Général capitulaire d'*Ivrée*, pendant la vacance du siége, a également, dans une circulaire relative au Carême de cette année, recommandé l'Œuvre de la Propagation de la Foi: «Elle est digne, dit-il, d'être favorisée et soutenue par quiconque conserve dans son cœur la foi en Jésus-Christ et des sentiments de charité pour les âmes qu'il a rachetées : » il pense qu'elle ne saurait rencontrer moins de faveur dans le diocèse d'Ivrée qu'elle n'en a trouvé dans tous les diocèses de France et dans un bon nombre de ceux du Piémont.

Enfin dans l'île de Sardaigne, Mgr. l'Archevêque d'*Oristano* a aussi élevé la voix en faveur de l'Œuvre catholique. Après avoir fait l'historique de cette Œuvre, le Prélat s'écrie : « Bien volontiers nous la permettons et la recommandons hautement à la piété des fidèles qui sont confiés à nos soins : et pourrions-nous faire autrement, ministres comme nous le sommes du Dieu de charité ? Il s'agit en effet d'une œuvre par laquelle, bien qu'avec de faibles aumônes, mais avec cet esprit de charité chrétienne, on contribue à soutenir ces hommes apostoliques qui vont, à travers mille périls, porter la lumière de l'Évangile chez des peuples éloignés de nous. Il s'agit de concourir à délivrer de l'éternelle damnation une foule d'âmes pour lesquelles Jésus-Christ a versé son sang, de

Digitized by Google

contribuer à la dilatation de sa gloire dans beaucoup de lieux de cet univers où il est méprisé ou totalement méconnu, de raviver au milieu de nous enfin cet esprit apostolique primitif, qui se ranime d'une manière particulière dans tous les lieux où cette Œuvre est déjà établie. Combien grand est donc le but qu'elle se propose! combien elle doit être chère aux cœurs des chrétiens! Aussi, en la permettant, en la recommandant vivement à tous nos frères et fils très-chers en Jésus-Christ, nous croyons que le bien qui en résultera pour cette Œuvre ne sera pas si grand encore que celui que nous nous procurerons à nous-mêmes en y prenant part, puisque par son moyen, bien que confinés dans un coin éloigné de l'univers, nous serons rendus participants néanmoins des travaux et des mérites des ouvriers apostoliques, et des peines qu'ont à souffrir pour l'amour de Dieu les fidèles qui se trouvent dans les diverses missions étrangères. »

Mgr. l'Archevêque de *Lucques* en Italie, qui avait déjà recommandé l'Œuvre à la charité de ses diocésains, renouvelle cette année ses instances à son égard. « Nous vous exhortons, dit-il, avec tout le zèle dont notre âme est capable, à continuer de soutenir l'Œuvre si sainte et si louable de la Propagation de la Foi, établie dans ce diocèse par une spéciale et miséricordieuse providence de Dieu. Déjà vous avez été prompts à y concourir à notre voix, et d'heureux commencements nous font espérer, avec confiance, des progrès toujours croissants pour une Œuvre si sainte, qui sert à faire resplendir la lumière de la vraie Foi aux yeux de ceux qui sont ensevelis dans les ténèbres de l'idolâtrie et de l'infidélité, à étendre l'empire de la sainte Eglise jusqu'aux extrémités du monde, à accroître le règne de Jésus-Christ sur la terre et à dilater la gloire de son nom sacré. »

Mgr. l'Evêque de *Guastalla* s'exprime ainsi : « Nous

Digitized by Google

n'ignorons pas, nos bien-aimés, combien sont pressants les besoins des pauvres qui sont près de vous; songez néanmoins que ceux qui sont éloignés sont aussi vos frères, enfants de Jésus-Christ comme vous, et que le secours qu'ils implorent de votre charité est si peu de chose qu'il ne saurait réellement nuire à ce que vous devez à ceux qui sont proche. Pensez que le temps viendra où les malheureux infidèles qui seront morts hors de la connaissance du vrai Dieu, parce que la dureté de cœur de quelques chrétiens ne leur aura pas fourni les moyens d'y parvenir, s'élèveront contre eux, et les accuseront au tribunal du souverain Juge.... Pour éviter une si terrible accusation, il vous est un moyen bien facile : associez-vous à l'Œuvre de la Propagation de la Foi; et ainsi, non-seulement vous préviendrez les effets de la justice de Dieu, mais encore vous aurez un juste motif d'espérer que les vœux ardents et les prières ferventes de tant de chrétiens reconnaissants de ces grâces de régénération que vos aumônes leur auront procurées, attireront sur vous les miséricordes du Seigneur avec abondance, et vous obtiendront une place un jour parmi ces âmes bienheureuses auxquelles il fera part de l'héritage de son royaume dans les cieux. »

Mgr. l'Evêque de *Plaisance* a également adressé à son clergé et aux fidèles de son diocèse une lettre pastorale fort détaillée sur l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Dans l'impuissance où nous sommes de la reproduire, vu les étroites limites de notre cadre, nous en citerons du moins quelques fragments. Le Prélat s'exprime ainsi :

« On nous demande une lettre pastorale pour émouvoir les cœurs de nos bons diocésains en faveur de ces infortunés qui, dans les régions les plus éloignées, sont privés encore de l'indispensable connaissance du vrai Dieu : c'est bien là aussi un soin convenable à un Evêque, et

Digitized by Google

c'est avec transport que nous en acceptons la charge, nous confiant bien moins encore dans nos forces, qui sont si faibles, que dans le but d'une Œuvre qui parle de lui-même si haut. N'est-ce pas en effet pour ce motif que le désiré des collines éternelles, l'attente des nations, le divin Sauveur s'est revêtu d'une chair humaine, a conversé avec les hommes, a entrepris de longs et pénibles voyages ? oui, tout cela afin d'apprendre le chemin du salut à ceux qui s'en étaient égarés. Et combien ne furent pas loin de cette voie ceux qu'on décorait cependant du nom de sages ! « Ils changèrent la vérité de Dieu contre le men-« songe, et rendirent à la créature l'honneur et le culte qui « n'étaient dus qu'au Créateur. Pour ce motif Dieu les aban-« donna à leurs ignominieuses passions. » Ce que saint Paul racontait de son temps, nous le voyons renouvelé aujourd'hui dans ces contrées où la lumière de l'Evangile n'a point encore pénétré. Quelle dissolution ! quelle barbarie! Il suffira d'un coup d'œil pour apprécier les maux extrêmes auxquels sont en proie les peuples de ces contrées éloignées. »

Le Prélat, s'adressant ensuite à la tendresse des mères chrétiennes, fait un tableau touchant de ces malheureuses et innocentes créatures, de ces pauvres enfants que l'inhumanité et la corruption des mœurs fait abandonner en grand nombre sur les voies publiques en Chine, et qui meurent de misère, ou deviennent la proie d'animaux affamés. Il représente un Missionnaire allant, au risque de sa vie, mais le cœur enflammé par la charité, parcourir à l'ombre de la nuit les rues muettes d'une immense cité, pour recueillir ces victimes abandonnées, leur ouvrir le ciel par le saint Baptême, ou les élever pour la société et pour le ciel, s'il parvient à leur conserver la vie. « Combien doit être agréable à Dieu l'Œuvre de la Propagation de la Foi, qui aide à soulager tant de

Digitized by Google

misères, et qui, en contribuant à civiliser les peuples, leur apprend les principes de la véritable morale ! »

Mgr. l'Evêque de Plaisance parle ensuite de la modicité de l'aumône demandée ; il fait voir que la charité chrétienne doit s'étendre à tous les hommes ; il rappelle les pertes incalculables qu'a faites la sacrée Congrégation de la Propagande, le nombre croissant des missions, leurs besoins multipliés, les bénédictions du St-Siége et les indulgences dont l'Œuvre est enrichie; il voit la volonté de Dieu dans ses rapides succès, puisque, née à Lyon il n'y a que 15 ans, elle s'est répandue non-seulement en France, mais dans une partie notable de l'Europe; il exhorte surtout son clergé à soutenir une Œuvre qui doit contribuer à arracher tant d'âmes au démon, et à procurer aux fidèles les récompenses célestes promises à la charité.

Nous terminerons cette rapide et forcément très-incomplète revue, par une circulaire que vient d'adresser à son clergé Mgr. l'Evêque de *Pamiers*, en France.

« Parmi tant de bonnes œuvres que la piété et le zèle pour la Religion ont fait éclore ces dernières années, il en est une qui doit particulièrement fixer notre attention ; je veux parler de l'Association pour la propagation de la Foi chez les nations infidèles.

« Porter le flambeau de la Foi aux peuples encore ensevelis dans les ténèbres de la mort, entrer dans les admirables desseins de N. S. J. C. qui est la lumière du monde et qui veut que tous les hommes parviennent à la connaissance de la vérité : voilà le but de l'Association. En est-il de plus noble ?

« Fournir quelques secours temporels aux nouveaux Apôtres qui se dévouent pour procurer le salut de ces peuples lointains, encore plus éloignés de la voie qui conduit

Digitized by Google

à la vie qu'ils ne le sont de notre continent civilisé : en voilà les moyens. En est-il de plus légitimes ?

« Renouveler parmi nous cette Foi divine, notre seule ancre de salut, par le beau spectacle que présentent les travaux de ces saints Missionnaires, par le prix qu'ils attachent à la conversion des infidèles, par le souvenir de ce qu'ont été nos pères, et de ce que nous serions encore nous-mêmes, si de semblables ouvriers évangéliques n'avaient tout sacrifié pour venir nous éclairer de la vraie lumière, et nous arracher à de si monstrueuses erreurs : en voilà les fruits. En est-il de plus désirables et de plus consolants ? Je n'hésite donc point à appeler cette Œuvre, l'Œuvre par excellence, qu'on ne saurait trop répandre et faire goûter aux peuples qui nous sont confiés.

« L'avenir de la Religion, et, en particulier, la conservation de la Foi parmi nous, semblent dépendre de la prospérité de cette Œuvre : reçue chez presque toutes les nations de l'Europe, établie aujourd'hui dans tous les diocèses de France, dans la plupart desquels elle obtient déjà les résultats les plus satisfaisants, comme il est facile de s'en convaincre par l'inspection du compte-rendu dans le Numéro des Annales du mois de mars de chaque année, ce serait une honte à nous d'y être indifférents, et de ne pas y coopérer selon nos facultés.

« Quelle facilité, d'ailleurs, de la pratiquer ! *Un sou par semaine*, *un* Pater *et un* Ave tous les jours avec l'invocation : *Saint François Xavier, priez pour nous :* voilà tout ce qui est prescrit pour en être membre et participer aux grâces spirituelles que les Souverains Pontifes y ont attachées. Combien de familles, combien de membres dans ces familles peuvent, sans se gêner, s'imposer ce léger sacrifice ! il suffira de s'interdire la moindre fantaisie pour le rendre tout-à-fait aisé. Il n'est guère de paroisses où il ne se rencontre quelques personnes qui s'em-

Digitized by Google

presseront de concourir à cette excellente Œuvre, dès qu'elles en auront connu le mérite. »

Mgr. l'Evêque de Pamiers arrête ensuite que MM. les Curés ou les personnes pieuses chargées par eux de diriger l'Œuvre dans leurs paroisses, devront inscrire sur un petit livre, qui sera soigneusement conservé, les noms de tous les membres de l'Œuvre; qu'en cas de décès, ou si, pour toute autre cause, le Collecteur de dizaines ou de centaines ne peut conserver son emploi, ce livre, avec tout ce qui a rapport à l'Œuvre, passera à la personne qui prendra sa place. Le Prélat ajoute que chaque année il sera publié un tableau renfermant les noms de toutes les paroisses du diocèse, avec le chiffre de la somme que chacune d'elles aura versée.

Il serait téméraire, à nous, de vouloir ajouter quelque chose à de si nombreuses, de si pressantes recommandations : que pourraient toutes nos paroles après ce qui a été dit par ceux auxquels il a été donné de conduire l'Eglise de Dieu ? Nous nous bornerons donc, comme pour couronner dignement tout ce magnifique ensemble d'exhortations et d'éloges, à rappeler les paroles du Chef suprême de l'Eglise entière, à répéter ce qu'il a bien voulu faire connaître récemment à un saint Evêque et à plusieurs autres personnes, avec charge enfin de nous le redire, que *l'Œuvre de la Propagation de la Foi est, au milieu des afflictions qui l'oppressent, la consolation réservée à son cœur, que ses succès sont sa joie, et qu'il compte sur les Associés de cette Œuvre pour le soutien des missions.* Nous avons hâte de rendre tous les souscripteurs participants de ce précieux témoignage de satisfaction du père commun des fidèles, certains qu'ils y trouveront, comme nous, de nouveaux motifs pour redoubler de zèle, et pour accroître de plus en plus les fruits de leur charité.

Digitized by Google

MISSIONS

DE L'OCÉANIE OCCIDENTALE.

MISSION DES ILES SANDWICH.

On se rappelle que la Lettre par laquelle les Missionnaires catholiques annonçaient leur expulsion des îles Sandwich n'était point parvenue en Europe, ainsi que nous le relations dans le N° XLI des Annales. Les détails de ce triste événement nous étaient inconnus, et ce ne fut même que par une Lettre du 1er août 1833, postérieure à celle qui a été égarée, que nous fûmes informés de l'arrivée de M. Bachelot, préfet apostolique, et de l'un de ses collègues, dans la Haute-Californie. La Lettre suivante est en quelque sorte le double de celle qui ne nous a point été remise; les faits qu'elle rapporte sont maintenant, il est vrai, un peu anciens, mais ils nous ont paru dignes d'intérêt: ils devaient naturellement d'ailleurs trouver une place honorable dans un recueil qui est devenu comme un monument contemporain des combats que l'Eglise soutient dans des contrées éloignées, et des travaux des apôtres de ces derniers temps, pour porter le nom et la gloire de leur divin Maître jusqu'aux extrémités de l'univers.

Digitized by Google

Lettre de M. Alexis Bachelot, préfet apostolique, à M. Hilarion, prêtre de la maison de Picpus, à Paris.

Mission de St-Gabriel, Haute-Californie, le 18 décembre 1835.

V. C. J. S.

« Monsieur,

« Puisqu'on n'a pas reçu la lettre où je parlais de notre expulsion des îles Sandwich, je vais entrer dans quelques détails à ce sujet.

« Le 2 avril 1831, nous fûmes sommés, M. Patrice Short et moi, de comparaître devant les principaux chefs, hommes et femmes, pour lors assemblés sous une tente dressée sur les remparts : ces remparts ont de dix à vingt pieds de haut, sur vingt à trente pieds de large. La vieille reine Kaahamanu y présidait; car le jeune roi, contre le gré duquel tout cela se faisait, ne voulut point y paraître. Avec les chefs se trouvaient quelques *Kumuu* ou maîtres d'école formés par les Méthodistes, et qui semblaient triomphants : beaucoup de curieux, insulaires ou étrangers, s'y étaient rendus; en un mot, si l'on en excepte le jeune roi, on y trouvait réunies toutes les grandeurs et toutes les lumières des îles. Lorsque nous arrivâmes, tous étaient assis ou étendus sur des nattes, excepté la vieille reine et son frère qui avaient des siéges; et qui nous les cédèrent dès que nous parûmes. Cette attention, dans la circonstance où nous nous trouvions, point ce pauvre peuple. Le chef de l'île Kauai, qui avait aussi le titre de gouverneur du roi, me remit solennellement, et sans me rien dire, une lettre à mon adresse,

Digitized by Google

signée du roi et des principaux chefs des îles : elle portait en substance que nous n'étions pas bons ; que nous vivions aux îles Sandwich sans avoir eu la permission d'y demeurer ; et l'on nous prescrivait d'en sortir pour aller où bon nous semblerait. Les trois termes injurieux dont les insulaires se servent pour chasser quelqu'un étaient employés plusieurs fois. On nous accordait trois mois pour faire nos préparatifs ; ce temps une fois écoulé, si nous n'étions pas partis, on devait confisquer tout ce que nous pouvions posséder, et un mois après les fers devaient être notre partage. J'ouvris cette lettre, et j'en pris lecture avec beaucoup de lenteur, afin de réfléchir et de pouvoir ensuite parler avec plus de sang-froid : tous demeuraient en silence, les yeux fixés sur moi, en attendant que j'ouvrisse la bouche pour me défendre. Je vous avoue que, quoique je fusse prévenu d'avance, je sentais le besoin du secours du Bon-Dieu, et que, conformément à la promesse qu'il a daigné nous faire, il voulut bien m'inspirer ce que j'avais à dire. Nous ne pouvions pas consentir à abandonner notre mission : promettre de sortir des îles, c'était y renoncer. Chez nos Kanacs, un oui est une promesse sacrée ; aussi n'avons-nous jamais obtenu ce oui formel pour rester dans ces îles ; et, quoique mille fois plusieurs des chefs nous eussent témoigné beaucoup d'amitié, ainsi que le jeune roi lui-même, au point de vouloir apprendre de nous la langue française, le oui pour rester n'avait jamais été prononcé ; du reste, il ne m'était pas même venu dans la pensée de le demander, si ce n'est lorsqu'il fut trop tard pour l'obtenir : voilà à quoi l'on est exposé quand on ne connaît pas assez les mœurs d'une nation. Je reviens à mon récit. Dans ma réponse je ne jugeai pas à propos de prendre le ton d'un accusé, mais bien plutôt celui d'accusateur. Me montrant donc comme indigné, je demandai

Digitized by Google

au gouverneur du roi s'il n'avait pas honte de se servir à notre égard du terme de *kipaku*, qui répond au terme français *canaille ;* mais la lettre avait été rédigée par un *Kumus*, et les indigènes de cette classe ne sont pas les plus civils, quoiqu'ils aient appris à écrire. « Vous ne parleriez pas ainsi, ajoutai-je, à un fornicateur, un voleur ou un assassin ; ai-je mérité quelqu'un de ces reproches ? Où est donc votre civilité ? On dit que vous êtes *naau ao* (ayant l'intérieur ou l'esprit éclairé) ; les expressions de votre lettre sont-elles de gens *naau ao?* » Je remarquai que ces reproches leur étaient très-sensibles, car ils tiennent beaucoup à passer pour civils. Je continuai donc, en attendant qu'ils me donnassent lieu d'entrer en discussion sur les matières de la Foi. Comme en parlant je tenais en main la lettre dont il est question, le chef de Hawau, frère de la vieille reine, s'approcha très-adroitement de moi et la reprit. Je fus très-fâché qu'il me l'eût enlevée, car elle pouvait servir de pièce contre nos persécuteurs ; et les chefs le sentaient si bien, qu'ils paraissaient honteux de me l'avoir remise. Je cherchai donc à m'en emparer de nouveau, mais ce fut inutilement. Alors, interrompant mon discours, je m'adressai directement à celui qui me l'avait prise : « Pourquoi, lui dis-je, ne me donnes-tu pas cette lettre ? elle est du roi qui me l'envoie ; tu n'as pas le droit de me la retenir. — Donne ta parole, me répondit-il froidement, que tu sortiras des îles, et je te la donnerai. » J'étais bien loin de vouloir dire oui : je gardai donc le silence sur cet article, et ne pensai plus à la lettre ; je repris alors ce que j'avais commencé, mes reproches sur le mot *kipaku*. « Ne parle plus de cela, me dit un chef, on te demande de sortir des îles en ami. — Quoi ! répliquai-je, en ami ! tu veux que je sorte en ami, et tu me chasses contre ma volonté ? Quel motif as-tu ? tu dis que ma Religion ne vaut rien : tu ne

Digitized by Google

la connais pas, comment peux-tu la condamner ? » Revenant ensuite aux menaces du pillage et des fers : « Tu ne sais donc pas, dis-je au principal chef, que je ne suis pas du monde; je suis à Dieu, tout ce que j'ai est à lui; je suis venu ici avec mon corps et avec la parole de Dieu, que j'ai voulu vous donner et que vous n'avez pas voulu recevoir; pour tout le reste, envoyez, si vous voulez, le prendre dans ma maison; je ne crains pas le pillage; emportez ce qui vous plaira : c'est une chose du monde (1). Vous me parlez des fers, apportez-les-moi; je ne les crains pas non plus. Vous me mettrez en prison; Dieu qui nous voit et nous entend y sera avec moi : d'ailleurs, pourquoi tant s'occuper du corps ? ne savez-vous pas que ce n'est qu'un amas de terre qui demain sera en poussière ? Peut-être vous mourrez demain, et moi aussi; comment pourrais-je avoir peur de vos menaces ? » Kuakini (c'est le nom du frère de la reine) se borna pour lors à soutenir que nous nous étions établis aux îles Sandwich sans permission; et, sur ma réponse que nous avions été autorisés par Poki, il me répliqua que Poki n'existait plus et que ce qu'il avait fait était nul.

« Les chefs, ainsi que tous les spectateurs, m'écoutaient très-attentivement. Je reviens à l'article de la lettre, relatif à la Religion. « Vous prétendez, leur dis-je de nouveau, que ma Religion ne vaut rien; l'avez-vous connue ?

---

(1) Il faut remarquer que c'est ce désintéressement qui, même aux yeux des Kanacs, distingue les Missionnaires des Protestants. Les ministres méthodistes entassent leurs écus et cherchent à multiplier leurs finances; pour nous, les indigènes nous regardent comme ne devant avoir rien de commun avec le monde, et c'est précisément notre conduite sous ce rapport, entièrement opposée à celle des sectaires, qui a toujours été et est encore très-utile à la Religion.

Digitized by Google

des gens *naau ao* ne blâment pas ce qu'ils ignorent. — Tu as peut-être raison, me dit le chef; mais tu es étranger. Notre docteur (il voulait parler du ministre protestant) l'est aussi; vous devez tous deux en savoir plus que nous : il est venu le premier et nous a donné sa religion; nous l'avons trouvée bonne, et nous l'avons suivie. Si tu étais arrivé avant lui, nous t'aurions écouté avec la même docilité. Tu es venu le dernier : il n'est pas bon d'avoir deux religions, car bientôt il y aurait guerre (1). » Je répondis d'abord qu'il ne s'agissait pas de savoir lesquels étaient venus les premiers ou les derniers, mais de quel côté était la vérité. J'appuyai sur le schisme des Protestants qui s'étaient séparés de l'Eglise, qui existait bien avant eux.

« Voyant qu'on ne répliquait rien, je m'arrêtai; mais on ne tarda pas à en revenir au principal objet, qui était celui de ma sortie des îles. Je ne voulais ni refuser, ni promettre; l'un les aurait irrités et aurait provoqué la violence, l'autre était contre mon intention. Je fis donc une réponse qui devait leur paraître d'autant plus naturelle qu'elle entre dans la manière de parler des Sandwichois, quand ils ne veulent rien affirmer de précis. « Que voulez-vous que je réponde, leur dis-je, suis-je Dieu pour savoir ce qui arrivera? nous mourrons peut-être avant le temps déterminé; et quand ce temps sera arrivé, si nous vivons encore, nous verrons. » Les femmes qui se trouvaient là dans le conseil, parurent fort mécontentes de ne pouvoir pas obtenir un oui ou un non.

---

(1) Les Méthodistes ne manquent pas de parler aux insulaires des guerres de religion, et de nous accuser d'idolâtrie, parce que nous honorons les images; et ce qu'ils disent ne laisse pas de faire impression sur les Kanacs.

Digitized by Google

La vieille reine surtout, qui n'avait rien dit jusqu'alors, s'expliqua avec beaucoup de violence. Je ne me rappelle plus ce qu'elle dit ; mais on voyait que son cœur était ulcéré. La plupart des chefs paraissaient calmes : il était facile d'apercevoir qu'ils ne s'intéressaient pas beaucoup à l'exécution du décret prononcé contre nous. Le reste de l'assemblée semblait être pour nous ; et les étrangers, témoins de cette scène, se montraient ouvertement en notre faveur. Après quelques instants de silence je me levai, et fis à tous, en souriant, les saluts d'usage, auxquels tous les chefs, excepté la reine et quelques femmes, répondirent d'une manière amicale. Nous nous retirâmes ensuite, M. Patrice et moi.

« Le bruit de notre conférence se répandit bientôt ; et nous reçûmes une foule de visites de la part même de ceux qui s'étaient déclarés nos ennemis : nous ne crûmes pas devoir admettre tout le monde sans distinction, et la difficulté de nous voir excita encore un plus grand empressement. Dans tous les cas, nous jugeâmes qu'il était bon de prendre nos sûretés contre le pillage. Dans l'archipel Sandwich, le pillage se fait dans un clin d'œil. Peu de temps auparavant, un pauvre forgeron ayant eu une discussion avec un chef, celui-ci ordonna de piller la maison de ce malheureux : en moins de dix minutes il n'y resta pas un clou. Le forgeron, devant lequel cet ordre avait été donné, eut beau courir pour sauver au moins quelque chose, lorsqu'il arriva il ne restait plus rien. Nous prîmes donc la précaution d'enfouir les ornements d'église : nous cachâmes le reste comme nous pûmes.

« Un mois s'écoula, et comme nous n'entendions plus parler de rien, nous crûmes d'abord qu'on avait changé d'avis à notre égard ; mais nous ne tardâmes pas à nous apercevoir que nous nous étions trompés. Nous reçûmes d'abord la visite du chef qui nous avait remis la lettre du

Digitized by Google

roi, dans la conférence du 2 avril. Plusieurs Kanacs le suivirent; mais il les congédia, pour être seul avec nous : il paraissait embarrassé. Après une conversation assez courte il me dit : « Je viens pour ce que tu sais, et dont toi et moi nous sommes convenus tous les deux. — Je t'entends, lui dis-je, tu viens me chasser. — Non, répondit-il, nous ne te chassons pas; mais il est bon que tu retournes tranquillement dans ton pays. » Je répliquai : « Si tu ne me chasses pas, pourquoi veux-tu que je sorte contre ma volonté : j'ai mes disciples; sont-ils voleurs, assassins, fornicateurs ?—Non, reprit le chef, tu es tranquille et bon; mais il est expédient que tu t'en ailles. » Je lui rappelai en peu de mots ce que j'avais dit aux chefs assemblés. Il garda le silence, et quand j'eus fini il se retira sans rien répliquer, et avec toute la politesse et la modestie possibles : nous répondîmes à son honnêteté par des manières franches et ouvertes; nous lui montrâmes la maison et le jardin. Quelque temps après on le somma de revenir chez nous, toujours pour nous obliger à partir: il déclara formellement qu'il ne voulait plus se mêler de cette affaire.

« Un autre vint en sa place; c'était Kuakini, frère de la reine, gouverneur de Hawau, et sans contredit le plus puissant des chefs : nous eûmes lieu de nous apercevoir qu'il s'était préparé d'avance. Comme il était accoutumé à traiter avec les étrangers, il se présenta plus hardiment que l'autre, mais toujours avec beaucoup de politesse et de réserve; il rappela les calomnies des Protestants sur la prétendue idolâtrie des *Papistes*, qui adorent les images. Je lui répondis par une réflexion à sa portée : « Ne gardez-vous pas chez vous, lui dis-je, le portrait de Tamé-hamécha, et ceux de Liholiho et de Kamamala (roi et reine des îles Sandwich, morts en Angleterre en 1824)? Lorsque vous les voyez, ne leur dites-vous pas : *Aloha*

Digitized by Google

tuo (grande bénédiction) ? En faites-vous pour cela des dieux ? non, sans doute ; mais ces portraits vous rappellent le souvenir de vos rois, et vous saluez leur mémoire. Le crucifix est le portrait de Notre-Seigneur mort pour nous ; il nous en rappelle le souvenir ; nous lui disons *aloha*, et nous le prions. Nous ne croyons pas plus que la croix est Notre-Seigneur, que vous ne croyez que les portraits que vous possédez sont vos rois. » Le gouverneur, qui avait de l'esprit, sentit toute la force de cette réponse et passa à un autre article. Il nous accusa d'interdire la lecture à nos néophytes ; autre calomnie des Méthodistes qu'il ne me fut pas dificile de réfuter, en lui faisant remarquer que puisque moi-même je lisais et j'écrivais, je ne pouvois avoir la pensée d'interdire aux autres ce que je croyais bon. Alors il me proposa d'aller chez le ministre protestant, pour parler de religion : je savais bien que celui-ci ne consentirait pas à une conférence. En effet, un jour que j'étais chez Kaahamanu, elle le fit appeler : il refusa de venir ; mais à peine étais-je sorti, qu'il se rendit chez elle ; et comme elle lui reprocha son refus, il lui répondit qu'il n'avait pas voulu s'exposer au péril de la subversion. Cela n'empêchait pas que devant ses partisans il ne parût désireux de prouver la vérité de sa doctrine par quelque action d'éclat ; il alla même, une fois, jusqu'à proposer l'épreuve du feu, assurant que Dieu ferait un miracle en sa faveur : soit qu'il en eût parlé comme d'une simple supposition, soit qu'il en eût fait, en présence de son auditoire, la proposition formelle, bien convaincu qu'elle ne serait pas acceptée, un de ses disciples vint me la communiquer pour voir comment je la recevrais. « La proposition est bonne, lui dis-je tranquillement, je l'accepte ; mais toi ou ton chef vous présiderez à l'épreuve, et si ton docteur recule tu l'y forceras. » Cette réponse détruisit, du moins en partie, l'effet qu'avait

produit la bravade impie de l'imposteur. Comme je savais au reste que les injures, les mensonges et les calomnies sont les armes ordinaires de ces nouveaux apôtres, je n'ai jamais pensé à provoquer des conférences qui auraient été sans fruit; je me suis toujours contenté de ne pas refuser, toutes les fois qu'on m'en a fait l'ouverture. Je dis donc au gouverneur de Hawau, quand il me parla, qu'il n'était pas bon que j'allasse chez son docteur; mais j'ajoutai : « C'est à toi ou au roi de nous appeler l'un et l'autre, soit chez toi, soit chez Kaahamanu; je m'y rendrai, et là, devant vous tous, nous nous expliquerons. » Il parut goûter ma proposition; mais nous n'en avons jamais entendu parler depuis. Kuakini, après bien des détours, vint au fait de l'embarquement, et prétendit que nous avions reçu de France des sommes considérables. Je lui fis sentir l'absurdité des bruits qu'on faisait courir; je lui dis encore que s'il voulait nous faire partir, il n'avait qu'à nous chercher un vaisseau et payer notre passage. L'entretien finit de cette manière.

« Pour paraître céder en quelque chose aux instances des chefs et ne pas les irriter, nous avions soin, quand quelque vaisseau était sur le point de partir, de demander par écrit au capitaine un passage gratuit. Nous le fîmes à l'égard de plusieurs; et comme ils connaissaient nos intentions, ils nous répondaient aussi par écrit, et se refusaient absolument à notre demande, car aucun capitaine ne voulut se charger d'être l'exécuteur de la sentence portée contre nous.

« Peu de temps après arriva un navire prussien, dont le capitaine portait au jeune roi des îles Sandwich quelques présents du roi de Prusse : l'arrivée de ce vaisseau donna lieu à une nouvelle tentative pour nous faire sortir de l'archipel. Nous vîmes reparaître le gouverneur de Hawau: « Voilà, me dit-il, un navire qui est près de ton pays,

Digitized by Google

il te conduira dans ta terre.—Tu as raison, lui répliquai-je, mais qui paiera le passage? Je suis venu ici avec mon corps et la parole de Dieu; mon cœur n'a point été dans les choses de ce monde; je n'ai point amassé d'argent. — Peut-être il te prendra pour rien. — C'est possible; mais fais les démarches toi-même, et nous verrons. » Kuakini se retira avec cette réponse. Le capitaine vint nous voir; je lui fis part de notre position : il nous offrit obligeamment de nous prendre sur son bord, si nous voulions partir; dans le cas contraire, il nous dit de lui faire une demande par écrit, et de lui dicter la réponse que nous voulions qu'il nous fît; ce qui fut exécuté. Le gouverneur de Hawau alla aussi le voir, et le pressa de se charger de nous; le capitaine prussien lui répondit qu'il le ferait avec plaisir, mais qu'avant que M. Patrice et moi montassions à bord, il fallait lui compter cinq mille piastres (plus de vingt-cinq mille francs). Le pauvre gouverneur avait un grand désir de se débarrasser de nous; mais il souhaitait encore plus de garder ses écus : il fallut donc renoncer à son projet.

« On annonçait depuis quelque temps l'arrivée prochaine d'un voyageur que l'on qualifiait de lord anglais, et qu'on prétendait être chargé par son gouvernement d'examiner sur quels fondements reposaient les plaintes fréquentes au sujet des entraves mises au commerce dans les îles Sandwich. Ce mystérieux personnage, nommé M. Hill, arriva enfin dans les premiers jours de juin, sur un baleinier venu des Etats-Unis. Il fut reçu avec honneur, et logea chez le consul anglais : il voulut d'abord se montrer impartial; il parlait à tout propos de tolérance, et disait qu'il y avait de quoi travailler pour tous; il déclamait même contre les ministres protestants, et ce fut dans ce sens qu'il nous entretint, M. Patrice et moi, dans les visites qu'il nous fit et que nous lui rendîmes. Mais ailleurs il

Digitized by Google

tenait un langage différent; il soutenait que les Missionnaires catholiques feraient bien de se retirer, afin de faire cesser tout sujet de troubles. En général, tous les blancs qui se trouvaient à Anaroura étaient prononcés en notre faveur. M. Hill parvint cependant à faire goûter son projet à quelques-uns, en leur représentant que, si l'on transportait les deux prédicateurs romains dans quelqu'autre île, habitée par des peuples sauvages, mais fréquentée par des vaisseaux marchands, le commerce ne pourrait qu'y gagner, et qu'il en résulterait de grands avantages. Ce fut dans ce sens qu'il en parla à M. Patrice Short, qui était allé seul le voir, et avec lequel il eut un long entretien.

« M. Hill n'était rien moins que ce qu'il prétendait. Nous sûmes par la suite qu'il était l'agent d'une société anglicane pour le soutien des missions protestantes, et qu'il voyageait dans les intérêts de la Société biblique de Londres; mais au moment dont je parle, le titre d'envoyé du roi d'Angleterre, qu'on lui supposait, lui donnait un certain crédit. M. Patrice, en sa qualité d'Irlandais, se trouvait en quelque sorte sous sa dépendance, et ne pouvait pas s'expliquer assez librement envers lui. Je me chargeai donc, comme Français, de répondre à ses prétentions et de réfuter tous ses prétextes; je le fis le 9 juillet 1831 : c'était la fête de Notre-Dame-de-Paix; nous y avions pensé. Je joins ici copie de ma lettre; la voici :

« Monsieur,

« M. l'abbé Short m'a communiqué les réflexions que vous lui avez faites pour motiver notre éloignement des îles Sandwich, qui paraît vous tenir fortement au cœur. Vous en appuyez la nécessité sur l'intérêt des indigènes et

Digitized by Google

sur celui de la Religion. Vous faites profession, Monsieur, de fonder vos opinions sur la large base de l'Evangile, à la propagation duquel vous assurez prendre le plus vif intérêt. Vous ne trouverez donc pas mauvais que je donne quelque étendue à ma réponse, qui a pour but de discuter les motifs que vous avez fait valoir en parlant à M. Patrice Short.

« Nul n'a plus à cœur que moi le vrai bonheur de ce peuple, que ses heureuses qualités naturelles nous ont rendu cher; nul ne désire davantage les progrès de la Religion. Quel autre motif, Monsieur, eût pu m'engager à quitter ma famille, mes amis, tout ce que j'avais de plus cher en France, pour me reléguer dans ces îles, sans avoir d'autre assurance d'y trouver les choses nécessaires à la vie, que la parole de celui qui nourrit les oiseaux du ciel, revêt de leur éclat les lis des champs, interdit à ses disciples toute inquiétude sur les besoins du corps, et leur prescrit ce qu'ils ont à faire lorsqu'ils sont envoyés soit par lui immédiatement, soit par ses réprésentants sur la terre?

« Vous alléguez, Monsieur, pour motif de notre éloignement, le maintien de la paix dans les îles Sandwich. Je la désire autant et plus que d'autres, à en juger par leur conduite : un vrai ministre de la Religion est essentiellement un ministre de paix; mais vous n'adhérez pas sans doute, Monsieur, aux sentiments de ceux qui, sous prétexte de la paix, veulent qu'on laisse les peuples dans les croyances qu'ils tiennent, quelles qu'elles soient : ce serait fermer la porte à la propagation de l'Evangile, qui ne peut avoir lieu sans établir un schisme entre ceux qui embrassent la vérité et ceux qui persistent dans l'erreur. Ce n'est pas ce fondement de paix que proposait celui qui, en donnant la paix, mais *cette paix que le monde ne peut donner*, déclare être venu pour *séparer le fils*

Digitized by Google

de son père, *la fille de sa mère*, et *la bru de sa belle-mère*. Il a annoncé ce conflit de la vérité et de l'erreur, et c'est à la vérité qu'il a adjugé le lot des persécutions, pour être son partage dans ce monde et sa marque distinctive. Ne vous persuadez pas, Monsieur, que la diversité des croyances religieuses soit incompatible avec cette paix que vous recommandez : s'il y a quelque trouble à craindre, il faut en prévoir une autre cause, l'étudier et la prévenir. Qu'on enseigne à ce pauvre peuple, qui écoute avec tant de docilité et qu'il est si facile de persuader, que la violence fait des hypocrites et non des chrétiens, alors il n'y aura plus de trouble à redouter, puisque la vérité pourra se répandre librement.

« Quant aux progrès de la Religion, l'univers entier vous montre, Monsieur, si les catholiques y sont opposés : la Chine, la Cochinchine et bien d'autres lieux ne vous offrent encore que des Prêtres catholiques sous le marteau de la persécution. Vous insinuez que nous sommes ennemis de la propagation de l'Evangile : si par cette propagation vous entendez le trafic de quelques morceaux traduits de la Bible, vendus aux insulaires qui sont incapables d'en profiter, je conviens que cela n'entre pas dans nos principes. La Religion catholique nous fait connaître quelle est l'excellence des Livres saints ; mais elle n'enseigne point à ses ministres à les faire valoir comme un moyen d'augmenter leurs finances. Je ne sais point, pour ménager mon argent, donner en salaire, pour les travaux qu'on aurait faits d'après mes demandes, un nombre d'exemplaires proportionné à la somme due, et cela à des insulaires qui, ne sachant pas lire, les reçoivent avec regret, avec dépit, et se hâtent de les échanger pour quelques réaux, afin de réaliser au moins une petite partie de la somme qu'ils devaient obtenir comme prix

Digitized by Google

de leur travail. Le respect de l'Eglise catholique pour les Livres saints ne lui permet pas de les exposer ainsi aux risées et aux nausées du peuple : elle recommande de les lire fréquemment, de les étudier, de les méditer ; mais elle donne le moyen de le faire avec fruit, et ne laisse point à la mobilité des opinions le soin de les interpréter ; elle en fixe le sens, en vertu du pouvoir et même de l'ordre qu'elle a reçus d'en haut. C'est sur cette base, Monsieur, que nous fondons notre conduite, et c'est d'après elle que nous réglons notre enseignement.

« Vous ajoutez que nos efforts sont inutiles, parce que la propagation de l'Evangile est l'œuvre de Dieu, contre laquelle *les portes de l'enfer ne prévaudront pas*. On pourrait faire de ce passage, Monsieur, une explication plus heureuse et plus vraie. La simple lecture du texte peut vous convaincre que ces promesses du Seigneur sont exclusivement faites à cette Eglise que Jésus-Christ dit ici être la sienne, et appelée ailleurs, en conséquence de ces promesses, la colonne et la base de la vérité ; à cette Eglise qu'il a fondée sur Pierre (car, dans ces passages et dans plusieurs autres, Pierre est établi par Notre-Seigneur pierre fondamentale et chef de son Eglise, et, dans sa personne, ceux qui ont succédé à son siége ont par cela même succédé à ses prérogatives) ; à cette Eglise encore déclarée ici par son divin Fondateur ne devoir point faillir ; paroles qui, aux yeux de tout homme de bonne foi, la vengent suffisamment de la calomnie si souvent répétée, qu'elle a failli ; à cette Eglise enfin qui, seule, donne et peut donner des garanties de son immutabilité : car il n'en est point d'autre qui ait conservé la croyance primitive, comme l'histoire en fait foi. Elle seule, immuable comme son auteur, dans ses dogmes et dans sa morale, traverse les siècles, conservant, au milieu de toutes les sectes qui la combattent, le même nom

Digitized by Google

et le même caractère ; et, pour me servir des expressions d'un de vos ministres, sauvant parmi les débris du *sectarianisme* toutes les vérités fondamentales (moins prévenu, il aurait dit : toutes les vérités religieuses), les transmettant d'âge en âge, jusqu'à ce que, parvenue au terme de ses combats et de ses travaux, elle remette intact entre les mains de son fondateur le dépôt sacré qu'elle en a reçu.

« A l'occasion de cette Eglise catholique que vous qualifiez de secte, je vous demanderai, Monsieur, si l'empire britannique est une section des Etats-Unis d'Amérique, depuis que ceux-ci s'en sont séparés, et se sont constitués indépendants. Je vous laisse à faire l'application qui se présente naturellement.

« Il ne faut pas, dites-vous, regimber contre l'aiguillon. Si par cet aiguillon vous entendez, Monsieur, les prohibitions des hommes et leur résistance, je vous demanderai avec Pierre et Jean : Voyez s'il est juste d'obéir aux hommes plutôt qu'à Dieu, et si les Apôtres et leurs successeurs, les ouvriers évangéliques en Chine ou ailleurs, ont lu dans l'Evangile qu'il fallait abandonner l'œuvre de Dieu, parce qu'elle était prohibée par les grands de la terre, que les petits et les pauvres ont toujours précédés dans l'adhésion à la vérité. Si par cet aiguillon vous entendez l'esprit de Dieu, je vous répondrai que nous lui obéirons en suivant l'exemple de nos pères et nos modèles dans la foi ; que, sans oublier qu'il faut unir la prudence du serpent à la simplicité de la colombe, nous ne cèderons jamais aux motifs d'une prudence tout humaine, et nous ne perdrons point de vue qu'il n'appartient qu'au mercenaire de fuir à l'approche du loup ; mais que le véritable pasteur se sacrifie pour son troupeau.

« Un autre motif qui doit, selon vous, nous faire

Digitized by Google

sortir des îles, est fondé sur les mauvais traitements auxquels sont exposés de la part des chefs ceux qui embrassent notre Religion. Vous pensez que nous devons les leur épargner en nous éloignant; c'est-à-dire, Monsieur, qu'il ne faut pas enseigner aux hommes une Religion qui les exposerait aux persécutions. Est-ce bien là ce que dit l'Evangile, dont vous avez tant à cœur la propagation? Nous n'y lisons certainement pas que le Seigneur, en chargeant ses disciples de prêcher la Foi, n'ait promis que des roses à ceux qui les écouteraient? Sans doute, Monsieur, vous n'eussiez pas suggéré ce motif aux premiers prédicateurs du Christianisme : et toutefois leurs disciples étaient exposés à des tourments bien plus rigoureux que ceux dont on est menacé ici. Vous n'oseriez pas le suggérer encore à nos frères qui sont actuellement en Chine ou ailleurs, où la mort est le plus souvent la récompense en ce monde de leur attachement à la Foi; mais vous penseriez que la persécution est l'apanage de la vérité, que tous ceux qui voudront vivre chrétiennement la souffriront; et si quelqu'un se plaignait à vous de ces mauvais traitements, vous lui répondriez sans doute sur-le-champ, avec le grand Apôtre : « Vous n'avez point encore résisté jusqu'à l'effusion de votre sang. »

« Vous prétendez encore, Monsieur, que nous devons sortir des îles pour ne pas perdre notre temps, puisque nous ne pouvons pas y faire le bien à cause de l'opposition des chefs. Nous lisons bien dans l'Evangile que le père de famille chargea les ouvriers d'aller dans sa vigne, d'y travailler; mais non pas de lui faire porter des fruits. Il les récompense de leur travail, et non pas de la fécondité de la vigne. Lorsque le Seigneur, par l'entremise de ses délégués sur la terre, nous a chargés de travailler, il ne nous a point chargés du succès, il ne nous l'a même pas promis; il s'en est réservé à lui seul le soin et la

Digitized by Google

gloire. Après avoir fait tout ce qui est en nous, nous devons dire, quel qu'en soit le résultat, que *nous sommes des serviteurs inutiles*. Ainsi l'a prescrit le Seignèur; mais nous n'aurons pas perdu notre temps. De plus, Monsieur, moi seul, après Dieu, suis à même de connaître ou d'apprécier le bien qui s'est fait ou se fait ici par mon ministère, parce que je n'ai jamais pensé avoir besoin d'autre témoin ou d'autre juge que Dieu même. J'ai appris à faire trop peu de cas du jugement des hommes pour le rechercher.

« Il existe, dites-vous, un champ vaste, où nous pourrons exercer notre zèle sans conflit et sans opposition: nous le savons, Monsieur; mais ce champ n'est pas celui où le Père de famille nous a chargés de travailler. Il faut une *mission* spéciale aux ouvriers évangéliques : le nom même de *Missionnaires* l'annonce. Il ne suffit pas, comme on se le persuade, de prendre une Bible en main, pour avoir le droit de *réformer l'œuvre de Dieu*. Cette mission essentielle et de rigueur ne peut pas non plus venir de quelques particuliers ou même de quelques sociétés, dont tout le droit et le pouvoir se réduisent à subvenir aux besoins temporels : c'est une mission ecclésiastique donnée par une autorité qui elle-même l'a reçue avec pouvoir de la communiquer, qui remonte, par une succession non interrompue, jusqu'aux fondateurs mêmes de l'Eglise. L'Apôtre enseigne la nécessité de cette mission, qui ne peut se trouver que dans l'Eglise catholique, parce qu'elle seule remonte jusqu'à la source. Un de vos évêques anglicans l'a reconnu en plein parlement, au sujet de l'émancipation des catholiques, lorsqu'il a dit « que la succession des évêques protestants d'Angleterre venait de l'Eglise catholique romaine. » Car, tout en rejetant et calomniant cette mère, de laquelle on croit pouvoir se passer, on se trouve obligé quelquefois de lui faire hom-

Digitized by Google

mage au moins d'un souvenir honorable. D'après cette observation, vous comprendrez, Monsieur, que le choix du champ à défricher n'est pas absolument livré au caprice de l'ouvrier évangélique : le champ pour lequel il a reçu cette mission essentielle doit être le seul théâtre de ses travaux; il ne peut le changer à son gré, sans sortir des limites de son pouvoir et de ses devoirs. Maintenant, Monsieur, que ces principes sont établis, il ne vous sera pas difficile de juger quelle réponse nous devons faire à ces instances réitérées d'aller exercer ailleurs notre zèle.

« Vous prétendez encore, Monsieur, qu'il ne faut point rechercher la persécution. Vous auriez pu ajouter que Notre-Seigneur dit de la fuir; mais cette fuite a ses règles, et le sens du précepte a ses bornes. Car, dans un autre endroit, Notre-Seigneur désigne la fuite comme la marque du mercenaire; et le sacrifice de la vie pour le troupeau, comme le trait caractéristique du bon pasteur. Nos pères et nos modèles dans la carrière de la prédication évangélique nous apprennent encore ce que nous avons à faire, et rien ne pourra nous jeter hors de la ligne qu'ils nous ont tracée par leurs exemples : car ils avaient l'esprit de Dieu, et ils l'ont prouvé. Les fers, Monsieur, quand on les reçoit pour la défense de la Religion, n'ont rien de déshonorant pour ses Ministres, et on ne doit pas les craindre : ce ne serait pas la première fois qu'ils seraient ici-bas la récompense des travaux des ouvriers évangéliques; mais ne croyez pas qu'on puisse enchaîner la vérité. Lorsque le Pasteur est frappé, le troupeau peut être dispersé; mais il ne sera pas détruit.

« Vous proposez comme moyen de ne pas tourmenter les consciences, que les insulaires catholiques se présentent devant les chefs, pour qu'on les interroge sur leurs intentions, et qu'ensuite on les laisse libres. Il est un

Digitized by Google

moyen plus court; c'est de les laisser libres sans ces interrogations, qui ne sont bonnes qu'à multiplier les désaveux mensongers, les changements hypocrites, ou bien à peupler les prisons. Vous en avez déjà plusieurs exemples, puisque plusieurs de nos chrétiens ont été jetés récemment dans les fers, et d'autres condamnés aux travaux.

« Nous savons, Monsieur, que, plein du désir de nous voir quitter les îles Sandwich, vous avez insisté pour qu'on nous procurât les moyens de remplir vos vues: vous jugerez par cette lettre si, par-là, vous avez acquis des droits à notre reconnaissance. Je veux bien croire qu'ignorant l'état des choses et peut-être nos sentiments, vous avez eu de bonnes intentions, et, sous ce rapport, je vous remercie; mais quelque nom qu'on donne à notre éloignement, que ce soit expulsion, selon les termes injurieux de l'ordre qui m'a été donné d'abord dans un écrit qu'on m'a sur-le-champ arraché des mains; que ce soit un simple renvoi même amical, comme on le prétend aujourd'hui; que ce soit enfin une impulsion de zèle ou l'effet d'une passion moins louable, mes sentiments seront toujours les mêmes; car ils sont indépendants des mots et des discours, comme de la versatilité des hommes et de la mobilité de leurs passions. On nous a présenté l'alternative de l'éloignement, ou du pillage et des fers. Nous n'avons pas eu besoin, Monsieur, du plus court instant de réflexion: car, outre que ce qu'on pourrait nous prendre est bien peu de chose, et conséquemment bien peu digne de nos regrets, nous connaissions, avant de commencer nos travaux, ce que nous pourrions attendre. Nous n'avons jamais présumé entrer dans la carrière évangélique à d'autres conditions que nos devanciers, et nous nous sommes tenus prêts. Nous emploierons, pour ne pas provoquer la persécution, tous les moyens

Digitized by Google

de prudence qui seront en notre pouvoir, tant qu'ils ne blesseront pas nos consciences; ce devoir rempli, nous attendrons sans trouble et sans crainte ce que peuvent préparer contre nous l'ignorance, la mauvaise foi, les passions ou une sagesse tout humaine.

« Vous trouverez peut-être, Monsieur, cette lettre un peu longue, mais elle contient l'expression de mes sentiments. En vous les faisant connaître, je vous prie en même temps de recevoir l'assurance, etc.

« Alexis Bachelot, *préfet apostolique.* »

« Cette lettre fit sentir à M. Hill, que nous n'étions pas effrayés du ton de hauteur qu'il avait pris dans son entretien particulier avec M. Patrice Short. Quelques jours après, ce Monsieur vint nous faire une visite plus amicale que jamais, du moins en apparence. Il ne fut point question de nous contraindre à quitter l'archipel Sandwich; mais quand nous allâmes le voir à notre tour, il voulut remettre sur le tapis la question de notre sortie. Pour couper court à ses réflexions, je lui dis que sur cet article je ne lui demandais point son avis; et pour lui ôter l'idée de nous faire recevoir sur quelque vaisseau de sa nation, je lui représentai que ses démarches pour nous procurer un navire ne m'étaient pas inconnues, mais qu'étant français, nul n'avait le droit de me prendre sur son bord contre ma volonté, même par l'ordre du gouvernement de Sandwich, à moins que le vaisseau ne portât le pavillon de ma nation ou celui du pays où je me trouvais. M. Hill rougit et parut interdit. Nous parlâmes alors d'objets indifférents, et nous nous retirâmes. Il partit vers la fin d'août, comme passager, sur une goê-

Digitized by Google

lette, pour visiter les missions protestantes des îles du Sud, mais il laissa après lui des traces de son séjour.

« Dans le port d'Anaroura se trouvait un navire du pays, appelé le *Waverlai*. M. Hill avait proposé de s'en servir pour nous transporter hors des îles; mais il fallait un capitaine, car le Kanac qui le commandait n'était pas capable de le diriger, dès qu'il faudrait s'éloigner des côtes. On chercha donc un étranger. Plusieurs refusèrent; aucun d'entr'eux ne voulait se charger d'une commission si odieuse, qui le couvrirait d'infamie aux yeux de tous ses compatriotes. Il y avait alors à Woahou un vieux marin anglais qui avait cessé depuis long-temps de voyager, et qui était à peu près réduit à la misère : on s'adressa à lui. Le désir de complaire aux chefs dont sa pauvreté le rendait dépendant lui et sa famille, car il avait pris pour femme une indigène; l'espoir de tirer quelque profit d'un voyage qu'il pourrait faire sans aucun frais, le firent passer sur toute autre considération, et, malgré les représentations de tous les étrangers, sur une démarche qui ne pouvait que le déshonorer, il accepta le commandement du vaisseau. Il ne pouvait se dissimuler à lui-même toute la honte du fardeau qu'il s'était imposé; mais il tâchait de s'excuser tantôt sur les ordres des chefs, tantôt sur l'état de détresse où il se trouvait, et cela sans aucune autre espérance d'en sortir. Cependant on ne tarda pas à disposer le navire; nous le sûmes par la voix publique, et nous jugeâmes dès-lors que nous ne pouvions plus, sans un miracle de la Providence, éviter l'expulsion.

« Le 11 décembre 1831, le commandant des troupes, nommé Kuanoa, nouveau parvenu, devenu l'un des chefs les plus puissants, par son mariage avec Kinao, l'une des femmes du roi mort en Angleterre, et notre plus grande ennemie, se présenta chez nous. Les gouverneurs de

Digitized by Google

Hawau et de Kanai s'étaient refusés à remplir l'odieuse commission de nous signifier notre départ. Kuanoa, qui avait fait avec le feu roi des îles Sandwich le voyage de Londres, fut moins délicat. Dès qu'il entra : « Vous n'avez pas pu partir, nous dit-il, parce que vous prétendiez qu'il n'y avait pas de vaisseau; en voilà un : le jour que je reviendrai, vous partirez tous les deux. — Dans quelle terre vas-tu nous enlever? — Je ne sais pas. — Comment nomme-t-on le capitaine? — Je ne le sais pas. »

« Kuanoa ayant affecté de ne pas s'expliquer sur le pays où l'on devait nous conduire, nous crûmes devoir écrire au vieil Anglais qui s'était chargé de notre transport. Nous lui demandâmes dans quelle contrée il devait nous déposer; il nous fit répondre que ce serait directement en Californie. Nous ne nous reposions pas cependant entièrement sur sa parole.

« En attendant, nous eûmes soin de mettre ordre à nos petites affaires; et quoique nous fussions résignés aux ordres de la Providence, cependant, pour n'avoir rien à nous reprocher, nous ne négligeâmes aucun des moyens que la prudence pouvait nous offrir, pour demeurer dans les îles que le Seigneur nous avait confiées, ou du moins pour n'en partir qu'à la dernière extrémité. Nous fîmes donc des démarches auprès du consul anglais. M. Patrice, en sa qualité d'Irlandais, avait droit de réclamer son assistance. Il le fit, par une protestation du 12 décembre. Le consul me demanda aussi la mienne, que je lui adressai le lendemain. M. Patrice appuyait principalement sur ce qu'un sujet de Sa Majesté Britannique ne pouvait pas être traité comme étranger dans l'archipel Sandwich. On doit se rappeler que ces îles sont censées anglaises, non en vertu de la découverte de Cook, qui ne reconnut que Hawau, autrement Owyhée, mais par la donation que Taméhaméha, devenu chef, fit aux Anglais, en la personne

Digitized by Google

de Vancouver, pour obtenir un secours contre les Russes qu'il redoutait, et qui voulurent s'établir à Kanai, où l'on voit encore un fort qu'ils avaient construit. Taméhaméha, quoique déjà chef de Hawau, en reçut cependant le gouvernement de Vancouver, au nom du roi d'Angleterre. Depuis ce temps-là il fut regardé comme lieutenant du roi de la Grande-Bretagne, et les autres îles qu'il conquit dans la suite furent censées suivre la destinée de Hawau. Je crois, au reste, que La Peyrouse fut le premier qui découvrit les îles de Mowée et de Woahau. Ma qualité de Français ne m'offrait personne auprès de qui je pusse protester; je ne laissai pas de le faire néanmoins, et de réclamer mon pavillon, selon l'insinuation du consul anglais.

« On s'étonnera peut-être de voir employer toutes ces formalités de réclamations, protestations, demandes écrites, etc., dans un pays où les indigènes, même les chefs, savent à peine lire; mais il faut se rappeler que les ministres protestants sont, dans le fait, les vrais gouverneurs du pays; et c'est à cause d'eux que les étrangers présentent aux chefs Kanacs des mémoires, des suppliques, etc., comme on le ferait aux ministres d'un gouvernement européen.

« Cependant on pressait les préparatifs du départ : une partie de l'île était mise à contribution pour approvisionner le vaisseau. Chaque jour nous apprenions que tout serait bientôt prêt; chaque jour nous paraissait, en conséquence, devoir être celui de notre enlèvement. Les visites nocturnes de nos pauvres chrétiens devenaient plus fréquentes; ils venaient pleurer avec nous. Quelques-uns d'eux étaient dans les fers pour la Foi : ils profitaient des ténèbres de la nuit, et surtout des grandes pluies, ordinaires dans cette saison, pour tromper la vigilance de leurs gardes et parvenir jusqu'à nous. Nous laissions tou-

Digitized by Google

jours ouverte, pour cet effet, la porte de notre petite chapelle ; car c'est toujours par la chapelle que nos chrétiens commencent leurs visites, fussent-elles de tous les jours : Dieu avant tout, c'est leur expression. A peine nous saluaient-ils, s'ils nous rencontraient dans la cour, avant d'entrer dans la chapelle. Le bruit qu'ils faisaient en entrant, nous avertissait de leur venue.

« Nous cherchions à mettre à profit le peu de temps qui nous restait. Un certain nombre de Kanacs se faisaient instruire, et ceux qui n'avaient pas encore reçu le Baptême s'empressaient de le demander : chaque nuit nous en baptisions quelques-uns.

« Il courait alors divers bruits sur les lieux où l'on devait nous déposer. Quelques étrangers arrivant de Californie avaient cherché à intimider les chefs, en leur disant qu'en Californie le gouvernement était disposé à saisir le vaisseau et à maltraiter ceux qui nous enlèveraient. Il était vrai que le consul américain avait fait connaître au gouverneur-général de la Californie les efforts qu'on faisait pour nous chasser de l'archipel Sandwich, et lui avait demandé s'il nous recevrait, dans le cas où nous serions transportés sur son territoire. Le gouverneur avait répondu que non-seulement nous serions bien reçus, mais que nous serions très-utiles. Le Préfet des missions et un autre Père Franciscain nous écrivirent aussi, et ils nous priaient de ne point chercher d'autre retraite : ils nous exposaient leur grand âge, leurs infirmités, leur petit nombre, le besoin conséquemment qu'ils avaient de nous. Je leur répondis pour les remercier ; mais je leur dis en même temps qu'étant déterminés à ne sortir que par la force, nous ne pouvions pas choisir nous-mêmes le lieu de notre retraite ; que nous nous abandonnions, les yeux fermés, entre les mains de la divine Providence, et qu'elle disposerait tout

Digitized by Google

pour sa gloire. Les chefs et le capitaine chargés de nous conduire ne laissèrent pas de craindre. Il fut donc question de nous déposer dans une île déserte appelée Santa-Cruz, vis-à-vis la mission de St-Ignace, dans la Basse-Californie : on y a déposé quelquefois les criminels de la Californie. Elle n'est fréquentée que par ceux qui vont à la pêche des loutres blanches, qui y sont en quantité, et des éléphants marins.

« Ne sachant pas positivement dans quelles mains nous tomberions, et voulant nous soustraire aux fâcheuses insinuations des méchants, nous crûmes devoir demander aux deux consuls une attestation légale du motif de notre expulsion. Chacun d'eux nous envoya la sienne munie de son sceau : ils attestaient que nous n'étions chassés que pour notre qualité de catholiques romains.

« Le frère Léonard a dû vous dire une partie de tout ce que je viens de raconter : ce qui suit a eu lieu depuis son départ. Le 23 décembre, nous remarquâmes que la foule des curieux augmentait ; le peuple s'attroupait à l'entrée de notre enclos. Un petit chef se présenta avec deux charrettes à bras, nous disant qu'il venait pour chercher nos malles. « Si tu as ordre de les enlever, lui dis-je, va les chercher et prends-les : pour moi, je ne te les livre pas. » Il insista et se fâcha ; je ne parus point m'en émouvoir. Après avoir attendu assez long-temps, il se retira sans rien enlever.

« Le 24 décembre, dès le grand matin, nous dîmes la sainte Messe. Nous pensions bien que nous la disions pour la dernière fois à Weahou. Le bon Melchior, et un vieil Espagnol qui s'était joint à lui, communièrent. Notre porte, que nous avions eu soin de tenir fermée à clef, fut assiégée de curieux ; nous attendîmes ensuite l'événement. Sur les neuf heures, parut le chef avec deux ou trois autres. « Voilà, nous dit-il, le moment où il faut

Digitized by Google

partir. — Tu veux donc nous faire sortir par force ? — Oui, » répondit-il, en me prenant par l'épaule. Nous prîmes alors notre bréviaire, notre chapeau et notre bâton, et nous marchâmes. A peine sortis de l'enclos, nous fûmes escortés par des milliers de Kanacs, hommes, femmes et enfants; on montait sur les murs pour nous voir passer : un très-petit nombre cependant semblait se réjouir; tous les autres avaient l'air consterné. Le chef marchait quelques pas devant nous; un autre nous suivait et arrêtait la foule, que l'on contenait aussi sur les deux côtés. C'est ainsi que nous parvînmes jusque sur les bords de la mer.

« Je ne vous parle pas de nos pauvres néophytes : nous en aperçûmes plusieurs dans la foule; mais il n'était pas prudent qu'ils fussent signalés. Nos yeux se rencontrèrent plus d'une fois; leurs cœurs ne souffraient pas moins que les nôtres : la plupart nous avaient visités les nuits précédentes, et ces visites, qu'ils trouvaient toujours trop courtes, ne se passaient point en conversations oiseuses.

« Les malles arrivèrent après une demi-heure d'attente; elles furent mises à bord : on mit à la voile, et nous partîmes. Il n'y avait sur ce navire que des Kanacs et un seul passager américain; mais celui-ci ne se montra que quelques jours après le départ. Dès que nous fûmes descendus dans notre chambre, le capitaine vint nous témoigner sa peine de notre disgrâce; il déclama fort contre Kaahamanu, contre les chefs et surtout contre les ministres protestants. Nous écoutâmes tout ce qu'il voulut nous dire, et nous le remerciâmes de ses condoléances. Tant que le vaisseau put être aperçu, le bord de la mer resta couvert de peuple. Nous fixâmes nos regards aussi-long temps qu'il nous fut possible sur notre maison, où nous laissions le pauvre Melchior. Nous avançâmes peu ce jour-là. Le lendemain nous étions encore en face de l'île, dont

Digitized by Google

nous avions fait le tour. Ce ne fut qu'après plusieurs jours que nous perdîmes la terre de vue.

« Nous n'étions pas encore fixés sur le lieu où l'on nous conduisait. Outre le bruit qui avait couru qu'on allait nous déposer dans l'île de Santa-Cruz, nous avions d'autres sujets de crainte. Le capitaine savait qu'on ne le verrait pas de bon œil en Californie, s'il s'y présentait avec nous, parce qu'il y serait regardé comme l'instrument dont les chefs s'étaient servis pour nous arracher avec violence des îles Sandwich. On prétendait que, craignant que nous ne portassions préjudice à son petit commerce, il devait nous déposer dans une île qu'on ne nommait pas, aller ensuite en Californie pour ses affaires, puis venir nous reprendre pour nous mettre à terre sur le continent, et se retirer aussitôt. La suite a semblé démontrer que tel eût été son projet, si son second, qui connaissait un peu la côte, n'eût trouvé un autre expédient qui lui parut moins odieux et aussi propre cependant à le préserver de tous les périls. Une autre circonstance ajoutait à notre inquiétude. Les jeunes enfants du capitaine, qui étaient aussi sur le navire, demandaient souvent dans leur langue Kanac, où était l'île de Santa-Catalina que nous ne connaissions pas; pendant tout le voyage ils ne cessaient d'en parler : cela nous fit croire qu'on pensait à nous déposer dans cette île. Nous étudiâmes le rumb que tenait le navire; nous reconnûmes qu'il se dirigeait vers la Californie, ce qui nous rassura un peu. Nous eussions bien voulu voir la carte; mais le capitaine ne se montrait pas très-empressé de nous la communiquer. Vers le milieu de la route, il nous dit qu'il nous conduirait dans l'endroit qui nous conviendrait le mieux; nous lui répondîmes que c'était Monterrey, où nous espérions voir le gouverneur qui nous avait fait offrir si obligeamment l'hospitalité, ou du moins Santa-Barbara, parce que nous devions y trou-

Digitized by Google

ver quelques personnes que nous avions connues dans les îles. Ayant enfin obtenu de voir la carte, nous jugeâmes très-bien que nous n'allions vers aucun de ces deux points. M. Short en fit l'observation au capitaine, qui prétexta d'abord le mauvais temps, puis le peu de sûreté des deux ports désignés, dans la saison où nous étions ; puis enfin il avoua qu'il ne voulait aller dans aucun des ports habités, parce que, disait-il, il n'avait pas de quoi payer les frais d'ancrage et les autres droits. Nous retombâmes donc dans notre première incertitude, quoique nous fussions désormais assurés qu'on nous déposerait sur quelque point de la côte ou dans quelque île voisine. Après trois semaines de navigation, nous découvrîmes les montagnes qui traversent la Californie. Nous ne tardâmes pas à côtoyer quelques îles; bientôt nous découvrîmes la terre. Le second du vaisseau nous désignait certains points où il plaçait quelques missions que nous connaissions de nom; il nous disait que cette partie de la côte était couverte d'Indiens qui venaient au-devant des navires vendre des vivres frais ; il s'étonnait de n'en point voir : il nous trompait, car il aurait été bien plus surpris s'il en avait paru. Il fallut plusieurs jours avant que nous pussions pénétrer dans une petite baie, où l'on prétendait qu'était le port. Un des Kanacs que le capitaine avait pris avec lui, et qui était venu autrefois sur cette côte, montrait le port du doigt ; pour nous, nous cherchions des yeux quelques signes d'habitations. Le Kanac nous fit apercevoir une maison, mais qui n'était pas habitée ; ce n'était qu'un lieu de dépôt des effets qu'on embarquait ou qu'on débarquait. Il nous dit que les habitations étaient fort loin : en effet, le village le plus proche est à plus de dix lieues. A une ou deux lieues du port, on trouve une petite ferme : l'isolement de ce port convenait parfaitement aux projets du capitaine. Nous

Digitized by Google

sûmes enfin ce que c'était que l'île de Santa-Catalina ; nous l'avions à notre gauche : les Indiens l'avaient occupée autrefois, maintenant elle est inhabitée.

« Le 21 janvier 1832, la chaloupe fut mise en mer ; le passager américain dont j'ai parlé descendit à terre, et alla à trois lieues de là dans une ferme prévenir de notre arrivée. On dépêcha aussitôt un courrier au village : sur le soir, on jeta l'ancre ; le capitaine aurait bien voulu débarquer sur-le-champ. Le 22 janvier, qui était un dimanche, le fermier arriva et fut conduit à bord ; il vint nous saluer, et nous parla de notre débarquement, du transport de nos effets et des moyens qu'il fallait prendre pour cela ; il me dit qu'il était nécessaire de prévenir les autorités avant tout. Notre qualité de Prêtres et de Religieux étrangers rendait les inconvénients plus grands, si nous débarquions sans permission. « Nous sommes, lui dis-je, les Missionnaires de Sandwich : les hérétiques nous ont chassés ; le capitaine s'est chargé de nous enlever ; il nous porte comme des effets de contrebande ; c'est à lui de prendre ses sûretés : adressez-vous à lui, nous sommes ici prisonniers. » Le fermier parla donc au capitaine : il lui dit qu'il ne pouvait pas nous débarquer avant qu'on eût averti les autorités et la mission la plus voisine, et qu'on nous eût facilité les moyens de nous y transporter avec nos effets ; que la distance des lieux demandait au moins deux jours. Ce fermier avait entendu parler de nous ; il avait même été employé pour nous faire parvenir, aux îles Sandwich, quelques aumônes que les Pères de la Mission nous avaient envoyées dans le temps. Il demanda qu'on le reconduisît à terre ; le capitaine lui répondit : « Vous n'irez à terre qu'avec les Pères, » et en même temps il fit embarquer tous nos effets dans la chaloupe ; il nous demanda ensuite une attestation des bons traitements que nous avions reçus de lui pendant la tra-

Digitized by Google

versée, assurant qu'il en avait besoin pour la présenter à Kaahamanu et aux chefs. Pour ne pas blesser la vérité, nous attestâmes par écrit en avoir reçu les bons traitements que nous pouvions en attendre: il nous remercia beaucoup et nous dit qu'il allait faire transporter nos effets, et que l'embarcation reviendrait nous prendre; que de cette manière nous serions plus commodément dans la chaloupe. M. Patrice lui répondit que nous ne pouvions pas quitter nos effets, et que, puisqu'il voulait nous mettre à terre, nous devions y aller en même temps. Ce fut une heureuse pensée que Dieu inspira à M. Short: car si nous ne nous étions pas trouvés là, on aurait débarqué nos effets sur la grève; nous aurions été obligés de les porter à plusieurs portées de fusil, et de les faire monter presque à pic à plus de trente pieds; autrement, nous eussions été exposés à les laisser mouiller par la marée. Les Kanacs qui nous avaient accompagnés dans le canot, se portèrent à ce travail avec la meilleure volonté possible. Je dois leur rendre ce témoignage, qu'ils nous avaient donné des preuves d'amitié pendant toute la traversée. Le jeune fils du capitaine, âgé d'environ dix ans, se montra très-sensible à notre position. Le fermier était avec nous; je lui demandai combien de temps nous devions rester sur cette plage: il me répondit qu'il fallait qu'il allât à la mission et qu'il en revînt; qu'il aurait plus de vingt lieues à faire, et qu'il ne pourrait être de retour que le mardi. Je lui demandai si, en attendant, nous ne trouverions pas à acheter une bouchée de pain: j'ignorais que le pain était la nourriture des riches; j'aurais dû demander de la viande: « Ah! Père, répondit le fermier, nous sommes pauvres nous autres, nous ne mangeons pas de pain. » L'idée ne me vint pas de lui demander autre chose à manger; je lui demandai, du moins, où nous trouverions de l'eau pour boire: il me dit que l'eau était fort loin, et

qu'il enverrait un jeune gardien de bestiaux qui était à une lieue de là nous apporter du lait et de l'eau. Je m'adressai alors au fils du capitaine : « Vois, lui dis-je, ce que fait ton père ; il me jette dans un désert où je n'ai point à manger, il veut que je meure. — Je vais lui dire de t'envoyer des vivres, répondit l'enfant d'un ton ému. » Les Kanacs paraissaient partager son émotion. Le fermier me donna une petite tourte qui était sa provision de voyage ; nous la reçûmes avec reconnaissance : ce n'était pas sans besoin. Ne sachant pas si nous aurions d'autre nourriture, nous la ménageâmes avec soin. Le fermier me pria de faire demander, en son nom, au capitaine combien celui-ci voudrait payer pour le transport de nos effets jusqu'à la mission ; il ajouta qu'il n'espérait pas en rien obtenir, mais il était bien aise de savoir quelle serait sa réponse. Il attendit pour cela plusieurs heures ; enfin, le capitaine nous envoya pour toutes provisions deux bouteilles d'eau fraîche (nous ne pûmes pas nous empêcher de sourire de cet effort de générosité), et il fit dire en même temps au fermier qu'il s'était chargé de nous transporter en Californie, mais qu'une fois qu'il nous y avait déposés il avait rempli sa commission et n'avait plus rien à démêler avec nous. Nous nous attendions à cette réponse : nous étions à terre, et nous bénîmes le Bon-Dieu. M. Patrice Short surtout semblait être dans un autre monde : il était délivré du terrible mal de mer qui l'avait tourmenté pendant tout le temps du voyage ; mais le jeûne forcé d'un mois ne le disposait pas à passer tranquillement les trente-six ou quarante-huit heures d'attente qu'on nous avait annoncées. Nous avions fait placer nos malles près de cette maison inhabitée dont j'ai parlé, de manière à ce que nous fussions à l'abri du vent qui est très-froid la nuit, parce qu'il vient des montagnes éloignées et couvertes de neige que nous apercevions : ces malles devaient nous

Digitized by Google

servir de lit pendant deux nuits. En visitant les dehors de cette maison (car elle était fermée à clef), M. Patrice aperçut par une croisée, que fermaient de simples barreaux en bois, un morceau de viande sèche : « Bon, dit-il en riant, si la nécessité nous presse, nous ne mourrons pas de faim. » Après avoir récité notre office, nous nous mîmes à visiter le pays; nous fûmes surtout surpris de voir des milliers d'écureuils gris qui couvraient le terrein, et qui nous divertissaient beaucoup par leurs jeux. L'approche de la nuit nous donna un peu à penser. Nous avions souvent entendu parler des ours qui ne manquent pas ici; nous jugeâmes qu'il devait y en avoir dans ce désert : on sait que les ours viennent, dans la marée basse, recueillir les coquillages et les autres objets que la mer dépose en se retirant; de plus, nous remarquions sur les collines voisines quelques bestiaux que nous supposions pouvoir les attirer : nous pensions donc que pendant la nuit, dormant à la belle étoile, nous pourrions bien recevoir la visite de quelques-uns d'eux. Nous savions encore qu'on trouvait dans ces parages des vipères et des serpents à sonnettes; nous avions appris que ceux qui dormaient ainsi avaient trouvé près d'eux quelquefois, en se reveillant, un serpent à sonnettes attiré par la chaleur, et qu'il était dangereux de réveiller et surtout d'irriter : une demi-heure décide de la vie d'un homme mordu par ce reptile. Tout ceci me donnait peu d'envie de dormir; j'aurais été bien plus inquiet, si j'avais su que la maison près de laquelle nous avions établi notre lit était remplie de ces serpents. M. Patrice ne paraissait pas craindre autant que moi.

« Vers le soir nous vîmes arriver le jeune gardien de bestiaux, qui nous apportait une bouteille de lait et une bouteille d'eau; il nous fit grand plaisir quand il nous dit qu'il viendrait passer la nuit avec nous : ceci me rassura

Digitized by Google

un peu. Il vint, en effet, avec un de ses compagnons; ils ne tardèrent pas l'un et l'autre à s'endormir : j'en avais plus besoin qu'eux, mais je n'étais pas aussi tranquille. Après avoir fait nos prières, nous nous promenâmes quelque temps. La Providence permit que le vent se calmât un peu : la nuit fut moins froide que nous n'avions lieu de le craindre. Nous nous étendîmes ensuite sur nos malles, qui étaient appliquées contre les murailles de la maison. Mais à peine avions-nous pris quelques instants de repos, que nous sentîmes une foule de petits animaux qui nous passaient continuellement sur le corps : c'étaient ou des écureuils, ou plutôt quelques rats qui voulaient rentrer dans la maison dont nos malles leur interceptaient l'entrée. Il fallut prendre patience; la nuit nous parut bien longue. Dès la pointe du jour nous recommençâmes notre promenade, pour nous échauffer un peu. Quand les deux jeunes gens qui avaient passé la nuit auprès de nous furent réveillés, je leur demandai s'ils pourraient me procurer un peu de pain : je croyais toujours être en Europe. Ils me firent la même réponse qu'on m'avait faite la veille. Je voulus savoir ce qu'ils mangeaient; ils me répondirent qu'ils avaient des *tortillas* : ce sont des galettes de maïs, comme celles de blé noir qu'on fait en Bretagne. Il m'offrirent de tuer un veau : je crus que c'était un grand sacrifice qu'ils voulaient faire par charité pour nous. Je ne savais pas qu'on tue ici le bétail par milliers pour en avoir la peau, le suif et la graisse, et qu'on en laisse la chair aux loups et aux autres animaux voraces.

« Dès que le jour parut, nous cherchâmes à revoir le vaisseau qui nous avait conduits; mais il avait disparu. Je dois faire observer que le 22 il s'était présenté deux hommes, que nous jugeâmes être des douaniers. Après les civilités d'usage, ils nous demandèrent ce que nous apportions : je leur montrai nos malles, et leur

Digitized by Google

proposai de les visiter ; ils ne le firent pas. L'un d'eux était l'adjoint du village où je suis maintenant. Ils m'adressèrent des questions sur les marchandises qui étaient dans le vaisseau : je leur dis qu'on nous avait amenés comme prisonniers ; que j'ignorais les desseins du capitaine ; que seulement j'avais entendu dire qu'il voulait aller à la chasse des loutres et embarquer des chevaux. Un des douaniers me dit que cela n'était pas permis ; il s'approcha du bord de la mer, et fit des signaux avec son mouchoir. Une des embarcations était à pêcher à quelque distance, une autre louvoyait assez près du rivage pour qu'on pût entendre la voix des rameurs ; mais l'employé eut beau faire ses signaux pendant une demi-heure, on n'en fit aucun cas. Il revint nous trouver, et m'engagea à écrire à l'alcade ou maire du village. Je traçai quelques lignes sur une feuille volante, et les lui remis. J'avais déjà écrit par le fermier au Père de la mission, que nous connaissions par ses lettres et par les secours qu'il nous avait envoyés aux îles Sandwich.

« J'ai su depuis que le capitaine, en sortant du port où il nous avait laissés, était allé à Santa-Barbara, dans l'espoir que, n'y étant pas annoncé, il pourrait y faire quelque commerce. Il envoya une chaloupe pour se procurer de l'eau ; la chaloupe fut saisie avec tout l'équipage. D'autres employés du gouvernement furent envoyés au vaisseau, où ils arrêtèrent le capitaine, son second, le passager et tous ceux qui s'y rencontraient. On les mena à terre, où on les retint prisonniers trois jours, jusqu'à ce qu'on eût visité le navire depuis la carène jusqu'au tillac. Je crois que le capitaine en fut quitte pour quelques piastres qu'il fallut donner ; on le relâcha au bout de trois jours, et le vaisseau reprit la route des îles. La vieille reine Kaahamanu fut obligée de payer aux matelots le prix qu'on leur avait promis pour leur service.

Digitized by Google

« Le 24 janvier 1832, sur les dix heures du matin, nous aperçûmes de loin notre fermier qui revenait de ses courses. Il avait fait plus de vingt-quatre lieues, ayant été obligé de se détourner et d'aller dans plusieurs endroits, pour hâter les secours dont nous avions besoin. Nous ne l'attendions que le lendemain. Il nous apportait quelques provisions, avec une lettre du Père de la mission de Saint-Gabriel, qui nous faisait part du désir qu'il avait de nous embrasser. Il nous annonçait en même temps qu'il nous envoyait une voiture pour nous rendre plus commodément à la mission, et une charrette pour transporter nos effets. La voiture arriva deux heures après; le fermier s'offrit pour garder nos malles et les accompagner. Nous ne pûmes pas parvenir le jour même à la mission; nous nous arrêtâmes à un *rancho* (ferme) qui en était distant de trois lieues: nous y fûmes reçus et traités comme l'eût été le Père lui-même. Le lendemain nous arrivâmes à la mission, au bruit de toutes les cloches : ce fut une fête véritable. « Enfin, nous dit le bon Père qui nous recevait, vous avez donc une maison...» Telle est l'histoire de notre expulsion des îles Sandwich.

« J'ai pensé, mon cher ami, que tous ces détails vous feraient plaisir : excusez la longueur de cette lettre, et croyez au sincère dévouement avec lequel je suis, etc.

« Alexis Bachelot,
« *préfet apostolique.* »

P. S. « Je suis seul ici chargé de plus de deux mille âmes disséminées sur trente lieues de l'est à l'ouest, et sans limites du sud au nord; mais je puis communiquer aumoins tous les ans avec notre mission des îles Sandwich,

Digitized by Google

et faire un peu de bien avec l'aide de la miséricorde de Dieu. Il n'y a aucun Prêtre disponible dans cette contrée, qui restera sans secours spirituel le jour où je me retirerai ; néanmoins, cette considération ne m'arrêtera pas dès que je verrai que la porte de nos îles sera ouverte : c'est mon devoir d'en agir ainsi ; mais d'après les lettres du bon frère Melchior, il paraît que je ne pourrais encore y faire le bien, ni peut-être même y rentrer : que la sainte volonté de Dieu soit faite ! Les deux Pères Missionnaires, nos voisins, sont âgés et infirmes ; l'un est à dix et l'autre à vingt-deux lieues : je les aide comme je puis, tout en administrant le troupeau dont je me suis chargé provisoirement ; il n'y a pas même d'espoir, au moins prochain, d'avoir ici un renfort de Prêtres. Je suis obligé de faire dix lieues pour me confesser : le bon Père ne peut m'abréger le chemin. Je me suis fait à ces courses, et bien m'en vaut, car je suis jour et nuit exposé à les entreprendre : avant-hier je fis vingt lieues pour administrer un malade, et ce n'était point par des chemins frayés ; les chevaux portent la plus grande partie de la fatigue, mais le cavalier en a bien sa petite part. Il y a quelque temps qu'on me fit faire près de trente lieues dans une journée, toujours au galop, et la plupart du temps à jeun, par un temps de pluie. Le Bon-Dieu me donne les moyens de supporter ces fatigues, quoique cependant je ne me sente plus les forces que j'avais.

« Le bon F. Patrice a un autre genre de travail mieux adapté à son génie ; il est chargé d'un petit collége, le premier qui ait été vu ici : c'est le gouvernement qui l'a sollicité de s'en charger. Retiré dans une campagne, il est fort heureux, en attendant néanmoins que la mission de Sandwich l'appelle : c'est la restriction que je mis, lorsque M. le Gouverneur demanda mon agrément. Quoique nous fassions le bien que nous pouvons, avec tout le

Digitized by Google

désintéressement possible, puisque nous nous contentons de ce que S. Paul permet aux Ministres évangéliques : *Alimenta et quibus tegamur*; nous n'avons pas laissé, l'année dernière, de recevoir du suprême gouvernement un ordre d'expulsion qui nous fut communiqué par le gouvernement territorial. Nous nous disposions à obéir, mais les autorités locales firent sans doute leurs réclamations, et il y eut contre-ordre : le motif était que nous étions étrangers, et introduits dans le pays sans autorisation. Ce pays est encore dans une exaltation politique qui peut nous susciter des ennuis, auxquels je suis plus en butte que le F. Patrice par ma position. Nous ne laisserons pas de faire le bien que nous pourrons, et tant que nous pourrons : le Bon-Dieu arrangera le reste.

« A. Bachelot. »

Depuis que cette Lettre a été écrite, il paraît qu'une occasion favorable se sera présentée pour les Missionnaires de rentrer dans les îles Sandwich, et qu'ils en ont été repoussés une seconde fois. Voici ce qu'on lit dans le Numéro de mars du Journal asiatique de Londres, lequel a extrait cette nouvelle de la gazette même de Sandwich :

« Une insulte, dit le Journal asiatique, a été faite au pavillon britannique, et en même temps un acte de bigoterie ou de tyrannie a été exercé, en forçant deux Missionnaires catholiques de quitter l'île, et en obligeant un vaisseau anglais, le brick *la Clémentine*, de les recevoir à son bord, sous peine de faire feu sur lui en cas de refus. La conséquence de cette injonction a été de forcer le capitaine d'amener ses couleurs et d'abandonner son navire, le laissant en la possession du gouvernement de

Digitized by Google

Sandwich comme un vaisseau-prison, où ont été jetés les deux Missionnaires français (1). »

Ainsi il est donc bien évident aujourd'hui que les ministres protestants sont décidés à tout faire plutôt que de laisser le catholicisme prendre pied dans les îles les plus importantes de la mer du Sud. Que seront devenus les deux généreux confesseurs de la Foi, où auront-ils été conduits, quel sort leur a été réservé? puissions-nous bientôt du moins être rassurés à leur égard: car l'hérésie a prouvé bien des fois qu'elle aussi savait faire des martyrs, tout comme l'incrédulité et l'idolâtrie. Mais quelles que soient les violences exercées contre la sainte Religion du Sauveur, tous les efforts des hommes n'empêcheront pas les oracles de s'accomplir: il faut que l'Evangile de Jésus-Christ soit prêché partout, le sien et non celui des novateurs qui l'ont mutilé à leur gré. Il faut donc que les peuples de l'Océanie aussi voient la lumière, comme toutes les autres nations du monde; le ciel passera, mais la parole de Dieu est immuable: *Prædicabitur hoc Evangelium regni in universo mundo.*

Les Souscripteurs apprendront avec intérêt qu'une démarche va être faite auprès de tous les Evêques placés à la tête des missions secourues par l'Œuvre, et des Chefs d'ordres et de congrégations qui possèdent des établissements dans ces pays lointains, aux fins d'obtenir, qu'un Service, aussi solennel que l'état où se trouvent ces diverses missions pourra le permettre, soit célébré en faveur des Associés défunts, le 3 novembre de chaque année,

---

(1) Nous avons vu que l'un de ces deux Missionnaires, M. Patrice Short, est irlandais, par conséquent sujet britannique; ce qui rend l'insulte dont il est question, bien plus grave encore.

Digitized by Google

c'est-à-dire le premier jour après la grande Commémoration des morts. Nous ne doutons pas que les vénérables Prélats qui ne cessent de donner à l'Œuvre tant de marques d'une sincère reconnaissance, ne veuillent bien consentir à cette demande.

Il a paru aux Administrateurs de l'Œuvre qu'il y aurait quelque chose de singulièrement touchant et digne, sans aucun doute, de l'esprit du Christianisme, dans cette offrande du Sacrifice expiatoire pour des fidèles morts dans la charité, dans les lieux mêmes qui ont été fécondés à l'aide de leurs pieuses largesses; dans ces chrétientés à la formation desquelles ils contribuèrent par leurs prières; dans ces églises nouvelles, enfin, élevées avec les secours de leurs aumônes. Ainsi, cet admirable commerce que l'Œuvre de la Propagation de la Foi établit d'une manière si spéciale entre les chrétiens des différentes parties du monde, sera continué jusqu'au-delà du tombeau; et les Associés vivants, en quelque lieu qu'ils se trouvent, pourront unir en ce jour leurs supplications à celles qui s'élèveront pour leurs frères défunts, sur toute la surface de la terre.

Ce Numéro était déjà sous presse lorsque nous avons appris que Messeigneurs l'Evêque de *Lausanne* en Suisse et l'Archevêque de *Chambéry* en Savoie avaient aussi recommandé l'Œuvre cette année, dans leurs Mandements de Carême. Nous recevons également une longue et fort pressante Circulaire, adressée dans le même but par S. E. le cardinal Morosso, archevêque-évêque de *Novare*, au Clergé et aux Fidèles de son diocèse. Nous regrettons que l'espace nous manque pour présenter, selon notre usage, quelques fragments de cette Circulaire d'un Prélat dont la dignité éminente, et bien plus encore les vertus, rendent les recommandations si importantes : la voix du vénérable Cardinal aura, nous ne saurions en douter, un salutaire retentissement.

Digitized by Google

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

RECUEIL PÉRIODIQUE

DES LETTRES DES ÉVÊQUES ET DES MISSIONNAIRES DES MISSIONS DES DEUX MONDES, ET DE TOUS LES DOCUMENTS RELATIFS AUX MISSIONS ET A L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Collection faisant suite aux Lettres édifiantes.

JUILLET 1838. — N° LIX.

A LYON,
CHEZ L'ÉDITEUR DES ANNALES,
RUE DU PÉRAT, N° 6

A PARIS ET DANS LES AUTRES VILLES,
CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.
1838.

Avec approbation des Supérieurs.

Digitized by Google

AVIS.

MM. les Collecteurs de dizaines sont instamment priés de faire circuler régulièrement les Annales parmi tous les souscripteurs dont ils ont la charité de recueillir les aumônes : plusieurs se plaignent d'être privés de cette édifiante lecture, si propre à entretenir le zèle en faveur de l'Œuvre.

Les personnes qui auraient entre mains des Numéros demeurés sans emploi, sont invitées aussi à les faire parvenir, par la voie la moins dispendieuse, *à Paris*, à M. Choiselat, trésorier de l'Œuvre, *rue du Pot-de-Fer-St-Sulpice*, *n°* 8; ou *à Lyon*, au Rédacteur des Annales, *rue du Pérat*, *n°* 6. Les frais rendus nécessaires chaque année par la réimpression des Numéros épuisés, afin de satisfaire aux demandes de ceux des Associés qui tiennent à avoir des collections complètes, rendent cette mesure [illegible] importante.

Cet Ouvrage se vend au profit de l'Œuvre.

Prix de ce Cahier. . . . . 75 c.

LYON,

IMPRIMERIE DE PÉLAGAUD ET LESNE,

Imprimeurs-Libraires de N. S. P. le Pape.

838.

Digitized by Google

MANDEMENTS DES ÉVÊQUES

EN FAVEUR DE L'ŒUVRE.

Depuis la publication du dernier N° des Annales, trois nouveaux mandements ou circulaires en faveur de l'Œuvre nous sont parvenus : ce sont ceux de NN. SS. les Archevêque et Evêques d'Aix, d'Ajaccio, et de Bruges dans la Belgique. « Je me réjouis, dit Mgr. l'Archevêque d'*Aix*, dans une circulaire spéciale, adressée à son clergé à ce sujet, je me réjouis de voir l'Œuvre de la Propagation de la Foi prospérer parmi nous, et je désire que nos communs efforts lui obtiennent encore plus d'extension et un plus complet développement. Ces heureuses contrées, qui reçurent des premières le bienfait de la Foi, doivent à la reconnaissance, doivent à leur antique renommée de se placer au premier rang, quand il s'agit d'aider à l'établissement du Christianisme au milieu des nations infidèles. Je bénirais Dieu si bientôt cette Œuvre admirable avait pris racine dans toutes nos paroisses, et s'il n'en demeurait aucune où ne se fût manifesté le même zèle pour le triomphe de la vérité catholique et le salut des âmes...» Le Prélat entre ensuite dans des détails d'organisation, et recommande d'une manière particulière la lecture des Annales.

On ne nous saura pas mauvais gré d'insérer en entier

Digitized by Google

le touchant appel que fait Mgr. l'Evêque d'*Ajaccio*, en faveur de l'Œuvre, aux fidèles d'un diocèse qui lui-même a de si grands besoins. Le Prélat s'exprime en ces termes : « Nous ne pouvons nous défendre d'appeler vos regards, N. T. C. F., sur une œuvre de miséricorde dont le sujet, quelque éloigné qu'il soit, et quelque étranger qu'il paraisse, n'en est pas moins digne de fixer votre attention et d'exciter le zèle de votre pieuse et bienfaisante libéralité. Considérez cette multitude de peuples sur qui le flambeau de l'Evangile n'a pas encore lui ou n'a jeté qu'une pâle lueur, qui languissent dans les profondes ténèbres de l'ignorance et de la barbarie. Qui de vous ne se sentira les entrailles émues à la vue de ces infortunées victimes de l'erreur et de la superstition, que la mort précipite par milliers dans la damnation éternelle; et qui ne voudrait, au prix de quelques sacrifices, en arracher du moins quelques-unes à la triste destinée qui leur est réservée? Qui ne voudrait leur procurer le bienfait de la connaissance du divin Médiateur, sans lequel le salut est absolument impossible? Ce que vous voudriez faire, ce que vous ne pouvez pas faire, de fervents Missionnaires, animés de l'esprit apostolique, l'ont déjà fait et le font tous les jours à travers mille fatigues et mille périls. Dignes héritiers du zèle courageux qui enflamma les premiers prédicateurs de l'Evangile, ces nouveaux apôtres se sont partagé ces vastes régions où s'offrait à leur noble et sainte ambition une moisson à la fois si abondante et si mûre, et leurs efforts ont été plus d'une fois couronnés des succès les plus consolants. Là, parmi les néophytes de ces églises naissantes où la foi brille pure et sans nuages comme au premier âge du Christianisme, on voit se renouveler, à la gloire de notre sainte Religion, ces sublimes traits de détachement et d'abnégation, de dévouement et de sacrifice qui ont illustré nos premiers siècles. Mais que d'obstacles

Digitized by Google

et de difficultés à vaincre pour soutenir ces Eglises nouvelles, disséminées sur des territoires immenses, où souvent, pour évangéliser des contrées plus étendues que nos diocèses, il y a à peine un seul Prêtre, et où plus d'une fois les nouveaux chrétiens persécutés, comme dans les premiers temps, par les empereurs idolâtres, se voient dépouillés de leurs biens, de leur liberté et même de leur vie. Ces pauvres et intéressantes Eglises lèvent vers nous continuellement des mains suppliantes et attendent, dans leur détresse, des hommes apostoliques pour les diriger, et des secours pour les assister. A leur appel ont répondu les Eglises des diocèses de France, ces Eglises si riches de miséricorde et de générosité. Dignes émules de l'Eglise de Corinthe et de celles d'Asie au temps de S. Paul, elles ont envoyé et envoient tous les ans, dans les contrées lointaines de l'Orient, des fonds pour soutenir leurs frères et les Missionnaires qui vont les évangéliser; et afin que la source de ces secours ne tarisse pas, il s'est formé, pour l'alimenter, sous le nom de *Propagation de la Foi*, une Association déjà répandue dans tous les diocèses du continent français et dans un grand nombre de ceux des autres contrées catholiques. C'est cette Œuvre éminemment digne de l'esprit du Christianisme, et recommandable surtout par l'approbation et les indulgences qu'elle a obtenues du Souverain Pontife, que nous venons aujourd'hui pour la première fois vous recommander. Nous vous conjurons tous, N. T. C. F., Pasteurs et Fidèles, d'y coopérer dès aujourd'hui par vos offrandes, en attendant que, pour l'établir régulièrement dans notre diocèse, nous puissions adresser à chaque paroisse les statuts qui la dirigent. Il est temps que nous cessions d'être étrangers à cette sainte ligue de la Foi contre l'esprit de superstition et de ténèbres. Il est temps qu'en s'y associant l'Eglise de Corse se montre généreuse à son tour, et de-

Digitized by Google

vienne par-là l'objet d'un nouvel intérêt auprès des catholiques nos frères. »

Le mandement de Mgr. de *Bruges* fait ressortir d'une manière admirable la haute importance de l'Œuvre, son vaste plan et les moyens puissants qui doivent porter à s'y agréger.

« Parmi les divers moyens ménagés de nos jours par la divine Providence, N. T. C. F., pour subvenir aux besoins multipliés de l'Eglise militante, il en est un surtout qui paraît destiné à produire d'immenses résultats, en hâtant le moment si vivement désiré où les peuples qui étaient assis dans les ténèbres et dans la région de l'ombre de la mort, passeront à l'admirable lumière de la Foi, en accomplissement de cette parole divine : « Cet Evangile du royaume des cieux sera prêché dans toute la terre, pour servir de témoignage à toutes les nations. »

« Nous voulons parler de l'Association de la Propagation de la Foi. Cette Association, érigée à Lyon le 3 mai 1822, s'est étendue avec une étonnante rapidité à presque tous les diocèses de la France, et n'a pas tardé à s'établir dans plusieurs autres pays.

« La Belgique ne pouvait manquer de prendre part à cette bonne œuvre. La foi de ses habitants s'est émue de compassion à la pensée de tant de peuples qui sont encore hors de la voie du salut. Elle s'est écriée, la catholique Belgique, comme autrefois un grand Saint : « Ce n'est pas assez que je serve le Seigneur, il faut que tous les cœurs l'aiment et que toutes les langues le bénissent. »

Le Prélat énumère ici tout ce qui a rapport à l'organisation de l'Œuvre de la Propagation de la Foi; puis il ajoute :

« Vous voyez donc, N. T. C. F., combien est vaste le plan de l'Association de la Propagation de la Foi, com-

Digitized by Google

bien est noble le but qu'elle se propose. *Elle tend la main aux catholiques de tous les pays, pour leur demander une légère aumône; et cette aumône, elle la fait servir à la fondation et à l'entretien de Missions sur tous les points de l'univers;* car aucune n'est oubliée.

« Qu'il est consolant de penser au bien immense que cette Association est destinée à procurer à la Religion et à l'humanité! Que d'âmes par elle arrachées à la barbarie, à l'erreur, au vice et à la damnation éternelle!

« O vous tous, qui pouvez faire la légère épargne de cinq centimes par semaine, nous vous conjurons par les entrailles de la miséricorde de Dieu, qui s'est livré lui-même à la mort pour la rédemption de tous; nous vous supplions, par l'amour que vous portez à tant d'âmes rachetées par le précieux sang de l'Agneau sans tache, donnez cette épargne à la caisse de Dieu; vous en tirerez le plus grand intérêt possible. Cet argent gagnera des âmes, et attirera sur vous les bénédictions du Ciel.

« Voyez, mes Frères, ce que fait l'hérésie pour propager l'erreur. L'Association des Missions protestantes recueille annuellement la somme énorme de trente millions de francs. Et nous autres, catholiques, nous refuserions à tant de millions d'âmes qui réclament la présence et l'assistance de nos Missionnaires, nous leur refuserions la modique somme de cinq centimes par semaine! Non, non, il n'en sera pas ainsi.

« Tous les jours nous disons à Dieu : « Que votre règne arrive. » Montrons donc par nos œuvres que nous souhaitons sincèrement la propagation du règne de Dieu. Apportons chacun une pierre pour aider à construire ce temple mystique que J. C., notre Sauveur, veut se bâtir parmi les hommes.

« Et qu'on ne pense pas que l'Association de la Propagation de la Foi nuise à d'autres bonnes œuvres qui sont

Digitized by Google

d'une nécessité indispensable. Loin de leur nuire, l'expérience apprend que l'Association dispose, en général, à la pratique des vertus, et surtout de la charité : car ceux qui veulent bien donner des secours pour les pays étrangers, ne manqueront pas d'en donner aussi pour tous les établissements utiles à leur patrie; et ils attireront ainsi les bénédictions du Ciel sur leurs personnes et sur leurs familles..... »

Ainsi, *trente-huit* Evêques ont élevé la voix cette année en faveur de l'Œuvre; ce qui porte le nombre des recommandations épiscopales à *soixante-quatorze*, depuis trois années seulement. Si l'on ajoute à cet ensemble si imposant les encouragements des quatre Souverains Pontifes qui se sont succédé en dernier lieu, on concevra qu'il n'y a point d'œuvre de charité plus hautement approuvée dans l'Eglise que celle à laquelle nous sollicitons tous les chrétiens de prendre part, selon le vœu du Père commun des fidèles.

Digitized by Google

MISSIONS

DE L'OCÉANIE OCCIDENTALE.

Lettre de Mgr. Pompallier, vicaire apostolique de l'Océanie occidentale, au R. P. Colin, supérieur-général de la Société de Marie, à Lyon.

« Très-Révérend Supérieur,

« Nous avons quitté la rade de Valparaiso le 10 août, et nous avons mouillé à l'archipel de Gambier le 13 septembre. Cette partie de notre voyage a été faite, comme vous le voyez, avec assez de promptitude et de bonheur. Le mal de mer n'a rien été pour la plupart d'entre nous; il n'y a eu que le Père Chanel et le Frère Joseph qui en aient éprouvé quelques fatigues durant les sept ou huit premiers jours. Nous nous sommes appliqués avec instance à l'étude de la langue anglaise, à l'exception des Frères, qui n'en ont pas un besoin aussi grand que nous. Cette langue est indispensable aux Missionnaires de l'Océanie, soit pour voyager, soit pour exercer les diverses fonctions apostoliques; car les Anglais et les Américains sont presque les seuls qui naviguent dans ces parages, on les rencontre dans toutes les îles, et beaucoup d'insulaires entendent l'anglais. Nous avons obtenu

Digitized by Google

quelques succès dans cette langue si difficile sous le rapport de la prononciation. M. Murphy, ou Frère Colomban, qui a voyagé avec nous depuis Valparaiso jusqu'à Taïti, nous a rendu cette étude plus facile, étant anglais de nation.

« Arrivé à Gambier, quel plaisir j'ai eu de visiter Mgr. de Nilopolis, ses zélés Missionnaires et ses fervents néophytes ! Le Prélat, qui depuis quelque temps savait que je devais arriver avec quelques Missionnaires de sa propre Congrégation, avait envoyé au-devant de nous, à trois lieues de l'île Akéna, où il réside. A peine donc l'ancre fut-elle jetée, que l'embarcation de l'Evêque vint s'informer des nouveaux arrivants : ceux qui conduisaient cette nacelle avaient ordre de me l'offrir pour aller directement à Akéna. Je l'acceptai avec reconnaissance, et, après trois heures de navigation à force de rames, je débarquai dans l'île. J'étais accompagné du Provicaire de Mgr. de Nilopolis, du Père Chanel, de M. Murphy, et du Frère Michel. Il était alors onze heures et demie du soir, mais il faisait un beau clair de lune. Bientôt les insulaires se réveillent à notre arrivée, ils nous entourent avec joie, nous font leurs saluts empressés. Je me dirigeai aussitôt vers la modeste demeure de Mgr. de Nilopolis, qui venait aussi à notre rencontre. Sa Grandeur nous accueillit avec bonté, et nous engagea à prendre vite quelque nourriture, pour que le lendemain, fête de l'Exaltation de la sainte Croix, nous pussions célébrer la Messe. Quant au repos, nous ne pensions plus à nous y livrer, tant nous éprouvions de charmes à épancher réciproquement nos âmes dans une douce conversation.

« Presque tous les habitants de l'île étaient sur pied ; une foule de néophytes entouraient la demeure épiscopale, récitant tout haut des prières, causant tour à tour, et chantant des cantiques avec tant de justesse et d'en-

Digitized by Google

semble, que, sans en comprendre le sens, j'en étais enchanté. Avec quelle joie j'apprenais alors que les habitants de l'archipel Gambier étaient presque tous baptisés! Enfin, la nuit étant fort avancée, on congédia la nombreuse compagnie, et bientôt le plus grand silence régna partout.

« Le lendemain matin, Mgr. de Nilopolis me fit célébrer la Messe à sa place, dans son église cathédrale, construite en roseaux et couverte de chaume. Les Missionnaires des autres îles de l'archipel, qui avaient déjà reçu l'ordre pendant la nuit de se rendre auprès de leur Evêque, étaient présents avec tous les miens, et de nombreux néophytes. Je dis la sainte Messe, pendant laquelle ces derniers récitaient à haute voix des prières, et chantaient tous ensemble avec un sentiment de piété qui m'attendrissait jusqu'aux larmes. Pendant mon action de grâces on chanta le *Te Deum*, puis un des Missionnaires fut chargé par Mgr. de Nilopolis d'adresser aux fidèles une pieuse exhortation. Après la Messe, et un déjeûner frugal chez l'Evêque, je fus conduit par Sa Grandeur à l'île principale appelée Mangaréva, située à une lieue environ d'Akéna. C'est à Mangaréva qu'habite le roi de tout l'archipel de Gambier. Une autre embarcation contenait la plupart des Missionnaires et catéchistes de nos deux compagnies. A peine nous fûmes-nous avancés à une demi-lieue en mer, que nous vîmes venir à notre rencontre le roi de Mangaréva dans une barque sur laquelle flottait un drapeau bleu et blanc, orné de cinq étoiles: c'est celui qu'il a adopté depuis peu pour son petit royaume. Ayant appris l'arrivée du nouvel Evêque qu'on attendait dans ses îles, ce prince se rendait lui-même à Akéna, où il voulait me prévenir; mais après nous être salués de part et d'autre, nous lui fîmes signe que nous allions aborder son île, et aussitôt il dirigea

Digitized by Google

son embarcation derrière celle des deux Evêques, et nous accompagna avec des démonstrations de joie extraordinaires. J'avais le regret, en ce moment, de ne pouvoir donner aux sentiments qui inondaient mon âme toute l'expansion que j'aurais désirée ; j'étais souffrant, depuis le matin, d'une petite indisposition que je dissimulai, néanmoins, autant qu'il me fut possible. Cependant nous avançâmes vers Mangaréva. A mesure que nous approchions, nous voyions accourir sur le rivage une multitude d'insulaires assez bien vêtus. Mgr. de Nilopolis et moi étions en costume épiscopal. Le peuple, apercevant deux Evêques avec leurs Missionnaires, fait aussitôt retentir le rivage de ses acclamations de joie : bientôt la foule se précipite à genoux pour recevoir la bénédiction que Mgr. de Nilopolis m'invite à donner à sa place. Alors mes regards ne rencontraient partout que des signes d'attendrissement. Quels sentiments ineffables j'éprouvais en cet instant, en pensant au changement heureux opéré à l'égard de ces peuples qui naguère encore étaient cannibales! Oh ! que l'empire de la grâce est donc puissant sur les cœurs qui se rendent dociles à ses salutaires influences ! avec quelle vivacité je félicitais ce digne Evêque et ses zélés collaborateurs de l'heureux succès de leurs travaux! Ayant mis pied à terre, à peine pouvions-nous passer ; c'étaient des saluts, des souhaits multipliés qui se renouvelaient sans cesse. Le roi vint me toucher la main avec un religieux respect, et je fus conduit à l'église, qui n'est pas loin de là. Toute la multitude nous suivait, s'informant de nos noms, de nos personnes, de notre pays, etc. Les mères de famille disaient de nous avec surprise : « Comment viennent-ils de si loin? « leurs mères et leurs parents ne sont-ils pas morts de « chagrin de s'en voir séparés pour la vie ! » Ah ! comme ces bons peuples sentent profondément les sacrifices que

Digitized by Google

Dieu fait faire pour leur salut et pour sa gloire ! Comme ils sont attachés à leur Evêque et à leurs Missionnaires!

« Dans l'église, après quelques instants de recueillement, un Missionnaire fut désigné pour adresser à tous les fidèles une exhortation analogue à la circonstance; puis je donnai solennellement la bénédiction épiscopale. Enfin, nous nous retirâmes au presbytère, qui est une maison en roseaux comme l'église elle-même. Non loin de là sont deux temples de faux dieux, dont l'un est converti maintenant en chapelle rurale, et l'autre reste en état de ruines. De nombreux ouvriers taillent des pierres et préparent d'autres matériaux pour construire une église à la place de ce dernier : d'après le plan qu'on m'en a montré, cette église, lorsqu'elle sera terminée, pourrait bien faire honneur à quelques-unes des pieuses paroisses rurales de notre France. On en construit aussi une à Akéna.

« Durant mon séjour dans l'île, tout le peuple eut *vacance;* le roi invitait à la réjouissance. Des milliers de personnes étaient çà et là reunies en groupes, et assises sous des plantations de cocotiers et d'arbres à pain. On conversait, on récitait par cœur des instructions sur les vérités de la Foi, on chantait des cantiques. Oh! quel spectacle consolant offrait cette fervente chrétienté ! quel est le Missionnaire qui ne donnerait pas mille fois sa vie pour contribuer à un si grand bien !

« Dans l'après-dîner de ce jour, on fit en mon honneur une cérémonie qui me porta tout à la fois à la gaîté et à la reconnaissance; cette cérémonie s'appelle *Tapina :* elle n'a lieu que dans des circonstances mémorables, me disait-on. Au moment où elle allait commencer, Mgr. de Nilopolis me conduisit près de la multitude, sur des pierres élevées : nous étions entourés de tous nos Missionnaires et catéchistes. Aussitôt le roi donne un signal,

Digitized by Google

et toute la foule se disperse en un clin d'œil ; on court de tous les côtés dans le voisinage, on va chercher des présents préparés d'avance, on revient avec le même empressement. Un grand ministre, à barbe grise, faisait tout exécuter avec ordre ; chacun venait en grande hâte jeter à nos pieds des fruits de toutes sortes, et des mets de sa façon ; en peu d'instants un monceau énorme de cocos, de bananes, de fruits à pain, etc., s'éleva devant nous (1). Sur la fin de la cérémonie, il y eut aussi des présents pour l'Évêque du lieu, pour chaque Missionnaire et pour chaque catéchiste, que les insulaires appelaient déjà par leurs noms, tant ils avaient mis d'empressement à les apprendre pour ne plus les oublier. Quand l'offrande des présents fut terminée, je priai Mgr. de Nilopolis, qui possède la langue du pays, d'adresser à la multitude quelques mots pour dire à tous ces nouveaux chrétiens ma reconnaissance et mes vœux de salut pour eux. Je fis ajouter que, devant m'embarquer le lendemain, je laissais à leur disposition le monceau de présents que j'avais accepté avec plaisir. Néanmoins, ils envoyèrent à notre navire une assez grande quantité de ces fruits. Après la petite allocution, la fête n'était pas encore finie : de vives acclamations de joie se font entendre à plusieurs reprises ; le grand ministre commandait toujours, en donnant le premier l'exemple de tout ce qui devait se faire : son attitude était des plus imposantes ; debout, et d'une taille gigantesque, il publiait les ordres, et portait les insignes de l'autorité royale. Ces insignes consistaient en une guirlande de plumes d'oiseaux passée autour du cou, et dont les extrémités, à gros flocons, pendaient devant lui en forme

(1) On se souvient qu'une semblable cérémonie avait eu lieu à l'arrivée de Mgr. de Nilopolis.

Digitized by Google

d'étole pastorale : il tenait aussi en sa main un long bâton pointu, ou une sorte de lance d'un bois fort dur et noir comme l'ébène. Tout-à-coup ce ministre donne un nouvel ordre, et voilà que deux camps se forment : on court de part et d'autre, on simule un combat, on fait des sauts à la façon du pays; et la fête se termine par de nouvelles acclamations trois fois répétées, après quoi l'on se range en groupes divers comme auparavant. Nous nous promenons, on nous suit, on nous parle, on nous répète à satiété des saluts : en vain faisais-je dire, « c'est assez. » Beaucoup d'enfants savaient exprimer en français leurs formules de salutations, et faisaient tout à la fois la réponse, ce qui était assez amusant à entendre.

« Le lendemain de cette journée de réjouissance, je dis la Messe à Mangaréva, puis Mgr. de Nilopolis nous emmena dîner chez lui à Akéna, d'où nous nous rendîmes au navire *l'Europe* pour continuer notre voyage. Sa Grandeur nous accompagna avec ses Missionnaires, et vint passer à bord quelques moments. Nous nous séparâmes ensuite en nous donnant le baiser de la charité; on leva l'ancre, et nous cinglâmes du côté de Taïti. Notre relâche à Gambier n'a donc été que de deux jours. Je me félicite bien, cependant, d'avoir fait la connaissance de Mgr. de Nilopolis et des siens. J'ai pu converser avec Sa Grandeur sur plusieurs choses principales qui intéressent les missions de l'Océanie; nous nous sommes donné des pouvoirs réciproques, qui peuvent être utiles pour les occasions de persécutions et autres circonstances difficiles. Son Provicaire et l'un de ses catéchistes se sont embarqués avec nous; ils sont destinés pour l'archipel de Sandwich. Durant notre voyage de Gambier à Taïti, nos conversations ne tarissaient pas sur l'heureuse chrétienté que nous venions de visiter. Qu'ils sont merveilleux des effets qu'opère la Religion sur les peuples dociles à sa

Digitized by Google

voix ! Les habitants de l'archipel Gambier, au nombre de plus de 2,000, étaient esclaves de toutes sortes de passions, en proie à des divisions, à des guerres fréquentes, de plus, enfin, anthropophages ; et les voilà devenus bons, doux, purs dans leurs mœurs, et déjà prenant un certain plaisir au travail. J'ai visité plusieurs de leurs ateliers en roseaux : partout j'ai trouvé paix, union, concorde ; nulle part je n'ai vu ni milice pour maintenir l'ordre, ni fortifications de guerre. Ils respectent chrétiennement, et d'eux-mêmes, l'autorité de leur roi et celle de leurs chefs divers. Ce pieux roi, du reste, les gouverne paternellement : tout récemment il a mis ses petits états sous la protection de la très-sainte Vierge, et cela d'une manière solennelle, le saint jour de l'Assomption de Marie.

« Que les savants du siècle cherchent tant qu'ils voudront des systèmes et des nouveautés pour rendre les hommes heureux, l'Evangile contient une sagesse qu'aucune raison humaine ne surpassera jamais. Cette sagesse suffit ; elle apprend à la créature intelligente à connaître, à aimer et à servir son Créateur, et par conséquent à en recevoir toutes sortes de biens : *Omnia bona venerunt mihi pariter cum illâ.* Oh ! que je désirerais que l'intéressante jeunesse de nos pays d'Europe comprît bien ces choses ! elle ne serait pas, pour son malheur, aussi éprise des idées nouvelles.

« Nous sommes arrivés à Taïti après cinq jours et demi de navigation. Nous ne pensions pas pouvoir mettre pied à terre dans cette île, à cause des ministres protestants qui s'efforcent d'en interdire l'entrée aux Missionnaires catholiques : cependant la reine nous a donné la faculté de séjourner librement dans l'endroit où nous avons abordé, jusqu'à la fin d'une station que notre navire fait ici pour affaires de commerce. M. Moernhout, consul d'Amérique,

Digitized by Google

qui a demandé pour nous cette autorisation, nous accorde une protection pleine de bienveillance. Presque chaque jour nous sommes allés nous promener dans l'île, et chaque fois le peuple nous voyait avec plaisir, nous saluait avec grâce; et de tous côtés on nous témoignait le désir de posséder les vrais Missionnaires. Hélas! le moment favorable n'est pas encore venu pour ces pauvres insulaires! Hier, j'ai dit la sainte Messe chez M. le consul d'Amérique; les autorités du pays l'ont ignoré.

« Hier au soir encore, le Provicaire de Mgr. de Nilopolis m'a présenté à baptiser un enfant de six ans environ, né dans la Nouvelle-Zélande. Le père, qui est employé sur notre navire, et qui est catholique, promet de le faire élever selon la doctrine de l'Eglise. Il l'avait confié jusqu'ici à des personnes de Taïti; maintenant il va l'emmener avec lui sur les mers. Je l'ai donc baptisé solennellement dans ma chambre du navire, devant une sorte d'autel où je dis la sainte Messe. Ensuite je lui ai donné la Confirmation : l'enfant s'est prêté avec empressement aux cérémonies saintes que je faisais. Tous les Prêtres et les catéchistes étaient présents. Ce petit chrétien sera donc, pour l'Eglise, le premier de ses enfants dans la Nouvelle-Zélande. Ne semble-t-il pas être venu au-devant de la bonne nouvelle que nous sommes heureux de porter à ces peuples lointains? Le père a voulu lui donner le nom de *Jean*, et moi j'ai exigé du parrain qu'on y ajoutât celui de *Marie*.

« Maintenant il s'agit de me rendre directement dans les îles de ma juridiction; nous n'en sommes plus fort éloignés : quelle joie! *Tribulationes pro Christo adhuc manent nos, sed regiones videntur albæ ad messem.*

« J'apprends ici des circonstances très-avantageuses à la mission pour les îles des Amis, de Fidgi et de la Nouvelle-Zélande, au point que j'abandonne notre na-

Digitized by Google

vire *l'Europe* qui nous transportait à Sandwich, où nous devions attendre une nouvelle occasion pour pénétrer dans la Micronésie. Je loue à Taïti une goëlette qui appartient précisément à M. Moernhout, consul d'Amérique, plein de bienveillance pour nous. Je la loue au prix de 400 piastres par mois, pour un temps illimité, et avec la faculté de la faire toucher aux îles que j'indiquerai, en traversant les archipels des Amis, des Navigateurs, de Fidgi et de Pounipet. Notre capitaine est un excellent marin qui a déjà beaucoup voyagé à travers les archipels de l'Océanie, et qui même a séjourné à l'île de Pounipet ou de l'Ascension, où il est connu et bien vu. Il est très-probable que j'irai à Sidney, pour tâcher de pénétrer de là à la Nouvelle-Zélande, avec un Prêtre et un ou deux de nos Frères. Dans ce cas, comme vous le voyez, je ferai deux divisions de ma petite et chère compagnie. Toutefois, je n'ai l'intention de partir pour la Nouvelle-Zélande qu'après avoir touché à Pounipet, et bien examiné les dispositions des insulaires, sur lesquels j'ai recueilli des renseignements très-satisfaisants. Veuillez communiquer toutes ces nouvelles au Conseil de la Propagation de la Foi. Des sujets! des sujets! mon R. Père, et aussi des secours de l'Association bienfaitrice, ma caisse va tout à l'heure être épuisée entièrement; et si, faute de moyens pécuniaires, on ne peut traverser en tous sens les mers de l'Océanie, le résultat des travaux se trouve rétréci, l'hérésie gagne les archipels où l'on ne paraît pas, et de nombreuses âmes se perdent au profit de l'idolâtrie et de l'erreur. Oh! Dieu! qui nous donnera des ailes pour nous transporter avec agilité, et nous multiplier en tous lieux?

« Agréez, mon Révérend Père, etc.

« †J.-B. François, *évêque de Maronée, vic. ap. de l'Océanie occidentale.* »

Digitized by Google

MISSION DE L'AUSTRALIE.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

Le but de cette notice est de donner des idées justes sur le sort des déportés, les besoins de la mission catholique de l'Australie, et l'aspect général qu'elle présente.

« Si vous me demandez quel motif m'a porté à écrire ce mémoire, dit l'auteur auquel nous le devons, et où j'ai puisé mes renseignements, je vous répondrai que pendant cinq ans j'ai conversé avec le condamné et vécu pour ainsi dire avec lui. Souvent je l'ai reçu au moment de son arrivée à la Nouvelle-Galles du sud ; trois fois je l'ai visité dans la terre de Van-Diémen. Je suis allé le chercher dans sa caserne ; j'ai pénétré avec lui dans l'intérieur du pays, jusqu'au lieu de sa destination ; je l'ai suivi dans le champ qu'il arrose de ses sueurs, dans les vastes pâturages, dans les forêts lointaines où il guide ses troupeaux ; je l'ai abordé dans les villages et sur les grandes routes ; j'ai célébré les saints Mystères dans la cabane d'écorce, sous l'arbre à gomme de la vallée, sur les hautes montagnes dont la cime est couronnée de nuages. Le criminel est venu décharger le poids de sa conscience, en confiant à mon oreille le récit de ses folies et de ses malheurs J'ai vu venir à moi, dans

Digitized by Google

son accoutrement honteux, et chargé de ses chaînes bruyantes, le prisonnier au visage sombre sorti du fond des bois. Mon cœur a été déchiré, mes yeux se sont remplis de larmes à la vue du condamné relégué dans le cachot où il attend la mort. Deux fois j'ai fait voile avec les condamnés pour l'île de Norfolk, ce dernier asile accordé sur la terre au crime et au désespoir.

« Quant au motif qui m'a fait agir, je n'en ai qu'un sur la terre. Il m'occupait long-temps avant qu'il me fût permis d'obéir à son impulsion. Il m'a dirigé dans mes voyages autour du globe, il m'a déterminé à revenir pour quelque temps dans ma patrie; lui seul aussi me décidera à l'abandonner de nouveau. Ce motif, c'est la réforme de cette malheureuse colonie.

« Si l'on m'accuse de hardiesse, je répondrai : Considérez la cause que je défends. 50,000 prisonniers croupissent dans l'esclavage : le fer qui ronge leurs pieds consume aussi leur cœur; le fouet qui s'abreuve de leur sang, dévore en eux jusqu'au sentiment de la condition humaine. On les a jetés là pour les intimider, on n'a fait que redoubler leur rage; pour les purifier, et ils sont mille fois plus corrompus qu'au moment où la patrie les a expulsés. Chaque année 6,000 individus viennent grossir cette population. Fasse le Ciel qu'on revienne enfin d'une erreur trop commune, et qu'on apprenne à connaître quelles souffrances corporelles, quelles horreurs morales sont réservées dans ces contrées lointaines aux malheureux condamnés!

« Oui, je le dirai hardiment, on a commis une action monstrueuse et impie; on a pris une large portion de la terre de Dieu, pour la changer en cloaque. Cette immense étendue de mers qui environne le globe d'une ceinture merveilleuse, est devenue comme le canal de cet effroyable égout. On a versé écume sur écume, entassé

Digitized by Google

ordure sur ordure ; et lorsque ce mélange a commencé à prendre quelque consistance, on en a construit une nation de crimes, qui, si l'on n'y porte promptement remède, deviendra bientôt pour tous les peuples de la terre un objet d'horreur et de malédiction.

« Jamais, depuis le temps du déluge, l'œil de Dieu ne s'est abaissé sur une société comme celle-ci, où chacun est en état d'hostilité avec son voisin, et se défie de son ami ; où la communauté n'a point de lien ; où les hommes sont profondément méchants, les femmes sans aucune pudeur, les enfants sans respect pour leurs parents ; où l'on ne sait, suivant l'expression du Prophète, que « commettre le vol, le meurtre, l'adultère et le parjure. »

« Le sauvage qui erre au milieu de ses forêts sans limites, tout cannibale qu'il était jusqu'alors, ne connaissait cependant aucun de ces crimes monstrueux, jusqu'au moment où l'Angleterre s'est chargée de les lui enseigner en lui envoyant ses prisonniers. L'amélioration d'un semblable état de choses n'intéresse-t-elle donc pas l'humanité tout entière ?..... »

Tableau général de la Mission catholique de l'Australie.

« La vaste contrée qui forme le vicariat apostolique de Mgr. Polding, renferme, sous le nom général d'Australie, la Nouvelle-Hollande, la terre de Van-Diémen, et l'établissement pénal de l'île de Norfolk.

« La Nouvelle-Hollande s'étend du 39e degré sud au 10e degré 30 minutes, et du 112e degré est, au 153e degré 40 minutes. Sa longueur du nord au sud

Digitized by Google

est de 2,577 milles (1), et sa largeur de l'est à l'ouest de 2,004 milles. Quant à sa superficie, on peut l'évaluer à 3,000,000 de milles carrés, c'est-à-dire aux trois quarts de la surface totale de l'Europe. Outre les Aborigènes, la population comprend six colonies anglaises tout-à-fait distinctes, éloignées les unes des autres. Quatre de ces colonies, de formation récente, se trouvent sur la côte méridionale : ce sont celles du détroit du Roi-George, du golfe Spencer, du golfe Saint-Vincent, et de Port-Philip. La cinquième, appelée Swan-River, située sur la côte occidentale, acquiert de jour en jour une plus grande importance. Jusqu'à présent, aucune de ces colonies n'a reçu de nous des secours spirituels ; il ne nous a pas été possible de les visiter même en passant.

« En 1788, le gouvernement anglais, par suite de la séparation de l'Amérique du nord, choisit la Nouvelle-Galles du sud, sur la côte orientale de l'Australie, pour y fonder un établissement pénal. La population européenne qui se fixa dans ce pays était alors de 1,030 âmes, sur lesquelles on comptait plus de 700 condamnés. Jusqu'en 1810, cette colonie ne fut guère qu'un lieu de correction pour les criminels déportés; elle fut gouvernée par des officiers de marine, qui se succédèrent les uns aux autres. A cette époque des émigrations commencèrent à prendre la même direction, mais ce ne fut que quelques années plus tard qu'elles devinrent un peu considérables. La population libre s'accrut encore par l'émancipation des prisonniers dont la peine venait à expirer, ou qui, par leur bonne conduite, avaient mérité cette faveur. En 1800, la population européenne ne dépas-

(1) Le mille anglais équivaut à un tiers environ de la lieue commune de France.

Digitized by Google

sait pas 7,000 âmes ; aujourd'hui elle en compte près de 100,000 : elle est disséminée le long des côtes, sur un espace de 600 milles. A partir de Sidney, la capitale, qui comprend 20,000 âmes, elle s'étend du côté du nord jusqu'à Port-Macquarrie, et du côté du midi jusqu'à Twofold-Boug. Les districts qui s'y forment actuellement deviendront, à leur tour, comme des points centraux, d'où la population se répandra bientôt sur de nouveaux territoires : déjà elle pénètre dans quelques parties jusqu'à trois milles dans l'intérieur des terres. Ces limites s'agrandissent tous les jours, par suite de l'empressement que mettent les colons à s'emparer des meilleures positions et des pâturages les plus fertiles pour leurs innombrables troupeaux.

« Le nombre des catholiques, par rapport à la totalité des habitants, serait d'un cinquième, d'après le recensement fait en 1833; suivant un nouveau relevé plus exact, il dépasserait le quart : et je suis persuadé qu'un calcul mieux établi encore nous attribuerait le tiers. L'erreur provient de ce que quelques maîtres, en donnant le dénombrement de leurs serviteurs, ne s'informent nullement de la religion à laquelle ils appartiennent.

« L'île de Van-Diémen, dont la surface est égale à celle de l'Irlande, est située au sud-est de la Nouvelle-Hollande; elle en est séparée par le détroit de Bass, large de 120 milles. Depuis 1803 jusqu'en 1821, l'établissement fondé dans cette île ne fut qu'un lieu de correction. Aujourd'hui la colonie est devenue très-importante; elle a son gouvernement spécial, et compte 40,000 âmes. Hobart-Town, sa capitale, est à 800 milles de Sidney, et renferme 14,000 habitants. Launceston, port de mer situé sur la partie opposée de l'île, en a déjà 7,000.

« Le premier Missionnaire qui ait paru dans ces contrées

Digitized by Google

fut le Révérend M. Flinn, que le Saint-Siége avait nommé Archiprêtre, avec le pouvoir de confirmer. M. Flinn arriva à Sidney en 1818, et parcourut les pays environnants. Ses manières douces et affables lui gagnèrent promptement l'affection de son troupeau; son zèle ardent opéra beaucoup de bien en peu de temps: mais les autorités du lieu, jalouses de ses succès, l'accusèrent d'être venu sans l'autorisation du gouvernement britannique (acte qu'aucune loi ne prohibait). Sous ce prétexte, elles jetèrent le Missionnaire en prison quelques mois après son arrivée, le privèrent de toute communication avec les fidèles, et l'embarquèrent malgré lui sur le premier bâtiment qui fit voile pour l'Angleterre.

« L'Archiprêtre avait laissé le Saint-Sacrement dans la maison d'un catholique de Sidney. C'est là que les fidèles, pendant les deux années qui suivirent son départ, s'assemblèrent aussi souvent et en aussi grand nombre qu'ils le purent, pour offrir à Dieu leurs prières, et trouver quelques consolations à leurs maux.

« M. Flinn vivra long-temps dans la mémoire et la reconnaissance de son peuple. A mon arrivée dans le pays, un vieillard qui vivait dans la retraite était accouru auprès de moi pour remplir ses devoirs religieux. Ses cheveux blancs, son regard expressif, donnaient à sa physionomie l'air le plus vénérable. Je n'oublierai jamais ses paroles, ni l'expression de sensibilité dont elles étaient accompagnées. Après m'avoir exprimé combien ma présence le rendait heureux et reconnaissant: « Oh! s'écria-t-il, si le Père Flinn vivait, que de choses il aurait faites! » Jamais langue irlandaise n'a frappé mon oreille avec autant de douceur et de vivacité. Le bon vieillard s'excusait ensuite de la défectuosité de sa prononciation, en observant qu'il n'avait jamais dit un seul mot d'anglais jusqu'au moment où il fut défendu de parler irlandais, sous peine de 50 coups de fouet. A

Digitized by Google

cette époque, il faut le dire, les catholiques irlandais étaient souvent traités avec une extrême rigueur. Les magistrats, qui étaient aussi membres du clergé protestant, les condamnaient au fouet et à la prison la plus rigoureuse, pour avoir refusé d'entrer dans leurs temples et de prendre part à un culte que leur conscience désavouait. On ne manquait pas alors de les représenter comme coupables de rebellion et de désobéissance. Dans une occasion, on força un Prêtre à mettre la main sur la place même où plusieurs membres de sa congrégation venaient d'être fouettés; non pas que l'on eût quelque grief à lui reprocher, mais uniquement parce que quelques-uns de ses coreligionnaires avaient entrepris de recouvrer leur liberté. Si je rapporte ces circonstances, c'est afin de montrer que notre courte histoire d'Australie, bien qu'elle embrasse à peine un espace de 45 ans, n'a pas laissé d'avoir, comme celle des grands empires, son âge d'ignorance et de barbarie.

« Pour atténuer le mauvais effet produit dans la mère patrie par le traitement que venait d'éprouver M. Flinn, le gouvernement consentit à accorder quelques secours à deux Ecclésiastiques, MM. Connolly et Therry, qui se dévouèrent à cette mission. Ces messieurs arrivèrent dans la colonie en 1820. Je ferai remarquer ici qu'ils trouvèrent parfaitement conservées les saintes espèces, que M. Flinn y avait laissées environ deux ans auparavant. M. Connolly choisit bientôt pour lieu de sa résidence Hobart-Town, capitale naissante de la terre de Van-Diémen. Quant au Révérend M. Therry, dont le nom est devenu cher aux condamnés, il fit preuve d'un zèle infatigable en parcourant la Nouvelle-Galles du sud, pour administrer les sacrements partout où il y avait urgence, et en travaillant à l'érection de l'église de Sainte-Marie à Sidney. Cette église est un édifice fort vaste et

Digitized by Google

d'une grande élévation : l'architecture en est simple et tout-à-fait dépourvue d'ornement; sa grandeur seule lui donne un aspect imposant. Lorsqu'on considère l'époque où elle fut commencée, et le peu de ressources qu'offrait alors le pays, on ne peut s'empêcher de reconnaître dans cette construction le résultat d'un généreux effort : l'intérieur toutefois est resté jusqu'ici incomplet.

« En 1829, M. Therry fut rejoint par le Révérend C. V. Dowling, et en 1832 par le Révérend S. M. Encroe, qui vinrent partager ses travaux.

« Peu de temps après, l'auteur de cet écrit, alors vicaire de Sa Grandeur le Vicaire apostolique de l'île Maurice, dont la juridiction s'étendait sur ces vastes contrées, ayant été envoyé en Australasie, débarqua dans l'île de Van-Diémen. L'état de la Religion y était vraiment déplorable : il ne s'y trouvait qu'un seul Prêtre qui depuis plusieurs années y vivait entièrement isolé, et n'avait pas eu une seule fois l'occasion de voir un confrère. Il n'existait pas une école. On avait construit hors de la ville d'Hobart-Town, sur la pente d'une colline, un misérable hangar en planches qui n'était point achevé; on n'y trouvait pas un seul banc; les bois du plancher n'étaient encore ni assemblés ni fixés; ce hangar suffisait à peine pour contenir la moitié des fidèles : c'était là pourtant la seule église dans l'île de Van-Diémen. Rarement on a pu voir un spectacle aussi affligeant pour la piété, ni un dénûment aussi absolu. Le gouverneur, qui montrait d'ailleurs des sentiments très-humains, était convaincu de l'importance de la Religion et de l'instruction pour tous les hommes, excepté pour les catholiques.

« A l'époque où l'auteur arriva dans la Nouvelle-Galles du sud, la population, dont le tiers était irlandais et disséminé sur un vaste territoire, ne possédait que trois Prêtres. L'église de Sidney n'était pas encore terminée :

Digitized by Google

on avait commencé deux chapelles, l'une à Campbell-Town, et l'autre à Parramatta; elles étaient restées à moitié faites. Il y avait à Sydney deux écoles libres, l'une pour les garçons, et l'autre pour les filles : on n'en comptait que deux dans l'intérieur du pays. Je fus secondé d'une manière efficace par le gouverneur (le major-général sir Richard Bourke), homme d'un esprit supérieur et plein d'aménité. Il n'avait rien tant à cœur que de travailler à améliorer l'état des choses, en épurant les mœurs du peuple par la propagation de l'instruction, et surtout de l'instruction religieuse. Grâce à sa bienveillante coopération, six nouvelles écoles libres furent établies, et nous prîmes les mesures nécessaires pour construire d'autres églises. Nous avions la plus grande impatience de voir notre petit clergé s'augmenter par l'arrivée de nouveaux collaborateurs, arrivée qui avait été vivement sollicitée. En attendant le moment fixé par la Providence pour nous envoyer un secours si nécessaire, nous fîmes tous nos efforts pour suppléer au nombre par l'activité.

« Le Vicaire-Général commença sa mission, le jour de Pâques, à Windsor, par la célébration de la sainte Messe, la prédication et la visite des malades. Il fit ensuite 20 milles pour se rendre à Parramatta, où, après avoir offert de nouveau le saint Sacrifice, il prêcha et visita l'hôpital; puis parcourant encore une distance de 15 milles, il arriva le soir à Sidney, où se terminèrent les travaux de cette journée par un troisième sermon. Le jour de Noël, le Révérend M. Therry dit la Messe de minuit à Sidney, la seconde Messe à Liverpool qui est à 20 milles plus loin, et la troisième à Campbell-Town, éloigné de cette dernière ville de plus de 13 milles. Les autres Ecclésiastiques ne montrèrent pas moins d'activité. Chaque district de l'intérieur fut visité à diverses reprises. Souvent on nous faisait appeler pour administrer des mourants à une dis-

Digitized by Google

tance de 80 milles, et quelquefois même plus. Deux fois j'ai parcouru un trajet de 1,000 milles, pour assister les condamnés à mort. Deux fois je me suis transporté à 800 milles, dans une autre direction, pour y donner les exercices d'une mission. Malgré les tristes vérités que j'aurai à révéler sur la moralité du peuple, vérités qui ne surprendront pas quand on songera à l'abandon dans lequel il avait vécu, je dois dire que les habitants avaient néanmoins conservé de la foi : partout sur notre passage ils nous en donnaient la preuve par leur empressement à venir au-devant du clergé, et à l'environner des témoignages de leur respect. Prévenue un ou deux jours d'avance, la population catholique, à plus de trente milles à la ronde, se réunissait sur un point donné. Quelquefois un hangar nous servait de chapelle ; mais notre ressource la plus ordinaire était le bureau de police, la caserne, une chambre d'hôpital ou un entrepôt de marchandises. Pendant assez long-temps on n'eut pas d'autre chapelle à Parramatta que le corps-de-garde[1], qui n'avait pas une seule fenêtre : une fois même ce fut dans un cabaret qu'il fallut prêcher contre l'ivrognerie. Cependant beaucoup de personnes vinrent se faire instruire dans la Foi : elles furent touchées de la grâce, et nous eûmes le bonheur de les recevoir dans le sein de l'unité. Dans l'espace de quatre ans, vingt-six criminels appartenant aux cultes dissidents ont eu recours au ministère d'un Prêtre, et sont morts dans les sentiments du repentir le plus sincère.

« Enfin, le Révérend Dr Polding, vicaire apostolique, arriva vers la fin de 1835, accompagné de trois Prêtres et de quatre étudiants qui se disposaient à entrer dans les Ordres. Ce fut un moment de joie inexprimable : nous éprouvâmes une vive émotion en songeant que le successeur des Apôtres, qui du haut de la chaire de S. Pierre

Digitized by Google

étend ses regards paternels jusqu'aux extrémités du monde, avait, dans sa sollicitude pour le salut des âmes, aperçu notre détresse, et nous envoyait un Pasteur selon le cœur de Dieu.

« Notre digne Evêque avait visité en passant la terre de Van-Diémen, et fait pour l'instruction du peuple et la réforme des mœurs tout ce qu'il était possible de faire pendant un séjour si court. Un bon nombre d'habitants en avaient profité pour rentrer dans les voies du salut. Le Prélat jeta les fondements d'une église à Richemond, et établit à Hobart-Town une école pour la classe pauvre. Des obstacles alors insurmontables empêchèrent seuls de commencer l'église qu'il voulait faire construire pour les catholiques de cette ville, au nombre d'environ deux mille. M. Cotham resta dans cette colonie, pour la desservir. L'Evêque s'adressa au gouverneur pour obtenir d'autres écoles et le traitement nécessaire à un clergé plus nombreux ; mais ce fut en vain qu'il s'efforça de lui démontrer la justice et l'utilité de cette mesure. Jusqu'à ce jour les 2,000 catholiques de Launceston, et ceux qui sont dispersés sur toute l'étendue du pays, vivaient et mouraient sans recevoir les secours de la Religion, et leurs enfants étaient privés de toute instruction. Arrivé à Sidney, l'Evêque assembla les six Prêtres qui composaient tout son clergé ; il en garda un dans la capitale où l'on compte 6,000 catholiques, et distribua les autres dans l'intérieur du pays qu'il avait divisé en cinq districts, dont chacun n'a pas moins de 60 et même de 100 milles d'étendue. Ces cinq Prêtres choisirent pour leur résidence un point central, d'où ils allèrent visiter les diverses localités à des intervalles réglés. Mais, dans une pareille position, tout ce que peut faire un Missionnaire, c'est d'empêcher que la Religion ne tombe dans un oubli complet ; c'est de se transporter à la hâte d'un endroit à un autre

Digitized by Google

pour répondre aux demandes les plus urgentes, donner le Baptême aux enfants et administrer les mourants. Tous les efforts d'un Prêtre ainsi isolé ne peuvent donc produire que d'assez faibles résultats.

« L'attention de notre Evêque se porta d'abord sur les écoles ; il travailla de tout son pouvoir à en augmenter le nombre, et à leur donner une bonne direction : c'était en effet sur la génération naissante que devait reposer notre principal espoir. Mais l'objet qui avant tout excita sa sollicitude pastorale, fut l'état effroyable d'immoralité dans laquelle vivaient les condamnés. Je ne puis me dispenser de donner ici au lecteur un aperçu de leur situation. Je n'entreprendrai pas cependant d'entrer dans tous les détails, il faudrait pour cela un volume entier, et soulever un voile qui révèlerait des iniquités inouïes.

« Le nombre des criminels déportés annuellement est d'environ 6,000. Dans l'année 1835, qui est la dernière dont j'aie vu le relevé exact, on a transporté à la Nouvelle-Galles du sud 3,006 hommes et 179 femmes ; dans la terre de Van-Diémen, 2,054 hommes et 922 femmes ; en tout 6,161 criminels. La totalité des individus en état actuel de servitude, est d'environ 30,000 dans la Nouvelle-Galles du sud, et de 20,000 dans la terre de Van-Diémen. Il faut y ajouter encore 3,000 détenus dans les établissements de correction de l'île de Norfolk, de Moreton-Bay, ou du port Arthur. Nous ferons observer que la plus grande partie de la population libre de ces colonies se compose d'individus qui, après avoir passé un temps plus ou moins long dans un état d'esclavage, ont enfin obtenu leur liberté. Un tiers de toute cette population est composé d'Irlandais catholiques. La plupart, si l'on en excepte ceux qui habitaient les grandes villes, ont été déportés pour quelque infraction aux lois pénales ou rurales, tandis que les déportés qui viennent d'Angle-

Digitized by Google

terre sont, à peu d'exceptions près, des hommes qui se sont rendus coupables d'attentats directs contre les personnes et les propriétés. Au reste, comme la peine ne varie point suivant les divers degrés de culpabilité, les condamnés sont tous confondus dans le même châtiment; et il résulte de ce mélange une dépravation générale.

« On les embarque, au nombre de deux ou trois cents, sur un vaisseau de l'état, où ils sont soumis à la surveillance d'un chirurgien de la marine royale. Ainsi entassés les uns sur les autres, et réduits pendant quatre mois à une complète inaction, leur imagination n'est occupée qu'à se rappeler leurs joies infâmes, leurs tentatives criminelles, et à en méditer de nouvelles pour l'avenir. L'objet de leur émulation, à bord du bâtiment, est de se faire un mérite de leur habileté dans le crime. C'est à qui divertira le plus ses camarades par le récit de ses infamies passées, à qui assaisonnera son langage d'un plus grand nombre d'expressions obscènes et impies. Lorsque les faits sont épuisés, l'imagination y supplée avec une fécondité déplorable. Ainsi, tandis que le vaisseau les emporte, leur esprit s'exerce continuellement à inventer toutes les fourberies, tous les stratagèmes propres à favoriser leur coupable industrie. Pendant le jour, ils sont réunis sur le pont; et pendant la nuit, on les fait rentrer à fond de câle, où ils sont enfermés par trois ou par quatre, et davantage peut-être, dans des cabines étroites. Là, roulé dans sa couverture de laine, le prisonnier pour sept ans est couché à côté du condamné à vie, l'escroc à côté du meurtrier, le paysan simple encore à côté de l'homme dont la vie n'a été qu'une suite de crimes et de châtiments. A-t-on lieu de s'étonner si, confondu avec cette foule d'hommes profondément pervers, le moins mauvais sujet rivalise bientôt avec le criminel le plus endurci, en

Digitized by Google

immoralité, en insensibilité et en corruption. Des bibles hérétiques et d'autres ouvrages protestants sont répandus avec profusion même sur les vaisseaux irlandais, tandis qu'on ne se met nullement en peine de fournir aux catholiques des livres de prières et d'instructions qu'ils liraient avec plaisir et avec fruit. Le dimanche, à bord des bâtiments irlandais aussi bien que sur les bâtiments anglais, on oblige les prisonniers, parmi lesquels se trouvent mêlés un petit nombre de protestants, à assister aux prières communes et aux discours du ministre; on les pousse là comme un troupeau de moutons qu'on mène au pâturage. Cette conduite n'a pas d'autre résultat que de leur faire sentir le joug qui pèse sur eux, et d'exciter secrètement dans leur cœur un esprit de mécontentement et de révolte.

« Arrivés à leur destination, les condamnés sont enfermés, pour les premiers jours, dans leurs casernes, où on ne leur permet pas de communiquer avec les anciens déportés, de peur que ce mélange ne corrompe les nouveau venus; car on suppose qu'ils ne sont pas encore aussi mauvais qu'ils sont destinés à le devenir. On était dans l'usage, il n'y a pas long-temps encore, de renfermer les jeunes garçons dans un établissement séparé; mais la réunion de ces têtes bouillantes, qui se portaient au crime avec toute l'ardeur d'une jeunesse indomptée, avait produit un foyer de corruption tel qu'on a été obligé de prendre d'autres mesures. Maintenant les jeunes gens et les hommes sont tous renfermés ensemble dans une caserne commune : c'est là que commence l'initiation aux profonds mystères de la franc-maçonnerie du crime. J'ai connu un prisonnier dans de bonnes dispositions, qui, après avoir travaillé toute la journée, exprimait sa joie de ce qu'on lui avait permis de passer la nuit sous un hangar, à ciel découvert, pour éviter d'être renfermé avec ses

Digitized by Google

compagnons. Un autre, qui était infirme, me disait qu'il consentirait volontiers à tous les genres de torture, pour être délivré de ce séjour. J'ai entendu un aveugle se féliciter de ce que la privation de la vue lui dérobait la connaissance d'une partie des turpitudes qui se commettaient à ses côtés. Je me rappelle aussi le propos d'un jeune homme qui, exprimant son étonnement de toutes les infamies au milieu desquelles il se trouvait tout-à-coup transporté, s'écriait : « Certainement, personne en Irlande ne soupçonne de pareilles choses. » Je crois voir en ce moment le condamné récemment débarqué, chez qui tous les sentiments ne sont pas encore émoussés : son corps est saisi d'un frissonnement d'horreur à la vue des iniquités dont ces casernes sont le théâtre. Le colonel Arthur a parlé de toutes les vexations auxquelles le prisonnier est exposé de la part des condamnés qui sont plus méchants que lui : quelque part qu'aille ce prisonnier, au lieu du travail, des repas, ou à l'église, il est obligé de porter attaché à sa personne le petit sac de toile qui contient tout son bagage, et quelquefois un livre de prières; sans cette précaution, il serait volé sur-le-champ. Le pauvre malheureux qui, doué d'un caractère plus timide et d'un sentiment plus vif de sa condition, cherche à se séparer autant que possible de ses compagnons, ou à cicatriser les plaies de sa conscience par la prière et le repentir, devient le jouet et la risée de ses camarades, qui le poursuivent comme une bête fauve, et l'accablent d'injures, de railleries, de propos obscènes et de brutales plaisanteries.

« L'étranger nouvellement arrivé à Hyde-Park éprouve un frémissement involontaire en entendant retentir tout-à-coup des cris aigus, menaçants, précipités, qu'on prendrait pour des hurlements plutôt que pour des sons articulés; il interroge, et il apprend que ce qu'il vient d'entendre est

Digitized by Google

la voix du gardien qui gronde les déportés, ou leur donne des ordres. La sensibilité est promptement détruite chez le condamné par le caractère dur de tous ceux qui l'environnent : jamais une parole de bonté ne parvient jusqu'à lui. Comment s'étonner, après cela, si tout sentiment généreux s'éteint entièrement chez lui, et s'il devient à la fin un être stupide et sauvage ?

« Jusqu'ici le châtiment avait toujours été le même pour tous les prisonniers, quel que fût d'ailleurs le degré du délit commis : on n'admettait de distinction que dans la durée de la peine. Il y a maintenant quelques exceptions à cette règle, mais seulement pour les criminels qui sont employés par le gouvernement. Du reste, leur destination est toujours une loterie. Les condamnés les plus méprisables par leur caractère, et qu'on regarde néanmoins comme les plus utiles parce qu'ils ont quelque habileté dans leur profession, ces hommes qui, à crime égal, sont certainement les plus coupables, attendu qu'ils avaient reçu une meilleure éducation, et qu'ils étaient moins exposés aux tentations, sont précisément ceux qui, par suite de la déportation, deviennent souvent plus heureux qu'avant leur condamnation. Ainsi le même vaisseau amène un valet de chambre, un charpentier et un forgeron. Le valet de chambre a été élevé auprès d'une famille honnête qui l'a fait instruire, et ne l'a jamais laissé manquer de rien. C'est un homme précieux dont on se hâtera de s'emparer ; sa veste de ratine sera échangée contre une belle livrée, et il jouira d'une existence assez douce ; tandis qu'une foule de déportés arrivés sur le même bâtiment que lui, mais qui n'ont pas la même adresse pour le service, passeront à ses côtés dans leur grossier accoutrement, portant suspendues sur l'épaule la natte qui doit leur servir de lit et une couverture de laine. Dans cet état ces malheureux se rendront à la campagne, où on

Digitized by Google

les forcera à travailler comme des bêtes de somme, depuis le matin jusqu'au soir, sous un soleil brûlant, harcelés par un surveillant sans pitié, qui n'a d'autres encouragements pour eux que la menace du fouet. D'autres seront astreints à traîner des charrettes toute la journée, et le soir on les enfermera comme des malfaiteurs.

« Mais suivons la masse des condamnés, depuis le moment du débarquement jusqu'à l'arrivée au lieu de leur destination dans l'intérieur du pays. Nous distinguerons facilement les nouveau venus, des anciens déportés. Sous ces bonnets de laine gris, vous voyez des physionomies fraîches et animées; ici les vêtements sont en ordre; les regards se portent avec intérêt sur les passants, les yeux sont avides d'observer tout ce qui les environne, la contenance est encore respectueuse; tout annonce une disposition d'esprit bien différente de celle qu'indique cette mise négligée, cette figure hâlée et immobile, ces yeux endormis, ces mouvements lourds et nonchalants, cette tête basse, signe d'indifférence pour tout, excepté pour soi-même, caractères auxquels on reconnaît bien vite celui qui a déjà porté le joug de l'esclavage. Le déplorable système de correction adopté pour ces malheureux leur présente à chaque pas de nouvelles sources de misères. On les adjuge à des maîtres qui disposent déjà de 30 et quelquefois de 70 condamnés comme eux, logés dans une suite de cabanes construites en troncs d'arbres et recouvertes d'écorces, qui contiennent chacune cinq ou six personnes. Les nouveaux-arrivés, jusqu'à ce qu'ils aient acquis de l'expérience, deviennent les instruments et les dupes de la méchanceté de leurs compagnons plus expérimentés. Ceux-ci se font un jeu de leur attirer, dès le début, les châtiments et l'animadversion du maître, tandis que par leurs manœuvres adroites ils savent se mettre eux-mêmes à l'abri de son ressenti-

Digitized by Google

ment. Presque partout les devoirs religieux sont tout-à-fait abandonnés ; on n'oserait pas les pratiquer ouvertement, tant est grande la puissance du ridicule. Le catholique aurait peut-être une distance de cent milles à parcourir pour trouver un Prêtre. Le dimanche est employé à raccommoder les habits ou à tenir secrètement, dans la campagne, de petites buvettes achetées avec le produit de leurs escroqueries. Combien n'ai-je pas connu de condamnés arrivés depuis peu, qui profitaient de ce jour pour se retirer dans un bois avec l'intention d'y faire leur prière à l'écart, et qui tremblaient qu'on ne les vît à genoux, comme s'ils eussent fait une action criminelle!

« On ne doit pas s'attendre, sans doute, à ce que de pareilles gens soient disposés à remplir de bon cœur, et avec activité, une tâche pénible, infructueuse pour eux, et dont ils n'entrevoient pas prochainement le terme. On les a livrés à leur maître pour les corriger, mais celui-ci n'a pas d'autre but que de s'enrichir, tous ses efforts tendent constamment à obtenir de son esclave, en peu de temps, le plus de travail qu'il peut. Lorsque l'esclave est épuisé, il lui trouve bientôt un remplaçant, sans qu'il lui en coûte autre chose que la peine d'adresser une demande au gouvernement. Le prisonnier, lui, ne se propose que de se ménager du repos aussi souvent que possible, et c'est le fouet qui est son unique encouragement au travail et à la bonne conduite.

« Un condamné a-t-il commis quelque faute, son maître se hâte de le livrer à la justice, et son procès est bientôt décidé; car, en général, on se contente d'exposer sommairement le fait : à peine l'accusé peut-il ouvrir la bouche pour sa défense, ses paroles sont comptées pour rien. Il faut que le maître soit soutenu, c'est une conséquence

Digitized by Google

nécessaire du système; aussi la décision du tribunal n'est elle ordinairement que l'écho de la voix du maître.

« On apporte donc le hideux triangle et les instruments sanglants qui l'accompagnent; on y attache le patient, après l'avoir dépouillé de ses habits. Le bourreau sort alors de la loge où il se dérobait aux regards et aux mépris des hommes; il découvre ses bras nerveux et ses larges épaules; il passe ses doigts de sang dans les fatales courroies, pour en diviser les tresses noueuses. Tous les membres du condamné frissonnent, le chevalet en est ébranlé. Le fouet tombe, et porte neuf coups à la fois. Les muscles de l'infortuné patient se contractent, sa chair se décompose, le sang coule..... Mais épargnons-nous la fin de cette scène dégoûtante : tous ceux qui en ont été témoins conviennent, qu'à moins d'avoir le cœur endurci par une longue habitude, il est impossible de contempler de sang-froid un spectacle aussi révoltant.

« Il n'est pas dans le caractère de l'homme corrompu de s'humilier et de venir baiser la main qui le frappe : l'orgueil fut la source de son crime; loin de guérir la plaie, le remède auquel on a recours ne fait au contraire que l'aigrir et l'envenimer. Le coupable s'élèvera donc dorénavant, avec plus de hauteur encore, contre son maître : il sent peut-être qu'il a été traité injustement, que la punition qu'il a subie n'était pas en rapport avec sa faute; son humeur s'aigrit de plus en plus; son âme, abreuvée d'amertume et de dégoût, refuse de commander le travail à ses membres abattus. Alors de noires et sinistres pensées commencent à se faire jour dans son cœur; il n'ose pas encore s'y arrêter, mais il est déjà prédisposé à la rebellion. Son maître, calculant mal les effets du premier châtiment, lui montre sans cesse le fatal instrument prêt à le déchirer une seconde fois. Cette menace fait éclater son ressentiment, il commet de

Digitized by Google

nouvelles fautes. On l'attache une seconde fois au triangle pour cause d'insubordination; on met au jour ses anciennes blessures, marques d'opprobre que le temps n'a pas entièrement effacées: le redoutable fouet va le frapper encore cinquante fois. Le bourreau met un intervalle entre chaque coup, afin de le mieux préparer et de le rendre plus vif et plus incisif. Les premiers coups ont suffi pour rouvrir les plaies que la nature commençait à cicatriser; alors les cruelles courroies, avec leurs nœuds acérés, déchirent et arrachent par lambeaux les muscles sanglants de la victime. Dans cet état, le condamné ne respire plus que vengeances; la rage circule dans ses veines avec la sensation de la douleur; il fuit les regards des assistants; mais son air farouche et hagard, ses yeux étincelants, donnent à son extérieur tous les caractères de la férocité: on dirait qu'un démon s'est emparé de lui, et le rend insensible à tout autre sentiment qu'à celui de la vengeance. Dans cette disposition d'esprit, il complote contre son maître, il médite la mort de son surveillant ou celle de l'homme odieux qu'il appelle un tyran, un monstre, un tigre altéré de son sang. Ainsi désespéré, son orgueil se soulève et le porte à opposer à son maître une résistance furieuse. Aux premières injures, aux premières invectives que lui adresse ce dernier, il répond par des jurements et des blasphèmes. On le traîne une troisième fois au tribunal, et de là au fatal triangle. Après cette troisième épreuve, il est déclaré incorrigible et envoyé à la gangue de fer. Tel est le traitement réservé à un grand nombre de ces malheureux, comme j'ai eu l'occasion de le voir, soit dans les prisons et dans les cachots destinés aux condamnés à mort, soit dans l'île de Norfolk.

« Rien n'est plus fréquent que ces exemples d'un ressentiment intérieur, profond et incurable, qui s'allume dans

Digitized by Google

le cœur de l'homme, lorsque son semblable prétend le corriger, en employant à son égard les moyens violents ordinairement réservés à diriger l'action machinale de la brute ; à peine trouverait-on, à de longs intervalles, quelques rares exceptions à cette règle. Et encore, lorsqu'il ne s'agit que de la brute, sera-t-on forcé de convenir que si le châtiment est excessif, l'humanité se révolte; et le bon sens, d'accord avec l'expérience, condamnera toujours l'homme cruel qui pense qu'un châtiment barbare pourra changer une créature déraisonnable.

« La troupe des condamnés aux fers se compose en grande partie de prisonniers qui, depuis leur arrivée dans la colonie, ont commis des crimes de deuxième classe. En 1835, le nombre des condamnés aux fers dans la Nouvelle-Galles était de 1,191; et celui des condamnés aux travaux des grandes routes, de 982. Dans la terre de Van-Diémen on en comptait à la même époque 805 de la première catégorie, et 2,199 de la seconde. Leurs vêtements sont gris et jaunes ; on les fait travailler avec leurs fers, sous la surveillance d'un gardien militaire. Lorsqu'on les emploie dans l'intérieur, on les ferme pendant la nuit et pendant toute la journée du dimanche dans de grandes caisses carrées et portatives où ils sont tellement serrés les uns sur les autres, qu'à peine chacun occupe-t-il un espace de deux pieds carrés. L'aspect de ces hommes est effrayant. A bord du vaisseau *le Sidney*, on les enferme par dix ou par douze dans un cachot si étroit, qu'il leur est impossible de se coucher. Lorsque la prison publique est pleine, à l'époque des assises, une partie des prisonniers est souvent forcée, faute d'espace, de se tenir debout, tandis que l'autre est couchée. Il faut avoir vu de près les criminels, pour comprendre quelles peuvent être les conséquences de cet état de choses.

Digitized by Google

« Que dirai-je des femmes condamnées? on sait qu'elles sont plus corrompues et bien plus difficiles à ramener que les hommes. Elles ne se distinguent que par l'immodestie, l'ivrognerie, l'obscénité de leur langage. Sur le bâtiment qui les transporte, il est rare qu'il ne se rencontre pas quelques-unes de ces furies à tête grise, véritables incarnations du crime, qui pendant le voyage ne s'occupent qu'à pervertir les plus jeunes et celles dont le cœur n'est pas aussi dépravé. Une fois arrivées dans la colonie, ces femmes sont adjugées indistinctement, comme domestiques, à des personnes de toutes classes, et se trouvent, à quelque différence près, dans la même situation que les hommes.

« L'établissement de Parramatta est une maison de correction pour les femmes. Il y en a un semblable dans l'île de Van-Diémen : cet établissement n'a été jusqu'ici qu'un affreux receptacle d'infamies. Sa population, qui se renouvelle sans cesse, se compose ordinairement de 600 femmes, dont la principale occupation est de travailler à se pervertir mutuellement. Envoyées là pour expier les fautes commises au service de leur maître, elles viennent se retremper pour ainsi dire dans le vice; bientôt on les en fait sortir pour les placer ailleurs : en sorte qu'elles propagent la corruption sur tous les points de la colonie. A Hobart-Town, plusieurs personnes ont obtenu la permission d'aller prendre leurs domestiques sur le bâtiment même, au moment de l'arrivée, afin qu'elles ne mettent pas les pieds dans ce funeste établissement. A Parramatta on fut obligé, pour dernière ressource, d'avoir recours à la force militaire pour réprimer les excès auxquels se livraient les femmes de la maison de travail. J'ai eu la satisfaction d'apprendre que, depuis mon départ de la colonie, on a introduit des améliorations dans cette institution.

Digitized by Google

« La différence numérique qui existe entre les personnes des deux sexes, composant la population déportée (différence qui est de trois pour un), est encore une source de maux incalculables. Le gouvernement a voulu y porter un remède en offrant le passage gratis aux femmes libres qui consentiraient à se rendre dans ce pays; mais que faut-il penser, en général, des personnes de cette sorte qui ne font pas difficulté d'abandonner leur patrie et d'entreprendre, sans protecteur, un semblable voyage, dans la seule pensée d'épouser des condamnés? les chimères dont on flatte ces pauvres créatures, les rêves de richesse et de bonheur dont on berce leur imagination, s'évanouissent pour faire place au désappointement, et le désappointement lui-même est bientôt suivi de l'abandon.

« J'ai dit que notre espoir reposait principalement sur la génération naissante. Mais, hélas! nous la voyons, dès l'âge le plus tendre, se nourrir de l'esprit d'indépendance et de dissolution. A-t-on lieu de s'en étonner, quand on songe que ces enfants ont pour mères ou pour nourrices des femmes telles que nous venons de les dépeindre? Je connais une dame qui, instruite par une triste expérience, n'osa pas mettre son enfant entre les mains d'une servante, et préféra le confier aux soins d'un condamné.

« Un voyageur qui a parcouru l'Australie a observé que, pour les déportés, le grand charme de la vie était de s'enivrer aussi souvent que possible. Un serviteur toujours sobre passerait dans la ville pour un phénomène. Dans chaque village un peu considérable, on trouve un ou deux quartiers dans lesquels les enseignes suspendues de chaque côté de la rue sont aussi nombreuses, aussi rapprochées que les bannières de chevaliers qui ornent la chapelle d'Henri à Westminster. Là règne sans interruption le bruit confus des violons, du tambour et des hauts-bois. Des chants bachiques, des rires dissolus, des

Digitized by Google

jurements grossiers, des cris aigus retentissent par intervalles à l'oreille des passants, non-seulement pendant le jour, mais pendant la nuit tout entière. Des misérables, dont les traits altérés portent l'empreinte du vice, sont groupés sur les portes, ou promènent dans les rues le spectacle hideux de l'ivresse, de la dissolution et de la débauche : ils semblent prendre à tâche de propager la contagion dans les cœurs qu'elle n'a pas encore atteints. Le prisonnier n'est point censé entrer dans ces maisons, excepté pour se rafraîchir en voyage; aussi a-t-on préparé pour lui la buvette clandestine. Voyez-vous ce sentier détourné qui conduit à quelque distance de la route vers une cabane isolée, ombragée de quelques arbres? une ouverture sans vitres y tient lieu de fenêtre; sur une mauvaise planche sont dispersées quelques pêches moisies, à côté d'une bouteille dont le goulot est garni de quelques pipes à moitié cassées. Là, soyez-en sûr, bien qu'aucun autre que lui ne pût le faire, le prisonnier saura trouver quelqu'un qui, sans la permission de son maître, sans l'autorisation du gouvernement, sera prêt à lui donner, en échange d'un objet volé, une certaine dose de rhum, ce poison du peuple, ce fléau de la colonie. Le montant des droits perçus chaque année à Sidney sur cette liqueur est de 120,000 livres sterling. On a calculé que, sur une population donnée, la consommation du rhum dans la Nouvelle-Galles est, par rapport à la consommation des liqueurs en Angleterre, comme 17 est à 5. D'après tout ce que nous venons de dire, peut-on s'étonner du nombre de délits qui s'y commettent? En 1835, le tribunal de Sidney a prononcé 116 condamnations à mort pour crimes de meurtre. La même année, le nombre des condamnations pour délits moins graves s'est élevé, dans cette colonie seulement, à près de 22,000. Dans l'espace de quatre ans, le Révé-

Digitized by Google

rend M. Encroe a assisté lui seul 74 condamnés à mort et un plus grand nombre encore de criminels envoyés à l'île de Norfolk, genre de supplice qu'il considère aussi comme une seconde mort. « Combien n'ai-je pas vu de ces malheureux, m'écrivait-il, qui, au moment de monter sur l'échafaud, déclaraient qu'ils aimaient mieux mourir que d'être relégués dans l'île de Norfolk, ajoutant que ce séjour d'infamies était plus affreux que la mort ! » Le juge Burton, dans un discours prononcé au tribunal, représentait la colonie comme un peuple composé de criminels et d'accusateurs, se foulant et se heurtant sans cesse à la porte du tribunal de justice. Le parjure est si commun et si notoire que des avocats m'ont assuré qu'ils songeaient rarement à baser leurs raisonnements sur le serment des témoins, attendu que dans le même procès le témoignage des uns est ordinairement contredit par le témoignage des autres. A Hobart-Town, un juge déclara solennellement en plein tribunal, qu'il n'avait qu'à faire quelques pas dans la rue et lever le doigt en l'air, pour voir accourir à ce signe vingt parjures tout disposés à prêter serment dans l'intérêt d'une cause, quelque désespérée qu'elle fût.

« On se figure bien que les deux ou trois cents hommes qui ont voyagé sur le même vaisseau deviennent des amis intimes : chacun d'eux a trouvé, à son arrivée, d'anciens compagnons de la même ville ou du même comté, et au bout de peu de temps le nombre de ses connaissances se grossira peut-être de deux ou trois cents condamnés aux fers dont il partagera le sort. Ainsi s'établit entre eux une fraternité de crimes, un véritable esprit de corps qui les rend toujours disposés à prêter main-forte à celui d'entre eux qui est engagé dans quelque affaire difficile. Se présente-t-il une occasion de se défendre ou de se venger ? ils n'éprouvent pas la moindre difficulté à réunir

Digitized by Google

un petit nombre de témoins, sans considération, il est vrai, mais toujours prêts à leur rendre service. Rien n'est plus effrayant que cet acharnement et cette lutte des passions, dont nos tribunaux d'Australie offrent le hideux spectacle.

« On voit à Florence un tableau représentant les ravages de la peste et les divers degrés d'altération qu'éprouve le corps humain depuis le moment de la mort jusqu'à celui de sa décomposition totale : les proportions de ce tableau sont fort petites; mais on convient généralement que si elles eussent été de grandeur naturelle, la vue n'en serait pas soutenable, tant le sujet inspire de dégoût. Une raison semblable m'a engagé à ne montrer qu'en miniature les changements progressifs que subit l'état moral du déporté, depuis le moment de sa première condamnation jusqu'au jour où il est parvenu au dernier degré de corruption. Je n'ai pas voulu employer des couleurs trop vives, ni charger les ombres du tableau ; j'ai même supprimé les détails les plus révoltants : et pourtant qu'on ouvre l'histoire, et qu'on dise s'il exista jamais, même dans les âges de barbarie, un peuple qui ait offert au monde un spectacle aussi hideux de dégradation.

« C'est au milieu de cette atmosphère de crimes, et sur cette terre hérissée d'obstacles, que Mgr. Polding et son clergé travaillent, avec toute l'activité de leur zèle, à relever ce malheureux peuple du honteux état où il est tombé. Partout où les prisonniers se trouvent réunis, dans les casernes, dans les prisons, dans les salles des condamnés aux fers, à bord des vaisseaux, l'Evêque les visite de temps en temps, accompagné d'un ou deux Prêtres. Touchés par ses instructions et ses exhortations, par les pieux exercices qu'il a établis parmi eux, un grand nombre se sont convertis et se sont approchés des sacrements. Les hôpitaux, peuplés la plupart du temps par des maladies

Digitized by Google

engendrées par le crime, sont visités chaque jour. On réunit les prisonniers des casernes tous les dimanches, et une fois dans la semaine. Lorsque nous ne pouvons pas nous y rendre nous-mêmes, nos étudiants viennent à notre aide et vont deux à deux les instruire et les catéchiser, afin de nous préparer les voies. On ne laisse échapper aucune occasion d'amener ces pauvres brebis errantes à sentir et à déplorer leurs funestes égarements : le pénitent est assuré d'être accueilli avec joie à toutes les heures du jour et de la nuit. Nous ne connaissons pas de repos plus doux que celui qu'on goûte à consoler l'affligé. Hélas ! combien d'âmes égarées embrasseraient la Foi avec empressement, si elles avaient des Pasteurs pour les instruire ! et combien d'enfants prodigues hâteraient leur retour, s'ils avaient un père pour leur tendre les bras ! Parmi ceux dont les dispositions sont différentes, il en est cependant un grand nombre qui, voyant approcher leur dernière heure, ont recours à notre ministère. Sur quarante-cinq condamnés à mort, j'en ai compté vingt-deux qui, touchant au terme fatal, ont embrassé la Foi et sont morts en témoignant un vif repentir de leurs péchés.

« Lorsqu'il arrive un convoi de condamnés et surtout de condamnés irlandais, le gouvernement, reconnaissant tout le bien qui a été déjà opéré, permet qu'on les conduise à l'église pendant quatre ou cinq jours consécutifs, avant de les faire partir pour le lieu de leur destination. Là l'Evêque, aidé de deux Prêtres, dont l'un est rappelé de l'intérieur pour cette circonstance, commence avec eux une suite d'exercices religieux. On cherche d'abord à les gagner par la douceur : nous leur prouvons notre sympathie en prenant part aux peines de leur malheureuse condition. A mesure que la confiance commence à naître dans leur cœur, l'irritation se calme, l'amertume s'adoucit : alors on leur montre la nécessité de s'humilier et de

Digitized by Google

se purifier par le repentir ; on porte leurs pensées vers la croix et vers les souffrances de la Victime innocente qui voulut mourir pour l'expiation de leurs crimes ; on rappelle sans cesse à leur souvenir la Passion de l'Homme-Dieu. Le mystère d'expiation donne lieu de considérer, avec eux, comment la résignation aux souffrances aide à obtenir le pardon. On les exhorte à accepter les privations, sinon avec joie, du moins avec esprit de pénitence; à unir leurs afflictions à celles de la croix, à accepter son joug, à déposer à ses pieds le fardeau de leur conscience, et enfin à faire et à souffrir tout ce qui leur sera imposé, pour témoigner à Dieu leur repentir et leur amour.

« La participation aux sacrements vient ensuite fortifier leurs résolutions. Ces exercices se terminent par quelques conseils sur la vie qu'ils devront mener comme prisonniers, sur leurs devoirs à l'égard de leurs maîtres, sur les écueils qu'ils auront à redouter de la part de leurs compagnons, de la part de leurs propres passions, et enfin sur les récompenses qu'ils sont assurés d'obtenir par leur bonne conduite. Je suis heureux de pouvoir annoncer que partout où ces exercices ont eu lieu, ils ont déjà obtenu, avec la grâce de Dieu, des résultats sensibles. Cela est si vrai que le principal surintendant des condamnés, frappé des changements dont il avait été lui-même témoin, insiste, quoique protestant, sur cette observation, dans un discours qui a été imprimé depuis, et la présente comme un motif qui devrait faire supporter notre Religion. Le jugé en exercice a signalé, depuis l'arrivée de l'Evêque et de son clergé, une diminution considérable dans le nombre des délits qui entrent dans le ressort de ses attributions.

« Depuis trois ans, tous les journaux, même ceux qui nous sont contraires, ont toujours exprimé leur étonne-

Digitized by Google

ment de ce qu'on ne voyait plus, le jour de la fête de saint Patrick (1), les désordres et les excès qui s'y commettaient autrefois : ils s'émerveillaient surtout de ce qu'à l'époque du dernier anniversaire les délits avaient été moins multipliés que pendant la plupart des semaines précédentes. M. Arthur, dans le mémoire qu'il a publié dernièrement, à l'appui de plusieurs pétitions adressées au roi et au parlement, fait mention d'améliorations importantes opérées dans le moral et les habitudes de la population irlandaise, catholique-romaine, par suite du zèle et des travaux du clergé.

« Quels résultats n'aurions-nous pas lieu d'espérer, si nos ressources étaient suffisantes et les ouvriers plus nombreux ! Car ce n'est pas tout que d'avoir inspiré de meilleurs sentiments aux condamnés nouvellement arrivés; bientôt ils nous quittent, et comment se défendre alors de concevoir de sérieuses alarmes pour leur avenir ? Ils s'éloignent, et probablement nous ne les reverrons jamais, excepté ceux qui seront ramenés à la capitale, pour entrer dans un hôpital ou dans une prison. Le sort des condamnés catholiques dans les endroits éloignés des côtes n'a point changé depuis 1832, époque où il a été décrit par M. l'inspecteur Therry. « Au moment, dit-il, où le condamné aborde en Austra-« lie, on l'envoie dans l'intérieur du pays pour entrer au « service d'un colon dont l'établissement est à une distance « de cinquante, cent, et quelquefois même deux cents « milles de Sidney. Là on l'estime suivant la quantité « de travail qu'il peut supporter : confondu avec des com-« pagnons pervers et infâmes par leurs vices, il passe « ses jours dans l'insouciance et l'apathie. Là aussi (et

(1) Patron des Irlandais.

Digitized by Google

« c'est précisément ce dont je me plains) la voix de la « Religion, avec ses conseils salutaires et ses divines con- « solations, ne se fait jamais entendre. Pour lui la Reli- « gion n'a point d'empire, et la moralité point d'attraits. » Faut-il donc s'étonner si, lorsque la tentation se présente, le malheureux poursuit sa carrière de crimes jusqu'à ce qu'il aille enfin l'expier sur le gibet, ou, ce qui n'est pas moins affreux, dans un de ces établissements de correction, séjour de misères et d'horreurs, qu'on ne saurait contempler sans frémir?

« Les deux principaux établissements de ce genre sont ceux de l'île de Norfolk et de Port-Arthur. Le premier est un lieu de détention pour les déportés de la Nouvelle-Galles du sud, qui ont encouru une nouvelle condamnation. Le second remplit le même but à l'égard des condamnés de l'île de Van-Diémen. Lorsque mes souvenirs se reportent vers cette partie de nos missions, je sens se renouveler en moi toutes les impressions d'horreur et aussi toutes les émotions consolantes dont mon âme y a été agitée, émotions telles que peu de personnes peut-être en ont éprouvé de semblables. Mais je m'efforcerai d'être court. »

Digitized by Google

L'île de Norfolk.

« L'île de Norfolk, l'établissement le plus éloigné de la Grande-Bretagne, et l'*ultima Thulé* (1) de son étrange système de discipline pénale, est une des contrées que la nature a le plus favorisées. Sa situation est déterminée par le point où le 168e degré de longitude orientale traverse le 29e parallèle de latitude méridionale. Sa distance, de la pointe du port Jakson, est d'environ 100 milles. C'est là que sont amenés les condamnés qui, transportés à la Nouvelle-Galles du sud, y ont encouru quelque nouvelle condamnation.

« Cette île si remarquable a environ vingt milles de circonférence. Un rivage escarpé la défend des flots de la grande mer. Les montagnes dont elle est couverte s'enveloppent en quelque sorte les unes les autres, et allongent leurs sommets comme pour atteindre la base verdoyante du mont de Pitt. Placé au centre de l'île, ce mont géant semble commander par-dessus les autres sommets au vaste Océan, et complète, pour ainsi dire, le paysage si bizarre, si varié, si brillant de couleurs, dont s'enchantent ici les regards.

« La forme et la matière de cette pierre précieuse de l'Océan ne permettent pas de croire qu'elle ait fait partie du monde primitif : les naturalistes qui l'ont visitée s'ac-

(1) La dernière île.

Digitized by Google

cordent à dire que ce qui est aujourd'hui une île enchantée, n'était dans le principe qu'un amas de laves lancé à travers l'abîme par quelque immense foyer sous-marin. Toutefois la fille des volcans a revêtu, avec le temps, des formes plus gracieuses. Depuis le sommet du mont de Pitt, jusqu'au fond des vallées, une couche de terre épaisse et parfaitement meuble alimente des arbres de toute espèce ; les crevasses mêmes des rochers étalent une végétation vigoureuse, aussi agréable à l'œil que le sourire qui vient révéler un heureux naturel caché sous un front sourcilleux. Le plus élevé des arbrisseaux, enracinés ainsi au fond des précipices, est le *phormium-tenax*, ou lin de la Nouvelle-Hollande, qui balance ses touffes ondoyantes dans les fentes des masses de basalte placées autour de l'île comme un rempart inexpugnable.

« Du côté du sud-ouest, le sol s'abaisse et forme un terre-plein parfaitement uni, dont le bord sablonneux est protégé contre les empiétements de la mer par un banc de corail qui entoure l'île entière, quoiqu'il ne soit visible que dans cet endroit. C'est sur ce récif que la frégate *le Syrius* échoua à son retour de la Nouvelle-Galles du sud, où elle avait transporté le premier convoi de condamnés. Vis-à-vis, et à peu de distance, est un îlot appelé l'île Philippe (1), où la végétation est moins belle

(1) L'île Philippe est le seul point du globe où l'on trouve le singulier oiseau, appelé le Catacois de l'île Philippe. Cet oiseau ressemble assez, par la grosseur, au Catacois ordinaire; sa couleur est celle de l'ardoise, excepté sur l'estomac qui est jaune, parsemé de taches rouges. La partie inférieure du bec est fort courte; la partie supérieure la dépasse de trois pouces au moins, et décrit un demi-cercle qui se rapproche de l'estomac. L'oiseau se sert de ce singulier crochet pour grimper, ou pour frapper la terre lorsqu'il veut prendre son vol.

Digitized by Google

qu'à Norfolk. Il sert d'abri aux vaisseaux qui stationnent dans ces parages, et qui, étant exposés du côté de l'est et de l'ouest aux coups de mer, sont forcés de rester sous voiles et même de s'éloigner pendant la nuit, pour plus de sûreté.

« On débarque à Norfolk sur des bateaux assez légers pour s'engager dans un étroit chenal, à travers le récif qui présente en tout temps une barre dangereuse, et qui, lorsque la mer est agitée, devient un obstacle insurmontable. Alors le seul endroit où l'on puisse aborder est sur la côte opposée, à la baie de la Cascade formée par une petite échancrure dans les rochers, et presque fermée par un banc de pierres volcaniques qui ne livrent qu'un passage dangereux à la chaloupe la mieux pilotée.

« L'île de Norfolk est donc parfaitement disposée par la nature pour servir de prison. De plus, il n'est permis qu'aux surveillants des prisonniers de l'habiter, et tous les vaisseaux, excepté ceux de l'Etat, ont défense d'en approcher, sauf le cas de détresse. Cependant, malgré ces précautions, malgré la distance immense qui sépare l'île de toute autre terre, les prisonniers ont été souvent assez hardis pour s'aventurer sur des radeaux ou sur des canots qu'ils construisent à la dérobée, dans le court espace de temps qui s'écoule entre leur fuite de la prison et leur fuite à travers l'Océan. Durant ce temps ils se tiennent cachés dans les cavernes ou dans les bois, où on les a quelquefois surpris prêts à mettre leurs projets à exécution, et ayant à côté d'eux un petit magasin de provisions et quelques vases pour tenir l'eau. Ils se confient ainsi aux plus frêles embarcations, poussés par le désir de recouvrer la liberté. Ce désir est si vif, que le moindre rayon d'espérance qui vient luire dans les ténèbres où ils sont plongés leur ferait affronter mille morts. Ils ont réussi plus d'une fois à s'emparer des barques du gouver-

Digitized by Google

nement, et à gagner le large; mais presque toujours les bâtiments envoyés à leur poursuite, les ont forcés à virer de bord. Une fois cependant la poursuite ne réussit pas, et ce qui se passa dans cette circonstance montre avec quelle dextérité les prisonniers savent tout mettre à profit. Le malheureux M. Cunningham (1), botaniste en titre de la Nouvelle-Galles, avait dressé pour quelques jours sa tente dans l'île Philippe, où il voulait se livrer à des investigations scientifiques. Quelques prisonniers, instruits de ce fait, gagnèrent l'île en toute hâte, s'emparèrent des provisions du botaniste, le dépouillèrent de ses vêtements, et firent de sa tente une voile qu'ils déployèrent sur leur chaloupe. Les soldats envoyés pour les arrêter ne trouvèrent que le pauvre botaniste, errant çà et là dans le costume de l'homme de la nature, tandis que la tente qui lui servait naguère d'abri paraissait encore à l'horizon, s'acquittant à merveille des nouvelles fonctions qu'on lui faisait remplir.

« Sur le terre-plein dont j'ai déjà parlé, et qui regarde l'île Philippe, est placé l'établissement pénal. Il se compose de deux lignes parallèles de bâtiments : la plus rapprochée de la mer consiste en une caserne pour les prisonniers, un hangar de forme carrée qui tient lieu de cuisine et de salle à manger, une prison, un corps-de-garde, et quelques autres bâtiments plus petits. Au pied des montagnes, sur une autre ligne, s'élèvent la caserne

(1) Cet homme si dévoué à la science ayant accompagné dans une expédition de découverte le major Mitchell, intendant général de la colonie, se laissa emporter par son ardeur, et se sépara de ses compagnons, qui revinrent inutilement sur leurs pas pour le chercher. On croit qu'il a été tué par les sauvages. Des cavaliers, qui ont passé par là quelque temps après, assurent qu'il n'y a plus lieu d'en douter.

Digitized by Google

militaire, les magasins du commissariat et plusieurs petites cabanes : le tout est construit avec un tuf fort tendre auquel la chaux de corail sert de ciment. Entre les deux lignes de bâtiments s'étend un terrain fertile continuellement rafraîchi par un courant d'eau, et partagé en une multitude de parcelles que l'on distribue aux prisonniers les plus dociles. La culture de ces plates-bandes leur sert de passe-temps, et leur donne le moyen d'ajouter quelques légumes à leur portion de bœuf salé et à leur morceau de pain de blé de Turquie. La patate douce est la plante qui paie le mieux leurs peines, et par conséquent celle qui occupe le plus de place dans chaque portion de terrain.

« La plaine est bornée, du côté du levant, par un rempart demi-circulaire qui est l'ouvrage de la nature seule, et qui domine tous les lieux environnants. C'est là qu'est la maison du commandant : elle est spacieuse, bien bâtie, et entourée d'une forte terrasse d'où l'on pourrait facilement repousser une attaque. Dans ce gracieux séjour, rien ne rappelle le voisinage de l'établissement pénal, si ce n'est les barreaux de fer aux fenêtres, les deux pièces de canon placées sur la pelouse fleurie du rempart, et le bruit des pas de la sentinelle.

« Je vais achever de décrire l'île de Norfolk, et je ne parlerai que plus tard de ses malheureux habitants.

« A un tiers de mille de l'établissement, on trouve le cimetière; il occupe une des extrémités de la plaine, et est entouré de deux côtés par un bois de mancenilliers, si touffu qu'aucun rayon du soleil n'y pénètre. La mer le borne d'un autre côté. Les malheureux dont on foule ici les restes sont arrivés à cette funèbre demeure à travers une vie d'ignominie, aussi triste, aussi agitée que les flots qui se brisent près de leurs tombes!...

« En avançant dans la même direction, le long d'un sentier taillé sur le flanc d'un roc que baigne la mer, on

Digitized by Google

parvient aux pieds de hautes montagnes dont les pentes tapissées de verdure forment un vaste amphithéâtre, et dont les derniers sommets se perdent dans les nues. Ici chaque vallée a son ruisseau, et le cimetière même a le sien. Leurs bords sont couverts de beaux sapins, de fleurs et de vignes sauvages. En continuant à monter, on rencontre une petite plaine d'où l'œil saisit un gracieux contraste : ici s'étend un sol uni, couvert d'arbrisseaux des espèces les plus rares ; là serpente une vallée profonde comme un abîme, qui s'élargit et perd son aspect sauvage en approchant de la mer. Le sentier est ombragé par des arbres à fleurs qui semblent se disputer l'attention des passants ; les plantes grimpantes, pareilles à des serpents géants, s'élancent, se contournent, s'entortillent, comme pour leur barrer le chemin. A leur approche, les perruches, les perroquets, les solitaires, les pigeons et d'autres oiseaux au plumage brillant et varié, s'envolent seuls ou en troupe. On traverse, un peu plus loin, une autre vallée non moins sinueuse que la première. Le ruisseau qui l'arrose fait d'abord mille détours, puis se précipite vers la mer, en répandant partout une délicieuse fraîcheur. On aperçoit çà et là des troupeaux dont la toison est éblouissante de blancheur, et des cabanes de bergers à moitié cachées sous le feuillage. Au fond de la vallée, dans l'endroit où le ruisseau se replie tant de fois sur lui-même, on passe à côté d'un groupe d'arbres à fougère dont les troncs noirs et contournés s'élèvent à 25 ou 30 pieds, et sont presque cachés par des feuilles longues et tombantes qui forment des espèces de parasols. Un étroit sentier, pratiqué dans un bois, conduit au sommet du mont de Pitt. L'intervalle entre chaque arbre qui borde le sentier, laisse voir une partie de l'île et la mer : ces arbres ont presque tous 180 pieds de haut ; leurs tiges droites et massives portent à des distances

Digitized by Google

égales une couronne de rameaux verdoyants dont la circonférence diminue d'étages en étages, et chacun de ces rameaux a la forme et la grâce d'une plume d'autruche indéfiniment prolongée. Quand on a atteint le sommet du mont de Pitt, on a sous les yeux la plus belle perspective : des montagnes, des vallées, des torrents, des rochers, de vastes forêts, des clairières, des prairies, et plus loin l'île Philippe et l'immense Océan, où se réfléchissent les feux du soleil.

« En retournant à l'établissement, on peut suivre une autre route où la curiosité trouve encore à se satisfaire. Tantôt la vue se prolonge sous des voûtes de feuillage, tantôt elle est arrêtée par des massifs impénétrables. Quelquefois les arbres sont enchaînés les uns aux autres par des plantes grimpantes qui montent en colonnes ou forment une muraille épaisse, ou bien retombent comme une nappe de verdure sur laquelle sont éparpillées les blanches fleurs des convolvulus. Ici le guava et le citronnier marient leurs feuilles et leurs fruits; là des fougères de la plus haute taille mêlent leur ombre à celle des palmiers à papier, qui, ainsi que tous les arbres originaires d'Orient, étalent à leur sommet leurs branches unies et légères groupées en éventail. Si l'on visite les fermes qui avoisinent la route, entr'autres la charmante habitation appelée la Vallée des Oranges, on voit dans les jardins des tiges de blé pliant sous le poids des épis, des bananiers inclinant sur le cristal des eaux leurs gousses laiteuses, des arbres à pain, des cannes à sucre, des caffers couverts de leurs baies rouges, des arbres à thé, des agutiguépas, des cannelliers, des amandiers, des figuiers, et à leurs pieds une foule de plantes qui ne sont ailleurs que d'humbles légumes, et qui parviennent ici à une grosseur extraordinaire.

« Le climat de l'île est tempéré, les vallées sont fécon-

Digitized by Google

dées par une douce chaleur; en un mot, on peut appliquer à Norfolk ce que dit un poète :

« Dans ce pays tout est divin, excepté les gens qui l'ha-
« bitent. »

« Hormis qu'il n'y a point ici de dragons soufflant des flammes, à moins qu'on ne prenne pour des dragons les deux canons du commandant, ou les soldats anglais avec leurs habits rouges et leurs baïonnettes étincelantes, l'île de Norfolk ne ressemble pas mal au jardin des Hespérides. Dans un langage plus sérieux, c'est le paradis terrestre moins l'innocence.

« Si la nature, cette divinité favorite des modernes philanthropes, était une divinité de quelque valeur, si l'influence qu'ils lui attribuent sur le moral de l'homme était aussi grande qu'ils le prétendent, certainement les prisonniers de Norfolk seraient les modèles des vrais pénitents. Mais, malheureusement pour les philanthropes, Adam a péché dans le paradis terrestre, les cinq villes sur lesquelles le Seigneur fit tomber le feu de sa colère étaient situées dans une contrée fertile; en un mot, les plus beaux pays du monde ont été autant que les autres le théâtre d'horribles attentats.

« Au commencement des *Soirées de St-Pétesbourg* du comte de Maistre, on lit la description d'une promenade de l'auteur et de ses deux amis sur la Néva, dans l'endroit où elle coule à pleins bords entre deux quais de granit, chargés de monuments qui sont là comme pour lutter avec les merveilles de la nature. Cette petite navigation a lieu pendant une belle soirée d'été, à l'heure où le soleil couchant répand ses douces lueurs. Cette scène si éblouissante et en même temps si gracieuse retient quelque temps le comte et ses deux amis dans le silence de l'extase; enfin le chevalier prenant brusquement la parole, s'écrie : « Je
« voudrais bien voir ici, sur cette même barque où nous

Digitized by Google

« sommes, un de ces hommes pervers nés pour le mal-
« heur de la société, un de ces monstres qui fatiguent la
« terre.... »

« Et qu'en feriez-vous, s'il vous plaît? » Ce fut la question des deux interlocuteurs.

« Je lui demanderais, reprit le chevalier, si cette nuit
« lui paraît aussi belle qu'à nous.

« Mon cher chevalier, répondit le comte, les cœurs
« pervers n'ont jamais de belles nuits ni de beaux jours. »

« Et comment en auraient-ils? tout sentiment des beautés de la nature est éteint chez eux; leurs goûts ne sont plus ceux que la nature donne, mais ceux qu'ils ont puisés dans une société corrompue qui a toutes leurs affections, parce qu'elle leur fournit les moyens de satisfaire leurs appétits grossiers. L'homme qui aime Dieu peut se plaire, comme David, à méditer sur les œuvres de la souveraine puissance, et cette contemplation le comble de joie; mais le pervers ne sent au fond de son cœur que de la haine pour tout ce qui n'est pas en harmonie avec les désirs auxquels il est asservi : c'est un aveugle volontaire, un esclave qui se plaît à serrer ses liens. On a dit, au sujet des prisonniers de Norfolk, qu'en les séparant des objets de leur passion, on leur en ferait perdre le souvenir : ils les perdent seulement de vue ; mais pour combler ce vide ils appellent à leur secours la mémoire et l'imagination, qui leur rendent plus qu'on ne leur a ôté. Ils se plongent dans des rêves enivrants qui souillent tout leur être; ils s'assimilent le crime par la violence de leurs désirs, et le crime devient pour ainsi dire la chair de leur chair, et les os de leurs os.

« En 1835, le nombre des criminels détenus dans l'île de Norfolk se montait à 1200, dont 450 étaient catholiques. Depuis, le nombre s'est accru chaque année de près de 200 nouveaux déportés. Ces malheureux sont continuel-

Digitized by Google

lement chargés de chaînes pesantes. Tout récemment encore, ils passaient leur vie dans l'absence de toute religion : l'excès de leur corruption était devenu proverbial même chez les habitants de la Nouvelle-Galles du sud. Chez eux le mal s'appelait bien, et le bien s'appelait mal. Un prisonnier paraissait-il revenir à de meilleurs sentiments, on le flétrissait du nom de méchant, et l'on réservait les expressions contraires pour celui qui affichait les vices les plus monstrueux. Jamais on ne vit un renversement plus complet du cœur et de la conscience de l'homme. Ils faisaient si peu de cas de la vie, qu'ils commettaient le meurtre de sang-froid, et sans en vouloir aucunement à leur victime, comme ils le déclaraient eux-mêmes, mais uniquement dans l'espoir d'être délivrés momentanément du séjour de l'île. Quelquefois même il leur arrivait de tirer au sort, à qui commettrait un assassinat ; les autres restaient là comme témoins du crime, dans le seul but d'être appelés à comparaître devant le tribunal de Sydney, et d'être ainsi arrachés, pour un temps, aux tourments de leur vie habituelle. Ils n'ignoraient pas cependant qu'on les y renverrait immédiatement après le supplice de leur compagnon. Ces faits étaient si notoires, qu'ils ont donné lieu à une nouvelle disposition législative, en vertu de laquelle les criminels sont maintenant traduits devant une commission spéciale qui se réunit dans l'île. Cette mesure a déjà prévenu un grand nombre de meurtres, sans toutefois les empêcher tous. La vie que mènent ces malheureux est une vie de désespoir ; leurs regards farouches ne peuvent se comparer qu'aux regards des démons. Soupçonnent-ils un de leurs camarades de les avoir dénoncés, il n'est plus possible à ce dernier de dormir en sûreté au milieu d'eux ; et pour sauver sa vie, on est obligé de le renfermer ailleurs.

« En 1834, les prisonniers avaient formé le complot

Digitized by Google

d'exterminer la garnison et de se rendre maîtres de l'île ; mais ils furent vaincus, et 31 des conspirateurs furent condamnés à mort.

« En 1835, je me rendis dans l'île pour assister, à leurs derniers moments, ceux des criminels qui appartenaient à la Religion catholique. J'y arrivai de nuit, et à une heure assez avancée : ma présence inattendue leur parut un songe. Je les trouvai renfermés dans trois cachots si étroits, qu'ils ne pouvaient se coucher que les uns après les autres : la chaleur qu'ils y éprouvaient les obligeait à quitter une partie de leurs vêtements. Depuis six mois ils étaient dans l'attente de leur sort. Je leur apportai leur grâce, excepté à treize d'entre eux qui étaient condamnés à mort. Après avoir préparé ces derniers à entendre cette triste nouvelle, je me décidai enfin à la leur annoncer : tous à l'instant tombèrent à genoux, et, sans répandre une larme, rendirent grâces à Dieu de ce qu'ils allaient être bientôt délivrés de cet horrible séjour ; tandis que les prisonniers à qui on laissait la vie, faisaient éclater leur douleur par des gémissements et des sanglots. L'émotion que j'éprouvai en ce moment est impossible à rendre. Dans le nombre des condamnés à mort, trois seulement étaient catholiques : quatre protestants eurent recours avec eux à mon ministère. Pendant les cinq jours qui m'avaient été accordés pour les disposer à la mort, ils témoignèrent les plus vifs sentiments de repentir. Le jour de l'exécution, on vint de bonne heure leur lire leur sentence ; ils l'écoutèrent à genoux, pour mieux témoigner leur résignation parfaite à la volonté de Dieu. Au moment où on leur ôta leurs fers, on les vit se prosterner à terre, et, dans un transport de reconnaissance, baiser les pieds du Prêtre qui était venu leur apporter la parole de paix et de miséricorde. Leur mort a fait une vive impression sur les autres prisonniers. Pendant les

Digitized by Google

deux jours qui suivirent l'exécution, je leur adressai des instructions sur la tombe même de leurs malheureux compagnons. Le bâtiment qui m'avait amené ne devant repartir qu'au bout de huit jours, je m'efforçai de mettre ce temps à profit, et j'eus le bonheur de convertir vingt protestants, et de faire faire 150 confessions générales. Avant de quitter les prisonniers je leur remis des livres et une formule de prières pour le dimanche. J'obtins que l'on désignerait parmi eux un lecteur qui serait chargé de faire la lecture aux autres, et leur donnerait des leçons dans l'intervalle des repas et du travail.

« A la fin de 1836, mon Evêque me permit de faire un second voyage à l'Ile de Norfolk : je n'avais rien tant à cœur que de m'acquitter de cette tâche. Je fus reçu par mes pénitents avec de grands témoignages de joie ; presque tous avaient persévéré avec courage, malgré les railleries et les persécutions de leurs compagnons : j'eus la satisfaction de les faire approcher de la table sainte. Soixante d'entre eux avaient appris à lire leurs livres de prières.

« Le commandant m'assura que les crimes avaient considérablement diminué, et que les catholiques se faisaient remarquer par l'exactitude avec laquelle ils remplissaient leurs devoirs religieux. Je ne dois pas oublier de dire que ces heureux fruits furent dus, en grande partie, à la prudence et à la sollicitude du commandant lui-même. Je me rappellerai toujours avec une bien vive reconnaissance le nom du major Anderson : la connaissance exacte qu'il a acquise du caractère des hommes confiés à sa surveillance, le discernement avec lequel il sait encourager à propos ceux qui se montrent bien disposés, ou frapper de terreur les mutins, ont obtenu les résultats les plus satisfaisants. Quelle ne fut pas ma joie d'apprendre que, pendant les 15 mois qui s'étaient écou-

Digitized by Google

lés depuis ma dernière visite, aucun catholique n'avait été appelé à comparaître devant le juge. Pendant cette seconde visite, le Ciel bénit mes travaux : douze pécheurs se convertirent, et j'entendis 300 confessions. Je vis ces hommes, qui paraissaient d'abord indomptables, accourir comme des enfants dans les bras de la Religion. Que ne peut-on pas attendre de malheureux pour qui toutes les espérances, toutes les illusions de la vie sont anéanties, et qui se voient destinés à finir leurs jours dans les souffrances ! Ces pénitents, qui forment maintenant le plus grand nombre des catholiques, ont demandé qu'on les séparât des autres prisonniers, afin de pouvoir le matin et le soir réciter ensemble leurs prières.

« Il est un fait particulier que je ne puis m'empêcher de citer en terminant ce chapitre. Lors de ma première visite, en 1835, le commandant de l'île me parla d'un condamné qui, plus encore que tous ses camarades, montrait un caractère indomptable : sa vie n'était qu'une suite continuelle de crimes et de châtiments. Je demandai à le visiter : il était alors emprisonné avec trois protestants, et l'on venait de suspendre sa sentence de mort. Il fut sourd à toutes mes paroles ; les témoignages d'intérêt que je lui prodiguai ne rencontrèrent chez lui qu'une froide indifférence. Cette occasion était la seule, peut-être, où j'avais trouvé le cœur de l'homme tout-à-fait insensible à la voix de la miséricorde divine. Voyant que tous mes efforts étaient inutiles, je me levai subitement, et lui adressai en termes véhéments les vérités les plus sévères et les plus terribles. Je me retirai enfin sans qu'il eût manifesté la moindre émotion, et je me remis en route. A mon retour en 1836, la première nouvelle dont chacun s'empressa de m'instruire, fut celle du merveilleux changement qui s'était opéré dans cet homme. Le lendemain

Digitized by Google

de mon départ il avait demandé qu'on le séparât de ses compagnons, et qu'on le laissât seul dans sa prison. Dès ce moment il annonça hautement sa conversion, et fit tout ce qui était en son pouvoir pour exprimer son repentir. Plus tard, sa peine ayant été commuée, il est devenu pour moi une source de consolations : il m'a amené au tribunal de la Pénitence plusieurs de ses compagnons les plus endurcis. Ainsi s'est manifestée la bonté de Dieu à l'égard de quelques hommes certainement les plus corrompus de la terre ; et *là où avait abondé l'iniquité, là aussi la grâce a coulé avec plus d'abondance.*

« Maintenant ces infortunés supportent mieux leurs peines, dans l'espoir de voir un Prêtre établi en permanence au milieu d'eux. Ils adressent continuellement des prières à Dieu pour obtenir cette faveur.

« Je suis actuellement en négociation avec le très-honorable Secrétaire des colonies, pour procurer à l'île de Norfolk le clergé qui lui est nécessaire. J'ai obtenu une réponse verbale favorable, et j'espère recevoir bientôt du gouvernement le consentement par écrit à ma demande.

« Un fait assez digne de remarque, c'est que l'Evêque protestant et le Secrétaire des colonies cherchent depuis plusieurs années un ministre protestant pour l'île de Norfolk : ils n'ont pu en trouver un seul dans leur communion, qui ait voulu consentir à entreprendre une mission pareille.

Digitized by Google

Productions singulières, et aspect général de l'Australie.

L'Australie est aux antipodes de l'Europe, non-seulement par sa position géographique, mais encore sous beaucoup d'autres rapports. La nature y offre une foule de bizarreries qui, aux yeux d'un Européen, semblent tout-à-fait imaginaires. L'été règne dans ce pays pendant que nous avons ici l'hiver. Le vent du nord est chaud, et le vent du midi froid; le vent d'ouest est le plus malsain, et le vent d'est le plus salubre. Le baromètre monte en général avant la pluie, et, lorsqu'il descend, c'est un indice de beau temps. Les vallées sont froides et stériles dans les mêmes lieux où le sommet des montagnes est chaud et fertile. Les cygnes y sont tous noirs, et les aigles blancs. On y voit aussi une espèce de taupe ovipare qui allaite ses petits, qui a un bec de canard, et porte à la jambe postérieure un dard venimeux. Une autre espèce est armée par derrière de plusieurs rangs de pointes semblables à celles du porc-épic. C'est là qu'on trouve le kangurou, animal qui tient de l'écureuil et du daim, et dont la taille varie beaucoup. L'un, parvenu à toute sa croissance, n'est pas plus gros qu'un rat, tandis que l'autre n'a pas moins de cinq pieds de haut. Cet animal a cinq ongles aux pattes de devant, trois à celles de derrière, comme un oiseau; il s'aide de sa queue pour marcher, et porte ses petits dans une poche dont la nature l'a pourvu au-dessous de l'estomac. Les chiens de la Nouvelle-Hollande ont la tête du loup, la taille du renard, et n'aboient jamais. Il y a dans ce pays un oiseau dont la langue a la forme d'un balai; un poisson

Digitized by Google

dont la moitié du corps appartient au genre *kaia*, et l'autre moitié au genre *squale*. La morue se pêche dans les rivières, et la perche dans la mer. On voit des serpents ailés, des poissons qui déploient des ailes larges et tachetées comme celles d'un oiseau, et les replient comme les chauves-souris. L'ortie s'élève à la hauteur d'un grand arbre, tandis que le peuplier ne dépasse pas la taille d'un petit arbuste. L'humble fougère porte des tiges de 20 à 25 pieds, et étend horizontalement ses branches larges de 5 ou 6 pieds en forme de parasol. L'oiseau qui ressemble le plus à la volaille de nos basses-cours porte la queue en éventail comme le paon, et en forme de lyre. L'émeu ou casoar est un oiseau gigantesque comme l'autruche, et, au lieu de plumes, sa peau est couverte d'une espèce de poil. Un oiseau imite le sifflement et le bruit du fouet d'un cocher; le gosier de l'autre rend un son clair comme une cloche d'argent. Celui-ci imite le cri plaintif d'un enfant, celui-là un bruyant éclat de rire : au lever et au coucher du soleil il forme avec sa compagne une harmonie de contre-point dont l'effet est des plus discordants. La plupart des arbres perdent annuellement leur écorce, et les feuilles demeurent perpétuellement sur les branches. Le ciel est presque toute l'année sans nuages, et les maisons des gens les plus pauvres sont bâties en bois de cèdre, comme le palais de Salomon.

« Telles sont, en résumé, les bizarreries et les singularités dont la nature semble se faire un jeu dans ce pays. Elles ont tellement déconcerté le célèbre naturaliste allemand Blumenbach la première fois qu'elles furent l'objet de ses recherches, qu'il ne pouvait se persuader que la formation de cette terre dût remonter à la création du globe. Aussi, pour se tirer d'embarras et s'expliquer à lui-même l'existence de la Nouvelle-Hol-

Digitized by Google

lande, appela-t-il à son secours, suivant l'usage des naturalistes en pareil cas, quelque comète égarée qui était venue se perdre dans la mer du Sud. Depuis, des géologues ont examiné la chose de plus près, et ont rencontré ici des traces du déluge plus abondantes encore que dans les autres pays. Deux d'entre eux ont été plus loin, et n'ont pas craint d'avancer que les eaux du déluge avaient séjourné dans cette contrée plus long-temps qu'ailleurs, avant de se retirer enfin sous les glaces des pôles. Sur les hauteurs des environs de Barthurst et de Wellington, on a découvert plusieurs carrières de pierres calcaires semblables à celles que l'on trouve communément en Europe et en Amérique. Les couches en sont aussi couvertes de brèches mêlées d'ossements d'animaux, dont quelques-uns appartiennent au kangurou et à d'autres espèces encore existantes, d'autres à des animaux dont la taille a dû dépasser de beaucoup celle de toutes les espèces qui peuplent actuellement le pays. Un de ces os fut envoyé au baron Cuvier : ce savant naturaliste décida que c'était la cuisse d'un éléphant.

« La surface du pays est variée et inégale. Les rivières qui l'arrosent sont petites et peu nombreuses, comparativement à celles des autres contrées : elles prennent leur source dans les montagnes Bleues dont la chaîne commence à 30 ou 60 milles de la côte, et s'élève subitement à une hauteur de 3 ou 4,000 pieds. Ces montagnes occupent, du nord au sud, toute l'étendue du continent : les eaux que recèlent leurs flancs forment du côté de l'est le Hawksburg, le Hunter, le Gastings, et d'autres rivières qui se jettent dans l'Océan ; les deux premières sont navigables. Du côté de l'ouest, les eaux se divisent en un grand nombre de rivières qui se répandent dans l'intérieur du pays et se perdent, après un cours assez long,

Digitized by Google

dans des marais et des lacs, d'où elles ressortent pour parcourir des contrées encore inconnues.

« L'opinion qui admet l'existence d'une mer intérieure paraît être appuyée sur les observations scientifiques aussi bien que sur le témoignage des naturels fixés près de la côte orientale, aux environs de Swan-River. D'après les ordres du gouvernement britannique, une expédition vient de partir tout récemment pour aller décider cette question.

« Le règne végétal est d'une vigueur prodigieuse en Australie. Dans certaines localités le territoire est parfaitement découvert sur une grande étendue, les bois n'y sont pas plus fourrés que dans un parc, et le sol est revêtu d'un gazon magnifique; mais la plus grande partie du continent présente l'aspect d'une épaisse forêt, dont les arbres, tous particuliers au pays, offrent de nombreuses variétés. Les plus communs sont du genre *encalyptus*, ou arbre à gomme; on en a découvert plus de cent espèces différentes. Ils sont souvent d'une énorme grosseur, et atteignent une hauteur de 50 ou 80 pieds avant de pousser aucune branche : ils s'élèvent communément à 100 ou 150 pieds, lorsqu'ils sont parvenus à toute leur grandeur. On a mesuré la circonférence d'un de ces arbres, elle avait 60 pieds. Lorsqu'on est à mi-chemin de la route qui descend au beau district d'Illawara, on trouve un arbre de la même espèce, dont plus de la moitié a été consumée ; la partie du tronc qui a résisté aux flammes a encore 100 pieds de hauteur. Trois hommes à cheval peuvent entrer dans l'intérieur du tronc et s'y mettre à l'abri de l'orage, comme l'auteur de cet écrit l'a fait lui-même. Ces forêts, toujours vertes, sont tapissées de guirlandes et de festons formés par des plantes grimpantes d'une taille gigantesque, qui occupent un espace immense et enveloppent les arbres si étroitement dans leurs vastes replis, qu'elles finissent par les étouffer et les

Digitized by Google

détruire. Leur teinte sombre est d'autant plus frappante, qu'elle contraste singulièrement avec l'azur d'un ciel si pâle qu'il est presque décoloré. L'aspect de ces forêts épaisses serait triste et sévère, si elles n'étaient entremêlées de jolis arbrisseaux, dont le feuillage tendre et les branches odoriférantes contribuent merveilleusement à leur donner de la grâce et de la variété : ces arbustes portent des fleurs colossales. Il en est un dont les feuilles, longues et effilées, sont d'un vert pâle; il s'élève en forme de pyramide à une hauteur de 20 à 25 pieds. Les fleurs qui en couronnent le sommet ont six pouces de diamètre; elles sont d'un rouge cramoisi, dont rien n'égale la richesse et la vivacité. Cette espèce est le lis de l'Australie : on pourrait l'appeler l'ordre corinthien de l'architecture des fleurs. L'air est si pur et si serein, que les objets éloignés se présentent à l'œil avec toute la netteté des objets rapprochés. A la chute du jour, j'ai remarqué que le couchant se peignait d'une teinte verte très-remarquable: cet effet est produit, sans doute, par la réflexion du soleil sur une vaste étendue de feuillage que ses rayons frappent horizontalement. De nombreuses variétés d'oiseaux animent le paysage : on voit surtout d'innombrables peuplades de perroquets, de loriots, de pigeons, de catacois noirs et blancs. Parmi les espèces qui ont été découvertes en dernier lieu, on remarque un catacois d'un superbe écarlate, et un perroquet dont la tête est d'un rose rouge, le corps d'un rose pâle, et la poitrine de couleur lilas. Le temps et l'espace ne me permettent pas de m'étendre davantage sur les merveilles et les curiosités dont l'Australie a été enrichie par le Créateur. Ce pays offre, de temps en temps, un spectacle imposant et terrible : lorsque, par le fait des habitants ou par le frottement des branches pendant les chaleurs de l'été, ces immenses forêts s'enflamment et embrasent l'air à une

Digitized by Google

grande distance, on voit jaillir, à la cime des arbres les plus résineux, de magnifiques colonnes de flammes, formées par le gaz qui s'en échappe. Lorsqu'elles s'éteignent, il ne reste plus que des troncs noircis et décharnés. La verdure renaît peu à peu; mais les traces de l'incendie se reconnaissent sans peine dans toute l'étendue de ces forêts éternelles.

« Je termine maintenant par une courte notice sur les indigènes de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande.

Des Indigènes de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande.

« Tous les écrivains qui ont parlé des habitants de la Nouvelle-Hollande les ont représentés comme la portion la moins intelligente de l'espèce humaine : toutefois, c'est moins l'intelligence qui leur manque, selon moi, que la faculté d'être attentifs et de mettre de la suite dans leurs idées. On dit qu'ils ont beaucoup de rapports avec les Papous de la Nouvelle-Guinée et de l'Archipel indien. Ils sont de taille moyenne; ils ont la peau parfaitement noire, les pommettes très-prononcées, le front saillant, les yeux enfoncés, les lèvres grosses et avancées de l'Africain, le nez large mais moins épaté que celui du nègre. Leurs cheveux sont longs et épais, excepté chez ceux qui habitent la côte méridionale et la terre de Van-Diémen, dont la chevelure est moutonnée. La population a été diversement évaluée ; je ne crois pas qu'on puisse la porter à 300,000 habitants. Ils sont divisés en tribus de 30 à 50 personnes, dont chacune a son chef et occupe un territoire de 20 à 40 milles en carré. Ils ne peuvent pas franchir ces limites, ni chasser sur les terres d'une autre tribu; cette

Digitized by Google

violation équivaudrait à une déclaration de guerre : aussi les relations que ces tribus ont entre elles sont presque toujours d'une nature hostile.

« On s'explique facilement le petit nombre des habitants de cette contrée, quand on considère combien y sont rares les moyens d'existence. Le sol ne produit ni fruits, ni légumes; les indigènes se nourrissent habituellement de la chair du kangurou et de l'opossum, et y joignent souvent une sorte de ver qui s'attache aux arbres. La chasse est leur seule occupation; ils courent dans les bois sans autre vêtement qu'une corde en écorce d'arbre, dont ils s'entourent le corps, et qui leur sert de ceinture. Dans les pays les plus froids, ils se contentent de jeter sur leurs épaules un petit manteau de peau. Rarement ils songent, dans les contrées les plus chaudes, à se ménager un abri, ou, s'ils en ont un, c'est un petit toit formé d'écorces d'arbre pliées en demi-cercle, sous lequel une personne se glisse en rampant. Quelquefois ils construisent à la hâte, avec des bandes d'écorce et des branches d'arbre entrelacées, une petite cabane sous laquelle gisent pêle-mêle cinq ou six personnes.

« Jusqu'ici ils n'ont pas montré la moindre disposition à adopter nos usages et notre genre de nourriture. Toute leur industrie consiste à fabriquer des armes de guerre : ces armes sont la lance, la massue, le bouclier de bois, et un instrument très-singulier appelé *boomerang*. C'est un morceau de bois fort lourd, recourbé et aiguisé par le bout: il a environ deux pieds et demi de long sur deux pouces de large. Ils le jettent avec la main à une distance de 40 pas; l'instrument bondit en l'air, revient, repart encore, et tombe enfin aux pieds de celui qui l'a lancé : les lois de la physique ne m'ont pas paru expliquer d'une manière satisfaisante un effet si bizarre. La polygamie est en usage chez ces peuples, mais seulement parmi les

Digitized by Google

chefs. Les hommes d'une tribu prennent ordinairement pour épouses les femmes qu'ils ont enlevées à une autre tribu : ils s'en rendent maîtres par surprise, les renversent d'un coup de massue et les emportent en triomphe dans leur tribu. Ils les considèrent comme des êtres qui leur sont très-inférieurs, et les traitent habituellement avec une cruauté horrible. On voit un grand nombre de femmes qui ont la tête sillonnée de cicatrices, et long-temps après la mort leur crâne porte encore l'empreinte des coups qu'elles ont reçus. Ces peuples sont anthropophages ; il n'y a pas à en douter, car je m'en suis assuré par leur propre aveu. Ils n'ont ni temple, ni idoles ; mais ils sont fort superstitieux, et redoutent beaucoup les mauvais génies. Ils se réunissent dans les bois pendant la pleine lune, pour célébrer des danses religieuses appelées *carobarus* : ils y font des simulacres de combat, et imitent l'allure naturelle du kangurou et de l'émeu. Ils croient à la sorcellerie et à la métempsycose ; car ils se persuadent que les âmes de leurs ancêtres reparaissent autour d'eux sous la forme d'animaux, ou qu'elles animent les corps des blancs venus d'Europe. On n'a pas encore pu découvrir d'une manière bien précise quelles idées ils se forment d'un Etre suprême, de la Providence divine, et d'une vie future : il est fort difficile de les décider à s'expliquer sur leurs croyances religieuses.

« Ces pauvres créatures ont éprouvé souvent, de la part des condamnés en station dans l'intérieur, les traitements les plus barbares : on en a vu qui leur donnaient la chasse comme à des bêtes féroces, et qui les tuaient par partie de plaisir. Ce qu'ils leur avaient appris de notre langue n'était qu'un horrible choix d'expressions dégoûtantes ; ils leur donnaient l'exemple des vices les plus hideux. Leurs femmes étaient souvent traitées de la manière la plus révoltante ; aussi la population indigène disparaît-

Digitized by Google

elle promptement des territoires occupés par les Européens. La tribu la plus voisine de Sidney ne compte plus que 5 ou 6 indigènes : ces derniers n'ont pas un seul enfant pour leur succéder. Les tribus de l'île de Van-Diémen sont presque éteintes; il y restait à peine 150 habitants, qu'on a transférés depuis peu dans une île du détroit de Bass, où ils sont entretenus aux frais du gouvernement. Ainsi, l'extermination presque complète de cette race d'hommes a été l'ouvrage de 20 ans à peine.

« Je regrette beaucoup que les besoins multipliés de la population européenne, qui réclame avec empressement les secours de notre ministère, ne nous aient pas permis de donner une attention plus particulière à cette partie de nos missions. Les indigènes les plus rapprochés de nous sont tellement corrompus par leurs relations avec les condamnés, que nous n'avons rien de bon à en espérer. M. Therry a baptisé quelques-uns de leurs enfants qui étaient dangereusement malades, et nous avons placé un jeune sauvage dans une de nos écoles : voilà tout ce qu'il nous a été possible de faire. Il n'y aurait qu'un moyen d'obtenir quelque succès, mais il n'est pas exécutable maintenant. Ce moyen serait de pénétrer au-delà des territoires qu'occupent les colons, de se plier aux usages des indigènes autant que le permettent les principes du Christianisme, jusqu'à ce qu'ayant enfin gagné leur confiance, on pût les amener à comprendre les avantages d'un autre genre de vie.

« Les naturels de la Nouvelle-Zélande nous donnent beaucoup plus d'espoir. Ce pays est à 1,000 milles de Sidney : les habitants sont d'une race remarquable, et ressemblent beaucoup, dit-on, au peuple malais. Ils ont la taille haute et bien proportionnée, le teint cuivré, les yeux grands, noirs et fort expressifs. Ils sont intelligents,

Digitized by Google

sociables et passionnés pour l'éloquence. Ils habitent des villages dont plusieurs forment entre eux une sorte de confédération, s'habillent avec des étoffes que les femmes tissent avec le lin du pays, cultivent la terre, et entrent volontiers en rapport de commerce avec les autres peuples. On évalue leur nombre à 150,000 habitants. La guerre est la principale occupation des hommes, dès leur première jeunesse. Ils célèbrent leurs victoires par des actes d'une barbarie monstrueuse; coupent la tête de leur ennemi vaincu, la font cuire à petit feu et dessécher à un courant d'air pour en empêcher la corruption, puis ils la placent comme un trophée dans l'endroit le plus apparent de leur habitation : quant au reste du corps, ils en font un horrible repas, et se persuadent qu'en dévorant la chair d'un guerrier, ils doivent s'identifier ses vertus. Leur passion dominante est la vengeance.

« Peu de temps après l'arrivée de notre Evêque à Sidney, on lui présenta deux indigènes de la Nouvelle-Zélande, un jeune homme et une jeune femme. Les parents, qui étaient chefs de tribu, les avaient envoyés, sous la conduite d'un matelot irlandais, pour les faire instruire dans la Religion catholique. L'Evêque les reçut avec beaucoup de bonté. Ils l'appelèrent, dans leur langage, un chef du peuple de Dieu envoyé pour instruire les enfants des chefs de tribu.

« L'Evêque leur présenta l'image de notre Sauveur crucifié, qu'ils considérèrent quelque temps en silence et avec une extrême attention. Le Prélat leur donna ensuite l'explication de ce mystère, dans les termes les plus conformes à la simplicité de leurs idées : « Ceci représente, leur dit-il, le Fils du Grand-Esprit, qui descendit du ciel et se fit homme comme vous, pour venger son Père des offenses des hommes, non pas en infligeant des supplices aux autres, mais en se les infligeant à lui-même. Ce

Digitized by Google

que vous voyez ne fut qu'une partie de ses souffrances. » A ces mots, les larmes coulèrent des yeux de ces deux jeunes gens; ils furent instruits, baptisés, et retournèrent dans leur pays.

« Les dernières nouvelles qui me sont parvenues de la Nouvelle-Zélande m'apprennent que les nouveaux chrétiens, de retour dans leur tribu, y ont excité le plus vif intérêt. Ils s'entretiennent constamment de ce qu'ils ont entendu et de ce qu'ils ont vu : les cérémonies de notre église ont fait sur eux une grande impression. Leurs récits ont décidé un autre chef de tribu à envoyer un messager à l'Evêque pour lui exprimer le désir d'être instruit et baptisé, ainsi que son fils, aussitôt qu'il pourrait se rendre auprès d'eux. Ces circonstances nous portent à croire que le moment serait très-favorable pour envoyer des Missionnaires dans cette contrée.

« En terminant cet aperçu de notre mission et de nos travaux, permettez-moi, cher lecteur, de dire aussi un mot de nos besoins qui sont extrêmes.

« Dans cette vaste contrée qui porte le nom de Nouvelle-Galles du sud, on ne compte encore que sept Missionnaires : la ville de Sidney à elle seule en exigerait trois. L'Evêque est souvent réduit à porter seul tout le poids du ministère. On voit des districts immenses peuplés de catholiques, comme celui de Barthurst, et qui n'ont pas un seul Prêtre. La terre de Van-Diémen occuperait sept Missionnaires au moins, elle n'en compte que deux Il en faudrait deux pour l'île de Norfolk ; en envoyer un seul, ce serait l'obliger à parcourir 1,000 milles lorsqu'il voudrait voir un confrère.

« Les colonies du sud et de l'ouest, qui embrassent une étendue de 2,500 milles, n'ont jamais vu de Prêtres. Toute la population indigène qui habite l'immense territoire de l'intérieur est encore assise à l'ombre de la mort.

Digitized by Google

Le gouvernement est disposé à rétribuer quelques Prêtres dans la Nouvelle-Galles du sud ; mais ce nombre sera encore fort au-dessous du besoin. Il doit aussi fournir le traitement d'un Prêtre pour l'île de Norfolk ; mais il n'a rien fait encore pour l'île de Van-Diémen. Quant aux femmes condamnées, on ne peut espérer des améliorations importantes dans leur établissement, si l'on n'y envoie pas des Sœurs de la Charité. Il serait de toute nécessité d'avoir un séminaire pour l'éducation de la jeunesse, et pour former peu à peu un noyau de Prêtres indigènes et de maîtres d'école ; mais nous manquons absolument des ressources nécessaires à ces établissements. Nous avons quatre églises dont les murs et le toit sont achevés; elles ne sont encore ni plafonnées, ni crépies. Plusieurs autres sont commencées ; nous n'avons en ce moment, pour les terminer, d'autre ressource que l'espérance. Le gouvernement est disposé à contribuer à ces dépenses, en proportion de ce que donneront les fidèles. Mais comment compter sur une population composée, en grande partie, de prisonniers qui n'ont pas un sou à leur disposition ?

« Nos autels sont en bois et tellement dépourvus d'ornements, que quelques-uns n'ont pas même un crucifix. Les Prêtres qui viendront se joindre à nous ne trouveront ni habits sacerdotaux, ni calices. Nos livres de prières et d'instructions ne peuvent suffire aux demandes qu'on nous adresse chaque jour ; tous les déportés qui savent lire, en reçoivent un au moment de leur arrivée. On ne saurait se figurer à quel point le prisonnier catholique tient au livre qui lui a été donné par le Prêtre de sa communion, combien il s'y attache fortement quand tout le reste lui échappe, avec quelle ingénieuse sollicitude il sait le conserver au milieu de tous les accidents qui lui arrivent. Relégué à de grandes distances dans les pays

Digitized by Google

sauvages et déserts, sans Prêtre, sans autel, ce livre est toute sa consolation. Nous avons aussi besoin de secours pour repousser les attaques dirigées contre nos doctrines; car la presse australienne presque tout entière s'est plu à renouveler de nos jours, et à répandre par torrent les anciennes calomnies dont le catholicisme était l'objet. En vérité, il serait difficile de dire de quoi nous n'avons pas besoin ; mais ce que nous réclamons surtout, ce sont les ferventes prières des fidèles.

« Maintenant, cher lecteur, qui nous avez suivis au milieu des immenses contrées confiées à nos soins, vous qui avez pris part à nos travaux, à nos chagrins, à nos sollicitudes et à nos malheurs, permettez-moi d'implorer ici votre charité. Je ne puis entendre qu'une voix, mais c'est la voix de plusieurs milliers d'hommes, qui crient vers vous des extrémités de la terre : voix lamentable, voix des captifs, cri de détresse et de désespoir, parce que l'Australie a été frappée d'anathème. Cinquante mille prisonniers étalent des plaies que leurs chaînes rouvrent sans cesse, leur cœur aussi est ulcéré : les maux qu'ils endurent les consument; et ils n'ont, pour faire comprendre leur misère, d'autres expressions que celles de la plus excessive douleur. Ils sont venus à travers les mers : plusieurs ont admiré peut-être la main de Dieu étendue sur la surface de l'abîme; mais bientôt toute énergie, tout sentiment s'est éteint en eux, parce que leur âme a été comme dévorée par les souffrances. Jetés au bout du monde, privés de tout ce qui leur était cher, le chagrin pèse sur chacun de leurs jours ; il est empreint dans les rides de

Digitized by Google

leur front. Ils ont en dégoût le pain qui soutient leur vie, et les aliments leur font horreur. Ils attendent l'heure du rafraîchissement, ils soupirent après la fin de leur travail, ils se couchent en disant : « Quand nous lèverons-nous ? » ils se lèvent, et marchent sous le poids de leur peine jusqu'à la nuit. Leur peau flétrie s'est desséchée ; leur chair est rongée par le soleil ; ils portent autour des reins comme une ceinture de cicatrices ; le fouet retentit sur leurs épaules, et ils tombent en défaillance. Ceux qui pleurent aujourd'hui sur eux, demain ne les verront plus, car ils auront disparu des lieux où ils souffraient. Dieu a fait pleuvoir sur eux ses fléaux ; l'épée est tirée : la voilà qui brille pour leur ruine ; elle passe et repasse sur leur tête. S'ils rentrent dans leur tente, ils n'y trouvent point de consolations. Ils contemplent la mort comme on contemple un trésor que la terre recélait; ils sont transportés de joie quand ils ont trouvé leur tombeau. Toute trace de leur existence s'efface avec eux, et leurs veuves ne les pleurent point. Quand je songe à leur destinée, je sens mes membres tressaillir. Ne suis-je pas renfermé dans une prison avec des morts ? que puis-je dire dans l'affliction qui m'oppresse ? et s'il me reste quelque force, demeurerai-je silencieux ?

« Le condamné, il est vrai, s'est rendu coupable; mais n'est-il pas assez puni ? Il a troublé l'ordre de la société; mais ne l'a-t-elle pas expulsé de son sein ? Il a mérité son châtiment ; mais le sang du Sauveur a-t-il cessé de couler ? Les trésors de la miséricorde sont-ils épuisés, et le temps du pardon est-il passé pour lui ? Quelque criminels qu'aient été ces hommes, pourquoi donc n'intercéderait-on pas en leur faveur? Ah ! que souvent le monde est impitoyable et aveugle dans les jugements qu'il porte contre le coupable ! Il y a, jusque dans les cœurs les plus pervers, une certaine tendance au bien, un principe de généreux sen-

Digitized by Google

timents que la grâce sait rendre féconds. Que ne puis-je vous montrer ces hommes au visage sombre, lorsque nous leur rappelons les années qu'ils passèrent dans l'innocence; lorsque, opposant à leurs souffrances la passion du Christ, et développant à leurs yeux les trésors de la miséricorde divine, nous leur montrons que si le monde et ses espérances se sont évanouies, ils sont loin pourtant d'avoir tout perdu! Si vous pouviez voir alors ces regards immobiles d'étonnement, ces profonds soupirs, ces larmes, dont la source était tarie depuis leur enfance, s'échappant tout-à-coup et coulant avec abondance sur ces joues flétries par le malheur; ce saisissement qui s'empare de tout leur être, lorsque quelque grande vérité vient à les frapper soudainement; ces mains jointes, cette humble attitude, ces traits expressifs, ces prières ferventes; vous ne pourriez vous empêcher de reconnaître le prodige que vient d'opérer la grâce de Dieu : tant ce caractère indomptable s'est adouci! tant ce cœur, autrefois dur et hautain, se montre maintenant humble et soumis! Oh! qui nous donnera de ces hommes vraiment apostoliques, qui ne trouvent de bonheur qu'au pied de la croix, et dont toute l'éloquence consiste à prêcher sa vertu divine? des hommes qui marchent avec intrépidité sous la bannière du Roi crucifié, qui brûlent de souffrir pour son amour, qui ne cherchent d'autre repos que celui qu'on goûte à verser des consolations dans le cœur de l'affligé, et ne comptent leurs richesses que par le nombre des âmes qu'ils ont sauvées?

« Mais vous qui n'êtes pas appelés, comme ces ouvriers évangéliques, à vous dévouer sans réserve pour le salut de vos frères, pieux fidèles, c'est aussi votre vocation cependant de les aider dans cette œuvre de régénération qu'ils ont entreprise.

« Si donc, dans votre amour pour Dieu, vous désirez voir

Digitized by Google

disparaître de devant sa face cette multitude de crimes énormes qui se commettent tous les jours, venez seconder nos efforts. Si votre charité vous porte à rechercher les malheureux les plus dépourvus de ressources et de consolations ; si vous voulez compatir aux misères les plus profondes, et procurer au peuple le plus malade le remède le plus salutaire, venez à notre secours. Si vous désirez prendre pour modèle de votre perfection celle de votre Père céleste, dont l'éternelle occupation est de faire le bien, et de répandre la lumière là où régnaient les ténèbres ; si vous désirez coopérer à la plus sublime de toutes les œuvres divines, le salut de la créature déchue, je le répète encore : venez, venez nous aider.

« Voulez-vous être associés à la rédemption du Christ qui, par son sacrifice, nous a délivrés de l'esclavage du paganisme ; partager les mérites de notre apostolat, sans en partager les travaux ; goûter les consolations célestes, sans faire cependant notre sacrifice ; pratiquer une œuvre de miséricorde, qui s'étende aux besoins de l'âme et du corps : aidez-nous de vos prières et de vos aumônes. Ainsi vous serez, à l'égard de cette multitude réduite au désespoir, comme la providence visible de Dieu ; et dans ce terrible jour, qui sera pour vous le dernier, vous entendrez retentir ces paroles puissantes d'intercession : « Cet Ange me fut envoyé par le Seigneur, pour me délivrer de mes maux. » Que dis-je ? dans cet instant solennel, c'est de la bouche du Fils de Dieu que sortira cette sentence : « Venez ; car j'étais en prison, et vous m'avez visité !... »

« W. Ullathorne,
vic.-génér. de la miss. de l'Australie. »

Digitized by Google

DÉPART DE MISSIONNAIRES, ET NOUVELLES DIVERSES.

Six Missionnaires, envoyés par le séminaire des Missions étrangères à Paris, sont partis dernièrement de Bordeaux: ce sont MM. Laignoux, du diocèse de Tarbes; Grosset-Janin, d'Annecy; Volmat, de Grenoble, pour la mission des Malabares; Galles, de Toulouse, pour la Cochinchine; Renou, d'Angers, et Desflèches, de Grenoble, pour le Su-Tchuen. MM. de St-Lazare ont également fait partir deux de leurs confrères pour la Chine: ce sont MM. Lavoissière et Simiand, des diocèses de St-Flour et de Lyon. Enfin, M. Carret s'est embarqué à Bordeaux, à la fin du mois de mai, pour les missions de l'Océanie, avec quatre Prêtres et trois Frères. Douze religieuses de la congrégation de Picpus ont également fait voile pour Valparaiso, où elles vont former une maison qui puisse être utile en même temps à l'éducation de la jeunesse de cette ville, et aux Missionnaires qui y passeront pour se rendre à leurs destinations respectives.

On a reçu des nouvelles de Mgr. Imbert, évêque de Canope, vicaire apostolique de la Corée : il était parti du Su-Tchuen, le 17 août 1837, pour se rendre dans sa mission, accompagné de deux catéchistes chinois de confiance.

Une lettre adressée à la congrégation de Picpus, à Paris, annonce qu'il ne reste plus actuellement un seul idolâtre aux îles Gambier. Mgr. de Nilopolis, qui paraît avoir reçu du Ciel des grâces toutes particulières pour parler au cœur des Sauvages, est parvenu non-seulement à établir parmi eux l'observation des préceptes, mais encore à leur donner déjà le goût des conseils évangéliques. Ainsi vingt jeunes filles se sont réunies pour vivre en communauté, et faire l'apprentissage des règles de la perfection, en attendant que l'Europe leur envoyât des

Digitized by Google

institutrices et des modèles. Avant la réception de cette lettre, les dames de Picpus, dont il vient d'être question, étaient déjà embarquées pour ces contrées.

La persécution continue en Cochinchine, et le sang des martyrs y coule toujours : une lettre de M. Legrégeois, procureur des missions à Macao, en date du 30 décembre 1837, contient à ce sujet ce qui suit : « Nous avons appris, par le retour des courriers arrivés du Tong-King depuis trois ou quatre jours, que M. Cornay avait eu la tête tranchée le 27 août dernier : trois élèves et quatre chrétiens pris avec lui avaient été conduits à la ville royale, et l'on avait détruit plusieurs églises demeurées jusqu'ici sur pied. »

Ce Cahier était déjà sous presse, lorsque nous avons été informés de deux nouvelles recommandations en faveur de l'Œuvre : ce sont celles de NN. SS. les Evêques de Luçon et de Moulins. Ainsi, le nombre des recommandations épiscopales est de 40 pour 1838, et de 76 depuis trois ans.

Nous profitons de cette circonstance, pour prier instamment MM. les Correspondants d'être exacts à nous envoyer les exemplaires des mandements ou circulaires pastorales où il est question de l'Œuvre. Malgré tous nos soins, il nous serait difficile, sans cela, de ne pas commettre bien des omissions involontaires ; et si, cette année même, il est plusieurs recommandations d'Evêques dont nous n'avons pu citer quelques paroles, d'autres dont nous avons ignoré l'existence, il ne faut point l'attribuer à d'autre cause.

ERRATA.

C'est à tort que le chiffre de l'allocation faite à la mission de l'Australasie a été porté, au N° LVIII, à 15,000 fr.; cette allocation est réellement de 16,000 fr.

C'est également par erreur que le diocèse d'Avignon est signalé comme présentant, dans ses recettes, un total de 8,500 fr. provenant de dons : la totalité de ces dons est de 3,500 fr. seulement.

Digitized by Google

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

RECUEIL PÉRIODIQUE

DES LETTRES DES ÉVÊQUES ET DES MISSIONNAIRES DES MISSIONS DES DEUX MONDES, ET DE TOUS LES DOCUMENTS RELATIFS AUX MISSIONS ET A L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Collection faisant suite aux Lettres édifiantes.

SEPTEMBRE 1838. — N° LX.

A LYON,
CHEZ L'EDITEUR DES ANNALES,
RUE DU PÉRAT, N° 6.
A PARIS ET DANS LES AUTRES VILLES.
CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.
1838.

Avec approbation des Supérieurs.

Digitized by Google

AVIS.

Le nouveau mode de répartition par avance exigeant que les Administrateurs de l'Œuvre aient connaissance aussitôt que possible des résultats obtenus à la fin d'une année, les Souscripteurs sont instamment priés de solder leur annuité, au plus tard, le 31 décembre. Les correspondants sont également invités à transmettre le montant des aumônes recueillies dans chaque diocèse, du 20 au 31 janvier, afin que les comptes puissent être arrêtés le 15 février au plus tard. Toute somme reçue par les Trésoriers de Paris et de Lyon, passé cette époque, serait nécessairement reportée à l'exercice suivant.

Cet Ouvrage se vend au profit de l'Œuvre.

Prix de ce Cahier. . . . . 75 c.

LYON,

IMPRIMERIE DE PÉLAGAUD ET LESNE,

Imprimeurs-Libraires de N. S. P. le Pape.

Digitized by Google

MISSIONS DES ÉTATS-UNIS.

Le spectacle que présentent les missions des Etats-Unis est digne de fixer l'attention de l'observateur chrétien : la vaste étendue de territoire qu'elles occupent, l'accroissement rapide de leur population, les avantages d'une position géographique fort heureuse, tout semble se réunir pour leur donner une importance religieuse extrême.

Jusqu'ici elle a été diversement appréciée : les uns n'ont vu que l'accroissement du nombre des fidèles signalé dans les différents conciles de Baltimore, que la multiplication progressive des évêchés, et ils en ont conclu que rien ne pouvait manquer à la prospérité toujours croissante du Catholicisme dans ces contrées. D'autres, effrayés par les pertes que l'Eglise y a faites depuis quarante ans, ne remontant pas du reste aux causes de ces tristes résultats, n'ont plus envisagé l'état des missions dont nous parlons que sous un aspect entièrement sombre. « Il n'y a rien à espérer, ont-ils dit, d'une terre ingrate, qui dévore sa population catholique » ! Cette différence de sentiments nous a portés à penser que quelques réflexions extraites de la correspondance des Evêques mêmes d'Amérique et des différents documents qu'ils ont bien voulu nous transmettre, seraient favorablement accueillies : nous ne dirons rien de nouveau, sans doute; mais

Digitized by Google

rassemblant sous un même point de vue des traits épars, peut-être parviendrons-nous à jeter quelque jour sur une question fort grave et qui excite à juste titre un vif intérêt.

Que l'Eglise catholique ait eu des pertes à déplorer aux Etats-Unis, le fait est malheureusement trop réel : il serait inutile de retracer ici les calculs qui l'établissent, ils se trouvent clairement énoncés dans la Lettre de Mgr. England, que nous avons insérée dans les Annales (1); et quand le savant Prélat aurait poussé un peu loin la rigidité de ces calculs, encore serait-il vrai de dire que si, depuis quarante ans, il n'y eût eu des défections nombreuses en Amérique, le chiffre total des catholiques serait incontestablement plus grand (2).

Mais ce résultat, quelque douloureux qu'il soit, en pensant au nombre des âmes qui se sont perdues, n'a rien, nous osons le dire, qui doive cependant nous surprendre. A moins d'un miracle de la Providence, il devait en être ainsi, et il en sera toujours de la sorte dans une vaste contrée où ira s'éparpiller presque subitement une émigration nombreuse, où rien ne sera disposé à l'avance pour la recevoir. Qu'on se représente donc quarante ou cinquante mille émigrants catholiques arrivés chaque année dans les différents ports des Etats-Unis, avec un nombre à peu près égal de protestants de toutes les sectes : bientôt la cherté excessive de toutes choses,

---

(1) Annales, N° LVII, pag. 244.

(2) Long-temps avant que le savant Evêque de Charleston eût bien voulu nous adresser la lettre dont il s'agit, nous avions fait nous-mêmes des réflexions analogues. Voir Annales, N° XLIII, pages 174, 175 et 176; et N° XLIV, pages 253 à 260. Dès-lors nous jugions la situation religieuse des Etats-Unis telle qu'elle nous apparaît encore aujourd'hui.

Digitized by Google

dans les villes et les comtés du littoral, les a forcés à pénétrer dans l'intérieur où ils savaient qu'ils trouveraient des terres à acheter à bas prix. Cet espoir, cette nécessité les a poussés incessamment vers les régions situées à l'ouest ou au nord des pays plus anciennement occupés; là, isolés dans des espaces immenses, ils auront dû passer des vingt et des trente années sans avoir reçu peut-être la visite même d'un Prêtre. Si l'on vient à penser ensuite que les émigrants, en général, n'appartiennent point à la classe des catholiques les plus attachés à la pratique de leurs devoirs, faudra-t-il s'étonner beaucoup s'ils n'ont pas tardé à tomber dans une déplorable indifférence; si leurs enfants, élevés dans une semblable disposition d'esprit, n'ont bientôt plus regardé la Religion que comme une simple forme extérieure, indifférente d'ailleurs en elle-même? Ramenés par le souvenir des croyances dans lesquelles ils furent élevés, les pères seront morts peut-être catholiques; mais leurs fils, entourés, pressés par les mille sectes protestantes qui se multiplient partout, auront passé sans peine à la première d'entre elles, soit à l'occasion d'un mariage, soit pour tout autre motif d'intérêt : ainsi ne s'expliquent que trop les pertes qu'à pu éprouver le Catholicisme (1). « Les « défections proprement dites sont rares, nous écrivait, « il y a dix-huit mois, Mgr. le Coadjuteur de Philadelphie; « mais il est bien grand le nombre des enfants qui ne pro- « fessent pas la Foi catholique de leurs parents. » Et aux motifs que nous avons allégués le vénérable Evêque en ajoutait d'autres, plus particuliers aux villes et résultant de cette multiplicité de sectes dont la vue produit, sur des masses ignorantes, le dégoût et le mépris de toute pratique religieuse. « L'esprit d'indépendance, qui est ici com-

(1) Annales, N° LV, pages 151 et 153.

Digitized by Google

« mun à tout le monde, disait encore le Prélat; fait qu'on « se fie trop à son propre jugement, et qu'on regarde avec « jalousie tout exercice d'autorité. Les enfants mêmes, en « apprenant leur Catéchisme, semblent n'avoir pas la do- « cilité qui est le propre de leur âge. Les adultes écoutent « la prédication, qu'ils aiment beaucoup, plutôt dans un « esprit de critique qu'avec l'humilité de la foi. Des préju- « gés énormes contre le Catholicisme règnent partout, et « font que la plupart rougissent de leur Religion, dans ces « lieux où le nombre des fidèles est petit et leur condi- « tion sociale peu distinguée. Faute d'opportunité pour « s'approcher des sacrements, on en perd le désir, et à « peine conserve-t-on quelques souvenirs des exercices « de piété. Enfin, si la plupart des habitants gardent un « certain respect extérieur pour une religion quelconque, « il en est cependant beaucoup qui n'appartiennent à « aucune, et qui se moquent même de toute croyance. »

Cet état doit-il être un motif de désespérer de l'avenir? certes, nous ne le pensons pas : la cause d'un mal une fois connue, il faut chercher le remède, l'appliquer, s'il est possible; c'est là, ce nous semble, tout ce qu'on doit en conclure. Or, ici la cause du mal est évidente : l'absence d'un clergé suffisamment nombreux, soit pour empêcher les émigrants de se perdre, soit pour contribuer par ses lumières et sa doctrine à dissiper plus efficacement les préjugés, voilà la plus grande plaie à guérir.

Aussi, à mesure que les flots de l'émigration se sont portés de notre Europe vers les plages du nouveau continent, avons-nous vu les Souverains Pontifes, émus d'une paternelle sollicitude, créer des évêchés avec autant de rapidité que les circonstances ont pu le permettre. Avec le nombre des Evêques le clergé catholique s'est accru, et quelque insuffisant qu'il demeure encore au besoin de la

Digitized by Google

population actuelle, le zèle a multiplié les efforts d'une charité active; de telle sorte que les défections, devenues aujourd'hui beaucoup plus rares, sont en grande partie compensées par le nombre de ceux qui abandonnent l'erreur et qui chaque année réjouissent l'Eglise par leur retour.

Il y a dans toutes les agglomérations d'hommes que des mêmes intérêts, préjugés ou opinions unissent, un certain instinct qui les avertit naturellement, et même avant tout raisonnement formé, de ce qui leur est nuisible ou utile. Tant que le clergé, trop peu nombreux aux Etats-Unis, n'a pu, malgré ses efforts, suffire à maintenir l'Eglise en possession de son héritage, les sectes, qui en si grand nombre pullulent sur le vaste territoire de l'Union, ont affecté à son égard une certaine bienveillance extérieure qui leur coûtait peu. C'était une sorte d'honneur qu'elles se procuraient à peu de frais; elles savaient bien qu'au fond les résultats annuels étaient à leur avantage, et que pour une conversion au Catholicisme, vingt enfants de pères catholiques venaient à elles dans les lieux où l'influence du sacerdoce ne pouvait s'étendre. De là ces cris de joie qui de temps en temps trahissaient un calme apparent, et dont les Revues protestantes d'Europe se rendaient quelquefois les échos. De là les dérisions amères de ces journaux pour les efforts impuissants de la Propagande papiste: c'est ainsi qu'ils se plaisaient à nommer l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Mais du moment où l'Eglise a été à même de conserver ses enfants, l'hérésie a ressenti soudain comme une impression de terreur. Les disciples de Calvin et les innombrables sectes sorties de leur sein ont poussé toutes ensemble un cri de rage, gage de leur union contre le Catholicisme, et la seule qu'il leur soit donné d'avoir. Alors des actes de violence de plus d'un genre ont révélé encore une fois le véritable esprit de la Ré-

Digitized by Google

forme (1). En même temps un déluge de pamphlets infâmes contre le clergé, ses établissements, ses institutions, a inondé la surface entière du pays; toutes les calomnies anciennes ont revécu, et l'on en a ajouté de nouvelles; puis, afin que rien ne manquât de ce qui pouvait aigrir les populations, le Catholicisme a été accusé d'être de sa nature incompatible avec la constitution fédérative, d'avoir fait une alliance étroite avec l'Europe, dans le but unique de renverser la confédération américaine et d'établir une monarchie sur ses ruines. Les conférences publiques de Philadelphie et celles de l'Athénée de Cincinnati, provoquées par des ministres protestants, ont offert des preuves évidentes de l'importance que ceux-ci attachaient à accréditer ces mensongères accusations.

Mais enfin l'excès de malice et de fourberie de la part des ministres a fait ouvrir les yeux à tout ce qu'il y avait d'hommes sensés, parmi leurs partisans eux-mêmes. Plusieurs d'entre eux se sont mis à réfléchir qu'il y avait donc quelque chose de bien singulier dans une religion attaquée avec tant de violence, et n'opposant à toutes ces attaques que la patience et la douceur. Cette pensée en a conduit quelques-uns à examiner de plus près; la vérité s'est montrée à eux, et ils n'ont pas tardé à se convertir. Aujourd'hui il y a calme, et Mgr. Bruté nous a dit que partout on commence à reconnaître le défaut de fondement et de devoirs certains dans les différentes sectes protestantes, à avouer que le Christianisme est essentiellement catholique, et que hors de l'Eglise romaine il n'y a plus que doute et incertitude (2).

Ce n'est donc pas le moment, à notre avis, de se décou-

---

(1) Annales, N° LIV, page 254.
(2) Annales, N° LV, page 156.

Digitized by Google

rager, et de se laisser abattre par la considération des pertes antérieurement éprouvées, quand les faits que nous venons de présenter nous disent : Avec quelques Prêtres de plus, des milliers d'âmes qui se sont perdues ne seraient point sorties du bercail, et beaucoup peut-être se seraient sauvées. Avec de très-faibles moyens jusqu'ici, on est parvenu à empêcher une foule d'apostasies parmi les enfants des émigrants. Avec quelques Prêtres de plus, l'Eglise pourrait s'établir solidement, et bientôt étendre plus loin ses regards. Peut-être qu'avec un clergé suffisant il ne serait pas difficile aujourd'hui de ramener une partie de ceux qui ont malheureusement renié la Foi, et de doubler ainsi en peu de temps le nombre actuel des catholiques. Plus tard la chose sera moins aisée; plus tard encore elle deviendra, humainement parlant, impossible. Puissent ces considérations, qui sont vraies, faire une profonde impression sur l'esprit de quelques-uns de ces lévites que le zèle de la maison de Dieu dévore! puisse aussi l'union de prières des Associés de l'Œuvre obtenir pour ces pays, qui en ont tant besoin, de plus abondantes vocations au sacerdoce!

Nous trouvons dans une Lettre de Mgr. l'Evêque de Vincennes quelques lignes qui expliquent clairement ce que nous avons dit jusqu'ici de l'insuffisance du nombre des Prêtres aux Etat-Unis; nous les citerons textuellement : « Je me contente, nous écrit le Prélat, d'une ré-
« fléxion bien simple, la voici : D'après des calculs offi-
« ciels, 266,950 émigrants sont arrivés, depuis six ans,
« à un seul port seulement, c'est celui de New-Yorck.
« Ajoutez donc Boston, Philadelphie, Baltimore, la Nou-
« velle-Orléans et Québec; car beaucoup plus d'émigrants
« reviennent du Canada aux Etats-Unis, qu'il n'en passe
« des Etats-Unis au Canada : supposez en tout 350,000
« émigrants, ce ne serait certainement pas trop. Suppo-

Digitized by Google

« sez-en la moitié seulement de catholiques, je crois « qu'on pourrait en mettre les deux tiers, voilà 175,000 « catholiques arrivés pendant le laps de temps désigné. « Fût-il venu 175 Prêtres, ce serait assurément bien peu, « à cause de la dispersion des émigrants et de l'insuffi- « sance du clergé actuel, eu égard aux besoins de la po- « pulation ancienne. Or, jetez maintenant un coup d'œil « sur l'Almanach de cette année 1837, et sur ceux des « précédentes années; vous ne trouverez pas 50 Prê- « tres arrivés depuis six ans dans ce pays, pas le tiers « des 175 que je tiens pour indispensables. »

Les diocèses d'Amérique ont donc besoin de notre appui, ils en auront besoin long-temps encore, et jusqu'au moment où le clergé indigène sera devenu assez nombreux. Mais cet instant si désirable est dans un avenir lointain : on remarque peu de vocations au sacerdoce dans les familles américaines, ou ces vocations manquent d'aliment pour se conserver. Il n'y a point aux Etats-Unis d'écoles ecclésiastiques préparatoires; et, comme la nécessité l'exige, les enfants protestants sont élevés avec les enfants catholiques dans les colléges mêmes qui sont dirigés par des congrégations religieuses. Cet état de choses a son bon côté, il contribue à diminuer dans l'esprit des élèves protestants les préjugés contre les croyances catholiques, qui leur ont été inculqués dès leur bas âge. Un jour il en résultera, sans doute, un esprit public moins hostile à une religion qui sera mieux connue; mais il faut le dire aussi, les vocations au sacerdoce en souffrent, et elles s'évanouissent entièrement du jour où, rentrés dans le sein de leurs familles, les jeunes gens qu'on croyait appelés au service du sanctuaire, se retrouvent au milieu d'une société que les soins matériels absorbent, pour laquelle les spéculations de négoce sont les seules affaires importantes, où l'argent seul fixe les rangs et assigne les distinctions honori-

Digitized by Google

fiques. Des écoles ecclésiastiques secondaires manquent donc essentiellement (1). Il faudrait aussi des séminaires, et c'est à peine si l'on peut donner ce nom encore aux établissements que plusieurs Evêques ont commencés. Mais pour donner à ces établissements un développement convenable, des secours abondants sont nécessaires. Dans ce sens nous pouvons regarder l'avenir religieux des Etats-Unis, comme dépendant beaucoup de la continuité de nos prières et de la persévérance de nos aumônes.

Si maintenant on nous demande : « Y a-t-il progrès pour le Catholicisme en Amérique ? » nous répondrons sans hésiter, que oui : progrès non point numérique, sans doute, en considérant le nombre des catholiques débarqués depuis quarante ans sur ces rivages ; mais progrès réel néanmoins et véritablement admirable. Progrès, puisqu'on en est venu à ce point d'empêcher des milliers d'âmes de se perdre en passant dans les rangs des hérétiques de tous les noms ; progrès, parce que des églises ont été élevées, parce qu'on a préparé des séminaires et jeté partout les fondements d'une foule d'établissements pieux ; progrès, car sans la vivacité de tant d'efforts tout ce pays serait aujourd'hui protestant. Toutefois il n'en est pas moins vrai aussi que l'Eglise, aux Etats-Unis, est comme dans un instant de crise et de création décisive. Il s'agit de savoir encore à qui, de la vérité ou de l'erreur, appartiendront ces régions immenses et cette nouvelle société prête à surgir du sein de tant d'éléments divers que les révolutions de notre Europe y ont entassés et y accumulent tous les jours.

---

(1) Ce que nous disons ici se trouve confirmé dans la Lettre de Mgr. l'Archevêque de Baltimore, insérée dans le présent Numéro des Annales.

Digitized by Google

Au milieu de tout ce travail d'avenir, il est pour le clergé français une réflexion consolante à faire : c'est qu'à lui paraît être dévolue la principale part d'action ; c'est que la Providence semble l'avoir choisi de préférence pour l'accomplissement de ses grands desseins de miséricorde. L'Almanach catholique de cette année 1838 nous donne à cet égard des renseignements précieux : sur 16 Evêques chargés de l'administration des divers diocèses, 8 sont français ; les autres sont irlandais, américains, italiens ou allemands. Sur 430 Prêtres dont se compose le clergé de ce pays, 98 appartiennent encore à la France ; et si l'on ajoute les Prêtres belges, qu'à bien des titres on peut confondre avec les premiers, le nombre sera de 139. Enfin si l'on vient à réfléchir qu'un tiers des Prêtres irlandais, qui s'élèvent à 132, a été formé par les séminaires français ; que la presque totalité des Prêtres indigènes, 54 sur 82, ont été dans le même cas; que l'Archevêque de Baltimore est de ce nombre, et deux des Prélats irlandais sur quatre ; il sera difficile de méconnaître que, malgré la différence des mœurs et la difficulté du langage, il y a des bénédictions bien spéciales réservées pour les Missionnaires que la France envoie chaque année au secours de ces nouvelles Eglises. Nous disons malgré la difficulté du langage, car la justesse parfaite dans la prononciation n'est point indispensable pour eux. Avec comme sans cela peuvent s'opérer par leur ministère des prodiges de grâce et de conversion, les Annales en fournissent journellement des preuves (1). S. Paul, comme dit Bossuet, parlait un

(1) On pourrait remarquer encore que les diocèses où les Prêtres français abondent le plus, sont précisément ceux qui possèdent aussi le clergé indigène le plus nombreux et des séminaires plus avancés.

Digitized by Google

grec à demi-barbare avec un accent qui sentait l'étranger, et les grands et les savants s'inclinaient cependant devant sa parole, comme les ignorants et les petits.

Nous ne quitterons pas la plume sans adresser à plusieurs de ceux qui malheureusement ne partagent pas nos croyances, à nos frères égarés des Etats-Unis, auxquels ces lignes parviendront, quelques mots qui leur fassent comprendre le sens réel de nos paroles. Car ce que nous avons écrit sera porté bientôt sur la terre qu'ils habitent, et l'esprit haineux des partis s'en emparera peut-être, pour l'interpréter à sa manière, et s'efforcer d'y trouver ce que nous n'avons point voulu y mettre. Pourquoi seraient-ils effrayés des progrès d'une Religion qui, possédant seule la vérité, doit être dominante de sa nature? Il n'en est pas des progrès du Catholicisme comme des envahissements des sectes et des conquêtes faites par la force : la prière, la persuasion, la douceur, il ne connaît pas d'autres armes. Il cherche à étendre son empire, mais un empire de mansuétude et de paix. Ce n'est pas à courber les peuples sous un joug intolérable qu'il aspire, mais à les rendre heureux. « Si « vous connaissiez le don de Dieu!....» leur dit-il; et ceux qui entendent sa voix, trouvent une source de consolations qu'ils s'étonnent d'avoir si long-temps dédaignée. Le vœu que nous formons est donc dicté par la charité; il est conforme à l'esprit de l'Evangile, dont nos frères égarés conservent encore des lambeaux; c'est la prière même du Sauveur que nous répétons : *Ut sint unum!* et puisqu'il n'y a point d'unité possible avec l'esprit de la Réforme, il faut donc bien que nous les appelions à nous, afin que l'oracle de la vérité s'accomplisse : « Il n'y aura « qu'un troupeau et qu'un pasteur . . . . »

Digitized by Google

MISSION DE BALTIMORE.

Lettre de Mgr. Eccleston, archevêque de Baltimore, à MM. les Membres du Conseil de la Propagation de la Foi, à Paris.

Baltimore, 31 janvier 1838.

« Messieurs,

« J'ai déjà eu l'honneur de vous écrire, pour vous accuser réception de la somme que l'Œuvre de la Propagation de la Foi a bien voulu m'allouer : je vais aujourd'hui, suivant le désir que vous m'avez témoigné, vous donner quelque détail sur l'état de mon diocèse. Il y aurait certainement beaucoup à dire sur ce sujet, mais des occupations multipliées ne me permettent pas d'entrer dans toutes les explications qui seraient nécessaires. Avant tout souffrez, Messieurs, que je vous réitère mes remercîments pour moi et pour mes confrères dans l'épiscopat : oh ! que ne m'est-il donné d'exprimer tous les sentiments de reconnaissance et d'admiration qui s'élèvent dans mon cœur, en considérant le zèle noble et vraiment catholique de votre pieuse Association ! Il y a quelques mois que j'étais entouré des vénérables Prélats de cette province, réunis pour le dernier concile, et j'eus alors la consolation d'apprendre, de leur propre bouche, le bien immense qui se fait par votre moyen. Si de nouvelles églises s'élèvent au milieu de nos forêts et de nos déserts ; si les Sauvages, toujours de plus en plus

Digitized by Google

repoussés de nos frontières par les progrès de la civilisation, emportent au moins avec eux le flambeau de la Foi; si, dans un pays où la science et les talents sont peut-être plus qu'ailleurs exposés aux séductions de l'ambition et de l'avarice, le petit nombre de ceux qui sont appelés à l'état ecclésiastique trouvent des asiles sûrs, où on les forme aux vertus et aux connaissances qu'exige le saint ministère; si, en un mot, la Religion catholique est de jour en jour mieux connue, et par conséquent plus respectée d'un bout à l'autre de ces vastes contrées, à qui le devons-nous? il m'est doux de le dire, c'est à vous, Messieurs; c'est à vos prières, à vos dons que nous sommes en grande partie redevables de ces avantages inestimables. Cependant, quels titres avons-nous à vos bienfaits? humainement parlant, et sous le triple rapport du pays, du langage et des usages, nous ne sommes pour vous que des étrangers. Mais, éclairés de la lumière de la Foi, vous avez reconnu en nous des membres de l'unité catholique, vous avez vu en nous des frères, vous nous avez traités en frères; et nous aussi, Messieurs, nous vous regardons comme des frères, nous vous chérissons comme des frères. Néanmoins, il faut bien le dire, et d'ailleurs, sans cela, il manquerait quelque chose à votre mérite : votre Œuvre, tout excellente qu'elle est, trouve ici, comme sans doute ailleurs, des contradictions. Ce n'est pas que la portion la plus intelligente de mes concitoyens ne soit bien disposée, ou du moins sans animosité envers la Religion catholique; mais il y a parmi nous une association nombreuse et bien organisée de religionnaires fanatiques, qui ne voient nos progrès qu'avec une envie mortelle : ce sont là vos calomniateurs et les nôtres. Pendant que d'un côté ils s'efforcent d'avilir nos dogmes, de l'autre ils nous accusent de manquer de fidélité envers notre

Digitized by Google

patrie, en dénaturant ou en exagérant la nature et l'étendue des secours que nous recevons de nos frères dans la Foi ; et tandis qu'ils prodiguent des millions pour soudoyer leurs émissaires, et pour répandre leurs injures sous toutes les formes, ils affectent de voir de la trahison et une conspiration flagrante dans les liaisons pieuses que nous entretenons avec vous. Mais leur fureur est la marque la plus sûre des progrès que fait notre sainte Religion, et par conséquent elle doit servir d'un côté à stimuler votre charité, et de l'autre à nous faire redoubler de zèle.

« Mon diocèse comprend le Maryland et le district de Colombie. Je suis aussi chargé de l'administration du diocèse de Richmond, formé de l'état de la Virginie. Le Maryland contient 13,950 milles carrés, et 450,000 habitants, dont 102,294 sont esclaves ; le nombre des catholiques est de 70,000.

« Le district de Colombie comprend 100 milles carrés, et 40,000 habitants, dont 10,000 sont catholiques ; la Virginie a environ 70,000 milles carrés, et 1,220,000 habitants, dont 470,000 esclaves : le nombre des catholiques est de 9,000. Il y a dans mes deux diocèses 61 églises ou chapelles, dont 8 appartiennent au diocèse de Richmond ; les églises sont en général petites et d'une construction fort simple, quelques-unes mêmes ne sont qu'en bois. Douze congrégations ou paroisses environ n'ont point d'églises, et reçoivent seulement de temps en temps la visite du Prêtre le moins éloigné.

« Mon clergé se compose de 74 Prêtres employés soit aux missions, soit dans les établissements catholiques : parmi eux il en est plusieurs dont les paroisses ont de 20 à 150 milles d'étendue ; une vingtaine travaillent dans nos principales villes. Je ne parle pas des Ec-

Digitized by Google

clésiastiques qui appartiennent à des congrégations religieuses, et qui nous rendent aussi de très-grands services.

« Quoique beaucoup de familles catholiques émigrent vers les états du sud et de l'ouest, la Foi ne laisse pas de faire des progrès solides dans ce diocèse, le premier où les Missionnaires venus d'Europe aient exercé jadis leur zèle apostolique. Nos succès, comme je l'ai déjà dit, ont soulevé contre nous le fanatisme de plusieurs sectes; mais c'est parmi les Presbytériens surtout que se révèle la plus grande animosité. Il y a à Baltimore une classe d'hommes toujours disposés à recueillir avec avidité les calomnies les plus atroces contre les catholiques, et qui plus d'une fois déjà, par des pamphlets incendiaires, ont essayé d'enflammer les passions de la multitude, pour la porter à détruire quelques-uns de nos établissements religieux. Heureusement les grossières impostures dont ils se servent, commencent à être appréciées à leur juste valeur par tout ce qu'il y a de plus raisonnable parmi nos frères séparés; on peut dire même que cette rage aveugle devient pour plusieurs une occasion de salut, en leur inspirant le désir de voir et d'examiner par eux-mêmes. Il n'y a pas long-temps qu'un Juif de l'un de nos états du sud vint me trouver pour me faire quelques questions relatives aux dogmes qui sont l'objet de notre Foi; il me dit qu'il n'avait jamais lu de livre catholique, mais que le ton de violence et de malignité qui perçait dans les traités et brochures protestantes qu'il recevait tous les jours, avait fini par lui rendre suspecte une cause qui avait recours à des moyens de défense aussi odieux. Il avait supposé dès-lors qu'une religion attaquée avec tant d'acharnement, devait être soutenue aussi par des preuves que ses adversaires avaient mille raisons de tenir secrètes. Je lui ai procuré les livres nécessaires pour lui faire connaître à fond la doctrine ca-

Digitized by Google

tholique, et il m'a promis de les lire avec attention : puisse la sincérité de son cœur être récompensée par la connaissance de la vérité, et par les douces consolations qu'elle seule peut donner à l'homme ! C'est ainsi que les efforts de nos adversaires tournent, par une admirable disposition de la Providence, à leur propre désavantage.

« Il est vrai qu'autour de nous les esprits ne seront jamais mieux disposés peut-être à recevoir des impressions favorables à la vraie Religion. Ce que j'ai eu occasion de remarquer dans la visite du vaste territoire qui se trouve sous ma juridiction, m'a de plus en plus confirmé dans cette opinion : partout une louable curiosité de connaître les doctrines de la Religion catholique ; partout un bon nombre d'esprits droits qui renonceraient très-probablement à leurs préjugés, si nous avions un nombre de Prêtres suffisant pour nous occuper de leur conversion. Mais, avant de songer à ces pauvres âmes, il est un devoir plus pressant encore à remplir, c'est de procurer à la population catholique l'instruction religieuse et la facilité de fréquenter les sacrements. Or, il y a des congrégations entières et nombreuses qui me demandent à grands cris le pain de vie, et je n'ai personne pour le leur distribuer. Les conséquences de cet état de choses sont déplorables ; car, faute de moyens pour pratiquer les devoirs religieux, ces catholiques finissent par tomber dans la tiédeur, et leurs enfants, qui grandissent au milieu de compagnons protestants, ne distinguent malheureusement bientôt plus l'Eglise véritable des sectes éphémères qui l'entourent.

« Les esclaves de ces états présentent aussi une vaste et fertile moisson aux ouvriers apostoliques. Leurs âmes, rachetées par le même Sauveur, et destinées à la même immortalité bienheureuse, ne sont pas moins précieuses, aux yeux de Dieu, que celles de leurs maîtres ; et souvent, dans leur simplicité même, elles sont mieux préparées

Digitized by Google

pour recevoir et faire fructifier la grâce divine. J'ai fait des recherches particulières à ce sujet, et j'ai constamment trouvé que toutes les fois qu'un Prêtre avait donné à ces pauvres gens des soins assidus, son zèle avait été bientôt et richement récompensé par leur heureux changement de vie, et par leur édifiante régularité à fréquenter les sacrements. Dans nos villes, beaucoup de familles protestantes prennent de préférence des domestiques catholiques; dans la campagne, les planteurs protestants, qui ont dans leur voisinage de pieuses congrégations catholiques, voyant combien notre Religion a d'influence sur les esclaves, ont plus d'une fois cherché à faire instruire les leurs de nos salutaires croyances. Je ne crois pas qu'il y ait dans ce pays, sans excepter les Sauvages, aucune classe d'hommes au milieu de laquelle il fût possible d'opérer plus de fruit. Mais bien loin, je le répète, de pouvoir faire ce que je désirerais pour le salut des malheureux Nègres, je me vois dans l'impossibilité de satisfaire des milliers de Blancs qui, également privés des secours de la Religion, sentent plus vivement leur abandon spirituel.

« C'était l'opinion de mon vénérable prédécesseur, et c'est aussi la mienne, que le seul moyen d'obtenir un clergé proportionné à nos besoins et propre aux missions de ces contrées, est de fonder un établissement uniquement consacré à l'éducation de ceux qui se destinent au sacerdoce; car, nos colléges ne pouvant se soutenir que par le nombre des élèves, sont contraints de recevoir tous les enfants qui se présentent, catholiques ou protestants. Il résulte de là que, quand même il s'en trouverait dans le nombre qui eussent quelque penchant pour l'état ecclésiastique, leur liaison et leurs relations indispensables avec des jeunes gens qui ont des vues opposées aux leurs, exposeraient nécessairement leur vocation.

Digitized by Google

« Afin d'obvier à ces graves inconvénients, on a commencé, il y a quelques années, à bâtir un petit séminaire à quelques milles de Baltimore ; le dessus est couvert, et le premier étage est presque terminé. Nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir pour achever ce collége purement ecclésiastique, et pour le mettre en activité ; mais le défaut de moyens pécuniaires nous a forcés de suspendre les travaux, et d'attendre que la Providence vînt à notre aide. Certes, ce n'est pas faute d'efforts de ma part que l'ouvrage reste incomplet : considérant cette pépinière d'élèves comme l'espérance de mon diocèse, j'ai plusieurs fois rassemblé les fidèles pour exciter leur charité ; je suis même allé de porte en porte solliciter des secours. Malheureusement je n'ai de moi-même aucunes ressources. Serait-ce ma cathédrale qui m'en fournirait ? mais elle est grevée d'une dette considérable, d'ailleurs elle n'est même pas terminée ; les murs manquent encore des décorations et des ornements convenables à un pareil édifice.

« Quant à moi, grâces à Dieu, j'ai besoin de peu, et ce peu ne m'a jamais manqué : mes soucis, mes prières sont pour mon troupeau ; je ne cherche que l'honneur du sanctuaire ; je ne cherche qu'à sauver des âmes rachetées du sang de J. C., dont un jour il me demandera compte.

« Tel est, Messieurs, l'état de mon diocèse, dont on s'était peut-être, en France, formé une idée un peu différente : quoi qu'il en soit, je suis extrêmement reconnaissant de ce que vous avez bien voulu faire, soit pour mes prédécesseurs, soit pour moi ; veuillez en agréer de nouveau mes remercîments. Je prie le bon Dieu qu'il répande ses grâces les plus abondantes sur vous, Messieurs, sur tous les charitables membres de l'Association, et qu'il vous récompense au centuple dans cette vie et dans l'autre.

« Agréez, etc.

« † Samuel Eccleston, *archev. de Baltimore.* »

Digitized by Google

MISSIONS

DE L'OCÉANIE OCCIDENTALE.

MISSION DES ILES SANDWICH.

A la suite de la Lettre écrite par M. Alexis Bachelot, et insérée dans le Numéro LVIII des Annales, se trouvaient quelques détails sur plusieurs néophytes de la chrétienté de Sandwich. L'abondance des matières nous avait forcé à en retarder la publication, mais nous n'avions point l'intention de priver les Associés de l'Œuvre d'un fragment si plein d'intérêt.

M. Bachelot continue donc de la sorte la Lettre datée de la mission de St-Gabriel dans la Haute-Californie, où les Missionnaires avaient été déportés. On se souvient que cette relation était écrite à l'un des Prêtres de la congrégation de Picpus, à Paris, dont M. Bachelot est membre.

« J'ai maintenant à vous parler, mon cher confrère, de quelques-uns des néophytes que nous avions laissés dans les îles. Je commencerai par Andronique.

« C'est un homme d'environ quarante ans : son juge-

Digitized by Google

ment, sa mémoire et sa ferveur en firent bientôt l'oracle de tous nos chrétiens. Saisissant promptement mes explications, il les rendait aux autres beaucoup mieux que je n'aurais pu le faire moi-même. Il fut baptisé en 1829, et devint un catéchiste excellent. Il eut le malheur de faillir lorsque les chefs s'assemblèrent dans les premiers jours de janvier 1830, et de s'engager à suivre les ministres protestants : jamais cependant il ne communiqua avec eux; sa timidité lui avait arraché une promesse que son cœur désavouait en secret. La douleur qu'il conçut de sa faiblesse le jeta d'abord dans une sorte de désespoir; nous crûmes que son esprit était égaré : il errait dans les champs; il lui semblait toujours voir ceux qui devaient le traîner au temple des hérétiques, ou le presser d'y aller; les dimanches surtout, qui étaient les jours d'assemblée, il fuyait toute société. Quelques efforts que nous fissions pour relever son courage, la honte l'empêchait de se rapprocher de nous. Il se condamna à ne plus parler, afin de punir la faute qu'il avait commise par la bouche. Il garda en effet le silence un an ou plus, ne le rompant que pour donner des instructions à ceux qui l'en sollicitaient, et faire des prières dans sa case. Les persécuteurs savaient bien qu'il n'avait promis qu'à regret d'aller au prêche des ministres méthodistes; ils voulurent l'y forcer : Andronique refusa constamment. Deux fois il fut mis en prison; sa fermeté n'en fut pas ébranlée : il avait les fers aux pieds et aux mains; il les montrait avec joie : « C'est ainsi, disait-il, que notre Seigneur Jésus-Christ a voulu être lié; » et il encourageait les chrétiens qui étaient détenus avec lui. On avait fait défense de rien laisser passer de ce qui lui serait apporté : on voulait le contraindre à accepter sa nourriture des mains du chef chargé de sa garde; mais il la refusa constamment, et passa sans manger plusieurs jours, se

Digitized by Google

contentant de boire de l'eau d'un puits qui était dans la cour de la prison. Cette obstination d'Andronique fit du bruit : des Kumus (1) vinrent constater ce fait ; on jugea que son existence tenait du miracle, et ce fut pour plusieurs Kanacs un motif de louer la Religion qu'il professait. Craignant qu'il ne se laissât mourir de faim par désespoir, je trouvai moyen de le faire avertir qu'il devait manger ce qu'on lui offrait : je ne reçus point de réponse ; c'était le temps du silence qu'il s'était prescrit, et il persista dans son refus. Le bon Melchior seul paraissait convaincu qu'Andronique n'était pas fou, comme on le croyait alors, mais qu'il avait des motifs cachés que nous connaîtrions plus tard. Quelques gardes eurent pitié de lui ; ils lui procurèrent la facilité de sortir à l'approche de la nuit, mais toujours avec les fers aux pieds et aux mains. Il gagnait donc la maison d'une cathécumène qui est presque en face de la prison, y prenait son frugal repas, puis rentrait aussitôt dans son cachot. Comme les chefs n'avaient aucune connaissance de ces sorties, le bruit se répandit qu'il avait passé un mois sans manger. Dans la révolution du mois d'avril 1831, il profita de la préoccupation des esprits pour s'évader ; alors il vint me voir, et me rendit compte de sa conduite : « Si j'avais reçu, me dit-il, la nourriture qu'on m'offrait au nom du chef, j'aurais été de sa maison. Etant sien, il eût fait de moi ce qu'il eût voulu ; peut-être m'aurait-il fait abandonner ma foi. J'ai mieux aimé mourir que de m'exposer à ce danger. » Sa manière de raisonner n'était pas sans quelque fondement ; car les Kanacs sont censés appar-

(1) C'est le nom que l'on donne, dans les îles Sandwich, aux maîtres d'école protestants.

Digitized by Google

tenir à celui qui les nourrit, tant qu'il leur fournit des vivres. Quelque temps après, au mois de juillet 1831, il fut repris et condamné aux travaux auxquels plusieurs autres étaient déjà occupés. Andronique était, avec une femme nommée Esther, en sandwichois *Uheta*, le soutien et la consolation de tous les prisonniers : il se trouvait encore détenu quand nous fûmes transportés en Californie. Comme on disait que le vaisseau sur lequel nous fûmes contraints de nous embarquer ne partirait pas seul, Andronique fit quelques démarches pour avoir place sur le second navire, qui cependant ne mit pas à la voile. J'ajouterai qu'avant même d'être persécuté personnellement, voyant quels obstacles les chefs mettaient à l'exercice de la vraie Religion, notre néophyte avait déjà formé le projet de fuir dans quelque terre que ce fût ; il avait même pris service sur un bâtiment qui allait dans les îles de l'Océanie méridionale. En ayant été informé à temps, je le fis appeler, et le blâmai d'avoir conclu ce marché sans me demander conseil. « Le pays où nous sommes est mauvais, me dit-il ; on n'y peut servir Dieu comme il faut : dans tout autre, je le prierai librement. — Tu as raison, lui répliquai-je ; mais où tu vas il n'y a point de Prêtre. Si tu viens à offenser le Seigneur, qui t'accordera ton pardon dans le sacrement de Pénitence ? si tu meurs, qui te donnera la paix auparavant par le sacrement de l'Extrême-Onction ? — C'est vrai, répondit-il, je n'avais pas assez réfléchi ; j'ai été un *naau po* (un ignorant). Mais comment faire ? j'ai engagé ma parole, et l'étranger m'a donné de l'argent que j'ai distribué aux prisonniers. » Je lui promis de parler au capitaine ; celui-ci ne se montra pas difficile, nous lui rendîmes la somme qu'il avait avancée.

« Au reste, Andronique n'était pas le seul qui voulût quitter les îles ; quelques autres avaient eu le même désir.

Digitized by Google

et il n'était pas jusqu'aux femmes chrétiennes qui, pour le motif déjà exprimé, ne pensassent à s'expatrier. L'entrée sur les vaisseaux ne leur était pas aussi facile qu'aux hommes, dont on recherchait les services et le travail; cependant, si je ne m'y étais pas opposé, elles auraient trouvé les moyens de partir. Des étrangers s'étaient mis en tête d'aller coloniser une île fertile mais inhabitée de la mer du Sud; ils désiraient emmener quelques femmes: car dans ce siècle on croit pouvoir peupler un pays comme en Europe on peuple un haras. Je ne permis pas à nos néophytes d'entrer dans ce plan de colonisation, et tous, tant hommes que femmes, se rendirent à mes avis.

« C'était peu de jours après notre départ; et en janvier 1832, qu'Andronique pensait à s'échapper de sa prison pour venir nous rejoindre. Il ne put faire ses démarches si secrètement, que les autres chrétiens n'en fussent instruits. Tous, d'un commun accord, résolurent de s'y opposer. Ils s'adressèrent à Melchior, leur conseil en notre absence, lui représentant que la fuite d'Andronique ne pourrait être long-temps ignorée des chefs, que ceux-ci s'en vengeraient sur tous les chrétiens, peut-être s'en prendraient à Melchior, et le chasseraient lui-même: « Et alors, lui disaient-ils, que nous restera-t-il? Nous avons déjà perdu nos Prêtres; si vous partez, qui nous dirigera et nous soutiendra? à qui aurons-nous recours? » Ces réflexions produisirent leur effet. Plus tard, les prisonniers ayant été mis en liberté, Andronique revint à son premier dessein, et s'embarqua du consentement de ses compagnons, qui n'avaient plus les mêmes motifs pour le retenir.

« J'avais bien pensé que quelques-uns de nos insulaires pourraient venir nous rejoindre: aussi, dès mon arrivée en Californie, mon premier soin avait été

Digitized by Google

d'écrire aux Pères de ces missions pour leur recommander ceux de nos chrétiens que la Providence nous enverrait. Je n'aurais pas été fâché d'en avoir quelques-uns auprès de moi, soit pour les instruire plus à fond, soit pour ne pas perdre l'usage de leur langue, et pour achever quelques petites compositions qui n'étaient pas terminées. J'avais indiqué principalement aux Pères des missions voisines les différents points où je présumais que nos néophytes débarqueraient : les bons Pères m'avaient répondu qu'ils leur feraient accueil comme à des confesseurs de la Foi, qu'ils prendraient soin de les faire parvenir jusqu'à moi, c'est-à-dire qu'ils leur procureraient des chevaux et des guides de mission en mission. Andronique débarqua à Monterrey ; il passa quelque temps à la mission de San-Carlos, où M. Patrice Short résidait encore ; de là il se rendit à la mission de St-Gabriel, où je me trouvais pour le moment. Je récitais mon office sur le bord de la mer, lorsque je vis accourir un homme qui, pleurant de joie, me sauta au cou : c'était Andronique. J'admirai en lui ces démonstrations de tendresse, qui contrastaient avec l'insensibilité au moins apparente des Kanacs. Je n'avais point encore de logement bien fixe ; je le plaçai chez un Français qui était allé avec nous dans les îles Sandwich, y était resté quelque temps, ensuite avait passé en Californie. Je voyais Andronique souvent, mais pas autant qu'il eût été nécessaire : il fut témoin des vices malheureusement trop communs ici, et fut bien surpris de trouver, dans un peuple professant la vraie Religion, plus de désordres qu'il n'y en avait parmi les Sandwichois non encore chrétiens. Un autre jeune insulaire, que les mêmes motifs avaient conduit auprès de moi, ne fut pas moins étonné. Tous deux s'attendaient à rencontrer en Californie cette pureté de mœurs dans laquelle tout chrétien

Digitized by Google

doit vivre. Dès-lors ils ne songèrent plus qu'à s'en retourner, et ils partirent à la première occasion qui se présenta. Andronique, de retour à Sandwich, continua à édifier par sa conduite; il sembla même avoir oublié les scandales qu'il avait eus sous les yeux, et n'en parla point. Son compagnon, âgé d'environ quinze ans, n'eut pas autant de réserve : Melchior fut obligé de lui imposer silence. Cependant ce jeune homme n'a pas laissé de persévérer dans le bien ; mais qui sait l'impression que ses discours auront pu faire sur d'autres ?

« Esther, la pieuse émule d'Andronique, avait le rang de femme-chef. Depuis long-temps elle se faisait instruire par quelques chrétiens de sa dépendance, qu'elle avait toujours favorisés ; mais c'était secrètement, et elle ne communiquait avec nous que par eux. Dans les troubles politiques du mois d'avril 1831, elle fut dépouillée de ses terres, comme appartenant à la dynastie ancienne. Elle supporta sa disgrâce sans paraître en ressentir la moindre peine : « Maintenant, disait-elle, que je n'ai plus rien au monde, je suis toute pour Dieu. » Elle montra plus de zèle pour s'instruire. Elle savait lire, et je lui avais donné par écrit l'exposition de la doctrine chrétienne : on la surprit un jour comme elle l'étudiait. Il n'en fallut pas davantage pour la conduire devant le chef : celui-ci la somma de donner sa parole qu'elle irait désormais à l'assemblée des Protestants, la menaçant, si elle résistait, de lui faire partager les travaux auxquels étaient déjà condamnés plusieurs chrétiens. Cette peine, vu sa condition, devait la déshonorer aux yeux du monde ; cependant elle s'y soumit plutôt que d'abandonner la Foi. Elle fut donc envoyée aux travaux publics, avec deux femmes catéchumènes qui imitèrent sa fermeté. Elle y fut le soutien des condamnés : son humeur toujours gaie, quoique grave, adoucissait leurs fatigues. Elle sentait

Digitized by Google

plus que d'autres la nécessité de recevoir le Baptême, et de le recevoir promptement : elle avait donné assez de preuves, d'ailleurs, de ses bonnes dispositions. Elle s'échappa donc deux ou trois fois, à la faveur de la nuit, pour entendre nos instructions ; après quoi nous la baptisâmes. Je lui donnai le nom d'Esther : c'était peu de jours avant que nous fussions enlevés des îles Sandwich. Une des deux catéchumènes qui avaient partagé ses fers avait eu le malheur de se laisser intimider, et sa chute l'avait délivrée des travaux : elle se présenta aussi, et demanda avec larmes le Baptême. Nous ne lui trouvâmes pas une volonté assez ferme ; nous craignîmes que son repentir ne fût que momentané. L'autre fut admise ; mais soit tiédeur, soit négligence, soit impossibilité de venir, elle nous laissa partir sans avoir reçu le sacrement. J'ai su, depuis, que sa ferveur s'était ranimée et qu'on l'avait baptisée dans son lit à l'article de la mort.

« Je vous ai déjà parlé plusieurs fois de Siméon. Il n'a pas la même facilité qu'Andronique à saisir, retenir ou expliquer les vérités saintes ; c'est lui toutefois que les Kanacs et plusieurs chefs recherchent de préférence pour leur parler de la Religion. Il est surtout réclamé par les malades, quoiqu'il n'entende rien en médecine. Dans le temps que nos chrétiens étaient condamnés aux travaux, sur la fin de 1831, il fut poursuivi ; on voulait le prendre ; il se réfugia au milieu même de ses ennemis. Comme je lui reprochais ce qui me paraissait une imprudence, et que je l'engageais à s'enfuir loin de la ville dans quelques lieux écartés : « Non, me dit-il, il vaut mieux rester ici ; j'entends et je vois ce qui se passe, et je me tiens sur mes gardes ; si j'apprends qu'on veut me saisir dans une maison, je vais aussitôt dans une autre, de là dans une troisième, selon qu'il en est besoin : dans la campagne, au contraire, je n'aurais qu'un refuge ; on saurait

Digitized by Google

bientôt que j'y suis sans que j'en fusse informé ; on me surprendrait, parce que je ne pourrais pas me cacher à temps ; ici j'échapperai facilement aux recherches. » Il y échappa en effet. Un chef, gravement indisposé, le fit venir, sur la réputation qu'il avait de soulager les malades. Ce chef, et surtout sa femme, et toute sa maison, étaient disciples des ministres protestants. Siméon, à cette époque, n'était pas encore connu pour chrétien. En entrant, après les saluts ordinaires, il s'approcha du malade, qui lui demanda quelques remèdes à ses maux. « Je ne viens point, lui dit Siméon, pour soigner ton corps : je ne suis pas médecin ; Dieu est le plus savant de tous, c'est à lui à te guérir ; tu m'as appelé, je viens, mais c'est pour soigner ton âme et t'enseigner à la sauver. » Il s'éleva quelques murmures de surprise. « C'est un *Pelani* (1), » disait-on. Le néophyte ne se déconcerta point et continua son instruction, que le chef parut goûter : je ne me rappelle pas quel en fut le succès. Siméon eut à subir plusieurs interrogatoires relativement à sa foi. Comme il est beaucoup plus hardi qu'Andronique et d'un caractère gai, il mettait dans ses explications un sel qui les faisait écouter et quelquefois aussi les faisait craindre, surtout quand il voulait dévoiler les moyens dont les ministres se servent pour répandre l'erreur. Sa profession de charpentier, si estimée par les Kanacs, l'a quelquefois préservé de tout péril. Dans la persécution de 1831, la veuve de Poki, qui le protégeait, voulant le tirer des mains de ses ennemis, l'employa à couper du bois sur les montagnes : là il se trouvait hors de danger. Il n'a pas cessé depuis ce temps de travailler pour la Foi ; il a baptisé plusieurs personnes, soit enfants, soit adultes, en danger de mort. Il a une

(1) Nom sous lequel les insulaires désignent les catholiques.

Digitized by Google

adresse admirable pour s'introduire auprès des malades, et les baptiser. Je citerai encore un trait de ce fervent chrétien. Il avait été un des disciples d'Andronique, par les soins duquel il avait reçu le Baptême. Lorsque ce dernier eut le malheur de céder aux menaces des persécuteurs, Siméon alla le trouver : « Quoi ! lui dit-il, si tu es tombé, toi qui es mon père et le père de beaucoup d'autres, que feront donc tes enfants? Ecoute : c'est à toi de m'enseigner ; mais, puisque tu t'es trompé, c'est le fils qui dira à son père : Retourne à la vérité et laisse là le mensonge. » J'ai raconté plus haut la conversion d'Andronique.

« Alodie, l'une des femmes condamnées aux travaux sur la fin de juin 1330, allaitait un enfant qu'elle avait mis au jour depuis peu de temps. Avant d'aller aux travaux les femmes avaient beaucoup souffert du défaut de nourriture ; trois jours s'écoulèrent sans qu'il fût possible de rien leur faire passer. Melchior, qui travaillait dans le fort, les visitait quelquefois, mais presque toujours en présence des gardes ; il put cependant un jour leur remettre en secret un taro, racine de la forme et de la grosseur d'une betterave. C'était la manne du désert. Le taro fut laissé pour la pauvre Alodie, qui en avait un plus grand besoin à cause de son enfant. Plus tard, on fit parvenir à nos chrétiennes des vivres qu'elles avaient grand soin de cacher et de manger à la dérobée. A la suite de tant de mauvais traitements, Alodie contracta une maladie qui n'empêcha pas qu'elle ne fût traînée avec les autres au lieu où elles devaient tresser des nattes. Elle y arriva accablée de fatigues et de besoins, toujours allaitant son enfant. Les persécuteurs ne lui donnèrent pas moins sa tâche comme aux autres ; mais ses compagnes de captivité, qui voyaient bien l'impossibilité où elle était de faire son travail, le partagèrent entre elles

Digitized by Google

Lorsqu'il fallait passer d'un lieu à un autre, elles portaient Alodie sur leurs épaules. Après quelques mois, les tâches étant finies, les chrétiennes furent ramenées en prison; elles portaient toujours Alodie, qui ne pouvait pas se soutenir. Quelques-uns de nos néophytes, sachant qu'elles approchaient, allèrent à leur rencontre, et se chargèrent de leur fardeau. Lorsque toute la troupe fut arrivée au fort, on remit les prisonnières entre les mains du chef qui les traita bien; il était notre ami secret : mais Alodie baissait sensiblement, on voyait qu'elle allait mourir. J'en fus averti pendant la nuit, et je me transportai à la prison; les gens du chef me reçurent avec affection : la plupart d'entre eux se faisaient instruire, et le chef ne l'ignorait pas.

« Dès que j'eus pénétré dans la case de la malade, tout le monde sortit. Je la confessai : ayant ensuite appelé les chrétiens, je lui donnai l'Extrême-Onction; après quoi je fis rentrer les gens du chef, auxquels j'adressai une courte instruction que je terminai par des prières qu'ils récitèrent avec moi. Quelques jours après, le bon Dieu reçut l'âme de la bonne Alodie : une chrétienne se chargea de son enfant.

« Melchior me mande de Sandwich que ses finances baissent, que le travail lui manque, et conséquemment les moyens de vivre. Je lui ai envoyé par Léonard ce que M. Patrice et moi avions encore en numéraire, c'est-à-dire environ deux mille francs. Cette somme ne lui suffira que pour deux ans : vous en serez surpris sans doute; mais nous dépensions autant dans un an, M. Patrice et moi, quand nous étions à Sandwich, quoique nous vécussions fort pauvrement. Tout est fort cher dans cet archipel : on ne s'y sert, comme ici, que de la monnaie d'argent d'Espagne, dont la plus petite pièce vaut six sous de France. Ce qui se vend un sou dans

Digitized by Google

notre patrie, vaut deux sous à Sandwich. L'enclos de notre habitation produisait quelque chose, aujourd'hui il ne produit plus rien : il se trouve au pied d'un ancien volcan, sur un sol mêlé de cendres et d'une espèce de granit que le temps a recouvert d'un peu de terre très-légère.

« Melchior écrit encore que le jeune roi, sans caractère, sans génie, mais malheureusement livré à ses passions, a secoué le joug, par l'instigation des étrangers, depuis la mort de la vieille reine. Il a donné aux insulaires pleine et entière liberté : de là résulte la licence la plus effrénée ; de sorte que les étrangers eux-mêmes demandent maintenant qu'on y mette un frein.

« Cependant nos chrétiens, en général, se maintiennent dans le bien ; plusieurs sont morts de la mort des justes, et je ne doute pas qu'ils n'aient présenté au souverain Juge leur innocence baptismale ; j'ai la confiance que la plupart des autres la conservent encore. Quelques-uns se sont faits missionnaires : ils parcourent les îles, où ils ont beaucoup de disciples qui récitent les prières du matin et du soir, et la partie de l'exposition de la doctrine chrétienne marquée pour chaque jour de la semaine. Le chapelet se dit en famille, le jeudi et le dimanche.

« Tel est l'état actuel de la petite chrétienté de Sandwich : plaise au Seigneur nous donner les moyens d'en prendre bientôt soin de nouveau ! Priez avec nous pour qu'en attendant il daigne la protéger, la conserver et l'accroître : c'est le vœu que nous faisons tous les jours.

« Je suis, etc.

« A. Bachelot, *préfet-apost.* »

Digitized by Google

Lettre de M. Robert Walsh, prêtre de la Société de Picpus, à M. Jean-de-la-Croix Amat, de la même Société.

V. C. J. S.

« Mon cher Confrère,

« Vous êtes sans doute dans l'impatience de recevoir des nouvelles du Missionnaire qui le premier, depuis l'expulsion de M. Bachelot, a pu pénétrer aux îles Sandwich. Je vais donc en peu de mots vous rapporter tout ce que j'ai fait depuis quelque temps.

« Je partis de Valparaiso, le 21 août 1837, à bord du brick *la Garissilia*, monté par le commandant Seymour. J'arrivai le 30 septembre à Oahu, après un heureux voyage de trente-neuf jours. Au sortir du vaisseau, le commandant voulut bien me présenter au consul anglais. De là je me rendis chez Melchior et Léonard, que je trouvai occupés à faire une lecture spirituelle. Vous pouvez juger de leur surprise, de leur joie, de leurs transports à la vue d'un de leurs Frères Missionnaires attendu depuis si long-temps; aussi les moments nous parurent-ils courts, jusqu'à minuit, pour nous entretenir de tout ce qui concernait la mission. Le lendemain, le consul anglais me présenta à Kinau, qui est comme la reine de ces îles (1). Elle me donna, quoique avec peine, la permission de demeurer; mais elle se repentit bientôt de sa détermination : car, quelques jours après, je fus sommé de com-

(1) Kinau est la sœur du roi.

Digitized by Google

paraître devant l'assemblée des chefs. Je m'y rendis avec le consul anglais : après bien des questions sur mon pays, ma profession et mes projets, permission me fut enfin accordée de séjourner dans l'île, mais cette fois jusqu'à l'arrivée de lord Russel seulement. Ce lord commandait *l'Actéon*, corvette de guerre anglaise que l'on attendait de jour en jour. Cependant on gourmanda fortement le capitaine Seymour de m'avoir mis à terre sans avoir obtenu une autorisation préalable. Les choses en restèrent là jusqu'au 7 octobre ; mais ce jour-là, dès les huit heures du matin, et malgré la première détermination solennelle dont je viens de parler, un officier de la reine vint m'enjoindre de quitter les îles. Le soir, Kunaoe me réitéra cette signification. Cependant, comme ils n'étaient ni l'un ni l'autre porteurs d'ordres ostensibles, je refusai de reconnaître la validité de leurs sommations, jusqu'à ce qu'elles me fussent intimées par écrit. Sur ces entrefaites, et par une disposition toute paternelle de la Providence, la corvette de guerre française *la Bonite* vint jeter l'ancre à la vue de Oahu. A peine eus-je connaissance de son arrivée, que je m'empressai de faire une visite au commandant, et de réclamer son appui auprès du roi de Sandwich. M. Vaillant (c'était le nom de ce commandant), ayant entendu l'exposé que je lui fis de ma situation et de l'état de la chrétienté de ces îles, me promit de faire en ma faveur tout ce qui dépendrait de lui. Il plaida notre cause auprès du roi lorsque celui-ci, suivi des chefs, se rendit à bord de *la Bonite* ; et le résultat de cet entretien fut la permission de rester ici aussi long-temps qu'il me plairait, pourvu toutefois que je ne me mêlasse pas d'instruire le peuple de ma Religion. Je profitai également de l'arrivée de *l'Actéon*, corvette de guerre anglaise, qui aborda la veille du départ de *la Bonite*, pour m'aider de la protection de lord Edouard

Digitized by Google

Russel, qui venait demander justice de diverses insultes faites aux sujets de S. M. Britannique.

« Si j'ai eu tant de peine à me fixer à Oahu, ne croyez pas cependant que tout le monde m'y soit contraire; j'ai bien des amis parmi les naturels; tous les étrangers, si l'on excepte les Méthodistes et deux ou trois autres personnes, me sont favorables. La conduite de M. Vaillant et celle de tout son équipage ont détruit bien des préjugés que les hérétiques avaient fait naître contre la nation française; et, malgré toutes leurs déclamations, je n'ai pas laissé de baptiser deux enfants et trois adultes. Plusieurs autres se préparent à recevoir le sacrement de la régénération. Comme ils ne peuvent se rendre chez Melchior, de crainte de nous attirer de nouveaux ordres de départ, ils vont auprès de quelques-uns de leurs compatriotes, cherchant à se faire instruire des principes de la Religion catholique.

« La persécution continue toujours. Deux de nos néophytes sont dans les fers depuis dix mois; mais ils ne craignent pas de dire hardiment à ceux qui les maltraitent, que s'ils peuvent contraindre leur corps, ils n'ont aucun pouvoir sur leur âme. Leur constance paraît avoir fatigué l'acharnement même des persécuteurs. Qui pourrait s'empêcher de voir, dans une fermeté si admirable, une protection de Dieu toute spéciale sur notre pauvre mission? La Foi se maintient et se développe au milieu des contradictions et des épreuves.

« J'avais l'intention de vous écrire plus au long, mon cher ami; mais le navire qui doit emporter ma lettre va partir : il ne me reste que le temps de vous assurer des sentiments avec lesquels je suis toujours, etc.

« A. Robert Walsh, *miss. apost.* »

Digitized by Google

L'article suivant, extrait d'un journal ordinairement bien informé, complétera tout ce que nous savons jusqu'à ce jour sur l'état de la chrétienté de Sandwich.

« Une frégate française, commandée par M. le capitaine de vaisseau Dupetit-Thouars, qui avait fait voile le 4 juin 1837 du port de Callao pour les îles Sandwich, a mouillé le 10 sur la rade d'Honorourou. Le Missionnaire français M. Bachelot, précédemment expulsé de ces îles, y était revenu depuis deux mois sur la goëlette anglaise *la Clémentine*, en compagnie de M. Short, autre missionnaire anglais, comme lui exilé; et après quelque séjour à terre, ils avaient été de nouveau forcés de se rembarquer. L'arrivée de la frégate française fit changer les dispositions prises à leur égard. Plus heureux que le commandant de *la Clémentine*, dont la conduite néanmoins avait été aussi courageuse que désintéressée, M. Dupetit-Thouars obtint pour les deux respectables Ecclésiastiques l'autorisation de séjourner à terre, jusqu'à ce qu'ils pussent profiter d'une occasion pour se rendre dans le pays où ils voudraient se fixer. Une fois certain que les Missionnaires catholiques ne seraient plus inquiétés, M. Dupetit-Thouars appareilla pour le Kamtschatka. »

Digitized by Google

MISSION DE CONSTANTINOPLE.

Lettre de M. Leleu, missionnaire lazariste, à M. Etienne, procureur-général de la Congrégation de St-Lazare.

Constantinople, le 14 juin 1837.

« Monsieur et très-cher Confrère,

« Il est temps que je vous entretienne de l'exécution du projet dont je vous avais déjà fait part; il s'agissait, comme vous le savez, de construire une maison à Bibek sur le canal, et d'y bâtir une petite église. Depuis longtemps les nombreux catholiques qui habitent ce bourg étaient entièrement privés des secours de la Religion, et il nous manquait aussi un local propre à recevoir les élèves de notre collége de Constantinople en temps de peste. Notre bâtisse sera terminée dans quinze jours, et il ne restera ensuite que les décorations de l'église à achever. Cette entreprise a rencontré bien des difficultés, car on ne fait rien ici qu'à grand'peine. Déjà, l'année dernière, les Grecs et les Arméniens hérétiques avaient fait beaucoup de bruit à ce sujet: « On construit une église, disaient-ils, sans un firman du grand-seigneur; » et avec ces seuls mots ils avaient comme ameuté tous les Turcs des environs. Un jour que j'arrivais en bateau, une réu-

Digitized by Google

nion de bateliers causaient ensemble avec assez de vivacité; s'imaginant que je n'entendais pas le turc, ma présence n'interrompit point leur conversation : « Il faut tout simplement, disaient-ils, aller piller cette église, et étouffer tous les catholiques avec leurs Prêtres. » Notre dessein était donc un peu hasardeux ; il l'était d'autant plus encore que Sa Hautesse a un kiosque à Bibek, où elle vient régulièrement toutes les semaines : elle pouvait ne point approuver notre entreprise ; cependant nous nous déterminâmes à aller en avant. Le *meymar* ou inspecteur des bâtiments étant venu, six cents piastres le firent d'abord consentir à fermer les yeux. Restait la visite du grand-seigneur, que l'on attendait d'un instant à l'autre. Nos amis, les anciens surtout, qui ne croient pas encore au changement opéré dans les idées turques, étaient grandement alarmés : « On fera raser votre bâtiment ; c'est une imprudence sans égale ; on peut vous couper la tête : » voilà ce qui retentissait sans cesse à nos oreilles. Nous entendîmes tranquillement, en nous confiant en la Providence. Enfin le moment critique arriva, le grand-seigneur vint ; il envoya un de ses officiers demander où était l'entrepreneur. Le frère Laurent qui conduisait les travaux, ne sachant pas bien le turc, voulut mettre en avant un des ouvriers ; celui-ci trembla, les instruments tombèrent des mains à tous. Enfin le bon Frère paya de sa personne : « C'est moi, dit-il. — Que faites-vous là ? — Un collége français. — Pour qui ? — Pour les Papas français. — De quelle église ou de quel couvent? — De St-Benoît. » Tout finit ainsi. Le grand-seigneur ne parut pas mécontent ; et depuis ce moment personne ne nous a plus dit le mot. Aussi avons-nous commandé une petite cloche, dont nous nous servirons d'abord pour le collége, ensuite pour l'église. Il faut oser, pour constater ce qu'on a gagné dans ce pays.

Digitized by Google

Notre exemple, j'espère, encouragera les autres : à la fin on bâtira des églises, et l'on sonnera les cloches comme à Rome.

« Toutes les difficultés dont je viens de vous entretenir m'amènent naturellement à vous tracer le tableau de notre position actuelle. Le genre de missions que nous faisons ne ressemble, il faut en convenir, à aucun autre. Ici point d'entreprises vastes, point d'événements saillants, point de conversions extraordinaires ; nous touchons à la civilisation de trop près ; et lorsque nous songeons aux travaux de nos confrères en Chine et en Amérique, c'est à peine si nous osons parler des nôtres. Il faut même réfléchir un peu, quand on se sent un cœur de Missionnaire, pour ne pas regretter de n'avoir eu que le Levant en partage ; cependant, en y pensant bien, on trouve encore à se consoler.

« Sans doute, ceux qui s'occupent à donner de nouveaux enfants à l'Eglise lui sont fort utiles, et doivent lui être agréables ; mais ceux qui cherchent à lui ramener des fils égarés qu'elle n'a pas cessé d'aimer malgré leurs égarements, lui seraient-ils moins chers ? Pour empêcher l'erreur de prescrire dans des contrées qui étaient autrefois toutes catholiques, elle a besoin de témoins qui ne cessent de réclamer ; et soyez convaincu que la conservation de ce qui reste de fidèles dans le Levant est due aux Missionnaires latins.

« Les difficultés ne paraissent pas, au premier coup d'œil, aussi grandes que dans d'autres missions, ni les périls qu'on y court aussi continuels ; cependant on en rencontre de plus d'un genre Nous avons ici à combattre tous les erreurs avec tous les vices : l'infidélité dans les Turcs, l'hérésie dans les Arméniens, et les vieilles sectes de Nestorius, de Macédonius et d'Eutychès ; le schisme dans les Grecs, l'indifférence dans une grande partie des

Digitized by Google

Francs, l'incrédulité dans plusieurs. Jugez de ce que doi être l'éducation d'un Missionnaire, de ce qu'il lui faut de connaissances pour soutenir l'honneur de la Religion dans toutes les circonstances où il peut se trouver. Ajoutez qu'il est comme indispensable pour lui de savoir quatre langues : le turc, le grec, l'italien et le français. Dans les autres missions une suffit presque toujours ; on peut même, sans inconvénient grave, n'en avoir qu'une connaissance médiocre ; on ne fait, pour l'ordinaire, que catéchiser, confesser ou exhorter simplement. Ici nous avons à traiter avec des hommes qui possèdent souvent fort bien leur langue, et qui vous méprisent si vous la parlez mal. Ici il faut porter une certaine élégance de langage jusque dans la chaire, sous peine de n'être pas écouté. Quelquefois les Papas grecs viennent entendre nos instructions, quand elles se font en grec ; les Arméniens, quand nous prêchons en turc ; et les Italiens, quand nous prêchons en italien. Je ne vous parle pas de la difficulté qu'on éprouve, quand on n'est plus bien jeune, à faire une étude très-approfondie de langues aussi difficiles que le sont le grec et le turc. On admire, et à juste titre, le courage de S. Ignace qui, à l'âge de plus de trente ans, se mit à étudier le latin ; mais je vous assure qu'en arrivant à Constantinople, nous recommençons véritablement tout à neuf : de telle sorte que si la grâce de la vocation n'était en aide, on se découragerait bientôt.

« Je vous disais encore que nous avons tous les vices à combattre, depuis la dépravation des Turcs jusqu'au raffinement d'escroquerie des Juifs ; car tous ces vices se communiquent plus ou moins aux chrétiens. Enfin, il y a dans ce pays un droit et des maximes particulières aux différentes nations qui y résident. Si vous confessez des Alépins, il faut savoir les usages de ce peuple ; si vous confessez des Arméniens, également ; si vous con-

Digitized by Google

fessez des Grecs des îles, ce sont encore d'autres usages. Je ne vous dis rien de la défiance qu'inspire toujours plus ou moins un Prêtre franc à tout ce qui n'est pas franc; ce n'est qu'après de longues années de séjour qu'il peut parvenir à la détruire. Je vous ai parlé des obstacles; voici maintenant les dangers.

« Sans doute que, pour un Missionnaire, exposer sa vie est peu de chose; mais quand le péril ne présente rien de brillant, ne demande pas un courage héroïque, n'inspire pas un intérêt extraordinaire, c'est bien une espèce de martyre, mais un martyre qu'on s'est accoutumé à éviter, et qu'on ne voit venir qu'avec un certain regret. Un Missionnaire expose chaque jour sa vie à Constantinople, au moins la moitié de l'année. Le négociant aussi, dira-t-on; mais le négociant s'enveloppe de précautions; il éloigne de lui la classe indigente, qui est toujours la plus compromise. Le Missionnaire négligera-t-il de visiter cette classe, de lui porter des consolations et des secours dans les jours où elle en a le plus besoin? N'allez pas croire, d'ailleurs, qu'on s'habitue au fléau de la peste et qu'on finisse par n'y plus penser. Je remarque au contraire que les Francs, d'abord passablement braves en arrivant ici, ne conservent pas long-temps leur courage. La peste est une chose qui ne se voit pas, on la brave facilement tant qu'on n'a pas été témoin de ses ravages; mais lorsqu'on a habité pendant quelque temps ce pays, quand on a vu enlever à ses côtés ses amis et ses proches, quand on sait comment il faut mourir, abandonné de tout le monde, et recevoir à la hâte les derniers sacrements, l'imagination se frappe enfin, et il est bien difficile de se défendre absolument de toute impression de crainte, tant pour soi que pour ceux avec qui l'on habite. Si la peste venait à se déclarer au milieu de nous, il faudrait une dépense énorme pour purifier une vaste

Digitized by Google

maison comme la nôtre ; nos livres et nos linges seraient à moitié perdus. Je ne vous parle pas des conséquences de la peste, on peut dire qu'elle entrave tout : voilà près de dix mois que nos deux colléges sont fermés. Je suis vraiment à me demander quelquefois comment, avec un si terrible fléau, Constantinople n'est pas entièrement désert ; bien plus, comment il peut se faire qu'on remarque à peine quelque vide dans sa nombreuse population ? En ce qui regarde les Turcs, la chose se comprend ; car pour eux la peste est une maladie comme une autre, ou plutôt une maladie sacrée : la fuir serait un crime, une résistance à la volonté de Dieu. Aussi est-ce par rapport à ce fléau surtout que leur fatalisme ne reste pas un dogme spéculatif, mais qu'il se manifeste dans toute leur conduite. « S'il est écrit sur mon front que je dois mourir, disent-ils, pourquoi fuirais-je ? Dieu ne sait-il pas ce qui me convient, mieux que je ne le sais moi-même ?..... » Toutefois, depuis quelque temps, les riches prennent des précautions ; mais ce n'est qu'en abjurant les principes de la religion de Mahomet, ce n'est qu'en s'attirant de la part des pauvres des censures fort amères et des épithètes outrageantes : aussi faut-il voir comme le peuple hausse les épaules de l'aveuglement des chrétiens qui essaient de se garantir de la contagion. Il arrive même que, dans les rues, des enfants et des femmes viennent nous toucher exprès, en criant par dérision : « Il est compromis. » Dans la plupart des villages du Bosphore on a établi des espèces de guérites destinées à parfumer les gens qui arrivent, en faisant brûler des herbes odoriférantes au-dessous. Dernièrement je voyais un Turc d'Anatolie, qu'on voulait soumettre à cette opération : il s'y refusa d'abord ; on insista : « Tu ne sais donc pas, disait-il, que je suis musulman ? Est-ce que tu aurais l'impudence de me prendre pour un chien de

Digitized by Google

chrétien ? — N'importe, lui disait-on, la règle est générale ; il faut en passer par-là. » Dans sa colère il arrache son turban, le foule à deux pieds, écumant de rage et criant comme un furieux : « C'est fini, nous sommes infidèles, nous sommes infidèles ! » Ceux qui habitent toute l'année Constantinople sont moins fanatiques, parce qu'ils sont accoutumés à voir les grands faire peu de cas aujourd'hui des préceptes de l'Islamisme ; mais ceux qui n'y viennent qu'en passant, soumis à l'influence des ulémas, des imans et autres gens des mosquées, murmurent sourdement. Si une révolution venait à éclater, la réaction serait affreuse. Je conçois, pour en revenir à ma première pensée, que les Turcs, avec leur fatalisme, demeurent à Constantinople ; c'est d'ailleurs le siége de leur empire : c'est, comme ils le disent, la ville de leurs délices. Les Grecs aussi sont chez eux ; mais les Francs et les Arméniens ont une autre patrie : que font-ils dans ce pays empesté, où l'on ne vit qu'à moitié, où il y a presque toujours ou la peste ou des bruits de peste ? Or, dans ces deux cas ce n'est vraiment pas vivre. Le salut, l'adieu, la conversation, toujours la peste : si l'on fait un pas dans la rue, il faut avoir une canne à la main pour ne se laisser approcher de personne, regarder continuellement autour de soi si la peste ne va pas vous saisir. Si vous retournez à la maison, il faut ou se dépouiller entièrement, ou s'enfumer pendant cinq minutes, depuis les pieds jusqu'à la tête. Si vous faites une visite, gardez-vous de rien toucher : vous trouveriez une bourse pleine d'or dans la rue, qu'à peine vous oseriez la ramasser. Recevez-vous une lettre, commencez par la prendre avec des pinces, de la main même de votre meilleur ami ; ne la lisez ensuite qu'après l'avoir bien parfumée. Ce n'est là que la millième partie des précautions auxquelles il faut s'assu-

Digitized by Google

jettir. Quand vous mangez dans certaines maisons étrangères, on n'ose pas vous offrir de serviette ; on relève la nappe à votre place. Malgré tous ces soins, le fléau atteint pourtant sa victime. « Lorsqu'il ne trouve pas la porte ouverte, il passe par la fenêtre ou par la cheminée même, » disent les Grecs ; car ce peuple n'a pas perdu l'habitude de tout personnifier. Pour lui la peste n'est pas une maladie, c'est une femme vêtue de noir qui se promène la nuit dans les ténèbres, qui se glisse furtivement dans une maison, et ne s'en va qu'après avoir exercé d'affreux ravages. On fait venir un Prêtre pour bénir la maison compromise ; il jette tout autour de l'eau bénite, mais se garde bien de trop purifier, car alors la femme aux vêtements noirs deviendrait furieuse. Chez les Francs, au contraire, on lave, on purifie, avec une attention minutieuse, jusqu'aux plus petits objets. L'eau froide est le moyen le plus efficace pour détruire les miasmes pestilentiels : il faut donc que tout passe par l'eau. On est obligé d'employer pour cela des mains étrangères, qui se font payer bien cher, et souvent encore volent la moitié des effets qu'on leur confie. Pendant ce temps il est nécessaire de s'établir dans une autre maison, pour quarante jours au moins. Les pauvres se construisent de petites cabanes en planches sur les hauteurs qui dominent la ville : quelquefois, quand la saison est un peu avancée, il en meurt de faim et de froid. Constantinople cependant possède des hôpitaux de pestiférés ; mais beaucoup de familles ne veulent pas aller dans ces hôpitaux, où les malades n'ont d'autres soins que ceux de personnes salariées, et encore de quelles personnes ! Néanmoins, dans l'hôpital franc, il y a un Aumônier, excellent prêtre, mais obligé de partager ses soins entre trop de monde. Un jeune Arménien, qui avait été admis dans cet établissement, me disait, il y a peu de temps, que lorsqu'on le crut perdu, le Prêtre vint l'exhor-

Digitized by Google

ter à se résigner chrétiennement à la mort : « Il n'y a donc plus d'espoir, lui dit le malade. — Non, vous n'avez guère que quatre ou cinq heures à vivre. » Il se confesse, on lui administre l'Extrême-Onction, et aussitôt on ferme la porte sur lui. Le pauvre jeune homme se met la couverture sur la tête, afin de ne pas voir arriver la mort. Une heure après, étonné de vivre encore, il ouvre les yeux, il regarde, il ne pouvait s'expliquer comment il ne voyait rien venir. Enfin, au bout de quelques heures, les ensevelisseurs se présentent, et se mettent en devoir de l'enlever: « Que me voulez-vous ? » leur dit-il. Ils le laissèrent donc, et il guérit, contre toute espérance. Il attribue sa guérison à la médaille miraculeuse que je lui avais donnée. S'il n'y a pas eu un miracle à son égard, au moins le courage que lui a inspiré sa grande confiance en la Ste. Vierge a beaucoup contribué à le sauver. Vous ne sauriez croire, en effet, combien la peur prédispose à cette maladie ; les exemples en ce genre sont nombreux et véritablement effrayants. On pousse, dit-on, le grand-seigneur à établir des quarantaines ; mais, en outre de l'énormité de la dépense, la mesure serait probablement inefficace. Il y a ici un foyer permanent de contagion : pour désinfecter le pays il faudrait y faire passer le feu ; car les germes de la peste se conservent trente ans et plus. Nous en avons eu une preuve bien frappante. Dans un coin de notre bibliothèque se trouvait une vieille malle renfermant des livres oubliés depuis fort long-temps ; nous voulûmes savoir ce qu'elle contenait. Un domestique est appelé pour l'ouvrir ; le soir même cet homme avait des symptômes de peste. Nous ne nous doutions pas qu'il ne l'eût prise en touchant ces livres ; mais une autre personne les ayant remués de nouveau, prit également la peste. Or, il faut vous dire qu'il y a dans cette ville un marché nommé *Bit Sazare*, c'est-à-dire marché aux peaux : ce

Digitized by Google

marché est exploité par les Juifs ; on y vend habituellement les effets qui ont servi aux pestiférés : cela ne suffit-il pas pour conserver le fléau dans le pays ? Je ne parle pas d'autres causes non moins efficaces, je veux dire les désordres poussés ici aux derniers excès, et qui crient vengeance devant Dieu. La peste est en permanence à cause de l'immoralité du peuple, comme les incendies se renouvellent pour punir les injustices. On trouve encore à Constantinople une certaine classe d'hommes qu'on appelle *Tching anes*, laquelle n'appartient à aucun peuple, à aucune croyance, n'a d'humain que la forme extérieure, et d'ailleurs est sujette aux vices les plus hideux : espèce de tribu nomade, elle ne campe jamais au même endroit ; elle emporte ses tentes avec elle, comme les Arabes du désert ; du reste, à peine couverte de quelques haillons, elle présente sans cesse l'image de la plus affreuse détresse : ces malheureux sont, en général, forgerons ou chaudronniers : quand on leur demande pourquoi leur misère est si constante et si grande, ils répondent aux chrétiens que c'est pour avoir forgé les clous qui ont servi à crucifier Jésus-Christ. Ceux d'entre eux qui se trouvent à l'entrée de la ville autour des remparts, habitent des étables plutôt que des maisons. Comment la peste ne régnerait-elle pas au milieu de tant d'indigence et d'ordure ? aussi a-t-elle fait parmi eux, cette année, d'affreux ravages. Il est vrai qu'elle en a fait partout : elle a détruit près de la moitié de l'armée, et moissonné plus de cent mille Turcs ; quant aux Rajas (1), le nombre en est inconnu. Tous les cimetières sont comme labourés, tant les fosses sont jointes les unes aux autres : il y a des quartiers

(1) Nom que les Turcs donnent aux chrétiens qui sont sujets du grand-seigneur.

Digitized by Google

tout entiers inhabités pour le moment ; mais avant six semaines ils le seront comme auparavant, et l'année prochaine la peste aura de nouvelles victimes à frapper. La misère est si grande dans les provinces, les vexations y sont si criantes, que les pauvres paysans viennent respirer un peu ici. De cette sorte, les rangs ne sont jamais vides ; mais les provinces de l'empire se dépeuplent continuellement, pour alimenter la population de la capitale.

« Il faut que je vous dise quelques mots maintenant de nos deux établissements de Péra et de Galata ; car c'est sur eux surtout que se fondent nos espérances, c'est de ce côté que se dirigent nos efforts : nous nous apercevons déjà du bien que nous pourrons faire par leur moyen. La seule manière de régénérer le pays, c'est de bien élever la génération naissante. Sans doute, la peste met de grandes entraves à nos efforts ; mais nous espérons vaincre par la constance. Déjà nous avons formé quelques jeunes gens qui, rentrés dans le monde, réussissent et se conduisent fort bien. Notre cours de physique, qui a lieu deux fois par semaine, est assez fréquenté ; il pourra nous donner occasion d'en créer encore plusieurs autres, de littérature, par exemple, de philosophie et d'histoire. S. François de Sales avait établi une académie à Annecy, pour remédier à l'oisiveté. Celle que nous établirons aura pour but de remédier à l'oisiveté et à l'ignorance. On peut détruire bien des erreurs, redresser bien des idées fausses, dans des cours de ce genre. Avec l'ignorance, une autre plaie, c'est la profusion des mauvais livres : on trouve ici tout ce que les presses françaises ont produit de plus cynique et de plus impie ; aussi plusieurs familles arméniennes sont-elles persuadées qu'apprendre le français et conserver la foi et les mœurs, sont deux choses incompatibles. Vous comprenez la nécessité urgente de combattre, par de bons livres, tout le mal que font les

Digitized by Google

mauvais. Vous savez que notre bibliothèque compte près de trois mille volumes : nous les prêtons à nos amis, et surtout à nos anciens élèves, qui finiront ainsi par acquérir une grande supériorité. Nous nous mettons en mesure de monter une imprimerie ; déjà la presse et les caractères francs sont en partie achetés, et les caractères arméniens commandés ; bientôt ceux-ci seront envoyés. Alors il ne nous manquera plus que des caractères grecs, qu'il est facile de se procurer à Constantinople. Nous imprimerons donc dans toutes les langues usitées dans cette capitale de l'Orient. Un fort bel atelier de reliure, dirigé par l'un de nos Frères avec l'aide de deux ouvriers, complète notre établissement. Nous pourrons répandre désormais à profusion les bons ouvrages, et les livres de piété surtout. Nous jetterons même de temps en temps dans le public quelques petites brochures de controverse contre les Arméniens hérétiques ; car il en est beaucoup qui n'ont besoin que d'être éclairés pour revenir à l'unité de la Foi. J'espère que nos philosophes modernes ne nous reprocheront pas de travailler à étouffer les lumières.

« Puisque vous voulez bien prendre intérêt aux moindres détails qui nous concernent, j'ajouterai encore que notre respectable confrère M. Daviers, supérieur de la mission de Smyrne, a été appelé par Mgr. le Vicaire apostolique latin à exercer cette année son zèle à Constantinople. Il a prêché avec grand succès le carême dans l'église de la Trinité; il y a ensuite donné une retraite en grec et une autre en français, établi le mois de Marie et même l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Nous sommes trop redevables à cette Œuvre admirable, pour ne pas travailler de tous nos moyens à la répandre. M. Elluin a prêché en même temps le carême en grec dans l'église de St-Georges, et M. Cégala en a fait autant dans notre église de St-Benoît, où nous continuons de prêcher successivement

Digitized by Google

chaque dimanche en français, en italien, en grec et en turc. Nous travaillons, d'un autre côté, à des conversions de toute espèce. Nous avons à instruire, en ce moment, des idolâtres, des infidèles, des Protestants, des Arméniens et des Grecs hérétiques : je n'exagère pas. Nous venons de baptiser trois nègres, dont l'histoire est assez intéressante pour que je vous en entretienne un instant. Un seigneur russe ayant eu fantaisie d'avoir des nègres à son service, apparemment comme objet de luxe, chargea un comte illyrien de faire le voyage d'Alexandrie et de lui en acheter trois des mieux faits qu'il pourrait trouver. Le comte s'acquitta de sa commission, et revint par Constantinople. Des circonstances particulières l'ayant obligé de s'arrêter quelques mois dans cette ville, nous fîmes sa connaissance. Il nous parla de ses jeunes nègres, de leurs progrès dans la langue italienne, de leur bonne mine, de leur docilité, de la douceur de leur caractère, mais nullement du salut de leurs âmes. Hélas! on n'est que trop habitué à les traiter comme s'ils n'en avaient pas! Nous lui demandâmes s'il s'était occupé de les instruire et de leur faire donner le Baptême; il nous répondit ingénument qu'il n'y avait même pas pensé : « d'ailleurs, ajoutait-il, l'un étant circoncis appartient à la religion de Mahomet, et ce serait chose dangereuse de le baptiser ici. » Les deux autres devaient être idolâtres. Nous lui proposâmes de nous les confier tous pour quelques mois, avec engagement de les lui rendre quand ils seraient instruits de la doctrine catholique : il y consentit. Nous commençâmes par les interroger sur ce qu'ils croyaient. Ils avaient été enlevés trop jeunes de leur pays pour avoir des idées arrêtées sur la religion. L'aîné, âgé d'environ quinze ans, savait à peu près ce que les Turcs connaissent ordinairement de l'Alcoran, c'est-à-dire un amas d'anecdotes incohérentes et absurdes. Les deux autres, qui paraissent avoir de treize à quatorze ans,

Digitized by Google

et qui n'étaient pas circoncis, n'avaient pour toute religion qu'une crainte puérile du démon, et ils l'invoquaient, pour fléchir, disaient-ils, sa colère. Nous n'eûmes pas beaucoup de peine à leur persuader d'abandonner ces pratiques insensées. En assez peu de temps ils eurent appris les articles principaux du Catéchisme, et commencèrent à soupirer après le Baptême : on le leur différa cependant pour les éprouver et les habituer un peu à la sainteté de la vie chrétienne, à prier, à modérer leur petite colère, à être laborieux et soumis. Chaque jour ils répétaient : « Quand est-ce donc qu'on nous versera l'eau sur la tête? » Ils étaient si heureux, qu'ils ne savaient comment exprimer leur bonheur. Un jour le plus jeune d'entre eux contemplait attentivement le soleil ; il paraissait s'entretenir avec lui. « Que faites-vous donc, lui dit-on? — Je charge le soleil d'une commission. — Que lui dites-vous? — Beau soleil, on dit que tu vas dans tous les lieux du monde : sans doute que tu verras ma mère ; eh bien ! dis-lui qu'elle ne me pleure pas, que je suis bien heureux, que je vis avec des blancs qui ont bien soin de moi, qu'ils ne me battent pas, et qu'ils m'ont appris à connaître la religion du grand Allah (Dieu). » Le jour de leur baptême mit le comble à leurs vœux ; ils allaient baiser la main à tout le monde, et criaient : « Moi, je m'appelle Paul; moi, je m'appelle Vincent; moi, je m'appelle Félix. » Rien de plus touchant que les sentiments qu'ils exprimaient; il y avait dans tout leur être une ingénuité et un air de joie qui faisaient verser des larmes d'attendrissement. Six semaines après, ils ont fait leur première communion avec de grands sentiments de piété ; on les a remis ensuite à leur maître.

« La manière dont les Turcs traitent les nègres fait véritablement horreur. Des marchands vont les acheter en Egypte ou en Arabie, et les amènent ici dans de petites barques, entassés les uns sur les autres. Comme on leur

Digitized by Google

donne à peine de quoi manger dans la route, ils arrivent exténués de maigreur, et quelquefois ils ne peuvent se soutenir. On les conduit des barques au marché, où les Turcs seuls ont droit d'aller, parce qu'ils prétendent que tous les noirs sont à eux. Aussi fallait-il voir comme nos petits nègres fuyaient, du plus loin qu'ils apercevaient un Turc. A Alexandrie les Francs vont eux-mêmes au marché; et les esclaves viennent souvent se prosterner à leurs pieds, leur baiser les genoux, pour les conjurer de les acheter; parce qu'ils savent qu'ils seront mieux chez eux que chez les Turcs. D'autres fois aussi c'est parce qu'ils sont chrétiens, car il y a des chrétiens en assez grand nombre dans l'Ethiopie. Dernièrement arrivait d'Egypte un bâtiment turc, à bord duquel se trouvaient vingt négresses : sept d'entre elles étaient chrétiennes.

« J'aurais encore d'autres choses à vous dire, mais en vérité ma lettre est déjà bien longue. Je me borne à ces détails pour aujourd'hui, et je suis, etc.

« Leleu, *miss. apostol.* »

Extrait d'une Lettre de Mgr. Hillereau, archevêque de Petra, vicaire apostolique patriarcal de Constantinople, à M. Marchand, prêtre à St-Laurent-sur-Sèvre, près Mortagne (Vendée).

Constantinople, le 14 octobre 1837.

« Monsieur et cher Ami,

« Depuis le mois de septembre de l'année dernière, je ne crois pas avoir passé une journée sans entendre

Digitized by Google

parler ou avoir parlé moi-même de la peste ; et il faut bien que je continue jusqu'à ce qu'elle cesse enfin, car elle n'a pas toujours le même degré d'intensité : elle diminue pendant quelques jours, puis redevient maligne. On dirait qu'elle est sujette aux influences de la lune, et cette conjecture qui semble bizarre, les observations paraissent la confirmer : on connaît presque toujours à la nouvelle lune comment on passera le mois. Pour le présent nous sommes assujettis aux précautions les plus gênantes ; mais tout cela n'est rien quand on songe aux tristes suites de ce terrible fléau : presque chaque jour ce sont de nouvelles misères à soulager, et souvent de nombreux orphelins à qui tout manque et que l'on ne peut qu'à grand'peine loger dans quelque coin de masure, où ils soient du moins à l'abri ; là ils doivent passer dans l'isolement quarante jours, souffrir mille privations et pleurer dans l'abandon un père ou une mère que la contagion aura enlevé. Le courage me manque pour vous faire un tableau détaillé de tous les maux que la peste entraîne après elle ; je ne saurais vraiment d'ailleurs avec quelles expressions rendre ces appréhensions, ces émotions qui se renouvellent chaque jour, ces récits alarmants qui retentissent sans cesse à vos oreilles. Tantôt ce sont des personnes qu'on a trouvées mortes au milieu des rues, tantôt des villages entiers qui sont déserts ; on ajoute qu'on a porté les clefs des maisons au ministre des affaires intérieures, parce qu'il ne reste pas d'héritiers. Enfin on va jusqu'à dire : « Aujourd'hui une des portes de la ville a été fermée, parce qu'on y avait passé mille morts dans cette journée : » or, quand on a passé mille morts par une porte, l'usage est de la fermer en signe de deuil public. Au milieu de tout cela, je vous laisse à penser quel est le sort des pauvres que tout le monde fuit, et qui viennent jusqu'à votre porte demander le strict nécessaire pour ne

Digitized by Google

pas mourir de faim : que cela est pénible au cœur quand on n'a pas les ressources suffisantes pour les soulager !

« Malgré la peste, cependant, je me suis mis en mesure de tenir la parole que je vous avais donnée l'an dernier, c'est-à-dire que je vais vous parler des églises de Constantinople. J'ai choisi une semaine où la maladie était moins violente, et j'ai visité toutes celles que j'ai pu découvrir dans la ville : je dis découvrir, c'est le terme, car elles sont basses, reculées au fond de culs-de-sac, et environnées d'édifices qui les cachent.

« Je commence par les églises catholiques, au risque de répéter ce que j'en ai dit ailleurs. Nous avons deux églises cathédrales, mais sans revenu : l'une est sous l'invocation de St. Georges, l'autre sous celle de la Ste. Trinité ; plus, trois églises paroissiales situées dans les faubourgs de Pera et de Galata; une quatrième, qui était la paroisse de l'ambassade française, a été incendiée et n'est pas encore rebâtie ; la septième église appartient aux Lazaristes français. En dehors des murs, nous comptons quatre églises. Les Arméniens catholiques n'en ont qu'une à Constantinople : dans les autres endroits où il se trouve des fidèles de ce rit à quelque distance de la capitale, ils n'ont que de simples chapelles.

« Les églises grecques, toutes construites sur le même plan, ne diffèrent guère que par la grandeur ; elles se composent ordinairement d'une nef et de deux bas-côtés, avec un péristyle en avant. Au-dessus de la porte, en dedans, est une tribune pour les femmes ; tout le bas est occupé par les hommes. Du reste, point de chaises ni de bancs ; il n'y a pour s'asseoir que deux rangées de stalles assez grossièrement faites, appuyées de côté et d'autre aux piliers, et qui se prolongent dans toute la longueur de l'église jusqu'à l'avant-dernier pilier. Le siége du patriarche est exhaussé de quelques degrés, et

Digitized by Google

surmonté d'un petit dôme pointu ; il est placé tout près du sanctuaire, auquel on monte par deux marches et qui est fermé par une cloison de 15 à 16 pieds d'élévation. Cette cloison présente dans son contour des sculptures peintes et dorées, quelquefois des images dont on ne voit que la figure et les mains, le reste du corps étant couvert de lames d'argent découpées en forme d'habits. Elle a trois portes : celle du milieu est surbaissée, et la partie supérieure est ornée d'un riche rideau ; les deux autres portes s'ouvrent sur les bas-côtés. On voit dans le sanctuaire deux crédences placées à quelques pas seulement de l'autel, qui occupe le milieu : sur celle de droite, les prêtres grecs célèbrent une partie notable du Sacrifice. L'autel est une simple table assez basse, que des nappes recouvrent entièrement; il n'y a dessus qu'une croix et un fort petit tabernacle, dans lequel se conserve le Saint-Viatique sous les deux espèces. Il n'est consacré qu'une seule fois l'année, le Jeudi-Saint, et il faut qu'il serve pendant douze mois sans être renouvelé. Toutes les églises dont je viens de parler sont très-propres et assez richement décorées ; les peintures et les dorures y abondent, mais en général de mauvais goût; les peintures sont sur bois, et ordinairement encadrées en forme de petits médaillons dont l'aspect est assez bizarre. Au reste, point de statues, pas même de crucifix sculpté : le Christ est toujours peint sur le bois même de la croix. Je ferai observer en passant que les Grecs ont une grande dévotion pour les images ; il est peu de leurs maisons dans lesquelles on n'en trouve un assez grand nombre, toutes peintes sur bois, groupées ensemble, et devant elles une lampe qui brûle continuellement. Deux ou quatre chandeliers de bronze de cinq à six pieds de haut placés près de la porte du sanctuaire, cinq rangées de lustres suspendus aux voûtes, dont deux sur les bas-côtés, cen-

Digitized by Google

plètent la décoration de leurs églises. Quant au dernier genre d'ornements, comme les offices se font de grand matin, je crois bien que l'utilité a été pour beaucoup dans son adoption. Ces lustres du reste sont si serrés et en si grand nombre, qu'ils se touchent presque les uns les autres. Je n'ai vu nulle part ni orgues, ni place pour les chœurs de chantres ou de musiciens. Fort peu aussi de reliques insignes : la seule qui m'ait semblé digne de remarque se trouve dans l'église patriarcale. Elle consiste en une portion de colonne de la flagellation : le morceau paraît assez considérable, il est de couleur marbrée, fond noir avec des veines blanches; du reste, il est tout simplement incrusté dans la muraille, près de l'une des portes latérales du sanctuaire, et tout le monde peut le toucher. Il y a encore dans la même église trois coffres de bois placés sur des tréteaux fort simples, et qui contiennent des corps de saints dont je n'ai pas retenu les noms. Le peu d'honneur dont sont entourés ces restes sacrés est une preuve, entre mille, que les Grecs ont plus de dévotion pour les images que pour les reliques. En résumé, j'ai visité leurs douze principales églises à Constantinople : ils en ont davantage ; mais, par celles que j'ai vues, je puis bien juger des autres et dire en toute assurance que partout on est frappé de l'air triste et mesquin de ces édifices. Tout y ressent l'esclavage, tout y montre un Christianisme déchu, flétri, et qui depuis longues années a perdu sa vigueur et sa vie.

« Les églises des Arméniens sont, en général, plus spacieuses que celles des Grecs. Les lustres de cristal et les lampes de diverses couleurs y abondent; elles ne sont point pavées, mais toutes tapissées de nattes placées elles-mêmes sur un plancher. Les Arméniens étant dans l'usage de quitter leur chaussure quand ils entrent dans leurs églises, on conçoit qu'ils prennent des précautions pour se

Digitized by Google

garantir de l'humidité. Point de chaises, de bancs ni de stalles; ils se tiennent debout ou assis à terre. La chaire, placée dans les églises grecques de manière à toucher presque la voûte, ne s'élève, dans celles des Arméniens, qu'à une hauteur convenable. Un autel unique occupe le fond du sanctuaire, dans un enfoncement en cul-de-lampe, devant lequel se trouve un riche rideau : ce rideau se tire et se rouvre plusieurs fois pour cacher ou pour découvrir le célébrant pendant le Sacrifice, selon que le prescrivent leurs rubriques. L'église patriarcale arménienne est sans contredit la plus belle de Constantinople; c'est, à proprement parler, une réunion de trois églises communiquant ensemble par des chapelles qui servent comme de corridors pour passer de l'une à l'autre. La première est exclusivement réservée aux femmes, et les deux autres aux hommes. Le nombre des Prêtres attachés à cette église est de 80, encore se plaint-on que c'est peu. Le jour où j'allai la visiter était la veille d'une fête; je vis plusieurs Prêtres occupés à entendre les confessions: les confesseurs étaient assis sur la natte, les jambes pliées sous eux à la manière des Orientaux, sans autre ornement distinctif qu'un manteau ou chape noire sur les épaules; le pénitent était assis en face; à quelques pas de là se trouvait le groupe des autres personnes qui attendaient pour passer à leur tour, tous assis de la même manière : ainsi les confessions se font bien publiquement. A l'opposé des églises grecques, on trouve dans celles des Arméniens des tableaux sur toile et point de statues.

«J'ai pu, il y a quelques jours, entrer aussi dans les principales mosquées : la première que j'aie vue est celle de Ste-Sophie, si célèbre dans l'histoire, et à juste titre. En transportant le siége de l'empire à Constantinople, Constantin y avait bâti une église et l'avait dédiée à la Sagesse divine, en grec, *agia Sofia*, ou *Ste-Sophie*. Ruinée en

Digitized by Google

partie et restaurée en différentes fois, elle fut rebâtie par l'empereur Justinien, qui en acheva la reconstruction en 538. Rien n'égalait la richesse de ce temple superbe, et pour que les cérémonies sacrées s'y fissent avec un éclat proportionné à sa splendeur, le prince voulut que le clergé de la basilique se composât habituellement de 400 Prêtres. Il paraît aussi que ce monument n'était pas moins solide que somptueux, puisqu'il subsiste encore aujourd'hui, à l'aide d'assez faibles réparations qui y ont été faites à diverses époques. Sa longueur est de 269 pieds, sa largeur de 243; sa hauteur, du pavé au sommet de la coupole, de 188 pieds. Après St-Pierre de Rome, je ne crois pas qu'il existe un édifice plus imposant dans l'univers. En dedans, toutes les murailles sont revêtues des marbres les plus rares; il y a en bas et dans les tribunes des colonnes de granit et de porphyre, telles qu'on n'en retrouve plus nulle part ailleurs. Le dôme de la coupole est à l'intérieur tout revêtu de mosaïques; mais les gardiens de la mosquée dégradent ces mosaïques, pour en vendre les morceaux à ceux qui vont la visiter. On voit encore dans une tribune, sur d'énormes pièces de marbre, deux grandes croix: les Turcs se sont efforcés de les effacer en les grattant, mais ils n'ont pu les faire entièrement disparaître. Telle est l'antique église de Ste-Sophie, convertie en mosquée après la prise de Constantinople. C'est une des plus privilégiées, et l'on ne peut y entrer qu'avec une permission ou firman du grand-seigneur. Au moment où nous y mîmes le pied, les disciples du Prophète étaient à la prière; les imans, au nombre d'une dizaine, placés sur une espèce d'estrade, chantaient tous ensemble certaines paroles; et quelques centaines de Musulmans, disposés en lignes en différents endroits, suivaient le chant et se prosternaient ou se relevaient à diverses reprises. Nous n'avons

Digitized by Google

pu voir le pavé, il est revêtu de nattes. Les Turcs, comme les Arméniens, ôtent leurs souliers en entrant.

« On remarque encore à Constantinople une dizaine d'autres mosquées assez belles. Toutes ont la forme d'une vaste rotonde, avec des galeries intérieures; leurs ornements consistent en des revêtements de marbre, des dorures et des dessins divers, parmi lesquels on chercherait vainement la figure d'un être vivant. Mahomet a défendu à ses croyants d'avoir de ces sortes de représentations, et ils sont encore aujourd'hui fidèles observateurs de cette défense. Dans toutes les mosquées où je suis entré, j'ai remarqué un certain nombre de barres de fer attachées aux voûtes avec de fortes chaînes; de ces barres de fer pendent des milliers de lampions qui, lorsqu'ils sont allumés, doivent produire un très-bel effet. Les mosquées servent aussi d'écoles; les imans y instruisent les enfants, et à certains jours expliquent l'Alcoran au peuple.

« Il est encore une mosquée célèbre, c'est celle où les empereurs ont leur sépulture et où ils vont prendre l'épée à leur avénement au trône; mais aucun étranger ne peut y entrer, et la cause en est, dit-on, le respect que conservent les Turcs pour les restes d'un de leurs saints, qu'ils y ont déposés. Cet homme, rapporte l'histoire, donna asile à Mahomet lorsqu'il fut chassé de sa patrie : étant venu à la guerre à l'époque où les Sarrasins ou Arabes attaquèrent Constantinople, quelques années après la mort du Prophète, il mourut pendant le siége, et fut enseveli à peu de distance des remparts. Les conquérants construisirent sur son tombeau un sanctuaire, devenu aujourd'hui impénétrable.

« Les mosquées situées sur les hauteurs, bâties avec magnificence et s'élevant avec majesté, font un vif contraste avec les églises des chrétiens, qui se tiennent basses et

Digitized by Google

cachées. Quel sujet fécond de réflexions ! Dieu est juste dans ses jugements : c'est le schisme et l'hérésie qui sont ainsi asservis et humiliés, ce n'est pas la sainte Eglise catholique, seule dépositaire des promesses et des espérances !... Daigne cependant le Père des miséricordes laisser fléchir enfin sa justice, et confondre dans un même troupeau et les instruments de sa vengeance et ceux sur qui elle s'exerce d'une manière si rigoureuse !

« Je suis, etc.

« † J. M. Hillèreau, *archev. de Petra, vic. apost. de Constantinople.* »

MISSION DU LIBAN.

Lettre de Mgr. Fasio, évêque de Tipase, vicaire apostolique d'Alep et délégat du St-Siége, aux Membres du Conseil de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, à Lyon.

« Messieurs,

« Notre Saint-Père le Pape Grégoire XVI m'ayant nommé vicaire apostolique, et délégat du Saint-Siége pour la Syrie, l'île de Chypre, l'Egypte, l'Abyssinie et l'Arabie, je regarde comme un devoir de vous offrir d'abord de sincères actions de grâces pour les secours alloués à cette vaste délégation. Il est vrai, Messieurs, que les missions catholiques de ces contrées ont grandement besoin de vos

Digitized by Google

secours, car la misère y est excessive presque partout. Pour ce qui me regarde, je ne m'effraie pas de vivre pauvre ; j'y suis accoutumé depuis long-temps, car j'appartiens au pauvre ordre des Capucins mineurs : mais la dignité de Délégat réclame une certaine décence nécessaire surtout dans le Levant ; puis, les besoins des églises de ces pays sont immenses. Votre charité pourvoit à tout ; voilà pourquoi je renouvelle ici des actions de grâces, que j'adresse dans vos personnes, Messieurs, aux Associés de l'Œuvre que vous dirigez. Je ne manquerai point de prier le Seigneur pour eux, et spécialement chaque mois je célèbrerai une messe à leur intention.

« Mais vous me demanderez peut-être qui je suis, et pourquoi l'importante charge de Délégat apostolique m'est aujourd'hui confiée? L'histoire des événements par lesquels il a plu à la Providence de me faire passer est bien un peu sombre ; si vous désirez la connaître, la voici :

« Je suis né, le 2 novembre 1801, à Pianella dans les Abruzzes, au royaume de Naples. Le 15 novembre 1817 je pris l'habit séraphique ; ce fut alors que le Seigneur m'inspira le désir de me consacrer aux missions. J'en adressai la demande à mes supérieurs, qui m'envoyèrent dans la Rézie d'abord, puis à Tripoli de Barbarie, d'où revenant à Rome en 1836, le Saint-Père, bien que j'en fusse indigne, me nomma Evêque de Tipase. Je fus sacré le 30 juin de la même année, en même temps que Mgr. Pompallier vicaire apostolique de l'Océanie occidentale.

« Sa Sainteté me destinait alors à succéder à Mgr. Pezzoni, vicaire apostolique du Thibet et de l'Indostan, qu'une santé entièrement ruinée contraignait à demander du repos. Je quittai Rome, et arrivai en Egypte le 25 octobre 1836. Avec moi voyageaient six Pères capucins, dont

Digitized by Google

quatre m'accompagnaient dans l'Indostan et deux étaient destinés pour la Chine ; plus, deux élèves de la Propagande, se rendant à Calcutta. Les vents contraires qui règnent à cette époque nous forcèrent d'abord de faire un séjour de quelques mois soit Alexandrie, soit au Caire ; enfin au commencement de 1837 nous partîmes pour Suez, où nous nous embarquâmes sur un bâtiment anglais qui faisait voile pour Calcutta.

« Après six jours d'une heureuse navigation sur la mer Rouge, tout-à-coup le 12 février 1837, vers les quatre heures du matin, un bruit sourd se fit entendre ; le bâtiment avait touché sur des écueils, où il resta comme cloué. Au choc terrible que nous ressentîmes, nous nous éveillâmes saisis de terreur, sans connaître le motif de cette alerte, lorsque les cris des marins, « nous sommes perdus! » nous révélèrent le danger. L'obscurité de la nuit, le mouvement des eaux, les secousses qu'éprouvait le bâtiment rudement poussé contre les écueils, tout contribuait en ce moment à augmenter l'effroi. Nous croyant perdus sans ressource, nous nous confessâmes les uns aux autres, et pleurant nos péchés, nous nous recommandâmes à Dieu. Cependant on mettait tout en œuvre pour sauver le bâtiment, mais en vain. Le jour étant survenu, ne fit que mieux nous montrer que notre état était sans espoir. Bientôt néanmoins nous aperçûmes à l'horizon une petite barque arabe qui allait de Massa à Geddah : on l'appelle à grands cris, on tire des coups de fusil, on fait tous les signaux de détresse, mais sans succès ; l'éloignement empêchait les Arabes de nous entendre. Ainsi donc nous devions périr ; mais Dieu ne le voulait pas. Cette barque qui ne venait point à notre aide, la Providence nous l'envoya. Ceux qui la montaient voyant notre bâtiment immobile au milieu des flots, dans un endroit où ils savaient qu'il se trouvait des écueils, soit par curiosité, soit pour

Digitized by Google

piller le navire naufragé, ou pour lui porter secours; firent enfin voile vers nous, et parvinrent au milieu du jour à l'endroit de notre désastre. Que dirai-je des sentiments divers de crainte et d'espérance qui se succédaient dans nos âmes? allions-nous être pillés, assassinés ou secourus? nous attendions des amis, ne trouverions-nous pas des pirates? Enfin les Arabes arrivent, ils se jettent dans l'eau et abordent, car les écueils les obligeaient de tenir leur barque à distance. Nous nous mîmes alors à les implorer comme des sauveurs envoyés du ciel; mais eux, après avoir observé notre position avec un air prononcé d'indifférence: « Le bâtiment est perdu, dirent-ils, et nous ne pouvons vous prendre tous sur notre barque, car elle est déjà très-chargée; que quelques-uns viennent donc avec nous, nous irons à Geddah sans délai, et nous vous enverrons du secours. » Ainsi fut-il fait: je partis avec trois autres Missionnaires et deux Anglais, bien résolu de mettre tout en œuvre pour hâter le secours promis. Oh! comme nous aurions voulu voler, pour revenir aussitôt! mais la barque était fort chargée et en mauvais état, de sorte que chaque vague nous mettait dans un nouveau danger de périr.

« Enfin nous arrivâmes à Geddah à cinq heures et demie du soir; nous trouvâmes heureusement dans cette rade un brick anglais chargé de parcourir la mer Rouge pour la sûreté des bâtiments de sa nation. Aussitôt nous informâmes le capitaine de la triste position de notre vaisseau; il joignit ses efforts aux nôtres, et nous engageâmes trois barques à se diriger vers le lieu du naufrage.

« Mais avant la fin du jour le bâtiment s'était entr'ouvert, les eaux l'avaient rempli, et les passagers, réfugiés dans deux petites chaloupes, faisaient des efforts inouïs pour gagner le rivage le plus rapproché. L'obscurité de la nuit qui survint, l'agitation des flots, les écueils nombreux qui

Digitized by Google

bordent ces côtes, tout semblait se réunir pour accroître leurs dangers. Saisis d'une crainte continuelle, trempés par l'eau de la mer qui entrait déjà dans leurs nacelles, engourdis par le froid, ils se croyaient arrivés à l'instant suprême, lorsque vers le milieu de la nuit une des barques envoyées vers eux les rencontra: tous à l'instant s'y précipitent, comme dans un refuge assuré, où ils retrouvent une vie qu'ils étaient si près de perdre. Les autres barques allèrent jusqu'au navire déjà brisé, et sauvèrent avec peine quelques effets; tout le reste fut englouti.

« Réfugiés à Geddah, nous cherchions une autre occasion pour continuer notre voyage; mais nos épreuves n'étaient pas finies: tout-à-coup nous tombâmes presque tous malades, et moi plus sérieusement qu'aucun autre. Ce n'était là cependant que le commencement de nos peines; le choléra-morbus se déclara à Geddah. Il avait été apporté par les pèlerins qui revenaient de la Mecque, où il sévissait avec fureur. Pour éviter d'en être attaqués, nous convînmes de nous mettre en route au plus tôt; mais ma santé était trop faible pour pouvoir supporter la mer: il fallut donc, quoique à regret, me séparer de mes compagnons. Je les fis embarquer sur un bâtiment anglais qui allait à Bombay, et je restai à Geddah jusqu'à ce que mes forces fussent un peu réparées.

« Loin de se rétablir, ma santé se délabra de plus en plus; bientôt la chaleur de ce climat brûlant me devint tout-à-fait insupportable. A peine la température était-elle à trente degrés, que j'éprouvais des convulsions nerveuses, puis une faiblesse générale qui m'empêchait de supporter aucune nourriture. Force fut alors de retourner en arrière et de solliciter du Saint-Père une autre destination dans des régions moins chaudes, où je pusse travailler au bien des âmes.

« Je m'embarquai de nouveau sur la mer Rouge, et

Digitized by Google

Dieu sait combien j'eus à souffrir dans ce voyage de quinze jours seulement, jusqu'à Koseir. A peine y étions-nous arrivés, que l'ordre nous fut intimé de faire quarantaine, parce que nous venions d'un pays infecté. Mais où devait se faire cette quarantaine? au milieu d'un désert, sous de petites tentes qui ne nous garantissaient point de la chaleur la plus excessive. Privés des choses les plus indispensables à la vie, ayant à peine de l'eau pour boire (car une bouteille d'eau sale, noire, abominable, se payait trois sous, et celui qui ne pouvait faire cette dépense était sûr d'être attaqué du choléra), ces innombrables pèlerins tombaient malades et mouraient par milliers, victimes du terrible fléau. Aussi tout le chemin était-il couvert de moribonds ou de morts, dont les cadavres à demi-enterrés exhalaient une odeur insupportable. Cependant je pus continuer cinq jours la route indiquée aux pèlerins; mais le cinquième jour je fus atteint aussi par le choléra, et réduit bientôt à l'extrémité. Oh! que c'est une chose terrible d'être malade au milieu d'un désert!... Huit autres personnes furent attaquées le même jour : elles et moi n'avions pour tout remède que de l'eau; il me vint dans l'idée de prescrire d'en boire constamment : ainsi l'estomac ayant quelque chose à rejeter, éprouvait une irritation un peu moins vive. Dans ce douloureux exercice d'agonie nous fîmes une demi-journée de chemin pour parvenir à Kene, sur la rive droite du Nil. Là un nègre qui n'avait pas voulu comme nous se soumettre au régime de l'eau, expira presque en arrivant. Ayant trouvé en cet endroit un peu de vinaigre, nous joignîmes à notre premier remède des frictions sur l'estomac, sur les bras et sur les jambes, frictions qui nous firent grand bien. Après dix jours nous nous rétablîmes un peu. Je me décidai aussitôt à m'embarquer sur le Nil, parce que l'air y étant très-sain,

Digitized by Google

j'espérais entrer plus tôt en convalescence; c'est ce qui arriva heureusement. Il me fallut vingt jours de navigation dans un petit bateau pour me rendre au Caire, où je puis dire que je recommençai à vivre. Mais bientôt une fièvre nerveuse, résultat des autres maladies que j'avais éprouvées, me saisit à son tour, et me tint pendant plus d'un mois. Enfin on me conseilla de partir pour Alexandrie, où je respirerais, me disait-on, l'air de la mer qui me ferait grand bien; je m'y décidai, et au bout de quelque temps mes forces revinrent, et je me trouvai guéri. Cependant mes lettres étant parvenues à Rome, le Saint-Père me dispensa d'aller aux Indes, me nomma Vicaire apostolique d'Alep et Délégat du Saint-Siége au Mont-Liban.

« Telles sont, Messieurs, les voies par où le Bon Dieu a voulu me conduire à une charge qui sera pour moi peut-être un fardeau plus lourd encore que tout ce que j'ai éprouvé; mais que la divine volonté soit faite, qu'elle s'accomplisse en tout et à toujours: je n'ai pas d'autre désir. Priez et faites prier pour moi, car j'en ai grand besoin, et veuillez me croire, etc.

« Ange Fasio,
« *évêque de Tipase, vicaire et délégat apost.* »

Nous continuons à enregistrer les mandements que Nos seigneurs les Evêques ont bien voulu donner en faveur de l'Œuvre. Ces marques réitérées d'intérêt et de protection de la part de tant de vénérables Prélats, sont pour nous des titres précieux qu'il est juste de conserver avec soin.

Digitized by Google

Nous le faisons avec un sentiment profond de respect et de gratitude.

Depuis la publication du dernier Numéro des Annales, trois mandements nouveaux nous sont parvenus; ce sont ceux des Archevêque et Evêques de *Toulouse*, de *Savone* et de *Valence*. Deux autres dont nous n'avions point connaissance, mais que nous avions annoncés dans le N° LIX, nous ont été transmis : nous commençons par ces derniers.

Mgr. l'Evêque de *Moulins*, entre toutes les œuvres de charité, croit devoir appeler spécialement l'attention des fidèles sur l'Œuvre de la Propagation de la Foi, destinée à éclairer la multitude des peuples situés au-delà des mers, qui sont encore ensevelis dans les ténèbres du paganisme. « Le moyen le plus efficace, ajoute le Prélat, de préserver notre propre croyance de ces reproches d'erreur dont tant d'ennemis mal intentionnés essaient de l'entacher, est peut-être celui d'étendre de plus en plus vos charités, N. T. C. F., pour assister ces Missionnaires brûlants de zèle qui vont porter le flambeau de l'Evangile jusqu'aux extrémités du monde. » Mgr. de Moulins ajoute ensuite que ses précédentes recommandations n'ont pas été sans fruit; il espère voir son diocèse se faire remarquer parmi les diverses Eglises par l'importance de ses largesses, et les bonnes dispositions de son troupeau à cet égard s'accroître de plus en plus.

Trois fois Mgr. l'Evêque de *Luçon* avait recommandé l'Œuvre d'une manière solennelle ; le Prélat vient d'adresser de nouveau à ses zélés Coopérateurs une circulaire fort touchante : nous nous empressons d'en faire connaître quelques fragments.

« Quand l'Eglise notre mère implore notre secours, pour l'aider à soutenir la lutte engagée contre l'hérésie et l'impiété qui conspirent sa ruine, nous montrerions-nous dignes d'être ses enfants si nous refusions de le lui prêter?

Digitized by Google

Encore un peu de temps, et tout ce que le catholicisme compte en France d'âmes férventes et de cœurs généreux se sera fait un devoir de s'associer à un si glorieux combat.

« Le moment n'est pas éloigné, nous en bénissons la divine Providence, qui veut bien nous donner cette consolation tant désirée, le moment n'est pas éloigné où nous verrons l'heureux succès de nos communs efforts pour assurer, par la prospérité de nos séminaires, une succession non interrompue de Pasteurs aux fidèles de ce diocèse. S'il nous restait encore une chose à désirer, avant de terminer notre course et de rendre au souverain Juge le compte qu'il nous demandera, ce serait d'assurer de même, dans chaque paroisse, des ressources pour ces nombreuses missions destinées à porter dans les régions les plus reculées, et à des frères jusqu'ici abandonnés, la connaissance de Dieu et de sa sainte Loi.

« Plus tard, il faut l'espérer, le diocèse que nous gouvernons pourra détacher de ses rangs quelques nouveaux imitateurs de ces Evêques et de ces autres hommes apostoliques qu'il s'honore d'avoir vu naître, et dont le généreux dévouement réjouit et édifie l'Eglise de Dieu. Mais en attendant que nous puissions accorder ce secours inestimable aux chrétientés naissantes qui ne cessent de le solliciter, nous voulons au moins favoriser de tout notre pouvoir une Association établie pour le leur procurer, et qui réussit déjà sur plusieurs points à les en faire jouir. Nous remplirons par-là le vœu de la sainte Eglise Romaine, le vœu de son auguste Pontife, le désir du Pasteur éternel, de Jésus-Christ lui-même, qui a versé son sang pour tant d'âmes auxquelles les mérites n'en sont point appliqués.

« J'apprendrai, Messieurs et chers Coopérateurs, avec un bien vif intérêt le résultat de vos efforts. Ne serait-on

Digitized by Google

parvenu, dans une paroisse, qu'à former quelques dizaines, on aurait obtenu beaucoup pour la gloire de Dieu et le bien de son Eglise.

Mgr. l'Evêque de *Savone*, au duché de Gênes, se réjouit de faire connaître à ses diocésains l'Œuvre vraiment évangélique de la Propagation de la Foi; il annonce le but de cette Œuvre, et énumère ensuite les peines de tous les genres que les Missionnaires ont à supporter : « Il suffit, dit-il, de lire les Annales pour voir soudain à combien d'angoisses, à combien de périls ils sont en butte, quels sont aussi les efforts de leur zèle, et les succès dont ils sont couronnés. De ces terres lointaines où ils se trouvent, ces nouveaux apôtres tournent vers nous leurs regards, et ensemble, avec la multitude des néophytes qu'ils ont déjà convertis à la Foi, ils implorent le secours de nos prières et l'assistance de nos aumônes.»

Le Prélat fait connaître ensuite quelles sont ces prières et ces aumônes nécessaires pour participer à l'Œuvre, les trésors d'indulgences dont les Souverains Pontifes l'ont enrichie; il termine en exhortant tous les fidèles à se rendre, à si peu de frais, participants des travaux de tant de saints Missionnaires, et donne enfin des instructions diverses sur la transmission des aumônes.

Mgr. l'Archevêque de *Toulouse* a donné naguères un mandement dont le but unique est de recommander l'Œuvre à la piété de ses diocésains. Le Prélat fait d'abord l'énumération des maux temporels qui pèsent sur les peuples privés des lumières de la Foi : il parle des châtiments qui leur sont réservés par la justice éternelle, en punition de leurs désordres; il ajoute ensuite : « Si le sort des infidèles doit, N.T.C.F., émouvoir votre charité, pourriez-vous être insensibles aux maux de ceux d'entre eux qui, étant devenus chrétiens, souffrent, ainsi que les hommes apostoliques qui leur ont porté la Foi, une persécution

Digitized by Google

cruelle ? Ils sont exposés à mille dangers ; plusieurs répandent leur sang pour le nom de Jésus-Christ ; ils ne peuvent souvent échapper à la mort qu'en rassasiant l'avarice de leurs persécuteurs ! Refuserions-nous de faire de légers sacrifices pour les secourir ? »

« Or, N. T. C. F., le plus grand moyen que le Seigneur ait ménagé à son Eglise pour secourir de nos jours les missions étrangères, est l'Œuvre *de la Propagation de la Foi.* A l'exemple de notre illustre Prédécesseur, nous vous avons souvent exhortés, nous vous avons pressés de vous associer à cette Œuvre. Aucune n'exige de vous moins de sacrifices, et aucune ne peut avoir d'aussi grands résultats. La rétribution que l'on vous demande est si modique, qu'il est peu de familles assez dépourvues de fortune pour ne pas pouvoir offrir au Seigneur cette faible aumône. Mais par le grand nombre de ces légères offrandes, on parvient à envoyer des secours considérables à toutes les missions étrangères, répandues de l'Orient à l'Occident, du Septentrion au Midi. N'est-ce pas une douce consolation pour les personnes peu fortunées de pouvoir se dire à soi-même : Tout pauvre que je suis, je contribue à propager au loin l'Evangile, à secourir des églises persécutées, à glorifier le nom adorable de Jésus-Christ, *le seul qui ait été donné aux hommes pour obtenir le salut ?*

« Il ne faut pas après cela être étonnés, N. T. C. F., que les Souverains Pontifes aient accordé de précieuses Indulgences aux Associés *de la Propagation de la Foi*, et qu'ils aient adressé à tous les Fidèles de pressantes exhortations en faveur d'une entreprise qu'on peut dire nécessaire à la Religion. »

Le Prélat termine en annonçant qu'il met l'Œuvre de la Propagation de la Foi au rang des premières Œuvres de religion et de charité de son diocèse.

Mgr. l'Evêque de *Valence* a bien voulu publier aussi

Digitized by Google

un mandement spécial en faveur de l'Œuvre : dans l'impossibilité où nous sommes de le reproduire tout entier dans les Annales, nous en citerons au moins de longs extraits.

Le Prélat commence par définir le but que se propose l'Œuvre de la Propagation de la Foi : c'est de faire luire le flambeau divin de l'Evangile au milieu des ténèbres épaisses de l'idolâtrie, c'est d'aider ces hommes généreux qui sacrifient tout pour aller étendre le règne du Seigneur jusqu'aux extrémités de la terre. Jadis des corps religieux, devenus aujourd'hui l'objet de regrets stériles, entretenaient à grands frais des Missionnaires dans différentes parties du monde; mais des jours mauvais ont passé sur l'Eglise, et ces corps religieux sont tombés. « Alors, poursuit le vénérable Evêque, nous avons vu renaître au milieu de nous ces premiers temps du Christianisme, où les fidèles de Rome, de Corinthe, d'Antioche mettaient leurs collectes en commun pour secourir les Eglises les plus délaissées et subvenir à l'entretien des ministres de l'Evangile. Mais, N. T. C. F., il ne s'agit pas seulement de soutenir des Eglises déjà établies ; il en est d'autres à fonder, qui réclament tous les efforts de votre zèle.

« Il existe dans les deux Indes et dans les îles innombrables de l'Océanie des peuplades entières qui demandent ardemment des prédicateurs de la Foi. Seriez-vous insensibles à leurs supplications ? Le prophète Isaïe les désignait et les confiait, pour ainsi dire, à votre sollicitude, par ces paroles éloquentes qu'il mettait dans la bouche du Messie : « Les îles seront dans l'attente de « ma loi ; » et dans un autre endroit : « Je me choi- « sirai des Apôtres parmi ceux qui auront été convertis, « et je les enverrai vers les nations qui sont au-delà de « la mer, dans l'Afrique, dans la Lydie dont les peu-

Digitized by Google

« ples sont armés de flèches, dans l'Italie, dans la « Grèce, dans les îles les plus reculées, vers ceux qui « n'ont jamais entendu parler de moi, et qui n'ont ja- « mais vu ma gloire. »

« Remarquez, N. T. C. F., ces paroles du Prophète : « J'en choisirai parmi ceux qui auront été convertis, pour « en faire des Apôtres, et les envoyer vers les nations « qui sont au-delà des mers. » Vous êtes de ces peuples qui furent appelés les premiers à la vraie Religion. Les ténèbres de l'idolâtrie couvraient la surface du sol que vous habitez, lorsque les Eglises d'Asie et de Phrygie envoyèrent à Lyon des Missionnaires, parmi lesquels on distinguait saint Irénée, qui occupa depuis le siége de cette ville, à la place de saint Pothin. Cet illustre Evêque, après avoir converti une multitude de gentils, conféra la même mission au prêtre Félix et aux diacres Fortunat et Achillée, qui vinrent annoncer la Foi à Valence, et ne tardèrent pas de confirmer par leur glorieux martyre la vérité de leur prédication.

« Et nous aussi, N. T. C. F., accomplissons les paroles du Prophète, en communiquant aux nations encore païennes la lumière évangélique que ces généreux Apôtres firent briller dans notre patrie. Faisons pour les infidèles de l'Asie, de l'Amérique et de l'Océanie, ce que firent pour nous les antiques Eglises du Christianisme. Ces hommes ont été créés aussi à l'image de Dieu ; ils sont nos frères par la nature, ils demandent à le devenir par la grâce et à participer à la vie éternelle, fruit du sang de J. C., qui a coulé pour eux comme pour vous sur le Calvaire. Refuseriez-vous de leur procurer, par le secours de vos prières et de vos aumônes, une si grande félicité ? Il n'en sera pas ainsi, N. T. C. F. ; votre zèle ne le cédera en rien à celui qu'ont déjà témoigné en faveur de cette belle Œuvre la plupart des diocèses de

Digitized by Google

France. Vous vous efforcerez surtout d'imiter le noble exemple de la ville de Lyon, de cette cité fécondée par le sang des Martyrs, à laquelle vous unissent les liens sacrés de la reconnaissance. C'est dans ses murs que fut fondée, il y a seize ans, l'Association de la Propagation de la Foi, dont elle est encore aujourd'hui le plus ferme soutien. Enrichie de grâces et d'indulgences par les Souverains Pontifes, autorisée et encouragée par un grand nombre d'Evêques, cette Œuvre si consolante pour la Religion s'est accrue rapidement comme le grain de sénevé de l'Evangile, et maintenant elle répand ses nombreux bienfaits sur les deux hémisphères. Mais après vous en avoir fait connaître l'objet, il nous reste à vous tracer une légère esquisse de ses admirables résultats.

« La salutaire influence exercée par l'Œuvre de la Propagation de la Foi, dans toutes les régions où elle peut envoyer des Missionnaires, ne saurait être comparée qu'à la révolution bienfaisante opérée jadis au sein de la gentilité par la première prédication de l'Evangile. Oui, N. T. C. F., le Christianisme a tout changé, c'est-à-dire, tout renouvelé dans le monde, et particulièrement dans notre Europe.

« La semence évangélique a été, pour cette région privilégiée, le germe de la civilisation dont nous sommes si fiers, et dont l'aveugle incrédulité moderne nous avait fait renier la noble origine. L'abolition de l'esclavage et de mille superstitions aussi absurdes que cruelles; le défrichement de notre sol rendu à l'agriculture; les nombreux et superbes monuments élevés par le génie et la piété de nos ancêtres; l'impulsion donnée à l'enseignement des sciences, dans des écoles célèbres; ces institutions aussi utiles que multipliées, à la sagesse desquelles les esprits les plus prévenus sont forcés de rendre hommage; ces asiles ouverts par la charité à tous les genres de

Digitized by Google

souffrances ; la pratique de ces sublimes vertus dont le nom même avait été inconnu jusqu'alors, principe de mœurs nouvelles, et celles-ci devenues la source d'un nouveau droit public sur lequel a été réédifiée la société moderne : tels sont, N. T. C. F., les bienfaits de cette Religion catholique dont vous êtes les enfants.

« De même aujourd'hui, dans toutes les contrées où la parole évangélique est annoncée, on voit, comme par enchantement, les mœurs se réformer et s'adoucir, les coutumes impies et barbares disparaître, les liens des familles se resserrer, la servitude faire place à une sainte et noble égalité devant Dieu ; on voit fleurir l'union, le dévouement, la charité et les plus belles vertus où régnait jadis un profond et impitoyable égoïsme.

« Mais outre ces avantages précieux dans l'ordre purement spirituel, il en est d'autres, dans un ordre différent, que les missions catholiques procurent toujours aux peuples infidèles, en leur enseignant l'agriculture, le commerce, les arts utiles et agréables qui embellissent l'existence de l'homme et satisfont à tous ses besoins. Par elles les plaines arides étalent de riches produits, la solitude reverdit et se couvre d'arbres et de fleurs, la terre devient fertile par le travail et procure aux habitants du désert, au lieu de la vile nourriture qu'ils partageaient avec les animaux, des aliments variés et salutaires. Ici, N. T. C. F., viennent naturellement se présenter à notre mémoire ces touchantes missions du Paraguay, qui, par la seule influence de la Religion, avaient élevé des tribus sauvages à un tel état d'innocence et de bonheur, qu'elles semblaient réaliser, en les rendant croyables, les brillantes fictions de la poésie profane.

« Ainsi s'accomplissent à la fois, dans le sens littéral et dans le sens figuré, ces paroles prophétiques d'Isaïe :

Digitized by Google

« La terre qui était déserte et sans chemin tressail-
« lera de joie ; la solitude sera dans l'allégresse,
« et elle fleurira comme le lis des champs. Elle pous-
« sera et elle germera de toutes parts, et elle sera
« dans une effusion de joie et de louange ; la gloire
« du Liban lui sera donnée, et elle aura tout l'éclat du
« Carmel et de Saron. Les lieux qui étaient autrefois
« arides seront arrosés d'une eau féconde, et la terre
« qui brûlait de soif sera désaltérée par une onde pure
« et vivifiante. »

« Mais tant de bienfaits, N. T. C. F., ne se bornent pas à ces régions lointaines que le Seigneur a appelées à la connaissance de sa loi, de l'aquilon, du couchant et du midi ; ils rejaillissent encore sur leurs auteurs en mille avantages inappréciables. Et d'abord, cette légère aumône que vous consacrez à la Propagation de la Foi vous délivrera de vos péchés, en attirant sur vous la miséricorde divine ; elle fléchira le juste courroux du Seigneur, prêt à se venger de votre coupable indifférence ; elle vous obtiendra des grâces abondantes et la plus précieuse de toutes, la conservation de la Foi dans votre patrie. Mais quelle sera sa récompense dans le céleste séjour ? Celle réservée à ceux qui directement par le ministère de la parole, ou indirectement par les efforts de leur charité, propagent les vérités divines parmi leurs semblables. L'Esprit-Saint vous la fait connaître lui-même cette magnifique et spéciale récompense, en vous disant, par la bouche de son prophète Daniel : « Ceux qui auront en-
« seigné à un grand nombre d'hommes la voie de la vérité
« et de la justice, brilleront comme les étoiles pendant
« toute l'éternité. »

Le Prélat parle ensuite des avantages que les missions étrangères procurent à l'Europe et à la France, puis il ajoute : « Ainsi, N. T. C. F., votre intérêt spirituel et

Digitized by Google

temporel, non moins que le salut et la civilisation de vos frères, recommande à votre vive sollicitude l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Que ne vous a-t-il été donné à tous d'entendre les touchantes exhortations qu'un saint Evêque missionnaire, Monseigneur Flaget, évêque de Bardstown, a adressées naguère aux habitants de notre ville épiscopale, en faveur de cette Œuvre, dont le Souverain Pontife lui confia les intérêts! Un immense concours de fidèles de tous les rangs se pressaient dans l'enceinte de l'église cathédrale, pour recueillir les paroles de ce vénérable Prélat, qui, après quarante années de ministère dans l'Amérique septentrionale, est venu faire entendre à nos vieilles nations chrétiennes sa voix apostolique, dont retentirent si souvent les forêts du Nouveau-Monde. Les larmes qu'il a fait répandre à ses nombreux auditeurs, l'élan qu'il leur a communiqué en faveur des peuples courbés encore sous le joug de l'idolâtrie, nous ont appris que la Foi et la Charité ne sont qu'endormies dans des cœurs où elles paraissaient avoir été entièrement desséchées par le souffle mortel de l'indifférence. »

Des mesures particulières à l'administration de l'Œuvre dans le diocèse de Valence terminent cet éloquent Mandement.

NOUVELLES DIVERSES DES MISSIONS.

Une lettre de Mgr. England, en date du 4 juin 1838, porte ce qui suit : « Notre ville de Charleston vient de perdre le tiers environ de ses édifices, et un grand nombre de ses habitants, par suite d'un incendie qui a commencé le 27 avril à 9 heures du soir, et qui a duré avec une inconcevable violence jusqu'à la fin du jour suivant. Mille maisons environ ont été la proie des flammes, et parmi les bâtiments consumés se trouve la seule

Digitized by Google

église en brique que nous eussions dans la ville. Nous avons perdu aussi la plus grande partie des matériaux préparés pour en élever une en bois dans un des faubourgs. 4000 personnes n'ont plus d'asile, et plusieurs sont réduites à une affreuse misère. » A la fin de la Lettre le Prélat jette un regard sur l'Œuvre de la Propagation de la Foi, qui a répondu à son touchant appel.

Quand le révérend M. Deseille (1) sentit que sa dernière heure approchait, il s'enveloppa dans sa couverture indienne, et se traîna jusqu'à un autel placé dans une chambre voisine de la sienne. Là, ne trouvant point d'Ecclésiastique, il tira lui-même du tabernacle le saint Viatique, et passa cette heure dernière prosterné en adoration devant son Dieu réellement présent, lui recommanda son âme, et puis s'en retourna seul pour mourir. Ses pauvres néophytes indiens retardèrent pendant sept jours la triste cérémonie de ses funérailles, ne voulant pas l'ensevelir avant l'arrivée d'un Prêtre ; ce qu'ils furent cependant forcés de faire à la fin. Peu après le révérend M. Petit étant arrivé, ils accoururent à son confessionnal au nombre de plus de mille, et se préparèrent ainsi, le chagrin dans le cœur, à partir pour les tristes contrées à l'ouest du Mississipi. Hélas ! ils regrettaient bien moins d'aller habiter un pays désert, que de se voir privés des lumières et de l'appui de leur bon Missionnaire. (*Extrait d'un journal américain.*)

Les nouvelles reçues cette année de la Chine sont tristes : la mission de Fo-Kien, qui depuis longues années jouissait d'une paix profonde, a été subitement en proie à une persécution violente occasionnée par un changement de gouverneur. Le nouveau vice-roi de la province, ennemi des chrétiens, a pillé et détruit les églises et les maisons des Missionnaires. Vases sacrés, ornements, tout est devenu sa proie, et les prisons se sont remplies de confesseurs. Des détails

(1) Missionnaire du diocèse de Vincennes aux Etats-Unis.

Digitized by Google

circonstanciés sont attendus très-prochainement ; on sait déjà cependant que jusqu'ici aucun Prêtre n'a été pris. Le persécuteur en voulait surtout au Vicaire apostolique ; mais ce vénérable Evêque avait pu, malgré son grand âge, se retirer assez loin de son domicile ordinaire ; et les chrétiens l'avaient caché dans une caverne de 30 à 40 pieds de profondeur. C'est là qu'il a dû passer un mois entier, sans que les satellites, qui souvent ont rôdé à l'entour de cette caverne, l'aient jamais aperçu. Enfin les pluies étant survenues, l'eau qui arrivait de tous côtés le força à se réfugier ailleurs. Heureusement le mauvais temps, ajoute-t-on, avait engagé les gens apostés par le mandarin à se retirer aussi de leur côté. La barque du Prélat qui transportait habituellement les Missionnaires de Macao à Fo-Kien, a été saisie ainsi que tout ce qu'elle y apportait. Les Conseils de l'Œuvre se sont empressés de faire passer des secours à cette mission ; ses malheurs nous font un devoir de la recommander aux prières des Associés.

Il y a peu de temps que le Patriarche chaldéen catholique se trouvait à Bagdad ; ce vénérable Prélat est certainement le doyen de tous les Evêques du monde. Né d'une famille nestorienne hérétique, qui est en possession du patriarcat depuis 319 ans (car chez les nestoriens cette dignité se transmet de l'oncle au neveu) il fut sacré, en 1776, archevêque de Mossul par son oncle, pour lui succéder dans le patriarcat de Babylone. Cet oncle étant mort, Mgr. Jean D'Hormès embrassa la Foi catholique en 1780 ; et Rome, en 1783, lui confirma tous ses titres, l'engageant à mériter, par ses travaux et sa fidélité, d'être revêtu du sacré *pallium*. Cet honneur lui a été accordé depuis, en 1834. A l'époque de sa conversion les diocèses de Mossul, de l'Amédie et de Kerkouk étaient presque en entier au pouvoir des Nestoriens. Mgr. Jean D'Hormès réussit à ramener à l'unité le plus grand nombre de leurs prêtres, et chassa ceux qui ne voulurent point se réunir à la sainte Eglise Romaine. C'est de ce moment que date l'accroissement du catholi-

Digitized by Google

sme dans ces contrées. Le respectable vieillard dont ous parlons a souffert pendant sa vie d'innombrables ersécutions ; mais il est toujours demeuré ferme dans Foi. Son austérité est telle qu'il n'a jamais mangé de ande, il ne se nourrit encore que de légumes. Depuis la ine d'Alcoche sa patrie, il était réduit à la plus extrême isère. Il est venu à Bagdad, il y a peu de mois, dans n dénûment tel qu'il n'avait pas même du linge sur le orps : quant à ses vêtements, on peut juger par-là de ce u'ils étaient. Malgré son âge avancé, il est encore assez rt ; il lit et écrit sans lunettes, marche sans bâton, est point courbé, et voyage même à cheval. On voit pendant qu'il s'affaiblit, et tout paraît indiquer qu'il uche de bien près au terme de sa longue carrière. n apprendra avec intérêt que les secours de l'Œuvre nt arrivés à temps pour procurer quelque soulagement ce saint vieillard dans les derniers jours de sa vie.

DÉPART DE MISSIONNAIRES.

Trois Missionnaires de la société de Marie ont dû s'embarquer 2 septembre à Bordeaux, pour aller rejoindre Mgr. Pompallier, caire apostolique de l'Océanie occidentale. Ce sont MM. Baty, pale et Petit, des diocèses de Belley, Lyon et Arras ; plus, trois ères catéchistes.

La Congrégation de St-Lazare a également fait partir plusieurs issionnaires : ce sont MM. Calvo, Lebaria, Cercos, Amat et asnou, avec un Frère catéchiste, tous espagnols ; et Burdo et Machi, du diocèse de Gènes. Ce renfort est destiné pour s missions de cette Congrégation aux Etats-Unis.

AVIS ESSENTIEL.

On regarde comm très-important de prévenir que ute distribution de gravures, médailles, prières ou obts de piété quelconques, tendant à multiplier les praques des Associés, lors même que ces objets seraient noncés comme gravés, frappés, ou imprimés pour Œuvre de la Propagation de la Foi, sont le résultat entreprises particulières. Les Administrateurs se font devoir de déclarer qu'ils y sont entièrement étrangers, mme à tout ce qui peut altérer le caractère de simplité, l'un des plus essentiels de l'Œuvre de la Propagaon de la Foi.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES
DU DIXIÈME VOLUME.

NOTA. Le chiffre romain indique le cahier, et le chiffre arabe la page.

Compte-rendu de la seizième année (1837), LVIII, 323.
Mandement de Nosseign. les Archevêques et Evêques :
De Clermont, LVIII, 336.
De Limoges, LVIII, 337.
De Fréjus, LVIII, 337.
De Rennes, LVIII, 338.
De Strasbourg, LVIII, 339.
De Langres, LVIII, 340.
De Cahors, LVIII, 341.
De Paris, LVIII, 382.
D'Avignon, LVIII, 344.
De St-Claude, LVIII 344.
De Tulle, LVIII, 344
De Tarbes, LVIII, 345.
De Montpellier, LVIII, 345.
De St-Dié, LVIII, 345.
De Bourges, LVIII, 345.
De Maurienne, LVIII, 346.
De Pignerol, LVIII, 347.
De Saluces, LVIII, 348.
De Verceil, LVIII, 350.
D'Albe, LVIII, 350.
De Suse, LVIII, 351.
De Bielle, LVIII, 352.
D'Oristano, LVIII, 354.
De Lucques, LVIII, 355.
De Guastalla, LVIII, 355.
D'Ajaccio, LIX, 404.
De Bruges, LIX, 406.
De Savone, LX, 548.
De Valence, LX, 549.
De Moulins, LX, 546.
Circulaire de M. le Vic.-Gén. cap. d'Ivrée, LVIII, 364.
Id. de Mgr. l'Evêque de Plaisance, LVIII, 356.
Id. id. de Pamiers, LVIII, 358.
Id. de Mgr. l'Archevêque d'Aix, LIX, 403.
Id. id. de Toulouse, LX, 548.
Id. de Mgr. l'Evêque de Luçon, LX, 546.

Mission de l'Océanie orientale, LVI, LVIII, 163, 361.
Lettres de M. Honoré Laval, mission. apostolique, LVI, LVIII, 163, 186.
Lettre de M. Maigret, miss. apost., LVI, 203.
Id. de frère Colomban Murphy, LVI, 204.
Id. de M. Caret, miss. apost., LVI, 206.
Id. de M. Walsh, miss. apost., LX, 513.
Id. de M. Alexis Bachelot, préfet apostolique, LVIII, LX, 362, 501.

Digitized by Google

Lettre de Mgr. Pompallier, vic. apost. de l'Océan occidentale, LVI, LIX, 236, 409.

Mission de l'Australie, LIX, 419.

Missions de la Chine, LV, 83.
Missions des Lazaristes en Chine, LIV, LV, 48, 96.
Lettre de M. Torrette, supérieur, LIV, 56.
Id. de M. Laribe, miss., LIV, 48.
Id. des Chrétiens du Hou-Pé, LIV, 66.
Id. de M. Baldus, LIV, 69.
Id. de M. Moudy, miss. apost., LV, 96.
Id. de M. Sué, Lazariste chinois, LV, 125.

Mission du Tong-King, LVII, 283, 304.
Lettre de M. Borie, miss. apost., LVII, 289.
Id. de M. Retord, miss. apost., LVII, 294.
Id. de M. Miche, miss. apost., LVII, 307.

Mission de Siam, LIV, 41.
Lettre de M. Candalh, miss. apost., LIV, 41.

Mission du Liban, Lettre de Mgr. Auvergne, LIV, 5.
Lettre de Mgr. Fasio, vic. apost., LX, 539.

Mission de Constantinople.
Lettre de M. Leleu, miss. apost., LX, 517.
Id. de Mgr. Hillereau, LX, 531.

Mission du Missouri, LV, 129.
Lettre du P. Van-Quickemborne, LV, 129.

Missions des Etats-Unis, LV, LVII, LX, 147, 243, 483.
Lettre de Mgr. l'Archev. de Baltimore, LX, 495.
Id. de Mgr. l'Evêque de Boston, LV, 147.
Id. de Mgr. l'Ev. coadj. de Philadelphie, LV, 151.
Id. de Mgr. l'Ev. de Vincennes, LV, LVI, 156, 238.
Id. de Mgr. l'Evêque de Charleston, LVII, 243.
Mission de Cincinnati, LVII, 277.

Départs de Missionnaires et nouvelles diverses, LIV, LV, LVI, LVII, LIX, LX, 78, 158, 240, 315, 479, 558.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW

RENEWED BOOKS ARE SUBJECT TO IMMEDIATE
RECALL

LIBRARY, UNIVERSITY OF CALIFORNIA, DAVIS

Book Slip–50m-12,'64(F772s4)458

Digitized by Google

349345

BV2155
S6
v.9-10

Society for the
Propagation of
the Faith.
Annales.

LIBRARY
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
DAVIS

Digitized by Google

THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW

RENEWED BOOKS ARE SUBJECT TO IMMEDIA
RECALL

LIBRARY, UNIVERSITY OF CALIFORNIA, DAVIS

Book Slip—50m-12,'64 (F772s4) 4